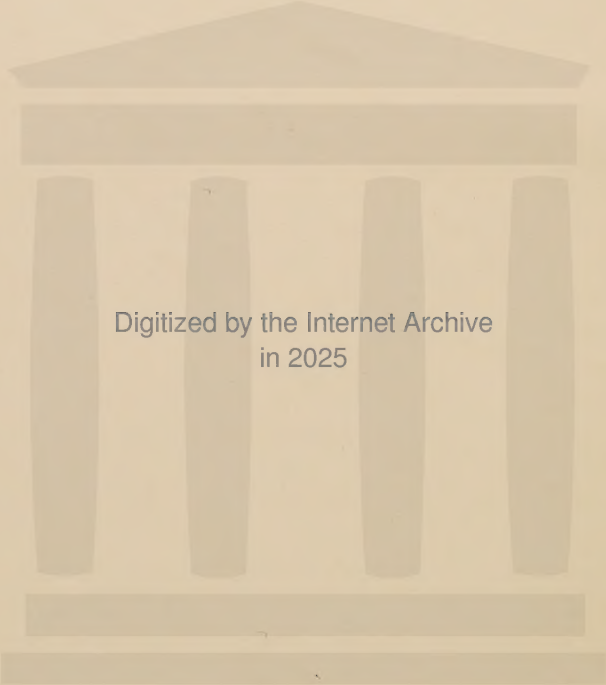




Digitized by the Internet Archive
in 2025

1840

B

ANNÉE
DOMINICAINE

LYON

IMPRIMERIE X. JEVAIN. — J. PONCET, SUCCESSEUR



ANNÉE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

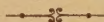
DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

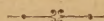
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre



NOVEMBRE



LYON

BUREAUX DE LA *COURONNE DE MARIE*

13, Rue de Sèze, 13.

—
1906

AUG 2 X .

AU RÉVÉRENDISSIME PÈRE
FR. HYACINTHE-MARIE CORMIER

LXXVI^e MAÎTRE GÉNÉRAL DES FRÈRES-PRÊCHEURS

RESPECTUEUX ET FILIAL HOMMAGE

A L'OCCASION DE SES NOCES D'OR SACERDOTALES

17 MAI 1856-1906

LES FRÈRES-PRÊCHEURS DE LYON

CONTINUEURS DE L'ANCIENNE *ANNÉE DOMINICAINE*

PRIENT SA PATERNITÉ RÉVÉRENDISSIME

DE DAIGNER BÉNIR L'ŒUVRE PAR EUX ENTREPRISE

A L'HONNEUR DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE



*Au R. P. Fr. Charles-Anatole JOYAU,
des Frères-Prêcheurs, à Lyon.*

Rome, le 23 avril 1906.

Mon Révérend et cher Père,

Avec la publication du mois d'octobre de l'*Année Dominicaine*, vous avez terminé en 1902 la réédition de la partie de ce grand ouvrage, dont le XVIII^e siècle fut redevable aux PP. Thomas Souèges, Charles de Saint-Vincent et Jacques Lafon. A vous et à tous ceux qui, pendant plus de vingt années, ont coopéré à ce long travail, nous sommes heureux de témoigner ici, comme nos vénérés Prédécesseurs, notre satisfaction et notre reconnaissance.

Les volumes qui vont suivre désormais seront le fruit de vos recherches personnelles, laborieuses et patientes, dans ce que la révolution a laissé subsister des documents de notre histoire de famille. Daignent notre B. P. saint Dominique et tous ceux de ses enfants dont vous avez redit et redirez les vertus, vous bénir, soutenir vos forces et vous donner le mérite et la consolation de poursuivre jusqu'à la fin une œuvre qui donnera gloire à Dieu, lumière et encouragement à nos âmes, et, je l'espère, suscitera de nouvelles recrues à notre famille religieuse !

Votre piété filiale a voulu offrir le volume de Novembre au Maître Général de l'Ordre à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale : nul présent ne pouvait m'être plus agréable ; aussi vous en remercié-je de tout cœur, en même temps que je vous bénis et vous demande de prier pour moi.

FR. HYACINTHE-MARIE CORMIER.

Maître Général des Frères-Prêcheurs.



APPROBATIONS

Nos, infrascripti examinatores, ANNI DOMINICANI (mensis scilicet Novembris) volumen noviter exaratum de Superiorum mandato perlegimus; quumque, in Memoriis ibidem recensitis, nihil adesse videatur quod fidei obstet vel moribus, sed imo omnia reperta sint ad ædificationem fidelium in doctrina sana et virtutibus excolendis congruere, opus manuscriptum duximus approbandum, quatenus, servatis de jure servandis, typis edi queat.

Datum Rijckolti ad Mosæ-Trajectum in Batavia, die 2^o februarii 1906, in Festo Purificationis B. M. V.

Fr. MARIA-JOSEPHUS BELON,

S. O. P.

S. Tb. Magister.

L. † S.

Fr. EDUARDUS HUGON,

S. O. P.

S. Tb. B.

Fr. FERREOLUS VERON,

S. O. P. Pr. Prov.

Imprimatur,

Lyon, le 10 février 1906.

J. DÉCHELETTE,

V. G.



PRÉFACE

Les volumes de l'*Année Dominicaine* que nous offrirons désormais aux lecteurs ne seront plus une réédition, mais bien une continuation de l'œuvre entreprise par nos Pères français du xvii^e siècle.

Il est vrai, un tome de *Novembre*, comprenant les onze premiers jours du mois, parut en 1721 ; mais il fut aussitôt retiré du domaine public, à raison sans doute de son infériorité assez notable par rapport aux volumes précédents. Un exemplaire, un seul, échappa toutefois à la destruction : il se trouve actuellement à Albi, dans la bibliothèque de la ville. Nous avons pu en prendre connaissance et en extraire des biographies et des notices qui, pour la plupart, ne manquent pas d'intérêt.

En outre, les archives de la maison généralice à Rome ; divers ménologes dressés par nos Pères allemands, italiens, espagnols, portugais, etc. ; plusieurs monographies d'anciens couvents ; des vies de religieux de l'Ordre publiées à part ; les Chroniques écrites en leur temps par des auteurs dominicains en renom ; d'autres ouvrages encore qu'il serait trop long d'énumérer, ont été et continueront d'être des sources abondantes, des mines fécondes, pour l'achèvement de notre travail. Nous y puiserons largement.

Relativement à la disposition des articles, nous suivons, ainsi qu'il convient d'ailleurs, la méthode et l'ordre adoptés jusqu'ici.

Il nous reste à déclarer qu'en attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, et en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous entendons ne nous départir en rien des limites tracées par les décrets de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII.

Quant au titre de *Vénérable*, il n'est qu'un simple hommage rendu indistinctement par nos anciens auteurs à tous ceux dont l'*Année Dominicaine* consacre la mémoire.



ANNÉE DOMINICAINE



I NOVEMBRE

Le Bienheureux CONRADIN DE BORNATO
de Brescia ()*

(1392-1429)

Légué d'une noble et ancienne famille de Brescia, le B. Conradin naquit vers la fin du xiv^e siècle, sous le pontificat de Boniface IX.

Malgré la confusion et le désordre causés par le grand schisme d'Occident, son père, Virgile de Bornato, Bornada ou Brunati, prit soin de le faire élever dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. L'enfant sut profiter des conseils et des exemples recueillis

(*) Bollandistes : *Acta Sanct.* Nov. I, 403-407 ; B. Constant de Fabriano ; Leandre Albert, L. V. ; Pio, P. I. L. III ; Lopez, etc.

au foyer paternel et garda intacte son adolescence au milieu des séductions du siècle. Il est à remarquer que jamais ses compagnons d'âge ne purent l'engager dans des récréations frivoles. Sérieux, recueilli, préoccupé uniquement du désir de sauver son âme, le jeune Conradin jetait dès lors les fondements de l'éminente sainteté à laquelle il ne cessa d'aspirer.

Agé de dix-sept ans, il se rendit à Padoue, pour y étudier le droit civil et le droit canonique. Pendant cinq années qu'il fréquenta l'Université de cette ville célèbre, il s'appliqua énergiquement à l'étude et y fit de remarquables progrès; aussi, le pressa-t-on vivement de couronner sa carrière scolaire par la conquête du bonnet de docteur. Un sentiment d'humilité empêcha Conradin de briguer cette distinction, à laquelle son mérite lui donnait droit de prétendre. Comprenant à merveille que la gloire et les honneurs terrestres ne sont que vanité, il résolut d'embrasser la vie du cloître et choisit l'Ordre de Saint-Dominique pour exécuter son dessein. La communauté de Padoue avait alors pour Prieur Frère Matthieu Bonimperti, originaire de Novare, religieux de grand mérite, zélé pour l'observance, plus tard, évêque de Mantoue (1). Le prudent supérieur, après avoir examiné avec soin la vocation du postulant, se rendit enfin à ses vœux et lui donna l'habit de l'Ordre, l'an 1414.

Ravi de se voir dans la compagnie des enfants de Dieu, Conradin s'efforça de se rendre digne d'un tel honneur par une obéissance parfaite, une pénitence rigoureuse et une admirable ferveur. Son noviciat fut une préparation continue à l'engagement solennel qu'il devait contracter avec Dieu par les trois vœux de Religion. Profondément pénétré de la grandeur d'un tel acte, et peu content de n'y apporter que des dispositions communes, il voulut purifier son âme par une retraite plus complète et une plus sévère pénitence. Trois jours donc avant celui de sa profession, il se sépara de tout, se fit une solitude dans la solitude même, se priva de manger et de boire, ne s'accorda presque aucun sommeil, et appliqua uniquement son esprit à la méditation des choses éternelles. En de telles circonstances, le sacrifice de soi-même offert ensuite par le fervent novice exhala sans nul doute devant Dieu une odeur spéciale de suavité; car, au rapport de ses historiens, un régime si austère n'altéra nullement sa santé. Loin de là : après ces trois jours de si dures privations, le visage du jeune

(1) Voir *Année Dominicaine*, t. I, p. 98.

religieux parut plus frais et vermeil que celui de chacun des membres de la communauté, à l'imitation de ce qui est rapporté des enfants hébreux, nourris de simples légumes dans le palais du roi de Babylone (1).

Sa profession faite, Conradin s'adonna aux études sacrées par ordre de ses supérieurs. Doué d'un esprit vif et orné déjà de précieuses connaissances, il devint bientôt un très habile théologien. Toutefois, il entendait avant tout progresser dans la science des saints, s'attacher à la vie régulière, pratiquer avec ardeur la pénitence et l'oraison. Il y réussit pleinement et fit paraître une si rare prudence en toute sa conduite, qu'avant d'avoir atteint trente ans, il fut élu à l'unanimité Prieur de Brescia.

Cette charge, qu'il n'accepta pas sans peine, ne l'empêcha point de vaquer au ministère de la parole sainte. Son zèle ardent pour le salut des âmes, son éloquence pathétique, sa vie exemplaire le mirent en état de ramener de leurs égarements bon nombre de pécheurs. La communauté qu'il gouvernait se ressentit aussi de son esprit surnaturel et apostolique. Sa prédication à ses inférieurs consistait principalement à être pour tous un modèle accompli de vertu et de régularité. Il ne mangeait qu'une fois le jour, et cet unique repas se composait des mets les plus communs. Une pareille frugalité le disposait à une oraison sublime et pleine de délices. Ses méditations fréquentes le rendaient insensible aux honneurs du monde, ou plutôt lui en inspiraient un souverain dégoût. La simplicité de ses manières, la pauvreté de ses habits, la modestie de tout son extérieur marquaient assez l'humilité qui était gravée dans son cœur. Sous l'impression de cette vertu, il conçut le désir de se démettre d'une charge qu'il se jugeait incapable de porter et alla dans ce but à Bologne, où se trouvait alors le P. Barthélemy Texier, Général de l'Ordre. Il le conjura avec tant d'instance de l'absoudre du priorat, qu'il obtint enfin l'objet de sa demande. Mais ce repos ne devait pas être de longue durée. Les Frères-Prêcheurs de Bologne, instruits de la grande prudence et de la sainteté du Bienheureux, l'élurent prieur, afin d'affermir la régularité qu'on venait de rétablir dans la maison ; car, depuis la terrible peste de 1349, qui décima les populations et dépeupla tous les couvents, l'observance ne s'était jamais bien relevée. C'est vers cette époque et au couvent même de Bologne que se passa un fait resté célèbre parmi

(1) Dan. I, 15.

nous. Un soir, les religieux se rendaient suivant l'usage au tombeau de saint Dominique pour chanter le répons *O spem miram*, quand soudain, ils entendirent ce formidable reproche à leur tiédeur : « Je ne suis point votre Père, puisque vous avez cessé d'être mes enfants ! »

En apprenant son élection, le B. Conradin vint se jeter derechef aux pieds du Maître Général le suppliant, les larmes aux yeux, de ne pas charger ses épaules d'un poids si lourd. « Votre Révérendissime Paternité, ajouta-t-il, a bien voulu recevoir ma démission du priorat de Brescia ; par une conséquence naturelle, et pour ne point paraître faire une grâce à demi, ne doit-elle pas exempter son humble serviteur de toute supériorité ? » Ces raisons et d'autres semblables furent inutiles. Le Père Général, considérant uniquement le mérite du sujet et les besoins du couvent de Bologne, obligea le Bienheureux à se soumettre en fils parfait d'obéissance.

II. — Devenu Prieur pour la seconde fois, Conradin fit converger toutes ses pensées et tous ses soins vers un but unique : rendre à la communauté de Bologne son premier éclat, par l'affermissement de l'observance régulière.

Les moyens qu'il employa pour y réussir furent l'oraison, la pénitence, la douceur, la fermeté, vertus précieuses et nécessaires à un supérieur qui veut efficacement soutenir ou rétablir l'ordre et la ferveur parmi ses administrés. Il passait en prière une partie de la nuit : mais plutôt sa vie n'était-elle pas une prière continuelle ? D'après le B. Constant de Fabriano, son historien, Conradin se montrait si assidu à l'oraison et y goûtait de telles délices, qu'il laissait échapper au dehors, par des larmes abondantes et des élans entrecoupés de sanglots, les douceurs dont il jouissait intérieurement. Le même auteur, témoin oculaire des grâces dont le Ciel favorisait le Bienheureux, ajoute qu'il était aisé de connaître combien son âme était pénétrée des suavités ineffables que Dieu prodigue à ses plus intimes amis ; car presque toujours le saint homme paraissait comme hors de lui-même et ravi en extase, soit qu'il circulât à travers le couvent, soit qu'il fût tranquillement occupé dans sa cellule.

Avait-il à traiter quelque affaire importante, il recourait à l'oraison ; il n'entreprenait jamais rien sans avoir puisé largement à la source des lumières. Pour obtenir plus sûrement « cette sagesse qui est assise près du trône de la Majesté divine et qui dispense aux chefs des peuples la circonspection nécessaire pour gouverner avec équité

et droiture » (1), Conradin avait coutume de recourir à l'auguste Marie Mère de Dieu. Immense était sa dévotion envers elle; aussi dans le besoin éprouva-t-il toujours la protection efficace de cette Reine toute-puissante, et reçut-il par son intercession des grâces considérables.

Un jour, renfermé dans sa modeste chambre, et vaquant à la prière, il sentit tout à coup comme un sombre nuage s'élever des bas-fonds de la nature jusqu'à la partie supérieure de son âme, pour l'envelopper de ténèbres. Effrayé de cette révolte des sens, mais nullement troublé, il s'arma de sa discipline et étouffa dans son sang la rébellion que l'esprit impur cherchait à exciter en lui. Le Seigneur eut pour agréable cette victoire et voulut la récompenser par une grâce spéciale. Marie, que Conradin avait invoquée avec confiance, lui apparut. « Mon cher fils, dit-elle, j'ai entendu vos soupirs et vos gémissements : j'ai vu vos larmes, j'ai compris votre crainte de perdre le trésor inestimable de la chasteté. Soyez sans inquiétude; Jésus-Christ, mon divin Fils, a exaucé vos prières : le don de pureté ne vous sera jamais ravi, et désormais vous n'éprouverez plus de tentation violente contre une vertu qui vous est si chère. » Au même instant, il sembla au Bienheureux qu'une main invisible oignait ses reins d'un baume odoriférant, pour lui assurer la possession paisible de l'aimable vertu.

Dès lors, pourrions-nous croire que l'homme de Dieu ne devait plus redouter les insultes d'un ennemi si puissamment terrassé. Convaincu néanmoins que parfois on perd durant le calme ce que l'on a conservé au fort de la tourmente, il ne cessa de déclarer la guerre à son corps. Même sobriété dans le boire et le manger, même vigilance sur tous ses sens, même amour pour le silence et la retraite. Ses veilles ne diminuèrent point de longueur ni de fréquence, et il porta toujours sur la chair un rude cilice.

C'eût été peu pour le B. Conradin d'être un modèle de vertu à ses religieux, si par ses discours il ne les eût animés à chercher la perfection de leur état. Il remplit à leur égard les multiples devoirs d'un Pasteur vigilant et d'un charitable Père. Ses exhortations roulaient d'ordinaire sur l'éloignement du monde, qu'on ne doit pas, disait-il, rejoindre par des visites réitérées, après le divorce solennel fait avec lui au jour de la profession; sur les ruses du démon, rôdant sans cesse pour enlacer dans ses filets les disciples du Christ; sur la néces-

(1) Sap. IX.

sité de la mortification, seule capable de nous rendre vainqueurs d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il nous est domestique, et de nous assurer pour le temps et l'éternité une paix à jamais inaltérable.

Le couvent de Bologne retira des enseignements et des exemples de son saint Prieur des fruits merveilleux. L'œuvre de Dieu fut en progrès continu, la régularité s'affermir, la ferveur, qui avait brillé jadis dans cette vénérable maison, dépositaire des restes sacrés de saint Dominique, reprit son ancien lustre. Tous les religieux estimaient leur supérieur comme un homme de Dieu, et nombre de postulants briguaient la faveur de vivre sous les regards d'un tel maître.

La plus illustre de ces recrues, quoique postérieure de quelques années à la mort de Conradin, fut le B. Jacques d'Ulm. Ainsi qu'on l'a vu dans sa vie (1), il traversait Bologne, en regagnant l'Allemagne, son pays natal, quand, séduit par le parfum de régularité qu'exhalait le cloître dominicain, il oublia tout à coup famille et patrie, et devenu simple convers, se sanctifia au point de mériter les honneurs des autels.

Si le B. Conradin savait entraîner les religieux fervents à la poursuite du plus parfait, il n'excellait pas moins, par sa douceur et sa charité, à ramener au devoir quiconque aurait eu le malheur de s'en écarter. On raconte à ce sujet le trait suivant.

Un religieux immortifié s'était oublié jusqu'à porter de la viande dans sa cellule pour la manger en cachette. Le V. Père en fut averti par une lumière d'en haut. Certain qu'une observation de sa part serait mal prise, il imagina un stratagème. Sur le soir, il se rend à la chambre du Frère et lui demande place au festin. Le religieux abasourdi répond d'abord qu'il n'a rien à manger. Pressé de questions, il finit par tout avouer. Le P. Conradin fait poser la viande sur une table, la bénit, s'assoit en face du Frère et fait semblant de manger du mets défendu; puis, se levant, il récite les grâces et se retire sans dire mot. Cette réprimande toute muette produisit son effet. Le coupable rentra en lui-même, vint demander pardon à son Prieur et répara dès lors par une conduite régulière ses transgressions passées.

Le B. Conradin usait d'une douceur semblable à l'égard des séculiers. Après avoir gémi en secret sur les désordres des gens du

(1) *Année Dominicaine*, au 14 octobre.

monde, après avoir demandé avec beaucoup de larmes leur conversion, après avoir dénoncé en chaire avec véhémence leurs péchés et leurs vices, il mettait à les accueillir une bonté qui les gagnait tous à Jésus-Christ. Un habitant de Bologne disait à ce sujet : « Lorsque j'allais me confesser à ce saint religieux, il pleurait si amèrement sur mes péchés, qu'on l'eût pris pour un autre saint Ambroise : *Cum mea sancto isti crimina confiterer, adeo lacrymabatur, ac si alter beatus Ambrosius extitisset.* »

Le diacre Paulin rapporte en effet dans la vie du grand évêque de Milan, que cet illustre Docteur versait des larmes abondantes sur les fautes qu'on lui déclarait en confession, et portait par là ses pénitents à pleurer eux-mêmes leurs péchés.

Autre fait à l'honneur du B. Conradin. Il devint, avec saint Bernardin de Sienne, l'auxiliaire du B. Nicolas Albergati, cardinal-évêque de Bologne, pour la réforme des réguliers dans ce diocèse : tant était grande sa réputation de sainteté!

III. — Le Seigneur daigna honorer notre Bienheureux du don de prophétie. Au temps de son priorat de Bologne, la peste ravagea la ville et le couvent; or, au moment où le mal sévissait avec le plus de violence, Conradin prédit que le fléau finirait bientôt, et qu'aucun des religieux atteints ne mourrait : ce qui se vérifia. Il annonça également d'autres malheurs qui ne tardèrent pas à fondre sur la cité.

Vers 1428, Bologne se révolta contre le Vicaire de Jésus-Christ, et après avoir forcé l'évêque du diocèse, Nicolas Albergati, à s'enfuir sous un habit d'emprunt, eut l'insolence de mettre à sa place Barthélemy Zambecari, abbé de Saint-Berthold de Ferrare. Le Prieur de notre couvent, Fr. Dominique Magacosta, qui avait succédé au B. Conradin, et qui ne cessait, en particulier comme en public, de prêcher l'obéissance au Souverain Pontife, fut aussi chassé ignominieusement, avec plusieurs des siens qui soutenaient plus ouvertement le parti du Saint-Siège.

Le Pape Martin V envoya une armée contre la ville rebelle. Puis, voyant que le glaive temporel ne suffisait pas pour réduire les coupables, il recourut au glaive spirituel et jeta l'interdit sur la cité. Cette nouvelle affligea vivement le B. Conradin. Il voyait avec douleur les Bolonais se moquer des censures apostoliques, sous prétexte que l'interdit ne leur avait pas été intimé. La pensée lui vint de sauvegarder les droits de l'Eglise romaine, en publiant au péril de sa vie la

sentence pontificale. Dans ce dessein, il monte à cheval, sort de Bologne et se dirige vers le camp des assiégeants, où se trouvait le Légat du Saint-Siège. Les gardiens des portes le laissent passer, croyant qu'il va apparemment ménager la paix avec le ministre de Martin V. Ils ne se trompaient pas en un sens, car les démarches du V. Père ne tendaient qu'à procurer la paix des âmes, en remettant toute chose dans l'ordre. Arrivé près du Légat, Conradin lui demanda les lettres qui contenaient l'interdit, pour aller les fulminer au milieu de Bologne. Le Légat, qui jusqu'alors avait cherché en vain un messenger voulant bien se charger d'une commission si périlleuse, fut charmé de trouver un homme décidé à exposer sa vie pour soutenir les intérêts du Siège apostolique. Il lui remit les Lettres, et tout aussitôt le B. Père, remontant à cheval, rentra dans la ville avec plus de courage et de hardiesse qu'il n'en était sorti. Il se rendit sur la place publique : là, ayant fixé au bout d'une lance la sentence d'interdiction, afin que personne ne pût prétexter l'ignorer, il éleva la voix et d'un ton ferme dit au peuple assemblé : « Gens rebelles à Dieu et au Vicaire de Jésus-Christ, voilà les Lettres par lesquelles le Pape vous frappe d'interdit : voyez, lisez, apprenez votre devoir et revenez de l'égarement où vous êtes. »

A peine eut-il prononcé ces foudroyantes paroles, que le peuple, frémissant de colère, se saisit de sa personne et le conduisit en prison. Conradin, instruit par révélation du sort qui l'attendait, n'en fut point ému. Comme l'Apôtre, *il ne craignait rien de toutes ces choses et sa vie ne lui était pas plus précieuse que lui-même* (1). Volontiers il eût souffert la mort pour une si noble cause. Quelques-uns, en effet, réclamèrent contre lui la sentence capitale ; les autres plus modérés furent d'un avis contraire. Un d'entre eux ajouta que le parti de la clémence devait prévaloir, attendu qu'en faisant mourir cet homme, on n'arriverait qu'à seconder son désir d'être martyr pour l'Eglise. On lui accorda donc la vie, même la liberté, dans l'espoir qu'il modérerait son zèle à défendre les revendications de la Papauté. Mais le vénérable Père, que rien n'empêchait d'annoncer au peuple ce qui pouvait lui être utile, n'en fut pas moins ardent à faire valoir les droits du Pontife romain. Regardant tout autre usage de sa liberté comme un acte d'esclave, il ne cessait de crier : « Obéissez, rebelles, obéissez au Pape, soumettez-vous à l'Eglise. » Les magistrats, ne pouvant sup-

(1) Act. XX, 24.

porter les reproches de l'homme de Dieu, et craignant que la foule ne cédât enfin à ses exhortations, pensèrent prévenir ce danger, en rendant responsable de son prétendu crime toute la communauté des Frères-Prêcheurs. Ils firent enlever les grains que les religieux tenaient en réserve, et ordonnèrent de les distribuer aux soldats. Ce moyen ne leur réussit point : plusieurs amis de nos Pères, touchés de leur détresse, fournissaient chaque jour les choses nécessaires à la vie. Les chefs des rebelles défendirent alors, sous peine de mort, de porter quoi que ce fût au couvent des Dominicains. Cette nouvelle mesure n'eut pas de meilleur résultat. Dieu, quin'abandonne jamais ses enfants dans le besoin, sut procurer des vivres aux religieux persécutés pour son nom. Les séditeux, voyant leurs desseins avorter, et n'arrivant pas à imposer silence à nos Pères, principalement au B. Conradin, firent saisir celui qu'ils appelaient un importun déclamateur et le jetèrent en prison, bien résolu cette fois à le laisser mourir de faim. Mais, est-il écrit, *il n'est point de sagesse qui prévale contre le Seigneur*(1). Défense avait été publiée d'apporter au captif aucune nourriture : le Dieu pour lequel il souffrait le couvrit d'un miracle de sa protection. Le jour où le Bienheureux était entré dans son cachot, il avait reçu au saint autel le pain eucharistique. Cet aliment sacré, dit Léandre Albert, joint à la méditation continue des choses célestes, le soutint au milieu des chaînes : ses geôliers eux-mêmes l'aperçurent élevé en l'air, le front ceint d'une auréole. Ils en informèrent les magistrats, et ceux-ci, vaincus par des témoignages si éclatants d'intervention divine, mirent en liberté leur captif, à la joie unanime du peuple, qui en fit une sorte de réjouissance publique. Il n'y eut que le B. Père à s'en affliger. « Hélas ! disait-il en pleurant, le festin des noces était prêt, je me croyais invité à m'y asseoir : je n'en étais pas digne ! »

Toutefois son sacrifice ne laissa pas d'être agréable au Seigneur, et les auteurs du temps n'hésitent pas à attribuer aux prières, aux mérites et aux exhortations du Bienheureux la paix qui fut conclue peu après entre les Bolonais et le Siège apostolique. Martin V en doutait si peu, écrit Oderic Raynald, qu'il voulut honorer Conradin de la pourpre romaine. L'humilité profonde de l'homme de Dieu repoussa cette dignité, et le Pape respecta une si haute vertu.

(1) Prov. XXI, 30.

IV. — Conradin ne put s'opposer du moins au choix que les Pères de Bologne firent une seconde fois de sa personne pour gouverner leur couvent, à la mort du P. Dominique Magacosta. Mais à peine eut-il pris possession de sa charge qu'il en prédit la fin prochaine, en annonçant son rappel à la bienheureuse patrie. Voici comment le vénérable religieux termina ses jours. La charité, qui avait été constamment l'âme de sa vie, en fut aussi le couronnement. Le fléau de la peste ayant reparu dans la ville de Bologne, le B. Conradin se dévoua avec un zèle sans limite au soulagement des malades, soit religieux, soit séculiers. Il entendait leurs confessions et leur administrait les onctions suprêmes. Dans l'accomplissement de ce ministère sacré, il puisa le germe du mal et le gage de sa récompense éternelle.

Se sentant frappé, loin d'en concevoir aucune tristesse, il remercia le Seigneur de l'avoir jugé digne de mourir au service du prochain. Pendant sa maladie, il ne cessa de recommander à ses Frères la charité, l'humilité, la pauvreté, la parfaite observance des règles. Comme tous fondaient en larmes, à la pensée de perdre un si bon Père, il les consola en leur redisant les paroles de saint Dominique à ses fils : « Je ne vous abandonnerai pas, enfants bien-aimés, j'espère vous être plus utile après ma mort que je ne l'ai été durant ma vie. » Le démon chercha à le troubler par une tentation violente, ce que l'on connut à un grand cri poussé par le moribond. Un instant après, avec un visage souriant, qui marquait sa victoire complète sur l'ennemi du salut, le B. Conradin rendit son âme à Dieu et entra dans la joie des saints, le jour où l'Eglise les honore dans une solennité commune. C'était l'an 1429, il était âgé de 37 ans environ.

Le corps du défunt fut déposé, sans distinction aucune, dans le caveau des Frères : ce qu'on doit attribuer à l'embarras causé par la peste. Mais le Seigneur se chargea de révéler par des miracles la gloire dont son serviteur jouissait au ciel. Le torrent de Garzia, qui traverse la ville de Brescia, grossi par des pluies abondantes, menaçait les maisons bâties sur ses bords. Des personnes de piété sollicitèrent le secours du B. Conradin, leur compatriote. Incontinent les eaux rentrèrent dans leur lit. Un homme tombé au fond d'un puits invoqua aussitôt le serviteur de Dieu et fut retiré sain et sauf, à l'extrême surprise des assistants. Plusieurs malades, abandonnés des médecins, ayant réclamé l'intercession du V. Père, revinrent peu à peu des portes de la mort. Ces prodiges, et plus encore le grand renom de sainteté de Conradin de Bornato, lui ont fait décer-

ner unanimement le titre de Bienheureux. Il a même joui dans l'Ordre de Saint-Dominique du culte ecclésiastique, que l'on pourrait légitimement revendiquer pour lui devant le Saint-Siège.

Pour perpétuer la mémoire de cet illustre religieux, et rappeler notamment les miracles opérés par lui après sa mort, les Frères-Prêcheurs de Brescia lui érigèrent une statue de marbre sur le mur extérieur de leur église, en face du torrent de Garzia, et y gravèrent l'inscription suivante :

*Beatus Corradinus Bornatus nobilis Brixianus
Ord. Præd. Christi præco, animarum prædo,
Qui fecit mira et pertulit dira.
Bononiæ cum Pontifice civium discordias
Sua prædicatione composuit.
Brixie Garzie flumen aquis inundans
Sua benedictione compescuit.
Mortuus profligavit morbos : et ejus ope implorata
Puteo mersus vivus emerit.
Vere cor, quia magni animi.
Vere parvus, qui magnus nunquam esse voluit.
Nam ut cæli cardo fieri posset,
Inter cardines orbis terræ
Sub Martino V esse renuit.
Non obiit, sed abiit, anno Domini MCDXXIX
Ætatis suæ XXXVII.*

Borselli, dans sa *Chronique*, conservée manuscrite à la Bibliothèque de l'Université de Bologne, cod. 1999, donne sur le B. CONRADIN une Note ainsi conçue :

Un jour, quelques Frères réunis autour du B. Constant de Fabriano, l'interrogeaient sur les vertus du B. Conradin de Brescia, qu'il avait connu à Bologne. Le Bienheureux leur répondit : « Vénérables Pères, il vaudrait mieux me taire que de raconter d'une manière insuffisante la sainte vie et les actions admirables de cet excellent religieux ; d'autant mieux que lorsque je l'ai connu, j'étais encore bien jeune, entré récemment dans l'Ordre, fort timide d'ailleurs, et peu porté à m'enquérir de ce qui ne me regardait pas. Toutefois, pour ne pas paraître mépriser vos désirs, je vous dirai volontiers ce que je sais. F. Conradin était arrivé à une si haute perfection, il méritait tellement d'être présenté comme un modèle, que je ne crois pas qu'il y ait eu de son temps personne à lui être comparable. La grâce divine dont son âme était remplie, semblait se refléter sur son visage ; ce n'était

pas un ange, c'était un séraphin envoyé de Dieu pour l'édification des fidèles et surtout pour le bien des Frères. L'Ordre en avait alors grand besoin. On venait de terminer, pour la fête de saint André en 1426, la restauration du couvent de Bologne. Le R^{me} P. Barthélemy Texier, alors Général de l'Ordre, y était venu afin d'inaugurer la réforme, et le V. P. Conradin, alors Prieur de Brescia, s'était rendu de cette ville à Bologne, pour y offrir ses hommages au P. Général, et surtout pour lui offrir sa démission de l'office de Prieur, démission que le Général accepta, mais pour le nommer immédiatement Prieur de Bologne. Or, ce n'était pas une charge facile à remplir qu'on lui imposait ainsi. Dans ce couvent de Bologne vivaient ensemble ceux qu'on appelait *conventuels* et ceux qu'on désignait sous le nom d'*observants*, c'est-à-dire ceux qui avaient embrassé la réforme, et ceux qui vivaient encore selon les coutumes introduites par le malheur des temps. Il sut se faire accepter et aimer de tous ; tous se réjouissaient de l'avoir pour Prieur et célébraient ses louanges. Pour lui, il se tenait dans l'humilité et recherchait avec soin toutes les occasions d'obéir, non seulement aux supérieurs majeurs, mais même à ceux qui étaient au-dessous de lui. En ces premiers temps de la réforme, il y avait au couvent de Bologne, dont il était Prieur, un séculier qui avait l'office de réfectoier. Ce brave homme, voyant les pénitences du saint Prieur, lui disait souvent d'aller déjeuner *par obéissance*. A ce seul mot, l'humble Prieur se dirigeait vers le réfectoire pour se conformer au commandement qu'il avait reçu de cet homme. Mais, s'il était laissé à lui-même, il pratiquait alors d'incroyables abstinences, au point qu'il semblait se faire un cas de conscience de prendre ce que l'on servait aux autres Frères au réfectoire. Il mangeait sa soupe et coupait ensuite son pain en morceaux qu'il distribuait aux Religieux. J'admiraï toutes ses actions, excepté cette abstinence prodigieuse, dont, je l'avoue, je ne pouvais supporter ce que j'appelais les exagérations. Les jeûnes et les veilles ne suffisaient pas à sa ferveur : j'ai vu le cilice qu'il portait pour mortifier sa chair, et j'en ai été effrayé.

« Mais l'esprit profite de tout ce qui est enlevé au corps : aussi les douceurs célestes inondaient-elles d'une manière sensible l'âme de ce Bienheureux. Les larmes coulaient de ses yeux au temps de la prière et son cœur était dans cet état que l'on appelle la *jubilation* : une méditation, une prière, un simple mot suffisait pour le remplir de cette joie spirituelle dont les effets se font ressentir jusque dans l'homme extérieur. Même lorsqu'il allait par le couvent ou dans les chemins, son recueillement frappait et édifiait ceux qui le rencontraient.

« Grandement ami du silence, il ne prononça jamais une parole inutile. Quant à son extrême charité, je vous citerai un petit détail qui me regarde personnellement. Une fois, je lui demandai une de ces ceintures que nous portons jour et nuit. Il se retira quelque peu à l'écart et revint aussitôt, portant à la main sa propre ceinture, qu'il me contraignit d'accepter, malgré

mes résistances. Je me rappelle encore lui avoir demandé, un autre jour, de vouloir bien entendre ma confession. Le temps lui manquait à ce moment-là ; mais le soir, il s'en souvint, et eut la bonté de venir à ma cellule pour me confesser.

« Que ne l'avez-vous connu, mes chers Pères ! Vous diriez que tout ceci n'est rien auprès de la réalité. Souvent je me suis trouvé avec ceux qui ont vécu avec lui dans ce couvent de Bologne : ils sont tous morts maintenant ; mais, je vous l'assure, nous ne pouvions parler de ce B. Conradin de Brescia sans éveiller en chacun de nous le souvenir d'une foule de traits édifiants que nous aimions à nous redire, en louant les vertus qu'il a pratiquées. »



L'Illustrissime et Révérendissime Père
MARIUS-AMBROISE CAPELLO
VII^e Evêque d'Anvers ()*

(1597-1676)

MARIUS-AMBROISE CAPELLO naquit à Anvers, dans le courant de l'année 1597. Son père, Jean-François Capello, appartenait à une famille patricienne de Casale, ville d'Italie, et remplissait en Belgique la charge de questeur général des armées de Philippe II, roi d'Espagne. Sa mère, Marie Boxhorn, de noble lignée, avait apporté en dot la seigneurie d'Eyck, aux Pays-Bas. Un de leurs enfants, Benoît Capello, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Théatins et mourut en odeur de sainteté, à Alcalá de Hénarès, l'an 1627.

Les détails font défaut sur les premières années de Marius Capello. On sait seulement qu'il les passa au sein de sa famille, et il puisa dans un milieu chrétien cette piété tendre et cette admirable charité qui devaient le recommander toute sa vie devant Dieu et devant les hommes.

(*) Bern. de Jonghe : *Belgium Dominicanum; Historia Episcopatus Antverpiensis*, etc. Voir aussi : *Esquisse biographique*, par le R. P. Vinc.-Mar. Van Caloen, O. P. — Louvain, 1898.

Attaqué d'une grave maladie au seuil de l'adolescence, il demanda sa guérison par l'intercession de la Vierge Marie et promit à Dieu de se consacrer au service des autels. Contrairement aux pronostics des médecins, la santé lui fut rendue : il la regarda comme un présent du Ciel et le vœu qu'il avait fait lui parut une nouvelle obligation de conserver sans tache son âme et son corps.

Jean-François Capello, homme de bien et d'honneur, mourut le 6 mai 1612, âgé de 81 ans. Marius n'en avait alors que quinze. Sa naissance et ses talents lui promettaient un brillant avenir dans le monde; mais le Seigneur s'était réservé pour le bien de son Eglise ce cœur généreux. Le pieux gentilhomme se décida à quitter tout ce qu'il aimait sur la terre afin de servir Dieu dans l'état religieux. Il choisit l'Ordre de Saint-Dominique, parce que l'union de la vie contemplative avec les labeurs de l'apostolat, qui est le propre de cet institut, convenait mieux à son attrait.

Les Frères-Prêcheurs possédaient à Anvers un beau couvent, fondé l'an 1243, grâce à la munificence du duc Henri de Brabant. Depuis l'année 1515, ce couvent faisait partie de la Province de la Germanie inférieure : Province gouvernée à cette époque par le P. Michel Ophovius, qui devint plus tard évêque de Bois-le-Duc. Jean Boucquet, maître en théologie, était Prieur d'Anvers. Ce zélé supérieur, désireux de maintenir dans toute leur intégrité les observances religieuses, venait de publier une nouvelle édition de l'ouvrage du P. Jean Nyder : *De reformatione religiosorum*.

Le jeune Capello vint donc frapper à la porte d'une maison qui abritait tant de savants et de saints religieux. On pouvait déjà discerner en lui une fervente piété, un zèle précoce pour le salut des âmes, un grand amour de la science : autant de traits qui devaient le caractériser plus tard. Rien ne l'attirait davantage que la théologie. Il aimait par-dessus tout à entendre la parole de Dieu et manifestait le plus vif désir de se rendre apte à la prêcher aux fidèles. Frappés des qualités réunies en un postulant qui révélait une âme d'élite, les Frères-Prêcheurs l'admirent à l'unanimité comme novice de chœur, cette même année 1612.

Sous la conduite du Père-Maître Jean Nys, Vice-Inquisiteur pour les provinces rhénanes, le noviciat offrait le spectacle des plus belles vertus religieuses. L'oraison, le silence, l'étude, l'exercice de la mortification s'y épanouissaient à l'aise. Dans ce sanctuaire béni, Marius Capello, qui reçut en prenant l'habit le nom de Fr. Ambroise, ne

tarda pas à se faire remarquer par sa ferveur et sa fidélité aux moindres règles.

Admis, en 1613, à la profession solennelle, il fut aussitôt après assigné au couvent de Douai, afin d'y étudier la philosophie. Il eut pour maîtres les savants PP. Jean Cabilliau et Jacques Van den Heede. Grâce à son esprit vif et pénétrant et à son ardeur pour le travail, il mérita d'être envoyé ensuite à l'Université de Salamanque, où l'enseignement théologique était en si grand honneur. Depuis deux siècles les Frères-Prêcheurs possédaient, et toujours par voie de concours, la chaire de Saint-Thomas, la première de l'Université. Elle était alors occupée par le P. Pierre de Herrera, homme d'un mérite supérieur, succédant à son illustre confrère Dominique Bafès.

Sous ce maître renommé, Ambroise Capello fit de rapides progrès dans les sciences sacrées. Il ne se distingua pas moins par la solidité du jugement, la facilité de s'exprimer en plusieurs langues, enfin par sa modestie et l'innocence de ses mœurs. L'an 1620, n'étant encore que diacre, il fut désigné par ses supérieurs pour enseigner la philosophie au couvent de Sainte-Croix, à Douai. C'est dans cette ville qu'il eut le bonheur de recevoir l'onction sacerdotale.

Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée à Douai, qu'on lui confia le cours de théologie au couvent de Louvain. Le P. Capello profita de son séjour à Louvain pour se préparer à l'épreuve solennelle du doctorat en théologie. Il fut promu le 14 janvier 1627, et le titre fut confirmé par le Chapitre tenu à Rome l'an 1629. Entre temps, il remplit les fonctions de Régent à Louvain, et put ainsi utiliser les connaissances qu'il avait acquises par un travail opiniâtre et persévérant.

Le V. Père avait attiré sur lui les regards de ses frères. On le citait dans les maisons de la Province comme un religieux de haute science et de solide vertu. Aussi dut-il, malgré les répugnances de sa modestie, accepter à maintes reprises les fonctions priorales. « Sage et zélé supérieur, écrit Touron, il fit aimer la douceur de son gouvernement, soutint la vie régulière et entretint toujours la paix dans les couvents d'Utrecht, de Bruxelles et d'Anvers. Il fut chargé deux fois différentes de la conduite de ce dernier. »

Trois fois aussi, le V. Père fut choisi comme définiteur dans les Chapitres provinciaux de la Germanie inférieure. Ces Chapitres, qui se célébraient tous les deux ans, eurent lieu en 1629 à Bruxelles, en 1631 à Douai, en 1633 à Valenciennes, en 1635 à Bruges, en 1637

à Anvers, en 1639 à Lille, en 1641 à Gand. Nous ignorons auxquels de ces Chapitres le P. Capello prit part.

II. — Pour mieux saisir la suite du récit, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur la situation de la ville et du marquisat d'Anvers aux débuts du xvii^e siècle.

En succédant à Philippe II, son père, sur le trône d'Espagne, Philippe III avait signé, l'an 1598, un acte de cession qui reconnaissait à son beau-frère Albert la souveraineté des Pays-Bas et de la Franche-Comté. Albert et son épouse Isabelle, proclamés au milieu d'acclamations enthousiastes ducs de Brabant et marquis du Saint-Empire, désiraient par une sage administration rendre prospères les provinces belges et assurer leur entière indépendance. Ils furent entravés dans la réalisation de cette noble tâche par des luttes diverses avec les Hollandais, et pour le malheur des Pays-Bas espagnols, Albert vint à mourir sans postérité en juillet 1621. L'année suivante, le stathouder Maurice, prince de Nassau, qui poussait à une guerre acharnée contre la couronne d'Espagne, rassembla une flotte d'un millier de voiles dans le but de s'emparer d'Anvers. Ce ne furent pas les hommes, mais les éléments eux-mêmes, qui, le 1^{er} décembre 1622, détruisirent cette armée. Cinq heures après le départ de la flotte, la température s'abaissa à tel point que les cordages des navires furent gelés et mis dans l'impossibilité de servir. Une violente tempête jeta les bâtiments les uns contre les autres et anéantit la flotte.

Les Hollandais se vengèrent de cet échec par des violences inouïes. La crainte et la désolation envahirent toute la partie septentrionale de la Belgique. Les religieux, traqués de toutes parts, se réfugièrent dans les villes libres, notamment à Anvers. Le P. Capello était alors Prieur au couvent de cette ville : il ouvrit toutes larges les portes de son monastère, non seulement à ses frères en religion, mais encore à de simples fidèles qui, après avoir tout perdu, s'exilaient volontairement afin de conserver l'exercice du culte catholique. Institué par le Saint-Siège préfet de la mission de Hollande et d'Allemagne, le V. Père mit un zèle spécial à recueillir ces infortunés. Sa charité devint inépuisable. Touché uniquement des intérêts de la foi et du salut des âmes, on le vit souvent à la tête des prédicateurs de l'Evangile, attaquer le vice et l'impiété, sans ménagement pour les ministres de l'erreur et sans crainte pour sa propre vie, parmi des populations infectées déjà du venin de l'hérésie. Son courage, soutenu

d'en haut, augmentait celui de ses frères : plusieurs d'entre eux eurent l'honneur de sceller de leur sang les vérités catholiques.

La réputation qu'Ambroise Capello s'était acquise le faisait regarder par les évêques des Pays-Bas comme le docteur et le soutien de la foi dans leurs diocèses. Le roi Philippe IV l'honora aussi de sa confiance et le députa vers le Pape Urbain VIII, pour négocier avec ce Pontife une affaire délicate.

Le V. Père ne jouissait pas moins dans son Ordre de l'admiration et de l'estime publiques. En octobre 1643, les capitulaires de la Province de Germanie inférieure, réunis à Gand, l'élurent, avec le P. Van den Heede, définiteur pour le Chapitre général suivant. A ce titre, les deux religieux assistèrent, l'an 1644, au Chapitre de Rome, et prirent part à l'élection du R^{mo} P. Thomas Turco, qui succéda au P. Nicolas Ridolfi. Le nouveau Général ne tarda pas à apprécier le mérite du P. Capello. Il le nomma Visiteur pour toutes les maisons dominicaines d'Allemagne, de Bohême, de Styrie, et des contrées voisines, et lui conféra le titre honorifique de Provincial de Terre-Sainte. Le P. Visiteur réalisa dans ces divers pays tout ce qu'il était permis d'attendre de sa prudence et de son zèle. Le Maître de l'Ordre, ayant ensuite à se rendre en France et en Espagne, le prit pour compagnon. Ils commencèrent par les Pays-Bas espagnols. Arrivés à Anvers le 4 avril 1646, ils y passèrent dix jours, au milieu d'ovations empressées de la part des magistrats, des ecclésiastiques séculiers et réguliers et surtout des religieux du couvent. Le 14 avril, les PP. Turco et Capello gagnèrent Bruxelles; le 23, ils visitèrent le couvent de Gand, reçus partout avec de grands honneurs. Puis ils repartirent le 27, à destination de Tournai. Vers la Pentecôte, ils se trouvaient à Paris, et dans le courant d'octobre, à Toulouse.

Ambroise Capello accompagna encore le P. Turco dans la visite des couvents d'Andalousie, et assista au Chapitre général, qui se tint à Valence, en Espagne, aux fêtes de la Pentecôte 1647.

III. — A la cour de Castille, où il se présenta avec le Maître de l'Ordre, on lui fit l'accueil le plus flatteur. Philippe IV témoigna beaucoup de plaisir à le voir et l'entretint en particulier sur la situation des affaires dans les Pays-Bas. Ce monarque, désireux de reconnaître les importants services rendus à la couronne par le vénérable religieux, le nomma en 1645 à l'évêché d'Oaxaca, qui était du ressort de Mexico. Toutefois le P. Capello ne put aller prendre possession de ce siège

lointain. Deux ans plus tard, Innocent X, à la demande de Philippe IV, le désigna pour occuper le siège épiscopal d'Ypres. Mais avant que l'évêque nommé eût reçu ses Bulles, la ville fut prise par les troupes françaises. Forcé d'ajourner indéfiniment son intronisation, Capello continua de remplir la fonction de *socius* auprès du Maître Général. Le roi d'Espagne, très peiné de ce contretemps, sollicita et obtint, en 1654, la nomination du V. Père à l'évêché d'Anvers, dont le titulaire venait d'être transféré à l'archevêché de Cambrai.

La cérémonie du sacre eut lieu le 6 septembre dans la cathédrale d'Anvers. Elle fut présidée par le prédécesseur du nouveau prélat, assisté des évêques de Gand et de Ruremonde. Ce fut grande allégresse pour les habitants d'Anvers de saluer comme chef du diocèse un religieux dont ils connaissaient le caractère, les talents et les vertus. Ils se promettaient beaucoup de sa vigilance et de sa charité : leur espoir ne fut point déçu. Pendant un épiscopat de vingt-deux ans, on vit le zélé Pasteur uniquement occupé du soin de son troupeau : son seul désir semblait être de rendre heureux les peuples confiés à sa sollicitude. Egalement attentif à écarter ce qui aurait pu corrompre leur foi ou troubler leur sécurité, il veillait à tout.

Souvent il annonçait la parole de Dieu, et il savait instruire le clergé et le peuple plus efficacement encore par la sainteté de ses exemples que par la pureté de sa doctrine. Modeste et mortifié, comme un simple religieux, il ne laissait pas de se montrer, à l'occasion, libéral, généreux, magnanime, et il mérita d'être appelé « le Père et le protecteur des pauvres ».

Une lacune regrettable avait depuis longtemps frappé son attention : de très dignes ecclésiastiques arrivaient parfois à manquer de pain dans leurs vieux jours. Ambroise Capello fut d'autant plus touché de cet état, que la religion lui semblait en quelque manière déshonorée ou méprisée dans ses ministres. A peine assis sur le siège d'Anvers, il se hâta de remédier au mal. Il fit construire à ce dessein, dans le séminaire épiscopal, un local destiné à loger les prêtres avancés en âge, qui voudraient y jouir d'un repos bien mérité par les labeurs du sacerdoce. Afin que cet établissement fût plus à même de pourvoir à leurs besoins, le charitable prélat le dota richement. Dierkens, écrivain dominicain, dit qu'il y consacra cent onze mille six cents florins.

D'après les statuts que le fondateur prit soin de rédiger, il fallait, pour être admis à cette maison de retraite, être membre du clergé diocésain, avoir durant de nombreuses années fourni une honorable

carrière, être atteint d'infirmités qui ne permettaient plus l'exercice du ministère paroissial. Une table spéciale était réservée à ces vétérans du sacerdoce dans le réfectoire du séminaire. Voulant témoigner leur reconnaissance au généreux prélat, les administrateurs décidèrent que, chaque jour, le saint sacrifice de la messe serait offert dans un oratoire privé à l'intention du fondateur, et après son décès pour le repos de son âme. Plus tard, l'œuvre reçut une organisation nouvelle. La vie commune n'était guère du goût de ces vieillards habitués à plus d'indépendance. C'est pourquoi l'un des successeurs de Mgr Capello vendit la maison de retraite et fit servir une pension à domicile aux ecclésiastiques âgés et indigents. Pour ne point priver le fondateur des suffrages auxquels il avait droit, il fut statué qu'à la place de la messe quotidienne pour le repos de son âme, on célébrerait, au jour anniversaire de son décès, une messe solennelle de *Requiem*, précédée de l'Office des défunts, et que tout prêtre assisté réciterait chaque jour pour lui le *Miserere* et le *De profundis*.

S'estimant le père commun des prêtres et des fidèles qui appartenaient au territoire d'Anvers, le pieux évêque aimait sincèrement toutes les communautés de son diocèse : néanmoins son noble cœur l'inclinait avec quelque préférence vers le couvent dans lequel il s'était autrefois consacré à Dieu. Il y fit faire diverses réparations, construisit de nombreux édifices, et offrit de riches ornements pour le service divin. Il ordonna d'y célébrer avec une grande solennité les fêtes de saint Dominique et de saint Thomas.

Une de ses constantes préoccupations fut de favoriser le développement des études. Déjà, avant sa promotion à l'épiscopat, il avait établi dans son couvent, l'an 1641, des cours de philosophie et de théologie. Trois de ses nièces avaient assigné un fonds suffisant pour l'entretien de douze étudiants. Il voulut, étant évêque, mettre la dernière main à l'œuvre, dans l'intérêt général, et augmenta considérablement les allocations des professeurs et les pensions des élèves. Il fit ériger ces cours en *Etude générale* et obtint l'approbation successive de deux Maîtres Généraux, les Pères Jean-Baptiste de Marinis et Jean-Thomas de Roccaberti.

En 1661, le troisième dimanche après Pâques, les Dominicains de la Province de Germanie inférieure ouvrirent à Anvers leur chapitre provincial. Mgr Capello accueillit paternellement les Pères Capitulaires et se rendit à l'église conventuelle pour y célébrer la messe du Saint-Esprit. Il présida ensuite une procession à travers les rues de

la ville, et voulut encore chanter les vêpres, les complies et le *Salve Regina* avec ses frères en Religion. Ce fut lui, pareillement, qui pourvut à la dépense pendant la célébration de ces assises solennelles.

Il eut pour tous les membres du Chapitre un témoignage spécial de bienveillance et applaudit au choix qu'ils avaient fait en élisant Provincial, pour la seconde fois, le P. Jacques Van den Heede, docteur en théologie. Au cours de ce même Chapitre, le P. François Janssens Elinga, licencié de l'Université de Louvain, soutint brillamment plusieurs thèses de théologie. Charmé de sa science et de sa modestie, l'évêque d'Anvers demanda et obtint qu'il fût assigné en qualité de lecteur de philosophie au *Studium generale* établi dans notre couvent de Louvain.

Ambroise Capello consacra des sommes importantes à la réparation des églises et des hôpitaux de la ville et du diocèse. On ne s'en étonnera pas, quand on saura qu'il dépensait fort peu pour lui-même et pour sa maison. Il se contentait du strict nécessaire et se trouvait, par suite, en état d'exercer libéralement la charité. Les portes de son palais épiscopal restaient ouvertes à tous les nécessiteux. Aux époques de crise et de disette, il augmentait ses aumônes à proportion des misères publiques. Des familles désolées, des particuliers persécutés pour leur foi, trouvèrent dans la générosité du saint prélat un dédommagement à la perte de leurs biens.

La Collégiale de Saint-Jacques à Anvers lui fut redevable de l'institution d'un chapitre de chanoines.

L'homme de Dieu témoignait beaucoup d'intérêt aux épouses de Jésus-Christ. Avec une bonté inépuisable, il venait présider aux cérémonies de vêture et de profession, et ne manquait aucune occasion d'encourager les élèves de leurs écoles. Ce fut lui, qui, l'an 1655, admit à Anvers les Religieuses Norbertines sur la paroisse Saint-André, et les Sœurs Maricoles sur celle de Saint-Georges, en 1671.

IV. — Pendant la vacance du siège archiépiscopal de Malines, Ambroise Capello, à défaut de Métropolitain, sacra le nouvel évêque de Namur, Ignace Grobbendonck. La cérémonie eut lieu à Anvers, le 12 mai 1669, avec l'assistance des deux évêques de Gand et de Ferns en Irlande. Ce dernier avait été chassé de son diocèse par les hérétiques et s'était réfugié en Belgique.

Malgré sa vigilance et ses exhortations, le vénéré prélat eut la dou-

leur de voir les citoyens d'Anvers s'armer les uns contre les autres. On put alors admirer sa sagesse et son activité. Moins effrayé de son péril personnel dans une sédition populaire, qu'affligé du sort lamentable réservé à son troupeau, le dévoué Pasteur agit avec tant de prudence, de courage, de fermeté, qu'il réussit à faire cesser le tumulte et en arrêta les funestes conséquences. Au surplus, ce trouble passer servit à resserrer ensuite plus fortement les liens entre les fils et le père. Les fidèles sentirent plus que jamais quel trésor ils possédaient dans la personne de leur évêque, et l'ardeur de ce dernier semblait croître de jour en jour pour affermir la paix et procurer le salut de tous. Son âge déjà avancé ne l'empêchait point de faire avec la même régularité ses visites pastorales, et les œuvres importantes qu'il avait créées n'entravaient nullement la profusion de ses aumônes quotidiennes.

Vers l'an 1666, la peste ravagea la ville d'Anvers et ses alentours. Alors apparut avec éclat la sollicitude du vénérable évêque. Prêt à donner sa vie pour ses brebis, il n'eut garde de commettre à autrui le soin d'un troupeau dont il devait répondre devant Dieu. Son exemple rassura tous ceux qui se trouvaient appelés par état à partager ses périls. Il visitait personnellement bon nombre de gens atteints du fléau, leur faisait distribuer des remèdes et des vivres, veillait à ce qu'on assurât aux morts une sépulture convenable et consolait les familles cruellement frappées. Plein de l'esprit de Jésus-Christ, cet évêque, digne des premiers siècles de l'Eglise, pouvait, comme le Patriarche de l'Idumée, se dire *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père commun des orphelins, l'appui et le consolateur des affligés*. (1)

Sous son épiscopat, les Juifs s'infiltraient peu à peu dans le monde anversoïse ; ils ouvraient des comptoirs de commerce et des banques usurières : et cela, malgré les édits de 1545, 1550 et 1609, qui leur interdisaient même de séjourner en Belgique. Ambroise Capello jugea qu'il fallait, sans hésiter, prendre d'énergiques mesures pour les empêcher de ruiner bon nombre d'honorables familles. Il rédigea donc un mémoire détaillé, pour exposer les raisons multiples de ne pas tolérer l'immixtion des Juifs dans les opérations financières ou commerciales. L'an 1670, il adressa ce mémoire au comte de Monterey, gouverneur général des Pays-Bas espagnols et représentant du roi

(1) Job, xxix, 15-16.

Charles II. Le gouverneur transmet ce document à l'Official de Malines et lui demanda son avis sur cette question délicate. Ce juge ecclésiastique partageait pleinement les idées du saint évêque. Il appuya sa pétition et fit une réponse de tous points favorable. Le comte de Monterey s'abstint, toutefois, de donner une décision en cette matière et son successeur n'agit pas davantage. Il n'en reste pas moins vrai que l'évêque Capello eut le mérite d'élever la voix et de flétrir comme il convenait les perfides manœuvres des trop puissants financiers.

L'observation du dimanche et des jours de fêtes est encore un des points sur lesquels l'homme de Dieu appela spécialement l'attention du clergé et des fidèles. En date du 16 août 1670, il publia un mandement à ce sujet. Il y exhorte son peuple à suivre régulièrement les saints offices en ces jours consacrés au culte de Dieu, et à s'abstenir de toute œuvre servile. Il défend, sous peine d'amende, de transporter ces jours-là des marchandises ou d'en exposer sur les places publiques. Il fit même appel au bras séculier pour assurer l'exacte observance de ces prescriptions.

Une confrérie, ou garde d'honneur du Très Saint Sacrement, fut approuvée et encouragée par lui, l'an 1674. Les membres de cette pieuse association devaient, munis d'un flambeau, escorter le prêtre lorsque, de quinze jours en quinze jours, il allait porter aux infirmes la sainte Eucharistie. Cette institution, établie tout d'abord dans la paroisse Notre-Dame, se répandit bientôt dans les autres paroisses de la ville. Pour faciliter aux habitants de Kiel et autres populations limitrophes, l'accomplissement des devoirs religieux, le V. Prélat érigea, sous le vocable de Saint-Laurent, une paroisse actuellement réunie à la ville d'Anvers. Par un noble sentiment de piété filiale et de reconnaissante affection, il fit élever à la mémoire de son père et de sa mère défunts, un mausolée de marbre, dans l'église des Frères-Prêcheurs de sa ville épiscopale. Ce monument, qu'on voit encore aujourd'hui à l'église Saint-Paul, près du maître-autel, est surmonté de la statue du Sauveur. Ambroise Capello est représenté à genoux devant un prie-Dieu sur lequel est posé un livre ouvert que lui montre saint Thomas d'Aquin.

V. — Depuis un siècle environ, des suppliques avaient été maintes fois adressées au Saint-Siège, au nom du clergé et des fidèles de Belgique, dans le but de faire accorder les honneurs de la béatifica-

tion aux dix-neuf martyrs de Gorcum, massacrés par les Gueux en haine de la foi, le 9 juillet 1572. L'archevêque de Malines, les évêques d'Anvers, de Namur, de Bruges et de Ruremonde renouvelèrent leurs instances auprès du Pape Alexandre VII, en 1664. Ce Pontife rendit un décret qui permettait de procéder à l'examen des miracles. Enfin, le 14 novembre 1675, Clément X plaça sur les autels les héroïques serviteurs de Dieu. Des fêtes solennelles eurent lieu en Belgique à cette occasion. L'Université de Louvain, les Prémontrés, les fils de saint François et de saint Dominique, rivalisèrent d'enthousiasme pour célébrer dignement la gloire des nouveaux Bienheureux. A Anvers, surtout les solennités eurent le plus vif éclat. L'évêque les rehaussa de sa présence, et son cœur tressaillit d'allégresse au spectacle du triomphe décerné aux martyrs, ses compatriotes, parmi lesquels il comptait un de ses frères en Religion.

Ce fut la dernière joie terrestre du V. Prélat. L'heure approchait où il irait rejoindre, en la patrie céleste, ceux qu'il avait été heureux de glorifier ici-bas. Toute sa vie, il avait eu pour l'auguste Mère de Dieu, une tendre dévotion : il s'était plu à propager son culte, et s'était montré particulièrement dévoué à la pratique du saint Rosaire. Marie qui l'avait guéri d'une maladie mortelle, aux jours de son adolescence, s'apprêtait à l'affranchir des misères humaines, au milieu des solennités de la fête du Rosaire. Ambroise Capello mourut, en effet, le dimanche 4 octobre 1676, dans la vingt-troisième année de son épiscopat, la soixante-troisième de sa profession religieuse et la soixante-dix-neuvième de son âge.

La nouvelle de son trépas, bien qu'attendue, produisit néanmoins l'impression douloureuse d'un accident imprévu. Ce n'étaient, dans la ville, que larmes et sanglots. La foule se porta aux portes du palais épiscopal, réclamant la consolation de contempler une dernière fois les traits du pasteur vénéré, du bienfaiteur tendrement aimé.

Ce grand ami des pauvres voulut laisser après sa mort à ses chers protégés, un témoignage pour ainsi dire perpétuel de sa paternelle charité. Par son testament, il légua aux indigents la majeure partie de ses biens et chargea les aumôniers, ou intendants des pauvres, de l'exécution de ses dernières volontés.

De son vivant, le pieux prélat s'était fait ériger un monument funèbre dans le chœur de sa cathédrale : là fut déposée sa dépouille mortelle. L'évêque est représenté dans l'attitude de la prière ; on y grava l'épithaphe suivante :

D. O. M.

Fr. Marius-Ambrosius Capello

Ex denominato Iprensi VII Episcopus Antverpiæ

Ibidem natus anno M D X C VII

Et Ordin. Prædic. professus an. M D C XIII.

Obiit an. M D C L X X V I. IV octob.

Au Dieu très bon et très grand.

Fr. Marius-Ambroise Capello,

Evêque nommé d'Ypres et septième évêque
titulaire d'Anvers.

Il naquit dans cette ville en 1597,

Y fit profession de la vie dominicaine l'an 1613

Et y mourut en 1676, le 4 octobre.

Par reconnaissance pour la charité du vénérable prélat, les aumôniers des pauvres lui érigèrent un second monument au-dessus de la table qui, dans l'église cathédrale, servait aux distributions de pain. Sur une plaque de marbre on lisait :

Illustrissimo ac Reverendissimo Domino Fr. Ambrosio Capello,

Ord. Fr. Præd. VII Antverpiensium episcopo,

In vita et morte archieleemosynario,

(satis dixi)

Eleemosynarii ex asse hæredes

Pio et grato animo posuerunt.

Anno M D C L X X V I.

A l'illustrissime et révérendissime Seigneur

Fr. Ambroise Capello,

des Frères-Prêcheurs, septième évêque d'Anvers,
en la vie et en la mort aumônier par excellence,
(c'est assez dire)

les aumôniers héritiers de ses biens
ont d'un cœur pieux et reconnaissant
érigé ce monument.

L'an 1676.

La première épitaphe est surmontée des armes du défunt avec sa devise : *Omnia desuper.*

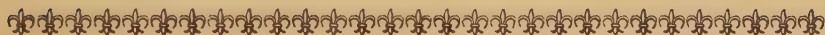
Jusqu'à la Révolution française, qui chassa d'Anvers les Frères-

Prêcheurs, un anniversaire solennel était célébré annuellement, au mois d'octobre, en l'église conventuelle de Saint-Paul, pour l'âme du vénérable pontife,

Enfin, on lisait au nécrologe du couvent d'Anvers, appendu au mur de la sacristie :

Reverendissimus ac illustrissimus Dominus P. Fr. Marius-Ambrosius Capello, S. T. Doctor, semel Mosætrajecti et Bruxellis ac bis hic Antverpiæ Prior, quondam Terræ Sanctæ Provincialis, super diversas Provincias commissarius, deinde designatus Yprensis, postmodum autem per 22 annos Episcopus Antverpiensis, obiit 4 octobris 1676.

Le révérendissime et illustrissime Seigneur, P. Fr. Marius-Ambroise Capello, docteur en Sacrée Théologie, une fois Prieur des couvents de Maëstricht et de Bruxelles, deux fois de celui d'Anvers, ancien Provincial de Terre-Sainte, Commissaire pour diverses Provinces, puis Evêque désigné d'Ypres, enfin pendant 22 ans, Evêque d'Anvers, mourut le 4 octobre 1676 (1).



LE MÊME JOUR

1296 — A Rome, inhumation de l'illustrissime GUILLAUME DURANT, évêque de Mende (2).

Une question se pose tout d'abord. Durant de Mende était-il Dominicain, ou simplement ami de l'Ordre, ayant tenu, comme d'autres personnages dont on cite les noms, à reposer après sa mort dans une église de Frères-Prêcheurs et revêtu de leur habit ?

Echard, reconnu pour un critique judicieux et même sévère, nous donne la réponse.

Parlant de l'illustre prélat : « Certains auteurs, dit-il, le rejettent de notre catalogue des Ecrivains de l'Ordre de Saint-Dominique. D'autres, tels que Lusitanus, Fernandez, Pio, Fontana, Altamura, auxquels nous devons notre assentiment — *quibus assentiri cogimur* — le revendiquent à meilleur titre,

(1) La biographie du V. P. Ambroise Capello ne se trouvait pas dans l'ancienne *Année Dominicaine*. N'ayant pu la donner à sa date régulière, nous l'avons insérée ici.

(2) Nous écrivons DURANT, du latin *Duranti*, donné par les meilleurs auteurs.

semble-t-il, comme un religieux de l'Ordre. » (1) Cette conclusion s'appuie principalement, au témoignage d'Echard lui-même, sur un passage de Baluze, 4^e volume de son Recueil (p. 344). On y lit que Simon de Beaulieu, archevêque de Bourges et métropolitain de Mende, se trouvant à Clermont-Ferrand, le 16 mai 1287, traita avec l'évêque de cette ville et plusieurs autres prélats, de la confirmation de *Frère* Guillaume Durant, élu évêque de Mende. Or, d'après le langage du temps, le terme de *Frère*, donné même à un évêque, désigne un régulier ; et, comme de tous les instituts religieux, celui des Frères-Prêcheurs est le seul auquel Durant de Mende est attribué par les historiens, à la suite de son premier biographe, Simon Mayol, évêque de Volturara, au royaume de Naples, on est en droit de conclure qu'il fut Dominicain.

Baluze dit encore que le même Simon de Beaulieu, pendant son séjour à Clermont, alla une matinée visiter nos Pères et s'entretint avec eux jusqu'à midi de l'évêque élu de Mende : ce qui s'explique naturellement, si Guillaume Durant était leur frère en Religion.

Aux arguments précédents s'en joint un autre qui fournit une présomption irrécusable.

Sur le socle du monument où sont contenues les cendres de Guillaume Durant, à l'entrée de la chapelle Saint-Thomas dans notre église de Sainte-Marie-sur-Minerve, on lit en caractères saillants :

HOC EST SEPULCRUM DD. GUILLELMI DURANTI,
EPISC. MIMATENSIS, ORD. PRÆD.

C'est ici le sépulcre de Messire Guillaume Durant,
Evêque de Mende, de l'Ordre des Prêcheurs.

Esquissons maintenant les principaux traits de sa physionomie.

Guillaume Durant naquit à Puy-Misson, bourg voisin de Béziers, vers l'an 1230. Tout jeune encore, il passa en Italie, vint à Bologne et y étudia avec succès le Droit civil et le Droit canonique. Pourvu ensuite du grade de docteur, il enseigna successivement à Bologne et à Modène. L'éclat de ses leçons lui attirant une juste renommée, le Pape Clément IV le manda à Rome vers 1267, et le fit son chapelain et auditeur général du Sacré-Palais. Durant s'acquitta de ses charges, dit Mayol, avec une grande piété, une admirable droiture et une parfaite intégrité. Vers le même temps, il fut institué chanoine de Beauvais et de Narbonne, puis doyen du Chapitre de Chartres.

Le B. Grégoire X, successeur de Clément IV, emmena Durant au second Concile général de Lyon, et le désigna pour publier dans la troisième session, tenue le 7 juin 1274, douze constitutions concernant l'élection des évêques et l'ordination des clercs. Adrien V, auquel, étant cardinal, Durant avait

(1) *Scip. Ord. Præd.*, 1, 480.

dédié un de ses ouvrages, songea à le revêtir de la pourpre, et en fut empêché par la mort. Nicolas III le nomma gouverneur du Patrimoine de Saint-Pierre et ministre général pour les troupes de l'Etat ecclésiastique. En cette qualité, lui-même en témoigne (1), Guillaume Durant reçut des principaux citoyens et des magistrats du pays la reconnaissance officielle de leur soumission comme sujets temporels de l'Eglise romaine. Peu après, quelques cités de la Romagne s'étant révoltées, l'intrépide gouverneur sut par une action énergique les ramener promptement au devoir. Il en fit autant sous Martin IV, lorsque les habitants de Forli essayèrent de secouer le joug et d'entraîner dans leur rébellion plusieurs villes de la Romagne. Ce même Pape le nomma nonce et gouverneur de l'Ombrie, province renfermant le duché d'Urbino. Dans cette légation, Guillaume Durant eut occasion de faire paraître sa sagesse et son zèle pour les intérêts des peuples. Les habitants de Ripa étaient venus se plaindre à lui, l'an 1280, de la destruction de leur ville par les Urbinois, attachés au parti gibelin. Le Nonce en écrivit au Pape, et de son consentement, au lieu de rebâtir Ripa, située sur le penchant d'une colline désavantageuse, il édifia dans une vaste plaine, à sept milles d'Urbino, une autre ville qu'il appela de son propre nom Castel-Duranti, et qui, pour son agrément et sa beauté, devint la résidence ordinaire des ducs d'Urbino, jusqu'à la réunion de cette principauté au territoire pontifical, l'an 1631.

Tandis qu'il travaillait si utilement pour l'avantage de l'Eglise romaine, Durant vit arriver plusieurs chanoines de Mende, chargés de lui apprendre son élection au siège épiscopal de cette ville. Pensant avec raison qu'étant au service du Pape, il ne pouvait rien conclure de sa propre autorité, il écrivit au Souverain Pontife pour savoir de lui ce qu'il devait faire. Honorius IV, alors assis sur la chaire de Saint-Pierre, lui répondit d'accepter, tout en le dispensant de se rendre en France, à cause des importants services qu'il rendait dans la Péninsule au Siège apostolique. Cinq ans seulement après son élection, l'an 1291, Guillaume Durant prit par lui-même possession de son évêché. Il confirma alors le serment qu'il avait prêté par procuration; et assista ensuite à un Concile de Bourges. Deux ans plus tard, l'archevêque de Ravenne, Boniface de Lavagna, religieux de notre Ordre, étant venu à mourir, le Pape Boniface VIII voulut transférer à ce siège l'évêque de Mende, pour l'avoir près de lui et se servir utilement de son expérience. Mais Fr. Guillaume refusa constamment la dignité archiépiscopeale : il accepta du moins d'aller comme Légat du Saint-Siège trouver le sultan d'Egypte, bien qu'il fût déjà vieilli et cassé par les travaux. Outre la satisfaction de témoigner encore une fois son dévouement aux intérêts de l'Eglise romaine, sa piété voyait l'occasion de visiter les lieux consacrés par la vie et la mort

(1) *Speculum Juris* § I, 18.

du Sauveur. Le V. Père partit de Rome au printemps de 1296. Mais arrivé à Nicosie, ville du royaume de Chypre, il tomba malade, et mourut le 6 juillet de la même année. On l'ensevelit dans l'église des Frères-Prêcheurs, et l'on grava sur la pierre sépulcrale une inscription que Simon Mayol, qui vivait au milieu du xvi^e siècle, assurait exister encore de son temps. Mais quelques mois après, le corps de Fr. Guillaume Durant fut transporté à Rome, et inhumé, le 1^{er} novembre, dans notre église de la Minerve. Voici son épitaphe :

*Hic jacet egregius Doctor præsul Mimatensis,
 Nomine Duranti Guillelmus, regula morum,
 Splendor honestatis et casti candor amoris,
 Altum consiliis, speciosum, mente serenum,
 Hunc insignibant. Immotus turbine mentis,
 Corde pius, sermone gravis gestuque modestus,
 Exstitit infestus super hostes, more leonis :
 Indomitos domuit populos ferroque rebelles
 Impulit, Ecclesiæ victos servire coegit,
 Comprobat officiis, paruit Romania sceptro
 Belligeri comitis, Martini tempore quarti.
 Edidit ille in jure Librum quo jus reperitur,
 Et Speculum juris, Patrum quoque Pontificale,
 Et Rationale divinorum patefecit.
 Instruxit clerum scriptis monuitque statutis.
 Gregorii deni et Nicolai scita perenni
 Glossa diffudit populis sensusque profundos
 Scire dedit mentes corusca luce studentum.
 Quem memori laudi genuit Provincia dignum
 Et dedit a Podio-Missone diæcesis illum
 Inde Biterrensis, præsignis carica Papæ.
 Dum foret Ecclesiæ Mimatensis sede quietus,
 Hunc vocat octavus Bonifacius, altius illum
 Promovet, hic renuit Ravennæ præsul haberi.
 Fit comes invictus, simul hinc et marchio tandem,
 Et Romam rediit, Domini sub mille trecentis,
 Quattuor amotis annis, tumultante Minerva.
 Subripit hunc festiva dies et prima novembris.
 Gaudia cum sanctis tenet omnibus : inde sacerdos
 Pro quo perpetuo datur hac celebrare capella.*

Cette épitaphe résume la vie de l'Illustrissime Guillaume Durant, mentionne ses vertus et énumère ses principaux ouvrages. On y lit qu'il possédait une parfaite régularité de mœurs, une sagesse profonde, une rare droi-

ture, une admirable intégrité dans ses jugements et toutes ses démarches. Tranquille au milieu des affaires les plus épineuses, patient et infatigable au travail, zélé pour l'honneur du Saint-Siège, il réussit heureusement dans tout ce qu'il entreprit pour l'avantage et la gloire de l'Eglise romaine. Par son énergie, son intrépidité, son extrême prudence dans les expéditions militaires qu'il eut à diriger, il soumit plusieurs peuples rebelles à l'autorité du pontife romain. Honnête, gracieux, bienfaisant, il aimait à obliger : la fondation de Castel-Durant pour améliorer le sort des habitants de Ripa en fournit la preuve. Joignant une solide piété à une science profonde, ayant de lui-même des sentiments très humbles, il n'accepta les dignités ecclésiastiques ou séculières que par obéissance au Vicaire de Jésus-Christ. En mourant il laissa tous ses biens à son Eglise de Mende, et son successeur, un autre Guillaume Durant, neveu du premier, s'en servit pour la fondation d'un collège, sous le vocable de « Tous les Saints ». Rappelons, à la louange du vénérable évêque, qu'il mérita l'estime et l'affection de la plupart des Papes sous lesquels il vécut, et, comme nous l'avons vu, fut chargé par eux de divers postes de confiance.

Non moins utile à la postérité qu'à ses contemporains, Durant de Mende a composé des ouvrages remarquables. Citons le « Miroir du droit » *Speculum juris*, qui lui valut le surnom de *Speculator*; le « Répertoire du droit », des Commentaires sur les canons du second Concile général de Lyon, sur les Décrétales de Grégoire X et de Nicolas III et sur le Décret de Gratien, etc. Mais de tous les écrits de notre auteur, le plus célèbre est le « Rational des offices divins », divisé en huit parties. La première traite du temple matériel, des consécérations et des sacrements; la seconde, des ministres du sanctuaire et de leurs fonctions; la troisième, des ornements sacerdotaux et autres; la quatrième, de la sainte Messe et de tout ce qui s'y rapporte; la cinquième, des autres offices liturgiques en général; la sixième, des dimanches et des fêtes de Notre-Seigneur; la septième, de la fête des Saints, de la solennité de la Dédicace et de la Commémoration des défunts. Enfin la huitième partie traite du comput ecclésiastique et du calendrier. L'ouvrage est intitulé « Rational », parce que, dit l'auteur, il renferme les raisons de tout ce qui se pratique dans les offices de l'Eglise, et aussi par allusion au vêtement appelé *Rational* que portait le grand-prêtre de la Loi ancienne, et sur lequel étaient inscrits les mots *Doctrine et Vérité*. — (Simon Mayol.; Leand Alb.; Echard, etc.).

1318 — A Carcassonne, le V. Père BERNARD BRICE, profès du couvent d'Albi, dont il fut élu Prieur vers l'an 1312. Il gouverna cette maison avec beaucoup de prudence et de zèle, de douceur et de fermeté. L'année suivante, 1313, le Chapitre provincial d'Albi, le nomma Lecteur de théologie pour le couvent de Carcassonne. Il se rendit à son poste et s'acquitta très dignement

de sa fonction. En 1316, le V. Père fut institué coadjuteur de l'Inquisiteur de Carcassonne et à ce titre eut sa part dans les persécutions diverses suscitées par les habitants. Le P. Bernard Brice termina sa carrière l'an du Seigneur 1318. — (Mss. Guid.)

1322 — A Tauris, en Perse, mourut le 1^{er} novembre 1322, l'Illustrissime Père GÉRARD DE MONTPELLIER, profès du couvent que nous avons dans cette ville importante du Languedoc.

Voyant le Pape diriger vers l'Orient des missionnaires de différents instituts, et principalement de notre Ordre, le vénérable religieux, se joignit à ceux de ses Frères que l'on destinait à l'évangélisation de ces contrées lointaines. Arrivé en Perse, il n'eut qu'à suivre l'impulsion de son zèle. Il travailla avec ardeur à l'accroissement du règne de Jésus-Christ et convertit tant d'infidèles, qu'on le jugea digne de devenir archevêque de Diataraga, ou Darab-Gherd, ville où les rois de Perse tenaient leur cour. Le P. Gérard exerça plusieurs années dans cette capitale l'office du bon Pasteur, toujours prêt à donner sa vie pour ses brebis. Léandre Albert et Michel Pio assurent qu'il fit après sa mort un grand nombre de miracles. (Gravina, *De Christ. Armen.*; Leand. Alb. l. 3; Pio, P. II. l. 2; etc.)

1503 — A Cracovie, l'Illustrissime Père MARIAN, profès du couvent de cette ville. C'était un religieux très versé dans la connaissance des langues, mais surtout dans la science de la théologie, dont il reçut tous les grades. Doué d'une merveilleuse éloquence, il produisit beaucoup de fruit par ses prédications. Nommé Prieur du couvent de Cracovie, il gouverna sa communauté avec toute la sagesse qu'on pouvait attendre d'un homme de ce mérite. On lui confia ensuite la charge d'Inquisiteur, qu'il exerça avec un zèle et une prudence admirables. Enfin le cardinal Frédéric, archevêque de Gnesen et évêque de Cracovie, l'ayant demandé pour suffragant de ce dernier siège, le Pape Alexandre VI fit droit à sa requête et nomma le P. Marian titulaire de Laodicée et suffragant de Cracovie. Le nouveau prélat soutint cette charge avec dignité et édification pour les fidèles jusqu'à l'an 1503, qui fut celui de son heureux trépas. — (Bzovius, *De reb. Pol.* c. 6; Mieckow, l. IV, c. 83; etc.)

1522 — En Lombardie, le V. Père ISIDORE ISOLANI, originaire de Milan, profès du couvent de Sainte-Marie des Grâces, et l'une des gloires de sa Province. Il enseigna longtemps avec grande réputation la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges dominicains de Lombardie, fut Régent, à l'Université de Bologne et s'y distingua par de doctes leçons sur le Maître des Sentences, expliqué d'après saint Thomas. Son zèle pour la défense de l'Eglise lui fit prendre la plume et composer divers ouvrages contre l'hérésie naissante de Luther. Il a écrit sur le Purgatoire, le feu de l'Enfer, les Indul-

gences et sur l'autorité de l'Eglise militante. Dans un traité sur le « Pouvoir et le gouvernement des princes », il démontre la folie des prétentions d'Henri VIII, roi d'Angleterre.

Il a réfuté les doctrines d'Averroës sur l'éternité du monde, présenté un *Compendium* du traité d'Albert le Grand sur le mouvement, et terminé l'*Epitome* du fameux Capréole, le « Prince des Thomistes », œuvre que Paul de Soncino avait inutilement entrepris d'achever. Isolani composa encore une vie de la B. Véronique, vierge du monastère de Sainte-Marthe, à Milan. Enfin, on lui doit la *Somme des dons de saint Joseph*, témoignage de la grande dévotion du V. Père pour l'auguste époux de la Vierge-Mère. Dédié au Pape Adrien VI, et divisé en quatre livres, cet ouvrage, selon la remarque des Bollandistes (1), était le premier qui traitât *ex professo* ce grand sujet. Avec celui du chancelier Gerson, il est, dit Benoît XIV, la source où se sont alimentés tous les auteurs qui ont écrit depuis sur saint Joseph (2).

Mais il y a plus.

Isidore Isolani semble avoir été comme le précurseur et le prophète du culte solennel rendu de nos temps au père adoptif du Rédempteur. Plus de trois siècles à l'avance, il a prédit les honneurs décernés aujourd'hui au saint Patriarche. Lisons plutôt.

« Avant le jour du jugement à venir, tous les peuples connaîtront et adoreront le nom du Seigneur et les dons magnifiques que Dieu a faits à saint Joseph, dons qui sont restés cachés en partie pendant une longue suite de siècles. Le nom de Joseph recevra alors les hommages de toute la terre ; des temples seront bâtis en son honneur ; les peuples célébreront ses fêtes, lui présenteront leurs vœux, et il ne trompera aucune attente. Dieu ouvrira les oreilles des cœurs intelligents ; de grands hommes scruteront les dons d'en haut cachés en saint Joseph, et ils y découvriront des trésors tels qu'il ne s'en rencontre pas de pareils chez les autres patriarches de l'Ancien Testament. Ce B. Père se montrera propice aux peuples qui l'acclameront ; et lui, dans tout l'éclat d'une majesté sans pareille, ne verra jamais diminuer ses gloires. Le nom de Joseph, placé avec honneur dans le calendrier des saints, ne sera plus des derniers, mais à la tête, car on fera pour lui une fête principale. Le Vicaire du Christ sur terre, docile à l'inspiration de l'Esprit saint, ordonnera que cette fête soit célébrée dans toute l'étendue de l'Eglise militante. Et ainsi reprendra sa place au milieu d'Elle celui qui fut le père légal de Jésus-Christ, le digne époux de la Reine du monde, et qui est le premier des saints dans l'Eglise triomphante. »

La prophétie de l'illustre serviteur de saint Joseph n'est-elle pas pleinement réalisée !

(1) Ad diem 19 Martii.

(2) *De servor. Dei beatificatione*,... L. IV, P. II, C. 20, n. 17.

Grégoire XV rend la fête du saint Patriarche de précepte pour tout le monde catholique.

Benoît XIII, Pape dominicain, insère son nom dans les Litanies, immédiatement après celui de saint Jean-Baptiste.

Les Pontifes Romains venus depuis concèdent des indulgences aux confréries et aux dévotions publiques ou privées en l'honneur de l'Epoux de Marie.

Pie IX le proclame Patron de l'Eglise universelle.

Léon XIII élève le degré liturgique de sa fête, et nous donne la belle prière qui, dans la pensée du vicaire de Jésus-Christ, doit conclure le rosaire offert à la Vierge Immaculée. Ce dernier acte réalisait encore un vœu du P. Isolani. « Pieux fidèles, écrivait-il, dévots serviteurs de Marie, quand vous récitez le Rosaire de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, ne trouvez pas trop long d'ajouter à la fin quelque autre prière en l'honneur du B. Joseph, son époux. Votre offrande sera plus agréable à Dieu, et vous réjouirez ainsi le ciel et la terre... »

Le P. Isidore Isolani déclare à la fin de son ouvrage qu'il l'a commencé en 1514, près du sanctuaire de Saint-Joseph de Fontanellato, confié aux Frères-Prêcheurs, dans le duché de Parme, et qu'il en acheva la révision, à Pavie, le 20 novembre 1521. L'année suivante, croit-on, il alla recevoir sa récompense au ciel. — (Leand. Albert : *De vir. illustr. O. P.* — Echard : *Scrip. O. P.* I, 50).

1570 — A Galtelli, ancienne ville épiscopale de Sardaigne, l'Illustrissime Père GABRIEL DE ALEXANDRIS, originaire de Bergame, religieux de la Province de Lombardie. Sa science et sa piété déterminèrent saint Pie V à le nommer évêque de Galtelli. Ce choix du grand Pape de Lépante fait suffisamment l'éloge du P. Gabriel de Alexandris. Il mourut vers 1570.

Galtelli, situé dans la partie orientale de l'île de Sardaigne, n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg à soixante milles de Bosa. La ville ayant été ruinée à la fin du xvi^e siècle, son évêché, qui relevait précédemment de Pise et avait été ensuite sous la dépendance immédiate du Saint-Siège, fut alors réuni au siège épiscopal de Cagliari. — (Fontana, Pio., etc.).

1571 — A Chartres, le V. Père PIERRE CANU, célèbre docteur en théologie et ardent prédicateur. Comme de son temps, l'hérésie de Calvin faisait beaucoup de ravages en France, cet éminent religieux, doué d'une éloquence peu commune et d'un zèle fort éclairé, ne cessa de combattre la fausse doctrine par de savantes prédications. Grâce à ses efforts, plusieurs hérétiques revinrent de leurs erreurs et bon nombre de pécheurs de leurs égarements. Pierre Canu fut Prieur de son couvent de Chartres, dont il sut ménager avec une rare prudence les intérêts, tant spirituels que temporels. Il mourut le

1^{er} novembre 1571, et fut inhumé dans le chœur de notre église. Sur sa tombe on grava une épitaphe qui contient en substance tout ce que nous venons de dire et témoigne de l'estime en laquelle était tenu ce grand religieux. — (Le Fevre : *Præd. Carnut.*)

1591. — Aux environs de Paris, moururent pour la foi les vénérables Pères NICOLAS DUMONT et PIERRE TURPIN. Le premier, qui était fils du couvent de Compiègne, fut nommé en 1564 Régent des écoles conventuelles de Saint-Jacques. Il s'acquitta de son emploi avec tant de succès qu'on le tint pour l'un des meilleurs théologiens de son temps. Il forma un grand nombre de savants disciples, auxquels il donnait aussi l'exemple d'une solide piété. On remarque notamment qu'il commençait et finissait toujours son étude par la prière. Il montrait beaucoup de zèle pour les intérêts de la religion. Apprenant que les hérétiques voulaient pénétrer de vive force dans les faubourgs de la capitale, ils ne craignit pas d'aller leur tenir tête, quoiqu'il fût alors cassé de vieillesse et accablé de travaux.

Le vénérable P. Pierre Turpin, du couvent de Rennes, bachelier de la Faculté de théologie de Paris, l'accompagna dans cette sainte expédition. Tous deux combattirent généreusement pour la justice; mais les coups qu'ils reçurent dans la mêlée brisèrent leurs corps et firent entrer leurs âmes dans la joie du Seigneur, le jour de la Toussaint 1591. — (Mallet, *Hommes illustres*, t. II; Malpé. *Palma fidei*, p. 151.)

1660 — A Lisbonne, le V. Père CHRISTOPHE DE AGUIAR, recommandable par sa modestie, son humilité, sa douceur, en un mot par la pratique constante des plus aimables vertus. Il s'y exerça depuis sa jeunesse jusqu'à une vieillesse fort avancée. A l'imitation de notre glorieux Père saint Dominique, il refusa des évêchés et autres dignités ecclésiastiques : jamais il ne fut possible de vaincre sa modestie sur ce point. Il n'accepta qu'à regret la qualité de *Présenté* qu'il avait déjà refusée par deux fois. On assure que trente ans à l'avance Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le jour de la Toussaint. Dès lors, considérant cette fête comme devant être le commencement de son éternelle félicité, il la célébrait chaque année avec une grande joie spirituelle : de plus, chaque jour, après avoir satisfait à l'obligation de l'Office liturgique, il récitait les Matines et les Laudes de la Toussaint. Etant tombé gravement malade, un des mois de l'été, les médecins déclarèrent qu'il mourrait avant peu. Mais leurs prédictions furent vaines ; car, contre toute attente, la maladie se prolongea jusqu'au 1^{er} novembre, jour où le P. Christophe de Aguiar expira saintement, vers l'an 1660. — (*Acta Cap. Gen.* 1670.)

1679 — A Limoges, le V. Père PIERRE POYLEVÉ, né dans cette ville l'an 1638, d'une honorable famille, qui lui assura le bienfait d'une éducation

très chrétienne. A l'âge de 17 ans, voulant éviter les dangers qu'offre le monde par rapport au salut, le jeune homme demanda et reçut notre saint habit, au couvent de sa ville natale. L'année de probation révolue, il fit sa profession, après laquelle il s'adonna à la pratique de toutes les vertus religieuses, s'attachant à perfectionner ce qu'il avait si bien inauguré pendant son noviciat. Sa pauvreté était extrême : non seulement il n'avait aucun vêtement neuf à son usage, mais il se faisait encore un plaisir de porter ce dont les autres ne voulaient plus. Il ne cessait d'importuner le Frère chargé du vestiaire, pour obtenir les habits les plus usés, les tuniques les plus rapiécées. Attentif à se mortifier en tout, il châtiât rudement son corps et le réduisait en servitude par des macérations fréquentes, le port d'un cilice et de chaînes de fer. Il dormait peu, et songeant à l'obligation imposée au chrétien d'assujétir les sens à l'esprit, il ne leur accordait aucun soulagement. Il se réjouissait d'endurer la faim, la soif, la fatigue, et jamais il ne s'est plaint d'avoir trop à souffrir. Son oraison était presque continuelle : on eût dit qu'il ne perdait jamais la présence de Dieu. Cela explique pourquoi il fuyait la conversation des séculiers, et s'entretenait fort peu avec ses frères eux-mêmes. Prévoyait-il qu'ils dussent sortir du couvent, pour prendre une honnête récréation, il se cachait en quelque coin, de crainte qu'on ne le choisît pour compagnon, et que la promenade, innocente en soi, ne devînt pour lui une cause de dissipation.

Pour se dérober aux yeux des hommes et vaquer plus librement à l'oraison, le V. Père se retirait dans sa cellule, selon le conseil de l'Evangile, et s'y tenait à genoux, répandant son cœur devant le Père Céleste. Il dut à ce saint exercice l'humilité profonde que révélait toute sa conduite, l'ardente charité dont il fut doucement consumé, le zèle qui lui fit soutenir l'observance régulière avec tant de constance, lorsqu'il exerçait la charge de Sous-Prieur au couvent de Limoges. Les lumières qu'il recevait de Dieu lui servirent grandement pour la direction des gens du monde et la formation des jeunes religieux. La charge aussi importante que délicate de Maître des novices lui ayant été confiée, le P. Poylevé sut en remplir les devoirs avec autant de prudence que de discernement. Ennemi d'une sévérité outrée qui révolte au lieu de gagner les cœurs, il mortifiait avec un merveilleux à-propos et une douceur remarquable : ses novices ne pouvaient s'empêcher de l'aimer et pensaient volontiers que Dieu lui révélait l'état de leurs âmes, tant ses avis s'adaptaient à leurs besoins. Il les exhortait sans cesse au mépris du monde, au détachement de toute chose créée, mais surtout à la pratique assidue de l'oraison et de l'étude.

Le V. Père avait coutume de se confesser tous les jours. Les larmes qu'il répandait aux pieds du prêtre marquaient assez la componction dont son âme était pénétrée. Il se préparait à recevoir le sacrement de Pénitence par une heure d'oraison et d'examen de conscience ; puis il montait au saint

autel et passait encore une heure en action de grâces. Son recueillement, sa modestie pendant qu'il offrait les mystères sacrés, témoignaient de sa foi et de son amour pour l'adorable Eucharistie. Les personnes qui assistaient à sa messe étaient profondément édifiées des larmes de bonheur dont ruisselaient ses joues à l'Élévation, et le considéraient comme un véritable saint.

Enfin, après avoir longtemps sollicité son rappel à la bienheureuse patrie, le P. Pierre Poylevé vit ses vœux exaucés. Il tomba malade dans les derniers jours d'octobre, et comprenant que sa mort était proche, il prit congé de la terre pour ne plus s'entretenir qu'avec le ciel. Il reçut dans de grands sentiments de piété les derniers sacrements, et expira le jour de la Toussaint 1679, âgé d'environ 41 ans. A la nouvelle de son trépas, les habitants de la ville accoururent en foule au couvent, et plusieurs d'entre eux, pénétrés d'une profonde vénération pour le serviteur de Dieu, coupèrent quelques morceaux de ses habits, afin de les conserver comme des reliques. — (*Mémoires de l'ancien couvent de Limoges.*)

1682 — Au couvent de Conegliano, dans la haute Italie, mourut le V. Père JÉRÔME PICINI, natif de Venise. Il reçut au baptême le nom de Charles, et le changea pour celui de Jérôme, en prenant l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Dominique de Frioul. L'année de probation révolue, il fit profession, le 4 juin 1651, et resta conventuel de cette maison. Il s'attacha de préférence aux études qui pouvaient le préparer le mieux au ministère de la divine parole, et remplit plusieurs années les fonctions apostoliques avec ardeur et grand profit pour les âmes. Aussi mérita-t-il le titre honorable de Prédicateur général. Tenace pour l'observance des règles, il fut chargé de la conduite des jeunes religieux à Capo d'Istria et à Conegliano. Sa prudence consommée et sa douceur peu commune lui valurent de gouverner à quatre reprises la Congrégation du B. Jacques Salomonio : deux fois, en 1664 et 1666, par ordre du R^{me} P. Jean-Baptiste de Marinis ; une troisième, en vertu de Lettres émanées de Jean-Thomas de Roccaberti, Maître Général, et lues selon l'usage, en présence de la communauté, au Collège du Saint-Rosaire, à Venise, le 5 décembre 1670. Une quatrième fois, il reçut le même mandat d'Antoine de Monroy, le 17 décembre 1680. Particulièrement agréable aux habitants de Conegliano, il avait, au cours de sa première administration comme Vicaire général, fondé dans leur ville une maison de l'Ordre, dont il fut institué Prieur en 1669. Quatre ans après, l'an 1673, il en devint supérieur par voie d'élection, et fut de nouveau confirmé dans cette charge, en 1675 et 1677. C'est là qu'arriva sa pieuse mort en la fête de la Toussaint. Il remplissait alors pour la quatrième fois les fonctions de Vicaire général de sa Congrégation. Les religieux du couvent, fort attristés de son trépas, eurent l'idée de résumer les vertus et les mérites du défunt dans une épitaphe, dont voici la traduction : « Soit à jamais bénie la mémoire du T. R. P. Fr. Jé-

rome Picini, de Venise, Lecteur et Prédicateur général, et quatre fois Vicaire de la Congrégation du B. Jacques Salomonio. Supérieur ou simple religieux, il se montra constamment un exemplaire vivant de la plus exacte observance, et eut à un souverain degré le culte des études. Il mit le comble à l'activité de sa vie en fondant, augmentant, développant un monastère du Tiers-Ordre. Appuyé uniquement sur le secours divin, il entreprit l'achèvement de ce vaste temple, y compris la tour, et jour et nuit ne s'en éloignait qu'à regret. Il aurait couronné son œuvre, s'il n'eût été déjà mûr pour le ciel. Il y entra au son de l'*Ave Maria*, le soir de la solennité de tous les saints, l'an du salut 1682, dans la 57^e année de son âge. Son corps repose sous les dalles de l'église. » — (De Rubeis, c. 19.)

1695 — A Saint-Second, dans les lagunes de Venise, le V. Père JEAN OLIVATI, appelé Nicolas dans le siècle. Il prit l'habit dominicain au petit couvent de Saint-Second, et y fit profession le 14 septembre 1665, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Pendant trente années qu'il vécut en religion, il se fit remarquer par son zèle pour l'observance, son amour de la paix et un talent d'administration peu ordinaire : aussi remplit-il la charge de Prieur en divers couvents, et toujours au grand avantage de ses subordonnés. Il rendit son âme à Dieu, le 1^{er} novembre, âgé de 48 ans. — (De Rubeis, c. 30).

1612 — A Gubbio, la V. Sœur OCTAVIE GAMBOCCI, du Tiers-Ordre séculier.

Cette servante de Dieu naquit l'an 1572, donna dès l'enfance des marques peu communes de sainteté, et toute sa vie marcha d'un pas constant vers les sommets de la perfection. Elle était fort adonnée à l'oraison, portait le cilice, pratiquait de sévères abstinences et des jeûnes rigoureux, en dehors des prescriptions de la règle. Immense était sa dévotion envers l'auguste Mère de Dieu, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. Restée vierge sans aucune ombre de défaillance, elle sut par ses exhortations porter les âmes à la vie parfaite et promouvoir l'état de virginité. Un jour, une possédée l'aborda en poussant des cris furieux : notre Sœur eut compassion de la malheureuse et parvint à lui rendre la paix.

Tourmentée pendant cinq années d'infirmités si graves que son corps n'était plus qu'une plaie, Octavie Gambocci supporta cette épreuve avec une admirable patience. Enfin, le mal empirant, elle reçut pieusement le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et passa à une vie meilleure le 1^{er} novembre 1612, dans la trente-troisième année de son âge.

Il se fit un concours prodigieux pour vénérer sa dépouille mortelle, et bien que les austérités et les souffrances eussent sensiblement amaigri ses traits, le visage de la défunte prit une expression de fraîcheur et de sérénité,

qui semblait refléter la gloire dont elle jouissait au ciel. Son corps fut inhumé avec honneur dans l'église Saint-Dominique de Gubbio. Quatre ans après, il fut levé de terre et trouvé intact, exhalant une odeur des plus suaves. On le transféra dans une châsse plus convenable, qui fut déposée à la sacristie de la même église.

Il plut au Seigneur de récompenser par des grâces nombreuses le recours des fidèles à l'intercession de cette vénérable vierge. L'an 1635, un procès ecclésiastique fut introduit sur les vertus et les miracles de la servante de Dieu. — (Chap. gén. de 1629; Jacobilli : *Santi dell' Umbria*, t. III.)

1619 — En Portugal, dans le monastère de Jésus, à Aveiro, la V. Mère JEANNE DES SAINTS. La perfection de sa vie était si bien établie, qu'on la choisit pour Prieure du monastère de Sainte-Anne à Leiria, et ensuite de celui de Sainte-Catherine d'Evora. Les saints exemples qu'elle avait donnés et la régularité avec laquelle elle avait gouverné ces deux maisons, la firent mettre à la tête de son propre monastère, où elle aurait été certainement Prieure sans interruption jusqu'à la fin de sa vie, si les Constitutions de l'Ordre ne s'y étaient opposées. Elle avait une très grande dévotion envers saint Dominique, et se préparait à célébrer sa fête par une Quarantaine de jeûnes. Aussi, en maintes circonstances, le bienheureux Patriarche daigna lui manifester combien il avait pour agréable sa piété filiale. Il lui apparut tout resplendissant de gloire à l'heure où elle allait quitter ce monde, le 1^{er} novembre 1617. — (Sousa).

1636 — Sœur CATHERINE RIVOLLIER, née à Saint-Etienne en Forez de parents chrétiens qui lui donnèrent une excellente éducation. Agée de dix-sept ans, elle se présenta au monastère de Sainte-Catherine, prit l'habit le 1^{er} novembre 1634, et fit profession le 4 novembre de l'année suivante. Elle marcha généreusement dans la voie de la perfection religieuse, se montrant insatiable de mortifications, et d'une exactitude scrupuleuse aux moindres observances. Le son de la cloche l'appelait-il à quelque exercice, elle laissait une lettre à demi formée, ou abandonnait l'aiguille sans la piquer à son ouvrage. Cette ferveur lui fit supporter sans dispense beaucoup d'incommodités et cacher une enflure dont on s'aperçut seulement à la fièvre qui s'y joignit et l'obligea de s'aliter cinq jours avant sa mort. Lorsque les religieuses quittèrent l'installation primitive, le 12 mai 1636, pour s'établir au monastère plus spacieux qui leur avait été construit, Sœur Catherine Rivollier, entrant dans la saile du Chapitre, dit à la Maitresse du noviciat en lui désignant un certain emplacement : « Voilà, ma Mère, où je serai enterrée; je serai la première à mourir ici. » La prédiction se vérifia quelques mois après : la pieuse Sœur ne comptait pas encore une année de profession. — (*Mém. de Saint-Etienne*).

1669 — Au même monastère, la V. Sœur GABRIELLE DE L'ANNONCIATION. Elle vivait dans le siècle chez ses parents, quand sa sœur, Claudine Courbon, décédée le 13 juin 1620 au monastère de Sainte-Catherine (1) lui apparut et lui dit de venir la remplacer en religion. La jeune fille obéit à l'invitation d'en haut. Mais une grave incommodité opposait un obstacle formel à son admission. La Mère Prieure, Jeanne de Liques, lui conseilla de faire une neuvaine à Notre-Dame de Valfleury, dont le sanctuaire est situé dans les Monts Lyonnais, à quelques lieues de Saint-Etienne. La postulante y consentit ; le troisième jour de la neuvaine, elle se trouva guérie et en état de remplir tous les devoirs de la vie religieuse. Elle se fit remarquer par son exactitude, sa ferveur, son union continuelle à Dieu, par un don sublime d'oraison. Aux solennités de Pâques et de l'Ascension, qui étaient ses fêtes préférées, on la voyait toute transportée et comme hors d'elle-même. Affamée du Pain eucharistique, elle paraissait défaillante, avant la sainte communion, et reprenait vigueur sitôt après l'avoir reçue. Elle était humble, douce, affable en conversation, d'une pauvreté si rigoureuse qu'elle n'avait que son grabat dans sa cellule et portait les vêtements les plus usés. Elle endura patiemment, durant six mois, une douloureuse hydropisie. Arrivée aux approches de la mort et s'apercevant qu'on l'observait avec soin, elle dit à l'infirmière : « Tenez-vous tranquille, je vous avertirai quand il sera temps de prévenir les Sœurs. » Et après quelques moments : « L'heure est venue. » La communauté se réunit, et en présence de ses compagnes, la pieuse Sœur expira doucement, aux premières vêpres de la Toussaint, en l'année 1669, la soixantième de son âge et la quarante-deuxième de sa profession. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

(1) Voir *Année Dominicaine*, VI, 293.





II NOVEMBRE

*Les Vén. Pères JEAN DE EZGUERRA,
SAUVEUR DE SAINT-CYPRIEN et ALEXIS
DE MONTÈS, missionnaires dans l'Amérique centrale (*)*

(1616)

NOUS réunissons dans une biographie unique ces trois serviteurs de Dieu, morts environ à la même époque, après avoir travaillé ensemble dans la même mission.

I. — Jean de Ezguerra, Espagnol, prit l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Paul de Valladolid.

Nous ne savons ni de quel pays, ni de quel couvent, était le P. Sauveur de Saint-Cyprien. Il y a apparence que par son origine il appartenait, lui aussi, à l'Espagne et y avait reçu les livrées dominicaines.

Quant au P. Alexis de Montès, il était fils du couvent de Huete dans la Nouvelle-Castille.

Le désir de procurer le salut aux infidèles du Nouveau-Monde fit passer ces saints religieux dans l'Amérique centrale, où il y avait pénurie d'ouvriers évangéliques.

A leur arrivée, ils prirent résidence au couvent de Coban, situé dans le district de Vera-Paz, ainsi nommé, disent les auteurs, parce que les fils de saint Dominique, grâce à leurs prédications, avaient rendu la paix à ces régions autrefois en luttés perpétuelles.

(*) Remesal, ch. 18-20.

Là nos missionnaires purent donner libre cours à leur zèle, car le couvent de Coban rayonnait sur dix-huit stations d'Indiens.

L'an 1606, on acheva de découvrir le Manché, territoire dépendant de la province de Vera-Paz. Cette circonstance permit de travailler plus efficacement à la conversion du pays entier, suivant le dessein conçu d'assez longue date par les religieux établis dans ces contrées. Pour l'intelligence de notre récit, il ne sera pas inutile de reprendre les faits de plus haut.

En 1576, plusieurs chefs de tribus s'étaient rendus à Cahabon, lieu peu distant de Coban, où un accueil empressé leur avait été fait, notamment par l'évêque dominicain Thomas de Cardenas. Cette entrée en rapports fut des plus favorables. De temps à autre, les Indiens revenaient volontiers près des missionnaires, attirés en outre par les petits présents que ceux-ci leur offraient. On parlait de la religion chrétienne, de ses mystères, de la félicité qu'elle procure à ceux qui la suivent. A quoi les Indiens répondaient que, le changement de coutumes et de mœurs étant chose de sérieuse importance, ils réfléchiraient sur le parti à prendre. Leur irrésolution se prolongeant outre mesure, nos Pères crurent prudent de leur défendre de revenir, de peur que la communication de ces infidèles avec les néophytes de Cahabon ne devînt funeste à ces derniers.

Cependant l'an 1594, Pierre Martinez et Jean Ezguerra se vouèrent à l'instruction d'une douzaine d'Indiens du Manché, et purent constater bientôt que ces païens n'étaient pas fort éloignés d'embrasser la foi. Mais pour lors la chose n'alla pas plus loin. Un seul d'entre eux, le cacique Ahruz, conserva au fond du cœur le désir d'être chrétien, désir qu'il n'osa toutefois réaliser par crainte des autres caciques, ses voisins. Près de mourir, il exhorta Zelut-Ahao, son fils, à recevoir la religion prêchée par les Pères Dominicains, comme étant la meilleure de toutes, et ajouta qu'il emportait dans la tombe l'unique regret de ne s'y être pas soumis.

L'affaire de la mission préméditée pour le Manché en était là, lorsque Messire Ferdinand Rosillo vint prendre possession du siège épiscopal de Vera-Paz. Au lieu de favoriser l'œuvre de Dieu, ce prélat en retarda l'accomplissement. Désireux de voir ces Indiens devenir sa gloire et sa couronne, il voulut se réserver les consolations de l'apostolat, et sous le spécieux prétexte du zèle, résolut d'abord de se passer totalement de la collaboration des religieux. A la longue cependant il se ravisa. Sachant que plusieurs Indiens précédemment ins-

truits par le P. Jean de Ezguerra donnaient espoir de conversion, il leur écrivit pour les presser d'achever l'œuvre déjà en bonne voie. Les indigènes répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux, pourvu que la foi leur fût annoncée par les fils de saint Dominique, dont ils avaient su apprécier les vertus et le dévouement.

Sur les entrefaites, un nouveau gouverneur de Guatémala, Alphonse Ariado, surpris de voir l'évangélisation des Indiens ajournée pour des motifs qui lui semblaient frivoles, fit instance auprès du Provincial et du Prieur de Coban, afin qu'ils reprissent sans retard cette mission.

Après divers tâtonnements, il fut décidé au Chapitre provincial de Zacapulo que le P. Jean de Ezguerra gagnerait incessamment cette contrée et prendrait pour compagnon le P. Sauveur de Saint-Cyprien. Nos deux missionnaires obéirent sans délai et le 25 avril 1603 se mirent en route. Ils s'arrêtèrent au lieu appelé depuis Saint-Philippe, et y consacrèrent quelques jours à l'instruction de plusieurs caciques de la région ; puis laissant une douzaine de catéchistes pour continuer l'œuvre, ils crurent bon d'emmener à Guatémala un petit groupe d'Indiens, selon le désir exprimé par le gouverneur. Il leur fallut insister longtemps pour les décider, tellement les conquérants du Nouveau-Monde inspiraient de frayeur aux indigènes. Mais l'accueil qui leur fut fait par les Espagnols dissipa de nombreuses préventions.

Ce voyage effectué, les deux Pères retournèrent à Saint-Philippe, et, après une nouvelle série de prédications, eurent le bonheur de conférer le saint baptême à cinquante habitants du pays. Ils poursuivirent ensuite leur marche vers le Manché.

En approchant de la frontière, ils rencontrèrent un tertre appelé d'un nom qui signifiait : « Idole droite ». On y voyait dans une échancrure une pierre carrée de la hauteur d'une coudée. Sur cette pierre, les Indiens offraient des sacrifices à la montagne, pour implorer son assistance contre les ennemis qui passeraient en cet endroit. Les religieux remarquèrent des branches de pin calcinées et des traces de sang toutes fraîches. Ils en demandèrent l'explication et apprirent que les caciques d'alentour, menacés par le démon de cruels fléaux, s'ils se laissaient baptiser, avaient sacrifié au tertre de l'Idole droite, afin d'empêcher les missionnaires de franchir le col. Ceux-ci se mirent à rire, continuèrent leur chemin sans rencontrer d'obstacle et, par le fait même de leur passage, s'efforcèrent de démontrer aux pauvres idolâtres l'inanité des menaces qui les effrayaient.

Arrivés au Manché, ils furent assez bien reçus du peuple ; un lieu de prière et une habitation leur avaient même été préparés. Mais la terreur que l'esprit mauvais avait su inspirer contre les prédicateurs de l'Evangile tenait les habitants éloignés des instructions. Les religieux parvinrent cependant à en attirer quelques-uns. Ils réussirent même à les convaincre de la faiblesse de l'ennemi infernal et de la bonté de Dieu à l'égard de ceux qui se confient en lui. Pendant les six jours qu'ils restèrent en cet endroit, ils ne purent néanmoins baptiser qu'un enfant à l'article de la mort. Quant aux adultes, ils ne les jugèrent pas suffisamment prêts pour recevoir le sacrement de la régénération.

II. — Du Manché, les hommes apostoliques s'avancèrent à trois lieues vers l'est. Le cacique du pays les attendait et avait disposé pour eux un logement avec un oratoire. Près de là ils aperçurent un autel sur lequel, de temps à autre, les Indiens faisaient brûler des torches de cire noire et immolaient des poules ou autres volatiles. Ils se tiraient à eux-mêmes du sang de la langue, des oreilles, des joues, des bras. « Pourquoi agissez-vous ainsi ? » demandèrent les Pères qui n'apercevaient aucune idole. Les pauvres gens répondirent : « Nous offrons ces sacrifices aux montagnes, aux passages dangereux, aux tournants des rivières ; car, c'est de là que nous viennent nos moyens d'existence et notre sécurité. » Les religieux essayèrent de les désabuser et les engagèrent à démolir l'autel. Le conseil fut suivi, et le cacique, le premier, mit la main à cette destruction. Aucun baptême ne fut pourtant conféré alors : les Indiens, quoique remplis de bonne volonté, n'étaient pas assez instruits des vérités de la religion.

Poursuivant leur route, les ministres de Dieu arrivèrent à Hixil, où un accueil favorable leur était réservé. Le cacique, homme d'esprit et de mérite, témoigna un saint empressement à recevoir le baptême. Ne voulant rien précipiter, les missionnaires se contentèrent d'étudier à fond les dispositions des gens et de se montrer affables envers eux, afin de dissiper leurs préjugés. Ils tinrent la même attitude dans les autres localités qu'ils visitèrent, et, après avoir sondé le terrain, revinrent à Cahabon, leur point de départ. Le P. Sauveur de Saint-Cyprien s'y arrêta pour confesser les chrétiens, à l'occasion du Carême, et envoya de là des catéchistes aux habitants des montagnes qu'ils venaient de parcourir. De son côté, le P. Jean de Ezguerra se

rendit à Coban, pour s'appliquer également au ministère des confessions, mais avec le dessein bien arrêté de retourner au Manché après les fêtes pascales.

La Providence en disposa autrement ; car, en cette année 1604, le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, fut découvert un port qu'on appela du nom du saint Docteur, et peu après on trouva, entre ce port et celui de Cavallos, une petite tribu de deux cent douze Indiens, nommés *Toquegas*. Le P. Provincial, Raphaël du Luxan, pressé par son zèle, sollicité d'ailleurs par le gouverneur de Guatémala, enjoignit au P. de Ezguerra d'abandonner pour un temps l'entreprise du Manché et de se rendre vers le nouveau peuple, qu'il fallait initier aux vérités de la foi. Le Père obéit, et prenant avec lui le P. François Roque, se transporta au lieu indiqué. Il y avait été précédé par un ecclésiastique dépendant de l'évêque d'Honduras.

Contrairement aux lois de l'Eglise et aux prescriptions les plus expresses de son évêque, ce prêtre avait baptisé tous les indigènes, presque sans instruction préalable ; tout au plus savaient-ils les prières essentielles. Le P. Jean de Ezguerra, sensiblement ému d'une façon d'agir si peu régulière, tâcha d'y remédier de son mieux. Il prit à part les différentes classes des nouveaux baptisés, leur enseigna les mystères, les commandements et les vérités nécessaires au salut ; puis il administra aux néophytes les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et leur indiqua les moyens propres à s'affermir dans la foi et dans la pratique des vertus.

Tandis qu'il vaquait à ces occupations saintes, son Provincial, ne perdant point de vue la conversion du Manché, envoyait dans ce pays les PP. Sauveur de Saint-Cyprien et Alexis de Montès. Partis au mois de mai 1604, les deux religieux eurent, pendant un séjour d'environ trois mois, beaucoup à souffrir de la froideur des indigènes. La cause de ce changement provenait d'un fait récent qui avait jeté l'émoi dans toute la population.

Le jour même où le P. Alexis de Montès quittait Coban pour se rendre à sa mission, deux personnages mystérieux étaient apparus au peuple de Manché, disant à tous de bien se garder d'accepter la nouvelle religion ; car, sitôt qu'ils se seraient laissé baptiser, ils mourraient infailliblement. Ce soi-disant oracle s'était répandu de proche en proche dans les villages ; mais, avant que les Indiens eussent organisé leur résistance, les Pères arrivèrent, fermement résolus à prêcher l'évangile de paix, malgré les manœuvres ourdies

par l'enfer. Toutefois, le démon avait jeté dans l'âme de ces païens une telle frayeur, qu'en dépit de la fausseté évidente de ses prédications, les principaux de l'endroit vinrent, après trois jours, supplier les missionnaires de s'en retourner, alléguant qu'ils étaient trop pauvres pour les nourrir. Les Pères répondirent qu'ils ne seraient à charge à personne, ayant apporté avec eux ce qui leur était nécessaire. Par ailleurs, au cas où leurs provisions viendraient à manquer, Dieu aurait soin d'y pourvoir. Le lendemain, les indigènes se présentèrent de nouveau, disant qu'en s'opiniâtrant à rester, les étrangers s'exposaient sûrement à un grand malheur. Ceux-ci de répondre qu'ils ne craignaient rien ; puis, apprenant que le village se rassemblait pour prendre contre eux une résolution extrême, ils allèrent hardiment trouver les Indiens. L'assurance de leur langage, la fermeté qu'ils firent paraître adoucirent les idolâtres et les rendirent plus traitables.

A quelque temps de là, il arriva que le cacique, étourdi par un violent coup de tonnerre, tomba comme mort. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux Indiens que tous auraient le même sort pour avoir reçu et logé les missionnaires. Méprisant les imprécations vomies contre eux, les deux Pères se rendirent auprès de ce cacique et le trouvèrent plongé dans une noire tristesse. Sa case était remplie d'une foule exaspérée.

« Pourquoi, disaient les femmes à leurs maris, pourquoi laissez-vous vivre parmi nous des gens qui nous attirent tant de maux ? Faites-les mourir, ou tout au moins, chassez-les du pays ? » En cette occurrence, les prédicateurs de l'Evangile eurent recours à Dieu, qui vint à leur aide et éloigna d'eux tout danger. Bientôt même on les pria de s'approcher du malade : ce qu'ils firent aussitôt. Ils lui saisirent la main, lui parlèrent avec douceur, ajoutant, par une inspiration d'en haut, que s'il s'engageait à se faire chrétien, la santé lui serait promptement rendue. Ils passèrent la nuit suivante en prières, conjurant le Seigneur de guérir le cacique pour son salut et la conversion de tout le peuple. Il parut que Dieu les avait exaucés ; car, dès le lendemain matin, le malade allait beaucoup mieux.

Sur les entrefaites arriva, avec toute sa famille, un cacique des environs, sollicitant la grâce du baptême. Les missionnaires commencèrent alors une série d'instructions que ces gens de bonne volonté écoutèrent avec une assiduité édifiante, et nombre d'indigènes, entraînés par l'exemple, se rendirent aux catéchismes. Le cacique dont nous avons parlé, en voie de guérison, suivit le mouve-

ment et fut l'un des premiers à remettre ses idoles aux ministres du vrai Dieu.

Toutefois, comme la superstition et l'idolâtrie tenaient fortement encore au cœur des Indiens, il importait de frapper un grand coup. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Une fête avait été organisée en l'honneur de la divinité locale. Les Pères, instruits du fait, se rendirent au siège de la réunion, et prenant la parole, parvinrent à éclairer l'esprit de ces pauvres aveugles. Les païens eux-mêmes répandirent à terre la liqueur préparée pour les libations, et mirent le feu au temple, qui s'effondra avec fracas. Le P. Alexis de Montès parvint à retirer du brasier un poteau fumant, sans se brûler ni se noircir, à la stupéfaction de l'assistance. L'impression fut telle que bon nombre d'Indiens demandèrent le baptême et il leur fut conféré, ainsi qu'aux deux caciques, le lendemain de la fête du Saint-Sacrement.

Un pareil succès rendit les autres indigènes plus assidus aux instructions ; nos Pères en baptisèrent plusieurs encore et ne cessèrent, tout le temps de leur séjour parmi eux, de les prémunir contre les séductions du démon et les vaines terreurs que pourrait leur suggérer cet esprit de mensonge. Après quoi, les zélés missionnaires se transportèrent chez les peuples voisins, et ceux-ci, encouragés par l'exemple des habitants du Manché, préparés d'ailleurs par les instructions reçues l'année précédente, embrassèrent sans peine la foi de Jésus-Christ. Il n'y eut que les peuplades du Chocahaoc et d'Ixevox à se montrer moins dociles : l'on dut renvoyer à plus tard leur évangélisation définitive.

III. — Les choses en étaient là, quand survint entre l'évêque de Vera-Paz et nos Pères le différend auquel nous avons fait allusion. Pendant plus d'une année, les religieux dominicains durent interrompre leur ministère apostolique. L'entente une fois rétablie, au commencement de 1606, le Prieur de Coban envoya les PP. Sauveur de Saint-Cyprien et Barthélemy de Plaça dans la mission abandonnée. Après trois jours de marche, les serviteurs de Dieu arrivèrent à Cahal, où le cacique de Saint-Philippe, Dom Diégo, venait de s'installer avec tous ses gens. Ils demeurèrent deux mois à Cahal, aidant les Indiens à bâtir leurs nouvelles habitations, les instruisant, apaisant leurs querelles, se faisant tout à tous pour mieux les gagner à Jésus-Christ. Sur ces entrefaites, mourut le cacique Diégo, dans de

grands sentiments de piété, et laissant des marques très consolantes de son salut. Notons à ce propos qu'il n'y eut pas plus de trois ou quatre décès parmi les Indiens, depuis l'entrée de nos religieux dans le pays, alors que le père du mensonge avait prédit que leur arrivée serait le signal d'une extermination presque générale. Dieu voulut sans doute, par une mystérieuse disposition de sa Providence, déjouer ainsi les artifices du démon, et enlever tout crédit aux fallacieuses menaces qui étouffaient dans les âmes craintives jusqu'à la velléité d'accueillir les prédicateurs de la foi.

De Cahal, les zélés missionnaires se rendirent à Yaxaa, appelé plus tard Saint-Paul, dont les habitants avaient été évangélisés deux années auparavant. Ils demeurèrent là quelques jours pour affermir les néophytes dans les croyances et les habitudes chrétiennes. C'était vraiment pour nos Pères une bien douce consolation de voir avec quelle assiduité on s'empressait à écouter la parole du salut, avec quelle bonne volonté on se disposait à en profiter. Huit familles, composées chacune de nombreux membres, avaient reçu le baptême aux deux précédents voyages des religieux, mais s'étaient retirées ensuite de toute participation aux réunions et aux pratiques chrétiennes, par une vaine frayeur de la mort. L'heure de la miséricorde sonna pour elles, et on les vit de nouveau se joindre aux fidèles et se soumettre irrévocablement au joug de l'Évangile.

De Saint-Paul, les hommes apostoliques allèrent à Matzin, ou Saint-Hyacinthe. Ils y rencontrèrent le cacique qui, lors de leur premier voyage, avait témoigné le désir d'être chrétien, mais s'était enfui peu après dans les montagnes, avec sa tribu, par esprit d'hostilité à l'égard de la religion. Pour lui aussi avait sonné l'heure du salut. Transformé soudain par la grâce, il quitta sa retraite et vint, suivi de tout son peuple, demander le sacrement de la régénération.

A Yxil ou Saint-Vincent, vingt-quatre personnes qui restaient à catéchiser, reçurent le don de la foi et furent admises au baptême.

Plus loin, dans la bourgade populeuse de Chocahaoc, appelée depuis Notre-Dame de l'Assomption, le cacique et les autres chefs vinrent prier nos Pères de leur apprendre la doctrine et de les initier à la vie chrétienne. Le P. Sauveur de Saint-Cyprien voulut mettre à l'épreuve la sincérité de leurs dispositions : il leur ordonna de couper la grande tresse de cheveux qu'ils portaient nouée par un cordon et entremêlée de plumes et de fleurs. C'était aux yeux de tous un ornement indispensable. Les généreux catéchumènes ne se laissèrent

point déconcerter par les suggestions de l'amour-propre. En dépit de leur fierté native, ils firent sans regimber le sacrifice qu'on exigeait d'eux. Après avoir été pleinement instruits, ils reçurent, au nombre de deux cents, l'eau baptismale, avec une dévotion si touchante que l'heureux missionnaire déclara n'avoir trouvé chez aucun autre peuple des signes aussi visibles de religion.

Un village plus éloigné, tout récemment découvert, fut dédié à saint Dominique. Les enfants d'abord, les adultes ensuite, furent régénérés dans les eaux du baptême.

Revenant alors sur leurs pas, les missionnaires s'arrêtèrent au Manché, qu'ils appelèrent Saint-Michel, et baptisèrent quarante-neuf personnes, sans parler des enfants. A Yxbox, ou Saint-Joseph, on leur annonça la mort du cacique, auquel, en récompense sans doute de son zèle pour la conversion de sa tribu, Dieu avait fait la grâce de recevoir, avant d'expirer, le saint baptême, de la main d'un chrétien fortuitement arrivé de Yaxha.

Ainsi, par l'effet de la miséricorde divine, nos Pères parvinrent en peu d'années à convertir tout ce pays de l'Amérique centrale, qui comprenait les huit districts suivants : Cahal ou Saint-Philippe, Yaxha ou Saint-Paul, Matzin ou Saint-Hyacinthe, Yxil ou Saint-Vincent, Chocahaoc ou l'Assomption, Secupalon ou Saint-Dominique, le Manché ou Saint-Michel, Yxbox ou Saint-Joseph.

Outre ces localités assez peuplées, on en découvrit d'autres, à la conversion desquelles les Frères-Prêcheurs de Coban s'employèrent avec zèle et succès.

Alexis de Montès continua de travailler à la propagation de l'Evangile jusqu'en l'année 1616. Il mourut à cette époque, au Golfe doux, où il était allé recevoir des religieux venant d'Espagne. Ce V. Père s'était montré dès sa jeunesse grand serviteur de Dieu, d'un recueillement profond et d'un zèle ardent pour le salut des âmes.

Il en était de même de ses deux compagnons, Jean de Ezguerra et Sauveur de Saint-Cyprien, hommes vraiment apostoliques, que Dieu se plut à bénir dès ici-bas et à récompenser largement sans doute dans la patrie bienheureuse.





Le V. P. JOSEPH FALSON
Profès du couvent de Borgo, à Malte ()*

(1634)

L'ÎLE de Malte, si célèbre par la valeur de ses chevaliers et leur zèle à défendre la foi contre les infidèles, donna naissance au P. Joseph Falson.

Jeune encore, il prit l'habit de l'Ordre à notre couvent de Borgo, l'une des principales villes de l'île, et aussitôt après sa profession, fut appliqué aux études. Il y mit tous ses soins, désireux d'acquérir une science théologique aussi profonde qu'étendue, afin d'être en mesure d'instruire les autres avec plus d'assurance et de fruit. Son attrait spécial était pour la prédication. La nature et la grâce l'avaient si bien doué, sous ce rapport, qu'il devint l'un des orateurs sacrés les plus renommés de l'île et des pays voisins.

Le V. Père donna diverses stations de Carême dans les principales églises de Malte et du royaume de Sicile ; Dieu bénissait visiblement la semence jetée par sa parole évangélique. Son zèle l'ayant conduit avec plusieurs de ses Frères dans l'île africaine de Gozzo, pour y préparer les habitants à gagner le jubilé de 1625, le saint missionnaire cultiva si bien cette vigne du Père de famille, qu'il la renouvela entièrement. Rien ne l'effrayait, dès que les intérêts des âmes étaient en jeu.

Un jour qu'il s'en allait prêcher le Carême à Piazza, ville de Sicile, il fut attaqué en route par un chef de bandits. Le brigand l'accabla d'injures et de coups, et lui enleva jusqu'à ses vêtements.

Le P. Falson, qui regardait comme un gain de perdre tous les biens temporels plutôt que le trésor de la charité, abandonna sans mot dire sa tunique et sa chape. Il se tut pour lors devant les outrages ; mais quand le temps de parler fut venu, il s'efforça de vaincre le mal par le bien et de triompher, à force de bonté, de la méchanceté de son ennemi. En effet, ce misérable ayant été arrêté et conduit à Piazza, pour y subir la peine de ses crimes, le P. Falson

(*)Azzopardo : *Les hommes illustres de Malte*. Marchese, *S. Diario*, VI, 4.

employa tous les moyens possibles, afin que les juges adoucissent leur sentence. N'ayant pu empêcher une condamnation capitale, parce que les forfaits du scélérat dépassaient toute mesure, il tourna son attention vers le salut de l'âme, auquel le coupable ne pensait guère. Il se rendit dans sa prison, et par de pressantes exhortations, le faisant rentrer en lui-même, lui inspira un grand regret de ses fautes, recueillit ses aveux, et l'accompagna jusqu'au pied de l'échafaud.

II. — Les habitants de Piazza conçurent, de ce fait, une nouvelle estime pour le P. Falson. Ils voyaient combien son cœur brûlait de l'amour divin, et avec quelle ardeur il souhaitait le salut de leurs âmes ; aussi se montraient-ils dociles à ses instructions et attentifs à suivre ses avis. De son côté, le V. Père les regardait tous comme ses enfants en Jésus-Christ. Il soutenait leur faiblesse, adoucissait leurs souffrances, leur rendait courage au plus fort de l'affliction. Prêchant le lundi de Pâques, et songeant à l'angoisse du peuple, menacé d'une misère profonde par suite d'une affreuse sécheresse, il s'arrêta un instant et prédit que, le soir même, une pluie bienfaisante viendrait apporter la fertilité dans les campagnes. A l'heure où il parlait, le ciel était serein : pas un nuage n'apparaissait à l'horizon. Cependant, la prédiction se trouva justifiée par l'événement, et l'on fit cette année-là une des plus abondantes récoltes dont on ait gardé le souvenir.

Après que l'homme de Dieu eut travaillé plusieurs années avec fruit aux missions de Piazza, et autres villes de la Sicile, il se retira dans son couvent de Borgo, où il s'appliqua sans relâche aux œuvres de charité apostolique. Prêcher, confesser, visiter les malades, assister les moribonds : telle était l'occupation de ses journées. Les dimanches et les fêtes, il se transportait dans les paroisses voisines pour instruire les fidèles que l'indolence des pasteurs laissait trop souvent croupir dans l'ignorance des mystères sacrés. Les instructions toutes familières qu'il leur adressait eurent un plein succès : bientôt l'on vit se pénétrer de la science du salut, ceux qui jusqu'alors n'avaient eu de chrétien que le nom.

C'est parmi de tels labeurs que la mort vint saisir le V. Père, mais non pas le surprendre. Il l'avait toujours prévue, et même souhaitée comme le terme de son exil et le commencement de son éternelle félicité. Il s'y prépara par une confession générale, et, après avoir reçu les derniers sacrements dans d'admirables dispositions de piété et de

joie, il rendit son esprit à Dieu, le 2 novembre 1634. Tout aussitôt on accourut en foule pour honorer son corps : il s'en échappait une suave odeur dont ses habits restèrent imprégnés. On attribua cette faveur à la pureté inviolable que le serviteur de Dieu avait conservée jusqu'à la mort. Le peuple alla même jusqu'à couper des morceaux de vêtements pour les garder comme des reliques.



La Vén. Sœur ANGÈLE TOLOMEI
du Tiers-Ordre séculier, à Sienne ()*

(1300)

ANGÈLE Tolomei, sœur du B. Père Jean-Baptiste Tolomei, une des gloires dominicaines du xiv^e siècle⁽¹⁾, semble avoir été choisie pour montrer en sa personne la rigueur des satisfactions que Dieu exige dans l'autre vie, pour les fautes vénielles non expiées ici-bas.

Formée par son saint frère, non seulement à la parfaite observance des préceptes divins, mais encore à la pratique des conseils évangéliques, Angèle voua au Seigneur sa virginité, sous l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, à Sienne, sa patrie.

Après plusieurs années d'une vie exemplaire, elle tomba malade, et se voyant en danger de mort, recourut avec instance aux prières de l'homme de Dieu. Mais, suivant la réflexion du P. Marchese, le Seigneur « refusa aux supplications de son serviteur la guérison de la malade, afin de lui accorder la résurrection de la trépassée ». Tout près de rendre le dernier soupir, Angèle fut privée de ses sens et transportée en un lieu spacieux, où elle vit des supplices de diverses sortes torturer des âmes en grâce avec Dieu, mais non pleinement libérées envers sa justice. Les unes étaient plongées dans un étang de soufre embrasé, les autres subissaient l'intensité d'un froid extrême; celles-ci semblaient revêtues d'un corps que déchiraient des roues hérissées de pointes; celles-là souffraient comme si leurs membres corporels étaient coupés un à un. En même temps lui fut

(*) Lombardelli, dans la Vie du B. Jean-Baptiste Tolomei. Pio, etc.

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 24 juin.

montré l'endroit où son âme, après la séparation de la mort, irait expier les fautes insuffisamment lavées par les eaux de la pénitence. Si vives, si horribles parurent à la vénérable Sœur les peines qui l'attendaient, que, reprenant ses sens, elle raconta toute tremblante la terrible vision, et conjura son frère de vouloir bien supplier le Seigneur qu'il la laissât assez longtemps sur la terre pour se purifier entièrement, sans avoir à subir les flammes vengeresses du Purgatoire. Le B. Père entra dans ses vues; mais Dieu voulant montrer le caractère miraculeux du sursis, permit au mal de prévaloir et d'enlever la moribonde.

Tandis qu'on se disposait à porter en terre le corps de la défunte, le P. Jean-Baptiste survient, et divinement inspiré, commande à la morte, au nom du Seigneur, de revenir à la vie. Devant cet ordre impérieux, Angèle se réveille et sort de son cercueil.

II. — Mais, pour qu'il fût bien constaté à quelle fin avait été concédée la prolongation de ses jours, la servante de Dieu commença aussitôt, sous l'inspiration du Ciel et tout à fait en dehors des voies ordinaires, une pénitence des plus rigoureuses. Cilices, jeûnes, chaînes de fer, disciplines sanglantes ne suffisaient pas à assouvir sa soif de souffrances. Afin de satisfaire pour ses moindres imperfections, elle passa, pour ainsi dire, par le feu et par l'eau. Tantôt elle demeurait dans un étang glacé, tantôt s'exposait aux ardeurs d'un brasier, soutenant ces supplices aussi longtemps que possible. Son corps exténué par les privations, couvert de meurtrissures, se déforma au point d'inspirer la compassion et même une sorte d'horreur. Elle seule, saintement cruelle contre lui, ne cessait d'imaginer de nouvelles inventions pour le torturer. Elle refusait d'accepter aucune consolation de quiconque la plaignait ou désirait par pitié mettre un frein à ses rigueurs. Parfois elle s'enfuyait vers de hautes montagnes, et là, cachée dans des antres profonds, passait des jours et des nuits en soupirs et en larmes, sans prendre de nourriture. Outre ces austérités volontaires, le Seigneur prit soin de l'affliger par des infirmités douloureuses, notamment par des maux de dents humainement intolérables.

Calme au milieu des souffrances, Angèle répondait aux personnes qui s'apitoyaient sur son état : « Ne me plaignez pas, je vous prie. Sachez que toutes les peines d'ici-bas réunies ne sont rien, en comparaison des tourments que j'ai vus m'être préparés pour mes infidélités. Dieu, dans sa clémence infinie, a daigné les échanger pour les

faibles douleurs de la vie présente : je dois à jamais bénir sa miséricorde. »

C'est ainsi que la vénérable Sœur se purifia dans le creuset d'une si rude pénitence, jusqu'au jour où elle fut conviée à la gloire céleste. Elle y entra, pouvons-nous croire, sans passer par les flammes expiatrices, au commencement de novembre de l'an 1300.

III. — Cette biographie, si propre à confirmer l'enseignement des Saints Pères sur la rigueur des expiations au delà du tombeau, nous donne l'occasion de rappeler la *Commémoraison des fidèles trépassés*, fixée au 2 novembre par l'Eglise catholique.

Inaugurée, on le sait, au XI^e siècle, par saint Odilon, abbé de Cluny, et plus tard étendue à tout le monde chrétien, cette touchante *Fête des morts*, suivant son nom populaire, répond à la piété des fidèles, mais nulle part n'est mieux comprise que dans les cloîtres.

Chaque institut religieux a ses pratiques spéciales en faveur de ses membres décédés ou des défunts en général. Quels sont à cet égard les usages de la famille dominicaine ? Aucun autre Ordre, a dit le P. Lacordaire, ne prie davantage pour les morts. Qu'on en juge par le tableau suivant.

Quatre fois l'an, l'Ordre de Saint-Dominique célèbre des anniversaires solennels : l'un, le 10 novembre, lendemain de la Toussaint de l'Ordre, pour tous les Frères et Sœurs décédés ; les trois autres, échelonnés au cours de l'année liturgique, sont pour les pères et les mères des religieux, pour les défunts ensevelis maintenant ou anciennement dans nos cimetières, et pour les bienfaiteurs de nos maisons.

Chaque semaine, se dit une messe conventuelle, précédée de la psalmodie de l'office des morts et suivie de la procession du *Libera*.

Tout religieux de chœur est tenu à la récitation hebdomadaire de ce même office, lequel entre ainsi comme élément constitutif dans la liturgie dominicaine, hormis les deux semaines de Pâques et de la Pentecôte.

De la fête de saint Denis — 9 octobre — à l'Avent, période des grands suffrages, chaque prêtre de l'Ordre célébrera trois messes ; chaque clerc récitera le Psautier, et chaque Convers cent cinquante *Pater* et *Ave*, ou un Rosaire entier.

Le reste de l'année, tout prêtre doit encore célébrer trente messes, tout clerc réciter trente fois les Psaumes Pénitentiels, tout Frère convers trente fois vingt-cinq *Pater* et *Ave*.

Les religieux, avant le dîner et le souper, psalmodient dans le vestibule du réfectoire, alternativement avec le Prieur, le *De profundis*, pour leurs Frères et leurs bienfaiteurs défunts.

Ils le psalmodient de la même manière après Complies, pendant que la cloche de l'église tinte en glas funèbre.

On le chante ou on le récite à deux chœurs, chaque jour ou semaine, au commencement du Chapitre des coupes.

Un Frère Prêcher vient-il à mourir, sans parler de l'office des défunts psalmodié au chœur, et de la messe solennelle des funérailles, le Psautier est récité sans interruption auprès de sa dépouille jusqu'à l'heure des obsèques. En outre, pendant huit jours consécutifs, la communauté, à l'issue du repas principal, va chanter le *Libera* sur sa tombe, ou au chœur de l'église, si l'on ne possède pas dans le couvent le sépulcre du défunt.

De plus, chaque prêtre de sa Province lui doit une messe; trois, s'il appartient au même couvent d'assignation; les religieux non-prêtres lui doivent la récitation du Psautier ou les quinze dizaines du Rosaire.

Le Provincial qui meurt en charge, obtient dans sa Province les mêmes suffrages qu'un religieux dans son couvent. Pour le Maître Général et le Procureur Général, ce sont les mêmes suffrages dans l'Ordre entier.

Il en est ainsi pour les électeurs du Maître de l'Ordre, les Définiteurs du Chapitre général et leurs *compagnons* autorisés, qui viennent à décéder pendant la célébration du chapitre, ou dans le voyage pour s'y rendre ou en revenir.

Le nom du Maître Général défunt, inscrit au Nécrologe des chefs de l'Ordre, est proclamé à la suite de *Pretiosa*, le jour anniversaire de son décès, et le *De profundis* est ensuite récité pour lui, à perpétuité.

Chaque jour enfin, le lecteur du Martyrologe ajoute à la leçon brève qui se trouve dans le *Pretiosa* la formule suivante : « Commémoraison des Frères, Sœurs, familiers et bienfaiteurs défunts de notre Ordre. » Le Provincial ou le Prieur dit alors : *Requiescant in pace*; et tous les religieux de répondre : *Amen*.

C'est ainsi que dans la famille de Saint-Dominique a son application pratique la sentence du second Livre des Machabées : *Sainte et salutaire est la pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* (1).

(1) II Mach. XII, 46.



LE MÊME JOUR

1240 — A Tours, mémoire de Frère GUERRIC, qui avait rempli longtemps dans l'Ordre les fonctions de chantre et de procureur. Saisi par une fièvre violente, il tomba dans le délire, avant qu'on eût songé à lui administrer les sacrements. Le Prieur, désolé de cette négligence, convoqua la communauté, la mit en prières à l'intention du malade; puis prenant le Corps de Jésus-Christ, il se dirigea vers l'infirmierie, précédé des Frères qui tenaient des cierges en mains.

A ce moment, le moribond, déjà visité intérieurement par le Seigneur, reprit connaissance, se confessa au Prieur, et reçut avec grande piété l'Eucharistie et l'Extrême-Onction. La cérémonie achevée, sentant les approches de la mort, il entonna d'une voix fort douce le répons : *Libera me, Domine, de morte æterna*. « Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle, » et après le dernier verset, il rendit paisiblement son âme à Dieu. — (*Vies des Frères*, P. V. c. II, § 5.)

1348 — A Pise, le V. Père JEAN CLERICI, d'une illustre famille de cette ville.

Entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, il se signala par une fidélité constante à la vie régulière. Assidu aux exercices communs, il ne se distinguait en rien des autres Frères pour la table, le coucher, le vêtement. Fort appliqué aux études et pourvu des grades théologiques, il enseigna avec succès à Pise, Sienne et Pérouse. Très habile chantre, éloquent prédicateur, confesseur discret et éclairé, le V. Père s'acquit une réputation des plus honorables dans les endroits où il résida. Il fut demandé pour l'évêché de Luni, siège aujourd'hui réuni à celui de Sarzana, dans la Haute-Italie; mais l'élection ne fut pas confirmée.

Jean Clerici était Prieur du couvent de San-Miniato, quand, étant venu à Pise, il fut arrêté dans cette ville par une grave maladie. Après de longues souffrances, très patiemment endurées, il rendit l'âme, en présence de la communauté, au couvent de Sainte-Catherine-de-Sienne, le jour de la Commémoration des fidèles trépassés, 1348. — (*Chroniques du couv. de Pise*. Arch. St. It.; vol. VII, P. II, sect. III.)

1502 — A Louvain, le V. Père HENRI FRÉDÉRIC DE WESEMAEL, profès du couvent de cette ville. Son amour de la vie régulière et sa vertu exceptionnelle l'élevèrent rapidement aux charges et aux dignités de son

Ordre. Le 31 juillet 1471, il recevait le bonnet de docteur à l'Université de Louvain. Il fut successivement Prieur de son couvent d'affiliation et de celui de Strasbourg, puis Vicaire Général des maisons réformées de la Province d'Allemagne. Le V. Père sut affermir les observances dominicaines par sa prudence et la douceur de son gouvernement. Il alla recevoir la récompense de ses travaux le 2 novembre 1502. On l'enterra dans le chœur de notre église, à Louvain, et sur la pierre tombale on grava ces paroles qui contiennent son éloge historique :

Sepultura Ven. P. Henri Frederici de Wesemalia.

Ord. Prædic. Conventus Lovaniensis

S. Theologiæ professoris

Quondam Argentinæ et Lovanii Prioris

Qui in Generali Vicariatu 14 annis

In Provincia tranquille et quiete præfuit.

Vivere desiit an. 1502. 4 nonas Novembris.

(Belg. Domin, p. 150).

1569 — A Belvez, dans l'ancien diocèse de Sarlat, mourut pour la foi le V. Père ANTOINE MARCEZ, religieux du couvent que nous avons dans cette petite ville. Il revenait de célébrer la messe à Saint-Pardoux, quand il fut arrêté par un officier de l'impie Vibans, chef de Huguenots, qui venait d'incendier notre couvent, après en avoir pillé l'argenterie, les ornements, les livres et tous les papiers. Le V. Père ayant refusé d'abjurer la foi catholique, fut impitoyablement massacré, et alla augmenter au ciel la phalange des vaillants soldats de Jésus-Christ. — (Jean de Sainte-Marie, t. I, p. 721.)

1574 — A Mantoue, l'Illustrissime Père GRÉGOIRE BOLDRIN, évêque de cette ville, où il naquit le 24 avril 1511, et prit l'habit de l'Ordre dans la seizième année de son âge. Il eut l'honneur d'avoir pour condisciple le futur Pape de Lépante, et à son exemple il s'attacha de tout cœur à l'étude et aux observances régulières. Tels furent ses progrès dans la science et la piété, que sa Province de Lombardie l'élut pour chef et pasteur.

Tandis qu'il la gouvernait avec le zèle et la sagesse qu'on pouvait attendre d'un religieux si éclairé, Guillaume, duc de Mantoue, le demanda pour évêque de sa ville ducale. S. Pie V, qui connaissait par lui-même le mérite du P. Grégoire, acquiesça sans peine au désir du prince.

Promu à l'épiscopat le 7 février 1566, Grégoire Boldrin administra saintement son diocèse pendant sept ans et demi, et mourut le 2 novembre 1574, âgé de soixante ans six mois et douze jours. Il fut inhumé dans notre église de Mantoue, et son neveu Jérôme Boldrin composa l'épitaque suivante, qui résume la vie du vénérable prélat.

*Gregorio Boldrino Episcopo Mantuano,
 In Prædic. Ordine a prima adolescentia sacris initiatus,
 Eruditione et probitate tantum profecit
 Ut omnes illi honores Patres ultro detulerint.
 A Pio V demum Pontifice maximo
 Ex serenissimi Guillelmi sententia
 Ad episcopatus apicem evectus
 Præclarum Pontificii muneris administrandi
 Exemplum successoribus ad imitandum reliquit.
 Hieronymus Boldrinus fratris filius M. P. (1).
 Vixit annos LXIII, menses VI, dies XII.
 Obiit 4 nonas Novembris MDLXXIV.
 (Ughelli; Ital. Sac., t. I; Fontana, p. I, 224.)*

1592 — A Saragosse, en Espagne, le V. Père JEAN DE GRENADE, Aragonais, profès du couvent de Calatayud. Il occupa plusieurs années la chaire biblique de l'Académie de Saragosse et se fit remarquer par une interprétation savante des Livres saints. Les charges qu'il exerça dans son Ordre ne font pas moins l'éloge de sa prudence et de son esprit religieux. Prieur tour à tour de Calatayud et de Gotor, il gouverna ces deux maisons à la satisfaction de ses subordonnés, et se montra, en outre, prédicateur plein de zèle et d'éloquence. Il mourut à Saragosse, le 2 novembre 1592.

Parmi les ouvrages sortis de sa plume, citons deux opuscules de piété intitulés : *Sept salutations affectueuses à la bienheureuse Vierge Marie, pour les sept jours de la semaine*; *Sept actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour les sept jours de la semaine*.

Ces opuscules composés en castillan furent traduits en italien et publiés à Venise l'an 1645. — (Diago, l. I, c. 64. Lopez, P. IV, L. III; Echard.)

1596 — A Bologne, le V. Père JEAN-MARIE CAPALLA, Piémontais, originaire de Saluces. Ses progrès dans les sciences le firent nommer Régent de l'Etude de Bologne. Il fut Docteur en théologie, Prieur de Bologne, Provincial de Lombardie et Inquisiteur général pour le district de Crémone, et remplit dignement ces divers emplois. Durant son priorat de Bologne, il mit la main à la construction du dortoir conventuel. Le V. Père était doux, affable, compatissant, grand ami de la pauvreté, dit Michel Pio, qui l'a connu particulièrement et s'estimait heureux d'avoir fait profession entre ses mains, l'an 1589. Sa pieuse mort arriva le 2 novembre 1596.

Le P. Capalla a laissé plusieurs monuments de sa vaste érudition. Notons un fort volume sur le discours après la Cène; un traité du culte des images,

(1) *Monumentum posuit.*

dirigé contre les protestants; un autre sur le miracle d'une image de la Sainte Vierge, jetée dans le feu à Faënza, l'an 1567, et respectée par les flammes; un abrégé des miracles opérés par cette image; un opusculé ayant pour titre : *L'Arche du salut dans la Passion de Notre-Seigneur*. Possevin, Maccius, François-Augustin, et les auteurs dominicains font une honorable mention du P. Jean-Marie Capalla. — (Fernandez, Pio, P. II, l. 4; Echard).

1649 — A Novogorod, en Russie, le B. Père EUSTACHE DE CROSNÓ, de la Province de Saint-Hyacinthe. Ce religieux montra toujours une grande horreur du péché et un éloignement profond des moindres fautes. En songeant à la brièveté de la vie présente, il ne s'expliquait pas comment les pécheurs pouvaient mettre leur félicité dans les plaisirs coupables et se servir des avantages qu'ils tenaient de Dieu pour l'offenser. Il pesait aussi les peines de l'autre vie, où aucun péché ne manque d'être expié par un châtiment spécial; et cette considération augmentait sa pitié pour les malheureux qu'une mort imprévue peut à chaque instant jeter au tribunal du souverain juge. Nommé Sous-Prieur du couvent de Novogorod, le V. Père mérita par sa fidélité de cueillir la palme du martyre. Les Tartares ayant fait irruption dans la ville et envahi le couvent, Eustache de Crosno affronta la mort plutôt que de trahir ses engagements envers Dieu. Tous ses frères en religion furent massacrés et lui-même tourmenté si cruellement que son corps reçut jusqu'à cinquante plaies mortelles. — (*Cap. Gen.* 1650.)

1682 — A Strasbourg, le V. Père HENRI HILDEN, Allemand d'origine. Il naquit à Cologne vers 1632, et y reçut l'habit de l'Ordre dans un âge encore tendre. Esprit vif, âme droite et pure, le P. Hilden fournit une carrière brillante et jeta un vif éclat par ses vertus. Devenu Maître en sacrée théologie, il enseigna dans l'Université de Cologne, aux applaudissements de ses auditeurs, sans laisser pour cela d'annoncer avec succès la parole de Dieu. Très versé dans la connaissance du droit, tant ecclésiastique que civil, expérimenté également dans la théologie dogmatique et morale, il avait la réputation d'être, dans toute l'Allemagne, le maître incontesté de la tribune évangélique et de la chaire universitaire.

C'est le témoignage que lui rend Frédéric Steil, qui avait été son disciple et qui reçut son dernier soupir, au monastère de nos Sœurs, à Strasbourg.

Le P. Hilden résidait alors dans cette dernière ville, en qualité de Vicaire général de l'évêque Guillaume de Furstemberg. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, dédiée à sainte Marguerite.

Echard mentionne les ouvrages du savant religieux. Plusieurs se rapportent à la dévotion envers la très sainte Vierge, particulièrement à son Rosaire. — (Steil : *Ephem. Domin.*; Echard. II.)

1697 — A Bois-le-Duc, le V. Père ANTONIN GRONDONI, Maître en théologie et prédicateur renommé. Il était fils du couvent de Bruxelles et il obtint par son mérite de remplir de nombreuses charges dans son Ordre. Assigné tour à tour à Louvain, Anvers, Bruxelles, Malines, il fut deux fois lecteur de philosophie et de théologie, une fois Régent de l'Etude générale, Maître des novices, Sous-prieur, Prieur, Définitéur au Chapitre provincial, confesseur de religieuses en divers lieux. Etant Prieur de Bois-le-Duc, il institua à Malines, dans un local voisin de notre couvent, une Congrégation de Sœurs du Tiers-Ordre, vouées à l'instruction des jeunes filles du monde. Ces religieuses, bien que ne portant pas en public l'habit dominicain, vivaient cependant en commun sous la règle de la Pénitence de Saint-Dominique. Elles avaient chez elles un oratoire privé, où à certains jours un Père du couvent allait leur dire la messe et entendait leurs confessions.

L'établissement fut placé sous le vocable de saint Joseph et inauguré en la fête de saint Jean-Baptiste de l'année 1697. Quelques mois après, le 2 novembre, le P. Grondoni allait recevoir la récompense de ses travaux. Il était dans la 45^e année de son âge et la 26^e de sa profession religieuse. — (*Belgium domin.*, 313, 348.)

15. — Au monastère du *Corpus Christi*, à Porto, la V. Mère YOLANDE, grande bienfaitrice des âmes du Purgatoire. Chaque jour, elle récitait le Psautier pour leur soulagement, demandant à ces pauvres captives qu'une fois affranchies de leurs peines et admises à la table du Roi de gloire, elles voulussent bien la délivrer elle-même de sa prison corporelle et lui obtenir une heureuse sortie de ce monde. Pour rendre sa dévotion plus efficace, la servante de Dieu y joignait des abstinences, jeûnes, disciplines, et s'appliquait à pratiquer le mieux possible le silence et toutes les observances monastiques. Une nuit, la sœur sacristine s'éveilla au son d'une voix qui lui disait de se rendre à la cellule de la M. Yolande, trépassée depuis quelques instants. La sœur appela une compagne et, en approchant du lit, constata la réalité de l'avertissement. Elle s'empressa d'éveiller la communauté entière et l'on commença pour la défunte les prières d'usage. On fut persuadé dans le monastère que les âmes du Purgatoire avaient obtenu à leur bienfaitrice cette mort rapide et douce, et avaient également informé de son trépas la sœur sacristine, afin que les suffrages de la communauté, offerts sans retard à Dieu pour l'expiation de quelques fautes légères, valussent à la M. Yolande sa prompte entrée dans la gloire. — (Sousa : L. VI, ch. 10.)





III NOVEMBRE

Le B. SIMON DE BALLACHI

Convers, du couvent de Rimini ()*

(1319)



deux lieues environ de Rimini, ville de la Romagne, se trouve le bourg de Saint-Archange : là naquit, vers le milieu du XIII^e siècle, le B. Simon, convers de l'Ordre de Saint-Dominique.

A la suite du savant abbé Ughelli, dans son *Italia Sacra*, le P. Marchese le fait descendre de l'illustre famille des Ballachi, seigneurs de Saint-Archange, et déclare qu'il était neveu de l'Illustrissime Laurent de Ballachi, religieux de l'Ordre, mort évêque de Rimini, en 1302. Cependant, d'autres auteurs prétendent que Rodolphe, père de notre Bienheureux, était un simple plébéien, sans instruction, et vivant de son travail. Razzi ajoute que Simon avait un frère prêtre, qui vécut trente-huit ans en religion, et fit une mort très précieuse aux yeux de Dieu.

Quoi qu'il en soit, Simon de Ballachi, après avoir passé sa jeunesse dans le métier des armes, vint à l'âge de 27 ans demander l'habit de convers à notre couvent de Rimini. On lui accorda cette grâce. Aussitôt il déclara une guerre sans trêve ni merci à l'oisiveté, mère de tous les vices, et s'adonna sans relâche au travail des mains, apapage ordinaire de l'état qu'il avait embrassé. Les supérieurs lui confièrent l'intendance du jardin, emploi qu'il accepta humblement et

(*) Léandre Alb. p. 160 ; Razzi, p. 343 ; Pio, P. I. L. 1 ; Marchese, *Diario*, VI, 5.

remplit avec assiduité. Ce ne fut point à ses yeux un vain titre et une sinécure. Non content d'inspecter et de diriger les travaux, il mettait lui-même la main à l'œuvre, se rappelant cette parole de nos saintes Constitutions. « Les Frères convers sont reçus pour vaquer aux emplois extérieurs et corporels : ils doivent manger leur pain à la sueur de leur front » (1). En un mot, le labeur faisait ses délices, et il n'avait pas de plus grand plaisir que de soulager ses frères dans leurs occupations. Il accompagnait cet attachement au travail de vifs sentiments d'humilité, s'estimant le dernier de tous. Chaque semaine il se réservait, avec le balayage du couvent, les nettoyages les plus pénibles et les plus humiliants.

Sa pénitence était sévère et continuelle. Outre les jeûnes de l'Ordre, qu'il gardait très exactement, on l'a vu avec admiration, durant cinq Carêmes entiers, jeûner simplement au pain et à l'eau ; souvent même il lui arrivait de passer deux jours complets sans prendre aucune nourriture. Il modéra toutefois cette excessive abstinence sur l'ordre des supérieurs qui, remarquant l'extrême faiblesse où elle l'avait réduit, et craignant que par là il ne se rendît inutile et devînt même à charge à la Religion, lui commandèrent d'adoucir la rigueur de sa pénitence. Quoique le Bienheureux fût infatigable à la besogne pendant le jour, il ne manquait pourtant jamais de se lever la nuit pour assister aux Matines. Son exactitude à tous les points de la vie régulière était parfaite.

II. — Le souvenir de la vie dissipée qu'il avait menée autrefois le remplissait d'une salubre amertume, et l'armait saintement contre lui-même. Ardemment désireux de satisfaire à la justice divine pour ses fautes passées, et entrant en jugement avec son âme, il se punissait, se châtiât par de cruelles flagellations. L'espace de vingt ans, il porta sur sa chair une chaîne de fer, que les travaux du jardin lui rendaient pour ainsi dire intolérable. Il redoublait ses macérations, lorsqu'il demandait à Dieu la conversion des infidèles. Animé, comme un véritable enfant de saint Dominique, d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il ne cessait d'adresser les plus ferventes prières à la divine miséricorde, suppliant le Seigneur d'éclairer ces infortunés assis à l'ombre de la mort et de les faire entrer dans le sein de l'Eglise. Afin d'obtenir plus sûrement cette grâce, il soupirait, gémissait

(1) Dist. II. c. XV, A.

devant Dieu. Tantôt il fléchissait les genoux et se frappait la poitrine; tantôt il se prosternait à terre et répandait un torrent de larmes. L'oraison lui apportait des consolations ineffables. Il ne quittait qu'avec peine ce saint exercice, si toutefois on peut dire qu'il le quittât; car son recueillement assidu avait fait de son âme comme un paradis, où il s'entretenait sans cesse avec Dieu.

Jaloux de tant de bonnes œuvres, le démon voulut en arrêter le cours : il employa successivement la ruse et la violence, dans l'espoir de venir à bout de son dessein. Il harcelait de toutes manières notre Bienheureux : tantôt le frappant, comme un autre saint Antoine, tantôt lui jetant de la poussière dans les yeux ou des immondices au visage, tantôt le renversant par terre ou le faisant heurter rudement contre quelque roc. Mais toutes ces attaques furent inutiles. Soutenu par la grâce divine, Frère Simon demeura ferme dans la voie qu'il avait prise : toujours pour lui l'oraison eut les mêmes douceurs, la pénitence les mêmes attraites. Satan ne put jamais ni le faire regarder en arrière, ni le dégoûter du service de Dieu, ni l'empêcher de se faire un trésor dans le Ciel par la pratique des plus héroïques vertus.

III. — Cependant, le Seigneur, à qui notre Bienheureux était agréable, et précisément parce qu'il lui était agréable, voulut que la souffrance l'éprouvât comme un nouveau Tobie. Les larmes que l'homme de Dieu répandait sur ses péchés et sur ceux du prochain étaient si fréquentes et si abondantes qu'il en perdit la vue, à l'âge de cinquante-sept ans. Simon de Ballachi supporta cette rude privation avec une fermeté inébranlable. Il demeura fidèle, au fort de l'épreuve. L'Ange du Seigneur lui apparut, non pour lui promettre une guérison prompte et entière, mais pour l'assurer que Dieu était avec lui dans la tribulation, et le ferait triompher de toutes les attaques de l'enfer.

En effet, la cécité et plusieurs autres infirmités contractées par suite de ses incessants labeurs l'ayant cloué sur un grabat, le saint homme ne conçut ni peine, ni tristesse, de ces cruelles adversités; il se soumit avec une patience héroïque à la sainte volonté de Dieu. Son cœur éprouvait même une joie particulière de ce que l'impossibilité de se livrer aux travaux corporels, lui assurait un temps plus considérable pour vaquer à la contemplation des choses célestes. Jésus-Christ, la Vierge Marie, saint Dominique, saint Pierre martyr, la vierge martyre sainte Catherine lui apparurent à diverses reprises,

soit pour le consoler et le fortifier dans ses luttes contre l'ennemi du salut, soit pour le guérir de la fièvre ou de maux de tête fort douloureux. Une fois même qu'il gisait sur son pauvre lit, en proie à de vives souffrances, on l'aperçut environné d'une lumière éclatante, et une voix se fit entendre, disant : « Ne crains pas, Frère Simon, car tu as trouvé grâce devant Dieu. »

Le Bienheureux avait une dévotion particulière à saint Jean l'Évangéliste. Les historiens de sa vie affirment qu'avant d'être complètement alité, il avait coutume d'aller prier devant une image du saint apôtre, et chaque fois l'image exhalait une odeur miraculeuse qui embaumait le serviteur de Dieu et les Frères agenouillés près de lui.

Le saint religieux opéra divers miracles pendant sa vie. Le suivant fit une impression spéciale dans la ville entière. Un docteur en médecine, nommé Offrédy, affligé d'une maladie très grave, était resté trois jours sans pouvoir prendre aucun aliment. Simon de Ballachi vint le voir, et dès qu'il l'eut touché, le médecin commença à manger et fut bientôt guéri.

Enfin, cassé de vieillesse et comblé de mérites, Frère Simon, après avoir reçu fort pieusement les sacrements de l'Eglise, alla se reposer dans le Seigneur, le 3 novembre de l'an 1319. Dès qu'il eut expiré, une foule immense accourut pour contempler ses traits et vénérer sa dépouille comme celle d'un saint du Paradis ; on ne put l'enterrer que deux jours après. Ses habits furent coupés en morceaux et conservés comme des reliques : on dut lui mettre un nouveau vêtement. Pendant cinq siècles, le Bienheureux reçut l'hommage d'un culte qui ne se ralentit jamais, ainsi que le prouvent les différentes translations de son corps. Ces précieux restes furent déposés finalement dans l'église collégiale de Saint-Archange, à la demande des habitants du lieu. C'est là qu'ils reposent dans la paix et dans l'honneur. L'an 1817, S. S. Pie VII daigna confirmer par décret le culte immémorial rendu au B. Simon de Ballachi, et placer sur les autels cet humble convers de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.





Le B. NICOLAS DE RAVENNE

Profès du couvent de Saint-Dominique, à Venise ()*

(1398)

LE Bienheureux Nicolas, fils d'un médecin de Ravenne, naquit vers l'an 1370. Lui-même étudia la médecine et se fit recevoir docteur, à l'Université de Bologne. Agé de 18 ans, il vint habiter Venise avec ses parents. Son père prit rang parmi les praticiens les plus distingués de la ville; sa mère, appelée Lucie, embrassa le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, et sa sœur, Margarita — une perle de nom et de fait — écrivit le B. Thomas Caffarani, devint religieuse au monastère du *Corpus Christi*, et y mena une vie toute virginale et sainte.

Quant au jeune Nicolas, élevé dans les principes d'une solide piété, il aimait à fréquenter les églises, et résolut de s'initier à l'étude des sciences sacrées. Tandis qu'il suivait les cours de théologie, il fit la connaissance du B. Jean Dominici, alors Prieur du couvent de Saint-Dominique. Cette rencontre lui fut des plus avantageuses. L'homme de Dieu lui apprit, en effet, à se défier d'un monde corrompu et corrupteur. Il lui parla de la vie de retraite, si propre à élever les âmes, et lui en découvrit le prix inestimable. Le jeune homme se laissa persuader : il accueillit le conseil du vénérable religieux, et malgré l'opposition de son père, qui rêvait pour lui une carrière brillante, il entra dans l'Ordre, à la fleur de sa jeunesse. Le B. Jean Dominici lui donna lui-même nos saintes livrées, et l'ardeur avec laquelle le novice s'achemina vers la perfection religieuse, démontra la solidité de sa vocation.

D'un bond, il sembla atteindre les plus hauts sommets. Assurément, la rigueur de sa pénitence était plus admirable qu'imitable. Il ceignit ses reins d'une grosse corde à tissus serrés, et revêtit un cilice dans lequel il avait enchâssé cinq petites croix de cyprès, armées de pointes. Tous les jours, il prenait de sanglantes disciplines

(*) *Monumenta Ecclesiæ Ravenn.*; Leand. Albert, L. V.; Pio; P. I, L. 2; etc.

à l'aide d'une chaîne de fer. En un mot, il n'y avait aucun instrument de pénitence dont il ne fût usage pour réduire son corps en servitude.

D'une ponctualité peu commune dans la pratique des règles, il ne distinguait point entre les observances petites ou grandes. Devenu Prieur au couvent de Saint-Dominique, le seul exemple de sa régularité suffisait pour porter les inférieurs à leurs devoirs, et pour maintenir dans son intégrité la vigueur de la discipline.

Le Bienheureux possédait un don admirable d'oraison : l'ardeur de son amour l'ayant fait entrer jusque dans l'intimité de l'Epoux céleste, il y savourait d'ineffables délices, et semblait ne pouvoir goûter autre chose que Dieu. Ses extases, ses ravissements étaient presque continuels et le prenaient en tout temps et en tout lieu, au chœur, à table, en récréation. Entendait-il parler des biens éternels, il était saisi parfois d'un transport si violent, que le corps oubliant sa pesanteur naturelle semblait vouloir suivre le vol de l'esprit. Un dimanche des Rameaux, quand on vint à chanter au chœur ces paroles du récit évangélique : *Jesus autem emissa voce magna tradidit spiritum* — « Jésus poussant un grand cri rendit l'âme » — le Bienheureux poussa lui-même un grand cri et tomba comme frappé de mort. On dut l'emporter dans sa chambre, où il resta plusieurs heures sans connaissance. Pendant cette extase, il reçut aux mains l'impression des stigmates sacrés, lesquels, toutefois, demeurèrent invisibles et ne devinrent apparents qu'après sa mort (1).

Cette merveille donne à comprendre quelle était la dévotion du Bienheureux à la Passion du Sauveur. Il ne se lassait pas de contempler les mystères douloureux de l'Homme-Dieu, et pendant ses méditations, il poussait des soupirs accompagnés de larmes abondantes. Un Vendredi saint, prêchant sur le sujet du jour, quand il arriva au crucifiement, il fut ravi en extase : son corps élevé au-dessus de la chaire prit l'attitude du crucifix et resta comme inanimé, à la profonde admiration des assistants.

Au saint autel, le V. Père célébrait avec une modestie, un recueillement, une attention qui révélaient assez les sentiments de son âme. Parfois on le surprenait en cet instant, hors de lui-même, le corps soulevé de terre, le front rayonnant d'une lumière éclatante. Ajoutons, sur le témoignage de témoins sérieux, que Dieu renouvela

(1) *Année Dominicaine* : Avril, p. 106.

même en sa faveur quelque chose de la scène du Thabor. Le B. Thomas de Sienne déclare avoir vu un jour le saint homme comme enveloppé d'une nuée lumineuse; en même temps, une voix disait : « Voici mon fils bien-aimé ! » Un autre jour, la même voix retentit, invitant le B. Nicolas à la sainte communion, par ces douces paroles : « Enfant bien-aimé, recevez-moi ». Une autre fois encore, que le serviteur de Dieu priait devant un crucifix, le Christ détacha un bras, s'inclina vers lui et entourra sa tête avec tendresse.

II. — Le zèle du salut des âmes consumait notre Bienheureux. Puissant en paroles et en œuvres, plein des vérités qu'il prêchait, Nicolas de Ravenne soulevait les peuples et produisait des fruits admirables et permanents. Un jour, rapportent quelques historiens, tandis qu'il était en chaire, on vit un ange placer sur son front une couronne radieuse.

Malgré tant de faveurs du Ciel, et de succès peu communs dans l'exercice du ministère apostolique, l'homme de Dieu, ne put échapper aux traits de l'envie. Un habitant de Castello le diffama publiquement en termes pleins d'aigreur et de mépris. Ces inventions malignes, le V. Père les écouta à la façon des saints, c'est-à-dire sans se troubler ni s'inquiéter, laissant à Dieu le soin de sa propre justification. Un abandon si complet entre les mains de la Providence devait avoir sa récompense. Saint Dominique et saint Pierre martyr apparurent au lâche calomniateur et le firent rentrer en lui-même. Le repentir fut sincère et efficace : cet homme devint dans la suite un zélé panégyriste de celui qu'il avait si injustement décrié.

La charité avait été pour le B. Nicolas l'âme de toutes ses actions, elle couronna pareillement sa trop courte carrière. En l'année 1398, la peste sévit à Venise et y exerça de cruels ravages. N'écoutant que son zèle, le V. Père vola au secours des pestiférés. Or, tandis qu'il leur rendait les offices de son ministère par l'audition des confessions et l'administration des sacrements, lui-même fut attaqué du mal contagieux. Comprenant que son heure suprême était venue, il demanda la divine Eucharistie et l'Extrême-Onction, les reçut avec des sentiments admirables de foi, de contrition, d'amour, et parut même, pendant la cérémonie, environné d'une lumière éblouissante que les assistants ne pouvaient fixer. Un moment après, avec un sourire céleste et une grande paix, il se reposa dans le Seigneur, le 3 novembre 1398, âgé de 28 ans environ.

Son corps resta flexible, comme s'il eût été vivant. On put constater alors l'existence des stigmates, dans ses deux mains. La cérémonie des funérailles fut célébrée à Saint-Dominique, couvent dont le V. Père était Prieur, et le B. Jean Dominici prononça son éloge funèbre, devant un vaste auditoire, en prenant pour texte ces paroles du Cantique des cantiques : *Indica mihi quem diligit anima mea* : « Dites-moi de grâce où est celui que j'aime » (1).

Les biographes du B. Nicolas de Ravenne affirment qu'il fut honoré, pendant sa vie, du don de prophétie et de celui des miracles. Au rapport du B. Thomas Caffarini, dans la Vie qu'il a écrite de sa pénitente la B. Marie de Venise (2), il fut aperçu de cette âme privilégiée, au milieu d'un brillant cortège d'anges et d'élus. Le même Thomas Caffarini lui rend un témoignage particulièrement élogieux : « Sans m'étendre, écrit-il, sur les qualités de ce Frère, je me borne à dire qu'ayant vécu dans son intimité, je n'ai jamais rencontré de Religieux plus fervent. »

III. — Mais le plus beau panégyrique qui reste du B. Nicolas de Ravenne se trouve dans la lettre suivante, adressée par son illustre maître, le B. Jean Dominici, aux religieux de Castello (3).

« Frères bien-aimés en Jésus-Christ Notre-Seigneur, mon esprit demeure hésitant entre la tristesse et la joie; c'est à peine s'il permet à ma plume d'exprimer les pensées qui se pressent en lui. Je me sens défaillir comme Agar. Cette mère infortunée, enchaînée par un amour puissant, ne voulait pas être témoin de la mort de son fils unique, et cependant n'avait pas la force de s'en éloigner.

« Le 3 novembre dernier, le grand serviteur de Dieu, la gloire de notre Congrégation, Fr. Nicolas, fils du médecin Jean et Prieur de Saint-Dominique de Venise, est, en vertu de la volonté de Dieu, mort de la peste. Le mal se déclara par une vive douleur à l'aisselle droite et une tumeur à la gorge. Il reçut pieusement les sacrements de l'Eglise et, en moins de vingt-trois heures, échangea cette vie temporelle pour l'éternelle couronne. Quel deuil pour le cloître, maintenant privé des nobles exemples de ce grand homme ! Qui parmi nous pourrait lui être comparé ? Qui de nous fit resplendir une aussi glorieuse pauvreté ? Qui de nous conserva l'innocence du cœur avec une sollicitude aussi jalouse ? Pourrait-on trouver, même dans les âmes les

(1) Cant. I. 6.

(2) Voir *Année Dominicaine* au 28 juillet.

(3) Cf. de Rubeis : *Congr. B. Jacobi Salomonii*. p. 64.

plus parfaites, cette abnégation de volonté qui brillait dans le serviteur de Dieu? O mon fils, mon frère, mon père, mon ami, qui m'êtes toujours si cher! Vous vit-on jamais ternir l'intégrité de votre détachement, je ne dis pas par un acte quelconque de propriété, mais par le simple usage personnel d'un livre, d'une Bible, d'un bréviaire, d'un diurnal, d'un psautier, d'un modeste couteau, d'un vêtement autre que ceux qui vous couvraient, de l'un de ces linges dont a pourtant besoin notre infirmité pour essuyer la sueur du visage? O mon fils! vous m'avez laissé parmi la vanité de ce monde, quand je voyais en vous le plus digne de mes héritiers. Bien des fois, je m'en souviens, moi votre indigne supérieur, je vous sollicitais de prendre des objets en quelque sorte nécessaires à la vie, et vous refusiez en disant par amour de la pauvreté : « Je n'ai que faire de ces choses, je ne saurais les garder, peut-être les perdrais-je! » Vous aviez conservé toutefois, à l'usage de votre propre corps, insatiable de souffrances, un cilice extrêmement rude et des disciplines faites de chaînes acérées : ces instruments, vous me les aviez demandées soi-disant pour une personne étrangère; je sais maintenant que vous les cachiez par humilité. Et jusqu'à la mort, vous êtes resté fidèle à ces austérités, suivant en cela l'exemple de notre Père saint Dominique, qui macérerait sa chair par le cilice et les sanglantes disciplines, pour le soulagement des défunts, la conversion des pécheurs et le salut de son âme. Ces objets de votre pénitence, nous les avons trouvés tout imprégnés de votre sang. Que de fois ne me dites-vous pas, quand ma tiédeur n'osait approuver vos paroles, dont ma conscience m'assurait pourtant la sincérité : « L'abus des livres engendre une affection désordonnée et trouble l'âme dans le service du Créateur. Vous avez déjà fait disparaître, mon Père, bien des choses inutiles, voyez ce qui peut l'être encore. » Il avait raison et j'avoue mon excès d'indulgence. Craignant que les âmes débiles ne prissent occasion de s'éloigner de la piété, j'ai concédé jusqu'à ce jour aux religieux confiés à mes soins le libre usage des livres qu'ils sollicitaient. Au ciel maintenant, demandez que vos frères, pénétrés de la vérité de votre langage, fassent spontanément ce que vous-même avez pratiqué sans faiblesse.

« O sainte Religion, grave sur le silex avec un stylet d'airain ou de diamant, pour en perpétuer la mémoire, les exemples de parfaite obéissance donnés par ce saint homme. Il a vécu sous mon humble autorité sept ans et quelques mois, si je ne me trompe, et dans l'intervalle a gouverné ses frères trois années, soit dans le premier couvent de Venise — celui des saints Jean et Paul — soit dans le second — celui de Saint-Dominique. — Je ne me souviens pas qu'il ait cherché jamais à faire sa propre volonté. Il se montra toujours prudent en ses actes, riche de dons naturels, assidu pour l'acquisition de la science, et déjà dans le siècle il était sur le point de conquérir le titre de docteur. Entré en religion, il se mit de nouveau à l'étude, et enseigna dans l'une et l'autre faculté. Et pourtant il n'estimait bon que ce que son supérieur

avait jugé tel, dût celui-ci se tromper. Alors que j'étais Prieur dans son couvent d'assignation, il vint un jour me demander la permission d'accomplir un acte de pénitence : « Non », lui répondis-je. « Père, reprit-il, accordez-moi la faveur que je sollicite, car je ne puis rester sans faire quelque bien. » De nouveau je résistai. Il me quitta, mais le lendemain il revint et se prosterna à mes pieds. Les larmes et les sanglots lui coupaient la parole. Enfin, reprenant vigueur : « Pardonnez-moi, dit-il, pardonnez-moi. » Surpris, je cherchai en moi-même quelle faute avait pu commettre cette âme innocente. Ne me l'expliquant pas, je lui dis : « Pourquoi me demandez-vous pardon ? — Hier, répondit-il, j'ai été bien coupable en insistant : j'ai osé préférer ma volonté à la vôtre ! »

« Homme admirable dont l'obéissance mérite d'être comparée à celle d'Abraham, lequel n'a point épargné son propre fils, préférant livrer à la mort cet enfant unique, tant désiré et tant chéri, plutôt que de perdre le trésor de la sainte obéissance.

« L'amour de la modestie n'était pas moins enraciné dans l'âme de notre Fr. Nicolas. Si l'obéissance lui paraissait douce et joyeuse dans les circonstances les plus pénibles, elle semblait lui causer une répugnance invincible, dès qu'il était obligé d'entendre les confessions des femmes, sa mère et ses sœurs exceptées. Il était, en effet, à cet âge où le cœur s'éprend avec une facilité toute naturelle. Il n'avait que 27 ans, quand la main de Dieu cueillit cette plante en son printemps, voulant épargner à ce bien-aimé de son cœur la vue des tristesses d'ici-bas et lui donner le repos déjà si bien mérité par ses nombreux labeurs. Aussi je m'attriste et me réjouis tout ensemble de la perte que subit la sainte Religion, après avoir possédé sur terre celui qui est devenu maintenant un puissant intercesseur dans la patrie, nous l'affirmons sans hésiter.

« Douterait-on de son triomphe au ciel, quand on a connu les grâces insignes qu'il a reçues durant son pèlerinage terrestre ? Que de fois, depuis cinq ans, les Frères et les fidèles en grand nombre ont été témoins de ses ravissements et de ses extases ! En maintes occasions s'entretenant de Dieu, soit seul, soit avec d'autres, on le vit demeurer les membres immobiles, l'esprit entraîné par la contemplation des mystères célestes. Son âme paraissait se fondre dans l'amour du Bien-Aimé et était inondée d'une suavité ineffable. Chaque jour pendant la célébration du divin sacrifice, dans le chant des Heures, souvent même durant le repas, à l'occasion d'une pieuse lecture, ou quand il annonçait au peuple la parole de Dieu, le souvenir de la Passion se présentait spontanément à son esprit : alors on le voyait s'élever en l'air, demeurer sans mouvement, et prenant l'attitude d'un crucifié, s'entretenir avec le Christ lui-même. Le peuple a vu cette merveille, la foule l'a proclamée, une multitude de tout sexe l'a racontée en mille endroits. Pour ne citer qu'un fait, il célébrait la messe, la veille de la solennité de

saint François ; tout à coup il fut saisi d'un transport si violent que, sous les regards de tous, son corps lui-même s'éleva de terre à la hauteur de plus d'un palme. Les témoins du prodige pleuraient en rapportant ce qu'ils avaient contemplé de leurs yeux. Il était évident que cette âme, attirée par l'amour des biens célestes, ne pouvait plus être retenue dans nos régions inférieures, et Dieu, satisfaisant les désirs de son serviteur, l'a appelé vers lui.

« Les Anges eux-mêmes ont pris soin d'annoncer son trépas à plusieurs âmes recommandables par leur piété ; mais, comme la louange divine est plus éloquente sur les lèvres des créatures innocentes, nous laisserons de côté nombre de témoignages pour résumer brièvement ce qui advint à deux jeunes enfants.

« Une fille de son frère, nommée Donata, âgée de 7 ans, le vit en songe dans l'église du couvent de Saint-Dominique où il avait été Prieur. Elevé au-dessus du maître-autel, il portait des vêtements radieux comme l'or, et tenait un cierge à la main. Son front était ceint d'une couronne admirablement belle : il s'en échappait des rayons lumineux qui l'environnaient de toutes parts. Les autres Frères, vêtus de blanc et tenant également des cierges, formaient cercle autour de l'autel. La candide enfant raconta cette vision avec toutes ses circonstances.

« Une autre jeune fille, âgée de 13 ans, nièce par sa mère de notre Père défunt, entendant ce récit, se mit à genoux et pria de la sorte : « O Vierge Marie, je vous en conjure, accordez-moi la grâce de voir mon oncle, moi aussi. » La Vierge exauça cette naïve prière. La nuit suivante, il sembla à l'enfant qu'elle allait vers l'église de la Miséricorde. En chemin, un jeune homme d'une beauté ravissante se présente à elle. « Qui êtes-vous ? » demanda l'enfant, je n'ai jamais vu personne qui fût aussi beau que vous. — « Je suis un Ange du ciel, répondit l'inconnu. — Alors, faites-moi voir mon oncle, reprit la jeune fille. — Suivez-moi, je suis envoyé pour vous conduire à lui. » Tous deux marchent côte à côte et arrivent à une prairie émaillée de fleurs. L'Ange dit à l'enfant : « Maintenant regardez, et reconaissez celui que vous désirez voir. » La jeune fille leva les yeux et aperçut avec admiration son oncle vêtu d'une tunique dominicaine blanche comme la neige. Il était assis sur un nuage soutenu par une multitude d'anges, et tenait un cierge à la main. Oubliant les choses d'ici-bas, l'enfant ne pouvait se lasser de contempler ce spectacle. Loin de rester immobile, la nuée qui portait l'élu de Dieu montait vers le ciel, puis redescendait vers la terre. Elle s'éleva ainsi par trois fois, et enfin disparut dans les profondeurs du firmament. La jeune fille, en compagnie de son guide céleste contemplait encore la richesse de la prairie, quand l'appel de sa mère mit fin à la vision.

« Ce ne sont pas les seules manières choisies par le Tout-Puissant pour manifester la gloire de son bien-aimé serviteur : aujourd'hui encore les enfants à la mamelle proclament ses louanges.

« Le jour même où l'âme bienheureuse laissait parmi nous sa dépouille mortelle, Fr. Nicolas apparut dans le quartier de Castello, près de l'église Saint-Dominique, à une femme dont l'enfant endurait depuis huit mois des fièvres persistantes. Il considéra la mère d'un air souriant et lui dit : « Je guérirai votre fille. » La pauvre femme raconta aussitôt sa vision à une laveuse de linge, ajoutant qu'elle l'avait eue non pendant le sommeil, mais étant parfaitement éveillée. La blanchisseuse répondit : « On m'a donné à « laver une tunique et un scapulaire qui avaient été à l'usage de ce Père ; « or voici ce dont j'ai été témoin cette année. Ayant blanchi plusieurs linges « de Fr. Nicolas et prenant espoir d'obtenir par ses mérites tout ce que je « demanderais à Dieu, je me suis servi de l'eau pour y plonger un enfant « dévoré par une gale affreuse. Quand je retirai de ce bain le malade, je le « trouvai guéri. Prenez donc ces vêtements, faites-les toucher à votre fille, et « si vous avez la foi, vous obtiendrez sa guérison. » La mère suivit le conseil ; elle enveloppa dans le scapulaire du défunt son enfant presque agonisante, et la vit recouvrer bientôt une santé parfaite.

« Le serviteur de Dieu apparut dans le même quartier, à un autre enfant tourmenté par des fièvres cruelles et lui promit la guérison. Le petit malade, plein de joie et d'espérance, raconte tout à sa mère. Celle-ci reçoit de la blanchisseuse la tunique du B. Père, en revêt son fils, et l'enfant abandonne sa couche ; il était totalement guéri.

« Les adultes célèbrent eux aussi les bienfaits de notre Frère vénéré. Un homme de la cité, connu par l'intégrité de sa vie, avait été fort attaché à notre Fr. Nicolas et assistait tout en larmes à ses obsèques : soudain il le voit lever la main par trois fois et la lui présenter à baiser.

« Une noble dame, d'une vie très chrétienne, tombée gravement malade, avait employé tous les remèdes sans éprouver de soulagement. Apprenant la mort de Fr. Nicolas, qu'elle avait eu en très haute estime, elle conjure le Seigneur de lui rendre la santé par les mérites de son serviteur. Cette prière est à peine achevée qu'elle se lève, et constate avec allégresse sa guérison.

« Qu'ajouterai-je, mes Frères ? Exciterai-je votre joie ? Provoquerai-je vos armes ? Solliciterai-je vos suffrages en faveur du défunt ? Réclamerai-je sa protection ? Je vous laisse libres de choisir. Pour moi, je demande avec instance que nous marchions sur les traces de ce Père tant regretté.

« Les vanités terrestres sont fugitives ; les créatures viennent à nous manquer : seul l'amour divin demeure et croît chaque jour. Souffrances, chagrins, afflictions de ce monde : tout finit. Mais, si nous le voulons, nous pouvons acquérir une vie éternelle, en compagnie de ceux que nous avons aimés.

« Avant tout je réclame de votre part un acte de charité : c'est que vous priiez Dieu sans cesse pour moi, misérable pécheur, afin que, par les mérites de celui qui est mon père, mon frère et mon fils particulièrement cher, il

m'accorde de faire une sincère pénitence de mes fautes. Puissé-je avoir pour intercesseur dans les cieux celui qui sur la terre m'a aimé plus qu'on n'aime une créature ! Puissé-je, aidé de ses saintes prières, posséder avec vous la félicité sans fin !

« Je vous salue dans la joie du Seigneur. Tout à vous.

FR. JEAN DOMINICI.

« Donné à Venise, le 16 novembre 1398. »



Le V. P. VINCENT DE BARJAC
Provincial de la Province de Toulouse
et Inquisiteur de Carcassonne ()*

(1618-1678)

L'ILLUSTRE famille des Barjac qui donna naissance à notre P. Vincent tire son origine d'une autre famille plus ancienne, celle des Grimoard de Beauvoir, alliée aux maisons de Luynes, de Richelieu, de Créquy, d'où est sorti le B. Pape Urbain V.

Pendant les guerres de religion, les Barjac jouèrent un rôle des plus glorieux. Ils devinrent les protecteurs des catholiques, et plus d'une fois prirent les armes pour défendre la cause de Dieu. Leur loyauté, leur vaillance, leur foi inébranlable valurent à ces nobles seigneurs l'estime de leurs ennemis eux-mêmes, et les chefs huguenots, qui prenaient à cœur de renverser églises et sanctuaires, respectèrent à Saint-Didier la chapelle des Barjac, laquelle pendant cinquante ans servit d'église à vingt-deux paroisses déshéritées de leurs pasteurs.

Claude de Barjac, père de notre saint religieux, avait épousé Antoinette de Pelissac, elle aussi d'illustre lignée ; il sut par son énergie préserver les paysans de la région contre l'influence pernicieuse de quelques gentilshommes huguenots. L'un de ses fils, héritier de son zèle pour la vraie foi, alla jusqu'à recueillir dans son château une foule de ces braves catholiques, et entretenait à ses frais une forte garnison pour les mettre à couvert des assauts des hérétiques.

(*) Percin : *Monumenta Conv. Tolos.* ; Mémoires de divers Couvents, recueillis par le P. Souèges.

Tels se montrèrent les ancêtres et les parents du V. P. Vincent de Barjac. Il naquit à Saint-Didier, dans le Haut-Vivaraïs, l'an 1618, et reçut au baptême le nom de Bernard. Son père et sa mère prirent grand soin de son éducation. Des douze enfants dont Dieu avait béni leur union, Bernard était celui qu'ils aimaient le plus tendrement. Le naturel affable, la déférence respectueuse, la soumission empressée de ce fils bien né, lui avaient valu cette préférence. Sa douceur et sa modestie, ses manières obligeantes ne lui avaient pas moins gagné la confiance des familiers du château. Ceux-ci cherchaient près du jeune seigneur la consolation à leurs peines, et ils ne se trouvaient jamais déçus. La charité de Bernard était ingénieuse à prévenir toute dissension entre les maîtres et les serviteurs, ou les serviteurs entre eux ; car dès sa première jeunesse, il se montra grand ami de la paix. Cette paix, il ne la faisait pas seulement régner au dehors ; il la possédait en perfection au milieu de son cœur. Les passions, chez lui, ne causèrent aucune de ces agitations dangereuses qui aboutissent au désordre. En outre, il aimait la retraite, l'oraison, la pénitence. Il s'était fait une loi de garder le silence à certaines heures du jour, et les petites taquineries de ses frères et sœurs ne parvenaient même pas à vaincre sa ténacité sur ce point. Très discret dans ses paroles, ayant le mensonge en horreur, d'une humeur toujours égale, d'un air enjoué et tranquille, enfant, adolescent, Bernard attirait à lui comme d'instinct ; en réalité, il mettait son bonheur à s'effacer pour faire plaisir aux autres. Sérieux par caractère, aimant la lecture des bons livres, il ne pouvait souffrir que dans son entourage on s'appliquât à des lectures frivoles, et arrachait volontiers des mains de ses sœurs des livres qui lui semblaient propres uniquement à exciter l'imagination et à flatter les sens. Dès un âge assez tendre, il jeûnait fréquemment ; parfois même au pain et à l'eau.

II. — Bernard de Barjac avait une dévotion toute filiale envers la très sainte Vierge Marie. Chaque jour, avec une fidélité touchante, il lui offrait un hommage dont la forme variait. C'est dans cet exercice que lui vint la pensée de se faire religieux ; mais il ne savait de quel côté fixer son choix. Sur les entrefaites, la Providence amena au château de Barjac un de ses oncles qui, à l'âge de 38 ans, avait embrassé l'humble profession de Convers dans notre couvent de Valence, en Dauphiné, où il vivait en grande réputation de sainteté. Bernard vint lui demander conseil, à une heure où il le savait occupé à prier dans

la chapelle du château. « Mon cher neveu, répondit le saint homme, Dieu vous appelle à notre Ordre béni. » Une réponse si précise coupa court à toute hésitation : Bernard ne songea plus qu'à s'enfermer dans la solitude du cloître. Redoutant les assauts de la tendresse maternelle, il partit sans dire mot à personne, hormis à son père, se rendit à Valence, et reçut le saint habit, l'an 1641.

Comme il n'y avait point à Valence de noviciat canonique, on l'envoya faire son année de probation au couvent d'Avignon. Là ses vertus brillèrent du plus vif éclat. Son recueillement, son amour de l'oraison, sa fidélité à la règle, son obéissance, sa modestie, sa candeur lui gagnèrent le cœur de tous les religieux. Néanmoins, au lieu de lui marquer pleine satisfaction, le Père-Maître voulut l'éprouver et lui dit que sa conduite ne répondait point à ce qu'on est en droit d'attendre d'un novice dominicain, et qu'il devait songer à rentrer dans le siècle. L'humble Frère accepta sans trouble ce verdict sévère : il insista seulement pour qu'on daignât le garder à titre de serviteur, s'estimant trop heureux d'occuper le dernier rang dans la maison de Dieu.

Une telle réponse conquiert tous les suffrages de la communauté. Le novice fit profession le 1^{er} août 1642, entre les mains du P. Pierre de Burk, Prieur du couvent, et changea son nom de Bernard en celui de Vincent.

Aussitôt après, il passa aux études, où il se fit remarquer par son application. Ses moments lui paraissaient trop précieux pour en perdre un seul à des entretiens inutiles ou à des lectures sans profit. En classe, son attention était si consciencieuse, qu'au Chapitre des coupes il s'accusait comme de fautes considérables de ses moindres distractions. Disciple du célèbre Gonet, il fit sous ce savant maître de merveilleux progrès. Ses études étaient à peine terminées, qu'on lui confia la direction du noviciat au couvent d'Avignon. C'était en 1649, il n'avait que trente et un ans. Dominique de Marinis, alors archevêque d'Avignon, fut ravi du choix ; il espérait voir saint Louis Bertrand revivre dans la personne du P. de Barjac. L'avenir prouva que son espérance était fondée.

En 1658, nous trouvons l'excellent religieux au couvent de Valence, où l'avait député le Chapitre provincial de Limoges. Voici à quel propos. Certains sujets de cette maison, plus amis du bien-être que de la réforme, cherchaient à secouer le joug de l'obéissance. Le P. de Barjac fut chargé d'arrêter le progrès du mal et de remettre la com-

munauté sur un bon pied. Il y avait là, fort heureusement, plusieurs religieux animés d'excellentes dispositions ; il leur conseilla de réciter certaines prières, la nuit, après Matines, en vue d'obtenir du Ciel la réussite d'une entreprise aussi difficile. Au bout de quelques mois assez laborieux, on arriva à un arrangement qui contraignait les opposants de restituer tout ce qu'ils avaient distrahit des biens communs du couvent et de se retirer ailleurs.

III. — De Valence, où il prolongea son séjour quelque temps encore, le V. Père fut envoyé à Toulouse, mais non pour longtemps, car en février 1660, il était élu Prieur du couvent d'Avignon. Le fardeau lui sembla si lourd qu'il conjura la Reine du Ciel de vouloir bien l'en décharger ou de le porter elle-même. A cet effet, il lui adressa une prière qu'il fit signer par trois novices et colla ensuite au dos de sa pagelle d'institution. Voici cette prière : « O bienheureuse Vierge, dont, quoique indigne, j'ai toujours éprouvé le puissant secours dans mes besoins : c'est maintenant surtout que j'ai recours à vous. Je vous demande avec confiance de m'obtenir de Dieu d'être délivré du fardeau de ce priorat, ou du moins de le prendre sur vous, de l'administrer pour la gloire de Dieu, pour l'accroissement de la religion, et pour mon salut. Que je sois simplement votre vicaire. Je vous le remets donc, Vierge sainte, je vous le résigne entièrement, en présence de témoins, afin que vous en disposiez, ainsi que de ma personne, selon votre bon plaisir, et selon la volonté de votre divin Fils, mon Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. — Fait à Toulouse, ce 23 mars 1660, Fr. Vincent Barjac. »

Ainsi avait agi saint Louis Bertrand, son modèle, lorsqu'il fut confirmé Prieur de Valence, en Espagne ; il s'était retiré alors dans la cellule de saint Vincent Ferrier, et là, prosterné devant la statue du Bienheureux, lui avait remis avec une confiance sans limites le soin du couvent, se regardant uniquement comme son Sous-Prieur. Ce fut dans des sentiments tout semblables que le P. de Barjac gouverna la communauté d'Avignon. Son triennat achevé, il se rendit à Perpignan, pour prendre en mains la conduite du noviciat. Il partit au mois de juillet 1663 et fit tout le trajet à pied, malgré les fortes chaleurs et la fatigue qui en résultait. Deux ans plus tard, le Chef de l'Ordre l'instituait Père-Maître du Noviciat général de Saint-Honoré, à Paris, où il avait été assigné vers la fin de l'année 1664. En juillet 1666, il fut nommé Prieur de la même maison. Docile à la voix qui l'appelait

et le conduisait par des sentiers si opposés à ses inclinations, le V. Père régit la communauté avec une rare sagesse, et laissa d'unanimes regrets à l'expiration de son mandat. Il eut également à remplir l'office de Sous-Prieur, à deux reprises, puis fut nommé Inquisiteur de Carcassonne. Cette dignité ne l'obligeant point à la résidence, puisque l'exercice de la charge avait cessé, le P. de Barjac continua de séjourner à Paris, jusqu'au moment où le Chapitre réuni à Bordeaux l'élut Provincial, 1675. A peine eut-il accepté, qu'il se mit en devoir de visiter sa Province. On ne pouvait souhaiter visiteur plus vigilant, plus charitable, sachant mieux tempérer la fermeté par la douceur et se montrer le père de tous ses enfants. Pour la répartition des charges, le mérite seul décidait dans son esprit : la faveur était impuissante à dicter aucun de ses jugements. Bref, on trouvait réuni dans sa personne un tel assemblage de qualités maîtresses que, lorsqu'il s'agit de donner un successeur au R^{mo} P. Thomas de Rocaberti, l'éminent religieux recueillit un certain nombre de suffrages. Le choix définitif des électeurs s'étant porté sur le P. Jean de Monroy, mort depuis archevêque de Compostelle, Vincent de Barjac se hâta de regagner sa Province, pour en faire une seconde fois la visite.

Etant à Bordeaux, il eut la douleur d'apprendre que le P. Antonin Massoulié, présenté au Roi en première ligne, par l'Université de Toulouse, pour occuper une chaire de théologie devenue vacante, était accusé de jansénisme, « ce masque odieux, écrit un auteur, que des gens habiles et puissants sous le précédent règne appliquaient hardiment et sans sujet au visage de quiconque n'avait pas l'heur de leur plaire ». Indigné d'une accusation aussi fausse, le Provincial voulut en empêcher l'effet. Il écrivit donc à la princesse de Chevreuse, lui démontrant que toutes les allégations étaient calomnieuses et uniquement inspirées par l'envie. La princesse agit-elle auprès du monarque, conformément aux désirs d'un religieux qu'elle tenait en très haute estime? nous l'ignorons. En tout cas, sa démarche fut sans résultat : les adversaires de la doctrine thomiste jouissaient à la cour d'un trop grand crédit pour qu'on pût espérer le succès. Du moins, l'Ordre de Saint-Dominique ne perdit rien à attendre dans la paix et la confiance en Dieu. Au lieu d'une seule chaire qu'il convoitait alors, il en obtint deux, sous Louis XV, à la requête du R^{mo} P. Cloche, son Maître Général. Le P. Joseph Boyssière, Prieur du Noviciat de Paris, eut la gloire de conduire à bon terme cette importante affaire, malgré les intrigues des opposants.

Le P. Percin rapporte un fait assez extraordinaire, arrivé à Bordeaux, l'an 1678, lorsque notre saint Provincial faisait la visite canonique. Nous le mentionnons sur la foi de cet auteur, qui était alors Prieur du couvent.

« Nous chantions, dit-il, les premières vêpres de saint Dominique ; en proie à une inquiétude mal définie, je ne pouvais rester en place ni en repos. Le Provincial, devinant le sujet de mon trouble, me dit à l'oreille : « Allez voir ce que font les ouvriers. » Ils étaient pour lors employés à démolir un mur de l'église. Je m'y rendis aussitôt, et voyant comme un nuage de poussière venir de la voûte, du côté du sanctuaire, je crus qu'elle allait tomber. Elevant la voix, je criai à une centaine d'ouvriers : « Descendez vite ; vite, descendez ! » Le dernier était à peine au bas, que la voûte s'effondrait. Je revins au chœur. Le Provincial achevait de chanter l'oraison de l'Office. Se tournant vers moi, pendant que le chœur répondait *Amen*, il me dit tout bas : « Béni soit Dieu ! personne n'a de mal. » Comment avait-il pu connaître le danger couru par les ouvriers, et l'avantage d'y avoir échappé, sinon par une intuition d'en haut ? »

Percin assure encore qu'il vit le P. de Barjac bénir au Noviciat général un fût presque vide, d'où néanmoins l'on tira pendant plusieurs jours autant de vin qu'il en fallait pour l'usage de quarante-cinq personnes : ce qui suppose une multiplication miraculeuse. Mais, plutôt que de nous arrêter à de simples conjectures, hâtons-nous de parler des vertus du vénérable religieux.

IV. — L'humilité fut la première à embaumer son âme aux jours de sa jeunesse, il la cultiva avec amour. Porter les habits les plus vils, n'avoir aucun démêlé avec personne, céder en tout à la volonté d'autrui, ne se plaindre de rien, quoi qu'on pût lui faire : telle fut sa règle constante, sa pratique assidue. A peine revêtu de l'habit de l'Ordre, il crut ne pouvoir mieux mériter la grâce de le porter le reste de ses jours, qu'en se jugeant indigne de compter parmi les enfants du glorieux Patriarche. Aussi, comme on l'a vu plus haut, quand, sur la fin de son noviciat, le Père-Maître vient lui déclarer qu'il faut retourner au siècle, loin de succomber à une telle épreuve, il répond sans trouble, comme l'enfant prodigue dont il est pourtant si loin d'avoir imité la conduite : « Traitez-moi comme l'un de vos serviteurs à gages ; ne me refusez pas de rester parmi eux. » Tant il est vrai que rien n'est capable d'ébranler un homme véritablement

humble ! Son éloignement pour les charges ne peut être vaincu que par l'obéissance. L'humilité dérobait si bien à ses propres yeux ses grands talents et ses rares aptitudes pour l'administration, qu'il regardait comme une punition de ses fautes les emplois et les supériorités dont on l'honorait. De là le refus de divers priorats, chaque fois qu'il lui fut possible de s'y soustraire. De là encore sa joie de ce qu'une influence étrangère mit obstacle à l'élection faite de sa personne pour gouverner différentes maisons. « Je puis vous dire confidentiellement, écrivait-il à un ami, qu'on m'annonce de Rome, à propos du priorat de Montpellier, où j'étais élu et confirmé, que le R^{me} Père Vicaire général de l'Ordre m'y laissait aller, si M^{me} de Chevreuse y consentait, mais non autrement. Je reçus pareille confirmation l'année dernière pour les priorats de Cavaillon et de Chartres. Cette dame m'a du moins fait du bien, en me délivrant des priorats. »

Au couvent d'Avignon, n'ayant pu faire accepter sa démission comme il l'eût souhaité, la pensée lui vint parfois de s'enfuir, sans trop savoir où il irait, afin de se dérober aux poursuites d'une gloire importune. S'il ne céda pas à une tentation si contraire à l'esprit d'obéissance, il n'en ressentit pas moins une vive douleur de ne pouvoir abdiquer une dignité qui l'accablait au point de le rendre malade. Un religieux lui dit un jour dans un moment d'humeur, qu'il ferait bien de se faire absoudre de sa charge. Le Prieur répondit tranquillement, et dans toute la sincérité de son âme : « Vous me rendriez un grand service, mon bon ami, si vous pouviez m'obtenir cette faveur du T. R. P. Provincial. »

L'humble religieux avait coutume de dire que s'il eût eu le sentiment de devenir supérieur, il ne serait jamais entré dans l'Ordre, sinon à titre de Convers. Au reste, on ne s'étonnera pas de sentiments si profonds d'humilité, quand on saura que pendant vingt années, le V. Père médita presque exclusivement sur cette vertu, la considérant à bon droit comme la base de l'édifice spirituel. Il signait « Vincent Barjac », tout gentilhomme qu'il fût par sa naissance ; mais, se rappelant que la profession religieuse a fait véritablement mourir au monde, aux avantages de la fortune et à tout titre de noblesse, il poussait le renoncement jusqu'à supprimer de son nom le moindre signe de haut lignage. Volontiers il se plaçait au-dessous de tous, souffrant en paix les affronts et relevant sans jalousie le mérite des autres. Un Convers lui donna en plein Chapitre une sorte de démenti : le Prieur se contenta de prier pour son contradicteur.

Dans les temps même où il exerçait la supériorité, Vincent de Barjac s'appliquait volontiers aux fonctions les plus modestes. On l'a vu maintes fois servir à table, balayer les dortoirs, aider à la cuisine, servir les malades, tout cela avec une simplicité qui charmait.

V. — L'obéissance, cette fidèle compagne de l'humilité, n'animait pas moins tous ses actes. Il fallait bien qu'il possédât cette vertu à un haut degré, pour accepter les charges de Prieur et de Provincial, malgré sa répulsion presque insurmontable pour toute supériorité. Sa conduite entière reflétait la docilité d'un enfant qui se laisse mener partout où l'on veut. Quelque part qu'il fût, il se tenait satisfait, ne cherchait d'initiative aucun déplacement, et voyait la volonté de la Providence dans les ordres qui lui étaient intimés par ses supérieurs. Il souffrait beaucoup de résider à Paris, parce que les marques d'estime et de vénération qu'on y rendait à sa vertu lui étaient insupportables; cependant fit-il jamais aucune démarche pour sortir de la capitale? Il écrivait un jour à ce sujet : « Un des plus grands malheurs pour un religieux, c'est d'être aimé des personnes du monde, surtout quand elles ont du pouvoir; car les supérieurs se rendent à leurs demandes contre notre bien. Il faut pourtant que je me soumette à la Providence et que je demeure ici. »

Il ne lui suffisait pas de se conformer ainsi lui-même au bon plaisir de Dieu, le V. Père souhaitait voir ses religieux se conduire en tout par le noble motif de l'obéissance, sachant bien que cette vertu est le solide fondement de la régularité. Aussi le sujet le plus habitue de ses instructions au Chapitre de la communauté, était-il l'attention continuelle aux ordres de la divine Providence, pour les adorer humblement et les suivre avec fidélité.

Par son zèle à maintenir la vie régulière, l'éminent supérieur rendit autour de lui des services inappréciables. Ferme, prudent, surtout très bon, il sut se concilier l'estime et l'affection de ses subordonnés, comme aussi ramener au devoir ceux qui s'en étaient écartés par inconstance. On peut assurer qu'il pratiquait à la perfection ce conseil de l'Apôtre : « Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque faute, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, *in spiritu lenitatis*. (1) »

A Perpignan, certains religieux espagnols, au caractère difficile et

(1) Gal. VI, 1.

s'accommodant mal avec leurs confrères français, s'emportèrent en propos injurieux contre le P. de Barjac, alors vicaire du couvent de Toulouse. Pour lui, toujours clément et débonnaire, il ne leur répondit que par un bienveillant sourire. On a vu plus haut avec quelle patience il supporta l'insulte d'un Convers qui, coupable d'une faute, osa néanmoins donner à son Prieur un démenti public. Ce Frère vint ensuite lui demander pardon. L'homme de Dieu l'accueillit avec bonté et lui dit simplement : « Demeurez en paix. »

Quand son devoir l'obligeait à reprendre, il attendait pour le faire le moment le plus propice. Malgré cette sage précaution, l'inférieur prenait-il mal la réprimande, loin de l'abandonner à sa mauvaise disposition, l'excellent supérieur ne cessait de lever les mains au ciel pour lui obtenir prompt et heureux changement.

Zélé pour faire fleurir les études dans sa Province, Vincent de Barjac l'était encore plus pour y entretenir cet esprit d'oraison qui en a toujours été le magnifique apanage. Il portait les religieux à ce saint exercice plus par ses exemples que par ses discours, car il priaït pour ainsi dire sans cesse. Il s'était rendu si familière la présence de Dieu que la diversité des occupations n'était pas capable de l'en distraire. Son recueillement suffisait seul à provoquer chez les autres l'habitude d'agir suivant la direction de l'Esprit Saint. Dans les voyages avec les novices, s'arrêtait-on en quelque hôtellerie, le Père-Maître faisait commencer le repas par la lecture d'un passage de l'*Imitation* : ensuite il amenait ses compagnons par un doux et irrésistible entraînement à garder le silence et à méditer intérieurement. En arrivant aux couvents de l'Ordre, il allait tout d'abord saluer le Très Saint-Sacrement. Sa dévotion augmentait, dès qu'il approchait du Tabernacle où Dieu a fixé sa demeure. Un jour, pendant une adoration en présence de la divine Eucharistie, on vint l'avertir que le dîner était servi. « J'irai dans un moment », répondit-il. Mais l'attrait de la contemplation fut si pressant que ce moment dura deux heures. Chose semblable arriva dans la *Santa Casa* de Lorette, à son retour du Chapitre de Rome en 1670 : il y demeura en oraison cinq heures de suite. Pareillement à Bologne, on ne pouvait l'arracher du tombeau de saint Dominique. En un mot, le P. Vincent de Barjac était homme d'oraison dans toute la rigueur du terme, et ceux qui l'ont suivi de près estiment qu'il passait en prières une partie des nuits. Il offrait le saint sacrifice avec une dévotion admirable. Sa foi, mais une foi toujours vive, ardente, perçant les voiles sacramentels, ressemblait à celle de Moïse, lequel,

suivant le texte sacré, se tenait devant le Dieu invisible comme s'il l'eût vu de ses yeux : *Invisibilem tanquam videns sustinuit*. (1) Percin affirme dans ses *Monumenta* avoir vu le visage du P. de Barjac à l'autel si éclatant de lumière, qu'il n'en pouvait soutenir l'aspect : *ita ut aspectum ejus oculis sustinere non possem*.

VI. — Cet amour intense, cette union étroite avec Dieu allumaient dans l'âme du saint religieux un désir véhément des souffrances, afin d'être plus conforme à Jésus-Christ. Il possédait une mortification universelle. Son esprit, son cœur, son corps : tout en lui était immolé sur l'autel de la pénitence par une continuelle oblation de sa personne. S'estimant plus misérable que le publicain de l'Evangile, il osait à peine lever les yeux vers le ciel, lors même qu'il se trouvait dans la maison de Dieu. On a su qu'à Toulouse il fut plusieurs années sans remarquer en détail le superbe mausolée érigé à saint Thomas d'Aquin dans l'église conventuelle.

Scrupuleusement attentif à s'entourer des précautions commandées pour la sauvegarde de la chasteté, il observait en toute rencontre la plus parfaite modestie, et ne se permettait jamais d'arrêter ses regards sur les personnes qu'il rencontrait ou avec lesquelles il avait à s'entretenir.

Le V. Père ne montrait pas moins d'empressement à retenir la démangeaison naturelle à l'homme de parler. On ne pouvait désirer une plus grande exactitude à garder le silence, même en voyage. Par suite de la sainte habitude qu'il s'en était formée, il n'avait pas de peine à y être fidèle. Dès avant son entrée en Religion, soit par mortification, soit par dévotion envers Marie, il s'était prescrit chaque jour, nous l'avons dit, quelques heures de silence. Père-Maître, Prieur et Provincial, il prit un soin extrême pour qu'un point si essentiel à l'esprit religieux fût observé en perfection. Rien qu'à le voir, on comprenait que la jouissance toute céleste de converser avec Dieu, et de marcher en sa présence, vaut infiniment mieux que le plaisir trompeur des entretiens avec les créatures, entretiens particulièrement opposés à la sainteté requise en un homme apostolique, suivant la réflexion de saint Bernard au Pape Eugène III : « Vous avez consacré votre bouche à la prédication de l'Evangile : l'ouvrir maintenant à des discours

(1) Hebr. XI, 27.

profanes, ce serait un crime; vous en faire une coutume serait un sacrilège. (1) »

Non content de garder à la lettre les points primitifs des Constitutions dominicaines, comme de ne point aller à cheval, de ne jamais manger de viande hormis le cas de grave infirmité, Vincent de Barjac renchérissait encore sur ces pratiques, pour satisfaire son esprit de pénitence. Ses voyages, il les faisait à pied, parfois relevant à peine de maladie. Quand il dut aller de Paris à Avignon après son élection comme Provincial, il se mit en route, contre l'avis du médecin, portant lui-même son sac de voyage. Après six journées d'une marche pénible, il arriva épuisé à Clairvaux, et consentit à prendre un mauvais chariot jusqu'à Langres. De là il continua son chemin par étapes, laissant à son compagnon l'usage d'un petit âne qu'on lui avait procuré en vue de le soulager.

Son abstinence tenait du prodige. En entrant dans l'Ordre, il s'était proposé de jeûner au pain et à l'eau le reste de ses jours; l'intervention des supérieurs l'arrêta. Devenu supérieur, et par suite, plus maître de ses propres actes, il s'en dédommagea en ne mangeant d'ordinaire, au réfectoire commun, que du pain légèrement trempé dans l'assaisonnement du mets servi devant lui. Au surplus, les jeûnes les plus rigoureux semblaient ne lui rien coûter par l'habitude qu'il en avait prise.

Etant Père-Maître, il donna un jour pour pénitence à un novice gravement en faute, de dîner au pain et à l'eau devant la communauté. Cette humiliation émut tellement le jeune homme qu'il s'opiniâtra à ne rien manger. Aussi compatissant que mortifié, le Père-Maître leva la pénitence, se chargeant de l'accomplir lui-même le lendemain, à la grande édification de tous les religieux.

A une si rude abstinence, il faut ajouter la longueur de ses veilles et la dureté de sa couche. Vincent de Barjac dormait peu et le plus souvent étendu sur une simple chaise. L'amour de la pénitence le rendait très patient dans les maux les plus aigus. A Paris, il fut vivement éprouvé par les douleurs de la gravelle; cependant on arrivait difficilement à lui faire avouer qu'il souffrait beaucoup, tant l'amour fait paraître légers les plus atroces tourments! L'amour de Dieu, la considération de Jésus crucifié étaient, en effet, le principe et le point d'appui de son invincible patience. Fidèle à suivre en toute chose les

(1) *De Consideratione*, l. I. c. 13.

inspirations de la grâce, il ne laissait échapper ni parole, ni acte de nature à blesser en lui la pureté de l'amour divin. Le P. Vincent Baron, qui fut son subordonné à Paris, lui rendait ce beau témoignage : « Notre Prieur ne fait rien qui ne sente la sainteté et qui ne l'avance vers la perfection. » Ses actions, ses démarches paraissaient marquées constamment à la glorieuse empreinte de l'esprit de Dieu. Tour à tour on le voyait passer de l'action à la contemplation, du service de Dieu à celui du prochain. Volontiers il s'oubliait pour faire plaisir à tous, et dans son gouvernement il réalisait cette recommandation de la règle de saint Augustin : *Qui præest plus amari a vobis appetat quam timeri* : « le supérieur doit chercher à se faire aimer plutôt qu'à craindre de ses inférieurs. »

Non moins touchante était sa tendresse pour les malades. Un de ses novices, devenu plus tard Provincial de Toulouse, écrivait après la mort du V. Père : « Je fus atteint à Perpignan d'une maladie dange-reuse, dont je devais naturellement mourir. Le R. P. de Barjac, notre Père-Maître, prenait soin de faire chauffer lui-même et de m'apporter les potions. Le novice infirmier le vit pleurer à chaudes larmes dans cet exercice de charité, par la compassion qu'il éprouvait de me voir dans un si pitoyable état. Pour moi, je suis persuadé que je dois la vie aux prières de ce saint homme. »

Son affection pour les pauvres vaut également la peine d'être signalée. Il les assistait autant que sa situation le lui permettait. Écoutons-le s'en expliquer dans une lettre à un ami : « Pour les personnes nécessiteuses, je prends assez de plaisir à leur donner, quand je suis supérieur. Mais, lorsque je suis hors de charge, je crois devoir ne plus m'en mêler. Je laisse faire néanmoins ceux qui agissent autrement, et je n'ai garde de blâmer vos petites pratiques en cette matière, bien qu'il me paraisse plus sûr de ne rien demander, et de ne point se charger de l'argent d'autrui à distribuer. Saint Vincent Ferrier semble dire que cette conduite est plus avantageuse au prochain. »

Voilà comment le P. de Barjac savait associer la délicatesse à la charité.

VII. — Le zèle du salut des âmes le dévorait. Ne pouvant exercer le ministère de la prédication, soit à cause de la faiblesse de sa voix, soit à cause des fonctions qu'il remplissait dans son Ordre, il ne cessait du moins de prier pour les prédicateurs. Il exhortait ceux-ci à cultiver avec énergie la vigne du Seigneur, à toucher les âmes par des

discours solides et surnaturels ; mais il leur recommandait aussi de ne pas s'ingérer d'eux-mêmes dans le ministère apostolique et d'attendre d'y être établis par une mission légitime. « Il me semble, écrit-il à un religieux de mérite, qu'il vaut mieux ne point prêcher que d'aller au-devant des stations de Carême. Si Dieu veut se servir de nous, il saura bien nous trouver ; et s'il ne le veut pas, n'est-ce pas un malheur que de nous empresser pour cela ? »

Mais si le P. de Barjac ne prêchait pas, en revanche il dirigeait les âmes. Il enseignait les voies de Dieu dans la vérité, et communiquait avec joie ce que lui avait appris un commerce intime avec Dieu. La droiture et la simplicité de sa direction charmaient ceux qui s'étaient mis sous sa conduite et les faisaient avancer à grands pas dans les sentiers de la vertu. Charitable, discret, prudent, désintéressé, il n'avait qu'un but : donner Dieu aux âmes.

Parmi ses pénitentes se trouvait une princesse jouissant d'un grand crédit à la cour. On le savait : de là des sollicitations sans nombre pour qu'il parlât en faveur des uns et des autres. Mais lui n'avait souci que d'écarter ces importunités gênantes : « Je suis presque délivré des pressantes réclames dont j'étais obsédé, écrivait-il un jour, et l'on n'ose guère plus m'en parler. J'ai pensé souvent à faire le vœu de n'intercéder pour personne ; mais je crains fort de faire des vœux. Afin de me débarrasser des étrangers, je ne demande rien pour mes proches. J'ai deux frères cadets qui possèdent très peu de biens pour leur condition ; j'ai beaucoup de neveux auxquels je pourrais assurer quelque chose, car je suis certain que l'on s'emploierait fortement et avec joie, si je disais un mot. Je ne l'ai point fait, depuis cinq ans que je suis à Paris, et je prie Dieu de me conserver la volonté actuelle de n'en jamais parler... »

Ce désintéressement, il l'étendit jusqu'à sa communauté, qui était alors très pauvre. « Je me tiens si réservé, écrit-il, que je n'ai jamais vu M. Colbert, nonobstant le libre accès que je pourrais avoir auprès de sa personne quand je le voudrais. Je n'ai jamais voulu lui faire demander mille livres de rente qu'on nous a retranchées depuis huit ou neuf ans. On me présente souvent de grosses sommes pour solliciter des affaires ; aujourd'hui même, on m'a offert quatre cents pistoles, et l'on me promettait, il y a quelque temps, plus de vingt mille écus, argent comptant. Je me ris de tout cela et les renvoie tous. Voyez la folie du monde, de venir chercher un pauvre moine avec de l'argent : dans quel embarras je me jetterais si j'écoutais tout le

monde. » Quand on insistait, en représentant la pénurie du couvent qui serait allégée, s'il consentait à ouvrir la bouche, le sage Prieur répondait : « Les besoins de la maison sont extrêmes, j'en conviens ; mais Dieu, je l'espère, y pourvoira par quelque autre voie. » Et, en effet, tant qu'il fut à la tête de la communauté, jamais la Providence ne lui fit défaut,

Il serait superflu d'insister davantage et d'énumérer en détail les autres vertus du P. Vincent de Barjac. Nous ne pouvons toutefois omettre de signaler sa dévotion envers la Reine du Ciel, que l'Ordre de Saint-Dominique fait profession de reconnaître comme sa Mère et son auguste Protectrice.

Toute sa vie, il honora d'un culte affectueux et filial la bienheureuse Vierge Marie. Il recourait à elle, nous l'avons dit, dans toutes les circonstances difficiles. Vers la fin de ses jours, il déclara n'avoir jamais demandé aucune grâce, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire, sans l'obtenir infailliblement.

Citons, en terminant, l'éloge décerné à cet éminent religieux par le P. Sabatéry, Provincial de Toulouse. Ce sera le résumé de tout notre récit.

« J'ai vécu près de trois ans, écrit ce Père, sous la gouverne du R. P. de Barjac ; je parle donc en témoin oculaire de la conduite de ce grand religieux, que j'eus pour Prieur à Avignon et pour Père-Maître à Perpignan. On n'a jamais vu plus de régularité au couvent d'Avignon qu'au temps où il en était supérieur. Son exemple, ses exhortations pleines d'onction entraînaient tous les religieux à faire leur devoir. Il était d'une grande observance et d'une rare modestie, et montrait une remarquable prudence dans la direction des âmes comme dans la gestion des affaires temporelles. En un mot, je n'ai jamais remarqué en lui aucun défaut, ni entendu de sa bouche aucun discours inutile. »

La mort du P. Vincent de Barjac survint à Carcassonne, le 3 novembre 1678, à la suite d'un voyage qu'il fit de Toulouse à cette ville. Il cacha d'abord sa fatigue ; mais vaincu par le mal, il dut rendre les armes. Après sept jours de souffrances patiemment endurées, muni des secours de la religion, le V. Père s'endormit doucement dans le Seigneur, et alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus.





LE MÊME JOUR

1272 — A Castres, au Couvent de Saint-Vincent-Martyr, mourut le V. Père JEAN SCALARIO, ou de SCALARS, religieux fervent et très bon prédicateur. Le P. Bernard de Bociacis, qui avait été son supérieur, aimait à le citer comme modèle. Il était infatigable au travail, gracieux envers tout le monde, toujours prêt à obliger. D'une grande pureté de conscience et d'une vigilance extrême sur lui-même, le V. Père recherchait avec un soin jaloux les occasions de purifier son âme. Il se confessait tous les jours, s'accusant avec une douleur profonde de fautes très légères, « car il n'en commettait point d'autres », dit Bernard Gui. La délicatesse de sa conscience allait même jusqu'au scrupule. Dès qu'il se croyait coupable de la moindre imperfection, il s'en lavait aussitôt dans le sacrement de Pénitence, sans attendre l'heure habituelle de sa confession. Bernard Gui rapporte que, dans les derniers jours de sa vie, le vertueux Père éprouva un grand remords d'avoir accepté quelque aumône de pauvres gens, et il supplia son Prieur de mettre la communauté en oraison pour lui obtenir la rémission de sa faute : ce qui fut exécuté à la lettre, continue le chroniqueur, de peur que l'ennemi du salut qui, selon l'expression de l'Écriture, *tâche de mordre au talon les saints et les justes*, ne vînt à prévaloir sur lui. Au reste, ces scrupules, qui procédaient d'une crainte excessive des jugements de Dieu, loin d'arrêter le saint homme dans sa marche en avant, ne servaient qu'à nourrir son humilité. Le Seigneur l'en délivra au moment de la mort et lui donna l'assurance pour ainsi dire certaine de son salut. Jean Scalario, en effet, étant tombé malade à Castres, fit au Prieur une confession très exacte de ses fautes, et reçut les derniers sacrements avec de grandes marques de piété. Après la cérémonie, quelques religieux, restés à son chevet, le virent tout à coup se mettre sur son séant et donner certains signes d'une joie toute spirituelle. Puis d'une voix forte et claire il entonna : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : alleluia, alleluia!* Le Prieur et les Frères présents répondirent en chœur : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum : alleluia, alleluia!* Le moribond reprit : *Redemisti me, Domine Deus OPERANTEM*, et aussitôt il expira. Ce fut par un mouvement spécial de la grâce divine, *nutu ut videtur divino*, poursuit Bernard Gui, que ce B. Père changea dans le verset le mot *veritatis* en celui de *operantem* pour marquer que par le mérite de ses bonnes œuvres, dont le sang rédempteur était le principe, il allait, comme un ouvrier fidèle, entrer dans le repos des cieux. Et si grande fut son allégresse qu'à l'*In manus*

tuas il ajouta le double *alleluia* des joies pascales et des fêtes solennelles. — (Mss. Guid; Castillo, P. I., L. 3; Pio, etc...)

1275 — A Béziers, le V. Père DANESIUS D'ALAI, grand religieux plein de zèle et de mérite. Au chapitre provincial de Narbonne, 1262, il fut nommé Définiteur pour le chapitre général qui devait être célébré à Londres l'année suivante. Il s'y rendit, et, selon toute apparence, fut du nombre des Capitulaires qui, cédant aux instances du B. Humbert, acceptèrent sa démission de Maître général. En 1265, le P. Danesius fut élu Prieur de Toulouse, et après deux années de charge, passa au couvent de Béziers avec le même mandat. C'est là que la mort le surprit, l'an 1275. — (Mss. Guid.)

1308 — A Guissonne, petite localité dépendant de la mense épiscopale d'Urgel, l'illustrissime Père GUILLAUME DE MONCADE, évêque de cette ville. Il appartenait à une noble famille et avait pour frère, ou neveu, François de Moncade, marquis d'Ayetonne et comte d'Ossune, lequel, au commencement du quatorzième siècle, écrivit l'histoire de l'expédition entreprise par les Catalans et les Aragonais contre les Turcs et les Grecs. Guillaume méprisa les grandeurs mondaines pour se faire humble, pauvre et pénitent dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il y entra assez jeune et prit le saint habit à Urgel, dans la principauté de Catalogne. L'an 1275, le Chapitre provincial de Léon l'assigna à Pampelune comme étudiant en théologie, et celui d'Estelle, en 1281, l'institua Docteur à Tarragone, c'est-à-dire lui confia la charge d'enseigner dans cette ville les sciences sacrées, en qualité de Théologal. L'année suivante, le V. Père fut nommé Définiteur général par le Chapitre tenu à Porto. Enfin, l'an 1295, au mois de janvier, il fut élevé sur le siège épiscopal d'Urgel, qu'il occupa l'espace de douze ans, dix mois et dix jours. Il mourut plein de mérites à Guissonne, le 3 novembre 1308, et y fut enterré solennellement. — (Mss. Guid; Diago, p. 170; Bzov. *Annal. Eccl.*, ad an. 1308.)

1356 — Au couvent de Cividale, dans le Frioul, le dévot Frère CANCIANI, de Cividale, religieux d'une éminente piété et dont la mémoire illustre se conserva soigneusement dans ce couvent depuis 1356, qu'il y mourut en très grande estime et vénération. Le nécrologe du couvent donne pour date de sa mort le 3 novembre 1356. — (Pio; De Rubeis; *Cong. B. Jacobi*. c. VII, § 4.)

1651 — A Naples, le V. Père MAURICE DE GREGORIO, homme de très grand savoir. Il naquit à Cammarata, dans la vallée de Mazzara, en Sicile, et entra adolescent au couvent de sa ville natale. Il ne tarda pas à s'y distinguer par ses vertus et ses progrès dans les sciences. En l'an 1612, il

enseignait la théologie aux jeunes religieux de Cammarata, et le Chapitre général tenu à Rome, cette même année, lui conféra le titre de Bachelier. Il devint ensuite Maître en sacrée théologie, et fut institué en 1622, par le Chapitre général de Milan, Régent des études à Messine, au couvent de Saint-Dominique.

Affilié plus tard au couvent de Sainte-Catherine de Formello, à Naples, il attira l'attention par l'étendue de ses connaissances. Les théologiens de l'Université, les membres de l'Académie napolitaine voulurent l'avoir pour collègue. Sa science du droit canonique et du droit civil décida le cardinal Aquaviva à l'admettre parmi ses familiers, et à la mort de ce prélat, son frère Horace Aquaviva, évêque de Cajazzo, le prit pour vicaire général.

Les auteurs contemporains décernent au P. Maurice de Gregorio les éloges les plus flatteurs et notent spécialement son avidité à scruter l'antiquité et à rechercher la raison des choses. Ce savant homme mourut à Naples, le 3 novembre 1641. Echard donne tout au long la nomenclature de ses œuvres et pour plus de clarté, dit-il, les range en quatre classes : ouvrages dogmatiques, oratoires, canoniques et historiques. — (Echard, II, 566.)

1651 — A Paris, au couvent de la rue Saint-Honoré, le V. Père AUGUSTIN SEBIRE, natif de Laigle, en Normandie, et profès du couvent de cette ville. Elevé fort chrétiennement par les soins d'un oncle, chanoine de Saint-Honoré à Paris, il connut d'assez bonne heure la vanité du monde et ses dangers, pour vouloir s'y dérober sans retard. Dans ce but, il embrassa l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Sa parfaite régularité, sa modestie, son détachement le firent admirer et aimer de tous les vrais religieux de la Congrégation de Saint-Louis, à laquelle il appartenait par sa profession. Mais la vertu qui brilla en lui du plus vif éclat, fut le zèle des âmes. A l'exemple du divin Maître et des saints apôtres, il allait de tous côtés, dans les bourgs et les villages, annonçant l'Evangile de Jésus-Christ, catéchisant les pauvres, parfois même guérissant les malades. Le diocèse d'Amiens fut le principal théâtre de ses exploits apostoliques. Malgré une santé délicate, l'intrépide missionnaire se dépensait sans compter, instruisait les ignorants, encourageait les faibles, intimidait les pécheurs par la crainte des jugements de Dieu et choisissait toujours les stations les plus pénibles. On l'a vu prêcher quatre fois les simples jours de la semaine, sept fois le Vendredi saint, et jusqu'à huit fois le dimanche de Pâques. Il se chargea tout seul de l'instruction de dix-neuf villages et s'acquitta de cette tâche avec grand fruit pour les âmes.

Au milieu de si énormes fatigues, le saint homme ne se relâchait en rien de l'observance régulière, allait toujours à pied et gardait exactement l'abstinence et les jeûnes. Il succomba sous le poids des travaux. Atteint d'un asthme fort douloureux, il lutta jusqu'au bout, se rendant encore le dimanche dans quelques localités voisines pour annoncer la parole de Dieu. Les

exemples de patience, d'humilité, de piété, de soumission à la volonté divine que le P. Augustin Sebire donna les derniers jours de sa vie, édifièrent grandement son entourage, et accrurent l'opinion de sainteté dont il jouissait depuis longtemps. Il expira le 3 novembre 1651. — (*Mémoire du couv. de Saint-Honoré.*)

1710 — A Toulouse, le V. Frère PIERRE D'ORANGE, Convers digne d'être proposé comme modèle à nos Frères sacristains. Il reçut le saint habit à Valence, en Dauphiné, le 15 février 1659, des mains du P. Vincent de Barjac, et après trois ans révolus prononça ses vœux solennels, à la même date. En février 1684, on l'affilia au couvent de Toulouse, dont le P. Hyacinthe Labat était Prieur, et pendant plus de vingt-cinq ans, il y remplit les fonctions de sacristain. Tous ceux qui l'ont connu attestent qu'il s'acquitta des devoirs délicats et parfois pénibles de cette charge importante, avec un zèle digne de tout éloge. Son calme, sa modestie, sa vigilance, son respect pour les religieux prêtres, son application à les contenter : en un mot, tout un ensemble de qualités et de vertus vraiment exceptionnelles le rendit agréable à Dieu et aimable aux hommes.

Il avait une obéissance prompte et aveugle à l'égard des supérieurs, une affection profonde pour ses frères, une tendre dévotion à la divine Eucharistie, une piété toute filiale envers la très sainte Vierge, un attachement inviolable à l'oraison. Tant de vertu le conduisirent à une fin précieuse aux regards du divin Rémunérateur, vers l'an 1710. — (*Extrait de la vie du P. Vincent de Barjac.*)

1580 — A Faro, ville de Navarre, la V. Mère JEANNE D'ANTILLON. Sa fidélité aux observances et sa piété jetèrent un si grand éclat, qu'on décida de l'envoyer à Saragosse, l'an 1552, pour y fonder le monastère de Sainte-Foy. Instituée Prieure de la nouvelle maison, elle la gouverna vingt-deux ans avec une grande charité et une attention vigilante à promouvoir toujours la vie régulière. Cette vraie servante de Dieu conserva, sa vie entière, un respect profond et une dévotion tendre pour l'adorable Sacrement de l'autel. C'est ce qui l'obligeait à se préparer si soigneusement à la sainte Communion. Quand elle devait recevoir cette divine nourriture, elle avait coutume de se prosterner à terre pendant plusieurs heures de la nuit, pour adorer la Majesté infinie, cachée sous les voiles eucharistiques, et reconnaître en même temps son indignité personnelle; après son oraison, elle s'infligeait une rude discipline. Les autres nuits, elle donnait également un temps considérable à la prière. On l'élut Prieure en deux autres monastères, après qu'elle eut gouverné celui de Saragosse; mais Dieu, voulant la récompenser de ses labeurs, l'appela à lui, vers l'an 1580. La V. Mère avait tenu, par humilité et ferveur, à recevoir à genoux les derniers sacrements. — (*Diago.*)

1597 — A Valladolid, au monastère de la Mère de Dieu, la V. Sœur ALDONCE DE GUZMAN, illustre par sa sainte vie. Quoique d'une constitution délicate, elle ne ménageait nullement sa santé. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de l'Avent et du Carême, toute la période comprise entre l'Epiphanie et la Purification, enfin tous les vendredis et samedis de l'année. Le reste du temps, sa nourriture consistait en quelques légumes et fruits. Chaque jour, elle employait environ sept heures à l'oraison mentale, exercice qu'elle continua même au milieu des infirmités de la vieillesse. Une fois par semaine, elle récitait le Psautier en se tenant debout, et tous les mercredis, jeudis et vendredis de l'année, disait l'office des Ténèbres de la semaine sainte. Elle tenait tant à la prière du bréviaire que, le jour même de sa mort, elle ne manqua pas de réciter les Matines. La crainte des jugements de Dieu l'entretenait dans les sentiments d'une humilité profonde et l'impressionnait au point d'en être toute bouleversée. Ce fut par cet âpre sentier que Dieu conduisit la vénérable Mère au sommet de la perfection. Le « Jour des Ames », suivant le langage liturgique, il la fit entrer dans la gloire promise à ceux qui le craignent et se confient en Lui. — (Lopez, P. III. L. II, ch. 51).

1662 — A Chalon-sur-Saône, la très vertueuse Sœur ANTOINETTE JOLY, Converse. Quand elle se présenta au monastère, elle n'avait aucune idée des pratiques de la vie religieuse; mais ce qui tient du prodige, c'est que cette pauvre fille des champs devint en très peu de temps si dévote et si affectionnée à l'oraison que, les dimanches et jours de fêtes, elle y employait sept ou huit heures, en présence du Saint-Sacrement. Pendant sa retraite annuelle, la pieuse Sœur ne s'en éloignait pour ainsi dire pas, ainsi que le jour du mois qu'elle se réservait, avec l'autorisation de la Mère Prieure, pour faire une récollection extraordinaire. En dehors de ces circonstances, bien que ses occupations ne lui permissent pas de rester ainsi au chœur, elle priait néanmoins sans cesse, soit mentalement, joignant ainsi l'office de Marie à celui de Marthe, soit vocalement, par la récitation de son Rosaire qu'elle tenait toujours en mains. Elle s'en était fait une si douce habitude, qu'en rendant le dernier soupir et n'ayant plus de connaissance, elle remuait encore les lèvres comme pour murmurer ses chers *Ave Maria*. Les vertus qui accompagnent l'esprit d'oraison ne manquèrent pas à notre Sœur Antoinette; notons surtout la joie spirituelle au service de Dieu et du prochain. Cette allégresse divine paraissait sur son visage et en toutes ses actions. Dieu la disposa au dernier passage par une douloureuse hydropisie, qui éprouva sa patience durant près d'une année, et la conduisit au port de l'éternité au jour anniversaire de sa profession, et à l'heure même où elle l'avait faite. — (*Mém. de Chalon.*)

1694 — A Saint-Etienne en Forez, la Sœur JEANNE DE SAINTE-CATHERINE PIERREFORT. Son père, citoyen de la ville, était secrétaire

du domaine de la Reine. Elle commença avant l'adolescence à porter le joug du Seigneur, étant entrée au monastère comme pensionnaire à l'âge de 11 ans, et ayant reçu à 14 le saint habit. Elle déploya un zèle admirable pour le bien de la communauté en remplissant divers emplois, notamment celui de Procureuse. Ce dernier office lui donna occasion de surveiller des constructions importantes, et aussi de prouver sa cordiale charité pour toutes ses Sœurs, qu'elle servait avec une tendresse de mère. De longues et cruelles infirmités mirent en relief sa patience inépuisable. Jamais on ne l'entendit se plaindre, mais au contraire remercier avec effusion pour les moindres soins. Sitôt que le mal lui laissait un peu de relâche, elle reprenait avec grande exactitude l'assistance à l'office divin et aux autres exercices réguliers. Sans cesse poursuivie par la crainte des jugements de Dieu, elle se confessait fréquemment et avec des sentiments de douleur qui firent dire au directeur de sa conscience : « Si je ne l'avais pas connue, je l'aurais prise pour une grande pécheresse. » Elle avait une si grande dévotion à tous les saints qu'elle ne passait aucun jour sans réciter leurs Litanies. Après quinze années de souffrances pour ainsi dire continues, il se forma au genou un abcès qui amena promptement la mort. La vénérable Sœur reçut avec piété les secours de l'Eglise et expira doucement, à l'âge de 55 ans. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)





IV NOVEMBRE

Le Bienheureux JEAN LE TEUTONIQUE

quatrième Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ()*

(1180-1252)



PERSONNAGE extraordinaire, écrit le P. Mortier, (1) Jean le Teutonique eut l'incomparable bonheur de présider aux destinées de l'Ordre de Saint-Dominique, alors qu'il atteignait l'apogée de sa sainteté, de sa gloire, de sa puissance. »

Allemand d'origine, homme de noble race, Jean naquit vers 1180, au château de Wildeshusen, alors du diocèse d'Osnabrück, aujourd'hui de celui de Munster, en Westphalie,

Thomas de Cantimpré nous apprend que le Bienheureux, âgé d'environ dix ans, connut par révélation l'établissement futur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, son entrée dans cet institut, son élévation à l'épiscopat et différentes autres particularités de son existence,

Comme beaucoup de jeunes seigneurs de l'époque, il se rendit à l'Université de Bologne, puis à celle de Paris et y fit de brillantes études. Au rapport de toutes les chroniques primitives, il devint homme de haute science théologique et canonique, fort versé dans la connaissance des langues, parlant également bien l'allemand, l'italien, le français et le latin,

(*) *Chronic. Humbert.* ; Th. de Cantimpré S. Antonin et tous les principaux historiens de l'Ordre de Saint-Dominique.

(1) *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, I, p. 287.

En 1212, Jean avait trente-deux ans et terminait ses études, lorsque l'empereur Frédéric II, revenant de Rome, passa par Bologne : il s'attacha à la personne du prince et le suivit en Allemagne.

Dans sa nouvelle carrière, le jeune seigneur ne perdit rien au regard de la vertu. Son naturel doux et facile, sa retenue, sa rare prudence, son profond savoir et les autres qualités dont le ciel avait orné son âme lui acquirent au contraire l'estime de tous les courtisans et surtout celle de l'empereur. Frédéric le prit en affection et lui aurait ouvert la voie aux honneurs, si le Bienheureux n'eût été appelé à une vocation plus sublime selon la foi. Du reste, le séjour de Jean le Teutonique à la cour impériale ne dura guère que six ans. En 1219, nous le retrouvons à Bologne, se préparant à conquérir le grade de Maître ès droit, et l'année suivante, recevant l'habit religieux des mains de saint Dominique, à l'occasion du premier Chapitre général de l'Ordre.

Son noviciat achevé et sa profession faite, Jean fut envoyé à Strasbourg, ville où il résida longtemps à diverses reprises, ce qui lui valut de la part de certains historiens le surnom de « Jean de Strasbourg ».

Bientôt le Pape Honorius III l'associa en qualité de Pénitencier au cardinal Conrad, moine cistercien, évêque de Porto, chargé de prêcher aux peuples de langue allemande la croisade en faveur des Lieux saints.

La reprise de Damiette par les musulmans, l'an 1221, avait remis en péril les affaires de Palestine, et si l'on n'y portait un prompt remède, les résultats obtenus depuis un siècle par les armes chrétiennes menaçaient ruine.

Conrad et Jean le Teutonique commencèrent, en 1224, leurs prédications. Le succès en fut extraordinaire. Il arriva même à notre Bienheureux quelques curieuses aventures qui firent éclater la sainteté de son ministère.

Un jour qu'il prêchait à Bâle, un des habitants prit la croix avec son fils qui était chanoine. Dès que sa femme en eut connaissance, elle s'écria furieuse : « Qu'autant de diables possèdent celui qui t'a donné la croix qu'il y a de feuilles à cet arbre ! » Elle fut aussitôt punie de cette imprécation. Son visage se tuméfia et la lèpre la saisit. Repentante de sa faute, l'infortunée fit appeler en toute hâte Frère Jean et se confessa. L'homme de Dieu lui imposa les mains et elle fut guérie. Son fils, le chanoine, témoin du miracle, en fut si vivement

touché, qu'au lieu de prendre la croix, il entra dans l'Ordre des Prêcheurs, où « il devint, dit Gérard de Frachet, un prédicateur plein de grâce et un très utile Prieur ».

Une autre fois, Jean le Teutonique avait convoqué le peuple au dehors de la ville, dans un champ très vaste où la foule pouvait tenir à l'aise. Or, il advint qu'un grand seigneur avait choisi l'endroit même pour un combat singulier. Malgré les prières et les observations du prédicateur, il ne cessait de troubler le sermon. Jean se tourna vers Dieu, le suppliant de faire ce que lui-même ne pouvait obtenir. Subitement le seigneur fut saisi de folie furieuse, et ses gens durent l'emmener à la hâte. Le discours terminé, cet homme prit la croix et fut guéri. » (1)

A cette même époque se rapporte la vision du V. Eberard, abbé cistercien de Salem, près de Constance.

Une nuit, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Demain je t'enverrai mes chevaux : aie soin de les bien ferrer. » Le saint homme, se réveillant, ne comprit rien à ces paroles. Le lendemain, deux Prêcheurs, dont l'un était Jean le Teutonique, se présentèrent au monastère. L'abbé les accueillit avec déférence. Comme leur costume lui était inconnu, il demanda discrètement à quel Ordre ils appartenaient, pourquoi ils portaient un habit de deux couleurs, un bâton à la main et des livres sous le bras. Frère Jean lui expliqua gracieusement le symbolisme de leur habit qui rappelait ces coursiers vigoureux, aux couleurs variées, que le prophète Zacharie avait aperçus courant à travers le monde... Ce fut un trait de lumière pour le vénérable abbé, l'intuition de sa vision nocturne. Sur-le-champ il fait apporter des chaussures solides et des vêtements neufs. « Vous êtes, dit-il, les chevaux que le Seigneur m'a montrés en songe. » Et, dès lors, il devint ami et bienfaiteur de l'Ordre (2).

En 1227, Honorius III, préoccupé des souffrances des chrétiens en Orient, revint à la charge auprès de ses prédicateurs de la Croisade, et, le 11 janvier, adressa une bulle à Jean le Teutonique pour stimuler son zèle et le soutenir dans son apostolat. L'intrépide religieux fit remarquer respectueusement au Souverain Pontife que les croisés ne faisaient pas défaut, le chef seul manquait, L'empereur Frédéric, qui avait promis d'être ce chef, ne tenait aucun compte de ses engage-

(1) *Vit. Frat.*, p. 229. Edit. Reichert, O. P.

(2) *Vit. Frat.* p. 35 Ed. Reichert.

ments. Elevé sous la tutelle de l'Eglise et payant d'ingratitude les pontifes romains, ce monarque n'avait cessé de prodiguer au Saint-Siège, quand il sentait le besoin de son secours, promesses et témoignages de dévouement, et ce besoin disparu, s'était dérobé chaque fois sous de futiles prétextes. Honorius vint à mourir, emportant dans la tombe un reste d'illusion sur cet homme qu'il aimait.

Sous Grégoire IX, son successeur, Jean le Teutonique reparaît en Allemagne avec le cardinal Othon de Tournai. Le traité de San-Germano, en 1230, mit fin au but premier de leur légation ; mais une mission secondaire leur restait, celle de rétablir la discipline ecclésiastique dans les pays germaniques. Le cardinal confia ce soin à notre Bienheureux, occupé qu'il était lui-même à d'autres affaires.

II. — Dans ces conjonctures, Jean le Teutonique fut nommé Provincial de Hongrie. Rien de bien positif ne nous a été transmis sur son administration, qui dura peu. Deux ans à peine s'étaient écoulés, que Jacques, cardinal-évêque de Palestrina et légat du Saint-Siège en Hongrie, le créait évêque de Bosnie, en remplacement du titulaire de cette Eglise, déposé comme hérétique.

La Bosnie dépendait alors de la Hongrie. Il y avait à Bosna, aujourd'hui Diakovar, un couvent de Frères-Prêcheurs : bonne fortune pour l'évêque élu, qui tombait dans un vrai pays de mission, où les Manichéens et les Grecs semaient l'ivraie à pleines mains.

L'entrée du B. Jean dans l'épiscopat avait été toute sainte, sa manière d'y vivre ne le fut pas moins. Ne s'étant assis parmi les princes de l'église qu'appelé de Dieu, comme Aaron sous la loi ancienne, il retraça fidèlement la conduite des Martin de Tours, des Jean Chrysostome, des Basile et des Grégoire. Son désintéressement, dit Thomas de Cantimpré, son amour pour les pauvres, son humilité, son zèle pour le salut des âmes le faisaient aimer de Dieu et des hommes. Son entretien personnel se réduisait à presque rien, *in usus proprios quasi nihil expendebat* : les indigents étaient seuls à bénéficier de ses revenus, montant à plus de huit mille marcs d'argent, somme relativement importante. Exact à faire la visite de son diocèse, il voyageait toujours à pied, chassant devant lui un petit âne qui portait ses livres et ses ornements pontificaux. A l'exemple de saint Augustin, il ne cessait de prêcher, d'exhorter son peuple avec une onction pénétrante. On remarquait en lui une tendresse particulière envers

les pécheurs : rien ne lui coûtait pour les ramener à la bergerie du Bon Pasteur. Aussi eut-il, en Bosnie, comme précédemment en Allemagne, un merveilleux succès. Toutefois la parole ne suffisait pas dans cette vaste région, désignée par Grégoire IX, « comme une terre inculte, sauvage, hérissée d'épines, un repaire de dragons et de scorpions ». Souvent le seul moyen de sauvegarder la sécurité publique était de lutter à main armée. C'est pourquoi le vaillant pontife engage l'évêque de Bosna à prêcher la croisade dans toute la Hongrie, et accorde aux volontaires du Christ les mêmes indulgences qu'aux croisés de Palestine. Bientôt il le charge de publier la sentence d'excommunication contre le roi André II, infidèle à la promesse faite par lui, de supprimer les abus les plus criants dans l'administration de son royaume. Tâche ingrate, s'il en fut ! Bien des difficultés surgirent : les choses, cependant, finirent par s'arranger, grâce à l'intervention de Jean le Teutonique et de divers autres personnages de grande prudence.

Mais tout en accomplissant avec un zèle constant ses obligations multiples, le saint évêque se prit à regretter sa cellule de moine et tenta auprès de Grégoire IX un essai de démission. Assurément, ce n'était point la fuite du travail qui le portait à quitter l'épiscopat. On le verra, redevenu simple Frère-Prêcheur, s'adonner aux fonctions les plus laborieuses de l'Ordre. L'humilité seule l'y poussa. Le Pape résista pendant deux ans ; vaincu enfin par les instances de l'homme de Dieu, il acquiesça, bien qu'à regret, à ses demandes réitérées.

III. — Jean le Teutonique rentra donc dans le cloître : il y rentra comme tout autre Frère, sous la dépendance absolue des supérieurs, notamment du Maître Général, sans aucune exception ni privilège, sans s'être même réservé la moindre pension. Le caractère indélébile qui le marquait au front parmi les pontifes ne lui fut point un prétexte de dispense au regard des Constitutions. Une seule fois il crut pouvoir invoquer sa dignité épiscopale ; ce fut pour repousser l'élection faite de sa personne au provincialat de Lombardie. Grégoire IX refusa de l'écouter. « Puisque l'ancien évêque de Bosnie, fit-il savoir par un Bref, a été remis selon ses désirs sous l'entière obéissance de l'Ordre, il doit en subir les conséquences. » Le V. Père se vit contraint de courber l'épaule pour recevoir le fardeau (1238).

A ce moment, la charge de Provincial de Lombardie n'avait rien d'attrayant. Liguée contre Frédéric, dont les peuples ne voulaient à

aucun prix accepter le joug, la Lombardie luttait avec un acharnement désespéré. La situation personnelle de Jean, ancien ami de l'empereur, était des plus délicates. Ses religieux éprouvaient certainement contre la domination allemande l'hostilité la plus vive. Par sa prudence, son tact, par son indépendance aussi vis-à-vis de Frédéric, il sut aplanir les difficultés, réconcilier les cœurs. On sentait bien qu'il n'avait d'autre but que l'honneur de l'Église et l'avantage des âmes. Dans ses courses apostoliques à travers la Lombardie, l'homme de Dieu rencontra plusieurs fois sur son chemin le terrible monarque. Et le prince, qui avait bravé l'indignation des peuples et la malediction de l'Eglise, se faisait petit devant ce religieux, qui ne craignait pas de lui donner de sévères leçons. Un jour cependant, le redoutable potentat voulut savoir si son rigide censeur était au-dessus des faiblesses humaines. Il l'avait pour hôte. Frédéric fait entrer clandestinement dans la chambre préparée au V. Père une femme de mauvaise vie; et lui-même avec plusieurs compagnons de débauche se dissimule de manière à tout voir sans être vu. Dès que le serviteur de Dieu aperçoit l'indigne créature, il s'avance, et d'un vigoureux soufflet la renverse à terre. Frédéric fut tellement édifié, que, malgré ses dérèglements, il ne douta plus jamais de la vertu de son ami. « Jean, dit Cantimpré, était à peu près le seul homme en qui l'empereur eût confiance. »

L'an 1240, saint Raymond de Peñafort s'étant démis du généralat au Chapitre de Bologne, Hugues de Saint-Cher, à qui incombait, comme Provincial de France, le soin de présider le Chapitre d'élection, convoqué à Paris l'année suivante, proposa aux suffrages de la vénérable assemblée Jean le Teutonique, qui fut élu à l'unanimité.

Dieu le fit connaître, pendant le conclave électoral, à un saint religieux du couvent. Ce Frère, s'étant mis en prières, fut pris d'un sommeil extatique. Il lui sembla que le B. Jean parcourait les cloîtres, assis sur un char de feu. A peine sorti de son assoupissement, le Frère dit à un autre religieux : « Le Provincial de Lombardie va être Général. » La vision se réalisa de tous points. « Car, dit le P. Mortier, Jean le Teutonique, nouvel Elie, dirigea le char de Saint-Dominique au milieu des splendeurs les plus éclatantes et à des hauteurs que jamais il ne dépassa depuis. »

IV. — Cependant le Bienheureux ne pouvait se résoudre à accepter la suprématie de l'Ordre entier. Il fallut que le B. Hugues de

Saint-Cher joignît à ses instantes prières toute la force de son éloquence pour le porter à se soumettre : ce que l'élu, dit Olmeda dans sa *Chronique des Maîtres Généraux*, fit enfin avec humilité, le cœur pénétré de douleur, craignant, s'il n'acceptait pas, de s'opposer à la volonté de Dieu, mais nourrissant le secret espoir d'abdiquer un jour, comme l'avait fait son prédécesseur immédiat. *Instante potissimum Hugone, Provinciali Franciæ, necnon Ordinis Vicario, humiliter et in timore Domini mœrens humerum supposuit, sperans et ipse aliquando cum Raymundo posse officium cedere*. Encore, ajoute le même auteur, qu'il n'ait jamais pu obtenir cette démission, *quamvis id nunquam obtinuerit*, il la demanda avec instance et sincérité dans tous les Chapitres qu'il présida, pendant les douze années de son généralat.

Ayant donc accepté, malgré ses larmes, Jean tourna toute son attention à conserver à sa famille religieuse cette bonne odeur, cette réputation éclatante qu'elle s'était acquise par son exacte régularité et son attachement à la saine doctrine.

Ce fut à ce Chapitre que parvint une lettre de Frédéric, dans laquelle ce monarque essayait de justifier sa conduite en jetant tous les torts sur Grégoire IX. « Pour vous, disait-il aux Pères Capitulaires, pour vous qui, par la pureté de votre foi, fortifiez la conscience des peuples chrétiens, et dirigez leur marche vacillante, en prêchant l'Evangile du salut et les enseignements de la grâce, prenez garde de donner une opinion contraire de vous-mêmes. Plusieurs de vos Frères parcourent le monde, dit-on, pour publier certaines lettres et agir contre nous et contre l'Empire, convaincus d'assurer le salut de leur âme en faisant opposition à notre autorité et en outrageant notre personne : — il s'agit de la Bulle d'excommunication dont la publication n'était pas faite pour plaire à l'intéressé, — que votre vénérable assemblée veuille bien prendre ma plainte en considération, et faire les ordonnances nécessaires pour détourner les Frères de ces actes considérés, de ce vagabondage et des conséquences fâcheuses qui en résultent. Ne serait-ce pas chose inconvenante qu'un Ordre comme le vôtre, destiné à être pour tous un sujet d'édification, tombât dans des questions irritantes et des querelles de partis ?... »

On ignore quelle fut la réponse des Capitulaires ; mais ils avaient prouvé que les Frères-Prêcheurs n'étaient hostiles ni à la personne de Frédéric, ni à sa maison, en choisissant pour chef de l'Ordre le religieux qui, au su de tous, lui gardait le souvenir d'une vieille amitié. C'était aussi, vu la haute sainteté de l'élu, donner à entendre

que, sous son impulsion, ses fils, dans les démêlés du monarque avec l'Eglise, suivraient la voie de leur conscience tout en évitant de froisser l'Empereur inutilement. La question reviendra dans le même sens aux Chapitres de Paris 1246, de Montpellier 1247 et de Paris encore 1248. Chargés d'office de publier la bulle d'excommunication, les Frères auront à braver une persécution effroyable. Mais si ces Chapitres négligent les menaces du potentat couronné, ils conseilleront toutefois avec une certaine anxiété la plus grande prudence, « Qu'on veuille bien, répètent-ils, tout en obéissant aux ordres du Pape, s'abstenir de manifester ses opinions personnelles et de débâter entre soi ou avec les séculiers sur ces affaires épineuses. »

A la suite de son premier Chapitre, Jean le Teutonique se rendit à Rome, pour saluer le Saint-Père Grégoire IX. « Mon très cher fils, lui dit le Souverain Pontife en l'accueillant, vous pouvez me regarder comme une enclume et vous servir de votre langue comme d'un marteau pour y battre et fabriquer tous les privilèges convenables à votre Ordre, et ceux mêmes qui ont été concédés à d'autres instituts : je les signerai, *Ego bullabo*. » Sur cette gracieuse invitation, disent les chroniques, quelques religieux se mirent à fouiller les Bullaires pontificaux, et transcrivirent toute une série de privilèges, extraits des principaux octroyés jusqu'alors par le Saint-Siège ; on les présenta à la signature de Grégoire IX et plus tard de son successeur Innocent IV, la mort ayant empêché le premier d'accorder tout ce qu'il avait promis. On peut voir dans Michel Pio la nomenclature de ces privilèges : nous en signalerons quelques-uns au cours du récit.

De Rome, Jean le Teutonique se rendit à Bologne, où était convoqué le Chapitre de 1242. Parmi les ordonnances de ce Chapitre, il en est une qui fixe à deux ans la durée du Priorat, à quatre celle du Provincialat, sauf des circonstances particulières également prévues.

L'année suivante, 1243, le Chapitre se réunissait à Paris. La sollicitude pour les études s'y fit surtout remarquer. A noter l'ordonnance recommandant aux Frères de ne pas étudier les livres des philosophes, et des païens, ou de ne le faire que rapidement : *In libris philosophorum vel gentilium non studeant, etsi ad horam inspiciant*. La sainte Bible, les œuvres des Pères doivent être le fonds de leurs études, et non pas les ouvrages des savants étrangers à la foi, qui ont si souvent donné dans des erreurs grossières, ou se sont enlacés dans de vaines subtilités, quoiqu'on puisse les lire pour délivrer la

vérité qu'ils retiennent captive et la leur enlever comme à des possesseurs injustes, suivant la remarque de saint Augustin : *tanquam ab injustis possessoribus*. — « Que les professeurs se gardent d'inventer des opinions nouvelles, » dit encore notre Général. Rien n'est plus propre, en effet, à entraver la perfection religieuse individuelle par suite de l'ogueil intolérable qui en résulte.

Il y avait, dit Gérard de Frachet, un Frère, excellent lecteur, homme très religieux et dévot pendant de longues années. Il eut le malheur d'émettre des opinions que des Frères plus instruits déclarèrent erronées. On l'avertit charitablement à plusieurs reprises de ne pas les enseigner. Rien n'y fit. Au Chapitre général, le Maître lui-même et les Définiteurs le supplièrent à genoux d'abandonner ses idées, afin de ne pas les contraindre à lui infliger une sévère pénitence. Il résista ; et un Frère vénérable, homme pieux et loyal, affirma avoir vu, à ce moment, un démon au-dessus de la tête du coupable et le dominant en souverain (1).

Ce maître si obstiné est-il l'auteur de dix propositions condamnées officiellement à cette époque par l'évêque de Paris, le chancelier et les régents de l'Université ? On ne sait. Toujours est-il que cette condamnation retentissante dut engager Jean le Teutonique à exiger de ses fils la plus grande circonspection dans leurs études et leur enseignement. Ordre fut donné aussitôt aux Frères de biffer dans leurs livres les propositions susdites.

Le Chapitre de 1243 terminé, le Général quitta Paris et vint à Anagni, présenter ses hommages à Innocent IV, élu le 24 juin de la même année. De retour à Rome, il obtint du Saint-Siège une décision, disons mieux, un privilège, qui lui fut adressé sous forme de Bref. D'après les Constitutions dominicaines, l'autorité du Maître Général commençait immédiatement après son élection, sans recours au Siège apostolique pour en recevoir confirmation. Il y eut sans doute, à ce sujet, des hésitations, des scrupules. Jean le Teutonique exposa au Pape l'usage de l'Ordre et le pria de l'approuver. Tout en reconnaissant que cet usage était sans précédent dans l'Eglise, Innocent IV voulut bien l'autoriser, le confirmer et l'imposer. Mais en même temps il donna pouvoir aux Définiteurs du Chapitre de casser ou déposer le Maître Général, quand nos Constitutions le demandent. Parlant de l'Ordre des Prêcheurs, le Pape daigne en relever l'éloge, le

(1) *Vita Fratrum*, P. IV, c. 19.

déclarant « florissant par la pureté de ses mœurs, brillant par l'éclat de sa science fécond par son attachement à la vérité, et, depuis son établissement dans l'Eglise, fidèle à s'avancer par de louables progrès. »

De Rome, le B. Jean se rendit à Naples, et eut la joie d'y rencontrer le futur Docteur angélique, saint Thomas, qui venait de recevoir les livrées dominicaines des mains du Prieur Agni de Lentino. Toutefois cette joie ne fut pas exempte d'inquiétude. Redoutant pour le jeune comte d'Aquin la tendresse de sa famille et le haut crédit dont elle jouissait auprès de l'Empereur, il jugea prudent d'éloigner le novice, se chargeant lui-même de protéger sa fuite et de l'accompagner jusqu'à Rome et au delà. On sait comment Fr. Thomas, se rendant en France, fut arrêté près d'Acquapendente, ramené dans les terres de sa famille et enfermé au château de San-Giovanni, d'où il put s'évader après une grande année de détention, gagner Naples et Rome, et se placer de nouveau sous la protection de Jean le Teutonique. Le Général, qui allait à Cologne, pour y célébrer son Chapitre, le prit avec lui et le remit entre les mains du B. Albert le Grand.

Le Chapitre de 1244, tenu à Bologne, aborda la question de la liturgie, question très complexe, qui ne parvint à une solution définitive que longtemps après. Le besoin s'imposait d'une uniformité absolue dans la manière de célébrer la messe et de réciter l'office divin. Une première tentative en ce sens avait été inaugurée sous le B. Jourdain de Saxe, mais sans résultat sérieux. Jean le Teutonique reprit la question et ordonna aux Définiteurs du Chapitre suivant, marqué pour Cologne, d'apporter les rubriques spéciales de l'Office de jour et de nuit, du Graduel et du Missel.

V. — En cette même année 1244, le Maître de l'Ordre reçut d'Innocent IV un Bref que certains auteurs prétendent, sans preuves bien certaines, lui avoir été adressé à la suite de plaintes portées par les Frères Mineurs. Ceux-ci auraient accusé en cour de Rome les Prêcheurs de recevoir des écoliers trop jeunes, auxquels on ne permettait pas de se retirer quand ils le voulaient, ou d'admettre des novices à la profession avant le terme fixé par le Saint-Siège. Insistant sur l'obligation stricte d'une année complète de noviciat, déjà imposée par Grégoire IX, le Pape en exige l'observation sous peine de nullité.

« Ce n'est pas seulement, dit-il, en faveur du converti, c'est-à-dire du novice, mais également en faveur du monastère que les Pères

de la vie religieuse ont institué le temps de probation nécessaire au converti pour connaître les difficultés de la règle, et au monastère pour apprécier les mœurs du converti. Dans la règle de saint Benoît, il est ordonné de se montrer difficile pour admettre les postulants. On doit les éprouver d'abord pour savoir, selon ce que dit l'Apôtre, *de quel esprit ils sont*, et leur faire expérimenter l'âpreté de la voie qui mène à Dieu. « Voici la loi, dit saint Benoît, sous laquelle tu désires marcher ; si tu veux l'observer, entre chez nous ; autrement, libre tu es venu, libre tu peux te retirer. » En outre, Grégoire, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, a imposé l'obligation d'un an complet de noviciat, avec toute liberté pour le sujet de se retirer dans l'intervalle. Or, il y a, paraît-il, quelques doutes à cet égard. Dans certains Ordres, l'habit du profès ne diffère en rien de celui du novice — c'est le cas pour l'Ordre des Frères-Prêcheurs — que désormais l'habit des profès soit béni en signe de distinction. Donc, malgré l'immense désir que vous avez d'attirer à votre Ordre des postulants pour les consacrer à Dieu, et afin d'éviter la perte des âmes qui proviendrait d'un zèle irréfléchi, Nous vous défendons, en vertu de la sainte obéissance, sous peine d'excommunication, par l'autorité des présentes, de recevoir à la profession qui que ce soit, avant un an révolu de noviciat, et d'empêcher qui que ce soit de se retirer pendant cette année de probation... Et s'il vous arrivait d'oser transgresser cette défense, Nous voulons que la profession faite en pareilles conditions soit nulle, et que le prétendu profès ne se regarde pas comme lié à votre Ordre et puisse se retirer en toute liberté. De plus, le supérieur qui l'aura reçu sera *ipso facto* inhabile à recevoir toute autre profession et soumis à la sanction pénale infligée dans votre Ordre aux fautes les plus graves.

« Donné à Civita-Castellana, le 15 des Calendes de juillet, l'an premier de notre pontificat (17 juin 1244).

VI. — De Bologne, Jean le Teutonique se rendit à Cologne, où il avait convoqué son Chapitre pour 1245.

C'était une innovation. Jusqu'alors, en effet, le Chapitre général se tenait alternativement à Bologne et à Paris. Lourde charge, pour ces deux maisons qui, avec leur personnel habituel, se trouvaient tous les deux ans mises en demeure de nourrir, pendant une douzaine de jours au moins, jusqu'à trois ou quatre cents religieux. Cette charge, on le conçoit, atteignait aussi les amis et les bienfaiteurs.

De plus, la célébration de ces solennelles assises était un événement auquel s'intéressaient évêques et seigneurs et jusqu'au menu peuple. Maintes cités réclamaient depuis longtemps l'honneur de recevoir dans leurs murs l'élite des religieux de l'Ordre.

Enfin, dit Sébastien d'Olmeda, les Frères allemands, hongrois, espagnols, contraints de se transporter chaque année à Bologne ou à Paris, se plaignaient que les Italiens et les Français étaient seuls à jouir paisiblement de la présence du Chapitre, sans éprouver les fatigues d'un pénible voyage. Pour ces raisons, l'assemblée générale de 1243 avait statué définitivement qu'à l'avenir tout Chapitre général désignerait le lieu où se tiendrait le Chapitre suivant, et l'on avait fixé Cologne pour 1245, celui de 1244 demeurant à Bologne.

Le B. Jean s'achemina donc vers Cologne, emmenant, comme nous l'avons dit, le jeune Thomas d'Aquin. C'est dans ce voyage, croyons-nous, que lui arriva la curieuse aventure racontée comme il suit par Thomas de Cantimpré. (1)

« Le Maître allait à pied, le bâton à la main, avec quelques compagnons, mendiant son pain sur la route. En passant par la Romagne, il demanda l'hospitalité à un prêtre, très pauvre lui-même. Exténué de fatigue, il s'assit sur un banc, songeant avec inquiétude aux moyens de se procurer des vivres pour lui et les siens. Tout à coup une petite corneille s'abat à ses pieds, les frappe plusieurs fois de son bec et prend son vol. Etonné de ce fait insolite, le Maître se lève, et aperçoit à terre une pièce d'argent large et épaisse, comme il n'en avait jamais vu. Il s'empessa de la remettre à son hôte, en le priant d'acheter avec cette monnaie de quoi sustenter ses compagnons et lui-même. »

Parmi les ordonnances du Chapitre de Cologne, signalons la défense faite à tous les religieux de se mêler en quoi que ce soit de procurer des bénéfices à leurs parents. — Les deux jours qui précèdent le mercredi des cendres deviennent jours de jeûne strict, avec nourriture quadragésimale. — Interdiction des aliments gras, ou simplement de la préparation au gras, à l'hôtellerie. — On ne souffrira point dans nos églises des tombeaux sculptés avec trop de recherche ou d'apparat. — On insiste sur les voyages à pied. Quiconque est incapable de les faire doit plutôt rester au couvent que d'user d'un véhicule quelconque. — Si l'on connaît de nouveaux miracles de notre

(1) *de Apibus* lib. III.

Père saint Dominique, outre ceux qui sont marqués dans sa Vie, ordre est intimé de les porter à la connaissance du Chapitre suivant.

La Vie à laquelle on fait allusion est celle du B. Jourdain, insérée dans son ouvrage *Des commencements de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*. Or, comme depuis qu'elle avait été écrite, il s'était opéré plusieurs miracles par les mérites du bienheureux fondateur, le Maître Général enjoignit au P. Constantin de Médicis, plus tard évêque d'Orvieto, de composer une Vie plus complète : travail que ce savant religieux conduisit à bon terme.

Enfin le Chapitre de 1245 reprit la question de la liturgie et nomma quatre Frères, choisis dans les Provinces de France, d'Angleterre, de Lombardie et d'Allemagne, pour corriger et unifier l'Office choral, dans la lettre, le chant, les rubriques, suppléant au besoin à ce qui serait défectueux. L'œuvre de ces commissaires fut, les années suivantes, reprise encore, revue, modifiée, et imposée à l'Ordre comme liturgie dominicaine authentique par le Chapitre de 1251, célébré à Metz.

VII. — En 1246, Jean le Teutonique présida son sixième Chapitre à Paris. Il y renouvela la défense, précédemment portée, de solliciter des bénéfices pour les parents, imposa aux itinérants eux-mêmes le jeûne du vendredi, prescrivit la création d'une *Etude générale* pour chacune des Provinces de Provence, Italie, Allemagne et Angleterre ; les villes désignées pour en être le siège furent Montpellier, Bologne, Cologne et Oxford. Enfin, il enjoignit aux religieux de se bien garder de contrôler les actes du Souverain Pontife, et de paraître favoriser l'empereur Frédéric, en paroles ou en actes. C'est qu'il ne manquait pas alors de personnages puissants, plus ou moins menacés par les rigueurs pontificales, et disposés à qualifier la conduite du Pape d'abus de pouvoir. « Il ne lui appartient pas, disaient-ils, de disposer de la couronne des rois. » En prêchant la déposition de Frédéric, comme ils le firent, sans forfanterie mais sans peur, les Frères encourageaient donc aisément la vengeance personnelle du monarque et pouvaient en même temps s'aliéner d'autres princes ou seigneurs.

A l'issue du chapitre de 1246, le Maître envoya à tout l'Ordre une Lettre encyclique, la première que nous trouvons sûrement avoir été écrite par nos Généraux. Si l'on excepte toutefois la lettre adressée aux Frères, en 1233, par Jourdain de Saxe, sur la translation du corps de saint Dominique, au B. Jean le Teutonique appartient donc l'inauguration

ration d'un usage pratiqué constamment depuis. On trouvera le texte de cette Encyclique à l'Appendice. Entre autres recommandations, le chef de l'Ordre insiste sur la bonne intelligence qui doit exister entre les fils de saint Dominique et ceux de saint François. « Les Prêcheurs, dit-il, doivent aimer les Mineurs, le leur témoigner par des paroles et des actes, les excuser et les défendre, s'ils entendent proférer contre eux de fâcheux propos, et s'ils ont à souffrir quelque chose de leur part, le supporter avec patience » N'oubliez pas, ajoute-t-il, que la sainte Eglise a conçu et engendré nos deux Ordres comme deux frères jumeaux. »

VIII. — En 1247, nous trouvons Jean le Teutonique présidant à Montpellier le Chapitre général. A ce sujet, Gérard de Frachet a consigné dans ses *Vies des Frères* le fait suivant :

« Les Frères s'étaient assemblés au chœur pour implorer, selon l'usage, les lumières de l'Esprit Saint. Or, dans la nombreuse assistance, qui les entourait de respect et de sympathie, se trouvait la sœur de Guy Fulco, depuis Pape sous le nom de Clément IV. Cette dame aimait ardemment l'Ordre des Prêcheurs. Quand elle résidait dans son château de Tarascon, elle donnait gracieusement l'hospitalité aux Frères voyageurs. Ayant appris la prochaine célébration du Chapitre général à Montpellier, elle était accourue pour jouir de cette grande solennité dans l'allégresse de son cœur. Quinze jours avant la Pentecôte, elle avait pris logement à Saint-Eloi et passait son temps à visiter ses proches et ses amis. C'était une sainte femme, très estimée pour sa piété. Ses visites ne furent pas inutiles. A toutes ses amies elle demandait avec insistance combien chacune voulait réciter de *Pater* et d'*Ave* pour solliciter de Dieu l'effusion du Saint-Esprit sur le Chapitre. On n'osait lui refuser, mais parfois la promesse s'arrachait péniblement, et le futur Pape qui raconte ces détails dans une lettre aux Pères de Montpellier, ajoute : « On ne peut que louer et admirer la dévotion de cette sainte femme. Estimant peu de chose de faire aux Prêcheurs toutes les aumônes matérielles que lui permettait sa fortune, elle imagina cette quête spirituelle de prières, persuadée que Dieu, si fidèle dans ses promesses, ne pourrait pas leur refuser sa bénédiction. »

En effet, Marie de Tarascon fut exaucée au delà de ses désirs.

« Elle se trouvait donc, avec une sœur à elle, dans l'église de nos Pères, le jour de la Pentecôte. Les religieux allaient commencer Tierce

solennellement; la pieuse dame, humblement prosternée, suppliait Dieu de répandre l'Esprit Saint sur eux. Et voici qu'au moment où le chantre entonnait le *Veni Creator*, elle vit une flamme immense descendre du ciel et envelopper les Frères jusqu'à la fin de l'hymne. Joyeuse au fond du cœur, elle ne dit rien à personne, et le soir, assista aux Complies. Lorsque les Frères chantèrent à la Vierge la douce antienne *Salve Regina*, la sainte femme vit la Reine des anges apparaître, aller à chaque rang des Frères, s'incliner devant chacun pour lui rendre son salut, puis se placer entre les acolytes jusqu'à la fin de l'oraison. Trois jours de suite aux Complies, Marie de Tarascon jouit de la même vision. Elle n'en parla ni à sa sœur ni aux Frères. Mais, peu de jours après, saisie d'une grave maladie et sentant sa fin approcher, elle révéla le secret à son frère d'abord, Guy Fulco, puis à sa sœur, au Prieur d'Arles et à trois autres Frères. Elle mourut peu après, et son corps fut enseveli dans le cimetière des Frères-Prêcheurs d'Arles, parce qu'il n'y avait pas encore de couvent dominicain à Tarascon (1) ».

La grave question qui, à cette heure, semblait capitale pour l'Eglise fut de nouveau agitée dans le Chapitre de Montpellier et le suivant, tenu à Paris. Le 20 mars 1247, Innocent IV adressa au Maître Général une nouvelle Bulle, justifiant sa conduite et rappelant que Frédéric a été jugé, condamné, déposé dans un Concile. Les Frères avaient-ils pris trop à la lettre la recommandation de prudence faite par les Chapitres précédents? Le Pape insiste, et ordonne aux Prêcheurs de réunir les fidèles les dimanches et jours de fêtes, et de promulguer devant eux la sentence d'excommunication. S'il en résulte pour eux-mêmes des conséquences funestes, comme il est à prévoir, qu'ils supportent tout pour la pleine rémission de leurs péchés, ainsi qu'il convient aux athlètes de la foi, de la justice, de la liberté ecclésiastique. Jean le Teutonique reçut cette Bulle, adressée également aux Provinciaux, et prit grand soin que chacun de ses fils s'intéressât avec ardeur aux affaires de l'Eglise et en assurât le succès, suivant ses moyens.

A l'adresse des évêques de l'Ordre, fut portée l'admonition de se conformer pour l'habit extérieur et le train de maison à tout ce qui ne serait pas en opposition, dans les Constitutions, avec leur dignité et leurs devoirs. Ordre aux Provinciaux de rappeler immédiatement les religieux laissés comme compagnons aux évêques de l'Ordre,

(1) *Vita Frat. P. I. c. 7, § 4.*

si ces derniers refusent d'accepter cette injonction. A signaler de rudes pénitences, telles que jeûnes au pain et à l'eau, disciplines, Psautier à réciter, pour ceux qui se sont permis contre la règle de l'Ordre — *contra formam Ordinis* — de se présenter à la cour, et pour ceux qui les y ont autorisés.

« Homme de bien, remarque le P. Mortier, Jean le Teutonique avait d'instinct l'horreur du mal et le poursuivait à outrance. Le B. Humbert de Romans, entre autres titres de louanges, lui donne celui de *Persecutor malitiæ*. On sent, en effet, dans les actes de ses Chapitres généraux l'empreinte de sa rigueur disciplinaire. Des sanctions pénitentielles sont infligées sans miséricorde à tous les délinquants, les plus élevés en dignité comme les plus humbles. S'il s'agit de pauvreté, il veut qu'elle soit réelle, selon l'esprit de saint Dominique. Le couvent, l'église doivent garder l'apparence modeste, si chère au B. Patriarche. Il entend que rien ne sente la richesse acquise, qui amasse pour le lendemain, comme seraient des viviers, des vignes, dont le produit ne paraîtrait pas nécessaire à la communauté (1). »

Paris et Trèves réunirent les Chapitres de 1248 et 1249. On y porta des règlements de discipline intérieure : pauvreté dans les habits ; pratique du silence ; vigilance dans les rapports avec les femmes ; on prescrit l'inclination de la tête et des épaules, lorsque le nom de Marie ou celui de saint Dominique est prononcé dans les oraisons de la liturgie ; il est fait une ordonnance touchant le consentement à donner par le Provincial et le couvent pour la réception d'un religieux ; etc. . .

Nous ne pouvons passer sous silence la lettre adressée au roi saint Louis, près de s'embarquer pour la Croisade.

« A l'illustre prince, le seigneur Louis, par la clémence de Dieu, roi des Français : Frère Jean, Maître de l'Ordre de Prêcheurs, et les Définites du Chapitre général du même Ordre, célébré à Paris : Salut et règne éternel avec le Roi des rois.

« Au jour où votre Excellence a pris respectueusement la croix pour honorer le Roi éternel, Jésus-Christ, notre Sauveur, vous nous avez demandé avec dévotion et humilité de vous soutenir par les armes de la milice spirituelle, dont les camps des religieux doivent être largement munis : nous vous l'accordons de grand cœur. En vertu des présentes Lettres, dans l'Ordre entier, chaque Frère prêtre

(1) *Passim*.

célébrera pour vous, pendant cette sainte expédition, trois messes : une du Saint-Esprit, une de la sainte Croix, une de la glorieuse Vierge Marie. Nous décrétons, en outre, qu'à toutes les messes conventuelles, on fera mémoire spéciale de vous et de votre famille. Chaque semaine, dans toutes nos maisons du royaume de France, un Frère offrira le saint sacrifice à votre intention. Et lorsque la clémence divine vous retirera de ce monde, nous voulons que les Frères prêtres fassent à votre intention pour les messes, et les Convers pour les suffrages de prières, comme ils sont tenus de faire pour le Maître Général de l'Ordre après son décès.

« Donné à Paris, l'an du Seigneur 1248, pendant le Chapitre général. »

IX. — Jean le Teutonique convoqua son dixième Chapitre à Londres en 1250. Il y déclara que les Frères menuisiers ou sculpteurs ne feraient point d'ouvrages trop curieux ou enjolivés. A propos du silence, il régla que le Frère coupable d'avoir parlé six fois sans permission, entre deux chapitres conventuels, prendrait un repas à terre, au pain et à l'eau. On rappelle la défense portée précédemment d'inviter des séculiers au réfectoire les jours de la dédicace de nos églises et de la fête de saint Dominique. La plus grande frugalité est encore recommandée pendant la célébration du Chapitre ; là où l'usage du vin n'est pas commun, on ne doit ni en mendier, ni en acheter. Tous les religieux, Prieurs et autres, doivent se montrer zélés à bâtir de nouvelles églises dédiées à notre Père saint Dominique.

Nous avons vu plus haut qu'au Chapitre de Cologne, le Général avait désigné quatre religieux pour mettre en ordre l'Office liturgique. La correction froissa beaucoup d'usages locaux : pour apaiser les plaintes, le V. Père enjoignit aux quatre délégués, en rémission de leurs péchés, de se trouver à Metz, à la Toussaint suivante, pour reviser leur travail et le réunir en un seul volume, dans un agencement propre à étouffer les réclamations et les critiques. En attendant, défense est faite à tout autre religieux de transcrire des livres ou de corriger quoi que ce soit touchant cet objet.

A l'issue du Chapitre parut la lettre suivante :

« A tous nos chers frères en Jésus-Christ, aux Prieurs et aux couvents des Frères-Prêcheurs de la Province de Provence, Frère Jean, leur serviteur inutile, du même Ordre : joie et salut dans l'Esprit consolateur.

« Pressé tous les jours par le zèle que nous avons pour votre avancement et pour votre salut, et accoutumé à vous écrire chaque année une lettre d'exhortation, nous allons, au sortir de ce Chapitre, vous payer cette sorte de tribut annuel, que notre charge, ou pour mieux dire, notre charité nous impose, dette toutefois qui s'augmente, pour ainsi dire, à mesure que nous paraissions nous en acquitter.

« C'est pourquoi, très chers Frères, qui êtes la joie de notre cœur, nous vous conjurons, par la miséricorde de Dieu et la charité de l'Esprit Saint, de faire en sorte qu'au milieu des vicissitudes mondaines et des flots d'une mer agitée par les désordres des impies, après vous être retirés, grâce à Dieu, dans la nacelle de la Religion, vous tendiez incessamment, par l'ardeur de vos désirs et la continuité de vos travaux, vers le port bienheureux de la patrie céleste.

« Que votre foi vous élève au-dessus des furieux orages des tentations et des adversités diverses; marchez avec confiance et joie vers Jésus-Christ, *qui règne sur la puissance de la mer et apaise les mouvements de ses flots* (1); hâtez-vous, mes bien-aimés, d'entrer dans le lieu du repos, vous qui pressez les autres d'y entrer. Soyez vigilants, vous qui portez les autres à la vigilance. Versez partout des rayons de pureté et de sainteté, vous qui animez les chrétiens à la sanctification de leurs âmes. Prêchant partout l'humilité et l'obéissance, ressemblez au Fils de Dieu, Jésus-Christ, dont l'humilité et l'obéissance ont été sans exemple, afin que, par des actions dignes de votre profession, vous fassiez honneur à votre état, lequel n'est autre que celui des anges, envoyés pour exercer un ministère de salut en faveur des hommes. Marchez devant Dieu, et soyez fidèles à édifier le prochain par toute sorte de bons exemples. Remplissez-vous d'un feu divin pour prêcher avec zèle, et de salutaires conseils pour entendre avec fruit les confessions. Ecoutez attentivement, méditez sans cesse, lisez avec soin les saintes Ecritures et la loi toute pure du Seigneur qui convertit les âmes : faites-en la règle de votre conduite. Attachez-vous à l'étude des choses utiles, et ne perdez pas votre temps à celle qu'inspire une vaine curiosité. Et parce qu'il est à propos que votre langue, consacrée par les discours les plus saints, soit employée à régler la charité et non pas à nourrir la vanité, il faut que votre entretien, toujours accompagné d'une douceur édifiante,

(1) Ps. 88. 10.

soit assaisonné du sel de la discrétion, pour être agréable et salutaire à ceux qui vous écoutent. Reprenant ensuite le silence qui, comme un sage censeur, vous reprochera vos fautes, fondez votre or et votre argent, faites une balance pour peser vos paroles, et un frein pour retenir votre bouche. Que vos discours soient vifs et efficaces, sans vanité, sans détour, sans amertume : *car la langue pacifique est un arbre de vie* (1). Qu'ils soient saints et irrépréhensibles, afin que nos adversaires rougissent, n'ayant aucun mal à dire de nous; que le prochain en soit édifié et que la grâce de Dieu se répande sur tous. Ayez des cœurs brûlants de zèle pour le salut des âmes, mais d'un zèle continu, dirigé par la raison, réglé par la discrétion, tempéré par la douceur. Et parce que, dans l'état d'élévation où notre profession nous place, nous sommes exposés aux yeux d'un certain nombre, qui attendent de nous plutôt des exemples de vertu que des discours de piété, mettons la main à des œuvres fortes : que nos doigts distillent la myrrhe la plus excellente, que la mortification règne dans nos divers exercices, faisons paraître une grande constance au milieu des plus rudes adversités, afin que par la patience et la joie que nous donne l'Écriture sainte, concevant une ferme espérance des biens éternels, nous ayons sur la terre la satisfaction de goûter par avance cette douce tranquillité d'esprit dont nous jouirons pleinement dans le ciel. Adieu, mes très chers Frères, fortifiez-vous dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, et souvenez-vous dans vos prières de votre serviteur inutile et de ses compagnons de voyage. Fait à Londres, dans le Chapitre général. »

Le texte qui nous est parvenu est adressé seulement aux Frères de la Province de Provence, alors unie à celle de Toulouse, mais il y a toute apparence que la lettre regardait toutes les Provinces de l'Ordre, à chacune desquelles on l'envoyait, en mettant l'adresse propre, parfois même, en ajoutant ou en changeant dans le corps de la circulaire quelque chose qui pouvait convenir ou ne pas convenir à telle Province en particulier.

Après avoir visité la Province d'Angleterre, qui comprenait aussi l'Ecosse et l'Irlande, Jean le Teutonique se rendit à Metz, où il présida son onzième Chapitre, l'an 1251. Il enjoignit aux Provinciaux de prendre un soin spécial de l'éducation des enfants qui suivaient nos écoles, en sorte que, non seulement ils fussent purs et innocents dans

(1) *Lingua placabilis lignum vite*. Prov. XV, 4.

leurs mœurs, mais encore instruits dans la religion, et habitués à fréquenter les sacrements, celui de Pénitence surtout. Une autre recommandation fut faite à l'adresse des Frères, Clercs ou Convers, revenant de ville ou de campagne, lesquels se garderont bien d'entretenir les religieux de la maison des séditions ou guerres dont ils auraient entendu parler, ou de toute autre chose capable de fomenteur des contestations inutiles.

Enfin, le douzième et dernier Chapitre général présidé par notre Bienheureux fut celui de Bologne, en 1252. On priva des suffrages de l'Ordre, pendant leur vie et après leur mort, tous ceux qui, résidant hors du cloître, soit chez les évêques, soit ailleurs, n'observent ni les jeûnes, ni l'abstinence, ni la manière de vivre ou de se vêtir propre à l'Ordre; on réserva au Maître Général, ou aux Provinciaux par délégation, de relever de cette privation de suffrages, après un sérieux amendement.

Maintes fois précédemment dans ses Encycliques, le B. Jean avait fait de sévères admonestations pour établir ou maintenir la paix et la bonne entente avec les prélats et le clergé séculier. Depuis la Bulle d'Innocent IV (1245) qui coupait court à la guerre injuste faite aux Frères et vengeait leur liberté, Jean de Teutonique ne manqua aucune occasion de rappeler, et au besoin d'imposer à ses fils, la déférence et le respect envers les ecclésiastiques séculiers. En 1246, il s'exprimait ainsi : « Honorez les évêques et les prélats des Eglises, auquel a été confiée la garde du troupeau du Seigneur; ayez pour eux le plus grand respect, afin que vous voyant fils vraiment humbles, ils se montrent bienveillants, vous protègent avec sécurité et invitent leurs subordonnés à entendre de votre bouche la parole de Dieu. Attirez-les par vos mérites et par vos bons exemples; surtout n'ayez pas la prétention d'élever votre science et votre vie au-dessus de la leur, en les traitant en face avec mépris, car si leurs mérites sont inférieurs, la dignité de leur office les rend très vénérables. »

Au Chapitre de Bologne, des recommandations semblables furent renouvelées. Le saint Général ordonne à tous ses religieux de porter, autant qu'il dépendra d'eux, le peuple fidèle à professer pour les évêques et les curés tout le respect et toute la soumission que requièrent leur rang et leur dignité.

On inséra dans les Actes, après en avoir donné lecture publique, la lettre suivante du cardinal Hugues de Saint-Cher, touchant la solennité de la fête de saint Dominique, qui était par trop négligée

en plusieurs endroits de sa légation. Cette lettre fut adressée ensuite aux archevêques, évêques, abbés, prieurs, doyens, archidiacres, recteurs et vicaires des Eglises d'Allemagne, de Dacie, de Bohême, Pologne, Moravie.

« Alors que la fin des siècles approche, que la dernière heure du monde tend rapidement à son terme, et que le feu de la charité se refroidit dans le cœur d'un grand nombre, le Seigneur s'est réservé quelques nobles personnages, cachés sous les ombres d'un corps mortel, comme le soleil sous la nuée. Mais le voile ayant été levé par la dissolution de cette maison de fange, d'éclatants miracles ont répandu d'abondants rayons de lumière, et l'odeur pénétrante de leurs vertus a révélé que le Seigneur est admirable dans ses saints. C'est dire que le Pasteur éternel des Pasteurs a de toute éternité résolu d'établir certains hommes conducteurs du troupeau, et de consommer heureusement leurs travaux, en rendant leur conduite parfaite, afin que, devenus par leurs bonnes œuvres les modèles de ceux qu'ils dirigent, ils les empêchent de s'égarer, les mènent dans le chemin du salut et leur fournissent les moyens de mériter la récompense éternelle. Il n'y a pas longtemps que notre Saint-Père Grégoire I^{er}, d'heureuse mémoire, assuré par plusieurs miracles de la sainteté du B. Dominique, premier père et illustre Maître de l'Ordre des Prêcheurs, l'a canonisé, voulant que sa fête soit célébrée solennellement par toute l'Eglise le 5 du mois d'août (1).

« Et c'est avec raison qu'un si grand homme reçoit de tels honneurs, puisque, durant son pèlerinage terrestre, il se conduisait selon l'esprit, non seulement en ne cédant pas aux mouvements de la nature corrompue, mais encore en les comprimant avec vigueur. Il observait une vraie pauvreté dans sa nourriture, ses habits, tout son extérieur. Son oraison était continuelle, sa compassion pour les pauvres sans réserve, son zèle pour le salut des âmes des plus ardents. La prospérité ne l'endormait point et l'adversité le trouvait inébranlable. Les vertus qu'il a pratiquées, les miracles qu'il a opérés de son vivant révèlent assez combien il fut grand ici-bas. Mais voulons-nous savoir à quel degré de gloire il a été élevé dans le ciel? Interrogeons les foules qui vont à son tombeau. Là, les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'usage de l'ouïe, les morts reviennent à la vie, les malades à la parfaite santé : prodiges très fréquents par la grâce de Dieu.

(1) Primitivement la fête de saint Dominique se célébrait le 5 août.

Personne donc ne doit estimer petite la gloire d'un tel saint. Maintenant, en effet, exempt de toute peine, il repasse dans la joie de son cœur sa vie écoulée et se réjouit à proportion de ses années de souffrances et de ses jours d'humiliations. A présent, il considère, dans l'agréable transport de son âme, tant de périls courus autrefois, de travaux endurés, de victoires remportées; pour toutes ces choses, il attend avec une confiance ferme et certaine la glorification de son corps et l'avènement du Dieu Sauveur, qui ressuscitera et transformera ce corps vil et abject, pour le rendre semblable à son propre corps glorifié. Assurément il paraît inutile d'ajouter de nouveaux ordres à ceux que le Vicaire de Jésus-Christ a donnés; car la puissance de l'autorité d'où émanent les prescriptions pontificales ne saurait être balancée ou affaiblie par aucune autre plus complète ou plus étendue. A raison, toutefois, de la négligence et torpeur de quelques hommes restés sourds jusqu'à présent à ces commandements apostoliques; pour remédier à cet abus et empêcher qu'on ne mette sous le boisseau une flamme si lumineuse et digne bien plutôt d'être placée sur le chandelier, afin d'éclairer quiconque est par la foi membre de l'Eglise universelle: nous vous commandons par l'autorité dont nous sommes revêtu, à tous en général et à chacun en particulier, de célébrer et de faire célébrer par vos subordonnés, les ecclésiastiques surtout, chaque année, dans vos églises et dans vos monastères, la fête de saint Dominique, le cinquième du mois d'août, avec Office de neuf leçons pour les chanoines et de douze pour les moines. Nous vous ordonnons encore d'insérer cette fête dans vos calendriers et vos martyrologes et de joindre dans vos Litanies le nom de saint Dominique à celui des autres saints confesseurs. Et afin de vous porter plus vivement, vous et vos sujets, par l'espoir de quelque rémunération spirituelle, à vous plier aux ordres reçus, nous appuyant avec confiance sur la bonté du Dieu tout-puissant et sur les mérites et l'autorité des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et du B. Dominique lui-même, nous accordons miséricordieusement la rémission de soixante jours de pénitence à tous ceux qui, vraiment contrits et confessés, solenniseront ladite fête de saint Dominique et visiteront en ce jour, avec une dévotion convenable, l'église où l'on en fait l'office.

« Donné à Liège, le premier jour de janvier et la dixième année du pontificat de notre Saint-Père le Pape Innocent IV, c'est-à-dire l'an 1252. »

X. — Vers cette époque, Jean le Teutonique, préoccupé d'arrêter le mouvement qui emportait les religieux vers l'épiscopat, parce qu'il le considérait comme un acheminement à la ruine de l'Ordre dont les meilleurs sujets lui étaient enlevés, conjura Innocent IV d'interdire aux Frères d'accepter cette dignité sans l'autorisation préalable du Général ou du Provincial. Se faisant l'écho de la majorité de ses fils, il osa dire au Pontife : « Saint Dominique n'a pas fondé un Ordre d'évêques, mais de prédicateurs. Les Apôtres Pierre et Paul ne lui ont pas présenté une mitre et une crosse, mais un livre et un bâton de voyage. Peu nous importe que les Frères soient évêques : ce que nous voulons, c'est qu'ils soient saints, Prêcheurs, docteurs, apôtres, martyrs, oui : pontifes, non. »

Innocent IV consola de son mieux l'humble Général; jugeant toutefois que l'intérêt supérieur de l'Eglise l'exigeait, il continua de prendre parmi les Prêcheurs, les pasteurs dont il avait besoin ; mais en même temps, par une lettre du 15 juillet 1252, il interdit aux religieux individuellement, de se prêter aux élections faites de leurs personnes par les chapitres des cathédrales, sans en référer à leur Provincial ou au Général de l'Ordre ; Jean le Teutonique pouvait particulièrement agir en pareil cas avec une autorité souveraine, et après l'exemple d'humilité donné par son abdication volontaire de l'épiscopat, il avait le droit de dire à ses fils : « Soyez mes imitateurs dans le détachement et la fuite des honneurs ! »

A la requête de notre Bienheureux, une mesure d'un ordre tout différent, sanctionnée par le Saint-Siège en date du 26 septembre 1252, déchargea l'Ordre du gouvernement des religieuses. Tant qu'on n'avait compté que deux ou trois monastères de Sœurs *Prêcheresses*, on avait pu sans inconvénient leur accorder quelques religieux à titre d'aumôniers, d'intendants ou de serviteurs ; mais à mesure que les monastères se multipliaient, il était aisé de voir qu'un jour viendrait où un trop grand nombre de Frères seraient immobilisés pour le service des Sœurs. Pour obvier à cet inconvénient, Jean le Teutonique, avec l'appui de son Chapitre, obtint du Pape d'être, lui et son Ordre, déchargés à jamais de la juridiction et du gouvernement des religieuses Dominicaines, sauf celles de Saint-Sixte et de Prouille. « Nous aurions désiré, dit Innocent IV, rattacher à votre Ordre les monastères des Sœurs, qui sont comme vos membres et une partie de vous-mêmes. Cependant, ne voulant pas que notre indulgence

personnelle nuise au bien général, nous vous enlevons la charge de tous les monastères... »

Mais ce décret, péniblement arraché au Souverain Pontife, fut depuis, sur les instances réitérées des Sœurs, révoqué par Clément IV, lequel, dans la Bulle *Affectu sincero*, datée de Viterbe en 1267, confie de nouveau à l'Ordre le soin de tous les monastères.

XI. — Le B. Jean le Teutonique avait désormais peu de temps à vivre. Après la célébration de son douzième Chapitre — Bologne 1252 — il reçut d'Innocent IV l'ordre de se rendre près du cardinal Hugues de Saint-Cher, légat en Allemagne, contrée alors profondément troublée par suite de la mort de Frédéric II.

Le serviteur de Dieu arriva à Colmar pour la fête de saint Laurent. Il était là sur le théâtre des prédications ardentes de sa jeunesse ; il voyait, en plus, un couvent de Frères, nombreux et fervents, et surtout le monastère à jamais célèbre des *Unterlinden* « sous les tilleuls », nom transporté aux religieuses elles-mêmes de celui de leur habitation, à Colmar.

Le Bienheureux, suivant son habitude, prêcha avec zèle ; mais il avait trop compté sur ses forces, et subitement il se trouva réduit à l'impuissance. Sentant que l'heure suprême approchait, il se rendit à Strasbourg, comme s'il eût voulu terminer son existence là où avait commencé son apostolat. Affaibli par le mal, il reçut le saint viatique le jour de la Toussaint, et le lendemain l'Extrême-Onction. Les Frères en prières et en larmes entouraient sa couche. Il vécut deux jours encore, implorant avec ferveur la protection de Notre-Seigneur et celle de la Bienheureuse Vierge Marie. Puis, dans le silence de la nuit, du 4 au 5 novembre 1252, après avoir donné à ses fils une dernière bénédiction, au moment où ils prononçaient ces paroles du psaume 126 : *Cum dederit dilectis suis somnum*, « quand le Seigneur donnera le sommeil à ses bien-aimés, » Jean le Teutonique rendit son âme à Dieu, avec une très grande ferveur d'esprit : *in maximo fervore spiritus*.

Cette mort fut pour l'Ordre entier une cruelle épreuve. La Chronique d'Humbert de Romans la relate en ces termes : « Après avoir beaucoup et longuement travaillé pour l'Ordre, ce saint homme, d'une vie très pieuse et très innocente, zélé pour le bien et ennemi du mal, se reposa en Notre-Seigneur, à Strasbourg, où il avait souvent demeuré et fait beaucoup de bien, l'an 1252. »

Jean le Teutonique fut enseveli d'abord dans la première église des Frères, située en dehors des murs. L'an 1252, le nouveau couvent, construit près de la cathédrale, n'était pas encore terminé, et l'église n'existait pas. En 1260, l'église nouvelle étant finie, on profita de la célébration du Chapitre général pour la faire consacrer. L'évêque de Metz, désigné pour occuper le siège de Strasbourg, mais non encore pourvu de ses bulles, accomplit les rites sacrés. Humbert de Romans, cinquième Maître général de l'Ordre, ne voulut pas laisser dans l'abandon les restes vénérés de son prédécesseur. Il les fit transporter en grande pompe dans la nouvelle église. C'est en cette occasion qu'on lut devant les Pères du Chapitre l'admirable lettre du roi de Hongrie, témoignage officiel et public de la sainteté de l'homme de Dieu et du culte rendu à sa mémoire. En voici la traduction :

« Bela, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie, aux bien-aimés du Seigneur, les Révérends Pères Maître de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et Définites du Chapitre général : salut et sincère affection.

« La vie vertueuse de Jean, évêque de Bosnie, de sainte mémoire, depuis Maître de votre Ordre, fut tellement admirable que, pour nous et les habitants du royaume qui l'avons connu, c'est la chose la plus douce à entendre raconter : elle excite en nos cœurs une dévotion très vive. Ce Père très bon, dont la tendresse pour les pauvres était inépuisable, ne pensait qu'à leur distribuer les revenus de son évêché. Il était réellement malheureux avec les malheureux, infirme avec les infirmes. Sa prédication, toute pleine de l'esprit de Dieu, le rendait si agréable à ses auditeurs qu'on pouvait lui appliquer, en toute vérité cette louange adressée à un martyr : *la grâce de Dieu le remplissait*. Tout le monde l'aimait. Cette lumière ardente ne pouvait se dissimuler. Nous savons que son intercession a opéré de nombreux miracles ; il a ressuscité un mort, guéri des paralytiques et rendu la vue à des aveugles. Cela est de notoriété publique. Nous-même, qui avons vécu familièrement avec lui, avons éprouvé le bienfait de sa puissante intercession. Dans de nombreuses et cruelles maladies, nous avons senti l'influence immédiate de sa présence : la douleur a cessé, la santé est revenue. Veillez donc soigneusement, Pères très aimés, à ce que sa vie et ses miracles soient connus des peuples, afin que la sainte Eglise acquière, de la gloire de cet illustre fils, une nouvelle vigueur spirituelle, et que les chrétiens profitent pour leur salut de son précieux patronage. Donné à notre cour le dimanche *Lætare* (1). »

(1) *Vite Fratrum*, p. 310, Ed. Reichert.

Quelque temps après, mais non pas à ce même Chapitre de Strasbourg, la reine Maria Lascaris, épouse de Bela IV, adressa une lettre au Maître de l'Ordre et aux Définites. Elle aussi a eu connaissance des nombreux miracles opérés par le serviteur de Dieu ; mais un seul, ignoré dans son entourage, l'occupe en ce moment. Son fils Etienne était en révolte contre Bela, son père. De part et d'autre on avait rassemblé une armée, et les troupes allaient en venir aux mains. La reine terrifiée, prise entre son affection d'épouse et son amour de mère, implora le secours du B. Jean. Elle priait avec larmes, quand le Maître lui apparut, accompagné de Fr. Gérard, ancien Prieur : « Rendez-moi mon fils ! » s'écrie Maria Lascaris. Jean traça sur elle le signe de la croix et lui dit : « Oui, je vous rends votre fils. » Le matin venu, un courrier arrive, annonçant que le fils et le père sont réconciliés (1).

Par ces témoignages d'autorité royale, on voit en quelle vénération était tenu Jean le Teutonique peu après son trépas. Malgré cela, il attend encore la glorification suprême de l'Eglise. Le temple où ses restes furent ensevelis a été profané. En 1767, le P. Romplet, Dominicain de Colmar, écrivait au *Socius* du R^{me} P. Thomas de Boxadors, Maître Général : « Le couvent que l'Ordre a perdu pendant les troubles du luthéranisme est situé proche de la cathédrale. Il y a même encore aujourd'hui, tout près, une petite rue appelée *rue des Prêcheurs*. Ce même couvent subsiste en partie et est habité par de jeunes candidats luthériens, destinés à devenir ministres. L'église se conserve intacte ; le chœur, séparé de la nef, sert maintenant à conférer les grades de droit civil et de médecine pour des professeurs luthériens. L'église, nommée ci-devant de Saint-Barthélemy, appelée depuis le *Nouveau Temple*, est la plus belle et la plus grande de Strasbourg après la cathédrale. Il passe pour certain que le corps de Jean le Teutonique repose dans cette église, mais en quel lieu ? Impossible de le savoir. Cependant on y voit encore, au fond du chœur, son épitaphe gravée dans le mur (2). »

Ajoutons, en terminant, que le B. Jean le Teutonique a eu un culte religieux : les documents abondent pour l'attester et en obtenir, au besoin, la reconnaissance par le Siège Apostolique. Il a laissé un nom vénéré encore dans les pays qu'il a évangélisés. La cathédrale de Bosna possède une peinture symbolisant toute l'histoire des anciennes

(1) *Vitæ Fratrum*. p. 312.

(2) P. Mortier, I, p. 412.

lutttes religieuses de ces provinces. L'Eglise est personnifiée dans un Frère-Prêcheur, autour duquel sont groupés de nombreux Bosniaques. Si ce n'est pas le portrait même de Jean le Teutonique, c'est du moins le souvenir des labeurs entrepris en faveur des peuples de Bosnie par l'ardent évêque dominicain.



L'Illustrissime Père MICHEL OPHOVIUS

Profès du couvent d'Anvers, Evêque de Bois-le-Duc ()*

(1637)

MICHEL Ophovius, naquit à Bois-le-Duc, dans le Brabant. Ses parents étaient catholiques et prirent grand soin de son éducation. Le jeune homme passa près d'eux ses premières années, et vint à Anvers, l'an 1585, peu après que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas, eut enlevé cette ville aux Hollandais pour la remettre sous l'obéissance du roi d'Espagne Philippe II. Ce fut là que Michel prit l'habit religieux, au couvent de Saint-Paul, vers la fin de cette même année, 1585. Sa profession faite, il fut envoyé à Louvain pour y étudier les sciences ecclésiastiques. Six ans plus tard, le Chapitre provincial, tenu à Saint-Omer, le nomma Lecteur de philosophie. Sa période d'enseignement achevée, il se rendit à Bologne, afin d'acquérir une connaissance plus approfondie de la théologie scolastique. De là il revint dans les Flandres, et après avoir fourni avec succès sa carrière de professorat, il reçut le grade de Docteur, dans l'Université de Louvain, vers l'an 1600.

A peine le V. Père eut-il *appris sans arrière-pensée la vraie sagesse, qu'il voulut en faire part aux autres sans envie et ne rien cacher des richesses qu'elle renferme* (1). C'est pourquoi il s'adonna tout entier à la prédication et à la direction des âmes. Les fruits qu'il recueillit dans ce double ministère furent de nature à réjouir les vrais serviteurs du Christ. Il visitait les malades et les prisonniers, consolait les

(*) *Gallia christiana*, t. V. — De Jonghe : *Desolata Batavia* : p. 120, etc.

(1) *Sag.* VII, 13.

affligés, assistait les indigents, tendait la main à quiconque avait fait naufrage dans la foi.

Son zèle éclairé ne profita pas moins aux religieux, ses Frères, dont il eut à diriger la conduite, à titre de Prieur et de Provincial successivement. Il fut quatre fois Prieur d'Anvers, et au cours de son administration il dota l'église conventuelle d'un chœur magnifique, terminé en 1611. La même année, étant âgé de 41 ans seulement, il fut élu Provincial de la Germanie Inférieure, et en cette qualité assista peu après au Chapitre général de Paris, présidé par le R^{mo} P. Augustin Galamini. Pendant son provincialat, Michel Ophovius rétablit l'Etude générale de notre couvent de Douai, et mit son application à faire fleurir autour de lui la science et la piété. En même temps, il appuyait de toute son autorité la vie régulière là où il la trouvait bien établie, et la relevait de son mieux dans les endroits où elle avait fléchi. Sa conduite était mêlée de douceur et de fermeté, et la prudence réglait toutes ses démarches : ce qui le rendait aimable à tous.

De telles qualités engagèrent les supérieurs de l'Ordre à présenter le P. Michel à la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour devenir Préfet des missions dominicaines instituées dans les Provinces-Unies de Hollande. Le choix fut aussitôt ratifié. Dès lors le zélé religieux se mit en état de remplir les devoirs de sa charge et s'y dévoua avec un cœur débordant d'amour pour le prochain. Il parcourut le territoire soumis à sa juridiction, encourageant les missionnaires, soutenant les catholiques condamnés à vivre au milieu d'une nation perverse et séductrice.

Tandis que le V. Père s'acquittait avec une sollicitude vraiment pastorale de ses multiples fonctions, il tomba, à Heusden, entre les mains des ennemis de la foi. Ils l'accusèrent d'avoir trahi la patrie, le chargèrent de chaînes, et l'ayant conduit à La Haye, le jetèrent dans un noir cachot. Affronts, insultes, tourments, menaces de mort, tout fut employé pour altérer sa foi et vaincre sa constance. Ce fut en vain. Songeant alors combien il serait profitable de le gagner à leur cause, les hérétiques introduisirent dans la prison deux de leurs plus savants maîtres : Festus Hommius, premier professeur à l'Université de Leyde, et Rosay, ministre ou prédicant des Etats de Hollande. Ces habiles docteurs entrèrent en conférence avec le P. Ophovius sur les matières les plus controversées. Ils s'efforcèrent, par des sophismes captieux, de l'ébranler, tout au moins de le réduire au silence et de le couvrir de confusion. Mais *en vain jette-t-on le filet devant ceux qui*

ont des ailes (1). Eclairé par l'Esprit d'intelligence et de conseil, le P. Michel, non seulement évita les pièges tendus devant ses yeux, mais il remporta encore un véritable triomphe sur ses adversaires. Il leur démontra clairement la solidité des dogmes catholiques et l'illusion de la nouvelle doctrine.

Aussi, semblables à ces pharisiens qui allèrent vers Jésus-Christ, pour le surprendre dans ses discours, les deux ministres protestants, après avoir entendu le saint prisonnier, chez lequel la parole de Dieu n'était pas enchaînée, se retirèrent déconcertés et couverts de honte. C'est qu'en effet, au lieu de devenir leur proie, l'illustre captif leur enleva plusieurs prosélytes, convaincus par les arguments irréfutables qu'il avait développés.

Lui-même s'en explique dans une lettre adressée le 3 janvier 1625 au Procureur général de son Ordre.

« Après environ deux ans de captivité, dont je suis sorti par la grâce de Dieu, avec avantage, j'ai cru, mon très Révérend Père, qu'il était de mon devoir de me présenter à vous comme à mon spécial protecteur. La divine Providence, par une disposition merveilleuse et pleine de suavité, a voulu que dans ma prison j'aie rendu plus de services à l'Ordre, à l'Eglise et à la couronne d'Espagne, que je n'aurais pu le faire en pleine liberté. Car ayant eu à conférer avec des hérétiques de première marque, et à discuter avec des prédicants hétérodoxes, j'ai procuré le salut à plusieurs, et les ai ramenés à l'obéissance due au prince légitime. Dieu soit béni ! »

A un autre point de vue, la détention de Michel Ophovius servit les intérêts de la religion. Au cours de ses conférences, il surprit, entre les mains d'un ministre de l'erreur, un catéchisme imprimé en indien à l'usage des néophytes du Nouveau-Monde et il sut fort adroitement obtenir de le garder. De retour en Flandre, il le corrigea, et la Sacrée Congrégation de la Propagande fit faire de son travail une version latine, afin d'avoir à présenter dans le même idiome indien un catéchisme vraiment catholique, pouvant servir d'antidote au libelle pernicieux des novateurs.

II. — La princesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, désolée de l'injuste détention d'un si saint homme, avait fait démarches sur démarches auprès des Etats de Hollande et obtenu enfin sa mise en li-

(1) Prov., I, 17.

berté. Non contente de l'avoir vu revenir vainqueur de l'hérésie et couronné de mérites, elle voulut le faire asseoir parmi les princes de l'Eglise et le proposa au roi d'Espagne pour le siège de Bois-le-Duc, alors vacant. Philippe IV agréa le choix et Urbain VIII le confirma de son autorité apostolique. Le P. Michel Ophovius fut sacré à Anvers, le 17 septembre 1626, et peu de jours après fit son entrée à Bois-le-Duc, au milieu des acclamations de ses compatriotes, devenus aussi ses diocésains. Sachant très bien que les obligations de la charge épiscopale ne sont pas contraires aux devoirs de la profession religieuse, mais qu'elles en affermissent plutôt la perfection, l'éminent prélat appliqua ses soins à faire dans sa personne un heureux assemblage des vertus propres à l'un et l'autre état. Aussi ne changea-t-il rien dans sa manière de vivre. Son assiduité à Matines et autres Offices de l'église, la frugalité de sa table, l'éloignement de tout luxe dans l'habillement et le train de maison, sa libéralité pour les pauvres, son attachement à l'oraison faisaient l'édification du clergé et des fidèles. A l'exemple il joignait la parole, et prenait grand soin d'exhorter en tout temps les âmes confiées à sa sollicitude, afin de les affermir dans la vraie foi. Son zèle se manifesta principalement dans les fâcheuses circonstances que nous allons raconter.

L'an 1629, la ville de Bois-le-Duc fut assiégée pendant quatre mois et demi par les Hollandais, soutenus des Français et des Anglais. Durant cet intervalle, Michel Ophovius jeûnait, priaît, levait les mains au ciel, animait les soldats à combattre vaillamment pour Dieu et la patrie. Entre temps, il ordonnait des processions générales, établissait l'exercice des Quarante-Heures, pour attirer la protection d'en haut sur sa ville désolée. Des secours promis par la Régence des Pays-Bas se faisant attendre outre mesure, il adressa la lettre suivante à l'infante Isabelle.

« Sérénissime Princesse, le gouverneur de cette ville et les magistrats ont plusieurs fois marqué à Votre Altesse le grave danger qui menace notre cité et le besoin immense que nous avons de secours ; mais, depuis deux mois qu'ils ont écrit, il ne leur est parvenu ni réponse, ni assistance. Comme on connaît maintenant la trahison du capitaine Campagne, qui tenait une très grande correspondance avec l'ennemi, on doit présumer sûrement que cet officier lui aura signalé tous nos messages. Nous trouvant actuellement dans un pressant besoin et une affliction extrême, nous vous envoyons cette lettre, Sérénissime Princesse, pour implorer du secours en toute hâte, sans

aucun retard. Car l'ennemi, après avoir occupé tous nos forts, peut en deux endroits prendre position sous les murs de la ville. Il la bat en brèche avec le canon, et si nous ne sommes pas secourus promptement, nous sommes perdus. C'est pourquoi nous conjurons Votre Altesse Sérénissime d'y pourvoir incessamment, et nous supplions Dieu de lui donner heureux succès en toutes ses entreprises. — Fr. Michel, évêque de Bois-le-Duc; Fr. Jean, abbé de Berne; Jean Hermans, doyen. »

Cette lettre fut interceptée et le soldat qui la portait conduisit au prince d'Orange. La ville, réduite à la dernière extrémité, dut enfin capituler. Le charitable pasteur tenta l'impossible pour obtenir aux ecclésiastiques, aux édiles et au peuple des conditions favorables. Ses efforts furent à peu près inutiles. Il fallut subir la loi du vainqueur : la population laïque était maintenue; prêtres, religieux et religieuses, spoliés de leur biens, devaient quitter la ville dans l'espace de cinq semaines. Ce fut un coup terrible pour le cœur du prélat.

Nouveau Mathathias, en considérant la ruine du parti catholique à Bois-le-Duc, il s'écriait avec amertume : « Malheur à moi ! suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte, et pour demeurer en paix, lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis ? Son sanctuaire est au pouvoir des étrangers, son temple traité comme un être infâme ! Toute sa magnificence lui a été enlevée ; la cité libre est devenue esclave. Ce que nous avions de saint, de beau, d'éclatant, a été désolé et profané par une nation hérétique ! ». (1)

Le comble de la douleur pour l'homme de Dieu était de voir ses ouailles privées de tout secours. Il comptait rester au milieu d'elles pour les défendre et les soutenir dans la foi ; mais les calvinistes ne le permettaient pas. En qualité de chef du troupeau, on l'avait compris dans l'arrêt de bannissement. Ophovius sortit de Bois-le-Duc en procession, précédé de la croix, accompagné de son clergé, suivi de tout le peuple en larmes, et il se rendit à Lyra, petite ville du Brabant.

Le saint évêque avait un autre sujet de grande affliction. Son exil était l'avortement du projet qu'il avait formé, et presque conduit à terme, de fonder à Anvers un séminaire de missionnaires pour l'évangélisation de la Hollande, de l'Allemagne et des pays du Nord. La conception de ce dessein remontait à l'année 1604, alors que le

(1) I. Mach. II, 7 et seq.

V. Père était Prieur du couvent d'Anvers : il avait même obtenu à cet effet une commission apostolique. Sur son désir, plusieurs religieux dominicains s'étaient mis à l'œuvre, et Dieu avait béni leur apostolat en diverses parties de la Hollande. Devenu évêque, et dès lors, plus à même de poursuivre l'entreprise avec succès, Michel Ophovius s'était adressé à l'internonce du Pape à Bruxelles. Celui-ci répondit que le Saint-Père et les cardinaux de la Propagande approuvaient l'établissement avec une satisfaction très vive. Cette parole lui causa beaucoup de joie ; mais ces espérances ne tardèrent pas à s'évanouir par suite des événements politiques et de la capitulation de Bois-le-Duc. Dieu s'était contenté de la bonne volonté du zélé prélat.

Michel Ophovius passa le reste de ses jours dans l'exercice de la prière, de la pénitence, de la soumission entière aux ordres de la Providence, soupirant uniquement après le terme de son exil terrestre. Il mourut dans le baiser du Seigneur, le 4 novembre 1637, âgé de soixante-six ans. Son corps fut inhumé dans l'église de notre couvent d'Anvers, et l'on grava sur le splendide mausolée érigé à sa mémoire l'építaphe suivante :

D. O. M.

Fr. Michaël Ophovius Ord. Præd. S. T. D.

Quem conventus hic quarto Priorem

Belgium Provincialem

Sylva-Ducis Patria VI Antistitem

vidit,

Jacet sub hoc lapide

Obiit anno MDCXXXVII. 4 novembris.

Requiescat in pace. Amen.

La devise de l'illustre prélat était : *Luce et fructu.*





Le V. Père FRANÇOIS DIAZ

Missionnaire en Chine ()*

(1606-1646)

CET homme apostolique naquit à San-Cebriano près de Tolède, l'an 1606, en la fête de saint François d'Assise, dont, pour cette raison, il reçut le nom au baptême. Ses parents, gens honorables, mais peu distingués selon le monde, l'élevèrent avec soin dans la crainte de Dieu. Leurs bons exemples et leurs conseils ne furent pas infructueux. François leur obéissait en tout, ne quittait jamais la maison sans leur permission, ne faisait rien qu'après avoir pris leur avis, se montrait enfin très assidu à l'étude, dans le dessein de leur plaire.

Devenu jeune homme, il demanda et reçut l'habit religieux à notre couvent de Saint-Paul de Valladolid. Après l'année de probation, il fit ses vœux solennels, du consentement unanime de la communauté. Pénétré de la plus vive reconnaissance envers Dieu pour le bienfait de sa vocation, le pieux novice prit une résolution efficace de remplir tous les devoirs de son état. Envoyé au célèbre collège de Saint-Thomas d'Alcala, il s'appliqua de tout cœur à l'étude des sciences sacrées.

Ses cours de théologie achevés, François Diaz jeta les yeux vers les vastes régions de l'Extrême-Orient, où périssaient des millions de créatures rachetées du sang d'un Dieu, et il conçut le dessein de s'élancer à leur secours. Il s'y prépara principalement par un renoncement absolu. Dès lors, remarque l'historien de la Province des Philippines, le V. Père, jusqu'à la fin de sa vie, ne passa pour ainsi dire aucun jour sans prêcher, sur terre ou sur mer, en santé comme en maladie, à temps et à contretemps. Toujours il parla de Dieu ou avec Dieu, tantôt expliquant les mystères du salut ou chantant les louanges du Seigneur, tantôt reprenant les pécheurs ou excitant les justes : jamais de sa bouche ne sortait aucune parole qui ne portât

(*) Diego Advarte : *Hist. Philipp*, T. II, 140, etc.

au bien. Ainsi mettait-il en pratique cette maxime de notre Père saint Dominique : *Interim cogitemus de Salvatore nostro* : « En attendant, pensons à notre divin Sauveur. »

Après les fatigues d'une pénible traversée, supportée courageusement, le jeune missionnaire arriva aux Philippines, l'an 1632. Deux ans plus tard, il entra en Chine par l'île de Formose. Le P. Jean-Baptiste de Moralès, alors Vicaire Provincial, l'accueillit avec la joie et l'empressement qu'on peut imaginer. L'étude de la langue chinoise occupa les premiers mois. Malgré la difficulté du travail, François parvint en fort peu de temps à entendre et à parler convenablement les dialectes usités à Fo-gan et à Ting-teou, lieux principaux de son apostolat.

Le zèle qui le dévorait lui faisait rapporter toutes ses actions au salut des âmes. Il prêchait et catéchisait avec une ardeur sans pareille ; parcourait villes et bourgades pour affermir les néophytes et leur administrer les sacrements. Joignant l'exemple à la parole, il retraçait dans sa personne l'humilité, la pauvreté, la simplicité, la douceur, en un mot, toutes les vertus des premiers apôtres, ses maîtres.

Tandis qu'il s'employait si utilement à ces saintes fonctions, l'homme de Dieu se rencontra face à face avec les méthodes adoptées par les tenants des rites chinois. Afin de parer à des entraves de toute nature et sans cesse renaissantes, il fut convenu entre les missionnaires de notre Ordre que François Diaz et un religieux franciscain iraient à Manille informer les supérieurs de ce qui se passait. Ils étaient à peine de retour, quand une persécution s'éleva, l'an 1637, dans le district de Fo-gan. On avait publié ou affiché des écrits infamants contre la loi de Dieu. Les ministres de l'Evangile crurent qu'il ne leur était pas permis de garder le silence. François Diaz, chargé d'aller se plaindre auprès des autorités compétentes, fut surpris en route, fouetté et emmené captif ; mais à mi-chemin, ayant pu tromper la vigilance des satellites, il s'échappa et vint rejoindre ses confrères.

Irrité de l'attitude résolue des missionnaires, le vice-roi dressa contre eux un édit, prohibant, sous des peines sévères, d'assister à leurs cérémonies et de leur venir en aide en aucune façon. En même temps, des perquisitions furent faites. Tout emblème religieux était saisi, profané, brûlé. Les chrétiens demeurés fermes se voyaient condamnés à de fortes amendes ; les infidèles eux-mêmes n'échappaient pas à d'odieuses vexations, quand on les soupçonnait d'avoir

protégé la fuite d'un missionnaire ou donné asile à quelque chrétien.

Les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François eurent grandement à souffrir, traqués qu'ils étaient comme des bêtes fauves. Ils purent néanmoins se rejoindre à Ting-teou et s'entendre sur la conduite à tenir dans ces fâcheuses conjonctures. Tous furent d'accord qu'il ne fallait point faiblir sur la question des rites chinois.

II. — Cette résolution arrêtée, Jean-Baptiste de Moralès mit immédiatement la main à l'œuvre. Prenant avec lui François Diaz et deux chrétiens, il se dirigea vers la paroisse du Che-kiang, qu'ils traversèrent à pied et arrivèrent à Su-tchen, sur les confins de la province de Nan-king. Là, nos Pères laissèrent les deux chrétiens et se rendirent à Chang-ho, ou Chan-xo-hien. Laissons maintenant la parole au P. de Moralès lui-même : « Le P. François Diaz et moi prêchions l'Evangile dans un bourg nommé Chang-ho, à quatre journées de Nan-king. Comme il y avait là des chrétiens baptisés par les Pères de la Compagnie de Jésus, ils nous reçurent fort bien et nous conduisirent à la maison de campagne de l'un d'eux, fils d'un grand mandarin. Ce fut là que s'assemblèrent tous les membres de la chrétienté qui purent venir. Ils se disaient entre eux : « La Providence nous envoie ces deux Pères, comme deux Anges du ciel. « Le missionnaire qui réside à Nan-king ne peut nous assister suffisamment. Il se contente de passer à de longs intervalles pour « baptiser et pour confesser ceux qui en manifestent le désir. Le « reste du temps nous sommes privés de secours spirituels. Il faut « que ces bons Pères demeurent avec nous. » Je leur répondis : « Mes enfants, vous relevez de la juridiction d'autres religieux : ces « derniers pourraient s'étonner de notre installation ici. » Les chrétiens répondirent : « Nous allons écrire au Père qui demeure à la « capitale, il trouvera bon que vous restiez parmi nous. » Il fallut céder à leurs instances : ils écrivirent à Nan-king.

« La réponse arriva quelques jours après. Elle portait que le missionnaire habituel suffisait bien, et qu'on ne cherchât pas à nous retenir. Les chrétiens de Chang-ho reçurent avec tristesse cette décision, et nous escortèrent en pleurant à notre sortie de la province. »

Les deux missionnaires revinrent donc sur leurs pas, dans la direction du Che-kiang. Dès leur arrivée à Ven-tcheou, plainte fut portée contre eux, et ils furent traduits devant le mandarin. Celui-

ci, après les avoir examinés, les renvoya au gouverneur et le gouverneur aux Lettrés. Bref, à la suite d'interminables interrogatoires, une sentence de bannissement les frappa, et on les conduisit sous bonne escorte jusqu'à la frontière du Fo-kien. Là, ayant recouvré leur liberté, ils reprirent leurs travaux apostoliques. Ils prêchèrent à Xui-gan ; mais l'indifférence des habitants les empêcha d'y faire un long séjour, et ils regagnèrent le district de Fo-gan, en repassant par Ven-tcheou. A leur entrée dans la ville, ils furent très étonnés de se voir suivis de gens attentifs à examiner vers quelles maisons ils se dirigeaient, sans doute afin de se saisir de leurs personnes. Pour éviter le piège, ils résolurent de ne s'arrêter nulle part. Déjà ils avaient franchi la porte opposée, quand les espions, craignant de perdre leur proie, se jettent sur eux, les arrêtent et les traînent en prison. Quelques jours après, ils comparurent devant le mandarin de Fo-ning, qui les fit fouetter cruellement et les condamna à porter la cangue. Sans parler de la souffrance, très vive, ils étaient exposés au danger de mourir de faim ; car défense est faite, sous peine de mort, de nourrir ou de secourir d'aucune façon tout homme condamné à ce supplice. Dieu, qui n'abandonne pas ses serviteurs en détresse, vint à leur secours par un moyen fort inattendu.

Les confesseurs de la foi étaient exposés tête nue, selon l'usage, sur une grande place et devaient y demeurer cinq jours. Les enfants, que ces sortes de spectacles attiraient d'ordinaire, vinrent pour insulter aux victimes et en faire leur jouet. De temps en temps ils leur jetaient quelques croûtes de pain ou des déchets de fruits ; et comme parfois ces morceaux allaient droit au but, c'est-à-dire atteignaient la bouche des patients, les enfants poussaient des éclats de rire et réitéraient l'épreuve : ce fut le salut des deux Pères.

Au milieu de telles insultes, nos bienheureux missionnaires, comme les trois jeunes gens de la fournaise, bénissaient le Seigneur, le remerciaient de les nourrir par une voie si peu commune et surtout de les juger dignes de souffrir pour son nom. Leur crime, aux yeux des mandarins et de la populace, était de s'opposer aux sacrifices offerts par les Chinois à leurs ancêtres. La cangue des deux condamnés portait cette inscription : « Prédicateurs d'une religion fausse. » Finalement le vice-roi les fit conduire, chargés de chaînes, jusqu'à Macao, avec ordre de comparaître devant tous les tribunaux qu'ils rencontreraient.

On peut lire, dans la Vie du P. Jean-Baptiste de Moralès (1), le récit des odieux traitements subis durant la route par les deux religieux. Arrivés à Macao, ils furent accueillis par nos Pères Portugais comme d'illustres confesseurs de la foi. Leur séjour se prolongea deux années entières, faute de trouver un navire en partance pour Manille. Toutefois ils ne demeurèrent pas oisifs. Le parfum de leurs vertus s'exhalant autour d'eux, les glorieuses marques de leur apostolat jetant une vive lumière, chrétiens et païens écoutaient volontiers les instructions de ces Pères espagnols et se rendaient à leurs avis. D'autre part, la patience héroïque avec laquelle ils supportèrent plusieurs graves maladies, suites naturelles des tortures infligées par les mandarins, ravit d'admiration les religieux du couvent.

III. — Jean-Baptiste de Moralès et François Diaz purent enfin gagner Manille, en l'année 1640. Les contestations touchant les rites chinois y avaient déjà fait grand bruit. Le P. de Moralès fut député par les supérieurs pour aller à Rome informer le Saint-Siège de cette importante affaire. La séparation d'avec ce compagnon de labeurs et de souffrances parut dure à François Diaz; il l'accepta généreusement pour Dieu et se retira à Batan avec le catéchiste Joachim, qui n'avait jamais consenti à s'éloigner de lui. Profitant des lumières de cet homme instruit, le V. Père réussit à composer une grammaire et un dictionnaire dans la langue des mandarins : travail fort utile, auquel il se livrait d'ailleurs à temps perdu, car il n'abandonna jamais la prédication et les autres fonctions du ministère sacerdotal. De Batan, il passa à Formose, suivi toujours de son fidèle catéchiste, et retourna en Chine, où il entra vers la fin de l'année 1642, en compagnie du P. François de Capillas, illustre martyr. Les saints missionnaires se rendirent dans la province de Fo-Kien, près du P. Jean Garcia, le seul Dominicain resté dans ces régions.

La jonction des trois religieux donna à la chrétienté du Fo-kien un éclat qui alla toujours grandissant. Ils encouragèrent les fidèles, et, par l'entremise de quelques chrétiens influents, obtinrent du mandarin de Fou-tcheou un édit honorable et avantageux à notre sainte religion. Ils firent afficher cet édit à Fo-gan et dans les localités environnantes. Aussitôt la persécution cessa : pleine liberté fut

(1) *Année Dominicaine* : Septembre, p. 634.

rendue d'accomplir au grand jour toutes les cérémonies du culte. Les chrétiens demeurés fermes en face du péril devinrent encore plus fervents; ceux qui étaient tombés se relevèrent et se raffermirent. Les courageux missionnaires construisirent quatre églises : deux à Fo-gan, une à Ting-teou et la quatrième à Moyan. Le concours des fidèles dans ces églises était prodigieux. Leur assiduité aux offices, leur attention pendant la messe, leur attachement à la prière rappelaient la ferveur des premiers chrétiens. Témoins d'un spectacle si touchant, beaucoup de païens renoncèrent à leurs superstitions et embrassèrent la foi : nombre de jeunes gens s'enrôlaient dans notre Tiers-Ordre et devenaient plus spécialement les propagateurs de la loi divine.

On comprend la joie apportée au cœur des hommes apostoliques par des fruits de telle nature; mais alors, se sentant trop riches, ils résolurent de se séparer, afin de communiquer de leur surabondance à d'autres peuples moins privilégiés. Après avoir jeûné et prié, ils mirent au sort le district réservé à chacun d'eux, suivant les vues de la Providence. Fo-ning échut en partage à François Diaz. Il accepta de grand cœur, montrant en cela un courage intrépide et un vif amour des souffrances; car, peu d'années auparavant, il avait été fort maltraité dans cette ville de Fo-ning. Mais, de même que la connaissance anticipée des épreuves réservées à saint Paul n'empêcha pas le grand Apôtre de se rendre à Jérusalem, ainsi le souvenir des maux endurés à Fo-ning n'arrêta aucunement le P. François Diaz. Il partit donc en juin 1644, avec un néophyte chinois dévoué à sa personne.

Arrivé à la ville d'Hyapoëy, et sachant qu'il s'y trouvait des chrétiens, il s'arrêta chez l'un d'eux. Là, un douloureux spectacle s'offrit à sa vue. Cinq personnes, sur six dont se composait la famille, gisaient, atteintes de la peste et manquant de tout. Le V. Père se constitua sur-le-champ leur médecin, leur infirmier, leur serviteur. Lui-même allait acheter les provisions nécessaires, et chargeait parfois ses épaules de lourdes cruches d'eau, en dépit des railleries de la populace. Deux de ses malades moururent dans des dispositions admirables : les autres recouvrèrent la santé, et notre bon Samaritain ne les quitta qu'après les avoir mis à même de se suffire désormais.

De Hyapoëy il vint à Fo-ning.

En traversant le faubourg d'arrivée, tandis que son néophyte était à la recherche de quelques familles chrétiennes, François Diaz, épuisé de fatigue, voulut entrer dans une maison, pour s'y reposer. On le

repoussa brutalement. Il en fut de même dans un autre logis. Personne ne voulait lui parler, car on avait reconnu l'Européen jadis expulsé de la Chine.

Au milieu d'un tel abandon, réduit comme Job à s'asseoir sur une sorte de fumier, le V. Père remercia Dieu de lui avoir donné part au calice de Jésus-Christ. La joie qui en ce moment inonda son âme fut si vive que, tout accablé qu'il fût de lassitude, mourant de faim et de soif, il s'écria, comme saint François Xavier, en versant de douces larmes : « C'en est assez, Seigneur ; Seigneur, c'est assez. » Quand son compagnon le rejoignit, il était nuit close. Tous deux pénétrèrent dans l'intérieur de la ville et prirent logement chez un chrétien, qui leur offrit la plus cordiale hospitalité. Le mauvais vouloir des habitants ne permettant pas de prêcher au grand jour, le V. Père jugea bon de s'assurer l'appui d'hommes influents, sous la protection desquels il pourrait exercer son ministère avec plus de liberté. Il partit pour Fo-gan, où il connaissait un lettré chrétien, fort renommé et capable de lui rendre cet important service. Mais en arrivant, le serviteur de Dieu fut attaqué du pourpre, conséquence des soins qu'il avait prodigués à ses pestiférés d'Hyapoëy, et il se vit à deux doigts de la mort. Revenu des portes du tombeau, il serait retourné à Fo-ning, si le P. Jean Garcia n'eût résolu de l'envoyer à Zuy-gan, dans les environs de Ting teou.

Les habitants de ce bourg, au nombre de quatre cents, étaient bien décidés à ne souffrir chez eux ni chrétiens ni prédicateurs opposés au culte des ancêtres. Sans considérer le péril, François Diaz se rendit au poste que lui assignait l'obéissance, et se mit aussitôt à prêcher publiquement la loi de Jésus-Christ. Tout le monde d'accourir à cette nouveauté, les uns pour se moquer, les autres pour dire à l'orateur : « Une autre fois nous vous entendrons. » Quelques-uns, se croyant de force à discuter, demandèrent au missionnaire pourquoi il condamnait une coutume aussi ancienne, aussi conforme à la piété naturelle, que celle qui fait honorer les ancêtres défunts par des sacrifices et autres rites sacrés. Le Père n'eut pas de peine à prouver que ce culte était entaché de superstition et par conséquent digne de réprobation. Pas un lettré de l'auditoire ne put lui répliquer un mot : *et nemo poterat ei respondere verbum* (1). L'un d'eux cependant, se sentant piqué au vif et ne pouvant contenir sa rage, lança au serviteur de

(1) Matth. XXII, 46.

Dieu une grosse pierre qui l'atteignit en pleine poitrine. François Diaz tomba à la renverse, en vomissant un flot de sang. Son catéchiste accourut, l'aida à se relever, le soigna du mieux possible et le mit en état de reprendre son ministère. Dieu ne laissa pas impunie cette lâche cruauté. Le scélérat, en rentrant chez lui, se sentit paralysé du bras qui avait porté le coup, et peu de jours après il mourait dans une crise de désespoir.

Ce ne fut pas la seule fois que le P. Diaz eut à compter avec des adversaires. Si, en divers endroits, le succès ne répondit pas à son zèle, comme à ses désirs, ailleurs la bénédiction divine le dédommageait amplement. C'est ainsi que, dans la petite ville de Hyapoëy, au district de Foning-tcheou, il eut pour fille spirituelle l'admirable vierge Pétronille, dont nous avons donné la biographie au 13 septembre. De même, à l'occasion d'un changement de dynastie, qui substitua l'empereur Lung-fou à un usurpateur tartare, trop longtemps maître du pays, le P. Diaz obtint, par l'entremise du mandarin Nérée, tertiaire de notre Ordre (1), un édit favorable à la religion. Mais la paix ne fut pas de longue durée. Moins de deux ans après, les infidèles rallumèrent le feu de la dissension, massacrèrent le lettré Pierre Chin, chargé de plaider la cause du christianisme devant un visiteur impérial, et rendus plus audacieux par ce bel exploit, parcoururent les rues de Fo-gan, en poussant des cris de mort contre les chrétiens. Ils marchèrent droit à notre église, et la mirent en cendres, ainsi que l'habitation du missionnaire, après avoir tout saccagé. Par un vrai miracle de préservation, François Diaz put s'esquiver et échapper à une mort certaine.

IV. — On le voit, la vie de notre saint missionnaire fut un long tissu d'épreuves ; mais, loin de paralyser son zèle, les difficultés ne firent que l'exciter davantage ; les injures, les mauvais traitements ne rebutèrent jamais le vaillant apôtre ; les fatigues les plus rudes n'arrivaient pas à le lasser, et, comme saint Paul, il savait se faire tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ.

Un jour qu'il se rendait à pied dans une bourgade éloignée, il rencontra un boucher chinois, porteur d'un gros quartier de viande qu'il allait vendre au marché. S'étant joint à lui, le V. Père l'entre-

(1) Voir sa notice au tome de septembre, p. 593.

tint de Dieu, de sa loi sainte, de la brièveté de la vie, et fit remarquer qu'ici-bas nous ressemblons à des voyageurs de passage, ou encore à de pauvres marchands, pouvant néanmoins devenir riches, à condition de rapporter au service de Dieu peines et travaux.

Le brave homme sembla d'abord prendre intérêt à ce discours, mais bientôt, vaincu par une extrême lassitude : « Cessez, dit-il, vos paroles peuvent plaire à des gens oisifs : pour moi, qui suis accablé par cette charge, j'ai bien assez de recueillir mes forces pour la porter. — Qu'à cela ne tienne, répondit le Père, je suis plus jeune que vous : donnez-moi votre fardeau, je le porterai et vous pourrez tranquillement vous instruire. » L'offre fut acceptée, et le missionnaire porta la lourde charge jusqu'au terme du voyage, sans interrompre son enseignement.

Au zèle apostolique, François Diaz joignait l'amour d'une pauvreté extrême et d'une rigoureuse pénitence. Uniquement occupé de procurer la gloire de Dieu et l'exaltation de son saint nom, il s'oubliait lui-même, traitait son corps durement, lui faisait souffrir la faim, la soif, la nudité, et le réduisait en servitude par de longues veilles et des travaux accablants. Comme le Docteur Angélique, il se nourrissait à table sans faire attention à ce qu'on lui présentait. Il fut invité un jour, avec le P. Garcia, par des chrétiens nobles et riches, à un repas vraiment somptueux. De retour à la maison, le P. Garcia lui parla du festin et de la charité de ces chrétiens à leur endroit. « Je serais bien embarrassé, répondit le P. Diaz, s'il fallait dire le nom et la quantité des mets qu'on nous a servis. » Son interlocuteur n'eut pas de peine à le croire, sachant combien François Diaz était détaché de toutes les choses sensibles.

L'homme de Dieu faisait à pied ses voyages, vêtu simplement et pauvrement. Un si modeste équipage, commun d'ailleurs à tous nos missionnaires dominicains de cette époque, ne laissait pas, il est vrai, de choquer certains esprits. Dans ce Céleste-Empire, prodigue de considération pour les signes extérieurs de dignité, et de dédain pour ce qui paraît humble et vulgaire, nombre de gens eussent écouté plus volontiers des hommes venant à eux en palanquins et vêtus d'étoffes de soie, à la façon des grands mandarins. François Diaz ne craignait pas de dire combien un tel procédé lui paraissait peu séant pour des prédicateurs de la Croix ; et, sans nul souci du mépris du monde, il se faisait une gloire de répéter après le grand Apôtre : *Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scan-*

dale aux Juifs et paraît folie aux Gentils, mais qui est la force et la sagesse de Dieu pour quiconque est appelé au salut (1).

La mort du P. Diaz fut le digne couronnement de sa vie. Le coup de pierre reçu à Fo-ning, au milieu d'une prédication, lui avait fait une blessure mortelle. La veine, cicatrisée avec peine, se rouvrit à la suite d'une fatigue extraordinaire causée par un voyage. Il s'était rendu à un port de mer, afin de retirer du vin envoyé de Manille et destiné à la célébration du Saint-Sacrifice. Se trouvant à bord du vaisseau, le V. Père vomit une si grande abondance de sang, que le capitaine effrayé le fit reconduire à Ting-teou dans une chaise à porteurs. Trop faible pour supporter les mouvements saccadés d'une telle marche, le malade parut sur le point d'expirer. Sa grande douleur était de se voir privé des sacrements de l'Eglise. S'adressant avec confiance à la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, il la pria instamment de lui obtenir de son divin Fils deux jours de vie, afin qu'il pût arriver à Ting-Teou, auprès de ses frères, et mourir entre leurs bras. La Reine du ciel, qui surpasse libéralement l'attente de ses serviteurs, au lieu de deux jours, obtint à François Diaz encore deux ans de vie. Le V. Père les employa à se préparer au dernier passage, sans négliger toutefois le salut des âmes. Au milieu de ses infirmités, il lui semblait entendre une voix lui annoncer son prochain rappel à la patrie céleste. Il s'y disposa par de fréquents actes de foi, d'amour, de contrition, par une patience à toute épreuve, une entière soumission à la volonté de Dieu, enfin, par un profond recueillement et une plus grande assiduité à l'oraison.

Le 4 octobre 1646, sentant ses forces diminuer, il écrivit au P. François de Capillas : « En ce jour consacré à mon patron saint François, je suis venu au monde, et j'espère que, finissant la quarantième année de mon âge, je commencerai bientôt ces années éternelles, sur lesquelles j'ai médité si souvent. Il ne me reste plus longtemps à vivre, je le sens. Que le Seigneur soit béni pour tant de grâces accordées à ce misérable ver de terre ! » Dix jours après, le saint malade recevait les derniers sacrements. Il voulut renouveler sa profession de foi, demanda pardon des mauvais exemples qu'il pouvait avoir donnés dans l'exercice de son ministère, et déclara qu'il avait sincèrement oublié les procédés injustes de ses ennemis. Ensuite il exhorta à la constance ses enfants spirituels menacés d'une

(1) I Cor., I, 23-24.

furieuse persécution, et leur recommanda de prendre courage, de mettre leur espoir dans le Seigneur, de se rappeler enfin que tout contribue à l'avantage de quiconque aime Dieu.

Le P. Diaz vécut encore quelques jours, pendant lesquels Dieu parut s'être retiré de lui. « De toutes les consolations dont le Seigneur m'a favorisé, dit-il à son supérieur, il ne me reste que celle d'une conformité parfaite à son adorable volonté. Souffrir sans consolation, c'est, il me semble, souffrir comme Jésus, délaissé sur la croix par son divin Père. C'est ce qui me porte à accepter amoureusement cet abandon, plus amer mille fois que la mort; puisque Dieu veut que ce soit là ma croix, j'y consens de grand cœur et le veux aussi. » Et comme on l'engageait à réitérer souvent les actes de Foi et d'Espérance, le pieux malade répondit : « Quant à la Foi, j'en crois si fermement tous les articles que, si je voyais de mes propres yeux les vérités du symbole, mon assurance ne serait pas plus grande. Pour ce qui est de mon Espérance, j'appréhende qu'elle ne soit excessive et ne touche à la présomption, car je n'ai aucun doute que Dieu ne me sauve et ne me donne son Paradis. » Des sentiments si parfaits édifièrent tous les assistants.

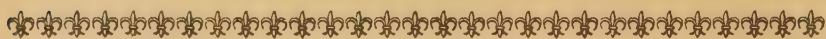
La nuit suivante, l'état empira. Le P. Jean Garcia engagea le moribond à implorer la puissante intercession de la Sainte Vierge. François Diaz put encore articuler ces mots : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*. Il suivit très pieusement les prières de la recommandation de l'âme, commença ensuite le psaume : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, et au verset : *In manus tuas commendo spiritum meum*, il rendit doucement l'esprit, le 4 novembre 1646.

Cette mort plongea dans le deuil tous les chrétiens de Fo-gan et des environs. Une seule pensée leur servit de consolation : s'ils perdaient ici-bas un vrai père, ils étaient assurés d'avoir un puissant intercesseur auprès de Dieu. François de Capillas, qui avait connu François Diaz même avant son entrée dans l'Ordre, était convaincu qu'il était allé droit au ciel. « Il m'a paru toujours, disait-il, un religieux très pénitent, fort soumis à ses supérieurs, plein d'amour pour la vertu, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. »

Le Chapitre général de Rome, tenu en 1670, fait une très honorable mention du P. François Diaz, et l'appelle « un homme apostolique, dévoré d'ardeur pour le bien des âmes, honoré excellemment du don

des larmes, admirable de patience et d'humilité, ayant beaucoup et grandement souffert pour la foi. »

Le V. Père a travaillé à la conversion des infidèles non seulement par ses exemples et ses prédications, mais encore par ses écrits. Il composa, nous l'avons dit, une grammaire et un dictionnaire en langue chinoise, puis un traité de la Passion de Notre-Seigneur, qui n'a pas été imprimé.



LE MÊME JOUR

1366 — Le Bienheureux PHILIPPE DE SCEVA, Inquisiteur en Ethiopie, et martyr.

L'an du Seigneur 1316, sous le pontificat de Jean XXII, huit Frères-Prêcheurs, poussés par le désir de visiter le Saint-Sépulcre et aussi par le zèle du salut des âmes, quittèrent Rome, avec la permission de leurs supérieurs, pour se diriger vers la Palestine. Après avoir effectué leur pèlerinage à Jérusalem, ils descendirent en Egypte, et au prix de très grandes fatigues, arrivèrent dans les terres d'Ethiopie et d'Abyssinie. Là régnait un empereur, surnommé par ses sujets le prêtre Jean, bien qu'il ne fût nullement revêtu du sacerdoce.

Cette nation, chrétienne depuis longtemps déjà, fit un sympathique accueil à nos missionnaires, profita de leurs enseignements, bientôt même peupla de ses enfants leurs couvents et leurs monastères. Il est établi par des témoignages sérieux que l'Ordre de Saint-Dominique posséda, au moyen âge, une mission florissante dans cette partie reculée du continent africain.

Parmi les recrues de la vie religieuse en Ethiopie, figure à l'un des premiers rangs, le B. Philippe, natif de Scéva, et issu de sang royal. Il entra fort jeune dans notre couvent de Plurimanos, le plus important de la région, et se montra rapidement homme de science et de vertu. Peu après son ordination sacerdotale, il fut élu Prieur, et il gouverna sa communauté plus par l'exemple que par la parole. Le V. Père donnait un temps considérable à l'oraison et à la lecture des saintes Ecritures, dormait peu, aimait la solitude, ne mangeait qu'une fois le jour, portait sur les reins une grosse chaîne de fer, et affligeait son corps par des macérations continuelles. Dieu lui donna, en outre, le pouvoir d'opérer des miracles : ce qui acheva de faire resplendir sa sainteté aux yeux des peuples et de lui gagner la vénération universelle. Enfin il fut créé Inquisiteur général pour tous les royaumes d'Abyssinie et d'Ethiopie.

Sur les entrefaites, un souverain du pays prit deux épouses, et au grand

scandale des populations, vécut en concubinage avec elles. N'ayant pu par la persuasion le ramener à l'observation de la loi divine, l'Inquisiteur Général, de concert avec le patriarche Jacques, métropolitain d'Ethiopie, fulmina contre le coupable la sentence d'excommunication ; mais il dut, presque en même temps, s'expatrier avec le vénérable prélat.

Après trois ans d'exil, Philippe de Scéva revint dans son pays, rappelé par le monarque hypocrite, qui feignait une conversion sincère et promettait une entière réconciliation. Mais bientôt, l'homme de Dieu se vit par ordre du tyran, saisi dans son monastère, fouetté cruellement, puis roué de coups, jusqu'à ce qu'il rendît l'âme, le 4 novembre 1366.

Son corps, inhumé dans le sanctuaire de l'église conventuelle, fut honoré des fidèles à l'égal des reliques d'un martyr : des grâces nombreuses récompensèrent le recours à son intercession. Quant au prince impie, auteur de sa mort, poursuivi par la vengeance divine, il périt misérablement, frappé de la foudre.

(Lud. Paramus : *de S. Inquisitione*, L. II, tit. 2, c. 19. — Fontana : *Theat. Domin.* P. III, 507 et 593.)

1535 — En Saxe, le V. Père MICHEL VEHE ou VEHUS, recommandable par une profonde érudition, une éloquence vigoureuse, une ardente piété, un attachement invincible à la foi catholique.

Sa réputation était déjà solidement établie dans l'Ordre, l'an 1515, puisqu'on lit dans les Actes du Chapitre général tenu à Naples, cette année-là : « Nous assignons au couvent d'Heidelberg, de la Province d'Allemagne, pour Régent des études Fr. Michel Vehe, Maître en sacrée théologie. »

Le cardinal Albert, archevêque de Mayence, et fils du marquis Jean, électeur de Brandebourg, l'institua Prévôt de l'Eglise de Hall, en Saxe, et le prit pour conseiller.

L'hérésie luthérienne se répandait alors avec impétuosité dans les provinces d'Allemagne. Notre savant théologien s'opposa comme un mur d'airain aux envahissements des novateurs, et défendit la doctrine orthodoxe par divers ouvrages contenant, pour la plupart, des chapitres brefs, érudits, clairs et nerveux : *breviter, erudite, clare et nervose*, dit Echard. L'apostat Jean Bugenhagen, Poméranien, que les hérétiques avaient installé évêque de Wittenberg, composa en allemand un libelle rempli de blasphèmes et l'intitula : « Contre les voleurs du calice » ; Michel Vehe en donna une écrasante réfutation, écrite pareillement en langue allemande. Le V. Père alla peu après recevoir la récompense de son dévouement à l'Eglise romaine. Possevin, Fernandez, Altamura et autres auteurs parlent de Michel Vehe avec les plus grands éloges. — (Cochlée, *de Actis Lutheri*, ad. an. 1532 ; — Echard, II, 95.)

1637 — A Anvers, le V. Père JACQUES BROUWER, missionnaire zélé, docteur émérite, supérieur accompli. Il naquit à Hoochstradt, ville du

Brabant et reçut l'habit de l'Ordre au couvent d'Anvers : après sa profession il fut envoyé à Louvain, pour étudier. La manière dont notre religieux profita des leçons de ses maîtres, les doctes PP. Hyacinthe Choquet et Thomas de Torrez, lui valut d'être nommé, jeune encore, Lecteur à notre collège de Sainte-Croix de Douai. Il y enseigna la philosophie et la théologie, et devint Régent, ainsi qu'à l'Etude générale de Louvain. Finalement il reçut le bonnet de Docteur à l'Université de Douai, dignité que l'Ordre confirma en 1622, au chapitre général de Milan.

Swert, dans son *Athénée Belge*, fait de Jacques Brouwer le plus grand élogé. « En cet homme, dit-il, s'alliaient merveilleusement la vertu à la science, le talent à l'avidité pour l'étude. »

Le zèle du V. Père ne lui permettant pas de demeurer oisif, il s'efforçait de communiquer les trésors dont le Ciel l'avait enrichi. La S. Congrégation de la Propagande le chargea d'aller évangéliser le Danemark. Il accepta de grand cœur et travailla d'une manière très avantageuse pour les âmes. Aussi, l'an 1631, fut-il institué Préfet des missions dominicaines de Hollande, Allemagne et Danemark. L'œuvre était difficile. L'homme de Dieu la conduisit avec un réel succès, prenant soin de s'adjoindre d'excellents collaborateurs, et d'instruire exactement la Propagande des efforts tentés et des résultats obtenus. Grand nombre de dissidents se convertirent et les catholiques furent affermis dans la foi. Jacques Brouwer exerça la charge de préfet jusqu'en 1637. A cette date, il fut élu Prieur du couvent d'Anvers, et y mourut le 4 novembre de la même année.

L'éminent religieux donna, l'an 1613, une édition plus correcte des huit livres de *Physique* de Dominique Soto. En outre, il composa un ouvrage intitulé *Clavis apostolica* dans lequel il prouve qu'il faut croire de foi divine, que Paul V est Souverain Pontife. Cet ouvrage est dirigé contre certains professeurs d'Alcala qui, voulant prévenir une condamnation du molinisme, avaient avancé des doctrines aussi hardies que dangereuses : Clément VIII dut les réprimer. — (Jonghe : *Belg. Domin.* p. 229. — Echard. : *Script. O. P.* II, 495.)

1645 — A Fo-Gan, en Chine, le V. PIERRE CHIN, victime de son dévouement à la cause de Dieu. Vers l'an 1645, l'empereur Lung-fou, fatigué des plaintes qui lui venaient du district de Foning-tcheou, à la suite de l'édit rendu par lui en faveur de la religion chrétienne, nomma un Chinois païen comme visiteur du pays. Les fidèles, l'ayant su, allèrent à la rencontre de ce fonctionnaire, pour empêcher qu'il ne se laissât prévenir par de fausses informations. Le visiteur les reçut fort bien, et promit de suivre en tout les lois de la justice. Arrivé à Fo-gan, il constata la division allumée entre chrétiens et infidèles. Ne sachant comment s'y prendre pour découvrir la vérité, il imagina de convoquer des représentants des deux partis : il les laisserait dis-

cuter en sa présence ; après quoi, il prononcerait en faveur de la cause qui lui semblerait la meilleure. Le choix des chrétiens se fixa sur un savant lettré, nommé Pierre Chin, tertiaire de Saint-Dominique. L'avocat de la vérité défendit avec tant de force et d'éloquence, de lumière et de majesté, les prérogatives de la loi divine ; il dissipa si aisément les objections des adversaires, que le juge ne put s'empêcher de donner raison aux Chinois chrétiens. La honte et le dépit des infidèles furent à leur comble ; il résolurent de se défaire à tout prix de celui qui était la cause d'un si sanglant échec. Ayant appris que Pierre Chin se rendait tous les jours chez le visiteur impérial, ils investirent sa maison, se ruèrent sur lui au moment où il sortait, le frappèrent avec une violence inouïe et le laissèrent baigné dans son sang. Le P. Diaz eut la consolation de lui administrer les derniers sacrements et de le voir mourir dans des dispositions admirables de résignation, de foi et d'amour. — (Advarte : *Hist. des Pbilipp.*, L. II.)

1677 — A Venise mourut, au cours d'un voyage, le V. Père ALAIN GULPEN, du couvent de Maëstricht, dont il fut sous-prieur, aussi bien que de celui de Tongres.

Entré dans l'Ordre à l'âge de 16 ans, Alain Gulpen se fit remarquer par de sérieuses qualités d'esprit et de cœur. C'est pourquoi on le chargea d'enseigner la philosophie et la théologie, et de former les novices à la vie religieuse : emplois qu'il remplit longtemps à la satisfaction universelle.

Mais ce qui le distingua le plus, ce fut son amour pour le Saint Rosaire et son zèle à propager cette dévotion. Il la prêchait partout avec un fruit merveilleux. Le V. Père agrégea des milliers de personnes à la Confrérie, parcourant pour cela villes, bourgs, villages, pénétrant même jusque dans les armées.

Le pieux religieux avait fait vœu, avec l'agrément de ses supérieurs, d'aller à Soriano vénérer l'image miraculeuse de notre Père saint Dominique. Il s'acquitta très dévotement de son obligation. Mais au retour, il fut frappé d'apoplexie à Venise, et y mourut, le 4 novembre 1677, dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-troisième de son sacerdoce.

Alain Gulpen publia en flamand un *Abrégé de la très célèbre Confrérie du Rosaire*. Il édita aussi, en l'augmentant notablement, un ouvrage composé sur le même sujet par Dominique Guérard, Dominicain français. — (*Jonghe Belgium*, 280 ; Echard, II, 669.)

1687 — Au couvent de Saint-Paul, à Cordoue, le V. Père JUAN DE RIVAS Y CARRASQUILLA, natif de cette ville importante. Homme de science et de piété, il jouit dans l'Ordre de la réputation de grand prédicateur et à ce titre mérita au Chapitre général de Rome, en 1650, la distinction de *Présenté*. Plus tard il fut élevé à la dignité de Maître en théologie. Telle était l'estime dont on l'entourait dans sa Province, et l'affection que lui portaient

ses frères, qu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1687, la soixante-quinzième année de son âge, son couvent le pleura amèrement et voulut associer l'Espagne entière au deuil de la famille dominicaine, en publiant une brochure intitulée : « Plainte lugubre du couvent royal de Saint-Paul de Cordoue, pour la perte de son illustre fils, le T. R. P. Maître Juan de Rivas y Carrasquilla, écrite par le R. P. Fr. Thomas Cano, du même couvent. » Juan de Rivas composa de remarquables ouvrages, dont plusieurs ont été imprimés de son vivant, et les autres sont restés manuscrits. Il a rédigé notamment une Vie du B. Alvarez de Cordoue, citée avec éloge par Joseph de Sarabia, auteur dominicain du XVIII^e siècle. (Echard : *Script. O. P.*, II, 712.)

1698 — A Valence, en Dauphiné, le dévot F. DOMINIQUE TEYSERÉ, Convers, profès du couvent de cette ville, où il sut rendre d'éminents services, pendant qu'on travaillait à y rétablir la réforme. Toute sa vie, il aima les pauvres et les soulagea de son mieux. Son obéissance, son humilité, sa ferveur ne se démentirent jamais. Tant que sa santé le permit, le bon Frère réveilla les religieux pour les Matines : lui-même y assistait, ainsi qu'à la méditation faite après cet office. On ne le trouvait jamais oisif. Quand il n'était pas occupé à quelque exercice de dévotion ou de charité, il se faisait un plaisir d'aider ses Frères au jardin, à la cuisine, au dépôt des vêtements. Muni des sacrements de l'Eglise, il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 4 novembre 1698, âgé de 73 ans. — (*Mém. de Valence.*)

1637 — A Langres, Sœur MARIE MAITROT première compagne des Sœurs Jeanne Canchry et Claude Guyotet, les fondatrices du monastère du Tiers-Ordre (1). Jeune fille de condition modeste, mais très sage et très pieuse, elle vint un jour se présenter aux vénérables Mères, pour partager leur vie. « Je n'ai que cent francs, dit-elle, je vous les offre de grand cœur. Mon unique désir est de servir Dieu comme tertiaire de Saint-Dominique : je tâcherai de me rendre une compagne digne de vous, et ferai, moyennant la grâce divine, tout ce que la sainte Religion exigera de moi. » De telles dispositions, une résolution si ferme ravirent les deux fondatrices. « Puisqu'il a plu au Seigneur de vous conduire ici, répondirent-elles, nous vous recevons de sa main. Votre bonne volonté vaut mieux qu'une riche dot. Nous-mêmes ne possédions que cent livres chacune; nous les avons mises en commun et nous les confondrons avec les vôtres. Vous serez notre sœur; vous partagerez avec nous les avantages de la pénitence et du travail. »

Dès les premiers jours, la jeune postulante se livra tout entière aux attraites d'une tendre piété. Elle éprouvait pour les veilles, les jeûnes et autres austérités, tout ce qu'une inclination naissante peut inspirer de plus fort. De leur

(1) *Année Dominicaine*, avril, p. 122.

côté, les Mères fondatrices ne tardèrent pas à reconnaître en elle une âme généreuse, fidèle et constante. Elles rendirent bon témoignage au Directeur du Tiers-Ordre, lequel lui donna le saint habit et, l'année suivante 1629, reçut sa profession.

Sœur Marie Maitrot accomplit une courte carrière en Religion. Venue la première, comme novice, elle était encore à la fleur de l'âge, quand la mort la ravit à l'affection de ses compagnes : « Son âme était un fruit déjà mûr pour l'éternité, disent les chroniques du monastère, Dieu l'avait choisie pour prémices du sacrifice des Sœurs, et voulait leur donner sans retard une protectrice au ciel. » La pieuse Sœur mourut le 4 novembre 1637. Louis XIII était en lutte avec la maison d'Espagne sur les frontières de France et de Luxembourg. La guerre, la peste et la famine ravageaient Langres et son territoire. La mortalité était effrayante. Tout le temps des calamités publiques, la charité de nos Tertiaires de Langres fit des prodiges de charité et provoqua l'admiration universelle. Sœur Marie Maitrot, victime de son dévouement pendant le fléau, fut inhumée dans un caveau réservé à la Congrégation du Tiers-Ordre, dans notre église conventuelle de Langres. — (*Mémoires du monastère de Langres.*)

1648 — A Paris, au monastère de Saint-Thomas, Sœur LOUISE DU SAINT SACREMENT, la seconde du nom qui ait par ses mérites honoré cette maison illustre. Telle était son inclination aux bonnes œuvres que, dès le bas âge, elle mettait son plaisir à aller visiter les prisonniers avec une sœur aînée. Sitôt qu'elle fut entrée en Religion, elle se renonça parfaitement à elle-même, s'appliquant à faire la volonté de ses supérieures et des autres Sœurs, sans jamais ni s'excuser, ni contredire. Par un effet de la grâce, dont elle suivait avec fidélité les mouvements, elle était toujours gaie, et ne laissait échapper aucune occasion de pratiquer un acte de vertu. Dans sa dernière maladie, alors même qu'elle ne manifestait plus de connaissance, il suffisait de lui rappeler l'amour de Jésus et de Marie pour qu'aussitôt elle se soumit à tout. Sœur Louise du Saint-Sacrement mourut âgée de 18 ans, le 4 novembre 1648. — (*Mémoires du mon. de Saint-Thomas.*)

1661 — A Toulouse, Sœur ANNE DE SAINT-BERNARD, Converse du monastère de Sainte-Catherine. Chargée de soigner les malades, elle dépensa dans cet emploi délicat beaucoup de charité, de patience et de douceur; et quand elle même fut visitée par la maladie, elle souffrit avec une entière résignation à la volonté de Dieu. Anne de Saint-Bernard décéda en paix, le 4 novembre 1661. Quatre ans après, son corps fut exhumé pour être transféré dans un nouveau caveau. Il exhala une odeur merveilleuse, qui remplit d'admiration les assistants. — (*Mém. de Toulouse.*)

1665 — Au même monastère, la V. Mère MARIE DE SAINT-LOUIS, remarquable par son esprit de pénitence et sa tendre piété envers la très sainte Vierge. Entrée au monastère de Sainte-Catherine, presque au début de la fondation, elle suivit les observances régulières pendant plusieurs années sans la moindre dispense; mais, devenue percluse de ses membres, elle dut cesser d'agir pour souffrir avec Jésus en croix. Attristée toutefois de ne plus rendre aucun service à ses Sœurs, la V. Mère réclama l'assistance de l'auguste Marie, et fit vœu, si elle revenait à la santé, de réciter chaque jour l'Office liturgique qui lui est dédié. Une prière si ardente fut exaucée. Par reconnaissance pour sa divine bienfaitrice, Sœur Marie de Saint-Louis, guérie de son infirmité, ne se borna pas à réciter le Petit Office de la Vierge : elle y ajouta le Rosaire entier et plusieurs autres pratiques. Le reste de sa vie, elle ne prit ni lait, ni beurre, ni fromage, se contentant de la nourriture quadragésimale, même les jours où son état eût réclamé des soins particuliers. Elle mourut saintement le 4 novembre 1665. — (*Mémoires de Sainte-Catherine, à Toulouse*).

1705 — Au monastère de la Vierge, à Bordeaux, la V. Sœur THÉRÈSE DE SAINT-HYACINTHE. Prévenue dès son enfance par les bénédictions de Dieu, elle se consacra à lui vers l'âge de dix-sept ans. L'éducation chrétienne qu'elle avait reçue dans sa famille ne contribua pas peu à ce généreux dessein. Deux sœurs aînées l'avaient précédée au cloître. Durant son noviciat, notre jeune religieuse fit paraître beaucoup de retenue et de modestie, un recueillement profond, un vif désir de s'avancer dans la vertu, une sainte émulation à surpasser ses compagnes en mortification et en pratiques de pénitence. Cette ferveur ne fit qu'augmenter après sa profession. Malgré une complexion délicate, S. Thérèse soutint le poids des observances avec un courage invincible. La vue de Jésus crucifié l'animait à supporter en silence les peines intérieures, les maladies corporelles et les diverses épreuves qui pouvaient l'atteindre. Son unique consolation était de chanter les louanges de Dieu ; son plaisir, de souffrir pour lui ; sa joie, de marcher en sa présence, et de lui demeurer unie par l'oraison. Elle entra dans la bienheureuse patrie, le 4 novembre 1705, après quarante-trois ans passés sur cette terre, dont vingt-quatre en religion. — (*Mém. de Bordeaux.*)





V NOVEMBRE

Le B. MARTIN DE PORRÈS

Tertiaire profès du couvent du Rosaire, à Lima^()*

(1569-1639)



IEU est admirable dans ses saints. Sans avoir égard à l'état, au sexe, à la condition de naissance, malgré les plus grands obstacles, il communique à ceux qu'il aime l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions, et sait tirer ainsi la lumière des ténèbres, les roses des épines, l'huile du rocher le plus dur, le bien du mal. Cette vérité ressortira de la vie que nous allons écrire et montrera une fois de plus que le bras du Seigneur n'est pas raccourci.

I — Martin de Porrès naquit à Lima le 9 décembre 1569 et y fut baptisé dans l'église de Saint-Sébastien. Il eut pour père don Juan de Porrès, noble Espagnol, chevalier de l'Ordre d'Alcantara, et pour mère Anne Velasquez, d'une honorable famille de Panama, mais de couleur noire.

L'enfant, pour le teint et la coupe du visage, tenait plus de sa mère que de son père. Cela explique comment Juan de Porrès, pour se dérober aux reproches que lui attirait la vue de ce fruit d'une union si mal assortie, l'abandonna totalement aux soins d'Anne Velasquez. Dieu le permit ainsi, afin que le futur Bienheureux, pour expier la honte de ses parents, fût dans les labeurs dès ses plus jeunes années.

(*) *Procès de Béatification; Melendez, etc..*

La commisération était née avec lui, ou pour mieux dire, cette charité compatissante envers les pauvres, cet amour ardent pour le prochain qui fait son glorieux caractère, commença de se faire sentir presque avant l'usage de la raison. Ni l'extrême indigence de sa mère, ni ses menaces, ni les châtimens qu'elle lui infligeait, si elle croyait qu'il avait enfreint ses défenses, ne pouvaient l'empêcher de faire l'aumône aux pauvres qu'il rencontrait, quand il allait acheter quelque chose pour le ménage.

Cependant Dieu, dont l'œil paternel s'arrête avec complaisance sur toute créature, si infime soit-elle, ne laissa pas plus longtemps son élu à la merci d'une mère aussi incapable de l'entretenir que de lui procurer une éducation convenable. Juan de Porrès, instruit des vertus naissantes que chacun admirait et aimait dans le jeune Martin, revint de ses préjugés et consentit à le traiter comme son fils ; il le conduisit, âgé d'environ huit ans, à Santiago de Guayaquil, où lui-même remplissait une fonction au nom du roi d'Espagne, et sans lui faire donner l'instruction réservée à un gentilhomme, il le retira de la poussière en le plaçant dans une sorte d'école primaire, où l'enfant apprit à lire, écrire et compter. Après deux ans de séjour à Guayaquil, ayant ramené son fils à Lima, don Juan le mit chez un chirurgien pour faire l'apprentissage de la profession. Le vertueux enfant en fut charmé, moins parce que cette carrière lui permettrait de gagner sa vie, que parce qu'elle lui fournirait les moyens d'être utile au prochain. Aussi le voyait-on toujours occupé, toujours attentif à se ménager des ressources pour secourir les malheureux. Cet attachement au travail, auquel il s'astreignait par esprit de pénitence et de charité, l'empêchait de vaquer pendant le jour à la prière autant qu'il l'eût souhaité : il y suppléait la nuit, en consacrant de longues heures à ce saint exercice. Son hôtesse, étonnée d'avoir à renouveler chaque soir le flambeau qu'elle lui remettait, et ne pouvant s'imaginer qu'un jeune homme de quinze ans à peine s'adonnât à la pratique des saintes veilles, s'avisa une fois de l'observer. Grande fut son édification, lorsque, à travers les fentes de la porte, elle l'aperçut prosterné devant une image pieuse, versant un torrent de larmes et jetant de profonds soupirs.

Tout en l'absorbant beaucoup, la nouvelle position de Martin lui laissait assez de liberté pour se livrer à ses œuvres favorites : visiter les pauvres, servir les malades dans les hôpitaux et les prisons. Comme un personnage célèbre de l'antiquité, il croyait avoir perdu

sa journée, s'il avait manqué l'occasion de consoler un affligé ou de partager son pain avec un indigent.

II. — Cette vie exemplaire finit par frapper bon nombre d'habitants de Lima, et déjà le nom de Martin de Porrès était prononcé avec vénération. De toutes parts on prodiguait au jeune homme des marques de respect qui alarmaient son humilité. Dès lors, le pieux adolescent redoubla ses pénitences et ses prières, pour obtenir la lumière sur la voie qu'il devait suivre afin de plaire à Dieu. Ses vœux étaient trop justes et trop ardents pour n'être pas exaucés. Le Seigneur, qui lui avait montré les dangers du siècle, lui inspira la pensée d'entrer dans le cloître pour les éviter. L'Ordre des Frères-Prêcheurs fixa le choix du Bienheureux. Il vint demander l'habit de *Donat* ou *Oblat* au P. Jean de Lorenzana, Provincial du Pérou et au P. François de Vega, Prieur du couvent du Rosaire, à Lima. Les vénérables supérieurs, sans doute informés déjà de la grande vertu du postulant, frappés en même temps de son air sérieux, de ses manières graves et modestes, promirent de se rendre à ses désirs. Don Juan de Porrès approuva la résolution de son fils : toutefois l'état de Frère convers étant supérieur à celui de simple tertiaire ou donat, il pria les supérieurs de lui en donner l'habit. On y eût volontiers consenti, si le jeune homme, aux yeux duquel la dernière place dans la maison de Dieu paraissait infiniment relevée, ne s'y fût opposé par un sentiment d'humilité profonde. Il avait vingt deux ans, lorsqu'il revêtit les pieuses livrées sous lesquelles Dieu l'avait appelé à servir la religion, loin des écueils du monde, dans une entière abnégation de lui-même.

Le jeune soldat du Christ parut dès le début de sa carrière religieuse ce qu'il fut le reste de sa vie. Les Pères, témoins des vertus dont il donnait des marques éclatantes, l'admirent avec grande joie à la profession : ils croyaient, et à bon droit, avoir trouvé en sa personne un trésor de grâce et de sainteté.

Son sacrifice accompli avec un cœur généreux et parfait, Martin de Porrès marcha d'un pas allègre dans la voie des plus strictes observances. On vit briller en lui l'humilité, la patience, la pénitence, l'obéissance, l'amour de Dieu et du prochain, l'assiduité à la prière, l'attachement aux moindres devoirs. Quelques détails nous le feront mieux connaître.

III. — Dans l'ordre spirituel, l'humilité est le solide fondement de tout l'édifice. Il serait difficile d'exprimer la perfection avec laquelle le B. Martin pratiqua cette vertu. Ayant appris de bonne heure à l'école de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur, il aimait véritablement sa condition d'*Oblat*, parce qu'elle le mettait au-dessous de tous. Nous avons déjà vu que, pouvant monter plus haut, il avait refusé cette élévation.

La bassesse de son extraction était toujours présente à ses regards : rarement osait-il lever les yeux de dessus la terre, dont il se regardait comme un poids inutile. Quand il entra dans la chambre d'un religieux aucune instance ne pouvait l'obliger à prendre un siège : mais alors, pour n'être pas privé d'entendre quelques bonnes paroles, il consentait à s'asseoir sur le sol, estimant que cette posture seule lui convenait. S'oubliait-on à lui adresser une louange, il s'en affligeait et faisait observer qu'un tel langage ne s'appliquait nullement à un homme de sa condition. Le matin, il se mettait à genoux devant le premier prêtre qu'il rencontrait pour lui baiser la main. Souvent il se prosternait devant les religieux qui passaient, les priant de le fouler aux pieds comme un ver de terre, digne de tous leurs mépris. L'un d'eux l'ayant rencontré un jour occupé à nettoyer les lieux d'aisance lui fit cette réflexion déplacée : « Frère Martin, ne vaudrait-il pas mieux être dans le palais de Mgr l'Archevêque de Mexico que là où vous êtes ? » Le Saint de répondre par ces paroles du roi-prophète : « J'ai choisi l'abjection dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs. » C'était dire : Frère Martin estime les plus humiliantes fonctions du couvent au-dessus de l'honneur que lui fait l'archevêque de Mexico, actuellement à Lima, de l'appeler quelquefois près de lui.

En un mot, le serviteur de Dieu s'humiliait en tout temps, en tout lieu, en toute occasion : voilà pourquoi son cœur ne s'enfla jamais d'aucun avantage personnel ni d'aucune louange.

Le père de l'orgueil ne pouvait souffrir une si profonde et si sincère humilité. Furieux non moins que rusé, Satan l'attaqua tantôt à force ouverte, par les mépris, les injures, les coups ; tantôt à la façon du serpent, en s'insinuant jusqu'aux replis de son âme par des pensées d'amour-propre et des sentiments de vanité. Mais *c'est en vain*, dit le Sage, *qu'on jette le filet devant ceux qui ont des ailes.* (Prov. I, 17.) Notre Bienheureux, éclairé d'en haut et soutenu de la grâce, résista courageusement à ces différents assauts et triompha glorieusement de

son ennemi. Ces tentations mêmes, ces terribles secousses ne servirent qu'à faire jeter de plus profondes racines à son humilité, en lui fournissant le moyen de joindre à l'exercice de cette vertu une admirable patience.

Un jour, certaine personne du monde, poussée par je ne sais quelle fureur diabolique et sans nul sujet, vomit contre l'humble Frère mille imprécations, l'appelant chien de mulâtre, misérable digne des galères. Le Bienheureux, sans s'émouvoir, se jeta aux pieds de cette personne, les baisa et la remercia de lui rendre justice à si bon escient.

Etant infirmier du couvent, il arriva qu'un religieux, pris d'une douleur aiguë, l'appela vite à son secours. Frère Martin se hâta d'accourir. Cependant, le malade, aigri par l'excès de la souffrance, s'emporta, accusa le Frère de lenteur à lui rendre service. « Hypocrite et imposteur, ajouta-t-il, vous n'avez qu'une fausse charité. Je suis bien fâché de l'avoir connu si tard, j'aurais percé à jour tous ces voiles trompeurs qui dérobent aux autres la vraie connaissance de ce que vous êtes. » — « Votre Révérence a raison, répondit avec douceur l'homme de Dieu ; c'est là mon grand malheur, depuis si longtemps que je travaille à me connaître de n'y avoir pas encore réussi. Comment donc votre Révérence, depuis quatre jours seulement qu'elle me souffre, y serait-elle parvenue ? Mais dans la suite une plus longue habitude avec moi découvrira chaque jour mes défauts, car je suis le plus méchant des hommes. » Ce langage était sincère, aussi bien que celui qu'il tint dans une circonstance analogue.

Un autre religieux ayant besoin de soins, réclama l'assistance du Frère Martin. Le Bienheureux, occupé en ce moment, ne put arriver au gré du malade. Le retard exaspéra ce dernier, et quand Frère Martin parut, il l'accueillit avec les paroles les plus dures. Le vertueux infirmier évita de s'excuser et, passant dans une salle voisine, se mit quelques instants en prières ; puis il revint auprès du religieux. Mais celui-ci, plus irrité que jamais, s'emporta en injures avec tant d'aigreur que, pour essayer de l'adoucir, le Frère Martin se jeta à ses pieds, les baisa humblement, en demandant pardon de sa prétendue faute. Une telle humilité et une si héroïque patience furent sans effet. Quoiqu'il vît le Bienheureux anéanti pour ainsi dire devant lui, le malade continua ses invectives, et sur un ton si élevé que plusieurs religieux accoururent au bruit. Frappé d'un spectacle si étonnant, l'un d'eux s'écria : « Qu'est-ce donc, mon cher Frère Martin ? — Je reçois les cendres, mon révérend Père, répondit agréablement le Bienheureux,

bien que nous ne soyons pas au premier jour du Carême. Le révérend Père me remet devant les yeux le souvenir de ma naissance et m'impose sur le front la poussière de mes défauts : et moi, à qui une telle pensée est aussi précieuse que nécessaire, pour reconnaître un si grand bienfait, je lui baise non pas les doigts, étant indigne de m'élever jusqu'aux mains vénérables entre lesquelles Dieu descend chaque jour, mais les pieds, que j'avoue encore ne toucher qu'avec peine, parce qu'ils sont ceux d'un ministre du Seigneur. Croyez-moi, mon Père, ce jour est un des plus heureux de ma vie, car je vois clairement que si le vénéré malade semble me traiter d'une manière outrageante, ce n'est pas tant pour m'offenser que pour me rendre justice ; afin que, me trouvant, sans nul mérite personnel, dans la compagnie de vos Révérences, je n'oublie jamais la bassesse de mon extraction, ni l'excès de mes défauts. »

C'est ainsi que Martin de Porrès, en couvrant adroitement la faute d'autrui et en s'humiliant jusqu'à la poussière, triompha du prince de l'orgueil. Ce ne fut pas sa dernière victoire : le trait suivant mérite notre attention.

Le Prieur, peut-être uniquement pour éprouver sa vertu, le traita un jour d'une façon dure et mortifiante. Le Bienheureux Frère, toujours semblable à lui-même et ferme dans la patience, reçut avec joie la sévère réprimande, se prosterna devant son supérieur, lui baisa les pieds et lui dit : « Je connais maintenant, mon révérend Père, l'amour que vous me portez, puisque vous me traitez comme je le mérite, moi qui ne suis qu'un misérable mulâtre. »

Tel était le langage, tels étaient les sentiments du B. Martin de Porrès. Sa vertu doit nous paraître d'autant plus admirable qu'elle était plus honorée, suivant la réflexion de saint Bernard : *Rara virtus, humilitas honorata*. Don Pierre de Ortaga, Sotomajor, évêque de Cuzco, don Félicien de Vega, archevêque de Mexico, tous personnages de mérite, avaient lié une réelle amitié avec le serviteur de Dieu : il existait même entre eux trois une sorte de rivalité, à qui l'aimerait et l'honorerait davantage. Plusieurs membres de l'Audience royale, le seigneur Louis de Cordoue, Bobadilla, vice-roi du Pérou, l'estimaient aussi beaucoup. Pour tout dire en un mot, prélats, princes, magistrats, religieux, séculiers, grands et petits, tous le regardaient comme un saint. Lui seul se méprisait, et quand on l'élevait jusqu'au ciel, il s'anéantissait pour ainsi dire jusqu'au centre de la terre, et ne pouvait se persuader que les honneurs rendus à sa personne fussent

sérieux. Un jeune clerc, qui avait besoin de quelque dispense pour être ordonné par l'archevêque de Mexico, lui dit un jour : « Cher Frère Martin, à cause du pouvoir que vous avez sur l'esprit de Mgr l'Archevêque et de ses conseillers, je suis sûr d'obtenir ma dispense, si vous voulez bien vous intéresser à ma cause. » Le Bienheureux répondit : « Vous faites erreur, mon Frère, je n'ai point d'autorité dans la maison de Monseigneur ; tous ces honneurs qu'on paraît me rendre, ces amitiés qu'on me témoigne, ne sont que moquerie ; on s'entretient avec moi comme avec un pauvre idiot qui sert de jouet ; comment d'ailleurs pourrais-je me concilier l'estime de quelqu'un, n'étant qu'un échappé d'esclavage, un homme plein de mauvaises inclinations, menant une vie si peu fervente ? »

Ce mépris de lui-même, ce sentiment de sa bassesse suggéra une autre fois au B. Martin une démarche des plus admirables. Le couvent du Rosaire avait une dette pressante à solder. Le Prieur aux abois, voulant cependant donner quelque satisfaction aux créanciers, se rendit sur le marché aux encans, pour procéder à la vente de quelques valeurs. Il se vit rejoindre par le Frère Martin. « Très révérend Père, lui dit celui-ci, je sais le besoin extrême du couvent, et je viens vous fournir un moyen prompt et assuré d'acquitter ses dettes. Vendez-moi : pauvre mulâtre, j'appartiens à la Religion et n'y suis presque d'aucune utilité, quoique on m'y traite fort bien. Si vous me faites la grâce que je vous demande, j'espère trouver un maître qui saura me forcer à le servir comme il faut. »

Une offre si humble et si charitable toucha profondément le Prieur : il ne put retenir ses larmes et répondit : « Cher Frère Martin, retournez-vous-en : le couvent a besoin de vous, déjà le Seigneur a pourvu par une autre voie à nos pressantes nécessités. »

Laissant de côté bien d'autres preuves d'humilité du serviteur de Dieu, remarquons seulement sa merveilleuse adresse pour dérober à la connaissance des hommes les prodiges que Dieu opérait par ses mains. Don Jean de Figora, officier public et son ami, se voyant affligé d'un mal de gorge fort dangereux, lui fit dire de venir. Le Bienheureux se rendit à sa maison et assura le malade qu'il ne tarderait pas à guérir. Après un court entretien, il prit congé de lui, sous prétexte d'occupations, et le pria de garder un carafon qu'il avait apporté. Jean de Figora, surpris de cette prompte retraite et de cette demande un peu étrange, y crut voir quelque mystère. Il se fit apporter le flacon et le trouvant plein d'eau, en but quelque peu et

se sentit entièrement guéri. Tout en remerciant le Seigneur de cette grâce, il comprit que le B. Martin ne s'était retiré en laissant son flacon, que pour éviter les bénédictions qu'on n'aurait pas manqué de lui donner. Le miracle se renouvela d'ailleurs en faveur d'une femme témoin de la guérison de l'officier public, et qui fut instantanément guérie d'une dartre affreuse, en se lavant avec l'eau du même flacon.

IV. — La véritable humilité a pour compagnes patience et douceur : ainsi en était-il pour Martin de Porrès. Il avait coutume de dire que tout ce qu'il souffrait n'était rien par rapport à ce qu'il méritait, lui le plus mauvais de tous les hommes.

Fort longtemps le serviteur de Dieu eut chaque hiver les fièvres quartes : il les endurait si patiemment qu'à peine s'apercevait-on qu'il fût malade. Pendant toute la durée de l'accès, il se tenait en repos ; après quoi, il se rendait à l'infirmerie y remplir son office. Le courageux Frère ne s'épargnait aucunement, et quoiqu'il fît le travail de quatre hommes, on ne l'entendit jamais se plaindre d'être trop chargé. Il était à la fois chirurgien, barbier, infirmier, gardien du vestiaire, et il semblait se jouer à travers les embarras multiples que ces différents emplois entraînent à leur suite. Que dire maintenant de sa mortification ?

A la vérité, l'on frémit en lisant dans les historiens de sa vie toutes les rigueurs que le B. Martin de Porrès a exercées sur lui-même ; on aurait peine à les croire, peut-être même serait-on tenté de les blâmer, si l'on ne savait que les voies de Dieu diffèrent essentiellement des nôtres, et que l'amour rend doux et aisé ce qui est le plus dur et le plus difficile à la nature.

La pénitence de l'homme de Dieu fut prompte, sévère, générale et ininterrompue. Elle commença dès avant son entrée dans l'Ordre et ne finit qu'à sa mort. Il se mortifia en tout et de toute manière ; il traita son corps en esclave rebelle qu'il faut dompter. Pendant les trente-huit ans de sa vie religieuse, Martin de Porrès ne mangea jamais de viande et jeûna pour ainsi dire constamment. En Carême, sa nourriture ordinaire consistait en un peu de pain et d'eau. Encore, depuis le Jeudi-Saint jusqu'au dimanche de Pâques à midi, s'abstenait-il de tout aliment. Le reste de l'année, principalement les dimanches et les fêtes de l'Eglise et de l'Ordre, il se permettait le luxe de quelques herbes ou légumes ajoutés à son pain, ou de racines insipides, assez peu nourrissantes, appelées dans le pays *yucas*.

Trois fois chaque nuit, le Bienheureux s'infligeait une sanglante discipline. L'instrument dont il se servait était une chaîne de fer à plusieurs branches armées de crochets d'acier. Afin de s'animer à frapper plus fort, il s'adressait parfois quelques-unes des injures qu'il s'était entendu jeter à la face, ou que son humilité lui suggérait : « Chien de mulâtre, si peu fidèle aux bienfaits de Dieu qui t'a appelé au Baptême et à la vie religieuse, reçois le châtiment qui t'est dû. Es-tu puni, misérable, comme tu le mérites? apprends à bien vivre et à servir ponctuellement la Religion. » Et quand ses épaules ruisselaient de sang, il appliquait sur ses plaies du sel et du vinaigre, afin d'augmenter la douleur.

Après cette première flagellation, Martin de Porrès se retirait au Chapitre pour méditer devant un Crucifix sur la Passion du Sauveur. Son oraison finie, et son esprit vivifié par de nouvelles forces spirituelles, il se disposait à prendre la seconde discipline. Se dépouillant alors de sa tunique de grosse serge, qui s'était collée aux sanglantes plaies de son corps, il sentait se renouveler toutes ses douleurs. Assurément il fallait au Bienheureux un courage surhumain et un amour passionné du sacrifice pour prendre à nouveau les armes contre lui-même; car dans la situation où il était, tout meurtri de coups, il ne pouvait se frapper avec ses cruelles chaînes sans que ses plaies ne se rouvrissent, et que le lieu où il s'abandonnait à cette sainte fureur ne fût tout inondé de sang. Spectacle vraiment digne du regard de Dieu et de l'admiration des Anges, que celui de cet héroïque pénitent ainsi aux prises avec le démon de la sensualité et lui résistant jusqu'à effusion de son propre sang et grande abondance de larmes, au cri maintes fois répété de *Miséricorde, Seigneur! Seigneur, miséricorde!*

Mais ce n'était là que le deuxième acte de l'émouvante tragédie. Le troisième dépasse ce que nous venons de contempler. Après avoir pris un semblant de sommeil sur un brancard, ou sur une chaise d'infirmerie, à l'aube du jour, le vaillant religieux descendait dans une sorte de cave ou lieu souterrain. Là, appelant à son aide quelque nègre ou esclave, dont il avait d'avance gagné les bonnes grâces, il en recevait une troisième discipline, plus rigoureuse que les deux premières, non seulement parce qu'elle venait d'une main étrangère, mais aussi parce que les esclaves indiens sont gens vigoureux, impitoyables, et que par son ordre ils se servaient pour le châtier de verges de cognassier, dont les coups sont des plus sensibles : supplice effroyable, surtout

lorsque, loin d'affaiblir, en se plaignant, l'énergie de la main meurtrière, on active au contraire par d'instantes prières le cruel bourreau, on l'excite à frapper, comme faisait notre Bienheureux à l'égard de ces officieux mais inhumains ministres de sa pénitence.

C'est ainsi que Martin de Porrès imitait son glorieux Père saint Dominique, dont il tenait à si grand honneur de se montrer l'enfant. Comme lui, il offrait à Dieu ses trois disciplines, l'une pour l'expiation de ses propres fautes, l'autre pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les âmes du Purgatoire. Il était si convaincu de la nécessité pour lui d'une pénitence rigoureuse, qu'il ne pouvait en modérer les pieux excès. Un de ses amis lui ayant demandé pourquoi il se traitait avec une telle sévérité, Frère Martin répondit : « Mon salut exige cette rigueur et mes fautes en méritent davantage. »

Les jours de fêtes, par manière de délassement, il se rendait à notre couvent de la Madeleine visiter le B. Jean Massias, Convers, son émule en sainteté ; il allait aussi chez les Pères de Saint-François voir un saint religieux de ses amis. Leur récréation consistait à s'entretenir du royaume de Dieu et à gémir sur l'aveuglement des mondains, dont la plupart passent les fêtes de l'Eglise en des divertissements profanes ; ils se retiraient ensuite en quelque coin du jardin pour y vaquer à l'oraison et châtier leurs corps par de cruelles macérations.

Aux genres de pénitences déjà citées, notre Bienheureux ajoutait parfois une autre sorte d'austérité non moins terrible. Après s'être meurtri de coups, il exposait son corps saignant aux cruelles piqures des moucherons du Pérou ; il agissait ainsi, non seulement pour se mortifier, mais encore, disait-il gaiement, « pour régaler les petites créatures du Bon Dieu ». Il portait en outre un rude cilice, qui lui descendait jusqu'aux genoux, et qui, appliqué immédiatement sur tant de plaies, lui causait des douleurs très vives. Ce cilice était si accablant que, malgré son grand courage, notre saint pénitent ne pouvait l'endosser tous les jours. Voilà pourquoi il ne le prenait qu'à certaines fêtes solennelles, se contentant les jours de travail d'en porter un moins pesant. De plus, il tenait constamment autour des reins une chaîne de fer étroitement serrée.

Il refusait à ses sens tout ce qui aurait pu les satisfaire et les appliquait sans cesse à ce qui leur était désagréable. Il gardait ses yeux habituellement baissés. Il entendait avec un vrai plaisir, nous l'avons vu, les paroles injurieuses, dures, méprisantes, que des malades impatients ou des gens malappris lui adressaient quelquefois. Pour mortifier son

odorat, il réclamait le soin de nettoyer les lieux infects ; et pour atteindre le sens du goût il ne craignit pas un jour d'avaler un vase d'eau corrompue : tant il est vrai que les saints sont ingénieux à exprimer en leur corps la mortification de Jésus-Christ, et que rien ne coûte à l'amour !

V. — Toutefois, si grand que fût son désir d'immolation, le V. Frère ne fut jamais un de ces pénitents entêtés et orgueilleux qui s'attachent à leur sens propre et méprisent les conseils d'un directeur éclairé. A l'austérité, qui dompte la chair, il préféra constamment l'obéissance qui, crucifiant l'esprit et le cœur, nous assure la victoire sur nous-mêmes. C'était assez que les supérieurs l'engageassent à se modérer pour qu'il tempérât sa rigueur, tout en laissant large part à la mortification, vertu pour laquelle manifestement l'Esprit Saint lui donnait un attrait exceptionnel.

Les fièvres, avons-nous dit, le visitaient presque chaque hiver. Certains religieux, le voyant s'affaiblir, en informèrent le Prieur, lequel prescrivit au Frère Martin de prendre un matelas, des draps, des couvertures et de s'en faire un bon lit. L'humble tertiaire obéit ponctuellement ; mais les religieux dont nous avons parlé, s'étant aperçus qu'il couchait tout habillé et tout chaussé, s'en plaignirent au P. Prieur, comme d'une espèce de désobéissance. Le supérieur, qui voyait bien que l'esprit de Dieu conduisait le saint Frère, répondit : « Laissez-le faire ; Frère Martin est un bon théologien mystique : sa théologie lui a enseigné et fourni le secret d'allier adroitement l'obéissance avec la mortification. »

Dans une autre circonstance, le serviteur de Dieu se comporta d'une manière toute semblable, et fit paraître également son humilité et son amour de la pénitence. Le P. Louis de Bilbao, Provincial, lui ayant intimé le même ordre que le P. Prieur : « Quoi donc, répondit le Bienheureux, votre Révérence commande à un chien de mulâtre, qui n'aurait eu chez lui ni pain, ni vin, ni oreiller, de se préparer un lit mollet ! De grâce, mon Père, ne souffrez pas une telle délicatesse. » Vaincu néanmoins par l'obéissance, il s'étendit dans de bons draps, mais tout en conservant sa tunique de laine et son cilice de crin. Le Provincial l'ayant su lui dit : « Est-ce ainsi que vous obéissez, Frère Martin ? — Mon très révérend Père, répondit avec douceur le saint religieux, le soulagement que j'ai pris est plus que suffisant pour un

chien comme moi : en usant d'un excellent lit, j'ai fait l'obéissance ; en m'y mettant tout vêtu, j'ai traité mon corps comme il le mérite. »

Si dans ces rencontres l'obéissance ne laissa pas d'être pénible à Martin de Porrès, elle le fut bien plus dans la circonstance suivante. Durant sa dernière maladie, les religieux, sachant que son humilité avait dérobé à leur connaissance une foule d'actes dignes d'une éternelle mémoire, engagèrent le Prieur Gaspard de Soldagna à lui commander, en vertu de la sainte obéissance, de révéler ces actions pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Le Prieur s'y prêta et enjoignit au Bienheureux de répondre exactement aux interrogations qu'il lui ferait. Il lui demanda s'il était vrai que, toutes les nuits, à l'exemple de notre Père saint Dominique, il prit trois fois la discipline. Une question si peu attendue affligea le bon Frère. Partagé entre la crainte de céder à l'orgueil, s'il parlait, ou de désobéir en gardant le silence, il hésita un instant. Les attraites de l'obéissance l'emportant sur le péril involontaire qu'il allait courir, il répondit : « Mon révérend Père, le bon Dieu fera connaître toute chose quand il lui plaira. Je vous dirai toutefois qu'à l'exemple de notre glorieux fondateur, je prenais chaque nuit trois disciplines. » Et en achevant ces mots, il supplia le P. Prieur de vouloir bien, pour l'amour de Dieu, mettre fin à ce pénible interrogatoire, ce que le sage supérieur accorda, aussi édifié de l'obéissance de l'humble malade que touché de la sorte de torture qu'il venait de lui infliger.

Autre fait où l'obéissance du serviteur de Dieu brille du plus vif éclat. Don Félicien de Vega, archevêque nommé de Mexico, se trouvant à Lima, l'an 1639, fut attaqué d'une pleurésie si violente que son état parut bientôt désespéré. Tandis que le vénérable prélat se préparait à la mort, son neveu, le P. Cyprien de Medina, religieux de l'Ordre, depuis évêque de Guamanga, arriva auprès de lui, et marquant sa surprise qu'on n'eût pas mandé le Frère Martin, si grand serviteur de Dieu, engagea son oncle à le faire venir. Don Félicien goûta cet avis et chargea son neveu de s'interposer auprès des supérieurs pour obtenir la visite souhaitée. Le Provincial, ravi de faire plaisir à l'archevêque de Mexico, voulut envoyer aussitôt le Bienheureux ; mais, après trois heures de recherches, il fut impossible de le trouver. Cependant le malade, qui sentait son état empirer, pressait avec les plus vives instances. Dans cet embarras, le P. Cyprien de Medina, inspiré de Dieu, on peut le croire, dit au Provincial : « Faites un commandement au Frère Martin de se trouver dans cette sacristie,

et vous verrez votre précepte obéi. » Le Provincial n'hésita pas : aussitôt, chose admirable, le Bienheureux entra. Le Provincial lui ordonna d'aller au plus vite près de l'archevêque et de lui obéir en tout comme à son supérieur régulier. L'humble religieux se rendit sans délai, mais non sans tristesse, à la demeure du prélat, prévoyant assez ce pour quoi il était mandé et redoutant un écueil pour son humilité. Mais Dieu, à qui en réalité il obéissait en faisant la volonté de son Provincial, le préserva de tout péril. Le malade, après lui avoir doucement reproché de n'être pas venu de lui-même à son aide, le pria d'appliquer simplement sa main sur le siège de ses douleurs. « Monseigneur, répondit Frère Martin, comment un prince de l'Eglise demande-t-il la main d'un pauvre mulâtre ? — Mon cher Frère, répliqua le malade, votre supérieur ne vous a-t-il point ordonné de m'obéir comme à lui-même ? Appliquez donc votre main sur mon côté, puisque je vous le commande. » Le Frère obéit, et sur-le-champ l'archevêque, délivré de toute douleur, se trouva guéri et bientôt en état d'entreprendre son long voyage. Le bruit de ce miracle augmenta dans la ville l'idée qu'on avait de la sainteté du Bienheureux : don Félicien pria les supérieurs de lui permettre d'emmener avec lui au Mexique son nouveau Raphaël. La chose était accordée : la mort du bon Frère survenue peu après déjoua le projet du généreux prélat.

VI. — L'observance des règles suit de très près l'obéissance aux supérieurs : aussi serait-il superflu de s'étendre longuement sur l'exactitude du Frère Martin aux prescriptions régulières. Il estimait grandement son état et s'efforçait d'en remplir tous les devoirs, même les plus petits, s'il est vrai qu'il y ait quelque chose de petit au service de Dieu ! Il gardait ponctuellement le silence, pratique si étroitement recommandée par nos saintes Constitutions. Il chérissait tellement la retraite qu'il ne sortait que pour des œuvres de charité ou par obéissance. Sa sœur, se plaignant un jour qu'il lui refusât de courts instants d'entretien, reçut cette réponse : « Les obligations que j'ai à nos religieux sont infinies, je ne pourrai jamais assez le reconnaître. Ils me souffrent chez eux, me font manger à leur table, m'honorent de leur compagnie. Ils ont même pour moi de l'estime et de l'affection, ce qui est l'effet d'une providence particulière de Dieu ; car, si je ne me voyais chéri, estimé et honoré, je serais insupportable et pire qu'un démon. D'ailleurs, je ne suis pas entré en Religion pour passer tout le jour à m'entretenir avec mes proches, mais seule-

ment pour servir cette bonne Mère, qui m'a reçu dans son sein. Laissez-moi dans mon couvent et demeurez chez vous. Dieu m'appelle à l'infirmerie pour soigner les malades, et vous, vous me demandez à la porte du couvent ! dois-je préférer votre voix à celle de Dieu ? »

Sévère pour observer toutes les prescriptions dominicaines : abstinence perpétuelle, jeûne de sept mois, port constant de la laine, et autres pratiques, le Bienheureux avait peine à souffrir dans les autres les moindres transgressions. S'étant aperçu qu'un religieux délicat se servait d'une chemise de toile fine, il le crut d'abord atteint d'une infirmité qui l'obligeait à user de dispense ; mais ayant appris du Père lui-même qu'il portait cette toile faute d'avoir des chemises de laine, il s'empressa de demander à des marchands de sa connaissance l'aumône de bonne serge, et à raison de l'estime dont il jouissait, en obtint une assez grande quantité pour faire confectionner deux ou trois tunicelles à chacun des religieux.

Pour lui, charmé de voir ses frères dans cette espèce d'abondance qui leur ôtait tout prétexte de porter du linge de toile, il semblait n'être voué qu'à la plus extrême indigence. Il n'avait à son usage que deux tuniques tout usées, rapiécées, tombant presque en loques.

Quelques personnes, sa sœur entre autres, voulurent remonter sa modeste garde-robe : il refusa. « Dans le cloître, dit-il, on n'y regarde pas de si près. Les habits les plus vils sont les plus à la mode. Si j'avais plusieurs rechanges, comment sentirais-je les inconvénients auxquelles m'engage le vœu de pauvreté ? J'ai deux tuniques, cela suffit : je quitte l'une quand je veux laver l'autre. » Il ne voulait rien de neuf, pas même des souliers ; si on le forçait d'accepter des chaussures nouvelles, il les faisait porter d'abord par quelque pauvre. Aux reproches qu'on pouvait lui faire à cet égard, il avait cette réponse piquante : « En me servant de vieux habits et de mauvais souliers, non seulement j'échappe au souci qu'occasionne le soin de conserver le neuf en bon état, mais encore je suis assuré de ne faire aucune perte grave, si je les laisse quelque part. »

Sa cellule avait pour tout ameublement le misérable grabat dont il usait en cas de maladie, une croix de bois, une image de la très sainte Vierge et une de saint Dominique. Mais, à vrai dire, Martin de Porrès n'avait pas de cellule ; car, comme on l'a vu, d'ordinaire il s'étendait pour dormir sur un banc du Chapitre ou au pied du lit de quelque malade, et pendant le jour, il se tenait au vestiaire ou dans les endroits marqués pour ses fonctions.

La chasteté du B. Martin ne jetait pas moins d'éclat que son obéissance et sa pauvreté. Il avait une souveraine horreur de tout ce qui pouvait ternir tant soit peu l'aimable vertu. Le démon, sans doute, ne lui ménageait pas les assauts, mais notre Saint en sortait toujours victorieux. Il était trop affermi dans l'humilité pour que Dieu permît des chutes qui sont habituellement la punition de l'orgueil, et trop abattu par la pénitence pour que la chair l'emportât sur l'esprit. On peut affirmer que, jusqu'au dernier instant de sa vie, Martin de Porrès garda dans toute sa fraîcheur, le précieux lis de sa virginité. Quand nous n'aurions pas le témoignage de ceux qui l'ont intimement connu, celui de Dieu même, plus grand que tout autre, nous renseignerait surabondamment à cet égard ; car, les faveurs extraordinaires dont le Seigneur dota son serviteur dans une si large mesure, ainsi que nous le dirons plus loin, nous garantissent la pureté immaculée de notre Bienheureux. Dieu, en effet, ne se plaît que parmi les lis et ne communique ses grâces de choix qu'à ceux dont le cœur et le corps demeurent sans souillure.

VII. — Que dirons-nous de la charité du B. Martin de Porrès, charité soit envers Dieu, soit envers le prochain ? Assurément, nul ne saurait mesurer le degré d'élévation qu'atteignit en lui l'amour pour Dieu. Son cœur en était embrasé ; ses pensées, désirs, paroles, actions, les mouvements de son âme, tout, en un mot, exhalait de sa part, le feu du divin amour. Bien qu'il aimât à se taire, surtout lorsqu'il se trouvait en compagnie des prêtres, il ne pouvait plus se contenir, dès qu'on parlait des choses de Dieu ; les assistants demeuraient ravis de l'entendre discourir de Celui qui a chéri nos âmes d'une si adorable prédilection. De cet amour ardent provenaient son assiduité à l'oraison, ses ravissements, ses extases, le désir insatiable qu'il éprouvait d'aller jusqu'à l'Extrême-Orient pour prêcher Jésus-Christ et sceller de son sang la foi chrétienne, la douleur profonde que lui inspirait la vue de tant d'offenses commises contre la Majesté infinie, le saint empressement qu'il témoignait pour que Dieu fût partout connu, honoré, servi.

L'amour de Dieu a pour suite et complément l'amour du prochain. Le Bienheureux ne laissait échapper aucune occasion de soulager ses semblables dans leurs nécessités, leurs afflictions, leurs angoisses. Le Seigneur lui faisait connaître les besoins de certains pauvres honteux, auprès desquels il se rendait à l'improviste et toujours à point pour

les secourir. Les soldats en garnison à Callao, port situé à deux lieues de Lima, manquaient souvent du nécessaire. Martin l'apprit et se chargea de procurer à chacun d'eux un subside régulier. Pour augmenter le mérite de l'aumône par celui de la pénitence, lui-même se rendait tous les deux jours à Callao et faisait sa distribution. Grâce aussi à la libéralité du Frère, un ecclésiastique indigent put se dérober à des emplois humiliants qu'il se voyait contraint d'accepter pour assurer son existence.

Disons-le sans hésiter, Martin de Porrès aimait les pauvres plus que lui-même et plus que ses proches parents. Il avait une sœur, qui se trouvait dans l'impossibilité de s'établir faute de dot. Un riche ami voulut y pourvoir en remettant deux mille livres au Frère Martin. Mais l'homme de Dieu, qui ne prenait point conseil de la chair et du sang, dépensa la somme en achat de vêtements pour des personnes plus nécessiteuses. Un gentilhomme, apprenant cette action si désintéressée, en conçut une telle édification qu'il s'empressa de reconstituer la dot pour permettre à la sœur du Bienheureux de contracter un mariage honorable.

A l'imitation du grand thaumaturge, son patron, notre Frère Martin donna son manteau non pas une fois mais plusieurs, non partiellement mais en totalité.

Un jour qu'il passait devant la maison de détention, les prisonniers occupés à un travail dans la cour d'entrée lui demandèrent l'aumône. Le Frère n'avait rien sur lui. Que faire? Il entre dans une boutique et engage son chapeau pour quinze sous, avec lesquels il achète du pain pour les détenus.

Un mendiant âgé, couvert d'ulcères et presque nu, lui tend un jour la main. Frère Martin, voyant Notre-Seigneur en sa personne, le transporte aussitôt dans son propre lit, sans prendre souci de la malpropreté du pauvre, et s'applique à le traiter comme s'il eût été le Christ lui-même. Un Convers, jugeant que c'était pousser trop loin la commisération, l'en reprit et reçut cette réponse : « La compassion, mon cher Frère, est préférable à la propreté ; faite réflexion qu'avec un peu de savon je nettoierai facilement mes couvertures, mais avec un torrent de larmes, je ne pourrais effacer de mon âme la tache qu'y aurait faite la dureté à l'égard des malheureux. »

Sa compassion était prompte et ingénieuse. Il portait toujours sur lui des remèdes, des fruits, du pain pour les malades ou les pauvres qui se présentaient. Le long des chemins publics, dans la campagne,

il semait des herbes médicinales; il planta une grande quantité de figuiers sur une colline peu éloignée de Lima. « Dans deux ou trois ans, dit-il à ce propos, ce sera le patrimoine des pauvres. Ces arbres alors chargés de fruits pourvoient à leurs besoins et les empêcheront d'aller marauder dans les jardins d'alentour, pour la perte de leurs âmes et au préjudice des propriétaires voisins. »

Les secours que le Frère Martin distribuait chaque semaine montaient, dit-on, à plus de deux mille livres et il nourrissait journellement environ cent soixante pauvres. Il les avait rangés par catégories et répartis à certains jours de la semaine. Le mardi et le mercredi étaient destinés au soulagement des hommes, des veuves et des filles particulièrement misérables. Il remettait à chacun huit, dix, vingt réaux en proportion des besoins. Les aumônes du jeudi et du vendredi allaient à des ecclésiastiques, pour leur enlever tout prétexte de se ravalier à des occupations indignes du caractère sacerdotal. Ce qu'il recueillait le dimanche servait à l'acquisition de linge, draps, couvertures pour les négresses du pays et les femmes espagnoles. Enfin les offrandes des lundi et samedi étaient appliquées à l'intention de messes pour les âmes du Purgatoire. De la sorte, vivants et défunts, hommes et femmes, ecclésiastiques et séculiers, Espagnols et Péruviens, blancs et gens de couleur, ressentaient les bienfaits de sa charité. Pour agir avec plus d'ordre et de promptitude, Frère Martin se faisait aider par un jeune Espagnol, nommé Jean Vasquez, qu'il avait retiré de la misère.

Non content de s'occuper des besoins matériels, le saint homme soulageait les nécessités spirituelles de ses protégés, s'attachait surtout à procurer l'union entre personnes mariées. Apprenait-il par une lumière d'en haut que la discorde commençait à semer le trouble dans une famille, aussitôt il accourait et ne se retirait qu'après avoir rétabli la paix dans le ménage. Un jour, sa sœur, domiciliée à une demi-lieue de Lima, se brouilla avec son mari, et peu s'en fallut que les époux n'en vinssent à une rupture définitive. Le Bienheureux, à qui le Seigneur avait révélé la querelle domestique, se présenta à l'improviste, avec pain, vin, fruits et autres denrées. Son arrivée surprit tout le monde; mais les époux le furent davantage, quand ils l'entendirent raconter en détail la cause et les circonstances de leur démêlé. Après une sévère réprimande il leur adressa des avis salutaires, et en les réconciliant, il devint pour eux l'ange de la paix.

Attentif aux intérêts temporels et spirituels de tous, Frère Martin

remarqua dans la populeuse capitale du Pérou, grand nombre d'orphelins, d'enfants abandonnés, de jeunes filles exposées à tous les périls. Son cœur s'en émut, et il conçut la pensée d'un établissement destiné à recueillir ces infortunés. La haute estime dont jouissait le saint religieux gagna la sympathie universelle à son charitable dessein. L'archevêque, le vice-roi, les principales autorités ecclésiastiques et civiles de Lima, les familles aisées s'empressèrent de fournir leur appoint. Un riche négociant, Mathieu Pasteur, et son épouse Francesca Velez assurèrent l'entretien de l'Œuvre par une dotation de 200.000 pesos. Par ce moyen, le Collège de Sainte-Croix, nom donné à l'établissement, procura à une foule de petits êtres délaissés, avec l'existence matérielle, l'instruction religieuse, la connaissance de métiers honorables, et en fit, dans la suite, de bons chefs de famille, d'honnêtes citoyens, des chrétiens édifiants.

VIII. — A ce qui vient d'être dit sur la charité du V. Frère envers les nécessiteux, joignons ce qu'il fit à l'égard des malades.

Jadis, dans nos couvents, qui comptaient d'ordinaire un personnel nombreux, l'infirmerie occupait une place importante, et d'après la législation de l'Ordre, le Père infirmier, nommé d'office, était assisté de un ou plusieurs Frères spécialement chargés des soins de détail. A ces Frères, comme à tout infirmier de profession, il fallait un ensemble de qualités particulières : patience et humilité, pour supporter les exigences et parfois la mauvaise humeur des pauvres patients; exactitude et vigilance pour les secourir à propos; prudence et discrétion, pour ne pas suivre à l'aveugle leur volonté; car quelquefois, observe saint Augustin, ce qui nous plaît paraît utile, bien qu'en réalité il nous soit préjudiciable. Ces qualités se trouvaient réunies en un rare degré dans notre Bienheureux. Dès le lendemain de sa profession, les supérieurs lui confièrent le soin des malades, et il le garda jusqu'à sa mort avec un zèle infatigable. Jamais il ne se rebuta ni de la dureté, ni de la multiplicité du travail. Il assistait les infirmes avec assiduité, douceur, affection, humilité, vigilance, ne les quittant ni jour ni nuit, partageant leurs inquiétudes, consolant leurs tristesses, les servant à genoux, pourvoyant à tous leurs besoins.

Durant une épidémie qui sévissait à Lima, il y eut au couvent du Rosaire jusqu'à soixante novices ou clercs atteints à la fois. Ce grand nombre de malades n'embarrassa point notre saint tertiaire. Quoique seul et presque dénué de ressources, il veilla si bien sur son personnel,

qu'aucun n'échappa à ses soins. Dieu, il est vrai, pour seconder la charité de son serviteur, opérait souvent des prodiges. Les portes du noviciat étant closes, Martin entraît, sortait miraculeusement. Il connaissait par révélation les besoins et les dispositions des malades, et il suffisait que ceux-ci désirassent son secours pour le voir arriver près d'eux. Sa charité franchissait les murs du couvent pour s'étendre aux infirmes de la ville ou de la campagne. Envoyé par les supérieurs à Limatombo, ferme qui dépendait du couvent et se trouvait éloignée d'une lieue, il y travaillait tout le jour, et le soir venu, allait visiter les nègres malades du voisinage. Il leur portait des remèdes, pansait leurs plaies, les soignait de son mieux. Pénétrant jusqu'à l'âme, il les reprenait parfois de leurs impatiences et de leurs autres fautes, et si quelques-uns lui paraissaient en danger, il les faisait administrer, les aidait à bien mourir et les ensevelissait ensuite.

De tous côtés, malades et infirmes venaient au couvent du Rosaire réclamer l'assistance du Frère Martin : à tous, il tendait une main secourable. Espagnols, Indiens, nègres, mulâtres, recevaient les médicaments propres à leurs maux et souvent recouvraient la santé par miracle, comme nous le dirons plus loin. Lorsque ces infortunés se trouvaient sans gîte, par suite de l'encombrement des hôpitaux, le Bienheureux les retirait dans sa cellule ou dans quelque salle du couvent. Mais le nombre des infirmes ainsi reçus prit de telles proportions que l'air en fut vicié et la santé des religieux se trouva menacée. Le Provincial se vit par prudence obligé de révoquer la permission précédemment octroyée. Mais tout en défendant à Frère Martin d'introduire les malades dans la clôture, il lui laissa la liberté de leur continuer ses services en tel autre lieu qu'il choisirait. Martin s'adressa donc à sa sœur logée hors de la ville, et celle-ci, entrant dans les vues de son frère, le mit à même de poursuivre cette œuvre de bienfaisance chrétienne.

Un soir, en revenant au couvent, notre tertiaire rencontra dans la rue un Indien blessé d'un coup de poignard. Le malheureux perdait tout son sang et semblait près d'expirer. Le bon Samaritain le prit entre ses bras et le porta dans sa cellule, en attendant qu'il pût le transférer chez sa sœur, où s'achèverait la guérison. Le Provincial, mal renseigné sur le fait, ou voulant éprouver son religieux, fit à ce dernier des reproches sévères et lui imposa une grave pénitence pour avoir, contre sa défense, introduit un malade dans le couvent. L'humble Frère se prosterna contre terre et se soumit à tout sans mot

dire. A quelques jours de là, ayant occasion de rendre un service à ce même supérieur, il en profita pour lui renouveler à genoux ses humbles excuses. « Je ne vous en veux point, répondit le Provincial, mais je devais punir votre désobéissance. — Pardonnez à mon erreur, repartit le Frère, et ayez la bonté de m'instruire, car je ne croyais pas que le précepte de l'obéissance prévalût sur celui de la charité. » Le Provincial admira la sagesse de cette réponse : il releva l'humble infirmier, et lui laissa toute liberté de suivre son attrait pour les œuvres de miséricorde.

La tendre compassion de Martin de Porrès s'étendait aux êtres dénués de raison : il les nourrissait, les soignait, ne pouvait souffrir qu'on leur fît du mal. Bien plus, il semblerait que le Bienheureux, à l'âme droite et pure, ait reconquis par ses mérites quelque chose de cet empire souverain que l'homme avant la chute exerçait sur les animaux, même ceux à l'instinct féroce. Nombreux seraient les traits à citer : bornons-nous à trois ou quatre.

Un jour, en traversant une rue, il aperçoit, gisant à terre, un chien dont le flanc portait une blessure large et saignante. L'ami de tous ceux qui souffrent s'en émeut et avec cette simplicité charmante dont les saints ont le secret : « Pauvre bête, dit-il, tu as voulu faire des prouesses : le beau profit qui t'en revient ! Allons, suis-moi, je te guérirai. » Arrivé au couvent, Frère Martin étend le chien sur un tapis, lave sa plaie, y verse un baume salulaire, et quand, après cinq ou six jours, la guérison est obtenue, il donne congé à l'animal en lui disant : « Va maintenant rejoindre ton maître et sois sage à l'avenir. »

Une autre fois, il apprend que la mule d'un pauvre Indien est tombée dans une fosse profonde et s'y débat sous les étreintes de la mort. Il arrive, et, devant les nombreux spectateurs de l'accident, il crie d'une voix impérieuse : « Créature du Bon Dieu, relève-toi. » A l'instant, la mule se lève et vient au thaumaturge, qui la ramène à son maître.

Un jour qu'il reconduisait à la porte un fournisseur de la communauté, il voit accourir dans la rue un taureau furieux : les passants épouvantés se rangeaient à droite et à gauche. Martin s'avance sans ombre de trouble, fait signe à la bête, et aussitôt l'animal s'arrête comme pétrifié.

Le couvent regorgeait, à une époque, de petits rongeurs, qui lacéraient à belles dents linge et habits, à la sacristie, au vestiaire, dans

les cellules : on résolut d'exterminer cette engeance malfaisante. Frère Martin, qui souffrait de voir détruire les êtres sortis des mains du Créateur, entreprit de les sauver. « Petit frère Rat, dit-il à l'un des condamnés, vous n'êtes point en sûreté ici. Va dire à tes compagnons de se rendre au logis situé à l'extrémité du jardin. Là je vous nourrirai et vous n'aurez rien à craindre. » A ces mots, le messenger, comme s'il fût doué d'intelligence, parcourt les officines du couvent, et l'on voit une longue procession de rats défilér le long des corridors et des cloîtres, pour gagner l'abri procuré par une commisération qui s'étendait à tout.

Une Vie italienne de Martin de Porrès publiée à Rome en 1837 par le P. Ange-Vincent Modena, Dominicain, et dédiée au Pape régnant Grégoire XVI, ajoute au récit qui précède qu'en maintes régions, spécialement en Italie, le Bienheureux est invoqué comme *Protecteur contre les rats*.

IX. — De l'amour de Dieu et du prochain dans Martin de Porrès, passons à ce qui était l'aliment fécond de cette admirable charité, nous voulons dire la dévotion et l'esprit de prière.

Ceux en qui les passions sont profondément assoupies et dont les corps portent la mortification de Jésus-Christ sont les plus aptes à l'oraison : *Carne mortificati facilius coelestia capiamus*, dit l'Eglise dans sa liturgie. Jugeons donc de l'esprit d'oraison de notre Bienheureux par la rigueur de sa pénitence et par l'empire qu'il avait pris sur ses sens. Ajoutons-y cette humilité profonde sur laquelle reposait tout l'édifice de ses vertus : nous comprendrons alors comment Dieu, qui se plaît à agir sur les âmes convaincues de leur néant, avait communiqué à son serviteur un don sublime d'oraison.

Martin de Porrès priait sans cesse, parce que sans cesse il était appliqué à l'accomplissement des bonnes œuvres, parce que dans les services qu'il rendait au prochain, il était continuellement uni de cœur et d'esprit à l'Auteur de toute perfection, parce que enfin, il avait certaines heures réglées du jour et de la nuit, pour s'adonner plus particulièrement à la contemplation des choses célestes. Il y prenait tant de goût, il s'y sentait si fortement et doucement attiré, que les sept heures qu'il y employait en divers temps ne lui semblaient qu'un moment. Souvent, on l'entendait s'écrier : « Que vous êtes bon, ô mon Dieu, que vous êtes digne de louanges, que vous êtes aimable ! » Il versait d'abondantes larmes sur la prolongation de

son exil terrestre et par le désir d'être promptement rappelé à la véritable patrie.

Sa dévotion pour le sacrement de l'Eucharistie témoignait d'un respect profond et de la plus tendre affection. A voir son recueillement, quand il servait ou entendait la messe, on sentait qu'il était identifié avec l'auguste Victime du sacrifice non sanglant, et qu'il se reportait sur la montagne où Jésus-Christ s'offrit à Dieu pour notre salut, en répandant son sang. Et quand il possédait dans sa poitrine les espèces consacrées, on eût dit un Séraphin abîmé dans la contemplation sans voile de la Majesté divine.

De même, en vrai fils de saint Dominique, il ne pouvait être qu'un très dévot serviteur de Marie. Il portait constamment un rosaire à son cou, sans préjudice de celui qui pendait à sa ceinture et dont les grains roulaient entre ses doigts, quand il allait d'un lieu à l'autre. Dans le vestibule qui précédait le réfectoire commun, était posée sur un socle une statue de la Vierge, que le Bienheureux s'était réservé d'orner de cierges et de fleurs toujours fraîches. Chaque nuit, il assistait exactement au Petit Office de la sainte Vierge récitée au dortoir, selon l'usage de l'Ordre, par les religieux de chœur, et souvent après Matines, il allait s'agenouiller dans la chapelle du Rosaire, et là, entretenait avec sa divine Mère et Protectrice des colloques pleins d'amour. Maintes fois, disent les Actes de sa vie, Marie daignait se montrer tenant l'Enfant-Jésus, et lui déclarait, comme autrefois à saint Hyacinthe, l'apôtre de la Pologne, que, par son intervention maternelle, les prières qu'il adressait à Jésus étaient infailliblement exaucées.

Parmi les autres habitants des cieux auxquels le Bienheureux avait voué un culte plus tendre, citons son Ange gardien, l'Epoux très pur de la Vierge immaculée, le glorieux fondateur de la famille dominicaine et les plus illustres de ses fils.

Dès que Martin de Porrès se mettait à prier, son esprit et son cœur étaient si agréablement occupés de l'objet de son amour que l'extase le prenait d'ordinaire. Fréquemment on l'a vu suspendu en l'air, tantôt les bras en croix, tantôt les mains jointes et les genoux ployés à la façon d'un suppliant ; parfois le visage rayonnant de lumière ou au contraire empreint d'une pâleur livide, suivant la diversité des objets qui impressionnaient son âme.

Le jeune Espagnol, distributeur de ses aumônes, entrant un soir dans la cellule du Frère, l'aperçut devant un crucifix, les bras étendus,

les yeux ouverts et fixés sur la sainte image, tout le corps soulevé d'une coudée. Surpris de ce prodige, il appela le Frère Ferdinand d'Aragon, portier du couvent ; mais celui-ci, qui avait vu plusieurs fois le Bienheureux dans cet état, ne parut point ému et dit à l'enfant : « L'expérience vous apprendra, mon cher ami, à ne point vous étonner des extases de Frère Martin. » Le même jeune homme, effrayé d'un tremblement de terre qui secouait horriblement la ville de Lima, vint frapper à la porte de notre Saint. Il le trouva prosterné contre terre, les bras en croix, le rosaire à la main. Quoique ce fût au milieu de la nuit, la chambre était éclairée comme en plein jour. Il pensa que le Frère dormait, et voulant l'avertir du danger, il l'appela à plusieurs reprises et le tira par ses habits pour l'éveiller. Peine inutile. Alors le croyant mort, il courut promptement chez le Frère Michel de Saint-Dominique ; mais ce dernier, apercevant la cellule inondée de lumière, déclara au jeune homme que le Bienheureux était simplement en extase. Cependant, l'homme de Dieu connut par révélation tout ce qui se passait à son sujet, et, le lendemain, il admonesta sévèrement le jeune garçon, lui défendant de parler à qui que ce fût de ce qu'il avait remarqué.

Ces grâces extraordinaires étaient assez souvent acordées à Frère Martin dans la salle du Chapitre, où il aimait particulièrement à faire oraison. Un autre donat, Martin Cabezas, le cherchant un jour pour venir assister le P. Antoine de l'Arc qui se mourait, l'y trouva élevé de terre, les lèvres collées sur le grand crucifix de la muraille et semblant aspirer le sang rédempteur à la plaie du côté. Frappé de cette merveille, il se rendit sous le cloître et appela les PP. Diégo Varionuevo, Jérôme Bravo et François Moriano, pour être témoins du fait. Un moment après, tous les quatre virent le Bienheureux descendre peu à peu, ayant connu par révélation qu'on le réclamait à l'infirmerie. En s'y rendant, il dit : « Le P. Antoine n'a qu'à se préparer à bien mourir, son heure est venue. » Martin de Porrès avait prophétisé.

Quelquefois, toute la communauté assistait à ces phénomènes surnaturels. Un jour de grande fête, les religieux chantant Matines au chœur aperçurent une vive lumière du côté du maître-autel. On alla voir et l'on trouva Martin ravi en extase, le front rayonnant d'un éclat éblouissant, comme l'Écriture le rapporte de Moïse, au sortir de ses communications avec Jéhovah.

X. — Au don de clarté, qui sera l'un des apanages des corps

glorieux, le Seigneur ajoutait parfois pour son serviteur celui de subtilité. C'est chose dûment constatée que Frère Martin de Porrès entraînait dans les appartements soigneusement fermés. Le P. François Varesco a juridiquement déposé qu'étant novice et dangereusement malade, il vit tout à coup, sur les deux heures de la nuit, au moment où une sueur abondante couvrait ses membres, Frère Martin entrer dans sa chambre avec un réchaud plein de braise, une tunicelle et une branche de romarin. A cette vue, le novice surpris et tout joyeux lui demanda comment il avait connu sa détresse. « Point tant d'enquêtes, répondit l'homme de Dieu, demeurez en paix, vous ne mourrez pas de cette maladie. » A l'instant, le jeune religieux se sentit soulagé. Quand il raconta la chose à son Père-Maître, celui-ci l'assura qu'au double miracle de sa guérison inespérée et de la connaissance surnaturelle que le Bienheureux avait eue de son mal, s'en ajoutait un troisième, l'entrée du Frère malgré les portes closes. « J'avais, dit-il, toutes les clefs du noviciat, lequel était très certainement fermé dans le temps que le bon Frère vous a rendu service. » D'autres novices déclarant avoir reçu pareilles visites du Frère infirmier, le Père-Maître désirait vivement s'assurer par lui-même d'un fait si merveilleux. Un soir, vers dix heures, il s'aperçut de la présence de Martin dans la cellule d'un novice malade. Réfléchissant qu'à cette heure tardive il n'avait pu entrer naturellement au noviciat, il alla se cacher dans un coin obscur pour observer sa sortie. Il resta longtemps à l'affût ; puis, ennuyé d'attendre, il se rendit près du novice et n'y trouva plus le Frère Martin. Promptement il courut à la porte du noviciat et la voyant bien fermée, car il avait sur lui toutes les clefs, il reconnut le miracle et en glorifia le Seigneur.

Melendez rapporte que son père, Rodrigue, contraint, par circonstance, d'habiter dans notre couvent du Rosaire, y était tombé malade d'un érysipèle à la jambe. Une nuit qu'il souffrait plus que d'habitude, il lui arriva de s'écrier : « Ah ! qui donc me donnera un peu d'eau chaude pour laver ma jambe ! »

Il achevait à peine, qu'il voit près de son lit Martin de Porrès, qui lui procure le soulagement désiré. Rodrigue voulut savoir comment il avait pu entrer, car la porte de la chambre était fermée en dedans. L'humble religieux se contenta de répondre qu'il savait le moyen d'arriver près de ses malades en temps opportun. Rodrigue Melendez fut témoin d'un autre miracle de même genre. Son voisin d'infirmerie, le P. Jean de Solinas, épuisé par un vomissement de sang, se mit à

dire : « Ah ! Monsieur, que n'ai-je un morceau de sucre et un verre d'eau pour étancher ma soif ! » A l'instant, la porte étant fermée, Frère Martin se présente avec le verre d'eau sucrée.

Le Seigneur communiqua encore à son serviteur un don d'agilité comparable aux faits miraculeux que nous lisons dans la Sainte Ecriture du prophète Habacuc et du diacre saint Philippe. Une nuit, le religieux chargé de sonner les Matines, attendant l'heure sous le cloître, aperçut Martin de Porrès traverser l'espace comme un globe lumineux, pour aller chez le P. Martin Barragan, alors malade. Toute la communauté le vit une autre fois transporté de la même manière du chapitre au chœur. Aussi, pour le désigner, plusieurs disaient : « le Frère qui vole en l'air. »

Chose non moins merveilleuse, Dieu lui accordait de communiquer à d'autres ce don d'agilité. Une trentaine de novices avaient été envoyés par leur Père-Maître passer l'après-midi dans un bois, situé à une lieue de Lima. Le bon supérieur avait en outre donné ordre à Fr. Martin de bien les récréer. Tandis que le Frère s'appliquait à remplir son mandat du mieux possible, on se laissa attarder ; la nuit vint, il devenait impossible de rentrer pour l'heure fixée. Le serviteur de Dieu, vivement contrarié, et redoutant pour les pauvres jeunes gens une pénitence sévère, adresse au ciel une prière fervente ; puis, le visage rasséréné, il dit aux novices d'un ton imposant : « Mes enfants, suivez-moi. » Et tous se trouvèrent, après quelques pas, rendus au seuil du couvent, sans pouvoir s'expliquer la rapidité de leur marche, ni leur entrée dans la ville, la porte étant fermée.

Des témoins dignes de foi assurent, que le B. Martin de Porrès visita miraculeusement la Chine et plusieurs villes du Japon, pour y prêcher Jésus-Christ, conformément aux désirs de son cœur. Un créole de Lima qui avait longtemps résidé en Chine, eut à son retour dans sa patrie, un long entretien avec Frère Martin, sur les coutumes et les habitudes de ce lointain pays.

François de Montoya déclare aussi dans sa déposition, avoir connu un ancien captif d'Alger, qui ne se lassait pas de raconter le fait suivant.

Etant dans les fers, il avait vu souvent Martin de Porrès consoler, soulager, servir les esclaves chrétiens, les assister au spirituel et au temporel, les fortifier dans la foi, les exhorter à y demeurer fermes, malgré les mauvais traitements des infidèles. Il avait eu part à ses aumônes : cependant il ignorait quel était ce Frère et d'où il venait.

Sorti de l'esclavage, cet homme passa au Pérou, vint à Lima, et un jour entra dans notre église du Rosaire. Grande fut sa surprise de reconnaître son bienfaiteur. Il l'embrasse, le remercie, lui demande depuis quand il est revenu d'Alger. Le serviteur de Dieu, contrarié de cette rencontre, donna une réponse évasive, et enjoignit à son interlocuteur de ne divulguer quoi que ce fût. Celui-ci ne comprit rien d'abord au mystère de cette défense; mais bientôt son étonnement fit place à l'admiration, quand il sut que les supérieurs n'avaient jamais envoyé en Afrique le B. Martin.

Le fait arrivé à un marchand de Lima n'est pas moins remarquable. Sur le point de s'embarquer pour le Mexique, cet homme se recommanda aux prières du V. Frère, qu'il regardait comme un saint. Rendu au Mexique, il fut atteint d'une dangereuse maladie. Au milieu de son affliction, il se souvint du tertiaire dominicain, l'ami de Dieu et le sien, et s'écria dans l'amertume de son âme : « Oh ! cher Frère Martin, que n'êtes-vous ici pour prendre soin de moi ! » A peine avait-il parlé, qu'il vit entrer l'homme de Dieu avec un visage souriant. Le malade surpris se mit à dire : « Quand donc êtes-vous venu ? — Je ne fais que d'arriver, » répondit le Bienheureux. Puis, se promenant dans la chambre et s'adressant au malade : « Qu'est-ce donc ? voulez-vous mourir ? homme de peu de foi !... Non, ajouta-t-il après avoir donné quelques remèdes, rassurez-vous ; vous ne mourrez pas de cette fièvre ! » Cela dit, il prit congé du malade, qui en peu de temps se trouva guéri. Le marchand se rendit à notre couvent de Mexico, pour remercier son sauveur, et fut très étonné de ne le rencontrer ni là ni dans aucune hôtellerie de la ville. Sa surprise redoubla lorsque, de retour à Lima, il apprit de nos Pères, que jamais le Frère Martin n'était allé au Mexique. Lui-même, en racontant à ses amis ce fait prodigieux, pleurait de joie.

On peut croire encore que le Bienheureux a été transporté miraculeusement en France ; car un jour qu'il présentait un médicament inconnu dans le Pérou, il dit avec grande simplicité : « Voici un remède infailible, je l'ai vu employer à l'hôpital de Bayonne en France. » Or, il est avéré que le serviteur de Dieu n'a jamais quitté le continent américain.

Autre faveur miraculeuse, attestant le domaine absolu de l'âme sur le corps : le Bienheureux pouvait se rendre invisible, et cacher par là soit ses pénitences, soit ses extases et autres dons extraordinaires que lui départait la divine Bonté.

Un jour aussi, il rendit invisibles deux accusés poursuivis par la police, et qui avaient cherché asile au couvent.

XI. — En confirmation des prodiges mentionnés plus haut, citons plusieurs des guérisons miraculeuses opérées par le ministre du serviteur de Dieu. Ces prodiges sont si bien établis qu'on ne peut les révoquer en doute ; ils sont en si grand nombre qu'on ne saurait ni les rapporter tous, ni refuser au B. Martin de Porrès le titre de « thaumaturge du Nouveau Monde ». Voici les principaux :

Le P. Louis de Guadaloupe, religieux de l'Ordre, atteint d'une grave pleurésie, et déjà aux portes de la mort, préparait sa dernière confession, quand Martin de Porrès le visita en qualité d'infirmier. Le malade animé d'une sainte confiance par l'onction de ses paroles, le pria non de lui donner des remèdes, mais d'appliquer sa main sur le côté qui le faisait souffrir. Le Frère obéit, et à l'instant même le P. Louis se sentit soulagé. « Dieu soit béni, dit-il, je me trouve mieux, je n'ai plus besoin de remèdes. » A ces paroles, l'humble Frère se retira en disant : « Est-ce ainsi qu'on se raille d'un pauvre mulâtre ? »

Louis Gutierrez, novice de notre couvent de Sainte-Marie-Madeleine, à Lima, se blessa deux doigts de la main gauche avec un couteau tranchant : l'inflammation s'y mit et gagna la main entière, qui menaça d'être perdue. Sur les entrefaites, Martin de Porrès arrive pour voir son ami, le Frère Jean Massias. On lui raconte l'accident, on lui montre la blessure : « Ne craignez rien, mon cher enfant, dit l'homme de Dieu, si dangereuse que soit votre plaie, le Seigneur qui tient en ses mains la mort et la vie saura bien vous guérir. » Aussitôt il applique sur les doigts coupés une plante médicinale appelée dans le pays *herbe Sainte-Marie*, et il y fait le signe de la croix en invoquant la Très Sainte Trinité. Le lendemain, plus d'inflammation, les doigts avaient repris l'état normal, il ne restait qu'une cicatrice.

Un nègre avait une blessure envenimée qui faisait craindre pour sa vie. Frère Martin suça la plaie, la lava, y appliqua une compresse avec du romarin pilé : puis il fit le signe de la croix sur le mal : quatre jours après, le blessé reprenait ses occupations.

Le serviteur de Dieu guérit encore par la vertu du signe de la croix et avec un peu de sa salive un homme dont la jambe était couverte d'ulcères. Il rendit la santé à une dame, nommée Elisabeth de Torrès réduite à l'extrémité par une hémorragie incessante. Il vint en aide à son jeune compagnon Jean Vasquez, devenu incapable, par une enflure

soudaine des pieds, de rentrer de Linatombo au couvent du Rosaire. Un esclave de sa sœur avait huit blessures à la tête par suite d'un accident : le V. Frère le guérit en y appliquant de la terre détrempée avec sa salive, et bénite d'un signe de croix.

Le P. Pierre de Montesdosca avait une jambe si gangrenée que les chirurgiens jugeaient l'amputation nécessaire. Cette nouvelle affligea le malade au point qu'il faisait retomber sa mauvaise humeur sur les personnes de son entourage. Frère Martin, connaissant par révélation que le religieux infirme souhaitait vivement manger une salade aux câpres, lui présenta le mets convoité et le ranima par cette attention délicate. Ensuite, à la prière du Père lui-même, il le recommanda fervemment à Dieu, mit sa main sur la jambe gangrenée et lui obtint une entière guérison.

Parfois le Bienheureux procurait aux malades des fruits qu'ils désiraient, bien que ces fruits ne vinssent point dans le pays, ou que ce n'en fût pas la saison.

Nous pourrions prolonger indéfiniment le récit des guérisons produites par l'attouchement de ses mains, l'application de sa chape ou de sa tunique, un simple signe de croix sur les parties malades. Mais il faut nous borner.

L'an 1634, un débordement du Rimach, rivière qui traverse Lima, jeta l'alerte dans la ville entière, et menaça de ruine l'église Notre-Dame située près de la rive. Frère Martin, voyant le danger, courut promptement, et prenant trois pierres, au nom de la Sainte Trinité, en mit une à la limite de l'eau débordée, jeta l'autre plus avant dans le fleuve et la troisième au milieu du courant. Après quoi, s'étant mis à genoux il fit une ardente prière, et, au grand étonnement de la foule, la rivière à l'instant rentra dans son lit. A ce miracle Martin de Porrès ajouta une prophétie. Comme on proposait, en action de grâces du bienfait obtenu, la reconstruction de l'église Notre-Dame, mais à une plus grande distance pour éviter le renouvellement d'un pareil danger : « Non, non, dit Martin, il faut garder l'emplacement de l'antique édifice ; le Rimach ne causera jamais plus d'inondation. »

Parlons du pouvoir que Dieu avait donné à son serviteur sur le trépas. L'un des premiers historiens du Bienheureux rapporte le fait suivant. Frère Thomas du Rosaire, homme de grande vertu et très utile au couvent, vint à mourir après une longue maladie. On le revêtit des habits mortuaires et l'on se disposait à transporter au chœur, suivant l'usage, son corps inanimé. Les religieux psalmodiaient en

dehors de la cellule. Frère Martin entre dans la chambre du défunt et, fermant la porte, se met en oraison devant un crucifix. Sa prière finie, il se lève, s'approche du mort et lui dit à l'oreille : « Frère Thomas ! » A ces mots, le défunt fait un mouvement et pousse un soupir. Le Frère Ferdinand d'Aragon, témoin de la scène, ne put retenir ce cri : « Oh ! que Dieu est puissant pour rendre la vie aux morts, à la parole d'un homme ! » Martin de Porrès s'esquiva rapidement en disant aux religieux assemblés : « Vous pouvez regagner vos cellules, Frère Thomas a repris ses sens. »

XII. — Le Dieu qui avait accordé si libéralement à notre saint religieux le don des miracles, ne lui refusa point celui de prophétie.

Jean de Figueroa, gouverneur de Lima, surpris de ne pas recevoir certaines lettres, qu'il avait demandées à la Cour d'Espagne, communiqua son inquiétude au Bienheureux. Celui-ci lui dit de se tranquilliser, dans quinze jours arriveraient les lettres attendues : ce qui eut lieu. Il prédit au même gouverneur que, malgré les intrigues du vice-roi du Pérou opposé à ses desseins, il aurait l'office qu'il désirait acheter à la Monnaie de la ville de Potosi ; il l'obtint effectivement au temps où il s'y attendait le moins. Au même seigneur, Martin annonça qu'il aurait à souffrir beaucoup et de diverses manières. Bientôt en effet, le malheur s'appesantit sur l'infortuné : perte de cent mille livres de rentes, maladies cruelles, diffamations horribles. Eprouvé de la sorte, don Jean de Figueroa, songea plus sérieusement à son salut, et dit au Bienheureux : « Promettez-moi de prier pour moi, quand je serai près de mourir. — Je mourrai avant vous, » répondit Frère Martin. L'événement justifia la prédiction, aussi bien que la suivante. Ce gouverneur avait l'intention d'acheter dans l'église de la Merci, à Lima, une très riche chapelle pour s'y faire inhumer. Il communiqua ce dessein à son saint ami. « Achetez cet emplacement, répondit l'homme de Dieu ; mais pour le droit de sépulture, ne vous en préoccupez pas : ce n'est pas là, mais ici que vous serez enterré avec moi. » Prophétie qui se vérifia de point en point.

Quatorze ans après la mort du Bienheureux, les religieux du Rosaire transformèrent sa cellule et les pièces adjacentes en une fort belle chapelle, et, sachant l'étroite liaison qui avait existé entre lui et le gouverneur, offrirent à ce dernier le patronage sur ce pieux sanctuaire. Jean de Figueroa accepta de bon cœur, en son nom et au nom de ses héritiers. Se rappelant alors la parole du serviteur de Dieu, il

reconnut la vérité de la prédiction, heureux de penser que son corps attendrait la résurrection auprès de celui d'un saint.

En un temps où la ville de Lima était affligée d'un mal contagieux et l'infirmerie du couvent encombrée de religieux, un novice, par crainte du fléau ou désir de sortir du cloître, feignit d'être malade et demanda la permission de se retirer dans sa famille où il serait mieux soigné. Le Prieur dut céder à ses instances. Notre Bienheureux connut surnaturellement le stratagème, et arrêtant le jeune homme au seuil du monastère, le conjura d'y rester, attendu qu'il n'était nullement indisposé et qu'il avait trompé ses supérieurs. Le novice aveuglé se fâcha et repoussa l'avis salutaire. « Eh bien ! dit Martin, allez chez vos parents, mon cher Frère ; Dieu vous y attend, mais c'est pour vous punir ! » L'infortuné sortit ; mais à peine rentré dans sa famille, il tomba malade et mourut.

Martin de Porrès apprit par hasard qu'un Espagnol, nommé Jean Gonzalez, devait être pendu. Il se rend à la prison, pour essayer de le consoler. Le malheureux supplia le Frère de le recommander à Dieu dans une si dure nécessité. Martin le promit. De retour au couvent, il envoya sans retard un messenger dire au prisonnier de prendre confiance : la sentence de mort, bien que prononcée contre lui, ne sera point exécutée. La prophétie s'accomplit à la lettre. Le condamné fut conduit à la potence ; mais, lorsqu'il était sur le point de gravir l'échelle fatale, la femme du vice-roi, paraissant à son balcon, fit signe de surseoir à l'exécution, et séance tenante obtint la grâce du coupable. Celui-ci, plus mort que vif, malgré l'assurance que lui avait donnée le Bienheureux, fut ramené à la prison, où l'homme de Dieu lui envoya quarante écus pour subvenir à ses besoins.

Dans plusieurs autres occasions, le saint tertiaire a connu les plus secrètes pensées, les désirs les plus cachés, les actes les plus ignorés d'une foule de personnes. « Quelle morne tristesse sur votre visage, dit-il un jour au Frère Ferdinand, qui songeait à passer de l'état de Convers à la dignité sacerdotale. Consolez-vous : dans quatorze ans, vous serez délivré de tous ces tracasseries. — Je le crois bien, répondit le Frère, la mort m'en débarrassera. — Non, reprit Martin, ce n'est pas cela : vous pensez à être prêtre, vous le serez ; mais en rentrant à Lima, vous ne me retrouverez plus. » Prédiction réalisée dans toutes ses circonstances. A quatorze ans de là, Frère Ferdinand fut ordonné prêtre à Santiago du Chili ; quand il revint, le Bienheureux avait cessé de vivre.

Un étudiant, chargé par le Frère Martin d'aller porter une lettre au couvent de Saint-François, céda à la curiosité, décacheta la lettre en route, la lut et la recacheta adroitement : il agit de même pour la réponse. Martin de Porrès fut instruit de cette indélicatesse par une lumière d'en haut : il reprit le coupable très sévèrement.

Le P. Cyprien de Medina, religieux de l'Ordre, se voyait pendant son noviciat le point de mire de ses condisciples, à cause de sa petite taille et de l'irrégularité de ses traits. Le Bienheureux s'arrêta un jour au milieu des novices et leur dit : « Vous appelez Frère Cyprien « le laid », parce qu'il est disgracieux de visage et mal conformé des membres. Eh bien ! sachez-le, ce Frère grandira, il aura une belle taille et il fera honneur à la Religion. » Tout se réalisa. Un an plus tard, le jeune homme fit une maladie qui le retint au lit six mois. La santé revenue, on constata, non sans admiration, que sa taille s'était exhaussée d'une demi-coudée, il lui fallait des vêtements plus longs. Mieux encore : le novice progressant en science et en piété honora grandement son Ordre, fut plusieurs années Régent de l'Université de Lima, d'où il passa au siège épiscopal de Guamanga, et mourut regretté de tout son peuple.

Le même Cyprien de Medina racontait qu'étant étudiant il vint un jour de congé, avec d'autres, demander au Frère Martin une petite collation. « Volontiers, répondit l'homme de Dieu, attendez un peu, je vais aller chercher de quoi vous régaler. » En son absence, les joyeux amis découvrirent des fruits dans un tiroir et se mirent à les manger. L'un d'eux, plus par étourderie que par malice, apercevant une pièce de huit réaux, la cacha dans sa chaussure, à l'insu de ses compagnons. Frère Martin ne tarde pas à rentrer et dit en souriant : « Mes enfants, vous avez mangé des fruits : c'est bien, ils vous étaient destinés. » Se tournant alors vers le détenteur de la pièce de monnaie : « Quant à vous, mon bien cher, rendez-moi l'argent que vous avez pris. » Stupéfaction des novices : ils s'indignent, l'auteur du larcin veut nier. « Non, non, mon fils, dit le Bienheureux, ne mentez pas ; retirez la pièce de votre soulier et rendez-la moi, elle ne vous appartient pas. » Bon gré, mal gré, il fallut s'exécuter.

C'était chose dont tout le monde convenait au couvent du Rosaire, que Frère Martin de Porrès pouvait assurer avec vérité si tel malade mourrait ou reviendrait à la santé, et qu'une preuve de mort prochaine était son assiduité auprès des infirmes. Frère Cyprien de Medina, dont nous avons parlé plusieurs fois, lui disait un jour : « Vous me

regardez comme votre fils, bon Frère Martin, et lorsque vous me savez presque à l'extrémité, vous me délaissez! — C'est ce qui doit vous rassurer, répondit l'homme de Dieu. Quand je visite fréquemment un malade, c'est signe qu'il n'en reviendra pas. Consolez-vous donc, le Bon Dieu veut prolonger vos jours pour sa gloire et pour l'honneur de notre saint Ordre. »

XIII. — Mais la connaissance prophétique la plus avantageuse au B. Martin de Porrès fut celle de sa mort. Il avait dit au jeune Vasquez, qui retournait en Espagne : « Adieu, cher enfant, nous ne nous verrons plus dans ce monde, ou, si nous nous revoyons, vous douterez du témoignage de vos yeux. » Il en arriva ainsi, car le B. Frère, ayant succombé quelque temps après, apparut au jeune homme, lequel, ne sachant rien de sa mort, se demanda s'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Le jour même où le serviteur de Dieu fut atteint de sa dernière maladie, rencontrant un des plus graves religieux de la maison : « Voici venir, lui dit-il, la fin de mon pèlerinage terrestre, je mourrai de ce mal : tous les remèdes sont inutiles, la volonté de Dieu est que je vous quitte. » Il parla dans le même sens au médecin appelé pour le soigner. Sa maladie était une espèce de pourpre qui lui causait des douleurs aiguës : à mesure qu'elle augmentait, sa patience augmentait aussi. Il demanda les derniers sacrements et les reçut avec la foi, l'humilité, l'amour, le respect, la dévotion qu'on pouvait attendre d'un si saint homme. Le démon le tenta de vanité, d'incrédulité, de désespoir, mais l'humble religieux remporta une suprême victoire sur celui que tant de fois déjà il avait glorieusement terrassé. Un docteur en théologie, le voyant aux prises avec l'ennemi du salut, crut devoir l'avertir qu'avec le prince de l'orgueil il ne fallait pas raisonner, mais s'attacher simplement à la foi de l'Eglise, en s'armant d'une ferme confiance aux mérites de Jésus-Christ. « Le démon est trop fier, répondit le malade, pour recourir aux subtilités contre un pauvre Oblat, idiot et ignorant. »

Cependant l'agonie s'approchait et Satan redoublait ses attaques. Elles furent si violentes et la résistance en même temps si forte, que le moribond en suait à grosses gouttes et claquait des dents, tant il est vrai qu'en cet instant décisif, les saints eux-mêmes ne sont pas toujours à l'abri de la lutte suprême, dont le résultat assurera leur salut. Du moins, à ses derniers moments, le Bienheureux eut-il pour

le consoler, ainsi que l'obéissance le lui fit déclarer, la présence de la très Sainte Vierge, de saint Joseph, saint Dominique, saint Vincent Ferrier, la martyre sainte Catherine, protectrice de notre Ordre. Il adressa un touchant adieu aux Pères et aux Frères rangés autour de sa couche, et les pria de lui pardonner ce qu'il appelait ses mauvais exemples. Tenant à la main un crucifix, il le couvrait de baisers et de larmes. Après les prières de la recommandation de l'âme, Martin dit aux religieux de réciter tout haut le Symbole des Apôtres, et quand on fut arrivé à *Et homo factus est*, il rendit doucement son esprit à Dieu, le 3 novembre 1639, à 9 heures du soir, dans la soixantième année de son âge et la trente-huitième de sa profession religieuse.

Cette mort, si précieuse aux yeux de Dieu et aux regards des anges et des hommes, ne laissa pas de causer une affliction générale dans la ville de Lima. Religieux, séculiers, grands et petits, riches et pauvres le pleurèrent comme un père et un ami commun, et de toutes parts l'on accourut pour vénérer sa dépouille mortelle. Le corps exposé dans une chapelle prit d'abord la rigidité du cadavre. Le P. de Médina, usant de son droit de familiarité, se mit à dire : « D'où vient, Frère Martin, que votre corps est si raide ? Tous les habitants de Lima s'attendent à voir des prodiges s'opérer à l'occasion de votre trépas, pour en glorifier le Seigneur. Demandez donc à votre Maître, dans la joie duquel vous venez d'entrer, qu'il fasse paraître son pouvoir souverain, en rendant vos membres souples et maniables. »

A peine eut-il achevé ces mots, que le corps du serviteur de Dieu devint flexible comme celui d'un homme vivant. Cette merveille fut suivie d'une autre : le même corps exhala un parfum de roses et de lis qui réjouit tous les assistants. Une foule impossible à évaluer avait envahi le couvent, faisait toucher au précieux corps chapelets et médailles, et coupait les habits qui le recouvraient, pour les conserver comme des reliques. Il fallut renouveler plusieurs fois les vêtements du défunt et retarder la cérémonie des funérailles. Elles répondirent à la vénération dont Martin de Porrès était entouré. Après l'office funèbre présidé par le Doyen de l'église cathédrale, le siège archiepiscopal de Lima étant alors vacant, un long cortège de gentilshommes, de religieux de tous ordres, d'ecclésiastiques de marque, se déroula de l'église conventuelle à la salle du chapitre, où devait se faire l'inhumation. Le corps était porté par Mgr de Vega, archevêque de Mexico, don Pierre de Ortega, plus tard évêque de Cuzco, le comte de Clincon, vice-roi du Pérou, et Jean de Pennafield, membre de l'Audience royale.

XIV. — Dieu ne tarda pas à manifester par des miracles la gloire de son serviteur. Catherine Gonzalez, estropiée depuis quinze ans, sans qu'aucun traitement eût pu la soulager, apprend la mort du Frère Martin, se fait transporter à l'endroit où son corps est exposé, et au contact du cercueil, se sent entièrement remise.

Dame Elisabeth d'Astorga, atteinte de fièvres réputées sans guérison, se vit débarrassée totalement, sitôt qu'on lui eut appliqué une tunique du Bienheureux.

Un nègre, nommé Jean Criollo, en buvant de l'eau détrempée de la poussière du sépulcre, fut délivré pareillement de fièvres tenaces et dangereuses.

Elisabeth Orthez de Torrès baisa un portrait du serviteur de Dieu en disant : « Vénérable Frère, autrefois sur la terre vous m'avez procuré la santé ; à présent que vous êtes dans le ciel, ne me la refusez pas. » A l'instant même, elle fut guérie de fièvres accompagnées de névralgies cérébrales.

A la suite d'une chute dangereuse, Marie de Ribera se trouva conduite à un état désespéré. Un de nos Pères, venu pour la voir, lui parla des mérites du Frère Martin de Porrès et de son grand crédit auprès de Dieu en faveur de ceux qui réclamaient son assistance. Cette dame, destituée de tout secours humain, recourut avec un grand sentiment de piété à l'intercession du serviteur de Dieu : aussitôt ses douleurs la quittèrent, elle recouvra une parfaite santé.

Citons encore :

Antoine de Vega, Convers, souffrait depuis six semaines de fièvres causées par une inflammation de poitrine. N'éprouvant aucun mieux, il était en proie à une vive désolation, quand sur l'avis de Frère Saint-Mathias, Donat, il s'adressa au B. Martin, promettant, s'il le guérissait, de servir les malades le reste de ses jours, comme lui-même l'avait fait avec tant de zèle. Sa prière fut exaucée. Trois jours après, le Frère Antoine, délivré de tout mal, entra à l'infirmerie du couvent pour accomplir son vœu.

En 1673, Diégo de Cevallos, médecin licencié, fut pris de laryngite et de dysenterie. Son état devint désespéré. Déjà le malade avait reçu les derniers sacrements, quand un de ses amis apporta une relique de Frère Martin de Porrès. Diégo de Cevallos la plaça sur sa poitrine, en demandant la grâce de la santé par les mérites du B. Frère, si telle était la volonté de Dieu. Sa prière achevée, il reposa huit heures de suite. A son réveil, tout mal avait disparu, à la stupéfaction des

médecins, ses confrères, et des assistants qui ne purent s'empêcher de bénir le Seigneur d'une guérison si miraculeuse.

XV. — Les prodiges par lesquels il plaisait au Seigneur de révéler la sainteté de Martin de Porrès rendaient son tombeau glorieux et son nom toujours plus cher aux fidèles. Comme la piété du peuple envers celui que tous appelaient le Bienfaiteur de la cité croissait avec le nombre des miracles, et que, par ailleurs, le lieu où il reposait était d'un difficile accès, les magistrats, d'accord avec les supérieurs du couvent et le clergé de la ville, décidèrent que le saint corps serait transféré dans un endroit proche de l'entrée du monastère, et renfermant la cellule même que le Bienheureux avait sanctifiée par ses prières et ses pénitences.

Afin d'éviter un trop grand concours, on choisit pour la translation un soir de mars 1664; mais on ne put empêcher que la cérémonie ne revêtît un très vif éclat. Le comte de Saint-Etienne, vice-roi du Pérou, l'Audience royale, les autres corps constitués, précédés du chapitre de la Métropole et d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de religieux de tous Ordres, se rendirent au couvent du Rosaire. Devant cette illustre assemblée, on exhuma le corps du B. Frère. Il fut trouvé entier, sans trace de corruption, exhalant un délicieux parfum. Les chairs étaient fraîches et tendres, des gouttes d'un sang vermeil s'en échappèrent à quelques piqûres faites par les chirurgiens, qui renouvelèrent plusieurs fois l'expérience. On déposa le corps dans un nouveau sarcophage, et on le plaça dans la chapelle, sous une petite voûte ménagée à cet effet.

Dès lors on entreprit de travailler à la béatification de l'humble tertiaire. Le cardinal Viaoni adressa un rapport circonstancié à la Sacrée Congrégation des Rites. Bon nombre de personnages influents s'intéressèrent à cette cause. Philippe IV, roi d'Espagne, écrivit au Pape Alexandre VII et à son ambassadeur à Rome trois lettres, les 17 décembre 1659, 20 juin 1661 et 30 mars 1664. L'archevêque de Lima écrivit dans le même sens au Souverain Pontife. Le Chapitre canonial, les principaux représentants de la cité, les corporations religieuses, l'Ordre de Saint-Dominique sollicitèrent pour le serviteur de Dieu l'honneur des autels. Clément X accueillit favorablement la requête et fit expédier des Lettres rémissoriales pour la continuation des procédures. Le P. Laurent Magnoz envoya ces Lettres bien scellées à Lima; mais le vaisseau ayant fait naufrage à l'entrée du

port de Gênes, toute la cargaison coula à fond. On repêcha ce que l'on put huit ou dix jours après, et l'on retira la caisse contenant les Lettres rémissoriales avec d'autres papiers. Ces papiers étaient pourris; seules, les Lettres pontificales restaient intactes, ce que l'on estima de bon augure : le Bienheureux lui-même semblait s'intéresser à sa cause. Il en donna deux autres preuves. François Le Blanc, notaire désigné pour recevoir les informations sur la vie et les miracles, avait une large plaie au pied gauche : il ne pouvait ni marcher, ni dormir. Etant dans cette situation, il apprit que l'archevêque de Santa-Fé, don Jean d'Arguinao, se disposait à quitter Lima pour se rendre dans son diocèse. Comme ce prélat était homme de grand sens et de grand mérite, son témoignage sur Martin de Porrès avait une réelle valeur. Le Blanc le sentait; mais ne pouvant aller trouver le prélat, il eut recours au Bienheureux lui-même : « Grand serviteur de Dieu, lui dit-il, vous savez qu'il m'est impossible de faire un pas, et pourtant il me faut entendre Monseigneur de Santa-Fé, dont le témoignage sur votre admirable vie sera réputé irrécusable. C'est votre propre cause dont il s'agit; obtenez-moi la santé pour que je puisse aller recueillir la déposition d'un témoin de cette importance. »

Après sa prière, François Leblanc s'endormit, ce qu'il n'avait pu faire depuis quelque temps à cause de la violence du mal. Le matin venu, il constata que sa plaie était entièrement sèche et qu'il pouvait se rendre auprès du vénérable prélat.

Autre preuve du succès assuré à la cause : Martin de Porrès lui-même sollicitait le zèle de ses témoins. Il apparut deux fois à Jean Vasquez de la Parra, lequel avait passé quatre ans dans son intimité. Le soir du jour où cet homme avait fait sa déposition, comme il priait dans sa chambre, il s'entendit appeler au dehors à deux reprises. Il alla voir. Deux religieux passaient dans la rue; mais, comme ils ne lui dirent rien, il se crut le jouet de l'illusion. Il rentra et poursuivit sa prière, quand de nouveau la même voix prononça son nom. Sortant alors, il demanda aux deux religieux si c'étaient eux qui l'appelaient. « Jean Vasquez, répondit l'un de ces derniers, ne me reconnaissez-vous pas? » A l'instant, Vasquez reconnut Frère Martin de Porrès mort depuis tant d'années. « Pourquoi, continua le Bienheureux sur un ton de reproche, pourquoi avez-vous été si bref dans votre rapport? Allez déclarer tout ce que vous avez vu et entendu, lorsque vous viviez avec moi. »

Cette apparition consola fort Jean Vasquez et lui inspira le dessein

de compléter sa déposition ; cependant, soit négligence, soit oubli, il n'en fit rien. Un long espace de temps s'écoula, jusqu'à ce que le P. Bernard de Medina, docteur en Théologie, qui travaillait à la Vie du serviteur de Dieu, vint trouver Vasquez pour apprendre de lui les vertus et les prodiges dont il avait été le témoin. Cet homme promit de se rendre à son désir. Un matin de février 1671, il se mit en route. Chemin faisant, il aperçut en face le B. Martin. « Pourquoi, dit ce dernier, avez-vous fait si peu de cas de ma recommandation ? Allez de ce pas déclarer franchement tout ce que vous savez. »

Les vœux adressés au Saint-Siège, et dont la réalisation devait honorer grandement la religion tout entière et l'Eglise d'Amérique en particulier, allaient enfin être exaucés. Clément IX avait, le 10 septembre 1668, introduit solennellement la cause auprès de la S. Congrégation des Rites. Sa mort amena un temps d'arrêt. Ce ne fut qu'un siècle après, le 27 février 1763 qu'un décret apostolique, émané de Clément XIII, proclama l'héroïcité des vertus. L'examen des miracles se poursuivit avec la sage lenteur qu'apporte la cour romaine dans des matières de si grande importance, et le décret d'approbation fut rendu le 19 mars 1836 par le Pape Grégoire XVI. Le 31 juillet suivant, le même Souverain Pontife signa les Lettres apostoliques, en forme de Bref, contenant la formule d'usage. *On peut sûrement procéder à la béatification du V. MARTIN DE PORRÈS.* L'on choisit pour cette béatification solennelle la date du 10 septembre, dimanche où l'Eglise célébrait la fête du Saint Nom de Marie.

Voici les deux miracles sur lesquels porte le Décret du 19 mars 1836. On ne les lira pas sans intérêt.

Elvina Moriano de Lima, se levant un jour de bon matin, ouvrit une fenêtre pour examiner un liquide qu'elle avait mis la veille dans un vase de terre et exposé à la fraîcheur de la nuit. En prenant le vase, elle le laissa tomber, et un des éclats atteignit l'œil droit, en déchira les tissus, et fit jaillir le cristallin, entraînant comme conséquence la perte totale de l'œil. Aux cris de douleur poussés par la victime de l'accident, accoururent domestiques et voisins. On alla chercher le chirurgien le plus renommé de la ville, don Pedro d'Urdanibia, lequel, pressé par la dame Elvira de dire franchement s'il y avait chance de guérison, lui répondit : « Dieu seul, qui a créé votre œil, peut vous le rendre par un miracle. » Il ajouta en chrétien convaincu : « Si vous avez confiance en quelque saint du Paradis, recourez à son intercession. » La douloureuse nouvelle parvint aux

oreilles du P. Jérôme de Tolède, Maître des novices, qui avait justement sous sa direction un fils de l'infortunée dame. Il s'empresse de lui envoyer un petit os du V. Martin de Porrès, en lui disant de l'appliquer sur la partie malade. Elle le fit, se recommandant avec ferveur à la protection céleste de cet ami de Dieu. Après quoi, elle dormit paisiblement, et quand elle se réveilla, il lui sembla qu'un nouvel œil, en parfait état, occupait la place de l'ancien. S'en étant assurée à l'aide d'un miroir, elle se lève pleine de joie, et va trouver son chirurgien, en criant : « Miracle ! miracle du Tout-Puissant, qui est admirable dans ses saints ! »

Le second miracle n'est pas moins surprenant.

Melchior Varanda, petit nègre de deux ans, dont la mère était esclave de dame Agnès Vidal, s'amusant à sauter par-dessus des sièges placés sur un balcon, tandis que sa mère balayait l'appartement, tomba dans le vide, de la hauteur de trente-six palmes, et se fractura le crâne. Le sang jaillissait par les yeux, les oreilles, la bouche, le nez : l'enfant, en proie à une fièvre ardente, semblait près d'expirer. On mande au plus vite le docteur Pedro d'Utrilia, qui constate tous les symptômes d'une mort imminente et déclare qu'il n'a aucun remède à prescrire. La pauvre mère, folle de douleur, a l'idée de s'adresser au V. Martin de Porrès. Elle applique sur la tête du petit blessé une image du serviteur de Dieu, et dit avec une foi vive et une ferme confiance : « B. Martin, saint bien-aimé, je vous en conjure, guérissez mon fils. » La pieuse maîtresse de la case s'unit avec ferveur à cet élan de la tendresse maternelle. L'effet de leurs prières ne se fait pas attendre. L'enfant reprend vie, sa blessure se ferme, la fièvre le quitte. Trois heures après l'accident, il se remettait à gambader, et jamais depuis il ne ressentit aucune suite de ce qui aurait dû lui causer la mort.

La fête du B. Martin de Porrès a été fixée au 5 novembre, le 3, jour de sa mort, étant déjà consacré, dans l'Ordre de Saint-Dominique, à la mémoire du B. Simon Ballachí, autre Convers.





Le V. JACQUES COICHI

du Tiers Ordre de Saint-Dominique, Martyr au Japon (*)

(1624)

LE V. Jacques Coïchi, originaire d'Ouracami, au Japon, était laboureur de profession. Né dans le paganisme, il eut le bonheur d'entendre la parole des Frères-Prêcheurs qui évangélisaient son pays. Son âme, simple et droite, s'ouvrit sans peine aux lumières de la vérité ; jusqu'à la mort il demeura fidèle aux religieux qui lui avaient donné la vie de la grâce. Il les cachait dans son humble maison, les servait avec une affection respectueuse, s'exposait pour eux à tous les dangers. Ce généreux chrétien méritait bien d'être le frère de ces nobles apôtres, et il fut admis dans le Tiers-Ordre, qu'il honora par ses vertus et par l'effusion de son sang.

Le 19 août 1622, le B. Louis Florès avait cueilli à Nangasaki la palme du martyre avec quatorze chrétiens. On avait pu dérober ses restes à la fureur des infidèles et une pieuse veuve, nommée Agnès Correa, chez laquelle les missionnaires offraient parfois le saint sacrifice de la Messe, les avait cachés dans sa demeure. Les BB. Dominique Castellet et Pierre Vasquez résolurent de transporter ces glorieux ossements hors de la ville, en un lieu plus sûr. En conséquence, le lundi de Pâques 1623, Agnès, mettant sur une barque son précieux dépôt, descendit la rivière, en compagnie de serviteurs dévoués et de chrétiens d'une discrétion à toute épreuve : le mardi, de grand matin, on était arrivé à l'endroit convenu, où se trouvait précisément la cabane de Jacques Coïchi. Ils creusèrent une fosse et procédèrent à l'ensevelissement, dans le plus grand silence. Mais le B. Pierre Vasquez éleva un peu trop la voix, et comme il parlait espagnol, deux satellites, occupés à couper des bambous dans le champ voisin, furent intrigués et, regardant à travers la paroi de roseaux, aperçurent les deux Pères. Ces derniers prirent aussitôt la fuite ; mais le B. Vasquez s'embarassa dans sa course et fut bientôt atteint. Avec lui on fit

(*) *Histoire des Philippines*, t. II.

captif son hôte Jacques Coïchi : pour les attacher, on se servit des courroies qui entouraient le cercueil du B. Florès et on les conduisit ainsi à la prison de Nangasaki.

Dès lors, le pieux serviteur partagea tous les tourments et toutes les humiliations de son maître. Nous avons publié au 25 août, dans la biographie consacrée au B. Pierre Vasquez, la lettre admirable dans laquelle le serviteur de Dieu donne lui-même les détails relatifs à sa captivité.

Après plusieurs mois de détention, Pierre Vasquez fut transféré à Omura, où il devait attendre l'époque fixée pour la consommation de son martyre. Cette séparation dut être pénible à Jacques Coïchi. Dieu cependant voulut l'adoucir, en lui donnant un autre compagnon dans la personne du B. Caius. C'était un fidèle catéchiste, Coréen de nationalité. Dès l'âge de 12 ans, il cherchait la vérité avec une inquiète sollicitude. Il avait passé la mer, s'était même attaché aux bonzes, et son âme était demeurée tourmentée jusqu'au jour où, ayant rencontré les Pères de la Compagnie de Jésus, il avait enfin connu la vérité et reçu le baptême. Dès lors il s'était mis au service de ces religieux ; il remplissait la fonction de catéchiste et passait sa vie dans les bonnes œuvres, estimé de tous, même des infidèles.

Jacques et Caius, bien faits pour se comprendre, se préparèrent avec ferveur à la gloire de confesser Jésus-Christ. Leur vie en prison fut un prodige d'austérité : Jacques jeûna trois mois continus ; quant à Caius, ses mortifications le réduisirent presque à l'extrémité.

II — Le B. Pierre Vasquez avait subi le tourment du feu, le 25 août 1624, après une longue captivité. Nos deux chrétiens pensèrent que l'heure de la récompense n'était pas éloignée pour eux. Trompant la vigilance des gardiens, Jacques put écrire à ses amis une lettre admirable de foi et de simplicité. Elle est arrivée jusqu'à nous. En voici la traduction d'après M. L. Pagès (1).

« Puisque le jour tant désiré de la mort est très prochain, je vous supplie de ne pas m'oublier dans vos prières. Je vous remercie des bienfaits dont vous m'avez comblé, et en particulier de m'avoir constamment fait passer les subsides qui m'étaient nécessaires. Ne vous troublez point ; réjouissez-vous plutôt ; car tout ce qui arrive est l'effet d'une providence particulière et d'une grâce spéciale de Dieu.

(1) *Histoire de la religion chrétienne au Japon.*

« L'année dernière, j'ai été plongé dans la mélancolie ; mais cette année, je vous l'assure, j'ai été singulièrement joyeux, dans la prévision de mon prochain passage à l'autre vie. Aujourd'hui même, voyant ce passage plus rapproché que jamais, je me recommande de nouveau à vos prières ; je vous salue aussi avec tendresse, de la part de Caius. Je rends grâces à Maria, pour les services qu'elle m'a rendus pendant ma captivité : j'en donne l'assurance, quoique pécheur, je n'ai pas manqué et ne manquerai point de prier pour elle jusqu'à la mort. »

Peu de jours après, dit M. Pagès, Jacques et Caius furent condamnés à être brûlés vifs. Pendant la route vers le supplice, on leur ordonna de garder le silence, et on leur défendit de revêtir leurs plus beaux habits, car le gouverneur voulait éviter que leur marche eût l'air d'un triomphe. Arrivés au lieu de l'exécution, les soldats du Christ furent liés faiblement et seulement par le bras gauche : les fagots de bois se trouvaient à distance des poteaux, afin que le supplice durât plus longtemps. Les Japonais usaient parfois de ce raffinement de cruauté : le B. Vasquez, soumis à la peine du feu, n'était mort qu'après trois heures d'agonie. Jacques et Caius moururent de même avec un courage invincible et leurs cendres furent jetées à la mer. C'était le 5 novembre 1624. Jacques Coïchi avait quarante ans, Caius cinquante-trois.

Peu après, commença le procès de béatification des chrétiens immolés dans les persécutions précédentes. L'enquête fut difficile, et l'on s'explique pourquoi parmi tant de héros qui avaient subi dans des circonstances analogues un glorieux martyre, la cause d'un assez grand nombre ait échappé aux procédures officielles. Ainsi en fut-il pour le V. Jacques Coïchi. Son nom restait dans l'ombre, tandis que celui de son compagnon, inscrit dès le principe, sur la liste présentée à l'autorité ecclésiastique, devait parvenir à la béatification. En effet, le B. Caius figure, sans son compagnon de souffrance, sur la liste des martyrs élevés par Pie IX, en 1867, à l'honneur des autels. Du moins, nous accomplissons un devoir de piété fraternelle, en recueillant avec amour le nom du V. Jacques Coïchi et le récit de son glorieux sacrifice.

NOTA. — Il ne faut pas confondre le B. Caius dont il est question dans cette biographie avec le B. Caius Xeymon, inscrit au 16 août de l'*Année Dominicaine*, en compagnie de plusieurs Bienheureux tertiaires ou associés du Rosaire, martyrisés en 1627.

Tous les deux étaient Coréens ; tous les deux avaient été bonzes. Cette similitude dans la vie des deux personnages de même nom est devenue quelquefois une cause de confusion.

Le B. Caius Xeymon, ayant ouvert les yeux à la vérité, eut tous ses biens confisqués, et comme il persévérait dans la foi chrétienne, on le chassa de sa patrie. Il vint à Nangasaki, où il s'attacha aux Frères-Prêcheurs qui le reçurent dans le Tiers Ordre. Sa vie tout entière était employée au service des missionnaires et des néophytes, car il était un des catéchistes les plus éclairés et les plus dévoués. Souvent il donnait aux Pères l'hospitalité dans sa maison : de la sorte il rendit de grands services au B. Balthazar de Torrès, martyrisé le 20 juin 1626. C'est en cette même année qu'il fut pris lui-même, et après une dure captivité, il consumma son sacrifice le 16 août 1627, avec plusieurs de ses frères en religion.



L'Illustrissime THOMAS DE SARRIA
Archevêque de Trani et de Tarente ()*

(1602-1682)

Issu de noble race, Thomas de Sarria naquit, l'an 1602, aux environs de Compostelle, en Galice, et embrassa, jeune encore, l'institut des Frères-Prêcheurs, au couvent royal de Sainte-Marie, dans la province de Léon.

L'étude des sciences sacrées et les pratiques monastiques développèrent ses qualités naturelles et les germes féconds de son éducation première. Ses progrès rapides le firent considérer comme un sujet très apte à la formation des autres : le jeune religieux répondit à l'idée avantageuse qu'on s'était formée de lui. Il débuta dans la carrière de l'enseignement auprès des novices profès : de là, il passa à l'Université de Pampelune, et y professa la philosophie d'abord, puis la théologie avec grand profit pour ses auditeurs. Sa réputation parvint à la connaissance du Maître Général, qui l'institua Régent de l'Etude de Cologne. Sur ce nouveau théâtre, les talents du P. de Sarria brillèrent du plus vif éclat : ils lui attirèrent la confiance des fidèles, auxquels il aimait à rompre le pain de la divine parole, et

(*) Ughelli : *Italia sacra* : IX, 149 ; Fontana ; *Theat.* P. I. 103.

l'estime des hommes instruits, qui s'honoraient de son amitié. Entre tous les disciples qu'il eut à former se distingue le P. Jean-Antoine d'Aubermont, qui soutint avec intrépidité les intérêts de la foi dans les Pays-Bas, notamment à Leuwarden, en Frise.

Thomas de Sarria venait de recevoir le bonnet de Docteur et n'avait pas encore trente-cinq ans, quand il fut mandé à la cour de Vienne. Son mérite l'y avait précédé. Marie d'Espagne, fille de Philippe III et alors reine de Hongrie, le choisit pour prédicateur ordinaire et lui donna toute sa confiance. A Madrid, le nom du serviteur de Dieu était entouré de la même estime. Le marquis de Velada, ayant été envoyé par le roi d'Espagne auprès du souverain d'Angleterre, voulut prendre le P. Thomas à titre de conseiller intime, dans la mission dont il était chargé. Le savant Dominicain se prêta à ses désirs et le soutint dans toutes ses délibérations. Bien qu'absorbé par les affaires politiques, il ne négligeait aucunement celles de la religion. A Londres, il défendit hautement les dogmes de l'Eglise romaine, prêcha souvent dans la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne, et se fit écouter avec plaisir des catholiques, et même des sectaires anglicans, dont pourtant il ne craignait pas de combattre les erreurs, par la parole et par la plume.

De retour en Allemagne, Thomas de Sarria assista aux derniers moments de l'empereur Ferdinand II, le 8 février 1637, et à l'élection de Ferdinand III, qui monta la même année sur le trône impérial. Ce prince prit aussitôt le V. Père pour son prédicateur, et le chargea de plusieurs négociations auprès des Papes Urbain VIII et Innocent X. Dans l'embarras des affaires du siècle, un religieux n'est que trop exposé à oublier la simplicité de son état, et à perdre l'esprit de prière, sauvegarde nécessaire de la pureté de l'âme et du parfait recueillement. Le P. de Sarria évita, par la grâce de Dieu, un si dangereux écueil. Son mérite personnel, non pas son ambition, la volonté des supérieurs, non la sienne propre, l'avaient conduit à la cour des princes. Il sut concilier les devoirs en apparence les plus opposés : ceux de l'homme public et ceux du religieux ; disons plutôt qu'il se montra religieux partout et toujours. Aussi la régularité de sa vie et la pureté de ses mœurs le firent élire Provincial de Bohême, sans que sa qualité d'étranger opposât le moindre obstacle à ce choix honorable.

II. — Tandis qu'il remplissait ses obligations nouvelles avec la

vigilance que lui inspirait son zèle pour l'avancement spirituel de ses frères et la conversion des hérétiques, les princes de l'Empire eurent recours à sa prudence pour la solution d'une affaire délicate. Il s'agissait de terminer les démêlés survenus entre l'Empereur et l'Electeur Palatin, au sujet de la ville de Franckendal. Cette place, située dans le Palatinat du Rhin, appartenait à l'Electeur ; mais les cours de Vienne et de Madrid y élevaient des prétentions. Les Espagnols s'en étaient emparés et, à l'époque des guerres d'Allemagne, avaient traité en pays conquis toutes les localités environnantes. Après de laborieuses négociations, l'habile Provincial trouva moyen d'accorder les parties : Franckendal fut restituée à l'Electeur ; Heibron recouvra sa liberté et la paix fut rendue à l'Empire. Thomas de Sarria apposa sa signature au bas du traité, comme ministre et député de Sa Majesté impériale. Son talent à manier les esprits, sa dextérité dans les négociations les plus épineuses, son attachement à la Maison d'Autriche, ne parurent pas moins dans la manière dont il traita avec les électeurs pour la nomination du Roi des Romains. Ferdinand-François, fils de Ferdinand III, fut appelé à cette dignité, le 11 mai 1653 ; mais la mort l'enleva l'année suivante.

Sur les entrefaites, l'archevêché de Trani, qu'avait dignement administré durant vingt-neuf ans Diégo Alvarez, religieux de notre Ordre, vint à vaquer : Thomas de Sarria fut désigné par le roi d'Espagne au choix du Souverain Pontife, pour occuper ce poste important. L'élu fut sacré à Rome, le 15 octobre 1656, et prit aussitôt possession de son siège. On devine avec quel succès le saint prélat gouverna son diocèse, ayant conquis sans peine l'estime des grands, l'amour du peuple, le respect du clergé. Son unique désir était de s'employer totalement à sa propre sanctification et à celle du troupeau. Toutefois des raisons d'Etat et la perspective d'un bien plus général le contraignirent de s'éloigner pour un temps.

Ferdinand III était mort le 2 avril 1657, après vingt ans de règne. Les cours de Vienne et de Madrid, également intéressées à lui faire donner un successeur tiré de la même maison, se reposèrent pour la réalisation de ce dessein sur la dextérité bien connue de notre archevêque. En conséquence, le Roi catholique députa Thomas de Sarria à la diète de l'Empire, en le munissant de ses instructions. L'archiduc Léopold, roi de Hongrie, en faveur duquel il devait agir, était un jeune homme de dix-sept ans à peine. Son élection n'avait point l'agrément de plusieurs puissances ; d'autre part, il semblait peu

politique, au regard des princes d'Allemagne, de concentrer en quelque sorte tout l'Empire dans une même famille. Mais la cour de Vienne avait pris un ascendant auquel il n'était pas aisé de se soustraire. Léopold possédait l'affection des peuples et disposait de ressources militaires capables de faire échec aux armées des Turcs, dont les incursions étaient sans cesse renaissantes. L'habile prélat s'appuya sur ces dernières considérations, et conduisit l'affaire avec tant de prudence, qu'après un interrègne de quinze mois, l'archiduc fut proclamé empereur, le 18 juillet 1658.

III. — Rentré dans son diocèse, l'homme de Dieu se dévoua tout entier au bien spirituel de ses ouailles. Lui-même les instruisait par des prédications fréquentes et par divers écrits, composés en vue de mettre les vérités catholiques et les règles des mœurs à la portée de tous. Entre autres vertus qui brillèrent dans l'illustre prélat, signalons la générosité envers les pauvres, la vigilance sur l'éducation des clercs, la magnificence pour la décoration des églises. Il eut les mains largement ouvertes à tous les nécessiteux : regardant ses revenus comme leur patrimoine, il les ménageait avec la prudence d'un sage économe, et les distribuait avec la bonté d'un père. Deux fois l'année, il faisait donner des vêtements à tous les indigents qu'on lui signalait. Son séminaire, assez longtemps fermé, faute de ressources pour la réparation des bâtiments et l'entretien des directeurs, put se rouvrir grâce à ses libéralités. Il apporta ensuite son attention sur le choix d'un personnel digne de la mission d'éducateurs pour la jeunesse cléricale, et réunit à cet égard des prêtres distingués par le savoir et la vertu.

Cependant, le 13 avril 1665, à la demande de Sa Majesté catholique, le Pape Alexandre VII transféra l'archevêque de Trani au siège de Tarente. La position était fort délicate, nombre d'abus avaient pénétré parmi le peuple et le clergé; les droits de l'archevêque étaient attaqués, les biens de son Eglise en partie usurpés et sa juridiction contestée en certains lieux.

Thomas de Sarria inaugura sa prise de possession en annonçant la prochaine visite du diocèse, ce qu'il exécuta dans l'esprit de Notre-Seigneur, n'ayant en mains d'autres armes que celles de la charité. Rien ne put ralentir son zèle : ni les vexations du dehors, ni les oppositions du dedans, ni les entraves apportées par plusieurs de ceux qui auraient dû appuyer ses efforts. Confiant dans le secours de

Celui pour l'honneur duquel il agissait, il alla toujours en avant, défendant pied à pied les prérogatives de la liberté et l'étendue de sa juridiction épiscopale.

Jaloux de transmettre à ses successeurs la possession des droits légitimes acquis anciennement à ses prédécesseurs, il prit pour lui toutes les dépenses nécessitées par les revendications en justice, et ne voulut grever ses prêtres d'aucune manière dans une cause commune cependant à l'archevêque et au clergé. Le pouvoir public lui retenait par violence une part des revenus de ses terres : les aumônes du vénérable prélat ne furent pas moins abondantes pour le soulagement des pauvres et pour la réparation des édifices religieux. Son palais archi-épiscopal menaçait ruine, la maison des clercs ne valait guère mieux ; les revenus du Séminaire et ceux de l'Eglise métropolitaine se trouvaient réduits à si peu de chose, qu'on ne pouvait entretenir qu'un nombre fort restreint d'aspirants au sacerdoce et célébrer à peine décemment le service divin. L'archevêque, dont la prudence et la sage économie grandissaient dans les plus pressants besoins, pourvut à tout. Sans négliger les pauvres du diocèse, qu'il appelait ses premiers créanciers, il répara l'archevêché, refit en partie le séminaire, le remplit de sujets pleins d'espérance et fournit l'entretien des maîtres et des disciples. Sa cathédrale fut ensuite pourvue de vases sacrés et d'ornements convenables : les offices liturgiques prirent une solennité depuis longtemps inconnue. Bref, le serviteur de Dieu se montra, durant dix-sept années passées à Tarente, ce qu'on l'avait vu sur le siège de Trani, pendant neuf ans d'épiscopat.

Parmi les sollicitudes du ministère pastoral, Thomas de Sarria faisait son délassement de la prière et de l'étude. L'exercice de l'oraison l'avait soutenu jadis dans les embarras des affaires séculières : placé à la tête d'un diocèse, il y trouva encore sa consolation et sa force.

A ses rares loisirs, il s'occupait de reviser les manuscrits de l'illustre Dominique de Gravina. Il en publia quatre, qui firent suite aux grands et beaux ouvrages édités du vivant de l'auteur. Les deux premiers étaient une apologie des Ordres religieux, et une réponse au « Gémissement de la colombe », œuvre attribuée à Bellarmin. Les deux suivants étaient des traités apologétiques des vérités catholiques contre les écrits de Marc-Antoine de Dominis, ancien archevêque de Spalato. Thomas de Sarria eût souhaité de continuer cette publication ; mais le temps lui manqua pour exécuter son dessein. Chargé de jours et de mérites, le V. Père décéda le 5 novembre 1682, après vingt-six

ans d'épiscopat. Il donna la dernière marque d'affection pour son Ordre, en lui léguant tout ce qui était à sa disposition personnelle. Conformément à son désir, il fut inhumé dans l'église de notre couvent de Tarente, sous une simple dalle sans aucune épitaphe.



LE MÊME JOUR

1312 — A Bergerac, le V. Père BERTRAND DE CLERMONT, Inquisiteur et Provincial de la Province de Toulouse.

Illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses vertus, il était originaire de Bergerac, en Périgord, et reçut l'habit de l'Ordre à Périgueux, l'an 1256, des mains du P. Guillaume de Montrevel, Prieur du couvent. Tout aussitôt il se montra soucieux de devenir un religieux savant et saint. Le V. Père s'acquitta longtemps, et avec succès, de la charge de Lecteur. A trois reprises, il fut Prieur de Bergerac : la première fois, en 1271, pour une année seulement, le Chapitre de Narbonne l'ayant absous de son office. En 1283, il fut réélu et ne garda la charge qu'un an également ; mais en 1285, appelé pour la troisième fois au même poste, il resta supérieur de la maison jusqu'en 1292, époque où il dut résigner ses fonctions, au Chapitre provincial de Brive-la-Gaillarde. Immédiatement il fut élu et confirmé Prieur du Puy, et quelque temps après, de Narbonne, d'où on le tira pour le créer Inquisiteur de Toulouse. Tout cela se passa, dit Bernard Gui, dans l'espace de six mois, entre l'Assomption de 1292 et le commencement de l'année suivante.

Pendant huit ans, Bertrand de Clermont exerça l'important office d'Inquisiteur ; après quoi, le V. Père pensa qu'on lui permettrait de regagner son humble cellule pour y prendre un repos bien mérité et vaquer uniquement à l'affaire de son salut. Il se trompait. L'an 1301, il dut reprendre le travail au couvent de Carcassonne. Tandis que le digne supérieur conduisait saintement sa communauté, il se vit choisi comme Provincial de la Province de Toulouse, séparée en 1303 de la Province de Provence, au Chapitre général de Besançon. Il fut, dit Bernard Gui, élu à l'unanimité et en grande paix dans le Chapitre provincial, tenu immédiatement après le Chapitre général de 1304, dans la même ville de Toulouse, et fut confirmé aussitôt par le P. Aymeric de Plaisance, nouvellement élu Général dans ce Chapitre de 1304, et à l'élection duquel lui-même avait concouru en qualité de Définitéur. Il ne gouverna sa Province que deux ans : nous le retrouvons ensuite Définitéur aux Chapitres provinciaux de Rieux (1308), et de Bordeaux (1311).

Parlant des vertus de Bertrand de Clermont, Bernard Gui commence par

dire que le V. Père le devançait en âge, en sagesse et en bonté ; qu'il était d'une douceur admirable, grand ami de la paix, chéri des clercs séculiers et des religieux, respecté et honoré de tout le monde. L'esprit de détachement et la pratique de la pauvreté évangélique parurent en lui avec éclat, lorsqu'il renonça au monde pour s'attacher à Jésus-Christ humble et pauvre, et méprisa les avantages que lui promettaient dans le monde une naissance illustre et une brillante fortune. Les charges auxquelles l'éleva son mérite étaient un poids insupportable à son humilité : de là cet empressement constant pour en être affranchi. Quand il fut relevé de son provincialat au Chapitre de Figeac, en 1306, après avoir donné lecture à la communauté de la lettre du Maître Général, il se prosterna contre terre pour marquer sa joie d'être dégagé de toute supériorité.

Le P. Bertrand avait une tendre charité pour le prochain et un grand amour pour ses Frères. Il passa toute sa vie, on peut le dire, à les servir, soit comme lecteur, soit comme supérieur. Bien qu'il n'aimât point les postes qui établissent des distinctions entre religieux, il se plaisait toutefois à la mission d'instruire les ignorants, de former des prédicateurs, de fortifier les faibles, en un mot de se rendre utile à tous. Supérieur, il fit paraître un grand zèle pour la vie régulière : son affabilité, ses manières nobles et engageantes lui gagnaient le cœur de ceux que son autorité n'avait pu réduire.

A défaut de traits particuliers sur son emploi d'Inquisiteur, contentons-nous de rapporter les épreuves que le V. Père eut à subir dans une émeute soulevée contre les Frères de Carcassonne, au temps de son priorat, et les exemples de patience qu'il donna en cette occasion. Une lettre écrite par le Prieur de Toulouse et ses religieux au cardinal de Prato nous éclaire pleinement à ce sujet.

« Parmi les diverses insultes de nos ennemis, dans ces jours mauvais, il en est une qui nous a particulièrement affligés. Tandis que nos Frères, délégués par le Siège Apostolique dans le royaume de France pour combattre les hérétiques, s'acquittaient de leur office avec honneur et selon le mode prescrit par le Saint-Siège lui-même, certains habitants de Carcassonne, animés d'une haine implacable contre les Inquisiteurs, se sont ouvertement révoltés. Leur malice s'est portée à un tel excès que, sans avoir égard à notre condition d'humilité et de pauvreté, ils ont pillé et détruit les maisons, viviers, jardins et vignes des amis de l'Inquisition et de l'Ordre. Ils ont également renversé quelques-unes de nos habitations, malmené les parents des religieux et autres familiers du couvent, traité de la même sorte les médecins, fournisseurs, employés de la maison, en un mot tous ceux qui avaient assisté les Frères de quelque façon. Après avoir tenté de démolir à coups de hache les portes du couvent, ils ont fini par enfoncer les fenêtres du chœur, renverser en partie les colonnes du porche et briser des statues. En outre, ils ont affiché à la porte de l'église des caricatures odieuses, pendu des Frères en effigie, fait circuler dans

le public des libelles infâmes, chargé de crimes contre nature le Prieur et ses religieux. Poussant plus loin leurs insolences, ils ont fait descendre de chaire et chassé de la cathédrale notre Prieur — Bertrand de Clermont — lorsqu'il prêchait, le Jeudi saint, par ordre de l'évêque, et plusieurs autres Pères employés à la même fonction en diverses églises. Ils ont eu la témérité de se saisir du dit Prieur et d'un certain nombre de ses religieux, de les poursuivre l'épée à la main, de les frapper du plat de leur arme, de leur faire subir d'odieux traitements, en ameutant contre eux la vile populace... Ces forcenés nous ont, en outre, demandé de leur donner un bon témoignage de la sincérité de notre foi, de la pureté de nos mœurs et de notre soumission à l'Eglise : faute de quoi nous risquions de voir notre couvent rasé... »

La lettre conclut en suppliant le Cardinal-protecteur de vouloir bien porter ces faits à la connaissance du Saint-Père, afin d'y mettre ordre, et de permettre aux Inquisiteurs et aux prédicateurs de Carcassonne et d'ailleurs, de remplir avec fruit leurs saintes fonctions.

Les chefs de cette sédition étaient Jean de Pinquon vidame d'Amiens, Elie Patrice, citoyen omnipotent de Carcassonne et surtout un Bernard Deliciosi, Cordelier infidèle à ses vœux. Le cardinal de Prato prit l'affaire à cœur et le calme s'étant rétabli par l'intervention directe du Saint-Siège, on procéda au châtimement des coupables. Sur les entrefaites, Pinquon vidame d'Amiens était mort misérablement dans les Abruzzes. Quant à Deliciosi, il fut par un jugement ecclésiastique excommunié, dégradé, enfermé enfin dans une prison jusqu'à sa mort.

Nous l'avons remarqué, le P. Bertrand de Clermont, Prieur de Carcassonne pendant le conflit, avait eu de ce chef la première part dans les injures et les avanies : il était devenu le point de mire des ennemis de la foi ; mais les misérables n'eurent jamais l'avantage sur lui. Le V. Père parut à leur regard comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain. Sa fermeté dans le bien fut toujours inébranlable, son zèle pour la foi infatigable, sa patience dans les épreuves invincible.

Déchargé du provincialat, Bertrand de Clermont se retira dans son couvent de Bergerac, où, riche en bonnes œuvres, il mourut le 5 novembre 1312, laissant après lui une réputation d'éloquent prédicateur et de saint religieux. Le Chapitre provincial, tenu à Albi, le 22 juillet suivant fait mémoire de lui en ces termes : « Pour le V. Fr. Bertrand de Clermont, ex-Provincial de notre Province, chaque Frère acquittera les mêmes suffrages que pour un religieux de son couvent. » On doit voir une marque de distinction fort honorable dans cette ordonnance contraire à l'usage reçu.—(*Mss. Bernard Guid.*)

1347 — A Florence, le V. Père ANDRÉ VANNI DEL GALLO, profès du couvent de Santa-Maria-Novella, et Provincial de la Lombardie Inférieure. Né à Florence, d'une noble famille, il entra très jeune dans l'Ordre de Saint-

Dominique, et se fit remarquer aussitôt par la vivacité de son esprit, son désir de savoir et la parfaite régularité de sa vie. Il acquit en peu d'années de vastes connaissances, et fut appelé par ses supérieurs à enseigner les sciences sacrées successivement à Rome, au couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Pise, à Sienne et à Florence. Il gouverna, en qualité de Prieur, le couvent de Pistoie et, à deux reprises, celui de Florence. La sagesse de son administration, l'aménité de son caractère, la douceur de sa conversation, la rectitude de son jugement le rendirent particulièrement cher à ses religieux, et le firent considérer unanimement comme l'homme indiqué par la Providence pour rétablir la paix dans la Province de Lombardie Inférieure, agitée alors par des troubles et des dissensions. En conséquence, le Chapitre tenu à Carcassonne, en 1342, l'institua Vicaire général de cette Province, et deux ans après, celui de Paris lui conféra le titre de Prieur Provincial. Le V. Père travailla sans relâche à la pacification des esprits et y réussit avec un rare bonheur. Aussi quand, la troisième année de son Provincialat, il succomba, le 5 novembre 1347, aux suites d'une longue maladie, sa mort causa de profonds regrets dans la Province entière. Son corps fut inhumé dans le sanctuaire de l'église Santa-Maria-Novella en avant du maître-autel : une dalle de marbre marqua l'emplacement de sa sépulture. Le P. André Vanni del Gallo, avait passé trente-sept années en Religion. — (Masetti, *Monumenta*, I, 329).

1411 — A Gratz en Styrie, le V. Père ALEXIS BUTZL, du couvent de Vienne, docteur célèbre, religieux fort zélé pour la propagation de l'Ordre et le rétablissement des observances. Nommé Inquisiteur en Bohême et en Styrie, il s'opposa avec vigueur aux hérésies de Wicléf et de Jean Huss. Il fut Vicaire général de l'Ordre en Basse Bavière, et y soutint avec fermeté la vie régulière, fort attaquée dans ces temps malheureux. En outre, il put entreprendre et mener à terme la construction du couvent, dit *Sanctissimi Sanguinis*, dans un site remarquable, et il en fut le premier Prieur. Sa mort arriva le 5 novembre 1411. Dans la suite, nos Pères, obligés de quitter leur première habitation, vinrent se fixer en dehors de la ville, et y élevèrent un beau couvent sous le vocable de l'apôtre saint André. Vers le commencement du XIX^e siècle, il leur fallut abandonner encore cet emplacement. Ils s'établirent à Sainte-Anne, où se trouve actuellement l'*Etude générale* de la Province. — (Ferrari : *De reb. Hung. Prov. O. P.*, P. IV, 521.)

1561 — A Val-des-Anges, près de Bruges, martyr des vénérables Pères JEAN-ANTOINE et JACQUES DE BOOTS, mis à mort en haine de la foi.

Tous deux étaient fils du couvent de Bruges, et dirigeaient le monastère de nos Sœurs du Val des Anges, situé à une demi-lieue de la ville.

Le soir du 5 novembre 1561, vers 9 heures, environ trente bandits de la secte calviniste franchirent la clôture, parcoururent les salles et essayèrent d'enfoncer la porte du dortoir où reposaient déjà les religieuses. Ils n'y purent réussir, par une permission spéciale de Dieu, doit-on croire, car ils avaient pénétré partout ailleurs, pillant, saccageant, brisant enfin ce qu'ils ne pouvaient emporter. Ils massacrèrent, avec cruauté les PP. Jean Antoine et Jacques de Boots venus à leur rencontre, blessèrent grièvement un autre religieux, nommé Arnold vanden Kerchove, et le laissèrent à demi-mort, baigné dans son sang. Seul, le P. Etienne de Mey, confesseur de la communauté, échappa comme par miracle à la fureur des sectaires.

Les religieuses du Val des Anges furent réduites à une telle détresse, qu'il leur fallut vendre les vases sacrés sauvés du pillage, pour relever les murs de clôture et se mettre à l'abri de nouveaux assauts. Ce qui n'empêcha pas leur monastère d'être entièrement rasé par les hérétiques, l'an 1580, trois siècles moins quatre ans après sa fondation.

Dès lors il fallut renoncer à l'ancien emplacement du Val des Anges, et quand la ville de Bruges revint entièrement au pouvoir du Roi catholique, on construisit pour les Sœurs Dominicaines un nouveau monastère, à l'intérieur des remparts. — (Jonghe : *Belgium Domin.*, 197.)

1569 — A Morlaas, diocèse de Bayonne, le B. RAYMOND DU PLAN. Zélé prédicateur, il défendit avec énergie la vérité catholique contre les nouveautés des protestants. Ces derniers, s'étant saisis de sa personne, essayèrent de le corrompre par mille offres séduisantes. Le voyant persister dans sa foi, ils l'accablèrent de mauvais traitements, lui arrachèrent les yeux, les lui firent ensuite manger de force, et l'achevèrent à coups d'épée : 5 novembre 1569. L'iconographie le représente tenant d'une main la palme du martyre et de l'autre un plat contenant deux yeux.

Un autre religieux de l'Ordre, le B. AUGER DE MONTANT, sous-prieur de Morlaas, partagea ses épreuves et son triomphe. Tous deux sont honorés comme saints dans le pays basque et invoqués avec confiance. En diverses églises, on trouve leurs images peintes avec l'auréole, la palme, le titre de Bienheureux. Le martyrologe gallican les met au nombre des saints martyrs. — (*Acta Cap. Gen.* 1571 ; Castillo, L. I, c. 63, Guérin : *Petits Bollandistes*, novembre.)

1629 — Au couvent de Notre-Dame des Grâces, au Mans, le V. Père MICHEL CORMIER, distingué par sa piété, sa science et ses aptitudes pour l'administration. Il fut Prieur dans nos couvents de Nantes et de Laval, et deux fois dans celui de Guérande. Il gouverna également à deux reprises la communauté du Mans, et par son énergie, empêcha, avec trois autres religieux, la ruine entière de sa maison, pendant le siège soutenu vers la fin de 1589, contre l'armée du roi de Navarre.

L'an 1614, étant Prieur du Mans pour la seconde fois, le V. Père eut l'insigne honneur de recevoir, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le roi Louis XIII, âgé de treize ans, et la régente, sa mère, Marie de Médicis, avec toute leur cour. Après les Vêpres, auxquelles assistèrent les augustes visiteurs, et le sermon donné, au grand cloître du couvent, par le P. Nicolas Coëffeteau, Prédicateur ordinaire du Roi, Michel Cormier, entouré de ses religieux en habits de chœur, fit vénérer au jeune monarque et à sa suite la relique dite le « Lait de Notre-Dame » ; puis il adressa à leurs Majestés deux harangues, dont on a conservé le texte (1). Le roi répondit : « Mon Père, priez Dieu pour moi et dites à vos religieux qu'ils prient toujours Dieu pour moi. » La réponse de la reine fut : « Mon Père, priez Dieu pour nous. » En partant, après avoir examiné à loisir la splendide église conventuelle, Marie de Médicis dit au Prieur : « Cette église me plaît et j'y viendrais souvent, si j'avais à demeurer ici. » Le P. Michel Cormier vécut 15 années encore, achevant de se sanctifier par la prière et la pénitence. Il mourut plus que septuagénaire, le 5 novembre 1629. — (Ms du XVIII^e siècle, publié par Ch. Cosnard, avocat au Mans, 1879. Ed. Monnoyer).

1638 — A Lemberg, Province de Saint-Hyacinthe, le V. Père JACQUES-DOMINIQUE DE POTOK POTOCKI.

Il naquit en 1608, et eut pour père et mère l'illustre seigneur Palatin Jacques Potocki et la comtesse Hedwige Tarnowska, l'un et l'autre aussi distingués par leur piété que par leur noblesse.

Agé de 13 ans, Jacques-Dominique, conduit par l'esprit de Dieu, vint frapper à la porte du couvent du Très Saint Sacrement, à Lemberg, et y reçut l'habit de l'Ordre. Après trois années passées au noviciat, il émit ses vœux solennels, comme fils de ce même couvent.

Voici son acte de profession, extrait des registres conventuels.

« Moi, Fr. Dominique de Potok Potocki, en cet écrit fait de ma propre main, déclare qu'à l'âge de 13 ans, poussé non par des persuasions extérieures ou la pénurie des choses essentielles à la vie, mais uniquement par l'amour de Dieu, j'ai quitté le monde et tout ce qui s'y rapporte, pour revêtir l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique : j'ai persévéré dans mon dessein au cours d'une probation de trois ans et trois mois : enfin, ayant durant ces années de probation considéré avec soin les usages de la Religion et les observances de la vie régulière, j'ai, l'an du Seigneur 1623, le 13 février, dans ma dix-septième année commencée, engagé irrévocablement ma volonté par la profession solennelle faite entre les mains du T. R. P. Fr. Victorin de Borek, Maître en sacrée Théologie, et Vicaire de la Province de Russie, au lieu et place du R^{me} P. Fr. Séraphin Secchi, Maître de l'Ordre, et de ses

(1) Cf. Cosnard : *Hist. du couv. des FF. Prêch. du Mans*, aux Pièces justificatives.

successeurs, me soumettant humblement jusqu'à la mort au suave joug de la sainte obéissance, selon la Règle de saint Augustin, et les Constitutions des Frères-Prêcheurs. Et afin que je puisse remplir la promesse ainsi faite librement et spontanément, j'implore le secours de la B. Vierge Marie, et la supplie de m'enseigner les saints préceptes du Seigneur. Ainsi soit-il. »

Après sa profession, notre jeune religieux fit de rapides progrès dans les vertus et dans les lettres. Il étudia d'abord la Philosophie et la Théologie à Lemberg, au *Studium* de Sainte-Marie-Madeleine, dont était Rêgent le P. Modeste de Cremenek. On l'envoya ensuite en Italie, où il reçut le laurier du Lectorat avec très grand éloge. De retour dans sa patrie, Dominique Potocki fut affilié au couvent de Cracovie, de la Province de Pologne. Enfin les rares qualités de son esprit, son érudition, sa prudence, son humilité, décidèrent le P. Nicolas Ridolfi, Maître Général, à l'instituer Provincial de Russie, alors qu'il avait 28 ans seulement. Il fut en même temps créé Bachelier en Théologie. Pendant trois ans et deux mois, Dominique Potocki gouverna sa Province d'une façon exemplaire, témoignant à ses Frères une affection toute paternelle. Par ses soins et ses bienfaits, nos Religieuses furent transférées du faubourg de Cracovie au monastère d'Halicz, et la première pierre de leur église fut posée grâce à lui. Théologien émérite, homme né pour de plus grands honneurs, le V. Père avait une noble carrière ouverte devant lui. Aussi fut-il nommé Evêque de Chelm ; mais, avant de recevoir la consécration épiscopale, il fut enlevé par la mort, dans une villa appartenant à sa sœur, le 5 novembre 1638, la trente et unième année de son âge. Son corps fut inhumé dans notre église du Très Saint Sacrement à Lemberg, suivant la volonté expresse de l'éminent religieux. — (Chodykienwicz, O. P. : *De Rebus gestis in Prov. Russiæ*. L. III, c. 7, p. 141.)

1643 — A Paris, au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, le V. Père FRANÇOIS GARNOT, lequel, écrit Jean de Sainte-Marie, « passa de l'Ordre des Frères-Prêcheurs à celui des Esprits angéliques ». La raison qu'en donne l'auteur, c'est que la vie de ce religieux fut tout angélique et pleine de ferveur. Sa rare modestie était une preuve de son application à la présence de Dieu. Il marchait toujours les yeux baissés et les mains croisées sous le scapulaire, se privait de toute satisfaction humaine, se mortifiait sans cesse par les disciplines, cilices, chaînes de fer. Il s'humiliait volontiers. Ayant conçu un jour une pensée de mépris contre un Frère convers, il n'hésita pas à lui en demander pardon, en se prosternant à ses pieds. Affligé d'une maladie de langueur, il fit paraître une grande égalité d'humeur, une patience admirable, une douceur et un recueillement qui ravissaient tous ses Frères. Tout le temps que dura sa longue infirmité, il put célébrer la messe chaque jour, jusqu'à celui de sa mort, arrivée le 5 novembre 1643.

Peu après avoir expiré, le V. Père apparut à la Sœur Anne de Magnien,

sainte religieuse du monastère du Tiers-Ordre, voisin du couvent de l'Annonciation. Il se montra à elle, entouré de deux cierges, comme pour lui marquer l'éclat de ses vertus dans l'innocence et la piété. Il lui dit à trois reprises : *Adieu !* et quand il disparut, la Sœur entendit la cloche du couvent sonner le glas du P. Garnot. — (*Mémoires contemporains*. — Jean de Sainte-Marie : *Fondations*, 633.)

1659 — A Soriano, mémoire de neuf religieux ensevelis sous les ruines du couvent.

L'an 1659, le 5 novembre, dans la nuit, un terrible tremblement de terre se fit sentir en Calabre, et causa d'immenses dommages à trente et une localités. Notre couvent de Soriano fut presque entièrement détruit. Tous nos religieux auraient pu périr : grâce à la protection de saint Dominique, dont on vénère en ce lieu l'image miraculeuse, de quatre-vingts qu'ils étaient alors, neuf seulement furent retirés morts des décombres. Le Prieur, le Sous-Prieur et deux Convers restèrent sains et saufs, à la faveur de quelques planches qui les mirent à couvert. La sacristie, qui contenait de riches ornements, fut préservée.

Les neufs religieux victimes de la catastrophe s'appelaient : JÉRÔME MONSOLINI — THOMAS PHILIPPONI — THOMAS MONTELEONE — MICHEL GLORIO — FRANÇOIS-MARIE HIMENEO, prêtres ; DOMINIQUE ANANIA — ANTONIN PAPAROTTA, novices profès ; THOMAS DE GUARDAVALLE et ANTONIN DE CERESANO, convers.

Sur les quatre derniers, bornons-nous à dire que, pour paraître désastreuse aux yeux des hommes, leur mort, comme celle des cinq religieux prêtres, ne fut pas imprévue, ni moins précieuse aux regards de Dieu. *Quand le justemourrait d'une mort précipitée*, dit le Saint-Esprit au livre de la Sagesse (1) *il se trouverait dans le repos et le rafraîchissement*.

Donnons quelques détails sur les cinq premiers.

JÉRÔME MONSOLINI naquit à Reggio, d'une famille noble, le 16 février 1632. Sa grand'mère désirant savoir ce que deviendrait Thomas Monsolini, père de notre religieux, s'était adressée à un prêtre de sainte vie. Celui-ci l'assura que Thomas, quoique alors ecclésiastique, mais non engagé dans les ordres sacrés, contracterait mariage et aurait sept enfants, dont l'un serait l'honneur de sa maison. Tout arriva comme il avait été prédit.

Durant les années qu'il demeura dans le siècle, Jérôme fut pour ses compagnons d'âge un modèle de vertu. Adonné à la piété, il consacrait chaque matin de longs moments à l'oraison. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux. Les vendredis de Carême, il ne buvait ni ne mangeait. Avait-il

(1) Sap. iv, 7.

à sa disposition un peu d'argent, il le distribuait aux pauvres, ou l'employait à faire brûler des lampes devant les madones ou les images des saints. Sa pureté était angélique : un jour, sollicité au mal, il alla, suivant l'exemple de saint Benoît, se rouler dans les épines pour vaincre la tentation.

Jérôme Mansolini avait quinze ans, quand il vint abriter son innocence dans le cloître dominicain. Depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, il ne se démentit jamais dans l'observance des règles. Aussi fit-il tous ses efforts pour n'habiter que des couvents parfaitement réguliers, à Naples, à Saint-Marc de Florence, surtout à Soriano, lieu qui avait ses préférences. Le Provincial de Calabre l'avait envoyé à Siderno, pour y enseigner la philosophie ; mais le bon religieux ne put y rester, alléguant qu'il ne lui convenait point de demeurer hors d'un couvent de stricte observance, parce qu'il devait bientôt mourir, et qu'il lui fallait songer à son âme. Ce pressentiment d'une fin prochaine fut plus remarqué dans la circonstance suivante.

Un de ses frères, Religieux Mineur, était venu le voir à Soriano. Le P. Jérôme, en prenant congé de lui, la veille du tremblement de terre, dit cette parole : « Mon cher frère, priez saint François pour moi, et je prierai saint Dominique pour vous : il faut nous entr'aider dans l'affaire de notre salut, car nous ne nous reverrons plus en ce monde. » Le lendemain, en effet, le P. Jérôme était trouvé gisant sous les décombres, le Rosaire autour du cou. Il avait 27 ans.

Une sœur à lui, religieuse à Reggio, très affligée de sa mort, s'impatiait d'entendre nommer une de ses cousines, appelée Jérôme elle aussi, ce nom lui rappelant le souvenir d'un frère qu'elle aimait et dont la perte lui paraissait lamentable. Pour la tirer de son erreur, le défunt lui apparut resplendissant de lumière. « Pourquoi, lui dit-il, vous fâchez-vous qu'on nomme votre cousine Jérôme, et pourquoi mon souvenir vous attriste-t-il autant ? Me croyez-vous dans le lieu des peines ? eh bien ! non. Par la miséricorde de Dieu, je goûte les joies du Paradis, et je loue le Seigneur en compagnie des Anges. » Cela dit, il entonna le *Te Deum* et disparut. L'an 1663, un de ses parents, Joseph Spano, réduit à toute extrémité, avait imploré vainement le secours de plusieurs saints en vue de recouvrer la santé. Le P. Jérôme se montra au médecin du malade et lui dit. « Engagez mes proches à faire un vœu à saint Dominique, en faveur de mon cousin, et aussitôt il sera guéri. » L'avertissement fut suivi sans retard, et à la grande surprise de tous, Joseph Spano se rétablit.

Le P. THOMAS PHILIPPONI, issu d'une noble famille de Terra-Nuova en Calabre, entra dans l'Ordre à l'âge de 13 ans. Durant son noviciat, qui se prolongea à raison de sa grande jeunesse, on parlait de lui comme d'un ange de pureté, de simplicité, d'innocence. Il fit profession entre les mains du P. Thomas de Marinis, Provincial de Terre-Sainte, venu à Soriano, à

titre de Visiteur, et qui voulut, comme marque d'affection pour ce jeune homme, qu'il prît le nom de Thomas. Le novice étudia en divers couvents et obtint le grade de Docteur; toutefois ses remarquables progrès dans la science ne lui firent jamais oublier les pratiques de la piété.

Au terme de ses études, il revint à Soriano, et y resta vingt-cinq ans, honoré de tous, même des évêques, seigneurs, personnages importants, que la dévotion envers saint Dominique attirait à Soriano. Son exactitude le rendait un modèle d'observance régulière : on le voyait toujours le premier au chœur, aux exercices de communauté, aux pratiques de mortification. Il fut deux fois Prieur à Soriano et une fois Provincial de Calabre. Son gouvernement était une heureuse alliance de douceur et de fermeté. Il sut maintenir son couvent dans une étroite observance, plus encore par ses exemples que par ses paroles. Il obtint du Maître Général quelques excellents religieux, capables de soutenir la régularité et les intérêts de la maison. Il était fort charitable pour les pauvres, ainsi que pour les malades. L'historien dont nous tirons ces détails raconte à cet égard un fait personnel. Ce religieux, étant Prieur en 1651, éprouva une si violente douleur de côté qu'il crut toucher à son heure dernière. Le P. Thomas le visita, et après lui avoir témoigné sa sympathie, appliqua sa main sur la partie malade. A peine eut-il retiré la main, que le Prieur se trouva entièrement soulagé.

Peu de jours avant le tremblement de terre, le saint religieux fut atteint d'une grave maladie et reçut les derniers sacrements : il parvint à se rétablir. Or, le soir même de la catastrophe, comme il s'entretenait avec ses frères, pendant la récréation, il leur demanda quel genre de mort leur paraissait le plus à craindre. Chacun ayant exprimé son sentiment, on voulut connaître le sien. Il répondit par cette parole de Sénèque : *Certains redoutent par dessus tout le genre de mort qui consiste à être englouti sous les ruines de sa maison, et enlevé tout en vie d'entre les vivants* (1). Crainte ou pressentiment ! quelques heures après, Thomas Philipponi gisait sous des ruines. Sa perte fut vivement sentie par tous ceux qui lui survécurent. Le V. Père était âgé de cinquante ans.

THOMAS MONTELEONE naquit le 12 février 1635, de noble famille, à Terra-Nuova, comme le précédent. Dans le siècle il mena une vie très sainte, et, à l'âge de seize ans, prit l'habit de l'Ordre au couvent de Soriano. Pendant son noviciat, il fit concevoir de lui de grandes espérances. Ses progrès dans les sciences furent tels que le Vicaire de la Province l'institua Lecteur et Sous-Maître des novices, double emploi dont il s'acquitta avec zèle et charité. Un jour, pour animer ses jeunes religieux à la parfaite régularité, il leur dit qu'il fallait avoir toujours sous les yeux la brièveté de la vie, et l'incertitude de

(1) *Quæst. Nat.* 1. 6.

l'heure dernière. Il ajouta : « Qui de nous peut s'assurer que la nuit prochaine, il n'y aura pas un tremblement de terre, comme il est arrivé autrefois, et que demain nous ne serons pas trouvés morts sous les ruines du couvent ? » Cette sorte de prédiction se vérifiait le soir même. On trouva le corps du V. Père revêtu d'un cilice, ce qui a fait dire à son historien que, semblable à un serviteur fidèle, il mourut *in cinere et cilicio*. Il avait vingt-quatre ans.

MICHEL GLORIO était de la province des Abruzzes, et appartenait au couvent de Notre-Dame de l'Arc, à Naples. Après quelque temps d'une conduite un peu relâchée, Dieu le changea tout à coup. Le P. Michel devint très régulier et travailla sérieusement à s'avancer dans la perfection. Afin de le purifier davantage et aussi de l'exercer à l'humilité, le Seigneur permit qu'il fût attaqué de violents scrupules. Quelques mois avant la catastrophe, il se rendit à Soriano par dévotion envers saint Dominique. Il fut si édifié de la vie exemplaire des religieux, qu'il résolut de passer au milieu d'eux le reste de ses jours, dans la pratique de l'oraison et de la pénitence. Tandis que par ses bonnes œuvres il se préparait une heureuse fin, survint le tremblement de terre où il périt. On le trouva mort dans son lit, et à côté une sorte de casaque de fer, garnie de pointes, qui lui servait d'instrument de pénitence.

FRANÇOIS-MARIE HIMENEO, de la ville et du couvent de Soriano, fut élevé au couvent de la Santé, à Naples. A une grande maturité de jugement, il alliait une scrupuleuse observation des règles, et était constamment appliqué aux fonctions du saint ministère. Ami de la solitude et de la retraite, il s'occupait toujours dans sa cellule à étudier ou à prier. On le trouva mort, avec une discipline à la main.

Les deux clercs étudiants arrivèrent à Soriano le soir qui précéda le cataclysme ; ils y périrent avec les deux Convers, dont l'un F. Antonin de Ceresano venait de terminer sa retraite de dix jours.

Le lendemain du terrible accident, un prêtre, ami de nos Pères de Soriano, Jean-Mathieu Currial, allait dire la messe à la cathédrale de Gerace, quand il rencontra près de la porte un possédé qui se mit à rire en le voyant, et lui dit : « Vos amis, Monsieur, ont eu grand'peur cette nuit ; mais pour cela je n'y ai rien gagné. » L'abbé, surpris d'un tel langage, en voulut savoir plus long. « Le tremblement de terre que vous avez entendu, reprit le démoniaque, a presque détruit l'église et le couvent de Soriano ; il y est mort neuf religieux qui, pour la plupart, sont allés en Paradis, et les autres en Purgatoire. » Humainement parlant, il était impossible qu'à Gerace, on connût si tôt l'accident à cause des quinze lieues qui séparent les deux localités. Dieu

permit que le démon en fût le messenger et rendit témoignage contre lui-même. — (*Chron. conv. de Soriaño.*)

1507 — A Cordoue, les vénérables Mères ELÉONORE et JEANNE PEREZ DE BANNUELO, fondatrices du monastère de Saint-Dominique dans cette ville. Elles étaient filles d'Antoine Perez Bannuelo, et d'Eléonore Rodriguez de Gongora, et montrèrent dès l'enfance une piété remarquable. Le père, qui n'approuvait qu'à demi leur genre de vie solitaire et mortifié, voulut les engager dans le mariage. Mais les saintes jeunes filles déclarèrent avec fermeté qu'elles ne voulaient avoir d'autre époux que Jésus-Christ, et reçurent l'habit du Tiers-Ordre des mains du Prieur de notre couvent. Elles se retirèrent ensuite dans une maison particulière, avec trois de leurs cousines et plusieurs nobles demoiselles que leur exemple avait attirées, et qui prirent, elles aussi, le vêtement des tertiaires dominicaines. Elles étaient une vingtaine environ, et commencèrent à mener ensemble une vie très sainte, dont la bonne odeur se répandit promptement à travers la cité. Elles psalmodiaient l'Office dans un oratoire fort bien accommodé; mais pour entendre la messe et recevoir les sacrements, il leur fallait se rendre à notre église de Saint-Paul, jusqu'au jour où on les établit dans un monastère placé sous le vocable de Saint-Dominique. Bien que simples tertiaires, ces saintes filles suivaient la règle du grand Ordre, pratiquaient l'abstinence perpétuelle, le jeûne des sept mois, le port de la laine : quelques-unes passaient en oraison la plus grande partie de la nuit, n'ayant d'autre chambre que la chapelle, d'autre lit que le marchepied de l'autel. Elles se montraient extrêmement charitables envers les pauvres, distribuant tout ce qu'elles pouvaient, travaillant même afin d'avoir davantage à donner.

Après un certain temps de cette vie plus angélique qu'humaine, les deux fondatrices allèrent recevoir de l'Époux céleste la couronne promise aux vierges sages. Elles moururent à cinquante jours d'intervalle, l'an 1507. — (Lopez, P, III, L, I, c. 54.)

1679 — Au monastère de la Croix, à Paris, la V. Mère ISABEAU DE LA VISITATION, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse. Ses qualités exceptionnelles la firent choisir pour aller avec la Mère Marguerite de Jésus, fonder le monastère de Saint-Thomas à Paris, et ensuite celui de la Croix, dans la même ville. En ces diverses fonctions, elle s'exerça à la pratique de toutes les vertus religieuses et alla, plus qu'octogénaire, recevoir la récompense de ses mérites, l'an 1679. (*Mém. de Paris*).

16.. — Au monastère de Thieuloye, à Arras, moururent saintement les pieuses Sœurs JEANNE GODINE et ISABEAU GODINE, doublement sœurs, et par le sang et par la Religion. On assure que leurs corps exhumés répandirent un merveilleux parfum. — (*Mém. d'Arras.*)



VI NOVEMBRE

Le B. PÉLAGE DE PORTUGAL

appelé vulgairement

SAN PELAYO ou SAN PAIO ()*

(1240)



U nombre des seize Frères qui, le 15 août 1217, firent profession entre les mains de saint Dominique à l'autel de Notre-Dame de Prouille, se trouvait Suéro Gomez.

C'était, dans le siècle, un noble seigneur de la cour de Sanche I^{er}, roi de Portugal. Il était venu dans le Languedoc se joindre à la croisade contre les Albigeois, et à la persuasion du fondateur des Frères-Prêcheurs, il avait échangé le glaive du soldat pour celui de l'homme apostolique.

En dispersant ses premiers disciples à travers le monde, Dominique destina Suéro Gomez au Portugal, sa patrie. Gomez y arriva vers la fin de 1217, jeta les fondements d'un couvent près de Lisbonne, et presque en même temps fut invité par l'évêque de Coïmbre à établir une maison de l'Ordre dans sa ville épiscopale.

Coïmbre était alors la capitale du royaume et devait occuper ce rang jusqu'à l'année 1260. Est-ce sa position exceptionnelle qui lui avait valu cet honneur? Peut-être. La ville est entourée au sud par le Mondego, fleuve que les poètes portugais ont surnommé *Rio das Musas* « la Rivière des Muses »; de riantes collines la dominent au

(*) Ger. de Frachet, *Vitæ Frat.*, P. V., c. 9. — S. Antonin. *Chronic.* tit. 23. — Castillo, *Hist. gén. de S. Domin.* P. III, l. 15, etc.

nord, et la douceur de son climat permet au visiteur charmé d'admirer à la fois le dattier d'Afrique et le pin des régions tempérées, juxtaposés au milieu d'une luxuriante végétation.

Bien que Coïmbre ne possédât pas encore d'Université, une jeunesse ardente ne laissait pas de lui communiquer sa vie exubérante, et nous savons avec quels succès nos premiers Pères s'adressaient à ce milieu si plein d'élans généreux.

Suéro profita de la bienveillance du pontife qui l'avait appelé, et choisit aussitôt l'emplacement d'un couvent. En outre, il avait conservé à la cour de nobles amitiés. Sanche 1^{er} était mort, il est vrai; mais il laissait cinq filles, dont trois jouissent d'un culte public et se trouvent inscrites, au 17 juin, sur plusieurs calendriers; on les nomme les Bienheureuses Mafalda, Tarasia et Sancia. Cette dernière se mit plus tard sous l'austère direction du B. Gilles de Santarem; mais toutes les trois avaient subi l'ascendant surnaturel de Suéro Gomez, et avec leurs sœurs Blanca et Berenguala, elles demeurèrent, jusqu'à leur mort, efficacement dévouées aux Frères-Prêcheurs.

Tout cela n'était pourtant que l'élément matériel du succès. Dieu lui-même avait préparé une âme digne de collaborer à l'œuvre du B. Suéro Gomez. Pélage était le nom d'un jeune Portugais natif de Coïmbre. Fort lettré, d'une piété communicative, d'une angélique pureté de vie, il ne résista pas à l'attrait que Suéro exerçait sur les âmes, et, se mettant sous la direction d'un tel maître, il fut le premier, dans cette capitale, à faire profession de vivre selon la règle des Frères-Prêcheurs.

Si grande était sa maturité, que le vénérable fondateur n'hésita pas à lui confier, presque aussitôt, la direction de l'œuvre naissante, en lui imposant la charge de Prieur; et, plein de sécurité au sujet de Coïmbre, il s'en alla lui-même établir de nouvelles maisons à Braga et à Guimaraëns, où on le réclamait avec instance. C'était en 1219.

L'année suivante, le premier Chapitre général de l'Ordre se tenait à Bologne. Suéro Gomez s'y trouva et remplit de joie le cœur du saint patriarche Dominique en lui racontant ses succès en Portugal. A son retour d'Italie, Dominique, nous le savons, vint rendre visite à ses chers fils de Coïmbre, et constater de ses yeux leurs progrès, spirituels et temporels, sous l'habile direction de Pélage.

Dans le second Chapitre général, tenu en 1221, le B. Suéro était nommé Provincial d'Espagne avec juridiction sur tous les couvents

érigés dans la péninsule ibérique. La maison de Coïmbre faisait ainsi partie de la nouvelle Province.

II. — La vie exemplaire de Pélage, sa parole ardente, sa doctrine sûre et profonde répandaient partout un vif éclat ; si bien que le clergé, la noblesse et le peuple se sentaient entraînés vers ce nouvel apôtre et vers ses frères.

En 1226, Silvestre, archevêque de Braga, recommandant la récente fondation au municipe et au peuple de Coïmbre : « Les Frères-Prêcheurs, dit-il, ont renoncé à tout pour l'amour de Jésus-Christ, et pauvres ils ont voulu le suivre dans sa pauvreté. Maintenant, pour l'utilité commune des fidèles, ils désirent construire un monastère. Toutefois ne possédant rien ici-bas, ils ne peuvent atteindre leur but que par l'aide et le conseil des gens de bien. C'est pourquoi nous vous prions, nous vous adjurons dans le Seigneur, nous vous imposons pour la rémission de vos péchés, de vous prêter, sur la demande de ces Frères, au transport du bois sur leurs chantiers et aux autres prestations manuelles que comporte leur entreprise. » N'est-il pas vrai que le dévouement du pieux archevêque est tout à la louange du saint Prieur ?

De son côté, la princesse Blanca voulait assurer un royal concours à ce noble dessein. Mais elle mourut jeune encore, et sa sœur, la B^{se} Tarasia, revendiqua sa part dans cette fondation. « Moi, dit-elle dans un acte authentique, moi dona Tarasia, fille de Sanche I^{er}, roi de Portugal, je fais savoir à tous ceux qui liront les présentes, que ma sœur, la reine Blanca, ayant formé le projet d'ériger à Coïmbre un monastère des Frères-Prêcheurs, j'ai voulu m'associer à une entreprise si louable. En conséquence, j'ai fait, de l'aveu de ma sœur, l'acquisition de terrains propres à la construction dudit monastère et aux aménagements requis. »

N'y a-t-il pas ici l'indice d'une grande prospérité dans cette maison, dont Pélage était le premier Prieur ? Ces actes solennels, dont nous n'avons cité que quelques fragments, ne disent-ils pas que le couvent de Coïmbre suscitait de nobles dévouements par les vertus apostoliques dont-il était le foyer ? Et pourtant, ce que furent dans leurs détails les actions du B. Pélage, l'histoire ne l'a pas raconté. On nous dit que sa vie était d'une régularité exemplaire ; qu'il produisait dans les âmes, par sa prédication, des fruits abondants et persévérants ; que ses austérités étaient extraordinaires, et notamment qu'il portait

sur sa chair nue une ceinture de fer aux larges dimensions. On la découvrit après sa mort en procédant à son ensevelissement, et on admira qu'il eût pu endurer pendant de longues années les souffrances dont elle devait être la cause, en y entretenant une plaie toujours vive.

Nous sommes étonnés du silence profond qui enveloppe l'existence d'un Saint, premier Prieur d'un couvent justement célèbre, et dont la mémoire a traversé les siècles, toujours honorée d'un culte si populaire. Mais la pratique des vertus héroïques était chose si commune à cette époque, et Dieu comblait ses humbles apôtres de faveurs sur-naturelles si nombreuses, qu'on ne songeait pas à les écrire, encore moins à en instruire les générations futures. Si donc la toute-puissance de Dieu n'avait voulu révéler la gloire éternelle de Pélage, son nom même ne fût peut-être pas arrivé jusqu'à nous.

Il était mort saintement en 1240, ou, selon d'autres historiens, en 1257. On avait procédé sans bruit et sans éclat aux cérémonies des funérailles, et puis, on l'avait déposé dans le caveau commun, à côté des Frères retournés à Dieu.

Il reposait ainsi dans le silence depuis quelques mois, lorsqu'un religieux étant décédé, on dut lui préparer une sépulture. A cet effet, il fut nécessaire de découvrir en partie la fosse du B. Pélage. Tout à coup il en sortit une vapeur lumineuse, épaisse comme un nuage, réjouissant l'odorat comme le plus suave parfum. Elle monta lentement et emplit le couvent tout entier. Les religieux étonnés accourent : ils constatent le prodige, et émus jusqu'aux larmes, ils célèbrent la gloire du Dieu toujours admirable dans ses saints.

Le maçon qui travaillait au sépulcre était père d'une enfant qui, toute jeune encore, était tombée dans une sorte de paralysie et demeurerait immobile depuis de longs mois, incapable de mouvement. Témoin du prodige que nous venons de rapporter, ce pauvre homme se sent en quelque sorte poussé par une inspiration subite. Il gagne sa demeure, charge sur ses épaules sa chère fille malade et accourt en hâte vers la sépulture des religieux. O merveille ! à peine l'enfant a été déposée sur le tombeau, à peine elle a aspiré le céleste parfum, qu'elle se relève entièrement guérie, et rentre, pleine de force, à la maison paternelle. Le même soir, elle s'en allait avec ses compagnes puiser l'eau dans le fleuve, et chacun la contemplait avec admiration portant allègrement sa cruche sur sa tête.

Apprenant ce qui se passait, un religieux gravement malade, et

retenu au lit depuis plusieurs jours, se fit porter à ce tombeau, qui n'était plus la demeure de la mort, mais semblait être maintenant le réservoir des parfums les plus odoriférants. Aussitôt qu'il a touché la tombe bénie, il est délivré de ses fièvres, et se sent plein d'une vigueur nouvelle.

On comprend aisément l'impression que de tels événements devaient produire dans la ville. La foule se pressait vers le saint tombeau. C'étaient des curieux avides d'émotions; c'étaient les âmes pieuses autrefois placées sous la direction du saint Père Pélage; c'était principalement un nombre incalculable d'affligés, d'infirmes, de malades, espérant trouver la consolation dans leurs peines ou la guérison à leurs maux.

On vit approcher un ancien pénitent du Bienheureux, atteint d'une cécité complète. « O vous, disait-il, qui avez versé tant de lumière dans mon âme, lorsque vous étiez encore sur cette terre, rendez la vue à mes yeux, maintenant plongés dans les ténèbres; » et il se retirait exaucé. Après lui se présentait un malade affaibli par les fièvres; un autre suffoqué par une terrible angine, et tous les deux étaient guéris. On apporta cinq malheureux tenus sous l'empire du démon. Ils semblaient ne pouvoir souffrir l'odeur céleste du saint corps; puis tout à coup ils étaient délivrés. L'enthousiasme gagnait même les infidèles demeurés dans la ville, après la récente conquête du pays. On vit deux Maures atteints de graves maladies se prosterner au pied du tombeau. Ils se relevèrent guéris, et leur bienfaiteur, en accordant le salut aux corps, procura aux âmes aveuglées le don plus précieux encore de la foi.

Dès lors, on eut une estime profonde pour les objets qui avaient été à l'usage du Bienheureux. La ceinture de fer, instrument de sa pénitence, devint l'objet d'une grande vénération. On la portait aux malades qui la réclamaient avec insistance, et souvent elle opéra des prodiges. Beaucoup de pauvres mères lui durent une heureuse délivrance. Tel était le respect dont on entourait cette relique, qu'on ne la confiait jamais à un laïque; les mains sacerdotales avaient seules le privilège de la toucher. Des parcelles même de vêtements ayant servi au saint religieux devinrent l'instrument d'un très grand nombre de guérisons ou de grâces insignes.

Pélagé de son vivant avait été un homme éminemment apostolique : après sa mort, sa puissante action continua de s'exercer sur les âmes coupables. A Coïmbre se trouvait alors un pécheur endurci

qui résistait à toutes les sollicitations. Les Religieux les plus doctes n'avaient pu convaincre son esprit incrédule; les plus saints voyaient leurs exhortations, leurs prières, leurs efforts se briser inutiles contre ce cœur sourd à tous les appels de la grâce. Un jour cependant, on le pressa de visiter le tombeau du Bienheureux. Pour se débarrasser courtoisement d'une sollicitation, à son sens importune, il y consentit, sans conviction d'ailleurs. Mais, ô merveille de la grâce! à peine a-t-il fléchi les genoux devant ces restes vénérés, qu'une force irrésistible le terrasse; des torrents de larmes jaillissent de ses yeux; son âme lui fait horreur, et il court aux pieds d'un prêtre retrouver la paix dans l'humble aveu de ses fautes.

III. — Nous avons dit plus haut qu'après quelques mois de séjour à Coïmbre, Suéro Gomez avait nommé son disciple Pélage premier Prieur du couvent nouvellement fondé. C'était lui imposer le souci d'élever à la fois l'édifice spirituel et l'édifice matériel. Il s'était mis courageusement à l'œuvre, et soutenu par des générosités royales, il avait pu établir des constructions solides qui abritèrent plusieurs générations de Frères-Prêcheurs. Nous savons que maintes fois, du haut du ciel, Pélage étendit sa protection tutélaire sur ce couvent, bâti en quelque sorte par ses mains. Saint Antonin, dans la troisième partie de ses *Chroniques*, en fournit un éclatant témoignage (1). Nous traduisons littéralement le récit du saint archevêque. « Dans le couvent de Coïmbre, au royaume de Portugal, vivait un vénérable religieux nommé Pélage, qui, pendant de longues années, s'adonna au ministère de la prédication et à celui de la confession. Il mourut saintement, après une vie d'un labeur tout à la fois humble et fervent. Plusieurs années après sa mort, les Frères désirèrent fondre une cloche à l'usage de leur couvent. Pendant le travail, on s'aperçut que, par l'incurie des fondeurs, la quantité de matière indispensable était insuffisante. Un Frère se mit en prière; puis courant au tombeau du Bienheureux, y puisa de la terre, en remplit son scapulaire, et la jeta dans la fournaise. Et voilà que le métal se multiplia miraculeusement, si bien qu'après l'achèvement de la cloche il s'en trouva un excédent de 120 livres, alors qu'un tiers du poids nécessaire faisait défaut. »

Les historiens ajoutent à ce récit que la cloche elle-même conserva

(1) Titre 23, c. X.

toujours le témoignage de ce miracle. En effet, bien que le son en fût extrêmement parfait, une partie du métal offrait au regard une teinte différente.

Sousa raconte un autre prodige au sujet de cette même cloche. Quand on la sonnait, elle enlevait en quelque sorte avec elle le clocher tout entier, et le balançait si bien qu'il semblait ne plus reposer sur ses bases : ceux qui la mettaient en branle pouvaient s'imaginer que tout allait s'écrouler sous leurs pieds. L'Infant Louis de Portugal, dont l'intrépidité était proverbiale parmi ses contemporains, voulut par lui-même constater le fait. Il monta dans la tour et fit sonner. Mais, remarquant l'effroyable balancement du clocher, il fut saisi de terreur, et du tranchant de son épée, il coupa la corde.

Les choses demeurèrent ainsi environ trois siècles. Alors le couvent était construit sur la rive droite du Mondego, dont les eaux impétueuses roulaient entre deux berges escarpées. Mais le lit du fleuve s'étant exhaussé, les terrains avoisinants se trouvaient exposés aux inondations, et de plus à l'envahissement des sables. Pour éviter une ruine certaine, les Dominicains durent se transporter sur les hauteurs, et abandonner l'ancienne demeure si riche de souvenirs. Au XVIII^e siècle, on voyait encore émerger du milieu des alluvions la tour célèbre qu'abritait la cloche miraculeuse.

Le nouveau couvent de Saint-Dominique fut construit là où se trouve présentement la rue Sainte-Sophie. On commença l'église sur un plan grandiose et les matériaux les plus riches ne furent pas épargnés. Mais les dépenses n'étant point en rapport avec les ressources du monastère, on ne put jamais mettre la dernière main à l'édifice. Les Frères avaient voulu ériger un tombeau digne de leur saint fondateur. En quittant la résidence primitive, ils emportèrent les restes du B. Pélage comme étant leur plus précieux trésor. Les saints ossements furent renfermés dans une urne de marbre blanc, placée à gauche du maître-autel, et on y grava l'inscription suivante :

*Primus hujus conventus Prior,
Morum sanctitate et miraculorum gloria
Insignis, PELAGUS, hic situs est,
Obiit circa annum Domini 1240.*

c'est-à-dire :

« Ici repose Pélage, premier Prieur de ce couvent : célèbre par la sainteté de sa vie et la splendeur de ses miracles. Il mourut vers 1240. »

Au-dessus, on grava l'image du Bienheureux, la tête nimbée des rayons de la sainteté.

Le chef vénérable fut enchâssé séparément dans un reliquaire. La dévotion des fidèles était si ardente que, même à des distances considérables, on le réclamait avec instance comme un remède efficace dans toutes les maladies.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce glorieux passé? L'emplacement du premier couvent dominicain de Coïmbre conserve toujours le nom de *Chao da torre* — terrain-bas de la tour. — Mais la tour elle-même et sa cloche fameuse : tout a disparu. Les révolutions civiles et religieuses ont pendant de longues années bouleversé le Portugal et ont chassé les religieux de leurs cloîtres. Le couvent de Saint-Dominique et le collège de Saint-Thomas d'Aquin, qui lui était contigu, tombèrent en des mains profanes. L'église est toujours debout, inachevée; et la porte principale de l'ancien collège Saint-Thomas reste encore surmontée de trois statues représentant les protecteurs célestes : Thomas d'Aquin, Gonzalve et Pélage.

Quant aux reliques de *san Paio*, elles attendent, dans une cachette ignorée, le jour où il plaira à Dieu de les rendre à la lumière et aux hommages de la piété chrétienne.



La Bienheureuse CHRISTINE DE STOMMELN *vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (*)*

(1242-1312)

AVANT d'insérer dans leur savant ouvrage la Vie de la B. Christine de Stommeln, écrite par le P. Pierre de Dacie, les Bollandistes ont jugé à propos de préparer l'esprit du lecteur aux faits extraordinaires qu'il y rencontrera. A cet effet, ils apportent l'exemple de deux religieux de leur Compagnie, morts en odeur de sainteté : l'un, le P. Sebastiano del Campo, en 1599, à Sessaro, ville de Sardaigne; l'autre, le P. Juan del Castillo, en 1608, à Valladolid. Ces deux grands serviteurs de Dieu éprouvèrent les vexations du démon au delà de ce

(*) Bollandistes : *Acta Sanctorum*, au 22 juin.

que l'on pourrait imaginer. Le P. Papebroch, auteur de l'introduction aux Actes de la B. Christine, conclut ainsi : « Tout le monde sait que les Pères de notre Compagnie sont incrédules pour ainsi dire à l'excès, quand il s'agit de faits de cette nature, et ne les reçoivent qu'autant que ces faits sont absolument certains : ceux donc qui ajouteront foi aux exemples rapportés touchant deux saints religieux honorés du sacerdoce, admettront sans peine ce qu'ils liront au sujet de la vierge Christine de Stommeln (1). »

I. — La B. Christine naquit le 24 juillet 1242, à Stommeln, bourg voisin de Cologne. Son père, Henri Bruzo, et sa mère, Hilla, étaient d'honorables cultivateurs, exploitant leurs propres domaines. De très bonne heure Dieu prévint l'innocente créature des plus douces bénédictions. Elle avait cinq ans, lorsque Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un gracieux enfant, et lui enseigna la manière de faire oraison. A six ans, elle l'aperçut dans l'hostie au moment de l'élévation, et entendit cette parole : « Ma fille, je suis prêt à faire miséricorde à quiconque me priera d'un cœur contrit et humilié. » A sept ans, un ange lui révéla que par elle des pécheurs se convertiraient, des justes s'affermiraient dans le bien, des âmes du Purgatoire seraient délivrées.

A neuf ans, vers la fête de l'Annonciation, elle eut, trois nuits de suite, une vision dans laquelle les anges la présentèrent à la sainte Vierge, qui lui apprit deux Proses; l'une, celle de la Pentecôte : *Veni Sancte Spiritus*, l'autre spéciale à l'Annonciation : *Ave rosa generosa; salve candens lilium*. La jeune fille adressa cette prière à l'auguste Marie : « O Mère de miséricorde, obtenez-moi de votre cher Fils le pardon de mes péchés, et daignez me procurer l'honneur de son amitié. » La Mère de Dieu répondit avec un doux sourire : « Réjouissez-vous, ma très chère fille, vous serez l'amie et l'épouse de mon Fils. » L'année suivante, en effet, le Sauveur apparut à Christine sous la figure d'un jeune homme resplendissant de gloire et de beauté. Il lui passa au doigt un anneau, lui demanda l'engagement de sa foi, lui

(1) Duo a nostro Mathia Tanner subministrata exempla transcripsi libentius et hujus B. Christinæ Actis præmisi, quia notum omnibus puto quam minime faciles Societatis nostræ homines sint ad relationes hujusmodi recipiendas, nisi usquequaque certissimas, pæne ad excessum incredulitatis duri; ut qui talia in viris iisque sacerdotibus permissa dæmonibus credent, minus laborent in recipiendis iis quæ de Christina legent.

annonça enfin qu'elle aurait beaucoup à souffrir pour son nom, mais qu'il opérerait en elle des merveilles propres à jeter dans le ravissement le ciel et la terre. La pieuse vierge répondit aux avances du Bien-Aimé des âmes pures en le choisissant pour unique époux, et resta trois jours sans boire ni manger.

Un an plus tard, elle apprit, en moins de deux mois, tout le Psautier, et Jésus-Christ, qui se fit son maître, lui donna une connaissance du latin suffisante pour qu'elle eût l'intelligence des hymnes sacrées.

Quand Christine eut douze ans, ses parents songèrent à la marier. Afin d'échapper à leurs sollicitations, la vertueuse jeune fille partit pour Cologne, et y demeura près d'une année, chez une femme pauvre, non sans éprouver elle-même de très rudes privations. Du moins eut-elle l'avantage de connaître les *Béguines*, qui avaient dans la ville un établissement florissant, et elle s'empressa de s'associer à elles.

Qu'elles remontent à sainte Begghe, fille de Pépin de Landen, au VII^e siècle, ou plus historiquement à Lambert le bègue, prêtre de Liège, fondateur, en 1171, d'une maison de cette nature, les béguines n'étaient pas des religieuses au sens actuel du mot. C'étaient des personnes pieuses ayant le désir de vivre dans le calme d'une demeure commune, sous une règle très large et la direction d'une supérieure locale, appelée la Grande Dame du Béguinage.

« Ce genre de vie, écrit le P. Mortier, répondait tellement aux besoins de l'époque, qu'il se répandit étonnamment, dans le Nord surtout. Presque toutes les grandes villes avaient leur béguinage, et presque partout où se trouvait un couvent dominicain, les béguines prirent les Frères pour supérieurs, et même pour administrateurs de leur temporel. Beaucoup d'entre elles, par l'influence de nos religieux se pénétrèrent de l'esprit dominicain, en imprégnèrent leur règle, entrèrent individuellement dans le Tiers Ordre, et en pratiquèrent les statuts dans la large mesure où ils existaient avant la rédaction entreprise par Munio de Zamora, septième Maître Général, et approuvée par le Saint-Siège, vers 1280 (1). »

Entrée au béguinage de Cologne, notre Bienheureuse, malgré sa

(1) *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 1, p. 542. — Cf. les articles du P. Olivier, O. P., publiés en 1901 dans la revue *Année Dominicaine* et réunis depuis en un volume édité par Lethielleux. Voir aussi une Etude lue par le P. Mandonnet, des Frères-Prêcheurs, au Congrès eucharistique de Fribourg en Suisse, sur le Tiers Ordre franciscain au XIII^e siècle.

jeunesse, se distingua entre toutes ses compagnes par son amour de la retraite, sa piété, sa mortification. Rarement sortait-elle de la maison ; ou bien, c'était pour fréquenter les églises, assister aux sermons, visiter les reliques des saints. Elle ne portait point de toile sur la chair, usait d'un rude cilice, se ceignait les reins d'une grosse corde à nœuds. Son lit consistait en une simple planche ou des ais rapprochés. Chaque nuit, elle faisait deux cents génuflexions en priant, récitait son Office le corps étendu à terre, suivant le mode de la grande prostration dominicaine, et le disait, le vendredi, les bras en croix. Elle allait toujours nu-pieds, jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et à toutes les vigiles ; enfin, se privait de viande six mois de l'année.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ attirait vivement son âme. Un jour qu'elle méditait sur ce mystère dans l'église des Frères-Prêcheurs, elle fut tellement ravie hors de ses sens qu'il fallut la porter à son logis. Cet état dura trois jours, durant lesquels les béguines, ne sachant que penser, la jugèrent atteinte d'épilepsie ou de folie.

Une autre fois, s'occupant encore des douleurs du Christ, elle versa une grande abondance de larmes, accompagnées d'un sentiment de douceur qui lui fit souhaiter d'avoir en sa personne quelque signe propre à lui rappeler la Passion du Rédempteur.

II. — Christine parvint ainsi à l'âge de quinze ans. Alors s'ouvrit pour elle cette période de vexations diaboliques qui, par la permission de Dieu, devaient durer trente années consécutives. Il est vrai, tout le temps de ces terribles épreuves, les consolations divines après le combat ne lui firent pas défaut. Aussi, dans le récit que nous avons à faire, devons-nous présenter concurremment les tentations suscitées par le démon et les faveurs extraordinaires venues du Ciel.

Une nuit que la servante du Christ faisait oraison, Satan se montra sous la figure de l'apôtre saint Barthélemi. « Ma fille, lui dit-il, vous avez un grand désir d'aller voir Dieu : je viens vous déclarer de sa part que, pour une fin si haute, vous pouvez sans scrupule vous donner la mort. » Cette tentation de suicide dura six mois. Parfois la Bienheureuse, en passant près d'un puits, se sentait comme poussée à s'y jeter. Un jour qu'on l'avait saignée, la pensée lui vint d'arracher la bande qui serrait le bras, afin de mourir au bout de son sang. Se trouvant malade et alitée, elle entendit la voix du malin

esprit : « Je vous félicite, ma fille, de la défaillance de vos forces : le Seigneur est manifestement de votre côté. Abstenez-vous de manger deux ou trois jours encore, et vous entrerez dans sa gloire. » Mais Christine, éclairée d'en haut, comprit la ruse infernale, et se résolut à prendre des aliments qui la remirent bientôt sur pied.

A la tentation de suicide succéda celle d'incrédulité. Elle ne priaît plus qu'avec dégoût et fut quatre mois sans pouvoir se confesser. Harcelée plus vivement qu'à l'ordinaire par une tentation contre la présence réelle, la pauvre fille fit cette prière, au temps du saint sacrifice : « Mon Dieu, j'ai toujours cru fermement que le vrai corps de Jésus-Christ est sur nos autels : éloignez de moi, je vous prie, toutes les pensées contraires à ce dogme sacré ; donnez-moi quelque signe qui les écarte à jamais de mon esprit. » A l'élévation de l'hostie, Notre-Seigneur lui apparut sous l'aspect d'un gracieux enfant et lui dit intérieurement : « Je suis Jésus-Christ, ton époux, vrai Dieu et vrai homme. » Cette vision, ces paroles la ravirent hors d'elle-même, et affermirent pour jamais sa foi à l'Eucharistie.

Au Carême de 1266, chaque fois qu'elle entraît dans une église, la vue du Crucifix amenait à son esprit la réflexion suivante : « Voilà une représentation chimérique : peut-on croire qu'un Dieu ait pu souffrir et mourir ! » Cette tentation la fatiguait d'autant plus, que le mystère de la Passion était plus cher à son cœur. Le jeudi avant les Rameaux, tandis qu'elle récitait Matines, elle s'interrompit pour dire à Notre-Seigneur : « Mon cher époux, votre bienheureuse Passion a toujours fait ma consolation la plus douce : de grâce, délivrez-moi de cette tribulation ; je ne puis plus la soutenir. » En même temps elle se sentit inspirée de solliciter à nouveau une marque sensible des douleurs du Sauveur. Sa tête fut à l'instant entourée d'une couronne d'épines, qui entra si profondément que le sang coula le long de son visage et de son cou, et elle tomba en défaillance. Revenue à elle-même, Christine ne pouvait plus penser qu'aux souffrances de Jésus-Christ.

Le soir du Jeudi saint, elle éprouva dans son âme une amère tristesse et dans son corps un tremblement inexprimable, avec une sueur de sang. La tristesse se prolongea jusqu'à trois heures du soir, le vendredi. Alors elle reçut une plaie au côté : ses mains et ses pieds furent transpercés, son front couronné d'épines et sa bouche remplie de fiel. Les douleurs furent si vives que, durant trois jours, la stigmatisée parut à demi morte. Le saint jour de Pâques, elle entra dans une jubilation extrême, et fut remplie de lumières surna-

turelles, au point qu'elle pénétrait les pensées d'autrui, entendait le sens des Ecritures, et sentait une confiance absolue d'obtenir tout ce qu'elle demanderait.

Mais cette joie ne fut pas de longue durée. Le démon revint à la charge et les tentations qu'il suscita ne tendaient rien moins qu'à ruiner la santé de la pauvre patiente. Ce fut d'abord une impression excessive et troublante des souffrances du divin Rédempteur, puis un dégoût profond pour toutes sortes d'aliments : la moindre nourriture lui semblait corrompue par la présence de vers ou d'insectes venimeux.

Ce qui augmentait l'affliction de Christine, c'était de ne pas avoir alors un prêtre éclairé, dont elle pût attendre une direction sûre et ferme. Ses parents semblaient ne plus s'occuper d'elle, et les béguines avec qui elle vivait à Cologne tournaient parfois en dérision ses pratiques et ses extases, auxquelles elles ne comprenaient rien. Le Seigneur eut pitié de son épouse et remplit son âme de force et de consolation.

Alors se produisit une accalmie d'environ trois ans ; après quoi, Satan reparut encore sous les traits de l'apôtre saint Barthélemy, et dit à la Bienheureuse : « Ma chère fille, vos œuvres sont fort agréables à Dieu. Vous avez été en repos depuis quelque temps : maintenant le Seigneur vous demande de châtier votre corps par la pénitence » ; et lui présentant un faisceau de ronces : « Prenez ces verges, ajouta-t-il, et frappez-vous rudement ; car jusqu'ici vous avez mené une vie trop délicate. » Christine donna dans le piège, et pendant un certain temps se mit en sang deux fois le jour avec ces ronces meurtrières. Mais enfin, avertie intérieurement par l'Esprit Saint, elle comprit qu'elle se livrait à une macération au-dessus de ses forces. Elle renvoya le tentateur, en disant : « Tes persuasions, malin esprit, sont fausses et trompeuses : le Seigneur veut que notre pénitence soit marquée par la discrétion et la soumission à un guide spirituel. »

Piqué de se voir découvert, le démon vint lui-même, huit nuits de suite, la frapper avec ces verges. Le corps de Christine n'était plus qu'une plaie, et une de ses compagnes, Sœur Hilla du Mont fut contrainte, un soir, de la porter sur son lit à demi morte. Satan joignait l'insulte à la violence. « Vous n'avez pas voulu, Madame, obéir à Dieu ; c'est pourquoi il veut que vous mouriez sous les coups. — Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, répondit la Bienheureuse, en empruntant les paroles de Jésus-Christ à Pilate, s'il

ne t'avait été donné d'en haut, mais tu ne gagneras rien : Dieu est avec moi, tu ne pourras sans sa permission m'ôter la vie. »

L'ange maudit prit alors l'aspect d'un Maure sale et déguenillé ; puis, secouant ses haillons sur Christine, il l'inonda de ces insectes rebutants qui rongent la peau en y causant d'atroces souffrances. Toute une semaine, la servante de Dieu dormit avec de si redoutables parasites. Le Seigneur récompensa sa patience, et la délivra à jamais d'une pareille incommodité.

Les tentations d'impatience et d'indiscrétion dans les austérités avaient échoué : l'Enfer essaya la vaine gloire. Parfois quand, à la clarté de la lune, la Bienheureuse filait, cousait ou même priait Dieu, les esprits de ténèbres, transformés en anges de lumière, venaient l'éclairer avec des flambeaux, ou la réjouir par des chants mélodieux : l'humble fille, abîmée dans son néant, ne daignait pas s'arrêter un instant à ces simulacres de faveurs célestes.

Un lundi de *Quasimodo* qu'elle se rendait de sa demeure à l'église, la pieuse vierge se vit accostée par un soi-disant serviteur du Prieur de Brünwiller, dont le couvent était à trois lieues de Stommeln : « Où loge une béguine nommée Christine ? dit le faux messenger ; j'ai à lui dire de la part du Prieur Geoffroi, son intime ami et grand admirateur de sa vertu, qu'elle aille le voir au plus tôt. » Puis il se mit à renchérir sur les louanges de la Bienheureuse et ajouta : « Mais, ne seriez-vous pas la béguine que je cherche ? » Christine fort ennuyée hâtait le pas vers l'église, priant son interlocuteur de l'excuser. L'importun reprit : « Madame, je dois retourner par ce chemin, j'aurai l'honneur de vous accompagner. » Et il continua le panégyrique de ses vertus. Saisissant ensuite le manteau de Christine : « Priez pour moi, grande servante de Dieu, car j'ai vécu longtemps dans le désordre. — Dieu vous pardonne, répondit Christine, mais je suis moi-même une grande pécheresse : mes prières ne peuvent pas être bien efficaces. » Cependant l'inconnu tenait toujours le manteau, et semblait ne vouloir pas le lâcher. Catherine dit enfin : « Au nom du Seigneur Jésus, laissez-moi. » A l'invocation de ce nom sacré, redoutable à l'Enfer, l'hypocrite jeta le masque, et disparut en poussant un grand cri.

Passons sous silence bien d'autres vexations infligées par les démons à la Bienheureuse, durant cette période de sa vie, et arrivons à celles que rapporte le V. P. Pierre de Dacie, témoin oculaire des faits.

III. — Ce religieux, profès du couvent de Wisby, en Suède, étudiait à Cologne, l'an 1267.

Le 20 décembre de cette année, il était invité à servir de compagnon au P. Walter de Cologne, qui allait confesser une malade aux environs de la ville, et de là se proposait de se rendre à Stommeln, voir Christine Bruzo, dont il était également le confesseur.

En arrivant, les deux Pères trouvèrent la pieuse fille aux prises avec le démon dans la maison même du curé. Au moment où elle se levait pour les saluer, l'esprit infernal la renversa par terre et lui pressa la tête contre le mur avec une violence inouïe. Témoin d'un événement si extraordinaire, Pierre en conçut pourtant dans son cœur, raconte-t-il lui-même, moins de trouble que de douce paix. Le démon redoubla ses fureurs, jeta la Bienheureuse quatre fois contre la muraille et trois fois sur un coffre placé à côté d'elle, tout cela si rudement qu'on aurait pu percevoir le bruit de fort loin. Mais ce qui ravit d'admiration le jeune religieux, c'est qu'au milieu des coups redoublés, Christine ne poussa ni gémissement, ni plainte, et demeura insensible à tout. Peu après cependant, on l'entendit soupirer. « Qu'avez-vous? lui dit-on. — J'ai été blessée aux pieds. » On regarda, et l'on trouva à chaque pied une plaie toute fraîche, et quelques instants plus tard, sept autres plaies ruisselantes de sang. La nuit venue, le P. Walter se retira dans l'appartement qui lui avait été préparé; Pierre obtint de veiller près de Christine, en compagnie de plusieurs personnes occupées à la soigner. La Bienheureuse lui demanda comment il s'appelait. Ayant su son nom, elle dit : « Frère Pierre, parlez-moi du bon Dieu, cela me fait tant de plaisir! » Le V. Père se mit à raconter deux traits édifiants, tirées des *Vies des Frères*. Ensuite s'étant tu, il entendit la vierge pousser un gémissement plus fort qu'à l'ordinaire. « J'ai été blessée au genou », dit-elle alors. Elle soupira de nouveau, et portant la main vers l'endroit endolori, retira un clou brûlant et sanglant que le démon y avait enfoncé. Vers minuit elle gémit derechef et présenta un autre clou, ensanglanté et brûlant comme le premier; de plus, quelques lambeaux de chair y adhéraient. Les assistants furent saisis de tristesse et d'effroi. Pierre, voyant dans ce clou mystérieux un objet propre à lui rappeler les souffrances de l'épouse du Christ, sollicita la faveur de l'avoir et le conserva pieusement.

La première rencontre de Pierre de Dacie avec Christine de Stommeln avait ravi l'âme du jeune Suédois, en lui faisant goûter,

lui-même en fait l'aveu, combien le Seigneur est doux. Aussi, pour répondre aux attraits de la grâce, cherchait-il soigneusement les occasions de revenir à Stommeln.

Le 24 février suivant, il y alla en compagnie du P. Gérard de Griffon, autre confesseur de la Bienheureuse. Le curé ayant convié Christine à sa table, tous mangèrent ensemble, et pendant le repas, Pierre observa minutieusement la sainte fille dont la patience l'avait naguère frappé. Il trouva en elle un maintien modeste, une franche simplicité, une gaieté douce, une conversation sobre et judicieuse, bref, un ensemble de qualités et de vertus attachantes. Après le dîner, une personne chanta l'hymne de saint Bernard : *Jesu dulcis memoria*, avec une suavité qui arracha des larmes aux assistants. Christine tomba dans un ravissement qui dura trois heures. Revenue à elle, on l'entendit, une heure durant, s'entretenir à mi-voix, en des élans pleins d'amour, avec son divin Epoux, puis éclater en actions de grâces, et terminer par une prière pour elle-même, ses parents, ses amis, et même ses ennemis, car bon nombre de personnes la décriaient faute de comprendre son état extraordinaire.

Le 24 mars 1268, le P. Pierre, accompagné du P. Charles de Dacie, se retrouvait à Stommeln. Le curé invita encore Christine à dîner. Tout en mangeant, Pierre cherchait à voir la main gauche de la Bienheureuse, dont le creux, lui avait-on dit, contenait une merveille; mais les précautions prises par l'humble vierge pour dérober à la connaissance des hommes les secrets divins rendirent son examen impossible.

Au sortir de table, elle pria le religieux suédois de lui parler du ciel. Pierre se mit à expliquer trois ou quatre propriétés des Séraphins, d'après saint Denis. En l'écoutant, Christine se laissa entraîner hors d'elle-même, et sans y penser, ouvrit la main gauche. « Je vis alors, dit le narrateur, une chose que je souhaitais voir depuis longtemps, et qui remplit mon cœur de dévotion. L'intérieur de sa main, blanche comme l'albâtre, présentait une croix couleur de sang et ornée de belles fleurs symétriquement disposées. A simple vue, l'on constatait que l'art n'y était pour rien. Cette croix n'était pas simplement peinte, mais imprimée dans la chair en traits profonds. »

A quelle époque Christine avait-elle reçu cette empreinte ? Un historien anonyme semble dire que ce fut à l'âge de seize ans, vers 1258. Le même auteur parle de trois autres croix miraculeuses dont la servante de Dieu aurait été favorisée. « La nuit du Mercredi saint,

dit-il, trois démons lui percèrent la poitrine avec des crochets de fer, sans atteindre le cœur, lui enlevèrent un lambeau de chair large de huit doigts, la renversèrent sur le sol et lui déchirèrent le corps à coups de lances. Elle jeta un cri et se crut près d'expirer. Aussitôt elle appelle le Christ à son secours. Jésus apparaît, reconforte son épouse, remet en place le lambeau de chair et scelle de trois croix vermeilles les endroits de la poitrine percés par les crocs de fer. Depuis lors, quand l'ardeur de l'amour la faisait entrer en extase, principalement après la sainte communion, ces trois croix s'ouvraient comme trois fenêtres, pour livrer passage aux élans de son cœur. Le reste du temps, la place du lambeau de chair enlevé par les démons demeurait fermée et comme scellée avec un cordon couleur pourpre. »

De ces trois croix, deux plus petites s'étendaient vers le milieu de la poitrine et portaient en beaux caractères les mots *Jésus* et *Christ* : la troisième plus grande, située au côté gauche, présentait cette phrase : « Très chère fille, parce que souvent tu es morte pour mon amour, je promets de te faire vivre éternellement avec moi. »

IV. — Pierre de Dacie revint à Stommeln le Samedi saint, 7 avril, avec Gérard de Griffon. En le voyant, la mère du curé lui dit : « Mon fils, — ainsi lui parlait-elle familièrement — mon fils, que n'étiez-vous ici vendredi ? vous auriez vu une chose merveilleuse. — Demain peut-être, répondit Pierre en souriant, en verrai-je une plus merveilleuse encore. Que s'est-il donc passé ? — Une jeune personne de notre bourg a reçu les stigmates de la Passion. »

Le lendemain dimanche de Pâques, les deux Pères se rendirent chez Christine en compagnie du curé. Ils la trouvèrent couchée, la tête soigneusement enveloppée de son voile. Ils s'assirent l'un au chevet, l'autre au pied du lit. On avait appris au P. Pierre que la servante de Dieu avait été l'objet de nouvelles faveurs célestes, et que son visage était tout livide et meurtri : aussi désirait-il vivement constater le fait de ses yeux ; mais demander à Christine qu'elle levât son voile était le plus sûr moyen de ne pas l'obtenir. Il s'adressa donc intérieurement au Seigneur. Or, tandis que le curé expliquait le mystère de l'Agneau pascal, dont la Bienheureuse avait reçu le matin la réalité dans la sainte communion, Christine, ayant besoin d'expectorer, leva son voile. « A ce moment, raconte Pierre, je vis par deux fois le visage de la vierge tout livide et noirâtre, comme s'il eût été meurtri de coups. Cette vue me jeta dans un transport mêlé de consola-

tion céleste et de compassion effective pour les souffrances de Jésus-Christ. » Le lendemain, Pierre de Dacie, dînant à côté de Christine, éprouva les mêmes sentiments en voyant chacune de ses mains porter l'empreinte d'une plaie ronde et large comme un sterling. Ces stigmates restèrent visibles huit jours, tout en s'effaçant peu à peu. Les compagnes de la Bienheureuse rapportèrent que le Jeudi saint, au soir, elle avait été saisie d'un tremblement, d'un dégoût et d'un trouble intérieur qui, un peu avant minuit, avait provoqué une sueur de sang. Sœur Aléide, restée avec Christine pendant l'office du Vendredi-Saint, ajouta qu'elle avait entendu comme un craquement épouvantable dans les os d'une personne tirillée avec violence.

Quelques semaines après, Christine se rendit à Cologne pour gagner l'indulgence attachée à la fête de saint Pierre de Vérone, martyr de notre Ordre. Au sortir de l'église, elle vit au parloir Pierre de Dacie et l'engagea vivement à retourner à Stommeln. Ce qu'il fit le 2 mai, accompagné du P. Maurice de Revel. Il paraphrasa l'hymne de l'office des Vierges : *Post te canentes cursitant, hymnosque dulces personant* : « Les Vierges marchent à votre suite, divin Agneau, en chantant vos louanges. »

Christine entra alors dans une extase qui ravit d'admiration les assistants, au nombre de douze, et réjouit en même temps leur odorat d'un parfum de la plus exquise senteur.

Le 27 mai, dimanche de la Pentecôte, Pierre se trouvait pour la sixième fois à Stommeln, ayant avec lui Gérard de Griffon. Tous deux furent témoins d'un ravissement qui dura tout le jour, avec émission d'une délicieuse odeur. Pendant les Complies auxquelles assista la Bienheureuse, on vit soudain voler en l'air un livre que le démon avait soustrait à Christine cinq mois auparavant, et qui vint tomber aux pieds du P. Pierre avec un bruit tel que l'office fut interrompu un instant. On fut plus surpris peut-être de trouver humide et nauséabonde, l'étoffe qui servait d'enveloppe, tandis que le livre contenu à l'intérieur était parfaitement préservé. L'office terminé, Pierre de Dacie eut soin de montrer l'étui infect à diverses personnes qui avaient décrié l'épouse du Christ, afin de les convaincre d'erreur et de malice.

IV. — Les merveilles de Stommeln avaient déjà un certain retentissement à Cologne, notamment au couvent des Frères-Prêcheurs, et maints religieux souhaitaient de connaître et de voir de près la

servante de Dieu. Le P. Aldobrandino, étudiant italien, pria Pierre de Dacie de le conduire à Stommeln. L'un et l'autre y allèrent le 22 juillet, et furent rejoints par deux autres étudiants, les PP. Beaudoin de Flandre et Maurice de Revel. Or, une Abbesse d'un âge vénérable, nommée Geva, supérieure d'un monastère de Bénédictines de Cologne, possédait à Stommeln une agréable villa, où elle se rendait assez souvent l'été avec ses religieuses. Cette Dame, dit la chronique dominicaine, se montrait la principale bienfaitrice et comme la mère de nos religieux. Profitant du charme d'une belle soirée, les quatre étudiants nommés plus haut se promenaient dans le parc de l'Abbesse Geva, et, à l'instigation du curé, discutaient cette question : « Jésus a-t-il plus donné à saint Pierre en lui confiant son Eglise qu'à saint Jean, en lui remettant sa Mère ? » Aldobrandino, natif du Patrimoine de Saint-Pierre, opta sans hésiter pour le chef des Apôtres et se voyait soutenu par un de ses Frères étudiants. Pierre de Dacie, à l'âme douce et tendre, concluait pour le disciple bien-aimé, et avait de son côté le quatrième étudiant. Tout à coup, on voit apparaître une jeune fille hors d'haleine : « Venez vite, dit-elle, le démon a jeté Christine dans une citerne pleine de boue : elle va périr, si l'on ne s'empresse de la secourir. » A cette nouvelle, Pierre court de toutes ses forces et trouve la Bienheureuse enfoncée profondément et retenue non sans peine par Sœur Hilla du Mont. Il s'élance tout chaussé dans la fange, et aidé d'Aldobrandino et du curé, parvient à retirer Christine. Puis il déploie sa chape sur le gazon ; on y étend la Bienheureuse et bientôt après on se met en devoir de la ramener à son logis.

Aldobrandino soutenait la tête, Pierre les épaules, Sœur Hilla et ses compagnes portaient le reste du corps. On plaça la Bienheureuse dans son lit, toujours sans mouvement. Une demi-heure après, ayant repris connaissance, elle se mit à dire, non sans verser des larmes : « Mon cher époux, mon bien-aimé, vous, l'ami de la pureté, quel affront avez-vous infligé à votre servante en la laissant porter par des hommes ! Mais, vous le savez, je suis prête à tout souffrir pour votre bon plaisir. » Le P. Pierre la rassura, en lui certifiant que tout s'était passé dans la modestie la plus sévère.

Le 24 juillet, fête de sainte Christine, le P. Aldobrandino ayant su que la vierge de Stommeln avait communié en l'honneur de sa patronne, et que, dans l'extase qui suivait ses communions, son corps prenait d'ordinaire la rigidité du cadavre, se rendit chez elle

pour constater le fait. Christine était couchée, le visage couvert de son voile, et paraissait respirer à peine. Il palpa l'épaule et la trouva souple comme celle d'une personne en bonne santé. Se tournant alors vers le P. Pierre, il dit avec une sorte d'indignation : « Mon Père, on nous débite des faussetés, en nous parlant de la raideur de cette extatique. — Patience, répondit Pierre, le moment n'est pas venu. » L'après-midi, en effet, Christine étant toujours en extase, Aldobrandino lui toucha de nouveau l'épaule et la trouva dure comme le rocher. Il se rendit à l'évidence et glorifia Dieu. Un instant après, la Bienheureuse revenue à elle-même étendit la main gauche. Aldobrandino aperçut alors la croix miraculeuse dont nous avons parlé, et s'écria en fondant en larmes : « Malheureux que je suis, faut-il avoir douté ! Jamais de ma vie je n'ai vu pareille chose, et, si je ne l'avais pas vu de mes yeux, j'aurais continué à ne pas croire, et rejeté comme une fable la sainteté de cette vénérable fille ! » On n'était pas au bout des prodiges. Christine étant retombée en extase, Aldobrandino saisit doucement sa main pour la mieux examiner ; mais, à l'instant, la Bienheureuse l'appliqua contre la muraille et pressa celle du religieux avec tant de force que ce dernier dut attendre la fin de l'extase pour se dégager. Rencontrant, le soir, l'Abbesse de Sainte-Cécile, laquelle « aimait Christine comme une mère chérit son enfant », il lui dit dans son admiration : « J'ai vu aujourd'hui des choses merveilleuses : jamais je n'eusse pensé que pareils prodiges s'accomplissent de nos jours. »

Un phénomène analogue se reproduisit le jour de la Toussaint, en présence des deux mêmes Pères. De plus, après le dîner, voulant entrer dans l'église, où ils avaient laissé Christine une heure auparavant, ils entendirent du dehors une mélodie des plus harmonieuses. C'était la sainte de la terre qui épanchait la joie de son âme en s'unissant aux saints du royaume céleste.

Un mois après, le père de la Bienheureuse alla se plaindre à nos Pères de Cologne qu'à l'occasion de sa fille, le démon causait de graves préjudices à ses biens et aux gens de sa maison. Il conjurait Pierre de Dacie de vouloir bien venir à Stommeln. Pierre s'y rendit avec Wipert de Bohême, religieux de la Province de Pologne. Ils rencontrèrent chez la servante du Christ dom Geoffroi, Prieur de Brünwiller, un autre moine, cellérier de l'abbaye, et le curé de la paroisse. Tous les cinq furent témoins d'une affreuse vexation diabolique atteignant l'angélique vierge. Vingt ou trente fois pendant

la nuit, l'esprit immonde souilla de matières fétides la tête, le visage, le lit de Christine. Ce supplice, commencé quelques jours auparavant, se répéta le lendemain. La troisième nuit, le P. Wipert ennuyé d'entendre un tapage infernal sous le siège qu'il occupait, prit son bâton de voyage, en frappa le siège et dit au démon : « Vilaine bête, je vais t'arracher les yeux. » Puis s'adressant au curé : « Avez-vous quelque exorcisme pour conjurer cet esprit maudit? — Oui, répondit le curé — Eh bien ! lisez-le donc, je répéterai après vous. » Christine, les entendant, dit aussitôt : « Ne faites rien : Dieu le veut ainsi. » Mais Wipert ne se rendit pas à cette raison et commença l'exorcisme. Tout à coup, le démon éteignit la lumière et fit un vacarme effroyable dans l'appartement. Wipert voulut s'enfuir : le démon l'arrêta, le frappa rudement et lui couvrit de matières infectes tout un côté du corps, des pieds à la tête. L'infortuné Père poussa un cri : « Malheur à moi ! j'ai perdu un œil ! » Il passa dans une chambre voisine pour se laver et revint souriant. « Satan, dit-il, m'a affreusement sali, il m'a frappé si fort que je croyais avoir perdu un œil ! Dieu merci, il n'en est rien. » Le lendemain, après la célébration de leurs messes, les deux religieux retournèrent près de Christine. A l'horrible puanteur qu'ils avaient sentie la nuit précédente succédait une odeur des plus délicieuses, qui dura tout le jour.

La troisième semaine de l'Avent 1268, Christine fut de nouveau cruellement tourmentée. Plusieurs nuits consécutives, le démon lui enfonça au côté gauche une pierre brûlante, de la grosseur du poing. « Jamais, dit Pierre de Dacie, je ne vis quelqu'un accablé d'une affliction plus profonde. Cette pierre semblait incarnée dans le flanc ; le démon la fit passer ensuite à l'épaule gauche, où elle resta enfoncée plusieurs heures. » L'esprit infernal sévissait contre l'infortunée avec une fureur qui faisait craindre pour sa vie. Une fois, il ébranla le lit de la Bienheureuse, joignant à la violence l'insulte et le blasphème. « Où est à présent ton Dieu ! C'est moi qui suis ton Dieu : rends-moi hommage, je puis faire de toi tout ce qui me plaira. » Christine indignée riposta en ces termes : « Par la Passion de mon Seigneur Jésus, je t'adjure, audacieux démon, de prouver ce que tu dis. » A cette sommation, l'ange apostat changea de ton, et d'une voix tremblante comme celle d'un vieillard décrépit, avoua qu'il avait menti, qu'il ne pouvait dépasser la limite que Dieu lui avait tracée. Puis il disparut bruyamment et Christine se répandit en actions de grâces

devant Dieu. Ses compagnes pansèrent ses plaies, lesquelles se fermèrent promptement sans l'emploi d'aucun remède.

Au Carême suivant, la Bienheureuse fut l'objet de nouvelles tracasseries de Satan, comme aussi de faveurs extraordinaires de son céleste Epoux. Le stigmaté imprimé dans sa main gauche prit l'aspect de quinze cercles rougeâtres et symétriquement disposés. Celui du centre, plus large que les autres, était entouré de quatre cercles moindres, présentant dans l'ensemble la forme d'une étoile. Autour de cette étoile rayonnaient les dix autres cercles, plus petits encore, et atteignant la seconde phalange des doigts. « C'était si beau à voir, dit l'historien de Christine, qu'on ne saurait trouver ce me semble une main si riche d'ornements. J'étais hors de moi-même, inondé d'une joie intérieure qui m'ôtait toute parole. »

Le Vendredi saint, dans l'après-midi, les Pères présents à Stom-meln se rendirent chez Christine avec le curé. La Bienheureuse était en extase. Pierre dit au curé : « Ce n'est point par vaine curiosité, vous le savez, mais dans le désir de nous édifier et de confondre la calomnie, que nous souhaitons nous enquérir à fond de toute chose. Portez donc votre main, je vous prie, vers les pieds de Christine. » Le prêtre le fit timidement et retira sa main toute sanglante. On appelle Sœur Hilla du Mont : on la prie de découvrir les pieds de la Bienheureuse. Sœur Hilla exécute l'ordre avec un religieux respect. « Nous vîmes alors, continue Pierre, ce que je vais décrire. Au milieu du pied droit, dessus et dessous, était une plaie large comme une pièce de quinze sols de notre monnaie ; il en sortait quatre ruisseaux de sang qui coulaient avec abondance. Cette vue nous fit tous fondre en larmes, en nous rappelant les plaies de Jésus-Christ renouvelées dans sa pieuse servante. » Quelque temps après, Pierre ajouta : « Voyons si la tête de Christine n'offrirait pas quelque ressemblance avec celle de notre divin Sauveur dans sa Passion. — Il n'est guère possible de s'en assurer, répondit le curé, car en couvrant son visage de son voile et de ses mains, avant d'entrer en extase, Christine nous a empêchés de voir son front. » Cependant, pressé par Pierre, il écarta la mousseline et on aperçut trois ruisseaux de sang, larges chacun de deux doigts, partant d'une source commune et coulant, l'un vers le milieu du visage, les autres dans la direction des tempes. Les Pères arrêterent là leur examen ; mais les confidentes de Christine déclarèrent que la tunique de la sainte fille était trempée de sang sur une largeur de quatre doigts. La servante de Dieu, reprenant ses

sens, dit aux vénérables prêtres qui lui demandaient comment elle se trouvait : « Je suis extrêmement faible, et je ne puis vous parler, à cause de l'amertume que je sens dans la bouche. » Ils en conclurent qu'elle avait eu part au tourment du fiel et du vinaigre.

Le Carême de 1269 fut marqué par une tentation d'un genre spécial. Satan se présenta sous les traits d'un scélérat renommé dans le pays, et fit à la chaste vierge des propositions de mariage. Christine répondit : « Je vous prie, par les souffrances de mon Sauveur, de me laisser en repos. — Si vous répondez à mes avances, reprit le tentateur, je changerai de vie, je me convertirai et nous vivrons heureux ensemble. » L'épouse du Christ restait muette, pensant à son Epoux, l'homme des douleurs, et lui demandant intérieurement aide et protection. Devant cette résistance vigoureuse, Satan entra en fureur, arracha le voile de la Bienheureuse, déchira ses habits, la frappa au visage, et, tirant un couteau, menaça de lui percer le cœur, si elle refusait de l'écouter. « J'ai donné ma foi à Jésus-Christ, répondit la vierge, je mourrai contente pour l'honneur de son nom. — Il n'en sera pas ainsi, reprit Satan ; votre père, votre mère et tous les gens de la maison périront les premiers ; vous serez la dernière que j'immolerai à mon courroux. » En même temps il semblait à la pauvre fille que ses parents venaient la supplier d'avoir pitié d'eux : « Quoi ! mon père, ma mère, s'écria-t-elle, vous voulez que j'abandonne Dieu qui a donné sa vie pour nous ! Allez, ne craignez pas de mourir pour lui, s'il le faut. » Le démon s'étant approché, Christine lui arracha le couteau et se l'enfonça dans la jambe, afin que la douleur éloignât de son cœur le moindre consentement au péché. L'esprit infernal disparut à l'instant. L'arme devint pour les principaux amis de Christine une sorte de relique ; le curé de Stommeln la conserva par dévotion.

Cependant la blessure avait fait tomber Christine en défaillance : le sang coula assez abondamment pendant trois jours. L'épouse du Christ eut la crainte d'avoir offensé Dieu et de s'être procuré la mort. L'Epoux divin la consola, disant qu'elle ne mourrait pas de cette blessure, et qu'un linge imbibé de son sang était pour lui comme un riche présent ajouté à tant d'autres trésors. Le Sauveur fit le signe de la croix sur la plaie : le sang s'arrêta, la douleur cessa, et avec elle la tristesse de l'âme.

V. — Sur les entrefaites, Pierre de Dacie dut aller à Paris pour étudier au collège de Saint-Jacques. Sa déposition de témoin oculaire

va donc nous manquer désormais, et il faudra chercher la suite de la vie de Christine dans les lettres qui furent envoyées de Stommeln ou de Cologne au vénérable Père.

Les deux premières, écrites ou dictées par la Bienheureuse, nous apprennent que, de la fête de saint Jean-Baptiste à l'Assomption, elle s'est trouvée dans une affliction d'esprit inexprimable. Elle n'a pu ni entendre la messe, ni se confesser, ni faire aucune bonne œuvre, sans que le démon ne se montrât sous une forme horrible, tenant en main un fer brûlant et menaçant de le lui appliquer au front, aux yeux, aux oreilles, à toutes les parties du visage : ce qu'il a fait d'ailleurs plusieurs fois, en sorte que la pauvre patiente est défigurée, couverte de boursouflures.

Gérard de Griffon ajoute qu'un jour, tranquillement assise près de l'église, Christine priait avec ferveur, quand le démon lui perça les lèvres avec un dard, et en fit sortir un sang abondant. Mais, chose admirable, Jésus, satisfait de la fidélité de son épouse, la guérissait d'ordinaire par miracle.

Un autre jour, Satan apparut sous les traits d'un tertiaire franciscain. Christine reconnut l'ennemi : « Pourquoi me persécutes-tu ? » lui dit-elle. — « C'est pour te faire tomber dans l'impatience ou quelque autre péché. Mais, je le vois bien, mes efforts sont inutiles, parce que tu recours toujours à ton Dieu. »

Une autre fois qu'elle priait dans l'église, près de l'entrée, Satan lui fit tomber la porte sur le pied, et, pendant une semaine, la mit dans l'impossibilité de marcher. « Je vous écris ces choses, dit Christine à Pierre, afin que vous remerciez le Bon Dieu des bienfaits que j'en reçois ; car il m'a toujours secourue dans la tribulation et m'a fait sortir heureusement du combat. »

Dans une autre lettre, elle énumère de nouvelles vexations diaboliques. Durant les deux semaines avant la Toussaint, il lui a semblé qu'elle faisait toutes ses prières au nom du démon. Pendant l'élévation de la sainte messe, Satan lui disait à l'oreille : « Tu vois maintenant que je suis ton Dieu. » Et il la blessait aux genoux, pour l'empêcher de les fléchir. Tandis qu'elle se trouvait dans l'église avec son père et les gens de la maison, l'esprit maudit lui fractura les membres, enleva l'un de ses souliers et le jeta rudement au visage d'un valet de ferme.

Le jour de la Toussaint, elle entra dans une désolation effroyable, qui se prolongea jusqu'à Noël. Mille pensées contre Dieu hantaient

son esprit. Le blasphème, l'imprécation semblaient près de s'échapper de ses lèvres. Ses confessions, ses communions, loin de diminuer ses frayeurs, paraissaient les augmenter. La vigueur de sa résistance lui fit rejeter quantité de sang par la bouche et les narines.

Satan s'en prenait à la fois et à Christine et à son entourage. Il renversa une fenêtre et une porte du logis, avec un fracas qui fit croire à l'effondrement de la maison ; il promena par les appartements un crâne, qui roulait des regards terribles à travers les cavités des yeux, et il le lança à la tête de la béguine Gertrude, sœur du curé. Il blessa le père de notre vierge au bras et à la tête, le Prieur de Brünwiller à la main, le curé de Stommeln au poignet, plusieurs autres personnes en divers endroits. Mais la Bienheureuse fut de tous la plus maltraitée. Quatre fois différentes, l'ennemi des hommes la blessa à la tête, cinq fois entre les épaules, six aux genoux ; il la frappa d'une pierre énorme qui provoqua un vomissement de sang, lui serra, comme dans un étau, les bras, les jambes, les doigts des mains et des pieds ; il lui infecta le goût en lui remplissant la bouche de soufre ou de chair putréfiée, lui brûla une robe, en lacéra une autre, lui enleva la troisième, se montra sous la figure de bêtes hideuses, armées de dents aiguës pour la déchirer. Malgré ses frayeurs, ses souffrances, ses épreuves de toute sorte, l'héroïque vierge restait ferme, comme un athlète invincible.

De Noël 1269 au mois de mars suivant, Christine fut laissée en paix par les esprits infernaux. Ils lui rapportèrent même les vêtements qu'ils lui avaient pris, et convinrent avec elle de leur défaite. Toutefois, pendant ce temps, la Bienheureuse ne fut pas exempte de souffrances intérieures. Il lui vint notamment en pensée que la vie libre du siècle est plus agréable à Dieu que l'assujettissement aux pratiques de la vie spirituelle ; la vertu d'espérance semblait ne faire plus d'impression sur son âme. Loin de succomber à cette tentation, la servante du Christ en sortit victorieuse, et fut récompensée par des faveurs singulières.

Le 25 mars 1270, assistant au sermon du P. Gérard sur les souffrances de Jésus-Christ, elle reçut les stigmates, l'empreinte de la couronne d'épines et eut la langue imprégnée de fiel. Le 11 avril, qui était le Vendredi saint, les mêmes stigmates se renouvelèrent, comme les années précédentes.

Trois nuits de suite avant la Pentecôte, elle vit en esprit les peines réservées en enfer au péché mortel et en purgatoire aux fautes

vénielles non expiées. Cette vue lui fit concevoir un saint désir d'être entièrement purifiée dès ce monde et elle en adressa la demande à Dieu. Pendant huit jours, un serpent horrible la tourmenta par des sifflements continuels, même au temps de la prière. Huit autres jours, ce même reptile lui rongea le corps en divers endroits, d'une façon si cruelle qu'elle jetait des cris déchirants et vomit durant trois jours une grande abondance de sang. Après cela, la très sainte Vierge lui apparut, lui fit boire d'une liqueur délicieuse et l'assura que cette boisson, dont la saveur remplit sa bouche trois jours également, la guérirait de tous ses maux corporels.

VI. — Vers l'Assomption, Pierre de Dacie, ayant achevé ses études à Paris, repassa par Cologne pour regagner la Suède et vint à Stommeln avec le P. Nicolas, qui, lui aussi, retournait dans son pays. La veille de la fête, Christine demanda au P. Pierre s'il ferait long séjour à Cologne. « Non, répondit celui-ci, à moins qu'un accident imprévu ne m'y retienne. — Plaise à Dieu, reprit Christine, que cela arrive ! » Son vœu fut exaucé. La veille du jour fixé pour le départ, le compagnon du P. Pierre fut saisi d'une grave maladie, qui les obligea l'un et l'autre à rester à Cologne sept semaines entières. Pendant ce temps, Christine s'entretint plusieurs fois avec son pieux ami. Elle lui destinait dix sols de Cologne pour acheter un vêtement dont il avait besoin : le démon les vola, « n'ayant égard, écrit Pierre, ni à mon indigence ni à la charité de Christine ». Le P. Nicolas s'étant rétabli, on convint du départ pour le 30 septembre.

Le 29, Pierre alla prendre congé de sa fille spirituelle : il s'établit entre eux deux le dialogue suivant. « Frère Pierre, si vous savez la cause de notre mutuel attachement, ne m'en faites pas mystère, je vous prie. — Dieu seul, répondit Pierre, est l'auteur de cette affection réciproque. — Je le crois, répliqua Christine ; mais, je vous le demande, avez-vous reçu à cet égard quelque preuve évidente ou quelque connaissance surnaturelle ? » Pierre ne répondit pas ; car d'un côté, il craignait de mentir, et de l'autre il ne voulait pas révéler une grâce qui lui avait été faite deux années auparavant. Le 24 juillet 1268, fête de sainte Christine, vierge et martyre, après avoir spécialement recommandé, au *Memento* de sa messe, la vierge et martyre de Stommeln, comme il se rendait avec le P. Aldobrandino à la maison de la Bienheureuse, en regardant par hasard l'intérieur de sa main gauche, il y avait aperçu, pour la première fois, plusieurs

marques rouges dont quelques-unes subsistaient encore en 1270. Cette vue l'étonna et le réjouit tout ensemble, lui paraissant un signe surnaturel de la pureté de son attachement pour Christine, et un mémorial des stigmates imprimés dans la chaste épouse du Christ. Jaloux de son secret, il n'en avait parlé à personne ; mais Dieu, dans la suite, le révéla miraculeusement à la sainte de Stommeln.

Christine ajouta : « Nous voici, mon cher Père, sur le point de nous séparer ; voici un moment bien douloureux pour moi ; aussi je vais vous apprendre un secret que je ne vous aurais jamais fait connaître sans cela. La première fois que je vous vis, le Seigneur me dit : « Considère attentivement l'homme qui est près de toi : il sera ton « ami, et s'emploiera efficacement pour te servir. De ton côté, tu « feras pour lui ce que tu ne feras pas pour aucun autre. Il doit vivre « éternellement avec toi dans le Ciel. » Voilà, mon Père, la raison de mon attachement pour vous. Je vous le déclare aujourd'hui, parce que nous allons nous quitter, et que peut-être nous ne nous reverrons jamais ici-bas. »

Tandis que Christine parlait, les larmes coulaient des yeux du Père, à l'âme sensible et tendre. En même temps il remerciait Dieu d'avoir bien voulu lui faire connaître une personne de si grande sainteté, et le rendre participant de secrets si pleins de consolation.

A diverses reprises, le religieux suédois avait prié la Bienheureuse de mettre par écrit le récit de ses états intérieurs et de ses épreuves. Elle l'avait fait en se servant de la plume de son respectable curé ; elle remit alors un premier cahier à Pierre de Dacie.

Le 30 septembre enfin, nos deux voyageurs quittèrent Stommeln, escortés des P. Hespe et Hélinric, leurs compatriotes, du curé, leur ami, et de sa sœur Gertrude, ainsi que de plusieurs béguines de l'endroit. Christine et Pierre marchaient en avant, exhalant leur douleur plus encore par des soupirs que par des paroles. Pierre dit enfin : « Ma très chère Sœur, le moment est venu de nous séparer : adieu ! » L'épouse du Christ, accablée par ce rude coup, se couvrit de son voile et s'assit à terre sans répondre. Tout le monde pleurait. Si la séparation fut si amère pour les deux serviteurs de Dieu, on en comprend la raison. Plus leur amitié était sainte, plus l'éloignement leur devenait pénible, puisqu'il les privait de ces pieux entretiens par lesquels ils s'animaient mutuellement à aimer de plus en plus l'auteur et le lien sacré du véritable amour.

C'est pourquoi la B. Christine, dans une lettre écrite peu après à

Pierre de Dacie, lui disait : « Mon très cher Père, dernièrement, lorsque nous nous quittâmes, je fus si désolée et si troublée que pendant deux jours je ne cessai de pleurer, me voyant si malheureusement privée des consolations que vous me donniez en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne vois plus aucun de nos Pères étrangers sans un redoublement de tristesse, car leur vue me rappelle votre absence. Hélas ! depuis que je vous ai perdu, je me trouve ici comme dans une terre d'exil, sans espérance, sans secours, sans consolation. Quatorze jours après votre départ, le démon me dit : « Le P. Pierre a été assassiné en route. » Je le crus trop légèrement et demeurai dans le trouble une semaine entière. Je priai Dieu de me faire connaître la vérité ; alors la Bienheureuse Vierge Marie m'apparut et me certifia que le démon m'avait trompée. Elle me reprit de ma crédulité excessive et de l'agitation de mon âme. En un mot, la douleur dont votre absence a percé mon cœur a été si grande que je ne saurais l'exprimer. »

Elle lui marque, un peu plus tard, que vers la fin d'octobre, pour n'avoir pas voulu obtempérer aux suggestions de Satan, le prince de l'enfer l'a prise par les cheveux, l'a traînée ainsi au grenier et jetée contre le toit : c'est là que son père, assez courageux pour ne pas craindre les coups d'épée dont le démon menaçait quiconque approcherait, est venu la retirer des mains de son persécuteur.

Le mauvais esprit reparut sous les traits du P. de Mussindorp, que Christine attendait pour se confesser, et lui dit : « Ma bien-aimée fille, j'éprouve les mêmes tentations que vous, ou plutôt je suis résolu, quoi qu'il arrive, de quitter l'Ordre en votre compagnie. — Que dites-vous, mon Père, répondit Christine : prenez-vous le récit de mes tentations pour preuve de consentement ? Sont-ce là les consolations que j'attendais de votre visite ? Vous le savez bien, j'aimerais mieux mourir mille fois que de trahir mes engagements. » Le vrai P. Mussindorp survint bientôt après et apprit avec indignation le stratagème infernal, qui le couvrait de confusion et pouvait rejaillir en déshonneur sur sa personne. Dieu apaisa les craintes de son fidèle serviteur, et ne permit pas au père du mensonge de lui infliger cette cruelle épreuve.

VII. — Durant l'Avent 1271, l'esprit du mal serra le cou de la Bienheureuse avec une rigueur capable de la suffoquer et d'empêcher le passage du moindre liquide. Il lui fit sortir la langue hors de la

bouche, et la rendit immobile et raide près de quinze jours. A la fin, Christine fit avec son pouce le signe de la croix sur sa langue en disant intérieurement : « Mon Seigneur Jésus-Christ, si cette langue vous a donné de justes louanges, commandez à mon ennemi de la laisser libre, afin que je puisse m'en servir comme tout le monde. » Cette prière à peine achevée, la langue reprit sa souplesse ordinaire.

Parfois l'ange déchu enlevait en l'air l'infortunée Christine et la faisait pirouetter violemment. Le jour de saint Thomas, Apôtre, il lui perça les pieds avec deux houssines de saule tressées ensemble, et l'attacha à un arbre où elle demeura suspendue environ une heure, souffrant des douleurs inouïes. Sa mère, le curé et le Père cellérier de Brünwiller l'en détachèrent, en présence de plusieurs personnes du bourg. Satan lui perça aussi les épaules avec de semblables branches, que tour à tour il enfonçait et retirait, très rudement. La veille de Noël, la pauvre martyre supplia le Seigneur de la délivrer, non seulement de ces peines tout extérieures, mais encore des souffrances intimes de son âme. Le Seigneur l'exauça et Satan se retira confus. Cependant les ramilles de saule tressées demeuraient dans ses pieds. Personne n'osant les retirer, de crainte de la faire trop souffrir, elle-même, soutenue de Dieu, les extirpa non sans grande difficulté, « en présence de nous tous », écrivait le curé de Stommeln, lequel, comme les autres assistants, faillit se pâmer à la vue d'un si cruel spectacle. Toutefois la Bienheureuse ne tarda pas à guérir d'une façon toute miraculeuse.

Dans une lettre de 1271, ayant pour en-tête : *Caro, cariori, carissimo Fratri Petro, Lectori, in Skenigia* : « Au cher, plus cher, très cher Frère Pierre, Lecteur, à Skeningen », Christine mande à son ami du septentrion que Dieu l'a affligée en diverses manières : Dom Geoffroi, prieur de Brünwiller, son bienfaiteur spécial, vient de mourir ; le P. Gérard, son confesseur habituel, est parti pour Coblentz où il a été élu Prieur ; Bruzo, son vieux père, s'est porté caution dans une affaire entre juifs et chrétiens ; il a tout perdu, s'est vu même obligé de rester caché à Cologne pendant trois mois ; la mère de Christine, allant visiter son mari, est tombée du chariot, s'est fracassé le bras, s'est fait une large plaie à la tête et a manqué mourir.

Notre Bienheureuse aimait trop ses parents pour ne pas ressentir vivement leurs infortunes. Non contente de gémir en secret, elle se rendit à Cologne au fort de l'hiver, et se donna beaucoup de mouvement pour consoler et soulager les auteurs de ses jours. Cette

épreuve domestique dura pour le moins jusqu'au Carême de 1272. Pendant la sainte Quarantaine, tout attrait pour l'oraison lui fut retiré. L'époux des vierges ne laissa pas néanmoins de la favoriser des sacrés stigmates, mais ils cessèrent d'être visibles le jour de Pâques. Christine montra une telle joie de cette disparition qu'on attribua le fait à ses prières.

L'ennemi de tout bien inventa divers stratagèmes pour la détourner de la sainte communion.

Un jour, veille d'une grande fête, il lui perça la langue avec un dard, et lui remplit la bouche de caillots de sang qui la mettaient dans l'impossibilité de recevoir la sainte hostie. Un autre jour qu'elle s'avavançait vers la table eucharistique, il lui enleva sa chaussure et lui arracha de la plante des pieds des lambeaux de chair. Une autre fois il lui dit : « Puisque tu ne veux pas m'écouter, je vais te couvrir de confusion. Je placerai devant toi à l'église un gentil petit enfant et répandrai le bruit qu'il est le fruit de ton hypocrisie. » Christine hésita un instant à communier, puis elle se dit : « Quand le monde entier me jetterait la pierre, Dieu connaît mon innocence ; » et s'adressant à Notre-Seigneur : « Mon cher Epoux, venez à mon aide, éloignez de moi cette épreuve. — Prends patience, ma fille, répondit Jésus, ta peine finira aujourd'hui même, et tu en seras autant récompensée que si tu avais été réellement humiliée devant les hommes. » La Bienheureuse, revenue à la joie, communia et fut pendant trois jours enivrée d'amour, au point de ne pouvoir ni boire ni manger.

Une autre fois, l'ange de ténèbres transfiguré en ange de lumière lui dit d'un ton patelin : « Vous voulez communier aujourd'hui, Christine ; vraiment je ne vous le conseille pas. D'abord l'hostie tombera à terre au moment où l'on vous la présentera, et ce vous sera un grand sujet de confusion, pour ne pas dire un scandale ; ensuite vous devez vous estimer indigne de recevoir le corps d'un Dieu ; enfin, vous avez extorqué cette communion par amour-propre, et c'est un grand mal. » Surprise un instant, Christine recourut à son Epoux divin et ne tarda pas à reconnaître la ruse de l'ennemi.

Il existe une lacune dans les biographies de la Bienheureuse, de l'an 1272 à 1279. Nous savons seulement que cette période fut marquée pour elle par des afflictions considérables. Le curé de Stommeln, nommé Jean, homme de bien, son confesseur ordinaire et son ami, mourut en 1277 ; pour surcroît de peine, la mère de ce prêtre accusa

Christine d'avoir détourné certaines valeurs de sa succession. Christine perdit son père Bruzo et la plupart de ses amis. La ferme avec ses dépendances fut vendue pour acquitter les dettes. La maison de famille s'écroula et l'on n'eut point de quoi la rebâtir. Cette chute arriva inopinément ; mais par une protection miraculeuse, tous les membres de la famille, qui s'y trouvaient alors, furent épargnés ; de plus, la chambrette de Christine demeura intacte.

Le désir de consoler sa fille spirituelle inspira à Pierre de Dacie la pensée d'entreprendre le voyage de Cologne : deux autres raisons achevèrent de le décider. Il avait besoin de consulter une notoriété médicale sur des troubles organiques dont la violence mettait parfois sa vie en danger ; il voulait enfin vénérer de nouveau les saintes reliques conservées à Cologne et s'en procurer même quelques-unes. Ayant obtenu les permissions nécessaires, il partit avec le P. Folquin, et arriva au bourg de Stommeln le 15 septembre 1279. Comme ils y entraient, le peuple revenait de la messe ; deux béguines marchaient ensemble. Reconnaisant Christine pour l'une d'elles, Pierre dit à son compagnon : « Voici venir Christine, remarquez-la bien. » — Il était aisé, ajoute le narrateur, de la distinguer à la gravité de sa démarche ; car, pour le dire d'un mot, dans toutes ses actions, paroles, manières, éclatait je ne sais quoi de particulier, d'attrayant, qui obligeait à dire, pour peu qu'on l'observât : « Voilà, sans nul doute, une fille de « bénédiction, conduite en tout par l'esprit de Dieu. ».

Entendant sonner une autre messe, la Bienheureuse revint sur ses pas, et arrivée sur la place de l'église rencontra Pierre qui la salua. Un instant interdite, elle demanda au V. Père d'où il venait. « C'est le Seigneur qui m'envoie, » répondit Pierre. Les deux religieux célébrèrent leurs messes, puis dînèrent avec Christine et le nouveau curé chez le maître d'école, nommé Jean, ecclésiastique très vertueux. Le lendemain, après Vêpres, le P. Pierre commenta dans l'intimité le texte de saint Luc : *On vous versera une bonne mesure, pressée, entassée, débordante* (1). Christine fut saisie d'un transport d'amour divin. On l'entendit s'écrier à diverses reprises : « Mes chers amis, aimons, aimons notre Dieu. Que lui rendrons-nous pour ses bienfaits?... Comment lui marquer notre reconnaissance? » Pierre constata avec bonheur que depuis les huit années qu'il l'avait laissée, la Bienheu-

(1) Evangile, VI, 38.

reuse avait fait des progrès surprenants en sainteté et il en bénit le Seigneur.

Le troisième jour, les deux religieux suédois allèrent à Cologne et y passèrent environ un mois. Tout d'ailleurs réussit à leur gré. Pierre de Dacie trouva les éléments d'une amélioration notable à sa santé, et il eut la joie d'obtenir jusqu'à neuf têtes, dit-on, des vierges compagnes de sainte Ursule. Le 30 septembre, il revint à Stommeln et trouva Christine alitée, dans une faiblesse extrême : le démon lui avait écorché le dos et l'on se demandait comment en cet état elle pouvait vivre. Malgré tout, la sainte fille était souriante et joyeuse, sous l'impression encore d'une communion faite deux jours auparavant. Elle s'épancha longuement avec son père spirituel, lui dit entre autres choses que pendant deux ans, toutes les fois qu'elle communiait, un sang vermeil coulait de ses stigmates, ce qui l'affligeait extrêmement, par la crainte qu'on n'arrivât à découvrir les merveilles de Dieu en elle. Christine lui dit aussi que durant une de ses extases, des personnes grossières lui avaient fait trois blessures au bras pour éprouver sa sensibilité. Revenue du ravissement, elle souffrait de vives douleurs sans pouvoir s'en expliquer la cause. Dans une circonstance analogue, une béguine lui fit avec des tenailles une large plaie à la jambe. Le sang se mit à couler seulement après l'extase, et, par suite de négligence à employer un prompt remède, la jambe enfla, la gangrène menaça de se déclarer. Le P. de Griffon pressa alors sa pénitente d'appeler le chirurgien. Elle répondit avec une sorte d'indignation : « Faudra-t-il donc qu'un homme voie ma jambe ? — Je ne crois pas qu'on puisse la guérir autrement, répliqua le religieux. — Non, mon Père, j'aimerais mieux que ma jambe fût tout à fait gangrenée que de souffrir qu'un homme la vît. » Le Seigneur récompensa par un miracle l'amour de sa servante pour la pureté. La nuit suivante la plaie se fermait totalement, et le lendemain Christine en portait l'agréable nouvelle au P. Gérard de Griffon.

Dans un autre entretien de Pierre avec Christine, on vint à parler de l'illustre martyre sainte Agnès, à qui Notre-Seigneur avait donné un anneau de fiançailles. Comme, à ce souvenir, Christine montrait une joie extraordinaire, Pierre en fut frappé et lui en demanda l'explication. « La cause de ma joie, répondit-elle, c'est que je trouve en nous quelque chose qui approche de cet exemple. Ecoutez un secret que je n'ai jamais confié à personne. Dès mon enfance, j'ai connu en esprit votre visage et le son de votre voix, et, dès lors, j'ai conçu pour

vous un attachement sans pareil ; j'appréhendai même, dans la suite, que le démon n'en fît un piège pour me troubler. L'inquiétude que j'avais sur la nature de cette affection me fit souvent demander à Dieu s'il en était l'auteur. Il daigna me rassurer un jour consacré à sainte Agnès ; car, ayant communiqué, je reçus visiblement un anneau céleste. Aussi la première fois que vous vîntes chez moi, que je vous vis et vous entendis parler, je reconnus votre visage et distinguai fort bien votre voix. J'aurais plusieurs autres preuves à citer de l'intervention divine dans notre réciproque affection : sachez seulement que maintes fois l'anneau mystérieux a été gravé dans mon doigt. — Dans le même doigt que celui où je porte les marques rouges dont je vous ai parlé autrefois », se hâta de dire le P. Pierre. La servante de Dieu ne répondit pas ; seulement elle le pria de n'en rien dire au prêtre Jean, duquel Pierre déclarait tenir cette particularité sur l'identité du doigt. Il avait appris aussi de ce même ecclésiastique, ainsi que du curé défunt, que la figure de l'anneau n'était pas seulement peinte sur le doigt de Christine, mais imprimée dans sa chair, et que, parfois, s'y ajoutaient certains ornements, tels que le signe de la croix, ou le nom de Jésus inscrit en caractères hébraïques, grecs ou latins.

La veille de son départ pour la Suède, Pierre vint prendre congé de la Bienheureuse. A la surprise de son entourage, elle montra le soir une certaine gaîté. « Récitant mes Vêpres sous un arbre, dit-elle à son père spirituel, j'ai reçu du Christ lui-même l'assurance que votre voyage serait heureux. Le Sauveur a ajouté : « J'ai planté en moi votre mutuelle affection et je la conserverai en moi. »

Le lendemain, Pierre de Dacie célébra la messe devant ses amis de Stommeln, fit une exhortation sur ces paroles du Psalmiste : *Rentre, ô mon âme, dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens* (1), et ayant dit adieu à tous, se mit en route avec son compagnon, le P. Folquin, le 25 octobre 1279.

VIII. — De la Toussaint à Noël, Christine fut tourmentée plus qu'à l'ordinaire, et dans le corps et dans l'âme. Les démons essayèrent de lui persuader que sa conduite était étrange, nullement conforme à celle des gens de bien. Ils la traînèrent dans la neige ou à travers des lieux pleins de ronces, la déchirèrent à coups de verges, la suspendirent à un arbre et firent éprouver à chacun de ses sens des tour-

(1) Ps. cxiv, 7.

ments particuliers. Au milieu de pareilles tortures, l'âme de notre vierge eût été détachée de son corps, si Dieu ne l'eût miraculeusement préservée. Les Actes portent qu'elle en fut réellement séparée, mais réunie peu après par Celui qui ôte la vie et la donne comme il lui plaît. Sa communion du jour de Noël la rassasia de délices et l'effet s'en fit sentir jusqu'au mois de mars. Presque tout le Carême de l'année 1280, la sainte de Stommeln eut l'âme plongée dans une sécheresse affreuse : l'absence de son Epoux céleste lui semblait plus insupportable que les vexations des esprits de ténèbres. Elle ne laissa pas pour cela de pratiquer de saintes veilles, de vaquer à l'oraison, de combattre avec courage. Deux démons, sous les traits de Pierre de Dacie et de Gérard de Griffon, cherchèrent à la convaincre qu'elle était dans l'illusion et devait absolument changer de vie. Un tel avertissement, venant de religieux qu'elle tenait pour ses fidèles amis et deux grands serviteurs de Dieu, lui devenait particulièrement amer. Réfléchissant qu'aucun des deux Pères ne pouvait en ce temps-là se trouver à Stommeln, elle répondit aux démons avec une sorte d'ironie : « Vous dites vrai, il est temps que je me tourne vers la véritable vie qui est mon Seigneur Jésus-Christ. Vos caresses et vos flatteries, je m'en moque ; vos menaces et vos tourments, je ne les crains pas. Exécutez sans délai ce que Dieu vous permet contre moi. » Les démons, rendus furieux, se ruèrent sur elle et, avec des crocs aigus, lui enlevèrent deux lambeaux de chair. Christine tomba à genoux, prit en mains les lambeaux sanglants et les offrit à son Epoux avec des transports indicibles d'amour et de reconnaissance. Dieu récompensa cette ferveur par une lumière céleste. Les démons, confondus, s'enfuirent en criant : « Christine, servante du Dieu tout-puissant, laissez-nous : vos oraisons sont un feu qui nous consume. »

Néanmoins, les esprits infernaux revinrent bientôt à la charge. Allumant un brasier devant Christine, ils l'y précipitèrent avec violence, en sorte que ses jambes et ses genoux se couvrirent de plaies. D'autres fois, ils l'arrosaient de poix bouillante ou lui perçaient les membres avec des broches : ce qui lui était une image des tourments réservés aux damnés. Ses communions, il est vrai, apportaient quelque trêve aux persécutions diaboliques ; encore l'absence de son cher Epoux, qui lui refusait les consolations sensibles, remplissait-elle son âme d'amertume et lui faisait-elle répandre un torrent de larmes.

Il plut enfin au Seigneur de lui rendre la joie de son assistance salutaire, et Christine, victorieuse des démons, guérie miraculeuse-

ment de ses blessures, célébra les fêtes de la semaine sainte avec de grands sentiments de piété. Le Vendredi saint, elle reçut l'impression des stigmates, eut le côté percé de la lance, expira, si nous en croyons le prêtre Jean, à l'heure où mourut le Rédempteur, ressuscita aussi dans le même temps que lui, et, ayant communiqué le jour de Pâques, entra dans une allégresse et une extase qui la dédommagèrent avec usure des peines essuyées.

Au reste, le maître d'école de Stommeln, auquel nous laissons la responsabilité de ses renseignements, déclare dans une lettre à Pierre de Dacie, n'être arrivé à la connaissance de ces merveilles qu'en profitant adroitement d'un instant où Christine, en extase après la sainte communion, était hors d'état de tenir secret ce qu'une simple réflexion lui aurait fait cacher. « En pareil cas, dit l'auteur, non seulement elle oubliait toute chose, mais elle s'oubliait elle-même, et, comme le dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, ce n'était pas elle qui parlait alors, mais bien plutôt l'esprit de Dieu. »

Christine continua de goûter les douceurs célestes depuis le dimanche de Pâques, qui tomba, en 1280, le 21 avril, jusqu'au 8 mai. Alors les démons recommencèrent à la tourmenter pour l'éloigner de la table eucharistique, et allèrent jusqu'à lui percer le corps avec des alènes. La veille de l'Ascension, tandis qu'elle priait dans l'église, pour se disposer à la communion du lendemain, l'homme ennemi vint l'y trouver et excita un bruit formidable : il semblait que l'édifice s'écroulait. Christine s'évanouit, mais ayant repris ses sens, au lieu de se contenter d'une prière silencieuse, elle se mit à chanter les louanges de son Bien-Aimé. Le prêtre Jean qui se trouvait, à ce moment, dans une loge de reclus attendant à l'église, mit la tête à la fenêtre, et conjecturant que c'était la voix de Christine, descendit aussitôt. Il vit alors Satan enlever à la Bienheureuse son livre de prières, la jeter rudement à terre, la froisser contre la muraille. Il entendit la douce vierge s'adresser au démon : « Que fais-tu ici, esprit mauvais ? tes efforts sont inutiles, tu ne m'empêcheras jamais de rendre à mon Dieu les louanges que je lui dois. » La nuit suivante, les démons écrasèrent, comme sous une meule, les membres de la servante de Dieu ; mais le Seigneur l'ayant guérie, elle fut en état de communier le jour de l'Ascension, et d'assister aux offices de la paroisse.

Le détail des luttes soutenues et des faveurs reçues par la bienheureuse tertiaire serait infini. Bornons-nous à dire que, de 1280 à 1288,

il y eut alternatives incessantes de vexations du côté des démons et de bienfaits de la part de Dieu. Plus de cent fois, les esprits mauvais, sous différentes figures, soit pour la détourner de l'oraison ou de la communion, soit pour la porter à l'impatience et au découragement, la plongèrent dans des bourbiers infects, des marais glacés, des chaudières bouillantes ; la roulèrent dans les épines, la déchirèrent avec des fouets, lui lardèrent le corps avec des piques ou des épieux de bois. Tantôt ils lui froissèrent les membres et lui disloquèrent les jointures des bras et des épaules ; tantôt lui étreignirent les jambes avec des chaînes brûlantes ou l'écorchèrent avec des peignes de fer. Tous les supplices imaginés par les persécuteurs de l'Eglise contre les martyrs de Jésus-Christ, semblent avoir été renouvelés par les bourreaux de l'enfer contre l'innocente vierge. Mais de même que l'esprit de Dieu soutenait les soldats de la foi et les rendait invincibles, ainsi la vertu du Très-Haut fortifiait la vaillante chrétienne et lui accordait la victoire.

Parfois, changeant de tactique, les anges apostats s'efforçaient de la prendre par la flatterie. « O Christine, fidèle servante de Dieu, dit un jour un messenger de Satan, je suis le plus fin des démons ; j'ai été désigné pour vous faire sentir la vengeance de l'enfer et vous dégoûter de la vertu. Je me suis acquitté de ma mission le mieux qu'il m'a été possible ; mais, je l'avoue, votre fermeté dépasse tous mes artifices, je me retire plein de honte, résolu de ne plus jamais vous inquiéter. » La Bienheureuse répondit : « Ce n'est pas moi qui vous ai vaincus, orgueilleux démons, mais Jésus-Christ mon maître et mon Dieu. Par son nom trois fois saint, je vous commande de laisser en paix ses serviteurs fidèles. »

La pensée vint à Christine de s'offrir en expiation pour l'âme de son ancien curé et père spirituel, mort depuis trois ans. Le Seigneur accepta l'échange. Notre vierge fut d'abord plongée dans la plus noire tristesse les trois nuits qui précédèrent la Pentecôte. Le démon, apparaissant sous l'aspect du respectable prêtre, lui dit qu'il était damné pour s'être montré trop familier avec elle. La Bienheureuse ne distingua pas tout de suite l'artifice et se plaignit affectueusement à son Epoux céleste. Satan disparut. Il revint le lendemain, et déclara qu'il avait menti, qu'il n'avait aucun pouvoir sur l'âme de l'ancien curé. Jésus-Christ consola son épouse, en lui faisant connaître la prochaine délivrance du pasteur de Stommeln ; mais pour lui laisser le mérite de son sacrifice expiatoire, il permit qu'elle endurât pendant trois

semaines des tourments en rapport avec ceux du Purgatoire. Enfin, le 5 juillet, jour anniversaire de la mort du bon prêtre, ayant communiqué pour lui, elle vit durant son action de grâces l'âme du défunt entrer dans la gloire.

Christine s'offrit encore pour subir l'expiation méritée par son père et sa mère. Elle endura, disent les Actes de sa vie, des peines sans nombre, intolérables, en quelque sorte, aux forces humaines. Les démons, après lui avoir perforé les pieds et les mains avec des lances aiguës, la roulèrent sept nuits au milieu de la neige, l'y retenant longtemps. Ils lui scièrent le sommet du crâne, lui entourèrent le cou d'une chaîne brûlante, et la promenèrent ainsi dans les rues de Stommeln, avec force injures et violences. Sans une assistance miraculeuse, elle serait morte de honte et de douleur. Mais après ces souffrances, elle eut la joie de voir au séjour de la gloire les âmes de ses bien-aimés parents. Durant l'extase qui suivit sa communion de la Toussaint 1282, elle aperçut l'âme de sa mère monter au ciel, et, le jour de Noël, celle de son père. L'année suivante, elle obtint encore par de semblables souffrances la délivrance de beaucoup d'autres âmes, parmi lesquelles se trouvaient sa grand'mère, un de ses oncles, nommé Jean, et une dame de Cologne, son intime amie. En 1285, elle procura la même faveur à seize personnes, entre autres, à un gentilhomme d'Aix-la-Chapelle, qui lui était apparu un an auparavant, sollicitant ses suffrages.

Vers le même temps, elle fut dans des circonstances extraordinaires un instrument de salut pour sept voleurs et assassins. Les démons l'avaient transportée, bien loin de Cologne, dans une grande forêt habitée par ces brigands, et l'avaient attachée à un arbre avec une chaîne de fer brûlante. Au bruit fait par les ministres de l'enfer, les brigands sortirent de leur caverne et arrivèrent à l'endroit où était la Bienheureuse. Ils la prirent d'abord pour une apparition fantastique ; puis apprenant d'elle-même ce qui se passait, et admirant sa patience et sa sainte hardiesse envers les démons, ils se sentirent des hommes tout nouveaux, lui avouèrent leur vie criminelle et, à ses exhortations, résolurent de se convertir sincèrement. Peu après, les malheureux payaient à la justice humaine la dette de leurs forfaits ; mais ils moururent réconciliés avec Dieu, et Christine subit en partie leur purgatoire.

IX. — Si la servante de Dieu était désireuse de faire du bien même

à des inconnus, elle devait, on le conçoit, souhaiter plus encore de procurer l'avantage spirituel de ses proches. Elle avait un jeune frère nommé Sigwin, nature droite et franche, bien propre à recevoir la culture de la vertu. La Bienheureuse écrivit au P. Pierre pour lui recommander ce jeune homme et le prier de lui ouvrir la porte du cloître. Pierre aimait trop sa fille spirituelle pour ne pas chercher à la satisfaire. Il parla de Sigwin au P. Berthold, Prieur d'Eckholm, lequel consentit à recevoir le frère de Christine. On convint qu'il viendrait en Suède avec le P. Maurice de Revel, quand celui-ci s'en retournerait du Chapitre de Vienne, où il devait assister l'an 1282, comme *Socius* du Définiteur de sa Province. Le projet réussit, Maurice de Revel rapporta de plus à Pierre une lettre de la Bienheureuse ainsi conçue : « Mon très cher Père et Maître, je souhaite de tout cœur que mon divin Epoux, qui récompense si fidèlement les bonnes œuvres, vous tienne compte de la bonté que vous m'avez marquée avec une affection de père, en tout et partout, principalement dans l'occasion dernière, où vous avez travaillé avec un si heureux succès pour mon frère Sigwin. Je ne saurais vous en remercier assez. Dans la confiance donc que j'ai en votre bonté, j'envoie mon frère vers vous et je le recommande à votre charité. C'est un jeune homme simple, timide et d'une grande douceur. Je l'ai toujours aimé plus que mes autres frères et sœurs, et tâché constamment de soutenir par de salutaires avis le ferme espoir que me donne son salut éternel. Par la divine charité qui règne en nos âmes, je vous supplie de l'accueillir favorablement et de lui rendre plus de services que vous ne m'en rendriez à moi-même, si j'étais près de vous. Faites aussi, de grâce, s'il est possible, qu'il demeure dans le couvent de votre résidence, où vous puissiez par vos exhortations et vos conseils le façonner à une vie chrétienne et sainte. C'est là tout mon désir. Si la chose ne se peut pas, je vous prie instamment de le recommander au R. P. Berthold, votre ami, et à tous les religieux du couvent où il sera envoyé, afin qu'ils aient soin de lui, l'instruisent charitablement, le reprennent avec douceur, comme son caractère le réclame, et s'appliquent à lui donner une formation parfaite. Parmi tous les Ordres religieux mes préférences ont toujours été pour celui des Frères-Prêcheurs ; aussi suis-je charmée que mon frère embrasse ce saint institut. Je ne crains qu'une chose : c'est que l'éloignement de son pays, l'espèce d'exil qui le contraindra d'habiter avec des étrangers, enfin la rigueur de la règle, ne le jettent dans l'ennui, ne le dégoûtent de la pratique

du bien, ne le forcent peut-être — ce qu'à Dieu ne plaise — de retourner en arrière. Cela me causerait un chagrin mortel. Ainsi faites tous vos efforts, mon Père, pour que les religieux le traitent avec égard et que mon frère ne se décourage pas... » Plus loin elle ajoute : « Au reste, pour ma consolation, veuillez me faire savoir incessamment où, comment et quand Sigwin aura été reçu dans votre Ordre et ce qui lui est arrivé en chemin. Enfin, le comble de mes désirs serait que vous pussiez l'amener ici avec l'habit de Frère-Prêcheur : rien au monde ne m'engagerait tant à passer dans vos régions pour y demeurer. »

Au reçu de la lettre, le P. Pierre s'entendit de nouveau avec le P. Berthold, et Sigwin prit l'habit de Convers, le 20 août de la même année 1282.

Christine fut près de deux ans sans l'apprendre : des lettres expédiées de Suède ne lui parvinrent point. Le démon exploita cette ignorance pour faire croire à la Bienheureuse que Sigwin n'avait pas été accepté. Le 20 novembre 1282, cet esprit mauvais lui était apparu sous les traits de ce frère chéri, vêtu en habits séculiers. Dans le mois d'octobre 1283, Satan se présenta de nouveau comme un voyageur arrivant de Suède et il dit à Christine : « Ne vous troublez pas, Madame, des nouvelles que je vous apporte de la part du P. Pierre de Gothland : votre frère Sigwin n'est plus ; voici les lettres qui vous apprennent sa mort. » Vers la Purification de l'an 1284, la servante de Dieu vit quatre démons entourant son pauvre Sigwin : « Voilà, lui dirent-ils, ce frère que vous avez aimé si tendrement, et pour qui vous avez prié avec tant de larmes. Hélas ! vos prières sont inutiles désormais. Il est en notre pouvoir : nous le conduisons aux supplices éternels. »

Ces différentes visions furent pleines d'amertume pour une sœur si aimante, mais elles n'allèrent pas jusqu'à lui enlever l'indépendance de son esprit. Christine fit avouer aux démons leur malice hypocrite, et elle leur défendit, au nom de la Passion du Rédempteur, d'inquiéter aucunement son frère Sigwin. « Nous nous sommes épuisés vainement, lui dirent les esprits de mensonge ; plus nous avons cherché à vous faire perdre le souvenir de ce frère pour qui vous priez sans cesse, plus vous vous empressez à procurer son bien spirituel. »

Pierre de Dacie, en faisant connaître dans son pays le nom et les vertus de la B. Christine, avait inspiré sans doute à bon nombre de pieuses personnes un vif désir de la voir ; aussi, après l'entrée de son frère dans l'Ordre de Saint-Dominique, reçut-elle des invitations pres-

santes de venir se fixer en Suède. Là existaient plusieurs maisons de béguines, et même un monastère de Sœurs Dominicaines. Elle trouverait donc le moyen de vivre tranquille et conformément aux aspirations de son âme.

Les lettres de Christine à Pierre accusent d'abord quelque hésitation. Sur le conseil du V. Père, elle réfléchit, consulta le Seigneur; la divine réponse fut qu'elle devait rester à Stommeln. En transmettant cette décision au serviteur de Dieu, elle suppliait que lui du moins vînt la voir et la consoler. Pierre de Dacie put se rendre à ses désirs. Appelé au Chapitre de Bordeaux, l'an 1287, à titre de compagnon de son Provincial, il en profita, au retour, pour donner quelques jours à sa fille spirituelle, dans le courant de juillet.

Au reste, ce furent vraisemblablement les dernières relations entre ces deux grandes âmes, Christine de Stommeln et Pierre de Dacie. A l'automne de 1288, une lettre du P. Gérard de Griffon annonçait à la Bienheureuse la mort de son ami, de son père dans le Seigneur, survenue au Carême précédent.

Quant à elle, par une disposition spéciale de la Providence, pour l'accroissement de ses mérites et l'édification de ses contemporains, il lui restait encore un quart de siècle à vivre; et, d'après un auteur anonyme de sa vie, ce quart de siècle, elle le passa non plus dans la lutte avec l'enfer, mais dans la paix et la jouissance anticipée de la possession de l'éternel Epoux. « Après la bataille de Woringen, dit l'historien, toute persécution diabolique cessa entièrement. »

Cette bataille, livrée entre Siffrid, évêque de Cologne, et Jean, duc de Brabant, se donna le 5 juin 1288. La Bienheureuse obtint par ses prières que le seigneur de Berghus échappât à la mort et même à la captivité; elle obtint aussi pour divers seigneurs du Luxembourg et plusieurs soldats tués dans le combat d'éviter les peines de l'enfer : elle endura pour l'expiation de leurs fautes de très grands tourments pendant un an et demi. Les démons furent les ministres de la justice divine cette fois encore : ce fut la dernière. Mais, si nous savons, sur le témoignage de l'auteur cité, qu'après cette période Christine n'eut plus de lutte à soutenir, nous ignorons aussi les faveurs extraordinaires dont elle fut honorée de Dieu. Pierre était mort, il n'eut pas de continuateur; ou, si le prêtre Jean poursuivit encore son œuvre de secrétaire et historiographe, ses écrits se sont perdus.

X. — « Enfin, dit l'auteur anonyme, l'épouse de Jésus-Christ, après

avoir glorieusement triomphé de la chair, du monde et du démon, passa de l'Eglise de la terre à celle du ciel, l'année Notre-Seigneur 1312 dans la nuit de saint Léonard, confesseur, le lundi 6 novembre, étant âgée de 70 ans. » Elle fut inhumée à Stommeln sans aucune distinction ; mais il plut au Seigneur de glorifier sa mémoire par de nombreux miracles.

Le seul qui ait été transmis à la postérité, probablement parce qu'il eut plus de retentissement, fut opéré en faveur de Thierry, comte de Clèves. Ce seigneur avait les membres paralysés et ne pouvait se servir ni des mains ni des pieds. Entendant parler de la B. Christine, dont le corps reposait à Stommeln, lieu de sa naissance, il se fit conduire à son sépulcre. Là, priant avec ferveur, il sentit soudain tous ses os craquer, comme si on les lui brisait violemment ; puis, se trouvant guéri, il monta à cheval, en présence de nombreux spectateurs, et s'en retourna plein de joie. Ce miracle le porta à fonder deux collégiales de chanoines séculiers, l'une à Stommeln, l'autre à Clèves. La première fut transférée, l'an 1342, avec le corps de la Bienheureuse, à Nideck, ou Nideggen, petite ville du duché de Juliers, ou Jülich. La translation du corps ne fut pas accompagnée de ce qu'on appelle, en style de procédure canonique, *l'élévation*. Aucun honneur ne fut rendu aux saints ossements : on les renferma dans une tombe ordinaire, à l'intérieur cependant de l'église collégiale. L'an 1583, le chapitre de Nideck fut à son tour transporté à Juliers, et le corps de Christine le suivit. Il s'y trouve encore, renfermé dans un beau mausolée, à l'entrée du chœur. On remarque deux châsses superposées, reliées entre elles par des colonnettes et un travail d'orfèvrerie. L'une des châsses contient les ossements, l'autre des habits de la Bienheureuse. Les côtés de la châsse supérieure sont ornés de quatre statues, dont deux représentent Christine, et les autres saint Jean l'Evangéliste et saint Martin.

La tête de la sainte est conservée à part et montrée avec grande révérence. Sur le crâne se voit comme une petite couronne verte, de la dimension d'un pouce. Elle croît et s'étend insensiblement du devant au derrière de la tête. Le P. Steinfunder, Jésuite, décrivait cette particularité au P. Papebroch, un des éditeurs des *Acta Sanctorum*, et lui assurait que, l'an 1685, ayant eu le bonheur de vénérer cette tête, il avait observé que la couronne touchait presque aux oreilles, et que, l'ayant revue en 1692, il l'avait trouvée plus étendue, et, en outre, parsemée de pointes rougeâtres en des endroits marqués comme par des piqûres d'épines.

Dans une Vie abrégée, ayant pour titre : « Le lis parmi les épines », et imprimée à Cologne l'an 1689, le docteur Pierre Lulle, curé de Juliers, mentionne cette couronne, et la regarde comme un symbole de la couronne immortelle dont l'Epoux céleste a ceint le front de son épouse, pour avoir constamment porté la croix ici-bas. A la fin de son ouvrage, parlant de faveurs miraculeuses attribuées à l'intervention de la B. Christine, l'auteur raconte que dame Elisabeth de Heisternans, femme du gouverneur de Juliers, privée depuis longtemps de l'usage de ses pieds, se fit porter au saint tombeau, présenta son offrande, et, à la suite d'une prière fervente, se sentit pleine de force et de santé. Elle regagna sa maison à pied, sans l'appui même d'un bâton. Cette dame fit sa déposition authentique en l'année 1658 ; elle vivait encore au temps où écrivait le docteur Lulle.

L'an 1692, le 5 août, le sous-gouverneur et les échevins de Juliers, à la requête de messire Geoffroy Weisweiler, Doyen du Chapitre, dressèrent acte public de deux autres miracles, dûment examinés, sur la déposition de témoins irrécusables. Le premier fut obtenu en faveur d'un enfant de trois ans, Melchior Stark, boiteux et estropié des mains. L'an 1690, le petit infirme fut voué à la B. Christine, et recouvra une entière guérison. Catherine Reinharts, âgée de 50 ans, fut l'objet du second miracle. Elle était si percluse de ses membres qu'elle ne pouvait faire un mouvement sans le secours d'autrui. Après plus de six mois, passés en cet état, elle recourut à l'intervention de la Bienheureuse, et promit d'offrir en son honneur une figurine de cire, ce qu'elle exécuta. Sa confiance ne fut pas vaine. Elle se trouva d'abord mieux, puis complètement guérie.

Dans le Martyrologe allemand, attribué au P. Canisius, il est fait mention de notre sainte, ainsi qu'il suit : « De plus, l'heureuse mémoire de Christine de Stommeln, qui repose à Nideck, au duché de Juliers. »

Le P. Théodore Rhay, dans un ouvrage intitulé « Personnes illustres de Juliers, Clèves, etc. », fait aussi l'éloge de Christine de Stommeln, et la présente comme une Bienheureuse.

Au surplus, quelque temps après la mort de la servante de Dieu, on supplia le Pape Jean XXII de vouloir bien l'insérer dans le catalogue des saintes Vierges officiellement reconnu pour l'Eglise universelle. Nous ignorons pourquoi la cause n'a pas été poursuivie.

Inutile de vouloir établir par des arguments multipliés l'affiliation

de la B. Christine au Tiers Ordre de Saint-Dominique. En douter serait pour le moins téméraire.

Qu'on se réfère d'abord à ce qui a été dit sur la pratique habituelle des béguines du XIII^e siècle, de rechercher la direction des Religieux mendiants et de se modeler sur leurs règles.

Qu'on se rappelle ensuite la préférence accusée par notre Bienheureuse pour l'institut des Frères-Prêcheurs, dans la lettre concernant son frère Sigwin : se fût-elle contentée d'un simple témoignage de paroles, quand elle-même pouvait si aisément devenir par le Tiers Ordre membre de la famille dominicaine ? Oublions-nous, en outre, l'invitation qui lui vint de Suède de se joindre aux Sœurs établies dans ce pays sous la règle de saint Dominique ?

Enfin, Pierre de Dacie, écrivant à sa « Sœur » Christine, lui annonce l'envoi d'une tunique qu'il a portée quelque temps, et Christine répond : « Merci de l'habit que vous m'avez envoyé : je ne le mets que les jours de fêtes, parce que j'ai dessein, s'il plaît à Dieu, de le faire servir le reste de ma vie. (1) »

Autant de preuves ou d'indices que la Bienheureuse était du Tiers Ordre de Saint-Dominique et qu'elle en portait l'habit. Pour conclusion, les Bollandistes, dont l'autorité a une valeur qui n'est contestée par personne, appellent la B. Christine : *Virgo devota Ordinis Prædicatorum* : PIEUSE VIERGE DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS.



LE MÊME JOUR

1288 — A Wisby, dans la Baltique, le V. Père PIERRE DE DACIE.

Après la vie de la B. Christine de Stommeln, il convient de réunir dans une sorte de galerie biographique les religieux qui se trouvèrent en rapport avec la servante de Dieu, et devinrent à titres divers ses confesseurs, ses fils spirituels, ses amis et admirateurs.

En tête nous placerons son historien, Pierre de Dacie, bien que l'ordre chronologique dût lui assigner un autre rang.

Ce V. Père, Suédois d'origine et natif de Wisby, dans l'île de Gothland, est habituellement désigné par le nom de la Province à laquelle il appartenait.

(1) *Acta* L. II, n. 57.

La Province de Dacie, érigée au Chapitre général de Paris en 1228, comprenait les trois royaumes de Danemark, Suède et Norwège. Elle posséda en moins d'un siècle quarante-trois couvents d'hommes et quatre monastères de femmes, et resta florissante jusqu'à l'introduction de la réforme luthérienne (1).

La patrie du P. Pierre présente elle-même de quoi intéresser le lecteur. L'île de Gothland, surnommée par un poète « l'œil de la Baltique » et grande comme la Corse environ, semblerait être, à raison de son climat tempéré et de sa végétation luxuriante, un coin de la Provence transporté dans les régions scandinaves. Wisby, sa capitale, jadis port de mer important, est actuellement une charmante ville de huit mille âmes, qui voit affluer chaque été des voyageurs nombreux. Au moyen âge, Wisby fut une des plus somptueuses cités du Nord. Ville à la fois de moines, de marchands et d'opulents bourgeois, elle compta, aux ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, une centaine d'églises ou monastères. Les Frères-Prêcheurs y possédèrent un couvent célèbre, dédié à saint Nicolas. Les bâtiments subsistent encore, notamment une belle église gothique à trois nefs, dont la toiture seule est effondrée (2).

Pierre de Dacie naquit entre 1235 et 1240. On sait peu de chose sur sa famille. Car, selon la remarque d'un de ses historiens (3) « c'est par lui-même, l'homme modeste, l'homme oublieux de soi-même, qu'on connaît la plupart des détails sur sa belle et intéressante vie ».

Voici donc ce qu'il nous apprend de ses premières années.

« Depuis l'époque la plus reculée de mon enfance, aussi loin en arrière que se portent mes pensées, je goûtai une jouissance profonde à entendre raconter la vie, les œuvres, les souffrances, la mort des Saints, celles surtout de Notre-Seigneur et de sa Mère bénie. Si ensuite je me rappelais les récits qui m'en avaient été faits, mon cœur éprouvait des consolations ineffables, à côté desquelles le monde et ses joies disparaissaient complètement. Je m'en ouvris à mes deux frères et leur dis mon désir de quitter le siècle pour mener la vie du cloître. En parlant ainsi, je sentais naître au fond de mon cœur des aspirations secrètes et désirais intérieurement que le Seigneur dans sa bonté me conduisit à quelqu'un de ses serviteurs, capable de m'enseigner d'une façon claire et sûre, non en paroles mais en actes, la vie des Saints. En d'autres termes, je souhaitais trouver une âme à laquelle je pusse m'attacher avec affection et tendresse, pour m'édifier de ses œuvres, m'échauffer à sa piété, m'instruire à ses enseignements. Bien des années se passèrent ainsi, plus de vingt ans, je crois. Dans sa miséricorde infinie et sans mérite de ma part, Dieu me fit connaître nombre de personnes, desquelles j'éprouvais

(1) Cf. *La Province de Dacie*, par la baronne de Wedel-Jarlsberg, Desclée, 1899.

(2) Voir sur Wisby et l'île de Gothland le *Tour du monde*, 1902, pages 109 et suiv.

(3) Wedel-Jarlsberg.

consolations et joies, mais non jusqu'à rassasier mes désirs et calmer les angoisses de mon cœur. Plus j'étudiais ces âmes, plus je sentais croître mes regrets de ne trouver en aucune ce que je cherchais. »

Ainsi s'exprime Pierre de Dacie.

Ses deux frères moururent jeunes. Pour lui, il entra de bonne heure au couvent dominicain de sa ville natale et fit son noviciat sous la conduite du V. Père Absalon. Après avoir parcouru le cycle ordinaire des études, il enseigna probablement, en quelque maison de sa Province, les arts ou même la théologie, et fut envoyé au *Studium* de Cologne, l'an 1266.

Nous avons dit, dans la vie de la B. Christine de Stommeln, comment Dieu, réalisant ses aspirations d'enfant, le mit en rapport intime avec cette sainte. Le souvenir du 22 décembre 1267 lui faisait écrire bien longtemps après : « O nuit fortunée ! source pour moi de clartés toujours lumineuses ! O aimable nuit, dans laquelle il me fut donné de goûter pour la première fois combien le Seigneur est doux ! C'est en cette nuit que j'ai commencé de connaître les merveilles de l'épouse de mon Dieu, et que j'ai compris cette parole de saint Jean-Chrysostome : *Il faut que le terrestre s'évanouisse devant la réalité divine ; que l'homme se taise quand Dieu fait entendre sa voix* (1).

Puis, faisant des applications mystiques aux dispositions de son âme, Pierre ajoutait : « Je vois s'accomplir dans la nuit des mystères qui offrent quelque analogie avec mes désirs. C'est la nuit que Judas quitta le Collège apostolique ; que la Vierge enfanta son fruit divin ; que le Christ ressuscité sortit de son tombeau. Plaise à Dieu que tout cela s'accomplisse en moi ! que Judas, le traître, sorte à jamais de mon cœur ; que mon âme pécheresse conçoive et enfante une pureté jusqu'ici inconnue ; que ma nature transformée prenne une vie nouvelle et que, ressuscité à la grâce, je ne meure jamais plus ! »

La vue de la croix dans la main de Christine et les diverses empreintes de la Passion qu'elle portait sur son corps et son visage touchaient plus encore le cœur du V. Père qu'elles n'atteignaient sa sensibilité. « Depuis l'instant où Dieu daigna me consoler par la vue de ces prodiges miraculeux, il m'était beaucoup plus ordinaire de méditer sur la Croix, et de penser à Celui qui a voulu y être attaché pour mon amour. Je n'avais rien vu, lu ou entendu nulle part qui m'eût si fort impressionné et eût gravé si profondément dans mon âme la Passion du Sauveur. L'aspect de ce visage meurtri de coups fit naître en mon cœur deux mouvements opposés : un amour tendre qui le dilatait, une douleur violente qui le resserrait ; dans le moment, soit tristesse, soit joie, j'aurais versé un torrent de larmes, si le respect dû aux personnes présentes ne m'eût retenu. »

(1) « Cessent humana cum divina tractantur, necesse est enim terrena succumbere cum cœlestia prædicantur. » — Serm. de Innoc.

Après trois années de séjour à l'Etude générale de Cologne, Pierre fut désigné par le Chapitre provincial de Dacie pour aller au grand collège de Saint-Jacques, afin de se perfectionner plus complètement dans la doctrine théologique et la méthode d'enseigner. Parti de Cologne le 15 avril 1269, avec son compatriote, le P. Maurice de Revel, il arrivait à Paris le vendredi avant la Pentecôte, 10 mai.

On sait que les Frères-Prêcheurs possédaient deux chaires de théologie dans l'Université de Paris : l'une, la *Schola interna*, spécialement réservée à l'instruction des jeunes religieux français ; l'autre, *Schola externa*, ouverte aux religieux étrangers. Chaque Province dominicaine avait le droit d'y envoyer trois de ses sujets, choisis parmi les plus aptes aux études. C'étaient, d'ordinaire, de jeunes professeurs ayant déjà enseigné, et destinés à être plus tard mis à la tête des maisons d'études dans leurs Provinces respectives.

Dans les jours mêmes où le P. Pierre entrait au couvent de Saint-Jacques, on y célébrait le Chapitre général. Parmi les illustrations de l'Ordre réunies pour cette solennité, se trouvait saint Thomas d'Aquin, lequel fut institué pour cette année et la suivante Régent du *Studium* et Lecteur pour la *Schola externa*. Sous la direction d'un tel maître, on peut conjecturer, d'après les aptitudes de notre jeune Suédois, quels furent ses progrès dans les sciences sacrées. Une de ses premières lettres à Christine contient cette description ravissante de la vie au couvent de Saint-Jacques. « Sachez, ma bien chère Sœur, que j'ai trouvé ici une société de novices remplis de dévotion, d'étudiants fort lettrés, de religieux exemplaires, gouvernés par des supérieurs pleins de bonté. C'est parmi ces serviteurs de Dieu, qui resplendent comme autant de perles brillantes, que je me trouve, moi, le dernier des hommes, moi, le rebut du peuple de Dieu. »

Or, cette année-là, remarque Echard, résidaient à Paris, sans parler du Docteur angélique, le B. Pierre de Tarentaise, qui ne tarda pas à devenir archevêque de Lyon, puis Pape sous le nom d'Innocent V ; le B. Jean de Verceil, plus tard Maître Général, le célèbre Nicolas de Gorran exerçant la charge de Prieur (1). On reçut à Paris jusqu'à soixante-dix novices, au témoignage du B. Humbert de Romans.

Nous avons dit un mot déjà de cet échange de lettres saintement affectueuses qui se renouvelait entre Pierre et Christine, chaque fois qu'un religieux allait de Paris à Cologne ou de Cologne à Paris. Les Bollandistes en ont conservé le texte, et l'on ne peut rien lire de plus édifiant.

« Pierre rappelle, non sans tristesse, le souvenir de ces beaux jours où tous deux marchaient d'un pas égal dans la maison de Dieu, au milieu des effusions de sa divine tendresse. Maintenant, il souffre de la privation de ces

(1) Le P. Raysson prétend, au contraire, que le Prieur d'alors était Guy de Sully.

consolations célestes. Il comprend mieux les larmes qu'il vit couler des yeux de la Bienheureuse, le jour de leur douloureuse séparation, et il les présente au Seigneur, afin que sa main divine daigne les sécher. Pour lui, dans les visites et les entretiens qu'il a eus avec elle, son intention n'a jamais été de tenir une place dans le cœur de Christine au préjudice de Jésus, l'éternel amour ; mais, au contraire, de tourner de plus en plus le cœur de l'épouse vers celui de son Epoux divin : c'est là encore l'unique objet de ses désirs. Christine est toute pénétrée et comme enivrée de joie céleste. Cette joie éclate au dehors : lui-même, malgré son indignité, a eu part en maintes circonstances, à cette joie débordante. Christine est donc, en Dieu et après Dieu, le commencement et la fin de sa joie, et, en quelque sorte, la principale cause de l'effusion de l'esprit de Dieu en lui. » Et, s'élevant aux plus sublimes hauteurs de la contemplation mystique, le pieux religieux « salue avec un saint transport l'admirable rencontre, l'agréable entrevue, le baiser sacré de Jésus et de Christine : il s'en réjouit, comme l'ami de l'Epoux s'associe aux noces spirituelles, gage des noces éternelles qui se consommeront dans les cieux. »

« Dieu a mis en Christine des marques visibles de sa présence en elle. Les stigmates sacrés, conformes à l'original divin, sont pour elle, en quelque sorte, la robe nuptiale qui la fera recevoir au festin céleste. Pierre n'a pas l'honneur de porter cette robe ; mais il aspire à mériter, par la foi et l'amour, d'être admis dans la salle du divin mariage : il l'espère même, car le Seigneur lui en a déjà donné des arrhes dans autrui. Il exhorte Christine à faire en sorte que sa vie soit pour elle un accroissement continu de mérites, un sujet de consolation pour ses amis, un modèle de vertu pour tout le monde, un spectacle agréable aux Anges, une louange incessante à la Majesté divine ; que sa mort, enfin, devienne le triomphe complet sur ses ennemis et l'heureux passage à l'éternité (1). »

Ailleurs, répondant aux confidences de sa fille spirituelle sur les joies et les tristesses que lui cause tour à tour la présence ou l'absence du Bien-Aimé de son cœur, Pierre s'élève à des considérations d'une haute envolée sur la bonté, la douceur, les délicieuses prévenances de cet Epoux sacré. Puis, il arrive à la soustraction des consolations sensibles, ce qui constitue son absence, si pénible aux âmes, ses épouses chéries. Il revient ensuite sur le jour radieux, ensoleillé, qui ramène le retour du Bien-Aimé, et il fait de toutes ces choses l'application à Christine, en la félicitant d'être la favorisée du Seigneur. « S'il m'était donné, ajoute-t-il, d'être témoin de ces merveilles, quels seraient, pensez-vous, les sentiments de mon cœur ? Me montrerais-je fâché, jaloux, que ma sœur m'ait enlevé mon époux, mon ami, l'unique objet de mes désirs ? Non, car je suis pauvre, je le reconnais ; je n'ai point cette pureté, cette charité, cette ferveur, ce don de contemplation et d'orai-

(1) *Acta B. Christ. Stumb. passim.*

son, nécessaire pour prétendre à ce mariage tout céleste et pour être ce parterre odoriférant où le Bien-Aimé se plaît à descendre et se promène avec délices. Ma sœur, au contraire, possède des biens sans nombre : elle est belle de charité, aimable de pureté, riche de bonnes œuvres, digne, enfin, de ce haut rang par la conformité de ses mœurs avec celles de son Epoux. Que ferai-je donc ? Je m'efforcerai d'écarter tout ce qui en moi serait de nature à rebuter et déplaire. Je gagnerai l'amitié de ma sœur par mes soins empressés, je me dévouerai au service de son Epoux, afin que la chaste épouse me fasse part de ses joies surabondantes, de ses intimes secrets, et qu'ainsi l'Epoux, gagné par les qualités de son épouse, vienne à moi plus familièrement et plus volontiers (1) ».

Dans toutes ces lettres, et les autres que nous laissons dans l'ombre, on voit un saint empressement à rendre à la servante de Dieu les bons offices qu'inspire une charité véritablement chrétienne et sacerdotale. On trouve aussi, de la part du V. Père, un grand désir de goûter Dieu, de progresser dans la perfection de son état, en un mot de devenir un saint. On aperçoit enfin l'humilité profonde, l'ardente charité, la prudence consommée dont Dieu avait favorisé son serviteur, lequel cherchait en tout la gloire et les intérêts du Maître éternel.

Pierre de Dacie resta quinze mois à l'Etude de Saint-Jacques et fut rappelé dans sa Province. Il quitta Paris le 27 juillet 1270, et se trouva le 13 août à Stommeln.

Nous avons vu que le P. Nicolas, compatriote du P. Pierre, tomba malade à Cologne, et le départ pour la Suède fut retardé de six semaines. Nous nous rappelons aussi les adieux de la B. Christine à son père spirituel et les diverses particularités de leurs dernières entrevues.

Partis de Stommeln le 30 septembre, nos deux voyageurs arrivèrent le 8 novembre à Minden, ville hanséatique de Westphalie, et reçurent bon accueil du P. Herman, Provincial, ami de Pierre, près duquel ils firent une halte de trois jours. Le 6 décembre, ils abordèrent à Halmstadt, en Danemark : une lettre écrite le 22 janvier l'apprend à Christine. Pierre est en bonne santé, mais un peu découragé, en songeant aux difficultés de la route. « Il me reste jusqu'au but de mon voyage un chemin aussi long que celui de Cologne à Paris : c'est un parcours de 80 lieues, à travers des montagnes, des forêts et des déserts. Depuis bien des années, le froid n'a pas été si intense dans le Nord que cet hiver : je n'ai pourtant pas porté ma pelisse avant l'Epiphanie, jour où elle m'est arrivée de mon couvent. » Mais toutes ces souffrances sont peu de chose en comparaison de la tristesse qui a envahi l'âme du pauvre voyageur : aussi se recommande-t-il très instamment aux prières de Christine et à celles des amis qu'il a laissés à Stommeln.

(1) *Ibidem*.

Reprenant leur marche, les religieux suédois atteignirent Skeningen, le vendredi 7 février 1271. Dans cette ville se trouvait le principal collège de la Province de Dacie. Bernard Gui met ce couvent au second rang de ceux que nous avons alors en Suède. Suivant l'usage établi pour ceux qui revenaient du *Studium* de Paris, Pierre y fut institué premier Lecteur, ou professeur, et ouvrit son cours le mercredi 25 février. En 1272, il prit part au Chapitre provincial d'Aarhusen, ville épiscopale du Juthland, et de là écrivit à la B. Christine. Dans une autre lettre, de 1274 ou 1275, il lui dit qu'il a été envoyé « pour ses péchés » à un couvent éloigné et qu'il erre en exil pour la cause du Seigneur. « Ne vous étonnez pas de mon silence, ma bien chère Sœur ; car je ne trouve guère de messagers : j'habite au fond de la contrée, et il ne part d'ici aucun marchand, rarement quelque voyageur. »

Toutefois on ne le laissa pas longtemps dans cette solitude. Vers 1277, Pierre fut rendu au couvent de Skeningen, en qualité de Lecteur. Lui-même prend ce titre en tête d'une lettre à Christine, — octobre 1277 — et le reçoit pareillement du P. Laurent Swæus, qui lui écrivait de Cologne, le 22 juillet 1278. A l'année 1279 se place le voyage en compagnie du P. Folquin, et que nous avons raconté dans la vie de la Bienheureuse. Le séjour à Cologne fut seulement de quelques semaines, et les deux religieux se remirent en route pour la Suède, le 25 octobre, en passant par Stommeln.

Après diverses haltes à Soest, Minden et autres villes, ils arrivèrent à Lübeck le 24 novembre et à Kalmar, petite ville du Smaland, le 14 décembre. De ces deux derniers endroits, Pierre écrivit à Christine, ainsi qu'au prêtre Jean, le maître d'école, qu'il remercie particulièrement de ses bontés pour lui, quoique inconnu. Il le félicite d'avoir été constitué par Dieu : familier, secrétaire et chapelain de son épouse Christine, et à ces titres d'être devenu le gardien du tabernacle du Seigneur, le témoin des merveilles opérées par le Christ dans l'âme de l'illustre vierge. « Mettez vos soins, ajoute-t-il, à ce qu'aucune parole ou action de l'époux ou de l'épouse n'échappe à votre connaissance. Viendra un temps où l'on voudra savoir de vous toutes ces choses : c'est pourquoi écrivez-les, car la mémoire de l'homme est naturellement fugitive ; informez-moi surtout bien exactement de ce qui s'est passé depuis mon départ, au sujet de ma chère Sœur Christine. »

La rigoureuse saison rendant tout voyage périlleux, Pierre demeura l'hiver au couvent de Kalmar, et, le printemps venu, partit pour le Gothland. Durant plusieurs mois, il erra en Suède de couvent en couvent, sans fonctions bien définies et comme incertain de son sort. Le 10 août, il se trouvait pour l'ouverture du Chapitre provincial, à Assonia, ou Assens, en Fionie (1). Les Actes du Chapitre le renvoient à sa terre natale et l'instituent Lecteur de Wisby. Il se rendit à son poste et reçut presque en arrivant une lettre

(1) Ahusen forte idem ac Assonia vel Assens Fioniaë. Echard, I, 409.

de Christine, en date du 24 mai 1280. Le secrétaire de la Bienheureuse débute ainsi : « On a raison de manifester les secrets divins à ceux qui, non seulement les conservent pieusement dans leurs cœurs, mais encore s'efforcent de les transmettre à la postérité pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. » Il raconte ensuite une vision de Christine concernant le P. Pierre. Une nuit, étant en extase, elle vit le fervent religieux ayant à l'un de ses doigts un anneau brillant comme l'or, avec un diamant portant cette inscription : *Jesus Christus est vestri amborum fides æterna* : « Jésus-Christ est le gage éternel de votre mutuelle affection. »

Pierre répondit le 28 août : il parle des bienfaits de Dieu envers son épouse de Stommeln et aussi de la nouvelle position qu'il occupe à Wisby.

L'an 1281, le V. Père assiste au Chapitre de sa Province à Skeningen, et règle avec le Provincial Olivier l'entrée de Sigwin, frère de la Bienheureuse, conformément aux désirs qu'elle lui exprimait dans une lettre arrivée pendant le Chapitre.

Vers la fin de 1283, Fr. Pierre fut élu Prieur de Wisby. Des qualités que nous lui connaissons, l'on peut inférer qu'il gouverna sa communauté avec piété, prudence, zèle pour la vie régulière, amour de la paix.

L'année suivante, se trouvant, comme Prieur, au Chapitre provincial, il adresse une lettre à la B. Christine, et la prie de lui écrire soit par le Définitéur qui doit aller au Chapitre général de Bologne, en 1285, soit par le compagnon de ce Définitéur, Fr. Nicolas, ancien étudiant de Cologne. Il lui envoya une nouvelle lettre par ce religieux même, et lui dit vers la fin : « Je ne sais si nous nous reverrons dans ce monde, car je suis tourmenté de fièvres violentes. Je désespère pareillement de vous voir chez nous, à cause d'une terrible guerre qui s'est allumée entre notre île et le continent. Adieu ! que la grâce divine vous console : encore adieu, et pour l'éternité ! » (1).

Cependant le P. Pierre, désigné comme *socius* du Provincial de Dacie au Chapitre de Bordeaux, quitta Wisby l'an 1287, pour venir en France. Au retour de l'assemblée capitulaire, étant à Louvain, il écrivit le 1^{er} juillet à la B. Christine pour lui annoncer son arrivée prochaine. Il souffre des douleurs aiguës dans tout le corps, mais un amour opiniâtre sait tout endurer : *AMOR improbus omnia vincit*. Quoique boitant du pied gauche, il espère arriver à Stommeln la semaine suivante. On peut supposer que le projet s'exécuta parce que Stommeln était le chemin pour retourner en Suède ; mais la visite dut être courte. Pierre était tenu d'accompagner son Provincial, et celui-ci devait sans tarder gagner son territoire pour la célébration du Chapitre de

(1) Echard place cette lettre à l'année 1285 ; la baronne de Wedel, dont l'ouvrage, tout récent, s'appuie sur des documents en partie inédits, puisés dans les archives généralices et les bibliothèques de Suède, donne cette lettre comme la dernière de toutes, la lettre d'adieu, écrite en 1287 ou 1288.

la Province, où, suivant l'usage d'alors, il appartenait au *Socius* de porter et de publier les actes du Chapitre général.

Depuis la rentrée du P. Pierre en Gothland, on perd absolument sa trace : on ignore même exactement l'année de sa mort. Une lettre écrite à Christine par le P. Folquin, le 9 septembre 1288 ou 1289, contient ce qui suit : « Je vous fais savoir avec douleur et larmes que notre vénéré Père, Fr. Pierre, de son vivant Prieur et Lecteur de notre couvent de Wisby, a émigré vers le Seigneur au Carême dernier. Je le recommande à vos saintes prières et à celles des Sœurs qui le connaissaient, tant à Cologne qu'à Stommeln. »

L'ouvrage qui a immortalisé le nom de Pierre de Dacie fut publié par ses survivants sous un titre où l'éloge de l'auteur est associé à celui de l'héroïne du livre.

« Actes de l'admirable Christine de Cologne ou Stommeln, écrits par Fr. Pierre de Dacie, des Frères-Prêcheurs, qui fut homme de très grande science et autorité, lecteur émérite parmi les lecteurs dominicains, donné par Dieu à la vierge Christine pour être son ami, soutien, directeur, ainsi que son consolateur spécial et spirituel. » (1)

Le manuscrit, sur parchemin in-folio de 294 pages, est conservé dans les archives de l'église collégiale de Juliers, ou Jülich, dans la Prusse rhénane, où repose le corps de la Bienheureuse.

Il prend la vie de Christine à la vingt-cinquième année de son âge, et la laisse à la quarante-cinquième, octobre 1287. Grand nombre de lettres, soit de Pierre, soit de Christine et autres personnes, ont été insérées dans le texte. Les Bollandistes ont publié le tout dans le tome IV de juin, avec des notes d'éditeurs. A la suite du travail du P. Pierre, ils ont mis également une Vie abrégée, que le P. Papebroch suppose avoir été écrite par un Dominicain, peu après la mort de la Bienheureuse, et en vue de préparer la cause de sa canonisation. Elle fut procurée aux éditeurs des *Acta Sanctorum* par un chanoine régulier de Rougeval, près Bruxelles, et tirée des archives de cette collégiale. Cette Vie fait connaître avec certains détails l'enfance et la jeunesse de Christine, mais ajoute très peu à la lacune laissée par la mort de Pierre. Pierre de Dacie composa aussi sur les vertus de Christine une sorte de panégyrique en quarante-trois hexamètres, commençant par ce vers : *Cujus amoris virtutum colligo flores*. Il l'envoya de Skeningen au prêtre Jean, lui recommandant de l'expliquer à la Bienheureuse, de façon qu'elle ne comprît pas qu'il s'agissait d'elle. En effet, la vierge de Stommeln se reconnut si peu dans ce tableau, qu'écrivant à Pierre pour le remercier de son envoi, elle se plaignit qu'il ne lui ait jamais parlé précédemment de la grande servante de

(1) *Acta Christinæ mirabilis Coloniensis seu Stumbelensis, quæ scripsit Fr. Petrus de Dacia O. P. qui fuit maximæ scientiæ et auctoritatis, et lector præcipuus inter Lectores Prædicatorum, qui dictæ puellæ Christinæ fuit divinitus datus in amicitiam, tutorem et curatorem, necnon consolatorem specialem et spiritualem.*

Dieu dont il s'agit. Pierre avait pris soin, en outre, de paraphraser chaque mot de son petit poème. On trouve l'explication des dix premiers vers dans les Bollandistes, à la suite de la pièce elle-même.

Dans un ouvrage moderne sur la littérature suédoise, Schüch, savant professeur, juge comme il suit l'auteur des *Actes de la B^{se} Christine de Stommeln* : « Pierre de Dacie est le plus agréable représentant de la littérature religieuse du moyen âge. Il est moins pourvu de génie et d'imagination que Brigitte; mais il ne fait jamais de tentatives pour se mettre en relief. Il est sans aucune prétention ni ambition, et tâche toujours de laisser sa propre personnalité dans l'ombre. Le dévouement qui s'efface a aussi ses héros, et Pierre de Dacie occupe une place de choix dans leurs rangs. »

Restons sur cet éloge.

(*Acta B^{ae} Christinæ*, *passim*. — Echard, I, 407. — B^{ne} de Wedel-Jarlsberg.)

1269 — A Cologne, le V. Père WALTER, religieux d'un grand mérite, fort adonné à la direction des âmes. La B^{se} Christine de Stommeln le prit pour confesseur et en reçut de grands secours spirituels. C'était, dit Pierre de Dacie, un homme très pieux, vénérable, estimé pareillement des séculiers et des religieux, exceptionnellement favorisé des dons de la grâce, et même de ceux de la nature; car il était beau de visage, et dans sa vieillesse portait une large couronne de cheveux blancs. C'est lui qui fut l'introducteur du P. Pierre auprès de Christine. Le soir du 20 décembre 1269, avant d'aller prendre son repos, il pria son compagnon de ne pas omettre de l'éveiller à minuit, pour la récitation des Matines de la sainte Vierge et de celles de l'apôtre saint Thomas. D'où l'on infère deux choses : premièrement la coutume, au premier siècle de l'Ordre, de réciter Matines à minuit précis, même en dehors du couvent. Thomas de Cantimpré l'assure, lui aussi (1); secondement, la pratique de dire le Petit Office de la Vierge, même les jours de fêtes, ou tout au moins la dévotion de certains religieux, pour payer ce tribut d'hommage à l'auguste Mère de Dieu, alors même qu'il n'était pas prescrit par la liturgie dominicaine. Le P. Walter mourut vers 1269. Dans un entretien avec Pierre de Dacie, l'an 1270, la B^{se} Christine l'appelle religieux d'heureuse mémoire — *Bonæ memoriæ* — ce qui implique qu'il était mort depuis peu. — (*Acta B. Christ. Stumbel*. L. I, n^{os} 16 à 21.)

1275 — En Allemagne, le V. Père HIDDÉS, homme de grande maturité et de profonde science, qui atteignit pour ainsi dire le sommet des vertus religieuses, et fut neuf ans Provincial d'Allemagne. Il était le confesseur et le conseiller ordinaire de l'Abbesse de Sainte-Cécile, laquelle, nous l'avons dit dans la vie de la B^{se} Christine, se montrait une mère pour nos religieux.

(1) *De Apib.*, P. II, c. 39 et 57.

Elle les logeait parfois à sa villa de Stommeln. L'an 1269, ayant appris le passage des P. Hermann de Havelbrecht, Prieur de Cologne, Arnold des Saints, Prieur de Strasbourg, et de plusieurs autres religieux se rendant au Chapitre général, elle vint pour leur donner l'hospitalité. « Nous nous trouvions, dit Pierre de Dacie, treize Frères réunis dans sa maison, et nous fûmes parfaitement traités. » Le P. Hiddes mourut vers 1275. — (*Acta*, l. 11, n. 42.)

1275 — En Allemagne, le V. Père HERMANN DE HAVELBRECHT, remarquable par son affabilité et sa douceur. Longtemps *Socius* du B. Jean le Teutonique, Maître général de l'Ordre, il avait visité avec lui les dix Provinces dominicaines, et se plaisait, dans sa vieillesse, à rappeler ce souvenir. Lui-même, à deux reprises, avait été Provincial d'Allemagne.

Hermann de Havelbrecht gouvernait comme Prieur le couvent de Cologne, lorsqu'en 1268, pendant l'Avent, les PP. Pierre et Aldobrandino lui demandèrent la permission d'aller à Stommeln. « Volontiers, mes fils, répondit-il ; j'ai entendu dire des choses si admirables sur la vierge Christine que moi-même, si j'en avais le loisir, je vous accompagnerais. Vous êtes jeunes et de pays lointains : allez donc contempler ces merveilles, et devenus vieux, vous les raconterez à vos compatriotes pour les édifier. Il est, en effet, une curiosité louable et sainte, et telle est la vôtre ; elle a pour objet les œuvres de Dieu, et tend à l'utilité du prochain et au progrès des âmes. » Ainsi pensait le supérieur expérimenté. L'année suivante, se rendant au Chapitre général, qui devait se tenir à Paris aux fêtes de la Pentecôte, il voulut passer par Stommeln, et, après avoir examiné la Bienheureuse, il dit à ses compagnons : « Ce n'est pas le visage d'une personne qui converse encore avec les habitants de la terre, il se dégage de son front quelque chose de céleste qui rayonne autour d'elle. » Il mourut, pense-t-on, vers 1275. — (*Acta*, l. I, n. 58. 82.)

1280 — Dans la même Province d'Allemagne, le V. Père ARNOLD DES SAINTS, qui fut Prieur du couvent de Strasbourg, et Définitéur pour sa Province, au Chapitre général de Paris, l'an 1269. Ces fonctions importantes prouvent son mérite. Lors de la visite qu'il fit à Stommeln, le lundi de *Quasimodo*, le P. Pierre chantant la messe votive de la Sainte Vierge au temps pascal, Arnold des Saints prêcha sur l'Evangile *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus*. En l'entendant, la B^{se} Christine tomba dans une extase qui dura jusqu'à l'heure des Vêpres. Ce spectacle toucha vivement le prédicateur et le pénétra des sentiments d'une tendre dévotion. — (*Acta*, l. I, n. 82.)

1282 — Dans la Province de Dacie, le V. Père JEAN, homme de grand mérite. Il fut élu Définitéur pour sa Province au Chapitre général de Florence,

tenu l'an 1281, et passa par Stommeln pour saluer Christine de la part du P. Pierre. La Bienheureuse lui procura la tête d'un corps saint de Cologne. Nous apprenons cette particularité d'une lettre du P. Swœus, lequel recommande aux prières de Christine l'âme du P. Jean, décédé quelques mois après son retour de Florence, vers le commencement de 1282. — (*Acta*, l. II, n. 60.)

1284 — Au couvent de Cologne, le V. Père GÉRARD DE GRIFFON, un des confesseurs de la B^{se} Christine. Il était Maître des étudiants au Collège de Cologne et brillait parmi ses Frères par son érudition, l'intégrité de ses mœurs et sa piété. Les merveilles qu'il voyait dans la vierge de Stommeln allumaient en son cœur un incendie d'amour pour Dieu. Un jour de l'année 1268, il se rendit à Stommeln, en compagnie de Pierre de Dacie. Tous deux s'entretenaient saintement pendant le chemin et louaient ensemble le Seigneur, admirable dans ses saints. Comme ils marchaient le long d'un marais, le coassement d'une légion de grenouilles les troubla au point qu'ils ne pouvaient plus s'entendre. Gérard de Griffon, levant le bras, traça le signe de la croix, en disant à la gent paludéenne : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je vous ordonne de faire silence. — Dieu m'en est témoin, écrit le narrateur, à peine eut-il parlé que toutes les grenouilles se turent, et bien que nous eussions encore un trajet considérable à faire le long du marais, elles ne nous importunèrent plus. »

Le 23 décembre de la même année, quelque temps après que le démon eut jeté du fumier sur la B^{se} Christine, Fr. Gérard, entrant dans la chambre de la servante de Dieu, s'écria par plaisanterie : « Monsieur le démon, ne me salissez pas, car je suis votre ami. — Si vous êtes l'ami du diable, répondit Pierre de Dacie, moi je suis son ennemi et le vôtre. » Tout le monde de rire, non sans souhaiter intérieurement que maître Satan fit à son ami quelque présent de sa façon. La chose ne manqua pas. Le P. Gérard se chauffait devant un poêle, après souper, quand il se sentit couvert d'une matière infecte. Son visage, son scapulaire en étaient inondés. Ce n'était que le prélude d'autres vexations de même genre que le démon réitéra la nuit et la matinée du lendemain sur Christine et quelques personnes présentes. Ce que voyant, Gérard de Griffon, ainsi que Pierre de Dacie, pensa qu'il valait mieux sacrifier la célébration de la messe que de laisser la Bienheureuse seule aux prises avec l'esprit immonde. Il se contenta de réciter la messe votive de la Vierge, commençant en Avent par les mots *Rorate cæli*. Il était assez habituel à nos *pèrègrinants*, remarque Echard, de réciter ce qu'ils appelaient une *messe sèche*. A la fin de l'Evangile *Missus est*, le démon redoubla ses sévices. Cependant le curé de Stommeln vint relever les deux Pères, ce qui leur permit, vers midi, d'aller offrir le saint sacrifice. A leur retour, l'un et l'autre apprirent la victoire que la Bienheureuse avait remportée sur son adversaire et en glori-

fièrent le Seigneur avec des larmes de dévotion. Le P. Gérard rendit plusieurs services importants à la servante de Dieu; aussi, dans une lettre de septembre 1269 à Pierre de Dacie, alors au collège de Saint-Jacques, l'épouse du Christ lui recommande-t-elle de prier pour le P. Gérard, dangereusement malade. Cependant, il ne mourut pas de cette maladie. Le 5 mars 1270, tandis qu'il prêchait à Stommeln sur la Passion, en présence de la Bienheureuse, celle-ci reçut les stigmates et l'impression de la couronne d'épines. L'année suivante, Gérard était élu Prieur de Coblentz. Dans les circonstances pénibles où Christine se trouvait alors, elle regarda le départ du V. Père comme le « comble de ses maux ». L'an 1279, nous retrouvons le P. Gérard Sous-Prieur à Cologne et se congratulant avec Pierre de Dacie, son ami, de la sainteté toujours croissante de la B^{se} Christine. On peut placer sa mort vers l'année 1284, parce que, à partir de cette époque, son nom cesse de se trouver dans la nomenclature des amis, que Pierre était fidèle à saluer, toutes les fois qu'il écrivait à la servante de Dieu. — (*Acta*, I. I, n^{os} 24, 32 à 44; I. II, 46, 47, 63; I. III, 8.).

1285 — Au même couvent de Cologne, le V. Père JEAN DE MUSSINDORP, autre confesseur de la B^{se} Christine. Il était chez l'illustre vierge quand, pendant l'Avent 1268, le démon la tourmenta si cruellement. Le 23 décembre, laissant le soin de la Bienheureuse aux PP. Pierre et Gérard, lui et son compagnon allèrent à l'église paroissiale pour dire la messe et confesser. Cela fait, ils se hâtèrent de retourner au logis de la sainte fille et trouvèrent en chemin les deux autres Pères que le curé envoyait célébrer les saints mystères. Jean leur demanda : « Comment vont les choses ? — Les vexations du démon continuent toujours, répondirent les Pères. — Eh bien ! répliqua Jean de Mussindorp avec feu, allons au combat. » A ces mots, il courut vers la maison, comme saintement enivré de dévotion et plein d'une confiance divine. Il entendit les horribles blasphèmes proférés par le diable et assista au triomphe de Christine qui contraignit l'esprit infernal à faire publiquement l'aveu de ses mensonges et de sa faiblesse.

L'année suivante, 1269, Jean de Mussindorp vint à Stommeln pour aider le curé à préparer les fidèles à la communion pascale. Il y demeura du Jeudi saint au lendemain de *Quasimodo*. Ce furent pour lui des jours d'allégresse dans le Seigneur, car il fut témoin de divers prodiges, notamment le matin du Vendredi saint, où Christine reçut aux mains et aux pieds l'impression des stigmates et où jaillirent de son front trois ruisseaux de sang. « A cette vue, raconte Pierre, nous ne pûmes retenir nos larmes, nous cherchions un lieu propice pour pleurer, tant nous étions pénétrés de compassion pour Jésus-Christ souffrant, dont Christine offrait à nos yeux des marques si expressives. »

Jean de Mussindorp fut du nombre des personnes que l'esprit malin blessa

grièvement à la main, un jour de l'Avent 1269, et peut-être aussi 1270. Voulant traverser le bien qu'opérait le saint religieux dans l'âme de sa pénitente, Satan s'avisa également de prendre ses traits un jour que Christine devait se confesser : nous avons raconté cet épisode dans la vie de la Bienheureuse. Jean de Mussindorp mourut vers 1285. — (*Acta*, l. I. n. 75; l. II, nos 59, 60; l. III, n. 8.)

1290 — En Suède, le V. Père BERTHOLD. De 1281 à 1284, il gouverna saintement, à titre de Prieur, le couvent d'Eckholm, dans l'île du lac Møeler. Pierre de Dacie lui ayant parlé de la triste situation pécuniaire de Christine à cette époque, le V. Père envoya à la Bienheureuse douze sols sterling, équivalant à six florins de Flandre, somme assez considérable, paraît-il, pour ce temps-là. De plus, pour délivrer la servante de Dieu de toute inquiétude extérieure, Berthold conçut le projet de l'attirer en Suède avec son frère Sigwin. Pierre de Dacie fut chargé d'en faire l'ouverture à sa fille spirituelle. « Mon intime ami, le P. Berthold, qui vous porte un sincère attachement, souhaite de tout cœur que vous veniez en Suède, avec votre frère. Il vous fournira, à l'un et à l'autre, toutes les choses nécessaires à la vie, car il a beaucoup d'autorité et de pouvoir. » Le vénérable Prieur écrivit lui-même à Christine. Il lui marque d'abord que le P. Pierre l'a instruit des merveilles opérées par Dieu en elle et des vexations dont le démon l'accable. Il lui déclare son intention de recevoir Sigwin et ajoute : « Je souhaite et même je vous demande en grâce que vous veniez avec votre frère. J'ai déjà un fonds suffisant pour votre subsistance dans un monastère de religieuses dominicaines, au royaume de Suède. Là, Dieu aidant, vous servirez le Seigneur le reste de vos jours dans une grande paix, intérieure et extérieure, soit en gardant l'habit que vous portez, soit en prenant celui de nos religieuses. Faites-moi savoir par le P. Maurice votre dernière résolution. » Nous savons que la Bienheureuse demeura dans son pays. Le P. Berthold mourut vers 1290. — (*Acta*, L. III, n. 64).

1295 — En Suède, le V. Père NICOLAS, condisciple de Pierre de Dacie, aux Etudes de Cologne et de Paris. Il fut rappelé dans sa patrie, en même temps que lui, à l'été de 1270, et fut retenu sept semaines à Cologne par de grosses fièvres, ainsi que nous l'avons vu. Avant de prendre congé de la B. Christine, le 30 septembre, il lui laissa, en gage d'amitié dans le Seigneur, son *Paténôtre* qu'il avait porté sur lui quatre ans. « Par ce *Pater-noster*, remarque Echard, on ne peut entendre autre chose que ce que nous appelons aujourd'hui Couronne ou Rosaire. Voilà donc une preuve qu'au XIII^e siècle, nos religieux avaient coutume de porter ces couronnes ou séries de grains enfilés en un nombre déterminé et retenus à la ceinture ». (1)

(1) *Script. O. P. I.* p. 411.

De retour en Suède, Nicolas de Dacie s'appliqua à l'enseignement et remplit plusieurs emplois. En 1285, il se trouva à Bologne, au Chapitre d'élection de Munio de Zamora, comme compagnon du Définiteur de sa Province. Il mourut vers 1295. — (*Acta*, l. V. c. 5.)

1300. — En Suède, le V. Père CHARLES, signalé dans les Actes pour sa piété et son amour des saintes Lettres. Plus âgé que Pierre de quelques années, il fut envoyé par sa Province au Collège de Saint-Jacques. En regagnant sa patrie, il passa par Cologne. Pierre, son compatriote, lui montra les deux horribles clous que le démon avait enfoncés dans les jambes de la B^e Christine. Le P. Charles en demanda un avec tant d'instances que Pierre le lui donna, et il le garda comme une relique.

Du consentement du Prieur, il se rendit à Stommeln, le 24 mars 1268, en compagnie du P. Pierre. Tous deux logèrent chez le curé, lequel invita Christine à venir dîner avec eux. Après le repas, Pierre expliquant l'excellence des Séraphins, la Bienheureuse entra en extase, et pendant ce temps nos deux Pères virent dans sa main gauche la croix merveilleuse dont nous avons fait la description. Cette vue toucha extrêmement le P. Charles, et apprenant que, le 25 janvier précédent, le démon avait dérobé à la servante de Dieu son livre de prières, il lui donna, comme gage d'attachement spirituel, un petit Psautier, très beau, acheté par lui à Paris. « Alors, raconte Pierre de Dacie, je dis en riant : « Dieu veut vous donner, Christine, plus » que le diable n'a pu vous enlever. » et je lui présentai un tout petit Diurnal que Fr. Absalon, d'heureuse mémoire, Provincial de Dacie, m'avait donné au noviciat, et j'ajoutai : « Pour un volume que le démon vous a » enlevé, le Seigneur vous en a donné deux » ; et le lui ayant remis, nous nous retirâmes édifiés. » (*Acta*, l. I, n^{os} 29, 30, 31).

1300 — Le V. Père LAURENT SWÆUS, de la Province de Dacie, lequel devint le secrétaire de Christine aussitôt après la mort du curé de Stommeln. Il écrivit la lettre dans laquelle la Bienheureuse rend compte au P. Pierre de ses tribulations, de la perte de ses biens, et de sa douleur de ne plus trouver dans son entourage personne en qui elle ait pleine confiance. A cette lettre, le P. Laurent ajoutait un billet détaillant la chute de la maison de Christine et plusieurs autres particularités concernant la Sainte. L'an 1282, étant encore à Cologne, il écrit à Christine que son frère Sigwin se tienne prêt pour faire le voyage de Suède avec le P. Maurice de Revel, au retour du Chapitre général. Laurent Swæus était conventuel d'Eckhomm, dans l'île du lac Meler, et y mourut vers 1300. — (*Acta*, l. V. n. 42.)

1300 — Le V. Père JEAN HESPE, appelé quelquefois simplement Jean le Danois. Il étudiait à Cologne en même temps que le P. Pierre, son

compatriote. L'an 1269, en la fête ou pendant l'octave de l'Annonciation, Pierre de Dacie chantant, à Stommeln, la messe *Rorate cœli desuper*, Catherine tomba en extase, et l'on remarqua, la messe finie, que le grand voile qui lui couvrait la tête était tout trempé d'une rosée céleste : « le Seigneur avait voulu, dit l'auteur des Actes, réaliser dans son épouse les paroles de l'Introït. » Devant cette merveille, Jean Hespe, qui avait à l'un des poignets une tumeur grosse comme la moitié d'un œuf, trempa son autre main dans cette rosée, et, animé d'une grande confiance dans les mérites de Christine, en mit quelques gouttes sur la tumeur, laquelle commença dès lors à diminuer et disparut très rapidement. — (*Acta*, l. I. n. 94 : l. II, n. 44.)

130. — En Livonie, le V. Père MAURICE, profès du couvent de Revel. Arrivé à Cologne comme étudiant, l'an 1268, il eut occasion plusieurs fois de voir Christine. Il se trouvait à Stommeln la Semaine sainte 1269, et chantait les Ténèbres, le Jeudi saint, avec le curé, et les PP. Pierrre Aldobrandino et Jean de Mussindorp, quand le démon jeta des matières fétides sur un certain nombre de fidèles, notamment sur les principaux détracteurs de la servante de Dieu. L'été suivant, à la discussion théologique dont il a été parlé, il donna son suffrage à l'Apôtre bien-aimé. Le temps que Pierre de Dacie étudia à Paris ou après son retour en Suède, Maurice de Revel, plus jeune que lui, continuait ses études à Cologne ; il lui écrivit plusieurs fois pour lui donner des nouvelles de Christine. Une fois, il lui mande que la Bienheureuse est furieusement tourmentée par le démon, qui la mord, la déchire, brûle ses habits, et persécute aussi les personnes de son entourage. Une autre fois, il raconte que Satan a rapporté, vers la Chandeleur, divers habits enlevés par lui à la Bienheureuse, aux fêtes de Noël. On a également de Maurice de Revel trois lettres à Christine. Dans l'une, écrite de Paris, où il avait été envoyé par sa Province pour étudier au collège de Saint-Jacques, il marque qu'il a été quelque temps malade, à cause du changement de nourriture, qu'il mange des œufs beaucoup moins frais que ceux qu'on servait à Cologne. Toutefois, il commence à se faire au régime parisien.

Rappelé en Livonie vers 1273, le V. Père fut institué Lecteur à son couvent de Revel. En 1280, il y fut élu Prieur et, en cette qualité, assista l'année suivante au Chapitre provincial de Skeningen. On le nomma *Socius* du Définitéur pour le Chapitre général de 1282, à Vienne en Autriche. Au retour de ce Chapitre, il passa par Stommeln et remit à la Bienheureuse une lettre du P. Pierre, lettre contenant un bel éloge de celui qui en était le porteur : « Je vous prie de faire au révérend Prieur, Fr. Maurice, l'accueil que vous me feriez à moi-même. Vous pouvez lui parler en toute confiance de vos affaires, car je n'ai personne de plus intime au monde. Il a d'ailleurs un grand attachement pour vous, et sa visite est, ce me semble, un effet tout particulier de

la Providence, qui l'a ordonné ainsi pour votre consolation et la mienne. » En quittant Stommeln, Maurice de Revel emmena avec lui Sigwin, frère de Christine, admis à entrer dans l'Ordre. — (*Acta*, l. I, n. 40 et suiv.; l. II, n. 43.)

130. — En Suède, le V. Père FOLQUIN, profès du couvent de Wisby. Ami intime de Pierre de Dacie, il accompagna ce dernier dans son voyage de Cologne, en 1279, et à trois reprises vint à Stommeln. De retour à Wisby, le V. Père écrivit à la B^{se} Christine, pour la remercier des attentions dont il avait été l'objet. A sa lettre, il joignit un modeste présent de cuillères en corne noire, destinées à Christine, à sa sœur Hilla, à sa compagne Hilla du Mont et à une autre béguine, que toutes il appelle ses « filles spirituelles », parce qu'il avait entendu leur confession à Stommeln.

C'est lui qui, dans une seconde lettre, de 1288 ou 1289, apprenait à Christine le trépas de Pierre de Dacie. Il ajoutait : « Je vous prie très instamment de vouloir bien me substituer à la place du P. Pierre, d'heureuse mémoire, quoique je sois indigne de cet honneur, moi misérable pécheur ! » Il recommandait enfin aux prières de la Bienheureuse et de ses compagnes, ses trois frères Dominicains, Werner mort en Flandre, Jean décédé Lecteur à Revel, et Albert, encore vivant, Lecteur de théologie à Wisby. — On peut placer la mort du P. Folquin dans les premières années du xiv^e siècle. — (*Acta*, l. III, nos 5 et 12; l. V, nos 30 et 54.)

130. — Dans la Province de Hongrie, le V. Père SALOMON, autre ami intime du P. Pierre. L'an 1269, se rendant à l'Etude générale de Saint-Jacques, il passa par Cologne, et le samedi de Pâques vint à Stommeln, très désireux de voir dans les mains de la Sainte les empreintes miraculeuses qui s'y trouvaient depuis dix jours. Pierre lui indiqua un innocent artifice pour réussir dans son dessein, car la servante de Dieu, par humilité, prenait grand soin de cacher ses mains. « Priez Christine, dit-il au P. Salomon, de raccommoder quelque déchirure survenue à votre chape. » Le V. Père suivit le conseil, et tandis que la Bienheureuse faisait au vêtement une légère reprise, il contempla tout à son aise les stigmates sanglants. Le surlendemain, il eut encore le bonheur de voir Christine en extase, et le jour même, il partit pour Paris, avec quelques religieux qui se rendaient au Chapitre général de 1269.

Au Chapitre de 1286, célébré pareillement à Paris, il est question d'un P. Salomon, Définiteur de la Province de Hongrie; dans celui de Ferrare, l'an 1290, se trouve un P. Salomon, Provincial de Hongrie. Echard estime, avec assez de vraisemblance, que c'est le même que celui dont nous venons de parler. Cela prouve l'estime et la considération dont ce P. Salomon jouissait dans sa Province. — (*Acta*, l. I, n° 81, et *alibi*.)

130. — WIPERT DE BOHÈME, Revenant de la Curie romaine, l'an 1268, ce V. Frère-Prêcheur accompagna Pierre de Dacie à Stommeln, au mois de décembre, et fut tout ensemble témoin et acteur en plusieurs des faits extraordinaires rapportés précédemment. Il retourna au bourg de Stommeln la semaine de Pâques 1269, et fit un sermon pathétique qui ravit en extase l'épouse du Christ. Ce sont les seules particularités connues sur la vie de ce religieux. — (*Acta*, l. I, nos 59 à 66, *passim*.)

130. — Le V. Père ALDOBRANDINO, né en Italie, dans le Patrimoine de Saint-Pierre. « Il y avait à Cologne, en 1268, écrit Pierre de Dacie, un Frère nommé Aldobrandino, étudiant pour la Province de Toscane : c'était un bon littérateur et un prédicateur excellent. Frappé de la rumeur publique, il me pria de le conduire à Stommeln. Ayant reçu permission du Prieur, nous nous y rendîmes le jour de sainte Marie-Madeleine, non par curiosité mais par dévotion. »

Aldobrandino était le plus ancien religieux des quatre qui discutèrent devant l'abbesse de Sainte-Cécile sur les prérogatives de saint Pierre et de saint Jean. Le lendemain, il fut témoin d'une extase qui le laissa, le reste de la journée, dans un « transport semblable à une sorte d'ivresse produite par l'esprit de Dieu ». Plusieurs autres fois, il retourna à Stommeln, soit seul, soit avec le P. Pierre de Dacie, et assista de nouveau à des scènes qui le ravirent d'admiration. Nous en avons vu le détail dans la vie de la Bienheureuse. Après le départ de Pierre pour la Suède, Aldobrandino écrivit à Christine, en septembre 1270, une lettre de consolation. Il l'assure d'abord que, les amis devant partager les mêmes sentiments, dans l'adversité comme dans la prospérité, il ressent à ce titre une vraie douleur de la peine que l'éloignement du P. Pierre doit causer à sa fille spirituelle. Il décerne ensuite à Pierre un éloge flatteur, en disant que personne ne pourra plus le remplacer auprès de Christine. Enfin, il conjure le curé de Stommeln, les compagnes de Christine et sa sœur Gertrude, de faire tous leurs efforts pour lui adoucir l'amertume de la séparation. Nous ne pouvons que regretter l'absence de renseignements sur les actes du P. Aldobrandino, après son retour dans sa Province. — (*Acta*, l. I, *passim*. l. V, n. 5.)

130. — Dans la Province d'Angleterre, le V. Père WILLIAM DE WERIGEHLE, un des étudiants de Cologne, à l'époque où florissait la B. Christine. De retour dans son pays, il lui adressa une lettre dans laquelle il prend au début le titre de pécheur : *Fr. Wilhelmus de Werigehale, peccator*. Il s'excuse de sa hardiesse à prendre la plume, mais se rassure sur le religieux attachement que la sainte conversation de l'épouse du Christ a formé en lui. « Je vous prie, continue-t-il, au nom de Jésus-Christ, dont les consolations remplissent votre âme, de m'obtenir de Dieu la grâce de le servir selon son

bon plaisir le reste de mes jours, et d'entrer après ma mort au séjour des saints. Demandez-lui encore que j'aie le bonheur de vous entretenir encore une fois, avant de mourir, car je souhaite fort de vous ouvrir mon cœur. » Il lui recommande enfin un P. Nicolas, porteur de la lettre, et envoyé à l'Etude de Cologne. Les sentiments exprimés dans cette lettre font l'éloge du P. William de Werigehale. — (*Acta*, l. V, n. 31.)

130. — Mentionnons quelques autres religieux qui, vers cette époque, honorèrent la Province de Dacie. Les vénérables Pères :

NICOLAS HENRIC, Définiteur au Chapitre général de Paris, l'an 1269;

OLAUS DE SKARA, Définiteur ou *Socius* du Définiteur de Dacie au Chapitre célébré à Milan, l'année 1278;

INGELD, Prieur de l'un des couvents de la Province, en 1280;

HÉLINRIC, JEAN ESTBY, ANDRÉ D'ACI, ou peut-être de DACIE, NICOLAS DE WESTRADOS, tous étudiants de Cologne ou de Paris, mais non en même temps, qui furent souvent les messagers du P. Pierre et de Christine elle-même. Le P. Ingeld vint à Cologne en août 1280 : il était porteur de lettres de Pierre pour la Bienheureuse. Mais il repartit le 25 du même mois, sans être allé visiter la servante de Dieu, ce dont elle se plaint dans sa réponse. — (*Acta*, liv. II et III, *passim*.)

130. — Rappelons aussi le souvenir de cinq religieux allemands dont il est parlé dans les Actes de la B^{se} Christine. Ce sont les Pères : GUILLAUME BONENTANT, GEOFFROI WERDE, JACQUES D'ANDARNACH, JEAN DE CRUCINBURCH et BEAUDOUIN DE FLANDRE.

Les trois premiers furent témoins de diverses vexations infligées par le démon à la Bienheureuse. Jean de Crucinburch eut deux doigts coupés, un soir de l'Avent 1270, que l'esprit infernal blessa grièvement plusieurs personnes de l'entourage de Christine. Tandis que ce Père lisait dans un livre de piété, Satan lui jeta une grosse pierre sur la tête, et lui enleva son livre, qu'il jeta violemment hors de la chambre. Le P. Beaudouin assistait à la discussion théologique du 23 juillet 1268, et opta, avec Aldobrandino, en faveur du prince des apôtres. — (*Acta*, *passim*.)

131. — Dans la Province de Dacie, le pieux Frère GÉRARD ou Sigwin, frère de la B. Christine. Selon le portrait qu'elle en fait dans ses lettres au P. Pierre, Sigwin était d'une grande simplicité, d'un naturel timide et fort doux.

Son esprit flexible acquiesçait aisément aux conseils et aux exhortations salutaires. Aussi la Bienheureuse le chérissait-elle particulièrement et avait-elle conçu une ferme espérance de ses progrès dans la vertu. Le désir du salut de ce frère bien-aimé la porta vivement à le soustraire aux dangers du

siècle. Elle réussit par l'entremise de Pierre de Dacie à le faire entrer dans notre Ordre. Berthold, Prieur d'Eckholm, lui donna l'habit de Convers le 20 août 1282, en changeant son nom allemand en celui de Gérard. Le jeune religieux se comporta si bien, que le P. Pierre en parlait ainsi dans une lettre à Christine : « J'ai appris des nouvelles de votre frère, que je regarde comme mon fils. Sa santé est très bonne, et, chose qui vous fera plus de plaisir encore, son âme n'est point du tout malade. Il est chéri de Dieu et des hommes. Ceux de nos religieux qui l'ont vu récemment et ont passé quelque temps avec lui, m'ont dit qu'il est cellérier de son couvent et qu'il s'acquitte de son office à la satisfaction de toute la communauté. Ils m'ont ajouté qu'il a beaucoup de piété, et met une grande exactitude à garder les statuts de l'Ordre. Ainsi, ma très chère Sœur, vous devez remercier Dieu très affectueusement de ce qu'il a daigné exaucer vos désirs ; car j'ose aujourd'hui vous avouer une chose que je vous ai cachée jusqu'à présent : c'est que toute cette affaire a réussi au delà de mes espérances. Si vous saviez avec quelle maturité et délibération nos Frères convers sont admis dans l'Ordre, certainement vous regarderiez comme un miracle, ou tout au moins comme un bienfait signalé du Ciel, la réception de votre frère parmi des gens d'un autre pays. »

Cette dernière réflexion nous montre avec quelle circonspection, dans le premier siècle de l'Ordre, les supérieurs admettaient au simple rang de Convers, les postulants qui se présentaient.

Pierre de Dacie, devenu Prieur de Wisby, obtint, en 1284, que le Fr. Gérard fût transféré dans le couvent qu'il gouvernait, et même qu'il fit un voyage à Stommeln, pour la consolation de Christine, qui désirait ardemment le voir sous l'habit dominicain. Nous avons dit ailleurs que, vraisemblablement, le projet ne se réalisa pas. Pierre écrivant à Christine en 1286, avant le Chapitre de Bordeaux, lui disait au sujet du Fr. Gérard : « Votre frère Sigwin se porte bien : Dieu et les hommes sont contents de lui. Toutes les dépenses du couvent passent par ses mains : il a soin du temporel, et il fournit tout ce qui est nécessaire pour l'alimentation et l'habillement des religieux. Je lui ai écrit avant notre Chapitre provincial ; il m'a répondu qu'il se trouvait fort bien et était satisfait dans le couvent qu'il habite. »

On ne saurait préciser en quelle année mourut le vertueux Frère. — (*Acta*, I. III n^{os} 65 et autres.)

128. — A Stommeln, la V. Sœur HILLA DU MONT, parente de Christine et sa compagne inséparable dans la joie et dans la tribulation : femme d'une humeur toujours égale, d'une modestie admirable et d'un extérieur parfaitement réglé. « Son enjouement était sérieux et son sérieux paraissait enjoué », disent les Actes. Si grande était sa pureté de conscience qu'elle semblait ne pas savoir pécher. C'est le court mais magnifique éloge que lui décerne Pierre de Dacie. Il affirme qu'après avoir soigneusement

examiné ses paroles, ses actes, ses démarches, il n'y a rien remarqué de léger, de tant soit peu contraire à la bienséance. Dans une lettre écrite de Lübeck, en 1279, le 24 novembre, le V. Père l'avertit d'apprécier à sa valeur l'immense bienfait que le Seigneur lui a départi d'être la compatriote de Christine, son alliée par le sang, sa voisine d'habitation, son amie intime et la confidente de ses secrets. Il la félicite de son zèle à servir Dieu dans la chasteté, l'humilité, la simplicité, le détachement du monde ; il lui déclare que la raison de l'affection religieuse qu'il lui porte vient de ce qu'elle aime sa fille spirituelle, Christine, qu'elle la secourt dans ses besoins, la console dans ses peines, lui rend tous les services en son pouvoir. « Cela, dit-il, m'est très agréable, et vous sera d'un grand avantage à vous-même. » Sœur Hilla du Mont vivait encore sur la fin de 1283, car le P. Folquin la salue nommément dans sa lettre à Christine. — (*Acta, passim.*)

128. — A Stommeln également, la V. Sœur ALÉIDE, seconde compagne habituelle de Christine. Elle était aveugle, et l'on a lieu de croire qu'elle perdit la vue à force de pleurer. Elle supporta cette épreuve avec une grande constance, ainsi qu'une maladie qui la retint sept ans clouée sur son lit : elle ne se plaignit jamais et ne donna aucune marque d'impatience. « On ne doit pas, dit le P. Pierre de Dacie, entreprendre de louer sa vertu ; car ceux qui l'ont connue trouveront que tout éloge est inférieur à son mérite. »

Outre la louange qu'elles contiennent, ces paroles prouvent que Sœur Aléide cessa de vivre avant Pierre de Dacie. — (*Acta, passim.*)

1281-1295 — Mémoire de deux vénérables Suédoises, sœurs par le sang, dont l'une, tertiaire, mourut vers 1281, et l'autre, religieuse du second Ordre, vécut jusqu'à l'année 1295. Voici de quelle manière, leur frère, dom Jean, chevalier de la Milice du Christ, en écrivait à la B^{se} Christine, au mois de juillet 1281. « Vous saurez que j'ai eu deux sœurs, dont l'une, appelée CHRISTINE, s'est déjà reposée dans le Seigneur. Elles ont été les premières et les seules de leur sexe, au royaume de Suède, à porter pendant plus de dix ans l'habit de Saint-Dominique. Elles souhaitaient avec passion, en se joignant à d'autres Sœurs, former une communauté de religieuses du grand Ordre. Leur saint désir, longtemps arrêté, vient d'avoir son accomplissement, par l'effet de la miséricorde divine... Le monastère est déjà bâti, et bien renté des revenus de mon patrimoine, de celui de mon frère André et des biens de mes sœurs elles-mêmes. Je vous écris cela, parce que je souhaite que vous veniez dans ce monastère, pour y prendre la place de feu ma sœur Christine, dont vous portez le nom. » De son côté, Pierre de Dacie, après avoir marqué que la seconde sœur de dom Jean avait, le 15 août 1281, échangé l'habit de tertiaire pour celui de religieuse contemplative, écrivait à la Bienheureuse : « Pour satisfaire et répondre à la piété de cette sœur, le

P. Provincial lui a envoyé de Danemark quatre religieuses de notre Ordre, dans le but de fonder à Skeningen un nouveau monastère. Le roi de Suède — il s'appelait Magnus Ladulas — et l'évêque diocésain, non seulement y ont donné les mains, mais ont encore pris sous leur protection les Sœurs et tous leurs biens, dans notre Chapitre provincial où ils se sont trouvés en personnes. » — (*Acta B. Christ.*, l. V, *passim*.)

128. — Mémoire de deux autres Suédoises, filles spirituelles du P. Pierre et tertiaires de l'Ordre. La première, qui l'an 1274 avait 72 ans, était d'une très grande austérité. Pendant quatre ans et demi, elle ne se coucha jamais dans un lit et ne mangea que deux fois la semaine; encore sa nourriture se composait-elle seulement d'un pain cuit sous la cendre et d'un peu d'eau. Le Seigneur lui ménageait tour à tour les peines et les consolations.

La seconde recevait des grâces extraordinaires et des révélations. Elle ne mangeait ni viande, ni laitage, et ne buvait que de l'eau ou une boisson très commune en usage dans le pays. Tous les vendredis, elle avait une extase qui durait la journée entière. Elle portait constamment le cilice hors le cas de maladie ou les jours de très grandes fêtes. Son oraison était en quelque sorte continuelle, sa libéralité et son assiduité à servir les pauvres des plus admirables. Ayant entendu parler de Christine de Stommeln, elle souhaitait ardemment de la voir venir en Suède, afin de vivre ensemble. Dieu lui avait fait connaître plusieurs choses merveilleuses sur l'état et la sainte vie de l'illustre vierge, ainsi qu'elle le témoigne dans une lettre à Pierre de Dacie.

Il est regrettable que les noms de ces deux vénérables tertiaires ne nous aient pas été transmis. — (*Acta*, l. V. *passim*.)

129. — A Wisby, en Gothland, deux tertiaires, dont l'une s'appelait HELBORGE, sœurs selon la chair et selon l'esprit, comme elles-mêmes le disent dans une lettre à la B^{se} Christine pour l'inviter à venir demeurer avec elles. « Nous avons été fort réjouies de ce que le P. Pierre, Lecteur du couvent dominicain de notre ville, nous a dit à votre sujet. Sachant que votre père et votre mère sont morts et que, par suite, vous souffrez relativement aux biens temporels, nous vous invitons, comme notre sœur très chère, à venir habiter avec nous, dans la maison que nos parents nous ont laissée avec une modeste ferme. Nous vous conjurons d'accepter notre offre. Bien que nous menions une existence qui, sous un rapport, est pauvre, elle nous est toutefois bien douce, soit par la bonté de Notre-Seigneur et la visite de sa grâce, soit par les consolations que nous apportent de temps en temps les Frères-Prêcheurs. Daigne le Seigneur diriger vos pas de nos côtés, et vous mettre au cœur quelque affection pour nous, afin que nous puissions nous réjouir en Lui. »

Les deux sœurs Helborge faisaient sans doute partie de cette famille spirituelle au sujet de laquelle Pierre écrivait de Wisby à la vierge de Stommeln,

vers 1276 : « J'ai sous ma conduite six personnes très vertueuses, en compagnie desquelles vous pourrez demeurer : elles vous fourniront volontiers le vivre, le couvert et le vêtement. » — (*Acta*, l. V, *passim*.).

15.. — Au monastère de Bono-Successo, dans le voisinage de Lisbonne, la V. Mère MARIE-ANGÉLIQUE DES PLAIES. Le nom d'Angélique lui fut donné par deux de ses sœurs, religieuses du même monastère, et appelées Marie de Jésus et Louise de Jésus. Mais elle fut ainsi désignée bien moins par l'effet du hasard que par une admirable disposition de la Providence, car elle se montra vraiment un ange par la sainteté de sa vie et les sentiments de son âme. Son confesseur lui rendit ce témoignage qu'elle n'offensait pas Dieu de propos délibéré. Elue trois fois Prieure de son monastère, elle déploya un zèle admirable pour l'observance régulière. La mort ne fut pas pour elle cette messagère de l'éternité qui terrorise les mortels : elle lui apparut pleine de délices, disent les mémoires contemporains, si bien qu'à l'heure suprême, la vénérable Sœur s'endormit plutôt qu'elle n'expira. Un saint religieux, étant en oraison, aperçut devant lui la Mère Angélique, accompagnée de ses deux sœurs qui l'avaient précédée dans l'éternité, et il eut la vision très distincte des trois saintes âmes réunies aux esprits bienheureux. — (Sousa, *Hist. de S. Doming.*, P. IV, L. IV, C. 24).

1641 — A Poitiers, au monastère de Sainte-Catherine, la pieuse Sœur HONORÉE DE MAULÉON, issue de l'une des familles les plus considérables du Poitou.

Elle eut l'avantage d'être formée à la vie religieuse par la V. Mère Jeanne du Moulin, fondatrice du monastère, et d'avoir une large part aux souffrances et incommodités qui accompagnent les nouveaux établissements. Elle prit le saint habit à l'âge de 22 ans, et fut la première Sœur de chœur à faire profession au monastère de Sainte-Catherine. Cette primauté lui inspira la sainte ambition d'être pour celles qui la suivraient une règle de vie parfaite.

Honorée de Mauléon aimait le silence, la retraite, l'oraison ; elle se montrait particulièrement recueillie durant le service divin et s'appliquait avec ardeur à la méditation des choses de Dieu. On ne pouvait l'en arracher sans lui faire une sorte de violence. Cet attachement, ce zèle pour le culte divin lui valut d'être désignée pour enseigner le chant et les rubriques aux jeunes religieuses, et l'engagea, malgré d'autres occupations pressantes, à transcrire les livres liturgiques dont on se servait au chœur.

Tout le monde admirait sa modestie, sa douceur, son affabilité. Le ton avec lequel la servante de Dieu, devenue Prieure, reprenait les religieuses en faute était empreint de discrétion et de charité. Aussi, une seule parole de sa bouche impressionnait plus vivement que n'eussent fait des réprimandes sévères de la part des autres. Elle se faisait un plaisir de soulager les Sœurs

converses dans les emplois pénibles, avait une grâce spéciale pour consoler les affligés, et quand les ressources lui manquaient pour secourir les pauvres, elle exhortait ces malheureux à la patience avec une tendresse qui les aidait à supporter leurs privations.

Il plut à Dieu d'éprouver la sainte religieuse par de grandes infirmités. Durant huit ans, elle fut en proie à des vertiges, des pleurésies, des fièvres, des douleurs presque continuelles. Au milieu de tant de maux, elle possédait parfaitement son âme, et son unique peine était de se voir soustraite à la pratique de la vie commune et des exercices réguliers. Sa dernière maladie ne fut en réalité qu'un redoublement des souffrances ordinaires. En même temps elle ressentait un vif désir d'aller à Dieu. La veille de sa mort, après la réception des sacrements, on l'entendit s'écrier à maintes reprises : « Venez, Seigneur ; venez mon Dieu ! hâtez-vous de venir ; pourquoi, mon doux Jésus, tardez-vous tant ? » Elle dit à l'infirmière : « Demain, ma Sœur, entre neuf et dix heures, vous serez bien en peine à mon sujet. » C'était la prédiction de sa mort. Le lendemain, 6 novembre, entre neuf et dix heures du matin, l'infirmière se trouvant seule avec sa malade, celle-ci tomba frappée d'apoplexie. Sœur Honorée, n'eut que le temps de s'écrier : « Jésus ! Marie ! » Quelques minutes après, elle rendit son âme à Dieu, à l'âge de 35 ans. — (*Mém. de Poitiers.*)

1669. — A Bordeaux, au monastère de la Vierge, la V. Sœur CLAUDE-RADEGONDE VACHET, religieuse de grande oraison et de mortification extraordinaire. Dans les longues et douloureuses maladies dont Dieu l'affligea, on n'aperçut jamais en elle ni trouble, ni inquiétude, ni aucun mouvement d'impatience. Cette constance invincible au milieu de ses maux et la ferveur de ses communions, pour lesquelles on la portait au chœur deux ou trois fois la semaine, lui méritèrent sans nul doute, la récompense éternelle. La V. Sœur mourut dans la première semaine de novembre, l'an 1669. — (*Mém. de Bordeaux.*)





VII NOVEMBRE

Le B. PIERRE CAMBIANO DE RUFFIA

Inquisiteur et martyr ()*

(1320-1365)



EN tête des vaillants Inquisiteurs qui combattirent l'hérésie vaudoise dans les régions subalpines, et donnèrent leur vie au fort de la lutte, brille avec éclat le B. Pierre Cambiano de Ruffia.

La famille de ce Bienheureux tirait son nom d'un fief appelé Cambiano, situé dans la commune de Chieri, en Piémont. Il se peut aussi que ce nom désignât, par corruption de langage, la profession de l'un des ancêtres, changeur de monnaie, en grande réputation, de son vivant, et en nombreuses relations d'affaires avec la Lombardie, la Ligurie et tout le Piémont. La ville de Chieri ayant été saccagée et en partie détruite par l'empereur Frédéric Barberousse, l'an 1155, la famille Cambiano vint s'établir à Savigliano, et, par des alliances et des emplois honorables, ne tarda pas à occuper l'un des premiers rangs dans la noblesse de la cité.

Au xiv^e siècle, la branche d'où sortit notre Dominicain ajouta à son nom celui de Ruffia, après l'acquisition d'un domaine seigneurial de ce nom ; mais il résulte de documents inédits que ce fut postérieurement à la naissance du Bienheureux, auquel même fut attribué le titre, lorsqu'il entra en Religion. Pour lui, par un sentiment d'humilité, il se bornait à signer *Pierre Ruffia*.

(1) *Procès de béatification*. — Turletti : *Storia di Savigliano*.

Selon les conjectures les plus probables, le futur martyr naquit à Savigliano, vers le commencement de mars 1320. Son père, Pierre, par diminutif *Petrino*, était conseiller de la municipalité, avec plusieurs autres membres de sa famille; il avait épousé Béatrice, fille aînée de Frédéric I^{er}, marquis de Saluces.

L'un et l'autre, aussi distingués par la vertu que par le sang, donnèrent à leur fils une éducation en rapport avec sa naissance. L'enfant répondit à leurs soins, et dès un âge encore tendre, montra une inclination manifeste pour l'étude et la piété. En lui s'unissaient dans une merveilleuse harmonie la candeur, la modestie, une sagesse précoce, un caractère enjoué, une affabilité charmante. Sous la direction de maîtres graves et habiles qui, selon les coutumes en vigueur, prêtaient serment en plein conseil communal d'exercer leurs fonctions « avec conscience et bonne foi sous peine de parjure », le jeune Pierre fit de rapides progrès dans la grammaire et les lettres humaines. A mesure qu'il grandissait, les qualités de son esprit et de son cœur s'épanouissaient plus à l'aise. Son obéissance, son application au travail, l'innocence de ses mœurs le signalaient comme modèle à proposer à ses compagnons d'âge et faisaient présager la haute sainteté à laquelle il s'élèverait un jour.

Le noble adolescent aimait à fréquenter les églises : celle des Frères-Prêcheurs l'attirait de préférence, à cause de la dévotion du Rosaire, que, de très bonne heure, sa pieuse mère lui avait appris à aimer. Car, disent les Chroniques, Notre-Dame du Très-Saint Rosaire était invoquée comme patronne du marquisat de Saluces; le culte de Marie était en grand honneur à Savigliano où, selon la tradition, saint Dominique l'avait lui-même prêché; et les moins dévots eux-mêmes regardaient comme un précepte de s'enrôler dans la Confrérie pour mériter les faveurs de la Reine du ciel.

II. — A 16 ans, Pierre de Ruffia, ayant terminé ses humanités, vint frapper humblement au couvent des Frères-Prêcheurs de sa ville natale, et demander le saint habit. Les religieux connaissaient le pieux jeune homme, et souhaitaient même en secret de le voir entrer dans leurs rangs; aussi lui firent-ils l'accueil le plus empressé.

Le couvent de Savigliano était le plus ancien de l'Ordre en Piémont; il jouissait d'une renommée justement acquise par la science et la sainteté de ses membres, et par de signalés services rendus à la cause de l'Eglise. L'héritier des Cambiano sut montrer, dès le début, qu'il

entendait marcher sur les traces lumineuses de ses maîtres dans la vie dominicaine et qu'il ne le céderait à aucun d'eux.

Miroir des vertus religieuses, il se distingua surtout au milieu de ses Frères par un complet détachement de la famille et des relations mondaines, par un grand amour de la pauvreté et une humilité dont le reflet éclairait de modestie et de douceur les traits de sa physiologie. Sa profession faite, il fut appliqué à l'étude de l'Écriture sainte, de la Théologie, du Droit canon, en un mot de toutes les sciences propres à former un digne prédicateur de la parole sainte et un antagoniste armé de toutes pièces contre l'hérésie.

A l'âge de vingt-cinq ans, le serviteur de Dieu reçut la prêtrise. Les années de noviciat, avec les grâces qu'apportent les observances régulières et le travail de l'esprit, avaient été pour cette âme privilégiée une digne préparation au sacerdoce. Le jeune religieux s'y était montré constamment fidèle ; l'on conçoit dès lors avec quelle ferveur il monta au saint autel pour la première fois, avec quel recueillement, quels sentiments de piété il s'acquitta toujours de la plus auguste fonction du caractère sacerdotal. Fort adonné à l'oraison et à la contemplation des choses divines, il y consacrait le jour, la nuit, et semblait ne converser qu'avec le ciel. Toutefois Dieu l'appelait spécialement au ministère de la prédication, et l'avait pourvu abondamment des qualités nécessaires pour l'exercer avec fruit. Port noble et majestueux, voix sonore, diction élégante, solide doctrine, enseignement précis : tout concourait pour assurer au jeune Père les sympathies de l'auditoire et lui ouvrir l'entrée dans les intelligences et dans les cœurs. Aussi voyait-on le clergé, la noblesse, le peuple, et même les religieux de divers Ordres, le réclamer comme prédicateur, conseiller, guide de conscience ; recourir à lui pour trancher des cas difficiles, apaiser des différends, gagner à Dieu, au lit de la mort, des pécheurs endurcis.

Mais bientôt une nouvelle carrière allait s'ouvrir à son apostolat : bientôt il lui faudrait se mesurer avec l'hérésie vaudoise.

D'où venait donc cette hérésie ?

III. — Pierre Valdo, ou de Vaud, à qui elle doit son nom, était, vers l'an 1130, un riche marchand de Lyon. Effrayé de la mort subite d'un intime ami, il vendit tous ses biens pour en distribuer l'argent aux pauvres. Esprit superstitieux, plein d'orgueil, infatué de lui-même, il parvint à s'entourer d'un groupe de disciples, et, sous prétexte de

suivre de point en point la pauvreté évangélique, il leur inculqua les idées extravagantes de son cerveau mal équilibré. Ces illuminés, appelés d'abord les « Pauvres de Lyon » retinrent finalement le nom de *Vaudois*.

Ils méconnaissaient l'autorité de l'Eglise romaine, rejetaient la confession, le jeûne, le culte des saints, la prière pour les morts, et la plupart des cérémonies extérieures. Pour eux, la Bible était le seul livre qu'on dût étudier, et tous les fidèles avaient les mêmes pouvoirs que les prêtres.

A maintes reprises, les Papes condamnèrent ces erreurs détestables, et les souverains temporels en poursuivirent les défenseurs. Pierre Valdo, ne se croyant plus en sûreté à Lyon, s'enfuit dans les Pays-Bas, puis en Bohême, où il mourut. Mais son hérésie ne périt pas avec lui. Les Vaudois se multiplièrent rapidement. Les uns allèrent grossir le parti albigeois ; les autres se concentrèrent en Dauphiné, et de là passèrent en Piémont, où ils trouvèrent asile dans les vallées subalpines et dans plusieurs petites villes de la région.

Ainsi en était-il au ^{xiv}^e siècle, à l'époque où Pierre de Ruffia se faisait Religieux dominicain.

Gardienne du dépôt de la foi et mère désireuse du salut de ses enfants, l'Eglise avait placé sur divers points de la frontière piémontaise des Frères-Prêcheurs pleins de science et de zèle, ayant mission de travailler à la conversion de ces hérétiques, ou tout au moins de préserver les populations catholiques du venin de leurs erreurs. L'un de ces mandataires du Saint-Siège résidait au couvent de Savigliano : Pierre de Ruffia lui fut associé en qualité de secrétaire, et afin qu'il pût remplir ses fonctions avec plus de compétence, les supérieurs lui firent l'obligation de prendre les grades théologiques. Il avait environ trente ans. Peu après, le Pape Innocent VI, informé de son mérite et de la haute situation de sa famille, pensa trouver en lui l'homme le plus capable de défendre les intérêts de Dieu dans les pays subalpins. En conséquence, il le nomma Inquisiteur général pour le Piémont, les marquisats de Suse, Saluces et Montferrat, la Lombardie supérieure et la Ligurie.

Le tribunal de l'Inquisition en Piémont avait son siège soit au couvent de Savigliano, le premier de la Province par date de fondation, soit à celui de Turin, la ville épiscopale. Notre Bienheureux préféra Turin, autant par détachement de tout ce qui lui rappelait la richesse, la chair et le sang, que par déférence pour le premier pasteur du

diocèse, lequel, âgé de 27 ans seulement, désirait s'entourer d'hommes instruits, prudents et saints. Il importait, en outre, de réprimer certains abus introduits à Biella et à Verceil, et de conjurer les périls où se trouvaient les habitants des vallées de Lanzo et de Suse, infectées par l'hérésie.

Quelle est la date précise de son entrée en charge? Nous ne saurions le dire. Il est certain du moins que, l'an de grâce 1351, le vénérable religieux était en fonctions. Un acte de cette époque, dont l'original se conserve à la Chancellerie de Turin, porte son nom avec la qualité d'Inquisiteur. Dix ans plus tard, un autre acte, également conservé, le fait intervenir comme témoin dans les dispositions testamentaires de la signora Lionetta Gorzano, qui l'institue, conjointement avec le Prieur des Dominicains de Turin, exécuter de ses dernières volontés. Là encore, son titre d'Inquisiteur est dûment spécifié. La pièce est de 1361. S'il est à regretter que l'histoire n'ait pas suivi les traces du B. Père comme Inquisiteur général, on peut du moins se rendre compte aisément de ses fonctions principales. D'une part, son rôle était de diriger les opérations des inquisiteurs secondaires, subordonnés à son autorité; de l'autre, il avait à examiner, dans le secret du cabinet, les dossiers qu'on lui adressait, les questions plus graves qui lui étaient soumises. Enfin, il devait se transporter en personne là où la lutte était plus chaude, le péril plus menaçant. Quinze années d'incessants labeurs, de voyages à pied à travers monts et vallons, de persécutions et d'embûches, en un mot de souffrances de tout genre firent de la vie du saint Inquisiteur un continuel martyre. Mais aussi quelle joie de voir les fidèles raffermis dans la vérité catholique! quelle récompense, quand il lui était donné de ramener au divin bercaïl des brebis longtemps égarées dans les sentiers de l'erreur! Quelle jouissance enfin d'endurer fatigues et tribulations pour la gloire de Dieu et l'honneur de son nom! Les champs que le B. Père arrosa principalement de ses sueurs apostoliques furent les vallées de Perosa, San-Martino, Angrogna, Luserna, Viu, Usseglio et en dernier lieu celles de Lanzo et de Pragelato, aux environs de Suse.

IV. — Les hérétiques sentirent qu'ils devaient compter avec un adversaire si redoutable. La ferveur de sa prière et la puissance de sa parole causaient dans leurs rangs d'innombrables défections : c'en

était trop. A tout prix il fallait se défaire d'un homme capable d'en-traver le progrès du parti, et devenu le fléau de la doctrine vaudoise.

Vers le milieu de janvier 1365, Pierre de Ruffia, suivi de deux compagnons, quitta Turin, et se dirigea vers Suse pour aller de là évangéliser les vallées environnantes, repaires de Vaudois. L'entreprise n'était pas sans danger; mais l'Inquisiteur voyait un devoir pressant, à mettre en garde contre les séductions de l'erreur les populations rurales, plutôt faibles et ignorantes que sincèrement gagnées à l'hérésie. Après une série de prédications fructueuses, il revint à Suse, et prit l'hospitalité des Frères-Mineurs, dans leur couvent situé à un faubourg de la ville.

Informés de sa présence en ce lieu, des chefs vaudois, installés à Pragelato, formèrent sur-le-champ le dessein de le tuer.

Le 2 février, fête de la Purification, et cette année-là, quatrième dimanche après l'Epiphanie, le serviteur de Dieu célébra le saint sacrifice dans l'église des Franciscains et prêcha après la messe. Dans la matinée, deux hommes se présentèrent à la porte du couvent, demandant à voir le Père Inquisiteur, pour lui communiquer une affaire qui concernait son office. Le saint religieux vint à leur rencontre. Les assassins l'attirèrent sous le cloître, du côté de l'entrée, et, s'approchant de lui, sous prétexte de l'avertir en secret d'un grave complot ourdi contre sa personne, lui enfoncèrent à coups répétés leurs poignards dans la poitrine. Puis ils disparurent, pour s'enfuir par la vallée de Lanzo, dans une bourgade exempte de la juridiction de Suse.

Pierre de Ruffia, frappé à mort, s'affaissa sur lui-même et expira.

La nouvelle d'un si noir attentat jeta la consternation non seulement dans la ville et tout le Piémont, mais bientôt en Suisse, en Savoie, en France, dans l'Italie entière. On connaissait, de réputation au moins, les qualités exceptionnelles et la rare vertu du saint Inquisiteur : il n'y eut qu'une voix pour le proclamer saint dans sa vie et martyr dans sa mort. Le corps de l'homme de Dieu, exposé au milieu de l'église, reçut les hommages de vénération du peuple chrétien : on baisait ses mains, on coupait ses vêtements pour en faire des reliques, on invoquait son intercession au ciel. La prudence ne permettant pas le transport à Turin des restes sacrés, le martyr reçut la sépulture dans l'église de Saint-François, et sa tombe devint glorieuse par les miracles que Dieu y opéra.

Après la perpétration du crime, le cloître franciscain qui, suivant

l'usage du temps, servait à l'inhumation des religieux, se trouva pollué, et ne fut réconcilié que le 31 mai suivant. Mgr Thomas Ferrari, évêque de Tiatira *in partibus*, accomplit les rites sacrés, par délégation de l'évêque de Turin, et en fit dresser procès-verbal (1).

V. — Cependant les fils de saint Dominique ne pouvaient pas se désintéresser dans la cause du bienheureux martyr, leur Frère. Après des démarches poursuivies longtemps sans succès, les restes de Pierre de Ruffa furent ramenés enfin au couvent des Frères-Prêcheurs de Turin.

On choisit pour les inhumer le chœur de l'église, du côté de l'évangile, à l'entrée d'une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Grâces, et, en signe d'honneur, on les déposa dans un tombeau élevé du sol. Sur une des faces du monument fut gravée l'inscription suivante :

HIC. JACET. CORPUS. B. PETRI. DE. RUFFIA.
ORD. PRÆDIC. INQUISITORIS. TAURINENSIS.
QUI. PRO. FIDE. CATHOLICA. OCCUBUIT.
APUD. SEGUSIAM.
M. D. XVI.

Ici repose le corps du B. Pierre de Ruffia,
des Frères-Prêcheurs, Inquisiteur de Turin.
Il succomba pour la foi catholique,
à Suse. 1516.

D'après la date indiquée, il faut reconnaître que le corps de notre Bienheureux resta cent cinquante et un ans sous la garde des Frères-Mineurs à Suse. La translation se fit en grande pompe le 7 novembre, et dès lors l'anniversaire de ce jour fut célébré chaque année à Turin, par les démonstrations d'une piété touchante. La statue du Bienheureux était placée sur son tombeau avec des fleurs et des lumières, et le peuple se pressait en foule pour vénérer les saints ossements.

Semblables honneurs lui étaient rendus à Savigliano, Saluces, Suse,

(1) Per hoc præsens publicum instrumentum cunctis appareat evidenter quod R. in Chº Pater DD. Thomas Ferreri de Querio, Episcopus Tiatirensis... claustrum ecclesiæ prædictæ Ordinis et conventus Fratrum Minorum prædictorum pollutum propter mortem quondam Fr. Petri Ruffiæ, bonæ memoriæ, Inquisitoris hæreticæ pravitatis, consecravit et reconciliavit, etc.

Ruffia, Cambiano. Dans cette dernière localité on suspendit un tableau commémoratif de son martyre, avec ces mots inscrits au bas.

Beatus Petrus de Ruffia

« Bienheureux Pierre de Ruffia. »

Le culte s'affirmait ainsi, sous l'élan spontané des fidèles, et obtenait cette perpétuité requise pour assurer le succès des procédures engagées en Cour de Rome. Après mûr examen, la Sacrée Congrégation des Rites reconnu, par décret du 29 novembre 1856, l'existence du culte immémorial, et le 4 décembre suivant, Pie IX, de sainte mémoire, confirmait la sentence, autorisant en même temps l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi que les diocèses de Turin, Saluces et Suse, à célébrer annuellement, le 7 novembre, la fête de cet illustre champion de la cause catholique.

De nombreux auteurs, Dominicains ou étrangers à l'Ordre, ont rendu hommage aux éminentes vertus et aux importants services du B. Pierre de Ruffia.

Dans une poésie en l'honneur de Mgr J.-B. Ferreri, élevé en 1626 au siège archiépiscopal de Turin, nous trouvons un pompeux éloge de Pierre de Ruffia, considéré comme une illustration du pays. Ce fragment terminera heureusement la biographie de notre martyr dominicain.

On y mentionne le titre de *Bienheureux* décerné par saint Vincent Ferrier à Pierre de Ruffia, dans une lettre écrite par l'homme apostolique en 1403, époque où il évangélisait le Piémont.

Il y est dit aussi qu'à la prédication de saint Vincent Ferrier, non moins qu'à la prière du B. Pierre dans le ciel, le meurtrier de l'homme de Dieu et son complice abjurèrent l'hérésie vaudoise.

Voici la pièce en question :

*Atque ideo Petrum videas ut prodeat auctus
 Paupertate animi, quaque Beatus eat.
 Felix ille animi, Vincentius unde Beatum
 Ferrerius dixit sanctus epistolio.
 Quæ fuerit virtus, Petrum quæ prima beavit?
 Ut socias tulerit prima sit una satis.
 Decurtata habitus laceram nec parciter oram
 Curoa parum faciem picta puella manens.*

*Paupertate monet venalia regna polorum
Ad superos quare lumina tollit humo.
Clarus ab hac Petrus, Ruffi quem sive Rodulphi
Terra dedit puerum, Dominicana virum.
Namque erat in Petro collecta modestia frontis,
Ut Christi jussis mollis, et apta regi.
Nobilium longe liquit qui castra parentum
Ad cœlum voluit corripiuisse viam.
Cum visu facilis, tum dictu affabilis esset,
Elata nunquam mente superbus abit.
Ille corusciferi tantum laquearia cœli
Mente recursabat nocte dieque pius.
Taurini factus fidei Quæsitore iniquis
Non timet Hæreticis obvius ire feris.
Qui Secusina semel tandem confinia pergens,
Ne caderet veræ Religionis amor,
Objectusque Erebi furiis, quas dira tulisset
Gazara gens, Christo victima cæsa fuit.
Haud secus atque alius Manichæo vulnere sanctus
Veronæ Petrus martyr in Insubribus.
Jam votis hominum cæptus qui quando vocari
Vallis erat Divo pervia Ferrerio.
Lancea vallis ea est, quam se diverterat intra
Occisor Petri, et conscius aufugiens;
Qui, Petri prece de superis, vel denique verbo
Ferrerii, hæreticas exiit induvias.*





Le V. Père VINCENT CANDIDE

Maître du Sacré Palais ()*

(1573-1654)

VINCENT CANDIDE, né à Syracuse le 2 février 1573, reçut au baptême le nom de Marius, qu'il changea pour celui de Vincent, le jour de sa profession religieuse. Son père, Joseph Candide, et sa mère, Agathe Ursie, lui firent donner une éducation tout à fait chrétienne.

Ses jeunes années s'écoulèrent paisiblement dans la pratique des vertus et l'étude des lettres humaines. A Syracuse, et plus tard à Rome, Marius pouvait être cité comme le modèle des écoliers. La candeur de son visage et l'innocence de son âme le rendaient cher à tous. Mais à la simplicité de la colombe, remarque un auteur, ce jeune homme savait allier la prudence du serpent, pour fuir les occasions dangereuses et veiller à la garde de son cœur. A dix-huit ans, il vint frapper à la porte du couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, et y reçut l'habit dominicain. Les supérieurs ne tardèrent pas à comprendre la valeur d'une telle recrue. Fr. Vincent leur apparaissait un jeune homme admirablement doué, sous le rapport de l'intelligence, et orné de rares vertus. Ce fut l'impression générale de la communauté, impression consignée dans les registres de vêtements et de professions (1).

Ces espérances ne furent nullement déçues.

Devenu prêtre, au terme de ses études théologiques, le P. Vincent Candide continua sa marche en avant, et trois fois l'éclat de ses mérites le fit placer à la tête du couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve. Fontana, parlant du V. Père, à la seconde partie de son ouvrage *Sacrum Theatrum Dominicanum*, se félicite d'avoir reçu le saint habit de ses mains et fait profession pareillement entre ses mains. Vincent

(*) Fontana : *Theatr. Domin.* P. II, 456. — Echard : *Script.* II, 580. — Tournon, V, 364, etc.

(1) Fuit adolescens magnæ spei, quippe qui optimis moribus ornatus, humanioribus litteris imbutus, omnium virtutum specimen præ se ferens.

Candide n'avait que trente ans, quand il inaugura son premier priorat. Huit ans après, il était élu Provincial de Sicile, honneur qui lui échut une seconde fois; puis il devint Provincial de la Pouille, de la Sicile encore, enfin, de la Province romaine l'an 1633.

A leur tour, les Souverains Pontifes marquèrent leur estime pour le P. Candide, en l'établissant à trois reprises Vicaire général de l'Ordre entier des Frères-Prêcheurs. Dans ces divers emplois, le vénérable religieux se signala par la pratique des vertus monastiques en un très haut degré. La candeur de ses mœurs était admirable, sa modestie ravissante, sa pureté tout angélique, son zèle pour l'observance régulière des plus éclairés. Nul abus n'échappait à ses regards et rien ne l'arrêtait pour y appliquer le remède. Vrai modèle de pénitence, il accepta sans mitigation les jeûnes, les abstinences et autres mortifications de la règle dominicaine. Son humilité, non moins profonde que sa science, le portait à s'abaisser autant que les autres l'exaltaient. Très attaché à l'oraison, il y consacrait chaque jour des heures entières, en dépit de ses nombreuses occupations. Il aimait surtout à se reposer dans la méditation de la naissance obscure du Sauveur. Son détachement allait de pair avec ses autres vertus. Et quand il mourut, après avoir occupé plusieurs années le poste de maître du Sacré Palais, qui semble donner droit à la possession de quelques revenus, le P. Candide se trouvait dans une réelle pauvreté. Enfin, son amour du prochain et son zèle à lui procurer le salut ne furent pas moins remarquables, durant les vingt années qu'il remplit l'office de Pénitencier à Sainte-Marie-Majeure.

Deux Maîtres Généraux, les PP. Séraphin Secchi et Nicolas Ridolfi, trouvèrent tour à tour auprès du saint religieux l'appui dont ils avaient besoin pour l'avancement et l'exécution de leurs entreprises. Ces deux chefs de la famille dominicaine se reposaient avec tranquillité sur sa prudence; quand ils le savaient dans une Province de l'Ordre, certains que la régularité y était maintenue ou rétablie, ils portaient leurs sollicitudes d'un autre côté.

Malgré l'importance de ses emplois, le P. Candide sut dérober assez de temps pour composer plusieurs ouvrages de morale. En trois années, son *Traité des cas de conscience* fut imprimé trois fois : à Rome, l'an 1637; à Lyon, en 1638; à Venise, en 1639.

Nicolas Ricardi, théologien du Pape, parlant de ce traité, l'appelle une œuvre d'or, *opus aureum*. Disons, toutefois, que certains passages furent censurés par le R^{mo} P. Turco, comme donnant dans le

laxisme. Du reste, le fait s'explique assez par la bonté compatissante dont le cœur de Vincent Candide débordait pour le prochain, et partant, l'inclinait à l'indulgence ; comme aussi par les circonstances de ce temps-là. L'auteur écrivait à une époque où l'Eglise se voyait inondée d'ouvrages composés par des casuistes relâchés, contre lesquels aucune censure n'avait été portée encore. Au milieu d'un pareil courant d'idées, il n'est point surprenant qu'il ait été parfois entraîné trop loin d'une juste et salutaire rigueur.

Le P. Candide, nommé Consulteur du Saint-Office, veillait scrupuleusement, comme c'était son devoir, à l'examen des propositions déferées au Siège apostolique. Pendant neuf ans qu'il occupa ce poste, il s'acquit une estime que, vainement, une basse jalousie s'efforça d'obscurcir. Un libelle misérable, lancé dans le public, sous le pseudonyme de Pierre de Vaucluse, attaquait de la façon la plus injurieuse le P. Candide, dans sa réputation et dans sa doctrine. L'opuscule fut, dès son apparition, déferé à l'autorité compétente, condamné par les arrêts des Parlements d'Aix et de Toulouse, en 1662, puis mis à l'index la même année.

II. — Mais le Saint-Siège n'avait pas attendu cette époque pour donner au savant religieux de nouveaux témoignages de sa parfaite confiance.

En 1645, Innocent X l'avait promu à la fonction de Maître du Sacré Palais. La première affaire que Vincent Candide eut à traiter en vertu de sa charge fut l'examen du fameux livre d'Arnaud d'Andilly. « La fréquente communion », publié l'an 1643 et dénoncé à Rome presque aussitôt. Le P. Candide s'adjoignit Vincent Preti de Saravallo, Commissaire général du Saint-Office et Jean-Baptiste de Marinis qui devint quelques années après Maître Général de l'Ordre.

Le travail fut conduit très consciencieusement. Les trois censeurs tombèrent d'accord pour prononcer que l'ouvrage ne méritait aucune condamnation apostolique ; au Saint-Office tous les cardinaux opinèrent dans le même sens. Le docteur de Sorbonne, Bourgeois, député à Rome pour attester la droiture d'intention des évêques français qui avaient approuvé le livre, n'eut qu'à s'applaudir des procédés de la Cour romaine. « Quelque déférence qu'eût pour moi le Commissaire du Saint-Office, écrit-il dans son rapport, je crois pouvoir dire en vérité que le P. Candide, Maître du Sacré Palais, et le P. de Marinis, secrétaire de l'Index, tous deux du même Ordre de Saint-

Dominique, n'ont pas eu moins d'affection pour moi, ni moins de passion pour la défense de la vérité. »

La seconde affaire soumise au jugement du P. Vincent Candide fut l'examen des cinq propositions de Jansénius, déferées à Rome en 1651. Innocent X institua une Commission spéciale pour étudier la question. Elle se composait de six cardinaux et de treize consultants ou théologiens, à la tête desquels se trouvait le Maître du Sacré Palais. Ce dernier examina les propositions sous tous les sens dont elles étaient susceptibles, il écouta les théologiens français, recueillit le blâme des uns, l'approbation des autres, proposa lui-même ses objections, entendit les réponses ; puis, après mûre réflexion, il soumit son rapport au Saint-Père. A son avis, les cinq propositions devaient être repoussées, comme contraires aux principes de saint Thomas. Il eût souhaité même qu'on en précisât davantage le sens, et encore, avant de se prononcer, que l'autorité suprême voulût bien terminer les contestations jadis agitées dans les congrégations *de auxiliis*. Innocent X ayant hâte d'en finir préféra s'en tenir à la seule question déferée à son tribunal, tout en déclarant qu'il ne prétendait en aucune manière porter le moindre préjudice par sa sanction à la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. En effet, les propositions, telles qu'elles sont énoncées et condamnées par la Bulle du 31 mai 1653, n'ont rien de commun avec les principes de ces grands Docteurs.

Malgré le poids des ans, le P. Candide, plus qu'octogénaire, remplissait encore avec activité tous les devoirs de sa charge. Mais enfin, consumé par une fièvre lente, épuisé de veilles et d'austérités, il mourut le 7 novembre 1654, en haute opinion de sainteté. Ses obsèques furent honorées par un grand concours de peuple, et même par la présence de plusieurs princes ou personnages de qualité, au nombre desquels étaient les neveux et parents du Pape ; chacun réclamait comme faveur de posséder quelques lambeaux de ses habits. On l'ensevelit à l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, avec une épitaphe qui résume toute sa vie.

D. O. M.

Fr. Vincentio Ord. Prædic. morum candore, doctrina, vitæque probitate clarissimo, Cænobii Sanctæ Mariæ supra Minervam semel, iterum ac tertio Priori ; Provinciarum Apuliæ, Siciliæ atque Romanæ Provinciali præfecto ; Apostolico Pænitentiario ; Ordinis ter Generali Vicario ; Sacri Palatii Magistro ; VII Idus Novemb. anno MDCLIV, e

mortalium oculis erepto : ex Fratrum Sanctæ Mariæ supra Minervam pietate positum.

A Frère Vincent Candide de l'Ordre des Prêcheurs, très illustre par la candeur de ses mœurs, sa doctrine et l'intégrité de sa vie ; trois fois Prieur du couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve ; Provincial des Provinces de Pouille et de Sicile, ainsi que de la Province Romaine ; Pénitencier apostolique ; trois fois Vicaire Général de l'Ordre ; Maître du Sacré Palais ; enlevé aux regards des mortels le 7 des Ides de novembre 1654 : les Frères de Sainte-Marie-sur-Minerve ont érigé ce monument.

Un Jésuite du Collège Romain prononça l'oraison funèbre, et loua grandement l'érudition profonde et l'éminente vertu du vénérable défunt. Il rappela que le Pape Innocent X le citait comme un guide éclairé pour la doctrine, un maître dans la piété et un appui de l'Eglise romaine.

III. — En annonçant à l'Ordre de Saint-Dominique la mort de Maître Vincent Candide, le R^{mo} P. Jean-Baptiste de Marinis déclarait que sa vie angélique pourrait fournir une riche matière aux historiens. « Il a été, disait-il, de nom et d'effet Vincent, Candide et Maître ; tout le monde connaissait, aimait, admirait sa piété, son innocence, son humilité, son érudition, sa prudence et sa sainteté ; il avait su par un heureux et rare assemblage allier à un savoir profond une humilité plus profonde encore, à une antique noblesse une pureté virginale, à des occupations dissipantes un continuel amour de l'oraison, un attachement inviolable à la pénitence et à la charité ; bref, il avait été véritablement riche, parce qu'il avait aimé tendrement la pauvreté au milieu des biens de ce monde. »

D'autres auteurs, fort graves, ont décerné de justes éloges à la mémoire de ce grand religieux. « Si l'on examine avec soin, écrit le P. Casalas, les paroles, les actes, les écrits de notre Maître du Sacré Palais, et s'il faut les englober sous un nom générique, on pourra dire *massa candida*, comme on a jadis compris sous cette dénomination un grand nombre de martyrs ; en d'autres termes le caractère du V. Père est la candeur, fidèlement reflétée dans ses paroles, ses actions, ses écrits. »

Le P. Vincent Baron le cite comme un homme très connu par sa

piété, sa science et sa haute dignité. Il ajoute que c'était un religieux d'une sainteté éminente, confirmée par des miracles ; tellement réservé en son langage que plusieurs assurent ne lui avoir jamais entendu dire une parole oiseuse.

L'abbé Justiniani a donné dans ses « Lettres mémorables » une vie abrégée du P. Candide. Il certifie que le jour de sa mort, ayant célébré la messe pour le repos de son âme, il se sentit intérieurement averti du peu de besoin qu'elle avait des prières d'autrui. Puis il rapporte l'oraison funèbre prononcée par le religieux du Collège romain et presque toute la circulaire du P. de Marinis.

Concluons par cette page extraite du rapport du docteur Bourgeois au sujet de l'ouvrage « la Communion fréquente ».

« Les grandes vertus du P. Candide, Maître du Sacré Palais, son zèle pour toutes les vérités de la grâce et de la pénitence, son humilité, que plusieurs trouvaient excessive, et la réputation de sainteté dans laquelle il est mort, rendront excusable la petite digression que je fais à son sujet.

« La charge de Maître du Sacré Palais était venue à vaquer par la promotion au cardinalat du P. Michel Mazarin, Dominicain, frère du ministre de France. La première pensée du Pape fut d'en pourvoir le frère du P. de Marinis, religieux lui aussi du même Ordre, et bachelier en théologie de la Faculté de Paris. Il le fit mander à cet effet. Mais, soit que les Lettres se fussent égarées, soit tout autre empêchement, ce religieux ne vint pas à Rome. Alors le Pape, qui avait toujours estimé et inclination pour le P. Candide, à cause de sa vertu, le fit revêtir de cette charge, sans que qui que ce fût au monde, et lui-même moins que personne, en eût l'ombre d'une pensée. Ce choix si judicieux et si surprenant ne fit pas moins d'honneur à Sa Sainteté qu'à l'humble religieux et réjouit tous les honnêtes gens de la ville ; et comme ni la chair, ni le sang n'y eurent part, on le prit dans Rome plutôt pour une inspiration du Souverain Pasteur que pour une inspiration de son Vicaire. Cette élévation ne changea rien dans la conduite du P. Candide. Son carrosse et ses estafiers appartenaient plutôt à sa charge qu'à sa personne ; il ne s'en servait que contraint par une nécessité de bienséance. On le voyait ordinairement dans les rues, comme un simple religieux, allant à pied avec son compagnon. Son humilité ne reçut nul autre changement de l'éclat de son emploi sinon qu'elle en devint plus édifiante. Le respect que j'avais pour sa vertu me conduisait plus souvent à son palais que la nécessité de

mes affaires; mais je n'ai pu maintes fois l'empêcher de se jeter à mes pieds pour les baiser, quelque vigilance que je misse à l'arrêter. Le zèle de tous les Religieux dominicains que j'ai connus en Italie a été toujours très ardent et très sincère pour soutenir les vérités de la grâce enseignées par saint Augustin et saint Thomas : mais je crois pouvoir affirmer certainement qu'il n'était rien en comparaison de celui du P. Vincent Candide. »



Le Révérendissime Père ANTOINE DE MONROY

LIX^e Maître Général et Archevêque de Compostelle ()*

(1623-1715)

ANTOINE de Monroy naquit au Mexique, dans le mois de septembre 1633. Sa famille, originaire d'Espagne, appartenait à la noblesse. L'enfant, dès le bas âge, montra une grande piété et un mépris profond pour le faste et les honneurs. Vers quinze ans, il alla demander l'habit de l'Ordre à notre couvent de Mexico. Après sa profession, il s'appliqua aux études sacrées avec une ardeur qui ne tarda pas à être couronnée de brillants succès. Maître à son tour, on le chargea d'enseigner ce qu'il avait si bien appris. Successivement Régent des études, Recteur du collège de *Porta Cœli*, Docteur de l'Université de Mexico, Qualificateur du Saint-Office, Antoine de Monroy laissa partout où il passa un juste renom de science et de piété : aussi nos Pères de Mexico le mirent-ils à la tête de leur communauté. Sa douceur et sa fermeté, sa vigilance et sa sagesse montrèrent que les électeurs ne s'étaient pas trompés dans leur choix.

Mais la Providence destinait le vénérable Père à des emplois plus éclatants : elle voulait placer sur le chandelier cette brillante lumière. L'ayant donc fait venir d'une terre lointaine pour l'exécution de ses volontés, *vocans de terra longinqua virum voluntatis suæ* (1), le Seigneur disposa toutes choses pour conduire ce religieux mexicain au

(*) Lettre encycl. du P. Ant. Cloche, Maître Général. — Echard, *Script. O. P.*, II, 668.

(1) Is. XLVI, 11.

généralat de l'Ordre, dans un moment où il n'y avait nulle apparence qu'il parvînt jamais à cette élévation. Le P. Antoine, député à Rome par sa Province, en qualité de Procureur et de Définitéur général, vivait à l'hospice de la Minerve comme un simple Frère, passait même inaperçu du grand nombre. Sur ces entrefaites, le Chapitre général se réunit, le 25 juin 1677, pour donner un successeur au R^{mo} Père Thomas de Roccaberti, nommé archevêque de Valence, en Espagne. Or, contre toute attente, ce fut sur l'humble religieux que se porta la majorité des suffrages.

Surpris par ce coup si imprévu, Antoine de Monroy eût décliné l'honneur si, après réflexion devant Dieu, il ne se fût convaincu que son élection était visiblement un effet de la Providence, à laquelle il devait obéir. Appelé de cette sorte à la dignité suprême de l'Ordre, il en soutint la gloire et en remplit les obligations avec fermeté. Son premier soin fut de conserver ou de faire revivre dans la famille dominicaine l'observance régulière. Là convergèrent toutes ses pensées, tous ses desseins, tous ses actes, dans la persuasion qu'il ne pouvait mieux travailler à la gloire de Dieu.

Le V. Père brilla par bien d'autres côtés : il suffit d'énumérer sa prudence dans les affaires, sa maturité à les examiner, sa diligence à les expédier, son amour de la justice, sa droiture, sa candeur, son humilité, sa piété, son détachement, sa modestie qui le porta à prendre pour cachet le simple blason de l'Ordre. Tant d'admirables vertus lui firent une auréole, mais le plus beau fleuron de sa couronne, nous aimons à le redire, ce fut un zèle de feu pour la régularité.

Grâce à ce zèle, l'Ordre de Saint-Dominique s'enrichit de règlements aussi sages que nombreux sur la vie commune, l'éducation des novices, l'uniformité dans les habits. A son impulsion éclairée on doit l'*Histoire de la Province du Pérou* et la continuation de notre *Année Dominicaine*, commencée par le P. Feuillet, et alors arrêtée au quatrième volume.

II. — Tandis que le saint Général, tout entier aux devoirs de sa charge, cherchait à faire revivre dans son Ordre l'esprit des premiers temps, le Pape Innocent XI, à la requête de Charles II, roi d'Espagne, le nomma archevêque de Compostelle. C'était la coutume du vénérable Père de se laisser conduire en tout par les indications de la Providence. Il accepta donc le poste qu'on lui offrait, mais ne l'occupait point aussitôt : le Pape voulut qu'il continuât de gouverner l'Ordre

jusqu'au prochain Chapitre d'élection, convoqué dans la Ville éternelle. Antoine de Monroy remit alors sa démission, après neuf années de généralat, présida lui-même à l'élection du R^{me} P. Antonin Cloche, son successeur, et partit sans retard pour l'Espagne. Il emmenait avec lui le P. Maurice de Fregarolo, religieux lombard, d'une expérience consommée et d'une rare piété. Ce Père lui devint un collaborateur fort utile pour l'administration du diocèse.

En prenant possession de son Eglise, l'archevêque de Compostelle sut garder avec un soin jaloux les trésors spirituels qu'il avait acquis dans le cloître. Plein de mépris pour les honneurs du siècle et la gloire mondaine, il resta fidèle à lui-même et ne changea rien à ses habitudes simples et modestes. Il n'y eut que les vertus du moine à être rehaussées par celles de l'évêque. Malgré l'étendue d'un vaste diocèse, le saint prélat visita toutes les paroisses, laissant en tout lieu l'empreinte de sa sollicitude et de sa charité. Pasteur attentif et prudent, il veillait à la garde de son troupeau; il le chérissait tendrement et volontiers aurait donné pour lui tout son sang. Il aimait la beauté de la maison de Dieu. Le culte divin s'était affaibli, avait même disparu en certains endroits; Antoine de Monroy le restaura, ne reculant devant aucune dépense pour rebâtir ou réparer les édifices sacrés. De ses propres deniers, il fonda et dota un collège pour les jeunes religieux de son Ordre.

La piété de l'homme de Dieu se révéla encore par l'accueil fait aux étrangers qui affluaient à Compostelle pour vénérer le tombeau de l'apôtre saint Jacques. Notre archevêque assistait ces pèlerins avec une bonté touchante, subvenait à leurs besoins, et, par la délicatesse de ses procédés, faisait d'eux tous autant de panégyristes de sa charité. Citons, à ce propos, le témoignage élogieux que lui rendait le vice-amiral français Château-Renaud. Cet officier supérieur, chargé en 1702 d'escorter des galions d'Espagne revenant du Mexique avec des richesses considérables, s'était vu poursuivi par les flottes réunies de l'Angleterre et de la Hollande, et contraint de se réfugier dans le petit port mal défendu de Vigo, en Galice. Après des prodiges de valeur, il fallut abandonner à un ennemi supérieur en nombre une partie des vaisseaux et les trésors qu'ils renfermaient. Officiers, soldats, matelots furent, pour la plupart, en proie à une détresse affreuse. Antoine de Monroy les accueillit avec bienveillance, les secourut généreusement. Aussi de retour en France, publièrent-ils partout ses vertus, et le marquis de Château-Renaud disait à Louis XIV : « L'archevêque de

Compostelle est un vrai saint : à la suite de notre désastre, il a donné à nos officiers et à nos soldats les marques d'une libéralité prodigieuse. »

D'un prélat si charitable pour les étrangers que ne devaient pas attendre les pauvres de son diocèse ! Jouissant d'énormes revenus, Antoine de Monroy les leur faisait passer presque entièrement. En mourant, il les institua ses héritiers et légataires universels. Délicat également vis-à-vis des misères qui se cachent, il savait diriger de ce côté de riches aumônes à l'insu de tout le monde.

III. — Tandis que l'archevêque de Compostelle administrait saintement le troupeau confié à ses soins, le Seigneur vint le visiter et lui faire part de son calice. Une attaque d'apoplexie le frappa d'une façon inattendue et le laissa paralysé l'espace de vingt années. L'homme de Dieu endura cette longue infirmité avec une patience admirable. De sa bouche ne sortit jamais aucune plainte. Il garda constamment un visage joyeux, un esprit tranquille, un cœur haut placé, une âme entièrement soumise à la volonté divine. Soupirant sans cesse après la dissolution de son corps et l'avènement de son Sauveur, plein de reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il avait reçus du ciel et muni des sacrements de la sainte Eglise, Antoine de Monroy s'endormit dans la paix du Seigneur, le 7 novembre 1715, à l'âge de 83 ans. Il mourut entre les bras de ses Frères en religion, dans une humble cellule qu'il s'était choisie par amour de la pauvreté.

La mort de l'illustre archevêque fut un deuil profond non seulement pour son diocèse, mais encore pour la famille dominicaine tout entière. Le P. Antonin Cloche l'annonça à toutes les Provinces de l'Ordre par une Lettre encyclique où il relève avec de grands éloges les éminentes vertus du saint prélat. Cette lettre résume ce que nous venons de dire ; cela nous dispense de la donner ici. Mais on peut la lire intégralement dans l'ouvrage de Touron : *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique* (1).

(1) T. V, p. 802.





LE MÊME JOUR

1264 — A Barcelone, l'Illustrissime Père BERNARD DE MURO, évêque de Vich, en Catalogne. Il était déjà revêtu de la dignité épiscopale quand il se fit religieux, et avait assisté, à ce titre, au Concile provincial convoqué à Tarragone, l'an 1246, par l'archevêque de cette ville, Pierre d'Albalate. L'exemple de don Pierre de Centellas, qui, étant évêque de Barcelone, avait embrassé notre institut, porta Bernard de Muro à en faire autant, d'après le témoignage de François Diago, auquel les chanoines de Vich montrèrent un écrit conservé dans les archives de leur chapitre. Un tel acte d'humilité valut sans doute au V. Père mille bénédictions célestes, et lui mérita l'entrée de la gloire pendant l'octave de la Toussaint, l'an 1264. Il mourut à Barcelone et fut inhumé dans la chapelle Sainte-Anne de notre église conventuelle. L'épithaphe de la pierre tombale marque en termes exprès qu'il appartenait à l'Ordre des Frères-Prêcheurs. — (Diago, L. II, c. 6.)

1323 — Au Mont-Cassin, l'Illustrissime Père ODON DE SALA.

Il prit l'habit dominicain à Pise, sa patrie, et alla étudier à Paris, où il reçut le titre de Docteur en théologie. De retour à Pise, il fut élu Prieur du couvent de cette ville. Odon de Sala gouvernait très saintement sa communauté, lorsque le Pape Boniface VIII le nomma évêque de Terralba, siège épiscopal de Sardaigne, uni dans la suite à celui d'Usello, sous la métropole d'Oristagno. L'an 1302, le même Pontife le désigna pour l'évêché de Pola, dans l'Istrie, sous la dépendance de la République de Venise, et du patriarcat d'Aquilée. Six ans après, Clément V le transféra au siège d'Oristagno, et enfin, au commencement de 1312, à celui de Pise en Toscane.

A peine arrivé à ce dernier siège, le vénérable prélat sut se faire estimer et aimer du prince Henri de Luxembourg, roi des Romains. Celui-ci passa quatre mois à Pise, cette année 1312, et en sortit, le 6 mai, pour aller à Rome se faire couronner Empereur, sous le nom d'Henri VII. Il y revint sur la fin de janvier 1313, et y séjourna quelque temps encore. Odon de Sala, qui avait fort à cœur le bien de son Eglise, profita des bonnes dispositions du prince pour obtenir confirmation de tous les privilèges octroyés à l'Eglise de Pise, par les empereurs Henri III, Henri IV, Conrad II et Frédéric, prédécesseurs du nouveau souverain. Ughelli, dans son *Italia sacra*, en rapporte la patente tout au long (1). Cette concession parut de la part de l'Empereur

(1) T. III, *in Pis. arch.*

une preuve d'estime personnelle pour l'archevêque, car le même monarque refusa aux Pisans la confirmation de certaines franchises municipales, selon le témoignage de notre Ill^{me} P. Nicolas, évêque de Bitonto, dans la Pouille (1).

Ce même évêque de Bitonto, dans sa relation du voyage de l'empereur Henri VII en Italie, rapporte que notre archevêque de Pise et lui furent chargés de réconcilier les habitants de Lucques avec l'empereur. Ils eurent près de Lucques plusieurs conférences avec les magistrats de cette république ; mais comme le peuple lucquois était infatué d'orgueil — *cum populus Lucanus esset superbus et fatuus*, — il fallut pour le dompter que le monarque fit quelque ravage dans le pays et s'emparât de plusieurs places fortes.

Odon de Sala garda une telle reconnaissance pour les bienfaits d'Henri VII envers son Eglise que, ce prince étant mort à Buonoconvento près de Sienne, le 25 août 1323, il fit, deux ans après, transporter son corps à Pise, pour être inhumé près de l'église métropolitaine, dans un beau sépulcre de marbre préparé par les soins de la République.

Le vénérable prélat ne songeait qu'à remplir ses devoirs de bon et vigilant pasteur, lorsqu'en 1321, à l'occasion de troubles suscités par les malversations de l'empereur Louis de Bavière, la République de Pise embrassa le parti gibelin, toujours opposé, on le sait, au Pontife romain. Non content de gémir en secret, l'archevêque de Pise prit hautement la défense du Pape et intenta, dit Ughelli, un procès au criminel contre la faction gibeline qui prévalait dans la ville. Outrés de fureur, les magistrats chassèrent leur archevêque et allèrent jusqu'à réduire en cendres sa maison paternelle, habitée par son frère, Jacques de Sala. C'était en 1322.

Jean XXII, qui occupait alors le siège de saint Pierre, songea d'abord à exiger, par la menace des censures ecclésiastiques, le retour du prélat dans sa ville archiépiscopale ; mais, en présence de l'irritation des esprits, il préféra nommer Odon de Sala patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'évêché du Mont-Cassin, érigé le 21 mai 1322 par une bulle du même Souverain Pontife.

Le premier évêque du Mont-Cassin quitta Florence, où il s'était réfugié, et se rendit à sa nouvelle Eglise. Il ne la gouverna qu'un an. La mort le frappa le 6 novembre 1323. Il fut inhumé dans l'église cathédrale, qui ne subsista comme telle que quarante-quatre ans, Urbain V ayant supprimé l'évêché l'an 1367 et rétabli l'antique abbaye. Le P. Souèges, dans sa préface de juillet, appelle Odon de Sala un homme *d'une sainteté reconnue*. (Ughelli : *Ital. Sac.* I. III. — Fontana, P. I, c. 3, tit. 2).

1435 — Le V. Père JEAN POLANDER, de nationalité allemande, prit l'habit des Frères-Prêcheurs au couvent de Nuremberg, et y passa une grande partie de sa vie. Sur sa réputation de sainteté, les Pères du Concile

(1) Bal. *Pap. Avon*, t. II, p. 1226.

de Bâle demandèrent son assignation au couvent de cette ville. Ils pensaient que l'exemple de ses vertus serait une édification pour tous les membres de la sainte assemblée, et que ses prières attireraient les bénédictions célestes sur leurs travaux.

Les pénitences du serviteur de Dieu étaient excessives. Il se servait de cilices très rudes, de chaînes de fer, de croix armées de pointes et d'autres instruments qu'on trouva sur lui ou dans sa cellule après son trépas. Ses jeûnes étaient si rigoureux qu'on se demandait comment il pouvait vivre malgré de telles privations. En même temps il obéissait comme un enfant à tous les désirs de ses supérieurs. Mais il avait surtout un attrait particulier pour l'oraison et pour la célébration des divins offices. Il paraissait alors tout embrasé d'amour et mettait une ardeur inconcevable à chanter les louanges de Dieu. Et quand il prêchait, ou s'entretenait en conversation des choses célestes, son langage était empreint d'un charme inouï et d'une conviction communicative. Sa vie était d'une pureté angélique, et malgré les tentations qui assaillirent parfois son âme, il conserva une parfaite virginité. Plusieurs miracles opérés par ses reliques attestèrent la puissance dont il jouit au ciel après sa mort. Jean Polander mourut en l'année 1435 ; les auteurs fixent son heureux trépas les uns au 4 novembre, les autres au 7 du même mois. — (Bzovius : *Annal, eccl. ad an. 1435, n. 62.*)

1593 — A Valence, en Espagne, le V. Père JOURDAIN, profès du couvent de cette ville. Il s'adonna avec ardeur au ministère de la prédication et à celui de la confession, surtout dans la nouvelle résidence de l'île d'Iviça, où son apostolat recueillit des fruits abondants. Mais la plus belle récompense de ses œuvres saintes fut la mort précieuse qui couronna sa vie, le 7 novembre 1593. — (Diago : *Prov. Arag. 251.*)

1652 — Au Frioul, le V. Père PIERRE-MARTYR RUFFONI, natif de Vérone, où il prit l'habit dominicain à notre couvent de Sainte-Anastasie.

Distingué par sa science et sa vertu, il fut envoyé dans la Province de Bohême et y demeura plusieurs années. Tout en s'acquittant avec zèle des fonctions qui lui avaient été confiées, le V. Père parvint à éviter les embûches des hérétiques, archarnés contre les catholiques et surtout les religieux. L'an 1618, il revint en Italie, et obtint d'être assigné au couvent de Cividale, où il savait que la discipline régulière était en pleine vigueur. L'homme de Dieu se montra une colonne des observances monastiques et brilla par l'éclat de toutes les vertus. A quatre fois différentes, il gouverna la communauté, en qualité de Prieur. Il mourut, âgé de 67 ans, dans la première semaine de novembre 1652. Marc-Antoine Sterni, religieux, comme lui, de la Congrégation du B. Jacques Salomonio, a composé un abrégé de sa vie, conservé manuscrit dans les Archives de la Congrégation. — (De Rubeis : *De reb. Congr. B. Jac. Salomon. C. XI, § 3.*)

1671 — A Anvers, le V. Père JEAN BODAEN, profès du couvent de Bois-le-Duc, et affilié ensuite à celui d'Anvers. Ce vénérable religieux remplit diverses charges importantes dans son Ordre. Il fut Prédicateur général au couvent de Louvain, confesseur des Religieuses dominicaines du Val-des-Anges, près Bruges, Prieur à Bois-le-Duc, Missionnaire apostolique à Utrecht. Tandis qu'il exerçait avec zèle, dans cette dernière ville, ses augustes fonctions, il fut arrêté par les hérétiques, jeté en prison et soumis à de nombreuses vexations pour la cause de Dieu. Ayant recouvré sa liberté, il s'adonna avec plus d'ardeur que jamais au ministère des âmes et mourut saintement à Anvers, l'an 1671, pendant l'octave de la Toussaint. — (De Jonghe : *Belgium Domin.* 240.)

1556 — A Saint-Dominique de Cordoue, la V. Mère ÉLÉONORE RODRIGUEZ DE GODOY, nièce des fondatrices, dont nous avons parlé le 5 de ce mois. La patience marqua d'un sceau spécial sa haute sainteté ; car, ayant été enchaînée par la paralysie l'espace de trente-huit ans, comme le paralytique de l'Evangile, loin de se plaindre et de murmurer, elle se jetait amoureusement dans les plaies du Sauveur pour chercher un adoucissement à son infirmité. Tout le temps que sa santé l'avait permis, elle s'était montrée d'une exactitude parfaite aux exercices communs, et prenait plaisir à préparer les mets destinés aux sœurs malades. La bienheureuse Vierge Marie fit un miracle en sa faveur. Quelques dames, parentes de la Mère Éléonore, se proposaient d'aller célébrer une veillée de prières au sanctuaire de Notre-Dame de la Fontaine-sainte, ainsi nommé de ce que l'auguste Mère de Dieu était apparue à un noble citoyen de Cordoue, au-dessus d'une fontaine proche de la ville. Le privilégié de Marie y avait bâti une chapelle avec une image de la Vierge, qui fut bientôt célèbre par des miracles. Notre sainte malade supplia ces dames de l'admettre en leur compagnie ; mais une recrudescence du mal y mit obstacle. Elle pria alors si dévotement Marie de l'assister, qu'elle se trouva miraculeusement guérie. Elle alla aussitôt rejoindre ses compagnes, agréablement surprises de la voir en cet état, et toutes ensemble en rendirent grâces à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère. Sœur Éléonore demeura quelque temps en possession de la santé ainsi recouvrée ; après quoi, il plut à Dieu de lui rendre la paralysie, afin d'augmenter ses mérites et sa récompense. — (Lopez, P. III, L. I, c. 54.)

1573 — Encore au même monastère de Saint-Dominique de Cordoue, la V. Mère JEANNE PEREZ DE LAS INFANTAS, autre nièce des saintes fondatrices. Les exemples de vertu donnés par ses tantes et par leurs pieuses compagnes la décidèrent, comme sa sœur Eléonore de Godoy, à embrasser la même vie de pénitence et de prière. Parmi les vertus qui brillèrent en elle avec plus d'éclat, on signale une vive dévotion pour le Saint-Sacrement, un tendre amour pour le prochain et une patience invincible dans les souffrances.

Sa prudence, sa douceur, son zèle pour la régularité lui valurent aussi d'être placée à la tête de la communauté, charge qu'elle remplit à la satisfaction des religieuses soumises à son autorité et des supérieurs dominicains qui avaient la direction spirituelle du monastère. Aussi vit-on avec une peine extrême la digne Prieure résigner ses fonctions, lorsque Dieu lui envoya l'épreuve d'une cécité complète, quelques années avant sa mort. Soumise à la volonté divine, elle passa le reste de ses jours uniquement occupée des joies éternelles, où elle entra l'an 1573, dans le courant de novembre. Sa gloire fut révélée à une grande servante de Dieu du même monastère. — (Lopez, P, III. L. I, c. 54.)

1574 — A. Brescia, la V. Sœur JULIA DE BARBISONI. Elle reçut fort jeune l'habit religieux au Monastère de Sainte-Catherine et fit de rapides progrès dans la vertu. Son assiduité à l'oraison, à l'Office divin, en un mot à tous les exercices de communauté, était admirable. L'ensemble de ses qualités surnaturelles attira bientôt l'attention de ses Sœurs : édifiées de son zèle pour l'observance régulière, de sa grande prudence, de son extrême charité, elles furent heureuses de la placer à leur tête. La Mère Julia de Barbisoni gouverna très saintement le monastère. Elle avait une dévotion particulière à l'évangéliste saint Luc et recourait à lui en toute circonstance importante. Se trouvant un jour en proie à de grandes frayeurs, au sujet de son salut, elle implora avec confiance le secours de son saint protecteur. Lui, qui par ses prédications avait conduit tant d'âmes au séjour de la patrie céleste, ne voudrait-il pas la maintenir et la diriger dans les sentiers de l'éternité bienheureuse ? Tel était l'objet de sa prière. Le saint Evangéliste n'y fut point sourd ; il lui apparut et promit de ne l'abandonner jamais. Sous une si puissante sauvegarde, la V. Mère servit le Seigneur avec une constance inébranlable, l'espace de cinquante-sept ans, et mourut saintement le 7 novembre 1574. — (*Ms. du mon. de Brescia.* — Marchese : *Diario Dom.* Tome VI, 14.)

1651 — Au monastère de Saint-Thomas, à Paris, la V. Mère CATHERINE DE LA PASSION.

Les mémoires du monastère ne nous apprennent ni le nom de famille, ni le lieu de naissance, ni l'époque d'entrée en Religion de la servante de Dieu ; ils nous disent seulement que, prévenue dès l'enfance des bénédictions célestes, Catherine de la Passion se distingua dans le cloître par un exercice continu d'oraison, d'humilité, d'obéissance, de pénitence et de charité. Loin d'empêcher son recueillement, les occupations extérieures semblaient la préparer à goûter ensuite avec plus de délices les douceurs de la contemplation. Entièrement dégagée des créatures, elle pouvait dire avec le prophète : *Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et que soubaît-je sur la terre, sinon Vous, ô mon Dieu !* (1)

(1) Ps. LXXII, 24.

Le Seigneur récompensait l'ardent amour de sa servante par des consolations qui la mettaient hors d'elle-même. « Je n'en puis plus, disait-elle un jour à une de ses confidentes, je me sens mourir. Je voudrais que vous pussiez voir les opérations de la grâce en mon âme... Je voudrais que tout le monde connût et aimât un Dieu si bon, si digne d'être aimé. Je désirerais surtout que toutes mes Sœurs fussent dans une contemplation continuelle de cet aimable Père, et pour leur rendre cet exercice ininterrompu, je me chargerais volontiers de tout l'ouvrage de la maison.

La V. Mère se disposait avec grand soin à la réception des sacrements et ne passait pas moins de deux heures en oraison, avant de s'approcher de la Table sainte. Pendant les dix jours de la retraite annuelle, elle restait devant le Saint-Sacrement tout le temps non occupé par les exercices de communauté. Absorbée dans l'adoration et l'amour, elle n'avait plus, pour ainsi dire, conscience d'elle-même et disait ingénûment ensuite : « Sitôt que je me mets à genoux, je trouve mon Dieu et il me découvre comme en un tableau ravissant l'humanité sainte de Jésus-Christ son Fils. Cette humanité me paraît si douce, si belle, si aimable, que tout mon temps se passe à la contempler, et il me semble que je ne fais point oraison. »

Les mystères de la Passion étaient le sujet habituel de ses méditations et lui inspiraient des désirs ardents de se rendre conforme à Jésus crucifié par la mortification, l'obéissance et la plus entière soumission au bon plaisir de Dieu.

Les grâces extraordinaires qu'elle recevait dans l'oraison, loin d'être une occasion d'orgueil pour son âme, la portaient à s'abaisser de plus en plus. Souvent elle demandait à ses supérieures des humiliations publiques, conjurait ses Sœurs, qu'elle appelait des Anges, de lui signaler ses défauts, et souhaitait de vivre inconnue, même à ses plus proches parents, qu'elle ne consentait à recevoir au parloir que deux ou trois fois l'année. Elue Prieure du monastère, elle conçut de ce choix un chagrin cuisant, et, tout le temps qu'elle fut à la tête de la communauté, se considéra comme l'unique cause des fautes qui se commettaient. Il lui répugnait d'exercer tout acte de supériorité, s'estimant inférieure à ses Sœurs en mérites et en vertus. Parfois on l'entendait dire : « Oh ! qu'il fait bon se tenir bien bas devant Dieu ! C'est le moyen d'attirer ses regards ; car sa divine majesté ne se complaît que dans les âmes petites à leurs propres yeux. »

Cette humilité profonde était accompagnée d'une crainte extrême d'offenser Dieu. Mais, bien que le souvenir de ses infidélités passées lui arrachât des larmes amères, jamais la pieuse Sœur n'alla jusqu'au trouble et à la désespérance : « Oh ! disait-elle quelques jours avant de mourir, oh ! que je sens de confiance en Dieu. Il est si bon ! assurément il me fera miséricorde. » Cette vertu la rendit victorieuse des tentations que le Seigneur permit pour éprouver sa patience. Durant plusieurs mois, elle ressentit des pensées de

blasphème avec une telle violence que l'imprécation était près de s'échapper de ses lèvres. Sous cette épreuve, particulièrement pénible aux âmes embrasées d'amour pour Dieu, Sœur Catherine gémit, s'affligea, mais ne perdit rien de sa confiance. Le calme revint : elle put dire avec l'Épouse du Cantique sacré : *Enfin j'ai retrouvé Celui que j'aime : je le possède et ne le perdrai plus* (1).

Ces peines intérieures servirent à accentuer son désir, déjà ancien, de voir la dissolution de son corps pour aller à Jésus-Christ. Aussi, quand elle fut atteinte de la douloureuse maladie qui devait l'enlever de ce monde, l'entendait-on répéter souvent : « Quel bonheur de mourir ! du moins, je n'offenserai plus Dieu. Mes Sœurs, ne pleurez pas ; réjouissez-vous plutôt, car je vais dans un lieu où je trouverai Jésus, Marie et un grand nombre de Frères et de Sœurs de notre saint Ordre. » Elle reçut les derniers sacrements avec des dispositions très saintes, et ne cessa de produire des actes de foi, de contrition, d'acquiescement parfait à la volonté de Dieu. Elle expira dans de tels sentiments, vers la fin de la première semaine de novembre 1651, en présence des religieuses du monastère inconsolables de sa perte.

Deux jours avant de mourir, l'humble Sœur avait jeté au feu plusieurs cahiers contenant le résumé de ses dispositions intérieures. Un mémoire échappé aux flammes renferme une vingtaine de sentences ou résolutions de la V. Mère. En voici quelques-unes :

1. Vivre ici-bas, sans m'occuper aucunement des créatures, comme s'il n'y avait au monde que Dieu seul et moi.

2. Avoir constamment les yeux sur l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. Aimer le Seigneur de toute mon âme, ne vouloir que ce qu'il désire de ma part ; ne perdre jamais la confiance en sa bonté.

4. Je nourrirai une haine profonde de moi-même, je me tiendrai la dernière de toutes et rechercherai des humiliations.

5. Je fuirai la tristesse comme la mort et ferai en sorte que ma conversation soit toujours dans le ciel.

6. Mon âme se tiendra occupée sans cesse de la bonté de Dieu et de sa divine Mère.

7. Je ne veux avoir de regard que pour Jésus en croix.

8. Jésus-Christ penche sa tête pour me donner le baiser de l'amour ; il est attaché en croix pour m'attendre à résipiscence ; son côté a été percé pour m'ouvrir le chemin de son Cœur. — (*Mém. du mon. de Saint-Thomas.*)

(1) Cant. III. 4.





VIII NOVEMBRE

Le V. Père BERNARD NAVARRE

appelé aussi

BERNARD DE SAINTE-CATHERINE

de la Province des Philippines ()*

(1616)



ERNARD Navarre, originaire de Villanova-de-Xara, dans la Vieille-Castille, désira dès sa jeunesse embrasser l'état ecclésiastique, et, pour ce motif, s'adonna soigneusement à l'étude des lettres. Plus tard il porta ses vues vers notre

Ordre et en prit les livrées au couvent de Sainte-Croix de Villaescusa. Après sa profession, il fut envoyé au collège de Saint-Thomas d'Alcala, et y fit de grands progrès dans les sciences sacrées. Une preuve de son application et du fruit qu'il en retira, c'est qu'à la fin de sa théologie, on le désigna pour soutenir des thèses dans un Chapitre provincial, et le succès fut tel que, séance tenante, il fut nommé Lecteur de philosophie au couvent de Trianos.

Pendant son noviciat et ses années d'études, Bernard Navarre avait jeté les fondements d'une haute piété et donné les présages d'un fécond apostolat. Il aimait la pénitence, portait des tuniques faites de grosse serge approchant de la rudesse du cilice. Très exact à toutes les prescriptions de la règle, il n'y admettait aucun adoucissement, alors même qu'il eût pu le faire sans éveiller l'attention. En vertu

(*) Advarte : *Hist. de Filipin.* I, 70-75, 418, etc.

d'un privilège, les étudiants usaient d'aliments gras à certains jours. Fr. Bernard ne voulut jamais profiter de cette permission. Par le même attachement à la vie régulière, il faisait tous ses voyages à pied, gardant fidèlement l'abstinence; et s'il allait prêcher dans le voisinage du couvent, il emportait un simple morceau de pain et s'en contentait, charmé, à l'exemple du grand Apôtre, de n'être à charge à personne.

Le V. Père montrait un grand zèle pour le salut des âmes et aimait, chaque dimanche, à évangéliser les habitants des campagnes environnantes. Les grandeurs de Jésus et de Marie contenues dans les mystères du saint Rosaire étaient le thème habituel de ses prédications. Il y mettait tant d'onction et de piété que toute la contrée fut remuée par sa parole : le culte de la sainte Vierge prit un nouvel accroissement; les laboureurs, au milieu de leurs travaux, récitaient ensemble les *Ave Maria*. Longtemps après, le souvenir du saint prédicateur avait encore assez de force pour retenir sur la pente du vice les populations converties par ses salutaires avis, ses bons exemples et surtout par la pratique du Rosaire, qu'il leur avait présentée comme un remède aux plaies de leurs âmes. Bernard Navarre s'occupait ainsi aux œuvres de l'apostolat, lorsque se répandit le bruit qu'on allait établir une Province dominicaine aux Iles Philippines.

L'an 1582, le P. Jean-Chrysostome d'Aracena avait été chargé déjà de sonder le terrain; mais la Cour d'Espagne opposa tant d'obstacles que l'entreprise fut retardée de trois ou quatre années. Enfin, le 17 juillet 1586, les religieux destinés à fonder la mission nouvelle s'embarquèrent, au nombre de trente-deux; parmi eux était le P. Bernard Navarre (1).

Nous avons dit ailleurs (2) les fatigues que ces vaillants apôtres essuyèrent durant une périlleuse traversée de six mille lieues. Arrivés enfin à Manille, ils mirent aussitôt la main à l'œuvre. Le P. Bernard fut envoyé dans le Pangasinan, avec cinq autres religieux dont il fut institué supérieur. Cette province, éloignée de Manille de quarante lieues environ, était habitée par des peuplades barbares et vicieuses. Il fallut à l'ardent missionnaire une constance surhumaine pour ne pas se rebuter de leur résistance obstinée. Vainement lui conseillait-on

(1) Voir, *Année Dominicaine*, juin, p. 125, en note, les noms de ces premiers fondateurs.

(2) *Ibidem*, p. 126.

de se transporter parmi des populations plus dociles : confiant dans la puissance de la grâce qui parviendrait, disait-il, à briser la dureté de ces cœurs infidèles, il voulut demeurer au poste, et prédit à ses compagnons découragés que l'heure de la conversion ne tarderait pas à sonner pour le Pangasinan. Son espoir ne fut pas vain. Une chrétienté florissante germa enfin sur ce sol si longtemps ingrat. Mais qu'il en avait coûté à notre saint religieux !

Satan régnait en maître sur ces populations superstitieuses, et pour les détourner d'embrasser la foi, il s'efforçait de les terroriser par des apparitions fantastiques. Plusieurs fois, raconte-t-on, les indigènes entendirent des plaintes lugubres, et une voix mystérieuse leur dit un jour : « Je suis Apolagui, votre dieu : un grand malheur vous menace : des étrangers vêtus de blanc viendront, pour anéantir vos coutumes et courber vos fronts devant une tige de bois coupée vers le sommet par une traverse de même matière ». Ainsi le démon désignait l'emblème sacré de la rédemption. Il n'en fallait pas davantage pour vouer d'avance à la haine des Indiens les prédicateurs de l'Évangile. Aussi, à l'apparition de ces derniers, n'y eut-il qu'un cri pour demander leur mort, et il fallut pour les sauver l'intervention du gouverneur de la Province, don Ximenez del Pino. Mais alors les habitants s'entendirent pour leur refuser tout secours, et pendant près de trois ans, les hommes apostoliques endurèrent la faim, la soif, le froid, la nudité, en un mot des privations inouïes. Tous, un seul excepté, tombèrent gravement malades ; mais le Seigneur, pour lequel ils souffraient, leur rendit la santé, sans emploi d'aucun remède humain.

Informé de leur insuccès auprès d'un peuple qui paraissait irréductible, Dominique de Salazar, premier évêque de Manille, résolut de rappeler nos religieux pour leur confier un terrain plus facile à défricher. Cette nouvelle réjouit cinq des missionnaires ; seul, le P. Bernard en témoigna de la tristesse. « Dieu, dit-il à ses compagnons, rejettera-t-il pour toujours nos supplications et nos larmes ? Sera-t-il éternellement irrité contre ces populations malheureuses ? Non, mes Frères, espérons en sa miséricorde ; restons à notre poste : ces Indiens si rebelles à l'Évangile seront convertis par nous. »

Le V. Père fut encouragé dans sa résistance par la vision suivante. Un père de famille gageait des ouvriers pour aller moissonner un champ qui n'offrait que de rares épis dispersés çà et là. Devant un travail si minime, les ouvriers déclarèrent qu'ils ne moissonneraient

pas en cet endroit, mais là où se trouverait une récolte abondante. « Puisque vous ne voulez pas venir où je vous conduis, répondit le maître, vous ne moissonnerez ni ici, ni là. » Le P. Bernard comprit par cette vision que, malgré la stérilité du sol, Dieu voulait que ses compagnons et lui y versassent leurs sueurs.

Peu à peu, en effet, nos missionnaires s'aperçurent que les indigènes devenaient plus dociles : le Seigneur récompensait la persévérance et la vertu de ses envoyés. Dans sa relation au Pape Clément VIII, Michel de Benavidez, évêque de la Nouvelle-Ségovie, constatait le fait. « Encore, dit-il, que Dieu ait opéré plusieurs miracles pour la conversion des peuples du Pangasinan, toutefois le plus grand, celui qui contribua le plus à l'entrée de ces infidèles dans le giron de l'Eglise, a été la vie toute sainte des religieux qui les ont évangélisés. »

Du reste, un des Indiens le déclara lui-même à nos Pères. « Depuis trois ans j'observe votre manière de vivre : j'ai remarqué en vous une uniformité surprenante. Si l'un se lève la nuit pour prier, et pratiquer des pénitences, l'autre en fait autant. Tous également vous évitez la compagnie des femmes. Nul de vous ne pense à amasser des richesses. Votre patience dans les épreuves est admirable. Vous ne cherchez qu'à nous être utiles. Je veux être des vôtres ; car après vous avoir vus à l'œuvre, je me persuade que vous ne pouvez nous enseigner autre chose que la vérité. »

Cette haute opinion de la sainteté des hommes apostoliques et de la divinité de leur mission s'augmenta aux yeux des indigènes par plusieurs faits merveilleux.

Voici le premier en date. Une femme indienne tombée dans l'incontinence allait subir la peine de sa faute. Suivant les lois du pays, elle devait être enterrée vivante avec son complice. Sommée de le dénoncer, elle accusa le P. Bernard. Sur cette seule déclaration, les idolâtres accoururent auprès du missionnaire, en poussant des cris féroces. Bien que le sage lui-même ne soit pas insensible à la calomnie, le V. Père toutefois écouta l'horrible accusation sans s'émouvoir. Il se contenta de répondre aux Indiens qu'il irait avec eux trouver la coupable, pour vérifier l'acte criminel dont elle le chargeait. Arrivé en sa présence, il lui demanda en quel temps, en quel lieu, avait été commis le forfait. La femme indienne précisa l'un et l'autre ; or il fut notoirement démontré que le Père se trouvait fort loin du lieu désigné, et que ni avant, ni après l'époque indiquée, il ne s'était trouvé

dans les parages. Cette justification publique couvrit de confusion les Indiens, et surtout la malheureuse, à laquelle le charitable religieux, pour vaincre le mal par le bien, obtint à force d'instances et de bons offices la vie et la liberté.

II. — Toutefois l'aveuglement des Indiens était encore trop profond pour qu'il fût possible de leur dessiller les yeux. Voyant ses efforts stériles auprès des adultes, le P. Bernard se tourne du côté des enfants. Il cherche du moins à baptiser ces petites créatures à l'article de la mort, afin de leur ouvrir la porte du ciel. Ici encore il se heurte à des obstacles ; on dissimule à ses regards les enfants malades. Un soir, il pénètre dans une case. « Où est l'enfant dont on m'a parlé ? demande-t-il — Il n'y en a pas ici, » lui répond-on. L'homme de Dieu, qui savait à quoi s'en tenir, dit à son compagnon le P. Louis Gandullo. « On m'oppose une dénégation formelle ; réitérez la question en votre nom, peut-être réussirez-vous mieux. » Le P. Gandullo ne connaissait pas encore l'idiome du pays. Au moment où il formulait sa demande par interprète et recevait une réponse négative, un tout jeune enfant se montre au milieu de quelques femmes qui le tenaient soigneusement caché. Le P. Louis, ouvrant ses bras, lui dit en espagnol : « Viens, mon petit, approche sans crainte ; tu ne sais pas le bien dont tu te privas en te cachant ainsi. Viens avec nous, nous aurons soin de toi. » A ces mots, comme s'il eût entendu le castillan et compris la grandeur du bienfait qui lui était offert, l'enfant s'échappe de sa mère, court à l'homme de Dieu et se jetant dans ses bras, fixe sur lui des regards qui semblaient dire : « Oui, je suis à vous ! » Il devint plus tard un excellent chrétien et soutint l'honneur de la mission.

Tandis que le P. Bernard et son compagnon, tels que Paul et Barnabé, travaillaient ainsi à l'œuvre pour laquelle Dieu les avait appelés, un vieil idolâtre plein de ruse et de fourberie, comme un autre Barjésus, le magicien de Paphos, ne cessait de pervertir et d'entraver les voies droites du Seigneur (1). Il allait de maison en maison, pour empêcher les parents de faire régénérer leurs enfants dans l'onde salubre. Le P. Gandullo, vivement contristé, l'apostropha un jour : « Malheureux, quel aveuglement est le vôtre ! vous blâmez la conduite de gens occupés uniquement à faire le bien ! » L'infidèle, s'imaginant

(1) *Act. Apost.*, XIII.

que le missionnaire voulait faire de lui un chrétien, repartit vivement que jamais il n'embrasserait sa religion. Le P. Bernard s'unit alors à son compagnon pour obtenir du Ciel que cet endurci cessât du moins de traverser leurs desseins. A quelque temps de là, nos missionnaires, l'ayant rencontré, lui demandent avec douceur : « Est-ce que maintenant vous ne seriez pas disposé à vous faire chrétien ? » Chose admirable ! Cet ennemi juré de la foi répond sans hésiter qu'il le désire vivement. De loup qu'il était, transformé en agneau, il suit nos Pères, se fait instruire, reçoit le baptême et meurt en prédestiné.

Par l'efficacité de leurs prières, les vaillants apôtres obtinrent la conversion d'un autre Indien, des plus nobles du pays, appelé Cabanday. C'était un petit tyran, fort redouté à cause de ses extorsions et de ses cruautés. Il n'y avait nulle apparence qu'il devînt jamais chrétien, car il lui eût fallu pour cela renoncer à ses immenses biens, fruit de l'usure et de la rapine : lui en faire la proposition ne semblait même pas prudent, étant donné sa haine à l'égard des missionnaires. Cependant le P. Bernard, pour qui cette conquête spirituelle avait de grands attraits, ne perdit pas courage. Il enjoignit à ses compagnons d'unir leurs prières aux siennes, et tous d'un même cœur demandèrent à Dieu une conversion si importante. Leur confiance ne fut pas déçue. Dans le temps que de concert ils sollicitaient cette grâce, Cabanday se sentit extraordinairement touché. Il appelle ses esclaves, leur ordonne de prendre le coffre qui contenait son argent et de venir avec lui à l'église des Pères blancs. Arrivé là, il n'attend pas qu'on lui ouvre la porte, il la fait enfoncer. Les religieux, assemblés au chœur pour réciter Matines, accourent au bruit, et ne sont pas peu surpris de voir Cabanday répandre ses trésors à leurs pieds, se prosterner devant eux et demander humblement le baptême. La grâce qu'il sollicitait dans des conditions si extraordinaires lui fut accordée, dès qu'il parut suffisamment instruit ; en même temps il reçut le nom de Paul, celui du persécuteur devenu l'Apôtre des nations.

Cette conquête fut très avantageuse à la mission. Le nouveau converti se fit à son tour apôtre auprès de ses enfants, de ses serviteurs, de ses vassaux. Durant dix-huit années, il persévéra dans la pratique des bonnes œuvres. Un jour, il vint trouver le missionnaire et lui dit : « Père, confessez-moi, j'ai le pressentiment que je vais mourir. » Le P. Bernard entendit sa confession, lui donna l'Eucha-

ristie et le fit reconduire dans sa maison. Le soir même, le vieillard expirait, au milieu d'une grande paix.

L'élan une fois donné par les chefs et les principaux des villes et des bourgades, le peuple suivit sans peine. On ne saurait exprimer la joie du P. Bernard à la vue de ces enfants de ses douleurs. Assurément, il était ravi de voir la fidélité des Indiens à la loi de Dieu, leur parfait renoncement aux superstitions païennes, leur attachement aux maximes de l'Evangile ; mais, on le comprendra, débordante était sa joie, lorsqu'il constatait des yeux la ferveur de plusieurs néophytes d'élite lesquels, non contents de garder les préceptes essentiels, passaient à la pratique d'œuvres surérogatoires, veilles, jeûnes, abstinences ; se privaient en faveur des pauvres d'une partie de leur nourriture, récitaient journallement après leurs travaux le tiers au moins du Rosaire. Beaucoup se préparaient à la sainte communion huit jours à l'avance, par des mortifications, des aumônes, un recueillement plus profond. De si consolants résultats devenaient pour nos Pères un stimulant énergique à cultiver de plus en plus une vigne déjà si belle.

Outre ses prédications, ses prières et ses exemples, Bernard Navarre s'employa encore, pour faciliter l'œuvre d'évangélisation, à la composition de petits traités en langue indienne. Il en fit, dit-on, jusqu'à cent cinquante, que les indigènes pouvaient consulter en l'absence des missionnaires ; plus tard ces ouvrages furent traduits en castillan, pour la consolation des fidèles de langue espagnole désireux de s'instruire davantage ou de progresser dans les voies de la perfection.

Un Chapitre provincial de Manille, auquel assista le P. Bernard en qualité de Définiteur, approuva les vicariats qu'il avait fondés au Pangasinan et l'en établit supérieur général.

Dès son retour dans sa mission, le serviteur de Dieu, accompagné du P. Louis Gandullo, et du F. Jean de Soria, fervent convers, se rendit au district de Binalatongan, dont les habitants s'étaient jusqu'alors montrés hostiles à l'Evangile. Il avait obtenu non sans peine de ces païens qu'ils le laisseraient baptiser leurs enfants, et voici que maintenant ils démentaient la parole donnée. Fort attristé de ce changement de dispositions, Bernard recourut à son refuge ordinaire, l'oraison. Il demanda si ardemment à Dieu la grâce de régénérer ces innocentes créatures, que les parents vinrent d'eux-mêmes les lui offrir. Ils amenèrent soixante-dix enfants, juste le nombre que le saint homme avait déterminé dans sa prière, et qui, apparemment, lui avait

été promis. La cérémonie eut lieu le jour de l'Assomption, et fut suivie d'un fait extraordinaire. L'un des nouveaux baptisés, étant mort peu après, apparut à sa mère resplendissant de lumière et de beauté. Cette femme, surprise et consolée tout ensemble, publia le prodige, et comme son témoignage n'était pas suspect, plusieurs Indiens, frappés de ce récit, se trouvèrent disposés à croire et à recevoir le baptême.

Vers le même temps, le feu prit à une case rapprochée d'autres habitations. Le vent soufflait avec violence et il était à craindre que tout le bourg ne fût détruit par l'incendie. Le P. Bernard prend son crucifix et accourt au lieu du sinistre. Déjà deux cases étaient en cendres. Mais à peine eut-il élevé en face des flammes le signe auguste du salut, que le feu s'arrêta, sans causer de plus grands dommages. Ce miracle affermit la foi des croyants et éveilla l'attention des infidèles à écouter la parole de Dieu. « Il faut que cet homme soit bien puissant, disaient-ils, puisqu'il éteint de la sorte les incendies : nous pouvons donc croire ce qu'il nous dit et recevoir son baptême. »

III. — Le P. Bernard resta huit années dans le Pangasinan, travaillant sans relâche à la conversion des Indiens. Outre les miracles déjà rapportés, plusieurs autres recommandèrent son apostolat devant les peuples.

Une nuit qu'il récitait les Matines à son oratoire, deux jeunes gens, attachés au service de la mission, aperçurent un autre religieux lui tenir compagnie. Le fait leur parut surprenant : ils savaient le V. Père seul dans la maison. Vainement lui demandèrent-ils ensuite quel était ce Père, à l'air grave et majestueux, qui psalmodiait avec lui. Mais ils ébruitèrent le prodige, et l'humble religieux se vit contraint d'avouer que ce personnage auguste était saint Dominique lui-même, venu du ciel s'associer à sa prière.

Une autre fois, le P. Bernard rentrait d'une course lointaine avec quelques Indiens. Grande fut leur surprise à tous, en approchant de la maison, de voir les fenêtres de l'église illuminées. Il était minuit, et personne n'était resté en l'absence du missionnaire. Entendant psalmodier à l'intérieur, ils entrent et trouvent deux religieux de l'Ordre, l'un assis, l'autre debout, suivant notre coutume chorale de réciter l'office. Le P. Bernard reconnut les deux religieux pour être saint Dominique et saint Vincent Ferrier. L'événement fut bientôt

divulgué par les témoins du miracle ; aussi, loin d'en faire mystère, le V. Père se donnait souvent le plaisir de le raconter.

A ces deux faits ajoutons-en un autre, non moins remarquable, qui accrut beaucoup la réputation de l'homme de Dieu.

Un jour, il confessait un Indien, nommé Bernard Macaso, qui oublia de déclarer une faute grave. Interrogé par deux fois s'il ne lui restait rien à dire, le pénitent répondit : « Absolument rien, mon Père. — Comment ? repartit le confesseur, vous ne vous souvenez donc pas de tel péché commis tel jour, en tel endroit, sur tel objet ? » Fort étonné, Macaso se rappela sa faute et en fit l'aveu. De retour à la maison, il dit aux siens, comme la Samaritaine de l'Evangile : « J'ai trouvé un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait, c'est le P. Bernard. »

Don Louis Malaguit ne fut ni moins surpris, ni moins édifié d'un autre prodige opéré sous ses yeux. Il devait accompagner en route notre missionnaire, et voyant les nuages s'amonceler au ciel, il le pria d'attendre que l'orage fût passé. Le P. Bernard, pressé de partir, n'écoula point cet avis. Tous deux se mirent donc en chemin. Ils avaient à peine fait quelques pas que la chose prévue arriva, mais tout autrement que le pensait Louis Malaguit. L'orage éclata au-dessus de leurs têtes, sans les atteindre. La pluie tombait à torrents et les respectait : ils ne furent aucunement mouillés. Alors, le serviteur de Dieu, qui récitait son rosaire en marchant, se tourna vers son compagnon et lui dit : « Vous le voyez, mon fils, le Seigneur nous fait une grande grâce ; remercions-le de ce bienfait, et pour n'être pas ingrats, aimons-le et servons-le de tout notre cœur. »

Tant que le saint religieux demeura au milieu de son peuple, il se fit tout à tous, et n'omit rien pour faire toucher du doigt la faiblesse du démon en face du vrai Dieu. Un jour qu'il prêchait dans l'église, l'ennemi du bien excita un si grand bruit que les indigènes, croyant l'édifice prêt à s'écrouler, s'enfuirent précipitamment. Le Père, reconnaissant l'artifice infernal, ne bougea pas : il resta en chaire les yeux fermés, sans dire mot. Cette intrépidité fit revenir ses auditeurs, et leur prouva que l'esprit mauvais est impuissant contre ceux qui demeurent sous la protection de Dieu.

Bernard Navarre eût volontiers consacré sa vie entière à l'évangélisation de cette contrée : la Providence en disposa autrement. L'an 1596, le Chapitre assemblé à Manille l'élut Provincial. Il en fut grandement affligé. Les religieux de la Province furent au contraire

très heureux de le voir à leur tête, car tous le regardaient comme un homme d'une piété suréminente, d'une science profonde, d'une prudence consommée, d'un zèle ardent pour les âmes, d'un attachement inviolable aux missions, enfin d'une patience à l'épreuve dans les travaux. Le premier soin du nouveau supérieur fut de pourvoir de bons sujets les vicariats existants et de fonder de nouvelles maisons sur divers points. L'arrivée de Pères espagnols facilita la réalisation de ses desseins. Au Chapitre de 1598, il institua une Etude formelle dans le couvent de Manille, pour permettre aux jeunes religieux de prendre leurs grades selon les règles approuvées dans l'Ordre.

Ayant à cœur de soutenir la vie régulière plus encore par ses exemples que par ses paroles, il fit exactement les visites canoniques, tantôt par eau, malgré de nombreux dangers, tantôt par terre, marchant pieds nus quand il se trouvait hors des villes. Il avait commencé de pratiquer cette pénitence, à l'imitation de saint Dominique, dès ses premières missions en Espagne. Il était d'une rare abstinence, réservait pour les pauvres la moitié de sa portion du réfectoire, et assaisonnait le reste d'absinthe ou de quelque autre suc amer. Ses habits, par la grossièreté de l'étoffe, prêchaient à tous la pauvreté; souvent il portait le cilice, et il affligeait sa chair par de sanglantes macérations.

Sévère envers lui-même, le V. Père se montrait plein de bonté pour ses inférieurs. Volontiers il se chargeait d'une partie de leurs travaux. Se voyait-il contraint de sévir, il adoucissait le châtiment afin de corriger la faute sans aigrir le coupable. Un religieux s'étant une fois oublié d'une manière considérable, le Provincial ne pouvait laisser la faute impunie. Il vint le trouver, lui parla avec douceur, et le voyant contrit, lui imposa pour pénitence de recevoir une discipline publique. Mais, avant de lui faire subir sa peine et pour le disposer à s'y soumettre sans répugnance, il ordonna au Frère de lui infliger une discipline à lui-même, ce qui fut exécuté avec une égale humilité de part et d'autre.

Nous connaissons l'exactitude du P. Bernard à se lever à minuit pour la récitation de ses Matines. L'office achevé, il restait jusqu'au matin à lire les Livres saints, ou à prier. Il portait aux indigènes un véritable amour et il remplit à leur égard tous les devoirs d'un père dévoué, d'un pasteur vigilant, d'un ministre fidèle. Il les assistait dans leurs besoins temporels, même quand il s'agissait de choses plutôt agréables qu'utiles.

Sa charité s'intéressait indifféremment à ses Frères, aux Espagnols

pauvres, aux chrétiens de la Chine et du Japon. Ayant appris qu'en ce dernier royaume sévissait une cruelle persécution et que les fidèles souffraient grandement, même du côté matériel, il fit une quête en leur faveur à Manille et aux environs, puis il écrivit à l'archevêque de Mexico et à plusieurs personnes de distinction dont il était connu, pour les prier de coopérer à la bonne œuvre. Il recueillit ainsi une somme considérable et l'envoya au Japon pour secourir les chrétiens dans leur détresse, et leur prouver que volontiers pour eux il se serait donné lui-même.

Cet amour du prochain provenait dans notre P. Bernard de la charité qu'il avait pour Dieu. Son cœur en était consumé, et sa bouche parlait de l'abondance du cœur : « Aimons notre Dieu, disait-il à ses amis, aimons-le de toute notre âme ! »

Le V. Père était à un rare degré homme d'oraison. Il puisait dans cet exercice force et consolation au milieu des difficultés et des fatigues dont son ministère était hérissé, et Dieu lui manifestait souvent par ce moyen ses adorables secrets. Le saint religieux eut enfin le don de prophétie. Plusieurs faits le démontrent.

Le P. Thomas Castellar, étant tombé gravement malade dans une petite ville du Pangasinan, voulut aller à Manille, quoi qu'on pût lui dire pour l'en détourner. Il part et le même jour, le P. Bernard, en terminant l'office des défunts, dit aux deux compagnons restés près de lui : « Recommandons à Dieu l'âme de notre cher Fr. Thomas, qui vient de passer à une meilleure vie ». On nota l'heure, et l'on sut bientôt qu'au moment même, le P. Thomas était mort chez un peuple voisin.

Au gouverneur des Philippines qui députait un ambassadeur au vice-roi des Indes, le P. Bernard prédit que son envoyé ne reviendrait pas. Il en fut ainsi : cet homme périt sur mer. Le même gouverneur allait s'embarquer avec des troupes pour combattre une flotte hollandaise. Le V. Père lui déclara qu'il ne passerait point en Espagne et ne reverrait plus les Philippines ; en conséquence, qu'il mît ordre à ses affaires. Le gouverneur surpris de ce langage ne tarda pas à en vérifier l'exactitude. Ayant pris la mer, il tomba malade à Malacca, sans avoir pu rejoindre la flotte ennemie. Un Jésuite appelé pour le confesser lui ayant dit qu'il guérirait bientôt : « Non, non, mon Père, répondit-il, je vois que ma mort approche, l'heure prédite par le P. Bernard est arrivée ». En effet, il mourut peu après.

François de Saint-Joseph se rendait à Madrid, en qualité de Procu-

reur de la Province des Philippines. Le P. Bernard déclara à l'un de ses amis que ce religieux mourrait avant d'arriver au Mexique : ce que l'événement justifia.

Un jour, regardant le ciel, Bernard Navarre dit avec un profond soupir : « Prions Dieu, mes Frères, pour l'Eglise du Japon ; elle court un grand danger. » Il voulait parler de l'horrible persécution qui s'éleva l'an 1614, et fit tant de victimes dans les rangs chrétiens.

IV. — Son provincialat expiré, le P. Bernard se disposait à retourner au Pangasinan, quand la Providence le retint à Manille, pour y exercer la charge de Commissaire du Saint-Office, qui relevait de l'Inquisition du Mexique. L'humble religieux se fût volontiers dérobé à un emploi qu'il savait convoité par plusieurs prêtres de la ville ; n'ayant pu s'y soustraire, il s'efforça d'en remplir exactement les devoirs. Pendant seize ans, il occupa le poste, à la satisfaction de tous. Chaque année, il profitait des vacances du tribunal pour revenir parmi ses chers Indiens. Comme l'aigle attire ses petits pour leur apprendre à voler, et voltige doucement sur eux, ainsi l'homme de Dieu étendait les ailes de sa charité sur ces nouveaux chrétiens et les portait, en quelque sorte, pour les conduire à la véritable terre des promesses. Son arrivée dans un district était une fête ; mais les ovations n'altéraient en rien son humilité.

L'an 1616, les Pères capitulaires des Philippines l'élurent Provincial pour la seconde fois. Son administration précédente leur en faisait présager une autre également sainte, prudente, favorable à la vie régulière et au bien des missions : un événement imprévu vint anéantir de si belles espérances. Le nouveau Provincial ne resta que six mois en charge : la charité causa sa mort.

Après avoir réglé plusieurs affaires urgentes, Bernard Navarre voulut commencer la visite de ses maisons. Sa première pensée était de se rendre par mer à la Nouvelle-Ségovie ; mais le temps n'ayant pas été propice à l'embarquement, il fut contraint de faire une grande partie du chemin à pied, à travers un pays marécageux. Pour comble d'infortune, il essuya un furieux ouragan, qui fit déborder les rivières et l'arrêta dans des endroits isolés, en proie, durant plusieurs jours, à de rudes privations. Il avait pour compagnon de route don Pedro de Rojas, ami intime, qui devint plus tard Président de la Nouvelle-Ségovie. Leurs fatigues, au cours de ce voyage, furent trop grandes pour qu'ils pussent y résister. Tous deux tombèrent malades, et le

P. Bernard, craignant de mourir sans sacrements, hâta le pas pour arriver tant bien que mal au bourg voisin appelé Camalaniunga. En entrant dans l'église, il s'écria : « Maintenant, mon Dieu, j'irai à vous si telle est votre sainte volonté ; je suis prêt à vous rendre mes comptes, puisque je serai soutenu par la réception des sacrements. »

Sa maladie toutefois ne présenta aucun symptôme fâcheux ; mais celle de don Pedro s'aggrava, et bientôt tout espoir de guérison sembla perdu. Le P. Bernard ressentit vivement une perte qui s'annonçait comme imminente. Il aimait don Pedro et il craignait d'être occasionnellement la cause de sa mort ; car ce gentilhomme s'était montré son compagnon fidèle, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, s'attachant à ses pas, malgré l'âpreté des chemins. C'est pourquoi le saint religieux n'hésita pas à demander à Dieu l'échange et offrit sa vie pour celle d'un ami, d'ailleurs très nécessaire à sa famille. En lui apportant le saint viatique, il lui dit : « Je sens si fort votre perte que j'ai offert au Seigneur ma vie pour la vôtre, à raison du besoin que votre femme et vos enfants ont de vous. Pour moi, je ne suis d'aucune utilité : un autre remplira bien mieux la charge de Provincial. J'ai confiance que Dieu exaucera ma prière. »

Il avait dit vrai. Une amélioration soudaine se manifesta dans l'état du moribond, tandis que le jour même le P. Bernard retombait malade. Comprenant que c'était l'annonce de sa mort, il se fit transporter à la première résidence de missionnaires, lesquels, de concert avec les habitants de l'endroit, tentèrent de vains efforts pour le sauver. Une procession fut organisée pour fléchir le ciel ; mais l'heure du V. Père était venue. Il demanda les derniers sacrements, remercia ceux qui l'entouraient et tourna vers Dieu désormais toute l'attention de son esprit. Se rappelant qu'il était supérieur, il dicta une lettre circulaire pour exhorter ses fils à maintenir la Province dans les pratiques traditionnelles de sa fondation, et notamment à rester fidèles aux deux heures d'oraison en usage parmi eux. Après quoi, il entra dans un recueillement profond et, peu après, expira doucement, le 8 novembre 1616.

La nouvelle de sa mort plongea dans le deuil tout le Pangasinan. Les Indiens pleuraient l'homme de Dieu comme un père ravi à la tendresse de ses enfants. A Manille, deux services solennels furent célébrés pour le repos de son âme, en présence de tous les corps constitués. Les PP. Jean de Saint-Thomas et Antoine Gutierrez prononcèrent les oraisons funèbres. L'année suivante, le Chapitre provincial

des Philippines inséra dans ses Actes une page très élogieuse à la mémoire du P. Bernard de Sainte-Catherine, qu'il appelle « un des fondateurs de la Province du Saint-Rosaire aux Philippines, l'Apôtre du Pangasinan, le père commun des Espagnols et des Indiens. »

Le Chapitre général de 1628 mentionne également le P. Bernard de Sainte-Catherine, mort, est-il dit dans les Actes, après une vie d'une intégrité parfaite.



Le V. P. ANTOINE CHESNOIS
Profès du couvent de l'Annonciation, à Paris,
fondateur de celui d'Abbeville ()*

(1620-1685)

ANTOINE Chesnois naquit à Paris, le 17 juillet 1620. Ses parents, de modeste condition mais très vertueux, s'imposèrent de réels sacrifices pour le faire instruire au collège des Jésuites, où il se distingua comme l'un des meilleurs élèves. Tous ses instants libres, il les employait à étudier ou à prier. Lui-même avait dressé dans sa chambre un petit autel, devant lequel il aimait à s'agenouiller. Dès cette époque il se mit à pratiquer la pénitence : il prenait la discipline et portait le cilice. Ses parents s'en aperçurent après son départ pour le cloître, en trouvant ces instruments de pénitence dans la paille de son lit.

Un jour, dans la fête de sainte Cécile, vierge et martyre, Antoine, éclairé d'en haut, résolut de quitter le monde et de se faire religieux. Tout d'abord, il entra chez les Feuillants ; mais Dieu qui le destinait à l'Ordre de Saint-Dominique permit qu'on le retînt outre mesure comme postulant. Ce délai le rebuta. Changeant alors d'avis, le jeune homme se présenta chez nos Pères de la rue Saint-Honoré, qui l'accueillirent avec plaisir et lui accordèrent leur habit, le 29 juin 1638. Il avait dix-huit ans.

Son noviciat se poursuivit dans une admirable ferveur et une

(*) *Mémoires contemporains*. — Echard : *Script. O. P.*, II, 703.

haute idée de l'état sublime qu'il allait embrasser. A ses yeux, un religieux devait être un ange de pureté, de simplicité, de dévotion. Plein de ces pensées, il émit les vœux de sa profession solennelle, le 29 juillet 1636, sous le nom de Fr. Antoine de Sainte-Marie.

On l'envoya aussitôt après au couvent d'Avignon pour suivre les cours de philosophie, et ensuite à Toulouse pour ses études théologiques, qu'il termina néanmoins à Paris.

Bien convaincu que la piété sans la science des saints est peu solide ou infructueuse, et que la science sans la piété ne sert trop souvent qu'à enfler le cœur, notre novice s'efforça de joindre l'une à l'autre et y réussit pleinement. Devenu tout à la fois pieux et savant, il fut mis en état de servir utilement son Ordre et l'Eglise.

Après un stage de plusieurs années au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, Antoine Chesnois fut envoyé à Amiens par le P. Jean-Baptiste Guillerme, son ancien Père-Maître, alors premier Vicaire Général de la Congrégation de Saint-Louis. La réforme avait été introduite au couvent d'Amiens l'an 1641 : l'arrivée d'un religieux très dévoué aux observances ne pouvait être que d'un puissant secours pour affermir l'œuvre commencée. En même temps son zèle ne lui permettait pas de rester oisif. Antoine s'adonna au ministère de la prédication, et l'un des meilleurs fruits de son apostolat fut la fondation du couvent d'Abbeville, fondation entreprise à la demande des habitants, que sa parole avait électrisés pendant le Carême de 1652. Le V. Père comptait trente-deux ans d'âge, lorsqu'il établit cette maison de stricte observance, dépendant de l'ancienne Congrégation de Saint-Louis. On conçoit quelle énergie il lui fallut déployer pour surmonter les obstacles inhérents à une œuvre toujours difficile. En effet, si la population lui était sympathique, il avait toutefois besoin de recommandation et d'appui auprès du roi, de l'évêque diocésain, des échevins et du gouverneur de Picardie. A Amiens et à Abbeville les démarches suivirent leur cours régulier. Le roi et l'évêque avaient donné aussi leur consentement, quand tout faillit sombrer par la susceptibilité du Présidial d'Abbeville, lequel, poussé d'ailleurs par le chapitre canonial, les curés et quelques communautés religieuses, opposa son *veto*, alléguant que les échevins ne pouvaient conclure l'affaire sans le consulter.

Pour aplanir cette difficulté, il fallut recourir au Maréchal de l'Hôpital et au duc d'Elbeuf, interposer des personnages influents, entamer de longues et pénibles négociations. Les choses s'arrangèrent

enfin, et le vénérable religieux fut autorisé à prendre pied dans la ville. Il se procura un modeste logement et en prépara l'installation. Mais alors, qui l'eût pensé ? des gens d'Eglise, séculiers et réguliers, semirent d'accord pour empêcher la prise de possession du local. L'un d'eux alla trouver le duc d'Elbeuf, gouverneur de Picardie, pour lui représenter que l'arrivée des Frères-Prêcheurs, en éparpillant les aumônes des fidèles, mettrait les communautés déjà existantes en grand péril. Le gouverneur, surpris et indigné d'une observation venant d'un supérieur régulier, fit une sévère réponse qui ferma la bouche à son interlocuteur. L'énergie des autorités locales eut finalement raison des oppositions malignes, et le P. Chesnois, nommé, malgré les résistances de son humilité, supérieur de la nouvelle maison, y commença la vie conventuelle avec trois autres religieux, arrivés d'Amiens.

Si nos Pères essayèrent au début bien des labeurs et des traverses, ils eurent aussi grande consolation à voir l'empressement du peuple pour subvenir à leurs nécessités. On venait aussi dans « l'humble Bethléem », ainsi désignait-on la modeste habitation, pour prendre leurs conseils, profiter de leur direction, s'édifier de leurs exemples.

Deux obstacles restaient encore à lever. Les Pères fondateurs s'étaient engagés à ouvrir chez eux une école de philosophie. Pour traverser ce dessein, le Principal du collège d'Abbeville s'adressa aux échevins et aux membres du Chapitre. Il réclamait deux choses : 1^o que nos Pères enseignassent dans son collège ; 2^o que les écoliers désireux de suivre leurs cours fussent examinés par lui, afin qu'il pût constater s'ils étaient aptes à entrer en philosophie. Les édiles rejetèrent avec dédain cette double requête. Battu de ce côté, le Principal s'adressa au recteur de l'Université de Paris, mais sans plus de succès. Le recteur laissa les Pères ouvrir leur cours et ne voulut point les inquiéter.

Une autre difficulté à tourner fut le transfert de la Confrérie du Rosaire de la chapelle de nos Sœurs, où elle était érigée, à l'église des nouveaux arrivés. Le P. Chesnois pensa que le siège de la Confrérie lui revenait de droit, d'après l'usage invariablement suivi jusqu'alors. Les Sœurs faisaient valoir leur titre de possession. L'affaire dut être portée au Général de l'Ordre, qui ne voulut point trancher le différend, mais permit à nos Pères, sans exclure les religieuses, de faire toutes les fonctions du Rosaire, bénédiction, processions, etc.

II. — Antoine Chesnois gouverna saintement la communauté d'Abbeville jusqu'en 1654, époque de son Priorat de la rue Saint-Honoré, d'où il fut transféré au même titre à Blainville et à Toul. Mais, comme son âme était agréable au Seigneur, il fallait, pour arriver à une conformité parfaite avec Jésus crucifié, qu'elle passât par le creuset de l'épreuve. Voici quelle en fut l'occasion.

Lorsque la Congrégation de Saint-Louis fut érigée en Province, l'an 1669, la nomination d'un supérieur Provincial divisa les esprits : deux partis s'établirent et de part et d'autre l'on se donna un mouvement considérable. Le P. Chesnois, en compagnie du très pieux P. Le Breton et de plusieurs autres religieux fort dignes, aussi zélés que lui pour une cause qu'ils estimaient juste et agréable à Dieu, succomba sous le poids de l'autorité adverse, et le lendemain de la défaite fut pour lui plein de rigueur. Calomnié, déposé de son priorat de Toul, on lui interdit de célébrer les saints mystères, si ce n'est à huis clos et à une heure tardive ; finalement on l'envoya comme en exil à un tout petit couvent de Normandie, celui de Menilgrenier. Au milieu d'afflictions si poignantes, son âme jouissait d'une paix inaltérable, car il avait pour lui le témoignage de sa conscience. Loin de se plaindre, de murmurer, d'incriminer, Antoine bénissait le Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son nom. « Envisageons les disgrâces, écrivait-il, du côté que notre Dieu très bon les regarde. Quel mal, en effet, mes ennemis me pourraient-ils faire, si le Père céleste ne leur en laissait le pouvoir, pouvoir qu'il dépend de sa volonté de leur enlever, s'il le juge plus glorieux pour lui, plus heureux pour nous, plus avantageux pour le bien de l'Ordre... Qu'est-ce que Dieu pourrait faire à mon préjudice, lui la bonté infinie ! Il m'aime d'un amour ineffable, tout indigne que je sois de sa charité. Sans nul doute, je suis son enfant : il m'a créé, nourri, sanctifié ; il m'a racheté par sa mort ; depuis près de vingt-cinq ans, il me donne chaque jour son corps en nourriture. Il m'a appelé au christianisme, à la vie religieuse, au sacerdoce ; il m'a départi assez de lumière pour connaître, prêcher, persuader ses mystères et ses exemples : puis-je douter après cela de l'amour de mon Dieu ! Or, s'il est vrai que j'ai l'honneur d'être si tendrement aimé de lui ; s'il est encore vrai que ce Dieu tout-puissant, qui m'aime de la sorte, veuille ce que j'endure pour sa cause, ai-je lieu de me plaindre ? Quelles actions de grâces, au contraire, ne dois-je pas lui rendre de m'avoir donné part aux souffrances endurées pour mes péchés par Jésus-

Christ, son fils? Car ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette rigueur, encore que ce soit à l'occasion des intérêts de Dieu. La justice exige que mes péchés soient punis; l'occasion veut que ce soit au service de la Religion, où en conscience je dois défendre ce que je crois être les intérêts de Dieu. Acquiescez à cette conduite avec la même joie que moi. Priez Dieu de soutenir ma faiblesse, afin que je lui reste fidèle jusqu'à la mort. A cet égard, je ne demande autre chose que l'humilité pour moi qui souffre, la charité pour le prochain qui me fait souffrir, et l'amour pour mon Dieu, qui permet ces souffrances. »

Au même ami, le P. Chesnois écrivait encore : « Je suis bien fâché que ma chère prison vous soit plus sensible qu'à moi; car, par la grâce de Dieu, Je ne me suis jamais senti plus libre que depuis cette détention. Je comprends maintenant cette parole de Tertullien : que « les cachots des martyrs leur étaient un paradis, par l'aimable présence de la Sainte Trinité. » En toute franchise, je suis aussi content que je puis l'être. Je crains même de l'être trop et de n'avoir pas assez de douleur des fautes pour lesquelles Dieu m'envoie cette affliction. Sans doute il connaît ma faiblesse et ne veut pas appesantir sur ma tête la verge qui me châtie, de peur que je ne lui sois infidèle. J'adore sa conduite et, pour ne pas errer, je tâcherai de l'accompagner de pénitence, d'humilité, d'amour divin, vertus que je vous prie de bien pratiquer vous-même au milieu de vos peines. Dans l'affliction, en effet, on a besoin de la grâce; pour l'obtenir, il faut de l'humilité. On souffre; pour appliquer à la souffrance l'expiation du péché, il faut de la pénitence. On doit à Dieu de la fidélité : pour bénir ses desseins, il faut de l'amour dans la souffrance plus encore que dans l'action. Si donc je ne veux pas perdre la riche occasion de mérites que Dieu me présente, telle est la ligne de conduite que je dois garder. C'est pour obtenir cette grâce bien plus que l'éloignement de mes maux, que je sollicite vos prières. A vrai dire, je demande à Dieu qu'il m'en délivre, s'il y va de sa gloire; qu'il me donne surtout la grâce efficace pour faire bon usage de mes peines, et je préfère ce dernier parti. S'il trouve bon de me priver de cette satisfaction, que sa volonté soit faite ! »

En diverses autres correspondances, des années 1668 et 1669, le saint religieux exprime des sentiments analogues.

« Dieu vous garde de m'enlever une partie de mes souffrances : je n'en ai pas encore trop... Je puis vous assurer que je ne crois pas

avoir jamais souffert en ma vie avec un plus grand repos d'esprit, quoique avec un plus complet abattement du corps... Les épreuves sont les moyens assurés de notre sanctification... Je ne vous demande rien, sinon de me laisser à la providence, à la justice, à l'amour de mon Dieu, afin que ces trois attributs adorables soient les arbitres de tout ce qui pourrait m'arriver... Je suis pécheur; comme tel, j'ai mérité des peines infiniment plus graves. Je suis chrétien, croyant en un Dieu qui s'est réduit à des extrémités sans comparaison plus humiliantes... Je suis religieux, prêtre, apôtre; j'espère et je promets aux autres des couronnes bien supérieures à de légères tribulations d'un moment... »

Ainsi se consolait cet homme de Dieu. Toujours soumis aux ordres de la Providence, il souffrait avec joie, embrassait avec effusion la Croix de Jésus-Christ, et méprisait les calomnies, sans mépriser aucunement les calomnieateurs.

« Au fond, disait-il, quel mal peuvent faire les paroles piquantes, les railleries, les persécutions des hommes? Il suffit d'envisager ces choses au regard de la foi pour les trouver misérables et pour se réjouir de leur chère présence, à l'imitation de Jésus-Christ. Oh! que saint Jacques avait bien raison de dire : *« Mes frères, considérez les différentes afflictions qui vous arrivent comme le sujet d'une extrême joie ! »* (1)

Parlant de ses ennemis, le V. Père écrivait encore : « Ils se font plus de tort qu'à moi, en me calomniant. Dieu me garde de leur rendre le mal pour le mal. Il est bien permis de justifier un innocent, mais non pas de blâmer un coupable, quand cela ne fait rien pour mes intérêts... Les canonise, qui voudra! plutôt à Dieu qu'ils le fussent de lui! Nous maudisse, qui voudra; tant que ce ne sera pas Dieu, que nous importe? Jésus ne s'est-il pas rendu malédiction pour nous? pourquoi ne le serions-nous pas pour lui? Les apôtres ont été maudits : pourquoi ne bénirions-nous pas comme eux ceux qui nous maudissent? Voici comment nous devons nous comporter : remettre tout à Dieu; en attendant, souffrir ce que Dieu veut, et accueillir tel résultat qu'il lui plaira, le pire comme le meilleur, par respect pour ses ordres et par déférence à ses volontés... Ne parlez point de ceux qui me font souffrir : ils me sont d'autant plus chers qu'ils me font plus de peine. Jésus m'a appris à tenir pour amis ceux

(1) Ep. cath., I, 2.

qui me trahiraient plus lâchement et me traiteraient avec moins d'humanité. »

Nous avons recueilli d'après les mémoires du temps ces grands et nobles sentiments, bien propres à faire connaître la haute vertu du P. Chesnois, bien capables de fortifier les âmes que le Seigneur conduirait par des épreuves semblables.

III — Aux diverses fois qu'il exerça les charges de l'Ordre, Antoine Chesnois se montra constamment rempli de l'esprit de Dieu. Sage, prudent, ferme à l'occasion, loin de laisser faiblir la vie régulière, il la soutenait, plus encore par ses exemples que par ses paroles. Le salut des âmes lui tenait trop à cœur, pour qu'il ne prît pas les moyens d'y travailler efficacement par la direction et la prédication. Dieu bénit visiblement ses efforts, car le saint religieux n'omit jamais rien pour faire triompher les droits de la grâce sur les revendications de la nature, quelque pénibles qu'en fussent pour lui les suites. On le vit acquiescer à la démarche d'un homme de mérite, M. de l'Espy, qui, du plein et libre consentement de son épouse, embrassa l'état ecclésiastique, et rendit dans la suite des services signalés comme vicaire général du diocèse de Toul. Cet acte parut à beaucoup une folie : le P. Chesnois laissa dire et ne s'émut nullement des attaques passionnées dont il fut l'objet à cette occasion. « Ce sont là, écrivait-il, les risques ordinaires de notre ministère, lequel nous rend toujours caution du mal véritable ou prétendu dans les âmes que Dieu nous confie. Il le faut souffrir avec une patience d'autant plus fâcheuse qu'il nous est moins permis pour notre justification de nous expliquer sur les secrets des cœurs. Tout ce que je puis dire dans cette rencontre, c'est que l'époux a prévenu l'épouse, que celle-ci s'y est portée avec une non moindre générosité, et que tous les deux n'ont eu que de saintes intentions en cette entreprise. J'y ai donné les mains sur les pressantes instances de l'un et de l'autre, et j'avouerai à la terre entière que je ne pouvais m'y opposer sans combattre le conseil des Ecritures, la pratique des saints et les mouvements de la grâce qui se faisaient assez sentir. »

En lisant les lettres écrites par le V. Père à ses enfants spirituels, on se convainc aisément de l'ardeur de son zèle et de son empressement à pousser dans les voies de la perfection les âmes soumises à sa conduite. « Ne regardez pas, disait-il à une de ses pénitentes, comme une partie de votre gratitude la sensibilité de votre

âme par rapport à mes peines : cela est trop humain. Je sais qu'il est difficile d'être insensible, mais il est juste d'être chrétienne. Le christianisme, qui compatit aux épreuves du prochain, sait aussi s'en réjouir. Il y compatit par tendresse, lorsqu'il peut les soulager ; il s'en réjouit par charité, quand il ne peut y remédier. » En un autre endroit, parlant de son ministère sacerdotal, le P. Antoine assure que ses journées ne sauraient être mieux employées qu'aux fonctions apostoliques auxquelles Dieu l'a engagé par sa vocation dominicaine. « Je ne sais ce que c'est que biaiser ou craindre dans un ministère, pour lequel je voudrais mourir, comme Jésus-Christ et ses apôtres, n'ayant d'autre intérêt que la gloire de Dieu, le salut des âmes et mon devoir. » Il était ravi de voir ses enfants spirituels se dégager des choses de la terre et disposer dans leurs cœurs des ascensions vers les sommets de la vertu. Il bénissait Dieu des grâces que leur faisait sa providence et de la fidélité qu'elle leur inspirait pour son divin service.

Admirables étaient les avis qu'il donnait à ses dirigés, et qui tous partaient d'une âme très éclairée. Citons encore :

« Dites suavement le vrai, écrivait-il à une de ses pénitentes, dites-le sans chaleur, sans blâme pour personne, et renoncez à l'amour-propre. Laissez à part les personnes, même la vôtre, même la mienne. Il faut soutenir doucement la vérité, pour laquelle Jésus-Christ est mort, et cela pour l'amour de Dieu qui la chérit, et pour l'amour du prochain, à qui elle est utile. De même que je ne veux aucune négligence, aussi blâmé-je toute violence : ce sont deux écueils à éviter dans les pratiques intérieures, et deux extrémités assez ordinaires aux commençants. Il faut avoir autant de modération et de suavité que de résolution et de vigueur. L'obéissance règlera toutes choses avec sûreté : je ne doute point que vous ne soyez sensible aux justes sujets de douleur et de déplaisir ; que votre orgueil naturel ne ressente la calomnie, la raillerie et la confusion ; que la tentation n'agite l'intérieur de votre conscience... mais vous devez vous résoudre sans effort, sans violence, sans accablement, à ces différentes épreuves, qui dureront autant qu'il plaira à Dieu. Laissez dire les gens, que vous importe? plus ils auront mauvaise opinion de vous, plus heureuse serez-vous devant Dieu. Ne vous amusez pas tant à épilucher vos fautes. La trop grande discussion engendre le scrupule, et ne tend souvent qu'à découvrir plus d'aveuglement, plus d'amour-propre, plus d'inquiétude, dans l'âme qui s'y abandonne. »

A la même : « Je suis bien aise de voir vos saints désirs pour le ciel ; mais je crains que vous ne soyez pas assez calme en votre façon d'agir intérieurement ; car le trop d'empressement nuit autant que le trop de négligence. Pourquoi vous plaindre des imaginations, des complaisances, des faiblesses que vous avez en compagnie du prochain ? N'êtes-vous pas créature et femme ? Estimez-vous que la grâce détruise la nature ? Non, elle la réprime seulement et lui fait subir une mortification continuelle, exempte toutefois d'inquiétude. Dieu vous retirera du siècle, si tel est son bon plaisir : serez-vous pour cela hors de vous-même ? Non encore. Commencez par dompter vos passions ; cela presse davantage. Il ne faut pas que le sentiment de vos fautes vous trouble ; la confiance doit arrêter cette préoccupation : souvent les reproches violents partent plus de l'amour de sa propre personne que de l'amour pour Dieu. »

A une autre : « Abandonnez-vous à Dieu, et assurez-vous qu'il aura soin de votre âme. Ne vous amusez point à découvrir votre intérieur au premier venu. Toutes ces enquêtes ne sont que sottise : les réponses sont pis encore. Loin de vous le permettre, je vous le défends. Si Jésus-Christ ne veut pas que la main gauche sache ce que fait la droite, pourquoi dire à autrui ce que vous faites en secret ? Hélas ! ce n'est qu'avec une sorte de crainte qu'on ose faire devant le monde le bien qui ne peut être caché ; quelle raison de produire celui qui ne doit pas paraître !... Ne vous mettez pas en peine qu'on vous voie communier souvent, pourvu que vous profitiez de vos communions fréquentes ; qu'y a-t-il à dire quand les chrétiens s'approchent d'un Dieu qui veut s'approcher d'eux autant par la sainteté de leur vie que par son Sacrement ? N'affectez ni église, ni temps : cela est humain : allez-y bonnement. »

Nous serions entraînés trop loin, si nous voulions rapporter toutes les maximes saintes renfermées dans les lettres du V. Père. Ses ouvrages de piété exhalent le même caractère d'union habituelle à Dieu et de zèle ardent pour les âmes. « Me voyant un peu en repos, écrit-il à l'évêque de Toul, je compose les petits ouvrages qui peuvent servir à mes ministères, et je les imprime pour n'être point un ouvrier oisif, et pour seconder les desseins de Dieu sur moi ; mais j'entends les publier sans nom d'auteur. »

IV — Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les vertus du P. Antoine Chesnois. Sa fermeté à fournir la pénible carrière des

souffrances que Dieu lui avait ouverte ne se démentit jamais. Dès son entrée en Religion, il s'adonna à la mortification, tant extérieure qu'intérieure. Son amour de la pénitence semblait insatiable. Ses sens, il les retenait par une modestie admirable, par une retraite sévère et un silence rigoureux. Sa nourriture se composait le plus souvent de pain et d'eau ; et son court repos, il le prenait sur un banc ou sur la terre nue. Après sa mort, on trouva ses reins meurtris par une chaîne de fer. Sa soumission aux ordres de la Providence ne pouvait être plus parfaite. « Les desseins de Dieu, disait-il, doivent avoir pour nous plus de prix que toutes les créatures, et nous devons être prêts à lui sacrifier tout. Les plus sévères dispositions de son infinie sagesse sont souvent des caresses aimables de sa grâce ; aussi, sans vous contenter de me voir rester fidèle dans les rencontres les plus pénibles, efforcez-vous de partager les mêmes sentiments, et exercez-vous à trois actes envers Dieu : un acte de remerciement pour sa conduite et sur vous et sur moi ; un acte de complaisance pour le caractère de sévérité qu'elle revêt, de préférence à des consolations sensibles ; prière enfin, dans le but d'obtenir les secours nécessaires pour le glorifier davantage dans le temps et dans l'éternité. » Soumis aux ordres de Dieu, Antoine Chesnois l'était aussi à ceux de ses supérieurs, quoi qu'il lui en coûtât. « Je suis assez inutile depuis mon assignation à Rouen, écrit-il à l'évêque de Toul, son ami ; mais il faut attendre la mission des supérieurs pour retourner aux travaux auxquels le Père de famille nous occupe par leurs ordres, comme j'ai tâché de faire. » De là aussi son inviolable attachement aux moindres observances : tant il est vrai que les saints religieux ont toujours estimé d'une importance souveraine la fidélité aux prescriptions de la règle, même les plus légères !

Homme d'oraison et de contemplation, le P. Chesnois marchait sans cesse en la présence de Dieu par l'application de son esprit et de son cœur à la divine Majesté. Volontiers, il s'abandonnait aux doux attraites que le Dieu de bonté lui faisait sentir dans des communications intimes. Il goûtait principalement ces suavités en célébrant les saints mystères. C'est pourquoi sa peine la plus cuisante pendant sa séquestration, fut d'être privé de monter à l'autel. Quand enfin liberté lui fut rendue de dire la messe et d'assister à l'Office divin, il ne trouva d'autre expression que celle-ci pour marquer sa joie : « Voilà toute la douceur de ma disgrâce, jugez si elle est peu de chose. » Séparé quelque temps de la société de ses Frères, il vit dans cette

solitude le moyen de garder un plus profond silence avec les créatures pour ne s'occuper que de Dieu.

Aux lumières perçues dans une haute contemplation le V. Père puisait le principe d'une humilité profonde. Il en vint à s'estimer heureux d'être méconnu, calomnié, méprisé. « Tout ce qu'on dit contre vous, écrivait-il un jour, n'est bon qu'à tresser les couronnes qui nous attendent au ciel. Je ne demande autre chose que l'humilité pour moi, c'est-à-dire la science de souffrir dans l'esprit d'une solide pénitence. »

Il ne put tolérer qu'on publiât sous son nom les livres de piété qu'il composait. A un de ses amis il écrivit : « Je veux bien que vous fassiez imprimer mon petit travail, mais à condition que l'auteur ne paraisse pas et que vous en retranchiez ce qui vous semblera défectueux. »

Encore bien qu'il opposât une patience joyeuse aux calomnies lancées contre lui, toutefois, quand son humilité était en jeu, il savait rompre le silence. On l'avait accusé de s'être vanté d'être un saint : il répondit hardiment que c'était de la fausseté. « Je n'ai jamais dit, ni pensé rien de semblable : les saints ne seraient pas grand'chose, s'ils me ressemblaient. »

Jeté par la tempête dans un pays perdu, pour lui du moins, Antoine Chesnois se consacra tout entier à l'instruction des villageois : « Jusqu'à présent, écrit-il à M. du Saussay, évêque de Toul, je n'ai souffert ici d'autres disgrâces que mon exil. Jamais je ne me suis trouvé moins solitaire que dans cette solitude, où j'ai rencontré assez d'ignorance parmi les populations, pour m'obliger à passer les fêtes et les dimanches, et même les jours ouvriers à faire le catéchisme, prêcher, confesser... Je bénis Dieu que mon malheur ait eu cet heureux résultat. Depuis plusieurs années, je souhaitais cette liberté, qui m'avait été enlevée par les emplois. Il fallait une disgrâce pareille à la dernière pour me ménager ce bonheur ; je l'estime d'autant plus que Jésus, mon Sauveur, en a fait, dans son Incarnation, une preuve de sa divinité. *Pauperes evangelizantur* : « l'Evangile est annoncé aux pauvres.. » J'adore la divine Providence dans les secrets de sa conduite souveraine, qui nous soustrait aux endroits où des motifs de gratitude provoqueraient notre dévouement, pour nous donner à des villes, des populations, des églises inconnues. Sa sagesse agit ainsi, je pense, pour purifier notre ministère, mortifier notre amour-propre et exercer notre vertu. »

V. — Cependant il fallut au P. Chesnois quitter Menilgrenier pour aller résider à Rouen. Cet ordre, qui mettait fin à son exil, imposait un terme également à ce qui causait sa joie. Dans la capitale de la Normandie, l'homme de Dieu ne retrouva plus les consolations des travaux apostoliques qu'il laissait dans le diocèse de Coutances. Il se détermina toutefois à inaugurer des missions auprès des habitants des campagnes. Le théâtre de cet apostolat fut principalement le pays de Caux, comprenant les villes de Dieppe, Caudebec, Fécamp, Aumale, Le Havre... Dans ce laborieux ministère rien ne le rebutait. Se faisant tout à tous, il joignait l'exemple à la parole. Aussi le fruit qu'il rapporta par la sainteté de sa vie et par la solidité de ses prédications fut sérieux et durable. Un de ses principaux moyens d'action fut la dévotion au saint Rosaire. Il avait eu toute sa vie une filiale confiance envers la très sainte Vierge, et pour cela s'était fait appeler, à sa profession, *Antoine de Sainte-Marie*. Dans la suite il n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à étendre le culte de la Reine des Anges. Au cours de sa dernière mission, il enrôla jusqu'à cinq mille personnes dans la Confrérie du Rosaire. C'était couronner de la manière la plus digne sa carrière apostolique et tomber les armes à la main. Vaincu par l'excès de fatigues que lui causa cette mission, où trois fois le jour, pendant six semaines, il avait annoncé les vérités du salut, le vénérable Père se sentit pris tout à coup d'une fièvre violente. Son désir fut de retourner à Rouen pour mourir dans son couvent, au milieu de ses Frères ; mais le mal le retint à Dieppe. Il se fit aussitôt transporter à l'Hôtel-Dieu, où les chanoinesses de Saint-Augustin prirent grand soin de lui. Il reçut les derniers sacrements avec une piété exemplaire et une résignation parfaite au bon plaisir de Dieu. Pendant son agonie, bien qu'il eût perdu connaissance, il arriva qu'une religieuse, s'approchant de son lit, lui demanda doucement sa bénédiction, au nom de la Passion de Notre-Seigneur. Le moribond sortit aussitôt de son assoupissement et la bénit. Après quoi, il expira saintement, le 5 novembre 1685, à l'âge de soixante-cinq ans. L'estime que l'on avait de sa sainteté se manifesta par un grand concours de peuple autour de sa dépouille mortelle, et par la difficulté qu'éprouvèrent nos Pères de Rouen pour obtenir le corps de leur Frère défunt. Les Hospitalières, qui avaient reçu le dernier soupir du vertueux religieux, voulurent accompagner le convoi jusqu'à Rouen, distant de Dieppe d'environ quatorze lieues.

Peu de mois avant sa mort, Antoine Chesnois avait obtenu, par

son crédit auprès des magistrats de Rouen, la grâce d'un assassin, lequel, sincèrement repentant, alla expier son crime dans les pénitences du cloître. Longtemps le tombeau du serviteur de Dieu fut un lieu de pèlerinage fréquenté, et nombre de personnes assurèrent avoir obtenu des grâces signalées à l'invocation de son nom.

Le fait le plus remarquable à cet égard est le suivant. Une personne de Rouen, âgée de 50 ans, avait au visage un cancer horrible. Elle vint se recommander aux prières du P. Chesnois, lorsque celui-ci se préparait à partir pour sa dernière mission. L'homme de Dieu lui répondit : « Si je viens à mourir pendant ce ministère, priez pour moi ; en revanche, je vous promets la guérison, si le Bon Dieu daigne m'ouvrir son saint Paradis. » La pauvre infirme ne prit pas trop garde à ces dernières paroles. Son mal empira : une opération fut jugée nécessaire, et cependant les chirurgiens n'osaient l'entreprendre à cause de la gravité du cas. Dans cette situation désespérée, l'infortunée eut recours au P. Chesnois. A genoux près de son tombeau, elle fit cette prière naïve : « Mon bon Père, priez Dieu qu'il me guérisse. Je n'ai pas grande foi aux miracles qu'on dit opérés par les saints ; mais si vous me guérissez, je vous promets d'en avoir à l'avenir. » Elle commença une neuvaine avec ferveur : le dernier jour, son mal se résolut par une suppuration inattendue, et ne laissa aucune cicatrice sur la joue. La ville entière put se convaincre de la réalité du prodige.

L'épithaphe élogieuse gravée sur la tombe du P. Antoine Chesnois peut être regardée comme une réhabilitation pour les disgrâces de sa vie.

D. O. M.

Hic iacet, non uni seculo natus, R. P. Fr. Antonius Chesnois, conventus ad Sanctum Honoratum Parisiensis sidus et alumnus : Vir plane apostolici pectoris ac spiritus, magnus animarum œconomus, indefessus verbi divini præco necnon SS. Rosarii columen, zelotes ac tuba.

Is sibi mortuus Deoque vivens et proximo, plura scripsit cum fovendæ tum promovendæ pietati idonea : oculus cæco, pes claudo, omnibus omnia tactus, ut omnes lucrifaceret. Annum agens vix trigesimum opere jam potens et sermone, omnique adverso conatu superior, conventus Abbavillæi fundamentum posuit. Haud semel Prior nuncupatus, Parisiensem Sanctissimæ Annuntiationis, Abbavillæam, Tullensem et Blanovillanam magna cum luude familiam rexit. A viris principibus summo semper in pretio et honore habitus.

Huic mira morum integritas, alta animi humilitas, orationis fervor immensus, rara cibique somnique parcimonia, recti tenax amor constans-que sanctoris disciplinæ æmulatio, æquam apud omnes sanctitatis opinionem conciliavere. Denique cumulata justitiæ suæ mensura, plenus virtutibus strenuoque fractus labore, sexagenario major, mortalitati cessit, perenni vitæ maturus. Anno reparate salutis 1685, professionis vero suæ 47, nonis novembris. In pace sit locus eius.

AU DIEU TRÈS BON ET TRÈS GRAND

« Ci-gît, né non pour un siècle seulement, le R. P. Fr. Antoine Chesnois, astre et religieux profès du couvent de Saint-Honoré, à Paris : homme éminemment apostolique d'esprit et de cœur, grand économe des âmes, héraut infatigable de la parole de Dieu, colonne, zéléteur, trompette du très saint Rosaire. Mort à lui-même, vivant uniquement pour Dieu et le prochain, il composa plusieurs écrits propres à nourrir et à promouvoir la piété. Œil de l'aveugle, pied du boiteux, il se fit tout à tous afin de gagner tous ses semblables à Jésus-Christ. Agé de trente ans à peine, déjà puissant en œuvre et en parole, supérieur à tous les obstacles, il jeta les fondements du couvent d'Abbeville. A maintes reprises élu Prieur, il gouverna avec grande louange la communauté de l'Annonciation à Paris, et celles d'Abbeville, Toul, et Blainville. Les grands de l'Etat l'eurent toujours en souveraine estime et honneur.

« Une admirable intégrité de mœurs, une profonde humilité, une immense ferveur dans l'oraison, une rare parcimonie pour la nourriture et le sommeil, un amour tenace de l'équité, une constante émulation pour la plus sévère discipline, lui ont valu auprès de tous une égale réputation de sainteté. Enfin, ayant comblé la mesure de sa justice, plein de vertus et brisé par un labeur incessant, plus que sexagénaire et mûr pour la vie sans fin, il paya son tribut à la mort : l'an du salut 1685, le quarante-septième de sa profession religieuse, cinquième jour de Novembre. En paix soit son séjour. »





La V. Mère CATHERINE DE ZUACO
professe du monastère de Medina del Campo ()*

(1622)

FILLE de bénédiction, prévenue de bonne heure de la grâce céleste, Catherine de Zuaco entra dès l'âge de neuf ans au monastère de sa ville natale, y reçut peu après le saint habit, et s'appliqua sans relâche à l'exercice de toutes les vertus. Son recueillement était admirable; aussi trouvait-elle aisément dans l'oraison le Dieu qui était l'objet de son amour. La prière faisait ses délices, elle y consumait une partie des nuits. Pour la même raison, elle fuyait le parloir avec une sorte d'horreur, disant qu'en cet endroit les Sœurs perdaient d'ordinaire ce qu'elles avaient gagné dans la retraite. Rendue la première à Matines, on la trouvait encore, à l'heure de Prime, en oraison dans la chapelle du dortoir. Lorsque ses infirmités l'empêchaient d'assister à la divine psalmodie, elle venait se placer à la porte du chœur, pour avoir part aux prières de ses Sœurs et s'associer à leur dévotion. Ayant lu dans un auteur spirituel qu'une grande sainte ne quittait jamais le pied de l'autel, il ne fut pas possible de l'en arracher elle-même ce jour-là. Catherine employait beaucoup de temps aux lectures pieuses, si propres d'ailleurs à nourrir l'âme et à la fortifier; après quoi, heureuse d'en communiquer les fruits, elle aimait à répéter en toute occasion ce qu'elle avait remarqué de plus touchant. En outre, elle notait soigneusement pour son usage personnel les maximes qui lui paraissaient les plus capables d'entretenir la dévotion.

Par cette fidélité à la prière et à la lecture spirituelle, la servante de Dieu arriva sans peine à se détacher des créatures : réellement elle ne tenait à rien. A l'occasion d'un deuil de famille, elle répondit avec une constance admirable à une religieuse qui entreprenait de la consoler : « Dieu seul, ma chère Mère, et nulle autre chose en ce monde ne doit occuper notre cœur. » Ainsi en était-il pour Catherine

(*) Manuel de Lima : *Agiologio Domin.*

de Zuaco. La vivacité de son amour se manifestait surtout dans ses communions : elle ne s'approchait de la Table sainte que les yeux baignés de larmes et le visage enflammé. Une autre preuve de ce même amour, c'est qu'elle eût désiré verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la gloire de Dieu. « Oh ! disait-elle, si le bon Maître me permettait de lui demander ce que je souhaite, je le prierais de me livrer au plus cruel des tyrans, pour qu'il me mît en pièces et me fit expirer noyée dans mon sang. Belle parole, en rapport avec celle de saint Dominique, altéré de la soif du martyre ! »

II. — Sœur Catherine était très dévote au B. Patriarche et s'estimait infiniment heureuse d'être devenue sa fille par la profession religieuse. Chaque fois qu'elle mettait le scapulaire, elle le baisait en disant : « Béni soit le jour où l'on m'a revêtu de ce saint habit : bénie soit l'heure où je suis entrée dans ce monastère ! »

Catherine de Zuaco avait une grande affection pour ses sœurs et leur rendait tous les services en son pouvoir. Balayer leurs cellules, faire leurs lits, leur porter l'eau, avec la permission de la mère Prieure : autant de sources de profondes jouissances pour la charitable religieuse. Assidue auprès des Sœurs malades, elle leur procurait tout le soulagement possible. Pendant onze ans, elle fut chargée de la sacristie, et par de pieuses industries, elle sut l'enrichir de linges et d'ornements sacrés.

Avec quel soin, quelle exactitude scrupuleuse elle observait la règle dominicaine ! Jeûnes, disciplines et autres macérations lui étaient choses familières : quand on l'ensevelit après sa mort, les Sœurs virent avec admiration sur son corps les empreintes sanglantes de ses pénitences.

Toutefois, de graves infirmités arrêtaient forcément le cours de ses mortifications, mais elles la dédommagèrent amplement par ailleurs de cette perte, en lui fournissant de quoi satisfaire son amour de la croix. Pendant plusieurs années, Catherine endura dans tous ses membres un tourment qui ne lui laissait ni trêve ni repos. Malgré la souffrance, elle ne se plaignait jamais, et même elle priait Dieu de lui continuer sans relâche les douleurs jusqu'à sa mort, en expiation des peines dues à ses fautes. Le Seigneur exauça les vœux de la V. Mère. Les maux les plus cruels ne la quittèrent plus ; des peines cuisantes étreignirent son cœur : Catherine accepta le calice, sans que l'amertume en fût adoucie.

L'heure sonna enfin où elle allait être invitée aux noces de l'Agneau. Cette joie lui fut accordée le 8 novembre 1622. Sitôt qu'elle eut expiré, son visage prit une beauté merveilleuse, et divers miracles attestèrent sa gloire dans les cieux.

Au simple contact d'une relique de la sainte religieuse, une fille du charpentier de la maison revint des portes du tombeau.

Une Sœur du monastère, depuis dix mois atteinte de névralgies tenaces, entendant ses compagnes proclamer sainte la Mère Catherine, se dit en elle-même : « Je verrai bientôt si ce que l'on dit est vrai. » Prenant alors la main de la défunte, elle la posa sur sa tête du côté où la douleur était plus vive. Incontinent elle fut guérie.

La Mère Elvire Pérez, tourmentée depuis longtemps par les douleurs de la pierre, sentit son mal disparaître après des prières adressées à la sainte religieuse et l'application de ses reliques.

Ainsi Dieu voulait que la mémoire de sa fidèle servante, Catherine de Zuaco, demeurât en vénération dans la ville qu'elle avait habitée et sanctifiée par ses mérites.



LE MÊME JOUR

1284 — A Toulouse, le V. Père RAYMOND MANSI, religieux de mérite, Prieur du couvent de cette ville. A ce titre, il assista au Chapitre provincial de Montpellier, l'an 1283, y fut élu Définiteur, et en même temps *Socius* du P. Guillaume de Tonneins, Définiteur pour le prochain Chapitre général. Raymond Mansi mourut pendant son priorat, le 8 novembre 1284. — (Mss. Guid. in Prior. Tol.).

1303 — Au couvent de Figeac, le V. Père DURAND DE PEYRUSSE, originaire du diocèse de Rodez. Ses qualités personnelles, et spécialement son talent d'administration, le firent élire Prieur tour à tour des couvents de Rodez, Narbonne, Limoges, Perpignan et Albi. Se trouvant Prieur de Limoges, il fut Définiteur au Chapitre provincial célébré à Cahors, l'an 1298. Peu après, nous le voyons à la tête de la communauté de Perpignan. Le Chapitre de 1299 avait été convoqué dans cette ville ; mais le P. Raymond Hunaud, Provincial, étant mort avant l'époque fixée pour la réunion capitulaire, Durand de Peyrusse devint de droit Vicaire de la Province. Il annonça officiellement le décès du Provincial à toutes les maisons de son ressort, et

indiqua la tenue du Chapitre pour le dimanche après l'octave des saints apôtres Pierre et Paul. Sa circulaire, insérée par Bernard Gui à la suite des actes du Chapitre de Cahors, prouve d'une manière sensible le zèle du P. Durand pour le maintien du bon ordre dans sa Province; car il se hâta de lui donner un supérieur, prévoyant bien les dommages qu'elle souffrirait, si l'élection du nouveau Provincial était différée trop longtemps. Lui-même présida le Chapitre, à Perpignan, et concourut plus que tout autre à l'élection de Bernard de Juzix, qui devint plus tard Maître Général, et l'un des plus grands religieux de l'Ordre, en son temps. Trois ans après le Chapitre de Perpignan, l'an 1302, Durand de Peyrusse fut nommé Prieur d'Albi et gouverna le couvent une année. Pendant ce laps de temps, il eut l'honneur d'endurer la furieuse persécution que les habitants d'Albi et de Cordes suscitèrent contre nos Pères, à l'instigation de meneurs haineux, et qui se prolongea sous une forme variée, mais toujours odieuse, de 1301 à 1308.

Le Chapitre provincial s'étant réuni, l'an 1303, à Montauban, le P. Durand y assista, et y fut Définiteur. Après quoi, s'étant fait absoudre du priorat d'Albi, il se retira dans son couvent de Figeac, où il mourut saintement le 8 novembre de la même année, après quarante et un ans passés dans l'Ordre de Saint-Dominique. — (Mss. Guid. *in Prior. Lemor. et Albien.*)

1308 — A Venise, l'Illustrissime RAMBERT POLI, de Bologne, évêque de Castello, cité ancienne, plus tard renfermée dans Venise, dont elle forma une sorte de banlieue. Boniface VIII, bien instruit du mérite du P. Rambert, le plaça sur le siège épiscopal de Castello, l'an 1302. Les historiens Castillo et Antoine de Sienne assurent que l'excellent religieux descendait de l'illustre famille des Primaticci de Bologne. Le premier ajoute qu'au Chapitre général de 1300, où Bernard de Juzix fut mis à la tête de l'Ordre, Rambert Poli réunit plusieurs suffrages, et qu'il fut l'un des plus grands prélats de son temps, soit par sa doctrine, soit par la sainteté de sa vie. Il mourut à Castello, le 8 novembre 1308, et fut inhumé dans notre église conventuelle des saints Jean et Paul, de Venise. — (Mss. Guid. *in Episc. Cast.* — Ughelli, *Ital. sac., in Patriarch. Venet.*)

1499 — Au couvent de Saint-Dominique de Ferrare, mourut dévotement — *obiit devote* — comme le portaient les Registres conventuels, le V. Père ANTOINE DE CAMILLA. Sa famille était de souche antique, et l'une des plus illustres de Gênes. N'ayant que du mépris pour les richesses et les grandeurs de la terre, le noble adolescent, au terme de ses études littéraires, dit adieu au monde pour se consacrer au service de Jésus-Christ, dans la vie religieuse, le 22 avril 1491. Son séjour dans le cloître ne fut que de huit années. En ce peu de temps, il avait par ses vertus fourni une longue carrière; le Seigneur s'empressa de le retirer du siècle pervers, pour l'introduire

dans les joies éternelles, le 8 novembre 1499. — (P. Vigna : *I Domenic. illustri di S. Maria di Castello in Genova*, P. I, p. 23.)

1553 — A Naples mourut l'Illustrissime Père Lancellotti Politi, plus connu sous les noms d'AMBROISE CATHARIN, qu'il prit à son entrée dans l'Ordre, par dévotion pour ses deux illustres compatriotes, saint Ambroise et sainte Catherine de Sienne.

Il naquit à Sienne, en effet, et reçu docteur à seize ans, enseigna l'un et l'autre droit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. On rapporte qu'il soutint et défendit avec une merveilleuse facilité, dans plusieurs Universités de France et d'Italie, mille axiomes du droit. Sa renommée vola jusqu'à Rome, où il devint avocat consistorial. A trente ans, il revêtit l'habit religieux au couvent de Saint-Marc de Florence. A peine profès, il se livra avec une sorte de passion à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Encore novice, il avait composé cinq livres contre Luther ; plus tard, il se lança tout entier dans la controverse. Ce fut à Rome, lieu ordinaire de sa résidence, qu'il écrivit ses principaux ouvrages.

Paul III l'envoya au Concile de Trente, sur la fin de l'année 1545. Catharin prononça le discours d'ouverture de la troisième session, 4 février 1546. Il s'attira sans peine l'attention de l'illustre assemblée par le haut savoir dont il fit preuve en cette circonstance. « Parmi les théologiens qui ont travaillé sur l'article de la justification, écrit le cardinal Pallavicini, historien du Concile de Trente, je remarque que l'on a relevé en particulier le mérite de Catharin ; car le bruit s'étant répandu qu'un évêque s'était noyé dans la rivière d'Athis, tous, d'une commune voix, s'écrièrent qu'il fallait élever au siège vacant le P. Catharin, parce que ce grand homme était également odieux aux hérétiques et cher aux catholiques : *Concordi voce conclamatum est illi sedi Catharinum sufficiendum, quod et vir tam eximius et æque invisus hæreticis et catholicis carus esset.* » Et encore que le bruit de la mort de cet évêque se trouvât faux, toutefois, ajoute Pallavicini, les désirs des Pères furent accomplis. Les légats en informèrent Sa Sainteté, qui le nomma évêque de Minori, siège dépendant de l'archevêché d'Amalfi (22 août 1546). Ainsi, Ambroise Catharin fut promu à l'épiscopat plutôt par la voix d'un Concile général que par celle d'un Pape.

Au bout de six ans, il fut transféré à l'archevêché de Conza par Jules III, qui avait jadis étudié le droit au pied de sa chaire. Mais il ne gouverna cette Eglise que dix-huit mois. Appelé à Rome par le même Pape, qui désirait le revêtir de la pourpre, notre prélat se mit en route : une attaque d'apoplexie l'arrêta à Naples, et l'enleva de ce monde, le 8 novembre 1553.

On peut voir dans Echard, qui consacre à Ambroise Catharin un long article, la nomenclature de ses ouvrages sur l'Ecriture sainte et sur une foule de questions de controverse. Nous n'avons pas à nous y arrêter, ni même à

étudier le caractère du personnage. Les légats pontificaux au Concile de Trente déclaraient que sa vie était louée de tout le monde : d'autres ont abondé dans le même sens. Nous ne voulons pas y contredire; la vérité nous oblige toutefois à regretter certaines opinions trop excentriques qu'il a soutenues avec une opiniâtreté digne d'une meilleure cause, et ses attaques passionnées contre des hommes de haute valeur, dont l'un des principaux mérites était de vouloir avant tout rester fidèles aux pures doctrines de saint Thomas. Pour ces raisons, l'Ordre de Saint-Dominique s'est toujours refusé à reconnaître dans Ambroise Catharin, malgré son éminent savoir, un disciple de l'Ange de l'Ecole. Sa mémoire, sous ce rapport, n'est donc pas des plus considérées dans sa famille religieuse.

Nous devons du moins citer à sa louange un fait rapporté par Echard (1). Razzi, dit-il, qui accuse Catharin d'ingratitude envers Savonarole, dont il déchira les écrits à belles dents, raconte que plusieurs fois, à Rome, au réfectoire du couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, on vit Ambroise Catharin, alors évêque, verser d'abondantes larmes. Un ami lui en demanda, un jour, la cause. « Je suis dévoré de chagrin, répondit-il, d'avoir écrit d'une manière si mordante contre mes Pères. — La main qui a fait la blessure peut y appliquer le baume », repartit l'interlocuteur. Catharin resta silencieux, les yeux inondés de larmes.

Relevons encore pour l'édification du lecteur un trait charmant de protection de saint Antoine de Padoue, dont Catharin fut favorisé dans une circonstance frappante.

Ce Père, avons-nous dit, a composé de nombreux ouvrages; dans l'un intitulé : *la Gloire des Saints*, on trouve le récit suivant :

« Fr. Ambroise sortit un jour de Toulouse, portant à la main un manuscrit qu'il devait livrer à l'impression. Ce manuscrit était mêlé à d'autres travaux rédigés avec soin, et contenait notamment diverses notes sur des points de controverse, très propres à confondre les hérétiques. Or il laissa tomber tout ce fascicule en route; quand il s'en aperçut, il était déjà éloigné de plusieurs lieues de son point de départ. Fort attristé de voir anéanti le fruit de ses labeurs, Fr. Ambroise revint sur ses pas, regagna Toulouse par le même chemin, mais sans rien trouver. Il commença des recherches dans toutes les directions, appela à son aide le gouverneur de la ville, qui était son ami : leurs efforts combinés ne donnèrent aucun résultat. Fr. Ambroise se remit en route, le cœur plein de tristesse, et parce que les moyens humains lui faisaient défaut, il se souvint de la puissance de saint Antoine de Padoue, en pareille occurrence. Il fit vœu, s'il recouvrait par son intervention l'objet perdu, de mettre un supplément à son ouvrage de *la Gloire des Saints*, pour raconter le bienfait qu'il espérait obtenir. Il achevait à peine, qu'il vit venir

(1) *Script O. P.* II, 151.

à lui un voyageur, lequel lui demanda s'il n'avait pas perdu un ouvrage manuscrit et d'autres papiers liés ensemble. Fr. Ambroise répondit affirmativement, et donna plusieurs signes pour aider l'étranger à reconnaître en lui le véritable propriétaire. Alors le voyageur le conduisit à l'endroit où se trouvaient les papiers, lesquels n'avaient subi aucun dommage. »

Ambroise Catharin fut transporté de reconnaissance envers son bienfaiteur céleste, et ne manqua pas de remplir sa promesse, en ajoutant à son traité l'événement que l'on vient de lire. L'ouvrage fut imprimé à Lyon, en 1552. — (*Analecta*, apud Bolland, t. III, *Junii*, p. 243.)

Cinquante-trois ans après la mort d'Ambroise Catharin, son neveu Clément Politi, évêque de Grosseto, en Toscane, fit graver sur un marbre placé à Sienne, dans l'église Saint-François, une inscription latine qui résume la vie de notre Lancellotti.

En voici la teneur :

D. O. M.

Lancelloto Polito Comp̃sæ Archiep̃.

Quem sicuti primis ab annis

Virtutes principes complexæ sunt omnes,

Sic ad ætatis usque vesperam

Mirifice semper exornarunt.

Is XVI. ætatis suæ anno

Utriusque juris lauream adeptus,

In Senensi Gymnasio publice professor

Ingentique laude nondum XXV. attingens,

Mille axiomatibus in celeberrimis Italiæ

Ac Galliæ Academiis strenue defensis,

Romæ Consistorialis Aulæ Advocatus est factus.

Tandem studia illa et honores pertæsus,

Mutato nomine in Ambrosium Catharinum,

Ante an. XXX. Dominicanæ familiæ nomen dedit;

Ex qua mox a Paulo III. ad Episcopatum Minoritanum erectus,

Ad sacrum Concilium missus,

Ibi in sustinendo Sententiæ certamine

Adversus veritatis hostes,

Nullis non ostendit lumen animi consilii que sui.

Demum a Julio III. vocatus

A quo prius etiam Comp̃sæ Archiep̃scopus

Renuntiatus fuerat,

Dum Romam ad amplissimos purpuræ honores profisciscitur,

Honoribus major, Neapoli decessit,

Plurimis ingenii monumentis posteris datis

Anno ætatis suæ LXX. salut. hum. M. D. LIII.

*Clemens Politus Episcopus Grossetanus
Patruo optimo ac de se optimo merito posuit.
Anno Domini M. DC. VI.*

— (Ughelli *Ital. S. T.* vi et vii. — Fontana, *Tb. Dom*, P. I, tit. 30. — Echard, *Script. O. P.* II, 144.)

1705 — A Louvain décéda, le 7 novembre, à l'âge de 46 ans, le V. Père THÉODULPHE COSYN, Maître en sacrée Théologie, et un des plus illustres religieux du couvent. Il y exerça les fonctions de Régent du *Studium generale*, de Sous-Prieur, et, à plusieurs reprises, celles de Prieur. Il fut aussi, pendant un certain nombre d'années, directeur d'un monastère de religieuses dominicaines soumis à la juridiction de l'Ordre.

Ce monastère, alors de fondation récente, devait son origine à l'initiative d'une pieuse jeune fille de Hollande, Agathe Bennebrock, laquelle, voyant la religion persécutée dans son pays, vint à Louvain, afin d'y servir Dieu avec plus de liberté. Une compagne, non moins généreuse, appelée Cécile Berens-trein, la suivit dans son exil volontaire, et toutes deux songèrent à la création d'un monastère, sous la règle de Saint-Dominique. Le R^{me} P. Jean-Baptiste de Marinis, Maître Général, accueillit favorablement leur dessein, et leur envoya de Rome des Lettres patentes, à la date du 2 décembre 1652.

En janvier 1654, le P. Jacques van den Heede, Provincial de Belgique, fit venir de notre monastère d'Anvers les Mères Anne et Marie van Espelghem, doublement sœurs, et par le sang et par la profession religieuse, et les institua, l'une Prieure, l'autre Sous-Prieure de la communauté naissante. Le 18 janvier, second dimanche après l'Épiphanie, les deux amies Agathe et Cécile revêtirent les livrées dominicaines, et, dès lors, le monastère fut établi, sous la stricte clôture. Peu à peu, de ferventes recrues vinrent augmenter le personnel des épouses de Jésus-Christ.

Près des bâtiments qu'elles occupaient, était une vieille chapelle, dédiée à sainte Marguerite, et, pour ainsi dire, abandonnée. Le Sénat de Louvain en fit la donation aux religieuses par un acte du 30 septembre 1659, que ratifia l'année suivante l'archevêque de Malines. On commença aussitôt à y célébrer les saints offices, et nos Pères allaient chaque jour offrir le saint sacrifice de la messe. Mais, en 1674, la chapelle tombant de vétusté, il fallut l'abattre, et les Sœurs durent se contenter d'un oratoire intérieur, jusqu'à l'année 1713, où une nouvelle et très belle église, construite sur l'emplacement de la chapelle primitive, fut consacrée solennellement et mise sous le vocable de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne. En même temps, la communauté devenait de plus en plus prospère, et la louange divine ne cessait de monter, jour et nuit, vers le trône de l'Éternel.

Quant à Sœur Agathe Bennebrock, la fondatrice du monastère, elle était

morte saintement, le 5 septembre 1666, remplissant alors les fonctions de Sous-Prieure. — (De Jonghe, *Belgium Dominicanum*, p. 157.)

1530 — Au couvent royal de Poissy, la V. Mère MARGUERITE MINFAR, religieuse d'une extrême affabilité. Le Seigneur la combla dès sa jeunesse de plusieurs grâces remarquables, notamment d'une pureté tout angélique. Après une vie religieuse pleine de mérites, elle alla, le 8 novembre 1530, se joindre au chœur des Vierges, pour célébrer éternellement avec elles les louanges de l'Agneau. — (*Mémoires de Poissy*.)

1583 — Au même monastère, la V. Mère MARGUERITE DU PUY. Religieuse exemplaire, elle passa par toutes les charges de la maison, comme le note son épitaphe. Elle fut d'abord chantre et cellérier, puis Maitresse des novices et Sous-Prieure, enfin Prieure de la communauté. Une mort précieuse devant Dieu couronna sa sainte vie, le jour octaval de la fête de la Toussaint, 1583. — (*Liste des Prieures de Poissy*.)

1688 — A Saint-Etienne-en-Forez, la V. Mère JEANNE L'ÉVANGÉLISTE, de la famille de Chazelle, l'une des plus considérées de Saint-Etienne.

Dès l'enfance, elle se sentit la vocation religieuse, et cependant, n'entra au monastère qu'à l'âge de 22 ans, par suite des difficultés que lui opposèrent ses parents. Une ferveur qui ne se ralentit jamais la distingua tout aussitôt parmi ses compagnes, et la rendit constamment un exemplaire de régularité. Toute sa vie, elle observa soigneusement les veilles, jeûnes et autres austérités de l'Ordre, sans que l'âge ou les infirmités y missent obstacle. L'obéissance seule la décidait à prendre quelque soulagement. Son zèle pour la garde du silence portait les autres à y être elles-mêmes fidèles. Sa dévotion se manifestait partout, même pendant le travail, qu'elle accompagnait de prières à haute voix. On ne saurait énumérer ses pratiques pieuses : inclinations, génuflexions, prostrations, oraisons les bras en croix. Elle se préparait aux fêtes de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et des principaux Saints par une neuvaine de pénitences et de prières spéciales. A voir ses larmes et son humilité, quand elle s'approchait du sacré tribunal, on l'eût jugée la plus grande pécheresse du monde. Le pain eucharistique était sa nourriture presque journalière : elle l'appelait sa force et sa consolation. Le respect pour les supérieures, la soumission au moindre signe de leur volonté tenaient le premier rang parmi les vertus religieuses de la V. Mère. Aussi n'est-il pas surprenant, qu'ayant si bien obéi, elle ait su si bien commander. Sœur Jeanne l'Évangéliste exerça la supériorité pendant deux triennats, avec une sagesse et une douceur qui obtenaient des esprits, même les plus revêches, pleine et facile adhésion à tous ses ordres. Elle montrait un zèle ardent pour le bien commun du monastère, une très grande charité pour toutes ses Sœurs, spécialement pour les malades, un tendre amour des

pauvres, auxquels elle réservait toujours une part abondante des portions qu'on lui présentait. Avant de devenir Prieure, la vénérable Mère avait rempli divers emplois, notamment celui de Maitresse des Novices. Voyant dans les jeunes recrues du cloître les futurs soutiens de la religion dominicaine, elle s'appliqua avec grand soin à leur formation ; elle les entretenait fréquemment du bonheur de l'état religieux et de l'esprit de l'Ordre de Saint-Dominique, les exhortait à l'amour de la retraite et à la fuite des conversations séculières. Quand elle-même était appelée au parloir, elle savait parler de Dieu, de la dévotion au Rosaire, et engageait ses visiteurs à entrer dans la sainte confrérie. Elle faisait deux fois par an les Exercices spirituels, et, chaque mois, l'acte de préparation à la mort. C'est à la suite de cette dernière pratique qu'elle fut atteinte de la fièvre qui devait mettre fin à ses jours. Sœur Jeanne l'Evangéliste reçut les derniers sacrements avec grande piété, anima les religieuses qui la visitèrent, notamment les novices, à l'accomplissement exact de leurs obligations, leur répétant la parole de saint Antonin : *Servir Dieu, c'est régner*. Bien qu'elle eût toute sa vie appréhendé les jugements de Dieu, elle n'éprouva ni frayeur, ni trouble aux approches de la mort ; elle montra, au contraire, un visage serein, qui faisait penser qu'elle recevait un avant-goût de l'éternité bienheureuse. Elle y entra le 8 novembre 1688, ayant 67 années d'âge et 44 de profession. — (*Mémoires de Saint-Etienne*.)

1697 — Sœur CATHERINE-LOUISE DU SAINT-ESPRIT, nièce de la précédente, ne se distingua pas moins, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, par la pratique des plus admirables vertus. Elle en avait puisé le germe au sein d'une famille éminemment chrétienne. Son père, conseiller du Roi pour la région du Forez, était un homme de foi et d'une charité à toute épreuve. Pendant environ vingt ans, il fut Père temporel du monastère de nos Sœurs, et leur rendit d'importants services, souvent au prix de grandes fatigues. Quatre de ses filles se consacrèrent au Seigneur dans l'état religieux : l'une au monastère de la Visitation de Saint-Etienne, les trois autres à Sainte-Catherine.

L'aînée de toutes était la Sœur Catherine-Louise du Saint-Esprit, qui nous occupe présentement. Dès l'âge de six ou sept ans, rejetant les amusements de l'enfance, elle ne trouvait de plaisir qu'à prier Dieu. Sa modestie, son recueillement dans les églises faisaient l'admiration de quiconque la regardait. Vers 13 ou 14 ans, des scrupules de conscience la firent beaucoup souffrir, sans pour cela refroidir sa charité envers Dieu ; car dans le même temps, elle forma le dessein de se vouer à son service ; et, malgré les remontrances de ses parents, qui lui objectaient sa grande jeunesse, elle entra, après les avoir fléchis, au monastère de Sainte-Catherine, le jour de Pâques, étant dans sa seizième année. La nature lui fit sentir dans ce moment quelque chose de ce que sainte Thérèse dit avoir éprouvé en une semblable occasion. Aux

marques d'estime et d'affection données aussitôt par la postulante à toutes les saintes pratiques de la règle, la communauté vit tout de suite qu'elle venait de recevoir un trésor. La jeune fille prit le saint habit le dimanche de la Pentecôte, suivant son désir : elle espérait, en effet, qu'en ce grand jour, le Seigneur la revêtirait du don de force, pour garder exactement toutes les observances dominicaines. Elle ne fut pas trompée dans son attente. Malgré une complexion délicate, Sœur Catherine pratiqua les Constitutions à la lettre et parut parmi ses compagnes comme une règle vivante. On ne la vit jamais prendre de dispense ou de soulagement, nonobstant les occupations exigées par les fonctions de portière, pharmacienne, procureuse, qu'elle exerça tour à tour. Dormant peu, elle consacrait à l'oraison trois heures chaque nuit, et souvent cinq ou six ; au temps des exercices spirituels de dix jours, qu'elle faisait d'ordinaire deux fois l'an, son oraison était pour ainsi dire ininterrompue. Affamée du Pain eucharistique, elle le recevait chaque jour, par ordre des supérieurs. Se nourrissant de l'aliment des Anges, elle s'efforçait d'imiter leur pureté. La V. Mère évitait avec soin les moindres imperfections, et s'appliquait à réserver pour Dieu un cœur libre de toute attache à la créature. Elle ressentait un attrait spécial pour l'humilité, vertu protectrice et gardienne de toutes les autres. Les bas sentiments qu'elle concevait d'elle-même la mettaient en éveil contre toute apparence d'éclat. L'obéissance seule parvint à lui faire accepter les fonctions de Maîtresse des novices et de Sous-Prieure, qu'elle remplit à la satisfaction universelle.

La dévotion envers la Sainte Vierge, caractère propre des enfants de saint Dominique, régnait véritablement dans son cœur. Sœur Catherine récitait tous les jours le Rosaire à genoux, souvent les bras en croix ou le corps prosterné à terre. Depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort, elle a constamment psalmodié le Petit Office de la Vierge avec les novices, les jours où il n'était pas obligatoire au chœur. Enfin sa mortification était générale : l'austère religieuse savait assaisonner ses repas d'une foule de pénitences inaperçues.

Après avoir soutenu, l'espace de vingt-quatre années, les observances de la règle avec une ferveur et une austérité qui ne se démentirent jamais, Sœur Catherine-Louise du Saint-Esprit succomba aux atteintes d'une hydroisie, qui la cloua sur son lit deux mois entiers. En proie à des douleurs inexprimables, elle répétait souvent : « Oui, mon Dieu, souffrir tant qu'il vous plaira, jusqu'à la fin du monde, si vous deviez y trouver votre gloire ! » Elle reçut les derniers sacrements, répondit avec une grande présence d'esprit aux prières de la Recommandation de l'âme, et s'envola vers Dieu, à l'âge de 40 ans. Son corps demeura souple et maniable, comme si l'âme eût continué de l'animer, et malgré l'enflure prodigieuse causée par le genre de maladie, il n'exhala aucune mauvaise odeur, les trente heures qu'on le garda avant de le mettre au cercueil. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)



IX NOVEMBRE

LA TOUSSAINT DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

L'AN 1674, le cardinal dominicain Orsini de Gravina, remarquant la pratique de l'Ordre de Saint-Benoît de réunir dans une solennité commune, à la date du 13 novembre, la mémoire de ses enfants parvenus à la patrie céleste, demanda au pape Clément X un privilège semblable pour l'Ordre de Saint-Dominique. « Volontiers, répondit le Souverain Pontife, il est convenable que votre Ordre célèbre, à un jour particulier, la fête de tous ses saints, de même que l'Eglise universelle honore, le 1^{er} novembre, tous les élus entrés dans la gloire ; car, si nous voulions assigner un jour propre à chacun de vos saints, il nous faudrait composer pour eux seuls un nouveau calendrier. »

Ces élogieuses paroles furent suivies de leur effet. Quelques mois plus tard paraissait un Décret pontifical ainsi conçu :

« A la prière de l'E^{me} Seigneur Fr. Vincent-Marie Orsini, des Frères-Prêcheurs, cardinal-prêtre du titre de Saint-Sixte, Sa Sainteté le Pape Clément X a concédé qu'à l'avenir les Frères et les Sœurs de son Ordre puissent une fois l'année, le 9 de novembre, réciter et célébrer respectivement, sous le rit tout-double, l'Office et la Messe de tous les Saints et Saintes dudit Ordre, selon les rubriques du Missel et du Bréviaire qui lui sont propres. Sa Sainteté a concédé également, aux instances de Fr. Jean-Thomas de Rocaberti, Maître Général de l'Ordre entier des Frères-Prêcheurs, que tout soit, de pré-

cepte, imprimé et ajouté dans le calendrier, Bréviaire et Missel du même Ordre. — Ce 8 août 1674. »

Un témoignage si honorable n'est pas le seul rendu par le Siège apostolique à la sainteté dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Déjà Jean XXII disait, au commencement du ^{xiv}^e siècle : « Donnez-moi un Frère-Prêcheur qui observe sa règle jusqu'au dernier iota, et je le canoniserai sans qu'il soit besoin d'autre miracle. »

Benoît XIV, mentionnant la promesse faite par ce même Pape de placer sur les autels celui de ses membres que l'Ordre de Saint-Dominique lui présenterait, ajoute cette réflexion remarquable : « A cette époque, la famille des Prêcheurs possédait nombre d'hommes bienheureux, très riches en mérites, de la canonisation desquels on pouvait s'occuper, savoir : Réginald de Saint-Gilles, Jean de Vicence, Conrad le Teutonique, Laurent d'Angleterre, Mannès d'Espagne, Jourdain de Saxe, Jacques Huton, Jean et Nicolas de Hongrie, Guillaume Arnaud, Ponce d'Espagne, Thomas d'Aquin, Hyacinthe de Pologne, Ambroise Samsedoni, Guy de Longjumeau, Pagani de Bergame, Albert le Grand... » (1).

De son côté, Clément XIV, dans la bulle de canonisation de saint Pie V, disait : « Depuis sa fondation, cet Ordre glorieux a été comme un champ fertile qui n'a cessé de donner à l'Eglise des hommes éminents en doctrine et en sainteté. »

Et Pie IX affirmait : « De la famille des Prêcheurs, comme d'une mine féconde, ne cessent de sortir des hommes illustres par leur sainteté. »

Malheureusement, ne craignons pas de l'avouer, la mémoire d'un nombre prodigieux de ces saints personnages a péri sans retour, par l'incurie des Frères-Prêcheurs eux-mêmes.

A Bologne déjà, peu après la mort de leur bienheureux fondateur, ils éloignaient les fidèles de son tombeau et cachaient les grâces merveilleuses dues à son intervention. Ainsi s'abstenaient-ils d'enregistrer les actes pleins de sainteté de leurs premiers Pères. Dans ces temps primitifs, d'ailleurs, les vertus héroïques, de même que les prophéties et les miracles, étaient chose si commune parmi les Frères que les religieux, leurs contemporains, n'en tenaient presque aucun compte.

Thierry d'Apolda, dans sa Vie de saint Dominique, rapporte une

(1) *De Serv. Dei beatif.* L. I., c. xxi, n° 12.

révélation faite à une grande servante de Dieu sur l'excellente sainteté des premiers Pères et Frères de l'Ordre des Prêcheurs. Nous y lisons :

« Les débuts de cet Ordre ont été enflammés du feu d'une charité divine. Il disputait au lis l'éclatante blancheur d'une pureté sans tache et il en exhalait les parfums; la feinte, l'hypocrisie lui étaient inconnues, l'éclat de la simplicité vraie brillait en lui. Aussi le Seigneur me dit :

« Il y a dans l'Ordre des Prêcheurs deux choses que j'aime d'une affection si vive que je m'en réjouis en moi-même, et que je m'y arrête avec toute la complaisance de mon Cœur : ce sont le culte qu'ils me rendent et les fruits abondants qu'ils produisent. Les deux hommes qui sont en eux prêchent avec ardeur et de toutes leurs forces la gloire de ma Majesté. C'est du fond de leur âme que sortent ces gémissements ardents, ces larmes amoureuses, ces désirs si purs, cette vigilance à retenir leurs pensées, cette humilité confiante, cette charité joyeuse, ces fréquents déplacements à l'étranger. Pour l'extérieur, ce sont les dévotes et solennelles fonctions du saint ministère, les prédications fructueuses, le pouvoir d'absoudre les pécheurs, les pieuses et douces consolations portées aux affligés, les encouragements donnés à ceux qui chancellent, l'application à resserrer le lien de l'unité catholique... »

II. — L'Eglise, dans la classification des Saints, admet trois rangs principaux : les martyrs, les confesseurs et les vierges; après ces dernières, elle place encore les saintes veuves.

De même, elle reconnaît trois « auréoles » ou couronnes d'honneur qui sont, comme l'explique S. Thomas, une récompense spéciale et une jouissance accidentelle surajoutée aux joies essentielles de la béatitude, en raison des excellentes victoires que les soldats du Christ ont remportées dans l'exercice de certaines vertus (1).

Seuls, ont droit à cette récompense les martyrs, les docteurs et les vierges.

En tête des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, il est juste de placer le Patriarche de la famille, le glorieux Fondateur. Grégoire IX, on s'en souvient, déclarait qu'il ne doutait pas plus de sa sainteté que de celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

(1) 3, Supplém. Q. XCVI, a. 1.

Ajoutons, avec la liturgie dominicaine (1), qu'autour de son front rayonnent les deux auréoles du doctorat et de la virginité, et que, s'il n'a pas cueilli les palmes du martyre, il a mérité la « couronne d'or », récompense essentielle de la charité qui aspire réellement à l'héroïsme du sacrifice.

Certes, on peut à bon droit lui décerner, comme au Bienheureux Patriarche des Frères-Mineurs, le glorieux titre de « *Martyr desiderio* » (2); car notre Père bien-aimé a éprouvé, lui aussi, la soif ardente du martyre. Qui ne se rappelle sa réponse, quand on lui demandait : « Que feriez-vous, si les hérétiques s'emparaient de votre personne ? — Je les prierais de me mettre à mort, non pas d'un seul coup, mais en me coupant les membres un à un, et me laissant expirer à bout de sang. »

On sait encore ses vœux enflammés d'aller évangéliser les Cumans, peuple cruel du Nord, afin de trouver l'occasion de mourir dans les tourments.

Pourtant, ces héroïques intentions, qui sont le fruit excellent et l'indice d'une charité parfaite, n'ont pas été réalisées par S. Dominique dans le combat effectif du martyre. A ces dispositions d'une volonté généreuse et vaillante, dont il apprécie justement l'intensité et le mérite, Dieu accorde la récompense du triomphe éternel, c'est-à-dire la jouissance du bien suprême et de son pouvoir royal. Cette « couronne d'or », l'*aurea* des théologiens, resplendit d'un merveilleux éclat en saint Dominique, parce qu'il s'est livré de toute son âme aux impulsions de l'amour et aux saintes convoitises du martyre, offrant sa vie, à l'exemple du divin Maître, pour rendre témoignage à la vérité. Mais l'auréole est réservée aux braves qui ont accompli l'œuvre extérieure de la vertu de force et versé leur sang sur le champ de bataille (3).

En revanche, l'auréole du docteur appartient, sans conteste, au Fondateur de la famille dominicaine.

Elle est la récompense de l'excellente victoire que la prédication et l'enseignement des vérités de la foi remportent sur le démon, adversaire acharné de notre salut. Il ne faut point la confondre avec le

(1) Off. prop. de S. Dominique, 5^e antienne des Laudes : « *Fulget in choro Virginum Doctor veritatis, sertum honoris geminum gerens cum Beatis.* »

(2) Aux Laudes de l'Office propre de S. François ; antienne du *Benedictus*.

(3) Cf. S. Th. 3 suppl., q. XCVI. art. 6 ad 3^m.

titre glorieux décerné par l'Eglise militante à l'élite des champions de la science sacrée, ni avec les honneurs du culte spécial que la liturgie réserve aux Docteurs les plus autorisés. Au ciel, parmi les joies du triomphe, l'auréole des docteurs orne toutes les âmes qui ont légitimement distribué aux indigents du Christ l'aumône spirituelle de la parole de vie : elles se réjouissent de l'œuvre accomplie par devoir ou par charité (1).

Le nom de saint Dominique n'est pas inscrit au catalogue officiel des Docteurs de l'Eglise ; mais, aux jours de ses fêtes, ses enfants récitent en son honneur la messe du commun des docteurs, et chantent d'un cœur joyeux les antiennes de leur liturgie qui le proclament « *Doctor veritatis* ». De fait, notre Bienheureux Père a été ici-bas un homme évangélique, l'apôtre infatigable de la vérité, le héraut dévoué à sa mission de Prêcheur. Il a mérité ainsi l'auréole de docteur, et il se réjouit éternellement d'avoir exercé les actes éminents de la vertu de miséricorde, et d'avoir donné le branle à l'œuvre de la prédication, qui se continue depuis huit siècles par le ministère de ses enfants.

Enfin, il possède l'auréole de la virginité. Dieu l'a trouvé digne de chanter le cantique nouveau dans le cortège triomphal des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va. N'a-t-il pas combattu sans défaillance dans les luttes que le soldat du Christ doit soutenir contre les convoitises de la chair ? Lui-même, à son heure dernière, le déclare avec une simplicité ravissante : « Dieu m'a fait la grâce de conserver jusqu'à ce moment une virginité sans tache. »

Aspirant au martyre, Docteur, Vierge, saint Dominique ouvre donc la voie, trace le sentier à tous ceux qui aurout voulu suivre sa bannière.

III. — Après le père, parlons des fils.

Saint Pierre de Vérone tient la tête de nos martyrs, non par ordre de date, mais par le rang que l'Eglise lui a fixé. Il doit sa palme au zèle qu'il déploya pour maintenir dans son intégrité le dépôt de la foi et combattre l'hérésie sans merci ni trêve.

Dans des luttes semblables succombèrent cinq autres Inquisiteurs dominicains, placés sur les autels.

Que dire maintenant de ces quarante-huit religieux égorgés par les

(1) Cf. S. Th. 3. Suppl., q. XCVI, art. 7.

Tartares, à Sandomir, avec leur saint Prieur Sadoc, tandis qu'ils adressaient à leur divine Mère le chant du *Salve Regina*?

Que dire encore de ces milliers de héros qui, dans le premier siècle de l'Ordre, tombèrent sous le glaive des Cumans ou des Tartares en Hongrie, en Bohême, en Russie, ou sous le cimeterre des Turcs en Palestine, en Arménie, en Ethiopie, à Alger, au Maroc?

Une liste dressée par ordre du Chapitre de Valence, 1337, donne le chiffre de *treize* mille.

Viennent ensuite les innombrables victimes du protestantisme en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande (1). Parmi eux brille du plus vif éclat saint Jean de Cologne, immolé à Gorcum pour son inviolable fidélité au Sacrement de l'autel et au Pontife romain.

Saluons avec respect nos martyrs dominicains de la Révolution française : on en compte une quarantaine, et ce V. Père Charles-Louis Richard, vieillard de 84 ans, fusillé à Mons, pour avoir flétri en accents indignés la tyrannie du pouvoir, dans un *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI*.

Hommages pareillement à ces vierges de Bollène, Dominicaines par leur institution sinon par la pratique de la Règle, chastes victimes gravissant en chantant les marches de l'échafaud, comme leurs émules, les Carmélites de Compiègne, dont la cause triomphait naguère devant la Cour romaine.

Encore n'avons-nous rien dit des martyrs de l'Extrême-Orient, Japon, Chine, Tonkin : missionnaires européens ou prêtres indigènes; néophytes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, affiliés à l'Ordre de Saint-Dominique par le Tiers-Ordre ou la Confrérie du Rosaire, et associés à leurs Pères dans les mêmes combats et les mêmes victoires.

Pie IX et Léon XIII, à eux deux, en ont placé cent vingt sur les autels; Pie X vient de couronner deux nouveaux groupes de martyrs dominicains, mis à mort sur ces terres lointaines.

En résumé, ce ne sont pas des phalanges plus ou moins nombreuses, c'est une armée immense de Frères qui ont lavé leurs robes

(1) Vingt-six mille, d'après certains auteurs, cf. Iweins, O. P., *L'Ordre des Frères-Prêcheurs*, 2^e p., ch. 2.

dans le sang de l'Agneau, et chantent à jamais l'hymne du triomphe :
Te Martyrum candidatus laudat exercitus.

IV. — Les Confesseurs se présentent après les Martyrs. Quelle variété dans leurs rangs ?

Au sommet de cette hiérarchie apparaissent les Pontifes.

Quatre Pontifes dominicains ont ceint la tiare. Trois d'entre eux sont sur les autels ; le quatrième, dont la cause fut introduite à Rome, a droit au titre de Vénérable.

Sept autres reçoivent le culte ecclésiastique dans leur Ordre et dans leurs diocèses d'origine ou de siège résidentiel. Un huitième, le grand archevêque de Florence, saint Antonin, est connu et honoré dans l'Eglise universelle.

Le Sacré Collège des Cardinaux peut être fier de notre Jean Dominici, qui contribua si efficacement à l'extinction du schisme d'Occident.

Et nos Docteurs ! L'incomparable Thomas d'Aquin, soleil de la Théologie, Ange exterminateur des hérésies et de toutes les erreurs.

Saint Raymond de Pennafort, collecteur des Décrétales pontificales, auteur d'une célèbre « Somme des cas de conscience ».

Encore saint Antonin, surnommé pour sa « Somme de théologie morale », l'homme des conseils — *Antoninus consiliorum*.

Le B. Albert le Grand, appelé par ses contemporains simplement le « Philosophe » : Albert le Grand, pour lequel les évêques d'Allemagne sollicitaient naguère, auprès du Saint-Siège, le titre de Docteur de l'Eglise.

N'oublions pas notre Docteur mystique, Henri Suso, et la Vierge de Sienne, sainte Catherine, aux écrits parfumés de poésie et de charité.

Immédiatement après les pontifes et les docteurs, plaçons les hommes apostoliques.

Quels hérauts de la divine parole et quels convertisseurs d'âmes eut la sainte Eglise dans les Hyacinthe, apôtre du Septentrion ; Vincent Ferrier, apôtre de l'Espagne, de l'Italie et de la France ; Louis Bertrand, apôtre des Indes Occidentales ; tous trois thaumaturges comme jamais il n'en parut depuis, saint François Xavier excepté.

Quels éminents prédicateurs qu'un Réginald d'Orléans, un Ceslas de Silésie, un Ambroise de Sienne, un Constant de Fabriano, un Grignon de Montfort, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer !

Certains de nos Bienheureux se sont sanctifiés plus spécialement

dans la pratique des observances claustrales, l'administration des couvents, la formation des recrues de la vie religieuse, la direction des âmes.

C'est Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique dans le gouvernement de l'Ordre. Appelé d'en haut à procurer la dilatation de la famille dominicaine, il donna le saint habit à un millier de postulants.

C'est Raymond de Capoue, vingt-troisième Maître Général, confesseur de sainte Catherine de Sienne et réformateur de l'Ordre à l'époque du lamentable schisme.

C'est Pierre de Jérémie, émérite Maître des novices, spécialement adonné à l'audition des confessions.

C'est Christophe de Milan, ayant particulièrement à cœur de promouvoir dans son couvent la solennité de l'Office divin et le goût des études sacrées.

Enfin, parmi nos Confesseurs jouissant du culte décerné aux Bienheureux, nous comptons quatre humbles convers et un modeste tertiaire : ils se sanctifièrent dans le travail des mains et les œuvres de miséricorde corporelle.

On le voit : c'est la variété dans l'unité. La sainteté se trouve partout, dans la vie cachée du cloître comme dans la vie publique de l'apôtre et du missionnaire ; sur la chaire de Saint-Pierre comme au palais épiscopal : les marches mêmes du trône ont vu s'épanouir la sainteté dominicaine.

V. — En écrivant cette phrase, nous songeons naturellement à deux filles de rois, les Bienheureuses Marguerite de Hongrie et Jeanne de Portugal, perles étincelantes parmi les vierges dominicaines honorées du culte liturgique.

Mais, n'avons-nous pas encore les admirables saintes Agnès de Montepulciano, Catherine de Sienne, Catherine de Ricci, Rose de Lima ? les Bienheureuses Diane d'Andalo, Cécile et Aimée, filles spirituelles de saint Dominique et de Jourdain de Saxe ? les Bienheureuses Colombe de Rieti, Lucie de Narni, Jeanne d'Orvieto, Imelda Lambertini, et les autres dont on trouvera plus loin la nomenclature.

Après les vierges, faisons mémoire des chastes veuves qui, fidèles aux recommandations de l'Apôtre, surent mettre leur espérance en

Dieu, vaquer à la prière nuit et jour, se montrer irrépréhensibles, et sanctifier le cloître ou le siècle par leurs bonnes œuvres (1).

Ce serait une lacune de ne pas mentionner ici, à côté de l'exercice héroïque des vertus chrétiennes et religieuses, les grâces gratuites accordées par le Très-Haut à un nombre considérable de nos Saints et de nos Bienheureux : extases, don de prophétie, don des miracles, impression des stigmates sacrés de la Passion.

L'Ordre de Saint-Dominique compte, à lui seul, jusqu'à ce jour, *quatre-vingt trois* cas de stigmatisation totale ou partielle. Au quatrième volume de cette *Année Dominicaine*, à la suite de la fête des Stigmates de sainte Catherine de Sienne, se trouve une liste des Frères et des Sœurs — celles-ci en bien plus grand nombre — qui furent honorés d'une si insigne faveur.

Un souvenir enfin à ces monastères allemands d'Unterlinden, Adelhausen, Tœsz, et autres semblables, jardins embaumés des fleurs des plus belles vertus, théâtres des plus merveilleux phénomènes de la vie surnaturelle. Là rencontrait son plein rayonnement la doctrine mystique de nos Albert le Grand, Jean Tauler, Henri Suso. Là l'Epoux divin comblait de ses plus douces caresses non pas telle ou telle religieuse, mais la communauté presque entière, et faisait de chacun de ces cloîtres comme un portique du Paradis (2).

VI. — Nous avons parlé du passé : disons un mot de l'avenir.

On connaît la célèbre vision de sainte Thérèse sur l'Ordre de Saint-Dominique.

« Un jour que j'étais en prière devant le Saint-Sacrement, le fondateur d'un Ordre un peu déchu m'apparut et m'ouvrit un livre où je lus : « Dans les temps à venir, cet Ordre sera florissant et il « aura beaucoup de martyrs. »

« Une autre fois, étant au chœur après Matines, je vis devant moi six ou sept religieux de ce même Ordre tenant des épées en mains : ce qui veut dire, à mon avis, qu'ils sont appelés à défendre la foi. Car, dans un autre ravissement, ayant été transportée en esprit dans une vaste plaine où se livrait une grande bataille, je vis les religieux de cet Ordre, avec un visage admirablement beau et tout en feu,

(1) I Tim. V, *passim*.

(2) Cf. Danzas : *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. IV. — De Bussière : *Les Mystiques d'Unterlinden*.

combattre si vaillamment qu'ils renversaient à terre plusieurs de leurs ennemis, et en tuaient un grand nombre : je connus que cette bataille était livrée contre les hérétiques (1) ».

Bien que la Sainte ne désigne pas nommément l'Ordre dont elle parle, on s'accorde universellement à y voir la famille de saint Dominique.

Rapprochons de cette vision la révélation déjà citée en partie d'après le témoignage de Thierry d'Apolda ; la suite est spécialement instructive. Elle nous apprend d'une part, la gloire réservée dans la patrie céleste à la postérité du saint Patriarche, et de l'autre, l'accueil que le fondateur de notre Ordre fait à ses enfants au seuil de la bienheureuse éternité.

« Le Tout-Puissant daigna me révéler lui-même la gloire réservée aux Frères-Prêcheurs.

« Je vis, dans le chœur des Chérubins, les sièges resplendissants et les diadèmes merveilleux décernés à leurs mérites.

« Sur le devant des sièges brillaient comme deux torches : l'une était leur charité ardente ; l'autre, l'éclat lumineux de leurs exemples, accompagnés de l'intention la plus pure. A l'intérieur, le fond des sièges et leurs dossiers faisaient goûter un repos ineffable et des délassements d'une douceur inexprimable. Pour prix de leurs fatigues, dans les courses et les voyages, leurs pieds étaient devenus d'une beauté ravissante, et des rangées de perles et de pierres précieuses, telles que je souhaiterais d'en avoir une couronne sur la tête, en faisaient l'ornement.

« Il s'éleva, un jour, une violente persécution de quelques faux docteurs contre l'Ordre des Prêcheurs que l'éternelle Vérité a élus elle-même. Comme mon âme leur portait une compassion profonde, je priai le Seigneur de conserver sa gloire dans un Ordre si nécessaire à l'Eglise. Et le Seigneur me dit : « Aussi longtemps qu'il plaira à ma volonté de les conserver, il est impossible à toute la malice des hommes de les détruire. » — Et je dis au Seigneur : « Est-ce que cet Ordre, Seigneur, demeurera jusqu'à la fin du monde ? » — Et le Seigneur me répondit : « Il demeurera jusqu'aux derniers temps. »

« J'avais l'habitude de me rendre au tombeau des pieux défunts et de les saluer comme habitants de la maison de Dieu.

« Un jour que, selon mon habitude, je saluais un prêtre de l'Ordre

(1) *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, ch. xl.

des Prêcheurs dans son tombeau, il m'invita à la solennité de son entrée au ciel.

« L'immense multitude des habitants du ciel, se rangeant en cohortes et en légions, se mit en marche, pour aller joyeusement à la rencontre de cette âme bienheureuse.

« A la tête de l'armée sainte des Prêcheurs, s'avancait le glorieux Patriarche Dominique, avec une grande multitude de ses enfants, portant tous des couronnes d'or d'un éclat indescriptible, telles que la miséricorde de Dieu leur avait accordé de les mériter, lorsqu'ils étaient dans la chair mortelle.

« En voyant ce fils qui revenait de l'exil, son père lui tendit les bras; en voyant ce soldat retourner triomphant du champ de bataille, son chef lui présenta une couronne éblouissante à l'égal du soleil, parce qu'il avait suivi les traces de ses exemples.

« Mais la gloire du Père s'élevait incomparablement au-dessus de celle de tous ses fils, car leurs mérites à tous ne faisaient qu'accroître sa béatitude. Son vêtement de fin lin était orné de pourpre et rehaussé d'une couleur verte ravissante, emblème de la vérité de sa doctrine, de son désir des souffrances et de son innocence virgine.

« L'âme bienheureuse du Frère, ayant été présentée à Celui qui était assis sur le trône, reçut de sa main, en échange de l'obéissance, de la pauvreté et de l'abjection qu'il avait librement et volontairement choisies, la liberté, les richesses et la gloire éternelles.

« L'âme rendit grâces à Dieu et dit :

« Gloire à vous, Seigneur, pour les talents que vous m'avez confiés, et pour ceux que j'ai conservés par votre grâce, et pour les miséricordieuses condescendances de votre Majesté envers moi. »

« Et s'inclinant devant la divine Majesté, elle se tourna vers les Frères, et elle fut reçue avec une grande allégresse.

« Et son glorieux Père Dominique lui dit :

« Te voilà heureusement arrivé, mon cher fils; entre dans la joie de ton Seigneur, *Alleluia*. »

« Alors, au milieu de la jubilation dont Dieu m'inondait, je vis cette âme s'élancer vers l'adorable Trinité et se plonger, pour ne plus lui être ravie, dans les délices de ses divins embrassements.

« Je regardai, et je vis une triple armée de saints privilégiés, revêtus d'ornements splendides, chantant délicieusement et portant des couronnes, paraître glorieuse en présence du Seigneur. Les vierges avaient des vêtements blancs comme le lis; ceux des Prêcheurs

lançaient des rayons de feu comme le soleil ; ceux des martyrs étaient d'un rose éblouissant. Les couronnes des vierges affectaient différentes formes, celles des martyrs étaient plus grandes et plus apparentes ; celles des Prêcheurs étaient fleuries et embaumées : c'est la parole de Dieu qui les forme. Ces sublimes phalanges, réunies ensemble, dansaient et chantaient en chœur, avec une allégresse indicible, devant le trône. Et un triple torrent, sortant de là, enivrait leurs âmes de volupté et remplissait leurs bouches de délices.

« Alors la troupe des Prêcheurs, élevant la voix, entonna son chant et s'écria : « Nous vous louons, grand Dieu, parce que nous avons été trouvés dignes de suivre vos traces, en devenant volontairement pauvres et méprisés. — Nous vous adorons, bon et éternel Pasteur, parce que nous avons mérité de réunir, de ramener, de paître et de placer dans votre bercail ces brebis errantes que les mercenaires avaient abandonnées, et pour lesquelles vous avez sacrifié votre vie. »

« Devant eux on portait un étendard d'une beauté merveilleuse et d'une inconcevable magnificence. Nul des autres saints n'y avait part ; mais ceux qui, de leur vivant, s'étaient attachés aux Prêcheurs par la foi et par l'amour, en suivant leurs conseils, ceux-là y tenaient fixés leurs regards, et marchaient avec joie à sa suite.

« Les saints martyrs s'écriaient aussi : « Vous êtes béni, Seigneur Jésus, Fils de Dieu, Agneau sans tache, dont le sang innocent nous a purifiés et a sanctifié notre mort, en nous assimilant et en nous associant à votre bienheureuse et très divine Passion. Louange et gloire à vous. *Alleluia.* »

« On entendait aussi la voix mélodieuse des vierges qui remplissait les tabernacles éternels d'une délicieuse harmonie.

« O doux Jésus, disaient-elles, votre sang très pur et le nôtre ne sont plus qu'un par une union ineffable. Votre amour et le nôtre ne sont plus qu'un par une charité dont rien n'approche. Votre bouche et la nôtre, toutes deux préservées de tout contact impur, ne sont plus qu'une dans l'inscrutable vérité. Votre Cœur et le nôtre, tous deux à l'abri des souillures, ne sont plus qu'un dans la sainteté, dans la pureté sans tache. »

« Ces paroles du céleste concert, j'ai pu les retenir ; mais ni la parole ne saurait redire, ni la plume ne saurait décrire tout ce qu'il y avait de suavité et de tendresse dans les instruments, tout ce qu'il y avait de douceur et de sentiment dans les voix des élus. » (1)

(1) Traduction de Mgr A. Curé.

Nous donnons, à la suite, le catalogue des saints personnages de l'Ordre honorés déjà du culte ecclésiastique ou pouvant être placés sur les autels.



SAINTS ET BIENHEUREUX

Inscrits au Calendrier Dominicain. (1)

1221	4-8	S. Dominique, fondateur de l'Ordre.
1252	29-4	S. Pierre de Vérone, martyr.
1572	9-7	S. Jean de Cologne, —
1242	29-5	BB. Guillaume Arnaud, Bernard de Rochefort, martyrs.
—	—	B. Garcia d'Aure, martyr.
1260	2-6	BB. Sadoc, et 48 religieux, martyrs.
1365	7-11	B. Pierre de Ruffia, —
1374	9-4	B. Antoine Pavonio, —
1460	10-4	B. Antoine Neyrot, —
1466	21-4	B. Barthélemy de Cerverio, —
1617	1-6	B. Alphonse Navarrete, —
1619	—	B. Jean de Saint-Dominique, —
1622	—	B. Louis Florès, —
—	—	B. François de Moralès, —
—	—	B. Ange Orsucci, —
—	—	B. Alphonse de Mena, —
—	—	B. Joseph de Saint-Hyacinthe, —
—	—	B. Hyacinthe Orfanel, —
—	—	B. Thomas du Rosaire, —
—	—	B. Dominique du Rosaire, —
—	—	B. Thomas du Saint-Esprit, —
1624	—	B. Pierre Vasquez, —
1627	—	B. Louis Bertrand-Exarch, —
1628	—	B. Dominique Castellet, —
1622	—	BB. Trois religieux clercs, —
1622-28	—	BB. Cinq Convers profès, —

(1) Les chiffres de la première colonne indiquent l'année de la mort ; ceux de la seconde, le jour et le mois de la fête. Par exemple, 4-8, signifient le quatrième jour du huitième mois, c'est-à-dire le 4 août.

1617-28	—	BB. Vingt-deux Frères et Sœurs du Tiers Ordre martyrs.	—
—	—	BB. Soixante-quatre confrères du Rosaire,	—
1747	26-5	B. Pierre Sanz, Evêque,	—
1748	—	B. François Serrano,	—
—	—	B. Jean Alcober,	—
—	—	B. Joachim Royo,	—
—	—	B. François Diaz,	—
1745	...	B. François Gil de Federich,	—
—	...	B. Mathieu-Alphonse Leziniana,	—
1773	...	B. Hyacinthe Castaneda,	—
—	...	B. Vincent Liem de la Paix,	—
1838	11-7	B. Ignace Delgado, Evêque,	—
—	—	B. Dominique Hénarès, Evêque,	—
—	—	B. Joseph Fernandez,	—
—	—	BB. Huit prêtres indigènes Dominicains,	—
—	—	BB. Huit indigènes laïques, du Tiers Ordre,	—
1861	...	B. Jérôme Hermosilla, Evêque,	—
—	...	B. Valentin Berrio-Ochoa, Evêque.	—
—	...	B. Pierre Almato, prêtre.	—
—	...	B. Joseph Khang, catéchiste, du Tiers Ordre,	—
1572	5-5	S. Pie V. Pape, Confesseur.	—
1276	22-6	B. Innocent V,	—
1304	7-7	B. Benoît XI,	—
1459	10-5	S. Antonin, Confesseur, Pontife.	—
1244	3-9	B. Guala,	—
1267	23-10	B. Barthélemy de Brégance, Confesseur, Pontife.	—
1280	15-11	B. Albert le Grand,	—
1298	13-7	B. Jacques de Voragine,	—
1323	8-8	B. Augustin de Gazothe,	—
1338	29-11	B. Jacques de Benefactis,	—
1420	10 6	B. Jean Dominici,	—
1274	7-3	S. Thomas d'Aquin, Docteur de l'Eglise.	—
1257	16-8	S. Hyacinthe, Confesseur, Prêtre.	—
1275	23-1	S. Raymond de Pennafort,	—
1419	5-4	S. Vincent Ferrier	—
1581	10-10	S. Louis Bertrand,	—
1220	12-2	B. Réginald d'Orléans, Confesseur, Prêtre.	—
1230	30-7	B. Mannès de Guzman,	—

1230	9-8	B. Jean de Salerne,	Confesseur, Prêtre.
1231	6-9	B. Bertrand de Garrigue,	—
1236	15-2	B. Jourdain de Saxe,	—
1242	18-7	B. Ceslas,	—
1246	14-4	B. Pierre Gonzalès,	—
1255	14-2	B. Nicolas Paléa de Giovinazzo,	—
1259	10-1	B. Gonzalve d'Amaranthe,	—
1265	14-5	B. Gilles de Santarem,	—
1283	2-12	B. Jean de Vercell,	—
1286	22-3	B. Ambroise de Sienne,	—
129.	26-4	BB. Dominique et Grégoire,	—
1301	23-8	B. Jacques de Bevagna,	—
1311	6-3	B. Jourdain de Pise,	—
1314	31-5	B. Jacques Salomonio,	—
1341	26-9	B. Dalmace Moner,	—
1365	2-3	B. Henri Suso,	—
1397	24-1	B. Marcolin de Forli,	—
1399	5-10	B. Raymond de Capoue,	—
1420	19-2	B. Alvarez de Cordoue,	—
1445	22-10	B. Pierre Capucci de Tiferne,	—
1450	17-5	B. André Abellon,	—
1450	12-6	B. Etienne Bandelli,	—
1452	10-3	B. Pierre de Jérémie,	—
1457	18-2	B. Laurent de Ripafratta,	—
1459	28-7	B. Antoine della Chiesa,	—
1470	7-10	B. Mathieu Carreri,	—
1480	19-1	B. André de Peschiera,	—
1481	25-2	B. Constant de Fabriano,	—
1484	26-10	B. Damien de Finale,	—
1484	1-3	B. Christophe de Milan,	—
1486	9-2	B. Bernard Scammacca,	—
1493	27-7	B. Augustin Fangi de Biella,	—
1495	21-2	B. Aimon Taparelli,	—
1496	16-12	B. Sébastien Maggi,	—
1498	3-7	B. Marc de Modène,	—
1511	14-11	B. Jean Liccio,	—
1713	20-9	B. François de Possadas,	—
1716	23-5	B. Louis-Marie Grignon de Montfort,	—
1319	3-11	B. Simon Ballachi, Convers.	—

1491	12-10	B. Jacques d'Ulm, Convers.	
1639	5-11	B. Martin de Porrès	—
1645	3-10	B. Jean Massias,	—
1279	13-5	B. Albert de Bergame, Tertiaire.	
1317	20-4	S ^{te} Agnès de Montepulciano, Vierge.	
1380	30-4	S ^{te} Catherine de Sienne.	—
1589	13-2	S ^{te} Catherine de Ricci,	—
1617	30-8	S ^{te} Rose de Lima,	—
12..	9-6	BB. Diane d'Andalo, Cécile et Aimée, Vierges.	
1270	26-1	B ^{se} Marguerite de Hongrie, Vierge.	
1292	29-10	B ^{se} Bienvenue Bojani,	—
1306	23-7	B ^{se} Jeanne d'Orvieto,	—
1314	17-8	B ^{se} Emilie Bicchieri,	—
1320	13-4	B ^{se} Marguerite de Castello,	—
1333	16-9	B ^{se} Imelda Lambertini,	—
1367	18-3	B ^{se} Sibylline de Biscossis,	—
1490	12-5	B ^{se} Jeanne de Portugal.	—
1501	20-5	B ^{se} Colombe de Rieti,	—
1503	14-10	B ^{se} Marie-Madeleine de Panatieri, Vierge.	
1505	18-6	B ^{se} Osanna de Mantoue,	—
1530	16-1	B ^{se} Stéphanie de Quinzanis,	—
1544	16-11	B ^{se} Lucie de Narni,	—
1547	5-9	B ^{se} Catherine de Racconigi,	—
1578	28-5	B ^{se} Marie-Bathélemie de Bagnesi	—
12..	2-8	B ^{se} Jeanne d'Aza, veuve.	
1360	28-2	B ^{se} Villana de Bottis,	—
1419	17-4	B ^{se} Claire Gambacorti,	—
1431	22-12	B ^{se} Marie Mancini,	—
1464	27-11	B ^{se} Marguerite de Savoie, veuve.	



FRÈRES ET SŒURS

*pour lesquels le Chapitre général de Viterbe (1904)
a émis le vœu que l'on demande au Saint-Siège la reconnaissance
du culte immémorial.*

- † 1225 B. Henri de Cologne.
† 1235 B. Laurent d'Angleterre.

- † 1252 B. Jean le Teutonique.
- † 1259 B. Conrad le Teutonique.
- † 1263 B. Hugues de Saint-Cher.
- † 1264 B. Jean de Vicence.
- † 1277 B. Humbert de Romans.
- † 1277 B. Bernard de Morlaas et ses disciples.
- † 12.. B. Hilaire de Mantoue.
- † 1346 B. Venturin de Bergame.
- † 1359 B. Isnard de Vicence.
- † 1400 B. André Franchi.
- † 1455 B. Jean de Fiesole, surnommé Fra Angelico.
- † 1475 B. Alain de La Roche.
- † 1300 B^{se} Zaslave de Berkarès.
- † 1359 B^{se} Euphémie Domitilla de Ratibor.
- † 1565 B^{se} Osanna de Cattaro.

Sans excepter plusieurs autres Frères ou Sœurs, dont les noms ne sont pas indiqués ici.



SERVITEURS ET SERVANTES DE DIEU

pour lesquels on peut solliciter la béatification solennelle.

- | | | |
|--------|--|------------------|
| † 1633 | Dominique de Erquicia, | martyr au Japon. |
| † 1633 | François de Saint-Dominique | — |
| † 1633 | Jacques de Sainte-Marie, | — |
| † 1633 | Jourdain de Saint-Etienne, | — |
| † 1633 | Luc du Saint-Esprit, | — |
| † 1633 | Matthieu du très saint Rosaire | — |
| † 1637 | Antoine Gonzalez, | — |
| † 1637 | Guillaume Courtet, | — |
| † 1637 | Laurent Ruiz, | — |
| † 1637 | Michel de Ozarava, | — |
| † 1637 | Vincent de la Croix, | — |
| † 1697 | Jean-André Carga, évêque de Syra, dans l'Archipel, | marty- |
| | risé par les Turcs. | |

Environ cinquante martyrs d'Irlande et plusieurs d'Angleterre, mis à mort en haine de la foi, de 1540 à 1707.

*CAUSES DE BÉATIFICATION DÉJÀ INTRODUITES
PAR VOIE DE NON-CULTE.*

- | | |
|--------|---|
| † 1590 | V. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga. |
| † 1648 | V. François de Capillas, missionnaire en Chine. |
| † 1637 | V. Jean-Jacques Olier, prêtre, tertiaire séculier. |
| † 1709 | V. Louis-Marie Calco, prêtre de l'Ordre. |
| † 1851 | V. Placide Baccher, prêtre, tertiaire séculier. |
| † 1857 | V. Joseph-Maria Diaz Sanjurjo, missionnaire au Tonkin. |
| † 1862 | V. Melchior Garcia Sampedro, missionnaire au Tonkin. |
| † 1871 | VV. Raphaël Captier et ses compagnons, dits Martyrs d'Arcueil. |
| † 1634 | S ^r Agnès de Jésus, de Langeac. |
| † 1645 | S ^r Catherine Paluzzi, diocèse de Sutri. |
| † 1686 | S ^r Anne des Anges, de Arequipa. |
| † 1718 | S ^r Benoite Rencurel du Laus, tertiaire. |
| † 1748 | S ^r Marie-Gertrude Salandri. |
| † 1768 | S ^r Rose Agostini, du Tiers Ordre régulier. |
| † 1836 | V. Marie-Christine de Savoie, tertiaire. |
| † 1838 | V. Marie Rivier, fondatrice de la Présentation de Bourg-Saint-Andéol. |
| † 1875 | S ^r Marie-Louise de Jésus, du Tiers Ordre à Naples. |



FRÈRES ET SŒURS

*jouissant dans l'Ordre de Saint-Dominique
du titre de Bienheureux (1)*

- La B^{se} *Agnès de Sienne*, du Tiers Ordre, honorée à Sienne, † 1475.
 Le B. *Alain de La Roche*, culte étendu dans tout l'Ordre, † 1475.
 Le B. *Albert ou Adrien* et ses 26 compagnons, célèbres martyrs de Russie, † 1250.

(1) Il nous eût été possible d'allonger cette liste et d'y ajouter plus de trois cents noms; mais les témoignages de la vénération, bien qu'indiscutables, nous ont paru trop restreints. Nous avons préféré ne consigner ici que les saints personnages dont le culte a été très précis et environné d'une certaine splendeur.

On trouvera des noms déjà cités plus haut.

Le B. *Aldobrand* ou *Ildebrandin*, évêque d'Orvieto, honoré à Florence, inscrit au martyrologe de l'Ordre, † 1279.

Le B. *Ambroise Brotonio*, d'Aversa. Son tombeau illustré par les miracles, † 1281.

Le B. *André Catrani*, martyr célèbre, fut l'objet de la vénération du peuple, † 1300.

Le B. *André Franchi*, évêque de Pistoie, où ses reliques sont toujours vénérées, † 1400.

Le B. *André Galeran*, tertiaire, très honoré à Sienne, comme patron des pénitents noirs, † XIII^e s.

Le B. *André Xueres* dont les reliques sont vénérées à Syracuse, † 1431.

Le B. *Angé de Portasole*, évêque de Grosseto. Son tombeau fut vénéré à Pérouse, † 1334.

Le B. *Angelico de Fiesole*, vénéré par toute l'Eglise et spécialement à Fiesole, † 1455.

Les B^{es} *Anne* et *Daniela*, vénérées à Orvieto, † 139.

Le B. *Antoine Creus*, ses reliques sont conservées dans la cathédrale de Majorque, † 1618.

Le B. *Antoine de Ste-Marie*. Ses restes étaient vénérés au couvent d'Aveiro (Portugal), † 1482.

Le B. *Antoine Vincent Domenech*, dont les reliques étaient vénérées à Gérone, † 1606.

La B^e *Antonia de Brescia*. Ses restes honorés au monastère de Ste-Catherine de Sienne, à Ferrare, † 1507.

Le B. *Antonin Timmermens*, martyr du secret de la confession. Sa tête est vénérée à St-Paul d'Anvers, † 1582.

Le B. *Ardigon de Milan*, fut honoré à Milan, † XIII^e s.

Le B. *Arnauld Velerx de Pinos*. Ses reliques furent honorées au couvent de Puycerda, † 1370.

Le B. *Arnauld de Portugal*. Ses reliques étaient conservées et vénérées à Bemfica (Portugal), † 1502.

Les BB. *Auger de Montault* et *Raymond du Plan*, martyrs à Morlaas, † 1569 (1).

(1) Au XVI^e siècle, les calvinistes persécutèrent tout particulièrement notre Ordre en France. Les noms de plus de 60 martyrs sont parvenus jusqu'à nous; la cruauté des huguenots, que les sauvages n'ont jamais surpassée, ne put vaincre la foi indomptable des victimes. Plusieurs de nos glorieux martyrs furent honorés par les fidèles, et le culte des BB. Raymond du Plan et Auger de Montault est encore en honneur à Morlaas. Le B. Raymond est spécialement invoqué dans les maladies d'yeux.

Le B. *Balthasar de Guimaraens*, honoré dans le couvent de cette ville, † 1564.

Le B. *Barthélemy le Petit*, archevêque d'Arménie ; son tombeau est toujours vénéré à Chernac, en Arménie, même par les infidèles, † 1333.

Le B. *Barthélemy Riera*, ses reliques sont un objet de vénération dans l'île Majorque, † 1615.

La B^{se} *Beata*, vierge du Tiers-Ordre ; reliques vénérées au couvent de Cracovie, † XIII^e s.

La B^{se} *Béatrix de Ferrare*, dont les restes furent honorés au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, † 1505.

Les BB. *Benoît, Boguslas, Jérôme, Jean et Florian*, disciples de saint Hyacinthe ; leurs reliques sont vénérées dans l'église de Cracovie, XIII^e s.

Le B. *Berenger*, évêque de Cracovie, martyr, honoré en Pologne. Images exposées à la vénération, † 1233.

Le B. *Berenger de Peralta*, évêque élu de Lerida ; son corps fut vénéré dans la cathédrale. On l'appelle ordinairement *saint*, † 1256.

Le B. *Bernard*, archevêque d'Halicz en Galicie (siège transféré à Lemberg). Honoré en Pologne. Portrait exposé à la vénération publique, † 1317.

Le B. *Bernard de Caux*, de la Province de Toulouse, inscrit au martyrologe de l'Ordre, et autrefois très vénéré dans sa Province, † 1261.

Le B. *Bernard Ferrer*, dit l'ami de Dieu. Reliques vénérées à Valence en Espagne, XIV^e s.

Le B. *Bernard et ses deux jeunes disciples*, honorés à Santarem, † 1277.

Les BB. *Bernard de Traversa, Pons de Planes et Pierre de Cadireta*, martyrs, dont les tombeaux sont toujours vénérés à Urgel, † XIII^e s.

Le B. *Blaise d'Auvergne* (ou d'Aragon), disciple de saint Vincent Ferrier. Ses reliques étaient vénérées au couvent de Sisteron, † XV^e s.

Le B. *Bonaventure Tolomei de Sienne*, où son tombeau est vénéré, † XV^e s.

Le B. *Boninsigna Ciciaponi*, Florentin, célèbre martyr, dont l'image est exposée à la vénération publique en divers endroits, XIII^e s.

Le B. *Brice* Anglais, dont le tombeau était très célèbre en Angleterre, avant le protestantisme, † 1280.

La B^{se} *Brigitte de Hollande*, vierge du Tiers Ordre. Culte qui fut célèbre en Hollande, XIII^e s.

Le B. *Calimero* de Montechiaro. Son tombeau était très honoré à Lodi, † 1521.

Le B. *Carino*, frère convers. Ses reliques sont honorées dans la cathédrale de Forlì, avec celles des BB. Jacques Salomonio et Marcolin Ammani, † 1293.

La B^{se} *Catherine Borghèse*, du Tiers-Ordre. A Sienne, son tombeau fut élevé de terre, et entouré de vénération, † 1398.

La B^{se} *Catherine de Gambalo* près de Vigevano, vierge du Tiers Ordre. Son tombeau fut très fréquenté par les fidèles, † 1516.

La B^{se} *Catherine Lanzi*, vierge du Tiers Ordre, vénérée dans l'église Saint-Dominique de Sienne, † 1492.

La B^{se} *Cécile de Ferrare*, veuve, qui fut honorée dans le monastère auquel elle appartenait, † 1507.

Le B. *Chabert* ou *Galibert* d'Aiguebelle, culte toujours vivant dans le diocèse de Maurienne, † 1260.

La B^{se} *Christine de Stommeln*, vierge du Tiers-Ordre, dont le culte subsiste toujours, † 1312.

Le B. *Christophe Alzano*, fut honoré au couvent de Ferrare, † 1499.

Le B. *Clair de Florence*, premier Provincial de la Province Romaine. Ses images sont exposées à la vénération, † 1235.

Le B. *Christian*, patriarche d'Antioche et ses quatre compagnons, martyrs célèbres dans l'Ordre. Des tableaux qui les représentent sont exposés à la vénération, † 1268.

Le B. *Colomb*, son sépulcre fut très célèbre à Fréjus en Provence, † 1250.

Le B. *Conrad de Frisach*, disciple de saint Hyacinthe, inscrit au martyrologe de l'Ordre, et honoré en divers lieux, † 1260.

Le B. *Conrad de Constance*, mort à Fribourg. Solennelle translation de ses reliques qui furent très honorées, † 1239.

Le B. *Conrad de Laubing*, neveu du B. Albert le Grand, très invoqué après sa mort, † xiv^e s.

Le B. *Conrad de Marbourg*, protomartyr de notre Ordre selon plusieurs auteurs. Culte célèbre en divers lieux, † xiii^e s.

Le B. *Conrad de Prague*, martyr honoré et invoqué en Bohême, † 1228.

Le B. *Conradin Ariosti*, de Bologne, dont le tombeau fut honoré en l'église de Saint-Dominique. Deux tableaux le représentant sont encore exposés dans la chapelle de Bevilacqua de cette ville, † 1468.

Le B. *Conradin de Brescia*, dont le culte est demeuré célèbre, † 1429.

Les BB. *Dominique de Montmajor* et *Amator Espy*, martyrs à Valence, en Espagne, où ils furent toujours l'objet d'une grande vénération, † 1534.

Le B. *Dominique le Petit*, Espagnol, de Ségovie, honoré en Espagne. † 1260.

Le B. *Dominique Munhoz*, de Ségovie, où il est l'objet d'une grande vénération, 1260.

Le B. *Dominique Anadon*, inscrit au martyrologe de l'Ordre qui constate en même temps le culte que lui rend le peuple chrétien, † 1602.

Le B. *Dominique le Catalan*, dont le tombeau fut très vénéré à Pavie en Italie, † 1490.

Le P. *Dominique Cuvo*. Un autel était élevé sur son tombeau à Santarem, † 1263.

Le B. *Dominique martyr*, compagnon de saint Pierre de Vérone. Plusieurs témoignages de culte lui ont été rendus, † 1252.

Le B. *Dominique Spatafora*. Son tombeau était couvert d'ex-voto à Cerignano, † XIII^e s.

La B^{se} *Dorothée de Ferrare*. Son tombeau fut un objet de culte dans le monastère de Sainte-Catherine, † 1540,

Le B. *Elger de Honstein*, dont le corps fut en grand honneur à Eisenach, en Thuringe, † 1242.

Le B. *Elie de Langres*, inscrit au martyrologe de l'Ordre; on trouve des témoignages de culte en divers lieux, † 1450.

Le B. *Elie de Toulouse*, figure sur divers calendriers; on trouve également plusieurs autres témoignages précis de culte. † 1370.

La B^{se} *Elisabeth princesse de Hongrie*, qui fut honorée d'un culte très célèbre dans son monastère de Tœsz, en Suisse. Des tableaux qui la représentent sont encore exposés à la vénération. Elle a rang parmi les Saints de Hongrie et de Suisse, † 1338.

La B^{se} *Elisabeth de Senheimen*. Son tombeau fut très vénéré, † XIII^e s.

La B^{se} *Elisabeth Stoeglin*, disciple du B. Henri Suso. Son tombeau était célèbre par des miracles, † 1380.

La B^{se} *Elisabeth princesse de Hongrie*, du monastère de Buda. Elle figure au nombre des Saints de Hongrie; et les hagiographes de ce royaume constatent son culte, † 1280.

La B^{se} *Euphémie Domitilla*, dont le culte est toujours très vivant à Rati-bor, et en plusieurs lieux, † 1359.

- Le B. *Félix de Siradz*, très invoqué à son tombeau situé dans cette ville (Pologne), † 1607.
- Le B. *François de Toulouse* martyr. Des témoignages de culte ont été nombreux et plusieurs subsistent encore, † 1260.
- Le B. *Garcias de Vulcos*, son tombeau, à Saragosse, était chargé d'ex-voto, † 1263.
- Le B. *Gauthier de Strasbourg*. Les témoignages du culte sont nombreux, † xiii^e s.
- La B^{se} *Genovezza* du Tiers Ordre, veuve, son tombeau était l'objet d'un culte dans l'église de Sienne, † 1287.
- Le B. *Gérard*, disciple de saint Hyacinthe, évêque des Ruthènes. Témoignages nombreux de culte, † xiii^e s.
- La B^{se} *Gertrude*, religieuse de Hollande. On trouve des témoignages de culte, dès le xv^e siècle, † xiv^e s.
- Le B. *Gilles de Saint-Omer*, dit aussi, *de Gand*. Témoignages de culte nombreux et anciens, † xiii^e s.
- Le B. *Gonsalve de Guimaraens*. Son tombeau fut célèbre par les miracles qui s'y opéraient, † 1520.
- Le B. *Guy de Longjumeau*, martyr. Entre autres témoignages de culte on trouve encore des peintures qui le représentent avec les attributs de la sainteté, † 1265.
- Le B. *Guy de Marramaldi*. Son tombeau fut très fréquenté à Naples, où une chapelle lui avait été consacrée, † 1391.
- Les BB. *Guillaume et Jean* dont le tombeau fut très vénéré à Arles, en Provence, † 1240.
- Le B. *Guillaume Malferit*, dont les reliques ont été transportées dans la cathédrale de Palma (Majorque) avec celles de plusieurs autres Bienheureux, † 1628.
- Le B. *Guillaume d'Orlyé*, son culte subsiste toujours à Annecy et dans la paroisse d'Allèves. De belles pièces liturgiques ont été composées en son honneur, à la fin du xv^e siècle, † 1458.
- Le B. *Guinand ou Winand de Maestricht*, son culte fut répandu dans le Nord, † 1236.
- La B^{se} *Hélène de Hongrie*. Son corps fut très honoré à Veszprim. Les témoignages de culte subsistent nombreux encore en divers lieux, † 1272.
- Le B. *Henri de Calstres* ou de *Louvain*. Nombreux témoignages de culte, † xiv^e s.

- Le B. *Henri de Cologne*. Les témoignages de culte sont nombreux, † 1225.
- Le B. *Hermann*, compagnon de saint Hyacinthe, eut un culte répandu dont il reste encore de nombreuses traces, † XIII^e s.
- Le B. *Hugues de Saint-Cher*, cardinal. Les témoignages de culte, peintures, etc., sont abondants, † 1263.
- Le B. *Humbert de Romans*, 5^e Maître Général. Très nombreux signes de culte, † 1277.
- La B^{se} *Ingride de Suède*, veuve, eut un culte splendide en Suède, jusqu'au protestantisme. Il en reste encore quelques vestiges, † 1255.
- Le B. *Innocent de Pologne*, dont le tombeau fut glorieux à Przémysl, † 1640.
- Le B. *Isnard de Vicence*. Ses reliques sont toujours vénérées à Pavie, et les témoignages de culte sont très nombreux, † 1359.
- La B^{se} *Jacopina de Pise*, veuve du Tiers Ordre. Son culte persévère toujours dans cette ville, XIV^e s.
- Le B. *Jacques de Caserte*, représenté souvent avec les insignes de la sainteté, † 1270.
- Le B. *Jacques Sextius* de Milan. Le culte persévère toujours dans cette ville, † 1493.
- Le B. *Jacques Xuron* ou *Huton*. Ses restes furent très honorés dans l'île de Crète, et son culte célèbre dans l'Ordre entier, † XIII^e s.
- Le B. *Jean Lammens* ou l'*Agneau*, qui jouit d'un culte bien caractérisé. On en trouve des témoignages très précis au XV^e siècle, † 1296.
- Le B. *Jean Amat d'Aragon*. Son portrait avec les rayons était exposé à la vénération publique, au couvent de Saint-Onufre, † 1538.
- Le B. *Jean Armero*, surnommé *le Bon*. Son tombeau vénéré, est célèbre par les miracles.
- Le B. *Jean-Baptiste Tolomei*. Son culte fut très précis, au couvent d'Avignon où reposaient ses restes, † 1332.
- Le B. *Jean de Gênes*. Son portrait était vénéré à Pavie dans notre église de Saint-Thomas, † XIII^e s.
- Le B. *Jean Michon*, très honoré à Valence en Espagne. Témoignages de culte dans tout l'Ordre, † 1555.
- Le B. *Jean de Pistoie*, son tombeau vénéré à gauche de l'autel majeur de l'église de Lucques, † 1493.
- Le B. *Jean de Puigventos*. Fut très honoré à Valence (Espagne). Une lampe brûlait devant ses reliques, dont on fit de solennelles translations, † 1301.

- Le B. *Jean Sterlin*, dont le tombeau fut illustré par les miracles, † XIII^e s.
- Le B. *Jean Swentenfelt*, martyr, dont les reliques sont vénérées à Breslau, † 1341.
- Le B. *Jean Tauler*, le Docteur illuminé; on trouve un grand nombre de témoignages de culte, † 1361.
- Le B. *Jean le Teutonique*, évêque, 4^e Général de l'Ordre; son culte a été très illustre, et survit aux vicissitudes des temps, † 1252.
- Le B. *Jean*, évêque d'*Upsal*, ses reliques furent très vénérées au couvent de Sigtuna, et son culte fut très répandu en Suède, jusqu'au protestantisme, † 1291.
- Le B. *Jean*, de *Vicence*, culte très célèbre et toujours vivant, † 1264.
- Le B. *Jérôme de Foligno*, son tombeau fut célèbre par les miracles à Venise, † 1442.
- Le B. *Joffre*, *Joffredus*, *Geoffroy*, de *Blanès*, disciple de saint Vincent Ferrier, son culte fut très célèbre à Barcelone, où se trouvait son tombeau, † 1414.
- Le B. *Joseph Moran* martyr, qui fut très honoré par le peuple chrétien à Alger, ainsi que l'atteste le Chapitre général de Rome de 1644, † 1643.
- Le B. *Julien Roig ou Fonteroig*, dont les reliques furent transportées dans la cathédrale de Majorque en 1837, avec celles d'autres Bienheureux, au moment de la démolition de notre couvent, † 1613.
- Le B. *Karl* ou *Cher* de Hongrie. Son tombeau fut élevé de terre et honoré à Raab (Jaurinum). Il était frère du B. Maurice Chak, † 1339.
- Le B. *Latino Malabranca*, cardinal; ses images exposées à la vénération, le représentent orné de rayons. Les témoignages de culte sont nombreux, † 1294.
- Le B. *Laurent d'Angleterre*. Les témoignages de culte sont nombreux et anciens, † 1235.
- Le B. *Laurent Mendex*, à Guimaraens en Portugal. Témoignages de culte très nombreux. Les reliques sont toujours exposées à la vénération, sur un autel, † 1280.
- Le B. *Louis Rociato*, évêque de Mantoue. Son tombeau était vénéré dans le couvent de cette ville, † 1469.
- Le B. *Luc de Pontecorvo*. En plusieurs endroits, son image fut exposée à la vénération, avec les attributs de la sainteté, † 1460.
- La B^e *Lucie la Chaste*. Malgré les obscurités qui entourent son histoire, elle a un culte toujours très florissant en de nombreuses contrées.

La dévotion envers elle est grande spécialement à Xérès. Dans l'église de nos Pères à Anvers, se trouve sa statue, vêtue en Dominicaine, † XIV^e s.

La B^{se} *Lucine (ou Luchina)* du Tiers Ordre, veuve. Son tombeau dans l'église du couvent de Soncino, était couvert d'ex-voto, † 1488.

La B^{se} *Lucrèce de Cadomusta*, du Tiers Ordre. Son tombeau, placé à côté de l'autel majeur du couvent de Lodi, était célèbre par les miracles, † 1545.

Un B. *Maître des novices et un jeune novice*, très vénérés dans le couvent de Majorque, après une mort dont les circonstances rappellent celle du B. Bernard de Santarem et de ses disciples.

La B^{se} *Marguerite Fontana* du Tiers Ordre. Son tombeau était très vénéré à Modène et couvert d'ex-voto, † 1512.

La B^{se} *Marguerite Ebner*, son culte très célèbre, persévère toujours en Bavière, † 1351.

La B^{se} *Marguerite d'Ypres*, Tertiaire. Elle a toujours pris rang parmi les saintes de l'Ordre, et plusieurs témoignages de culte lui ont été rendus depuis plusieurs siècles, † 1237.

La B^{se} *Marie-Madeleine Cupino*, du monastère de Mantoue, où ses reliques vénérées opéraient des miracles, † 1472.

La B^{se} *Marie de Venise* du Tiers Ordre, veuve. Elle eut un culte très précis à Venise, † 1399.

Les BB. 32 *Martyrs de Bosnie ou Dalmatie au XIII^e siècle*. Leur culte est célèbre dans l'Ordre.

Les BB. 90 *Martyrs de Tartarie ou Hongrie*, inscrits dans les anciens martyrologes de l'Ordre. Les témoignages de culte sont nombreux, dans les siècles passés, † 1233.

Les BB. 6 *Martyrs de Toulouse décapités*, leur culte fut célèbre. On trouve encore jusqu'en Pologne des peintures qui les représentent avec les attributs de la sainteté, † 1242.

Le B. *Matthieu*, premier et dernier abbé dans l'Ordre. Il a été toujours mis au nombre des Saints et Bienheureux, et les témoignages de culte ne manquent pas, † 1227.

Le B. *Maurice Chak de Hongrie*, son culte fut très étendu et populaire dans son pays. Ses reliques étaient très vénérées à Raab (Jaurinum), † 1336.

Le B. *Maurice de Toulouse* appelé aussi *Mutius*, dont le tombeau fut l'objet d'une grande vénération, dans l'église des Frères-Mineurs d'Albi, † XIII^e s.

- Le B. *Meynard Zegiebert*, premier évêque de Livonie. Son tombeau près de Riga, fut très honoré par le peuple, † 1233.
- Le B. *Michel Benassar*, l'un des premiers religieux du couvent de Palma. Ses reliques furent transportées dans la cathédrale des Baléares lors de la destruction du couvent en 1837, † 1250.
- Le B. *Michel de Fabra*. On fit plusieurs fois la translation de ses reliques, très honorées, † 1248.
- Le B. *Michel Pagès*. Son culte était célèbre à Castres, où se trouvaient ses reliques, † 1436.
- Le B. *Moneta de Cremona*. On le trouve dans les catalogues de Saints et dans les calendriers, au nombre des Bienheureux, † 1235.
- La B^{se} *Nérée Tolomei*, de Sienne, du Tiers Ordre. Son corps fut placé et vénéré à côté de celui du B. Ambroise, dont elle avait été disciple. Son portrait très vénéré dans l'église de Sienne, † 1287.
- Le B. *Nicolas d'Avignon*, surnommé le père des pauvres. Son nom se trouve dans des catalogues ou des calendriers de notre Ordre et des Saints de Provence, † 1240.
- Le B. *Nicolas de Hollande*, frère donné, ou donat, à Harlem. Son culte fut autrefois très célèbre. On voit encore sa tête ornée de rayons et son nom dans des catalogues des Saints et dans des martyrologes, † 1498.
- Le B. *Nicolas de Hongrie*, évêque et martyr, dont le culte fut célèbre, † 1240.
- Le B. *Nicolas de Ravenne*. Les miracles étaient fréquents à son tombeau, dans l'église de Saint-Dominique de Venise, † 1398.
- Le B. *Nicolas Milinovic*, honoré à Trau, en Dalmatie. On trouve encore son nom figurant dans des prières à l'usage des fidèles, † XIII^e s.
- Le B. *Odon de Gand*, inscrit dans l'ancien martyrologe de l'Ordre, et dans un grand nombre d'hagiographes. On trouve aussi sa tête ornée de rayons, † 1239.
- La B^{se} *Osanna de Cattaro*, patronne du Monténégro. Ses reliques, exposées à la vénération, attirent toujours un grand concours de fidèles. Des antiennes et oraisons composées en son honneur, sont encore en usage, † 1565.
- Le B. *Pagano de Lecco*, martyr. Son culte commença immédiatement après sa mort, avec toute la splendeur possible, † 1274.
- Le B. *Paul de Hongrie* et ses compagnons martyrs, Leur culte fut toujours célèbre en Hongrie, et aussi dans tout notre Ordre, † 1241.

- Le B. *Pélage de Portugal*, l'un de nos saints les plus honorés depuis le xiii^e siècle. Son corps fut l'objet d'une grande vénération à Coïmbre jusqu'à la dévastation du couvent au xix^e siècle, † 1240.
- Les BB. *Pierre et Arnould de Montpellier*, Frères. Les anciens martyrologes de notre Ordre et les catatogues des Saints les mentionnent avec grand éloge, † 1255.
- Le B. *Pierre Cendra*. Son tombeau fut célèbre par les miracles à Barcelone. Ses restes étaient déposés dans le trésor des reliques. Les autres témoignages de culte furent nombreux, † 1244.
- Le B. *Pierre Cerca ou Gerca*, dont le tombeau était en grande vénération à Dinan, en Bretagne, † 1245.
- Le B. *Pierre Cerdano*, disciple de saint Vincent Ferrier. Son tombeau fut très célèbre. On fit la translation solennelle de ses reliques, et des prières liturgiques furent composées en son honneur, † xv^e s.
- Le B. *Pierre de France*. Son corps fut élevé de terre, dans l'église de Vicence ; son tombeau fut couvert d'ex-voto, et demeure toujours exposé à la vénération, † xiii^e s.
- Le B. *Pierre Maldura de Bergame*. Ses reliques reposent dans l'autel majeur ; on en fit de solennelles translations, † 1470.
- Le B. *Pierre de La Palud*, patriarche de Jérusalem. Portraits avec les rayons, dès le xiv^e siècle. On le trouve communément avec la qualification de Bienheureux, † 1342.
- Le B. *Pierre Quéralt*, disciple de saint Vincent Ferrier. Son corps était vénéré à Lerida jusqu'aux profanations du xix^e s. † 1462.
- Le B. *Pinamonte*, disciple de saint Dominique. Ses reliques reposaient dans une urne de marbre sur l'autel majeur du couvent de Bergame, † 1266.
- Le B. *Ponce de Saint-Gilles*. Son tombeau était célèbre par les miracles, au couvent de Brives, † 1263.
- Le B. *Reginald de Piperno*, célèbre martyr dont l'image était très vénérée au couvent de Vigevano, † 1280.
- Le B. *Rano, premier Provincial de Dacie*, fut très honoré au couvent de Roskild (Danemark) jusqu'au protestantisme, † 1233.
- Le B. *Roboald*, disciple de saint Dominique, fondateur du couvent de Milan, est mis ordinairement au nombre des Saints et Bienheureux de notre Ordre. Son culte était, dit-on, récompensé par des grâces miraculeuses, † xiii^e s.
- Le B. *Robert d'Avignon ou d'Uzès, dit le Prophète*. Son corps fut levé de

terre, dans l'église d'Avignon, et encensé à chaque office, jusqu'à la Révolution, † 1296.

Le B. *Robert de Naples*. Ses restes furent honorés à Venise, et ses images avec rayons à Naples, † 1393.

Les BB. *Rodolphe de Faënza* et *Roland de Crémone*, sont mis ordinairement dans les catalogues de nos saints, au nombre des Bienheureux, † 1259.

Le B. *Romée de Livia*, Catalan. Ses reliques furent très honorées au couvent de Carcassonne jusqu'à la Révolution qui les profana. Plusieurs témoignages de culte existent encore en divers lieux, † 1261.

Le B. *Sébastien Montagnol*, apôtre des *Zacatecas au Mexique*, martyr, qui est honoré dans ce pays, comme protecteur, † xvi^e s.

Le B. *Séraphin de Porrecta*. Son corps conservé sans corruption, est exposé dans l'église de Saint-Dominique à Bologne, et les fidèles viennent fréquemment l'honorer et prier, † 1614.

Le B. *Simon de Dacie*. Avant le protestantisme, ses reliques étaient très vénérées chez les Cisterciens de Sandal, † 1263.

Le B. *Steno de Dacie*, se trouve dans les anciens catalogues de nos Saints. Avant le protestantisme ses restes étaient très vénérés au couvent de Skara, † 1482.

Le B. *Suero Gomez*, disciple de notre B. Père, toujours honoré, surtout en Espagne, comme Bienheureux, † 1233.

Le B. *Thomas Caffarini de Sienne*, disciple de sainte Catherine de Sienne. Ses reliques reposent encore dans un autel de l'église Saint-Laurent, à Venise, † 1434.

Le B. *Thomas Carnicer*, très honoré au couvent de Lérida, où saint Vincent Ferrier, dont il avait été Maître, fit lever solennellement de terre sa dépouille mortelle, † 1373.

Le B. *Thomasello de Pérouse*. Les Bollandistes donnent au 17 mars les preuves de son culte, † 1270.

Le B. *Venturin de Bergame*. Les témoignages du culte sont très nombreux, † 1346.

Le B. *Vigoureux*. Son tombeau fut longtemps vénéré à Bordeaux, † xiii^e s.

Le B. *Vincent de Beauvais*. Il était représenté à son tombeau avec les attributs de la sainteté. On le voit encore ainsi en d'autres endroits, † 1264.

Le B. *Vincent de Bernedo*. Dans la sacristie de Sainte-Bibiane, à Rome,

se trouve son portrait devant lequel on vient demander la vertu de chasteté, † XIV^e s.

Le B. *Vincent de Lisbonne*, très vénéré autrefois dans l'église de Bemfica. La pierre tombale qui couvre encore ses reliques, atteste ses miracles, † 1401,

Les BB. *Wenceslas, Ladislas et Wislas*, Frères, dont les reliques sont vénérées dans la chapelle des Trois Rois au couvent de Cracovie, † XIII^e s.

Le B. *Vit*, premier évêque de Lithuanie. A l'occasion d'une solennelle translation, ses reliques furent déposées avec celles de saint Hyacinthe. Ces deux saints personnages reposent dans le même mausolée, † 1269.

Le B. *Volvand de Strasbourg*, dont le tombeau fut longtemps vénéré, † XIII^e s.

La B^{se} *Yolande de Vianden*. Plusieurs témoignages de culte, † 1283.

Le B. *Yves*, évêque de Cracovie, oncle de saint Hyacinthe. Plusieurs prétendent qu'il entra dans notre Ordre. Ses reliques sont conservées dans une châsse au couvent de Cracovie, † XIII^e s.

Le B. *Yves Mayeuc*, évêque de Rennes. Ses reliques furent l'objet d'un grand concours de fidèles, dans la cathédrale, jusqu'à la Révolution française. Des témoignages de culte subsistent toujours, † 1541.

La B^{se} *Zadislave*, du Tiers Ordre. Son tombeau est le but d'un pèlerinage très fréquenté. Des autels lui sont dédiés à Jablona, en Bohême, et le culte subsiste toujours avec son ancienne splendeur, † 1300.





La Bienheureuse HÉLÈNE DE HONGRIE,
du monastère de Veszprim ()*

(1270)

L'HISTOIRE de l'Ordre de Saint-Dominique nous dit longuement combien féconde avait été la prédication des premiers Frères-Prêcheurs dans le royaume de Hongrie. Les couvents se fondaient çà et là en mainte cité, et très rapidement ils se peuplaient d'apôtres, dont plusieurs devaient fertiliser par leur sang des régions immenses, encore idolâtres.

Les monastères du Second Ordre se multipliaient également sous cette poussée de la grâce divine, et d'innombrables vierges venaient y offrir à Dieu le sacrifice de leur jeunesse, dans la pratique des plus austères vertus.

La noble cité de Veszprim, capitale d'un comté célèbre, fièrement assise sur un rocher escarpé, était déjà, au XIII^e siècle, une place forte élevée contre les entreprises des barbares. Son siège épiscopal, de création récente, ses nombreux établissements religieux en faisaient un centre d'évangélisation et de vie surnaturelle. Aujourd'hui encore, malgré les ravages faits par l'hérésie protestante dans l'ancien royaume de saint Etienne, Veszprim — appelé aussi Weissbrunn — entend bien n'être pas indigne de son antique gloire chrétienne.

C'est là que, dès l'année 1222, le B. Paul de Hongrie, le célèbre apôtre-martyr de la Cumanie, fonda un couvent de Frères-Prêcheurs, et, peu de temps après, un monastère destiné à recevoir les vierges chrétiennes. Il le dédia à sainte Catherine, la noble vierge d'Alexandrie, et le soumit à la juridiction de son Ordre.

Ce monastère, au rapport de saint Antonin, acquit rapidement une

(*) *Acta Sanctorum Hungariæ*, P. II. — Bollandistes, au 28 janvier. — Ferrari : *De rebus Hungariæ Provinciæ*, L. II. — Bzovius : *Annal. eccles. ad an. 1270*; — et la plupart des hagiographes dominicains.

grande célébrité. On y servait Dieu avec ferveur, dans la pratique exacte des Constitutions, et l'angélique pureté des Sœurs y brillait du plus vif éclat. Longtemps cette demeure bénie eut la gloire de garder intactes ses traditions de régularité, alors que tant d'autres étaient déchues de leur splendeur première, par suite des luttes politiques et religieuses qui désolèrent le pays. Pierre Razzano, qui mourut en 1492, affirme que, de son temps encore, le monastère de Sainte-Catherine était un sujet d'édification pour toute la Hongrie.

La B^{se} Hélène, dont nous écrivons la vie, appartenait à la première génération formée dans ce monastère. Elle était Hongroise de nationalité, ce fait est acquis à l'histoire. Plusieurs écrivains, la confondant avec l'une des deux Hélène qui déposèrent dans la première information faite, en 1272, sur les vertus et les miracles de la B^{se} princesse Marguerite, lui donnent pour père Hilisnaor Seserenyai. Quand cette Hélène comparut pour rendre son témoignage, elle déclara ne pas connaître exactement son âge ; mais elle affirma qu'elle était dans le monastère depuis vingt ans. Or, en 1272, notre B^{se} Hélène était morte. En outre, elle aurait eu alors plus de vingt années de vie religieuse, puisqu'en 1242 elle appartenait à l'Ordre de Saint-Dominique depuis longtemps. Nous préférons dire que la famille de notre Bienheureuse, le lieu et l'année de sa naissance nous sont inconnus. Nous ignorons aussi comment elle essaya ses premiers pas dans le chemin de la perfection religieuse, car l'histoire nous la montre tout de suite parvenue au sommet de la sainteté.

Elle gouverna son monastère en qualité de Prieure, pendant plusieurs années ; mais elle mit en évidence les dons les plus remarquables, quand elle remplit les fonctions de maîtresse des novices, en ce cloître où les vertus des professes étaient souvent récompensées par des faveurs extraordinaires, et nous aurons fait son plus beau panégyrique en disant qu'elle forma à la perfection religieuse la B^{se} Elisabeth, fille de la comtesse Olympiade, les B^{ses} Agathe, Eliane et Benedicta, et surtout l'incomparable vierge Marguerite, princesse de Hongrie, qui devait laisser dans son Ordre, et dans sa patrie, le souvenir embaumé d'une éminente sainteté.

Les historiens nous disent que l'oraison de la B^{se} Hélène était ininterrompue, son humilité profonde et sa mortification héroïque. Son corps délicat était revêtu d'un cilice, et, sans pitié pour elle-même, elle prenait chaque jour de sanglantes disciplines.

Le caractère distinctif de sa piété fut une tendre dévotion envers

la douloureuse Passion de Notre-Seigneur. Elle en faisait l'objet incessant de ses méditations.

Quand on lit attentivement la vie de la B^{se} Marguerite de Hongrie, il est impossible de ne pas reconnaître dans cette application continue de l'âme aux mystères de l'humanité du Sauveur, l'empreinte profondément gravée par sa sainte maîtresse. Au reste, l'une et l'autre étaient si bien formées à une même école que plusieurs auteurs ont inséré dans la vie de sainte Marguerite des faits qui appartiennent à celle de la B^{se} Hélène, notamment ce qui concerne le don surnaturel des stigmates.

A cette âme, dont l'unique désir était de se rendre en tout conforme à Jésus crucifié, Dieu devait, en effet, accorder la faveur sublime de souffrir en son corps les douleurs de la Passion. La B^{se} Hélène fut, croyons-nous, la première dans l'Ordre de Saint-Dominique à recevoir les sacrés stigmates.

Un jour, où l'Eglise célébrait la fête de saint François d'Assise, pour lequel notre Bienheureuse avait une particulière dévotion, elle entra tout à coup en extase au pied de l'autel. On admirait son immobilité sublime. Dans la paume de la main droite apparut un cercle d'or, duquel semblait s'élancer un lis d'une blancheur étincelante. Hélène fit un geste de dénégation et s'écria : « Oh ! non, très doux Jésus, ne faites pas cela, j'en suis indigne... Alors, ô mon cher Rédempteur, que cela ne soit pas visible ! » La main droite avait reçu l'empreinte de la divine blessure. Apprenant ensuite les paroles d'humilité tombées par mégarde de ses lèvres, pendant son extase, elle était obligée d'avouer la grâce insigne qui lui avait été accordée.

Peu de mois après, en la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, alors que, vers midi, elle contemplait encore dans une oraison fervente les souffrances de son divin Epoux, ce fut la main gauche qui reçut l'empreinte sacrée. Et plus tard, les deux pieds et le côté droit furent l'objet de la même faveur ; mais les historiens ne nous ont laissé à ce sujet aucun détail. Quelque temps avant la mort de la Bienheureuse, ces saintes blessures se cicatrisèrent ; par un prodige unique dans la vie des saints, dix-sept ans après son décès, le corps étant demeuré intact, la blessure du côté s'ouvrit spontanément, et le religieux qui dirigeait le monastère, ayant eu la pensée d'y plonger deux de ses doigts, les retira tout imprégnés d'une liqueur odoriférante. Pendant plusieurs siècles, on put contempler encore sur cette

chair bénie les traces des faveurs divines : aussi le nombre des auteurs qui en reconnaissent la réalité est-il considérable (1).

Dieu lui-même avait voulu, du vivant de son humble servante, contresigner en quelque sorte, par des prodiges, l'authenticité de son œuvre. Parfois des rayons lumineux, brillants comme l'or pur, s'élançaient des mains de la Bienheureuse, et des végétations semblables à des fleurs parfumées, naissaient des saints stigmates, renouvelant ainsi le miracle qui s'était accompli le jour où la blessure divine s'était imprimée dans la main droite.

Une nuit, en la solennité de saint Jean l'Evangéliste, une Sœur, doutant de l'esprit qui animait Hélène, voulut faire oraison en sa compagnie, pour l'observer de plus près. Elle vit tout à coup les mains de la Bienheureuse étinceler d'une éblouissante lumière. Terrifiée, elle se prosterna à ses pieds, lui découvrit les doutes qu'elle avait obsédée et lui demanda humblement pardon. Dès lors cette religieuse eut pour elle la plus profonde vénération.

II. — Le tendre amour d'Hélène pour le divin Crucifié devait être récompensé par d'autres grâces insignes.

En la fête de l'Assomption, les religieuses, après avoir chanté solennellement à minuit les louanges de la Mère de Dieu, s'étaient retirées pour prendre quelque repos. L'une d'elles, pensant bien que notre Sainte consacrerait à la prière les heures destinées à un sommeil facultatif, se retira doucement à l'écart pour observer ses mouvements. Elle se persuadait qu'en ce jour Dieu ne manquerait pas d'accorder à sa servante quelque faveur signalée. Elle vit la Bienheureuse se diriger vers le grand Crucifix qui dominait l'autel, s'en approcher comme attirée par un aimant irrésistible, puis entrer en extase. Bientôt le Christ se détacha de la croix, s'anima, et s'avança vers Hélène, qui l'étreignit étroitement de sa main droite. Au même instant, un bruit comparable à un coup de tonnerre parut ébranler l'église. Hors d'elle, la Sœur courut appeler ses compagnes. Celles-ci arrivèrent avec la Prieure ; elles essaient de retirer le crucifix ; mais c'est en vain, car nulle force humaine ne peut ouvrir cette main que l'amour divin tenait si soigneusement fermée. Le Bien-Aimé était à sa pieuse épouse, et l'épouse était à son Bien-Aimé : elle le tenait et ne voulait pas s'en dessaisir. Elle demeura ainsi abîmée dans une

(1) Cf. *Année Dominicaine*, au 3 avril, p. 104.

profonde extase jusqu'au milieu du jour suivant. Revenue à la vie de la terre, elle-même remit en place le Crucifix, instrument des faveurs dont elle garda toujours le secret.

Une autre fois, après l'heure des Vêpres, Hélène s'était retirée dans une chapelle de l'église pour y prier en silence. La croix que ses yeux contemplaient quitta d'elle-même l'autel, et resta suspendue dans les airs à portée de la Bienheureuse, lui permettant ainsi de satisfaire sa piété; puis d'elle-même également, elle reprit la place qu'elle devait occuper sur l'autel.

La dévotion de la B^{se} Hélène à la Passion du Sauveur trouvait son aliment naturel dans la divine Eucharistie. Elle désirait la sainte communion avec tant d'ardeur, que parfois Notre-Seigneur venait lui-même et la communiait de sa main, quand le prêtre faisait défaut. Hélène assistait immobile, souvent en extase, au sacrifice de l'autel, et un jour, au moment où le célébrant élevait la sainte hostie, elle se sentit défaillir; alors une statue de la Vierge, dressée tout près d'elle, s'avança, et déposant entre ses bras l'Enfant-Dieu, la remplit de force et de douceur.

Les chroniques attestent que Jésus-Christ s'était fait son maître, et lui avait appris la lecture, afin qu'elle récitât sans peine l'Office divin. Et les saints et les anges lui apportaient souvent de célestes enseignements pour la direction de son âme. Parfois quand elle faisait oraison, on la voyait s'élever dans l'espace et on percevait à ses côtés des chants angéliques. C'étaient les voix du ciel qui se mêlaient à la sienne pour prier et célébrer la gloire de Dieu.

Un jour, elle avait employé plusieurs heures à des travaux humiliants et pénibles; mais tant de perfection avait sanctifié ces actes, que le Seigneur voulut manifester son approbation par un prodige. Le soir était venu; les Sœurs se hâtaient pour l'office des Complies et le chant solennel du *Salve Regina*. Au moment précis où Hélène arriva devant l'autel, les cierges s'allumèrent d'eux-mêmes et projetèrent un vif éclat.

Quelquefois aussi une lumière éblouissante environnait la servante de Dieu: une nuit tout spécialement, tandis qu'on chantait l'office de sainte Catherine, patronne du monastère, cette lumière surnaturelle brilla d'une façon si intense, qu'elle fut remarquée même au dehors de l'église.

Les historiens de la Bienheureuse lui attribuent la vertu des miracles. Comment Dieu n'aurait-il pas communiqué parfois sa toute-puissance

à une âme qui lui était si étroitement unie ? Au simple attouchement de la pieuse vierge, des plantes desséchées se couvraient de feuillages et de fleurs qu'elle froissait rapidement, pour que nul ne fût témoin de ces faveurs.

Un jour, elle rencontra une converse en proie à une extrême désolation. On avait confié à cette Sœur un tout jeune chevreuil, et, malgré les soins les plus assidus, l'animal venait de mourir. Hélène, touchée de compassion pour la pauvre converse, prit le chevreuil entre ses bras, et le remit vivant à la Sœur, muette d'étonnement à la vue d'un tel prodige.

L'esprit de prophétie se reposait également sur la servante de Dieu. Une mère vint toute en larmes lui recommander son fils, jeune clerc, tombé dangereusement malade. Hélène lui promit ses prières. Le lendemain, elle déclara nettement qu'en punition de fautes graves, la vie du corps ne serait pas épargnée : telle était la volonté de Dieu ; mais aussi la miséricorde s'exercerait largement sur l'âme coupable.

Le monastère de Sainte-Catherine servait le Seigneur dans la paix et la joie, lorsqu'une effroyable nouvelle vint y répandre la terreur. Les Tartares avaient pénétré en Hongrie, détruisant tout sur leur passage. Ils pillaient les villes, ravageaient les campagnes, massacraient sans pitié tout être vivant : rien ne résistait à ce torrent dévastateur. On comprend les angoisses des habitants de Veszprim, leur cité se trouvant spécialement désignée aux fureurs des barbares.

La Bienheureuse répondit à une Sœur qui lui manifestait ses craintes : « Moi, je ne verrai pas ce désastre ; mais vous, ma Sœur, vous en serez témoin. » Bientôt après, Hélène dut s'absenter, sur l'ordre des supérieurs, pour traiter nous ne savons quelle affaire importante. Pendant ce temps, les infidèles envahirent inopinément Veszprim. Ce qui se passa dans le monastère de Sainte-Catherine, l'histoire ne nous l'a pas appris. Mais sans doute, le Seigneur protégea tout spécialement cette demeure. De loin, Hélène priait pour ses Sœurs. Toujours est-il que nous voyons le monastère continuer sans interruption sa vie de prière et de sacrifice.

Ces événements se passaient en 1241 ou 1242. Marie Lascaris, femme de Bela IV, roi de Hongrie, se trouvant enceinte au moment où les Tartares envahissaient le royaume, avait consacré à saint Dominique l'enfant qu'elle portait, et Dieu, agréant cette oblation, avait éloigné le fléau. L'enfant prédestiné devait être celle que la Hongrie appelle toujours, avec une profonde vénération, sa sainte Marguerite.

Fidèle à sa promesse, la reine éleva pour Dieu sa chère fille, et la confia, dès l'âge de trois ans, aux soins d'une sainte et noble femme, nommée Olympiade, qui, depuis la mort de son mari, le comte Thomas Bodomarai, avait consacré sa vie tout entière aux œuvres de piété. Quelques mois après, Olympiade suivit Marguerite au monastère, y fit profession, et conserva sur son élève une grande influence.

Hélène était alors Prieure de Sainte-Catherine, et la Hongrie tout entière l'avait en haute estime. Tout en gouvernant sa communauté, la sainte religieuse ne cessa pas de remplir les importantes fonctions de Maîtresse des novices. La régularité qui régnait dans la maison, l'esprit surnaturel dont les âmes étaient pénétrées, le haut degré d'oraison atteint par plusieurs des Sœurs, prouvaient assez l'excellence de la formation à laquelle avait présidé la sage directrice. Elle semblait donc désignée pour recevoir en dépôt ce précieux gage de la miséricorde de Dieu envers son peuple. L'enfant, il est vrai, ne comptait pas quatre ans révolus ; mais en elle la grâce avait devancé la nature, aussi bien dans l'intelligence que dans la volonté.

Bela et Marie Lascaris n'hésitèrent pas. Ils se rendirent à Veszprim et offrirent leur fille à Hélène, sous la condition expresse qu'elle-même serait chargée de son éducation. Malgré son jeune âge, Marguerite comprit si bien le prix d'une telle direction, qu'au témoignage de Razzano, elle mit toute sa sollicitude à imiter, dans la mesure possible, la vie irréprochable de sa sainte maîtresse.

III. — Quelques détails recueillis dans les biographies autorisées nous permettent d'étudier le travail d'Hélène dans la formation de cette grande âme. Et d'abord, elle lui inspira un ardent amour pour Jésus crucifié. Il lui suffisait, au reste, pour cela, de laisser parler son cœur.

Marguerite venait d'entrer au monastère, et elle examinait toute chose avec la curiosité propre à son âge. Elle s'arrête tout à coup en face d'un grand crucifix, et après l'avoir contemplé longtemps en silence, elle demande à Hélène de lui expliquer ce qu'elle savait de la croix du Sauveur. Le mystère de la Rédemption est développé à l'enfant ; les souffrances de Jésus-Christ lui sont racontées avec un tel accent que Marguerite émue et ravie prend le crucifix dans ses petits bras, le baise avec amour ; puis, le déposant à ses pieds, elle fléchit les genoux, l'adore profondément et s'écrie : « Vous êtes mon Sei-

gneur, mon maître, je me donne à vous. » La vie de la B^{se} Marguerite ne sera plus que le prolongement de ce cri parti du cœur. A Veszprim on la trouvera sans cesse au pied d'une croix, et principalement devant l'autel qu'à cette époque toutes les églises des monastères et des couvents de l'Ordre des Prêcheurs dédiaient au saint Crucifix.

Les longs Offices de la liturgie dominicaine eussent souvent imposé à l'enfant des fatigues sans proportion avec sa faiblesse. En conséquence, Hélène ne lui permit que l'assistance à l'Office de la B^{se} Vierge, alors récitée chaque jour. C'était lui inspirer la dévotion envers la sainte Mère de Dieu, et l'attirait pour la divine psalmodie ; c'était aussi orner sa mémoire de formules qui lui deviendraient souvent un secours dans l'oraison.

Marguerite prit tant de goût à ce pieux exercice que, six mois après son entrée au monastère, sa mémoire possédait admirablement ce Petit Office. Et comme le goût pour la prière allait grandissant dans son âme, les pratiques de piété lui étaient augmentées progressivement, à tel point que la B^{se} Hélène l'autorisa, quand elle eut sept ans, à suivre tous les exercices des anciennes professes.

Sous une telle direction, l'attrait de Marguerite pour l'oraison était devenu en quelque sorte irrésistible. Elle y consacrait de longues heures, si bien que la sage maîtresse, craignant la fatigue pour cette frêle enfant, lui ordonnait parfois de se distraire. La voix de l'autorité était entendue sans délai ; mais des larmes abondantes témoignaient de la grandeur du sacrifice. Hélène alors ne résistait plus à l'attraction que Dieu lui-même exerçait sur cette âme privilégiée.

Elle avait enseigné le prix inestimable de l'humilité à son élève, fille d'un illustre souverain, apparentée à plusieurs familles royales. Marguerite, environnée de tant de grandeurs, devait se glorifier uniquement dans la Croix de Jésus-Christ, son Epoux divin. L'enseignement qu'elle reçut à cet égard nous est révélé par le fait que rapporte Ferrari. Elle accourut un jour près d'Hélène, lui disant tout en larmes : « Oh ! ma Mère, quelle injure ! je viens d'être appelée la fille du roi ! »

On sait quelle soif ardente de souffrances dévorait la bienheureuse princesse. Hélène la dirigea dans cette voie avec une sagesse admirable. Quand l'enfant eut atteint l'âge de cinq ans, la maîtresse fit supprimer la toile fine et autorisa l'usage des vêtements de laine.

Olympiade ressentait également de l'attrait pour la mortification. Ayant conservé une grande autorité sur son ancienne élève, elle essaya

de l'encourager dans cette voie en lui procurant un rude cilice ; et la faible enfant, âgée de cinq ans, n'hésita pas à meurtrir ainsi sa chair délicate. Mais la prudente maîtresse intervint aussitôt, nous dit Guérin (1).

Hélène non seulement eut égard à l'âge et à la faiblesse du sexe, mais elle voulut aussi habituer sa novice doucement et progressivement à des mortifications qui sont le partage d'âmes plus avancées dans la vie, ou obligées de lutter contre la violence des passions. Elle-même se réserva de fixer les jours et les moments où Marguerite serait autorisée à pratiquer ce genre d'austérité. Elle attendit pour le rendre plus fréquent que l'enfant eût atteint sa septième année.

En vérité, la prudence et l'esprit de sagesse inspiraient la direction de cette admirable maîtresse.

C'est ici le lieu de redresser une erreur historique. Quelques biographes racontent qu'une jeune personne, voyant un jour la Bienheureuse Marguerite pâle et défaite — littéralement *fanée* —, dit à Sœur Hélène : « Oh ! mon Dieu ! quelle sainte est notre Marguerite, voyez comme elle est amaigrie. — Si vous portiez comme elle un cilice, repartit Hélène, si vous aviez le courage de pratiquer ce qu'elle pratique, vous maigririez vous aussi. » Marguerite ayant entendu ces paroles, en fut affligée, car elle ne recherchait pas les louanges des créatures, et elle dit à Hélène : « Ma Sœur très chère, vous avez bien mal agi en trahissant mes secrets, à l'avenir je serai plus discrète. » Le lecteur aura tout de suite compris qu'il n'est pas ici question de notre Hélène. C'est, en effet, la fille de Séserey qui, dans sa déposition canonique, raconta ce fait comme lui étant personnel ; et nous avons dit plus haut qu'il ne fallait pas confondre avec son homonyme la sainte Prieure de Veszprim.

IV. — En l'année 1252, Dieu imposait un pénible sacrifice à la

(1) Guérin de Guy-l'Evêque — Garinus de Giaco — du couvent d'Auxerre, fut élu Maître Général de l'Ordre au Chapitre de Brive, tenu en 1346. Il mourut l'an 1348, au couvent de Montmélian, en Savoie. On lui doit une vie de la B^{se} Marguerite de Hongrie, écrite avec soin d'après les dépositions des témoins au procès de canonisation. Ce récit a servi de base à Surius et aux hagiographes qui ont écrit sur la princesse de Hongrie. Les Bollandistes l'ont édité au 28 janvier. Il nous semble pourtant que parfois Guérin n'a pas assez distingué les fonctions d'Olympiade de celles d'Hélène. L'une et l'autre présida, il est vrai, à l'éducation de la B^{se} Marguerite, mais le rôle de chacune fut très distinct.

B^{se} Hélène. Marguerite venait d'atteindre sa dixième année. Alors le roi Bela construisit et dota pour sa chère fille, avec une royale munificence, un monastère, au pied même de la citadelle de Buda, dans une île du Danube, appelée l'*Ile-des-Lièvres*, nom que l'on changea en celui d'*Ile-Sainte-Marie*. Mais le souvenir de la vierge royale qui l'a sanctifiée a survécu à toutes les vicissitudes : l'île Sainte-Marie est devenue l'*Ile-Sainte-Marguerite*. — *Margit Sziget*.

Hélène dut dire adieu à cette pieuse enfant, qui n'avait pas encore prononcé ses vœux religieux, il est vrai, et qui, pourtant, avait atteint déjà les sommets de la perfection évangélique.

Il fallait aussi se séparer des Sœurs bien-aimées qui devaient immédiatement peupler le nouveau monastère. C'était Catherine, probablement contemporaine d'Hélène, car elle avait alors trente années de vie religieuse. Son esprit était plus orné que ne le comportaient les mœurs du temps, et elle formait les Sœurs à l'usage de la langue latine : Marguerite recevait ses leçons. C'étaient ensuite les disciples d'Hélène : Olympiade, suivant sa chère élève, avec sa fille Elisabeth, qui lisait, chantait et étudiait sur le même livre que Marguerite, soit au chœur, soit dans les autres lieux de communauté ; Judith, de noble famille, qui avait contracté avec la jeune princesse une étroite amitié ; elles avaient le même âge, elles s'enseignaient mutuellement de nouvelles formules de prières, elles conféraient ensemble sur ce qu'elles avaient lu ou entendu et se formaient de concert au pieux exercice de l'oraison ; enfin, Cécile, Agnès, Eliane, Agathe et plusieurs autres religieuses du monastère de Sainte-Catherine, encore bien jeunes et pourtant déjà mûres pour une fondation.

On comprend ce qu'il en dut coûter à Hélène de se séparer de sœurs et de filles si ferventes et si chères. Mais il y allait de la gloire de Dieu et de la dilatation de l'Ordre dominicain.

Plusieurs historiens nous disent à ce sujet que Humbert de Romans fut appelé en Hongrie par le roi Bela et que, en qualité de Maître Général de l'Ordre, il opéra le transfert des Religieuses dans l'île Sainte-Marie et gouverna immédiatement, pendant deux années, la nouvelle communauté. Dans ce cas, il aurait exercé une action directe sur le monastère de Veszprim.

Mais on oublie que Humbert de Romans fut, seulement deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1254, élu Maître Général au Chapitre de Buda, après la mort du B. Jean le Teutonique. C'est alors qu'il reçut

la profession religieuse de la B^{se} Marguerite, qui n'avait pu, à cause de son jeune âge, contracter plus tôt ses engagements solennels.

Humbert dut, sans aucun doute, visiter alors Veszprim, la ville la plus considérable de la contrée, car Buda dépendait, au spirituel, de l'évêché de Veszprim. Il était aussi attiré par la haute réputation d'Hélène et le parfum de sainteté que répandait le monastère de Sainte-Catherine, soumis directement à son autorité.

Son attrait pour la liturgie et le culte divin, son esprit pratique, abondant en détails et s'occupant des choses les plus minimes de la vie religieuse, devaient être fort appréciés dans un si fervent monastère.

V. — La B^{se} Hélène vécut encore vingt ans après la fondation du monastère de l'île Sainte-Marie. Humble et cachée, elle ne cessait d'édifier Veszprim par la pratique des plus héroïques vertus. Peu de souvenirs de cette dernière période sont parvenus jusqu'à nous. On sait seulement que Dieu, exauçant enfin ses prières, rendit invisibles aux yeux des mortels, les stigmates sacrés dont il avait orné son corps virginal. C'était l'annonce d'une fin prochaine.

Hélène était là sur son humble couche, attendant le signal de l'Époux, lorsque tout à coup le Sauveur lui-même, environné d'anges et de saints, apparut manifestement à son épouse. Un colloque inénarrable s'engagea entre eux : par de suaves paroles, Jésus l'invitait aux noces éternelles. Combien de temps dura cette extase ? A quel moment précis Hélène abandonna-t-elle la vie terrestre pour entrer dans l'immortelle vie de Dieu ? Les Sœurs qui étaient présentes à cet heureux trépas, ne purent le déterminer ; car en ces derniers instants, Hélène semblait déjà jouir de la vision béatifique, alors que des liens fragiles la retenaient peut-être encore enchaînée à la terre.

L'incertitude règne sur l'année exacte de sa bienheureuse mort. Nous savons qu'Hélène cessa de vivre à peu près à la même époque que sa sainte novice Marguerite, c'est-à-dire vers l'an 1270. Le jour de son décès est encore plus incertain. Les uns le fixent au 16 mars ; d'autres au mois d'octobre ; d'autres, enfin, au 9 novembre. Il est probable que ces dates rappellent quelques faits miraculeux survenus par la suite des temps.

Razzi a inscrit sa fête au 18 août, jour où l'église célèbre la

mémoire de l'impératrice sainte Hélène, suivant ainsi une coutume assez usitée à l'égard des saints ahémères (1).

A peine Hélène avait-elle rendu à Dieu son âme innocente, que ses Sœurs, ses filles, l'invoquèrent comme une élue du ciel. Elles l'embrassèrent pieusement, l'ensevelirent avec le plus profond respect, mais n'osèrent pas encore lui donner une sépulture distincte : on la déposa donc à côté des autres défuntés du monastère.

Cependant, de toute part, on l'invoquait et la confiance des fidèles était récompensée par des guérisons ou des grâces de toute nature, dans lesquelles on ne pouvait méconnaître la puissante intervention de Dieu. Les infirmités corporelles, les faiblesses de l'âme trouvaient un fréquent remède dans l'invocation du nom béni d'Hélène. Les paralytiques, les perclus, la priaient tout spécialement.

Il fallut donc retirer de la sépulture commune les restes de la sainte défunte ; et cette translation fut accomplie dix-sept ans après son trépas.

Au moment où l'on écartait la terre qui la recouvrait, une odeur délicieuse s'en exhala, parfumant l'église tout entière, et l'on constata bientôt que cette terre formait une sorte de voûte au-dessus du saint corps, laissant libre un espace d'environ deux pieds, comme si la matière inerte, pénétrée de respect pour ces restes sacrés, n'avait osé les toucher ; et ce corps virginal apparut aux yeux de tous intègre, sans trace de corruption. Une Sœur voulut, par piété, en détacher une parcelle ; mais sous l'instrument dont elle s'était servie pour cela, le sang se mit à jaillir, frais et vermeil.

Les saints stigmates s'étaient fermés, avons-nous dit, ne laissant que des cicatrices : tout à coup, aux regards des assistants, la plaie du côté s'entr'ouvrit large et profonde. Nous avons vu aussi comment le directeur du monastère, voulant en sonder l'étendue, avait retiré ses doigts tout imprégnés d'une liqueur parfumée.

Ce corps bienheureux fut placé dans un lieu distinct, élevé de terre. C'était alors, selon la discipline de l'Eglise, rendre à un serviteur

(1) On appelle *ahémères* — du grec *a* privatif et *béméra*, jour — les saints qui n'ont pas de fête spéciale dans l'année, le jour de leur décès étant inconnu. Ces saints personnages ont souvent été inscrits à la date où se célébrait la solennité d'un homonyme célèbre, ce qui a été parfois pour les hagiographes une source de confusion. Nous pouvons aussi expliquer par ce fait la multiplicité des reliques qui par la suite des siècles ont été vénérées sous le nom d'un apôtre ou d'un saint célèbre dans l'Eglise entière ; il nous serait facile d'en fournir des exemples.

de Dieu le culte réservé aux Saints. Une telle cérémonie équivalait en quelque manière à la béatification. La confiance des fidèles dans les mérites de la B^{se} Hélène dépassa promptement les étroites limites du cloître de Sainte-Catherine. La Hongrie tout entière aimait et vénérât la mémoire de l'illustre religieuse.

Survint le cimenterre de Mahomet, qui, pendant de longues années, a ravagé ces belles et riches contrées. Et puis l'hérésie de Calvin s'y est implantée, cherchant à dessécher les cœurs, et à tarir la source de toute vie réellement chrétienne. Si, au milieu de ces tempêtes, l'antique monastère de Veszprim a disparu, si même la famille dominicaine a perdu son ancienne splendeur, le souvenir d'Hélène a survécu à toutes ces ruines. Son image, ornée des attributs de la sainteté, se trouve dans plusieurs églises, offerte encore à la vénération publique, soit isolée, soit en compagnie des saints de son Ordre. Plusieurs de ces tableaux ont été admis déjà par la S. Congrégation des Rites, comme fournissant la preuve d'un culte authentique et légitime dans diverses causes présentées au jugement du Saint-Siège.

Le couvent de Pavie, en Lombardie, offrait autrefois, dans son église, à la vénération du peuple, une fort belle peinture, antérieure au xvi^e siècle. Hélène y paraissait recevant de Jésus-Christ lui-même les saints stigmates, et dans la partie inférieure on lisait ces paroles : *Beata Helena de Hungaria virgo* — « la Bienheureuse Hélène de Hongrie, vierge ».

Dans l'église conventuelle de Saint-Eustorge à Milan, les religieux avaient orné le chœur de trente-quatre statues finement sculptées, et représentant les Saints et Bienheureux de leur Ordre. La quatorzième statue du côté gauche portait cette inscription : *Beata Helena de Ungaria*.

De nos jours encore à Buda-Pest, capitale de la Hongrie, la B^{se} Hélène jouit d'un culte public dans l'église de Saint-Etienne. On y voit une peinture ornée de l'auréole, et à ses pieds on lit ces paroles : *B. Helena Ord. Præd.*

La gravure et la peinture la montrent d'ordinaire tenant d'une main le lis de la virginité, et de l'autre étreignant avec force un crucifix : les deux mains portent l'empreinte des stigmates.

Fort nombreux sont les auteurs qui lui ont donné les témoignages de leur religieuse vénération.

Les preuves d'un culte immémorial et persévérant rendu à sa mémoire, soit en Hongrie, soit en dehors même de ce royaume, sont

abondantes et peuvent donner ferme espoir de voir un jour l'autorité suprême de l'Eglise le sanctionner solennellement.

Terminons cette biographie par la belle poésie que le P. Hyacinthe Schaeffer consacra à la B^{se} Hélène au xvii^e siècle.

*Quam bene præcinit — vivit post funera virtus —
 Quisquis is est, probat hoc nobile Vesprimium.
 Nam — taceo reliquos — Helenæ decoratur honore
 Cui divinus amor stigmata sacra dedit.
 Hujus cælestem terreno in pondere vitam
 Morbida jam vitæ reddita turba docet.
 Balsama quæ lateris spirant e vulnere, dicunt;
 Non aliter redolent lilia, non rosulæ.*



LE MÊME JOUR

1309 — A Périgueux décéda saintement, à la date du 9 novembre, le V. Père GÉRARD BERMOND, qui fut Prieur successivement des couvents d'Orthez, de Pamiers, de Bayonne, et deux fois de celui de Périgueux. Lors de sa seconde élection dans cette dernière ville, il se trouvait en Cour de Rome, avec son Provincial, le P. Bernard de Juzix. Celui-ci, ayant été, sur les entrefaites, placé à la tête de l'Ordre, s'empressa de nommer son compagnon Provincial de Terre-Sainte.

Gérard Bermond eut une large part à la fondation du couvent de Saint-Pardoux. Il vint tout exprès de Paris avec le P. Guillaume Aurélie, l'an 1292, pour régler cette affaire de concert avec messire de Malmont, exécuteur testamentaire de la vicomtesse de Limoges, laquelle avait légué en mourant de quoi bâtir et renter un monastère de l'Ordre. Après entente préalable, on choisit pour l'établir le bourg de Saint-Pardoux, au diocèse de Périgueux.

L'an 1290, le P. Bermond était Prieur à Bayonne, quand éclata un incendie qui faillit détruire la ville entière. En cette circonstance, notre couvent fut le théâtre d'un prodige remarquable. Comme le feu avait déjà consumé une partie de la ville, nos Pères, voyant les flammes, poussées par le vent, près d'atteindre leur maison, se hâtèrent de mettre en lieu sûr les vases sacrés, les saintes reliques et surtout le Très Saint Sacrement. Ils portèrent ces objets dans la sacristie, construite en pierres de taille et solidement voûtée, et ils les renfermèrent dans une niche pratiquée dans l'énorme épaisseur du mur.

Là, pensaient-ils, leurs trésors seraient à l'abri des flammes. Hélas! il n'en fut rien. Le feu, ayant gagné la sacristie, s'attaqua à la voûte, laquelle s'abîma dans un vaste brasier. Alors, tous les calices, reliquaires, le saint-ciboire lui-même furent fondus; l'étui d'ébène qui le garantissait, ainsi que les corporaux avaient été réduits en cendres, à l'exception seule des deux morceaux du linge sacré qui touchaient immédiatement, dessus et dessous, les saintes hosties, préservées elles-mêmes miraculeusement des atteintes de l'incendie. On les retrouva entières, sans lésion, seulement un peu roussies. Bernard Gui, contemporain, rapporte ce miracle et dit le tenir de la bouche du P. Guillaume-Pierre de Godieu, originaire de Bayonne, devenu dans la suite cardinal de la sainte Eglise romaine.

Gérard Bermond laissa en mourant la réputation d'un religieux zélé pour l'observance, plein d'humilité et d'une admirable douceur. — (Bern. Gui : *de Prior. Bayon. et Petrag.*)

1492 — A Lucéra, sous la métropole de Bénévent, l'illustrissime PIERRE RAZZANO, appelé aussi RANZANO, Panormitain de naissance et profès du couvent de Sainte-Zite. Orateur éloquent, écrivain délicat, poète à ses heures, historien consciencieux, théologien d'une solide doctrine, on peut le considérer à bon droit comme un des religieux les plus marquants de son époque.

Le R^{me} P. Martial Auribelli, qui l'honorait d'une estime particulière, lui confia le soin d'écrire la Vie de saint Vincent Ferrier, en 1455, l'année même de la canonisation du serviteur de Dieu. Le P. Razzano s'acquitta consciencieusement de cet honorable mandat, et composa la Vie, comme il le dit lui-même, sur les mémoires originaux et les témoignages contemporains, louant quand il pensait devoir louer, blâmant quand il croyait devoir blâmer, sans ménagement aucun.

Il semble même qu'il ait voulu se consoler de cette manière un peu brusque de procéder, en écrivant les louanges de son héros dans une poésie latine que rien ne remplace.

Ce poème, trop long pour être inséré ici, a été placé par le R. P. Fages, aux pièces justificatives de son premier tome de la *Vie de saint Vincent Ferrier*.

Les Bollandistes ont édité le travail du P. Razzano, en prenant pour la fête de S. Vincent Ferrier, au 5 avril, sa Vie écrite par cet auteur.

Vers 1476, Ferdinand, roi des Deux-Siciles, confia au P. Razzano l'éducation de ses fils Alphonse et Jean, et en l'année 1478, Sixte IV le promut à l'évêché de Lucera, dans la Pouille. Huit ans plus tard, en 1486, l'illustre prélat fut envoyé par le roi Ferdinand, à titre d'ambassadeur, auprès du célèbre Mathias Corvin. En cette qualité, il passa trois années en Hongrie, où, suivant ses attrait, il employait ses loisirs à recueillir des notes sur l'histoire religieuse du pays. Ce précieux écrit fut publié sous le titre de *Commentarius de rebus hungaricis*. On y trouve en particulier des détails intéressants sur l'Ordre

des Frères-Prêcheurs. Les Bollandistes en ont extrait une des vies de la B^{se} Marguerite de Hongrie, et celle de la B^{se} Hélène.

De retour dans son diocèse, Pierre Razzano se consacra exclusivement à la sanctification de son troupeau. Homme docte, prudent et saint, dit Léandre Albert, il administra avec beaucoup de sagesse, rétablit une sainte discipline dans le clergé, enrichit sa cathédrale de belles orgues et d'ornements sacrés, introduisit le chant dominicain dans la célébration des saints offices, usage qui était encore en vigueur soixante ans après sa mort, enfin se montra toujours le père et l'insigne bienfaiteur des malheureux. Parvenu à une vénérable vieillesse, il s'endormit pieusement dans le Seigneur et laissa derrière lui de très vifs regrets. Il fut inhumé dans le sanctuaire de la cathédrale, en face du maître-autel.

Les auteurs dominicains et autres qui ont parlé des hommes illustres d'Italie au x^v siècle font le plus grand éloge de Pierre Razzano.

Léandre Albert lui attribue, mais à tort, l'office de saint Vincent Ferrier que nous récitons. Il est certain, en effet, que cet office a été composé par le R^{me} P. Martial Auribelli, comme le prouvent les lettres initiales des strophes de l'Hymne des Vêpres, des Antiennes des trois Nocturnes, et de celles des Laudes, dont la réunion forme cette phrase : *Martialis Auribelli fecit*; ce que Léandre Albert n'avait pas remarqué.

Si le P. Razzano n'a pas eu l'honneur de composer l'office de saint Vincent Ferrier, il a laissé, outre la Vie du Saint, une belle collection d'ouvrages estimés, dont on peut voir la nomenclature dans Echard. Quelques mois avant sa mort, vers la fin d'avril 1492, il prononça l'oraison funèbre de Matthias Corvin, à Alba-Regalis, aujourd'hui Sthulweissenburg. — (Léandre Albert, *Descrip. Ital. et Apul.*, 383. — Echard, I, 876.)

1574 — A Pérouse, le V. Père MATTHIEU STROZZI, neveu de Philippe Strozzi, dont nous avons parlé au 30 juillet.

Il naquit à Florence, l'an 1511, et entra au noviciat de Fiesole à l'âge de dix-neuf ans. Presque toute sa vie religieuse, après l'achèvement de ses études théologiques, se passa dans l'exercice des charges priorales. Ce qui prouve l'estime que l'on faisait de son intelligence et de sa vertu. Il gouverna la communauté de Fiesole, l'an 1542, celle de Saint-Marc, l'an 1546, et fut prorogé pour deux ans dans cette fonction par un Bref apostolique, à la demande de Cosme de Médicis, duc de Toscane. En 1555 et 1566, nous retrouvons le P. Strozzi Prieur de Saint-Marc, puis de Bibbiena, enfin deux fois de Santa-Maria-Novella.

Il vécut dans l'amitié de sainte Catherine de Ricci, vierge du monastère de Prato, et déclara avoir obtenu beaucoup de grâces par son intervention auprès de Dieu.

Le V. Père était affligé d'une mauvaise santé, visité fréquemment par la

fièvre, ainsi que nous l'apprenons de la correspondance du P. Vincent Herculani, lequel se désole des souffrances de son ami, et prie Dieu de le conserver longtemps pour le bien de la Province. C'est qu'en effet, quoique d'un corps débile, Matthieu Strozzi avait une âme invincible, ardente pour tout ce qui était parfait.

On lit, à son sujet, dans les lettres d'Herculani, une chose assez curieuse.

L'an 1562, quelques religieux songeaient à réélire le P. Strozzi, supérieur de la Province; mais lui, qui aimait bien mieux obéir que commander, avait obtenu secrètement du Pape Pie IV un Bref, l'exemptant à l'avenir de toute supériorité. Vincent Herculani en eut connaissance, on ne sait comment. Au jour fixé, les électeurs se réunissent à Prato, et d'un commun accord donnent leurs suffrages à Matthieu Strozzi. Celui-ci prétexte ses infirmités, les dangers de la prélature et finit par exhiber le Bref de Pie IV, en exhortant les Pères à faire une nouvelle élection. A ce moment, Herculani présente un autre Bref pontifical révoquant le premier, et au milieu des sourires et des applaudissements des électeurs, déclare au P. Strozzi qu'il est le Supérieur légitime de la Congrégation.

Le V. Religieux était parfaitement digne de cet office. Il rétablit à Pérouse le *Studium generale* qu'on avait transféré à Florence, et sut promouvoir le goût des sciences théologiques, comme lui-même en était pénétré. En 1570, pendant qu'il était Prieur de Santa-Maria-Novella, le corps du B. Jean de Salerne, fondateur du couvent de Florence, fut placé en grande pompe dans un sépulcre élevé du sol.

L'an 1573, Mathieu Strozzi se trouvait, malgré sa résistance, à la tête du couvent de Pérouse. L'année suivante, l'occasion se présenta pour lui de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. Il partit au mois d'octobre; mais au retour, il tomba gravement malade, et, muni des sacrements de l'Eglise, mourut le 9 novembre 1575, à l'âge de 63 ans.

Bottoni, témoin oculaire de la vie du P. Strozzi, parle en ces termes de ses vertus et de sa mort, dans les Annales manuscrites de Pérouse.

« Fr. Matthieu Strozzi, Prieur de notre couvent de Pérouse, mourut au mois de novembre, en de grands sentiments de piété, et non sans préjudice pour la Province qu'il avait gouvernée deux fois avec zèle et religion. Il avait dépassé la soixantième année de son âge. »

De son côté, Razzi, en des notes manuscrites, décrit les qualités physiques et morales du saint religieux.

« Fr. Matthieu Strozzi mourut à Pérouse le 15 août — il faut lire le 9 novembre, — de l'année 1574. Grand, maigre, d'aspect sévère, il était pour tous gracieux et affable. Il n'enseigna pas, parce qu'on ne l'en croyait pas capable; mais avec le temps il en fut jugé très capable au contraire. Il se montra bon théologien, sérieux prédicateur, assidu au chœur et à toutes les observances; il étudiait sans cesse. Il favorisa beaucoup les études et voulait

que les jeunes gens y missent toute leur application. On le trouvait souvent lisant saint Bernard, saint Antonin, Denys le Chartreux, etc... Il fut très agréable au duc Cosme et à la duchesse, son épouse... » (Masetti ; *Monumenta* II, 54).

1595 — Le V. P. MATHURIN GAUTIER, docteur de Paris, et profès du couvent de Grenoble. Il était natif de Voiron, en Dauphiné, et fut Prieur de son couvent d'affiliation, l'espace de vingt-cinq ans. Prédicateur éminent, il occupa sans concurrent les principales chaires de Grenoble, pendant trente-quatre années, et fut institué, le 19 août 1588, théologal de l'église Notre-Dame. Il prononça l'oraison funèbre de Jean de Bellieure, premier président au Parlement du Dauphiné. Le P. Mathurin Gautier mourut à Paris, en grande réputation de sainteté, le 9 novembre 1595. Voici son épitaphe :

*Doctor peritissimus, vita integerrimus,
Morum suavitate gratissimus, qui 23 annis
Mira solertia et inimitabili lepore Sacrae
Scripturae sensus obstruos reserat.*

Très habile Docteur, d'une parfaite intégrité de vie,
Et d'une ravissante douceur de mœurs ; pendant vingt-trois ans,
Avec un merveilleux talent et une élégance inimitable,
Il ouvrit aux intelligences les sens cachés de la Sainte Ecriture.

(Maignien : *Couvent des Dominicains de Grenoble.*)

1675 — Au couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, le V. P. GUILLAUME DE VADRE, Maître en sacrée théologie, religieux de grande science et d'éminente vertu. Il passait avec un égal succès de la chaire du professeur à la tribune sacrée, savait instruire ses élèves aussi bien que ramener les pécheurs. Du reste, il prêchait d'exemple plus encore que de parole. Son visage, sa démarche, tout son extérieur, en un mot, était une leçon salubre de modestie, de pénitence et d'humilité. Atteint d'une grave maladie, le V. Père reçut avec piété les sacrements de l'Eglise, et mourut en paix, le 9 novembre 1675. Son corps fut inhumé dans la salle du Chapitre. — (*Histor. de S. Domingos*, P. IV, L. 1, ch. 3.)

1701 — A Utrecht, le V. Père LOUIS VAN DER HOSTYNE, profès du couvent de Gand, Prédicateur général et missionnaire apostolique dans les Pays-Bas.

L'an 1678, une épidémie contagieuse s'étant déclarée à Anvers, le V. Père n'hésita pas à exposer sa vie pour le salut des malades. Avec une ardeur

intrépide, il se multiplia auprès des moribonds, pour les soutenir de ses conseils, leur administrer les sacrements et leur ouvrir les portes du ciel.

Le saint religieux échappa toutefois au fléau; il décéda plein de jours et de mérites, à Utrecht, le 9 novembre 1701. — (*Belgium Dom.* p. 110.)

1573 — A Cordoue, la V. Sœur CATHERINE DE VEGA.

Elle naquit à Utrera, en Andalousie, d'une noble famille, et dès l'enfance se proposa de consacrer à Jésus-Christ sa virginité. Vainement ses parents lui offrirent un parti des plus avantageux. Pour couper court à leurs sollicitations, elle s'enfuit secrètement à Séville, puis à Cordoue, et demeura quelques années avec une veuve, grande servante de Dieu. Apprenant qu'à Cordoue même, les deux saintes filles Eléonore Rodriguez et Jeanne Perez de Banuelos avaient établi, près de notre couvent de Saint-Paul, un monastère où, sous la règle du Tiers-Ordre, on menait une vie aussi parfaite que dans les cloîtres les plus fervents, Catherine obtint d'y être admise. Le Prieur de Saint-Paul lui donna l'habit dominicain.

Dès lors, la jeune religieuse s'adonna aux exercices de la piété et de la pénitence, comme si jusque-là elle n'avait rien fait pour Dieu. Elle passait de longues heures en oraison, jeûnait souvent au pain et à l'eau, portait sur la chair deux plaques de fer-blanc piquées en forme de râpe, s'infligeait de sanglantes disciplines.

Le Seigneur récompensa la générosité de sa servante par de grandes faveurs spirituelles, notamment par le don des larmes. Elle en versait une grande abondance, chaque fois qu'elle se présentait au tribunal de la Pénitence ou à la Table sainte. Dans l'oraison elle recevait des connaissances sublimes, et pour la purifier davantage, l'Epoux divin la reprenait des plus légères fautes. Etant allée un jour visiter quelques religieuses du Monastère de Jésus crucifié, elle laissa dévier l'entretien vers des sujets profanes. Au retour, quand elle voulut reprendre son oraison, Notre-Seigneur lui apparut et l'admonesta sévèrement d'avoir perdu son temps en discours inutiles. La V. Sœur pleura très amèrement sa faute et n'y retomba plus jamais. Son humilité, son obéissance, sa charité pour les pauvres étaient admirables. Catherine de Vega s'acquitt de la sorte un trésor de bonnes œuvres qui la faisaient regarder comme une sainte et la préparèrent au festin des noces éternelles. Dans un temps qu'elle était en pleine santé, elle entendit une voix forte l'avertissant que le lendemain, à 4 heures du soir, elle eût à se tenir prête pour aller au-devant de l'Epoux. La vierge sage prit soin aussitôt de disposer sa lampe, en recevant avec piété les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et mourut en effet à l'heure marquée, dans de grands sentiments de dévotion. Il lui avait été dit aussi qu'à ce moment son âme entrerait dans la gloire céleste, avec celle de la V. Mère Jeanne Perez de las Infantas, morte un ou deux jours auparavant. Il y a tout lieu de croire que la révélation se

vérifia, comme s'était vérifiée l'annonce de sa bienheureuse mort. — (Lopez : P. III, L. I, c. 54.)

1601 — A Séville, au monastère de la Mère de Dieu, la V. Mère MARGUERITE DE SAINTE-ANNE, revêtue de l'habit dominicain à l'âge de onze ans. Sa fidélité à la grâce et son assiduité à l'oraison lui procurèrent l'habitude d'un grand recueillement. Afin de se maintenir dans la présence de Dieu, elle se proposa de prier le Saint-Esprit sous des vocables différents chaque jour de la semaine. Ce fut pour elle un secret de perfection. Le divin Consolateur répandit ses dons avec profusion sur cette âme de bonne volonté. Chargée de l'éducation des novices, la vénérable Mère s'efforça de les former à la vie régulière bien plus par ses exemples que par ses discours. L'exactitude aux pratiques de communauté, le dévouement pour les Sœurs, l'application à fuir l'oisiveté, l'attention à plaire au Seigneur en toutes choses, lui attirèrent le respect et l'estime de tous. Dieu la purifia par une maladie qui la tint clouée sur sa couche, privée de l'usage de ses membres. La Mère Marguerite supporta cette épreuve avec une patience héroïque. Elle fit ainsi valoir le talent que le Père de famille lui avait confié et en récompense reçut le denier de l'éternité bienheureuse, l'an 1601. — (Lopez, P. III, L. III, C. 25).

1641 — A Semur, la dévote Sœur CATHERINE PARQUES, qui, malgré son éducation soignée, voulut par humilité être simplement Converse. Elle remplit les devoirs de sa condition avec autant d'exactitude que de modestie. Les occupations extérieures ne furent point pour elle un obstacle à l'exercice de la vie intérieure : si parfois il lui devenait impossible de vaquer à l'oraison pendant le jour, elle prenait grand soin d'y suppléer la nuit. De rigoureuses pénitences accompagnaient ses rudes labeurs. Sœur Catherine portait le cilice et une ceinture garnie de pointes d'aiguille : elle s'infligeait de telles disciplines que le sang jaillissait de tous côtés. Non moins mortifiée dans la nourriture, elle saupoudrait de cendre ses aliments, de crainte de satisfaire à son goût. Cette vie austère, jointe à un travail incessant, altéra sa santé, qui demeura longtemps chancelante. Elle souffrit beaucoup durant une année, et le fit sans proférer la moindre plainte. Contrainte de s'aliter, par suite de la violence du mal, elle attendit joyeusement la venue de l'Epoux. On assure que dans sa dernière maladie elle reçut plusieurs grâces extraordinaires, qui lui firent mieux comprendre le prix inestimable de la patience et de la soumission au bon plaisir de Dieu. Il lui fut également révélé qu'elle endurerait de très grandes douleurs avant de mourir : ce qui se vérifia à la lettre, par l'excès des peines intérieures et l'augmentation des souffrances physiques. Mais aucune attaque, d'où qu'elle vint, ne put altérer sa paix et sa résignation. Sœur Catherine, munie des sacrements de la sainte Eglise, expira doucement, l'an 1641. — (*Mém. de Semur.*)

1678 — Au monastère de l'Annonciation à Lisbonne, les VV. Mères CATHERINE DU SAINT-ESPRIT, ANNE DE JÉSUS et BRICE DU SAINT-SACREMENT, sœurs par le sang non moins que par la vocation à l'Ordre de Saint-Dominique. Elles étaient d'origine flamande. Ensemble elles prirent l'habit et firent profession, et ne se séparèrent pas davantage, disent les Chroniques du monastère, dans la perfection de leur vie et la sainteté de leur mort.

La première des trois, Sœur Catherine du Saint-Esprit, fut véritablement un type de Religieuse dominicaine. En elle allaient de pair la vertu et la capacité. Son esprit s'appliquait avec la même indépendance aux fonctions de Marthe et à celles de Marie, et semblait se concentrer totalement dans chacune d'elles. Fidèle aux moindres points des Constitutions, la V. Mère ne manquait aucun exercice régulier, et recherchait avidement les jeûnes, cilices, disciplines. A voir son air recueilli et mortifié, on eût dit qu'elle n'était plus de ce monde. Sa tunique usée et rapiécée exprimait la pauvreté la plus étroite ; ses mains se dissimulaient sous son scapulaire ; ses yeux baissés, ou pour mieux dire fermés, faisaient ressembler son visage à celui d'une morte. Toute la Semaine sainte, elle gardait un silence absolu. Sa charité pour les Sœurs malades allait jusqu'à lui enlever le sommeil, et l'amour des pauvres lui faisait oublier le soin de se nourrir. La dignité due au culte divin la rendait ingénieuse à orner les autels et à tenir la sacristie parfaitement en ordre. Elle passait en oraison la nuit et la journée de l'Incarnation, de la Nativité et de la Résurrection du Sauveur. Sa dévotion obtint même des supérieurs qu'à l'avenir, dans le monastère, on célébrât plus solennellement ces fêtes, avec procession sous les cloîtres et prédication.

Zélée pour l'honneur de Dieu et pour l'observance régulière, Catherine, devenue Prieure, reprenait sévèrement toute infraction ; mais, par le ton de sa voix, elle savait inspirer d'une façon irrésistible le repentir de la faute et le ferme propos de s'amender. Saisie d'une grave maladie, elle conquit la couronne de la patience, sans qu'aucun gémissement ne trahît jamais la conformité de sa volonté au bon plaisir de Dieu. Près d'expirer, elle ouvrit les yeux, sourit doucement, et fixant un des coins de sa cellule, s'écria : « Ecarter-vous, ne voyez-vous pas ? » puis elle expira en paix. Les religieuses restèrent persuadées que la Reine des Anges était venue consoler par sa présence Sœur Catherine, toujours si assidue à réciter le saint Rosaire et à en méditer les Mystères sacrés : exercice dont elle retirait un fruit merveilleux.

Anne de Jésus marcha de front avec sa V. Sœur pour l'austérité de la vie. Elle aussi, revêtue de la supériorité, brûlait d'ardeur pour l'observance des règles, et reprenait avec tant de sévérité les religieuses en faute, que maintes fois, prise de remords, elle se prosternait à terre et demandait pardon à celles qu'elle croyait avoir trop durement réprimandées. On la trouva toujours compagne inséparable de sa sœur, la Mère Catherine, dans l'assistance au

chœur, la pratique de l'oraison, la fidélité aux exercices de communauté. Une mort précieuse devant Dieu la prépara aux joies de la résurrection bienheureuse : Sœur Anne de Jésus passa à l'éternelle vie le jour où Notre-Seigneur triompha de la mort et de l'enfer.

Vénérons enfin la mémoire de la dernière des trois sœurs, Brice du Saint-Sacrement, à qui de longues infirmités ne permirent pas, il est vrai, de suivre Catherine et Anne dans la voie de l'austérité, mais qui ne se sépara point d'elles dans l'esprit de recueillement et de contemplation. Le chœur de l'église était son centre, les larmes lui étaient des voix pour atteindre Dieu. Elle s'attendrissait à regarder les saintes images, à entendre raconter la Passion du Sauveur, à lire les légendes des Saints. Tout ce qui se rapportait aux choses d'en haut faisait la plus vive impression sur son âme et tendait de plus en plus à purifier sa conscience. Humble et obéissante, la V. Mère rendait à chacune de ses compagnes déférence et soumission ; elle paraissait exempte de tout amour-propre et de toute affection terrestre. Les novices aimaient à l'entretenir et sortaient d'auprès d'elle éclairées sur leurs défauts, repentantes de leurs négligences et toujours édifiées des vertus qu'elles voyaient briller en cette grande servante de Dieu.

Sœur Brice avait une dévotion spéciale pour saint Jean-Baptiste ; elle prenait grand soin d'une chapelle qui lui était dédiée, et célébrait la fête de sa Nativité avec des transports d'allégresse. Chargée d'ans et de mérites, et réconfortée par les sacrements de l'Eglise, la V. Sœur mourut à l'aube de la Toussaint de l'Ordre, 9 novembre 1678. Son corps fut, selon l'usage, transporté au chœur et l'on anticipa les funérailles, pour les faire coïncider avec la solennité du jour. Les religieuses conjecturèrent pieusement que l'âme de la défunte assistait dans le ciel à la fête de famille : persuasion favorisée par le témoignage des confesseurs, qui déclarèrent n'avoir jamais trouvé en elle aucune trace de péché mortel. — (*Hist. de S. Domingos*, P. IV, L. II, c. 20).





X NOVEMBRE

*Le Vénérable Père JEAN COBO,
missionnaire aux Philippines (*)*

(1592)

JEAN COBO naquit à Alcaçar de Consuegra, près de Tolède, en Espagne. Il prit l'habit de l'Ordre et fit sa profession au couvent d'Ocana, ville de la Vieille-Castille. D'Avila, où on l'avait envoyé pour faire ses études, il passa au Collège de Saint-Thomas d'Alcala. Ses progrès furent rapides, et quand il eut terminé son stage et enseigné la philosophie pendant quelques années, le V. Père fut institué Maître des étudiants au collège même dont il avait été l'une des gloires. Ce qui faisait dire au docte Pierre de Ledesma, alors professeur de théologie à l'Université d'Alcala : « Dans ma longue carrière d'enseignement, j'ai rencontré des jeunes gens admirablement doués, mais aucun qui, sous le rapport de l'esprit et du cœur, surpassât Jean Cobo. »

Cependant le bruit se répandit que l'Ordre allait fonder une Province aux Philippines. A cette nouvelle, notre zélé religieux se sentit embrasé du feu de l'apostolat, et il résolut de se consacrer à l'évangélisation des peuples de ces régions lointaines. En mai 1586, il partit de Séville avec vingt-deux de ses Frères, sous la conduite de Jean-Chrysostome d'Aracena.

(*) Advarte : *Hist. de la Prov. de Filipin.* L. I. — Remesal : *Hist. de la Provincia de Chiapa*, L. XI.

Dans la biographie de ce V. Père (1), nous avons rapporté les péripéties de la navigation et les grands exemples de vertu donnés par nos missionnaires. Jean Cobo avait choisi, pendant la traversée, un office pénible qui, de plus, le mettait au service des matelots espagnols chargés des vivres, et l'obligeait souvent de descendre à la cale, malgré l'infection du lieu. Parmi divers incidents survenus au cours du voyage, un surtout mit en relief la présence d'esprit du jeune Père et lui valut la reconnaissance de tous les passagers.

On venait d'atteindre les Canaries, quand les hommes de l'équipage s'avisèrent de calfater les chaloupes, pour aller s'approvisionner d'eau à un petit port. Le marin chargé de faire chauffer le goudron s'y prit si mal que le feu se communiqua aux cordages et déjà menaçait la voilure. Le danger était aussi imminent que soudain. Jean Cobo a bien vite compris la gravité de la situation : en un instant, il saisit une couverture épaisse, l'étend sur la chaudière et réussit à éteindre le foyer. Cet acte accompli, le religieux va modestement reprendre sa place parmi ses Frères.

Avec eux, il aborda au Mexique, sur la fin d'octobre, et il espérait, après un court repos, continuer sa route, quand surgit un obstacle imprévu.

On l'a dit dans la vie du P. Louis Gandullo (2), le Jésuite Sanchez, mû par des raisons qui lui paraissaient solides, entravait par ses démarches en Espagne la fondation de notre Province des Philippines. N'ayant pu y réussir, il multiplia ses instances auprès du vice-roi du Mexique, pour arrêter le départ des missionnaires dominicains. A l'en croire, les Pères de la Compagnie de Jésus rendus déjà dans l'Extrême-Orient suffisaient pour l'évangélisation des peuples. Cependant, comme ni conseil, ni sagesse humaine ne prévaut contre les desseins éternels, Dieu permit que le vice-roi autorisât quinze des nôtres à passer aux Philippines. Le P. Cobo n'était pas du nombre : Jean de Castro, qui dirigeait l'expédition, avait jugé sa présence nécessaire au Mexique pour la conclusion de certaines affaires. En parfait obéissant, le saint homme se résigna : Dieu le dédommagea par le ministère fécond qu'il remplit auprès des Mexicains.

II. — Taille haute et bien proportionnée, visage agréable, voix

(1) *Année Dominicaine*, VI, 121.

(2) *Année Dominicaine*, juillet, 826.

sonore et douce à la fois, Jean Cobo était admirablement préparé pour la prédication de la divine parole, et se rendait facilement maître de ses auditoires. Les fruits de son apostolat au Mexique furent immenses. Au milieu des applaudissements, il eut cette grâce de rester toujours très petit à ses propres yeux. Ami de la pauvreté, son unique souci était de s'enrichir et d'enrichir les autres des seuls biens spirituels et éternels. Rappelant par son zèle le prophète Elisée, il ne craignait point les grands de la terre, *non pertimuit principem* (1). Sur les entrefaites, la conduite du vice-roi dégénéra en scandale : le courageux Prêcher parla hardiment et ne recula même pas devant une admonestation publique. Outré de colère, le gouverneur prononça contre l'intrépide religieux la peine de bannissement et l'exila aux Philippines. C'était le châtiment en usage pour les pires scélérats. Loin d'y voir un opprobre, Jean Cobo se soumit joyeusement à la sentence portée contre lui. N'était-ce pas la plus belle récompense de son labeur apostolique et le couronnement de ses plus chers désirs? Nous le constaterons bientôt; mais auparavant achevons le portrait de ses vertus.

Le V. Père passait les nuits presque entières dans les exercices de la pénitence et de l'oraison. Ainsi, tout rempli de Dieu, il pouvait parler aux autres de l'abondance du cœur. « Prêcher, dit saint Thomas, c'est communiquer à autrui ce qu'on a puisé dans la méditation des choses célestes : *contemplata aliis tradere*. » Jean Cobo réalisa cet idéal.

En même temps ses mérites lui procurèrent l'amitié de plusieurs grands ou saints personnages du Mexique. Il se lia notamment avec le bienheureux serviteur de Dieu Grégoire Lopez. L'historien de ce saint homme écrit ce qui suit : « Lorsque notre Bienheureux habitait encore à Guastepec, ville éloignée de Mexico d'environ douze lieues, le P. Jean Cobo, de l'Ordre de Saint-Dominique, célèbre théologien qui avait enseigné en Espagne avant de passer aux Indes, le voyait de temps à autre. Ce Père a déclaré depuis avoir trouvé la science du B. Grégoire très supérieure à la réputation d'érudition, si haute pourtant, dont il jouissait, et avoir recueilli de sa bouche des réflexions admirables sur l'Apocalypse. Le P. Cobo le pria de les lui remettre par écrit. En moins de huit jours, le Bienheureux fut à

(1) Eccli, XLVIII, 13.

même de lui adresser à Mexico un manuscrit volumineux, qui ne portait pas une seule rature. »

Jean Cobo connu aussi très intimement Jean Fernandez de Léon, vénérable ecclésiastique qui vivait à Guastepec. Avant de quitter le Mexique, notre missionnaire vint lui faire ses adieux. Le saint prêtre, apprenant son départ, résolut de se joindre à sa noble entreprise. Le P. Cobo l'admit volontiers, ainsi qu'un pieux jeune homme, nommé Jean de Soria, lequel prit l'habit religieux en arrivant à Manille et devint par la suite un zélé missionnaire. Fernandez de Léon resta dans le clergé séculier, mais par sa vie très sainte il avança beaucoup l'œuvre de Dieu parmi les infidèles. Après sa mort, le Seigneur honora sa tombe de plusieurs miracles.

La petite troupe, composée de neuf personnes, se mit en chemin pour aller s'embarquer au port d'Acapulco. Là ils ne trouvèrent qu'un mauvais navire, très vieux et déjà au complet. Le capitaine refusa de recevoir les nouveaux arrivés; sur leurs instances réitérées, il voulut bien en accepter deux. Cela ne faisait pas le compte des hommes apostoliques. Loin de se décourager, ils eurent recours à Dieu : leurs vœux furent exaucés. Les sept autres, parmi lesquels était Jean Cobo, montèrent dans un léger esquif, atteignirent le navire au moment où il allait lever l'ancre, et le capitaine, vaincu par leur importunité, consentit à les prendre à son bord.

Pendant la traversée, une furieuse tempête faillit engloutir matelots et passagers. A la vue du péril, Louis Gandullo, l'un des nôtres, s'adressa d'abord à Celui qui commande aux vents et aux flots; puis, voulant intéresser la Sainte Vierge à sa prière, il lui dit : « Auguste Mère de Dieu, pour l'amour de tous les gens de ce vaisseau, mais principalement de votre serviteur Jean Cobo, arrêtez la tempête; empêchez le démon de traverser nos desseins. » Cette supplication, qui eut son effet, montre en quelle estime ce grand religieux tenait déjà son jeune compagnon.

III. — Dès leur arrivée à Manille, le Chapitre s'étant réuni, Jean de Castro fut élu Provincial, la maison de Manille érigée en priorat et plusieurs vicariats furent institués sur divers points.

Jean Cobo reçut mission de travailler à la conversion des Chinois de Manille. Depuis un an déjà, le P. Michel de Benavidez avait été destiné au même emploi; mais la difficulté de se faire à la langue chinoise l'avait empêché d'entamer ce grand ouvrage. Jean Cobo réus-

sit plus vite : quelques mois lui suffirent pour pouvoir prêcher en chinois. Le gouverneur et les principales notabilités assistèrent à son sermon. Les Chinois, nombreux, avaient peine à s'expliquer comment un étranger, arrivé récemment, parlait si correctement leur langue. Dans la suite, le V. Père se perfectionna encore, et composa plusieurs livres fort utiles aux missionnaires venus d'Europe. Il mit en chinois toute la doctrine chrétienne, et fit lire son ouvrage non seulement dans les réunions publiques organisées pour les néophytes, mais encore dans les maisons particulières : ce qui facilita extrêmement l'œuvre des conversions.

Jean Cobo avait si fort à cœur le progrès du christianisme, qu'il fonda, dans un quartier de Manille, un hôpital réservé uniquement aux Chinois pauvres. Grâce à cette œuvre parlante, il atteignit aisément son but : sauver l'âme en soulageant le corps.

Dieu bénit visiblement cette maison et la fit prospérer au delà de toute attente. Quand les provisions venaient à s'épuiser, il n'était pas rare qu'on eût à admirer des multiplications de vivres humainement inexplicables. Ces attentions de la Providence ravissaient le cœur du saint religieux et l'encourageaient à compléter son œuvre. Non content de recevoir les malades qui se présentaient, lui-même allait les chercher de côté et d'autre. Si personne n'était là pour aider à leur transport, il les prenait sur ses épaules, à l'imitation du Bon Pasteur, portant avec joie la brebis embarrassée parmi les broussailles.

Cet hôpital, qui devint considérable dans la suite, n'eut que de très faibles commencements. Voici ce qu'en dit le V. Père dans une relation écrite de sa main, le 13 juillet 1589.

« Lorsque j'arrivai à Manille, les supérieurs destinèrent le P. Benavidez et moi pour aller demeurer de l'autre côté du Parian. Là, on bâtit une petite église sous l'invocation de Saint-Gabriel, et tout auprès, une modeste maison, où nous entrâmes tous deux, au commencement de septembre 1588. Ce fut la première église bâtie pour les Chinois, et, je crois, la seule église paroissiale qu'ils aient encore aujourd'hui. Les rares chrétiens chinois établis au Parian et au Tondo se rendaient à cette église, et notre P. Michel les catéchisait en leur langue. Quoique j'ignorasse cet idiome, le Seigneur a bien voulu qu'en peu de temps j'en sois venu à bout. Le jour de Noël, je commençai à confesser quelques anciens chrétiens chinois sachant un peu de castillan. Vers la mi-carême, nous nous mîmes à confesser hommes et femmes en leur propre langue ; parmi eux, plusieurs ne

s'étaient pas encore confessés, bien qu'ayant embrassé depuis douze ans la foi chrétienne.

« Ces chrétiens chinois ont beaucoup d'affection pour notre Ordre. Presque tous les gens à qui nous avons administré le baptême en de graves maladies sont morts ; plusieurs d'entre eux nous ont même fort édifiés à leurs derniers moments. La semaine sainte arriva. Les Chinois chrétiens, dont le nombre croissait tous les jours — nous avons baptisé cette année environ cent vingt infidèles — firent, le Jeudi saint, une procession solennelle, qu'ils accompagnèrent d'une pénitence publique, et qui fut pour tout le monde un sujet de profonde édification. Le gouverneur de ces îles a largement contribué à la conversion des Chinois ; il a donné de quoi bâtir une église à trois nefs, en pierres et en briques. De nombreuses aumônes reçues vers le même temps ont servi à la construction d'un hôpital, également en pierres et en briques ; il contient vingt lits pour les Chinois malades. Comme les chrétiens du Tondo avaient trop loin à venir, on a élevé chez eux une chapelle, près de laquelle réside l'un de nous. Les hommes apostoliques font défaut ; il est certain qu'ici nous sommes débordés, mille fois plus occupés que ne le sont nos Pères d'Espagne : *Les petits ont demandé du pain, et il n'est personne pour le leur rompre... (1) »*

IV. — Les deux missionnaires dont il est question dans cette relation se multipliaient pour faire face à tous les services : nuit et jour, ils se prêtaient aux besoins des infidèles et instruisaient leurs catéchumènes avec un dévouement que rien ne parvenait à lasser. Quant aux malades, tout était mis à leur disposition dans le modeste édifice construit pour eux. Au moyen des aumônes recueillies parmi les chrétiens, nos Pères nourrissaient et soignaient ces malheureux avec l'attention d'une mère pour ses enfants. Ils leur conféraient le baptême quand ils les voyaient sans espoir de guérison ; bien rares furent ceux qui moururent dans l'infidélité.

L'évêque et le gouverneur de Manille, jugeant l'arbre à ses fruits, voulurent qu'un hôpital régulier remplaçât le premier essai des deux religieux.

Vingt lits, disions-nous, c'était tout ce que le local pouvait contenir. La construction en pierres en abrita quatre-vingts. Devant le

(1) Jérémie, *Lamentations*, IV, 4.

nombre toujours croissant des malades, il fallut agrandir encore. Advarte, qui écrivait vers l'an 1639, parle de trois salles immenses contenant cent cinquante lits. L'hôpital de Manille pouvait être cité comme l'un des plus renommés du monde, moins pour la richesse et la magnificence des bâtiments que pour le nombre des conversions dont il était le théâtre.

V. — Tandis que Jean Cobo s'occupait à instruire et convertir les Chinois du Parian, Taïco-Sama, empereur du Japon, envoya à Manille un marchand fort connu des Espagnols, appelé Gaspard Faranda, porteur d'un message pour le gouverneur des Philippines. La lettre, interprétée fidèlement par Jean Cobo, demandait que les Espagnols établis aux Philippines payassent un tribut à l'empereur du Japon et le reconnussent pour souverain : sinon, ils auraient la guerre. Egale-ment surpris et embarrassé d'une telle exigence, le gouverneur don Gomez Perez réunit en assemblée extraordinaire les notables de la ville et les supérieurs des communautés religieuses pour aviser à la situation. Le Recteur des Jésuites, invité à donner son sentiment, opina pour temporiser : il ne fallait point, selon lui, envoyer de réponse catégorique, mais laisser croire que l'on pourrait souscrire aux conditions exigées. Par ces ménagements on arriverait à se tirer d'affaire. L'avis fut rejeté à l'unanimité. Le gouverneur désirait d'une part s'assurer que le message venait bien de l'empereur et de l'autre ayant espoir dans une entente loyale, il résolut d'envoyer un ambassadeur. Pour une négociation de cette importance, il fallait un homme sage, souple, courageux, habile à manier les affaires, zélé pour la gloire de Dieu et les intérêts du Roi catholique. Cet homme, il l'avait sous la main. C'était Jean Cobo, dont le mérite lui était particulièrement connu. Aussi, dans la réunion convoquée pour la circonstance, le nomma-t-il à cette ambassade. Le choix fut agréé de tous. Alphonse Ximenez, alors Provincial, commanda au V. Père de se rendre à la volonté du gouverneur : l'humble religieux, envisageant dans cette commission non l'honneur qui pouvait lui revenir, mais uniquement la gloire de Dieu, obéit de grand cœur, sans s'effrayer des dangers qu'il lui faudrait courir.

On lui désigna pour compagnon le capitaine Lope de Llanos. Ce fut un nouveau sujet d'affliction pour nos Pères de Manille. Ils voyaient avec peine leur frère vénéré jeté parmi tant de hasards ; puis ne pouvant se défendre d'un sinistre pressentiment, ils auraient

souhaité qu'on lui eût assigné du moins un des siens pour compagnon. Le P. Jean Cobo se montra courageux et résigné jusqu'au bout. Un religieux, lui ayant témoigné son déplaisir de le voir partir pour un si long voyage, seul, sans même la ressource d'un confesseur en cas d'accident, reçut de l'homme de Dieu cette admirable réponse : « Qu'y puis-je faire? on l'ordonne ainsi. Le véritable remède pour moi, c'est de ne point pécher. Dieu me soit en aide pour cela ! »

Il partit de Manille avec don Lope, le 29 juin 1592, et après une traversée de vingt-quatre jours aborda au port de Nangasaki. De là il envoya deux lettres, l'une à l'empereur, l'autre au secrétaire d'Etat, Faranda Queymon. Par ces missives il donnait avis de son arrivée et sollicitait l'honneur d'une audience impériale. Au reçu de la lettre, Taïco-Sama ordonna à Queymon d'aller chercher le Père pour le lui amener. Le ministre partit aussitôt, escorté d'hommes de guerre, et, après les saluts et compliments de bienvenue, conduisit le religieux à Nangaya, où l'empereur tenait sa cour. Jean Cobo fut logé chez un des grands du royaume, en attendant que l'hôtel d'or, réservé aux ambassadeurs, fût disposé. On mit vingt-cinq jours à ce travail. Jamais on ne vit nulle part pareille profusion d'ornements : les dorures étincelaient partout et la richesse de l'ameublement égalait celle des décorations. Ce fut là que se rendit le secrétaire d'Etat, à la tête de six cents hommes, pour prendre l'envoyé des Philippines et le conduire à la cour, au bruit des tambours et au son des clairons. L'empereur vint à sa rencontre, au bas de l'escalier d'honneur, et le précéda jusqu'à la salle de l'audience, où il le fit asseoir sur un siège un peu inférieur au sien et lui témoigna sa joie de le voir.

Jean Cobo remit à Sa Majesté une lettre du gouverneur de Manille, et prenant la parole sur le motif de sa visite releva autant qu'il lui fut possible la grandeur, l'autorité, la puissance du roi d'Espagne, lequel tenait alors sous son sceptre le Portugal avec toutes ses dépendances dans les Indes orientales. Puis, sans éprouver d'embarras, il déclara que les Espagnols des Philippines, quoique peu nombreux, ayant pour souverain un si grand monarque, perdraient plutôt la vie que d'en reconnaître un autre, en lui payant tribut. Enfin il représenta avec tant d'éloquence l'avantage que l'empereur trouverait dans l'amitié des Espagnols que le prince japonais, gagné à sa cause, déclara qu'il n'avait pas d'autre désir.

Profitant de dispositions si favorables, le V. Père le pria de faire cesser la persécution contre les chrétiens, de rappeler les Jésuites qui

avaient été chassés de l'empire et de permettre aux religieux des autres Ordres de venir s'établir sur ses terres. Remesal prétend que l'homme de Dieu échoua dans sa requête : Diégo Advarte affirme le contraire. Voici ses paroles : « Jean Cobo trouva grâce devant l'empereur, lequel lui concéda tout. Il autorisa les Jésuites à rétablir leurs églises récemment détruites et à continuer dans son royaume la prédication de l'Evangile. Il permit encore aux religieux des autres Ordres, en résidence aux Philippines, d'envoyer des missionnaires au Japon : permission qui eut aussitôt son effet. Ainsi, continue l'historien, Jean Cobo, en obtenant cette grâce, a été l'auteur du rétablissement de l'ancienne chrétienté du Japon et de tant d'illustres victoires remportées depuis par les confesseurs de la foi. Cela seul suffirait pour éterniser sa mémoire, avec le souvenir de sa glorieuse ambassade, n'eût-il même pas réussi dans son principal dessein, qui était de consolider la paix, ou tout au moins d'empêcher la guerre entre Japonais et Espagnols. »

Advarte a longtemps habité la Nouvelle-Ségovie dont il devint évêque. Son témoignage tire de là une autorité à laquelle ne peut prétendre Remesal, qui n'est jamais venu aux Philippines.

Insensible à toutes les faveurs de Taïco-Sama, mais non certes à l'heureux succès de sa négociation, Jean Cobo songea au retour. Malgré ses efforts pour hâter le départ, il lui fallut prolonger de près de deux mois son séjour au Japon. Enfin, dans les premiers jours de novembre 1592, il put s'embarquer. La mer, belle à la sortie du port, devint grosse tout à coup, et en vue de Formose une terrible tempête assaillit le vaisseau. Tous les passagers voulurent atterrir : ce fut leur perte. Les indigènes massacrèrent la plupart d'entre eux et dans ce nombre notre V. Père Jean Cobo.

Ainsi s'évanouirent les grandes espérances qu'on avait conçues de cet homme illustre, au début même d'une carrière qui promettait d'être glorieuse et féconde. La nouvelle — dirai-je de sa mort ou de son martyre? — plongea dans le deuil Manille et les îles adjacentes. La capitale des Philippines perdait en lui un père bienfaisant, attaché à ses intérêts; le Parian un apôtre sage, éclairé, visant avant tout à procurer le salut éternel des habitants; l'Ordre de Saint-Dominique enfin perdait un des plus fermes soutiens de sa Province naissante.

La gloire de Jean Cobo dans le ciel fut révélée au P. Louis Gandullo, religieux de très grande sainteté, qui avait été quelque temps son compagnon de labeurs apostoliques.



La V. Mère CATHERINE COLOMB
fondatrice du monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne,
au Puy-en-Velay ()*

(1537-1622)

CATHERINE Colomb naquit au Puy, l'an 1537. Ses parents prirent grand soin de son éducation, et l'enfant marcha sans difficulté dans le chemin de la vertu présenté à son regard. A dix-sept ans, elle fut mariée à un honorable bourgeois du Puy, qui mourut peu après. Catherine revint chez ses parents, et s'adonna, suivant son attrait, aux pratiques de la piété. Sur le désir de sa famille, elle accepta la proposition de messire Gervais de Poulaillon, seigneur de Peuzols, qui lui offrait sa main. Le mariage conclu, elle se retira avec lui dans la petite ville de Marvéjols, au diocèse de Mende, et n'eut rien tant à cœur que d'élever dans la crainte de Dieu les dix enfants qui furent le fruit de leur union.

A cette époque, l'hérésie de Calvin faisait de grands ravages en France. La ville de Marvéjols fut une de celles qui éprouvèrent le plus la fureur des sectaires. Ils la prirent, la mirent au pillage, et y firent de nombreux captifs, parmi lesquels se trouvèrent M. de Poulaillon et sa femme. Non contents de s'être saisis de leurs biens, les hérétiques tentèrent encore leur foi, et s'efforcèrent de les amener à désertir la religion catholique. Ce fut en vain. Voyant que les deux époux se fortifiaient mutuellement dans la fidélité à l'Eglise romaine, les calvinistes les séparèrent. Le mari fut envoyé dans les prisons de Mende, l'épouse resta dans celles de Marvéjols. Le Seigneur fit alors éclater la force de son bras d'une manière dont il y a peu d'exemples.

François de Poulaillon, un des enfants, âgé de seize ans à peine, touché de la détresse de ses parents, les visitait en secret. Il se rendait d'une prison à l'autre, leur portant les nouvelles réciproques de leur santé et de leur constance chrétienne : ce qui les consolait extrême-

(*) *Mémoires du Puy*. — Jean de Sainte-Marie : *Fondations*, I, 806.

ment et les rassurait sur les faux bruits imaginés à plaisir touchant leurs dispositions religieuses. Or, tandis que le jeune adolescent s'acquittait d'un devoir si conforme à la piété filiale, Dieu permit qu'il fût découvert et arrêté. On l'amena devant la mère, en disant à celle-ci que son fils sera égorgé en sa présence, si elle ne renonce aux superstitions romaines. L'héroïque chrétienne répondit : « Dussiez-vous nous faire souffrir tous les tourments imaginables, ni la mort de mon fils, ni la mienne, ne sauraient nous porter à renier la foi de notre baptême. C'est donc en vain que vous nous menacez. Plus nous souffrirons pour Dieu, plus grande sera notre récompense dans le ciel. » A peine eut-elle parlé, que l'on poignarda l'enfant sous les yeux de sa mère. Pleine de vaillance, comme la mère des Machabées, la noble dame exhortait son fils à mourir avec constance : elle lui montrait le ciel et la couronne prête à ceindre son front. Puis, quand le jeune homme eut expiré, l'héroïque femme, bien digne de vivre à jamais dans la mémoire des justes, éleva encore la voix pour rendre grâces à Dieu. La prière de l'innocente victime au pied du trône de l'Éternel obtint à ses parents un adoucissement dans leurs maux et bientôt l'entière délivrance. Les deux époux souffrirent avec une patience invincible les suites fâcheuses d'une soudaine pauvreté, car ils avaient été totalement spoliés. Dieu ne tarda pas, du reste, à récompenser le pieux gentilhomme de sa fidélité, en l'appelant à lui par une mort précieuse.

II. — La noble veuve quitta Marvéjols et revint au Puy. Appliquée aux soins domestiques, elle ne quittait l'éducation de ses enfants que pour s'adonner aux bonnes œuvres. Elle visitait les prisonniers, servait les malades dans les hôpitaux, assistait les pauvres honteux. Parfois elle recueillait dans sa maison des pécheresses repentantes, et les suppliait à genoux d'avoir pitié de leurs âmes. Ses paroles, accompagnées de sagesse et de modestie, ramenaient dans la voie du bien celles mêmes qui avaient été les plus obstinées au mal. En outre, elle avait un don merveilleux pour consoler les affligés, réconcilier les ennemis, apaiser les querelles.

Afin que la gloire qui suivait de près ses actes de charité n'enflât point son cœur, Dieu tempéra cet éclat par les contradictions, les calomnies, les affronts, apanage ordinaire de quiconque veut pratiquer la vertu au milieu du monde. On osa dire que les quêtes imaginées pour les pauvres par M^{me} de Poulailhon lui servaient à faire bonne chère avec les femmes retirées dans sa maison. On la chargea d'in-

juries et d'imprécations. Les enfants la poursuivaient dans les rues avec des moqueries. Loin de la troubler et de l'aigrir, calomnies, affronts publics lui procuraient une grande paix intérieure et l'engageaient à prier pour les malheureux auteurs de tels outrages. Ses proches et jusqu'à ses enfants s'élevèrent contre elle, la blâmant de ce qu'ils appelaient des excès de charité, surtout à l'égard de mauvaises créatures. La sainte femme triompha par sa patience de toutes les oppositions et continua sans respect humain sa vie de dévouement.

Sur les entrefaites, le Seigneur lui amena une compagne de bonnes œuvres. C'était une personne de condition qui, après avoir été longtemps Dame d'honneur de la Reine, désirait consacrer à Dieu seul le reste de ses jours. Toutes deux s'excitaient à la ferveur. En peu de temps elles firent des progrès rapides dans la vertu. Elles nourrissaient leur piété par des visites prolongées au Saint-Sacrement et par des lectures spirituelles. Ensemble elles lurent la vie de sainte Catherine de Sienne. M^{me} de Poulaillon en fut profondément impressionnée, et même sentit naître au fond de son cœur le désir d'élever au Puy un monastère en l'honneur de cette grande sainte. Elle communiqua sa pensée à sa pieuse compagne, qu'elle trouva toute disposée à la seconder. Mais bientôt la mort vint lui ravir cette amie précieuse. Catherine Colomb resta seule; privée de ressources personnelles, elle ne pouvait plus songer à rien entreprendre.

Il lui vint alors en pensée de former une petite association de personnes pieuses, qui se réuniraient pour vaquer de concert à des exercices spirituels, sous le patronage de sainte Catherine de Sienne. Ce projet du moins lui semblait réalisable. Auparavant elle voulut prendre l'avis du Provincial des Frères-Prêcheurs, qui se trouvait alors au Puy, pour faire la visite de son couvent de Saint-Laurent. Le Provincial la dissuada. Il lui conseilla plutôt de poursuivre son premier dessein : fonder un monastère pour des religieuses du second Ordre. Puis il l'exhorta à se procurer tout d'abord la permission de l'évêque du Puy et celle des Magistrats de la ville, enfin à trouver une fondatrice, si elle-même ne pouvait l'être. On s'adresserait ensuite à Rome, pour obtenir l'autorisation du Maître Général.

III. — A partir de ce jour, la sainte femme se donna de tout cœur à l'Ordre de Saint-Dominique. Elle prit sainte Catherine de Sienne pour mère, pour avocate et pour modèle, elle s'appliqua avec un redoublement de zèle à ses œuvres de charité ; mais surtout elle cher-

chait les moyens de réaliser les trois conditions marquées par le P. Provincial.

Catherine fut longtemps sans réussir. Un jour qu'elle contait sa peine à un Père de la Compagnie de Jésus, ce Père, pour l'encourager, lui cita l'exemple de la Mère Thérèse de Jésus, encore vivante, qui, sans avoir aucune ressource, fondait cependant quantité de monastères du Carmel. La pieuse dame conçut alors le désir d'écrire à cette sainte Mère ; le religieux promit de faire parvenir sa lettre et de lui faire aussi tenir la réponse. Elle écrivit donc à l'illustre réformatrice du Carmel, la priant en même temps, si Dieu faisait connaître qu'il n'agréait pas son dessein, qu'elle voulût bien la recevoir dans une de ses maisons. Sainte Thérèse répondit que, malgré de grands obstacles, l'entreprise réussirait.

Transportée de joie à cette nouvelle, Catherine interroge les dispositions de ses deux filles. Elle trouve l'aînée bien décidée à se faire religieuse, et comme sa dot pouvait s'élever à cinq ou six mille livres, les commencements de l'œuvre paraissaient assurés. Pleine de confiance, elle courut en informer son confesseur ; mais celui-ci la renvoya, en lui disant de ne plus penser à la fondation. Cette parole fut comme un glaive qui lui fendit le cœur. Suivant son habitude en pareilles circonstances, la pieuse veuve alla se consoler aux pieds de la sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame. Peu à peu le calme revint ; elle retrouva même un ferme espoir de voir arriver à bonne fin la fondation du monastère. Cet instant de consolation devait être promptement suivi d'une déception nouvelle, plus amère peut-être que la précédente.

Nous avons vu sa fille disposée à embrasser la vie religieuse ; mais elle préféra entrer dans une maison plus éloignée de sa famille, et par l'intermédiaire d'un Jésuite, son confesseur, sollicita une place au monastère dominicain de Sainte-Praxède d'Avignon. Par le départ de sa fille, la pauvre mère retombait dans ses angoisses et se trouvait réduite à l'impuissance de couvrir les frais de l'œuvre naissante. Elle se rendit à la Basilique angélique pour prier Marie et y reçut la sainte communion.

Au moment où le prêtre lui donnait la sainte hostie, la servante de Dieu sentit l'espérance renaître en son cœur. Il lui sembla que Notre-Seigneur lui disait intérieurement : « Eh bien ! tu as perdu ta fille, sur qui tu comptais comme sur le seul moyen d'établir ton œuvre. Tu crois maintenant tout perdu, parce que tu n'as rien.

Sache cependant que le monastère se bâtira et je ne te ferai pas longtemps attendre. ».

Catherine s'adressa alors à ses proches et à ses amis, les priant de lui aider à chercher un emplacement convenable. Le chanoine Colomb, son neveu, ayant appris les projets qu'elle poursuivait depuis une dizaine d'années déjà, et les nombreuses difficultés qui les avaient constamment traversés, prit compassion d'elle et lui promit une assistance efficace. Dans l'enclos même de Notre-Dame, il découvrit un terrain qui relevait des chanoines et appartenait à la vicomtesse de Polignac. Il lui conseilla d'en faire la demande. Tout auprès se trouvait la chapelle de Saint-Pierre-le-Vieux : le don du terrain entraînerait facilement celui de la chapelle, qui appartenait également à l'honorable famille de Polignac. Enfin il lui promettait une maison attenante, dont lui-même avait la jouissance.

Sur cet avis, la pieuse dame, munie du pain des forts, se rendit à Polignac pour parler à la vicomtesse. Pendant tout le trajet, elle ne cessa de se recommander à Dieu et à sainte Catherine.

La vicomtesse l'accueillit avec grande bienveillance. Peu de jours après, elle lui faisait savoir qu'elle lui donnait purement et simplement la maison et l'église dont nous avons parlé. Il fallait maintenant aller trouver l'évêque Mgr Jacques de Serres. Cette démarche lui coûta beaucoup. A la fin, prenant courage, l'humble fondatrice se présente au palais épiscopal. Le divin Maître donna tant de bénédiction à ses paroles que le prélat accorda sur-le-champ ce qu'on lui demandait. Il fit plus : lui-même daigna s'employer pour décider les chanoines à céder la maison qui relevait du Chapitre ; peu après, il obtenait encore des principaux de la ville la permission de fonder le monastère.

IV. — Pendant que se poursuivait le cours des négociations, ce n'étaient par toute la ville que critiques et railleries. Chacun se faisait un jeu de plaisanter la fondatrice, quand on la rencontrait. Sans s'émouvoir, Catherine Colomb continuait d'agir. Toutes les permissions obtenues, il fallait songer à bâtir. Mais comment s'y prendre, les ressources manquant ? Elle fut pourtant assez heureuse pour trouver des ouvriers disposés à lui faire crédit. Tout aussitôt les risées de reprendre leur train. Quand on voulait apporter un exemple de folie, on alléguait l'entreprise de M^{me} de Poulailhon : *facta est illis in parabolam*. (1)

(1) Ps. 68, 12.

Aux critiques méchantes vint se joindre un ennemi d'un autre genre. Catherine éprouva un grand embarras, lorsque après quelques semaines de travaux, les ouvriers réclamèrent leur salaire. Dans cette extrémité, elle eut recours à la Sainte Vierge et alla se jeter à ses pieds dans l'église Notre-Dame. Comme elle sortait de la basilique, un jeune homme inconnu s'offrit à elle et lui remit une bourse pleine de monnaie. Elle l'ouvrit avec émotion et trouva juste la somme dont elle avait besoin. Les travaux continuèrent : critiques et railleries reprirent aussi de plus belle.

M^{me} de Poulaillon avait deux fils Capucins, en résidence à quelques lieues seulement. Ayant appris les bruits qui circulaient sur leur mère, ils firent exprès le voyage du Puy pour la dissuader de poursuivre son dessein. Arrivés près d'elle, ils déployèrent toutes les ressources de leur esprit, opposant des raisons contraires à toutes ses allégations, si bien qu'à bout d'arguments, la sainte femme se déclara prête à suivre leurs sentiments si, après qu'ils auraient dit la messe à l'autel de Notre-Dame et qu'elle aurait communie de la main de l'un d'eux, tous les trois demeureraient d'accord sur l'abandon de l'œuvre.

La proposition fut acceptée, et le lendemain les deux religieux se rendirent à Notre-Dame. Or, comme ils offraient les saints mystères, ils virent l'un et l'autre, en esprit, aussitôt après l'élévation du calice, deux religieuses dominicaines entrer dans le chœur des chanoines et venir se prosterner devant l'autel de Notre-Dame. En même temps, sept autres vierges pénétraient dans l'église par diverses portes, et une voix intérieure disait aux deux prêtres : « Les religieuses de votre mère seront comme celles-là, et plusieurs vierges viendront de divers lieux pour entrer dans son monastère. » De son côté, la mère eut la même vision et au même moment. A elle la voix disait : « Tes religieuses seront comme celles-là, et plusieurs vierges viendront de divers lieux pour entrer dans ton monastère. »

Les messes finies, les deux religieux revinrent chez leur mère. Pendant le repas, tous les trois gardaient le silence. La mère par modestie n'osait révéler ce qu'elle avait vu. Les fils, de leur côté, après s'être si ouvertement prononcés contre le projet de leur mère, n'osaient raconter le mystère de leur vision. A la fin, s'armant de courage, Catherine rompit le silence : « Eh bien ! demanda-t-elle, vous ne me dites rien des lumières que Dieu vous a données touchant la fondation ? » Tous deux répondirent d'une seule voix : « Elle se fera ; poursuivez-en avec constance l'accomplissement. » Catherine leur

raconta alors ce qu'elle avait vu, pendant qu'ils célébraient la messe, et les paroles qui avaient retenti à son oreille. Ils en furent fort surpris et avouèrent avoir eu, eux aussi, une vision toute semblable. La volonté de Dieu se manifestait clairement : bien loin de s'opposer encore au dessein de leur mère, ils furent, dès ce moment, les plus ardents à l'encourager.

V. — L'œuvre néanmoins marcha lentement. Après cinq années écoulées, il n'y avait presque rien de construit. Aussi plusieurs jeunes filles qui s'étaient d'abord attachées à M^{me} de Poulailhon, tournèrent-elles leurs vues en des sens différents. L'une d'elles, M^{lle} Piant, se résolut à entrer chez les Bernardines d'Avignon. Comme son père devait la conduire dans cette ville, notre pieuse veuve pria ce Monsieur de vouloir bien, au retour, lui amener deux religieuses de Sainte-Praxède. En même temps elle envoyait à nos Sœurs d'Avignon connaissance des permissions obtenues pour la fondation en projet, et faisait savoir ce que la vicomtesse de Polignac avait personnellement accordé. Puis, elle s'occupa de faire quelques préparatifs, suivant ses modestes ressources, emprunta des lits, en sorte qu'à leur arrivée, les bonnes religieuses trouvassent un abri convenable.

M. Piant amena, en effet, les deux Sœurs d'Avignon, appelées Jeanne de Bermond et Madeleine Chervet. L'une devait être Prieure, l'autre Maîtresse des novices. Elles arrivèrent au Puy, le 9 juillet 1605, à la grande joie de l'évêque et de la ville entière, mais surtout de la courageuse fondatrice. Au milieu de l'applaudissement général, Dieu voulut cependant lui ménager l'épreuve. Catherine s'était persuadée que la fatigue d'un long voyage serait pour les deux Sœurs une raison de rompre l'abstinence prescrite par la règle, et elle leur avait préparé un repas gras. Mais les pieuses filles refusèrent d'y toucher et voulaient se contenter de pain sec. Grand fut l'embarras de la sainte veuve : il lui restait en tout quatre deniers. Dieu prit en pitié sa détresse, et inspira à ses nièces de fournir dans la circonstance tout ce qui était nécessaire.

Le lendemain, les deux Mères se rendirent à la cathédrale offrir à Marie et à son divin Fils les prémices des observances claustrales du monastère naissant. Elles firent ensuite visite au seigneur Evêque, qui les reçut fort aimablement, puis revinrent à leur humble demeure. Elles restèrent encore le jour d'après sans la clôture, et le surlende-

main fermèrent sur elles les portes du siècle, prenant dans leur compagnie Catherine Colomb, la vénérable fondatrice.

Ainsi étaient couronnés les labeurs de vingt-cinq années, labeurs soutenus généreusement, sans défaillance, par l'humble femme appelée d'en-haut à devenir la pierre fondamentale d'un saint et grand édifice.

La clôture établie, les trois servantes de Dieu inaugurèrent, comme elles purent, la célébration de l'Office divin et les autres observances religieuses. Quelques jours après, entrèrent deux jeunes filles : l'une, appelée Paule d'Agard, pour être Sœur de cœur; l'autre, Alice Chabanon, comme Sœur converse. Elles reçurent le saint habit, le jour de la fête de saint Dominique, en même temps que la fondatrice, âgée de soixante-huit ans. La veille de sa vêtue, la noble postulante avait remis tout son avoir, environ quatre sols, entre les mains des Mères directrices. « J'apporte bien peu, dit-elle, mais si nous servons Dieu fidèlement, rien ne nous manquera. » Puis, se tournant vers le crucifix : « Seigneur Jésus, dit-elle, je vous prie d'accepter mon faible don comme vous reçûtes les deux deniers de la veuve de l'Evangile. Si j'avais cent royaumes, je vous les offrirais, mais non d'un meilleur cœur; dès à présent je m'offre moi-même à vous pour faire la volonté d'autrui. J'abandonne la mienne entre les mains de mes supérieures; je ne veux plus penser qu'à vous aimer de tout mon cœur. Je vous le donne, ce cœur, comme ma mère, sainte Catherine, vous donna autrefois le sien. »

Dieu montra qu'il acceptait cette généreuse offrande, en faisant prospérer l'œuvre naissante. Trois nouvelles postulantes ne tardèrent pas à se présenter. Celles-ci furent suivies de trois autres. Bientôt la plus grande noblesse compta des membres dans ce monastère. En 1622, dix-sept ans seulement après la fondation, on avait enregistré déjà quarante-sept vêtues. Quelques années plus tard, en 1646, après avoir déjà envoyé des essaims à Saint-Etienne et à Viviers, la maison du Puy possédait encore quarante-huit religieuses, dont trois sortaient de l'illustre famille de Polignac.

Les progrès intérieurs ne furent pas moins admirables. « La vie régulière, écrivait à cette époque Jean de Sainte-Marie, la vie régulière, la dévotion au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, l'union et la paix, l'oraison et le silence, l'affection à l'Ordre de Saint-Dominique, ont établi leur temple d'honneur dans cette maison. Au Rosaire per-

pétuel le monastère contribue, à lui seul, pour deux mille et plusieurs centaines d'heures dans l'année. »

VI. — Catherine Colomb fut l'un des plus fermes appuis de la piété dans le cloître qui lui devait son existence. Sa ferveur ne se démentait pas. Déjà, parmi le tourbillon du siècle, elle avait fait de grands pas dans le sentier de la vertu ; à la voir maintenant courir avant tant de hâte, on eût cru qu'elle ne faisait que d'y entrer. Agée de soixante-dix ans et accablée d'infirmités, elle reçut du Maître Général dispense du jeûne, de l'abstinence et des autres observances pénibles ; elle n'usa de cette dispense que dans les cas d'un extrême besoin.

Le démon, jaloux d'une ferveur si marquée, s'efforça d'en arrêter le cours. Il représenta à la servante de Dieu qu'elle ne faisait plus rien en comparaison de ses œuvres d'autrefois, alors que, vivant dans le siècle, elle visitait les malades, soulageait les pauvres, travaillait à convertir les pécheresses publiques. La tentation fut violente et subtile. Catherine faillit y succomber. Son confesseur démasqua les ruses de l'ennemi, et lui fit comprendre que ses meilleures œuvres au sein du monde n'étaient pas comparables à la fondation d'un monastère, asile béni où, pendant des siècles, des vierges chrétiennes, délivrées de la puissance de leurs adversaires, serviraient Dieu sans crainte dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de leur vie. Qu'au reste, dans le monde, elle n'aurait donné au Seigneur que son travail et des biens extérieurs, tandis qu'en religion elle s'était donnée elle-même d'une façon irrévocable : offrande d'un prix infini aux regards de Dieu. Il n'en fallut pas davantage pour dissiper la tentation. Humble, simple, modeste, loin de souhaiter la supériorité, moins encore de vouloir la perpétuer dans sa personne, comme on le vit parfois en certaines fondatrices, Catherine n'ambitionnait que la dernière place, désireuse uniquement de ne commander à personne, de servir ses Sœurs et de ne jouir parmi elles d'aucune considération ni estime. Les seules charges qu'elle eut à exercer furent celles de Maîtresse des novices, pendant quelques mois seulement, et de Vicaire de la communauté.

Avec quelle sainte avidité, la servante de Dieu recherchait les humiliations et les mépris ! Voyait-elle une religieuse accomplir une pénitence en public, aussitôt elle courait se jeter aux pieds de la supérieure pour obtenir d'en faire une semblable. Un jour, la Mère Prieure, exagérant à dessein, lui reprocha de montrer son orgueil partout et de ne point

se connaître elle-même. « Il est vrai, ma Mère, répondit Catherine, je ne me connais pas et suis toute pleine d'orgueil. Mais, donnez-moi pénitence, je vous prie, et ordonnez que mes Sœurs me disent mes défauts, pour que j'apprenne à me connaître et que je travaille à me corriger. »

Amie de la pénitence, elle traitait durement son corps, lui refusant tout soulagement non indispensable. Elle garda sa règle inviolablement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Le dernier vendredi de son existence, elle jeûna encore au pain et à l'eau. Loin de contrevenir aux prescriptions de ses supérieures ou d'en murmurer même intérieurement, elle s'y soumettait à l'aveugle, avec autant d'empressement que si Dieu même les lui eût intimées. Elle eût voulu avoir des ailes pour voler aux endroits où l'obéissance l'appelait ; aussi, dans ses maladies, lorsqu'elle entendait sonner la cloche, elle priait la Sœur infirmière de la laisser, pour se rendre à l'exercice dont le signal retentissait. Très grande était sa pauvreté. Un chétif grabat, un escabeau et un crucifix de bois formaient tout l'ameublement de sa cellule. Elle aimait à porter les habits les plus grossiers et les plus usés. Avant de s'en revêtir, elle les baisait, en disant : « Je te salue, sainte pauvreté ! » Puis, regardant son crucifix, elle ajoutait : « Mon Dieu, je suis encore plus riche que vous, qui êtes nu sur la croix. » — « Pourquoi aimez-vous tant la pauvreté ? » lui demanda-t-on un jour. — « C'est répondit-elle, pour imiter notre Père saint Dominique. » Dans cet esprit, la Mère Colomb était d'une sobriété extrême. Ce qu'on servait au réfectoire, abondant ou frugal, froid ou chaud, savoureux ou insipide, la contentait. — « Les pauvres, disait-elle, ne se montrent pas difficiles ; ils acceptent avec reconnaissance ce qu'on leur donne. » Encore, malgré son exactitude à pratiquer la pauvreté, craignait-elle de ne pas faire assez. « J'ai peur, disait-elle, que Dieu ne me fasse rendre compte de ce qu'ayant fait vœu de pauvreté, je n'endure rien pour l'observer. »

VII. — Non moins admirables étaient la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur, toutes les autres vertus de la servante de Dieu. Nous l'avons vue les pratiquer excellemment dans le siècle ; après son entrée au cloître, elle s'y exerça avec un éclat nouveau.

La foi la guidait en toute chose. Elle désirait pareillement que les Sœurs se conduisissent par le même principe, tant au spirituel qu'au temporel. « Mes chères enfants, disait-elle à celles de ses novices qui

éprouvaient de la peine à observer leurs règles, mes chères enfants, ayez grande foi en Dieu ; il vous assistera, il vous donnera la force nécessaire, dissipera vos tentations. »

Les jeunes Sœurs se préoccupaient-elles des ressources matérielles, la pieuse Mère les animait à la confiance. « Dieu nourrit toute chair, disait-elle, il donne la pâture aux petits oiseaux ; c'est pourquoi demandez, cherchez, frappez à la porte avec une grande foi, et vous recevrez, vous trouverez, on vous ouvrira. » — Ou encore : « Ne vous affligez point, prenez confiance en la bonté de Dieu ; jetez en son sein toutes vos inquiétudes : il aura soin de vous. »

L'espérance de la V. Mère dans les biens éternels avait une force encore plus vive et une fermeté plus assurée. On ne pouvait lui parler des joies célestes sans la mettre en quelque façon hors d'elle-même.

« L'espérance de jouir de vous, ô mon Dieu, s'écriait-elle, fait que je supporte la prolongation de mon exil ; mais quand donc, Seigneur, aurai-je ce bonheur ? » — « Travaillez avec ferveur à servir Dieu, disait-elle à ses filles ; ne vous lassez jamais, en considérant la récompense qui vous attend. Si le démon vous tente, s'il vous représente ce que vous avez quitté dans le monde et ce que vous avez à souffrir en Religion, rappelez-vous cette parole du divin Maître : *Quiconque aura renoncé à tout pour l'amour de moi, aura la vie éternelle*. Ce souvenir, mes filles, doit éloigner toute tentation et vous animer à embrasser courageusement la pénitence. »

Mais la vertu qui a paru avec le plus d'éclat dans la V. Mère, c'est l'amour pour Dieu et pour le prochain.

D'ordinaire elle appelait Notre-Seigneur « son ami », son « bien-aimé ». — Je connais si bien, disait-elle, la bonté de mon Bien-Aimé, que je voudrais avoir tous les cœurs des Bienheureux pour l'aimer ; je voudrais, si c'était possible, faire au dépens de ma vie que tout le monde l'aimât. » Si grande était son union à Dieu, qu'elle n'en perdait pour ainsi dire jamais la présence. « Je ne m'étonne pas, disait-elle encore, qu'au seul nom de Dieu, tel et tel saint soit tombé dans le ravissement, puisque moi-même, pourtant si misérable, j'éprouve de si grands sentiments en songeant au Bien-Aimé de mon cœur ! »

L'oraison faisait ses plus chères délices ; elle se retirait ordinairement au chœur pour vaquer à ce saint exercice en présence du Saint-Sacrement. A l'Office liturgique, elle chantait avec une ferveur, un recueillement, un entrain qui édifiaient les Sœurs. — « Mon Dieu, disait-elle quelquefois, si j'avais la voix des Anges, comme je l'em-

plerois à vous louer ! Que ne puis-je, avant de mourir, voir le chant de l'Office introduit dans ce monastère ! » Elle eut ce bonheur ; le monastère s'étant peuplé rapidement, ainsi qu'on l'a dit plus haut, on ne tarda pas à inaugurer la solennité de la psalmodie chorale.

Le zèle de la V. Mère pour la gloire de Dieu lui faisait dire encore : « Les missionnaires et les docteurs sont comme des flambeaux ardents et lumineux qui éclairent les fidèles et allument dans leurs cœurs le feu de l'amour divin ! Oh ! que ne puis-je ce qu'ils font ! » Elle se consolait cependant dans son impuissance, en offrant à Dieu ses souffrances et ses prières pour les prédicateurs de l'Evangile ; et quand elle apprenait la mort de l'un d'eux, quoiqu'elle n'eût eu avec lui aucune liaison personnelle, elle déplorait sa perte à cause du détriment que la sainte Eglise pouvait en recevoir. De bon cœur elle eût sacrifié mille vies pour le salut d'une seule âme. Elle souhaitait surtout et demandait instamment à Dieu l'extinction de l'hérésie et la paix dans le royaume de France. Le Seigneur exauça en partie ses supplications. Peu de temps avant de mourir, sœur Catherine eut la consolation de voir le calvinisme non pas éteint, mais abattu, et le royaume pacifié. En apprenant ces heureuses nouvelles et en entendant lire les articles dressés pour la paix générale entre les citoyens, elle s'écria : « C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez laisser votre servante aller en paix ! »

La Mère Colomb fut favorisée de nombreuses grâces extraordinaires, entre autres du don de prophétie. Elle connut surnaturellement plusieurs choses concernant son monastère. Avant qu'elle traitât officiellement de la fondation, se promenant un jour sur le futur emplacement du monastère, elle dit à quelques personnes : « Voilà des maisons qui seront données au monastère. » Il en fut ainsi. Elle prédit qu'une de ses petites-nièces serait religieuse à Sainte-Catherine. Plus tard, les parents de l'enfant révoquèrent en doute la prédiction, en voyant leur fille grandir dans l'amour du monde. Catherine maintint ses affirmations et l'événement lui donna gain de cause.

Recommandait-on à ses prières des malades en danger de mort, ou quelque affaire importante, elle se rendait aussitôt à l'église, et, sa prière achevée, assurait que telle chose arriverait ou non. Jamais sa parole ne fut prise en défaut.

De toutes ces connaissances prophétiques la plus avantageuse pour la servante de Dieu fut celle de sa mort. Une des religieuses avec qui elle avait pris l'habit étant venue à décéder, Sœur Colomb dit à

la Prieure : « Ma Mère, il faut que je m'en aille rejoindre ma compagne. » Sur les entrefaites, elle tomba malade. En entrant à l'infirmerie, elle déclara qu'elle n'en sortirait plus. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une préparation immédiate au passage suprême.

La sainte femme témoigna un grand désir d'aller à Dieu et une vive reconnaissance pour ses bienfaits. Ensuite, elle recommanda aux Sœurs la perfection de leur état, l'observance des règles, l'amour des croix et des souffrances, qui seules, dit-elle, sont les clefs du Paradis. Elle ajouta : « Certaines âmes n'estiment que les ravissements et les consolations spirituelles : ces choses sont bonnes, il est vrai, et quand le Seigneur nous en favorise, il faut les recevoir avec action de grâces. Pour moi, rien ne me paraît aussi estimable que de souffrir pour Dieu et de vouloir sa sainte volonté. Le chemin de la Croix est toujours le plus direct. Nous arriverons sûrement au terme de la félicité éternelle, si nous suivons fidèlement les ordres de la Providence. » Après avoir reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, elle demanda pardon aux Sœurs, leur promit son assistance au ciel et dit encore : « Travaillez pour Dieu, vous en serez récompensées à l'heure de la mort. » Ce fut sa dernière parole. Peu après, elle entra en agonie et expira doucement vers trois heures du matin, le 11 novembre 1622. Elle était âgée de 85 ans.

Une beauté céleste se refléta sur son visage et ses membres demeurèrent souples jusqu'à la mise au cercueil. Sept ou huit ans plus tard, la tombe de sœur Catherine Colomb ayant été ouverte, ses pieds furent trouvés intacts : on attribua cette conservation miraculeuse à la dévotion de la V. Mère pour le Saint-Sacrement, dont elle n'approchait que pieds nus. Sur l'avis du confesseur, on les détacha du squelette, pour les déposer comme une relique dans une cassette précieuse.

Trois jours après le trépas de Catherine Colomb, sa gloire au ciel fut révélée à une religieuse du monastère; mais, chose plus digne de remarque, au rapport de la Mère Louise Bourgeat, décédée en opinion de sainteté au monastère de Langeac dont elle fut la fondatrice, la V. Agnès de Jésus, sortant d'une extase, s'écria dans un transport de joie : « J'ai vu la gloire que possède dans le Paradis la Mère Catherine Colomb, fondatrice du monastère de Sainte-Catherine du Puy. Oh ! qu'elle est grande au ciel ! »





LE MÊME JOUR

1309 — Au couvent de Lerida mourut le V. Père BERNARD PEREGRIN Inquisiteur et premier Provincial d'Aragon. Il était profès de la maison de Lerida, dont il fut nommé Lecteur de théologie par le Chapitre provincial tenu à Barcelone, l'an 1299. Il assista comme Définitéur au Chapitre général de Cologne, en 1301. Le Provincial d'Espagne, Dominique de Alquesar, ayant été déposé, Bernard Peregrin, Vicaire de la nouvelle Province d'Aragon, en fut institué Provincial, le 29 septembre 1301. Il réunit son premier Chapitre à Barcelone et porta une ordonnance très ferme sur l'étude des langues hébraïque et arabe, en vue de la prédication de l'Evangile aux infidèles avec lesquels l'Espagne était constamment en rapport. Il enjoignit à tous les Prieurs d'Aragon d'y intéresser leurs religieux.

Le V. Père administra très sagement sa Province jusqu'au jour où, selon la coutume du temps, le Maître Général le releva de sa charge, l'an 1305. Il mourut à Lerida, le 10 novembre 1309.

Le Chapitre provincial tenu à Girone, l'année suivante, fit de lui une très honorable mention, et prescrivit à chaque prêtre de la Province de célébrer deux messes pour le repos de son âme. L'épithaphe gravée sur sa tombe l'appelle un Inquisiteur plein d'énergie *Valentissimus Inquisitor*. A cette époque, en effet, un Inquisiteur devait se regarder comme une victime ayant reçu déjà la dernière aspersion pour le sacrifice. De là chez tous ce zèle ardent pour la foi, cette vaillance qui bravait la mort, quand il s'agissait des intérêts de Dieu. Bernard Peregrin fut à la hauteur de sa tâche et digne de ses devanciers. (Diago, P. III)

1549 — A Louvain, le V. Père GEOFFROY STRYROIDE. Il fut Prieur du couvent de cette ville, Inquisiteur, Docteur renommé dans l'Université de Louvain.

Doué d'une rare éloquence, le V. Père attirait autour de sa chaire des foules qu'aucune église ne pouvait contenir, ce qui l'obligeait à prêcher en plein air.

Il était Régent de notre Etude de Louvain, quand une mort précieuse devant Dieu l'enleva de ce monde, le 10 novembre 1549. Il fut inhumé au milieu du chœur, et sur la pierre tombale on grava cette épithaphe :

*En tibi parva licet magni monumenta Stryroi
Godfridi, cujus patria Diestha fuit.*

*Qui magnus Sôphiæ humanæ sacræque professor,
Egit præconem non sine laude sacrum.
Adde quod ornari curat Sedilibus ædem
Unde illi semper debeat ista domus.*

(De Jonghe, *Belgium Dominic.*, 151).

1570 — Aux environs de Paris, le V. P. ROBERT DE BELLEVUE, martyr. Il était profès du couvent de Saint-Gaudens, dans la Province de Toulouse, et fut désigné par le Chapitre général de Rome, l'an 1569, pour recevoir le titre de Maître en sacrée théologie. Eloquent prédicateur, très versé dans la controverse, il travailla longtemps à défendre la vérité catholique contre les erreurs des Huguenots. Ceux-ci, ne pouvant souffrir les conversions éclatantes qu'il opérait, se saisirent de sa personne et lui firent subir le supplice que notre glorieux Patriarche saint Dominique avait tant désiré. Ils le coupèrent membre à membre, en commençant par les extrémités des pieds, et passant ensuite aux mains, jusqu'aux jointures des épaules; puis ils écorchèrent vif ce qui restait du tronc. Le V. Père conquist dans ce tourment la palme du martyre (*Acta Cap. gen.*, 1591. — Jean de Sainte-Marie, *Glorieux martyrs de l'Ordre*, ch. IX.)

1584 — A Lima, le vertueux Convers MARC DE MENA. Il appartenait au couvent de Mexico, où il reçut le saint habit des mains de P. Pierre Delgado, et fut envoyé en Floride, vers l'an 1550, avec quelques autres religieux.

En route, Fr. Marc et ses compagnons se joignirent, pour plus de sécurité, à un groupe d'Espagnols qui suivaient la même direction. Les premiers jours, rien ne troubla la petite caravane; mais un matin, ils se trouvèrent en présence d'un corps considérable d'Indiens, qui les attaqua avec acharnement. Les Espagnols tombèrent presque tous sous les coups des indigènes. Fr. Marc eut le corps traversé de plusieurs flèches; néanmoins il échappa à la mort. Quand les Indiens se furent retirés, il se leva, en dépit de la faiblesse occasionnée par la perte de son sang, et arracha lui-même avec un courage surhumain les flèches dont ses membres étaient tout hérissés; moitié marchant, moitié se traînant, il parvint à rejoindre les rares Espagnols échappés au massacre.

Ceux-ci le soignèrent de leur mieux, essayèrent même de l'emporter avec eux. Cependant, voyant que ce poids les embarrassait dans leur fuite, jugeant de plus que le pauvre Frère ne pouvait vivre longtemps désormais, ils lui creusèrent une fosse dans le sable, et après l'y avoir déposé, continuèrent leur route. Mais ils furent punis de leur inhumanité; car tout à coup les Indiens se précipitèrent de nouveau sur eux, et les

tuèrent jusqu'au dernier. Du fond de sa fosse, Fr. Marc fut témoin de cette scène tragique.

La chaleur du sable dans lequel on l'avait enfoui cicatrisa ses blessures, et le ranima au point qu'après quelques heures il put se relever et reprendre sa marche. Il se dirigea du côté de la mer, dont il entendait le bruit, et tomba épuisé sur un tronc d'arbre gisant à terre. Il s'y endormit, mais se réveilla au bout d'un certain temps, sous le coup de cruelles douleurs. Attirés par l'odeur de ses plaies, des crabes qui avaient élu domicile près du tronc d'arbre, s'étaient jetés sur lui et commençaient à le dévorer tout vivant. L'infortuné se débarrassa comme il put de ces faméliques, et poursuivant son chemin, arriva près d'un ruisseau, tout heureux à la pensée d'étancher la soif qui le consumait. Hélas ! c'était un courant d'eau salée. Fr. Marc eut alors un moment de défaillance ; dans sa douleur, il appela la mort à son aide et fut même tenté de mettre en doute la bonté de la Providence. Cependant, la foi reprenant le dessus, il tombe à genoux, invoque la Consolatrice des affligés et lui promet de réciter, chaque jour de sa vie, un rosaire entier, si elle daigne le sauver.

A peine avait-il formulé sa promesse, qu'il vit s'approcher un canot monté par deux Indiens ; cette vue le consola. Que ces Indiens fussent amis ou ennemis, peu lui importait : d'une manière ou d'une autre, ce serait la fin de ses souffrances. Il leur fit signe de la main, car la voix lui manquait, et aussitôt les inconnus abordèrent au rivage. Tous deux étaient vêtus et sans armes. Sans proférer une parole, ils prirent une couverture de coton, en enveloppèrent le pauvre patient, et le transportèrent doucement dans leur canot, où ils lui offrirent un pain d'une blancheur merveilleuse et de l'eau de roche, fraîche et limpide. Puis ils se mirent à ramer.

Quoique allant contre le courant, l'esquif voguait avec une telle rapidité, qu'en moins de trois heures, les nautoniers atteignirent Tampico, petite ville à treize lieues de l'endroit où ils avaient rencontré le religieux. Ils le descendirent à terre avec précaution, et lui montrèrent la route, en se contentant de dire : Tampico.

Fr. Marc se rendit dans cette localité, et fut bien accueilli par un Espagnol auquel il raconta ses aventures. Celui-ci fit observer qu'il était impossible à un canot, luttant contre le courant, de franchir treize lieues en trois heures ; que d'ailleurs les Indiens ne se servaient point de couvertures de coton, et que celle qu'on lui avait laissée était d'un tissu absolument inconnu dans le pays. Le Frère en conclut qu'il avait été sauvé par deux Anges, envoyés du ciel par la Vierge Marie, à laquelle il s'était recommandé. Dès ce jour, fidèle à son engagement, il ne manqua jamais de réciter en entier son rosaire, pour honorer la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu.

Bientôt notre Frère put retourner à Mexico, où il eut encore à endurer un second martyre. Les médecins crurent nécessaire de rouvrir ses plaies, afin

d'en arracher les débris de flèches restés dans les chairs. Il supporta cette opération avec la plus grande patience.

Le vertueux Frère fut ensuite envoyé au Pérou, avec le P. Barthélemy de Ledesma. Il mourut à Lima, l'an 1584, dans un âge fort avancé, aimé et vénéré de tous. — (Davila : *Hist. du Mexique*. L. I. c. 90. — Melendez : I, L. V. c. 9.)

1620 — En Tartarie, le V. Père TIMOTHÉE MAHOLINSKI et le Frère ALEXIS, tous deux de la Province de Pologne.

Le premier, très désireux de travailler à la conversion des Juifs, étudia l'hébreu et devint si habile dans cette langue que les Juifs eux-mêmes en étaient dans l'admiration. A cette science il joignit celle de la théologie, qu'il enseigna quelque temps.

Son zèle pour le salut des âmes et son ardent désir du martyre le conduisirent en Tartarie, avec le Fr. Alexis, qui devint son cher et fidèle compagnon. Là ils rencontrèrent un grand nombre de chrétiens captifs, dont ils se firent les anges consolateurs. Le V. Père leur administrait les sacrements et soulageait leur détresse par des aumônes quêtées à leur intention. Fr. Alexis le secondait de son mieux, et se dévouait avec lui au service des malades et des pestiférés. Le P. Timothée demeura au chevet des moribonds jusqu'au moment où, frappé lui-même du fléau, il alla recevoir dans le ciel la couronne promise aux martyrs de la charité. Après sa mort, on lui trouva sur les reins une chaîne de fer, dont les chrétiens captifs se partagèrent les anneaux comme des reliques.

Le lendemain de ce bienheureux trépas, le Fr. Alexis fut associé à la gloire de celui dont il avait toujours partagé les travaux. On ne saurait croire les services rendus par lui aux prisonniers : habile tailleur, il s'occupait spécialement de raccommoder leurs pauvres vêtements. Atteint à son tour de la peste, il succomba dans l'exercice de la plus généreuse charité.

Ces deux religieux avaient donné une si haute idée de leur vertu que les Tartares eux-mêmes joignirent leurs regrets à ceux des chrétiens et assistèrent en foule à la cérémonie des funérailles. — (*De reb. Prov. Pol.*)

1653 — A Majorque, l'illustrissime THOMAS DE ROCCAMORA, évêque de cette ville. Issu de la noble famille des comtes d'Elda, en Aragon, il entra adolescent dans l'Ordre de Saint-Dominique, et devint plus illustre par sa piété, sa science et ses œuvres, qu'il ne l'était par sa naissance. Il florissait déjà l'an 1628, dans sa Province d'Aragon, au nom de laquelle, au Chapitre général de Toulouse, célébré la même année, il soutint très brillamment des thèses publiques. Dès lors il fut appliqué à la prédication et à l'enseignement des saintes Lettres pendant de longues années et devint Régent de notre Collège d'Orihuela.

Le Pape Urbain VIII, ayant jugé à propos de relever de sa charge le Maître de l'Ordre, Nicolas Ridolfi, le P. de Roccamora se rendit, comme Définiteur d'Aragon, au Chapitre convoqué à Gênes, pour l'élection d'un nouveau Général, 1642. Une grave dissension s'éleva entre les votants sur le choix du sujet. Elle aboutit à un schisme. Les Français et leurs adhérents optèrent pour le P. Michel Mazarin, ex-Provincial de la Province Romaine et frère de Mazarin, premier ministre de Louis XIV. Les Espagnols, Lombards, Allemands et autres attachés à la maison d'Autriche quittèrent le couvent de Saint-Dominique de Gênes, et se retirèrent à Cornegliano, où ils élurent Thomas de Roccamora. Ce choix prouve le mérite du V. Père. Mais le schisme fut étouffé au berceau par le Souverain Pontife, qui cassa les actes des deux assemblées, et peu après, l'an 1644, le siège épiscopal de Majorque étant venu à vaquer, notre P. Thomas, à la présentation de Sa Majesté catholique, Philippe IV, en fut pourvu par Urbain VIII, le 14 novembre.

Pendant neuf ans, le V. Prêlat gouverna son Eglise en pasteur fidèle et vigilant. Il mourut pieusement le 10 novembre 1653, et fut inhumé dans l'église de notre couvent de Majorque. Il a publié un important mémoire sur les opérations du Chapitre de Gênes, auquel il avait assisté. — (Fontana, *Theatr. P. I.*, tit. 361. — Echard, *Script. O. Pr. II*, 577.

1660 — Au couvent de Pasta, dans la Province de Quito, le V. Père CRISTOPHE D'ESCOBAR, qui parvint à l'extrême vieillesse sans avoir rien perdu de la simplicité de l'enfance. Plein de charité et d'affabilité pour le prochain, il faisait sentir tout spécialement aux pauvres les effets de son bon cœur. Il leur distribuait la ration qu'on lui servait au réfectoire, se contentant pour lui-même de quelques légumes. Sa pénitence était des plus austères. Il n'avait pour lit que le marchepied de l'autel ; le cilice et les chaînes de fer lui étaient d'un usage continu. Chaque jour il se flagellait jusqu'au sang ; en un mot, il pratiquait des mortifications telles qu'après la mort de l'homme de Dieu, son cadavre était un objet de pitié, non moins que de profonde édification. Fidèle gardien de la vie régulière, le P. Christophe aimait à un rare degré la solitude et le silence. Jamais il ne sortait en ville ; même au couvent, on ne le voyait que dans les exercices de communauté. Un jour qu'enflammé d'ardeur, il se laissait aller à d'amoureux colloques avec Jésus et Marie, l'âme du saint religieux quitta son enveloppe mortelle pour aller se joindre dans le ciel aux objets de sa tendresse. Ce bienheureux trépas arriva l'an 1660. — (*Acta Cap. Gener. 1670.*)

1550 — Au monastère d'Aveiro, en Portugal, la V. Sœur THÉRÈSE DE SAINT-JOSEPH. Elle était native d'Aveiro et entra au monastère de Jésus à l'âge de sept ans. La jeune enfant montra une précocité d'intelligence et une piété peu communes. Elle employait les petites ressources qui lu

venaient de ses parents à l'acquisition de corporaux et de purificateurs pour le saint sacrifice. On admirait sa parfaite dépendance des supérieures, son amour de la pauvreté, sa vigilance pour conserver dans une pureté parfaite son âme et son corps. Très adonnée à la mortification, Thérèse observait une rare abstinence et pratiquait des jeûnes rigoureux. En croissant en âge, elle redoubla ses austérités dans une proportion effrayante. La vénérable Sœur se flagellait avec une discipline armée de molettes d'acier; elle y mettait une telle violence que le sol était rougi de son sang et que parfois l'instrument se brisait entre ses mains. Elle ne quittait jamais le cilice et s'appliquait sur la poitrine une croix de fer aux pointes acérées. Le Seigneur ajouta encore à cette soif de souffrances, en permettant que sa servante fût rongée quelque temps par un douloureux cancer. Elle endura ce mal avec une patience inaltérable, et ne montra pas moins de douceur dans le support des offenses qui pouvaient lui être faites.

Sœur Thérèse fut favorisée de visions et d'autres prévenances de la divine miséricorde. Dans ces occurrences, elle se conduisait toujours d'après l'avis d'un directeur prudent, auquel, sur l'injonction même de Notre-Seigneur, elle ne cachait rien. Comme tous les saints honorés de faveurs de cette nature, l'humble vierge, loin de rechercher ces dons gratuits, faisait tout pour les éviter; mais les visions se présentaient comme un éclair, d'une façon inattendue. Pendant un temps, notre Père saint Dominique lui apparaissait tous les jours et lui expliquait les plus hauts mystères de la foi. Sa dévotion à la Passion du Sauveur la portait à en méditer chaque jour quelque circonstance, et quand, le dimanche, elle considérait le mystère de la Résurrection, l'Agneau vainqueur daignait parfois se montrer à elle dans la gloire de son triomphe. Sœur Thérèse de Saint-Joseph mourut saintement, laissant à ses compagnes la conviction que son âme allait entrer sans retard au séjour des Bienheureux. — (Sousa, *Hist. de S. Doming.* P. II, L. IV.)

1649 — Au monastère de Toulouse, Sœur FRANÇOISE DE SAINTE-AGNÈS. Ses parents, à l'insu desquels elle était entrée dans la communauté, l'en firent sortir et séquestrer par arrêt du Parlement. Mais la constance de la vaillante jeune fille triompha de leur opposition : Sœur Françoise eut la joie de revenir à l'asile béni qui l'avait abritée déjà. Son ardeur infatigable dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses lui ouvrit les portes du Ciel, le 10 novembre 1649. Quatorze ans après, son corps fut retrouvé sans corruption. — (*Mém. de Toulouse*).





XI NOVEMBRE

Le V. P. GILLES GONZALEZ

fondateur de la mission dominicaine du Chili ()*

(1581)



LE Chili, état important de l'Amérique méridionale, tenta constamment l'ambition des conquérants. La beauté de son climat, la fertilité de son sol, la richesse de ses mines avaient déjà séduit les incas, longtemps avant l'arrivée des Espagnols.

Ces derniers s'en emparèrent sous la conduite de Pierre de Valdivia, homme résolu, comparable pour l'intrépidité à Cortez et à Pizarre, mais supérieur à ces généraux par sa modération et son humanité.

Tandis que ce grand capitaine s'efforçait de soumettre le pays à la Couronne d'Espagne, Philippe II, alors régnant, songeait, de son côté, aux moyens d'assurer à ses nouveaux sujets les bienfaits de la religion chrétienne. Dans une lettre datée de Valladolid, le 4 septembre 1561, ce prince exprimait ainsi sa volonté.

« Nous, le Roi catholique, prions et chargeons le P. Dominique de Saint-Thomas, Vicaire Général de la Province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, d'envoyer trois religieux de son Ordre et de son choix dans le royaume du Chili, récemment conquis par notre capitaine Pierre de Valdivia, afin qu'ils y fondent des couvents et s'occupent de la conversion des infidèles. »

Dominique de Saint-Thomas s'empressa de répondre au désir de Sa

(*) Melendez — Victor Eyzaguirre : *Histoire du Chili*; — P. Rose : *Les Dominicains en Amérique*.

Majesté et désigna aussitôt les PP. Gilles Gonzalez, Louis de Chavet et un troisième, pour implanter au Chili une mission dominicaine.

Un Chapitre provincial tenu à Lima ratifia la mesure prise par le P. Dominique et donna de plus au P. Gilles Gonzalez le titre de Vicaire de nation, avec pleine autorité pour ériger des couvents et recevoir au saint habit ceux qu'il en jugerait dignes.

II. — Gilles Gonzalez, originaire de Séville, était entré de bonne heure chez les Frères-Prêcheurs. Il fit de brillantes études, et, peu après son ordination sacerdotale, s'embarqua pour le Pérou.

Ses premiers essais apostoliques, signalés par d'éclatants succès, lui acquirent à Lima la réputation d'un saint religieux et d'un zélé prédicateur. Nature franche et ouverte, caractère loyal, il avait, en outre, le don de démasquer sans peine la fourberie. On n'arrivait pas aisément à le tromper.

Un jour, dans une visite à l'Archevêque de Lima, Jérôme de Loayra, religieux de notre Ordre, il s'aperçut que le prélat était plongé dans une noire tristesse. « Qu'avez-vous, Monseigneur, demanda-t-il respectueusement. — Je suis désolé, répondit l'Archevêque, de ne pouvoir trouver, à Lima, un prêtre capable d'exorciser une pauvre jeune fille dont le démon a pris possession. — Ayez la bonté, reprit le Père, de faire conduire demain cette possédée dans notre église : nous essaierons de la guérir. »

Le jour suivant, l'énergumène fut amenée à l'église conventuelle et se mit aussitôt à proférer d'horribles imprécations. Surtout, elle interpella le P. Gilles Gonzalez de la façon la plus effrontée. L'homme de Dieu, sans s'émouvoir, l'examina attentivement. Il ne tarda pas à découvrir la cause de la possession diabolique et, par suite, les moyens d'y remédier. S'armant d'une forte discipline, il la présenta aux regards de la possédée. Celle-ci fit un geste d'effroi et, à l'instant même, le démon la quitta.

L'un des premiers soucis du saint religieux, dès qu'il eut reçu le mandat de se rendre à Santiago, capitale du Chili, fut de chercher dans cette ville un emplacement convenable pour y asseoir un couvent. La divine Providence lui vint merveilleusement en aide. Un riche propriétaire, nommé Jean d'Esquibel, lui donna un terrain considérable, les fonds nécessaires pour la construction projetée, et, à ces offrandes généreuses, ajouta celle de sa propre personne. Il prit l'humble habit de convers, qu'il honora jusqu'à sa mort par la pratique

soutenue des devoirs de sa profession. Dans le grand cloître de la *Recoleta*, à Santiago, se voit le portrait de cet homme de bien, avec l'inscription suivante au-dessous : « Jean d'Esquibel, un des premiers capitaines de la conquête, et, plus tard, un miroir de sainteté. Sous l'impulsion d'une grâce victorieuse, il reconnut promptement la futilité des grandeurs humaines, dit un éternel adieu à toutes les espérances de la terre et consacra au Seigneur le reste de sa vie dans la solitude du cloître. Il donna au P. Gilles Gonzalez le terrain sur lequel furent construits l'église et le grand couvent des Frères-Prêcheurs, ainsi que les autres dépendances dont l'Ordre prit possession, en s'installant à Santiago. Sa profonde humilité le porta à embrasser la condition modeste de Frère convers, de préférence à la noble carrière du sacerdoce. Sa mort, précieuse devant Dieu, fut aussi sainte que l'avait été sa vie. »

Ainsi fut fondé par le P. Gilles Gonzalez le couvent dominicain de Santiago, à l'endroit où il se voit encore aujourd'hui. L'Ordre de Saint-Dominique eut ainsi, le premier, l'honneur d'établir une communauté religieuse sur le territoire chilien.

III. — Peu de temps après son arrivée, le V. Père se trouva en face de grandes difficultés. Il avait reçu le titre officiel de Protecteur des Indiens, et sa conscience, plus encore que sa charge, l'invitait à lutter contre la barbarie et la cupidité de ses compatriotes. En présence d'exécrables abus, son cœur fut révolté. Fort de son titre, il se crut obligé d'opposer une digue au débordement dont il était témoin. Nul d'ailleurs n'était mieux doué ni mieux disposé pour une mission aussi délicate. Orateur éloquent, plein de cette charité intrépide qui, selon saint Paul, permet à l'apôtre de tout braver dans l'intérêt du bien, il tonna sans relâche, dans les églises, et partout où l'occasion se présentait, contre les injustices des conquérants ; il les menaça de la colère de Dieu et des foudres ecclésiastiques, s'ils ne revenaient à résipiscence. « De quel droit, s'écriait-il, de quel droit dépouillez-vous les indigènes de leurs biens, les chassez-vous de leurs demeures, leur enlevez-vous leurs femmes et leurs enfants, et les réduisez-vous en esclavage ? Un jour, Dieu saura vous demander compte de votre conduite infâme ; et alors malheur, malheur à vous, conquérants, car la justice de Dieu est terrible ! »

Cette ardente parole mit toute la ville en émoi. Les honnêtes citoyens approuvèrent un si fier langage ; l'on vit même de courageux

soldats venir se jeter aux pieds du ministre de paix, et jurer que jamais ils ne porteraient les armes dans une lutte injuste. Mais tous ceux à qui profitait ce brigandage déguisé s'élevèrent avec fureur contre l'homme de Dieu. Ils l'accusèrent d'avoir prêché aux soldats l'insubordination et la révolte, et le citèrent devant l'Officialité diocésaine, comme coupable d'avoir avancé une hérésie, en affirmant que les fils des Espagnols seraient damnés pour les péchés de leurs pères. Allégation aussi ridicule que fausse. Gilles Gonzalez était trop bon théologien pour enseigner l'erreur et trop honnête homme pour prêcher la rébellion.

Le V. Père avait contre lui plusieurs membres du clergé séculier. Ceux-ci, jaloux de l'influence que lui valaient sa loyauté, son zèle, ses talents, et voulant à tout prix ruiner l'ascendant qu'il exerçait sur les esprits, ne rougirent pas de le taxer d'ignorance, de fanatisme, d'insubordination envers les supérieurs ecclésiastiques : autant d'assertions mensongères dont un historien moderne n'a pas craint de se faire l'écho (1).

Excité par de telles dénonciations, l'administrateur du diocèse, Christophe Molina, car il n'y avait pas d'évêque nommé pour Santiago, interdit le P. Gilles et le fit mettre en prison. En même temps, à la date du 24 août 1564, il écrivit au Roi d'Espagne, pour expliquer sa conduite. « L'an passé, disait-il, un Frère-Prêcheur, Gilles Gonzalez, de résidence à Santiago, a osé dire en ma présence et en celle de plusieurs personnes de marque, que Dieu réprouvait les fils pour les fautes des pères ; qu'il avait enlevé la lumière de la grâce aux fils des gentils, à cause des péchés de leurs ancêtres, que les enfants des Espagnols seraient, eux aussi, condamnés à l'enfer pour les crimes de leurs parents. Il a dit encore du haut de la chaire que le Roi était un tyran, que le Pape, et Jésus-Christ lui-même, n'avaient aucun pouvoir sur cette région. Le peuple a été tellement scandalisé d'un pareil langage, qu'à raison de mon autorité et de mon titre de Vicaire du diocèse, j'ai cru devoir faire incarcérer le coupable. »

Ce coup inattendu mit le trouble dans la ville entière de Santiago. Gilles Gonzalez y comptait d'assez nombreux amis. L'un d'eux, le P. Christoval de Ravaneda, Franciscain, se présenta devant l'officier de la justice et dénonça l'administrateur diocésain, pour avoir procédé d'une façon irrégulière contre un religieux exempt par le droit canon

(1) Crescente Errazuriz : *Histoire des origines de l'Eglise du Chili*.

de la juridiction de l'Ordinaire ; il demandait enfin que cet administrateur fût puni lui-même pour abus de pouvoir.

L'officier de justice savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur la valeur des griefs articulés contre le P. Gonzalez. Jugeant donc le prêtre Molina coupable d'avoir agi arbitrairement, outrepassé son droit et nui gravement à un tiers, il le fit prendre à son tour et conduire en prison, après avoir élargi le vénérable religieux.

Le Vicaire épiscopal, outré de fureur, lança l'interdit sur toute la ville. Cette mesure excita une vive effervescence dans le pays et aurait pu avoir les plus graves conséquences, sans l'arrivée de l'évêque titulaire, Bartolomeo Rodrigo Marmolojo. Le prélat, en prenant possession de son siège, eut la grâce d'apaiser les esprits et de ramener la paix.

IV. — Lavé de toutes les calomnies dont on avait cherché à le noircir, et plus fort que jamais, après les épreuves par lesquelles Dieu s'était plu à retremper son âme, le P. Gilles Gonzalez reprit le cours de ses travaux apostoliques.

Malgré les difficultés du temps, car la guerre désolait la contrée, il établit plusieurs maisons de son Ordre à La Conception, Villarica, Osorno, Valdivia. Ces nouvelles fondations devinrent si prospères que, dès 1581, elles furent érigées en couvents formels, dans un Chapitre tenu à Lima, sous la présidence du Visiteur général, le P. Dominique de La Parra.

Notre saint religieux, bien qu'accablé d'infirmités, ne cessa jamais de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Lorsqu'il tomba sur la brèche, comme un vaillant soldat, ce fut moins sous le coup des années que sous le poids des labeurs de l'apostolat. Par sa mort, arrivée l'an 1581, l'Ordre de Saint-Dominique perdit non seulement un missionnaire infatigable, mais encore un sage et zélé supérieur. Gilles Gonzalez avait gouverné, pendant près de trente ans, comme Vicaire de nation, la nouvelle Province du Chili, dont il était le fondateur.

Le principal compagnon de ses travaux et son ami intime, le P. Louis de Chavet, lui survécut à peine. *L'Année Dominicaine* a rappelé sa mémoire au 30 juin. (1) Ajoutons quelques lignes à ce qu'on lit en cet endroit.

Médiocrement versé dans les lettres humaines, dit Melendez, ce Père

(1) Tome VI. p. 640.

suppléait à cette lacune par la pratique éminente des vertus de son état. Il eut la gloire d'implanter la foi dans plusieurs provinces du Chili, de combattre les vices des indigènes, et d'opposer une digue aux débordements des conquérants espagnols. Il mourut saintement au couvent de Santiago, vers l'an 1584.

A cette période de fondation appartiennent deux martyrs, les PP. Dominique Buirox et Diégo Pezoa. Le premier, après avoir prêché l'Evangile aux Promacanes, farouches indigènes, arrosa de son sang le territoire de Duno, sur les rives du Mataquito, l'an 1555. Le second, apôtre de Valdivia, mourut au milieu d'atroces supplices entre les mains des infidèles de ce pays, auxquels il reprochait leurs vices abominables. (1).



*La B. Sœur MARINE, Japonaise,
Tertiaire de Saint-Dominique et martyre (*)*

(1634)

DANS les années 1632 et 1633, la persécution suscitée au Japon contre les adorateurs du vrai Dieu avait eu pour effet d'enlever, par la fuite ou par le martyre, la plupart des ministres de l'Evangile. Pour suppléer à l'absence des prêtres, les chrétiens restés fidèles s'assemblaient secrètement dans les maisons privées. Là ils s'appliquaient à de pieuses lectures et à diverses autres pratiques spirituelles, comme pour se disposer et s'animer mutuellement au martyre, dont ils étaient chaque jour menacés.

Au nombre de ces chrétiens courageux se trouvait la pieuse vierge Marine, native d'Omura, capitale du royaume de ce nom. Nous ignorons quels étaient ses parents, quand elle reçut le baptême et

(1) Victor Eyzaguirre, ch. III

(*) La Vie de la servante de Dieu a été écrite en détail par le P. Jourdain de Saint-Etienne, martyrisé au Japon. Malheureusement, tous ses papiers furent brûlés lors de son arrestation. Au lieu d'un récit complet, nous devons nous contenter de quelques renseignements fournis par l'historien de la Province des Philippines.

Advarte, I, c. 52.

comment elle fut instruite de la religion chrétienne. On nous dit seulement que sa vie était un exemplaire de vertus, et principalement un exercice continuels de charité à l'égard des missionnaires, qu'elle recevait dans sa maison, soulageait dans leur détresse et consolait dans leurs afflictions.

Parmi ces hôtes de passage, elle eut le bonheur de compter le B. Louis Bertrand-Exarch, dont nous avons donné la biographie dans notre *Année Dominicaine* (1).

Le vénérable confesseur de Jésus-Christ devint le Père spirituel de Marine. Sous sa direction elle fit de si grands progrès dans les voies de la perfection, que le B. Louis en était surpris lui-même. Pour s'avancer encore et s'affermir de plus en plus dans la piété, elle lui demanda la grâce d'entrer dans le Tiers-Ordre, ce que le Père lui accorda volontiers, à raison de sa grande ferveur. A la promesse de garder la Règle et les Constitutions de la *Pénitence de Saint-Dominique*, Marine ajouta les vœux de chasteté et d'obéissance. Elle vivait dans sa maison comme une autre Catherine de Sienne et se disposait par ses pratiques pieuses à la grâce du martyr, s'il plaisait à Dieu de la lui accorder.

Cette palme glorieuse lui était, en effet, destinée.

On connaissait à Omura la profession franche et ouverte que Marine faisait de la foi chrétienne ; il était également notoire qu'elle recevait chez elle les prédicateurs de la religion nouvelle. Les juges païens ne tardèrent pas à l'apprendre et la traduisirent à leur tribunal.

Ils lui demandèrent s'il était vrai qu'elle fût chrétienne et qu'elle logeât dans sa maison des religieux étrangers. Marine répondit hardiment qu'il en était ainsi, et ajouta qu'elle remerciait Dieu chaque jour d'avoir régénéré son âme par les eaux du baptême et de l'avoir rendue fille de saint Dominique par la profession de son Tiers-Ordre. Etonnés d'une telle franchise, les juges voulurent avoir de plus amples détails. La généreuse vierge répondit humblement : « L'état religieux que j'ai embrassé, outre les obligations communes à tous les chrétiens, m'engage à obéir à mes supérieurs et à garder la continence, me sacrifiant ainsi moi-même à Dieu, et lui offrant mon âme et mon corps par les vœux d'obéissance et de chasteté. »

Au mot de chasteté, ces suppôts de l'enfer conçurent l'idée de

(1) T. VIII, p. 803.

donner la vierge chrétienne en spectacle à la vile populace ; ils condamnèrent Marine à être promenée, tête et pieds nus, les mains liées derrière le dos, non seulement à travers les rues de la capitale mais encore dans tout le royaume d'Omura. Cette peine, appliquée aux femmes, était considérée comme infamante. On se rappelait que lors de la dernière persécution, plusieurs chrétiennes, après avoir enduré héroïquement des tourments cruels, avaient succombé sous le poids d'une telle ignominie.

Notre vierge était loin de se montrer insensible au déshonneur qui lui reviendrait devant sa nation ; mais il s'agissait de se soumettre ou d'apostasier. Soutenue de la force d'en haut, et s'élevant au-dessus des préjugés humains, elle méprisa la honte et la confusion, à l'exemple de Celui qui, par amour pour les hommes accepta la Croix, nous dit saint Paul, foulant aux pieds joies et humiliations (1).

En revanche, par son intrépidité, notre héroïne non seulement affermit dans la foi les fidèles du Japon, principalement les vierges chrétiennes, mais encore mérita le titre de femme forte par excellence. On ne la désignait plus autrement dans tout le royaume. Au témoignage du P. Jourdain de Saint-Etienne, Marine était réputée la plus courageuse et la plus sainte femme du Japon : les Portugais, qui se trouvaient dans la région pour leur commerce, se plurent diverses fois à lui rendre le même hommage.

III. — Ce tourment fut suivi de plusieurs autres, moins ignominieux, il est vrai, mais presque aussi cruels. Que ne dut pas souffrir, en effet, une jeune fille délicate, d'être conduite pieds nus par des chemins raboteux ? d'avoir à endurer le froid, la faim, la soif, la fatigue de la marche ? d'entendre ses bourreaux lui prodiguer le reproche, l'injure, l'insulte, en sorte que son esprit et son corps eussent part également au sacrifice ? Elle pouvait donc se glorifier devant Dieu, comme l'apôtre saint Paul, de s'être trouvée « dans les voyages, dans les périls de la part des gentils et de ceux de sa nation, périls au milieu des villes comme à travers les déserts ; d'avoir souffert toute sorte de travaux et de fatigues : les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid, la nudité. » (2)

(1) Hebr. XII, 2.

(2) II. Cor. XI, 26-27.

Cependant il plut au Seigneur de montrer par un miracle combien il agréait des souffrances endurées pour son amour.

Au cours des marches forcées auxquelles on la soumit, la B^{re} Marine se sentit une fois pressée d'une telle soif, qu'elle pria instamment ses conducteurs de lui donner à boire. Il fallut que le besoin parût bien urgent pour que ces hommes sans entrailles se laissassent toucher. Mais on se trouvait dans un pays aride et désert, absolument privé de fontaine ou de rivière. La soif la tourmentant de plus en plus, la servante de Dieu, après avoir intérieurement invoqué son époux, et lui avoir répété le *Sitio* que lui-même prononça sur la croix, s'adressa une seconde fois à ses bourreaux et les pria avec autant d'insistance que d'humilité d'aller à tel endroit, où était une source. Ils y allèrent, et trouvèrent une eau excellente, qui servit à étancher leur soif, non moins que celle de leur captive. Ce miracle ouvrit les yeux à ces hommes barbares. Dès lors, ils cessèrent à l'égard de Marine tout mauvais traitement, ils l'entourèrent même d'estime et de respect.

De retour à la ville d'Omura, après en avoir parcouru tout le territoire, notre martyre fut ramenée au prétoire des magistrats. Honteux de leur défaite, et comprenant que cette jeune fille venait par sa constance de s'assurer une gloire impérissable devant sa nation, ces juges iniques la condamnèrent à être brûlée à petit feu. Marine fut conduite sur le lieu du supplice, avec plusieurs autres confesseurs de Jésus-Christ. Là, elle consumma joyeusement son holocauste : éprouvée comme l'or dans la fournaise, elle fut reçue par le Seigneur en victime d'agréable odeur.

Ce martyre arriva le 11 novembre 1634. Les infidèles jetèrent à la mer les cendres de la Bienheureuse, de peur que les chrétiens ne les recueillissent pour les honorer. Toutefois ceux-ci eurent la consolation de se partager ses vêtements et tout ce qui lui avait appartenu, et conservèrent ces objets comme de précieuses reliques.



LE MÊME JOUR

1641 — A Lille, le V. Père ALEXANDRE DE LE CAMBRE, originaire de Carvin-Espinoi, petite ville située entre Arras et Lille. Il fit profession au couvent de Lille, le 13 juillet 1616, et y mourut le 11 novembre 1641, après vingt-cinq années de vie religieuse. Très dévot à Jésus et à Marie, le V. Père publia un ouvrage ayant pour titre *L'Amoureux de la Très Sainte Vierge*, et laissa en manuscrit deux autres opuscules intitulés, l'un *Beauté du saint Nom de Jésus* ; l'autre *Beauté de la Vierge Marie*.— (Gilbert de La Haye ; Echard, *Script. O. P.* II, 524.)

1680 — A Naples, au couvent de Sainte-Marie de la Santé, le V. Père GABRIEL MARLETTA.

Il naquit à Arienzo, petite bourgade appelée aussi Sainte-Marie *ad vicum*, et située au diocèse de Sainte-Agathe des Goths, dans la Terre de Labour. Ses parents appartenaient à la classe du peuple.

Malgré une connaissance insuffisante et presque nulle du latin, Gabriel fut reçu dans l'Ordre, à raison de ses qualités morales exceptionnelles. Il prit l'habit de novice de chœur, au couvent de la Santé, mais pour la maison d'Arienzo, comme il fut stipulé dans son acte de vêtue, 8 février 1636. Sous la formation virile du P. Calixte Marthenise, il marcha rapidement vers les sommets de la perfection. Adonné de tout cœur aux exercices spirituels, il en retira des fruits abondants pour sa conduite privée.

Son ardeur à cultiver les sciences ecclésiastiques triompha des obstacles provenant des lacunes de ses premières études ; grâce à un labeur opiniâtre, il parvint à se maintenir au niveau de ses condisciples les mieux doués, bientôt même à les devancer tous. Lui qui, au début, saisissait à grand'peine le sens du latin le plus élémentaire, se jouait maintenant à travers les difficultés des questions les plus abstraites. Ravis d'un résultat si peu attendu, les Pères de Sainte-Marie de la Santé firent instance auprès du Siège apostolique pour obtenir l'affiliation du jeune religieux à leur couvent : ce qui eut lieu le 16 décembre 1650. Cette démarche leur fut avantageuse à un autre point de vue, car le P. Marletta sut témoigner son affectueuse reconnaissance à ceux qui l'avaient accueilli parmi eux avec tant d'empressement. De divers dons qui lui furent offerts et du revenu de ses ouvrages, il dota l'église conventuelle d'un superbe escalier reliant la nef au chœur supérieur. En outre, il appliqua une somme de trois mille ducats à la construction du maître-autel, en marbres variés, avec des sculptures artistiques.

Les grades que Gabriel Marletta avait obtenus jusqu'alors appelaient comme couronnement l'honneur de la Maîtrise en théologie. Cet honneur lui fut décerné aux applaudissements universels. Merveilleusement doué pour les controverses spéculatives, le V. Père n'était pas moins versé dans les questions morales et mystiques. De là ses succès comme prédicateur, spécialement devant les auditoires de religieuses et ceux des chapitres conventuels. Son tact exquis lui gagnait les volontés et les cœurs. Par son zèle, tempéré de prudence, il sut promouvoir l'établissement et le maintien de la discipline régulière qu'il tenait en très haute estime. Il remplit diverses charges dans son Ordre, fut maître des novices, Prieur du couvent du Saint-Esprit à Naples, supérieur du monastère de Sainte-Catherine de Sienne et des saints Pierre et Sébastien, recteur du collège de *Monte d'Iddio*, vicaire enfin de sa Congrégation. Malgré les soucis inhérents à ses emplois, le docte religieux trouva moyen de s'occuper de travaux théologiques. Il a publié, en sept tomes in-octavo, des commentaires et controverses sur la première partie de la *Somme de saint Thomas* et laissé en manuscrits deux autres traités sur la *Prima Secundæ* et la *Secunda Secundæ*.

Le surcroît de labeurs usa les forces du V. Père et abrégé sa vie. Atteint de la pierre, il supporta les plus cruelles souffrances avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, et s'éteignit doucement, au couvent de la Santé, le 11 novembre 1680, laissant parmi ses Frères la mémoire d'un savant modeste et d'un religieux accompli. — (Echard, II, 676. — Milante : *de Viris illust. Congr. Sanitatis*. L. III, 208.)

1591 — Au monastère de Notre-Dame des Anges, à Barcelone, mourut la V. Mère BENOITE SALINAS, religieuse fort pénitente. Aux austérités, déjà considérables, de l'Ordre de Saint-Dominique, elle en ajoutait de plus grandes encore. Elle portait le cilice et la haire, se flagellait jusqu'au sang, s'imposait des privations de tout genre. Tant de rigueur dans la manière de vivre était loin cependant de l'enfler d'orgueil ou même de la rassurer sur son salut. Souvent elle demandait à ses Sœurs : « Pensez-vous que le bon Dieu me pardonne mes péchés ? » Elle s'éteignit dans le baiser du Seigneur, le 11 novembre 1591. — (Diago, p. 285.)

1620 — A Vienne, au monastère du Paradis, la V. Mère CATHERINE SAMSEDONI, très dévote au B. Ambroise, son parent, dont l'intercession lui obtint les grâces suivantes. Après avoir souffert, quatre années durant, une grave incommodité au bras droit, elle éprouva, l'an 1592, une recrudescence du mal avec des douleurs intolérables. Elle se souvint alors qu'elle possédait des reliques du B. Ambroise de Sienne, que lui avait données Jules Samsedoni, évêque de Grosseto, en Toscane. Elle les appliqua sur le bras malade, qui presque aussitôt fut guéri. L'an 1603, une protection non moins éclatante la ramena des portes du tombeau. Croyant toucher à son dernier

jour, elle plaça sur sa poitrine une relique du B. Ambroise, en sollicitant avec instances l'intercession du serviteur de Dieu. A l'instant même, les douleurs se dissipèrent, l'oppression cessa, et le lendemain, fête de la Conception de la Vierge, elle put se confesser et aller communier au chœur, ainsi qu'elle l'avait demandé au B. Ambroise. Les religieuses qui l'avaient soignée, et qui avaient constaté en elle tous les symptômes d'une mort imminente, ne revenaient pas de leur surprise. La V. Mère, ainsi favorisée du Ciel, employa le reste de ses jours à servir plus que jamais dans la sainteté et la justice l'auteur de tout don, et mourut pieusement, vers l'an 1620. — (*Extrait de la vie du B. Ambroise de Sienne*, Boll. t. III Mart.)

1646 — A Brisighella, petite localité de la Romagne, la V. Sœur MARIA-BENEDETTA BENEDETTI. La noble famille des Bicchi Benedetti, originaire de Florence, quitta dans la suite la capitale de la Toscane pour aller se fixer à Faënza. Dans l'une et l'autre ville, elle ne cessa pas de se signaler par le nombre des grands personnages issus de son sang. Les diverses branches de l'aristocratie, le barreau, l'armée, l'ordre ecclésiastique en reçurent une illustration particulière. Le cloître y connut son nom, porté sans doute avec un moindre éclat mondain, mais, chose meilleure, entouré de l'auréole de la sainteté. Parmi les célébrités auxquelles la maison Benedetti dut son rang d'honneur, Sœur Maria-Benedetta mérite une mention à part. Ame privilégiée, elle embauma du plus suave parfum l'asile qui abrita sa trop courte existence.

La servante de Dieu naquit l'an du salut 1615. Son frère, connu sous le nom de Coraglio, épousa la sœur du cardinal Augustin Galamini, précédemment Général des Frères-Prêcheurs.

Elevée suivant la condition de son rang, au milieu des délices du siècle, la pieuse enfant sembla posséder, dès l'aurore de sa vie, un apanage d'humilité, de modestie, de douceur qui captivait d'une façon pour ainsi dire irrésistible. Elle ne ressentait nul attrait pour les conversations et passe-temps frivoles, et fuyait d'instinct le luxe et les pompes du monde. On le vit bien, le jour des noces de son frère. Des fêtes splendides avaient été organisées pour la circonstance; loin de s'y prêter, comme il semblait naturel à son âge, la jeune fille se tint constamment à l'écart, préférant aux joies bruyantes le silence et la retraite.

Ayant grandi, laissée libre d'orienter sa carrière, elle ne dissimula aucunement ses goûts pour la vie claustrale. Ses vertueux parents, prenant à cœur de seconder ses désirs, la firent entrer au monastère de Sainte-Catherine de Faënza. Vers le même temps, le comte Paolo Spada, fondait à Brisighella, sous le vocable de Sainte-Françoise romaine, une maison de Sœurs dominicaines, dont ses deux filles, Maria-Cherubina et Paola-Francesca, religieuses à Sainte-Catherine, devaient asseoir les bases. Frappées de l'air de

gravité, de candeur et de piété de la jeune Benedetti, les deux fondatrices obtinrent, au moment du départ, de l'emmener avec elles à Brisighella. La prise de possession du nouveau cloître eut lieu le 25 juillet 1632 : deux mois après, notre postulante recevait, dans les transports d'une joie ineffable, les blanches livrées de Saint-Dominique, avec les noms de Maria-Benedetta, portés après elle par plusieurs de ses parentes, devenues ses émules en sainteté, notamment aux monastères de Sainte-Lucie et Sainte-Humilité à Faënza.

Comment exprimer l'ardeur de la pieuse novice à se pénétrer de l'esprit de la Règle et à en suivre les prescriptions ? Elle jetait dans l'admiration les vénérables Mères, ses supérieures. Soumise à toutes leurs volontés, sincèrement humble, charitable pour ses compagnes, s'estimant indigne de baiser même la trace de leurs pas, elle pouvait servir d'exemple à la communauté tout entière. D'une sobriété rare, se contentant de la nourriture indispensable, elle portait vraiment dans son corps la mortification de Jésus-Christ. Mais, dans l'exercice des privations, des disciplines, des veilles, n'outrepassa-t-elle pas la mesure ? Deux ans seulement après sa vêtue religieuse, Sœur Benedetta tomba malade et resta chancelante les douze années qu'elle vécut encore. L'épreuve servit à dévoiler les trésors de son héroïque patience. Sous l'accablement de la souffrance, bien loin de s'abandonner au regret et à la plainte, elle montrait un visage toujours gai, reflet d'une âme dégagée des choses de la terre et désireuse uniquement des biens éternels. Plus elle approchait du terme, plus ses maux augmentaient. Toutefois son courage ne défaillait pas. Malgré sa faiblesse, Sœur Benedetta se rendait encore aux exercices choraux, parfois en se traînant, jusqu'à s'aider même de ses mains. Devait-elle communier, nulle recrudescence de douleurs n'était capable de la retenir. Jamais non plus elle n'omit la récitation de l'Office divin, et la pratique de ses dévotions privées. Fréquemment elle psalmodiait l'Office des morts en compagnie de la Mère Paolo-Francesca, dont les goûts ressemblaient aux siens.

La dernière année en ce monde de Sœur Benedetta se passa tout entière à l'infirmerie, dans une union étroite avec Dieu et de pieux colloques avec son infirmière, Sœur Marie-Thérèse Ravagli, sur les grâces qu'elle recevait journellement de la libéralité du bon Maître et sur son unique désir d'aller à lui.

Cet heureux moment arriva enfin. Dans la première semaine de novembre 1646, l'état de la malade empira soudainement : on lui administra les sacrements de l'Eglise, et le jour de la fête de saint Martin, les yeux fixés au ciel, Sœur Maria-Benedetta Benedetti remit sa belle âme entre les mains de son Créateur. Elle comptait trente et un ans d'âge, quatorze de vie religieuse, et douze d'une pénible infirmité. On la déposa dans le caveau où se trouvaient déjà les deux Mères fondatrices qui l'avaient amenée de Faënza.

— (Magnani: *Vite de Santi... di Faënza*, p. 348.)

1701 — A Lisbonne, au monastère du Saint-Sacrement, la V. Sœur MARIE DE LA PURIFICATION, originaire de Feïra, en Portugal. Un jour, dans un accès de fureur, son père la frappa d'un coup qui lui fit une cruelle blessure. L'enfant avait neuf ans. Ne soupçonnant pas qu'on pût soigner son mal par l'emploi de remèdes naturels, elle recourut à la Sainte Vierge. Une voix intérieure lui répondit : « Je te guérirai. » L'effet suivit la promesse. Séparée de sa mère par ordre de ses oncles, qui remplissaient près de l'enfant les fonctions de tuteurs, elle s'abrita sous le manteau de la Reine des cieux. Une voix lui dit encore : « Marie, comporte-toi à mon égard comme un enfant dévoué à l'égard de sa mère, je ferai pour toi ce que doit faire une mère pour son enfant. » De telles faveurs enflammaient de la plus tendre dévotion l'âme de notre petite Marie.

Devenue grande, elle s'opposa fortement à toute idée de mariage. De guerre lasse, on la laissa tranquille ; son père même consentit à la conduire à Aveiro, lui abandonnant le choix entre les deux monastères de la ville. Mais la Très Sainte Vierge fit entendre à sa protégée que le Seigneur ne la voulait point là. Marie se rendit alors à Lisbonne, et rencontra à l'hôtel où elle logeait, le Procureur de nos Sœurs du Saint-Sacrement. Sans idée préconçue, ce Père lui demande si elle a l'intention de se faire religieuse. Sur sa réponse affirmative, il fut convenu qu'elle se présenterait le lendemain au monastère des Dominicaines, en qualité de Sœur Converse, ce qu'elle fit.

Mais, en la voyant si chétive et de si petite taille, les Mères, craignant qu'elle ne pût remplir les travaux laborieux de son état, hésitèrent à la recevoir. Tandis qu'elles délibéraient, Marie se glissa dans la clôture et déclara fièrement qu'elle ne sortirait pas. C'était dans ce monastère, en effet, que le Seigneur la voulait. Dès lors, l'heureuse jeune fille commença une vie plus angélique qu'humaine. Résolue de porter sa croix jusqu'au bout, si dur que pût être le travail, elle arrivait à fournir sa tâche, en dépit de sa faiblesse et de ses infirmités. Entre autres lumières surnaturelles dont elle fut favorisée, elle connut, sous le symbole d'un jardin d'abord en friche, puis tout semé de belles fleurs, ce qui lui restait à faire pour jouir de la récompense éternelle. Elle obtint cette récompense, le 11 novembre 1701, en la fête de saint Martin. — (Manuel de Lima : *Agiol. domin.*)





XII NOVEMBRE

*Le B. CARINO,
meurtrier de saint Pierre martyr,
pénitent, convers des Frères-Prêcheurs (*)*

(1293)

LN l'année 1232, le Pape Grégoire IX nommait Pierre de Vérone inquisiteur pour toute la Lombardie. Fils d'obéissance, il était accouru à Milan avec l'ardeur, l'intrépidité et la foi qui avaient produit des fruits merveilleux de conversion dans les principales villes d'Italie. Il poursuivait les hérétiques dans leurs derniers retranchements : la puissance de sa parole leur imposait silence, la sainteté de sa vie subjuguait le peuple, et les éclatants miracles que Dieu opérait fréquemment par son intercession, entraînaient les esprits encore indécis. On lui adjoignit Fr. Raynier Sacconi de Plaisance, qui avait autrefois occupé un poste élevé dans la secte. Converti par saint Pierre, il était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, et connaissant mieux que tout autre la perfidie des hérétiques, il les poursuivait avec une âpreté et une inflexibilité qui contrastaient souvent avec le caractère naturellement doux de son

(*) Marchesi G. *Compendium historic. celeb., civit. Forol.* Forol. 1722. — Bzovius, *Annal. eccles.* XII, ad an. 1299. — Bonoli Paolo, *Storie della città di Forli*, Forli 1661, L. I. ad an. 1252, etc.

chef. La sainteté et la vibrante éloquence de l'un, la rigueur et la ténacité de l'autre, exaspéraient les hérétiques et ils conçurent le dessein insensé de se défaire par un crime de ces deux adversaires redoutables.

Une lettre d'Innocent IV, adressée peu de temps après la mort de saint Pierre à tous les Prieurs et Provinciaux des Frères-Prêcheurs, nous fait connaître l'origine de la conjuration. Le Milanais Jacques della Cluza, ayant été convaincu d'hérésie, refusa d'obéir aux ordres de l'Eglise et put se dérober aux châtimens que les lois décrétaient contre les sectaires. Exaspéré, il devint l'âme et l'instigateur du complot et promit une somme considérable, car il jouissait d'une grande fortune.

Pierre était Prieur du couvent de Côme depuis quelques mois. De là, il se rendait fréquemment à Milan, à Bergame, à Lodi, et dans les autres cités de la Lombardie, où l'appelaient ses fonctions d'Inquisiteur. Vers la fin du Carême 1252, il s'était retiré à Côme, au milieu de ses Frères, pour y célébrer dans le recueillement les solennités pascales. Raynier évangélisait alors Pavie. L'assassinat paraissait impossible pendant les jours qui précèdent la fête de Pâques, les fidèles étant alors plus assidus aux choses religieuses. On était pourtant résolu d'en finir à tout prix.

Quelques jours avant la Résurrection, précisément à la date qui rappelle la trahison de Judas et le marché infâme conclu par les ennemis du Christ, Etienne Gonfalonieri, habitant d'Agliate, vint à Giusano. C'était un homme plein d'audace, disposé à mener à terme toute entreprise criminelle, pourvu qu'elle fût bien payée. Il tenait à sa disposition plusieurs brigands de la contrée, enrôlés déjà sous sa conduite.

Manfred d'Olrone raconte lui-même dans son procès cette fameuse entrevue. « Je le rencontrai le soir, au coucher du soleil. Il me conduisit à l'écart dans un jardin et me parla en ces termes : « Les *croyants* de Milan — les sectaires se nommaient ainsi entre eux ; trois siècles plus tard, ils se diront *réformés*, — les croyants de Milan ont décidé d'ôter la vie au Fr. Pierre de Vérone, notre ennemi acharné. Ils n'ont aucun autre moyen de pourvoir à leur sécurité. Que vous en semble ! — En agissant ainsi, répond Manfred, ils feront acte de prudence. — Eh bien, ajoute Etienne, allons ensemble à Milan, nous nous concerterons pour conduire à bonne fin cette affaire. »

Arrivés à Milan, ils allèrent s'aboucher avec Guidotto Sachella qui,

enthousiasmé, déclara tenir vingt-cinq livres milanaïses à la disposition de celui qui mettrait le projet à exécution.

Jacques della Cluza fut ravi et raconta comment il avait tout préparé pour la mort du Fr. Raynier à Pavie. Il disposait déjà pour cela d'une somme de 30 livres.

Ces malfaiteurs n'avaient pourtant entre eux aucune confiance. Ils décidèrent de déposer les sommes promises entre les mains d'un certain Fazzio de Giussano, reconnu assez honnête pour retenir l'argent et ne pas trahir un secret.

Etienne et Manfred reviennent à Giussano : Jacques les suit, compte en leur présence l'argent promis, le met dans un sac scellé de son sceau et le laisse en dépôt à Fazzio, lui recommandant de le donner à Manfred, seulement après la mort de Fr. Pierre. Puis il rend à Pavie disposer toute chose pour le meurtre du Fr. Raynier, qu'il n'eut pas le temps de consommer.

Manfred et Etienne ne voulurent pas jouer un rôle actif dans ce drame. Il leur fallait un homme sans conscience, âme vénale, capable de tout, n'hésitant pas en face d'un crime dont il pourrait tirer profit.

Ils n'eurent pas de peine à trouver leur homme. C'était un certain Pierre, habitant dans les environs de Balsamo, plus connu sous le sobriquet de *Carino* (diminutif de *Caro*), qui lui est resté dans l'histoire. Cet homme, employé aux travaux des champs, était grossier et sans lettres : si on remarque en lui cette finasserie commune aux gens de campagne, on n'y voit rien qui l'élève au-dessus des assassins vulgaires. Telle était la brute que le sang de notre cher martyr allait transformer, que la grâce allait élever à la vie contemplative. Le Sauveur n'a-t-il pas dit dans l'Evangile : « Je vous l'affirme, Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham (1). »

Manfred, qui connaissait bien Carino, vint le trouver, fit briller à ses yeux la somme de vingt-cinq livres, considérable alors pour un homme de peine, et lui proposa d'assassiner Fr. Pierre, objet de leur haine commune. Pour vaincre les objections que soulevait la crainte des tribunaux, il lui promit la protection des plus puissants seigneurs de Milan, affiliés secrètement à la secte. « C'est bien, répondit Carino, mais je n'ose ni ne puis seul faire le coup. Donnez-moi un compa-
gnon. » Il proposa lui-même un nommé Albertino Porro, dit

(1) Matth. III, 9.

vulgairement Migniffo, qui habitait le bourg de Lenta. Cet homme était bien apte à seconder Carino dans son crime.

Pourtant Manfred hésita, car Albertino était un brigand très connu à Milan, avec lequel il avait eu lui-même des démêlés; et il redoutait de sa part quelque vengeance. — « Ne craignez rien, repartit Carino; je ne dirai jamais à Albertino ni à personne que vous êtes au courant de l'affaire. — Soit : agissez à votre guise », reprit Manfred.

Les choses ainsi entendues, on laissa s'écouler la fête de Pâques. Dès le lendemain, Manfred et Etienne partirent secrètement pour Côme. Ils se tinrent cachés pendant trois jours chez un adepte, nommé Pasino Greco. Carino vint les rejoindre, laissant Albertino dans une maison bien située, au milieu d'un bois, par lequel le Fr. Pierre devait passer. Ces bois, cette solitude, dit Tristano, étaient favorables à des brigands.

En restant à Côme, Etienne et Manfred surveillaient les démarches de Carino, et du même coup, ils se préparaient un alibi, s'ils eussent été impliqués dans une accusation d'assassinat.

Carino ne perdait pas de temps. Employant les dehors de la piété, il venait fréquemment au couvent des Frères et s'informait avec habileté des projets du Prieur. Il apprit ainsi que ce dernier avait décidé son départ pour le samedi suivant. En effet, Fr. Pierre avait fixé à un hérétique contumace de Milan un délai de quinze jours, qui expirait avec l'octave de Pâques. Il voulait être fidèle au rendez-vous.

II. — Le samedi, de grand matin, le saint Prieur se disposa à se mettre en route. Le chemin était long : de persistants accès de fièvre quarte, joints aux fatigues de la sainte quarantaine, l'avaient épuisé. Aussi lui conseillait-on dans son entourage de ne point entreprendre ce voyage. En outre, depuis plusieurs jours, lui-même déclarait ouvertement que les hérétiques avaient décidé sa mort, car Dieu lui révélait les détails de cet abominable complot. Mais tout fut inutile. « Au moins, lui disait-on, n'allez pas à Milan dans une seule journée. » La distance, en effet, est de quarante-huit kilomètres, et les Frères ne voyageaient qu'à pied. — « Si nous ne pouvons arriver ce soir à Milan jusqu'au couvent des Frères, leur dit-il, éclairé d'en haut, nous passerons la nuit à Saint-Simplicien. »

Il avait reçu la bénédiction des *itinérants*, et se disposait à partir, quand Dieu lui inspira la pensée de célébrer la messe de l'octave de

la Résurrection (1). Il s'agenouilla aux pieds de l'un de ses compagnons de route et lui fit sa confession, plus minutieuse que d'habitude. Il monta à l'autel avec une grande ferveur et se mit en route accompagné de trois Frères.

Carino se tenait aux aguets. Dès que le saint Inquisiteur fut parti, voulant le dépasser rapidement, il alla trouver Manfred et lui demanda son cheval. Manfred ne voulut pas se compromettre en prêtant sa monture : il le refusa. Cette attitude aurait dû tempérer l'ardeur de Carino ; mais il semblait possédé de l'esprit du mal, et la perspective d'un gain infâme exerçait sur lui une irrésistible séduction.

Il partit, et, hâtant le pas, il put rejoindre d'assez bonne heure Albertino qui l'attendait.

Le Saint marchait péniblement et pourtant l'ardeur de son âme n'était pas amoindrie. Écoutons le Fr. Rodrigue d'Atencia nous faire le récit de cette solennelle journée. Pendant le voyage, Pierre entretint ses compagnons des supplices endurés par les martyrs avec tant de fermeté. Après avoir ainsi longuement parlé, il se mit à chanter, contrairement à ses habitudes. Il entonna le *Victimæ paschali laudes*. Fr. Dominique, le futur compagnon de son martyr, unit sa voix à la sienne. Fr. Conrad, de son côté, voulut chanter à la quinte. « Je vous en prie, lui dit Pierre avec douceur, laissez-moi chanter seul avec Fr. Dominique : votre voix n'est pas à l'unisson. » Et les deux victimes, destinées à un même sacrifice, célébrèrent ensemble le triomphe pascal du divin Ressuscité.

Vers l'heure du repas, les voyageurs arrivèrent à Meda (2). Ils étaient à peu près à moitié chemin et ils entraient sur le territoire du diocèse de Milan. Ils demandèrent leur nourriture à la charité ; mais, pour n'être pas à charge à leurs hôtes, ils se séparèrent : deux se rendirent dans une maison amie, et Pierre, accompagné de Fr. Dominique, frappa à la porte d'un monastère voisin, où ils trouvèrent un repas tout préparé.

Ils mangèrent en toute hâte ; on les eût dit pressés de cueillir la palme du martyre ; et ils firent avertir leurs deux compagnons qu'ils prenaient les devants.

Ils arrivèrent bientôt, à une distance de deux milles, dans les bois

(1) A cette époque, les prêtres n'avaient pas encore l'habitude de dire la messe tous les jours.

(2) Meda, à 24 kilomètres de Milan, aujourd'hui station de chemin de fer.

de Faronà ou Farga, non loin du bourg de Barlasina, là où se trouve de nos jours la commune de Seveso (1).

Les deux assassins les attendaient, cachés dans d'épais taillis. Mais tout à coup Albertino, voyant venir les Frères, est saisi d'horreur ou de crainte à la pensée du crime qu'il va commettre : il abandonne Carino et s'enfuit vers Meda. Il rencontre bientôt les deux Frères, qui suivaient à distance ; en quelques mots il les met au courant du danger qui menace le Fr. Pierre, et ces derniers accourent prêter secours, s'il en est temps encore.

La conscience de Carino était inaccessible à tout scrupule, son cœur fermé à toute pitié. Dès que le saint Inquisiteur se trouve à sa portée, il se précipite et lui fend le crâne d'un coup de ce lourd instrument, appelé serpe (*falcastro*), dont il se servait sans doute dans la forêt.

Le Saint, raconte Fr. Dominique, ne fit entendre aucune plainte, aucun murmure : à l'exemple de son Maître, il n'essaya pas de résistance. Il pardonna avec bonté à son bourreau, et, levant les yeux au

(1) Le lieu précis où saint Pierre fut assassiné se trouve à San-Pietro, sur la commune de Seveso : il s'y est formé une agglomération ouvrière, occupée à travailler le bois ou à tisser la soie. Milan est à 22 kilomètres et Barlesina tout près. Dès les mois d'octobre 1252, les Humiliés fondèrent là un hôpital auquel était annexé un oratoire dédié au saint martyr. En 1373, l'église et l'hôpital furent donnés aux Frères Prêcheurs. Saint Charles Borromée vint de Milan pour honorer saint Pierre, et, par respect, il entra pieds nus dans ce sanctuaire qui, depuis lors, devint de plus en plus célèbre. Vers le milieu du XVII^e siècle, une noble famille milanaise, favorisée de la fortune, consacra une somme considérable à la construction d'un couvent et d'une magnifique église. La Révolution française supprima le couvent, mais les édifices ne furent pas démolis. L'église continua à être desservie par quelques Dominicains, que la mort emporta les uns après les autres, et le couvent est devenu un splendide séminaire diocésain, peuplé de 300 clercs, sous la direction des Oblats de Saint-Ambroise. Cet établissement porte le nom de « Séminaire de Saint-Pierre-Martyr. » Le centre en est toujours son magnifique sanctuaire, dont l'autel principal s'élève à l'endroit même où saint Pierre rendit le dernier soupir. Une ouverture permet de toucher du doigt l'emplacement consacré par le sang du Martyr.

Dans une chapelle, située à droite, on conserve une sorte de couteau ou serpe dont Carino se serait servi pour assassiner saint Pierre. Cet instrument mesure 30 centimètres de longueur. Il est enfermé dans un reliquaire d'argent, qui a été scellé et authentiqué le 26 avril 1852. On y lit cette inscription : *Gladius quo in capite percussus ad necem S. Petrus a Verona Ord. Præd. Martyrii palmam, fidei symbolum recitando, consequutus est.*

Le 1^{er} dimanche de mai, jour consacré à la fête solennelle de saint Pierre, pour la commodité des populations environnantes, la relique est exposée à la vénération des fidèles, qui viennent la baiser respectueusement ; durant l'année, on la conserve dans la sacristie.

ciel, il pria pour lui. Nous verrons bientôt l'efficacité de cette prière. D'une voix claire et sonore, il dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et rassemblant toutes ses forces, il commença la récitation du *Credo*. En entendant cette profession de la foi catholique, l'assassin Carino saisit un long couteau qu'il tenait par devers lui et le plongea dans la poitrine du saint Martyr, qui rendit son âme à Dieu (1).

Fr. Dominique avait voulu prêter aide à son cher Prieur, et, à grands cris, il appelait au secours. Carino, véritable fauve, se jeta sur lui et le laissa mortellement atteint de plusieurs blessures.

En ce moment, un cultivateur travaillait à quelque distance. Son attention fut attirée par le bruit et par les cris de Fr. Dominique. Il lève les yeux et voit le meurtrier accomplissant son crime : il accourt plein d'indignation, et, comme il était doué d'une force peu commune, il s'empare de Carino, le lie étroitement et le réduit à l'impuissance.

Les deux Frères, avertis par Albertino, arrivaient de leur côté. Il était trop tard : le saint Martyr venait d'expirer.

La nouvelle de cet assassinat se répandit dans les environs avec la rapidité de l'éclair, et on accourut de toutes parts. On transporta le B. Dominique à Meda. Mais les soins, qui lui furent prodigués, ne purent lui conserver la vie : il expira six jours après des suites de ses blessures. Dieu voulut sans doute nous conserver par lui le récit authentique des derniers instants de saint Pierre Martyr.

Le B. Dominique a toujours été considéré comme un véritable Martyr. Ce fut, au reste, le sentiment d'Innocent IV clairement énoncé dans la Bulle de canonisation de saint Pierre et dans plusieurs autres documents pontificaux.

Son nom est inscrit dans plusieurs martyrologes ; son Ordre vénère sa glorieuse mémoire, en l'appelant le B. Dominique Martyr. Ne fut-il pas, en effet, associé à la palme cueillie par saint Pierre ?

On l'ensevelit dans l'église de Saint-Marc, près de la porte d'Algino. Quelques jours après, l'Archevêque de Milan vint avec son clergé

(1) Quelques auteurs affirment que le Saint fut frappé dans l'épaule ; d'autres écrivent que la blessure fut faite dans le flanc ; quelques autres parlent de la poitrine. En 1736, à l'occasion d'une solennelle translation, on visita le saint corps, conservé toujours sans corruption. L'épaule et le flanc étaient intacts : mais la poitrine, largement déchirée, démontrait d'une façon évidente que là avait été frappé le Martyr.

recueillir ses précieuses dépouilles pour leur donner une honorable sépulture à côté du glorieux saint Pierre. Ce fut moins une cérémonie funèbre qu'une glorification (1).

Le corps sanglant du saint Inquisiteur avait été déposé sur un brancard rapidement improvisé. Les fidèles le prirent sur leurs épaules. Ce n'était plus une victime, c'était déjà un triomphateur. Cette marche était celle d'un vainqueur : le vaincu était Carino, qui suivait enchaîné, couvert de honte, accablé de malédictions.

Partout, sur la route, le cortège allait grossissant ; aussi, la nouvelle parvint rapidement à Milan. Ce fut comme un coup de foudre. Pierre était vénéré à l'égal d'un saint, et les fidèles aimaient en lui le défenseur de la foi à laquelle ils étaient étroitement attachés. Le premier moment de stupeur passé, la ville entière se porta instinctivement à la rencontre des saintes dépouilles.

Le podestat de Milan était alors Pierre Avvocato, récemment élevé à cette dignité, homme politique, dont la conduite louche est demeurée mal définie. Il voulut d'abord fermer les portes de la ville, afin, disait-il, de prévenir tout désordre. Mais était-il possible de contenir un peuple ardent, dont le cœur débordait tout à la fois d'indignation et de piété, de tristesse et d'enthousiasme ! Le podestat laissa faire ce qu'il ne put empêcher.

L'archevêque de Milan, Fr. Léon de Perego, de l'Ordre des Mineurs, aimait tendrement la sainte victime. Entouré de son clergé, accompagné de la noblesse, il se mit à la tête de cette foule frémissante, qui s'avancait dans la campagne à la rencontre du cortège.

Quand on aperçut le corps du martyr, ce fut une explosion de larmes et de clameurs. Tous voulaient le contempler, le toucher, le vénérer.

Mais la nuit avançait à grands pas et il était impossible de se mouvoir au milieu de cette foule. On dut renoncer à entrer dans la ville qu'il fallait traverser pour atteindre le couvent des Frères-Prêcheurs ; on s'arrêta à l'église de Saint-Simplicien, dans laquelle furent

(1) Nous devons ici redresser les erreurs de plusieurs peintres. Ils représentent le B. Dominique s'enfuyant au moment de l'assassinat de saint Pierre. Cette fuite et le jeu des vêtements qui l'accompagne, sont évidemment d'un grand effet. Mais la vérité est que le saint Religieux fut frappé précisément parce qu'il ne fuyait pas, et qu'il voulait prêter secours à son saint Prieur. Les artistes nous représentent aussi Carino sous les traits d'un homme beaucoup trop âgé. Il était jeune au moment où il commit son crime.

déposés les restes du Saint. Ainsi s'accomplissaient les prophétiques paroles que l'homme de Dieu avait prononcées le matin en se mettant en route : « Si nous ne pouvons arriver ce soir au couvent des Frères, nous passerons la nuit à Saint-Simplicien. »

Le lendemain, dimanche de Quasimodo, dès l'aube, la ville tout entière était sur pied. Il s'agissait de transporter au couvent de Saint-Eustorge la dépouille de saint Pierre. On racontait avec émotion des guérisons miraculeuses obtenues pendant la nuit. L'enthousiasme était à son comble. On organisa une procession immense, véritable marche triomphale, présidée par l'archevêque, ayant à ses côtés le clergé séculier et régulier, le podestat et toutes les autorités. On fit une halte au centre de la cité, sur la place du munice; l'archevêque prononça l'éloge du saint Inquisiteur et raconta dans ses détails le crime qui venait d'être commis. Après quoi on se mit en marche vers Saint-Eustorge.

Les Milanais, pour lesquels saint Pierre n'était pas un tyran, mais au contraire le défenseur de la vraie liberté de conscience, ne se contentèrent pas de ces honneurs. Ils envoyèrent un délégué au Pape, qui résidait alors à Pérouse, et demandèrent à la fois la canonisation des deux saintes victimes et le châtiment exemplaire des criminels.

III — Mais, au milieu de cette émotion, qu'était devenu Carino? Dès son arrivée à Milan, on l'avait incarcéré et soumis à une question rigoureuse. Nous ignorons le détail de ses dépositions. Nous savons pourtant qu'il avoua tout avec sincérité et fit le récit détaillé du complot dont Pierre de Vérone avait été victime. D'après la bulle de canonisation, Carino raconta que le martyr, au moment d'expirer, commença la récitation du *Credo*. Cet aveu ne serait-il pas déjà l'indice que le cœur du meurtrier commençait à s'adoucir sous l'action de la grâce divine?

Mais le podestat, qui instruisait la cause, remit d'un jour à l'autre la continuation du procès. Dix jours s'étaient ainsi écoulés. Tout à coup le bruit se répand que Carino a pris la fuite. On dit tout haut que le podestat a des accointances avec la secte. On dit aussi qu'il n'est pas désintéressé, que les croyants l'ont acheté et qu'il a favorisé et préparé la fuite du criminel. Bientôt on n'en peut plus douter, Carino a quitté Milan.

Nous savons déjà que, pour vaincre ses dernières hésitations, les conjurés lui avaient promis de hautes protections en cette ville.

La foule s'indigne, elle gronde, elle se révolte. Elle se porte vers la demeure du podestat, qui s'enfuit précipitamment.

L'archevêque, tenant à la main sa croix pastorale, accourt pour contenir, s'il est nécessaire, cette multitude en fureur. La maison du podestat est envahie, on met à mort l'un de ses affidés, et tout est livré au pillage. « Il nous faut Carino ou la tête du podestat ! » crie-t-on de toutes parts, et l'on se porte au palais de la municipalité, où s'était réfugié le magistrat avec sa famille. Le pillage recommence. Enfin l'archevêque, par sa prudence, son éloquence et son autorité, put mettre à l'abri les personnes menacées. Mais le podestat dut, sans délai, résigner ses fonctions, et ses complices suivirent son exemple. Saint Pierre devait exercer la vengeance à l'exemple de son divin Maître, en ramenant à Dieu ceux qui avaient versé son sang. Il avait affirmé pendant sa vie que sa mort serait plus redoutable à l'hérésie que sa prédication, et Ripamonti fait observer qu'en réalité le glaive qui transperça le saint martyr, frappa mortellement le manichéisme à Milan. La Lombardie était menacée. Quelque temps après, l'hérésie n'y comptait plus d'adeptes : elle s'était cantonnée dans les montagnes de l'Ouest.

Cependant on réclamait justice.

Innocent IV écrivit dans ce sens aux villes principales de la Lombardie. Le Bullaire des Frères-Prêcheurs nous a conservé plusieurs lettres pontificales à cet égard. Fr. Raynier est chargé de poursuivre les coupables. Puis on lui désigne spécialement Jacques della Cluza. Enfin, une lettre d'Alexandre IV ordonne des poursuites nouvelles contre Etienne d'Agliate, qui avait jusqu'à ce jour échappé à tout châtimement efficace.

Mais combien fut douce la redoutable justice de l'inquisition, même sous la direction de l'inflexible Raynier ? — Albertino s'était enfui au moment du crime et n'osait se montrer ! Et pourtant il ne voulait rien perdre du honteux salaire qui lui avait été promis. Il chargea son père de réclamer à Fazzio la somme dont il était dépositaire. Ce dernier s'en était dessaisi en faveur de Manfred, aussitôt après la mort de Pierre. Mais Manfred, soit par avarice, soit pour ne laisser aucun indice de complicité, nia effrontément l'avoir reçue : ce fut toute la récompense d'Albertino. Il comparut devant le tribunal, mais il ne semble pas avoir été inquiété dans la suite. Un de ses proches parents, ayant abjuré l'hérésie, entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Selon toute probabilité, Albertino suivit cet exemple. Il est

bien probable que l'éclatante conversion de Carino ne fut pas étrangère à cette détermination.

Manfred, lui aussi, fut cité en justice, et Fazzio le suivit quelques jours après. Par eux on connut les détails du complot. Leur cause n'a laissé aucune trace dans l'histoire. On croit qu'ils abjurèrent l'hérésie et moururent en fervents catholiques.

Etienne Gonfalonieri seul résista à la grâce de Dieu. Condamné à la prison, il parvint à s'évader. Saisi et frappé de nouveau, il demanda à se réconcilier avec l'Eglise : mais il n'était pas sincère. Quarante-trois ans après le crime, il vivait encore. On présume qu'il mourut en prison.

Sans doute, le lecteur se demande avec étonnement pourquoi le meurtrier du saint Inquisiteur ne fut pas déféré à la justice humaine. Pierre avait adressé pour lui sa dernière et plus fervente prière : pour sauver cette âme, il avait offert son sang. Pierre de Balsamo devait être la plus noble conquête de Pierre le Martyr !

Nous avons dit que les autorités de Milan, unies par des liens secrets aux hérétiques de la contrée, avaient favorisé l'évasion de Carino. Mais la Lombardie n'offrait à ce dernier aucun refuge assuré. Bien plus, Pierre de Vérone était populaire dans l'Emilie et la Toscane, où sa parole avait eu un grand retentissement, et où par conséquent son assassinat provoquait une émotion profonde. Là encore, Carino n'aurait trouvé aucune sécurité.

Il se dirigeait vers Rome, nous disent les historiens, et, laissant de côté le chemin direct, il gagnait cette ville par la Romagne et les Marches.

Mais comment lui, coupable, sous le coup des sentences canoniques et des poursuites ordonnées par le Pape, comment pouvait-il penser à la cité papale !

Déjà nous avons exprimé notre sentiment. La grâce divine nous semble avoir touché le cœur du criminel, immédiatement après son forfait. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, Carino insista sur les circonstances si touchantes qui avaient accompagné la mort du saint martyr ; c'est peut-être le premier mouvement d'une âme qui n'est plus tout-à-fait insensible. Ce n'est pas encore la conversion : mais c'est le doigt de Dieu qui frappe à la porte du cœur.

Ainsi nous pensons que Carino se dirigeait instinctivement vers Rome, pour y chercher la lumière, la paix et le pardon. Il arriva à Forlì, ville située à quelques kilomètres de Ravenne, sur la route de

Bologne à Ancône. A cette date, en 1252, les Frères-Prêcheurs y possédaient un couvent, fondé depuis quelques mois seulement. La régularité devait y être en grand honneur, car, en 1269, un saint Religieux, Jacques, de la famille patricienne de Salomonio, quitta son monastère de Venise pour venir s'y fixer et y vivre avec plus de recueillement, de solitude et de ferveur. Dans l'espace d'un siècle et demi, ce couvent fut sanctifié par la présence de trois Saints, honorés d'un culte public.

Arrivé à Forlì, Carino tomba gravement malade. L'heure de l'épreuve fut, comme toujours, celle de la miséricorde.

Quelle situation était la sienne ! Il n'avait pas touché la prime accordée à son forfait ; nous avons vu que Manfred n'avait pas voulu la partager avec Albertino. Il était là, étranger, sans ressources, et en outre poursuivi par la justice des hommes, à la merci d'une indiscretion, d'un incident fortuit. Il fut recueilli par un hôpital destiné aux pauvres, aux voyageurs et aux malades. A tous ces titres il y avait droit.

Mais la grâce agissait de plus en plus sur son cœur. Ce n'est plus le tigre féroce, altéré de sang : c'est déjà la brebis errante, cherchant à rentrer dans le bercail du Bon Pasteur. Se voyant aux portes du tombeau, il crie vers le Seigneur, il implore miséricorde, il demande un prêtre.

Le couvent de Saint-Dominique se trouvait précisément dans le voisinage, et c'est le Prieur, le frère de Pierre Martyr, qui fut conduit par la Providence pour recevoir l'aveu du meurtrier et lui donner, au nom du Christ, le pardon que Pierre avait sollicité en sa faveur avant de rendre le dernier soupir. Carino avoue son crime : il ne cache rien de sa vie, passée dans l'hérésie et dans tous les désordres : il pleure amèrement.

Dès cet instant, nous n'avons plus l'homme grossier, cruel, avare, capable de toutes les infamies. Carino est subitement transformé : il devient le pauvre, le doux, l'humble du Christ, détaché de tout, n'ayant que la prière sur les lèvres, des larmes de contrition dans les yeux, et dans le cœur un amour disposé à tous les sacrifices. Carino est le grand miracle de saint Pierre Martyr.

Le Prieur ne pouvait douter de cette conversion : aussi proposa-t-il à son pénitent d'entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs pour expier les crimes de sa vie. Carino, disent les Chroniques, avait privé

l'Ordre de l'un de ses fils ; il était juste qu'il réparât autant que possible le tort dont il était responsable.

Au reste, le nombre des convertis sincères qui revêtaient l'habit de Saint-Dominique était considérable. Plusieurs ont laissé un nom célèbre par l'éclat de leurs vertus ou de leur doctrine et par leur zèle infatigable. Le néophyte convaincu aimait à entrer dans cet Ordre généreux et militant, qui ne pactisait jamais avec l'erreur, la poursuivait partout et donnait ainsi la preuve de sa vitalité. La faiblesse est un signe de vieillesse et de décrépitude.

Carino était au comble de ses désirs. Il fit le vœu d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique et de le servir en qualité de Frère convers, si la santé lui était rendue. La miséricorde divine avait atteint son but. Le malade fut promptement rétabli : il prit l'habit religieux et fit profession. Dès lors la justice n'avait plus d'action à exercer contre lui, et son nom ne figure pas dans les procès qui se déroulèrent encore pendant de longues années.

Vers cette époque, il fut témoin de la glorification de sa victime. En effet, saint Pierre fut canonisé solennellement le 25 mai 1253, moins de quatorze mois après sa mort. Carino connut cette bulle d'Innocent IV, débordante du lyrisme le plus élevé, qui racontait en détail le crime dont le saint Inquisiteur avait été victime, et exprimait aussi l'horreur dont l'Eglise avait été saisie. Ces sentiments étaient maintenant ceux de Carino lui-même.

Sa pénitence dura quarante ans et ne finit qu'avec sa vie.

Recueillons soigneusement quelques traits biographiques, laissés çà et là par les historiens. Ils sont peu nombreux. La vie d'un Frère convers n'est pas mouvementée : celle d'un Saint est tout intérieure. Elle est en Dieu, connue de Dieu seul : les hommes ne la pénètrent point. Nous la contemplerons dans l'éternité : nous ne pouvons l'écrire sur la terre.

IV. — La mortification faisait les délices du pécheur converti : non content d'observer à cet égard les prescriptions de sa règle, il affligeait sa chair de toute manière, à tout instant, en quelque lieu que ce fût. Il était pour tous un modèle d'obéissance et d'humilité, et il n'oubliait pas le travail que lui imposait sa condition. On conserve encore à Forlì, avec le respect dû à une sainte relique, une serpe, instrument de travail du B. Carino.

La tradition nous dit qu'il s'en était servi pour fendre le crâne du

saint Martyr. Il l'avait emportée et c'était son gagne-pain après sa fuite : il l'aurait ensuite conservée pieusement après sa conversion. En tout cas, il est certain que cette relique fut à l'usage de Carino pendant son séjour à Forlì. Si cet outil rappelle la mort de saint Pierre, il est aussi le souvenir du travail assidu et pénible du saint Frère convers.

Ce qui caractérise notre Bienheureux ce sont les larmes intarissables qu'il répandait : c'est aussi son attrait irrésistible pour la prière. On le voyait surtout devant la sainte Eucharistie passer des heures et souvent des nuits entières. Il avait choisi, en face du tabernacle, une place isolée, où il demeurerait agenouillé, muet, immobile dans une contemplation sublime. Là, son oraison était si fréquente et si prolongée, que ses genoux laissèrent dans la pierre des traces profondes.

Lorsqu'on dut plus tard refaire le pavé de l'église, on recueillit cette dalle, qui fut vénérée et baisée avec respect par les fidèles, jusqu'au jour où l'impiété profana le sanctuaire de Saint-Dominique.

Il était notoire que si le B. Frère voulait dans son oraison s'humilier davantage, en considérant toute l'horreur de son crime, Dieu s'emparait doucement des facultés de son âme et le faisait entrer dans une extase profonde, qui le rendait insensible aux choses de la terre.

En 1269, le B. Jacques Salomonio fut, sur sa demande, assigné au couvent de Forlì, qu'il habita jusqu'à sa mort, survenue en 1314. C'était un homme de prière et un incomparable directeur de conscience, pressant les âmes et les conduisant à une haute perfection. Toutes les nuits, après le chant de l'Office, il se mettait à la disposition des Frères, qui recouraient à son ministère ; il les entendait en confession, les aidait de ses conseils. On comprend les progrès que dut faire Carino, sous un tel maître. Dieu, qui dispose tout pour ses élus, avait certainement envoyé à son serviteur fidèle cet incomparable directeur.

Jacques Salomonio avait une dévotion toute particulière aux saints martyrs, et il mettait au premier rang celui qui venait d'illustrer son Ordre. Saint Pierre fut le lien qui dut unir ces deux âmes privilégiées.

Carino, Marcolin, Jacques Salomonio, nos trois Bienheureux forliviens, forment un groupe très caractéristique dans le catalogue de nos Saints. Ils semblent appartenir à une même école, avoir reçu

une formation identique. Ce sont par excellence des âmes humbles, simples et contemplatives.

Nous avons en quelques lignes raconté la vie de Pierre de Balsamo, autrement dit Carino. Elle s'échelonne de 1253 à 1293, qui fut l'année de sa mort. Il avait passé quarante ans dans une austère pénitence et dans la pratique exacte des vertus religieuses.

Quel fut le jour de son heureux trépas? Nous l'ignorons. Certains auteurs l'ont fixé au 7 avril, d'autres au 3 août; plusieurs enfin au 12 novembre.

Rien n'est plus touchant que les derniers instants du vénérable vieillard.

Dieu le traitait en ami et lui avait donné certainement l'assurance du pardon. Et pourtant ce saint pénitent ne cessait de pleurer les infidélités, les désordres et en particulier le grand crime de sa jeunesse.

Voyant donc les religieux réunis autour de sa pauvre couche, au moment où il allait entrer en agonie, il rassembla ses forces et fit, une fois encore, l'aveu de ses fautes avec la plus grande humilité. Il déclara que, par son crime, il s'était rendu passible de la peine capitale, et supplia, en versant des larmes, qu'on jetât son cadavre dans le lieu infâme réservé aux suppliciés. On se crut obligé en quelque sorte d'acquiescer à ce désir, et le bon serviteur expira doucement, fortifié sans doute et introduit dans la joie du Maître par celui dont il était la conquête.

Conformément à son humble demande, le corps de Carino fut déposé sans honneur dans le terrain maudit; mais ce ne fut que pour un temps. La population de Forli avait en grande estime ce saint religieux. On le voyait quand il allait à la quête; il édifiait ceux qui pouvaient l'approcher, et, malgré son humilité, il n'avait pu cacher les faveurs surnaturelles dont Dieu le gratifiait. On parlait même de bienfaits miraculeux obtenus par son intercession.

L'esprit de Dieu conduit parfois les foules quand elles obéissent à de nobles et de saintes directions. C'est lui qui inspira les Forliviens en la circonstance. Ils venaient en grand nombre prier sur cette tombe, dans ce champ de la malédiction, devenu tout à coup celui des saintes espérances, car on y recevait de Dieu, par les mérites de son serviteur, d'indéniables faveurs. Il fallait bien entendre la volonté du ciel qui se manifestait clairement. Le peuple demanda qu'une sépulture honorable fût donnée au B. Carino parmi ses Frères.

Le terrain dans lequel il avait reposé quelque temps parut à tous désormais sanctifié. On l'offrit aux Frères-Prêcheurs et un autre champ fut destiné aux suppliciés. L'acte authentique de cette donation était conservé à Forlì, alors que les guerres et les révolutions n'avaient pas encore porté la ruine et la désolation dans cette belle contrée : des auteurs dignes de foi l'attestent.

Le Prieur, entouré de ses religieux, vint recueillir les restes du Bienheureux et les plaça avec respect dans la sacristie du couvent. Mais bientôt, pour répondre aux désirs des fidèles, il fallut leur consacrer une chapelle distincte dans l'église elle-même, et ils reposèrent sous un autel, où le Saint Sacrifice pouvait être célébré. Le culte rendu au B. Carino avait ainsi pris naissance spontanément. L'humble pénitent était béatifié par la voix des fidèles et les représentants de l'Eglise ratifiaient ce jugement.

V. — On était alors au commencement du xiv^e siècle. Quelques années après, les fidèles, qui venaient s'agenouiller avec tant de confiance devant l'autel de leur Bienheureux, eurent dans la même église un nouvel objet de vénération. En 1314, Jacques Salomonio, dont nous avons parlé, mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après soixante-six années de vie religieuse, passée en majeure partie à Forlì. Ses obsèques furent un triomphe. La foule le canonisa le jour même de sa sépulture et la contrée tout entière unit sa voix à celle de la cité. Jacques fut proclamé officiellement par le clergé, la noblesse et le peuple, le Protecteur de Forlì.

Venise ne pouvait oublier son illustre concitoyen : elle envoya un riche mausolée de marbre pour recevoir ses reliques. Il semble que le culte naissant du pauvre Convers devait disparaître sous les honneurs rendus au noble patricien de Venise. Il n'en fut rien. Les fidèles s'agenouillaient aux pieds de ce dernier dont la vie avait été sans souillure : mais ils n'oubliaient pas l'humble pénitent.

Un autre saint personnage devait recevoir plus tard les prières et les honneurs des Forliviens. C'était Marcolin Amanni, qui vint au monde peu de temps après la mort du B. Jacques. Lui aussi mourut dans une extrême vieillesse, en 1397. Le peuple vénérât en sa personne un compatriote, et cette qualité était alors en haute estime dans chaque cité libre d'Italie. Mais l'humble Marcolin ne devait pas amoindrir la gloire du modeste Carino. Il avait certainement prié au pied de son autel. Il avait sans doute conversé avec lui, alors qu'en de

longues et quotidiennes extases il s'entretenait familièrement avec les saints. Il ne voulut pas en être séparé après la mort. Les restes de Marcolin et de Carino seront unis jusqu'à nos jours dans une même sépulture, dans une même chapelle. Ils partagent encore le même autel; on les unit dans un même culte, on semble leur adresser une même prière. Nous savons comment les Frères du couvent de Forli ne purent laisser dans la sépulture commune les restes du B. Marcolin. Les fidèles vinrent eux-mêmes les exhumer, et on les ensevelit dans la chapelle dédiée depuis près d'un siècle au B. Carino. Au milieu du xv^e siècle, un noble citoyen de Forli, Nicolas d'Astis, évêque de Recanati, très dévot au B. Marcolin, résolut de lui élever un tombeau digne de la piété des peuples. Là, furent déposées les reliques du B. Marcolin, sur cet autel, qui contenait déjà les précieux restes du B. Carino.

Ainsi, le culte des deux saints religieux était parfaitement établi antérieurement au centenaire d'Urbain VIII, c'est-à-dire avant l'année 1534.

En 1658, les Frères-Prêcheurs de Forli, voulant donner à la chapelle de leurs Bienheureux une splendeur nouvelle, s'assemblèrent capitulairement, et à l'unanimité concédèrent à la famille des Fiorini un droit de patronage, « pour la gloire de Dieu et de ses Bienheureux, eu égard à la piété de la ville et de toute la contrée envers les corps saints ». La susdite famille s'engageait à construire une nouvelle chapelle avec la splendeur que comportait le goût de cette époque.

De leur côté, les religieux promettaient de maintenir le corps du B. Marcolin dans son magnifique mausolée, et de laisser également les reliques du B. Carino sous l'autel « où on espère les trouver ainsi qu'elles y ont été déposées depuis de longues années ». Le Patron aura droit de faire célébrer la messe sur cet autel par un prêtre séculier ou régulier, selon son désir.

Antoine Fiorini se mit immédiatement en mesure de construire la chapelle dédiée aux Bienheureux. Il demanda préalablement à l'évêque de Forli l'autorisation de transporter en lieu convenable les reliques pendant la durée des travaux. On en fit à cette occasion la reconnaissance authentique. Les assistants et témoins tenaient à la main des torches allumées en signe de respect. Le notaire décrivit dans ses actes le mausolée dont nous avons parlé. Il constata que sur la

partie antérieure de l'autel se trouvaient peints trois personnages, vêtus de l'habit des Frères-Prêcheurs.

Au milieu, sous l'image, on lisait ces paroles :

Hic requiescit corpus Beati Carini conversi Comensis :

« Ici repose le corps du B. Carino, convers, de Côme. »

Du côté de l'évangile, sous l'autre image :

Beatus Marcolinus de Forolivio :

« Le B. Marcolin de Forli. »

Et du côté de l'épître :

Beatus Jacobus a Venetiis :

« Le B. Jacques de Venise. »

Le B. Carino occupait la place d'honneur au milieu de l'autel, parce que ses reliques y reposaient.

Les restes du B. Marcolin furent extraits les premiers. Un suave parfum s'en exhala : ils furent transportés solennellement dans la sacristie.

Dans une sorte de petite fenêtre, construite au milieu de l'autel, on trouva la tête et les ossements entiers ou brisés du saint Frère Convers, et à côté un parchemin qu'il fut impossible de lire à cause de sa vétusté. Ce précieux trésor était là depuis les premières années du xiv^e siècle ; aucune main n'avait touché ces vénérables dépouilles. Recueillis avec respect, la tête et les ossements furent renfermés dans un coffret de bois, scellé du sceau épiscopal, et transportés avec honneur à côté des reliques du B. Marcolin.

La construction de la chapelle dura près de cinq ans : les travaux étant achevés, on s'empressa de remettre les saintes reliques au lieu qui leur était destiné. Cette translation eut lieu le 22 janvier 1664. Les reliques du B. Marcolin furent déposées comme autrefois au-dessus de l'autel, dans le mausolée de marbre : celles du B. Carino furent enfermées sous l'autel lui-même. Tout près, dans la muraille on grava cette inscription :

Corpus servi Dei cari Carini a Balsamo

Dominicani Conversi

Inventus in altari Beato Marcolino dicato

Requiescit requiescetque in ævum.

Anno salutis 1664.

« Le corps de l'ami de Dieu, Carino de Balsamo, Convers dominicain, repose et reposera désormais dans l'autel dédié au B. Marcolin. L'année du salut 1664. »

Au milieu de l'autel se trouvait l'image sculptée du B. Carino, tenant entre ses mains la tête de saint Pierre martyr, ouverte par le fer homicide. Immédiatement au-dessous de la pierre sacrée, on lisait : « Ici, à l'intérieur, repose le corps du B. Carino, Convers dominicain, 1664. »

*Hic intus requiescit
Corpus Beati Carini Conv. Dom.
1664*

En 1822, des témoins attestèrent que les choses étaient encore en cet état. Chaque jour on célébrait sur cet autel : à côté, une lampe, entretenue par les dévots au Bienheureux, brûlait sans cesse. De pieux fidèles venaient allumer des cierges, demander des grâces et affirmaient en avoir obtenu.

Ce n'est pas seulement à Forlì, que le B. Carino recevait des hommages de vénération. Dans l'église Saint-Eustorge de Milan, où se trouve le tombeau de saint Pierre martyr, il fut représenté avec trente-trois autres Saints ou Bienheureux de l'Ordre, en des sculptures sur bois faites en 1505. Il portait l'auréole et on lisait au-dessous de son image :

Beatus Acierinus de Balsamo Petricida

« Le B. Acierinus de Balsamo, meurtrier de saint Pierre. » Malgré la variante que présente le nom, il est impossible de s'y méprendre.

L'an 1822, un procès en reconnaissance du culte immémorial et ecclésiastique fut commencé régulièrement à Forlì, en la forme usitée à cette époque.

La mort de Pie VII et la disparition d'une notable partie du procès arrêtaient la poursuite de la cause. La révolution s'empara de l'église de Saint-Dominique, et du riche mausolée dû à la générosité de l'évêque Nicolas d'Astis. Dieu ne permit pas du moins que les précieuses reliques fussent profanées. Nos trois saints Forliviens Jacques, Marcolin et Carino, soustraits à temps aux coups du vandalisme, reposent maintenant sous un même autel, d'une grande richesse, à la cathédrale de Forlì.

A l'époque où l'on allait poursuivre à Rome la cause du B. Carino,

un office en son honneur avait été préparé. Cela était conforme à la procédure suivie alors. Nous en extrayons l'oraison suivante :

« Seigneur miséricordieux, qui d'une façon admirable avez ramené le B. Carino dans les sentiers de la justice et de la sainteté, accordez-nous par son intercession de pleurer humblement nos péchés pour en mériter le pardon. Nous vous le demandons par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »



*La V. Sœur ISABELLE DE NOTRE-SEIGNEUR,
professe du monastère de Séville (*)*

(1604)

CETTE sainte religieuse, issue d'une noble famille de Séville, fut placée à l'âge de cinq ans au monastère des Dominicaines de la Mère de Dieu, dans la même ville, avec deux autres sœurs plus âgées qu'elle. Tout aussitôt elle revêtit les blanches livrées de l'Ordre et inaugura une vie plus angélique qu'humaine. Etranger à toute affection mondaine, son esprit restait imperturbablement uni à Dieu. Pour mieux fermer aux créatures et aux intrigues séculières toutes les issues de son cœur, elle se fit une loi très stricte de ne jamais paraître à la grille : ce qu'elle observa avec une rare énergie, même vis-à-vis de ses plus proches parents. Le rayonnement de sa modestie jetait autour d'elle un vif éclat et inspirait la ferveur. On oubliait sa jeunesse, pour se laisser subjugué par le bon exemple de ses vertus précoces.

Non moins ardente dans l'exercice de l'oraison que dans la pratique des observances extérieures, Sœur Isabelle consacrait à la prière de longues heures du jour et de la nuit. Le soir, après Complies, elle restait dans sa stalle en adoration devant le Très Saint Sacrement. Puis elle prenait un court repos, et au son des Matines, se retrouvait la première au chœur pour la divine psalmodie. Ensuite elle reprenait son pieux commerce avec Dieu, et ne sortait de sa place qu'après

(*) Lopez : P. III, L. III, ch. 26.

avoir assisté à la dernière messe célébrée dans l'église du monastère. Quelles que fussent ses occupations, jamais elle ne s'absenta d'aucun exercice choral. Si la maladie la retenait à l'infirmerie, au premier indice d'amélioration, elle se levait incontinent et accourait toute joyeuse au milieu de ses Sœurs, ne pouvant mieux, disait-elle, avancer sa convalescence que dans la douce compagnie de son bien-aimé Jésus. Fait digne de remarque : ses prières prolongées, son assistance assidue aux offices choraux n'entravaient aucunement les fonctions qui lui étaient confiées. Tant il est vrai qu'une âme foncièrement éprise de l'amour de Dieu et du prochain, puise dans cet amour même des flammes d'activité, qui lui font faire en une heure ce que d'autres moins fervents auraient peine à fournir en une journée ! On tenait comme miraculeux que l'épouse du Christ déployât en toute occasion la diligence de Marthe, alors qu'elle venait si fréquemment s'asseoir aux pieds du Maître, avec Marie. En effet, outre les soins minutieux que réclamait de sa charité l'état d'une tante, âgée et infirme, dont elle seule avait la charge, Isabelle trouvait moyen d'entretenir la chapelle du Saint-Sacrement, d'orner les autels, de blanchir les linges sacrés, de confectionner des fleurs, de satisfaire, en un mot, à mille travaux délicats. Après sa mort, il fallut quatre religieuses pour fournir la même tâche. De plus, elle allait tous les jours visiter l'infirmerie, prodiguait aux Sœurs malades les attentions les plus empressées, pourvoyait elle-même à l'entretien de leur vestiaire, et, au besoin, venait encore prêter la main aux officières, dans leurs emplois respectifs.

A un tel esprit d'abnégation, la servante de Dieu joignait une sainte passion pour tous les points de la Règle. Pauvre d'esprit et de cœur, elle ne voulait avoir rien en propre, et mettait en commun, pour le soulagement de ses compagnes nécessiteuses, les aumônes ou les dons que sa famille lui envoyait.

Sa dévotion au Très Saint Sacrement n'avait point de bornes. Isabelle s'approchait de la sainte table le plus souvent possible et toujours avec une préparation vraiment angélique et une grande abondance de larmes. Amie du silence, elle vivait dans un état continuel de recueillement et de retraite. Quand par bienséance ou charité il lui fallait prendre la parole, elle le faisait en d'admirables entretiens sur Dieu et les choses spirituelles ; encore que son humilité la retint, en lui suggérant qu'une ignorante comme elle n'avait pas à aborder des matières si relevées, et que tout son rôle était d'écouter.

Et cependant, elle ne manquait ni d'aptitude, ni d'intelligence. Très adroite dans les travaux d'aiguille et de tapisserie, elle savait en outre s'ingénier avec un vrai succès, afin de préparer des décorations de bon goût. C'est ainsi qu'une année pour la fête du Saint-Sacrement, elle fit dresser un splendide autel, surmonté d'un crucifix grandiose dont les plaies vermeilles répandaient un sang abondant : au-dessous, de petites brebis réunies en grand nombre se désaltéraient doucement au sang de l'Agneau divin. Une longue banderolle se déroulait autour du crucifix, portant ces mots : *Ecce quomodo amabat eas*. — « Voyez comme il les a aimées ! »

C'était la coutume de la pieuse Sœur de citer, avec beaucoup d'à-propos, à l'une ou l'autre de ses compagnes qu'elle voyait fléchir dans la ferveur, des sentences tirées pour la plupart de la Sainte Ecriture, et jamais elle ne le fit sans fruit.

A Noël, elle préparait avec beaucoup d'industrie, dans une salle voisine du chœur, une crèche avec ses personnages traditionnels. Après l'office, elle invitait les Sœurs à venir visiter cette crèche, et par les actes de piété qu'elle leur suggérait, elle leur apprenait à parfumer de l'encens de leur dévotion et de leur amour la pauvre grotte si inconmode, que le divin Enfant avait choisie en venant au milieu des siens.

Il y avait au chœur un tableau représentant Notre-Seigneur servi par les anges après sa retraite au désert et son jeûne de quarante jours. Sœur Isabelle passait à ses pieds de longues heures dans un profond recueillement, et multipliait devant ce tableau ses dévotions particulières, principalement au temps de l'Epiphanie et du Carême. Rien n'égalait son bonheur, avouait-elle à ce propos, quand, libre de toute autre occupation, elle pouvait ainsi épancher son âme et converser sans interruption, seul à seul avec son Bien-Aimé.

III. — Elle fut gratifiée du don de prophétie, connut les choses les plus secrètes et les événements les plus éloignés. Une de ses compagnes, par scrupule de conscience, n'osait communier. Sœur Isabelle a révélation de son trouble et quand elle se fut présentée à la sainte table, elle s'approche de cette Sœur et l'invite à faire comme elle. — « Ce n'est pas mon intention aujourd'hui » répond la pauvre religieuse. — « Allez quand même, reprend Isabelle, et vous verrez tous vos doutes et vos scrupules s'évanouir sur-le-champ. » La Sœur obéit et s'en trouva très bien.

La servante de Dieu connaissait de la même manière les désirs des Sœurs malades, sans qu'il fût besoin de sa présence près d'elles. Il suffisait qu'elles souhaitassent tel ou tel soulagement : aussitôt, avant qu'elles eussent exprimé leur désir, Isabelle se mettait en devoir de les satisfaire.

Mais la faveur la plus signalée que la pieuse Sœur reçut du ciel, fut celle que nous allons raconter. Elle assistait un jour une de ses compagnes agonisante.

« Oh ! se prit-elle à dire, écoutez l'humble requête que j'adresse à votre religieuse charité ; bientôt vous serez devant Dieu ; demandez-lui, je vous prie, qu'il me retire au plus tôt de cette vallée de misères et de larmes. »

— « Non, reprit la mourante ; cela ne convient pas pour le moment ; vous êtes jeune ; vous avez à fournir une plus longue carrière ! »

La V. Sœur, très peinée de cette réponse, se rendit au chœur pour épancher son âme devant Dieu. Tout à coup une voix intérieure se fit entendre pour calmer ses craintes et l'assurer que son salut éternel ne courait aucun risque. Elle se releva toute joyeuse, revint auprès de la malade et lui raconta ce qui venait de se passer. Cette dernière touchant à son terme, notre Sœur pensa qu'elle pouvait, sans craindre d'indiscrétion, lui faire cette confidence intime. Mais Dieu, qui désirait que la grâce fût connue, permit que la moribonde en parlât à une de ses amies : et celle-ci ayant survécu à Isabelle divulgua, à la mort de cette dernière, le secret qu'elle avait gardé jusque-là.

Une douloureuse maladie, supportée avec une angélique patience, ouvrit les portes de l'éternel séjour à la vénérée et sainte Religieuse, le 12 novembre 1604. Si grande était sa joie de mourir, qu'elle accueillit au chant du *Te Deum* la parole du médecin, lui déclarant qu'elle n'en reviendrait pas. Au moment où elle rendait le dernier soupir, un céleste parfum s'exhala de son corps et imprégna ses vêtements, dont les lambeaux, distribués comme des reliques, devinrent l'instrument de nombreuses grâces miraculeuses. Entre diverses faveurs dont bénéficia le monastère, de la part de celle qui l'avait embaumé de la bonne odeur de ses vertus, relevons la suivante. La provision d'huile pour l'usage de la maison étant complètement épuisée et les ressources manquant pour la renouveler, la Mère Procureuse vint confier son embarras à sœur Isabelle, décédée depuis peu. Elle lui adresse une fervente prière et se rend au dépôt pour nettoyer

les vases maintenant vides. Grand fut son étonnement de les trouver remplis jusqu'au bord d'une huile de qualité bien supérieure à ce qu'on avait eu jusqu'ici. Le fait eut du retentissement dans la ville et l'huile miraculeuse opéra de nombreuses guérisons.

Les fidèles de la contrée, conclut l'auteur que nous suivons, ont grande foi dans les mérites de la servante de Dieu pour obtenir les grâces qu'ils sollicitent par sa puissante intervention.



LE MÊME JOUR

1240 — En Irlande, au couvent de Cork, vivait un Frère, du nom de WALTER, religieux d'une ardente piété et d'une grande simplicité de mœurs.

Etant tombé malade, il répondit à l'un de ses compagnons, qui lui demandait de ses nouvelles : « Je me sens très bien maintenant, car la frayeur que j'ai eue de la mort jusqu'ici s'est totalement dissipée. Le Seigneur Jésus m'est apparu et m'a dit : « Mardi prochain, tu seras avec moi. » Or le malade parlait ainsi le dimanche. Le surlendemain, un peu avant l'aurore, il se mit à réciter très pieusement dans son lit la Messe des morts. Il chanta la Préface, fit ensuite une longue pause, comme pour dire le Canon à voix basse, et élevant de nouveau la voix, il dit *Per omnia sæcula sæculorum*, chanta le *Pater*, et expira, le matin du mardi, selon que le Seigneur le lui avait annoncé. C'est le Prieur du couvent qui a rapporté ce fait et l'a signé de sa main, dit Gérard de Frachet. — (*Vitæ Fratrum* : P. V, c. III, § 15).

1266 — A Limoges, le V. Père BRICE DE PEYRAT, premier novice dominicain du diocèse de Limoges. Il fut reçu au saint habit par le B. Pierre Cellani, le premier dimanche de Carême 1221, alors que nos Pères, non encore pourvus d'une demeure conventuelle, logeaient provisoirement dans la maison de Saint-Gérard. Au rapport de Bernard Gui, le P. Brice était un homme saint et pieux — *vir sanctus et devotus* — fort estimé de Pierre Cellani, lequel le prit pour compagnon les deux fois qu'il se rendit au Chapitre général de Paris, en 1222 et 1224. Brice de Peyrat mourut l'an du Seigneur 1226, au mois de novembre. (Mss. Guid.)

1491 — A Gênes, au couvent de Santa-Maria di Castello, le V. Père JEAN BAPTISTE CENTURIONE, originaire de la même ville.

Son père, Daniel Centurione, et sa mère, dont le prénom de Françoise seul est connu, vivaient très honorablement du fruit de leur commerce. A l'exemple

de tant de nobles Génois qui, à cette époque se livraient sur une vaste échelle à toutes les industries du négoce, Jean-Baptiste embrassa la carrière ouverte devant lui, et suivit la profession de ses parents. A la mort de son père, il jugea bon de s'associer avec un jeune chevalier, nommé Napoléon Spinola. Au milieu du tracas et des mille soucis des affaires, il ne semble pas qu'il ait jamais négligé les devoirs chrétiens : cette fidélité lui valut de Dieu un appel fort extraordinaire à la vie religieuse. Jean-Baptiste Centurione devait imiter, sinon surpasser, l'exemple célèbre donné jadis par le jeune seigneur romain, saint Alexis. Voici comment.

Cédant au désir de sa famille, notre gentilhomme demanda la main d'une jeune fille de Gênes, noble comme lui. Or, le soir des noces, parents et amis s'étant retirés, Jean-Baptiste engagea avec son épouse un entretien sérieux sur la brièveté de la vie, le néant des richesses, la magnifique récompense promise à quiconque aura, pour l'amour de Dieu, méprisé généreusement les biens et les plaisirs de la terre. Sa parole enflammée eut une telle efficacité que sa jeune compagne résolut de suivre le conseil et le bon exemple. Elle mit dans le secret la sœur de son mari, et tous les trois, à la faveur des ténèbres, s'esquivèrent sans bruit et vinrent frapper à la porte du couvent des Frères-Prêcheurs. C'était le 1^{er} janvier 1472, avant l'heure de Matines, et la communauté était couchée. Le Prieur, Paul de Plaisance, informé de cette visite nocturne, se leva et vint au parloir. Peut-être connaissait-il, au moins de nom, le jeune Centurione. Celui-ci, en le voyant, se jette à ses pieds, et demande comme une grâce insigne d'être admis au nombre de ses fils ; puis il sollicite pour ses deux compagnes, une faveur semblable, dans le monastère de Saint-Silvestre, voisin du couvent. Surpris d'abord d'un fait si peu ordinaire, mais jugeant avec le calme d'un homme pondéré qu'il peut y avoir un indice de vocation divine, le V. Père n'hésite pas à seconder de si bons désirs. Suivi de sa petite troupe, il sort du couvent, et se dirige vers le monastère des Sœurs dominicaines, que le Pape Paul II avait depuis un an placé sous la direction des Frères de Santa-Maria di Castello. Le Prieur y laisse l'épouse et sa belle-sœur, rentre au couvent avec Jean-Baptiste, convoque, au premier son de Matines, les Pères du conseil, expose le cas, soumet ensuite au vote du Chapitre conventuel l'admission du postulant, et, séance tenante, revêt celui-ci des livrées de Saint-Dominique. Le nouveau Frère, heureux au delà de toute expression, put ainsi mêler sa voix à celle des religieux pour l'Office choral.

On n'eut qu'à bénir le ciel des dispositions montrées par notre novice dès la première heure de son entrée au cloître. En peu de temps, il pouvait être cité comme un miroir d'observance et de régularité. Au moment de sa profession, ayant, suivant l'usage, à dresser son testament, il institua légataire universel un frère, nommé Henri, qu'il laissait dans le monde. Cette mesure froissa son ancien associé, lequel n'eut rien de plus pressé que d'en appeler

au Maître Général, le R^{me} P. Léonard Mansueti. Mais le prudent novice était en règle. Sur la réclamation plus ou moins fondée de l'intéressé, il présenta une pièce, en vertu de laquelle le plaignant pouvait prendre largement, sur le fonds abandonné au frère, de quoi liquider les comptes. Tranquille de ce côté, Fr. Jean-Baptiste ne songea plus qu'à se rendre digne de la vocation à laquelle la Providence l'avait si merveilleusement convié. On le vit, devenu prêtre, s'adonner avec un zèle et une conduite exemplaires aux fonctions apostoliques, notamment au ministère du saint tribunal. Tout entier au service des âmes, il demeura à son poste jusqu'à l'heure où Dieu l'appela aux récompenses éternelles, dans la nuit du 12 novembre 1491.

Cette mort presque soudaine, qui le saisissait sur le champ du labeur, fut un spectacle digne de ravir les Anges, tant elle édifia ceux qui en furent témoins. *Sanctissime obiit*, il mourut très saintement, dit l'historien Borgino, de Gênes.

L'épouse et la sœur de Jean-Baptiste Centurione persévérèrent joyeusement au monastère de Saint-Silvestre. Nous ignorons leurs noms de religion, ajoute l'auteur cité plus haut; mais on conserve à la sacristie des Sœurs un ornement de messe appelé aujourd'hui encore — l'an 1690 — « l'ornement de l'épouse ». Il s'agit, sans doute, d'une chasuble, avec ses accessoires, confectionnée par les mains de la pieuse épouse de Jean-Baptiste Centurione.

Pendant les années 1487 et 1488, le V. Père occupa la charge de Sous-Prieur au couvent de Santa-Maria di Castello. Son humilité l'empêcha d'accepter de plus hautes fonctions. — (Raymond Vigna : *I Domenicani illustri di Santa Maria di Castello in Genova*, P. I, n. 10.)

1280 — A Strasbourg, mémoire de la V. Mère PERPÉTUE KLEINGEDENCK, Prieure des Dominicaines, lors du transfert de la communauté d'Eckbolsheim, village de banlieue, au monastère de Sainte-Marguerite, dans l'intérieur de l'enceinte.

Outre leur modeste mobilier, les Sœurs transportèrent deux objets de prix qui décoraient leur église. L'un était un grand crucifix; l'autre une très belle image miraculeuse de Notre-Dame des Sept Douleurs; cette image était devenue l'objet de la vénération publique à la suite de plusieurs grâces obtenues à ses pieds. C'est la même, assure-t-on, qui est honorée de nos jours à la cathédrale de Strasbourg.

La M. Perpétue Kleingedenck, après avoir gouverné très sagement sa communauté un assez grand nombre d'années, mourut en odeur de sainteté, vers 1280. — (*Chroniques de Strasbourg*; de Bussière, *Hist. des Religieuses dominic. de Strasbourg*.)

ANNÉE
DOMINICAINE

LYON

IMPRIMERIE X. JEVAIN. — J. PONCET, SUCCESSEUR



ANNÉE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRÉS OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre



NOVEMBRE



LYON

BUREAUX DE LA *COURONNE DE MARIE*

13, Rue de Sèze, 13.

1906



XIII NOVEMBRE

PATRONAGE DE LA B^{se} VIERGE MARIE ()*

LENTRE le 8 et le 14 novembre, le second dimanche du mois, notre liturgie nous fait célébrer le Patronage de la Très Sainte Vierge sur l'Ordre de Saint-Dominique. Cette fête a pour but de perpétuer, parmi les générations dominicaines, le souvenir reconnaissant des obligations contractées envers la Reine des Anges pour des bienfaits signalés, dès l'origine de notre saint institut.

Il est regrettable toutefois que nous n'ayons pas des leçons propres au second Nocturne des Matines, leçons qui seraient remplies des faveurs les plus insignes, et en même temps les plus authentiques, de l'auguste Vierge à l'égard de l'Ordre qu'elle a daigné appeler le sien : *Ordo meus*. Nous ne possédons qu'une collecte ainsi conçue :

« O Dieu, qui avez voulu que l'Ordre des Frères-Prêcheurs fût institué pour le salut des âmes sous le patronage spécial de la B^{se} Vierge Marie, et qu'il fût comblé de ses perpétuels bienfaits : accordez à vos suppliants que, célébrant aujourd'hui sa commémoration, et protégés par son secours, ils arrivent à la gloire céleste. »

Un chroniqueur du premier siècle de l'Ordre, Rodrigue de Mont-Cerrat, nous dit que saint Dominique confia le soin de son Ordre à la B^{se} Vierge et la choisit pour patronne.

De son côté, Gérard de Frachet, dans ses *Vies des Frères*, a des

(*) Cf. *Vitas Fratrum*. — Danzas, *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. IV.

chapitres dont le seul titre nous fait comprendre sur quel pied d'intimité Marie s'était placée vis-à-vis de Dominique et de ses enfants.

« Comment Notre-Dame a obtenu de son Fils la fondation de l'Ordre des Prêcheurs.

« Comment Notre-Dame aime l'Ordre d'une affection spéciale et procure en tout son bien.

« Comment elle revêt ses enfants d'un habit symbolique.

« Comment elle les couvre de son manteau protecteur.

« Comment elle veille sur eux et les bénit. »

Et les traits les plus charmants abondent sous la plume de l'écrivain, pour prouver ses assertions.

Ces traits, nous les avons lus en majeure partie dans la Vie de saint Dominique : il serait superflu d'y revenir. Complétons du moins, en rapportant des faits omis en cet endroit, et de nature cependant à augmenter la reconnaissance des religieux de l'Ordre, et à provoquer l'édification des lecteurs.

II. — Marie est vraiment Mère ; elle a porté l'Ordre des Frères-Prêcheurs dans les entrailles de sa miséricorde. Maintenant qu'il est né, elle entoure ses membres encore délicats des soins les plus tendres. Prévenant de ses grâces les âmes qu'elle y destine, elle écarte les causes de naufrage ; elle détermine par des signes vainqueurs les volontés hésitantes, et les arrache aux étreintes du monde.

A Paris, un jeune écolier avait pris l'habitude de faire chaque soir une visite à l'église de Notre-Dame. Un jour cependant, cédant aux suggestions de condisciples débauchés, il allait se laisser entraîner au mal. Déjà il les suivait, quand tout d'un coup il se sentit miraculeusement arrêté et incapable de faire un pas de plus. « Ah ! s'écria-t-il, je comprends combien j'allais me rendre abominable aux yeux de la B^{te} Vierge. C'est à elle que j'irai. » Quelques jours après, il entra chez les Frères-Prêcheurs — *ipsa dirigente* — Notre-Dame elle-même le dirigeant.

Un autre écolier, riche et brillant, vient de passer quelque temps dans son pays natal. Il a repris la route de Paris et chevauche accompagné de son écuyer. Soudain, et au souvenir d'un abbé, pieux serviteur de Marie, aux prières duquel il était recommandé, il ressent une émotion des plus vives. Ne pouvant en maîtriser les assauts, il descend de cheval, se jette par terre et éclate en sanglots. L'écuyer, qui n'y comprend rien et qui interroge en vain son jeune maître, ne

trouve rien de mieux à faire que de pleurer avec lui. En ce moment, l'écolier promet de se consacrer à Dieu et à la B^{se} Vierge, et Marie lui fait comprendre qu'il doit entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, établi nouvellement à Saint-Jacques. Cependant, de retour à Paris, il sent son cœur se refroidir et sa résolution chanceler. Les raisons contraires se présentent en foule à son esprit. Il redoute les austérités de l'Ordre ; parmi ses condisciples circulent des bruits malveillants sur le compte des Frères de Saint-Jacques. La très sainte Vierge vient mettre fin à ses perplexités. Une nuit, elle lui apparaît et fait en même temps passer sous ses yeux tous les détails d'une prise d'habit. Le jeune homme se voit introduit dans une sorte de taudis servant provisoirement de salle capitulaire ; il distingue les traits des religieux ; il se rend compte de tous les rites de la cérémonie. N'y tenant plus, il court le lendemain au couvent des Frères-Prêcheurs. On se rend au chapitre ; on procède à la vestition, et le récipiendaire reconnaît parfaitement les lieux, les personnages et tous les autres détails qui lui avaient été manifestés « par notre douce et compatissante souveraine, le Vierge Mère de Dieu. »

Le B. Gonsalve d'Amaranthe, incertain, malgré de longs tâtonnements, sur la voie qu'il doit suivre, est averti de faire choix de l'Ordre où la louange divine commence et se termine par l'*Ave Maria*. Peu après, assistant à un office dans l'église des Dominicains, il reconnaît à ce signe le lieu où il doit désormais planter sa tente de voyageur.

Saint Dominique n'était pas encore mort, qu'Albert le Grand, sous le charme alors de rêves mondains, reçoit de la très sainte Vierge cet avertissement : « Albert, mon fils, quitte le monde et entre dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin Fils pour le salut des peuples. »

Rigabo hortum meum plantationum : « J'arroserai le jardin que mes mains ont planté. » Hugues de Saint-Cher, notre premier cardinal dominicain, veut voir dans ce texte une promesse faite par la glorieuse Vierge aux âmes des religieux, novices et autres. Marie, qui a transplanté ces âmes du sol ingrat du siècle dans celui de la Religion, ne les laissera pas périr faute d'arrosements et de soins. A tous les degrés de sa vie, monastique, doctrinale, apostolique, le religieux dominicain est assuré de son appui.

III. — Après avoir conduit, comme par la main, dans « son Ordre » ceux qu'elle arrachait aux dangers du monde, Marie les aidait dans

les luttes qui assaillent parfois, sur le seuil de la vie religieuse, les âmes les plus déterminées.

« Il y avait au couvent de Gand, raconte Gérard de Frachet, un novice du nom de Baudoin, qui était fortement tenté de quitter l'Ordre. Titulaire dans le siècle d'un riche bénéfice, il s'acquittait fidèlement de ses obligations en faisant de larges aumônes. Mais, aujourd'hui, il vit lui-même de charité ; il ne peut rien donner, ni secourir personne, ni prêcher, ni visiter les malades, ni confesser à sa guise, choses pour lesquelles, étant dans le monde, il éprouvait de grands attraites. En vain les Frères s'efforcent-ils de le soutenir et de le consoler : rien n'y fait ; une idée fixe l'obsède sans relâche. Un matin, après une oraison prolongée, il s'endort aux pieds de la B. Vierge. Notre-Dame lui apparaît tenant deux coupes, et elle dit : « Baudoin, tu as pleuré et maintenant tu as soif ; viens et bois, » Et après qu'il a bu, elle demande : « Qu'as-tu bu ? » Il répond : « D'un vin trouble, insipide et mélangé de lie. » Et, lui présentant l'autre coupe, elle dit : « Bois maintenant de cet autre vin. » Et quand il l'a fait : « Qu'as-tu bu ? » lui demanda-t-elle derechef. Il répond : « D'un vin excellent, limpide, d'une extrême suavité et sans mélange de lie. » Et la Bienheureuse Marie lui dit : « Si ces deux vins diffèrent, la différence est bien plus grande encore entre la vie, bonne en elle-même, que tu avais suivie dans le siècle, et celle que tu as rencontrée dans cet Ordre. Ne crains pas, je serai avec toi. » La vision disparut, et Fr. Baudoin, se sentant confirmé dans sa vocation, devint par la suite un bon Lecteur et un prédicateur très dévot. » (1)

Exemple caractéristique et suffisamment complet pour nous permettre d'en laisser de côté beaucoup d'autres. Marie a de divins expédients pour confirmer les vocations chancelantes. Signalons, rien qu'en passant, « ce jeune Frère de haut lignage, mais plus noble par le cœur », que plusieurs veulent avoir été Albert le Grand, et qui raconta lui-même au B. Humbert par quelle violence toute maternelle la très sainte Vierge le retint dans son Ordre. A toutes les tentations, elle tendait une main secourable. Elle confortait les pusillanimes, consolait les affligés, venait en aide aux maux du corps, quand l'âme menaçait de succomber sous leur poids. En un mot, elle voulait et encourageait, dans ses serviteurs et ses enfants, cette vaillance d'âme, ce *sursum corda*, niveau normal et nécessaire de l'état religieux.

(1) *Vit. FF.*, P. IV., c. xvii, § 7.

IV. — L'étude, seconde phase de la vie du Frère-Prêcheur, offre des difficultés et des périls : on peut se laisser rebuter et se laisser égarer. « Etant la Mère de la divine Sagesse, Marie, dit Albert le Grand, instruit miséricordieusement ses serviteurs dans la loi de son Fils. . . *Sa lumière est inextinguible.* » Mais, en appliquant à la B^{se} Vierge ce texte scripturaire, Albert remarque très justement qu'elle communique ses clartés à ceux qui l'aiment et la glorifient. On sait s'il était lui-même de ce nombre. Frère-Prêcheur et Docteur en vertu d'un appel de la Mère de la divine Sagesse, soutenu et conduit par elle au commencement, au milieu, à la fin de sa longue carrière, il l'aima par contre et s'employa à la faire aimer avec une sorte de passion. Ne connût-on rien de sa vie, ses œuvres écrites, à elles seules, témoigneraient du culte de ce noble cœur, de l'admiration de ce génie d'artiste et de théologien, envers le type de perfection et de splendeur qu'offrait à ses regards épris la B^{se} Vierge, Mère de Dieu.

On connaît ce trait de saint Thomas, qui, tout enfant, et porté encore sur les bras de sa nourrice, disputait de ses petites mains et finissait par avaler une feuille où se trouvaient inscrites les paroles de l'*Ave Maria*. C'était un prélude et un présage, « l'annonce, dit un vieil auteur, de sa dévotion filiale envers Notre-Dame, laquelle serait, un jour, l'entretien et le soutien de sa vie. »

Paroles très vraies ! Guillaume Perrault appelle Marie la Médiatrice de la lumière — *ipsa est mediatrix luminis*. — Au point culminant de sa course, l'Astre de l'Ecole recourait à cette médiation maternelle avec une simplicité d'enfant. Les précieuses pages d'un manuscrit sorti de ses mains à cette époque portent en marge, et de la même écriture que le texte, ces mots souvent répétés : *Ave Maria!* — *Ave Maria*, signe d'une conversation intime et habituelle avec Celle qu'il est permis d'appeler, comme le fait l'Ecriture, « la Maîtresse de la doctrine divine — *Doctrinx disciplinæ Dei* ». Et vraiment, et dans une acception absolument littérale, Marie remplissait ce rôle auprès du saint docteur. Elle lui apparut un jour — on le sait par la confidence qu'il en fit au Fr. Réginald — et lui donna la consolante assurance que sa vie et sa doctrine étaient bénies de Dieu.

V. — Formé à la double école de la piété et de la science, le Frère-Prêcheur n'avait plus qu'à se jeter dans la mêlée.

Hugues de Saint-Cher, qui aime à emprunter ses comparaisons à

l'art militaire, représente le prédicateur sous les traits du chevalier. Celui-ci est appelé à prendre tour à tour l'offensive et la défensive. Combattant en rase campagne, il peut se trouver en face d'adversaires plus forts que lui : alors, il appelle du secours. Il peut aussi, malgré toute sa valeur, se voir réduit à s'abriter derrière des retranchements, et, tout au moins, faut-il qu'il se couvre d'une armure éprouvée.

Ici les adversaires sont puissants : c'est la chair, c'est le monde, c'est Satan avec ses légions d'anges. Mais le secours est celui de la Reine du ciel. Pour la guerre de conquête, elle a mis entre les mains de ses fidèles servants l'arme redoutable du Rosaire. Comme moyen définitif, elle leur a donné pour armure le blanc vêtement qui couvre leur poitrine. Ces deux engins, offensif et défensif, du Rosaire et du vêtement, constituent des bienfaits généraux. Bornons-nous à réunir en cet endroit quelques traits tout aimables des sollicitudes de Marie, faveurs personnelles accordées au religieux engagé dans les labeurs pénibles, délicats et souvent périlleux du ministère actif.

Les détails abondent, les choix sont difficiles. Ici, c'est un religieux destiné à la mission des Cumans ; mais la crainte des périls jette le découragement dans son âme. Il va consulter un pieux solitaire. Celui-ci, s'étant mis en prière, aperçoit un très large fleuve. Des religieux de divers Ordres le traversent au moyen d'un pont ; une douce et sereine quiétude resplendit sur leurs visages. Ce sont les contemplatifs, éloignés des dangers du monde. Le solitaire aperçoit aussi des Frères-Prêcheurs. Ils traversent le fleuve à la nage, et entraînent à grand'peine des esquifs chargés de passagers. De temps à autre, ils semblent sur le point d'être engloutis. Alors la très sainte Vierge vient à leur aide, et les conduit au rivage. Introduits par elle dans un site ravissant, ils goûtent avec ceux qu'ils ont remorqués une inexprimable joie. Inutile d'ajouter que le Frère destiné à évangéliser les Cumans comprit toute la portée de cette leçon d'en haut, et se prépara courageusement à sa mission.

Ailleurs, on voit la coopératrice de toute grâce mettant sur les lèvres de ses prédicateurs les paroles qu'ils devront prononcer. C'est un fils de saint Bernard qui, admis au secret de cette invisible assistance, s'en est rendu le garant auprès des fils de saint Dominique. Ce saint religieux, très simple, mais souvent consulté par le Pape, était au monastère du mont Galgano en Toscane. Par suite de son affection pour les Frères, il les accompagnait dans leurs courses apostoliques. Une fois il aperçut la très sainte Vierge tenant sous le

regard du prédicateur un livre où il puisait tout ce qu'il avait à dire. Une autre fois, un Frère, étant déjà en chaire, abandonna soudain la matière qu'il avait préparée, et se livra à l'improvisation avec une force et une sûreté merveilleses. Le pieux Cistercien se rendait compte de ce mystère, car il apercevait la céleste Protectrice de l'Ordre, inspirant mot pour mot au prédicateur toutes les choses qu'il proférait.

Ailleurs encore, c'est un Saint, saint Pierre martyr, qui, disputant avec un hérétique, sent le doute envahir son âme. Epouvanté, il recourt à Marie et entend cette réponse : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ! »

Au cours de ses immenses travaux, saint Hyacinthe entend cette autre parole, non moins réconfortante : « Réjouis-toi, mon fils Hyacinthe, car tes prières sont agréables à mon divin Fils, et, par mon intervention, tout ce que tu demanderas te sera octroyé. »

L'encouragement, l'inspiration, la consolation découlent ainsi du cœur de Marie dans celui de ses enfants.

VI. — En regard des bienfaits de la très sainte Vierge sur l'Ordre de Saint-Dominique, il convient de placer les témoignages de reconnaissance institués par nos premiers Pères et transmis par eux à leur postérité.

C'est tout d'abord la mention de la B^{te} Vierge Marie dans la formule de profession religieuse : « Je promets obéissance à Dieu, à la Bienheureuse Marie, etc. »

Notre Ordre, disait Bernard Gui, est le seul où l'on fasse vœu d'obéissance à l'auguste Mère de Dieu.

Cette forme chevaleresque de l'hommage plaisait à nos Pères du moyen âge, et maint jeune chrétien du XIII^e siècle ne se faisait Dominicain que dans le dessein de conquérir les bonnes grâces d'une Dame aussi haute, aussi puissante, aussi incomparable en perfection et en beauté : pour le seul honneur d'entrer à son service, aucun sacrifice ne coûtait : — *nihil omnia reputantes ut ipsam lucrifaciant* — déclarait le B. Albert le Grand.

Après l'hommage du vœu solennel, vient l'insertion du Petit Office de Notre-Dame comme partie intégrante de la liturgie dominicaine.

C'est par cet office, appelé chez nous « Office quotidien », que commence chacune des Heures canoniales ; c'est par les Complies de la Vierge que se terminent les Complies du jour. Marie se trouve

placée ainsi comme l'*Alpha* et l'*Oméga* dans notre psalmodie chorale. Maintenant, il est vrai, que les fêtes doubles sont devenues très nombreuses, l'Office de la Vierge n'est obligatoire que les jours de fêtes, ou de fêtes du rite simple; mais que de religieux n'a-t-on pas vus, de tout temps, se faisant un devoir filial de payer chaque jour à leur divine Mère ce tribut d'hommage!

En troisième lieu, le chant du *Salve Regina*, inauguré par ordre du B. Jourdain de Saxe, dix ans à peine après l'approbation de l'Ordre, en un temps où l'enfer multipliait ses vexations contre les couvents, notamment ceux de Paris et de Bologne (1). La louange de la Mère de Dieu sous la forme de la suave Antienne, chantée solennellement après les Complies des Frères, fut le glaive dont les éclairs mirent en fuite Satan et ses satellites. Bientôt même, à la place des scènes diaboliques, une suite de manifestations célestes vinrent consacrer l'usage nouveau institué en l'honneur de la Reine des Anges. Nombre de pieux fidèles, assistant à la procession du *Salve Regina*, virent la Vierge Marie apparaître au-dessus des Frères, tandis qu'ils la saluaient; leur sourire gracieusement, quand ils lui disaient : *Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte*; leur présenter enfin son divin Fils, tout petit enfant, quand les Frères chantaient : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*, et remonter au ciel, quand la procession rentrait au chœur.

Par le même motif de reconnaissance pour le patronage de la Sainte Vierge sur l'Ordre, et pour ses innombrables bienfaits, chaque samedi nous chantons encore, à la suite du *Salve Regina*, les Litanies de la B^{se} Vierge Marie et la Prose *Inviolata* (2).

Chaque semaine enfin, les mercredi et samedi non empêchés par quelque autre obligation liturgique, tout prêtre de l'Ordre peut réciter la Messe dite *Privilegiée* du saint Rosaire de Marie.

Voilà pour les coutumes générales.

Quant aux pratiques individuelles, inspirées par la dévotion privée, il suffira de mentionner les principales dont l'antiquité dominicaine nous a laissé la trace.

Certains Frères jeûnent au pain et à l'eau, en l'honneur de leur bien-aimée souveraine, les vigiles de ses fêtes et les samedis de l'année. D'autres, après Matines, vont passer un temps considérable

(1) Voir dans la Vie du B. Jourdain, *Année Dominicaine*, au 15 février.

(2) Constituciones O. P., Dist. I, Cap. I, Decl. I, 53.

devant son autel. Ceux-ci répètent, des centaines, des milliers de fois par jour, la prière de l'*Ave Maria*, pour mieux dire des rosaires entiers. Ceux-là accompagnent cette récitation de genuflexions et de prostrations à chaque *Ave*. Jourdain de Saxe récite cinq Psaumes aux initiales du mot *Maria* (1).

Mais il ne suffisait pas aux Frères-Prêcheurs d'aimer et de louer leur auguste Patronne : ils avaient à cœur de la faire aimer, honorer, servir. Avec un zèle infatigable ils prêchent ses grandeurs, proclament ses bontés, propagent la dévotion de son Rosaire, érigent des Confréries et y enrôlent les fidèles par milliers et millions. Ils font plus encore. Afin que la Mère ait, comme son divin Fils, la *Laus perennis*, sa « Louange sans fin », une nouvelle forme du Rosaire s'établit dans l'Ordre de Saint-Dominique et dans toute l'Eglise. Le « Rosaire perpétuel », Heure de garde de Marie, réunit les âmes d'élite désireuses de redire nuit et jour, sans discontinuité, cette Salutation angélique, qui fait tressaillir les entrailles de l'auguste Vierge, chaque fois qu'elle lui est adressée.

Mais la prédication elle-même est de sa nature incomplète et fugitive : la parole écrite, au contraire, perpétue d'âge en âge, et d'un pôle à l'autre, l'enseignement et l'exhortation. La plume se refuse à énumérer tous les ouvrages sortis du cœur des Dominicains à l'honneur et la louange de la divine Marie. Albert le Grand, qui a écrit des in-folio, sur les matières les plus diverses, nous a laissé une Somme des grandeurs de Marie, divisée en cent trente questions, une *Biblia Mariana* et de nombreux sermons sur le même sujet.

Saint Thomas d'Aquin, son disciple, dont les œuvres également comprennent de nombreux in-folio, composa une très pieuse *Exposition de la Salutation angélique*, sans parler de tant d'hommages à Marie qui viennent sous sa plume, au cours de sa magistrale Somme de Théologie.

Le B. Jacques de Voragine, à côté de sa « Légende dorée », nous présente son *Liber Marialis*.

Le B. Raymond de Capoue, confesseur et historien de sainte Catherine de Sienne, écrit, sous l'inspiration de sa piété, un Traité complet sur le *Magnificat*.

(1) Ce sont : *Magnificat*, *Ad Dominum cum tribularer*, *Retribue*, *In convertendo*, *Ad te levavi oculos*. Il faisait précéder ces Psaumes de l'*Ave Maris Stella*, et intercalait la Salutation angélique. — *Vitæ Fratrum*, P. III, C. 23.

Des centaines d'autres auteurs, depuis six siècles, n'ont cessé d'apporter leur pierre au monument érigé à la céleste Protectrice de leur Ordre, justifiant, pour leur part, la vérité de l'adage connu : *De Maria nunquam satis* : « Jamais on ne parlera, on n'écrira assez de la B^{ne} Vierge Marie. »

A consacrer aussi cet adage concourent efficacement ces bulletins périodiques, publiés par les Frères-Prêcheurs, sous les titres de *Rosaire de Marie*, *Couronne de Marie*, et autres analogues, en France, Belgique, Angleterre, Allemagne, Autriche, Pologne, Italie, Espagne, et jusque dans le continent américain, nord et sud, et l'Extrême-Orient.

Arrêtons ici cette étude, et terminons par la réflexion de Bernard Gui, insérée sous forme de commentaire dans le Livre de nos Constitutions : « L'expérience a démontré bien des fois et de bien des manières que Marie protège spécialement notre Ordre et le défend contre ses ennemis. » (1)



*La V. Sœur MARTINE DES ANGES,
Professe du monastère de Sainte-Foy, à Saragosse,
Fondatrice de celui de Saint-Pierre-Martyr,
à Benavarre en Aragon (*)*

(1573-1635)

LA Vie de Sœur Marie des Anges, écrite par le P. André Maia de Salaberria, Régent à l'Université de Saragosse, obtint les approbations les plus élogieuses des religieux chargés de l'examiner. Voici ce qu'en a écrit le P. Jean-Laurent Cayrosa, Docteur en Théologie de la Province d'Aragon : « Touchant les vertus admirables que cette V. Mère a pratiquées, les grâces extraordinaires dont son Epoux divin l'a favorisée, et les miracles éclatants que le Seigneur, comme on

(1) *Constitut.* Dist. I, c. XV, d.

(*) André Maia de Salaberria : *Vida prodigiosa de la venerable Madre Sor Martilla de los Angeles.*

le sait, a opérés par son intercession, je puis dire à l'auteur qui rapporte ces choses, ce que les habitants de Béthulie dirent à la courageuse Judith : *Tout ce que vous affirmez est vrai, et il n'y a rien à reprendre dans vos paroles.* Je parle ici en homme compétent ; car deux ans après la mort de cette servante de Dieu, ayant fait deux informations sur sa vie, l'une par ordre de l'Illustrissime Don Bernard Cavallero de Paredos, alors évêque de Lerida, l'autre par ordre du R. P. Louis Martin de Mixavilla, Provincial d'Aragon, je pus me convaincre par moi-même de la vérité des faits ; le nombre des choses prodigieuses déposées par les témoins et arrivées, soit avant soit après sa mort, fut tel, qu'à l'exemple de la reine de Saba contemplant la grandeur de Salomon, *ie reconnus qu'on ne m'avait pas dit la moitié de ce qui en était, et que l'éclat de sa sagesse dépassait ce que la renommée m'en avait appris.* Tous ces témoins, qui ont connu la V. Sœur, sont unanimes à déclarer qu'elle avait une âme très pure et ornée de toutes les vertus ; que sa candeur était admirable, sa pureté angélique, son mépris du monde comparable à celui des Apôtres, son humilité très profonde, son obéissance aveugle, son oraison continuelle, sa charité immense, son zèle du salut des âmes des plus ardents ; enfin que Dieu lui a fait des grâces si extraordinaires, et, par son intercession, a opéré des miracles si éclatants, que de telles merveilles égalent, si elles ne surpassent pas, tout ce que sa divine bonté a daigné communiquer aux âmes les plus privilégiées. »

I. — Martine des Anges naquit le 11 septembre 1573 à Villamayor, bourgade distante de Saragosse d'environ une lieue. Par son père, Barnabé d'Arilla, elle se rattachait à une très illustre maison. Sa mère, issue d'une famille également noble, celle de Stadilla, mourut en lui donnant le jour.

Chez l'enfant, la sagesse n'attendit pas la maturité de l'âge. Dieu enrichit son âme de hautes connaissances et de rares vertus, dans un temps où les autres, n'ayant pas conscience d'eux-mêmes, ne peuvent faire usage de leur raison. A cinq ans, Martine était déjà fort adonnée à l'oraison et à la mortification. Retirée dans un endroit solitaire du logis paternel, elle y dressait de petits autels et passait en prière de très longues heures.

De tels débuts faisaient prévoir ce qu'elle serait un jour. Son premier confesseur, le docteur Albenia, vicaire de Villamayor, disait souvent en montrant la petite Martine : « Voilà une âme sans corps, voilà une

enfant qui courra dans les voies de la sainteté. — Heureux êtes-vous, disait-il au père, d'avoir une fille dont toutes les démarches tendent à faire d'elle une autre Catherine de Sienne! » Le P. Hyacinthe Blasco, religieux très éclairé qui, pendant de longues années, dirigea la Sœur Martine et qui a examiné de près sa conduite, rapporte que, vers l'âge de six ou sept ans, elle fut favorisée d'une apparition de la Sainte Vierge, laquelle lui donna sa première leçon de lecture. A dater de ce jour, l'enfant apprit à lire sans difficulté et fut vite à même de savourer les auteurs spirituels et les vies des saints.

Le premier fruit qu'elle retira de ces lectures fut un désir ardent de s'enfuir au désert. Ne pouvant réaliser ce dessein, elle demanda et obtint comme une sorte de compensation d'habiter la partie la plus reculée de la maison, pour y vivre dans l'oubli des créatures, sans aucune communication avec le monde. Elle garda cette solitude domestique jusqu'au jour de son admission dans l'Ordre, au monastère de Sainte-Foy de Saragosse. En voici l'occasion.

Villamayor était une localité trop petite pour que le mérite de notre recluse échappât à la connaissance du public. Un jeune homme de condition, charmé des vertus qui brillaient dans la jeune fille, demanda sa main. Le père écouta la proposition avec plaisir : il en parla à Martine qui répondit qu'elle n'aurait de sa vie d'autre époux que Jésus-Christ. Barnabé d'Arilla revint souvent à la charge ; mais, devant l'inflexibilité de sa fille, il n'insista plus.

Tout le temps que durèrent les pourparlers, Martine, en garde contre elle-même, et craignant que son propre cœur ne la trahît, n'avait cessé de faire monter vers le ciel le cri de ses gémissements. La grâce obtenue, elle ne se crut pas pour cela en pleine sécurité. La seule pensée qu'on pourrait revenir à l'assaut la jetait dans un trouble extrême. C'est pourquoi elle résolut d'élever entre le monde et elle une barrière infranchissable. Son père, qui l'aimait tendrement, fut affligé de cette détermination et s'efforça d'y mettre obstacle.

L'espérance différée contrista l'âme, dit le Sage (1) ; aussi Martine fut en proie à une douleur poignante, lorsqu'elle vit son père s'opposer à ses désirs. Vainement essayait-elle de le fléchir. Barnabé renvoyait son consentement à un temps plus propice. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Martine alors renouvelait ses instances auprès de Dieu, accompagnant ses prières de larmes, de soupirs et de pénitences ; elle

(1) Prov. XIII, 12.

obtint enfin d'être exaucée. Etant en oraison, elle crut voir la martyre sainte Catherine s'approcher d'elle, le visage souriant, et lui dire de se rendre au monastère de Sainte-Foy à Saragosse, où on la recevrait.

Certaine que cet ordre venait du ciel, la pieuse jeune fille n'hésita pas à partir. Elle arrive au monastère, aborde les Sœurs, leur déclare que depuis longtemps elle souhaite d'être religieuse sans pouvoir obtenir cette grâce ; « aujourd'hui, ajouta-t-elle, je viens me jeter à vos pieds pour vous demander la miséricorde de votre Ordre ; sainte Catherine m'a donné l'assurance que vous me recevriez parmi vous. »

Ces paroles, accompagnées de larmes, touchèrent les religieuses, qui ne furent pas longtemps sans apprendre le mérite de leur postulante. Aussi l'accueillirent-elles comme un ange envoyé par Dieu.

Martine croyait ses désirs réalisés, lorsque le démon vint les traverser une seconde fois. Revêtue du saint habit, et cachée dans le secret de la face du Seigneur, contre les regards du monde, elle avait rempli dignement la carrière du noviciat. Toutes les religieuses souhaitaient sa profession, tant elles avaient été charmées de sa modestie, de son obéissance, de sa piété et de ses autres vertus. Mais Barnabé d'Arilla y fit opposition, alléguant l'impuissance où il était de fournir la dot. Martine, à qui sa mère avait laissé en mourant deux mille écus, aurait pu faire valoir ses droits et exiger le paiement d'une créance incontestable. Mais elle aimait trop son père pour vouloir ainsi le pousser à bout. Elle résolut donc de regagner son ancienne solitude, où elle croyait que Dieu la rappelait, en permettant l'opposition paternelle.

Avant de quitter le monastère, elle se rendit au chœur, pour prendre congé de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère. Mais, sa prière terminée, elle revient trouver la Maîtresse des novices : « Ma Mère, dit-elle, faites-moi prononcer mes vœux au plus tôt : Dieu ne veut pas que je m'en aille. Et puisque mon père s'excuse sur son peu de fortune pour refuser une dot, je serai Sœur du voile blanc. »

En même temps, tombant à genoux devant une image de Marie, elle dit à haute voix : « O mère de bonté, vous tendez toujours une main secourable à quiconque implore votre miséricorde. Puisque vous m'avez fait venir parmi ces saintes religieuses, ne souffrez pas que je les quitte et m'expose de nouveau aux dangers du siècle. Obtenez-moi les secours nécessaires pour persévérer dans l'état que j'ai choisi sur votre conseil. Dès ce moment, jusqu'au dernier jour de ma vie, je m'offre à vous, et par vous j'offre et consacre à votre

cher Fils ma volonté et mes actions, en sorte qu'il n'y ait rien de moi et en moi qui n'appartienne à mon Seigneur Jésus-Christ. » Se jetant ensuite aux pieds des Sœurs, elle leur demanda pardon d'avoir eu la pensée de s'éloigner, et les pria très humblement d'user de clémence à son égard, et de l'admettre en leur compagnie à titre de converse. La Maîtresse des novices, touchée plus que toutes les autres, lui dit pour la consoler : « Oui, ma fille, vous ferez profession ; mais il faut attendre monsieur votre père. » A quoi l'humble novice répondit : « Il n'y a personne à attendre ; dès à présent je n'ai d'autre père que saint Dominique. » Il fallut céder : Martine émit ses vœux de religion avec une joie sans pareille.

Quand le père arriva, loin de paraître mécontent de la démarche faite à son insu, il parla à sa fille avec tendresse, lui offrit même tout ce dont il pouvait disposer. Mais la jeune professe répondit : « L'état religieux que je viens d'embrasser, mon cher père, ne me laisse rien à désirer. Tout ce qui est sur la terre ne saurait tenter mon cœur. Du reste, saint Dominique m'ayant reçue au nombre de ses filles, c'est à lui maintenant de pourvoir à mes besoins. » Ravi de si nobles dispositions, Barnabé d'Avilla se retira satisfait. Plus tard il entama des négociations pour que sa fille passât au rang des religieuses de chœur ; mais Martine n'y voulut jamais consentir, disant que les Sœurs converses sont aussi bien filles de saint Dominique que les Sœurs de chœur, et que, par ailleurs, son état lui paraissait plus avantageux, en lui procurant mille occasions de s'humilier et de servir les autres.

II. — Ce choix d'une condition modeste prouve une humilité hors ligne, et donne lieu de commencer par cette vertu l'histoire de la vie admirable menée dans le cloître par la servante de Dieu.

Oubliant le passé pour regarder en avant, Martine, devenue professe, courut sans relâche vers le but proposé à son ardeur. Vivement pénétrée de la grandeur de son néant, elle n'avait que de bas sentiments d'elle-même. Quand Dieu commença à la favoriser de dons extraordinaires, elle racontait ingénument ces grâces, croyant de bonne foi que les autres en recevaient de semblables. Dans la suite, sur l'avis de son confesseur, elle cessa d'en parler. Mais elle dut s'en ouvrir fidèlement au guide de son âme, et, par son ordre, en écrire le détail. Ce qui lui faisait dire : « Le plus grand tourment de ma vie sera de penser que le monde saura les préve-

nances de Dieu à mon égard. » Elle résista longtemps, par crainte de devenir la proie de l'orgueil. Il fallut que le Seigneur la menaçât de transporter ses faveurs à d'autres âmes plus dociles. — « Pourquoi tardes-tu à écrire? lui dit-il; si tu redoutes les louanges des hommes, tu fais erreur; car c'est à moi que reviendra toute gloire. Quand le monde admire un superbe tableau, ses éloges s'adressent-ils à la toile ou au peintre? Sans aucun doute, c'est le peintre qu'il loue. Eh bien! je suis le peintre; ton âme est la toile sur laquelle je fixe les traits de ma miséricorde. Lors donc que l'on connaîtra par tes écrits les faveurs insignes que je t'accorde, c'est moi qui en retirerai le principal honneur. » Martine obéit, et à cette obéissance méritoire nous devons la connaissance d'une infinité de grâces, que son humilité nous eût dérobées.

Se regardant comme la plus grande pécheresse de l'univers, l'humble fille attribuait à ses fautes les maux qui arrivaient dans le monde. Elle se jugeait indigne de voir la lumière du soleil et de fouler la terre de ses pieds. Dieu lui ayant montré une vision de l'enfer, elle s'écria dans le sentiment de sa misère : « C'est là, Seigneur, le lieu où je devrais être ; cependant, à raison de votre infinie miséricorde, ne m'y laissez pas tomber : aidez-moi à satisfaire pour mes fautes. » — « L'humilité me plaît extrêmement, répondit le Seigneur, je te réserve pour goûter avec moi les joies célestes. L'enfer est destiné à punir les orgueilleux, le ciel à récompenser les humbles. »

Écoutons-la encore sur le même sujet :

« Un jour, je me trouvai ravie dans les cieux. Etant si mauvaise, je dis aux esprits bienheureux : « Je sais que je mérite la même peine que les anges apostats. » Et me tournant, baignée de larmes, vers mon père et ma mère ; « Pourquoi, leur dis-je, avez-vous mis au monde une créature si misérable? » M'adressant ensuite à Dieu : « Seigneur, m'écriai-je, si l'on veut me chasser d'ici, je me réfugierai dans le sein de votre miséricordieuse bonté. » Je répandis alors un torrent de larmes, et je sentis une vive contrition de mes péchés. Les saintes Vierges me conduisirent vers leurs demeures, et un Ange jetait des fleurs sous mes pas, ce qui me couvrait de confusion. Le Seigneur me fit comprendre qu'il aimait à honorer ses amis. J'étais peinée, à cause de mes infidélités si nombreuses ; mais je n'osai prier Dieu qu'il cessât des faveurs de cette sorte, parce qu'une telle demande lui déplait, ainsi qu'il me l'a déclaré. »

L'obéissance de Sœur Martine était aussi étendue que son humilité était profonde. Toutes les religieuses qui l'ont connue témoignent dans leurs dépositions qu'elles ne l'ont jamais vue répliquer ou résister à un commandement, quel qu'il fût. Ses infirmités ne lui servaient point de prétexte pour s'exempter d'un office pénible. Aussi Dieu a-t-il parfois relevé par des miracles l'obéissance de sa servante. Un soir qu'elle allait chercher de l'eau à la cave, n'ayant ni lampe ni flambeau pour s'éclairer, elle mit sur une feuille de papier un charbon incandescent pour allumer un reste de bougie conservé à l'entrée de la cave. Chose admirable, dont deux religieuses furent témoins, bien que l'endroit où elle allait fût éloigné de la cuisine de plus de cent pas, le papier ne se consuma point.

Sœur Martine fut huit ans infirmière : cette charge mit en relief sa charité, son humilité, et peut-être plus encore son obéissance. Elle regardait comme sa supérieure chaque Sœur malade : un gémissement, un soupir entendu lui était un ordre formel. Pendant ces huit années, elle ne coucha que sur une couverture étendue à terre, afin d'accourir plus promptement au moindre signe des malades. Sous l'impression d'une douleur aiguë, quelque infirme venait-elle à se plaindre de ses services, l'humble Sœur répondait : « Vous avez bien raison d'accuser mon peu d'adresse : hélas ! je ne sais pas faire davantage ; mais pardonnez-moi, je tâcherai de vous mieux soigner à l'avenir. »

Cet office rendait son obéissance d'autant plus méritoire qu'il semblait contraire à ses inclinations. Tout son attrait était pour la retraite et le silence ; elle trouvait des consolations ineffables dans l'oraison et dans les ravissements dont le Seigneur la favorisait. Cependant, pour obéir, elle se privait volontiers de ces jouissances célestes. Le P. Blasco, son confesseur, rapporte que maintes fois, pour répondre à l'obéissance, elle quitta la compagnie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, qui l'honoraient de leurs visites.

Dès sa plus tendre jeunesse, Martine des Anges avait, par un vœu irrévocable, consacré à Dieu sa virginité. Eclairée dès lors sur l'excellence de la pureté, et sur tout ce qui peut en ternir l'éclat, elle fuyait la compagnie des hommes avec un soin qui la faisait passer à Villamayor pour être leur ennemie. Elle portait même des pincettes dans sa poche pour se meurtrir les bras, dès que son esprit ou ses sens menaçaient de s'égarer. « Considère que Dieu te regarde, se disait-elle alors, ne t'amuse point à des objets dangereux ou dissipants. »

Nous l'avons vue se retirer dans une solitude rigoureuse à la maison paternelle, rejeter avec une constance inébranlable toute proposition de mariage, et venir finalement se cacher dans le cloître : tous ces actes avaient pour principe son amour de la pureté. En religion, son attention à conserver ce précieux dépôt redoubla d'intensité. Il suffisait de la regarder pour être porté à la componction et à l'horreur du mal. Elle détestait souverainement le parloir, surtout depuis que Notre-Seigneur lui avait défendu d'attacher son cœur à aucune créature. La V. Mère Ubid a déposé qu'étant Prieure du monastère, elle ne voulut jamais contraindre Sœur Martine à se présenter au parloir, devant un bienfaiteur de la maison qui la demandait. Ce bienfaiteur, ne se rebutant point, obtint pourtant de la Prieure, qui vint ensuite, la grâce de voir Martine des Anges. Pressée par le commandement, la pauvre Sœur se présenta, dans un trouble extrême. Elle ne parla que de choses saintes : son interlocuteur en fut ravi, et avoua ensuite que la vénérable religieuse lui avait découvert des secrets qu'il tenait cachés dans son cœur depuis de longues années.

A vrai dire, cette émule des Anges n'avait pas subi les atteintes impures du mal. L'historien de sa vie rapporte un entretien avec Notre-Seigneur, trouvé dans ses écrits, où on lit les paroles suivantes : « Divin Jésus, je ne remarque rien en moi, ni dans mes paroles, mes regards, mes démarches, qui puisse blesser la vertu que je vous ai consacrée depuis mon enfance. Cette vertu, je l'estime plus que ma vie, et je mourrais plutôt mille fois que de la voir souillée par la moindre tache. » Et l'Époux divin de répondre : « Ma fille, je t'ai choisie pour épouse dès ta naissance, et j'ai voulu faire de toi une vierge aussi pure que les Anges. A cette fin, je garde toutes les avenues de ton âme, et j'ai entouré ton corps d'un cordon de pureté. »

De son côté, Martine protégeait le lis de son innocence par les épines de la mortification. Déjà, sous le toit paternel, elle s'était habituée à châtier son corps et à le réduire en servitude. Son jeûne était presque continuel ; elle ne mangeait point de viande et couchait sur la dure. Plus avancée en âge, elle mit autour de ses reins une ceinture de fer, endossa le cilice et prit de sanglantes disciplines. Une fois religieuse, elle redoubla ses austérités, entoura sa tête d'un cercle aux pointes acérées, son cou d'un collier de fer, ses bras de chaînettes piquantes, et s'appliqua, en outre, sur la poitrine, une plaque de métal en forme de râpe : autant d'instruments de torture que la maladie même lui faisait à peine déposer.

A l'exemple de saint Dominique, elle s'infligeait trois fois le jour une rude discipline, le temps de cinq *Miserere*. Le bruit de cette pénitence effrayant ses compagnes, elle prit, au lieu de cordes, une chaîne à trois branches garnies à l'extrémité de molettes d'acier. Ayant lu que saint Jérôme se frappait la poitrine avec un caillou aigu, elle prit une pierre, la recouvrit d'une toile avec des pointes de fer et se frappa sans pitié. Il en résulta une large plaie qui faillit mettre sa vie en danger. Une confidente de ses pratiques vint à son aide et appliqua un remède salubre, auquel Notre-Seigneur attacha une bénédiction spéciale en faveur de son épouse bien-aimée.

Assurément, on ne peut légitimer que par un mouvement extraordinaire de l'Esprit-Saint des pratiques de pénitence plus admirables qu'imitables ; du moins, devons-nous reconnaître dans cette soif d'immolation que nous offrent grand nombre de saints, un désir insatiable de se rendre plus conformes à Jésus-Christ. Telle était bien la disposition de Sœur Martine des Anges.

Voulant pouvoir dire à la lettre la parole de saint Paul : *Je suis fixé à la croix avec Jésus-Christ*, elle appliqua contre le mur de sa cellule une grande croix, et, à moins d'occupations imprévues, s'y tenait attachée tous les vendredis, de midi à trois heures. S'accrochant avec les mains aux clous enfoncés dans la traverse et appuyant ses pieds sur l'unique clou du bas, elle avait le corps comme suspendu en l'air : il en résultait, par la pesanteur du fardeau, une sorte de dislocation des membres.

Un jour que la sainte religieuse semblait succomber sous le faix des austérités, le Christ lui apparut et lui dit : « Es-tu satisfaite, ma fille ? veux-tu plus de souffrances ? — Oui, Seigneur, répondit-elle, encore davantage ; ce que je pourrai souffrir sera toujours peu de chose, par rapport à l'énormité de mes offenses contre vous ! »

III. — Ainsi purifiée par le feu de la pénitence, Martine des Anges se trouvait parfaitement préparée à la plus haute contemplation. Depuis l'âge de cinq ans, elle pratiquait la méditation ; au monastère, son oraison devint, pour ainsi dire, continuelle. Car, en dehors du temps consacré à cet exercice, elle ne parlait guère que de Dieu. Elle commençait son oraison par le souvenir de l'un des mystères douloureux. La sainte humanité de Jésus-Christ lui ouvrait la porte à la contemplation ; les plaies sacrées étaient les fentes qui laissaient passage à l'âme de Martine pour aller se perdre dans l'abîme immense de

la divinité. Afin de mieux imprimer en elle-même ces mystères de souffrances, elle exerçait au préalable sur son propre corps, le tourment sur lequel elle voulait arrêter ses pensées. Cette sorte de préparation rendait son esprit plus attentif à la considération du mystère, et brisait son cœur de contrition et d'amour. Maintes fois, le Sauveur se fit voir à elle dans l'état où l'avaient mis les bourreaux, et l'assura qu'en récompense de sa tendre compassion, elle recevrait dans le ciel une couronne plus précieuse que celle de plusieurs martyrs. Elle-même, dans ses écrits, témoigne que la vue du Rédempteur meurtri, couvert de sang, lui causait de cuisantes douleurs, qu'elle en serait morte sans une assistance particulière de Dieu. Pendant la Semaine sainte, le Seigneur lui donnait part aux tourments de sa Passion : il lui mettait sur la tête sa couronne d'épines, la chargeait de sa croix, l'arrosait de son précieux Sang, et même, nous le dirons plus loin, il lui perça le cœur avec le fer d'une lance.

Suivant la pensée de saint Augustin, la croix de Jésus-Christ est une chaire d'où il enseigne la vérité du salut ; la V. Sœur tenait l'oreille de son cœur toujours tendue pour ne perdre aucune leçon du divin Crucifié. A cette école elle apprit que la Passion renferme une infinité de remèdes à nos maux spirituels, et elle connut la manière de s'en faire une application pratique. A son lever, elle disait : « Vous connaissez ma fragilité, Seigneur Jésus. Si vous ne me soutenez de votre main, je vous offenserai en plusieurs manières. Otez-moi la vie, plutôt que de me laisser tomber dans la moindre faute. Unissez à vos plaies sacrées mes puissances et mes sens, afin que mes actions vous aient pour règle unique. Unissez ma tête à votre couronne d'épines, afin que je ne pense qu'à vous. Unissez mes yeux aux vôtres, qui ont été bandés et obscurcis, pour que ma vue ne s'égaré pas sur des objets profanes. Unissez mes oreilles aux vôtres, qui ont été blessées par mille injures et blasphèmes, afin que les miennes soient fermées aux vains discours du monde et ouvertes au son de votre aimable voix. Unissez ma bouche à la vôtre, abreuvée de fiel et de vinaigre, pour que je ne donne pas dans l'intempérance et que ma langue ne s'emploie qu'à publier vos louanges. Clouez mes mains à la croix avec les vôtres, afin que mes actes soient toujours conformes à votre sainte loi. Percez mon cœur de la lance qui blessa le vôtre, pour que le monde me soit en horreur et ma volonté entièrement soumise à la vôtre. Clouez mes pieds avec le clou qui tint les vôtres fixés à la croix, afin que toutes mes démarches vous

plaisent et que je sois prompte à exécuter vos ordres. Faites que les fouets qui ont déchiré votre corps répriment en moi toute affection déréglée, et que par le mérite de cette flagellation sanglante, je conserve une pureté immaculée. Et, puisque vous êtes un chef tout-puissant et que je ne suis qu'un membre inutile, unissez-moi toute à vous, afin que mes pensées, mes paroles, mes actions soient agréables aux yeux de votre divine Majesté. »

Le soir, prosternée en présence de Dieu, elle se demandait compte à elle-même des actes de la journée. Se reconnaissait-elle coupable en quelque chose, sa douleur lui faisait verser des larmes en abondance. Si, au contraire, sa conscience ne lui reprochait rien, elle disait en terminant son examen : « Mon Dieu, quoique mon amour-propre et mon peu d'attention sur ma conduite me dérobent la connaissance de mes fautes, je ne doute nullement que, faible comme je le suis, je ne vous aie offensé en plusieurs manières pendant cette journée ; mais, puisqu'en mourant sur la croix, vous avez laissé vos plaies comme remède au péché, je vous offre ces plaies sacrées en satisfaction du mal que j'ai commis, et en action de grâces pour celui que j'ai évité, chose que je dois uniquement à votre miséricorde infinie. Je vous offre votre couronne d'épines pour mes pensées frivoles, vos yeux pour mes regards indiscrets, votre bouche adorable pour mes paroles inutiles. » Elle parcourait ainsi tous les autres sens, et retirait un fruit considérable de ce pieux exercice.

Cette dévotion à la Passion lui valut des faveurs comparables à celles dont furent gratifiées les Catherine de Sienne et de Ricci, les Thérèse, les Rose de Lima, et bien d'autres amantes de la croix. Il est vrai, la sainteté de Sœur Martine des Anges n'est pas officiellement reconnue par l'Eglise ; mais elle est acceptée dans l'Espagne catholique comme un fait dûment constaté, et nous l'admettons au même titre, sous les réserves prescrites par les Décrets d'Urbain VIII. Sur le témoignage des saintes que nous venons de nommer, le Siège apostolique a sanctionné l'authenticité de grâces miraculeuses qu'elles reçurent de Dieu. S'il ne nous appartient pas de formuler un jugement irréformable, pourquoi refuserions-nous notre modeste assentiment au témoignage de Martine des Anges, quand elle affirme, au livre de ses révélations, que le Seigneur la prit un jour pour épouse, en lui mettant un anneau au doigt, une couronne sur la tête, une palme à la main ? Quel motif aurions-nous de révoquer en doute sa sincérité, lorsqu'elle atteste que son cœur fut miraculeusement changé

en un autre par le Saint-Esprit ; que Jésus-Christ lui a souvent apparu, a conversé familièrement avec elle, s'est reposé sur ses bras dans la forme d'un petit enfant ; que les Anges l'ont communiee diverses fois et que les saints lui ont rendu de fréquentes visites, soit pour la consoler, soit pour l'instruire ? Enfin, rien ne nous défend d'admettre sur sa parole que souvent, pendant son oraison, des rayons lumineux s'échappaient de sa personne et projetaient à l'entour un éclat merveilleux.

Du reste, toutes ces grâces extraordinaires eurent pour résultat de produire dans cette âme d'élite une humilité plus profonde. Or, telle est la pierre de touche des manifestations divines, à l'encontre des opérations diaboliques, qui engendrent l'orgueil. Et, comme la servante de Dieu craignait encore d'être le jouet de l'illusion, elle s'adressa à son aimable Epoux et lui dit : « J'ai tant de peine, Seigneur, à me persuader la réalité des faveurs dont vous me comblez, que, pour m'en assurer, je vous prie de me donner une parfaite connaissance et une profonde douleur de mes péchés. » — Sa prière, ajoute-t-elle, fut exaucée : car elle éprouva un tel sentiment de sa misère et un si vif désir d'expiation, qu'elle se déclare incapable de l'exprimer.

IV. — Outre une augmentation d'humilité, de reconnaissance envers Dieu, de zèle pour sa gloire ; outre une plus sévère vigilance sur elle-même et une pureté d'intention plus exacte, la sainte religieuse retirait comme fruit de ses rapports avec Dieu un plus grand désir d'aller le voir au ciel. Parfois s'adressant aux Esprits bienheureux, elle leur disait en s'inspirant du langage de l'Ecriture : « Anges saints, soutenez-moi des fruits de vos mérites, car je languis d'amour. Ne soyez pas surpris que je souhaite la mort, car à quiconque aime le divin Jésus la mort est une vie... Dieu de mon cœur, cessez de blesser ce cœur des traits de votre amour, je ne peux plus les souffrir... Bon Ange gardien, lorsque vous verrez mon aimable Epoux, si par hasard il vous parle de moi, dites-lui que je suis une captive, retenue dans l'exil et gémissant sous le poids de ses chaînes. S'il vous répond qu'il n'est pas encore près de les rompre, dites-lui que mon désir de le voir me rend ces chaînes bien dures et bien pesantes, et me fait trouver éternel le temps de mon esclavage. »

Tels étaient les sentimens de cette grande âme. Parlons de sa dévotion à la divine Eucharistie.

Enfant, Martine eut déjà un grand attrait pour ce mystère d'amour. Religieuse, sa dévotion au Saint-Sacrement ne fit que grandir. Quelque part qu'elle allât, elle ne manquait point, au sortir de sa chambre, de se diriger d'abord vers le chœur, afin d'y saluer son Bien-Aimé. L'historien de sa vie rapporte que, pendant son adoration, elle voyait miraculeusement Notre-Seigneur Jésus-Christ à travers la porte du tabernacle, comme s'il eût été exposé dans l'ostensoir. Même au temps des plus grandes maladies, elle ne cessait jamais de se rendre à l'église conventuelle pour communier : les forces lui revenaient à point ; et elle marchait alors avec une facilité dont elle-même s'étonnait. Le fruit de ses communions correspondait à la ferveur avec laquelle elle s'y disposait. C'est un fait attesté par des témoins oculaires, qu'à la table sainte, son visage jetait tant de rayons, que le prêtre ébloui avait peine à lui présenter l'hostie. Le P. Vincent Amiguez, qui souvent lui donna la sainte communion, a déclaré que son visage lui paraissait empreint d'une beauté extraordinaire : il lui semblait voir un Séraphin. « Dès que j'ai communiqué, dit-elle au livre de sa vie, je ne me sens plus : je suis comme morte. Mon âme ressemble à une colombe, qui témoigne par ses gémissements le désir de prendre son vol, mais en est empêchée. » Dans ces conjonctures, le Seigneur honorait sa servante d'une manière dont on trouve peu d'exemples dans la vie des saints. Il la traitait comme une épouse chérie, mais avec un amour jaloux, tendant uniquement à purifier son âme, à la détacher de tout objet créé, à l'enrichir des dons les plus précieux.

Toutefois, ces faveurs n'étaient pas continues : le Bien-Aimé s'éloignait pour un temps, laissant son épouse en proie à de cruelles sécheresses et de terribles désolations. Elle endura souvent ce genre de martyre, décrit par sainte Thérèse, à l'un des chapitres de sa Vie. « Dans les aridités, la foi s'éclipse, la raison se trouble, Dieu se cache ; les biens reçus de lui deviennent suspects et paraissent illusions ; le souvenir des fautes commises abat et accable l'âme ; l'esprit ne met son activité, semble-t-il, qu'à rechercher la gravité des péchés ; il ne saurait se tourner vers Dieu, espérer en lui, frapper à la porte de sa miséricorde, dont les avenues lui paraissent fermées. En un mot, ces délaissements intérieurs ont quelque ressemblance avec les peines des damnés. »

Sœur Martine connut ce tourment ; mais, supérieure à l'épreuve, elle la soutint avec courage et jamais ne laissa sa ferveur s'affaiblir. De la part des démons, ce fut contre elle une guerre à outrance

durant trente années. « Pourquoi, disait-elle à Dieu, pourquoi permettez-vous que je sois attaquée avec une pareille fureur ? Quand donc finiront ces épreuves ? — Je veux que par cette voie tu arrives au martyre, répondit le Seigneur. Pour ne pas m'offenser, les martyrs ont enduré de cruels tourments : imite-les. Ta récompense au ciel sera d'autant plus grande que tes combats auront été plus rudes et plus longs. Ne demande pas à être délivrée de la tentation : pareille demande ne te convient pas. Tu dois souffrir pour mon amour. »

Ces paroles rendirent plus vaillante l'épouse du Christ. Elle en vint à reprocher aux démons leur faiblesse et à les défier au combat, comme on le raconte de sainte Catherine de Sienne : « Venez, méchants, je vous attends de pied ferme, je ne crains point vos menaces, ayant Dieu pour moi. » Et après un assaut terrible : « Seigneur, où donc étiez-vous, quand j'étais aux prises avec l'ennemi ? — Au fond de ton cœur. — Quoi ! le traître était si hardi que de m'attaquer avec tant de fureur en votre présence ? — Je le lui avais permis. Je veux que mes amis soient tantôt affligés et troublés, tantôt consolés et fortifiés ; mais ils n'ont rien à craindre, je suis avec eux. »

De fait, nul coup de l'ennemi ne put nuire à la servante de Dieu. Vainement, changeant leurs batteries, les démons essayèrent de l'effrayer par des apparitions fantastiques, la précipitèrent du haut en bas d'une galerie, la firent rouler sur la pente qui conduisait à la cave ; Martine n'en reçut aucun mal. A la lettre, ce semble, les Anges la portaient entre leurs mains, et empêchaient son pied de se heurter à la pierre.

Outre sa lutte personnelle avec Satan, Martine des Anges travaillait énergiquement à retirer les âmes de la domination du prince des ténèbres. Dieu lui fit connaître combien le pécheur est abominable à ses yeux. Cette vue causa tant d'horreur à notre vierge, qu'elle serait morte d'effroi, si elle n'eût été soutenue d'en haut. « J'ai vu une âme en état de péché mortel, dit-elle à sa supérieure, la Mère Ubid. Il n'est pas en mon pouvoir d'exprimer combien elle m'a paru hideuse, et quel horrible enfer elle portait en elle-même. Je supplie le Seigneur de ne plus permettre que je voie jamais pareille chose, car j'en mourrais de douleur. » Depuis ce moment, son zèle pour la conversion des pécheurs ne connut pas de bornes. Prosternée devant le trône de la Miséricorde, elle obtenait pour eux des grâces puissantes de repentir. L'assurance lui avait été donnée qu'elle était laissée dans

l'exil de ce monde afin d'être l'avocate et la médiatrice des pécheurs. Comme Moïse et saint Paul, elle eût souhaité d'être anathème pour les hommes, ses frères : « Seigneur, disait-elle, si, en subissant moi seule les peines de l'enfer, je puis empêcher que nul d'entre les hommes vous offense et se damne, je m'offre volontiers à les subir. » Demande héroïque, pleine d'une ardente charité, mais qui ne renfermait aucun désir d'être éternellement séparée de Dieu, à qui cette même charité l'unissait étroitement.

Le zèle de la V. Sœur pour le soulagement des âmes du Purgatoire n'était pas inférieur à son désir d'obtenir le salut des pécheurs. En offrant pour elles ses oraisons, jeûnes, macérations de tout genre, elle en a délivré une quantité considérable. Ces âmes parfois venaient la remercier de sa charité, ou lui apparaissaient montant au ciel resplendissantes de lumière. Dans le nombre furent Barnabé d'Arilla, son père, un de ses confesseurs et plusieurs religieuses du monastère.

V. — Sa charité allait encore trouver les pauvres, les malades, les affligés, quels qu'ils fussent : elle les secourait par tous les moyens en son pouvoir.

A Benavarre, où se passèrent ses trois dernières années, elle nourrit longtemps un prisonnier, en lui faisant parvenir à peu près en entier, avec l'agrément de la Mère Prieure, sa portion journalière. Elle se privait également de ses meilleurs habits pour revêtir les pauvres, et Dieu récompensa souvent sa charité par des miracles.

Au mois de septembre 1635, un soldat nommé Jean de Vergas, originaire de Cordoue, revenait de l'armée des Flandres, et, passant par Benavarre, se présenta au monastère pour demander l'aumône. Estropié, à peine vêtu, souffrant de la fièvre et couvert d'ulcères, il paraissait n'avoir qu'une vie languissante. Emue d'un état si lamentable, la Prieure demanda à ses filles si elles n'auraient pas quelques effets pour ce malheureux. Martine, alors alitée, n'apprit qu'un peu plus tard ce dont il s'agissait. Elle aussi voulut faire son aumône. Choissant la moins mauvaise de ses tuniques, car elle n'en portait jamais de neuve, elle la raccommoda de son mieux pendant la nuit pour la mettre en état d'être donnée. Le matin venu, elle se rendit au chœur. Elle y était à peine agenouillée, que Notre-Seigneur lui apparut, tenant à la main la tunique destinée au mendiant. « Ce vêtement est bien à toi, lui dit le bon Maître, ta charité l'a remis

entre mes mains. Sache-le bien, c'est moi qui donne le prix aux aumônes que l'on fait en mon nom. » En même temps, Martine se vit revêtir d'un manteau de lumière parsemé de roses, symbole de l'éclat et du parfum de sa charité.

Quand le soldat se présenta, Martine l'accueillit avec bonté, lui conseilla de se confesser ; puis elle lui remit le petit trousseau préparé à son intention. Rentré à l'hôpital, cet homme prit les effets qu'on lui avait donnés. Au contact de ce linge, il se sentit délivré de tout mal. Ivre de joie, il accourt au monastère, se confesse, communie, et ne sait comment remercier sa bienfaitrice. Le fait eut un si grand retentissement qu'il en fut dressé acte public par-devant un notaire de Benavarre. De son côté, Jean de Vergas ne se lassait pas de publier la faveur miraculeuse dont il avait été gratifié.

Si empressée à assister des étrangers, la V. Sœur ne l'était pas moins pour subvenir aux besoins du monastère dont elle était fille.

L'an 1619, la Mère Isabelle Ubid, Prieure à Saragosse, se trouvant fort embarrassée pour payer le relèvement d'un mur de clôture, pensait adresser une demande à deux amis de la maison. Martine entre dans sa chambre au moment où la Prieure se disposait à écrire, et lui dit sans préambule : « Ne vous tourmentez pas, ma Mère, Dieu vous assistera. Bien que vous ne deviez à peu près rien attendre de ceux à qui vous vous adressez, il vous viendra d'autre part beaucoup plus que vous n'espérez. » La chose arriva. Des deux connaissances du monastère, l'une ne voulut rien donner, et l'autre n'envoya qu'une modique aumône. Mais, peu de jours après, une personne inconnue remit en secret cinq cents écus, et la ville, de son côté, offrit quelques secours. Cependant, les frais dépassant les prévisions, la Prieure éprouvait de nouveaux soucis. « Courage, ma Mère, lui dit la sainte fille, Dieu ne se lassera point de vous assister : bientôt vous serez à flot. » En effet, on apporta quarante écus d'un legs remontant à dix ans et sur lequel personne ne comptait plus, sans parler d'une autre somme qu'un ami de la maison venait de laisser au monastère par testament.

Plus tard, la même supérieure, aux prises avec les angoisses d'une gêne extrême, entrevoyait l'impossibilité d'entretenir la communauté de Benavarre confiée à ses soins. Elle s'en plaignit à Sœur Martine, qui l'avait vivement pressée d'accepter le poste, et lui dit un peu brusquement : « C'est vous la cause de mes tracas ! » Martine

répondit : « Le Seigneur qui a conduit ici votre Révérence la punira de son peu de confiance. A-t-il jamais manqué à ses fidèles serviteurs ? Celui qui fait son adorable volonté ne reçoit-il pas abondamment tout ce qu'il lui faut ? Pour moi, j'ai la parole de mon céleste Epoux : il pourvoira à tous nos besoins. Séchez vos larmes, n'en faites pas un si mauvais usage ; gardez-les pour pleurer les péchés que nous commettons tous les jours. » Elle sortit ensuite et après une longue station à l'église conventuelle, revint dire à la Prieure qu'on allait lui apporter de l'argent. Bientôt, en effet, un marchand, nommé Cavero, sonnait à la porte et déposait entre les mains de la Prieure soixante écus. « Vous le voyez, ma Mère, dit alors Martine, le Seigneur assiste ceux qui se confient en sa Providence. Tant que nous nous comporterons à son égard comme des enfants soumis, il agira avec nous en père plein de bonté. Vous en aurez prochainement une nouvelle preuve. Aujourd'hui même, à Saragosse, on prépare une somme d'argent pour vous être remise. Quelques semaines se passeront, il est vrai, avant que vous la receviez ; mais soyez-en sûre, vous l'aurez. » A deux mois de là don Lerga, habitant de Saragosse, se rendit à Benavarre pour assister à la profession de l'une de ses nièces. Outre la dot de la jeune fille, il apporta une somme que sa mère laissait par testament à la communauté.

Dans un autre moment d'embarras financiers, Martine pressa la Mère Ubide de s'adresser à la femme d'un négociant, nommé Vimos ; ce qu'elle fit sur sa parole. Le prêt s'élevait à quatorze écus : on convint d'un jour pour le remboursement, parce que le mari ignorait la chose, et avait besoin à telle date des quatorze écus pour parfaire un paiement. Le jour fixé arriva, et la Prieure n'était point en mesure de tenir sa promesse. Désolée, et craignant d'exposer à de sérieux désagréments la personne qui l'avait si cordialement obligée, elle confia sa peine à Sœur Martine. « Dieu y pourvoira », répondit celle-ci. Il y pourvut, en effet, et d'une façon tout à fait inattendue. Le négociant, voulant vérifier sa caisse, trouva quatorze écus de plus qu'il n'avait mis. Il refait son calcul une fois, deux fois, trois fois : toujours le même chiffre. Enfin, n'y comprenant rien, il demande à sa femme d'où peut provenir la somme en excédent. Elle lui avoue l'enlèvement des quatorze écus, qui n'ont point été remboursés, et tous deux de remercier le Seigneur d'avoir, par les mérites de sa servante, Sœur Martine des Anges, doublé l'argent prêté à la communauté en détresse.

VI. — La charité de notre sainte religieuse s'étendait aussi à toutes sortes d'afflictions et de misères morales.

Un jeune homme de la connaissance de Martine des Anges avait, par une coupable complaisance, accepté de servir de témoin à un ami, dans une affaire de duel. L'épouse du Christ eut révélation du fait. Elle envoya dire au jeune homme de venir la voir au plus tôt; en même temps elle fait savoir à la mère qu'elle doit grandement remercier Dieu d'avoir tiré son fils d'un très grave danger spirituel et corporel. Quand le jeune homme se présenta au parloir, son premier soin fut de nier à la Sœur le fait odieux dont il venait d'être complice. Mais celle-ci le lui détailla si bien qu'il se vit contraint de l'avouer. Rentré chez lui, il dit à sa mère : « Je vous assure que cette religieuse est une sainte : Dieu seul a pu lui faire connaître ce qui s'était passé. Je n'oserai plus paraître devant elle : sa vue seule me fait trembler. »

Ce même gentilhomme fut un jour attaqué par un ennemi personnel muni de solides armes. Se croyant perdu, il saisit un rosaire que lui avait donné Martine des Anges et réclama son assistance. Soudain Martine apparaît et crie au meurtrier qui brandissait son poignard : « Arrête, ne tue pas cet homme ! » A l'instant, l'arme tombe des mains de l'assassin.

Don Perez Nabal, vicaire général de l'évêque de Barbastro, rapporte que, sur la route de Benavarre à Roda, son cheval ayant fait une chute, il se trouva la jambe prise sous les flancs de l'animal, et, malgré ses efforts, ne pouvait la dégager. Alors il se recommanda à la B^{se} Mère — titre qu'on aimait à lui donner — et aussitôt il parvint sans peine à retirer sa jambe, qui ne portait pas la moindre contusion. Une fois libre, il voulut relever son cheval, espérant encore dans l'aide de la V. Sœur. Il ne fut pas déçu. La bête se remit sur ses pieds sans avoir aucun mal et fut à même de le conduire jusqu'au terme du voyage. » Ce double événement, disait le Vicaire général, me semble miraculeux. Sans un secours surnaturel, je ne pouvais dégager ma jambe, et mon cheval, en roulant dans une sorte d'abîme, devait se tuer sur le coup. »

Dieu opéra beaucoup d'autres merveilles par les grains de chapelet, les rosaires, les médailles que la sainte distribuait à ses amis. Grâce à la bénédiction qui leur était attachée, ces objets devenaient très efficaces pour repousser la tentation, provoquer le regret du péché, obtenir la patience dans les infirmités corporelles et la délivrance des

périls de l'âme. La sainte religieuse entendait qu'on les portât avec grande dévotion et qu'on invoquât de temps en temps les noms de Jésus et de Marie.

A Villamayor, patrie de Martine, Jacques d'Alfranca n'eut pas plus tôt appliqué une croix de la V. Sœur sur les membres perclus d'un petit enfant, que celui-ci se leva et se mit à courir dans la rue comme s'il n'avait jamais été infirme.

Un riche bourgeois se présente un jour au monastère de Sainte-Foy, et demande la Mère Martine. Elle se contente de lui faire passer un grain de rosaire bénit, lui disant de le porter, et, en cas de danger, d'appeler à son aide Jésus et Marie : s'il le fait avec foi, il trouvera aussitôt assistance et protection. De plus, qu'il ait bien soin de ne pas sortir la nuit suivante, un malheur lui arriverait. Oubliant l'avertissement salutaire, notre homme sort de sa maison à une heure tardive, et se voit attaqué sur une place par des gens bien armés. N'ayant avec lui que son valet, qui bientôt tombe baigné dans son sang, le bourgeois se croit perdu. Dans ce pressant danger, il se souvient du grain bénit donné par Sœur Martine. Invoquer Dieu, implorer l'assistance de sa servante est l'affaire d'un instant. Le secours fut si prompt que, laissé pour mort par ses ennemis, il se trouva toutefois sans blessure, malgré un grand nombre de coups reçus. La guérison du valet ne fut pas moins surprenante. Soulagé par l'application du grain bénit sur ses plaies, il recouvra en peu de jours une santé parfaite. L'un et l'autre se firent un devoir de se présenter à leur libératrice. Le maître entra le premier. A son grand étonnement, il reçut un accueil sévère. Martine lui reprocha les désordres de sa vie privée. Du moins la parole qu'il entendit porta ses fruits. A dater de ce jour, le riche bourgeois mena une conduite chrétienne et fit l'édification de toute la ville de Saragosse.

L'an 1630, sur la fin de février, Pascal d'Almerga, habitant de Villamayor, tomba en une sorte de léthargie et se trouva dans l'impossibilité de se confesser. Le prêtre Jean Paladilla vint le visiter. Touché de son triste état, il tira de sa poche une croix que Sœur Martine lui avait donnée, et, après avoir invoqué le secours du ciel, l'appliqua sur la bouche du malade. Celui-ci, à l'instant même ouvrit les yeux et donna des signes de connaissance. Le prêtre lui demanda s'il se repentait de ses fautes. Sur sa réponse affirmative, il lui donna l'absolution. Un nouvel accès saisit ensuite le malade avec une plus grande intensité. On fit la recommandation de l'âme, pendant laquelle

un des assistants mit dans la main du moribond un grain bénit, donné par la V. Sœur. Aussitôt la crise disparut. De lui-même, Pascal demanda le prêtre : il se confessa avec une parfaite lucidité, reçut le saint Viatique et mourut le lendemain.

Une vertu prodigieuse semblait attachée à tout ce qui sortait des mains de la sainte religieuse. Le P. Hyacinthe Blasco, un de ses confesseurs, traversait à gué la rivière de la Cinca. Le passage étant beaucoup plus dangereux qu'il ne croyait, son cheval fut emporté par le courant. Il se souvint alors qu'il avait sur lui une croix de la V. Sœur, et suivant sa recommandation, il invoqua les noms de Jésus et de Marie. A l'instant, sans savoir de quelle manière, il se trouva sur l'autre rive. De retour à Benavarre, il se rendit au monastère pour raconter son aventure. Martine ne lui en laissa pas le temps. « Vous avez eu de la foi, mon Père : bien en est résulté pour vous ! »

Ces objets pieux étaient surtout redoutables au démon. L'an 1632, se trouvait à Saragosse une possédée tourmentée horriblement. Tandis que le P. Jean de Foz l'exorcisait à la chapelle de l'hôpital, le chapelain, don Pedro Boni, alla au monastère recommander la malheureuse à la sainte Mère. Ne pouvant descendre au parloir, Martine envoya son rosaire à cet ecclésiastique, et lui fit dire de le placer sur la possédée, sans faire connaître qui le lui avait envoyé. Avant que le chapelain fût de retour, le démon s'écria : « Voici don Pedro qui revient, apportant ce que je déteste. Arrête!... n'entre pas... tu me brûles... » Ce disant, l'énergumène se roulait par terre, dans des convulsions horribles. Quand le prêtre montra le chapelet, ce fut bien pis. Ne pouvant s'échapper, malgré ses efforts, elle se glissa parmi les assistants, au nombre de deux cents, afin d'éviter la vue seule du Rosaire. L'exorciste demanda au démon ce qui lui causait tant d'effroi : « C'est qu'il vient de Martine, et de plus haut encore, répondit-il en montrant le ciel, et il a été donné par Celle que je ne veux pas nommer. La vertu qu'il a contre moi est sans limites. — Si tu le crains tant, pourquoi ne quittes-tu pas cette malheureuse créature ? — Je n'en ai pas la permission ; quand l'aurai-je ? Martine le sait. »

Enfin ces croix et ces grains bénits avaient la vertu d'apaiser les tempêtes, d'amortir les éclats de la foudre. Les Sœurs de Sainte-Foy étaient unanimes à l'affirmer. Lorsqu'un orage venait fondre sur la ville de Saragosse, la V. Mère se mettait à une fenêtre et élevait une de ses croix dans la direction des nues. Alors les nuages, chargés de grêle et d'éclairs, s'évanouissaient sans causer de dommage. L'histo-

rien André Maia déclare expressément que, depuis la mort de la sainte religieuse, la même vertu est restée à ces objets, et qu'il pourrait produire à l'appui maints exemples de faits merveilleux accomplis tous les jours.

VII. — Assurément, ce qui précède est admirable; ce qui nous reste à dire ne l'est pas moins.

Les dépositions juridiques attestent que, de son vivant, Martine des Anges était transportée auprès de certains malades pour les assister spirituellement ou corporellement.

L'an 1634, Jérôme Cartillo de Saragosse tomba gravement malade. Il connaissait intimement la Sœur Martine et l'appela intérieurement à son aide. Au sortir d'un léger sommeil, il dit à sa femme qu'il voulait se confesser, parce que sa dernière heure approchait. Celle-ci, ne voyant point de danger imminent, répondit que rien ne pressait. Le malade insista et ajouta, pour couper court à toute réplique : « Sœur Martine est venue, elle m'a recommandé de me confesser et de recevoir l'Extrême-Onction, car avant peu je mourrai. » On se rendit à ses désirs, malgré l'avis rassurant du médecin : le soir même, Jérôme Cartillo expirait.

Un de ses amis voulut savoir si réellement la Sœur était venue, ainsi qu'il l'avait assuré. Il écrivit à Benavarre. Au reçu de la lettre, la Prieure alla trouver Sœur Martine. Celle-ci, sans attendre d'être interrogée, s'empessa de dire : « Je sais, ma Mère, ce que vous désirez apprendre. Oui, il est vrai que je suis allée voir don Jérôme Cartillo, à Saragosse. Je lui ai mis la main sur la tête et lui ai dit de se préparer à la mort, parce qu'il n'en était pas éloigné. »

A une autre religieuse qui lui demandait ce qu'elle pensait de la maladie de don Jérôme, elle avait déjà répondu : Notre-Seigneur m'a donné la permission de le visiter; je ne sais s'il s'en est rendu compte, on le saura bientôt. » En effet, l'événement fut divulgué avec la rapidité de l'éclair dans toute la ville.

Une autre fois, Sœur Martine dit à la Mère Gisbert, sa supérieure : « Je ne sais ce qu'éprouve le P. Blasco, Prieur de Linarès : il se plaint beaucoup et m'appelle. » Plus tard on interrogea le religieux et l'on reconnut que la V. Sœur s'était rendue à son désir. Elle le visita encore lorsqu'il tomba plus dangereusement malade au couvent d'Alfajarin, ainsi qu'elle le lui rappela dans une lettre, et l'avoua au P. Gabriel Ximenès.

Relativement à ces visites, le même P. Blasco rapporte deux faits très singuliers et parfaitement avérés. L'un concerne un religieux de l'Ordre. Celui-ci se trouvant à l'extrémité prit en main une petite croix donnée par Martine, et ayant appelé à son aide la V. Mère, fut honoré par trois fois de sa venue. Le Prieur, à qui le malade raconta ce bienfait, avait eu la volonté, mais non le courage, de confier à son religieux certains troubles de conscience qui l'agitaient, afin qu'il les soumit au jugement de notre sainte lorsqu'elle reviendrait. Or, à la troisième visite, Martine donna de sa propre initiative l'éclaircissement qui dissipait les scrupules du Prieur. Surpris de voir découvert ce qu'il avait tenu si caché dans son cœur, le P. Blasco voulut s'assurer si réellement la réponse venait de la servante de Dieu. Il lui écrivit et la remercia, mais sans entrer dans aucun détail. Martine envoya une réponse qui ne laissait aucun doute sur sa connaissance surnaturelle du cas en question.

L'autre fait n'offre pas moins d'intérêt.

Un jeune homme, fils d'un ami de notre sainte, se trouvait abandonné des médecins. Son père se souvient de la B^{se} Mère et l'appelle à son aide avec une foi si vive que, dans le moment même, il voit la chambre inondée de lumière et deux anges entrer avec deux religieuses, une Dominicaine et une Franciscaine. La première, qu'il reconnaît aussitôt pour être Martine des Anges, donne sa bénédiction au malade qui commence, dès lors, à mieux aller. Le père ayant raconté le fait à un de ses amis, celui-ci se rendit le jour même à Saragosse, afin de bien s'assurer de la réalité du prodige. « Eh bien ! dit-il à la Sœur, en la saluant, je suis ravi que vous veniez nous rendre visite. On vous a vue cette nuit à Villamayor. — Oh ! je sais qui vous l'a dit », répondit Martine, et elle expliqua en détail la manière dont la chose s'était passée.

Les parents et les proches de la V. Sœur ne furent pas privés de son assistance miraculeuse. Barnabé d'Arilla reçut plusieurs fois la visite de sa sainte fille, pendant sa dernière maladie. A diverses reprises, on l'entendit s'écrier en montrant un coin de sa chambre : « Faites place à ces dames, écarter les rideaux de mon lit, pour qu'elles approchent toutes les trois. » D'où l'on inféra que Martine, en compagnie de deux saintes, était venue le réconforter avant qu'il parût devant Dieu. Du reste, la B^{se} Mère le déclara positivement à Maria Pérez, sa cousine, femme de grande piété.

Cette dame reçut elle-même un secours salutaire de la servante de

Dieu. Dans un accès de noire mélancolie, son mari, Jean d'Arilla, voulut la poignarder. Martine en a révélation : elle est transportée miraculeusement à la maison des deux époux. Au moment où le malheureux allait exécuter son dessein, il entend par deux fois une voix qui lui crie : « Arrête, Dieu te punira ! » Il s'apaise, demande pardon à sa femme, et le lendemain se rend au monastère. Avant qu'il y arrivât, Martine dit à la Mère Ubid : « Dieu est admirable envers ses créatures, ma Mère ; la nuit dernière, si mon Ange gardien et moi n'avions retenu le bras de mon cousin d'Arilla, il eût fait un grand acte de démence. Le voici qui vient. Je prie Votre Révérence de le recevoir ; car, pour moi, je ne juge pas à propos de lui parler. » Cependant elle dut céder aux instances de son cousin, qui, en la voyant, fondit en larmes. La sainte religieuse prit occasion de sa douleur pour lui reprocher ses emportements, et lui dit avec un accent prophétique : « Allez en paix, et mettez ordre à vos affaires, tant spirituelles que temporelles : nous ne nous reverrons plus en cette vie. »

Bientôt après, il dut s'aliter. Trois jours avant sa mort, Martine, s'entretenant au parloir avec don Padilla, confesseur du malade, lui dit : « Je vous prie d'aller incessamment à Villamayor et de ne pas abandonner mon cousin, car il mourra dimanche prochain. » Jean d'Arilla mourut au jour indiqué, dans de grands sentiments de foi. Pascal Lopez, chargé d'en porter la nouvelle à Martine, arrive au monastère. « Mais nous savons la mort de don Jean, dit la tourière, sœur Martine nous en a informées. »

La servante de Dieu ne franchissait pas seulement de courtes distances ; elle fut transportée à Alger, pour délivrer une pauvre mère et son fils. L'historien André Maia le rapporte expressément, en s'appuyant sur des notes du P. Gabriel Ximénès. Ce miracle était notoire en Espagne, tout le monde en parlait. L'auteur s'autorise encore d'une parole trouvée dans les mémoires de la sainte : « Mon Bien-Aimé me conduisit en d'autres lieux, même parmi des esclaves, exposés, les fers aux pieds et aux mains, sur la place d'Alger. Il me transporte aussi sur mer, et je vois des navires en détresse. Mais aussitôt que j'ai tracé le signe de la croix sur l'élément irrité, la tourmente cesse comme par miracle. » Le P. Ximénès ne cacha pas sa surprise de l'entendre lui faire la description d'une tempête et de la situation des malheureux nautoniers, étant certain qu'elle n'avait jamais contemplé la mer en courroux.

Les limites imposées à notre travail nous obligent à passer vingt

autres traits de bilocation aussi variés qu'intéressants. Dieu accordait ainsi dans une large mesure à sa fidèle servante une grâce dont furent gratifiés saint Nicolas de Myre, le B. Martin de Porrès, saint Alphonse de Liguori et plusieurs autres saints. Le P. Ximénès dit un jour à sa pénitente : « Sœur Martine, comment donc vous y prenez-vous pour faire vos mystérieuses visites? — C'est bien simple, mon Père, je prie pour le malade qui m'appelle, et sans me donner d'autre mouvement, je me trouve près de lui. » Or, à combien d'infirmes ne s'étendait pas son ardente charité? quels vœux ne faisait-elle pas pour leur guérison ou leur soulagement? Jean Paladilla déclare dans sa déposition juridique, qu'à chaque fois qu'une personne de Villamayor se trouvait en danger, il réclamait l'assistance de Martine pour qu'elle obtînt au malade la santé ou une heureuse mort. D'ordinaire il était aisé au vénérable prêtre de reconnaître à certains signes la visite de la Sœur. Elle-même l'affermait dans sa croyance, en lui disant qu'il ne se trompait pas.

Le P. Michel Remeralès, Recteur de notre collège de Saint-Vincent-Ferrier, à Saragosse, cloué sur son lit, n'attendait plus que la mort. Les médecins l'avaient abandonné. Notre V. Sœur, le sachant dans cette extrémité, lui marqua sur un billet de mettre son espérance en Dieu, qu'il ne mourrait pas cette fois. La prédiction se vérifia. Quatre ans plus tard, le même Père fut repris de fièvres. Bien que le mal ne parût pas inquiétant, Martine écrivit au malade : « Conformez-vous à la volonté de Dieu, et préparez-vous à paraître devant lui. » Désirant un avis plus précis, le religieux sollicita un nouveau billet. En le lisant, il s'écria : « C'en est fait ! qu'on me donne les sacrements. » Il les reçut avec piété et mourut peu après. Les billets de la servante de Dieu furent conservés longtemps au collège de Saragosse.

Jamais les prophéties de la sainte religieuse ne se trouvèrent en défaut. Ainsi en était-il de ses affirmations pour des choses de moindre importance.

La Mère Prieure, ayant à préparer son règlement de compte, trouva sur ses livres un déficit de quatre cents écus. Ne pouvant en découvrir la cause, elle pria Sœur Martine de recommander cette affaire à Dieu. — « Ne vous affligez pas tant, répondit la V. Mère, relisez vos livres : vous trouverez qu'on a omis de mentionner les deux cents écus payés au maçon pour la citerne qu'il a construite. Quant aux autres deux cents écus que vous croyez vous manquer, ils sont en caisse ; l'erreur provient d'une faute de calcul. » La Prieure voulut

répliquer : « Non, non, ma Mère, reprit Martine. La chose est ainsi, les bons anges me l'ont dit. » Effectivement on revit les comptes, et l'on reconnut que Martine avait raison. La Prieure remercia la sainte fille, qui lui demanda là-dessus un secret absolu. « Ce secret, dit la Mère Ubid, je le lui ai inviolablement gardé par égard pour sa modestie, jusqu'au jour où l'obéissance me délia les lèvres, quand eurent lieu les informations sur sa vie. » Si l'on pressait la B^{se} Sœur de s'expliquer de quelle manière elle savait telle chose secrète ou à venir, elle répondait humblement : « Cela me paraît ainsi ; c'est ma pensée. »

Une dame de Saragosse, nommée Anne Ripoll, se distinguait par une charité sans bornes envers les pauvres. Tous les samedis, elle en nourrissait cinq à sa table, les servant elle même, avec l'aide de ses enfants. Sœur Martine, qui la connaissait intimement et qui ne cessait de prier pour elle et sa famille, dit un jour à la Mère Ubid, sa Prieure : « Que de bénédictions sont attachées à l'aumône ! Raymond Gomez, fils de madame Ripoll, a failli se tuer aujourd'hui ; mais cinq hommes vénérables, en habits de pèlerins, l'ont retiré du danger. » Le jeune homme, en effet, montant un cheval fringant, avait trouvé sa route barrée par un carrosse renversé ; au lieu de tourner l'obstacle, il avait forcé son cheval à sauter par dessus. Sa témérité devait lui coûter la vie. Martine regarda sa merveilleuse préservation comme une récompense de la charité de sa mère à l'égard des pèlerins. Ecrivant, à l'occasion de l'incident, elle rappelle à la mère que Dieu est toujours auprès de ceux qui font l'aumône ; puis elle lui assure, ainsi qu'à sa descendance, la protection de l'apôtre saint Jacques, le patron des pèlerins, tant que sa famille sera fidèle à recevoir favorablement les pauvres et les voyageurs.

VIII. — Outre le don de prophétie, Dieu avait accordé à sa servante celui de lire dans le fond des cœurs.

Une religieuse du monastère éprouvait des tentations contre la foi, dont elle n'avait jamais parlé à personne. Notre Sœur l'aborde et lui dit : « Mettez votre esprit en repos au sujet des pensées qui l'inquiètent. Le meilleur moyen de surmonter ces tentations, c'est de les mépriser. Ayez grande confiance en la miséricorde de Dieu ; par son secours, vous triompherez des ennemis de votre salut, et procurerez à votre âme un calme parfait. »

Un citoyen de Saragosse vint la prier de le recommander auprès d'un juge. Martine répondit : « Comment un homme qui est l'ennemi de Dieu peut-il espérer une grâce ? Allez, Monsieur, vous confesser

au plus tôt ; vous portez au-dedans de vous-même un enfer anticipé. » Cet homme, plein de confusion, n'osa répliquer ; mais il suivit le salutaire conseil, et une fois réconcilié avec Dieu, il crut devoir raconter à la Mère Prieure les paroles de la Sœur, en ajoutant : « Je n'oserai plus désormais me présenter devant elle. » — « Je ne parle pas à ceux qui ont la conscience mauvaise, dit-elle un jour à l'un de ses proches, ne revenez plus me voir sans que vous ne vous soyez confessé. »

Mais, si l'aspect d'une âme en péché mortel lui causait tant de répugnance, quelle jouissance était pour elle la vue d'une âme ornée de la grâce divine !

Un jour, pendant le travail commun, on la vit fixer une Sœur avec une sorte de complaisance. — « Pourquoi, ma Mère, regardez-vous tant cette Sœur ? » demanda une religieuse. — « C'est une si belle âme ! » répondit-elle, et, s'approchant de la Sœur : « A quoi pensez-vous en ce moment ? lui dit-elle ; il me semble que c'est à telle chose édifiante. — Oui, Mère Martine, répondit la religieuse. — Oh ! continuez d'occuper votre esprit de si excellentes pensées. »

Le P. Augustin Balaguer, chargé après la mort du P. Michel Romeralès, d'examiner les écrits que l'obéissance avait imposés à notre sainte, ne put se défendre d'un doute sur l'origine divine de tant de faits extraordinaires. Il demeura plusieurs jours extrêmement perplexé. Sur les entrefaites, Martine vint se confesser à lui. Sans s'expliquer davantage, le Père se contenta de lui recommander une affaire délicate dont il souhaitait avoir la solution. La V. Sœur lui répondit : « Dieu est assez puissant, mon Père, pour opérer des merveilles plus grandes encore que celles qui vous préoccupent. Le P. Romeralès a eu les mêmes doutes ; il a plu à Dieu de l'en délivrer. Sa divine bonté, je l'espère, dissipera également les vôtres. » Deux jours après, elle lui écrivit : « J'ai recommandé l'affaire dont vous m'avez parlé ; comme preuve que vous pouvez y voir l'œuvre de Dieu, je vous rappellerai simplement que, la nuit dernière, en récitant votre rosaire, vous avez fait intérieurement un long acte de contrition. »

Cet éclaircissement dissipa les incertitudes du V. Père et le convainquit pleinement que sa pénitente était conduite par le Saint-Esprit.

« Les Anges, dit saint Thomas, — en conséquence les démons — ne peuvent connaître directement, par leurs lumières naturelles, les secrets des consciences. » (1) Par de semblables paroles, le divin

(1) I. P. q. 57, a. 4.

Maître prit soin de rassurer sa servante, ainsi qu'elle-même le rapporte : « C'est moi, lui dit-il, qui te parle dans l'intime de ton cœur. Ne crains pas l'illusion. Le démon ne peut de lui-même parvenir à la connaissance secrète des âmes. »

Au surplus, ajoutent les biographes, la conviction que Martine des Anges recevait directement de Dieu le discernement des consciences était si répandue, que bon nombre de prêtres, de religieux, de laïques n'auraient osé se présenter devant elle sans s'être confessés auparavant.

IX. — Si heureuse que pût être Martine de procurer au prochain aide, conseil, faveurs célestes, son humilité souffrait de la vénération dont elle était l'objet. Elle s'en plaignit à son divin Epoux. « Faites en sorte, Seigneur, que je vous serve avec plus de calme ; ne me laissez pas exposée aux vents et aux orages de la mer, dans l'heureux état de la Religion, qui est pour vos épouses un port tranquille. » Elle reçut alors du Ciel une promesse qui se réaliserait plus tard et comblerait ses désirs.

Une noble dame, nommée Espérance Gallar, avait fondé à Benavarre, ville du diocèse de Lérida, un couvent pour les Frères-Prêcheurs. Elle mourut avant l'arrivée des Pères, et les habitants, mus on ne sait par quel motif, prièrent le Provincial d'Aragon d'agréer que la maison devînt non un couvent d'hommes, mais un monastère de religieuses. Le Provincial consentit ; mais l'évêque de Lérida opposa son veto, jugeant insuffisante la rente de cinquante écus laissée par la fondatrice. En vain, la ville s'engageait-elle à fournir un subside annuel de trois cents écus : le prélat maintint son refus.

Pendant la durée des négociations, Sœur Martine ne cessa d'affirmer que l'établissement aurait lieu. Surprises d'une telle assurance, ses compagnes lui disaient quelquefois : « Chère Mère, espérez-vous toujours le succès ? ne voyez-vous pas l'affaire manquée ? Ceux-là mêmes qui l'ont le plus soutenue la jugent désespérée, irréalisable. » A quoi elle répondait : « Celui qui ne saurait mentir me l'a déclaré. » — « Que prétendez-vous faire contre l'opposition de l'évêque ? » lui dit le P. Balaguer. — « Bientôt, répondit-elle, ce prélat ne fera plus d'obstacle. » Peu de jours après, l'évêque mourait, et son successeur autorisa la création du monastère.

Quand il s'agit de désigner les religieuses fondatrices, Sœur Martine pria la Mère Clamudy, Maîtresse des Sœurs converses, d'écrire en sa

faveur au Provincial d'Aragon. Cette religieuse écrivit la lettre, mais ne l'envoya pas, songeant au préjudice spirituel que souffrirait le monastère de Sainte-Foy, par le départ de celle qui en faisait l'ornement. Martine le sut d'en haut. « Pourquoi, ma Mère, dit-elle à la Sœur Clamudy, n'avez-vous pas tenu votre parole et envoyé au P. Provincial la lettre que vous avez écrite? Vous vous mettez en opposition avec Dieu, qui veut que j'aie à Benavarre. — Mais pourquoi, Mère Martine, voulez-vous quitter ce monastère? Est-ce que vous n'y servirez pas Dieu aussi bien qu'à Benavarre? — Là-bas, répliqua la Bienheureuse, je serai en repos, et affranchie des visites qui m'inquiètent tant ici. »

Enfin, tout étant disposé, le 22 juin 1632, les fondatrices, au nombre de sept, la Mère Isabelle Ubid, Prieure, les Mères Isabelle Gisbert, Lucrèce Palan, Agnès Sanchez, Madeleine Escurpi, Catherine Gomez, et Sœur Martine, converse, partaient pour le monastère de Saint-Pierre-Martyr, à Benavarre. Deux d'entre elles venaient du monastère de Sainte-Catherine de Valence, les cinq autres quittèrent Sainte-Foy, laissant la communauté en larmes, et pleurant elles-mêmes, sauf notre V. Sœur. La Mère Gisbert, voyant sa sérénité, se hasarda de lui dire : « D'où vient, Mère Martine, que vous n'êtes pas émue, en voyant la désolation de toutes les religieuses? — Comme mon cœur n'est attaché à aucune chose de ce monde, répondit-elle, je n'ai point sujet de pleurer, sinon pour mes péchés. »

Quinze ans avant cette époque, la Mère Ubid avait été désignée pour présider à une fondation à Alfajarin, et son départ devait avoir lieu le lendemain. Grande fut sa surprise d'entendre la servante de Dieu lui dire : « Ne vous donnez point tant de mal, ma Mère; vous n'irez point à Alfajarin. Dieu vous réserve pour une autre fondation; j'aurai l'honneur de vous y accompagner. Vous et moi, nous ne mourrons point dans le monastère de Sainte-Foy. »

Nous ne nous attarderons point sur l'accueil qui attendait nos Sœurs à Benavarre. Une foule enthousiaste salua leur arrivée; les magistrats allèrent à leur rencontre, et on les conduisit en procession à la demeure qu'elles devaient sanctifier par leurs saintes observances.

Martine prédit à ses chères compagnes qu'après sa mort, des guerres les contraindraient par trois fois à quitter leur maison; qu'une quatrième fois, elles seraient sur le point d'en sortir, mais qu'elles resteraient. Tout se vérifia à la lettre. Les années 1642, 1643 et 1649, les armées françaises, ayant envahi la Catalogne, vinrent à Benavarre,

ville située sur leur passage ; nos religieuses menacées durent chercher un refuge ailleurs. Enfin, l'an 1650, elles avaient fait leurs préparatifs de départ et allaient franchir le seuil du monastère, quand un magistrat de Ribagorça, don Joseph Bardaxi, leur fit savoir qu'elles pouvaient demeurer en paix, l'ennemi marchant d'un autre côté. La quatrième prophétie s'accomplissait, après les trois précédentes.

A la suite de ces événements, les Sœurs de Benavarre se trouvèrent réduites à une extrême indigence. La ville ruinée ne put leur continuer la rente promise. Le roi Philippe IV, touché de leur détresse, avait assuré à la communauté du pain de munition : ce secours vint à manquer. Mais la Providence ne leur fit pas défaut. La présence de Martine, pendant sa vie, avait été pour ses Sœurs une protection puissante : ses prières au ciel leur obtenaient une assistance non moins efficace.

X. — Sœur Martine des Anges vécut trois ans à Benavarre, progressant chaque jour dans la pratique des plus sublimes vertus, favorisée de grâces extraordinaires et opérant, par la vertu du Très-Haut, des prodiges peut-être supérieurs en nombre à tout ce qu'elle avait accompli à Saragosse. Le P. Ximenès a recueilli ces merveilles : guérisons miraculeuses, prophéties, services de toutes sortes rendus au prochain, et il les a consignées dans un volume in-quarto de 650 pages, en y comprenant les faits relatifs à la vie de la V. Sœur au monastère de Sainte-Foy.

L'amour dont cette grande âme brûlait pour Dieu nous donne le secret de tant de faveurs exceptionnelles, reçues pour elle-même ou pour les autres.

Martine des Anges, en effet, rapportait à Dieu toutes les pensées de son esprit, les affections de son cœur, les désirs et les sentiments de son âme, ses paroles, démarches et actions extérieures. Or Dieu ne se laisse point vaincre en générosité. — « Pourquoi, Seigneur, disait l'humble vierge, pourquoi me faites-vous tant de bien, à moi si misérable, si pauvre de mérites ? — C'est que je t'aime infiniment, répondit le Sauveur, et que je veux récompenser ta fidélité à me servir. »

Aussi la B^{se} Mère, blessée par les traits du divin amour, se mourait, comme sainte Thérèse, du regret de ne pouvoir mourir. Ces désirs du ciel s'enflammèrent davantage encore du jour où s'opéra, pour

elle aussi, la transverbération de son cœur. Voici dans quelles circonstances.

Un vendredi de novembre 1633, deux ans avant sa mort, Martine eut une apparition de Jésus crucifié. Près de la croix se tenait un soldat la lance en main. « Tu vois cette lance, lui dit le Christ, telle était celle qui ouvrit mon côté. J'en veux percer ton cœur, afin que tu aies une véritable contrition de tes fautes, et une plus grande ressemblance avec moi. » A ces mots, le Sauveur appuya la pointe de la lance sur la poitrine de son épouse, et lui traversa le cœur. Martine sentit une douleur extrême, qui ne cessa dès lors de la faire souffrir. Contrainte par l'obéissance de révéler le mystère, car on avait compris à ses larmes, à ses sanglots, à ses paroles entrecoupées qu'un phénomène surnaturel venait de se produire, elle s'exprima ainsi : « Notre-Seigneur m'a percé le cœur avec une lance à trois pointes, mais en même temps il m'a fortifiée par des rayons sortant de ses plaies. » Elle parla dans le même sens à son confesseur. « Un vendredi, je méditais sur le coup de lance reçu par mon Sauveur, quand tout à coup le divin Jésus perça mon cœur d'une lance à trois pointes. » Elle relate le fait en termes identiques dans ses mémoires, ajoutant que la douleur fut si vive qu'elle ne pouvait ni retenir ses larmes, ni étouffer ses gémissements, ni comprendre comment elle respirait encore.

Le P. Ximenès n'eut pas le moindre doute sur la réalité du prodige. La Prieure, au contraire, se montra plus hésitante. Cependant comme la V. Sœur paraissait en proie à de très grandes souffrances, elle l'entoura de soins empressés. « Ne vous tourmentez pas à mon sujet, dit la sainte; je vous prie, ma Mère, ne m'accablez pas de médecines inutiles. Mon mal vient de la plaie que je porte au côté. » Et comme la Mère Ubid refusait d'y croire, Martine lui dit sur un ton prophétique : « N'en doutez pas, ma Mère, j'ai le cœur blessé. Vous en serez convaincue, du reste, lorsque après ma mort on l'enlèvera de ma poitrine. »

Il en fut ainsi. La V. Sœur étant morte, Pétronille Pierrez, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, cédant à un mouvement intérieur dont elle-même ne comprenait pas la cause, car elle ignorait la stigmatisation, demanda qu'on ouvrît la poitrine de la sainte Mère pour en retirer le cœur. La Prieure s'y refusa d'abord; mais, pressée par les instances de la Sœur, et munie de l'avis de son conseil, elle finit par consentir. Sur le côté gauche, vis-à-vis du cœur, on trouva

une cicatrice semblable à celle que peut faire un coup de lance. Dans le cœur même était une plaie triangulaire, large de deux doigts, allant jusqu'à l'enveloppe extérieure, à peine effleurée.

Le P. Ximènès, confesseur de la communauté, dom Nabal, abbé de Castro, dom Jean Galvan, commissaire du Saint-Office pour la Catalogne, les PP. Vincent Amiguet et Dominique Simon, présents tous les cinq à l'autopsie, examinèrent à loisir la blessure miraculeuse, louant Dieu et versant des larmes de sainte joie. Procès-verbal fut dressé par-devant notaire et signé des principaux témoins. Alors le P. Ximènès donna lecture du billet que la B^{se} Martine lui avait envoyé, deux ans avant sa mort, et sur lequel cette blessure était indiquée en termes formels.

L'authenticité du prodige a, en outre, pour elle le témoignage du P. Laurent Cayrosa. Le docte religieux, chargé, comme nous l'avons dit, au commencement de cette notice, d'informer sur la vie miraculeuse de la servante de Dieu, et de donner son approbation à l'ouvrage d'André Maia, s'exprime ainsi :

« Ayant entendu des témoins assermentés déclarer que, deux ans avant son décès, Sœur Martine avait eu le cœur miraculeusement percé d'une lance, je demandai à voir ce cœur. A peine me l'eut-on mis entre les mains que je m'aperçus qu'il exhalait une odeur merveilleuse, laquelle embauma toute la salle où nous étions, et pendant quinze jours resta sur mes mains, en sorte que quiconque s'approchait de moi s'en apercevait. J'ordonnai ensuite par précepte formel aux religieuses de me dire si elles n'avaient point mis dans ce cœur quelques senteurs ; toutes me répondirent qu'elles n'en avaient point mis. »

La plaie mesurait deux doigts de large, avons-nous dit ; le Chapitre général tenu à Rome en 1644 mentionne cette stigmatisation. (1)

Une remarque s'impose ici. Au témoignage de la science médicale, avec une telle plaie au cœur, il était naturellement impossible que la servante de Dieu vécût un jour. Sa vie, durant deux années, fut donc un miracle continu, miracle, il est vrai, qui n'excluait pas la souffrance la plus intense. Au sein de cette perpétuelle agonie, l'héroïque patiente jouissait d'une paix inaltérable, appelant seulement de ses vœux l'heure bénie où il lui serait donné de s'unir à Dieu pour toujours. Ses désirs allaient enfin se réaliser. Martine connut à l'avance l'année

(1) Voir *Année Dominicaine*, tome IV, p. 110.

et le jour de sa mort. Le 9 octobre 1635, fête de saint Denis l'Aréopagite, l'illustre martyr lui apparut avec ses compagnons et lui dit : « Réjouissez-vous, épouse de Jésus-Christ, dans peu de temps vous serez avec nous au ciel. » Il lui précisa même le jour : ce serait le 11 novembre suivant. Sur cette assurance, Martine se disposa efficacement à faire une mort précieuse devant Dieu. Elle renouvela entre les mains de sa Prieure ses trois vœux de religion ; et comme celle-ci lui demandait si elle connaissait d'une manière certaine le jour où elle trépasserait, son humilité lui dicta cette réponse : « Nous ne devons pas, ma Mère, demander des miracles au bon Dieu. Tout notre soin doit consister à nous tenir prêtes pour aller à Lui, quand il nous appellera. »

Cependant il lui arriva de demander quand serait la fête de saint Martin. « Dans huit jours, répondit-on. — Ce sera donc ce jour-là que vous mourrez, ma Sœur ? dit la Mère Prieure. — Je le voudrais bien, ma Mère. »

Le 10 novembre, s'adressant à son crucifix, qu'elle tenait en main et couvrait de baisers : « Demain matin, dit-elle, ce sera demain matin, Seigneur. »

En effet, le 11 novembre, à l'aube du jour, Martine des Anges, purifiée par les sacrements, réconfortée par la visite céleste de notre Père saint Dominique, de saint Pierre martyr, saint Louis-Bertrand et plusieurs autres Bienheureux, remit doucement son âme à Dieu, à l'âge de soixante-deux ans et deux mois.

La foule envahit aussitôt l'église du monastère et l'on dut reculer de plusieurs jours la cérémonie des funérailles.

Inhumé d'abord dans l'avant-chœur de l'église conventuelle, le saint corps fut plus tard transporté à l'intérieur de la clôture pour la consolation des religieuses. Le monastère de Saragosse s'honora de posséder son cœur. Lors de leur première émigration, en effet, les Sœurs de Benavarre emportèrent le cœur de la B^{se} Mère à Saragosse, où elles s'étaient réfugiées ; quand elles regagnèrent leur demeure, on refusa de leur rendre le précieux dépôt, en disant : « Sœur Martine, en quittant Saragosse pour aller à Benavarre, a emporté le cœur de toutes les religieuses de Sainte-Foy ; il est juste qu'après sa mort, les religieuses de Sainte-Foy gardent le sien dans leur monastère. »

La gloire de la servante de Dieu fut révélée à plusieurs personnes, Messire Jean Paladilla, prêtre d'une éminente piété, la vit entourée de lumière et portant au front un diadème étincelant. Sa cellule, pendant

la nuit, apparut resplendissante de clarté à deux religieuses du monastère. L'une, Marie Alfranca, vit de plus, l'espace de deux mois, la V. Sœur au milieu de cette clarté. L'autre, la Mère Ubid, n'aperçut que l'éclat de la cellule; mais cet éclat alla grandissant pendant les deux années qu'elle jouit de cette vision. Martine lui apparut toutefois pour lui annoncer sa mort prochaine : « Vous ne vivrez pas une année entière, » lui dit-elle; ce qui se vérifia.

La liste des miracles dus à l'intervention de la B^{se} Martine pourrait soutenir la comparaison avec celle des thaumaturges les plus renommés dans l'Eglise. C'est ce qui porta les habitants de Benavarre et de toute la contrée à demander par lettres à nos Maîtres Généraux qu'ils voulussent bien introduire devant le Saint-Siège la cause de béatification de la servante de Dieu. Ils s'adressèrent d'abord au P. Jean-Thomas Rocaberti, puis au Chapitre de Rome de 1677, où fut élu le P. Antoine de Monroy. Ces instances n'eurent point l'effet désiré. On ne se rebuta point. Le P. André Maia de Salaberria édita en 1678 *la Vie de Sœur Martine des Anges*, pour faire connaître ses vertus et ainsi disposer les peuples à réclamer son intercession. Son dessein réussit au delà de toute espérance. La sainteté et le grand crédit de Martine mieux connus, on y eut recours avec empressement. Depuis l'apparition de sa vie, 1678, jusqu'à l'an 1687, où on la réimprima, Dieu opéra tant de miracles par l'intervention de sa servante que nous ne saurions les mentionner tous ici. Un seul suffira : il touche à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel tout ensemble.

A Saragosse, vivait un homme perdu de vices, buvant l'iniquité comme l'eau. Atteint d'une maladie, il tomba dans le délire. Par moment on l'entendait s'écrier avec des imprécations horribles : « Les démons sont là, prêts à m'emporter en enfer; je les vois autour de mon lit. Mes crimes sont trop grands pour m'être pardonnés ! » On fit venir des religieux de divers Ordres; ce fut sans résultat. Sur ces entrefaites, une personne fort dévote à notre B^{se} Vierge, voyant l'état du moribond, ne put contenir son émotion. « Eh quoi ! dit-elle, ce malheureux assure que les démons sont là pour l'emporter ! Non, il n'en sera pas ainsi. Martine le défendra contre eux. » Cela dit, elle met un grain bénit sous l'oreiller du pécheur. A l'instant même, le malade revint à lui. Il reconnut le déplorable état de son âme, pleura ses désordres, et obtint à la fois la guérison des maux de l'âme et de ceux du corps. En reconnaissance de cette double faveur, qu'il attribua à la Sœur Martine, il envoya une riche aumône au mo-

nastère de Benavarre, et mena depuis, jusqu'à sa mort, une conduite édifiante.

L'Eglise sanctionnera-t-elle un jour l'héroïcité des vertus et l'éclat des miracles de la V. Sœur Martine des Anges ? Dieu semble y avoir engagé sa parole. Dans une circonstance particulière il lui dit : « Je rendrai ton nom célèbre dans le monde entier. » Une autre fois, dans une vision symbolique, il lui répète la même chose : « Tu vois cette sonnette d'argent : elle signifie que les merveilles opérées en toi par ma grâce retentiront par toute la terre, quand il me plaira. »

Martine des Anges en extase vit, un jour, Thérèse de Jésus au Paradis. La sainte lui déclara qu'elle serait sa sœur dans la gloire. « Venez ma fille, lui dit-elle, mettez-vous à mon côté ; c'est la place que vous a destinée notre divin Epoux. »



LE MÊME JOUR

1301 — En Aragon, le B. JEAN DE PUIGVENTOS.

Il naquit à Valence et reçut au couvent de cette ville l'habit dominicain. De très bonne heure se révélèrent les qualités qui devaient faire de lui un ardent champion de la foi catholique, et de fait, toute sa vie, le Bienheureux luttait contre les Maures par des prédications enflammées. Ayant appris l'arabe, qu'il parlait aussi bien que sa langue maternelle, il s'efforça de l'enseigner aux religieux, ses frères. C'est pourquoi le Chapitre d'Aragon, de l'an 1281, l'institua Lecteur de langue arabe au couvent de Valence. Il fut aussi chargé officiellement d'instruire des mystères chrétiens les Maures d'Espagne convertis de fraîche date. Il le fit avec tant d'amour, de désintéressement, de véritable esprit apostolique, que Pierre III d'Aragon enjoignit à tous les juges et gouverneurs du royaume de favoriser le V. Père dans son œuvre d'évangélisation, en contraignant tous les néophytes à suivre ses conférences.

Le B. Jean fut Prieur du couvent de Valence et s'acquitta de ses fonctions avec autant de prudence que de fermeté. L'auteur de l'*Histoire de la Province d'Aragon* affirme que Jean de Puigventos s'illustra par de nombreux miracles. Il mourut saintement comme il avait vécu, le 13 novembre 1301. Sa mémoire resta en bénédiction après sa mort, et un culte lui fut rendu par la dévotion populaire. En 1302, la dame Dulça Brunetta, de Valence, fort affectionnée au serviteur de Dieu, laissa par testament une somme destinée à l'entretien d'une lampe, qui devait brûler nuit et jour sur son tombeau. L'existence de cette lampe est mentionnée encore à l'année 1320. Dans la suite, on ne sait comment ni quand, les restes du Bienheureux furent

transférés ailleurs, et on en perdit le souvenir, jusqu'en 1598, année où on les retrouva, renfermés dans un sarcophage de marbre, placé sur un pilastre de l'église conventuelle.

On peut regretter de n'avoir pas de plus amples renseignements sur les faits et gestes du serviteur de Dieu. Par suite des événements politiques et des fléaux qui bouleversèrent la ville de Valence, dit Marchese, l'ouvrage dans lequel se trouvaient inscrites en détail les glorieuses actions du B. Jean de Puigventos a été perdu. — (Diago, *Hist. de la Provincia de Aragon*. — Marchese, *Sacro Diario*, VI.)

1502 — A Rome, le V. Père JEAN NANNI ou ANNIUS, Maître du Sacré-Palais.

Il naquit à Viterbe, l'an 1432, et entra très jeune au couvent de Sainte-Marie *ad gradus*, dans sa ville natale. Aussitôt après sa profession, on le vit s'adonner à l'étude avec beaucoup d'ardeur et de succès; aussi devint-il très habile dans les sciences divines et humaines, et dans la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque et chaldaïque. Ses vertus, ses prédications, ses écrits lui firent une grande réputation, et lui valurent particulièrement l'estime et la confiance des Souverains Pontifes Sixte IV et Alexandre VI.

On remarqua surtout son *Traité de l'Empire des Turcs*, et l'ouvrage intitulé : *Des triomphes que les chrétiens remporteront un jour sur les Mahométans et les Sarrasins*. Il le dédia au Pape Sixte IV, et l'adressa aux rois, aux princes et à toutes les républiques du monde chrétien. C'est un recueil de conférences données par lui dans l'église de Saint-Dominique à Gênes, en 1471, sur le livre de l'Apocalypse. D'après l'auteur, Mahomet est, par sa personne et par son empire qui lui a survécu, le véritable antéchrist, prédit par saint Paul, et désigné avec tous ses caractères par l'évangéliste saint Jean.

Nanni passa les quatre ou cinq dernières années de sa vie à Rome, dans l'emploi de Maître du Sacré-Palais, sans laisser pour cela d'écrire des livres et de remplir tous les devoirs de sa profession religieuse. Les Bollandistes rapportent que l'illustre théologien, arrêté par une grave maladie, dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne, entendit parler des éminentes vertus et des miracles de la B^{se} Colombe de Rieti, encore vivante, et se recommanda instamment à ses prières. Sa confiance ne fut pas vaine. Le malade, qui depuis longtemps était presque sans mouvement dans son lit, se trouva tout à coup si parfaitement guéri, qu'il fut en état d'aller le lendemain se promener sur le pont Saint-Ange et de reprendre les fonctions de sa charge. Cela arriva pendant le carême de 1498 (1).

La franchise et la sincérité de Jean Nanni lui furent, dit-on, funestes. Comme il était bien vu dans la famille du Pape Alexandre VI, il ne craignait

(1) *Acta SS.* ad diem 20 maii, in vita B. Columbæ.

pas de dire quelquefois à César Borgia, appelé le duc de Valentinois, des vérités qui étaient loin de lui plaire. La duchesse, de son côté, cherchait des consolations auprès du prudent religieux et suivait ses conseils. Vainement elle avait tenté plusieurs fois de ramener à des sentiments meilleurs son mari corrompu et infidèle. Fatigué des sages leçons de son épouse, le duc fit tomber son courroux sur celui qu'il soupçonnait les suggérer, et l'on prétend qu'il le fit empoisonner dans le mois de novembre 1502. Le corps du Maître du Sacré-Palais fut inhumé dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, à l'entrée de la chapelle de Saint-Dominique. Viterbe, qui s'honora de le compter parmi ses plus illustres citoyens, lui érigea une statue dans l'Hôtel de ville, et prit soin, en 1618, de faire restaurer son épitaphe, ainsi conçue :

D. O. M.

Fr. Joanni Nannio Viterbien. Ord. Præd.

Divinarum litterarum doctissimo

Sacri Palatii Magistro

Ex pietate positum.

Vixit ann. 70.

Obiit XIII Novemb. 1502.

Senatus, Populusque Viterbien.

Pietate suorum restaurandum

Curavit 1618.

Parmi les œuvres de Jean Nanni, il est dix-sept volumes d'*Antiquités*, qui ont soulevé sur sa mémoire une polémique des plus ardentes. Nombreux savants n'ont pas craint d'appeler Nanni un faussaire et un imposteur, pour avoir, prétendent-ils, publié sous les noms d'écrivains antiques des pièces fabriquées à plaisir, alors que leurs véritables ouvrages ne subsistent plus nulle part. D'autres savants, non moins nombreux et de non moindre valeur, le défendent énergiquement de pareille fourberie.

Nous n'entrons point dans cette discussion. Qu'il suffise de faire nôtre la réflexion d'un judicieux auteur. « La justice, la piété, la prudence ne permettent pas de penser, ou d'avancer sans preuve, qu'un théologien de réputation, un religieux estimé, élevé à un poste honorable, et célèbre par la connaissance de l'histoire, après avoir donné d'illustres témoignages de son génie, de son savoir, de ses talents, et s'être fait un grand nom, tant par de savants commentaires sur les Saintes Ecritures, que par plusieurs autres beaux ouvrages, ait été capable d'une imposture qui ne pouvait lui servir à rien. Non, un tel soupçon ne tombe point sur un personnage de cette profession, de ce caractère, de ce mérite, et Léandre Albert a eu raison de

dire que ce serait faire injure à cet auteur que de le croire coupable d'un tel crime (1). »

(Leand. Albert. — Sixt. Senen. — Echard, II, 4.)

1657 — A Monzon, en Espagne, mourut le V. Père HYACINTHE BLASCO, confesseur de la V. Sœur Martine des Anges, et profès du couvent de Saragosse, qu'il illustra par l'éclat de sa sainteté.

C'était un religieux fort adonné à l'oraison, d'une humilité profonde, et parfaitement détaché de toutes les choses créées. De là son culte pour la sainte pauvreté. Il ne voulut jamais porter que des vêtements grossiers et souvent rapiécés. A un chanoine de ses amis, qui lui en faisait l'observation, il répondit : « Un prédicateur n'a pas à s'inquiéter de son habit, s'il est neuf ou vieux, mais bien de sa conscience, afin de la tenir toujours pure. » Le V. Père n'épargna ni soins, ni peines pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Dans ce but, il savait s'accommoder à l'humeur et au caractère de chacun. La majeure partie de sa vie se passa au confessionnal. Elu Prieur en divers couvents, il ne pouvait souffrir autour de lui le moindre relâchement.

Dans sa dernière maladie, il refusa de déposer sa tunique de laine, et s'autorisant de l'exemple de saint Dominique : « Nous, dit-il, enfants d'un père si admirable, ne devons-nous pas l'imiter non seulement en sa vie, mais surtout en sa mort ? » Pendant son priorat de Monzon, le feu prit aux gerbes de blé entassées dans une aire voisine du couvent, et, comme le vent soufflait avec violence, on eut bientôt à redouter un effroyable désastre. Vainement essayait-on de conjurer le malheur. Le P. Blasco arrive. D'un mot il rassure la foule ; puis, tirant de sa poche un crucifix qui avait appartenu à la B^{se} Martine, sa pénitente, il trace dans les airs un grand signe de croix. Le ciel était d'une extrême pureté. A l'instant, se lève une nuée épaisse, elle se décharge en une pluie abondante et éteint l'incendie, à la stupéfaction de témoins nombreux.

Par le même procédé surnaturel, le P. Blasco conjura un violent orage et, bien qu'il se trouvât sans abri, exposé à la merci d'une pluie diluvienne, pas une goutte d'eau ne l'atteignit.

Un enfant de cinq ans, nommé Pierre Aguilar, malade à toute extrémité, recouvra la santé dès que le V. Père eut mis à son chevet le crucifix de Martine. A quelque temps de là, l'homme de Dieu venant de trépasser, l'enfant miraculeusement guéri dit à un de ses oncles, religieux de l'Ordre : « Saint Hyacinthe Blasco est mort ! si je venais à mourir comme lui, il ne pourrait pas me ressusciter une seconde fois ! »

C'est ainsi que par une bouche innocente, Dieu faisait connaître les mérites de son serviteur. Outre plusieurs grâces extraordinaires dont il plut au Sei-

(1) Ant. de Guevara. *Comment. in cap. 3um Habacuc.*

gneur de le favoriser, le P. Hyacinthe eut révélation du jour de sa mort. Une Sœur du Tiers-Ordre, après s'être confessée pour la solennité de la Toussaint, lui dit : « Dieu veuille, mon Père, me réserver la consolation de m'adresser à vous l'an prochain, à pareille fête. » Le saint religieux répondit : « Vous me voyez en bonne santé, ma fille ; eh bien ! je vous affirme qu'à la Saint-Martin prochaine je serai bien près de mourir. » A une autre personne, qui lui parlait de noces qu'on devait célébrer dans la huitaine, il répondit encore : « Et moi aussi, je suis invité dans huit jours à des noces plus solennelles encore ! » Effectivement, une semaine plus tard, le saint prêtre était convié au festin de l'Agneau.

Sa maladie fut très courte. La veille de sa mort, il renvoya les Frères qui se disposaient à le veiller et leur déclara qu'il ne mourrait que le lendemain matin. Il eut le courage de se traîner au chœur, à l'insu du Frère infirmier. Quand celui-ci l'y rejoignit, pour le ramener à sa chambre : « Mon cher Frère, lui dit le malade, laissez-moi la consolation de mourir ici, en présence de mon Sauveur. » Toutefois, il se laissa reconduire à l'infirmerie. Tandis qu'on préparait son lit, il se mit à genoux par terre, tendit les bras en croix, et disant les paroles de Jésus mourant : *In manus tuas commendo spiritum meum*, expira doucement, au jour et à l'heure qu'il avait prédits. Son visage prit aussitôt un éclat extraordinaire. Dix-neuf ans après sa mort, le tombeau du serviteur de Dieu ayant été ouvert, on trouva le corps entier et flexible, les bras recouverts d'une chair fraîche et vermeille. — (*Ex Vita V. Martinæ de Angelis.*)

1707 — Au monastère de Sainte-Cécile à Faënza, la V. Sœur MARIA-REGINA BERTONI.

Sa famille, l'une des plus considérables de la cité, avait donné à l'Eglise plusieurs saints personnages, parmi lesquels il nous faut saluer le B. Jacques-Philippe, de l'Ordre des Servites, et le V. P. Placide, Carme déchaussé. Or, sur l'un de ses rameaux fleurit, vers la fin du XVII^e siècle, un rejeton d'une grâce et d'une beauté remarquables, en la personne de Sœur Maria-Regina.

Elle était fille de François Bertoni et de Thérèse Recuperati, et reçut le nom d'Hélène sur les fonts baptismaux. Appliquée dès l'enfance aux choses de Dieu, elle sollicita son entrée au monastère de Sainte-Cécile à Faënza et y prit le voile le 24 février 1697. Revêtue des blanches livrées de Saint-Dominique, notre novice apparut aussitôt comme un miroir resplendissant d'humilité, de charité et d'esprit intérieur. Rigide observatrice de la Règle, elle ne rompit jamais l'abstinence. Quelquefois elle dut par obéissance accepter un bouillon ; encore s'en priva-t-elle totalement les deux dernières années de sa vie, se contentant d'un potage à l'eau qu'elle-même allait se préparer à la cuisine. Elle prenait un court repos sur une planche ou sur la terre nue, gardait un rigoureux silence, et quand les Sœurs converses

étaient réunies, se donnait le plaisir de leur faire la lecture spirituelle. Trois fois la semaine, elle se flagellait jusqu'au sang ; elle portait le cilice, pratiquait les jeûnes, et, aux vigiles de certaines fêtes, redoublait ses macérations. La dévotion au saint Enfant-Jésus lui fut toujours très chère ; elle se préparait à la solennité de Noël avec une ferveur angélique et mettait ses délices à méditer sur les Mystères joyeux du saint Rosaire.

Les emplois les plus humbles étaient les seuls capables de satisfaire ses goûts. On la trouvait constamment au chevet des Sœurs malades, s'imposant des veilles prolongées, se réservant les corvées les plus rudes, heureuse d'en décharger ses compagnes à ses propres dépens.

Le démon ne put supporter un tel héroïsme. Une nuit que Maria-Regina sortait de l'infirmerie, Satan la poursuivit avec un tel fracas que la pauvre Sœur épouvantée s'enfuit vers le chœur. Quand elle revint, le bruit recommença ; mais il cessa tout à coup, dès qu'elle eut appelé à son aide le secours divin.

Ame d'oraison, la V. Sœur consacrait régulièrement à ce saint exercice trois heures après l'office de la nuit. Cette fidélité lui valut des grâces considérables. Un jour, on la vit élevée de terre à la hauteur d'un crucifix placé au-dessus d'un confessionnal. Un soir qu'elle était restée dans une salle du rez-de-chaussée à faire oraison, elle ne s'aperçut pas que la porte du dortoir avait été fermée à clef. Elle ne put se rendre au chœur pour Matines, et comme cette nuit-là, la lecture du Martyrologe lui incombait, la Prieure, étonnée de son absence, envoya aussitôt à sa cellule. On ne l'y trouva pas. Au sortir de l'Office, Sœur Antoinette-Victoire, chargée de l'aller chercher, retourna vers la cellule de la servante de Dieu. Grande fut sa surprise en l'apercevant. « Vous ici ! lui dit-elle, il n'y a qu'un moment, on ne vous y a pas vue ! Par où êtes vous donc entrée, puisque toutes les portes étaient closes ? — Peu vous importe. » Ce fut toute la réponse.

Une religieuse ayant perdu son crucifix vint se plaindre à Sœur Maria-Regina. Celle-ci se mit aussitôt en prières, et la nuit suivante aperçut à terre le crucifix, qui projetait des rayons lumineux. Plusieurs Sœurs furent témoins du prodige. Maria-Regina prit respectueusement le Christ, et le porta toute joyeuse à celle qui en déplorait la perte.

Chargée de mérites, mais non d'années, la servante de Dieu, voyant approcher sa dernière heure, se mit à entonner des hymnes et des cantiques. « Voilà saint Dominique qui vient me chercher, » ajouta-t-elle ; et doucement elle rendit l'esprit, le 13 novembre 1707, âgée de trente-trois ans. — (Magnani : *Vite de' Santi e servi di Dio di Faenza*, p. 372.)





XIV NOVEMBRE

Le B. JEAN LICCIO, Sicilien ()*

(1400-1511)

JEAN Liccio vit le jour à Caccamo, bourgade du diocèse de Palerme, en Sicile, l'an du Seigneur 1400. Son père, Georges Liccio, et sa mère, Teresia Faso, appartenaient l'un et l'autre à la classe du menu peuple.

L'enfant ne connut jamais sa mère, qui mourut peu après lui avoir donné la vie. Ce malheur faillit lui coûter cher à lui-même; car son père, totalement dénué de ressources, ne put le confier à aucune nourrice. Une parente eut l'idée de faire sucer à l'enfant un fruit de grenadier : nourriture par trop chétive, on le conçoit, pour soutenir la frêle existence d'un nouveau-né. Le petit Jean aurait péri d'inanition sans la charité d'une voisine. Cette femme, qui venait de perdre un enfant en bas âge, voulut prendre à la place le pauvre délaissé. Elle se le fait apporter, en l'absence du père, promettant bien de n'exiger aucun salaire en retour de son dévouement. Le Ciel se chargeait de la payer d'une façon aussi magnifique qu'inattendue. Depuis plusieurs mois le mari de cette femme gisait sur son grabat, en proie à une paralysie qui lui enlevait l'usage des bras et des jambes. Or, il arriva que la nourrice volontaire, après avoir allaité l'enfant, le déposa sur le lit du malade. A son contact, cet homme, perclus de tous ses membres, se sentit soudainement guéri. Il se leva et parut

* Procès de Béatification; Vie manuscrite du Bienheureux, composée par dom Antoine Faso, Abbé de Sainte-Anastasia, par commission du Pape Paul IV; Cataneo : *Martyrologe Sicilien*.

dans les rues de Caccamo en pleine possession de la santé. Sur les entrefaites, le père du petit Jean rentre de son travail. Apprenant l'intention de la voisine et refusant de croire à son désintéressement, il veut qu'on lui ramène son fils et prétend le remettre au suc de grenade. L'enfant était à peine reporté au logis paternel, que la paralysie reprenait le mari de la voisine. Devant une manifestation si éclatante de la volonté céleste, cette femme n'hésita plus, et bravant la colère du père dénaturé, elle reprit l'enfant, dont la présence ramena tout aussitôt chez elle la santé et la joie.

Encore bien jeune, Jean Liccio laissa entrevoir ce qu'il serait plus tard. Dédaignant la compagnie et les jeux de ses camarades, il se retirait à l'église pour prier, ou à la maison pour se livrer à l'étude. Dès cette époque, il récitait chaque jour l'Office de la Sainte Vierge, les Psaumes de la pénitence, l'Office des morts, le saint Rosaire. Il jeûnait le vendredi et le samedi de chaque semaine; il prenait la discipline et se livrait à d'autres macérations corporelles. Maintes fois aussi on le trouva en extase devant un crucifix, dont la vue seule lui arrachait des larmes en abondance.

Il avait quinze ans, quand une circonstance providentielle le conduisit à Palerme. Entré par hasard dans l'église de Sainte-Zite, desservie par nos Pères, il se présenta au confessionnal du B. Pierre de Jérémie, dont la sainteté faisait alors l'ornement du couvent de Palerme. L'homme de Dieu, frappé de la candeur et de la pureté de son jeune pénitent, crut prudent de transporter en serre chaude une fleur si belle et si délicate. Il proposa donc à l'adolescent d'embrasser l'état religieux. Jean hésita, se croyant indigne; mais pressé par les raisons du vénérable religieux, il se rendit à ses vues et prit l'habit dominicain dans le couvent de Sainte-Zite, qu'il devait, pendant de longues années, embaumer du parfum de sa vertu.

Admirablement doué par la nature, humble de cœur, pur de corps et d'esprit, plein de l'amour de Dieu et du prochain, Jean Liccio fut à la lettre l'exemplaire et le type du Frère-Prêcheur. Plus tard, par affection pour ses compatriotes et dans le désir de leur assurer les bienfaits d'une communauté religieuse, il demanda la permission de fonder une maison de l'Ordre dans son pays natal. On la lui accorda. Il partit de Palerme avec deux autres Frères, et tout en faisant route, ne manqua aucune occasion d'exercer son zèle. Le Seigneur, de son côté, montra qu'il avait l'œil ouvert sur son serviteur, pour le protéger en chemin.

Arrivés à un certain endroit, nos voyageurs rencontrèrent un groupe de jeunes gens qui, par bravade et mode de récréation, proféraient contre Dieu mille injures et blasphèmes. Jean Liccio s'arrêta et d'une voix forte leur impose silence. Alors, un des libertins, armé d'un poignard, accourt pour faire justice du censeur importun. A l'instant même, sa main retombe inerte et insensible, frappée de paralysie. Cependant le Bienheureux continuait sa route. Mais les autres jeunes gens, émus de pitié pour leur malheureux camarade, courent après le V. Père, et le conjurent, avec les plus vives instances, de revenir sur ses pas. L'homme de Dieu ne ferma point l'oreille à leurs supplications ; en vrai disciple de Celui qui veut non la mort, mais le salut du pécheur, il retourne en arrière, et trouvant le jeune paralysé disposé au repentir, le prend par la main, fait le signe de la croix sur lui, et ramène en ses membres le mouvement et la vie, à l'admiration et la reconnaissance des témoins de cette scène émouvante.

II. — Le serviteur de Dieu arrive à la bourgade où, sans ressource personnelle, et n'ayant d'autre confiance qu'en la protection divine, il a formé le dessein d'ériger un couvent. Sa première visite fut pour l'église paroissiale, placée sous le vocable de l'Annonciation. Agenouillé devant l'image de la madone, il prolonge sa prière, suppliant Marie de lui faire connaître l'endroit le plus propice. Tout à coup apparaît un Ange, et, sans rien préciser, il lui ordonne de bâtir sur les fondements déjà jetés en terre. Mais où sont ces fondements ? Le Père l'ignore. Il est bientôt tiré d'incertitude par de petits pâtres, allant couper du bois dans une forêt voisine. « Ce que vous cherchez, lui dirent-ils, est à l'endroit où d'habitude nous menons nos troupeaux. » Il s'y fit conduire, et, à sa grande surprise, trouva le plan d'un couvent tracé en entier et des fondations déjà creusées. C'était l'œuvre des Anges. Le bruit de la merveille se répandit dans toute la contrée ; pour en perpétuer la mémoire, le couvent fut mis sous le vocable de Sainte-Marie-des-Anges.

Bien d'autres faits non moins prodigieux montrèrent jusqu'à quel point le Ciel agréait la fondation nouvelle. Un jour, la chaux, le sable et les pierres vinrent à manquer en même temps. Les ouvriers, à bout de matériaux, et sachant le V. Père lui-même dénué de ressources, déclarèrent que le lendemain ils ne reviendraient pas au chantier. « Revenez quand même, » répondit l'homme de Dieu. Au point du

jour, un Ange, sous les traits d'un beau jeune homme, amena dans un chariot traîné par deux vigoureux bœufs, des pierres, du sable et de la chaux. Ce secours arrivait à point.

Tant que dura la bâtisse, on se servit avantageusement de l'attelage providentiel pour le transport des matériaux. La fête de Noël approchait. Un ami bien intentionné, pensant que la garde des deux animaux détournerait le P. Jean et ses compagnons du ministère des âmes en ces jours de solennité, demanda la permission d'en prendre soin. Le Bienheureux répondit que les deux bœufs, venus d'un pays lointain, pourraient lui causer plus de souci qu'il ne soupçonnait : toutefois il les lui confia. Deux jours après, cet homme les ayant conduits au pâturage avec ses propres bœufs, s'aperçut tout à coup qu'ils avaient disparu. Il eut beau battre toute la plaine, parcourir vallons et collines, il ne put rien découvrir. Embarrassé, attristé, il vient raconter son infortune. Le V. Père répond en souriant : « Ne vous l'avais-je pas prédit, mon pauvre ami ? Mais, rassurez-vous : les bœufs paissent tranquillement auprès de la maison et se contentent du peu qu'on leur donne. »

Un ouvrier taillait la pierre pour la bâtisse, quand un petit enfant, son neveu, jouant à ses côtés, vint à tomber et reçut le lourd marteau sur le sommet de la tête. Le crâne fut fendu. Jean Liccio, témoin de l'accident, adresse au Ciel une fervente prière et entoure d'un mouchoir la tête ensanglantée. Tout aussitôt l'enfant reprit connaissance. On le transporta à la maison de son oncle : le serviteur de Dieu l'y suivit, et ordonna d'enlever le mouchoir. A l'instant, le petit blessé se mit à sourire : tout mal avait disparu.

Un four à chaux employé pour la construction brûlait depuis deux jours avec une telle intensité qu'il commençait à se détériorer gravement : une réparation immédiate s'imposait. Les maçons en avisent le P. Jean. Celui-ci se contente de répondre : « Il est midi, allez dîner. » Les ouvriers partis, le Bienheureux fait une très fervente prière ; puis, s'étant muni du signe de la croix, il entre résolument dans le four embrasé, y reste le temps voulu pour réparer le désastre, et le travail achevé, sort de l'ardent foyer, sans avoir reçu la moindre brûlure. Le prodige eut un grand retentissement. Aujourd'hui, à la place de l'ancien four, se voit un puits, qui porte le nom du B. Jean. Par un miracle précédent, l'homme de Dieu avait desséché ce puits pour que l'eau qu'il contenait ne nuisît pas à la cuisson de la chaux ; l'ouvrage une fois terminé, il raviva la source qui depuis, sans tarir

jamais, donne une eau excellente et salutaire en maintes circonstances pour la guérison des malades.

D'autres faits miraculeux attestèrent la sainteté du Bienheureux et la bénédiction de Dieu sur son entreprise. Citons le suivant.

Jean Licio avait fait venir de Palerme les poutres destinées à soutenir la toiture de son église ; quand il s'agit de les placer, on s'aperçut qu'elles étaient trop courtes de quatre palmes. Notre saint voulut qu'on les montât quand même, assurant que Dieu saurait bien remédier au défaut de longueur ; ce qui arriva, car en les posant, on trouva l'agrandissement nécessaire. Ces poutres se voient encore dans notre église de Caccamo. On lit sur l'une d'elles : « Cette sainte demeure conventuelle fut commencée par le V. P. Fr. Jean Licio, originaire de Caccamo, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le jour de l'Apparition de saint Michel au Mont Gargan, l'an du Seigneur 1487 ; elle est devenue Priorat en 1494. La pose de la toiture fut terminée par le même P. Fr. Jean Licio. Il en fut le premier Prieur, le fondateur et l'architecte. Il parvint à couronner son œuvre, grâce aux aumônes de ses concitoyens et des fidèles d'autres lieux. » (1)

III. — Ce fut donc en 1494, que le V. Père prit en main le gouvernement de la maison, en qualité de Prieur.

Après l'avoir tirée de ses fondements, il la pourvut de tous les objets nécessaires. Il commença par le sanctuaire, monta la sacristie d'ornements et de vases sacrés, décora l'autel du Rosaire d'une très belle statue, œuvre d'un célèbre artiste de l'époque. Cette statue devint bientôt renommée par les miracles qu'obtenaient à ses pieds de nombreux fidèles. Des offrandes faites à la madone, le Bienheureux aurait pu doter son couvent de certains revenus ; il s'y refusa par esprit de pauvreté, se bornant à acheter quelques plants d'oliviers pour les besoins de l'église et de la maison, et un jardin destiné à la récréation des religieux. A l'exemple du saint Patriarche Dominique, il entendait que les Frères allassent mendier le pain de chaque jour. Plus d'une fois, le secours des hommes lui manqua : celui de Dieu, jamais.

(1) *Ister sacer conventus fuit per venerabilem Patrem Fratrem Joannem de Licio Cacabensem, Ordinis Prædicatorum, inceptus, die Apparitionis sancti Michaelis, anno Domini 1487 ; effectus autem Prioratus anno Domini 1494. Tectum hujus ecclesiæ completum per eundem Patrem Fr. Joannem de Licio primum Priorem, fundatorem et constructorem, eleemosynis terræ hujus Cacabi et aliorum Christi fidelium.*

Un matin, le vénérable supérieur avait gagé huit ouvriers pour travailler au jardin. L'heure du repas arrivée, il n'avait à leur donner qu'un pain et un modique carafon de vin. Il bénit cette provision, de tous points insuffisante, et la fit porter aux ouvriers. Par un miracle de la divine Providence, les huit hommes purent manger et boire tant qu'il leur plut, et il se trouva des restes en quantité appréciable. Eux-mêmes furent les premiers témoins de cette multiplication prodigieuse.

Un fait semblable, mais plus merveilleux encore, se produisit dans une autre circonstance.

Le saint Prieur, suivi de ses religieux, était allé, comme but de promenade, visiter une métairie appartenant à un ami de la communauté. On lui montra un vaste champ de blé qui, quoique ensemencé avec soin, n'avait rien rendu ; à peine voyait-on émerger quelques maigres épis parmi de mauvaises herbes. Aussi le propriétaire commanda-t-il à ses fils de faucher le tout ensemble pour la nourriture des bœufs. — « Ne faites pas cela, dit le B. Jean, mettez votre confiance en Dieu et séparez le froment : vous y aurez profit. » Puis il bénit le champ. Les fils mirent en pratique la recommandation de l'homme de Dieu. Mais voici qu'au lieu de quelques heures qui semblaient devoir suffire à la besogne, ils employèrent dix jours à recueillir les épis, les mettre en gerbes, battre le grain et l'entasser dans le grenier. Le propriétaire, surpris de la prolongation du travail, se rendit à sa ferme et constata de ses yeux la miraculeuse multiplication due aux prières et à la bénédiction de son saint ami.

IV. — Jean Liccio n'aurait jamais voulu laisser passer un jour sans obliger le prochain en quelque manière, tant son amour pour Dieu l'inclinait à aimer aussi les hommes, ses frères, enfants d'un père commun. Il annonçait la parole sainte avec une ferveur capable d'amollir les cœurs les plus durs. Très dévot à la Passion du Sauveur, il cherchait principalement à inculquer ce mystère dans l'âme de ses auditeurs. Aussi, en témoignage de cette dévotion extraordinaire aux souffrances de Notre-Seigneur, on prit soin de graver sur la tombe de l'homme de Dieu son portrait entouré des instruments du Calvaire. Toujours en haleine pour remplir les œuvres du ministère apostolique, il prêchait fréquemment, confessait avec assiduité et dirigeait d'une main sûre et éclairée, bon nombre d'âmes désireuses d'une plus grande perfection.

Non moins vigilant sur les besoins temporels du prochain, Jean

Liccio aimait à visiter les prisonniers, à les consoler, les assister par tous les moyens en son pouvoir. Ainsi des pauvres ; son bonheur était de verser dans leur sein de larges aumônes. Les dons généreux de ses pénitents lui facilitaient cet office. Ce secours faisait-il défaut, la divine Providence, à laquelle le saint homme recourait toujours avec confiance, y suppléait. Un jour, il entre dans la maison d'une pauvre veuve, nommée Françoise Arena, et voit cinq ou six petits enfants entourant leur mère et demandant du pain. Attendri jusqu'aux larmes à la voix de ces innocentes créatures, le bon religieux fait une de ces prières qui percent les nues. « Ouvrez votre huche, dit-il ensuite à la veuve, et voyez ce que le Ciel vous envoie. » Elle y va et trouve le coffre rempli de pains blancs et encore tout chauds, paraissant sortir du four.

Chaque jour également, le P. Jean se rendait au domicile des malades, et comme une grâce merveilleuse de guérison lui avait été départie, il en usait maintes fois pour le soulagement des corps. Notons le miracle suivant.

Un jeune garçon, par suite d'un coup très violent reçu à la tête, eut une blessure profonde qui s'envenima rapidement. L'état devint désespéré. Jean Liccio averti se rend auprès de l'enfant, l'exhorte à la confiance, lui pose la main sur la tête et le bénit. Instantanément la blessure se ferme, se cicatrise ; le malade guéri se lève, et lui, ses parents, les médecins eux-mêmes, n'ont qu'une voix pour glorifier le Dieu *qui donne un tel pouvoir aux hommes*. » (Matth. ix, 8).

Ce miracle fut représenté en bas-relief au tombeau du Bienheureux, avec un autre opéré en faveur d'un ouvrier dont le pied avait été traversé par une tige de fer aiguë. Dans cette circonstance, le serviteur de Dieu, à l'imitation de Notre-Seigneur, fit de la boue avec sa salive et un peu de poussière, et l'appliqua sur la plaie qui se ferma immédiatement.

Prophète à certaines heures, Jean Liccio parlait de l'avenir comme si l'avenir se fût déjà déroulé sous ses yeux.

A l'époque où une grande mortalité régnait sur les bestiaux, il rencontra un fermier chargé d'entretenir une bergerie nombreuse. « Mon ami, lui dit-il, ne craignez rien ; aucune de vos brebis ne périra. » Il avait dit vrai.

Une pauvre femme, près de devenir mère, était depuis quatre jours entre la vie et la mort. Le mari vint la recommander aux prières du Bienheureux, qui lui dit avec un aimable sourire : « Retournez vite :

votre femme vient de vous donner un gentil petit garçon. La mère et l'enfant se portent à merveille. » Le brave homme crut à cette parole et eut bientôt la joie d'en constater l'exactitude.

V. — Préposé par la confiance de ses Frères au gouvernement de la Province dominicaine de Sicile, le B. Jean Liccio sut l'administrer avec autant de prudence que de dévouement. Par sa parole, son exemple, le haut crédit de sa sainteté, ajoutons aussi par une tendresse d'âme qui lui attachait ses enfants et les pliait comme naturellement à tous ses désirs, il lui fut donné de promouvoir dans la Province l'observance des règles, l'amour de la perfection religieuse, le zèle pour le bien des âmes et pour la conversion des pécheurs. De même que l'apôtre bien-aimé, durant les jours de sa longue et heureuse vieillesse, il n'eut sur les lèvres que des paroles de charité. Réconforté par les sacrements, les yeux fixés sur son crucifix, le B. Jean Liccio mourut dans le baiser du Seigneur, le 14 novembre 1511, la cent onzième année de son âge.

La dépouille mortelle de l'homme de Dieu demeura trois jours exposée, pour permettre aux fidèles, dont l'affluence fut considérable, de satisfaire leur dévotion. Durant tout ce temps, vingt-quatre torches, placées autour du saint corps, avaient brûlé jour et nuit, sans interruption. Quand on les retira, on s'aperçut qu'elles n'avaient point diminué de longueur, ni rien perdu de leur poids. Ainsi Dieu se plaisait à honorer celui dont la doctrine et l'exemple avaient été une lumière pour les peuples ; en même temps, il semblait montrer que l'âme du fidèle serviteur était entrée dans les splendeurs de cette parfaite lumière qui n'aura ni diminution, ni fin.

L'admiration pour la sainteté et les miracles du B. Jean, et la reconnaissance pour un bienfait signalé, engagèrent plus tard un Sicilien, Paolo Sassio, à lui ériger, dans la nef de notre église de Caccamo, un tombeau de marbre orné de bas-reliefs. Sur les faces latérales sont représentés, comme nous l'avons dit, deux des principaux miracles opérés de son vivant. Sur la face antérieure on a gravé ces lignes :

*Beatus Joannes Liccius Prædicatorum Ordinis,
illustris concionator et virgo, innumeris
decoratusque miraculis, Caccabiensis ;
qui obiit infra octavam S. Martini 1511,
hic jacet.*

Plus bas :

*Paulus Sessius tumulum hunc
Beati Joannis fieri fecit anno Domini 1558.*

« Ici repose le B. Jean Liccio, des Frères-Prêcheurs, illustre prédicateur et vierge, célèbre par d'innombrables miracles, natif de Caccamo, et mort pendant l'octave de saint Martin, l'an 1511.

« Paolo Sessio a fait ériger ce monument à la mémoire du Bienheureux, l'an du Seigneur 1558. »

Le culte du B. Jean Liccio ne tarda pas à s'établir par la dévotion spontanée des fidèles. Les habitants de la contrée eurent, dès le début, une particulière confiance en son intervention, pour la guérison des douleurs ou accidents à la tête ; l'expérience leur avait appris qu'en ces circonstances le recours à son patronage n'était jamais vain.

Quelques exemples le prouveront.

Le P. François Faso, religieux du couvent, priait dans l'église, quand une brique de la toiture lui tomba sur la tête. On le releva mourant ; les médecins se déclarèrent incapables de le sauver. Voyant tout espoir perdu du côté de la terre, le V. Père se tourna vers le Ciel et invoqua avec foi le B. Jean. En peu de temps, à la grande surprise de tous, il recouvra une parfaite santé.

Un autre religieux, Dominique Nagni, avait eu le crâne ouvert par suite d'un accident. Aucun remède ne parvenait à fermer la plaie. Le blessé se fit transporter au tombeau du Bienheureux et appuya sa tête contre l'une des faces du monument. A ce contact, il se sentit instantanément guéri.

Encore un trait.

Un Prieur de Caccamo, le P. Vincent Pascuzza, avait, pendant les années de son administration, procuré à la maison d'assez nombreux avantages. Le B. Jean Liccio, qui, du haut du ciel, ne cessait de s'intéresser au couvent qu'il avait fondé, témoigna sa reconnaissance au P. Vincent par une grâce telle que les saints en convoient. Il apparut à un homme de bien, nommé Jacques Ventura, et le chargea d'aller de sa part trouver le Prieur de Sainte-Marie des Anges, et de lui annoncer que le malaise dont il souffrait irait s'aggravant et dans trois jours le conduirait au tombeau. Le vénérable religieux ajouta foi au message qui lui venait du ciel. Il se prépara de son mieux au dernier passage, et expira dans de grands sentiments de piété.

Les miracles sans cesse répétés qui illustrèrent la tombe du servi-

teur de Dieu engagèrent à solliciter du Saint-Siège la reconnaissance du culte immémorial rendu à sa mémoire. Les démarches eurent plein succès. En conséquence, le Pape Benoît XIV rendit un décret favorable, et permit à l'Ordre des Frères-Prêcheurs et au clergé du diocèse de Palerme de réciter l'Office et de célébrer la Messe en l'honneur du B. Jean Liccio, le 14 novembre de chaque année.



*La V. Mère URSULE DE BOCK,
Prieure du monastère de Sainte-Marguerite
et Sainte-Agnès, à Strasbourg (*)*

(1532)

LE manuscrit d'où nous tirons la notice que l'on va lire fut rédigé en 1738, sur des documents authentiques et contemporains conservés au monastère des Dominicaines de Strasbourg.

Il ne nous fait pas connaître les antécédents de la V. Mère Ursule de Bock, sa famille, le lieu de sa naissance, ses premières années dans le siècle ou en Religion. Il la prend au moment où elle succède comme Prieure à la V. Mère Agnès de Müllenheim, en janvier 1521.

« Pendant son gouvernement, lisons-nous, la déplorable secte luthérienne prit naissance et s'étendit, à la façon d'une lèpre, sur une portion considérable de l'Europe. Ursule de Bock, comparable à la mère des Machabées, opposa à d'incessantes persécutions une résistance héroïque, un courage et une présence d'esprit qui ne se démentirent pas un instant. A partir de l'année 1521, l'histoire du monastère de Sainte-Catherine et Sainte-Agnès, est plutôt un martyrologe qu'une chronique. Les Prieures qui l'ont successivement gouverné ont enduré tous les tourments que peuvent inventer la malice et le fanatisme, et elles ont mérité la couronne réservée aux confesseurs de la foi (1). »

* *Chronique du monastère de Sainte-Marguerite.* — De Bussière : *Histoire des Religieuses dominicaines de Strasbourg.*

(1) *Chron.*, p. 120.

I. — Le protestantisme avait pénétré dans Strasbourg vers l'an 1520. C'est alors que, séduits par quelques prêtres apostats, les magistrats et une portion considérable de la bourgeoisie se mirent en révolte ouverte contre l'Eglise romaine.

Les prédicants du *pur évangile* se montrèrent particulièrement acerbes contre les Ordres religieux. A les entendre, les vœux, le célibat, la clôture, les jeûnes étaient des inventions de Satan, opposées à la liberté chrétienne que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. Cette prédication renouvelée chaque jour donna ses fruits. Les magistrats déclarèrent qu'il était urgent de réformer les cloîtres, et, pour réussir dans cette œuvre, nommèrent d'office huit commissaires qui prirent le nom de *Klosterherren* — Maîtres ou Seigneurs des couvents — et furent investis d'un pouvoir dictatorial sur les établissements religieux. En même temps des *Curateurs*, choisis parmi les pires ennemis du catholicisme, furent chargés de la surveillance matérielle des communautés.

Dans le courant de l'été de 1524, trois de ces « Seigneurs des couvents » se présentèrent à la maison de Sainte-Marguerite, forcèrent la clôture et firent comparaître devant eux la Prieure et ses religieuses, au nombre de quarante-six. Ils commencèrent par leur déclarer d'un ton patelin qu'ils venaient recueillir les sujets de plainte qu'elles pouvaient avoir, afin d'y porter remède. Le Sénat, dans sa paternelle sollicitude, était décidé à adoucir la rigueur d'une règle à laquelle, sans doute, elles s'étaient soumises dans un moment d'enthousiasme irréfléchi. (1)

Les Sœurs gardèrent le plus profond silence. Les visiteurs, pensant que peut-être le respect humain, la crainte de se compromettre en public leur fermait la bouche, passèrent dans une salle voisine et ordonnèrent aux religieuses de se présenter une à une. Il fallut obéir. L'examen fut long et pénible et n'aboutit à rien. Les Sœurs déclarèrent avec fermeté qu'elles étaient entrées librement dans le monastère, qu'elles y trouvaient la joie et la paix de l'âme, et ne sortiraient que par la violence. Force fut aux commissaires de se retirer, non sans assurer les religieuses de Sainte-Marguerite que l'on trouverait moyen de briser leur fanatique entêtement.

Quelque temps après, les luthériens de Strasbourg organisèrent contre les catholiques une émeute dont l'une des conséquences fut

(1) *Chron.*, p. 100.

l'incarcération du P. Michel Lobender, confesseur de la communauté de Sainte-Marguerite. Au bout de huit jours, on le remit en liberté, en lui intimant toutefois l'ordre formel de ne plus prêcher l'ancien dogme aux religieuses, mais de leur faire connaître la pure parole de Dieu, telle qu'on l'enseignait dans les églises de la ville. Toute convention de sa part obligerait à le congédier, pour mettre à sa place un directeur dégagé des ténèbres du papisme (1).

Loin d'obéir à pareille injonction, le P. Lobender prit soin d'affermir ses filles spirituelles par une exhortation qui les fit toutes fondre en larmes, et, en prévision d'une séparation prochaine, il les bénit affectueusement. Il ne s'était pas trompé. Les Huit, apprenant qu'au lieu de se soumettre à leurs ordres, le confesseur de Sainte-Marguerite avait exhorté ses ouailles à demeurer fidèles à l'Eglise romaine, l'expulsèrent violemment, avec défense de rentrer jamais dans Strasbourg. Puis ils notifièrent aux religieuses l'interdiction de recevoir dans leur monastère aucun autre Père de leur Ordre, ni même un prêtre catholique, quel qu'il fût (2).

Les trois commissaires venus la première fois à Sainte-Marguerite y reparurent le dimanche *Lætare* 1525, et communiquèrent aux Sœurs rassemblées sept articles récemment décrétés par le Sénat de Strasbourg :

1° La célébration des messes, soit chantées, soit basses, est rigoureusement interdite.

2° On ne chantera plus les Heures au chœur.

3° Abolition de tout ce qui constitue le service divin catholique.

4° La confession est défendue sous les peines les plus sévères.

5° On ne conservera plus d'hosties dans les tabernacles et on n'administrera plus les sacrements catholiques, même aux mourants.

6° La clôture est définitivement abolie : tout laïque a permission de pénétrer à l'intérieur des couvents et monastères.

7° Toutes les religieuses sont déclarées relevées de leurs vœux, libres de rentrer dans leurs familles et de contracter mariage (3).

A la suite de cette communication, les Klosterherren prirent de nouveau à part chacune des religieuses et eurent recours à tous les moyens pour les faire apostasier. Ils se montrèrent particulièrement

(1) *Chron.*, p. 126.

(2) *Chron.*, p. 127.

(3) *Chron.*, pp. 127-128.

affables envers les jeunes Sœurs et leur présentèrent sous le jour le plus séduisant les joies du siècle et les douceurs du mariage. Mais, par la grâce de Dieu, aucune ne fléchit.

Ce nouvel échec ne découragea pas les magistrats. Ils députèrent à la Prieure de Sainte-Marguerite plusieurs échevins chargés de lui annoncer qu'à l'avenir deux célèbres théologiens des plus versés dans la connaissance des saintes Ecritures, viendraient, de la part du Sénat, rompre le pain de la parole divine aux dames du couvent (1).

Ursule de Bock répondit sèchement à ce message, et après le départ des échevins, convoqua sa communauté. « Hélas ! dit-elle en pleurant, hélas ! mes chères Sœurs, deux prédicants sont chargés de se présenter régulièrement au milieu de nous pour y débiter leurs sermons. Mais nous savons qu'ils sont les ministres de l'erreur et qu'ils prêchent une doctrine contraire à celle de l'Eglise infallible de Jésus-Christ. Il est donc de notre devoir de ne pas écouter leurs discours empoisonnés, car l'éternelle Vérité nous assure que l'imprudent qui se complaît dans le danger y périra. Si Eve n'eût pas prêté l'oreille à la voix du serpent, elle n'eût point cueilli le fruit défendu. N'oubliez pas, mes Sœurs, que ces hommes qui viendront monter ici en chaire sont des apostats. Ils ont rompu des vœux solennels de la façon la plus scandaleuse et foulé aux pieds les règles des Ordres religieux dont ils étaient membres. Leurs discours réveillent la sensualité et exaltent l'orgueil ; leurs paroles, en apparence douces comme le miel, sont pour le vrai chrétien du fiel et de l'absinthe. Je vous en supplie, Sœurs bien-aimées, demeurez constantes dans le bien, sachez résister à toutes les séductions, comme il convient aux disciples d'un Dieu crucifié, et n'ouvrez pas vos cœurs aux fausses maximes et aux dangereuses promesses de ceux qui viendront ici avec l'intention hautement avouée de séduire votre foi. » (2)

Les religieuses ayant déclaré unanimement qu'elles se conformeraient en toute chose aux avis de leur Mère Prieure, celle-ci leur dit qu'elle croyait avoir trouvé un moyen de les soustraire au danger. Puisqu'on exigeait tyranniquement qu'elles assistassent au prêche, rien ne les empêcherait de placer derrière les grilles où elles devraient se trouver elles-mêmes pendant le sermon, des mannequins revêtus de leurs habits et de leurs voiles. « Ni les personnes qui occuperont

(1) *Chron.*, p. 130.

(2) *Chron.*, p. 132.

la nef, ni les prédicateurs ne se douteront du stratagème, ajouta-t-elle, on nous croira présentes; et même, pour compléter l'illusion, quelques Mères anciennes, et moins susceptibles d'être entraînées, se tiendront çà et là dans le chœur, afin qu'on y voie régner un certain mouvement. »

L'invention fut jugée excellente et ramena même une lueur de gaieté parmi ces pauvres filles désolées. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, elles se mirent aussitôt à préparer les mannequins qui occuperaient leurs places au sermon des apôtres de l'erreur.

II. — Un seul des *célèbres théologiens* annoncés vint à Sainte-Marguerite. C'était Martin Butzer ou Bucer, moine défroqué, originaire de Schlestadt, arrivé à Strasbourg en juin 1523, en compagnie d'une religieuse qu'il avait épousée. Cet homme avait de la science et de l'éloquence, mais il manquait totalement de fixité. Au début de sa coupable carrière, il s'était enthousiasmé pour Luther; plus tard, il devint zélé partisan des novateurs helvétiques, et, à la fin de sa vie, ses amis eux-mêmes ne savaient plus quelles étaient ses véritables opinions.

Il inaugura ses discours le dimanche des Rameaux 1525. Malheureusement, après quelques séances, il s'aperçut de la supercherie, en fit son rapport aux magistrats, et ceux-ci ordonnèrent qu'à l'avenir, toutes les Sœurs viendraient dans la nef de l'église, entourer la chaire du prédicateur.

Il fallut obéir : dès lors, les infortunées religieuses durent écouter trois fois par semaine les homélies tantôt insinuantes et douces, tantôt ironiques et menaçantes, du suppôt de l'enfer.

Après trois mois d'un pareil enseignement, la Prieure remarqua avec angoisse que plusieurs des Sœurs les plus jeunes commençaient à s'attédir, et semblaient jeter un coup d'œil d'envie vers ces joies du monde qu'on leur dépeignait sous les plus brillantes couleurs. Ursule de Bock agit alors en mère tendre et éclairée. Elle prit à part chacune de ses filles, leur démontra avec douceur et autorité la fausseté des raisonnements du prédicant et les raffermir dans la foi. En même temps, elle versait nuit et jour devant le Seigneur d'abondantes larmes et sollicitait des prières dans toutes les maisons religieuses de la ville.

Un jour, Bucer ordonne à la communauté de se réunir au réfectoire après le sermon. Lui-même s'y rend et demande aux Sœurs si,

malgré la peine qu'il prend de les instruire de la vraie doctrine, elles persistent à se croire plus sages que tant de savants personnages qui ont embrassé le pur évangile du Christ.

« L'exemple des savants nous touche peu, répondit Ursule ; car la science est dangereuse lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'humilité. Nous sommes décidées à demeurer fidèles aux enseignements de notre sainte Mère l'Eglise, tels qu'ils nous ont été transmis de génération en génération. Il devient donc inutile que vous vous donniez la peine de prêcher davantage dans cette maison. »

Ces paroles enflammèrent la colère de Bucer ; il en résulta une scène violente que la Chronique rapporte en détails.

« Nonnes aveugles, s'écria le ministre luthérien, gardez-vous d'ajouter foi aux paroles de cette insolente ; je la ferai sauter, j'en ai le pouvoir.

— Vos menaces ne m'effraient pas, répondit la Prieure avec calme, nous ne vous reconnaissons aucune autorité sur nous, car vous n'êtes plus un docteur de la vérité ; vous pervertissez les monastères, et, au lieu de remplir les fonctions d'un bon pasteur, vous vous conduisez en mercenaire et en larron ; vous poussez les âmes à leur perte. Hélas ! je ne puis me défendre de verser des larmes, en songeant au sort qui vous attend, si vous persévérez dans cette voie. »

A ces mots, la fureur de Bucer redoubla. « Méchante diablesse, s'écria-t-il, je n'ai pas besoin de ta pitié hypocrite. Ta malice t'empêche de reconnaître le bien que je veux vous faire, à toi et à tes pauvres filles, en vous délivrant de lourds et inutiles fardeaux.

— Les vœux par lesquels nous nous sommes liées à Jésus-Christ ne nous pèsent nullement, répondit Ursule, et nous savons que, si nous persévérons jusqu'à la fin, une couronne immortelle sera notre récompense. »

Toutes les religieuses acquiescèrent aux paroles de leur supérieure.

« Vous êtes des sourdes et des folles, s'écria l'ancien moine ; si vous aviez écouté mes sermons, vous sauriez que la condition de nonne n'est rien moins que de création divine. Je vous ordonne de venir toutes demain au monastère de Saint-Marc. On vous y servira un bon dîner ; puis je vous démontrerai, pour la consolation de vos âmes, que le saint état du mariage a été institué de Dieu pour tout le monde. »

Ursule de Bock ayant regardé ses filles, et celles-ci s'étant écriées toutes ensemble qu'elles n'iraient pas à Saint-Marc, et n'avaient que

faire d'instructions sur le mariage, Bucer reprit avec véhémence : « C'est la Bock qui vous a donné le signal de la désobéissance, je l'ai parfaitement vu ; mais désormais vous n'aurez plus de Prieure, vous serez égales entre vous ; je vous défends d'adresser la parole à cette méchante femme, qui n'a tenu aucun compte de mes exhortations et qui est excommuniée.

— Et qui donc a prononcé la sentence ? dit la Prieure.

— Moi, hurla Bucer, c'est mon droit et mon devoir, parce que tu méprises la parole de Dieu.

— Rien n'est plus loin de ma pensée, répliqua Ursule avec beaucoup de sang-froid, je respecte la parole de Dieu et la tradition de l'Eglise, consignée dans les écrits des Pères et des docteurs ; mais, je vous le déclare, je méprise vos paroles, vos leçons et celles des apostats vos confrères, parce qu'elles sont un tissu d'erreurs et de mensonges. »

A ces mots, l'apôtre de Strasbourg, suffoqué par la rage, s'élança vers la Prieure pour la souffleter ; mais les Sœurs s'empressèrent autour de leur Mère, pour lui faire un rempart de leurs corps, et Bucer en fut pour un torrent d'invectives. La dispute continua quelque temps encore. Bucer, ajoute la Chronique, finit par être tout à fait hors de lui il ; ne revenait pas de ce qu'une pauvre femme déployât tant d'énergie à lui tenir tête, à lui qui se piquait d'être l'un des plus doctes théologiens de son époque. Les religieuses de Sainte-Marguerite, lui voyant le teint enflammé et l'écume à la bouche, et craignant qu'il ne se portât aux dernières extrémités, emmenèrent leur Prieure dans une chambre voisine, dont elles eurent soin de barricader la porte, pour se garantir des attaques de l'énergumène. Ursule, accablée par la fatigue et l'émotion, s'évanouit alors : on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses sens.

Pendant ce temps, l'hérétique se disposait à sortir du monastère. Il rencontra sous le cloître le Prévôt des Chevaliers de Saint-Jean et le curé de Saint-Pierre-le-Vieux, que la sous-Prieure, Sœur Anastasie Mueg, avait fait prévenir de la scène qui se passait à Sainte-Marguerite. En les voyant, Bucer s'écria : « Je voudrais pouvoir assommer la Bock, cette vilaine diablesse (1), cette brute (2) dont les lèvres vomissent le mensonge et le blasphème ; elle a osé me parler avec la der-

(1) *Die böse Unholdin.*

(2) *Die Bestie.*

nière insolence; mais je jure de l'en faire repentir. » Et il s'éloigna en ajoutant : « Ces méchantes nonnes quitteront leur monastère, dût le diable lui-même les en faire sortir. » Paroles qui achevèrent de terrifier les pauvres religieuses. Dès lors, dit la Chronique, elles prirent le parti de ne jamais laisser leur Prieure seule, et de former autour d'elle une sorte de garde; car un cours d'eau assez large et très profond traversait les dépendances du monastère, et l'on jugeait l'apostat alsacien parfaitement capable d'y précipiter Ursule de Bock, s'il parvenait à se saisir de sa personne, sans nul témoin.

III. — Les religieuses de Sainte-Marguerite ne furent pas longtemps sans éprouver la rancune de Bucer. Il obtint du Sénat la nomination de huit commissaires chargés de gouverner le monastère sous sa direction. On enleva de l'église autels, tableaux, statues; on notifia aux Sœurs qu'elles étaient déliées de leurs vœux, n'avaient désormais plus de Prieure et dépendaient uniquement du magistrat civil. En outre, défense leur était faite, sous peine d'amende ou d'emprisonnement, de recevoir aucun prêtre catholique, d'entendre la messe, de célébrer l'Office choral.

Le courage et la foi de ces saintes filles furent à la hauteur de l'épreuve. Elles érigèrent de petits autels portatifs dans les caves et les parties les moins accessibles du monastère, pour la récitation des Heures canoniques et du chapelet. Leur plus cuisante douleur était de se trouver privées des sacrements. Ursule de Bock écrivit en secret aux chevaliers de Saint-Jean, dont le couvent était voisin de Sainte-Marguerite, et les clercs réguliers de cet Ordre acceptèrent la périlleuse mission de procurer quelques secours spirituels aux Sœurs infortunées. De temps à autre, l'un d'eux, vêtu en paysan ou en ouvrier, se rendait avant le jour au monastère, confessait les religieuses, leur disait la messe et les communiait. L'ère des catacombes était revenue pour les Dominicaines de Strasbourg. Bientôt de nouvelles persécutions les assaillirent. Au printemps de 1529, un délégué du Sénat se présenta, et dans un langage insinuant, il engagea les Sœurs à se retirer au plus tôt dans leurs familles; que si, faute de suivre ce conseil, il résultait pour la maison quelques catastrophes, elles ne devraient s'en prendre qu'à elles-mêmes. La Prieure essaya de répondre. On lui ferma la bouche. « Vous n'avez pas à donner votre avis, lui dit sèchement le commissaire, le Sénat vous a déclarée déchue de vos fonctions de Prieure. Du reste, vous n'avez pas de temps à

perdre; il faut que la décision des chefs de la République soit exécutée dans le plus bref délai. » (1) Là-dessus il se retira.

Le lendemain, de très bonne heure, Ursule réunit ses filles, et, dans la crainte d'être séparée d'elles, leur fit une très longue exhortation. « Mes chères Sœurs, dit-elle en finissant, il se peut que la violence m'éloigne brusquement de vous, et qu'on vous force à quitter l'habit de notre Ordre. Si ce malheur arrivait, portez au moins toujours ce cher habit dans le fond de vos cœurs, et restez-lui dévouées jusqu'à la mort. Ne faites jamais rien de contraire à notre sainte Règle et aux vœux que vous avez prononcés. Quoi qu'il arrive, ne négligez pas vos exercices spirituels et vos prières quotidiennes. On vous livrera peut-être à la risée publique. Supportez-le pour l'amour de Notre-Seigneur; n'oubliez pas qu'il s'est volontairement soumis aux insultes des juifs et des gentils, et au supplice de la croix, pour vous sauver. Dans la tribulation recourez à Jésus et à Marie, ils ne vous abandonneront pas. » (2)

Les religieuses promirent toutes à leur sainte Prieure de ne jamais oublier ses conseils.

En outre, sur l'avis de quelques catholiques zélés, Ursule de Bock adressa au Sénat la pétition suivante :

« Nous supplions Vos Seigneuries de considérer que, depuis de très longues années, nous vivons en communauté, et que la paix, l'union et la charité règnent dans notre maison. La profession de plusieurs d'entre nous remonte à cinquante et même soixante ans; notre souhait le plus ardent est de passer ensemble les années qui nous restent à vivre. Daignez, très puissants seigneurs, céder à nos désirs et vous montrer miséricordieux envers nous; nous vous en conjurons humblement. Nous sommes plus de quarante; beaucoup de nos Sœurs sont âgées et infirmes, elles ont besoin de soins. Il en est aussi qui n'ont ni parents, ni amis à Strasbourg; permettez-nous donc de demeurer réunies dans ce monastère jusqu'à la fin de nos jours. . . Si cette faveur nous est refusée, qu'au moins on nous assigne un lieu où nous puissions vivre et mourir en communauté, dans l'observance de nos règles. » (3)

La supplique resta sans réponse ou plutôt, quelque temps après,

(1) *Chron.*, p. 160.

(2) *Chron.*, p. 161.

(3) *Chron.*, p. 165.

on vint dire aux religieuses que la décision du Sénat était irrévocable, et que le 24 juin suivant, fête de saint Jean-Baptiste, toutes devaient rentrer dans leurs familles, à l'exception des deux plus âgées, qu'on autorisait, par condescendance, à demeurer dans le monastère.

Le 24 juin, en effet, de grand matin, les « Maîtres des couvents » et les parents des Sœurs se trouvaient à la porte du monastère. On avait, dit la Chronique, recommandé très sérieusement à ces derniers de se montrer aimables pour les religieuses qui se retiraient chez eux; de leur faire oublier par une nourriture délicate et des jouissances de choix les habitudes claustrales, de venir les chercher avec honneur, au jour fixé pour leur sortie définitive, et de les contraindre par force, si elles faisaient quelque difficulté (1).

Ursule de Bock vint seule au devant des envahisseurs : elle supplia d'abord d'épargner le monastère, et, comme on ne l'écoutait pas, elle dit enfin d'un ton ferme et solennel : « Je proteste de toutes mes forces contre ce qui se passe en ce moment. Ces choses arrivent contre ma volonté et ne sauraient charger ma conscience, MM. les magistrats de Strasbourg en répondront devant Dieu. — Nous nous chargeons volontiers de ce crime, si crime il y a, s'écrièrent les commissaires; calmez-vous, dame Ursule, et vite ouvrez-nous; les parents des nonnes sont pressés, faites-leur grâce de plus longues doléances. »

Alors on enfonça la porte, et la foule s'y précipita comme un torrent. Trente-trois des Sœurs, dont vingt-trois professes, furent enlevées par leurs parents. Le désespoir de ces malheureuses servit encore d'aliment à la joie brutale des « purs évangéliques ». Pendant quatre semaines, la lie du peuple fit journellement invasion dans l'enclos du monastère. Ursule de Bock y était restée avec onze religieuses, dont les familles n'habitaient pas Strasbourg. La fermeté de ces femmes héroïques à refuser de partir étonna les persécuteurs eux-mêmes, qui finirent par les laisser en paix. Ce ne fut point pour longtemps.

Après l'expulsion du 24 juin, on avait inventorié tous les meubles, linge, provisions de bouche et autres objets trouvés dans le monastère, sous prétexte de les répartir entre les religieuses retournées au siècle. La maison était totalement dépouillée. On crut même vaincre la résistance d'Ursule et de ses compagnes en leur enlevant les mis-

(1) *Chron.*, p. 170.

rables paillasses qui leur servaient de couchés. Rien ne put les décider à s'éloigner (1).

On revint sommer l'ex-Prieure d'avoir à évacuer la place. « Je ne vous livrerai pas cette maison, répondit-elle avec une hardiesse qui stupéfia les envoyés ; en y faisant profession, je me suis consacrée entièrement au service de Dieu ; je remplirai mon devoir jusqu'au bout, dût-il m'en coûter la vie. Mais sachez-le bien, si l'on veut nous faire violence, à mes Sœurs et à moi, j'élèverai la voix et ferai parvenir mes plaintes jusqu'au trône impérial. Il se trouvera encore des princes chrétiens disposés à prendre la défense de faibles femmes indignement persécutées. »

La menace produisit son effet. Strasbourg avait alors intérêt à ménager Charles-Quint. On laissa Ursule et ses compagnes à Sainte-Marguerite, non sans les harceler par des vexations fréquentes, au moyen desquelles on pensait enfin épuiser leur patience. Successivement, le trésor de leur sacristie, consistant en vases sacrés, linges, ornements d'assez haut prix, fut spolié et vendu ; elles-mêmes furent contraintes de prendre des habits séculiers ; mais, sous leurs nouveaux vêtements elles continuèrent à porter les blanches livrées de l'Ordre.

Cependant, la plupart des religieuses arrachées à leur cloître demandaient à se réunir à celles qui n'avaient point quitté le monastère. La V. Prieure soutint avec énergie leurs réclamations et alla jusqu'à montrer aux sénateurs un décret impérial signé de Charles-Quint, en date du 14 novembre 1530, et confirmant les franchises et privilèges du monastère de Sainte-Marguerite. La prudence conseilla aux magistrats de céder. Deux années après l'extraction du 24 juin, trente religieuses professes se retrouvaient rassemblées, servant le Seigneur comme autrefois, grâce à l'énergie déployée par Ursule de Bock dans ces temps difficiles. Sur les quarante-six Sœurs présentes à Sainte-Marguerite, le jour de la cruelle séparation, neuf étaient mortes pendant ces deux ans d'exil, et on n'eut à déplorer la défection que de trois apostates. « Elles avaient été, dit la Chronique, de bonnes et pieuses enfants ; mais les parents auprès desquels elles vécurent, après avoir été arrachées du monastère, étaient de méchantes gens, sans foi ni crainte de Dieu, et dont les détestables exemples les pervertirent. On ne cessait de leur répéter qu'elles devaient renoncer à leurs habitudes monastiques et embrasser le saint état conjugal, si agréable

(1) *Chron.*, p. 173.

à Dieu. Elles furent donc mariées ; nous ignorons ce qu'elles sont devenues ensuite, car il était interdit aux personnes du monastère d'avoir aucun rapport avec elles. De toutes les douleurs réservées à notre Prieure, cette mère si tendre et si fidèle, celle-ci fut la plus poignante. Jour et nuit elle demandait à Dieu de ne point imputer aux malheureuses filles cet affreux péché, de considérer les circonstances difficiles dans lesquelles elles s'étaient trouvées, de leur accorder la grâce du repentir, et de les ramener au bercail du Bon Pasteur. Elle établit même dans la communauté des prières spéciales pour cinquante années, afin d'obtenir de Dieu qu'il préservât ces pauvres âmes de la damnation (1) ».

Cependant les émotions éprouvées par la sainte Prieure, et de nouvelles angoisses, fruit d'une persécution qui ne désarmait pas, avaient épuisé les forces de la V. Mère et miné sourdement sa santé. Ursule de Bock tomba dangereusement malade. *

Dès que l'on apprit qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre, plusieurs de ses parents, tous apostats, se présentèrent, soi-disant pour la visiter, en compagnie des curateurs de la maison et d'un prédicant de la vile. Ursule, informée de leur venue, demanda qu'on les congédiât poliment. Mais un des curateurs, Jean Lindenfels, refusa de s'en aller, prétextant une communication importante qu'il avait à faire à la malade. « Madame, lui dit-il, vous n'ignorez pas que tous les membres de votre noble famille, sauf votre frère cadet, ont embrassé la véritable foi ; ils sont ici, et le grand amour qu'ils vous portent leur inspire le désir de vous voir éclairée comme eux de la pure lumière de l'Evangile ; ils ont amené un savant docteur qui dissipera tous vos doutes, si vous consentez à l'écouter. »

— « Laissez les morts enterrer leurs morts, répondit Ursule ; Dieu aidant, je serai fidèle jusqu'à la fin aux vœux que j'ai prononcés à mon entrée en religion. J'ai vécu et je meurs dans la foi catholique, apostolique et romaine (2). »

Le sieur Lindenfels se retira.

Alors, la moribonde s'adressant à Sœur Anastasie Mueg, la Sous-Prieure, lui dit d'une voix brisée : « Jamais je n'aurais pu endurer toutes les douleurs, les angoisses, les amertumes dont cette épouvantable hérésie luthérienne a rempli mon âme, sans une assistance parti-

(1) *Chron.* p. 192.

(2) *Chron.* p. 187.

culière de Dieu. Seul il sait tout ce que j'ai souffert pour ce monastère et pour les filles spirituelles qui ont été confiées à mes soins. Que le Seigneur ait pitié d'elles et de ma pauvre âme, lorsqu'elle paraîtra devant lui. J'espère que bientôt il me délivrera de cette triste vie, car mon esprit s'élance vers la véritable patrie, et mon corps a besoin du repos de la tombe. Depuis bien longtemps ma vie a été une mort continuelle ; mais j'ai été soutenue par Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ; que son saint nom soit béni ! (1). »

Ursule de Bock passa ses derniers jours dans la prière, unissant ses souffrances à celles du Christ mourant. Son agonie fut courte et paisible, elle expira le 13 novembre 1532.

Cette admirable Prieure, dit la Chronique, a tenu un journal régulier et détaillé de ce qui s'est passé pendant qu'elle s'est trouvée à la tête de la maison ; tout ce que l'on vient de lire a été rédigé sur ses écrits. Malgré les vexations et les défenses du Sénat, elle a su entretenir l'esprit de recueillement parmi les membres de sa communauté, et la faire avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Grâce à sa sollicitude maternelle, aucune des religieuses mortes pendant ce laborieux priorat, sans en excepter celles qui décédèrent en ville, n'a été privée des derniers secours de la religion. Toutes ont reçu le Corps du Seigneur avant de paraître devant lui, en dépit des ordres sévères des chefs de la République. Dieu y a pourvu d'une manière presque miraculeuse en plusieurs occasions, alors qu'il semblait impossible de tromper la surveillance des hérétiques et de les écarter du chevet des moribondes (2).



LE MÊME JOUR

1243. — Dans les Pays-Bas, le V. Père BERNARD, religieux de sainte vie et très zélé prédicateur, On raconte à son sujet le fait suivant.

Grand nombre de seigneurs et de nobles, à l'invitation de l'un d'eux, comte de Castres, s'étaient réunis pour un tournoi solennel dans une ville importante des bords du Rhin. Le P. Bernard voulut empêcher ces jeux sanglants. Il se présenta dans l'arène, adressa des paroles de concorde, et rappela énergi-

(1) *Chron.* p. 188.

(2) *Chron.* p. 190.

quement les défenses de l'Eglise et les peines édictées par elle contre les homicides et leurs complices. Le comte de Castres et ses amis se moquèrent de l'importun censeur, qui venait troubler la fête. Mais le doigt de Dieu se montra d'une manière terrible pour donner raison au messager de paix. Trois cent soixante-quatre combattants trouvèrent la mort, et une foule de spectateurs furent pris de démence ou de frénésie. Le comte de Castres périt l'un des premiers. De plus, une nuée d'innombrables corbeaux apparut dans les airs, obscurcissant l'air, poussant des croassements lugubres. On supposa avec vraisemblance que c'étaient des démons, instruments de la justice divine. En sorte que la réjouissance organisée par les frivoles seigneurs se changea en un deuil immense. — (Cantimpr. *De Apib.*, L. II. c. 49. — Bzovius, *ad an.* 1243.)

1334. — A Pérouse, le V. Père PAUL GUASTAFERRI, originaire de cette ville, religieux tout apostolique, qui ne recula devant aucune fatigue pour procurer la gloire de Dieu.

Il parcourut la plus grande partie de l'Archipel, remplissant dans nos couvents de Grèce et de Négrepont, comme à Constantinople et à Péra, l'office de Lecteur et celui de prédicateur. L'esprit de Dieu s'emparait tellement de lui pendant ses discours, que ses auditeurs ne se laissaient pas de l'écouter. Le zèle du salut des âmes lui servait d'aiguillon et le porta en diverses contrées de l'Asie mineure, afin de les gagner à Jésus-Christ. Il prêcha plusieurs fois à Ephèse, dans l'église dédiée à saint Jean l'Evangéliste. Rappelé en Italie, Paul Guastaferrri continua ses fonctions de lecteur et de prédicateur dans la Province Romaine, jusqu'au jour où, chargé d'années et de vertus, il entra dans la joie de son Seigneur, l'an 1334. — (Pio, *Huomini illust. di S. Domenico*, P. I, L. I, 139.)

1641. — A Dublin, martyre du V. Père PIERRE O'HIGGIN, religieux profès de la même ville. Au cours de la guerre entreprise par les catholiques d'Irlande pour défendre leur foi et leur patrie, Pierre Higgin fut saisi par les soldats anglicans, jeté en prison, torturé par la faim. Aucune accusation toutefois n'était articulée contre lui; un certain nombre d'hérétiques mêmes prirent soin de proclamer son innocence, de vive voix ou par écrit. Tout fut inutile. Le V. Père se confessa trois fois à son Prieur, qui arriva près de lui, sous un déguisement. Avant de mourir, le serviteur de Dieu affirma publiquement son innocence ainsi que sa profession de prêtre catholique et de religieux; il fut pendu sur la place principale de Dublin. Sa constance dans les tourments et la joie qui brillait sur son visage arrachaient des larmes à une partie des spectateurs, et mettaient les autres en plus grande fureur. Les hérétiques s'acharnèrent sur son cadavre, en firent leur jouet, lui refusèrent la sépulture, et, l'entraînant hors de la ville, lui brisèrent la tête d'un coup de

feu. Ce glorieux martyr arriva en l'année 1641. — (*Chap. Gén. de Rome, 1644.* — Thom. de Burgo, *Hibernia Dominicana*, ch. xvi, n. 10.)

1641. — A Dublin, mourut pour la foi un autre Père PIERRE O'HIGGIN, Prieur de Naas, dont l'éloge se trouve dans les actes du Chapitre général de 1656, à l'appendice.

C'était un prédicateur renommé. Les hérétiques se saisirent de sa personne, et l'accusèrent devant le vice-roi d'Irlande de dogmatiser contre la religion anglicane et de séduire le peuple. Il fut assez longtemps détenu en prison. Comme on ne trouvait aucune preuve juridique, suivant les lois du royaume, pour le condamner, le vice-roi lui fit offrir la liberté, avec de grands honneurs, s'il voulait renoncer à la foi romaine. Le matin même du jour fixé pour son exécution, lui parvinrent ces propositions obligantes. L'homme de Dieu répondit : « Aujourd'hui on doit me conduire à la potence. Tout le monde sait que la nature a horreur de la mort et trouve bien doux de vivre. Pour moi, je ne suis pas si las de l'existence que je ne souhaite en voir le terme le plus tard possible. Puisque Son Excellence, le vice-roi, veut bien me laisser le choix entre la vie ou la mort, qu'il daigne me donner acte authentique de ses promesses, afin que la terreur de l'échafaud me serve d'excuse, si le désir de vivre me fait abandonner la foi romaine. » Le vice-roi, croyant voir dans cette réponse la preuve que son captif est ébranlé, déjà vaincu, fait aussitôt rédiger l'acte, le signe sous la condition précédemment exprimée et envoie l'autographe au P. Higgin. On le lui présente au moment où il gravissait le premier degré de l'échafaud. Il le reçoit avec un sourire de satisfaction. Les hérétiques exultent, ils se préparent à porter en triomphe un homme qui passe à leur parti. Les catholiques, au contraire, se voilent la face, en perspective d'un épouvantable scandale.

Cependant le Prieur, le visage de plus en plus rayonnant, monte les autres marches, et, parvenu sur la plate-forme, se tourne vers le peuple. Balançant de la main la pièce signée du vice-roi, il flétrit en termes indignés la conduite des Anglicans, et condamne la sentence qu'un juge inique a osé revêtir de sa propre signature. Puis, s'adressant aux catholiques de l'assistance, il leur dit : « Mes frères bien-aimés, enfants comme moi de la sainte Eglise romaine, depuis que je suis tombé entre les mains cruelles de ces hérétiques ici présents, j'ai souffert la faim et toute sorte d'affronts et de tortures dans le noir donjon où l'on m'avait enfermé. Mais, ignorant le crime dont on m'accusait, je n'osais espérer la palme du martyr ; car ce n'est pas le châtiment qui fait le martyr, mais la cause pour laquelle on meurt. Aujourd'hui, le Dieu tout-puissant et bon, protecteur de mon innocence, qui dispose tout avec suavité, a su rendre évident à tous les yeux, qu'en dépit des accusations de révolte contre les lois, dont on m'a chargé, je suis condamné uniquement pour ma fidélité à la religion catholique. Voici l'acte officiel de mon inno-

cence, l'autographe du vice-roi, me promettant la vie, la liberté, de magnifiques récompenses, si je veux abjurer la foi de mon baptême. Je prends à témoin Dieu et les hommes, que je repousse, en pleine possession de moi-même, une si odieuse proposition, trop heureux de mourir pour la confession de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. » Jetant alors le papier à un ami qu'il apercevait dans la foule, l'athlète du Christ dit au bourreau de faire son devoir. Celui-ci, après son office terminé, projeta violemment de côté et d'autre le corps de la victime. La corde avait cessé tout mouvement, qu'on entendit d'une manière distincte le saint martyr s'écrier : *Deo gratias!* signal de l'éternel triomphe qui commençait pour lui. — (*Chap. Gén. de 1656.* — Thom. de Burgo ; *Hibernia Domin.*, ch. xvi, n. 11.)

1714 — A Namur, le V. Père NORBERT DELBECQUE, religieux très distingué.

Il naquit à Braine-le-Comte, en Belgique, et après une adolescence vertueuse et studieuse, entra au couvent des Frères-Prêcheurs de sa ville natale.

Sa profession faite, il enseigna pendant quelque temps les lettres humaines dans un collège que nous avions à Lierre ; puis alla étudier la théologie à Louvain. Ses succès lui valurent le grade de licencié dans l'Université de cette ville et le titre de Régent de notre *Studium generale*. Ensuite, étant allé à Rome, il se trouva mis en rapport avec les hommes les plus érudits de la Ville éternelle, et profita largement de leur intimité. De retour dans sa patrie, l'an 1693, le V. Père fut institué Maître des étudiants à Douai, et, bientôt après, reçut du P. Antonin Cloche, Général de l'Ordre, la dignité de Maître en sacrée théologie. Sur les instances des Chanoines réguliers de l'abbaye de Rolduc, au duché de Limbourg, il fut envoyé dans cette abbaye comme professeur de théologie. Tout le temps qu'il y demeura, il eut soin de promouvoir parmi les jeunes religieux, ses disciples, la doctrine de saint Augustin et l'enseignement irréfragable de saint Thomas.

En l'année 1700, Norbert Delbecque fut rappelé à Rome par le R^{me} P. Cloche, dont il devint *Socius* pour les Provinces d'Allemagne. En même temps, il fut inscrit au nombre des théologiens de la Casanate, et se distingua par son zèle à soutenir l'Ecole thomiste. Eprouvé gravement par le climat de Rome, il dut quitter la Ville éternelle. Pendant trois ans, il enseigna dans la première chaire de l'Université de Louvain ; puis il fut élu Prieur du couvent de Namur, et mourut, dans l'exercice de sa charge, le 14 novembre 1714.

Le docte religieux a laissé d'importants ouvrages, dont on trouve la nomenclature dans Echard. — (*Belgium Dominicanum*, p. 367. — Echard : *Script. O. P.* II, 788.)

1290 — Au monastère d'Adelhausen, la V. Mère MECHTILDE DE WALTHERSHOFFEN, laquelle, pleine de vertus et de dons célestes,

parvint à l'âge de cent ans. Se voyant près de mourir, elle se mit à crier d'une voix forte : « O très doux Enfant ! O Enfant très aimable ! O Enfant incomparable ! » Et pendant qu'elle répétait ces dévotes exclamations, on la vit soudain s'élever de son lit à la hauteur d'une coudée. Les Sœurs présentes lui ayant demandé le sujet de son transport. « C'est, répondit la malade, que le Sauveur m'est apparu sous la forme d'un gracieux enfant, et il m'a invitée aux joies éternelles avec la Vierge, sa mère. » Et pour marque de la vérité de cette vision, son corps paraissait diaphane comme le cristal le plus pur. Peu après, la V. Sœur rendit doucement l'âme, l'an 1290. — (*Mémoires d'Adelhausen.*)

1660 — Au monastère de Sainte-Marie des Grâces, à Séville, la V. MÈRE MARIE DU SAINT-ESPRIT. Méprisant les espérances que lui assuraient la noblesse de son extraction et la fortune de ses parents, elle embrassa l'état religieux et s'adonna aussitôt à une vie des plus pénitentes. Inviolablement attachée à la règle et aux constitutions de l'Ordre, elle put être regardée, dès son noviciat, comme un modèle d'observance. Elle était fort appliquée à la pratique de l'oraison et très soigneuse de se mortifier. Les graves infirmités qui l'accablèrent toute sa vie ne suffisant pas à sa soir d'immolation, elle revêtit le cilice, se ceignit d'une chaîne de fer et prit l'habitude de réduire sa nourriture à un simple morceau de pain par repas. Tant d'austérités et de souffrances achevèrent la purification de son âme : l'humble servante de Dieu alla recevoir la récompense de ses mérites vers l'année 1610. Elle avait soixante-douze ans. — (Lopez, P. IV, L. I, c. 47.)





XV NOVEMBRE

*Le B. ALBERT LE GRAND,
Evêque de Ratisbonne*

(1280)



GRAND dans les sciences naturelles, plus grand dans la philosophie, très grand dans la théologie : *Magnus in magia, major in philosophia, maximus in theologia* : tel est l'éloge populaire demeuré à celui dont nous esquissons la vie, d'après le sérieux travail : *Albert le Grand, sa vie et sa science*, publié, il y a un demi-siècle, par le D^r Joachim Sighart, professeur de philosophie au Lycée royal de Freising (1).

I. — Lauingen, intéressante cité de la Souabe bavaroise, au diocèse d'Augsbourg, donna naissance à notre Bienheureux. Sa famille avait longtemps habité le château de Bollstædt, distant de quelques lieues ; mais à l'occasion d'une mission royale dont son chef fut investi, elle dut abandonner l'antique manoir pour venir se fixer en ville.

Cette famille était abondamment pourvue des biens de la fortune ; toutefois, suivant la remarque d'un chroniqueur, la joie n'y fut à son comble, que le jour où l'on aperçut de loin l'aimable sourire d'un

(1) Voici les principales sources auxquelles l'auteur a puisé :

Gérard de Frachet : *Vitæ Fratrum* ; — Thomas de Cantimpré : *De Apibus* ; — Pierre de Prusse : *Vita B. Alberti*, etc. ; — Rodolphe de Nimègue : *Legenda ven. D. Alberti Magni* ; — P. Jammy, O. P., éditeur des œuvres complètes d'Albert le Grand, en 1651.

Isaac. Cet enfant de bénédiction, donné à ses parents au seuil de leur vieillesse, allait être une des plus grandes gloires du moyen âge.

Albert le Grand vint au monde l'an 1193 (1). Ce que nous savons de son enfance se réduit à des détails rares et incomplets. Ses biographes se bornent à dire qu'il reçut, dès l'aurore de sa vie, une éducation soignée, ayant pour base les leçons religieuses, et qu'en même temps il acquit dans les exercices chevaleresques, très en vogue à cette époque, une souplesse et une force qui devaient assurer à son esprit, jusqu'au déclin de l'âge, le vigoureux instrument d'une prodigieuse activité. Initié un peu plus tard aux principes des sciences, il montra, à des signes non équivoques, ce qu'il serait un jour. Au lieu de se complaire dans les amusements frivoles, il aimait à visiter les églises et à chanter avec les clercs les psaumes et les hymnes liturgiques.

Devenu adolescent, Albert dut songer à une carrière. Celle des armes, suivie par ses ancêtres, lui offrait des honneurs, de l'éclat et des charges; mais, d'autre part, la science attirait invinciblement son âme candide : il n'hésita pas. L'Allemagne ne possédant alors aucune Université, Padoue fixa son choix.

Dès son arrivée dans cette ville, le nouvel écolier résolut de satisfaire à tout prix la passion de connaître qui le tourmentait. Sous la direction de maîtres habiles, il parcourut le cycle des Arts libéraux : grammaire, dialectique, rhétorique, musique, géométrie, arithmétique et astronomie. Bientôt il s'enthousiasma pour les ouvrages d'Aristote, les étudia à fond et parvint à les comprendre mieux qu'aucun autre. A ce trésor intellectuel il ajouta des connaissances variées en sciences naturelles et en médecine, et, l'œil incessamment ouvert sur le grand livre de la nature, il s'appliquait à en lire les pages merveilleuses. Il faisait des excursions avec ses amis dans les villes et les provinces voisines, observant d'un regard pénétrant tous les phénomènes et cherchant à les expliquer. Cette immensité de savoir précoce ne tarda pas à frapper de stupeur professeurs et élèves : on ne l'appela plus que « le Philosophe ». La postérité lui réservait le titre de Grand.

(1) Le R. P. Mandonnet, des Frères-Prêcheurs, recule la naissance d'Albert le Grand jusqu'à l'année 1206. Il ne donne pas la raison de son sentiment, qui est contraire à la tradition universelle. De la sorte, le Bienheureux serait entré dans l'Ordre à l'âge de 17 ans, et non de 30, et serait mort à 74 ans. Cf. *Dictionnaire de théologie*, fascicule III.

Mais il est un trait essentiel qu'à la suite des auteurs primitifs nous ne devons pas laisser dans l'ombre. Cette activité scientifique ne faisait pas oublier à l'infatigable chercheur le soin de son âme. Un jour, absorbé plus que de coutume dans la pensée de ses fins dernières, et de l'orientation de sa vie, il entre dans l'église des Frères-Prêcheurs et va s'agenouiller devant l'image de la Sainte Vierge. Tout à coup la statue paraît s'animer et lui adresse ces paroles : « Albert, mon fils, quitte le siècle et entre dans l'Ordre des Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin Fils pour le salut du monde. Tu t'y appliqueras courageusement aux sciences, selon les prescriptions de la règle, et Dieu te remplira d'une telle sagesse que l'Eglise tout entière sera illuminée par les fruits de ton érudition. » Ce fut donc sous le regard de Marie que se décida l'avenir de notre Bienheureux. « Il résolut, dit Rodolphe, de quitter cet océan du monde si fertile en naufrages, et de se retirer dans le port assuré de la vie monastique. » Bien des obstacles se dressaient devant la réalisation de ce projet. Un oncle, qui remplaçait près de lui son père décédé, et qui le chérissait comme son fils, lui arracha la promesse qu'il n'accomplirait son dessein qu'après un temps déterminé.

Sur ces entrefaites, arrivait à Padoue le B. Jourdain de Saxe. Peu d'hommes, dans l'histoire, ont possédé autant que lui le merveilleux talent d'attirer les âmes. La nouvelle de sa présence s'étant répandue, un nombre prodigieux d'auditeurs envahit l'église des Dominicains pour goûter sa doctrine « plus douce que le miel ». Albert se trouve dans l'assistance. Le prédicateur, étant monté en chaire, peignit en traits de feu les pièges employés par Satan pour détourner les jeunes gens de leur vocation. « Le diable, dit-il, trompe par des songes. Ceux qui veulent entrer dans le cloître voient en rêve comment ils en seront chassés, et comment, vêtus de jaquettes de pourpre, ils courent çà et là montés sur des coursiers fringants (1). »

En entendant ces paroles, notre chevalier se sent ébranlé. A peine la cérémonie finie, il vient se jeter aux genoux du B. Jourdain et s'écrie : « Père, vous avez lu dans mon âme : le songe que vous avez décrit, je l'ai eu la nuit dernière ; donnez-moi votre saint habit. » Jourdain, dont le coup d'œil avait été exercé par ses rapports avec la jeunesse, comprit la valeur d'une telle recrue ; il reçut avec joie le

(1) *Vita Fratrum* P. IV, c. 13, § IX.

noble étudiant et le revêtit des livrées dominicaines. On était à l'année 1223 : Albert avait 30 ans.

II. — Le temps qu'il resta à Padoue, après son entrée dans l'Ordre, dut être assez court, car les études théologiques n'y florissaient pas encore. Mais où fut-il envoyé ? Ici les avis se partagent. Tandis qu'Echard opine pour Paris, Rodolphe prolonge le séjour à Padoue ; d'autres envoient Fr. Albert à Bologne, d'autres enfin à Cologne. Quoi qu'il en soit, retenons un témoignage plein d'édification. « Une fois transplanté dans le jardin du Seigneur, écrit Rodolphe, le chevalier du Christ s'appliqua avec un saint zèle à garder la pureté de son âme, à cultiver sans relâche les études sacrées, à s'avancer enfin de vertu en vertu. Il avait pour pratique de recourir à l'oraison et de pourvoir ses ailes spirituelles, selon l'avis du prophète, de plumes fraîches pour un vol plus hardi. » Les supérieurs voulurent récompenser un travail qui le mettait à la tête de ses frères : ils élevèrent Albert au grade de Lecteur, et lui remirent son obédience pour Cologne, avec charge d'y enseigner les sciences naturelles et les divines.

Les Frères-Prêcheurs étaient fixés à Cologne depuis l'an 1221, et y opéraient un bien considérable. L'œuvre principale d'Albert, nouvellement arrivé, fut la fondation d'une école, qui attira tout aussitôt un nombre prodigieux de disciples. Parmi eux distinguons le B. Ambroise de Sienne et Thomas de Cantimpré.

Après plusieurs années d'enseignement à Cologne, la voix des supérieurs appela le docte professeur à d'autres postes. Toutes les fois qu'un couvent dominicain s'établissait en quelque ville d'Allemagne, le Maître recevait l'ordre de s'y rendre, afin de faciliter par sa réputation le succès de la fondation. C'est ainsi que de 1232 à 1243, nous le trouvons successivement à Hildesheim, Strasbourg, Fribourg, Ratisbonne. Les matières qui firent l'objet de ses cours, dans ces différents centres comme à Cologne, embrassaient les Arts libéraux, la Philosophie d'Aristote, les Sentences de Pierre Lombard et l'Ecriture sainte. En 1243, notre Bienheureux reprend à Cologne la direction de l'école conventuelle : Dieu va lui amener un disciple digne de lui.

L'Ordre venait d'ouvrir ses rangs à un gentilhomme napolitain, dont la célébrité deviendrait universelle. Le jeune comte d'Aquin — il s'agit de lui — sortait victorieux d'une épreuve capable d'anéantir sa vocation. Le Maître Général, Jean le Teutonique, voulant le sous-

traire à de nouveaux assauts, l'amena lui-même en Allemagne et le confia au B. Albert. « Fr. Thomas se rendit à Cologne, dit un biographe, avec l'ardeur d'un cerf altéré qui court vers l'eau pure des fontaines, pour y recevoir de la main d'Albert la coupe de la sagesse, et y étancher sa soif brûlante. » On sait ce qui advint, et comment dans une joûte solennelle, l'incomparable Maître, émerveillé de la pénétration d'esprit de son disciple, fit entendre ces prophétiques paroles : « Vous appelez Fr. Thomas un bœuf muet ; et moi, je vous dis que ses mugissements dans la science retentiront d'un bout du monde à l'autre. » A dater de ce moment, il cultiva ce disciple avec un soin jaloux. Non content d'obtenir à son élève une cellule voisine de la sienne, il l'associa au résultat de ses savantes recherches, le prit pour compagnon dans ses courses, lui confia, comme au plus capable, le soin de le remplacer en son absence.

Il y avait un an que Fr. Thomas séjournait à Cologne, quand les supérieurs résolurent de l'envoyer à Paris, continuer ses études, avec notre Bienheureux, destiné à occuper l'une des deux chaires que nous possédions dans l'Université. L'un et l'autre se mirent en route et vinrent frapper au couvent de Saint-Jacques.

Ici s'ouvre une des périodes les plus brillantes de l'enseignement d'Albert. Il débuta par l'exposition des Sentences, et s'en acquitta avec une subtilité, une lucidité et une profondeur qui jetèrent ses auditeurs dans la stupéfaction. On voyait à ses cours des prélats, des princes, des riches, des pauvres, des séculiers et des réguliers. Comme aucun local n'était assez vaste pour contenir cette foule immense, l'illustre Maître se trouva dans la nécessité de parler en plein air. L'endroit où il donnait sa leçon en conserve aujourd'hui encore le souvenir. C'est la place *Maubert*, corruption de Maître-Albert, non loin de Notre-Dame.

On comprend sans peine de quelle notoriété jouissait le nom d'Albert. Sa parole tenait lieu d'oracle ; son sentiment passait pour décisif. Lui-même en fournit une preuve. « Quand j'étais à Paris, dit-il, parmi les Docteurs, et faisant partie du troupeau de saint Dominique, le fils du roi de Castille arriva pour faire ses études. Les cuisiniers de ce prince, ayant un jour acheté des poissons, en trouvèrent un, appelé en latin *Peccet*, plus communément *Pleiss*, et qui était fort beau. On lui trouva dans le ventre la coquille d'une huître considérable, que ce seigneur m'envoya en signe d'amitié. Cette coquille portait, dans sa partie concave et lisse, l'empreinte de trois

reptiles aux têtes dressées, et si parfaitement dessinées que les yeux mêmes, malgré leur petitesse, n'y manquaient pas. Sur la partie extérieure on voyait des serpents liés par le cou, mais séparés par la tête et le reste du corps. Il était même facile d'apercevoir sur chacune de ces empreintes l'ouverture de la bouche et la queue de ces animaux. J'ai possédé longtemps ce précieux coquillage : beaucoup de personnes l'ont vu ; je l'ai enfin envoyé en Allemagne, à un de mes amis. » (1)

Le Bienheureux passait donc pour l'interprète le plus profond de la nature. Un acte public de la même époque montre également quel éclat jetait son nom à Paris.

Odon de Frascati, légat du Pape, avait exigé que les juifs lui remissent leurs livres du Talmud, dénoncés au Saint-Siège comme remplis d'erreurs et de doctrines immorales. Ces livres furent soumis au contrôle des hommes les plus distingués de Paris, et sur leur avis motivé, le légat fulmina une sentence de condamnation, le 15 mai 1248. Parmi les signatures apposées au bas de la pièce officielle, nous relevons celles de notre Bienheureux et de deux de ses confrères.

Vers cette époque aussi, on doit placer un trait que Thomas de Cantimpré affirme avoir souvent entendu raconter au Maître lui-même. « Un jour qu'Albert, assis à sa table dans sa modeste cellule, cherchait avec ardeur la solution d'un problème scientifique, l'esprit mauvais se présenta sous les dehors d'un religieux dominicain. Simulant la modestie et la compassion, il l'entretint d'abord de sa trop grande application à l'étude ; lui représenta ensuite qu'il accablait son corps et son âme, ne prenait aucun soin de sa santé, et se perdait en choses étrangères à sa profession. Albert, instruit surnaturellement des intentions du fourbe, se contenta pour réponse de faire le signe de la croix, et le fantôme disparut. » On voit par ce trait que le Bienheureux regardait comme des insinuations perfides les conseils de nature à l'entraver dans l'acquisition de la science, chose qui lui semblait être sa véritable vocation.

III. — Le Chapitre général tenu à Paris, en 1248, confirma la détermination déjà prise de fonder un *Studium generale* dans quatre principales maisons de l'Ordre, Bologne, Oxford, Montpellier et Cologne. Albert le Grand, qui venait d'obtenir le bonnet de Docteur, fut

(1) *Physic. Météor.* I, tr. III, c. 5.

désigné pour prendre la direction de l'importante création d'Allemagne. Thomas d'Aquin devait l'accompagner, afin d'y enseigner en qualité d'assistant. Ainsi furent jetés dans la célèbre métropole allemande les fondements d'une école publique, qui, après cent quarante années d'existence, deviendra une Université fameuse. L'enseignement devait s'étendre non seulement aux membres de l'Ordre, mais encore à tous les clercs et aux laïques. A peine, en effet, l'éclatant flambeau eut-il reparu sur le chandelier, que les étudiants accoururent de toutes les provinces.

Certains détails sur le genre de vie adopté par Albert, et sur ses travaux, nous ont été conservés.

« Le Maître, dit Thomas de Cantimpré, ne sépara jamais de la culture des sciences la pratique de la piété. Chaque jour, il récitait le Psautier de David. Il avait l'habitude, sa leçon terminée, de faire de pieuses lectures et de saintes méditations. Il inspirait à ses disciples un entrain inouï pour l'étude, en même temps qu'il leur offrait l'exemple d'une vie parfaite. »

Si le témoignage ne venait d'un homme grave, qui fut disciple du Bienheureux, nous aurions peine à croire qu'un professeur si occupé, un écrivain dont les œuvres ne comprennent pas moins de vingt in-folio, pût trouver le temps nécessaire à la récitation quotidienne des 150 psaumes et d'autres prières encore. Ce fait démontre que ce maître incomparable fut aussi grand dans la piété que dans la science. Il est dit aussi que le B. Albert composa une courte paraphrase des Evangiles, et les réduisit en formules de prières, ainsi que les quatre livres des Sentences, afin de se rendre accessible au peuple et de nourrir à la fois l'intelligence et le cœur. Voici un exemple de ces prières :

« Soyez bénie, ô humanité de mon Sauveur, qui avez été unie à la divinité dans le sein d'une mère vierge ! Soyez bénie, ô sublime et éternelle Divinité, qui avez voulu descendre jusqu'à nous sous l'enveloppe de notre chair ! Soyez bénie à jamais, vous qui avez été unie à une chair virginale par la vertu de l'Esprit saint ! Je vous salue, vous aussi, ô Marie, vous en qui la plénitude de la Divinité a fait sa demeure ! Je vous salue, virginité sans tache, élevée maintenant au-dessus de tous les chœurs des anges. Réjouissez-vous, Reine du monde, d'avoir été jugée digne de devenir le temple de la très pure humanité du Christ. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, Vierge des vierges, dont la très pure chair servit à l'union de la Divinité avec

cette sainte humanité ! Je vous salue, virginité féconde et à jamais bénie, qui nous avez rendus dignes d'obtenir le fruit de vie et les joies du salut éternel. »

Sans trop nous écarter de l'ordre chronologique, nous pouvons placer ici les sermons sur les évangiles des dimanches et des fêtes ; car rien n'empêche d'admettre que le Bienheureux, tout en s'occupant de ses cours, exerçait le ministère de la prédication : la double fonction était loin de répugner aux savants de ces temps-là. Ces sermons renferment une courte paraphrase du texte évangélique, suivie d'un sens allégorique avec une riche application de l'Ecriture et des Pères. Une prière résume ordinairement le discours. Choisissons pour exemple un sermon sur la Toussaint. Après s'être proposé de dépeindre la félicité des Bienheureux, Albert en vient à l'explication de ce passage de l'Apocalypse : *L'agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et les conduira aux fontaines des eaux vives*. VII, 13, 17.

« Dans le royaume de Dieu, dit-il, il y a cinq fontaines où l'Agneau mènera ses élus. La première est la source des consolations : là le Seigneur essuiera toute larme. La seconde est la fontaine du repos ; car après avoir séché leurs larmes, l'Esprit, c'est-à-dire la Trinité sainte, dira : Dès aujourd'hui, ils se reposeront de leurs fatigues. La troisième est la source du rafraîchissement ; car ceux qui sont dans le repos seront rafraîchis et enivrés par la surabondance de la maison de Dieu. La quatrième est la source de l'allégresse. Les élus, en effet, après les consolations célestes, les douceurs du repos et les plus agréables rafraîchissements, seront dans la jubilation. Car on chante l'arrivée au salut avec allégresse, dans les tentes des prédestinés. La cinquième est la fontaine de l'amour. Comment n'aimeraient-ils pas avec ardeur Celui qui les console, leur procure le repos et les comble de tous biens ? Isaïe dit en parlant de cette fontaine : *Vous puiserez l'eau avec joie aux sources du Sauveur*.

« Dans l'abîme, au contraire, il y a, dit-on, cinq fontaines auxquelles le dragon infernal pousse, bon gré mal gré, les âmes réprouvées, afin qu'elles y boivent. La première s'appelle Styx. Lorsque les âmes boivent à ses eaux, elles se haïssent mutuellement. La seconde s'appelle Phlégéton. La vertu de ses eaux est d'allumer la fureur des damnés, d'abord contre eux-mêmes, puis contre ceux qui les ont perdus. On nomme la troisième Léthé : à peine les réprouvés en ont-ils bu, qu'ils perdent le souvenir des joies antérieures et des plaisirs passés. La quatrième s'appelle Achéron ; sitôt que les damnés en

approchent leurs lèvres, ils tombent dans une indicible tristesse. La cinquième fontaine s'appelle Cocyte : les âmes qui boivent de ses eaux pleurent sans se consoler jamais. » C'est ainsi que les sermons de notre Bienheureux développent, dans un langage simple, presque naïf, les mystères de la foi et de la vie chrétienne.

IV. — Au surplus, la contemplation, la prière, la prédication n'étaient en un sens pour Albert que l'accessoire d'une activité plus grande, l'ornement de son âme, la joie de sa vie, un doux rafraîchissement parmi les études sérieuses. L'œuvre capitale à laquelle il se sentait appelé, c'était l'enseignement, sous toutes ses formes. Il le donna du haut de sa chaire, avec une autorité et un succès rarement égalés ; il le donna surtout par ses prodigieux écrits, qui lui ont mérité cet éloge que la postérité a mille fois ratifié : « Vous avez éclairé tous les autres : vos écrits vous ont rendu célèbre ; vous avez illuminé le monde, parce que vous avez su tout ce qu'il est possible de savoir ! »

*Cunctis luxisti,
Scriptis præclarus fuisti,
Mundo luxisti,
Quia. totum scibile scisti.*

(Jammy.)

C'est, en effet, par là qu'Albert le Grand s'est acquis une gloire immortelle. Ses principales publications datent de son séjour à Cologne et à Paris. Nous ne pouvons nous dispenser d'en dire un mot.

La philosophie d'Aristote, on le sait, l'avait passionné. Elle embrasse toute l'étendue des connaissances naturelles et offre une clarté admirable d'exposition. Mais que d'erreurs, que de lacunes dans l'œuvre du philosophe païen ! Il fallait qu'une main habile la complétât, la corrigeât, la christianisât. Albert, le premier, osa entreprendre ce labeur ardu. Il lui fallait tout vérifier, remonter aux sources, confronter les traductions, démêler les commentaires plus ou moins heureux, préciser le sens du philosophe, éclairer les points douteux, redresser les erreurs, mettre dans cette Somme immense l'ordre et la liaison. Tâche écrasante, dont l'accomplissement n'était possible qu'à une gigantesque intelligence, une vaste érudition, une santé robuste comme en était doué notre philosophe chrétien. Ce qu'Albert entreprit, il l'acheva. Encore n'est-ce pas son seul ouvrage. Combien d'autres ont

précédé et suivi celui-là ! Les traités sur la Logique et la Physique furent publiés avant le travail sur Aristote. Ils ne comprennent pas moins de quatre-vingts opuscules. Dans une préface pleine de modestie, le Maître nous apprend qu'il n'a écrit sa Physique, ou étude des sciences naturelles, qu'à la prière de ses frères, afin de leur faciliter l'intelligence des œuvres d'Aristote. Viennent ensuite les treize livres sur la Métaphysique. N'eût-il produit dans un espace de dix à quinze ans que ces travaux philosophiques, remplissant cinq in-folio, on resterait stupéfait d'une si prodigieuse fécondité. Mais il y a plus encore. Pendant le premier séjour de Thomas d'Aquin à Cologne, on sait qu'Albert expliquait les livres de Denys l'Aréopagite. Ses leçons, transcrites de sa propre main ou dictées par lui à des copistes, sont parvenues jusqu'à nous. C'est un vaste commentaire dans lequel il sut découvrir des choses admirables sur le royaume de Dieu.

A cette œuvre se rattache une tradition, reproduite ainsi par Rodolphe.

« Un religieux renommé pour sa science et sa vertu — que la plupart croient être saint Thomas — trouva un jour une feuille écrite de la main d'Albert et portant les lignes suivantes. « Lorsque j'eus achevé avec beaucoup de peine le livre sur la Hiérarchie céleste, je commençai l'exposition sur la Hiérarchie ecclésiastique. Déjà j'avais parcouru avec d'incroyables difficultés le premier chapitre sur le Baptême. Mais quand j'abordai le second, les forces m'abandonnèrent ; je désespérais d'avancer plus loin, lorsque après Matines j'eus cette vision. Je me trouvais dans une église où saint Paul célébrait la messe. Consolé au delà de tout ce qu'on peut dire, j'eus confiance qu'il m'éclairerait lui-même sur le sens de Denys l'Aréopagite. Quand l'Apôtre eut dit l'*Agnus Dei*, une foule nombreuse entra dans le temple, et le célébrant demanda ce qu'elle désirait. « Nous vous amenons un énergumène, répondit-on, délivrez-le. » Lorsque Satan eut été chassé, Paul communia l'heureux chrétien. Je m'offris comme servant et dis avec une certaine crainte : « Il y a longtemps que je souhaite d'être instruit sur les mystères profonds contenus dans les livres de l'Aréopagite, et principalement sur la véritable sainteté. » Paul me répondit avec bienveillance : « Après la messe, venez avec moi à la maison du grand-prêtre Aaron, située de l'autre côté de la rivière. » Le saint sacrifice terminé, je suivis donc l'Apôtre. Quand nous arrivâmes au bord de l'eau, le Docteur des nations passa sans

difficulté. Il n'en fut pas de même de moi ; car, à peine eus-je touché les flots, qu'ils commencèrent à croître, de manière à me rendre le passage impossible. Saint Paul entra dans la maison qu'il m'avait indiquée ; je me demandais avec anxiété comment je pourrais l'y suivre, quand soudain je me réveillai. En réfléchissant, je crus trouver l'explication du songe. Le premier chapitre de saint Denys traite, en effet, de l'expulsion de Satan de l'âme humaine par le baptême. On fait ensuite participer le nouveau chrétien au sacrement de l'Eucharistie. Le chapitre suivant mène celui qui recevra le saint chrême jusqu'à la maison d'Aaron, car il s'agit ici du chrême avec lequel on sacre les évêques. Les profondes eaux si subitement accrues m'avaient effrayé ; mais le grand Apôtre m'a rendu par la grâce de Dieu le passage facile. Je me suis donc remis à écrire, et j'ai achevé, avec le secours d'en haut, ce que ma faiblesse personnelle me montrait chose impossible. »

Enfin, c'est encore à cette époque qu'il convient de rattacher le grand Commentaire, qui n'embrasse pas moins de trois in-folio, sur les Sentences de Pierre Lombard.

L'énumération exacte des œuvres d'Albert le grand restera sans doute impossible ; car il n'en existe aucun catalogue contemporain, et plusieurs ouvrages n'ont jamais été imprimés. D'autres restent enfouis dans les bibliothèques, et bien des productions apocryphes ont été données sous son nom (1).

V. — Que penser des légendes laissées par la tradition populaire touchant le B. Albert ?

La première se rapporte à la construction de la cathédrale de Cologne. L'archevêque Conrad de Hochstraden l'avait chargé, dit-on, de tracer le plan d'un édifice aux proportions vastes et étendues. Un jour, assis dans sa cellule, Albert méditait sur le projet et demandait à la divine Marie de l'éclairer. Soudain la chambre resplendit de lumière. Quatre hommes, le front ceint d'une couronne d'or, apparaissent tenant, l'un un compas, l'autre une équerre, le troisième une règle, le quatrième un niveau. Après eux venait l'auguste Mère de

(1) Cf. Echard, *Script. O. P.* I, 171 et seq. — Au sujet des travaux scientifiques du B. Albert le Grand, voir aussi A. Danzas : *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, II, p. 405, Appendice C.

P. Gérard : *La Cosmographie d'Albert le Grand d'après l'observation et l'expérience du moyen âge*. Revue Thomiste, septembre 1904, mai 1905.

Dieu, un lis en main. Les mystérieux personnages, qui n'étaient autres que les martyrs honorés le 10 novembre sous le nom des « Quatre couronnés », patrons des architectes, se mettent à tracer, d'après les indications de la Vierge Marie, le plan d'un temple majestueux. Bientôt les lignes se dessinent, montent et forment l'édifice le plus beau qu'on pût imaginer. Puis tout s'évanouit. Mais Albert avait gardé dans sa mémoire le dessin merveilleux ; il le reproduit et le porte au prince-évêque, lequel s'empresse de le faire exécuter.

Une seconde légende se rattache à la visite du roi Guillaume de Hollande, élu à l'Empire.

L'an 1249, aux environs de l'Epiphanie, ce prince vint à Cologne, et après avoir vénéré les corps des trois Rois mages, conservés dans la cathédrale, se rendit au couvent des Frères-Prêcheurs, où lui fut faite une digne réception. Maître Albert conduisit à son atelier le royal visiteur, et lui expliqua de vive voix le mécanisme de divers appareils inventés par lui pour ses expériences de physique ; puis, faisant entrer dans un jardin Guillaume et son cortège, il leur donna l'illusion d'une splendide journée d'été. Feuillages verdoyants, fleurs parfumées, chants des oiseaux : rien n'y manquait. Sur un signe du philosophe, apparaissent de charmants laquais, qui dressent une table et présentent aux nobles étrangers des fruits délicieux, cueillis aux arbres du jardin. Mais à peine la prière d'action de grâces est-elle prononcée, que le prestige disparaît ; on se retrouve dans la froide réalité du mois de janvier.

Une troisième légende met en scène Thomas d'Aquin lui-même.

Outre sa cellule de moine, Albert avait donc une chambre un peu écartée, où il passait souvent des heures entières. Un jour, Fr. Thomas, disciple favori du Maître, profita de son absence pour examiner de plus près l'intéressant atelier. D'étranges animaux qu'il n'a jamais vus, des instruments artistement confectionnés, des vases et de mystérieux appareils y sont exposés. La surprise du jeune étudiant augmente à mesure qu'il promène son regard autour de lui. Cependant sa curiosité est attirée vers un coin de la pièce, où un rideau écarlate, descendant jusqu'au sol, semble cacher quelque chose. Il s'avance, écarte d'une main timide le rideau aux plis onduleux, et se trouve en présence d'une figure enchanteresse qui lui sourit et dit par trois fois : « Salut ! » A ce moment, Thomas est prêt de tomber à la renverse. Le souvenir de l'assaut tenté contre sa vertu après son entrée en Religion se réveille dans son esprit ; il se croit joué par le prince de

l'enfer, et saisissant un bâton, qui se trouve sous sa main : « Arrière, Satan, » s'écrie-il, et il frappe à coups redoublés, jusqu'à ce que la statue magique vole en éclats avec un bruit terrible. A ce moment arrive Albert. Voyant le désastre opéré en son absence, il ne peut retenir ses larmes : « Thomas, dit-il, qu'avez-vous fait ? vous venez de détruire une œuvre qui m'a coûté trente années de travail ! »

La fantaisie légendaire ne crée pas de toutes pièces ; elle ne fait guère qu'amplifier un phénomène de l'histoire ou de la nature. On peut donc admettre que les traditions populaires qui ont couru sur le nom d'Albert le Grand, s'incarnent dans des faits réels. De nos jours surtout que sont multipliés à l'envi ces jouets et mannequins qui, par certains procédés, se meuvent, articulent des sons, on comprendra sans peine qu'Albert, au génie inventif, ait exécuté des automates agissants et parlants, et qu'il ait présenté divers effets magiques aux regards de la foule éblouie. Nulle difficulté, qu'il ait pu, en quelque serre chaude du jardin conventuel, ménager une surprise charmante au monarque allemand, qui n'avait jamais rien vu de semblable.

Quant à sa coopération au plan de la cathédrale de Strasbourg, des auteurs sérieux l'admettent sans conteste. En tout cas, il est parfaitement vraisemblable qu'on ait consulté un homme dont la science en physique et en mécanique était notoire. De plus, ayant voyagé et résidé en France, où le style ogival venait d'être substitué à la vieille architecture romane, et resplendissait dans nos églises dominicaines, et avec plus d'éclat encore dans les cathédrales toutes récentes de Paris, Amiens et autres villes, Albert avait une compétence spéciale pour mettre en lumière les avantages du style nouveau, et faire ressortir le sens profondément mystique de ses formes élancées. D'après certains érudits, Albert aurait exercé une influence prépondérante sur l'usage des constructions gothiques en Allemagne ; il aurait logiquement et scientifiquement perfectionné l'art de l'octogone ou les richesses de l'ogive, et pour cette raison, d'anciens livres d'architecture appellent le style ogival « science albertine ».

Reprenons le fil du récit.

VI. — En 1254, se réunissait à Worms le Chapitre provincial. La vénérable assemblée élut le B. Albert supérieur de la Province. La Province d'Allemagne était d'une très grande étendue. Elle embrassait l'Autriche, la Souabe, la Bavière, la Saxe, les contrées rhénanes, la Hollande et le Brabant. Quel immense champ d'activité ! mais aussi

pour Albert quel changement de vie et que de sacrifices ! Quitter le silencieux labeur du cabinet, descendre de cette chaire du haut de laquelle il déverse depuis tant d'années les flots de sa sagesse ! Et cela, pour exercer un ministère auquel, ce semble, rien ne l'avait préparé. Mais la volonté divine s'était manifestée. Il accepta. Malgré son âge, on le vit surpasser ses inférieurs dans l'observance rigoureuse des vœux et des Constitutions. Il fait ses visites à pied, le bâton à la main. Point d'argent sur lui ; en fidèle amant de la pauvreté, il mendie sa chétive nourriture. Dans les monastères où il s'arrête, il écrit des livres et les laisse en partant, pour payer son hospitalité. Donnant l'exemple de la pauvreté évangélique, il avait bien le droit d'en exiger la pratique. Voici une circulaire qu'il adressait à ce sujet.

« Aux Frères bien-aimés dans le Christ, les Prieurs et les religieux des couvents de la Province d'Allemagne, Nous, Fr. Albert, Provincial et serviteur de tous, salut et charité.

« Par crainte que le vice de propriété, si contraire à notre bienheureuse condition de pauvres, ne vienne à s'introduire parmi nous, Nous défendons à tout religieux de posséder de l'argent ou tout objet susceptible de servir à son utilité et à celle des autres. Nous le défendons, dût le supérieur savoir où se trouve cet argent, cet objet, et connaître les motifs pour lesquels on les emploie. Si quelqu'un se permettait de contrevenir à cette défense, c'est-à-dire, dépensait de l'argent ou retenait en son pouvoir des objets interdits, il serait à nos yeux propriétaire, et punissable selon la rigueur de nos lois, comme violateur des Constitutions de l'Ordre... »

Une mesure prise par le Chapitre de Worms montre combien on tenait à cette rigoureuse pauvreté. On sut que des effets et de l'argent avaient été trouvés chez un convers, décédé dans un couvent du diocèse de Salzbourg, et que ce malheureux retenait ces objets à l'insu de son supérieur. Albert et les définiteurs prescrivirent l'exhumation du cadavre pour être jeté à la voirie.

Les Chapitres provinciaux, présidés par notre Bienheureux à Worms, Augsbourg, Erfurth, Ratisbonne, rendirent à son instigation de salutaires décrets pour l'affermissement de la vie régulière, et le développement de l'Ordre, lequel s'accrut, en Allemagne, avec une incroyable rapidité.

Au provincialat d'Albert se rattache la fondation d'un monastère de religieuses, près de Sæst, dans l'archidiocèse de Cologne. Jean le Teutonique, venu à Sæst, en 1252, avait eu le premier la pensée

d'y établir, dans un site favorable au recueillement, un essaim de vierges dominicaines, mais le projet avait rencontré de grosses difficultés. Quelques jeunes filles nobles, que nos Pères dirigeaient, se réunirent toutefois pour pratiquer les exercices de la vie spirituelle, sans s'arrêter cependant à aucune règle déterminée. Mais, le rayonnement de leurs vertus jetant un vif éclat, un pieux chevalier, nommé Arnold, prit l'initiative auprès du Provincial d'Allemagne pour la fondation d'un monastère sous la règle de Saint-Dominique. Lui-même en prépara l'exécution matérielle. Il fit plus ; car il autorisa son épouse Cunégonde à entrer dans le monastère comme religieuse, et obtint du cardinal Hugues, légat apostolique, le transfert de ses deux filles, Gertrude et Oda, de l'Ordre des Bénédictines au couvent en formation.

Au jour convenu, Albert vint prendre à leur domicile primitif les aspirantes à la vie dominicaine, et les conduisit processionnellement, avec le concours du clergé et du peuple, au lieu situé en dehors des murs, et appelé Alvenshausen, nom que l'on changea en celui de Paradis. Là, devant l'autel d'un oratoire antique dédié à la Sainte Vierge, il reçut leur promesse d'embrasser l'Ordre de Saint-Dominique, et leur adressa une allocution chaleureuse sur l'ensemble de leurs obligations. Puis il les bénit, et, versant de pieuses larmes, ferma sur ses filles les portes qui devaient les séparer du siècle. L'homme de Dieu continua plusieurs jours encore d'instruire et d'exhorter les épouses de Jésus-Christ : plus tard, revêtu de la dignité épiscopale, il revint, pour consacrer l'église qu'on y avait bâtie.

Quant au chevalier Arnold, devenu lui-même Frère-Prêcheur, il fut chargé de l'administration temporelle du monastère de Paradis, office qu'il remplit avec beaucoup de savoir-faire et d'humilité, allant parfois, disent les mémoires contemporains, quêter pour les religieuses la besace sur le dos.

Vers la même époque, notre Provincial reçut une mission apostolique pour se rendre en Pologne, où régnaient des abus monstrueux, débris du paganisme. On tuait les enfants qui naissaient mal conformés ou qui dépassaient un certain nombre ; les vieillards décrépits, impropres au travail, étaient pareillement mis à mort. Le Bienheureux réussit à abolir ces coutumes sauvages et la noble nation put le compter parmi ses plus insignes bienfaiteurs dans le Christ.

De même, il exerça le rôle de pacificateur dans un grave démêlé survenu à Cologne entre l'archevêque et la bourgeoisie. A deux re-

prises, les partis opposés luttèrent à main armée. Albert, enfin, choisi comme arbitre, calma les esprits et rétablit la paix, au point qu'un auteur (1) a pu écrire : « Heureuse es-tu, Cologne, d'avoir possédé Albert le Grand qui, par son éloquence, apaisait tes guerres et tes séditions intestines ! »

Sur les entrefaites, éclata dans la capitale de la France une violente tempête contre les Ordres mendiants. Les docteurs séculiers de l'Université de Paris en voulaient à ces derniers, sans doute parce que leur enseignement, plus docte et plus pratique, attirait vers eux l'élite des écoliers, et que leur apostolat, plein de zèle, emportait toutes les sympathies du peuple. A la tête des opposants, se trouvait Guillaume de Saint-Amour, homme audacieux, rusé, qui attaqua les réguliers en des pamphlets haineux, et surtout dans le libelle intitulé : *Les périls des derniers temps*. La cause fut déferée au Pape. Sur l'ordre d'Humbert de Romans, Maître Général, Albert et Thomas d'Aquin se rendirent à Anagni, où siégeait la cour pontificale. Chargé de la défense des Ordres religieux, Albert se procura le libelle diffamatoire, passa une nuit à en étudier les articles, et à l'heure marquée, se présenta devant l'auguste assemblée. Après la lecture de l'attaque, il se leva et répondit aux reproches des adversaires avec tant d'éloquence, de savoir, de sûreté de vues, que les auditeurs ravis « louèrent Dieu d'avoir envoyé un tel héros pour délivrer le camp d'Israel de la dévastation des Philistins. »

Beaucoup d'auteurs font à Thomas d'Aquin, alors religieux de trente ans, l'honneur de cette réfutation victorieuse ; d'autres trouvent peu vraisemblable que le saint docteur ait pris la parole avant son illustre maître. Thomas de Cantimpré dit en termes formels que le B. Albert fut spécialement mandé par Innocent IV. Saint Thomas se serait borné à recueillir les réponses d'Albert et à les consigner, avec ses annotations personnelles, dans l'ouvrage, publié plus tard, *Contre les détracteurs de la vie religieuse*.

On connaît la suite. Les Ordres mendiants, magistralement vengés, purent dès lors continuer en paix leur enseignement et leur ministère apostolique. Ceux mêmes qui les avaient attaqués les entourèrent d'estime et d'amitié. Seul, Guillaume de Saint-Amour persévéra dans sa haine, et, dépouillé de tout honneur ecclésiastique, par ordre du Pape, finit tristement son existence en Bourgoigne, son pays natal.

(1) Kœlhoff, 1492.

Le plaidoyer d'Albert le Grand en faveur des Ordres mendiants avait mis en relief sa merveilleuse connaissance des sciences sacrées. Innocent IV le chargea de donner des leçons à la Cour pontificale et notamment d'expliquer l'Evangile de saint Jean. C'était reprendre l'office de Maître du Sacré Palais, inauguré avec succès par saint Dominique lui-même et demeuré dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs jusqu'à nos jours.

Après son retour d'Italie, le Provincial d'Allemagne eut à présider, en 1257 et 1258, les assemblées capitulaires d'Erfurt et de Ratisbonne. L'an 1259, il assista au Chapitre général de Valenciennes et fut chargé avec son cher disciple Thomas d'Aquin, Pierre de Tarentaise et les FF. Bonhomme et Florentius, docteurs de Paris, de rédiger un règlement d'études pour les religieux de l'Ordre. Puis, sur ses pressantes sollicitations, il fut relevé de sa charge de Provincial et rendu à la vie privée. Albert reprit de grand cœur la culture du sol scientifique confié à ses soins. Suivant toute apparence, de cette période date le Commentaire sur saint Mathieu, précieusement conservé à Cologne, tel qu'il fut écrit, de la main de l'auteur.

VII. — Albert le Grand atteignait sa soixante-sixième année et ne songeait qu'à se préparer par l'étude et la prière au passage de l'éternité. Dieu attendait autre chose encore de son dévouement.

Le siège de Ratisbonne se trouvait vacant par la déposition du titulaire, Albert I^{er}, comte de Pottigau, prélat batailleur et ambitieux. Le Souverain Pontife jeta immédiatement les yeux sur l'homme qui jouissait alors en Allemagne de la plus haute réputation de science et de sainteté. Il choisit Albert de Bollstædt pour occuper le siège de saint Wolfgang. Quand lui fut notifiée la décision du Pape, l'homme de Dieu s'en défendit de toutes ses forces. En même temps, il recevait de son Maître Général cette lettre célèbre où il était dit : « J'aimerais mieux apprendre que mon fils très cher est couché dans la tombe, que de le savoir trônant sur un siège épiscopal. » *L'Année Dominicaine* a donné cette lettre dans la biographie du B. Humbert (1); cela nous dispense de la reproduire ici.

Albert n'aurait pas eu besoin des exhortations de son supérieur : il avait mis tout en œuvre, nous l'avons dit, pour écarter de sa personne la dignité épiscopale. Un Bref, envoyé d'Anagni, à la date

(1) Juillet p. 320.

du 9 janvier 1260, coupa court à toute résistance : la volonté du Pape était formelle.

Après avoir reçu l'onction du sacre, Albert, suivi de quelques religieux, partit pour sa résidence. Afin d'éviter toute pompe, il entra dans Ratisbonne à la nuit tombante, et se rendit à l'église de Saint-Blaise, desservie par les Frères-Prêcheurs. Le lendemain matin, il se dirigea sans bruit ni cérémonie vers la cathédrale. A l'annonce de son arrivée, la ville entière fut sur pied. Entouré des clercs et des notables, le nouveau pontife pénétra dans le sanctuaire, se prosterna contre terre et pria longuement. Après quoi, il fut placé sur le trône épiscopal, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse. Cette touchante prise de possession eut lieu le mardi de la semaine sainte, 30 mars 1260.

Devenu évêque, le Bienheureux resta fidèle à sa vie de moine dominicain. « Semblable à l'illustre Martin de Tours, écrit Rodolphe, il conserva dans toute leur vigueur son humilité première et son inviolable amour pour le lis de la virginité. » Désireux de se conformer à la pauvreté prescrite par les Constitutions de son Ordre, il ne rougissait pas de paraître en public avec les grossières chaussures en usage chez les Frères-Prêcheurs, ce qui lui valut le surnom d'Evêque aux souliers lacés. Mais que lui importait la plaisanterie ? Attentif à l'ornement de l'âme, il faisait peu de cas de la parure extérieure. Même dédain pour le faste et pour les montures caparaçonnées, si en vogue alors parmi les prélats allemands et les nobles de sa ville épiscopale. Il parcourut son vaste diocèse à pied, le bâton à la main : une bête de somme portait ses ornements pontificaux et ses livres. Tous les revenus de son évêché passèrent aux mains des pauvres ou furent employés à des usages pieux. Les démonstrations extérieures lui déplaisaient : il finit par ne plus sortir, sauf urgente nécessité. Son palais épiscopal était réglé comme un monastère, et souvent il poussait d'amers soupirs, en songeant à sa bien-aimée cellule qu'il ne retrouvait plus. Son attachement à son Ordre parut dans l'introduction de la fête de saint Dominique au calendrier du diocèse de Ratisbonne, avec une allocation de quelques revenus pour les chanoines qui assisteraient à la solennité. Evêque, il le fut en rigueur de terme, par la sagesse, l'exactitude et le zèle qu'il déploya en toute circonstance : ses historiens et les chroniqueurs de Ratisbonne sont unanimes à l'affirmer. Il avait trouvé le diocèse dans un état déplorable par suite des rivalités sans cesse renaissantes entre

les seigneurs et les cités, et de la négligence de ses prédécesseurs dans l'exercice du devoir épiscopal. Sans perdre courage, il se mit à l'œuvre, commençant par la sanctification du clergé pour arriver ensuite à la réforme des fidèles. Il prêchait souvent, reprenait les pécheurs, excitait les gens de bien à la persévérance, montrait à tous les voies du salut. C'était un grand sujet d'édification, que la manière dont il présidait les offices dans sa cathédrale aux jours solennels. On le voyait revêtu d'une aube sans dentelles, mais marquée de cinq raies rouges pour rappeler les plaies sacrées de Jésus-Christ. La chasuble, velours et soie, portait devant et derrière une croix brodée en or. Elle retombait des épaules et était un peu relevée sur les bras. Le prélat avait une crosse très simple, de bois sculpté pour la hampe, et à la courbure d'ivoire représentant l'ange Gabriel devant la Vierge Marie. Son front portait une mitre assez basse, mais enrichie de quelques broderies. Autour du pontife officiant à l'autel, une élite de chanoines, de chapelains et de chantres formaient une majestueuse couronne et faisaient monter vers le ciel les accents des mélodies grégoriennes.

Le Bienheureux avait-il besoin de solitude et de plus profond recueillement, il se retirait dans son château épiscopal de Stauff, à deux milles de Ratisbonne, au milieu de frais ombrages. C'est là, disent ses biographes, qu'il composa, vers 1261, un Commentaire sur l'Evangile de saint Luc, regardé comme son meilleur ouvrage en matière d'Ecriture sainte. L'auteur s'y montre comme un second saint Luc, c'est-à-dire un médecin émérite, sachant excellemment guérir les âmes. Dans ce Commentaire, en effet, il attaque violemment les vices de son époque et en indique les remèdes.

Au temporel, Albert fut un parfait administrateur. Il solda les nombreuses dettes qu'il avait trouvées en prenant possession du siège, remit en état les immeubles et autres biens de la mense épiscopale et augmenta ses revenus, sans laisser de faire des aumônes considérables aux pauvres. On conserve un document précieux de sa sollicitude en vue de procurer de généreuses largesses à l'hôpital Sainte-Catherine, de Ratisbonne.

Le Bienheureux fut présent à un concile provincial tenu à Landeau-sur-Isar, vers la fin de septembre 1260. On y prit surtout deux décisions importantes, par rapport à la discipline ecclésiastique et à la protection des biens des églises. Enfin, des traditions locales attribuent à l'homme de Dieu une large part à des constructions d'églises dans

la ville de Ratisbonne, notamment à celle des Frères-Prêcheurs, d'un gothique très pur et en parfaite analogie avec les autres édifices du XIII^e siècle.

Les qualités exceptionnelles et les vertus du saint prélat ne le mirent pas à l'abri de la malveillance et de la calomnie. Lui-même, dans son Commentaire sur saint Luc, le laisse entendre et en donne la raison. C'est pour avoir déclaré aux vices une guerre sans merci, qu'il se vit en butte aux animosités les plus injustes. En outre, la position d'un évêque allemand, à cette époque, était profondément contraire à ses inclinations de religieux et de savant. Prince temporel non moins que pasteur des âmes, l'évêque devait d'une main tenir la crosse et de l'autre l'épée. Il lui fallait s'associer en personne à des fêtes civiles et profanes. N'y avait-il pas là une tentation permanente d'oublier l'éternité pour le temps présent, et de préparer insensiblement sa propre ruine et celle de ses ouailles ? Albert comprit le danger. Enfin, il ne pouvait écarter la pensée que par ses études et ses écrits il ferait plus pour l'utilité de l'Eglise entière, que par le gouvernement d'un diocèse particulier. Pour toutes ces raisons, il souhaitait d'être délivré de ses chaînes. De nombreuses instances faites auprès d'Alexandre IV étaient demeurées stériles. Urbain IV, vaincu par ses prières, lui permit d'abdiquer son évêché. Cette renonciation doit être placée vers le mois de mars 1262.

VIII. — Rendu à la liberté, notre Bienheureux comptait passer dans la prière et l'étude le reste de son existence. Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Urbain IV avait résolu de faire prêcher la croisade en faveur des Lieux Saints ; il en chargea pour l'Allemagne et la Bohême le démissionnaire de Ratisbonne. Albert, malgré ses soixante-dix ans, mit à cette œuvre l'enthousiasme de la jeunesse, et excita une incroyable ardeur partout où il fit entendre sa voix.

Son mandat rempli, il rentra dans la solitude du cloître, trop heureux d'obéir après avoir commandé.

Il séjourna trois ans au couvent de Wurtzbourg, en Franconie. Là, comme ailleurs, il fut l'homme de la confiance publique, l'arbitre de paix dans les différends. Là aussi, il continua de prêcher, d'enseigner, d'écrire des livres. De cette époque sont les Commentaires sur saint Marc, l'explication du 31^e chapitre des Proverbes sur la *Femme forte*, type prophétique de l'Eglise.

Au printemps de 1268, Albert quitta la capitale de la Franconie

pour aller affermir de nouvelles plantations dominicaines en Souabe et en Alsace. Une circonstance malheureuse le ramena à Cologne. L'archevêque, tombé au pouvoir des factieux, gémissait dans les fers. Le Bienheureux fut reçu avec de grands honneurs par le clergé, le peuple, les chefs de la cité. Il profita de ces bonnes dispositions pour réconcilier les partis. L'archevêque recouvra son indépendance et l'entente régna désormais entre le pasteur et le troupeau. Pour lui, réinstallé dans sa chère cellule, il se remit à l'ouvrage et à la pratique des saintes observances. Pieuses méditations, enseignement dans l'enceinte du couvent, réponses aux consultations les plus diverses, composition de nouveaux ouvrages : telles sont ses occupations journalières. Ses travaux sur les Psaumes, les Prophètes et l'Apocalypse sont de la dernière période de sa vie.

N'oublions pas les lumineux écrits que lui dicta son amour de plus en plus intense pour le Très Saint Sacrement : un livre sur le saint sacrifice de la messe, un autre qui est comme une Somme complète du mystère eucharistique, trente-deux sermons sur le même objet — *Sermones plane divini* — lit-on au frontispice du volume qui les contient.

Après l'Eucharistie, l'auguste Mère de Dieu était pour Albert l'objet incessant de sa contemplation et de son amour. « Il aimait tant Marie, dit Rodolphe, qu'il ne pouvait taire ses louanges. Bien plus, il ajoutait à tous ses livres quelque chose sur la Dame de son cœur, ou terminait ses études par un hymne à sa gloire. Il composa plusieurs séquences mariales qui se distinguent par leur sens mystique et leur harmonie. Lui-même allait les chanter avec onction et enthousiasme dans le jardin du couvent ou tout autre lieu. Souvent les soupirs et les larmes lui coupaient la voix, révélant ainsi la violence de son amour et la candeur de sa piété. »

Pierre de Prusse fait remarquer une autre particularité : c'est qu'Albert ne produit jamais tout seul le nom de Marie, mais l'accompagne de quelque titre élogieux : la bienheureuse, la très pure, la vierge bénie, la mère incomparable du Créateur. Au surplus, dans une prière touchante, il montre bien quelle confiance il avait en l'intercession de cette auguste Reine. « Sainte Marie, flambeau du ciel et de la terre, comme votre nom l'indique, de cette terre que vous avez éclairée des mystères de votre Fils, le Verbe divin ; vous qui avez illuminé la splendeur des anges mêmes, accordez-moi une intelligence lumineuse, des conceptions justes, une science sûre, une foi solide,

avec une parole qui y corresponde et procure la grâce à mes auditeurs ; une parole qui serve à l'affermissement de la foi, à l'édification de la sainte Eglise et à l'honneur du nom sacré de Jésus-Christ, votre Fils. Qu'elle redise, cette parole, que vous ne cessiez, ô divine Marie, d'accabler des trésors de votre miséricorde un pécheur aussi indigne que moi, et de manifester par sa bouche les prodiges de votre toute-puissance... »

Comme monument impérissable de l'amour d'Albert pour l'auguste Vierge, nous avons le vaste ouvrage intitulé *Mariale*. Prenant pour base l'évangile *Missus est angelus Gabriel*, il se pose deux cent trente questions relatives au mystère de l'Annonciation, discute les réponses et tire ses conclusions. On peut appeler ce livre un ouvrage universel sur les gloires de Marie, car il renferme une peinture saisissante des avantages spirituels et temporels de Notre-Dame. Dans ses réponses, Albert s'appuie sur l'Ecriture, les Pères, la raison, les conjectures mêmes. C'est moins un traité dogmatique qu'un poème où l'imagination, comme une industrieuse abeille, rassemble à la louange de Marie, dans tous les champs de la création et sur toutes les fleurs de la science, le miel de ses arguments. On lui attribue encore une Bible marianique, dans laquelle se trouvent brièvement expliqués les passages des deux Testaments ayant quelque rapport avec la Sainte Vierge, et cela depuis le premier verset de la Genèse jusqu'au dernier de l'Apocalypse.

IX. — Les occupations de notre Bienheureux, pendant ses dix dernières années, ne furent pas toutes d'observances claustrales, d'écriture et d'enseignement; il lui fallut diverses fois rentrer dans le tracas de la vie active. Ici, les supérieurs de l'Ordre lui confient la visite canonique des couvents et des monastères; là, ce sont les évêques qui le prient d'exercer dans leurs diocèses les fonctions pastorales. A Strasbourg, où l'évêque lui décerne les témoignages de la plus grande vénération, il ordonne cent cinquante prêtres et quatre cents autres clercs. Nous le trouvons consacrant les églises de Nimègue, Esslingen, Utrecht, Maëstricht, Anvers, et deux autels dans celle des Frères-Prêcheurs de Louvain. A Bâle, il bénit le chœur de notre église conventuelle, la dédie au saint patriarche Dominique et consacre quatre autels des nefs. A Colmar, ce sont les chapelles des Frères Mineurs et des religieuses Augustines qui reçoivent pareil honneur de sa main. A Nymweger c'est la basilique des

chanoines réguliers. Le souvenir s'en conserve dans une inscription ainsi conçue : « Albert le Grand a béni ce temple comme un agneau. »

N'oublions pas qu'il dirigea la construction de l'admirable chœur de notre église, à Cologne, y dépensa les réserves de ses anciens revenus épiscopaux, et l'enrichit de saintes reliques. Son portrait placé plus tard dans un des vitraux, avec une inscription, transmettait à la postérité la mémoire de ses bienfaits. Le vandalisme révolutionnaire a tout détruit au commencement du xix^e siècle.

Les apparitions de l'homme de Dieu dans les monastères, ou dans les villes, à l'occasion de ses fonctions saintes, attiraient des foules avides de contempler le grand savant, et de recueillir de ses lèvres des leçons de sagesse. Nombre de ses maximes se sont transmises parmi le peuple. En voici quelques-unes.

« Un œuf, disait-il, donné pour l'amour de Dieu pendant la vie, est plus profitable pour l'éternité, qu'une cathédrale pleine d'or léguée par testament après le trépas. »

« Pardonner à ceux qui nous ont offensés dans notre corps, notre réputation, nos biens, nous est plus avantageux que de traverser les mers pour aller vénérer le sépulcre du Sauveur. »

A des religieuses qui lui demandaient quelques paroles d'édification il répondit : « L'homme reçoit spirituellement Dieu dans son âme, comme le prêtre le reçoit corporellement à l'autel, toutes les fois que, par amour pour lui, il s'abstient d'une faute, ne fût-ce que d'un mot ou d'un regard inutile. »

X. — A l'époque où nous sommes arrivés de notre récit, le deuxième concile général de Lyon allait se réunir, Grégoire X y convoqua tous les prélats et les plus célèbres docteurs de la chrétienté. Saint Thomas d'Aquin fut de ce nombre. On sait comment, en s'y rendant, il mourut, le 7 mars 1274, à l'abbaye cistercienne de Fossa-nuova. A l'heure même où le Docteur angélique expirait, Albert le Grand, assis à table avec ses frères, au couvent de Cologne, se mit à sangloter. Comme on lui demandait la cause de sa tristesse, il répondit : « Thomas, mon fils dans le Christ, l'éclatant flambeau de la sainte Eglise, vient de s'en aller vers le Seigneur. » Et il se remit à pleurer. On nota le jour et l'heure, et il se trouva que c'étaient exactement ceux où l'Ange de l'école avait quitté ce monde. Dans la suite, chaque fois que le B. Albert entendait prononcer le nom de Thomas d'Aquin, il versait d'abondantes larmes.

Apprenant que ses écrits étaient violemment attaqués par certains docteurs de Paris, il n'hésita pas, malgré l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à partir pour la capitale de la France. A peine arrivé, il convoqua l'Université, gravit les degrés de son ancienne chaire et débuta ainsi : « Quelle gloire revient-il à un vivant d'être loué par les morts ? » Puis il montra saint Thomas comme seul doué de la vie, et les autres comme enveloppés des ombres du trépas. Il releva en termes magnifiques ses talents extraordinaires, et se déclara prêt à défendre devant une assemblée de juges compétents les œuvres de Thomas d'Aquin, toutes resplendissantes d'orthodoxie et de sainteté. Avec une verve intarissable et une autorité que nul ne pouvait récuser, il vengea son illustre disciple des accusations portées contre lui et fit approuver les écrits du saint Docteur par les membres de son auditoire.

De retour à Cologne, il se fit lire par ordre les ouvrages du Docteur angélique, réunit une assemblée, loua magnifiquement celui qui en était l'objet, et conclut que ce religieux dominicain avait, par ses écrits, travaillé pour tous, jusqu'à la fin du monde, et que désormais tous les autres travailleraient en vain.

Mais revenons sur nos pas.

Après avoir pleuré son disciple, Albert le Grand s'était mis en route pour le concile. En arrivant, il trouva l'auguste assemblée déjà réunie. Un millier de dignitaires ecclésiastiques entouraient le Pape. L'Ordre de Saint-Dominique était représenté par trois cardinaux et trente évêques. Deux surtout dépassaient les autres en gloire et en érudition. C'étaient Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, qui succéda bientôt à Grégoire X sous le nom d'Innocent V, et l'illustre Fr. Albert, l'ancien évêque de Ratisbonne.

D'après les historiens, Albert prononça un discours en faveur de Rodolphe de Habsbourg, élu roi des Romains, et dès lors, le Souverain Pontife se déclara pour ce prince, auquel il écrivit de se préparer à recevoir de ses mains la couronne impériale. D'autres ajoutent qu'Albert se distingua dans de savantes controverses et réfuta par d'invincibles arguments les erreurs des Grecs.

Rentré à Cologne, après la clôture du concile, Albert se donna de nouveau, dit Rodolphe, à l'œuvre de Dieu. Il mit la dernière main à sa Somme de théologie, œuvre magistrale que seule a dépassée la Somme de saint Thomas. Il composa le *Paradis de l'âme*, ouvrage souvent réédité pour le profit des âmes pieuses ; enfin, l'opuscule

de l'« Union à Dieu », *De adhærendo Deo*, charmante fleur mystique, au parfum de laquelle il voulait se fortifier à l'approche de la mort.

L'événement qui mit fin à la glorieuse carrière de notre Docteur est diversement rapporté. Ptolomée de Lucques et Bernard Gui, contemporains d'Albert, se bornent à dire que la troisième année avant sa mort, il perdit la mémoire, et dès lors ne s'occupa plus que d'exercices spirituels. Louis de Valladolid, écrivain du xv^e siècle, donne le récit suivant, qui peut n'être qu'une légende.

« Un jour, le Bienheureux, courbé par l'âge, était assis dans sa chaire au couvent de Cologne, et donnait sa leçon. Comme il cherchait péniblement des preuves pour corroborer sa thèse, la mémoire lui fit défaut tout à coup, au grand étonnement de ses auditeurs. Après quelques instants de silence, il se remit de son trouble et s'exprima ainsi :

« Mes bien chers, je veux vous faire connaître le passé et le présent. Quand, aux jours de ma jeunesse, j'étudiais, non sans quelque succès, je choisis pour mon partage, par ordre de la B^{se} Mère de Dieu, l'institut des Frères-Prêcheurs, et cette divine maîtresse m'excita à m'appliquer constamment à l'étude. Une fois que je la conjurais avec larmes de vouloir bien me donner la lumière de la sagesse éternelle et de fortifier en même temps mon esprit dans la foi, afin que jamais je ne fusse ni absorbé par la science de la philosophie, ni ébranlé dans mes croyances, cette douce Vierge m'apparut et me dit : « Persévère, mon fils, dans la vertu et dans l'étude. Dieu protégera ta science et la conservera sans tache pour le bien de son Eglise. Afin que tu ne chancelles pas dans la foi, toutes tes connaissances philosophiques te seront retirées à la fin de ta vie. Tu deviendras comme un enfant par l'innocence et la naïveté de ta foi ; après quoi tu t'en iras à Dieu. Et quand, un jour, dans une leçon publique, tu perdras la mémoire, ce sera le signe de la prochaine visite de ton juge. » Mes bien-aimés, ce qui m'a été annoncé vient de s'accomplir. Je sais maintenant que mon enseignement est fini et le terme de ma vie est proche. Je confesse devant vous, que je crois fermement tous les articles de la foi chrétienne, et je conjure ceux que cela regarde de m'administrer les sacrements de l'Eglise, quand il le faudra. Si j'avais dit ou écrit quoi que ce soit, ou si à l'avenir je disais quelque chose qui ne fût point en rapport avec la doctrine catholique, que cela soit anéanti. » Après avoir ainsi parlé, Albert versa un torrent

de larmes, adressa à tous un cordial adieu, puis descendit de sa chaire et regagna son humble cellule. »

Il ne vécut plus alors que pour Dieu et son salut, n'écrivit et ne dicta plus rien, cessa même toute relation avec les personnes du siècle. Sigfried, archevêque de Cologne, venant pour le visiter, frappa à sa porte en disant : « Albert, êtes-vous là? » Le saint vieillard répondit sans ouvrir : « Albert n'est plus ici; il y était autrefois ! — C'est bien vrai, reprit le pontife, Albert a été ici, mais il n'y est plus. » Chaque jour, le Bienheureux se rendait au tombeau qu'il s'était fait préparer dans l'église conventuelle et récitait pour lui-même les Vigiles des morts; il visitait également les autels élevés à la mémoire des saints et conjurait ces amis de Dieu de l'assister de leur charitable intercession, comme un futur concitoyen.

Enfin l'heure suprême vint à sonner. Après avoir reçu avec grande dévotion les sacrements de l'Eglise, le bon et fidèle serviteur répondit à l'appel du Maître : il expira dans sa cellule, assis sur une pauvre chaise, en présence des Frères agenouillés et pleurant. Sa dernière parole fut ce verset du Psalmiste : « Nous avons vu dans la cité de Dieu ce qu'il nous fut donné d'entendre. » (1) C'était le vendredi, 15 novembre 1280. Albert avait atteint l'âge de 87 ans.

Le corps de l'illustre défunt, revêtu des ornements pontificaux, fut placé dans un sarcophage de bois, puis exposé suivant l'usage, et inhumé dans le chœur de l'église claustrale, devant le maître-autel, à côté d'une insigne relique de la Vraie Croix, que lui avait donnée saint Louis, et dont lui-même avait gratifié son couvent. L'archevêque, le clergé de la ville, les ordres religieux, les nobles, le peuple, assistèrent aux funérailles qui s'accomplirent au milieu du deuil universel. Sur la tombe du vénéré Maître fut posée une plaque de marbre avec cette épitaphe : « L'an du Seigneur 1280, le quinzième jour de novembre, mourut le vénérable seigneur Fr. Albert, ancien évêque de Ratisbonne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et maître en sacrée théologie. Qu'il repose en paix (2) ».

Le Ciel ne tarda pas à déclarer qu'il comptait un saint de plus. Des âmes pieuses affirmèrent avoir connu la gloire d'Albert dans l'autre vie.

(1) Ps. 47, 9.

(2) Anno Domini MCCLXXX, XVII Calend. Decemb. obiit venerabilis DD. Frater Albertus, quondam Eccles. Ratisponen. episcopus, magister in theologia. Requiescat in pace, Amen.

Fr. Gottfried de Douisburg, confesseur du Bienheureux, priait assidument pour le repos de son âme. Une nuit qu'il était resté au chœur après Matines, Albert lui apparut, dans un éclat merveilleux, et paré des insignes épiscopaux. Son front était surmonté d'une mitre portant un diamant dont les feux illuminaient tout le sanctuaire. Le religieux reconnut Albert et lui demanda comment il se trouvait. — « Très bien, mon fils, répondit celui-ci; les sens de l'homme sont incapables de saisir l'éclat dont la miséricorde du Seigneur a daigné m'environner. Ce que vous voyez n'en peut faire naître qu'une faible et incomplète idée. Les rayons qui du sommet de cette mitre se répandent sur mon front, signifient la gloire ineffable que je possède. Les pierres précieuses qui couvrent mes vêtements représentent les ouvrages que j'ai publiés, Dieu aidant, sur l'Écriture sainte, pour défendre la foi et enseigner la sagesse divine. Et comme, pendant ma vie, j'ai arraché beaucoup de pécheurs aux ténèbres de l'ignorance et les ai conduits à la lumière de la vérité, Dieu a daigné accorder à mes prières la délivrance d'un grand nombre d'âmes du Purgatoire. » Sur ces mots, il disparut.

Une Abbesse de Cisterciennes allemandes, très redevables à la science et aux conseils d'Albert pour leurs progrès spirituels, priait beaucoup avec ses Sœurs pour l'âme du défunt. Un matin, que cette religieuse s'était un peu assoupie au chœur, elle vit devant l'autel le Bienheureux se disposant à parler au peuple. Il était debout et ses pieds ne touchaient pas le sol. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi, Fr. Albert va tomber, il n'a point de marchepied. » Une personne respectable, qui se tenait près de là, répondit : « Fr. Albert n'a rien à craindre : il est impossible qu'il tombe désormais. » Ainsi rassurée, la pieuse Abbesse écouta la prédication. Le Bienheureux débuta ainsi : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu... » Il poursuivit la lecture évangélique jusqu'à ces autres paroles : « Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. » Puis il ajouta : « Telles sont les merveilles que je contemple de mes propres yeux. »

Le corps d'Albert le Grand avait été placé dans un tombeau provisoire, en attendant le complet achèvement du chœur construit par ses soins. L'édifice terminé, la sainte dépouille allait recevoir une sépulture plus honorable. On ouvrit donc la tombe et le sarcophage, où Albert avait été mis, revêtu de ses ornements et étendu sur les reins. Le corps fut retrouvé entier, exhalant une délicieuse odeur ;

mais il était retourné la face contre terre — *supinus* — comme Albert avait coutume de se mettre, quand il priait.

Depuis cette première translation, les restes d'Albert demeurèrent, environ deux cents ans, au milieu du sanctuaire, objet d'une vénération croissante et but de pieux pèlerinages. Mais, à la fin du xv^e siècle, l'Université de Cologne, sortie en majeure partie de la fameuse école d'Albert, voulut remplacer le modeste tombeau de pierre par un mausolée plus digne de l'illustre Maître. Le 11 janvier 1482, en présence de l'Archevêque et du Général de l'Ordre, Salvo Casseta, on procéda solennellement à l'ouverture du sépulcre. Le corps était encore paré des ornements pontificaux. La tête portait la mitre quelque peu endommagée ; la main droite tenait la crosse pastorale, dont l'extrémité supérieure était de plomb, et la partie inférieure, de bois. Un anneau de cuivre fut trouvé au doigt de la main gauche et des sandales aux pieds. Au cou étaient suspendus un petit crucifix contenant une parcelle de la Vraie Croix, un sachet de soie renfermant un *Agnus Dei*, puis un pfenning percé autrefois par un des clous du Sauveur. Les parties essentielles du saint corps étaient bien conservées et répandaient le parfum délicieux de la première translation. Les reliques furent déposées dans un nouveau sarcophage construit de façon à être offertes à la vénération des fidèles. On eut à enregistrer des guérisons miraculeuses et le nom du Bienheureux devint de plus en plus populaire.

Tous les arts ont à l'envi célébré sa mémoire. D'illustres pinceaux ont reproduit son image ; d'habiles ciseaux ont gravé ses traits dans le marbre ; la poésie, avec Le Dante, l'a chanté ; l'éloquence et l'histoire ont redit ses grandeurs. Mais l'Eglise lui a donné une immortalité plus éclatante en entourant son front de l'auréole des Bienheureux. Lorsqu'il quitta ce monde, on était tellement persuadé de son entrée au ciel, qu'à la place de la messe de *Requiem*, au jour anniversaire de son trépas, on chantait la messe de l'Eternelle Sagesse. Sa cause fut introduite en Cour de Rome sous le pape Jean XXII. Certaines circonstances ayant arrêté la procédure canonique, les Frères-Prêcheurs de Cologne, pour faire trêve à ces lenteurs, obtinrent d'Innocent VIII la permission de publier un office liturgique et d'ériger un autel en l'honneur du Bienheureux. Cependant, ce ne fut qu'en 1622 que l'église de Ratisbonne fut autorisée à célébrer chaque année, le 15 novembre, la fête d'Albert le Grand. Urbain VII

et Clément X étendirent cette concession à l'Ordre entier des Frères-Prêcheurs.

En nos temps, le ciel réservait de nouveaux honneurs à notre Bienheureux, et, par un dessein providentiel, ce furent de jeunes nobles de terre française qui inaugurèrent ce mouvement, et sauvèrent d'une profanation irrémédiable les restes sacrés du grand docteur.

En 1859, l'archevêque de Cologne fit faire une translation solennelle de ses reliques. Divers collèges se mirent sous son patronage : nous n'en citerons qu'un, Arcueil, à jamais illustré par les nobles martyrs qu'il a donnés à l'Eglise et à la France sous la Commune.

Au mois de septembre 1872, les évêques d'Allemagne, réunis à Fulda, adressèrent une supplique au Saint-Siège pour la reprise de la cause d'Albert le Grand. Ils y disaient : « Les honneurs de la canonisation n'ont pas encore été rendus au B. Albert, que le monde entier proclama grand. Il fut le maître du Docteur angélique ; il illustra par sa science immense et son éminente sainteté non seulement les chaires les plus célèbres de la France et de l'Allemagne, mais encore le second Concile œcuménique de Lyon et tout l'univers catholique. »

Peu après, l'évêque de Ratisbonne adressa une lettre à tout l'épiscopat, pour le prier d'adhérer à la supplique des prélats allemands, et l'engager à solliciter du Souverain Pontife la célébration de la fête du Bienheureux. Il y joignait copie des Leçons du bréviaire dominicain et du propre de Cologne et de Ratisbonne. Grand nombre d'évêques ont fait droit à cette demande. L'Ordre de Saint-Dominique entra avec joie dans ce concert.

Sur toutes ces instances réunies, Pie IX daigna autoriser la reprise de la cause. L'Allemagne catholique tout entière suivit l'élan de l'épiscopat. Journaux et revues publièrent des séries d'articles remarquables : une vie populaire a été écrite ; des médailles ont été frappées et distribuées par milliers. Un grand mouvement se dessine ; l'impulsion est donnée. Puisse un jour le Vicaire de Jésus-Christ, en décernant au B. Albert le titre de Saint, lui mettre en même temps au front l'auréole de Docteur de l'Eglise !





*Le B. P. DOMINIQUE DE LA CROIX,
Provincial de la Province de Saint-Jacques, au Mexique (*)*

(1480-1555)

DOMINIQUE de la Croix, appelé dans le siècle Louis de Saavedra, naquit à Benalcazar en Estramadure, vers l'an 1480. Ses parents, nobles et vertueux, lui donnèrent une éducation très chrétienne, et, ses humanités terminées, l'envoyèrent à Alcalá pour étudier la philosophie et la théologie dans la célèbre Université de cette ville.

Louis eut l'avantage d'y rencontrer un jeune homme qui, plus tard, sous le nom de Dominique Soto, devait illustrer, lui aussi, l'Ordre des Frères-Prêcheurs, par son savoir et sa piété. Une étroite liaison ne tarda pas à s'établir entre les deux jeunes étudiants. Ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme : mêmes sentiments, mêmes inclinations, mêmes désirs de s'avancer dans la science et dans la vertu. Volontiers ils se communiquaient leurs lumières et, prenant tour à tour le rôle de maître et de disciple, s'instruisaient mutuellement, sans altérer par aucune aigreur ou contention la fraternelle charité qui régnait entre eux. Au terme de leurs études théologiques, nos deux amis prirent, du consentement unanime des professeurs d'Alcalá, la Licence ès-arts, et se rendirent à Paris, dans l'intention de se préparer au doctorat. Ils y restèrent le temps voulu pour prendre les grades et revinrent à Alcalá.

Bien que Louis de Saavedra et François Soto jouissent d'une égale réputation auprès de leurs collègues, l'opinion publique se porta néanmoins de préférence vers le premier, peut-être parce qu'il était le doyen d'âge, et à deux reprises il fut élu Recteur de l'Université. François Soto vit sans jalousie l'élévation de son ami : sentant par ailleurs croître en son âme des aspirations à la vie de silence et de solitude, il se rendit à Burgos, y prit l'habit dominicain au couvent

(*) Davila : *Historia de la Prov. de Mexico*, c. 44. — Lopez, P. IV, c. 10.

de Saint-Paul et, sa profession faite, fut assigné au couvent de Ségovie.

Malgré l'amertume de la séparation, Louis de Saavedra ne sut qu'approuver la noble résolution de son fidèle compagnon, et, quand il apprit la présence de Fr. Dominique Soto à Ségovie, il se fit un devoir d'aller lui porter le gage de son inaltérable attachement. Les religieux de Sainte-Croix l'accueillirent avec toute la déférence due à son mérite et exigèrent qu'il prît l'hospitalité chez eux. C'était d'ailleurs faciliter les épanchements intimes des deux amis. La première entrevue, toute pleine de suavité et de joie, se prolongea bien avant dans la nuit. Soto rendit compte à Saavedra des raisons qui lui avaient fait quitter le monde et embrasser la vie religieuse. Il lui dépeignit les périls attachés aux grandeurs du siècle, les joies douces, les lumières, les secours pour le salut qu'offre le cloître, et le centuple promis par Jésus-Christ à quiconque abandonne pour son amour, père, mère, frères, sœurs, possessions et dignités. A ce langage, Louis de Saavedra sentit sa foi se raviver, son cœur s'enflammer pour Dieu, et, se jetant au cou de Dominique, lui promit de devenir son Frère dès le lendemain. Il tint parole, et les supérieurs du couvent, suffisamment éclairés sur les qualités de l'illustre postulant et sur la pureté de ses intentions, ne firent pas difficulté de le revêtir sans tarder des saintes livrées de l'Ordre. En même temps, ils lui imposèrent le nom de Dominique de la Croix, peut-être à la considération de son ami Dominique Soto, et en mémoire de la Croix du Sauveur qui était le titulaire du couvent de Ségovie.

Le Recteur de l'Université d'Alcala, devenu simple novice dans un Ordre mendiant, s'appliqua tout d'abord à effacer par l'humilité les souvenirs de la haute réputation que son savoir lui avait valu jadis. Il est juste de dire que ce *changement de la droite du Très-Haut* ne se fit pas sans luttes pour le soldat de Jésus-Christ. Il réussit néanmoins, grâce à l'énergie de sa volonté et à l'efficacité de la vertu divine, et quand, après l'année de probation, sonna l'heure des engagements solennels, Fr. Dominique de la Croix s'annonça ce qu'il devait être toute sa vie religieuse : un vrai disciple de Jésus crucifié, un modèle accompli des vertus apostoliques.

Le couvent d'Ocaña, fondé l'an 1527, avait alors besoin de sujets fervents, afin d'y asseoir solidement la parfaite régularité : les supérieurs y envoyèrent Fr. Dominique de la Croix, et peu de temps après son arrivée, on l'institua Sous-Prieur. Le religieux revêtu de cette

modeste dignité, dans les couvents dominicains, exerce l'autorité à défaut du Prieur, sans avoir pour cela le titre de *prélat* : son obligation essentielle est de marcher en tête de ses Frères, de les entraîner de l'exemple, parfois aussi de la parole, dans l'observation des règles et l'entière soumission aux ordres du supérieur. Le nouveau Sous-Prieur d'Ocaña n'eut pas de peine à réaliser ce programme. Le couvent reflétait encore la ferveur attachée aux fondations récentes. L'exiguïté des cellules, la grossièreté de la nourriture, l'austérité du silence et des mortifications corporelles, le recueillement en Dieu et la solennité des observances chorales : tout cet ensemble de pratiques monastiques répondait à l'attrait du fervent religieux et stimulait son ardeur. Il se montrait dur pour lui-même, humble et doux à l'égard du prochain, très sobre dans le boire et le manger, exact à tous les exercices de communauté, infatigable au travail, assidu à la poursuite de la perfection. Le souvenir de ses occupations dans le siècle et l'inutilité de tant d'œuvres opérées sous le regard des hommes, lui arrachaient en secret des larmes amères. On concevra sans peine qu'une manière de vivre si exemplaire ait jeté un vif éclat sur le couvent d'Ocaña et contribué puissamment à affermir cette maison naissante dans la bonne renommée de science et de vertu qu'elle a possédée constamment. Au surplus, la Province d'Espagne sut le reconnaître, et ne manqua pas l'occasion de donner des marques de son estime pour le P. Dominique de la Croix. Au Chapitre tenu à Toro, et dans lequel le P. Diégo de Saint-Pierre fut élu Provincial, elle admit le titre de Docteur obtenu par Louis de Saavedra devant une Université séculière, et conféra au V. Père toutes les prérogatives réservées dans l'Ordre de Saint-Dominique aux religieux revêtus par le Maître Général de cette éminente dignité. Loin de se prévaloir d'une distinction si honorable pour lui, Dominique de la Croix s'humilia profondément et n'y vit qu'une obligation plus stricte de se dévouer totalement à l'enseignement de la doctrine et à la propagation de la vérité.

II. — Sur les entrefaites, arriva le P. Dominique de Betanzas, fondateur de notre Province de Saint-Jacques au Mexique. Il venait, muni par le Père Général des pouvoirs les plus étendus, pour recruter dans l'Ordre entier des sujets aptes au développement de cette nouvelle Province. N'ayant pu toutefois réunir à temps des recrues suffisantes pour ses desseins, il prit la mer avec les PP. Pierre Delgado et Thomas de Saint-Jean, et laissa au B. P. Dominique de la Croix,

qu'il avait gagné à sa cause, le soin de lui amener au Mexique les autres religieux destinés à la mission. Le V. Père se rendit docilement à ces ordres ; mais il ne tarda pas à éprouver une contrariété extrême en se voyant institué lui-même, par le Maître de l'Ordre, Vicaire général de la nouvelle Province de Saint-Jacques. Son humilité voulait refuser la charge : l'obéissance la lui fit accepter.

Au jour dit, il s'embarqua en compagnie des missionnaires confiés à sa garde et arriva heureusement au Mexique. En voyant l'ardeur des Indiens à construire des églises et des habitations pour les religieux venus d'Espagne, l'homme de Dieu augura favorablement de l'évangélisation de ces peuples et résolut de se dévouer tout entier à leur service. Les supérieurs en jugèrent autrement et voulurent qu'il se fixât à Mexico. Le couvent de cette ville devint le foyer d'où rayonnèrent la science, la charité, le zèle, en un mot toutes les heureuses qualités du P. Dominique de la Croix. Les habitants ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils possédaient en sa personne un trésor inestimable. Magistrats, officiers de l'Audience royale, gens de négoce, ecclésiastiques séculiers, religieux de divers instituts, recouraient à ses lumières et sollicitaient ses décisions. A tous, sans acception de personnes, il prodiguait les secours de son ministère et indiquait les voies du salut. L'estime universelle dont il était entouré ne fut pour lui qu'un motif de s'humilier davantage : il se considérait comme le dernier de ses Frères, le plus inutile des religieux de sa Province. Aussi, quand en 1539, la communauté de Mexico l'élut Prieur, il fallut pour vaincre sa résistance le précepte formel du Provincial.

Placé à la tête du couvent de Mexico, le P. Dominique eut à cœur d'y affermir la vie régulière selon l'idéal conçu par le fondateur de la Province mexicaine. Toujours le premier au chœur, très adonné à l'oraison, d'une abstinence peu commune, d'une rare modestie, d'une prudence consommée, il pratiquait à la lettre ce qu'il prescrivait aux autres et rendait utile et agréable à tous son gouvernement. Une conduite si sage lui valut les suffrages de l'assemblée capitulaire de 1541, chargée de donner un nouveau chef à la Province de Saint-Jacques. Dominique de la Croix fut le seul à s'affliger de cette élection. Ne pouvant se dérober à l'expression manifeste de la volonté divine, il courba la tête, et sentit en même temps se ranimer son zèle pour l'accomplissement de ses importantes fonctions. Malgré le poids des ans, malgré l'étendue considérable du territoire à parcourir, malgré les alternatives de chaleurs excessives et de froids rigoureux

particulières au pays, le saint Provincial fit toujours à pied la visite de ses couvents. Pénitent et mortifié, il ne consentit jamais à user d'aliments gras, bien qu'il fût débilité par des hémorragies assez fréquentes. Sa pauvreté était extrême. Lui apportait-on un vêtement neuf, il le passait à un autre, qui, disait-il, en avait plus grand besoin. Sincèrement humble, il eut toujours une amère tristesse d'occuper un poste dont il s'estimait indigne. A cette époque, l'empereur Charles-Quint voulut le nommer Protecteur des Indiens du Xalisco. Ce choix devait lui amener à bref délai un titre épiscopal dans cette même Province. Le serviteur de Dieu le prévint et refusa. Il refusa avec la même constance deux autres évêchés, trop heureux de suivre, dans cet éloignement des honneurs ecclésiastiques, les glorieuses traces de saint Dominique, son Père, et de saint Thomas, son maître. L'humilité du vénérable religieux eut une autre épreuve à subir. Certains esprits, jaloux de son mérite, s'avisèrent de le décrier, allèrent même jusqu'à suspecter sa vertu. Loin d'être ému de ces rapports injurieux, le P. Dominique se persuada plutôt qu'on rendait justice aux véritables dispositions de son âme. Le petit nuage se dissipa rapidement.

La lecture de l'Ecriture sainte faisait avec l'oraison ses délices et sa consolation particulière. Deux religieux, venus un jour lui soumettre une question difficile, le trouvèrent plongé dans son étude favorite. Il les pria d'attendre. « Souffrez, mes Pères, leur dit-il, que je fasse passer avant toute autre affaire celle qui m'occupe en ce moment. Laissez-moi jouir en paix des célestes douceurs que m'offrent ces livres inspirés. Je les ai lus autrefois dans le monde, mais sans les goûter; c'est seulement depuis que je suis religieux, que je sais les estimer comme ils le méritent. »

III. — Vers ce temps-là, un visiteur impérial, récemment arrivé d'Espagne, prit une mesure administrative qui parut extrêmement préjudiciable aux intérêts des Espagnols établis au Mexique. On se plaignit au vice-roi, à l'Audience royale, au visiteur lui-même, et il fut résolu que les Provinciaux des trois Ordres de Saint-Augustin, Saint-Dominique et Saint-François, seraient députés auprès de Charles-Quint pour lui exposer les faits et le prier de révoquer les décrets portés en son nom.

Quoique vieux et maladif, Dominique de la Croix s'embarqua donc avec ses deux compagnons. Arrivés en Espagne, après une naviga-

tion laborieuse, ils apprirent que l'Empereur venait de se rendre en Flandre. Laissant à Séville le Provincial Franciscain, tombé malade, les deux autres Pères s'acheminèrent incessamment vers la Flandre. Charles-Quint n'y était plus. Sachant qu'il se trouvait en Allemagne, les députés mexicains résolurent d'aller l'y rejoindre. Comme il leur fallait traverser des régions troublées par les violences des luthériens, ils crurent prudent de prendre des habits militaires. En passant par Cologne, Dominique de la Croix eut la douleur de voir les profanations exercées par l'hérésie contre les restes sacrés de sainte Ursule et de ses compagnes. Lorsqu'il en parlait à son retour au Mexique, écrit Davila, le V. Père ne pouvait retenir ses larmes. Il réussit néanmoins à se procurer des reliques assez considérables des vierges martyres, et en remplit deux coffrets qu'il envoya ensuite à son couvent de Mexico. A Strasbourg, il alla trouver Bucer, qui pendant vingt ans exerça dans cette ville une omnipotence pernicieuse, et il essaya de l'amener à résipiscence.

En voyant son déguisement, l'apostat s'écria : « Quoi donc ! des soldats espagnols ici ? A qui en voulez-vous, Monsieur ? » — Le P. Dominique répondit par ses larmes. Après un instant de silence, Bucer reprit : « Vous pleurez ? est-ce que vous me connaissez ? — Hélas ! continua l'homme de Dieu, je vous connais pour un malheureux prêtre qui a renié les engagements de son baptême et la doctrine qu'il a enseignée autrefois. Revenez à Dieu. Sa miséricorde, vous le savez, est toujours ouverte au repentir. — Je remercie Dieu tous les jours, poursuit l'hérétique, de m'avoir retiré de l'erreur pour me montrer la voie dans laquelle j'ai le bonheur de marcher désormais. » Puis il se mit à paraphraser le Psaume 127, qu'il présenta comme la condamnation du célibat ecclésiastique et l'ordre intime à tous les fidèles de s'engager dans les liens du mariage. — « Oh ! science perverse ! repartit le P. Dominique, ne savez-vous pas que ce Psaume s'applique, dans le sens spirituel, à la fécondité de l'Eglise et à Jésus-Christ, son divin Epoux, qui est le cep de vigne, ou l'olivier sacré, dont les chrétiens, ses enfants, sont les rejetons bénis ? Ouvrez les yeux à la vérité et reconnaissez votre égarement. » Bucer, d'assez mauvaise humeur, mit fin à l'entrevue et le P. Dominique alla rejoindre son compagnon, pour continuer la route vers Ratisbonne, séjour de l'empereur Charles-Quint.

Le monarque accueillit favorablement les deux Provinciaux, et signa un mémoire qu'ils auraient à présenter au Conseil des Indes,

à l'effet d'obtenir l'objet de leur requête. En même temps, il les autorisa à emmener au Mexique un certain nombre de missionnaires pris dans les trois Ordres de Saint-Augustin, de Saint-Dominique et de Saint-François. De retour en Espagne, les VV. Pères allèrent présenter leurs hommages au prince Philippe, fils de l'Empereur, et par son ordre, leurs dépêches furent expédiées en bonne et due forme.

Grande fut la joie des religieux de la Province d'Espagne en revoyant le P. Dominique de la Croix. S'autorisant de son grand âge et de ses nombreuses infirmités, ils supplièrent le R^{me} P. Romée de Châtillon, venu en 1551 présider le Chapitre de Salamanque, de le maintenir parmi eux. Le Maître Général y consentit, malgré les réclamations du saint vieillard, qui représentait l'obligation où il était d'aller rendre compte de sa mission. Le P. Dominique dut confier ses Lettres aux hommes apostoliques recrutés en vue de l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne.

Quand ces missionnaires arrivèrent seuls à Mexico, les habitants furent partagés entre la joie et la tristesse : la joie, du bon succès de la négociation ; la tristesse, à cause de l'absence de celui qu'ils qualifiaient de Père de la patrie. Les religieux de sa Province de Saint-Jacques ressentirent profondément cette perte. L'un d'eux, le P. Thomas de Saint-Jean (1), qui avait connu le P. Dominique à Ocaña, et qui se plaisait à l'appeler le Saint ou le Bienheureux Père, fit cette prophétie aux novices d'Antequera, dont il avait alors la direction : « Mes enfants, j'ai souhaité ardemment de voir revenir dans ce pays le B. P. Dominique de la Croix. Mes vœux sont exaucés. Oui, mes frères, j'espère le revoir avant que la mort ne vienne fermer mes yeux ; priez Dieu de nous le ramener bien vite, afin que cette terre soit consacrée par le dépôt de ses précieux ossements. »

De son côté, le P. Dominique, retenu en Europe par l'obéissance, ne cessait de diriger ses regards vers le Nouveau-Monde. « Hélas ! disait-il, au Mexique la moisson est jaunissante : les ouvriers manquent pour la cueillir. Avec quelle joie je ferais de longues marches, j'entreprendrais des navigations périlleuses, pour baptiser un seul petit Indien, et il se trouve des milliers d'indigènes à instruire et à baptiser ! »

IV. — Les désirs du saint religieux devaient se réaliser : mais,

(1) Voir *Année Dominicaine*, juin, p. 230.

avant de parler de son retour au Mexique, il faut rapporter deux faits, tenant du miracle, arrivés pour lui en Espagne.

Un jour, se rendant d'un couvent à un autre, il s'arrêta dans une hôtellerie où plusieurs voyageurs tenaient des propos obscènes. Le saint homme dit à son compagnon : « Allons-nous en, il y a trop de monde ici ; à deux lieues plus loin nous trouverons une hôtellerie où nous serons bien mieux. »

L'heure était avancée, la marche de la journée avait été pénible : le compagnon ne put retenir un regret. « Courage, mon Frère, dit le P. Dominique, marchons pour l'amour de Dieu, nous serons bientôt rendus. » Ils avaient fait à peine cent pas qu'ils virent apparaître le gîte cherché. Le compagnon du V. Père n'en croyait pas ses yeux. « Comment, mon Père, s'écria-t-il, avons-nous fait deux lieues en si peu de temps ? — Le bon Dieu l'a voulu ainsi, répondit le saint homme, pour nous récompenser d'avoir fui une mauvaise société. »

L'autre fait est de nature à montrer le grand amour du saint religieux pour la pauvreté.

Au cours d'un voyage, il arriva exténué de fatigue dans un gros village, et se mit à la recherche d'un peu de nourriture. Il frappa à diverses maisons, tandis que le Frère qui l'accompagnait quêta de son côté. Ce dernier reçut cinq ou six deniers ; le P. Dominique n'essuya que des refus. Voyant la volonté de Dieu en toutes choses, il dit à son compagnon : « Il me paraît, mon bon Frère, que les habitants de ce village n'ont rien donné pour apaiser notre faim. Peut-être est-ce une punition du ciel. Auriez-vous reçu quelques pièces de monnaie ? — Oui, mon Père, environ sept deniers. — Voilà la cause de notre mécompte. Dieu nous punit. Donnez au plus tôt cet argent à un pauvre, et vous verrez que le Seigneur nous assistera. » Le religieux obéit, et, s'étant remis à la quête, trouva des secours abondants pour leur réfection.

Cependant en l'année 1553, le P. Etienne Usodimare ayant été élu Maître Général, Dominique de la Croix sollicita et obtint la faveur de retourner au Mexique. Son arrivée causa une joie impossible à décrire. La Province de Saint-Jacques crut avoir retrouvé en lui son guide et son modèle ; la ville de Mexico et toute la Nouvelle-Espagne, un puissant protecteur. Pendant deux années encore, le B. Père instruisit, consola, édifia, répandit autour de lui le rayonnement de sa vertu. Il écrivit au P. Dominique de l'Annonciation, missionnaire en Floride, une lettre si pleine de l'esprit de Dieu que ce Père osait la comparer

aux épîtres adressées par le grand Apôtre aux premiers chrétiens. Enfin, accablé d'années, de travaux et d'infirmités, Dominique de la Croix tomba malade au couvent de Saint-Dominique de Mexico. Il reçut les sacrements de l'Eglise avec la plus grande dévotion et rendit son âme à Dieu dans la première quinzaine de novembre 1555, à l'âge de 75 ans. Sa mort causa un deuil profond dans la ville et tout le territoire de Mexico : ses funérailles furent célébrées magnifiquement, avec les témoignages de la vénération publique. Divers auteurs décernent le titre de Bienheureux à Dominique de la Croix.



LE MÊME JOUR

1462 — A Lérída, en Espagne, le B. PIERRE QUÉRALD, illustre disciple de saint Vincent Ferrier. Les historiens Diago et Lopez pensent qu'il n'entra dans l'Ordre qu'après la mort du puissant thaumaturge, arrivée l'an 1419. Neuf ans plus tard, en effet, il était nommé Lecteur de philosophie. Or, il paraît probable que ces neuf années furent employées par le noviciat et les études. De l'enseignement au couvent, notre Bienheureux passa à l'enseignement public et occupa honorablement la chaire de théologie à l'Université de Lérída. Son application au travail n'affaiblit jamais l'esprit de ferveur qu'il puisait dans l'oraison : il consacrait à ce saint exercice plusieurs heures de nuit après Matines. Par ce moyen, il se rendit terrible au démon, qui, ne pouvant l'entraîner à ses suggestions mauvaises, le chargeait de coups assez souvent. Le P. Jacques Gil, Vicaire de la Congrégation réformée d'Aragon, ayant été nommé Maître du Sacré-Palais, Pierre Quérald fut désigné pour lui succéder ; plus tard, il fut élu Provincial. En cette qualité, il assista au Chapitre général de Montpellier, tenu en 1456 par le R^{me} P. Martial Auribelli. Comme l'érudition du P. Quérald égalait sa piété, le Maître Général tint à lui décerner les insignes du doctorat. L'humble religieux déclina cet honneur ; l'obéissance seule triompha de sa résistance. Au sortir de charge, il fut réinstallé Vicaire de la Congrégation d'Aragon. Devenu vieux et infirme, il se servait d'une mule pour faire ses voyages. Un jour, sa monture, saisie d'une frayeur subite, le jeta violemment contre un rocher. On le crut mort sur le coup ; mais, quand on le releva, on put constater, avec autant de joie que de surprise, qu'il ne portait aucune blessure. Le miracle s'expliqua bientôt. Le B. Fort, de la Chartreuse de Scala-Cœli, homme d'une sainteté reconnue, et illustre par le don de prophétie,

déclara avoir vu de ses yeux le démon causer à notre vénérable religieux cet accident qui eût été mortel, sans une assistance spéciale de la Très Sainte Vierge.

Ce même Chartreux, lié avec le Bienheureux d'une étroite amitié, lui donna un morceau très notable d'une tunique ayant servi à saint Vincent Ferrier, relique conservée depuis avec une grande vénération au couvent de Lérída.

La réputation de sainteté de Pierre Quérald se répandant à travers les provinces d'Aragon, le prince Charles, fils aîné du roi Jean II, près de mourir, le fit appeler, reçut de sa main les derniers sacrements et l'institua son exécuteur testamentaire. L'homme de Dieu tomba gravement malade à son tour. L'ennemi des âmes voulut profiter de l'affaiblissement de ses forces pour lui livrer un assaut suprême, et se fit introduire sous les apparences d'un ecclésiastique désireux de rendre visite au grand religieux. Dans le courant de la conversation, il lui proposa quelques objections sur le mystère de la très sainte Trinité, et poussa ses arguments avec tant de subtilité que notre théologien, malgré toute sa science, resta interdit. Dans son embarras, il eut recours à la prière. Aussitôt toutes ses difficultés s'évanouirent ; reconnaissant, en outre, à qui il avait affaire, il s'arma du signe de la croix et mit en fuite l'importun visiteur.

Le B. Pierre Quérald mourut en 1462, et fut honoré d'un culte public. Son corps fut retrouvé intact, lorsqu'on voulut le transférer au nouveau couvent dominicain bâti au centre de la ville. Des fresques peintes sur les murailles du cloître représentaient diverses scènes de sa vie. Aujourd'hui, le couvent est devenu le siège d'une école laïque, et il est impossible de savoir où se trouvent les restes du savant religieux. — (Diago : *Province d'Aragon, L. I., c. 39* — Lopez : *Hist. de S. Doming. P. III, L. III, c. 4.*)

1640 — Aux Indes orientales, deux missionnaires de même nom, les Pères MANUEL DE LA RÉSURRECTION. Le premier, originaire de Lisbonne et affilié à la Congrégation des Indes, était passé à l'île de Solor. Il mourut saintement au royaume de Mena, après y avoir opéré de nombreuses conversions. Les témoins de son heureux trépas ne pouvaient s'empêcher d'envier son sort, tant les dispositions du moribond les édifiaient.

Le second P. Manuel de la Résurrection, natif de Santarem et fils de la Province de Portugal, signala son zèle à Larantuca, lorsque le roi de Tolo, à la tête d'une puissante armée, envahit le pays pour y mettre tout à feu et à sang. L'église de Notre-Dame de la Miséricorde, tombée la première au pouvoir de l'ennemi, fut livrée au pillage. Le P. Manuel ne put souffrir semblables profanations. Il réunit à la hâte une poignée de Portugais et les anime à prendre en mains la cause de Dieu, si bien que ces chrétiens généreux chargent aussitôt l'ennemi et le forcent à lâcher pied. Leurs compagnons, qui avaient déjà pris la fuite, électrisés par les paroles du saint religieux,

s'élançant à leur tour dans la mêlée, et achèvent glorieusement la défaite des adversaires.

Les deux vénérables Pères florissaient vers l'an 1640. — (P. Antoine de l'Incarnation : *Relation*, etc.)

1649 — Dans la Province russe de Saint-Hyacinthe, les VV. Frères JÉRÔME GMEROKOWSKI et CHRYSOSTOME PODOLOSKI, sous-diacres.

Le premier avait dompté sa volonté, au point de s'estimer heureux d'obéir à toute créature. Chaque jour, il remerciait avec allégresse notre Père saint Dominique d'avoir bien voulu l'agréer pour son fils, et lui-même, par tout l'ensemble de ses dispositions, montrait qu'il était bien digne de l'être.

Le second se distingua par une humilité peu commune. Il était au comble de la joie, quand lui venait quelque mépris. On l'entendait alors chanter ces paroles du prophète : *Maintenant, Seigneur, vous me prouvez votre bonté, car vous m'avez humilié.* (1) Ces bas sentiments de lui-même eurent pour résultat de lui inspirer une claire connaissance de ses péchés et une haine profonde pour sa chair, qu'il traitait en esclave.

Tous deux méritèrent de verser leur sang pour la foi. Ils furent décapités par les Tartares, avec plusieurs autres de leurs Frères, étudiants comme eux.

Le même couvent donna d'autres martyrs.

Le Père SYMPHORIEN CZARNEKI, Lecteur en théologie, qui reçut trente blessures mortelles.

Le Père STÉPHANE POKRZYWNICKI, frappé du glaive, après avoir subi divers tourments.

Les Convers Frère PAUL et Frère FORTUNAT, massacrés dans l'église.

Du couvent de Lemberg, périrent la même année 1649 :

Le V. Père VALÉRIEN KRUPIZOWSKI, Procureur des immeubles conventuels, qui eut la tête tranchée.

Le Frère PIERRE, Convers, vénérable vieillard, dont les membres furent coupés un à un.

Le Frère PLACIDE, Convers, novice, cruellement mis à mort.

(*Chap. Gén. de Rome*, 1650. — P. Chodykiewicz, *De reb. gest. in Prov. Russiæ*, L. IV, c. 1.)

1667 — A Bruxelles s'endormit dans le Seigneur le Père Maître HENRI SCELLIERS, natif d'Anvers, et fils du couvent de la même ville. Homme d'étude et de régularité, il remplit diverses charges ou fonctions dans sa Province.

L'an 1650, il assista au Chapitre de Rome et prit part à l'élection du Maître.

(1) Ps. 118, 71.

tre Général, Jean-Baptiste de Marinis. Trois fois, il fut élu Prieur du couvent de Bruxelles.

Trois fois également, il fut nommé confesseur de nos Sœurs établies à Vialduc, près de Bruxelles, et il devint le premier Maître des novices, quand le noviciat fut établi à Bruxelles, l'an 1634. C'est donc dans cette ville qu'il passa la majeure partie de sa vie religieuse, et ce fut là que la mort le saisit, le 15 novembre 1667.

Le V. Père a publié différents ouvrages. Il a traduit en flamand et édité à Bruxelles en 1658 la Règle de saint Augustin, les Constitutions des Sœurs et certaines déclarations des Chapitres généraux et Provinciaux; il les fit suivre d'un traité pour apprendre à vivre pieusement et religieusement, et d'une méthode pour la Retraite des dix jours.

On lui doit encore une description monographique du monastère de Vialduc, qu'il publia à l'occasion de l'année jubilaire de la fondation de cette maison (1662).

(*Belgium Dominicanum*, 239. — Echard : *Script. O. P.* 11, 619.)

1600 — Au monastère de Saint-Dominique, à Tolède, la V. Mère MARIE D'ALVARADO, fille de Messire Pizarre de Truxillo. A vingt ans, renonçant aux avantages de sa haute naissance, elle entra au cloître avec une de ses sœurs. A peine eut-elle consommé son sacrifice par la profession des vœux solennels, qu'attentive à plaire à Celui qu'elle avait choisi pour Epoux, elle ne voulut plus avoir de conversation ni avec ses parents, ni avec les personnes de qualité qui l'avaient connue dans le monde. Elle se regardait comme morte à tout ce qui n'était pas Dieu. La suite de sa vie religieuse fut conforme à de si heureux débuts. La ferveur de la V. Mère, son exactitude à observer les jeûnes, l'abstinence, les veilles, les cérémonies chorales, firent d'elle comme une règle vivante. L'amour de la pauvreté évangélique fut un des plus beaux fleurons de sa couronne. Elle ne voulut jamais porter d'habits neufs et se contenta pour cellule d'un réduit obscur où elle passait presque toutes ses nuits dans la pénitence et l'oraison. Sa nourriture habituelle consistait en quelques morceaux de pain détrempé d'huile et de vinaigre. Un pareil régime lui occasionna à la longue une grave infirmité; mais elle ne voulut point interrompre pour si peu ses pratiques austères. Les mets qu'on lui servait au réfectoire devenaient, avec la permission de la supérieure, le partage des nécessiteux.

Marie d'Alvarado s'appliqua vivement à maintenir l'union et la charité parmi ses Sœurs. Voyait-elle çà et là le germe d'une division, elle en arrêtait le progrès, et parvenait à l'extirper entièrement. Enfin, la vénérable religieuse, après avoir montré, dans sa dernière maladie, une patience héroïque, et une parfaite résignation au bon plaisir de Dieu, expira doucement, en l'an de grâce 1600. — (Lopez, P. IV, l. 1).

1651 — A Lisbonne, au monastère du Saint-Sacrement, la pieuse Sœur CÉCILE DES ANGES, Converse, fille de la V. Sœur Léonore de l'Assomption, religieuse du même monastère (1).

Elevée dans la haine du mal et l'amour du bien, Cécile des Anges fit de si rapides progrès en religion, qu'elle parut comblée des mérites de toutes les vertus. L'Enfant-Jésus était l'objet de ses plus tendres affections. Elle se vit fréquemment favorisée de sa présence, de ses entretiens familiers et de mille autres grâces, que l'humble Vierge cachait avec le plus grand soin, ainsi que ses vertus privées. Visitée par Dieu dans sa dernière maladie, et regrettée tant des Supérieures que des Religieuses, ses compagnes, qui toutes la vénéraient comme un oracle, elle rendit au ciel son âme innocente, le 15 novembre 1653. Sa mère lui survécut d'environ un an et demi. — (*Acta Cap. Gen. 1670.*)

16.. — Mémoire des sept premières religieuses qui reçurent l'habit dominicain, à Saint-Etienne-en-Forez, le 15 novembre 1615, jour de prise de possession du monastère de Sainte-Catherine.

Trois appartenaient à la ville même de Saint-Etienne. C'étaient, par ordre de vêtue, les Sœurs MARGUERITE BAJOULIN, — CLAUDE-DOMINIQUE MATHEVON, — CATHERINE DE PEYSSONNEAUX.

Les quatre autres, amenées du Puy par les trois Mères fondatrices, s'appelaient Sœurs MARIE MARTEL, — ANTOINETTE JACQUES, — MADELEINE DORLIAC et JEANNE DE LIQUES. Quelques mots sur chacune d'elles.

Sœur MARGUERITE BAJOULIN, première postulante reçue à l'habit, ayant été attaquée d'une maladie nerveuse pendant son année de probation, se vit retardée de sept ans pour l'émission de ses vœux, sans que sa ferveur se refroidît aucunement. Sa vie fut une sorte de martyre, par suite des fièvres dont elle fut sans cesse affligée. Elle les supporta avec une invincible constance, les quarante-cinq années qu'elle vécut en Religion, et mourut dans le baiser du Seigneur, le 28 octobre 1660.

A la notice déjà donnée par *l'Année Dominicaine* sur CLAUDE-DOMINIQUE MATHEVON, (2) il convient d'ajouter les traits suivants.

Un Père Minime, distribuant un jour la communion aux Sœurs, fut surpris de voir la sainte hostie s'échapper de ses mains et s'envoler sur les lèvres d'une religieuse à laquelle il s'apprêtait à la donner. Après la messe, il demande à la Prieure le nom de la religieuse qui a communie immédiatement après elle et a été favorisée d'une grâce si extraordinaire. « C'est, répondit celle-ci, ma Sous-Prieure, la R. Mère Dominique Mathevon. »

(1) Mai, p. 573

(2) Voir *Année Dominicaine*, mars, p. 123.

La servante de Dieu était aux approches de la mort, quand une Sœur, depuis longtemps tourmentée de peines intérieures, la pria de lui obtenir, lorsqu'elle serait au ciel, la délivrance entière de son épreuve. Sœur Dominique le promit. Incontinent après qu'elle eut expiré, la malade spirituelle se sentit à jamais guérie.

Le caveau réservé aux sépultures ayant été ouvert pour l'inhumation d'une Sœur décédée, on fit toucher quelques linges au cercueil de la Mère Dominique Mathevon. Le lendemain, ces linges appliqués à une jeune fille atteinte de fièvres lentes, et abandonnée des médecins, lui rendirent entièrement la santé.

Ainsi par ces traits miraculeux le Seigneur manifestait l'éminente sainteté de sa servante.

Sœur CATHERINE DE PEYSSONNEAUX, dont l'*Année Dominicaine* a donné, au 29 avril, une notice par trop incomplète, appartenait à une famille des mieux qualifiées de Saint-Etienne. Vêtue la troisième, le jour de l'inauguration du monastère, elle fut regardée comme une des principales assises de la fondation. Fort éclairée sur la gestion du temporel, elle rendit des services considérables. Très expérimentée des choses de Dieu, elle gouverna la maison, à trois reprises, en qualité de Prieure. Tout à la fois Marthe et Marie par ses talents administratifs et son esprit intérieur, elle faisait l'admiration des séculiers pour sa dextérité dans le maniement des affaires, et ravissait ses religieuses auxquelles elle inspirait la plus entière confiance. Dieu, qui la voulait une épouse de choix, lui envoya force épreuves, humiliations, souffrances. Elle supporta les confusions et les déboires, sans rien laisser soupçonner aux membres de sa famille. Elle endura avec non moins de patience les douleurs de la pierre durant vingt ans, et la privation de la vue, les neuf dernières années de son existence. Une fièvre continue l'enleva de ce monde, le 29 avril 1667, à l'âge de 72 ans, dont cinquante-deux passés en Religion. Dix-neuf jours après son trépas, elle apparut resplendissante de gloire à sa sœur, Anne de Peyssonneaux, religieuse du monastère, morte elle-même en odeur de sainteté trois ans plus tard. (1)

Sœur MARIE MARTEL, fille de Claude Martel, Prévôt de l'élection au Puy, et de noble dame Catherine de Rieu, vint à Saint-Etienne avec les Mères fondatrices. Elle prononça ses vœux le 11 juin 1617. Son mérite et ses vertus la firent deux fois élire Prieure, après la mort de la Mère Françoise Pignac. Elle soutint avec beaucoup de zèle les sages règlements établis par la première Prieure. Sous son second priorat fut acheté un terrain destiné à la construction d'un nouveau monastère, le premier devant être abandonné à cause de l'exiguïté du local.

La Providence, qui voulait se servir de l'excellente religieuse pour l'avan-

(1) Voir *Année Dominicaine* au 10 janvier.

cement de sa gloire et l'honneur de l'état monastique, permit qu'on la choisit pour aller fonder une maison à Fréjus, en Provence. La V. Mère partit en compagnie des Sœurs Antoinette de Soleysel, Anne de Peyssonneaux et Justine de la Vue, et réalisa pleinement les espérances que les Supérieurs de l'Ordre avaient mises en ses lumières. Mais elle eut bientôt consumé ses forces, et, la seconde année de son priorat à Fréjus, elle termina sa vie le 2 septembre 1637, à l'âge de 42 ans. Elle en avait passé vingt dans le cloître.

Sœur ANTOINETTE JACQUES conserva fidèlement, elle aussi, le premier esprit de ferveur et de régularité imprimé au monastère de Saint-Etienne.

Le fond de son caractère était une bonté qui lui gagnait les cœurs. Aussi ses compagnes la choisirent-elles pour gouverner le monastère. Mais une irrégularité se glissa dans la procédure électorale, et le Provincial, de qui dépendait le couvent des Sœurs, cassa l'élection. La V. Mère fit donner lecture à la communauté du *veto* qui la dépouillait de sa dignité ; telle fut la sérénité de son âme en cette circonstance que, la première, elle calmait l'agitation des Sœurs troublées d'un accident si imprévu, et qu'on la vit communier le lendemain, sans avoir eu besoin de se confesser. Les religieuses fort édifiées remédièrent au vice du premier vote ; elles obtinrent la confirmation de l'éluë, et, dans la suite, la mirent une seconde fois à leur tête. Sœur Antoinette fut aussi Maîtresse des novices : elle possédait à un rare degré le don de discerner les vocations et ne se trompa jamais pour l'admission des sujets aptes à la vie religieuse. Sa confiance en la Providence était sans bornes. La Sœur Procureuse venait-elle lui dire que l'argent manquait pour acheter les choses les plus essentielles, elle répondait : « Ma fille, ayons confiance et prions. » Bientôt arrivaient des secours imprévus. Elle souffrit persécution pour n'avoir pas voulu se justifier, au sujet d'une aumône considérable qu'elle avait faite, avec l'agrément des supérieurs, à des gens nécessiteux. Elle avait un don d'oraison tout à fait remarquable. Quelques mots de l'*Imitation de Jésus-Christ* suffisaient pour l'occuper des heures entières dans l'exercice de la méditation. Son humilité ne souffrait pas la moindre louange la concernant, et elle faisait une correction sévère à celles de ses filles qui se permettaient cette liberté. La V. Mère mourut d'une hydropisie, le 19 août 1666, à l'âge de 70 ans, dont cinquante et un passés en Religion, dix-neuf dans le siècle.

Sœur MADELEINE DORLIAC appartenait à une famille très honorable du Puy. Ardente au sacrifice, elle ne considéra ni les traverses, ni les privations inhérentes à toute fondation, et s'offrit de grand cœur pour accompagner à Saint-Etienne la Mère Pignac et ses compagnes. Vêtue le 15 novembre 1615, elle fit profession le 2 juillet 1617, et ne cessa dès lors de donner l'exemple des vertus monastiques.

Sa ferveur dans la prière, dans le chant des louanges divines, dans le soin de se perfectionner chaque jour davantage, ne se démentit jamais. Elle était exacte à l'observance du moindre devoir, convaincue avec raison que rien n'est petit au service de Dieu. Affamée de mortifications, elle accablait son corps d'austérités, qui firent de son existence un crucifiement perpétuel. Enfin elle couronnait de si admirables vertus par une sagesse qui lui était devenue comme naturelle, et la portait à une vigilance incessante pour régler tous ses mouvements, modérer ce qu'ils avaient d'excessif, stimuler ce qui paraissait languissant, redresser ce qui semblait s'écarter de la rectitude la plus sévère.

Elle avait appris à l'école de l'Esprit Saint qu'une âme parfaitement religieuse, quand Dieu la visite par la souffrance, doit se tenir dans une indifférence complète, et attendre de la divine Bonté secours et assistance, par l'organe de ses instruments providentiels. C'est pourquoi Sœur Madeleine, atteinte de maladies continues, se persuada qu'elle ne devait point écouter la nature, réclamer des soins délicats, s'affranchir des exercices réglés par l'obéissance, et enlever à ses supérieures, au moyen de plaintes répétées, la liberté de lui ordonner ce qui leur plairait. Elle en vint à un détachement absolu de sa propre volonté. Une dame de Saint-Etienne, qui lui avait servi de marraine à son entrée en Religion, envoya quelque adoucissement propre à calmer la fièvre qui la rongea. La malade voulait s'en priver par esprit de mortification ; mais la Prieure intervint, l'engageant à prendre le soulagement par déférence pour la dame qui le lui procurait. « Ma Mère, répondit la Sœur, je ne fais rien pour l'amour des créatures ; mais si vous le commandez, je réunirai mes efforts, malgré ma répugnance, et prendrai, pour l'amour de Dieu, ce que vous me présentez de la part de cette dame. »

Madeleine Dorliac passa les derniers jours de sa vie dans les sentiments du plus parfait abandon. Elle fut la première fleur cueillie par la main du souverain Maître dans le jardin fermé de Sainte-Catherine de Sienne à Saint-Etienne. Son bienheureux trépas arriva le 18 février 1618.

Sœur JEANNE DE LIQUES, vécut quarante-deux ans en Religion, sans se ralentir jamais de sa ferveur première. Elle fut deux fois Prieure, et se distingua spécialement, dans l'exercice de sa charge, par sa charité pour les Sœurs. L'attrait de sa dévotion se portait de préférence vers Jésus-Enfant. Elle mourut réconfortée par les bénédictions de l'Eglise, le 20 février 1647.

Au même monastère, Sœur AGATHE RAVEL, Converse, née à Saint-Etienne d'honnêtes parents. Sa vocation donne lieu à trois réflexions instructives.

La première, qu'ayant reçu le saint habit le surlendemain de la fondation, 17 novembre 1615, elle reçut en même temps les prémices des bénédictions que le Seigneur destinait aux Sœurs Converses, pour les soutenir dans les pénibles devoirs de leur état.

La seconde, qu'ayant soutenu vaillamment durant son noviciat les labeurs d'une maison naissante, elle se résolut à la profession avec un courage digne d'une fille de Saint-Dominique.

La troisième enfin, qu'ayant appris de nos Constitutions que les Sœurs Converses doivent manger leur pain à la sueur de leur front, elle imprima si bien cette obligation dans son esprit que, semblable à la femme forte des Saintes Lettres, qui *considère tous les sentiers de sa maison et ne sait pas manger son pain dans l'oisiveté* (1), Sœur Agathe était constamment occupée aux soins du Monastère. Jour et nuit dans les travaux, supportant avec une ardeur infatigable le fardeau de toute la communauté, elle suffit à sa tâche pendant l'espace de douze ans, après lesquels Dieu voulut l'appeler au repos éternel. Elle était dans la trente-septième année de son âge. — (*Mém. de Saint-Etienne*).

(1) Prov. XXI, 27.





XVI NOVEMBRE

*La Bienheureuse LUCIE DE NARNI,
Vierge du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique (*)*

(1476-1544)

LA vie que l'on va lire présente une des plus rares merveilles de la grâce : elle contient, en effet, des prévenances exceptionnelles du Ciel ; la virginité dans le mariage ; la pratique des plus héroïques vertus durant un demi-siècle de vie religieuse.

I. — Lucie de Narni vint au monde le 13 décembre 1476, jour consacré à l'illustre vierge de Syracuse, dont on lui imposa le nom. Ses parents, Barthélemy Broccadelli et Gentilina Cassio, non moins distingués par la piété que par la noblesse, concentrèrent en quelque sorte leur affection sur cette enfant, l'aînée de sept garçons et trois filles, fruits bénis de leur union.

Lucie était encore au berceau que chaque jour une religieuse dominicaine venait lui sourire, la prendre dans ses bras et lui prodiguer mille caresses. Quelle était cette religieuse ? Où résidait-elle ? Il fut révélé plus tard que cette Sœur inconnue n'était autre que la grande Catherine de Sienne, morte un siècle auparavant.

A quatre ans, l'enfant accusait déjà une intelligence surprenante et jouissait du don de prophétie. « Maman, dit-elle un jour à sa mère,

(*) Marcianese, O. P. — Pio. — Ponsi. — Manuscrits conservés aux Archives archiepiscopales de Ferrare et mentionnés par Mgr Granello, O. P.

vous allez me donner une petite sœur ; vous l'appellerez Félicie, car elle aura le bonheur d'emporter au ciel son innocence baptismale. » La chose arriva. Félicie, âgée de quatre ans, mourut entre les bras de sa sœur aînée.

Un oncle maternel, auditeur de Rote, avait apporté de Rome des jouets et des objets de dévotion à l'intention de ses neveux. Lucie laissa les autres choisir ce qui les amusait et prit pour sa part un chapelet et une statuette de l'Enfant-Jésus. Ce *Petit Jésus* devint son ami et son confident. Elle lui parlait avec une naïve simplicité, lui contait ses joies et ses chagrins, lui disait son unique désir de l'aimer toujours.

Chaque soir, Gentilina conduisait sa fille à l'église de Saint-Augustin, voisine de la maison, et la mettait en face d'une statue de la Vierge tenant l'Enfant-Dieu sur son bras. Un jour, la petite Lucie s'y rendit toute seule à une heure solitaire. Tandis qu'elle égrenait son rosaire devant la madone, une idée subite traversa son esprit. « Sainte Vierge, dit-elle, vous savez combien je vous aime ; mais que je vous aimerais davantage, si vous me donniez votre petit Jésus ! » A l'instant, la statue s'incline et remet aux mains de Lucie le petit Jésus, qui prend les dehors d'un enfant vivant. Lucie l'emporte dans sa chambrette et durant trois jours, sans manger ni boire, est tout entière à son trésor. La famille s'étonne, s'alarme, fait enquête dans la ville : aucun enfant n'a disparu. Seule, la voix publique répand la nouvelle que l'Enfant-Jésus n'est plus aux bras de la madone, dans l'église Saint-Augustin. Cependant Lucie est prise d'un paisible sommeil. N'était-ce pas plutôt une extase d'amour ? En se réveillant, elle ne trouve plus son Jésus. « Où est mon doux enfant ? » s'écrie-t-elle toute en larmes ? — « Il est sans doute retourné, dit la mère, à l'endroit où tu l'avais pris. » A ces mots, Lucie se précipite vers l'église : le divin *Bambino* repose sur le sein de son auguste Mère. Lucie recouvre la paix de l'âme, et le peuple est dans l'admiration d'une faveur si extraordinaire accordée à une petite vierge de cinq ans (1).

Une autre grâce non moins singulière ne tarda pas à lui être octroyée.

Lucie avait sept ans. Elle aimait à contempler, chez son aïeul maternel, une belle peinture qui représentait des chœurs d'anges dan-

(1) Ouvrage : *Mirac. della Madonna*, Rome, 1604, cité par Mgr Granello : *Vie de la B^{se} Lucie de Narni*, p. 26.

sant au son d'instruments de musique. Un jour qu'elle considérait tout à son aise ce gracieux spectacle, une voix l'appelle. L'enfant se retourne et voit Jésus, assisté de sa divine Mère, de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienna. Une foule d'esprits bienheureux leur faisaient cortège. « Ma fille, dit le Sauveur, veux-tu être mon épouse ? — Oh oui, Seigneur », répond Lucie. Là-dessus, le Maître céleste lui met au doigt un anneau d'or, qui la jetait dans des transports d'amour toutes les fois qu'elle le regardait. Puis saint Dominique la revêtit du scapulaire de son Ordre, en lui enjoignant de le porter sous ses vêtements extérieurs. « Conserve cet habit jusqu'à ta mort, dit alors Jésus, et regarde mon serviteur Dominique comme ton père, et mon épouse Catherine comme ta mère. » Et la vision disparut. Inondée de joie, Lucie raconta son bonheur aux Anges du tableau et les invita naïvement à partager son allégresse. Aussitôt les groupes célestes s'animent et tirent de leurs instruments une harmonie qui s'entend dans toute la maison. On accourt, et l'on voit Lucie sautant de toutes ses forces au son de cette musique à nulle autre pareille.

Une grave maladie lui valut la miraculeuse intervention de sainte Catherine de Sienna. Prise d'une hémorrhagie qu'on ne put arrêter, elle était en danger de mourir, quand soudain on la voit se redresser et dire à sa mère : « Ne pleurez pas ; sainte Catherine vient de m'apparaître, elle m'a guérie d'un signe de croix. En même temps elle m'a appris à lire : donnez-moi un livre, vous allez voir. » On lui apporta un livre, et, à la stupéfaction de tous, elle lut couramment, comme si elle eût suivi l'école pendant de long mois.

Fiancée au Christ, favorisée de la protection spéciale de saint Dominique et de sainte Catherine, la jeune enfant sentit la nécessité de se consacrer par une oblation spontanée à l'Epoux divin. Avec l'assentiment de son confesseur, le P. Martin de Tivoli, Prieur de notre couvent de Narni, elle fit vœu de virginité. Elle avait onze ou douze ans.

Ignorant la chose, son père songeait à l'établir dans le monde : la mort l'arrêta. Mais les oncles reprirent le projet, et pour réussir plus sûrement, l'un d'eux la fit habiter chez lui. Tout d'abord on évita de heurter trop ses goûts, et quand l'heure parut propice, une sérieuse ouverture lui fut faite. La jeune fille déclara qu'engagée avec Jésus-Christ, elle lui resterait fidèle. On feignit de ne pas comprendre et un matin, sans préparation aucune, on lui amène le prétendant escorté de toute sa famille. Fort surprise, Lucie regarde ses oncles. « C'est

ainsi que vous agissez, leur dit-elle, vous voulez m'intimider; eh bien! sachez-le, je refuse de me marier. » On lui saisit la main, de force on lui passe au doigt l'anneau des fiançailles. Vain effort! la généreuse enfant jette au loin cet anneau, imprime un soufflet sur la joue du prétendant et court s'enfermer dans sa chambre.

Lucie se croyait à l'abri désormais de tout assaut importun. Elle se trompait.

« Il y avait alors à Narni, écrit le P. Archange de Vidiana, cité par Mgr Granello (1), un jeune homme de très bel aspect et de nobles manières, fils d'un comte Alexis de Milan. Il habitait chez la dame Louise Lucatelli, sa tante, laquelle, étant veuve, riche, sans enfants, l'avait adopté et l'élevait sous ses yeux. » A vingt-deux ans il était docteur en droit, et président de la Société des docteurs à Narni. Il avait remarqué Lucie et désirait l'épouser, depuis qu'elle avait neuf ans; maintenant qu'elle était parvenue à sa quinzième année, il demanda sa main. Les oncles de notre vierge ne pouvaient repousser un parti si avantageux; mais ils rencontrent un refus formel de la part de leur nièce. Bien plus, sous le coup d'une émotion impossible à maîtriser, Lucie tombe à la renverse, sous leurs yeux, et est transportée sans connaissance sur son lit. Elle resta malade plusieurs jours. Etendue sur sa couche, elle ne cessait de faire monter vers Dieu la voix plaintive de ses gémissements. Une nuit qu'elle priait avec plus de ferveur, la pieuse enfant se trouva enveloppée d'une radieuse lumière. Marie lui apparut, accompagnée des saintes Catherine et Domitilla. « Tes larmes ont touché mon Fils, dit la Mère de Dieu, il m'envoie te donner l'ordre d'accepter l'époux qu'on te propose. Sois sans crainte, tu garderas ta virginité. D'amères angoisses, il est vrai, te sont réservées; mais prends courage, la délivrance viendra enfin. Pour preuve de ma parole, tu te lèveras demain entièrement guérie. »

Effectivement, aux premières lueurs de l'aurore, elle était sur pied. Plus de doute dès lors sur la réalité de la vision. Bon gré, mal gré, Lucie devait courber la tête et recevoir le joug. Mais Celui qui conserva intact au milieu des flammes le buisson aperçu par Moïse n'avait-il pas mille moyens de sauvegarder l'intégrité de son épouse? Qu'avait-elle donc à craindre? Le directeur consulté abonda dans ce sens, et, à la surprise des oncles, décidés dorénavant à laisser leur nièce en paix, elle vient leur déclarer qu'elle accepte la main du comte milanais,

(1) P. 40. *Vie de la Bienheureuse.*

mais sous la condition expresse que dans le mariage elle restera fidèle à son vœu de virginité. Le jeune seigneur consentit à tout, et peu après furent célébrées à Narni les noces terrestres de notre Bienheureuse.

II. — L'histoire ecclésiastique cite plusieurs exemples d'époux vivant, par un commun accord, dans une continence perpétuelle. Le plus illustre est celui de la vierge romaine, sainte Cécile, déclarant, le soir de ses noces, à son époux, le païen Valérien, qu'elle est sous la garde d'un Ange, protecteur de sa chasteté. Que Lucie de Narni soit restée vierge dans le mariage, les témoignages contemporains, corroborés par l'autorité du Saint-Siège, en font foi. Le Pape Benoît XIII, concédant, par décret du 5 février 1729, l'Office et la Messe en l'honneur de la servante de Dieu, déclare *s'appuyer principalement sur l'assertion constante des écrivains, la renommée ininterrompue, une tradition indiscutable, enfin sur divers signes surnaturels prouvés par des documents authentiques, en témoignage de la virginité perpétuelle de la B^{se} Lucie de Narni (1)*.

Est-ce à dire que le comte Pierre, époux de notre Bienheureuse, en acceptant, par amour pour la fille des Broccadelli, une condition à ses yeux si onéreuse, ne gardât pas le secret espoir de l'amener tôt ou tard à ses volontés, nous n'oserions l'affirmer. Hasardait-il parfois, dans l'intimité, certains actes ou paroles qui parussent à l'épouse de Jésus-Christ l'indice d'une affection trop naturelle, Lucie l'arrêtait par ces mots : « Mon cher époux, vous le savez, notre union est toute spirituelle ; nous ne devons donc rien faire qui en ternisse la sainteté. » Elle-même se prémunissait contre les séductions de la chair par la prière et la pénitence. Elle passait en oraison une grande partie de ses nuits et s'étendait ensuite sur le plancher pour prendre un court repos. Chaque jour, par le bras d'une servante, elle se flagellait jusqu'au sang avec un faisceau d'épines, le vendredi avec des chaînes de fer. A ces austérités elle joignait un jeûne rigoureux, se contentant parfois de pain et d'eau pour toute nourriture. Chaque

(1) *Inhærens potissimum constanti scriptorum adsertioni, famæ perenni, et traditioni inconcussæ, necnon variis supernaturalibus signis per authentica documenta probatis insimul collimantibus in testimonium virginitatis a B. Lucia de Narnia Ord. Præd. perpetuo etiam in conjugio servatæ...* (Archiv. archiép. de Ferrare, cart. 25 du mon. de Sainte-Catherine de Sienne, cité par Mgr Granello, *Vie de la B^{se} Lucie...*, p. 45.)

samedi, elle se rendait pieds nus à un sanctuaire, éloigné de la ville de plus d'un mille. Le Jeudi saint, elle lavait les pieds à tous ses serviteurs.

D'une humeur douce et sympathique, de manières distinguées, l'épouse du comte Pierre avait tout ce qu'il fallait pour tenir honorablement son rang et se faire aimer. La grâce ajoutant aux dons de la nature, elle concevait de bas sentiments d'elle-même et avait grande estime du prochain. Les gens à son service, une trentaine environ, attiraient particulièrement ses soins. « Ce sont, disait-elle, des créatures humaines, dignes, par conséquent, de nos respects. » Aussi agissait-elle, à leur égard, avec la tendresse d'une mère et l'humilité d'une inférieure. Elle aimait, vêtue d'une serge grossière, à partager le travail de ses servantes. Et si ces bonnes filles, confuses de tant de charité, essayaient quelque résistance, elle leur disait gaîment : « Bien ! Bien ! c'est entendu : j'ai perdu tous mes titres de noblesse à laver la vaisselle avec vous. » L'intérieur de sa maison était réglé comme un monastère. Le silence était gardé, à certains moments, et l'on faisait une lecture édifiante pendant le repas. Chaque soir, le rosaire devait être récité en commun : fréquemment le personnel domestique devait se confesser et communier. Que tout son monde acceptât de bon cœur ce genre de vie, nous n'osons le prétendre. L'on savait, du moins, que la comtesse exerçait une surveillance sévère et que tout écart était réprimé. Echappait-il à l'un ou à l'autre un acte ou une parole notoirement blâmable, les témoins ne craignaient pas de dire au délinquant : « Prenez garde que Madame ne vienne à le savoir. » Dieu donnait parfois à la sainte maîtresse une connaissance surnaturelle des faits et gestes de ses familiers. En voici un trait piquant.

La pieuse dame passait chaque matin à l'église un temps assez long. Un jour, quelques-unes des servantes voulurent profiter de son absence pour se régaler. Elles prirent à la basse-cour deux forts chapons et les mirent à la broche. La volaille n'était pas entièrement rôtie que la comtesse arrive à la maison. Vite les servantes portent le fruit du larcin dans leur chambre et le cache sous un lit. « Où sont les chapons ? » demande Lucie. — Madame, ils se sont enfuis, nous n'avons pu les rattraper. — Mentir ainsi, reprit-elle, c'est offenser Dieu ; qui sait si je ne les retrouverai pas ? venez avec moi. » Elle les conduit à la chambre et d'une voix douce appelle les chapons. Les deux volatiles sortent de leur cachette en chantant, et les coupables

demeurent confondues. Le mari de la Bienheureuse, devenu plus tard religieux dans l'Ordre de Saint-François, aimait, dit-on, à citer ce trait du haut de la chaire, quand il voulait reposer l'attention de son auditoire (1).

Quant aux grâces de toute sorte dont le Ciel favorisa notre Bienheureuse, il faudrait des volumes pour les raconter.

Un jour, à la sainte messe, le Sauveur lui apparut sous la figure d'un gracieux enfant, l'invitant à s'approcher. Les assistants virent Lucie étendre les bras vers un objet invisible, puis les croiser doucement sur sa poitrine. Une autre fois, à l'Elévation, l'autel lui sembla environné de flammes. Au centre se dressait une colonne de feu, l'Enfant Jésus occupait le sommet. Lucie se prit à sourire ; comme on lui en demandait la cause : « Oh ! répondit-elle, comment ne serais-je pas radieuse, quand mon Bien-Aimé daigne se montrer dans l'éclat de sa beauté ? » La même vision se renouvelait souvent, lorsqu'elle portait ses regards sur la divine Eucharistie. Aux rayons qui s'en échappaient, elle distinguait les hosties consacrées de celles qui ne l'étaient pas. Un matin, on vit deux anges poser sur sa tête une couronne de fleurs, tandis qu'elle prolongeait son action de grâces.

Une autre fois, la vierge de Sienne s'approcha d'elle et lui fit signe de la suivre. Aussitôt Lucie s'éleva à une grande hauteur, sous les yeux de nombreux témoins. Le P. Martin, son confesseur, lui ayant demandé à qui elle s'adressait dans le moment : « A ma mère, sainte Catherine, répondit-elle : je la voyais marcher devant moi sur un chemin semé d'épines. »

Retenue par quelques scrupules, Lucie hésitait un jour à communier. Elle prie le divin Maître de lui inspirer ce qu'il veut de sa servante. Le prêtre, arrivé à la communion des fidèles, chercha vainement à ouvrir le tabernacle. La Bienheureuse s'en aperçoit, se lève et va s'agenouiller à la Table sainte. A l'instant même la porte du tabernacle s'ouvre d'elle-même, et le prêtre sent l'hostie s'échapper pour ainsi dire de ses doigts, afin d'aller sur les lèvres de notre sainte. Que de fois encore des rayons partis de l'autel vinrent former un nimbe lumineux autour de sa tête !

III. — La première année de son mariage, Lucie avait continué de vivre chez ses oncles, en compagnie de son époux. A l'occasion d'une

(1) Marchese : *Diario*, vi, 70. — Ponsi . *Vita della B. Lucia di Narni*, ch. XI.

maladie, elle vint habiter le palais du comte Pierre et s'y fixa. Maîtresse d'une immense fortune et laissée libre par son mari d'en disposer à son gré, elle versa bientôt l'aumône à pleines mains et s'attira le beau titre de Mère des indigents.

Non loin de chez elle, un père réduit aux abois songeait à trafiquer sur l'honneur de ses filles. La Bienheureuse l'apprend, fait venir le coupable, lui remet une dot pour chacune de ses filles et une somme suffisante pour être lui-même désormais à l'abri du besoin.

Une jeune personne convertie du judaïsme se vit abandonnée de sa famille et réduite à la misère : elle hésitait à reprendre son ancien culte. La comtesse intervient, relève le courage de l'infortunée, lui fait une dot et lui trouve un mari chrétien.

Au temps d'une cruelle famine, Lucie voulut parer dans la mesure du possible à la détresse générale. Chaque nuit elle se levait, se rendait à la cuisine, et, avec une confidente de ses bonnes œuvres, pétrissait de la farine pour avoir le lendemain matin du pain à distribuer. A peine la besogne était-elle en train, que trois femmes inconnues arrivaient et prenaient leur part de travail. La servante fort intriguée demanda un jour quelles étaient ces personnes. « Ce sont, répondit la maîtresse, trois habitantes du Paradis, sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès, martyre, et la douce Agnès de Montepulciano. » Outre cette approbation donnée au mérite de la charité, le Seigneur en ajouta une autre en permettant que, malgré l'énorme consommation, la farine ne diminuât pas tout le temps du fléau.

Une femme dont le mari était en prison pour dettes essaya d'apitoyer sur son sort la généreuse comtesse. « Revenez demain, » répondit celle-ci. Dans l'intervalle, Lucie demande à son époux l'autorisation de remettre à la malheureuse une de ses robes pour payer les créanciers. Le comte cède à ses instances, en réservant toutefois une robe de satin rouge, principale toilette de la comtesse, son épouse. Grand embarras ! Tout autre que le vêtement de luxe est insuffisant pour procurer la somme nécessaire. Sous une inspiration spéciale du Ciel, Lucie prend le coffret qui renfermait la précieuse robe et remet le tout à l'épouse affligée. Rentrée au logis, celle-ci ouvre le coffre. Mais, ô surprise, à la place de la robe de satin est un rouleau d'or d'une valeur égale à la dette impayée. Ivre de joie, la femme va raconter sa trouvaille au confesseur de la Bienheureuse. « Remerciez Dieu, répond le P. Martin, mais n'en dites rien à personne. » Or, ce jour-là même, le comte ayant des visites à faire, pria

Lucie de prendre sa robe de satin rouge et de l'accompagner. On comprend sans peine son angoisse. D'un élan du cœur, elle appelle à son aide la Vierge Marie et la supplie de lui fournir une excuse pour fléchir le comte. Elle se rend ensuite à sa garde-robe. Le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est le coffret contenant la riche toilette donnée le matin en aumône. Lucie n'en peut croire ses yeux. Mais à l'étonnement succède la crainte. La présence miraculeuse de ce vêtement n'est-elle pas un blâme indirect de sa conduite? Dieu ne se tourne-t-il pas contre elle? Aussitôt, elle va trouver le P. Martin. Sans autre explication, le prudent directeur la rassure en disant : « La Providence a voulu vous éviter des tracasseries domestiques : laissez Dieu agir, avant peu tout s'éclaircira. » Le religieux prophétisait. Le lendemain, en effet, Lucie entendait la messe à l'autel du Rosaire. Soudain, la très sainte Vierge, ayant en mains une tunique de brocart sans manches, vient à notre Bienheureuse, et la lui passe, en disant aux personnes présentes : « Voilà un vêtement confectionné par les bonnes œuvres de Lucie : il n'a pas de manches, parce que la mesure de ses mérites est loin d'être comble. » Le miracle fit grand bruit. Certaines jeunes dames en prirent occasion pour plaisanter la servante de Dieu. « Avez-vous maintenant mis les manches à votre belle robe? » lui disaient-elles. Lucie ne comprenait rien à ce langage, car elle n'avait pas eu conscience du fait miraculeux, et le P. Martin, après en avoir conféré avec le Général de l'Ordre, en ce moment à Narni, l'avait tenu caché à sa pénitente, de peur de la faire tomber dans la vaine gloire (1).

Du moins la commisération de la sainte femme pour toutes les infortunes ne faisait que grandir et Dieu l'approuvait par des prodiges.

Un soir d'été, qu'elle s'entretenait sous le portique de son palais avec quelques amies, un beau jeune homme, habillé en pèlerin, se présenta devant elle. Une flamme intérieure d'amour fait supposer à Lucie que l'inconnu pourrait bien être Jésus, son bien-aimé. « Désirez-vous quelque chose, mon ami? » demanda-t-elle. — « Oui, une aumône et un gîte. — Vous trouverez chez moi l'une et l'autre chose. » A l'instant elle détache de son cou un collier d'or et le remet au pèlerin, puis elle le conduit à son appartement. Les dames témoins de ce fait étrange en conçoivent intérieurement un soupçon injurieux, et voyant le comte Pierre arriver sur ces entrefaites, l'informent de ce qui se passe. Celui-ci, prompt à s'enflammer, s'ima-

(1) Marcianese; Granello, p. 55.

gine avoir affaire à un rival. Il tire sa dague et va droit à la chambre où il trouve l'étranger dans le lit et Lucie à genoux devant lui. Au moment où il va frapper, l'arme se brise : il ne lui reste en main qu'une poignée inoffensive. En même temps le pèlerin se dresse sous la figure du crucifix aux plaies saignantes, et disparaît. A cette vue, le comte comprend sa faute, il se jette aux pieds de son épouse, lui demande pardon et conçoit une plus haute opinion de celle que Dieu favorise de grâces si merveilleuses.

Lui-même, d'ailleurs, n'avait-il pas bénéficié plus d'une fois des lumières surnaturelles de sa sainte compagne ? Un dimanche qu'elle revenait de la messe, il aperçoit marchant à côté d'elle un ange radieux comme le soleil. A cette vue, une tentation qui obsédait son âme se dissipa soudain. Lucie lui dit en souriant : « Béni soit l'ange, mon cher époux, qui vous a empêché d'offenser Dieu. Cet ange m'accompagne toujours : il nous protégera désormais tous deux, afin que nous ne commettions aucune faute. »

Un jour, malgré les conseils de sa femme, le comte entreprit de traverser à cheval la rivière qui arrose Narni. Mais au passage du gué, monture et cavalier sont emportés par le courant. Lucie en est instruite d'en haut. « Le comte se noie, dit-elle, vite, vite, secourons-le. » Et elle tombe à genoux. Quelques instants après, elle reprend : « Il est sauvé ! une branche protectrice s'est trouvée sous sa main. »

Un autre jour, qu'elle le pressait vivement de quitter son cabinet de travail, il n'en voulut rien faire. Mal lui en prit. Le plancher de l'étage supérieur s'effondra tout à coup, et une poutre l'atteignit au bras ; il serait resté estropié, sans l'intervention surnaturelle de son épouse.

IV. — La vie merveilleuse et sainte de la servante de Dieu ne pouvait échapper aux tracasseries de l'ennemi irréconciliable des âmes.

Un jour que Lucie exerçait à la cuisine ses œuvres d'humilité, le démon la poussa contre le foyer et fit tomber sur elle un vase d'eau bouillante. Grand émoi dans la maison. Mais, comme tout était prodigieux dans cette existence, prodigieuse aussi fut la guérison. A l'instant où l'on venait de porter sur son lit la pauvre patiente, un Frère-Prêcheur se présenta pour faire sa quête, selon l'usage d'alors. On lui parle de l'accident : il demande à voir la comtesse, on l'introduit. Il lui adresse des paroles réconfortantes, la guérit d'un signe de

croix et se retire, laissant voir sur son front l'éclat d'une radieuse étoile. Lucie comprend : ce Frère-Prêcheur était saint Dominique lui-même.

Un autre jour, la comtesse, vêtue comme une humble servante, lavait du linge à la rivière. Satan, incarné dans un ignoble pourceau, se rua sur elle et la précipita dans les flots, qui la dérobèrent immédiatement aux regards des autres blanchisseuses. Celles-ci criaient : « Au secours ! au secours ! » A l'instant apparut sur une élégante nacelle une religieuse dominicaine à la physionomie ravissante de beauté. S'avancant vers l'endroit où était tombée Lucie, elle se pencha, enfonça son bras dans l'eau et retira la Bienheureuse ; puis elle l'aïda à entrer dans son batelet, la conduisit sur le rivage sain et sauve et s'éloigna au sein des nuages, parmi lesquels elle se perdit. Après les premiers épanchements, Lucie raconta qu'au moment de sa chute elle avait imploré l'assistance de sainte Catherine de Sienne, qui l'avait sauvée.

Une autre fois encore, le prince de l'enfer, prenant l'aspect d'un Ethiopien très noir, pénétra dans l'oratoire domestique de la Bienheureuse et y mit le feu, Lucie se trouvait à l'église voisine. Elle est avisée surnaturellement de l'incendie. « Allez vite, dit-elle à la servante qui l'accompagnait, jetez un peu d'huile sur le feu. » On lui obéit, et, par miracle, ce qui alimente d'ordinaire la flamme éteint l'incendie :

L'astucieux serpent, poussant plus loin sa malice, cherchait même à profiter des extases fréquentes de l'angélique vierge pour jeter le discrédit sur sa personne, la présenter comme une épileptique, une folle ou une hypocrite. Certains amis du comte furent, à leur insu peut-être, les agents de ces insinuations diaboliques, et lui conseillaient de répudier une épouse dont il n'avait point à espérer de postérité. Mais lui, mieux éclairé, sincèrement attaché à une créature si parfaite, sut prendre la défense de Lucie auprès de ses contradicteurs.

Cependant le moment approchait où le Seigneur, qui voulait posséder Lucie sans mélange d'affection de sa part avec aucun époux mortel, allait rompre le lien qui l'unissait au comte Pierre.

Par quel trait de Providence s'opérerait la séparation ?

Le jeune comte, nous l'avons dit, avait de sérieuses qualités. En outre, il aimait sa femme, il était fier de ses vertus exceptionnelles. Mais, d'un caractère ardent, il accueillait trop à la légère les propos

médisans articulés contre elle et se laissait prendre aux apparences.

Quant à Lucie, engagée dans le mariage depuis quatre ans déjà, bien qu'elle eût trouvé les grâces nécessaires pour garder intacte sa virginité, elle souffrait de savoir son cœur partagé entre le Créateur et la créature, et se demandait devant Dieu comment elle pourrait se dégager de toute attache naturelle.

A un mille environ de Narni, s'élevait un sanctuaire dédié à Saint-Jean-Baptiste, et tout auprès vivaient en commun, dans un ermitage, de saints hommes de Dieu. Elle se rappela le souvenir antique de sainte Euphrosyne qui, dissimulant son sexe, réussit à vivre dans un couvent de religieux et y mourut. « Ne pourrais-je pas, se dit notre Bienheureuse, imiter cet exemple, et demeurer avec les ermites de Saint-Jean ? » Sous l'empire de cette pensée, elle prend un déguisement, quitte par une nuit sombre le palais de son mari, et gagne l'ermitage de Saint-Jean-Baptiste. Arrivée à la porte, elle frappe, frappe encore : personne ne vient ouvrir. Une heure se passe dans une attente anxieuse ; ne sachant quel parti prendre, elle s'adresse au Ciel. Aussitôt apparaissent saint Dominique et saint Pierre martyr. « Ce n'est pas dans la vie érémitique que Dieu vous veut, lui dirent-ils, mais dans la Religion de sainte Catherine de Sienne. » Puis ils s'offrent pour la reconduire chez elle et la placent entre eux deux.

Pendant ce temps, le comte Pierre, s'étant réveillé, avait appelé son épouse. N'entendant point sa voix, il s'était levé, avait cherché Lucie dans toutes les pièces de la maison, et, laissant le soupçon envahir son âme, courait à sa recherche, épée en main. A la porte de la ville, il la voit arriver, en vêtements d'homme, au milieu de deux Frères-Prêcheurs. La colère, la fureur le mettent hors de lui. Il s'apprête à tirer vengeance de ceux qui lui paraissent des complices éhontés. Mais ceux-ci s'évanouissent à ses yeux. Ne se possédant plus, il prodigue à son épouse le reproche et l'insulte, la conduit enfin à un réduit obscur et l'y laisse séquestrée, au pain et à l'eau. C'était dans les jours du Carnaval. Lucie passa tout le Carême dans sa prison, seule, ne recevant d'autres visites que celles des habitants des cieux.

Le Samedi saint, un désir ardent lui vint de manger l'Agneau sans tache pour la solennité pascale ; elle supplia l'Epoux céleste de lui faire trouver grâce devant l'époux de la terre. Elle fut exaucée. Deux saints apparurent au comte pour lui intimier, de la part de Dieu, l'ordre de mettre en liberté l'innocente victime. Le comte, ne croyant peut-être pas à la réalité de la vision, resta insensible. Incontinent, il fut pris

d'une syncope qui mit sa vie en danger. Revenu à lui-même, et craignant un nouveau châtiment, il s'empessa de faire venir Lucie, lui demanda pardon avec larmes, et déclara finalement que, désormais, elle reprenait sa pleine liberté et pouvait vivre à sa guise. Lucie reçut avec allégresse cette bonne parole ; par ses prières elle obtint la guérison de son mari, mais, le soir même de Pâques, 22 mars 1494, elle quitta le palais du comte Pierre pour n'y plus rentrer. Elle se retira chez sa mère, et là, en la fête de l'Ascension, qui tombait cette année-là le 30 avril, jour consacré à la Vierge de Sienne, elle reçut les livrées de la Pénitence de Saint-Dominique, des mains de son confesseur, le P. Martin de Tivoli, en présence de plusieurs Sœurs du Tiers-Ordre venues exprès d'un monastère voisin.

La réception de l'habit dominicain, symbole de pureté et de pénitence, comblait les vœux de notre Bienheureuse. Le Sauveur la favorisa d'une douce extase, dans laquelle lui apparaissant, il lui dit : « Maintenant, ma bien-aimée, les désirs de ton âme sont remplis : veux-tu quelque autre chose de moi ? — Seigneur, répondit Lucie, la seule grâce de vous servir et de vous aimer dignement. — Sois satisfaite : tu vivras comme ma véritable épouse. »

Cependant, le comte Pierre ne se résignait pas à vivre séparé d'une épouse chérie. Il voulait espérer encore et escomptait son retour. Pour cela, il avait mis en mouvement frères et oncles de la jeune dame ; et ceux-ci, d'accord avec lui, avaient multiplié auprès de Lucie conseils, exhortations, insultes, menaces. Mais, quand on la vit revêtue de l'habit religieux, que, selon l'usage du temps, les Tertiaires du siècle portaient ostensiblement, on comprit que sa résolution était inébranlable. L'infortuné comte s'en prit alors au père spirituel de son épouse et étendit ses griefs à toute la communauté. Il en vint, chose à peine croyable, à faire mettre le feu au couvent, et les religieux n'échappèrent aux flammes que par une sorte de miracle.

D'après les mémoires contemporains, le P. Martin de Tivoli, Prieur des Dominicains de Narni et confesseur de la Bienheureuse, était un homme de Dieu, doué de science et de sagesse ; de plus, à la lumière surnaturelle départie dans une large mesure aux directeurs d'âmes conduites par des voies extraordinaires, il avait saisi l'esprit qui animait sa pénitente, et volontiers, déclarait-il lui-même, il aurait donné mille fois son sang pour la défendre et la soutenir au milieu des épreuves (1).

(1) Mgr Granello, d'après le P. Marcianese, p. 37.

Lucie demeura environ un an chez sa mère à Narni ; après quoi, sur le conseil de celle-ci, et par égard même pour son ancien époux, elle se rendit à Rome et entra chez nos Tertiaires de Sainte-Catherine, en face du monastère de Sainte-Claire, non loin de la Minerve. Tout de suite elle se livra aux pratiques de la règle avec une ardeur qui frappa d'admiration. Bientôt, la renommée de sa sainteté franchit les bornes du monastère pour rayonner dans toute la ville. Le R^{mo} P. Turriani, Maître de l'Ordre, n'hésita pas à la choisir pour aller, avec quelques autres Sœurs, réformer le monastère de Saint-Thomas à Viterbe. Les espérances que sa mâle vertu avait fait concevoir ne furent point trompées. Arrivée à Viterbe le 10 janvier 1496, la Bienheureuse se vit en peu de temps à la tête d'une nombreuse phalange de jeunes filles qu'attirait le parfum de sa vertu. Elle sut, par ses exhortations et ses exemples leur faire gravir la montagne de la perfection. Le Seigneur la comblait, du reste, de faveurs extraordinaires. Ses extases devinrent plus fréquentes et duraient sept, huit heures consécutives, parfois même seize heures. On l'entendait alors appeler, avec les accents d'un indicible amour, Jésus-Christ son « très doux Maître », Marie sa « très douce Mère », saint Dominique son « très doux Père ». Les larmes coulaient en abondance le long de ses joues et inondaient le sol. La méditation de la Passion lui causait de tels transports qu'au vu de ses Sœurs, son cœur battait avec une violence extrême, et il fallait mettre les mains sur ses côtes pour les empêcher de s'entrechoquer (1). A la psalmodie chorale elle ajoutait par dévotion, le mardi, l'Office de saint Dominique, le vendredi, celui de la sainte Croix, un autre jour de la semaine, celui de sainte Marie-Madeleine, et récitait chaque jour l'Office des morts. Ses austérités augmentèrent de rigueur : elle s'abstint totalement de viande et de vin ; le Carême, elle se contenta de légumes sans pain, et pendant un Avent, n'eut d'autre nourriture que l'adorable Eucharistie prise chaque jour (2).

A l'exemple de saint Dominique, elle se frappait trois fois chaque nuit avec des disciplines armées de rosettes d'acier. Sous sa tunicelle elle endossa un cilice de crin et se mit autour des reins une chaîne piquante large de quatre doigts. Après sa mort, cette ceinture portée aux malades opéra de nombreuses guérisons : les supérieurs de

(1) P. Archange de Vidiana, ms. cité par Mgr Granello, 78.

(2) Témoignage du card. Hippolyte d'Este, cité par Mgr Granello, 205.

l'Ordre exigèrent même que, par respect pour cette précieuse relique, des mains sacerdotales ou religieuses eussent seules le privilège de la toucher. •

V. — Le grand désir de cette âme généreuse était de se voir pleinement conforme à Jésus crucifié. Souvent elle avait demandé cette grâce avec larmes : Dieu l'exauça.

Le jeudi de la seconde semaine de Carême, 24 février 1496, Lucie récitait avec ses Sœurs les Matines du lendemain. Pendant le psaume christologique *Misericordias Domini in æternum cantabo*, elle tomba en extase, et ses compagnes, au nombre de vingt-six, purent saisir distinctement ces mots : « Seigneur, je vous vois cloué à la croix ; moi aussi, je veux l'être avec vous. Imprimez les marques de votre Passion dans mes mains et mes pieds, et faites qu'elles y soient permanentes. » Le ravissement, commencé vers dix heures du soir, ne se termina que le lendemain matin à neuf heures. Une Sœur, confidente habituelle de Lucie, aperçut dans les mains de la sainte Prieure une légère enflure de couleur livide, mais n'en put obtenir d'elle aucune explication. La servante de Dieu dissimula ses souffrances jusqu'à la semaine de la Passion. Alors ses mains, ses pieds et son côté jetèrent une telle abondance de sang que le doute ne fut plus possible : Jésus avait imprimé dans la chair de son épouse les stigmates sacrés de sa Passion. Les mercredi et vendredi de chaque semaine, le sang coulait plus abondant : il fallait renouveler fréquemment les linges qu'on y appliquait. Parfois aussi les plaies exhalaient une odeur des plus suaves.

La nouvelle du prodige circula rapidement dans Viterbe. L'évêque voulut examiner de près un fait si merveilleux. En conséquence, il fit un précepte formel à la Bienheureuse de tout avouer. Devant un tel ordre, Lucie répondit ingénument que depuis six ans elle se sentait pressée de demander à son bien-aimé Rédempteur la grâce de participer à ses douleurs, et qu'elle avait été exaucée. Le prélat, assisté du P. Thomas de Viterbe, confesseur du monastère, inspecta minutieusement chaque plaie ; puis, afin d'éprouver l'humilité de la Sœur, il adressa à cette dernière une forte admonition et ordonna qu'on lavât les plaies avec du vin chaud et qu'on s'abstînt de les soigner. Les jours suivants, le sang continua de couler et l'on put aisément se convaincre que dans ce fait extraordinaire il n'entrait ni supercherie, ni illusion.

L'année d'après, l'inquisiteur Dominique de Gargnano procéda à une enquête plus rigoureuse encore. Accompagné de l'évêque de Castro, coadjuteur de celui de Viterbe, et suivi de plusieurs magistrats de la ville, il alla voir Lucie, considéra ses plaies, les palpa à maintes reprises, et constata que les stigmates n'avaient rien dû perdre de leur fraîcheur première. Procès-verbal fut dressé. Le lendemain, le Père Inquisiteur revint, amenant le Vicaire Général. Il interrogea la servante de Dieu sur les circonstances qui avaient précédé sa stigmatisation. Lucie renouvela ses déclarations antérieures et ajouta : « Ma Mère sainte Catherine a obtenu par ses prières que mes plaies fussent visibles et palpables, pour confirmer la réalité des stigmates invisibles dont elle a été gratifiée pendant sa vie et qu'aujourd'hui on lui conteste. »

Parmi bien d'autres témoignages, il faut mentionner celui du médecin du Pape Alexandre VI, envoyé tout exprès à Viterbe pour constater le fait. Il se présenta au monastère en compagnie d'un évêque franciscain et du Maître du Sacré-Palais, examina les mains, les lava plusieurs fois, puis les revêtit de gants liés au poignet et marqués à son sceau. Huit jours après, lui-même enleva les gants et fut stupéfait de trouver les plaies telles qu'il les avait vues à sa première visite, fraîches, vermeilles, sans trace d'altération. Sa conviction était faite. « Oui, dit-il au Souverain Pontife, ces stigmates sont, sans aucun doute, l'œuvre du Tout-Puissant. » Alexandre VI, poussant plus avant le désir d'acquérir la certitude, prescrivit aux magistrats de Viterbe de faire partir pour Rome Sœur Lucie de Narni. La Bienheureuse comparut devant le Vicaire de Jésus-Christ. Alexandre lui posa différentes questions, toucha et fit toucher aux prélats de son entourage les stigmates des mains. Pleinement satisfait, il prodigua les marques d'estime à la vénérable religieuse, la bénit et la congédia en se recommandant à ses prières.

La servante de Dieu souffrait de se voir donnée en spectacle à une foule de personnes, religieuses ou séculières. Une visite, toutefois, apporta à son âme force consolations. Le comte Pierre vint à Viterbe. Ce fut pour lui le coup de la grâce. Vaincu par les conseils de son épouse, repentant de ses torts envers elle, il prit incontinent la résolution d'embrasser la vie parfaite. Peu après, en effet, il revêtit l'habit franciscain, devint un excellent prédicateur et mourut en opinion de sainteté, un mois environ avant son ancienne compagne.

VI. — Vers ce temps, Hercule I^{er}, duc de Ferrare, s'occupait d'agrandir la principale ville de son duché. Il en avait reculé l'enceinte et, au quartier appelé Terreneuve, il édifiait à plaisir palais, églises et monastères. Avoir dans un de ces monastères un essaim de vierges dominicaines, avec la stigmatisée dont le nom était prononcé dans toute l'Italie, quel ornement et quelle bénédiction ne serait-ce pas pour Ferrare ! Ainsi pensait-il, et, afin de changer ce rêve en réalité, il s'adressa au Souverain Pontife. Alexandre VI répondit par l'envoi de deux Brefs : l'un au Général de l'Ordre de Saint-Dominique, lui enjoignant de commander à Sœur Lucie de Narni de se rendre à Ferrare pour y habiter désormais ; l'autre, au premier magistrat de Viterbe, le contraignant de ne pas s'opposer au départ, sous peine d'excommunication encourue par lui et tous ses administrés.

« Cette nouvelle, répandue dans Viterbe, y jeta le trouble et la douleur. Toutes les portes de la ville furent closes ; en vain Lucie se présentait-elle de l'une à l'autre avec ses compagnes de voyage. En même temps apparurent deux comètes à droite et à gauche du soleil : on eût dit trois soleils au firmament. Lucie de Narni dit sans s'émouvoir : « Quand il plaira au bon Dieu que je parte, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes et les gardiens sommeilleront (1). »

Auparavant déjà, éclairée par une lumière prophétique, elle avait dit en riant de bon cœur : « Bientôt je ferai un acte qui fera dire de moi beaucoup de mal. » Un stratagème eut raison de la résistance des citoyens de Viterbe. Lucie fut placée sur une bête de somme dans une longue corbeille couverte de linge et l'animal franchit une des portes sans éveiller l'attention. Au dehors attendait une escouade de soldats ferrarais sous les ordres d'un capitaine. On entoure la fugitive et sans délai l'on se met en marche. Fr. Christophe Boccacerasa, confesseur de la servante de Dieu, l'accompagnait. A Narni, se joignirent au cortège Gentilina, mère de Lucie, et une jeune cousine, appelée Ursule, tertiaire, que le ciel enleva à la terre trois jours après l'entrée dans Ferrare. Durant tout le voyage, une croix couleur de sang parut au-dessus de la Bienheureuse. L'épouse de Jésus crucifié y vit un présage des épreuves qui l'attendaient dans sa nouvelle patrie. Elle ne se trompait pas, nous le verrons.

Le 7 mai 1499, Lucie arrivait sous les murs de Ferrare. Le duc Hercule se porta lui-même à sa rencontre, avec une escorte d'honneur,

(1) P. Benoît de Mantoue : ms. de 1503, cité par Mgr Granello, p. 119.

et la conduisit au quartier Cabbianca, dans une habitation provisoire, car la première pierre du monastère ne fut posée que le 2 juin suivant.

Le duc avait concédé un large terrain et les constructions s'élevèrent sur un plan très vaste. La Bienheureuse aimait à en surveiller les développements, prenant soin que toutes les salles fussent disposées de manière à favoriser la vie régulière. Un jour, sainte Catherine de Sienne lui apparut, la mena de cellule en cellule, et lui remettant un bâton, symbole de l'autorité : « Prenez, ma fille, lui dit-elle, et ayez grand soin de ce monastère placé sous mon vocable. » Un autre jour, ce fut la Reine des anges qui se présenta, entourée d'esprits célestes, se disant avec allégresse : « Allons, allons, prenons possession de ce lieu. »

Enfin, le 5 août 1501, le nouveau cloître était prêt à recevoir ses habitantes. Une procession s'organisa, à notre église conventuelle des Saints-Anges, peu distante du monastère à inaugurer. Dans le cortège figuraient Hercule, duc de Ferrare, Isabelle d'Aragon, reine de Naples, des prêtres du clergé séculier et régulier, les Frères-Prêcheurs et la petite communauté, composée de seize Sœurs. A la porte d'entrée, le duc remit à la Prieure Lucie les clefs du monastère avec l'acte de donation. Une scène touchante clôtura la solennité. Gentilina, prosternée aux pieds de sa fille, recevait d'elle, ainsi que quatre autres postulantes, les livrées du Tiers-Ordre, et échangeait son nom pour celui de Sœur Anna. Peu à peu les recrues arrivèrent, et parmi ces recrues, il n'était pas rare de voir des jeunes filles nobles de 13 à 14 ans, que la réputation de sainteté de Sœur Lucie de Narni attirait sous sa conduite. La Bienheureuse prenait à cœur d'asseoir sa communauté naissante sur les bases d'une parfaite observance. Secondant son désir, le duc Hercule obtint, par une Bulle apostolique, que le monastère de Sainte-Catherine de Sienne serait sous la juridiction des Frères-Prêcheurs, et que dix révérendes Mères et Sœurs du monastère du second Ordre, de Ferrare, viendraient renforcer le personnel et contribuer, par le bon exemple, à sa formation religieuse. On fit venir, dans le même but, plusieurs Tertiaires régulières de Viterbe et de Narni. En un mot, on voulait du premier coup un monastère nombreux, « qui fût, dit le *Livre de la fondation*, un miroir de religion et méritât d'être appelé la Maison de Dieu et l'habitation de ses épouses chéries » (1).

(1) Mgr Granello, p. 140.

Alexandre VI, qui ne refusait rien au duc Hercule, surtout depuis que le fils de ce prince, Alphonse I^{er}, avait épousé Lucrèce Borgia, nièce du Pontife, octroya une autre Bulle, adressée nommément à Sœur Lucie de Narni, et lui concédant à perpétuité, sous le bon plaisir de sa Prieure *pro tempore* et celui de son confesseur, la faculté de sortir avec deux ou trois Sœurs, pour visiter les infirmes de la ville, entendre les offices liturgiques et pour toute autre cause raisonnable, à l'imitation de sainte Catherine de Sienne, son modèle. De plus, la Prieure ne devait traiter aucune affaire concernant le monastère sans le conseil et l'agrément de Lucie ; elle ne pouvait enfin lui imposer ni lui retirer aucun confesseur autre que le religieux voulu par la même Sœur Lucie de Narni » (1).

Toutefois Lucie n'accepta qu'à regret la charge de Prieure. Sa jeunesse, son inexpérience, le désir enfin de vaquer uniquement à la contemplation des choses de Dieu, la portait à décliner toute supériorité. Sa protectrice habituelle, sainte Catherine, vint la réconforter : « Croyez-vous donc, ma fille, ne pas mériter dans le gouvernement de vos compagnes ? Sachez-le bien : vous acquerez plus de mérites dans cet emploi qu'en suivant votre dévotion privée. Appliquez vos soins à la conduite du monastère : quand il plaira au Seigneur, vous en serez relevée. »

VII. — Avant d'aller plus loin, parlons des faveurs gratuites accordées par Dieu à son humble servante : nous voulons dire le don de prophétie et le don des miracles.

N'étant point encore stigmatisée, elle avait annoncé au père de son âme que bientôt une foule énorme de visiteurs encombreraient le monastère. En même temps elle priait Sœur Diambra, sa confidente, de faire ouvrir une porte alors mûrée, pour faciliter la circulation. La prédiction se réalisa. Dès qu'elle eut reçu les divines blessures, les fidèles se portèrent en masses compactes pour contempler la merveille, et Lucie ne put se soustraire à leur pieuse curiosité.

Un jour, elle dit à ses filles : « Ma mère vient d'être frappée à la tête : elle est en grand danger. » Les Sœurs attribuèrent cette funeste pensée à une intervention diabolique, dans le but de la distraire de l'oraison. Mais elles furent détrompées le lendemain, par l'arrivée à Viterbe d'un exprès, venant prier la Bienheureuse de se rendre au

(1) Mgr Granello, p. 123.

plus vite près de sa mère mourante. Lucie ne se pressa pas. Entrant à l'oratoire, elle fit une longue prière et revint dire au messager : « Retournez à Narni ; ma mère va mieux. » Le serviteur crut à sa parole et trouva au retour la malade parfaitement guérie.

A quelque temps de là, on l'entendit soupirer amèrement. « Qu'avez-vous, chère Mère ? » demandèrent ses filles. Elle répondit : « Mon frère Jean, âgé de vingt ans, vient de mourir ; j'ai vu son âme entrer au Purgatoire et Dieu m'a permis d'aller consoler ma famille. » Ce dernier détail parut invraisemblable : Lucie n'avait pas quitté Viterbe. Les Sœurs écrivirent pour s'assurer du fait. On leur répondit que la bonne Lucie avait passé au milieu des siens une nuit entière, et tempéré par ses affectueuses paroles l'amertume de leurs regrets. En outre, elle demanda au Seigneur de prendre sur elle l'expiation de son frère : Dieu le lui accorda. Elle s'offrit également à satisfaire pour une religieuse nommée Sébastienne. Cette pauvre Sœur envisageait la mort avec un effroi insurmontable. Voyant ses encouragements n'aboutir à rien, la charitable Prieure dit à la mourante : « Partez sans crainte, ma fille ; vous monterez au ciel et j'acquitterai vos dettes envers la justice divine. » A cette parole, la moribonde recouvra la paix et s'endormit doucement dans le Seigneur. Mais on vit la V. Mère en proie, pendant plusieurs semaines, à des souffrances inexprimables : son offrande héroïque avait été agréée.

Le jour qui suivit l'impression des stigmates, Sœur Diambra avait peine à se rendre à l'évidence, et craignait quelque ruse du démon. Lucie la fixe du regard et lui dit avec autorité : « A quoi pensez-vous, ma fille, et pourquoi doutez-vous ? » La Sœur répondit timidement : « A quoi je pense, ma Mère ? — Oui. Eh bien ! je vais vous le dire : vous vous imaginez que je suis le jouet de Satan. Ma fille, vous vous trompez. »

A Ferrare, les connaissances surnaturelles et prophétiques de la Bienheureuse ne furent pas moins remarquables. Son confesseur lui avait recommandé de prier pour le jeune Aldobrandino Guidoni, gravement malade. Lucie pria avec ferveur et une amélioration notable se produisit dans l'état du jeune homme : les médecins le déclarèrent bientôt hors de danger. Cependant la Bienheureuse écrivit à son Père spirituel. « J'ai parlé à Dieu du malade que vous m'avez recommandé. Je vous dirai sans détour qu'il ne plaît pas au Seigneur de nous exaucer dans le sens de nos désirs. Ce qu'il fait, ce divin Maître, est toujours au mieux de nos intérêts. Dites au jeune seigneur

de mettre ordre à ses affaires. » Le confesseur parut fort surpris du conseil, mais il ne laissa pas d'en tenir compte ; peu de jours après, Aldobrandino mourait pieusement entre ses bras.

Un jour que Lucie était retenue à l'infirmerie, on lui annonça la visite du duc Hercule. Elle répondit : « Je sais ce qui l'amène : il vient me remettre une relique de saint Pierre martyr ; l'un et l'autre soient les bienvenus ! » Rapporté au prince, le propos lui causa de l'étonnement, même du déplaisir ; car il se flattait de donner à Lucie une surprise agréable. Sa première parole fut pour demander qui l'avait instruite de ses intentions. « Saint Pierre martyr lui-même, » répondit-elle. Cette relique, destinée à l'église du monastère, avait une grande valeur. Elle venait du couvent de Saint-Eustorge à Milan. C'était le doigt avec lequel le soldat du Christ frappé à mort avait écrit de son sang sur le sol : *Credo in unum Deum*.

Le 20 mai 1501, conversant avec le duc de Ferrare, Lucie lui dit tout à coup : « Sachez, Monseigneur, qu'aujourd'hui est morte à Pérouse ma vénérée Mère, Sœur Colombe de Rieti : elle est entrée au ciel. » Hercule écrivit, le jour même, pour s'assurer de cette mort : peu après il en eut confirmation.

Les historiens de la B^{se} Lucie rapportent de nombreux miracles opérés par elle de son vivant. Nous en avons déjà cité plusieurs : voyons-en quelques autres.

Alphonse, fils aîné d'Hercule I^{er}, souffrait de fièvres tenaces. Son père mande le P. Benoît, confesseur du monastère, et le charge de recommander le prince aux prières des religieuses. Celui-ci remet au malade un linge imprégné du sang rendu par les stigmates miraculeux. Au contact de cette relique, le jeune prince éprouva un mieux sensible : peu de jours après, il était sur pied.

Une religieuse du monastère, Sœur Palissène, fut de la même manière instantanément délivrée d'un grave abcès au visage.

Un miracle non moins grand fut la conservation du sang des stigmates en dehors des lois de la nature. Le cardinal Hippolyte d'Este, archevêque de Milan et fils du duc Hercule, déclarait, le 24 juillet 1501, par un acte authentique, avoir en sa possession depuis plus d'une année, dans un vase de cristal fermé, un sang limpide, odorant et nullement coagulé, provenant des plaies de Sœur Lucie de Narni. Un siècle après, l'an 1614, la fiole existait encore dans le même état, entre les mains d'un prêtre de Ferrare (1).

(1) Mgr Granello : *Vie de la Bienheureuse*, p. 186.

Philippe de Bozzolo, Dominicain, prêchant en 1502, au diocèse de Bergame, promit de raconter le lendemain des guérisons miraculeuses opérées par Sœur Lucie de Narni, religieuse d'un monastère de Ferrare. Une dame infirme, qui avait épuisé toutes les ressources de la science médicale, se fit porter au sermon. En écoutant l'orateur, elle se sentit pressée d'implorer la clémence divine par les mérites de cette vierge dominicaine. Aussitôt les forces lui reviennent : elle retourne seule à la maison, en louant Dieu.

Une autre dame, percluse d'un bras depuis seize ans, apprit cette guérison. Elle vint alors trouver le prédicateur et le conjura de la recommander aux prières de cette religieuse privilégiée. Le Père le promit, et, en attendant, appliqua sur le bras de la dame infirme un morceau d'étoffe imbibé du sang des stigmates. A l'instant même, le membre paralysé reprit son état normal.

Barthélemy Rosso, de Viterbe, âgé de quinze ans, avait depuis plusieurs mois la tête couverte d'une teigne corrosive. Son père le conduisit à Lucie, qui se contenta de faire un signe de croix sur le jeune homme, en disant : « Allez en paix. » Trois jours après, le mal avait cessé.

Une petite fille sourde et muette, nommée Simone, fut amenée au parloir du monastère. La Bienheureuse la prit dans ses bras, la caressa doucement et dit à la mère : « Ne vous affligez pas, Madame, bientôt votre fille entendra et parlera. » A peine sortie, l'enfant ouvrit la bouche pour adresser une question à sa mère : l'infirmité n'existait plus.

Le nom de Lucie, le récit de ses miracles étaient sur toutes les lèvres, à Ferrare : l'estime et la vénération la poursuivaient dans sa solitude. Entre tous, le duc Hercule se distinguait par sa respectueuse déférence et ses libéralités. Chaque jour, il faisait porter au monastère ce qui était nécessaire à l'entretien de la communauté. Dans le même but, il fonda une rente annuelle de mille ducats. Il se chargeait, en outre, de nourrir le Père confesseur et son compagnon. Tout s'annonçait donc sous des auspices favorables. C'était le prélude d'une furieuse tempête pour la servante de Dieu.

VIII. — L'an 1503, le personnel du monastère s'élevait au chiffre de soixante-douze religieuses, développement trop rapide peut-être, malgré les précautions prises pour s'assurer uniquement des sujets de choix.

Certaines Sœurs, poussées par le démon de l'envie, jalouses de la renommée de sainteté dont jouissait la Bienheureuse, sans doute aussi voyant leur vie tiède et négligente condamnée par la ferveur de cette âme angélique, ourdirent contre elle une odieuse persécution. Non contentes de la décrier, elles en vinrent à la violence et pénétrèrent, une nuit, dans sa cellule, armées de couteaux. L'apparition miraculeuse de sainte Catherine les glaça d'effroi, et l'humble Lucie, à qui le Seigneur avait accordé de pénétrer les secrets des cœurs, se jeta aux pieds des coupables, les priant de pardonner les sujets de plaintes qu'elle avait pu leur causer. Les malheureuses dissimulèrent. Elles pouvaient redouter d'ailleurs la sévérité du duc, protecteur de Lucie et grand admirateur de sa vertu. Mais à la mort d'Hercule, arrivée le 24 janvier 1505, elles n'usèrent plus d'aucun ménagement. Alphonse I^{er}, successeur du prince défunt, bien que favorable au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, n'avait pas hérité de la bienveillance entière de son père. En outre, Lucie n'était plus Prieure : elle avait obtenu d'être déchargée d'un commandement peu compatible avec ses aspirations de vie tout intérieure ; enfin le Ciel avait concédé à ses instances que ses plaies, pendant sept ans visibles à tous, fussent cicatrisées à l'exception de la blessure du côté. Partant de là, les Sœurs en délire eurent beau jeu pour accuser l'innocente créature d'astuce et de supercherie. Elles allèrent plus loin. Avec une impudence sans limite, elles osèrent soutenir qu'elles l'avaient observée, par les fentes de sa cellule, se creusant les mains et les pieds et y versant de l'eau-forte, pour maintenir la plaie toujours béante.

Les supérieurs ecclésiastiques refusèrent d'abord de croire à des accusations si nouvelles. Devant leur consistance, ils commencèrent à douter, et finalement se laissèrent circonvenir. Alors une guerre des plus injustes éclata contre la douce victime. On lui retira l'usage des privilèges concédés par le Vicaire de Jésus-Christ ; on lui assigna le dernier rang des Sœurs de chœur ; on en vint peu à peu à lui refuser tout commerce avec le dehors. La nouvelle Prieure, Sœur Marie de Parme, se chargea de la mortifier en toute rencontre. Les coutumes en vigueur furent altérées, l'habit même modifié en partie ; on fit renouveler à la plupart des Sœurs l'acte de leur profession. Il semblait que l'on prît à tâche de réformer tout ce qu'avait sagement établi la fondatrice et première Prieure du monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Ferrare. « Lucie accepta tout, » dit le manuscrit de Fr. Benoît de Mantoue. En butte à toutes les

attaques, elle eut cette grâce de ne pas succomber sous le fardeau. Jamais la plainte n'effleura ses lèvres. D'un mot pourtant elle pouvait réduire au silence ses accusatrices ; un geste lui suffisait pour dévoiler la plaie toujours saignante de son côté. Mais elle se garda bien de perdre un iota de ses mérites.

Qu'on veuille bien le remarquer : il ne s'agissait nullement dans l'espèce de ces vexations ridicules dont le temps fait justice. Notre héroïne porta le poids écrasant de l'adversité l'espace de trente-neuf ans, sans trêve ni merci. Un bandeau semblait couvrir les yeux de ses infortunées Sœurs, unanimes, quelques-unes exceptées, à ne voir dans sa conduite qu'orgueil et hypocrisie. Mais si la terre la repoussait comme une vile balayure, le Ciel se montrait pour elle équitable et souriant. Un jour qu'à bout de forces, elle pensait défaillir, sainte Catherine apparaît avec une Sœur nommée Christine, récemment décédée : « Les religieuses de cette maison, dit-elle, voudraient voir ma fille Lucie déjà morte : moi, je veux qu'elle vive. Secourons-la. » Et les deux messagères du Paradis lui prodiguent leurs soins, la remettent sur pied.

Vers la même époque, Lucie fut visitée miraculeusement par la B^e Catherine de Raconigi, qui habitait Caramana, bourg du Piémont. Des anges transportèrent, un soir, à Ferrare, la servante de Dieu, et les deux saintes passèrent la nuit en fervents colloques sur l'amour divin et le prix des souffrances. Lucie en conçut un désir plus vif de vider la coupe d'amertume, et elle supplia le Seigneur de lui laisser jusqu'à la mort l'épreuve, l'obscurité, l'humiliation.

IX. — Dieu entendit sa demande, et toutefois il voulut, six mois avant son passage de ce monde, lui faire connaître par une délicieuse vision la gloire qui l'attendait au ciel.

Saint Jean-Baptiste et saint Jacques le Majeur apparurent à l'épouse du Christ, et la conduisirent à un palais magnifique où siégeait sur un trône d'or le Sauveur Jésus, entouré des anges, et près de lui sa Mère bien-aimée. Sainte Catherine de Sienne, assistée de vierges dominicaines en grand nombre, occupait un trône d'honneur ; à côté il en était un autre, mais vide. Quand notre vierge eut admiré le spectacle incomparable offert à son regard, ses augustes conducteurs lui dirent : « Lucie, voyez-vous ce siège vide ? Il vous est destiné : vous l'avez mérité par votre longue patience. Prenez courage un peu de temps encore, et l'heure de la délivrance sonnera. »

D'autres apparitions lui apprirent le jour et le moment exact de sa mort. Dans l'une d'elles, le divin Maître lui accorda la délivrance de trois âmes du Purgatoire : Hercule, son bienfaiteur, un oncle et un frère qu'elle savait être dans les flammes expiatrices. Sentant venir l'instant suprême, Lucie demanda les sacrements de l'Eglise. Après les avoir reçus, elle se tourna vers les Sœurs réunies, et avec une humilité profonde, sans souci des odieux traitements dont on l'avait accablée, elle demanda à toutes pardon des offenses qu'elle aurait pu innocemment leur causer ; elle les conjura de ne point prendre scandale de ses défauts et de vivre constamment dans la crainte de Dieu et son amour.

Le confesseur ne la jugeant pas mourante, voulait se retirer. « Ne m'abandonnez pas, mon cher Père, dit vivement Lucie, restez de grâce à mes côtés ; montrez-vous le père de mon âme en l'introduisant dans la patrie. » La joie, la sérénité, la paix rayonnaient sur le visage de la moribonde. Enfin elle s'écria : « Au ciel ! au ciel ! » et sans aucun signe d'agonie, elle expira dans un soupir d'amour, le 15 novembre 1544, vers deux heures de la nuit.

Dieu n'attendait que ce moment pour confondre les ennemis de sa fidèle épouse. Une harmonie céleste fut entendue au-dessus de la chambre mortuaire, et, quand on voulut couvrir le saint cadavre de nouveaux habits, la plaie du côté apparut béante, jetant un sang vermeil. Pénétrées d'admiration, de confusion et de repentir, les malheureuses tombent à genoux, se frappent la poitrine, et par des obsèques splendides veulent restituer à leur vénérable Mère son honneur et sa réputation injustement ternis.

Le peuple de Ferrare, qui depuis assez longtemps ne voyait plus paraître en public la servante de Dieu, s'était refroidi à son égard, sans pourtant l'oublier. Mais quand circula l'annonce de sa mort, des foules compactes envahirent le monastère. On dut aposter des gardes autour du cercueil et reculer de trois jours la cérémonie des funérailles. Le visage de la défunte reflétait le bonheur céleste, et à son doigt brillait d'un éclat visible à tous l'anneau des divines fiançailles. Des grâces nombreuses furent obtenues au contact de sa chair virginale.

Les restes mortels de Lucie de Narni, primitivement déposés dans la chapelle du chœur, en furent retirés quatre ans plus tard, à l'occasion suivante.

Une servante du monastère de Sainte-Catherine martyre, molestée

cruellement par les mauvais esprits, fut exorcisée. Les démons déclarèrent plusieurs fois par sa bouche qu'ils ne sortiraient pas, tant que le corps de Sœur Lucie de Narni ne serait pas levé de terre. Averti du fait, le Provincial de Lombardie, supérieur autorisé du monastère, ordonna l'exhumation. Elle se fit le 27 août 1548, en présence de la communauté, des Frères-Prêcheurs et de plusieurs notables de la ville. A l'ouverture du tombeau, une odeur des plus suaves embauma l'église, et les démons quittèrent le corps de la possédée en poussant des hurlements. Bien qu'enseveli dans un lieu humide, le saint corps fut trouvé intact : la plaie du côté suintait en gouttelettes de sang. Exposé avec honneur, il reçut les hommages des fidèles et y répondit par des grâces de premier ordre. C'était l'heure de la réparation et du triomphe.

X. — Dès lors s'établit un culte religieux, affectueux et constant. De partout on recourait à la médiation puissante de la Bienheureuse. Autour de son sépulcre glorieux brûlaient nuit et jour des cierges et des lampes ; les *ex-voto* rappelaient ses bienfaits. L'anniversaire de son entrée au ciel était célébré par le chant d'une messe solennelle en l'honneur de la Sainte-Trinité : cardinaux, évêques, légats du Saint-Siège y assistaient, sans qu'aucun d'eux soulevât jamais d'objection.

Mais, sous Urbain VIII, parut un décret défendant d'honorer d'un culte liturgique les serviteurs de Dieu dont le siège apostolique n'aurait pas reconnu les vertus et les miracles. On s'émut à Ferrare. Le cardinal Machiavelli, évêque de la ville, examina l'affaire et conclut que le cas rentrait dans les exceptions réservées par le même décret. En conséquence, rien ne fut changé, jusqu'à 1710.

Cette année-là, à la date du 26 mars, le Pape Clément XI confirma un décret de la Sacrée Congrégation des rites, en faveur du culte immémorial. De nouveau, on ouvrit la châsse pour faire la reconnaissance du vénérable corps. On en constata la conservation miraculeuse ; la chair adhérait à la plupart des ossements. Une relique insigne — la jambe droite — fut détachée et envoyée à Narni, patrie de la Bienheureuse. La châsse, aux parois de cristal, permettant de voir le corps de la vierge, fut placée dans le chœur de l'église, à droite du maître-autel. On y grava sur une plaque de marbre une inscription latine dont voici la traduction.

« Au Dieu très grand et très bon.

« La Bienheureuse Lucie de Narni, sanctifiée à l'âge de 20 ans, par l'impression des stigmates de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut destinée de Dieu à fonder ce vénérable monastère de Sainte-Catherine de Sienne sous les auspices du Sérénissime duc de Ferrare, Hercule I^{er}, l'an 1499. Elle vécut en ce lieu, et y mourut saintement le 15 novembre 1544. Son corps repose ici. Le Souverain Pontife Clément XI ayant approuvé le culte immémorial qui lui est rendu, la Prieure et les Religieuses ont fait élever ce monument le 25 mai de l'année 1710. »

Très nombreux sont les miracles opérés par la B^{se} Lucie après sa mort : nous en rapporterons seulement cinq des principaux.

Le 8 juillet 1704, au lever du jour, la foudre tomba sur la maison du docteur François Annovi, chargé des intérêts temporels des Sœurs à Ferrare. Après avoir brisé une corniche, le fluide pénétra dans une chambre où séchait du linge, dans une seconde, encombrée de meubles et tapissée de tableaux, passa ensuite à la bibliothèque, garnie de livres et de manuscrits, et traversant un quatrième appartement disparut dans une citerne, qu'il fendit du haut en bas. Malgré de tels désordres, linge, meubles, tableaux, livres : tout fut épargné, et les habitants de la maison, encore au lit, ne reçurent aucun mal. Cette préservation miraculeuse fut attribuée à la B^{se} Lucie, dont l'image était dans toutes les chambres, avec des procès-verbaux relatifs à son culte, contenus dans la bibliothèque par les soins du docteur lui-même. Une plaque, mise en évidence sous le portrait de la Sainte, rappelait aux visiteurs la reconnaissance de la famille.

Un serviteur du comte Belmisser, à Narni, était depuis longtemps infirme. L'idée lui vint de se recommander à la Bienheureuse, et de se faire porter dans la chambre jadis occupée par elle. Il y fit une prière fervente, et, peu de jours après, se trouva entièrement guéri.

La femme d'Antoine Stabelli, citoyen de Narni, avait la bouche rongée par un cancer ; les médecins lui déclarèrent, le 20 mai 1710, qu'une opération était urgente. La malheureuse alla aussitôt visiter la chambre de la servante de Dieu, et, baisant le plancher et les murs, s'écria pleine de larmes : « O Bienheureuse Lucie, guérissez-moi. » De retour au logis, elle répéta sans cesse la même invocation. Le lendemain, en venant pour l'opérer, le chirurgien fut très surpris de trouver la bouche en parfait état.

Dionora, originaire de Montebuono, non loin de Narni, éprouvait des crises nerveuses qui avaient amené la paralysie des jambes. Apprenant qu'une procession s'organisait à Narni, pour la réception

de la relique dont nous avons parlé, elle se rendit dans cette ville, se fit porter dans la chambre de Lucie et placer à un balcon, de manière à bien voir le défilé. En même temps, elle promit à Dieu de porter les livrées dominicaines pendant un an, si elle était guérie. La cérémonie achevée, Dionora fut ramenée chez une amie et étendue sur une chaise longue, lorsque tout à coup elle se mit sur son séant, se leva sans appui et fit quelques pas à l'aide d'une canne. Retournée le lendemain à Montebueno, elle ne ressentit plus aucune douleur. Fidèle à son vœu, la pieuse femme revêtit la robe de laine blanche, et, l'année écoulée, revint à Narni remercier sa protectrice céleste. La Bienheureuse lui accorda une nouvelle faveur, en la délivrant d'une fièvre quarte très tenace.

Un dernier trait : il faut le donner avec quelque développement, d'après le procès-verbal dressé par l'autorité diocésaine.

Parmi les enfants des époux Guerrieri, était une petite fille appelée Annuccia, — petite Anna. — Estropiée de naissance, d'une débilité extrême, elle n'avait jamais pu marcher, ni se tenir sur ses jambes. Devant le verdict des médecins unanimes à déclarer le mal incurable, la mère ne songea plus qu'à mettre sa fille sous la protection de la B^{se} Lucie. Elle multipliait les pèlerinages à la chambre sanctifiée par ses pénitences ou à l'autel qu'on lui avait érigé dans la cathédrale de Narni.

Un jour que la femme Guerrieri allait, avec sa fille aînée, chercher du bois hors de la ville, elle confia Annuccia, alors âgée de cinq ans, à son petit garçon, Pierre-Antoine, un peu plus âgé, en lui faisant mille recommandations. La mère partie, Antoine, oubliant ses promesses, n'a d'autre souci que d'aller déposer sa sœur sur les marches d'une église et de rejoindre des camarades en train de jouer à quelques pas de là. Survient une dame distinguée, vêtue aux livrées dominicaines. Elle s'approche d'Annuccia, et d'une voix très douce lui demande ce qu'elle fait ainsi et pourquoi elle a le front entouré d'un bandeau. « Je suis tombée hier, répond l'enfant, et me suis fait mal. — Ce ne sera rien, reprend l'inconnue ; lève-toi, ma petite, et marche. — Oh ! Madame, dit Annuccia, je n'ai jamais marché, je ne puis me tenir debout. — Lève-toi, te dis-je, lève-toi ; » et en parlant de la sorte, la dame touche les genoux de l'enfant.

A ce contact, Annuccia sent une vigueur insolite envahir ses membres. Elle se dresse toute seule et essaie quelques pas. La religieuse dominicaine semblait jouir elle-même du résultat. —

« C'est bien, dit-elle ; sois toujours une bonne petite fille, et souviens-toi de moi, ma chère enfant. » A ces mots, elle disparut.

Au comble du bonheur, Annuccia prend sa course vers la demeure paternelle. A ce moment, sa mère et sa sœur aînée débouchaient d'une rue. Il leur semble reconnaître la petite estropiée sautant et gambadant. Elles n'en peuvent croire leurs yeux. Pour s'assurer du fait, la fille aînée prend les devants. Pas de doute possible. C'est bien Annuccia ! Elle jette sa charge de bois, se précipite vers sa sœur, la couvre de pleurs et de baisers. « Hâtez-vous, crie-t-elle à sa mère ; oui, venez vite, Annuccia marche seule, elle est guérie ! » La mère accourt, saisit sa fille, la presse sur son cœur. « Oh ! dit-elle, dis-moi comment tu marches ! » et les sanglots étouffent sa voix. L'enfant raconte naïvement son aventure. « J'ai vu une belle dame qui avait un enfant au bras ; elle m'a touché les genoux et m'a ordonné de marcher. — C'est la B^{se} Lucie ! s'écrie la mère ; quelle reconnaissance nous lui devons ! »

On arrive à la maison ; à peine la porte ouverte, l'enfant gravit lestement vingt-deux marches d'un escalier fort raide. La guérison était complète. Le soir même, la mère voulut conduire sa fille à la chapelle de la Bienheureuse dans la cathédrale. Tout à coup les yeux de l'enfant se portent sur un tableau qu'elle n'avait jamais remarqué, et le montrant du doigt : « La voilà, dit-elle, avec une émotion inexprimable, la voilà, celle qui m'a guérie ! »

Le miracle eut grand retentissement et imprima un nouvel élan à la dévotion populaire.

Le culte de la B^{se} Lucie avait été approuvé, nous l'avons dit, pour les trois diocèses de Ferrare, Narni, Viterbe. Sa Sainteté Benoît XIII l'étendit à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont lui-même avait professé la règle.

Jusqu'à l'invasion française qui suivit la Révolution, le corps de la B^{se} Lucie demeura au monastère de Ferrare, gardé avec amour par ses Sœurs en religion. Mais, après les désastres de la fin du XVIII^e siècle, la maison ayant été vendue et profanée, la précieuse relique fut transférée à la cathédrale, où elle est restée.

A Viterbe, on montre, convertie en chapelle, la chambre où la Bienheureuse reçut les stigmates de la Passion.

A Narni enfin, les lieux qu'elle habita continuent d'être en vénération parmi les fidèles.



Le Bienheureux JEAN AUGUSTIN, en Aragon ()*

(1440)

ORIGINAIRE de Lérida, Jean Augustin reçut, dans le couvent de cette même ville, les blanches livrées de Saint-Dominique. Son profond esprit religieux et son attrait pour l'observance, universellement reconnus, le firent nommer Vicaire de la Congrégation réformée de la Province d'Aragon. Pendant qu'il la gouvernait, et grâce à ses soins, on vit la même observance s'implanter dans le royaume de Valence ; car, souvent appelé par ses prédications dans cette contrée, le V. Père eut l'occasion de manifester son zèle pour la vie régulière. Il remit sur un excellent pied le couvent de *Corpus Domini* fondé à Luchente en 1423. Il y resta Prieur de longues années, et eut maintes fois la consolation d'apercevoir dans le ciel étoilé ces processions de lumières, de gerbes étincelantes, de torches embrasées, qui se déroulaient au-dessus de la colline illustrée par le miracle du corporal de Darocca (1).

A cette époque encore, le ravissant spectacle dont nous parlons venait réjouir de temps à autre les vrais serviteurs de Dieu. Lorsque le saint Prieur était favorisé de cette vision, il convoquait la communauté et organisait une procession solennelle, à l'imitation de celle qu'il lui était donné de contempler ; et quand, au retour, les Frères pénétraient dans l'église, tous les flambeaux célestes disparaissaient.

(*) Diago ; Marchese : *S. Diar. Domen.* VI.

(1) Au ^{xiii}e siècle, pendant la lutte acharnée des chrétiens contre les Maures, au royaume de Valence, trois capitaines de l'armée croisée entendaient dévotement la messe avant de livrer bataille. Peu après l'Elévation, le clairon sonne la charge et les braves officiers sortent aussitôt. Le prêtre renferma respectueusement dans un corporal les trois hosties avec lesquelles il devait les communier. Quand, après la victoire, il dépla le corporal pour distribuer aux trois capitaines le corps de leur Dieu, à la place des hosties, il trouva sur le linge sacré trois larges taches de sang.

Comme plusieurs églises également distantes du camp se disputaient l'honneur de posséder le corporal miraculeux, on le mit dans une cassette et on en chargea une mule aveugle, en priant Dieu de diriger lui-même l'animal vers le lieu où il voulait que la relique fût conservée. La mule se rendit d'un pas assuré à Darocca, où le corporal ensanglanté devint le plus précieux trésor de l'église paroissiale.

Notre Bienheureux prêchait avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut bientôt contraint de parler en plein air, aucun édifice ne pouvant contenir les foules que remuait sa parole de feu. Plus d'une fois, saisi par l'esprit prophétique, il annonça des événements futurs.

Non loin de Valence, il fonda le couvent de Saint-Onufre, que devait illustrer saint Louis Bertrand, en l'habitant et en le gouvernant quelque temps comme Prieur. Zélé propagateur du Rosaire, Jean Augustin sut donner à cette dévotion, en Espagne, une impulsion efficace et de merveilleux accroissements. Aussi, dès qu'il parla d'ériger à Valence même une chapelle sous le vocable de Notre-Dame du saint Rosaire, n'eut-il qu'à ouvrir la main pour recevoir les aumônes spontanées des associés et de tous les dévoués serviteurs de Marie.

II. — Dans ses sermons, l'homme de Dieu insistait spécialement sur le dogme de la justice divine. Il lui semblait que la crainte était, plus que l'amour, de nature à émouvoir les cœurs endurcis.

Un jour, prêchant à Valence, il apostropha les pécheurs avec une véhémence qu'on ne lui connaissait pas. Jamais il ne s'était montré si terrible à tonner contre le vice. Il alla jusqu'à menacer son auditoire, s'il restait sourd à la parole de Dieu, d'un châtiment analogue à celui qui avait puni, au temps de Noé, les hommes orgueilleux et corrompus. Ce qui mit le comble à l'effervescence à peine contenue des auditeurs, ce fut de l'entendre dire que le Seigneur le lui avait révélé. Ces dernières paroles furent accueillies par une tempête d'injures et de moqueries. Les plus modérés se permirent de lui faire observer qu'il avait été imprudent de faire intervenir la personne de Dieu dans une menace que nul ne voulait croire. Les choses s'envenimèrent au point que le ministre de l'Evangile dut mettre en pratique la recommandation du Sauveur à ses Apôtres : *Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre*. On ne tarda pas à reconnaître l'exactitude de la prophétie. Quarante jours durant, des pluies diluviennes désolèrent la contrée, entassant ruines sur ruines. De mémoire d'homme, on n'avait vu pareils ravages. Il fallut se rendre à l'évidence, et l'homme de Dieu recueillit, de ce fait, un accroissement d'admiration et de confiance publiques.

De Valence, Jean Augustin se rendit en Andalousie, ne manquant pas, chemin faisant, de semer la bonne parole. A Orihuella, les habitants, désireux de le retenir parmi eux, lui offrirent l'ermitage de Saint-Genest. Or, un dimanche matin, en sortant de cet ermitage, le

Bienheureux aperçut un cavalier, qui sans nul souci de la messe et du jour du Seigneur, s'en allait chasser dans les épaisses bruyères de la région. Jaloux de l'honneur de Dieu, et non moins zélé pour le salut d'une âme, le saint religieux adresse au chasseur un avertissement salulaire. Mais celui-ci le prit en mauvaise part. Il s'emporte, invective, menace, parle d'attacher à la queue de son cheval l'importun censeur et de le promener ainsi à travers la plaine. Sans répondre, le V. Père s'éloigne, et quitte un pays où, disait-il, Dieu n'habitait pas. L'insulteur du ministre sacré n'eut pas longtemps à s'applaudir de son triomphe : quelque temps après, il mourait de la main du bourreau.

III. — Le B. Jean Augustin dirigea ses pas vers Cordoue. Il y arrivait avant la Toussaint de l'année 1440, et prêchait sur la solennité de la fête, dans l'église du couvent. Le Prieur et les Pères, sous le charme de son éloquence et de sa vertu, le prièrent de demeurer en leur compagnie. Le saint homme, éclairé sur sa fin prochaine, répondit avec douceur : « Volontiers, mes Pères, c'est bien ici pour jamais le lieu de mon repos. » A quelques jours de là, il fut saisi d'une fièvre maligne et conduit à l'infirmerie. Bien qu'il se fût confessé le matin, il voulut de nouveau purifier sa conscience, en accusant ses fautes au supérieur de la maison. Quand on lui apporta le saint Viatique, il se prosterna à terre, malgré sa faiblesse, versa d'abondantes larmes et attendit le précepte de l'obéissance, pour recevoir le Corps de son Dieu. Il remercia tous les religieux de leur charité à son égard, laissant à Dieu le soin de récompenser chacun. Le 15 novembre, à minuit, le pieux moribond eut encore la force d'alterner la récitation de son Office avec deux religieux, comme s'il eût été en parfaite santé. Après quoi, il leur demanda s'ils ne voyaient pas la brillante lumière qui remplissait la cellule. — « Que voyez-vous donc mon cher Père, lui dit le Prieur. — Je vois l'auguste Mère de Dieu, répondit-il, elle est accompagnée de sainte Ursule et de ses compagnes. Toute la nuit j'ai été favorisé de leur douce présence. »

Peu après le Bienheureux sembla entrer en altercation avec le démon, touchant le mystère de la très sainte Trinité. « Un seul Dieu en trois personnes, répétait-il, mais non trois dieux. » Enfin, dans un suprême effort, levant la main et agitant l'index avec énergie : « Un seul Dieu, dit-il, oui, un seul, il n'y en pas trois ! » Là-dessus il expira.

Une merveilleuse odeur se répandit dans l'appartement, et quand vint à sonner le glas funèbre, une foule énorme accourut pour vénérer les restes mortels du B. P. Jean Augustin. Ses habits, divisés en petits fragments, furent emportés par les fidèles, comme de précieuses reliques. Le même jour, au couvent de Saint-Onufre, un pin gigantesque, planté dans le jardin, se fendit du haut en bas, sans cause apparente. Une moitié tomba à terre, l'autre resta debout. Les religieux voulurent voir dans ce phénomène étrange, un rapprochement avec la mort du grand et saint religieux fondateur de cette maison.



Le R^{me} P. ALBERT DE LAS CASAS,

XLIV^e Maître Général ()*

(1544)

ALBERT de Las Casas, d'illustre origine, naquit à Séville, et entra, jeune encore, au couvent de Saint-Paul, fondé vers 1250, dans l'ancienne capitale de l'Andalousie. Tout aussitôt, il se distingua par ses vertus religieuses et par ses succès dans l'étude des sciences sacrées. Après avoir reçu l'onction sacerdotale, il s'adonna au ministère de la prédication, pour lequel il manifestait des aptitudes exceptionnelles. Esprit vif, science profonde, doctrine sûre, parole élégante et facile, organe souple et sonore, on le considérait en Espagne comme un des plus fameux prédicateurs de son temps. Non moins apprécié pour ses talents d'administration et son amour des observances, il fut deux fois placé à la tête de sa Province, et il la gouverna à la satisfaction universelle. Il fut ensuite mandé à Rome et revêtu de la charge de Procureur général de l'Ordre.

Le 20 décembre 1540, vint à mourir le R^{me} P. Augustin Recuperati, Maître Général. Il devait présider le Chapitre convoqué à Barcelone, dans la Province d'Aragon, pour la Pentecôte de 1542. Le Provincial d'Aragon prit alors en mains le gouvernement de l'Ordre, comme Vicaire général, selon la règle établie par nos Constitutions. Mais il

(*) *Chronicon breve Magistr. general*, p. 332. — Pio, P. II. L. IV, 194. — Echard., II, 118.

plut au Souverain Pontife Paul III de transférer le siège du Chapitre à Rome, au couvent de la Minerve ; c'est pourquoi le P. Ange Diaceto, Provincial de la Province Romaine, et plus tard évêque de Fiesole, fut substitué par Lettres apostoliques et en vertu des Constitutions au Provincial d'Aragon, pour administrer jusqu'à l'élection du futur Général.

Les représentants des Provinces dominicaines au Chapitre de Rome furent peu nombreux, et le premier tour de scrutin ne donna aucun résultat. Les électeurs s'entendirent alors pour nommer d'un commun accord à la charge suprême de l'Ordre Albert de Las Casas — 27 mai 1542. Le V. Père méritait le choix de ses Frères. On le vit tout de suite par la manière dont il dirigea les travaux de l'assemblée capitulaire.

II. — Les Actes de ce Chapitre s'ouvrent par une Lettre encyclique du nouveau Général. Il exhorte ses fils à vivre dans la pratique exacte des observances claustrales et l'imitation des exemples laissés par leurs Pères en Religion. Il rappelle la vie très sainte du bienheureux fondateur, le zèle de Pierre martyr, la doctrine et les enseignements salutaires de Thomas d'Aquin, les ardentes prédications de Vincent Ferrier, la vigilance et la sagesse de saint Antonin dans le gouvernement des âmes. « Efforcez-vous, dit-il, de semer la paix dans les couvents et d'en éteindre toute discorde, de promouvoir l'étude des saintes Lettres qui a illustré notre Ordre et l'a rendu plus célèbre que d'autres ; secouez la somnolence des jeunes religieux et sachez les exciter au ministère de la parole divine et à l'amour des sciences sacrées ; évitez les caresses d'un siècle en décadence ; n'amassez d'autre pécule que la pureté de la vie et le trésor des connaissances divines ; ayez soif uniquement du salut des âmes, but fondamental de notre institution, et cherchez par votre doctrine, vos paroles et vos actes, à couper jusque dans leurs racines les hérésies sans cesse renaissantes. Soyez assidus nuit et jour aux Heures canoniques ; portez déférence et soumission aux religieux anciens comme à des pères vénérés ; que les anciens, de leur côté, s'efforcent d'être utiles aux jeunes et de les encourager, comme des fils chéris. Tous enfin, frères de nom et d'effet, sortis du même sein de la Religion dominicaine, tenons-nous étroitement unis dans le lien de la charité, et marchons d'un pas joyeux à la conquête de la cité céleste, pour laquelle nous sommes inscrits comme citoyens et comme enfants de Dieu. Ici-bas, respectons, vénérons,

exaltons l'Eglise militante et le Saint-Siège Apostolique; souhaitons ardemment de posséder un jour l'Eglise triomphante; nous y parviendrons sûrement, si nous sommes diligents à garder dans son intégrité la splendeur de notre Règle et de nos Constitutions... » (1).

Parmi les ordonnances du Chapitre, remarquons en deux. La première prescrit de chanter le *Credo* sans accompagnement d'orgue, quand il est indiqué pour la sainte messe. La seconde établit que l'Office votif du Saint-Sacrement sera célébré tous les jeudis non occupés par une fête simple ou de trois leçons.

On confirme ensuite la demande déjà présentée au Chapitre précédent, que les fêtes de sainte Agathe, de sainte Cécile et de sainte Marthe soient célébrées sous le rite double.

Signalons enfin l'acceptation d'un collège au couvent de Tortose, avec jouissance des privilèges concédés à ceux de Séville et de Valladolid.

III. — Après la célébration du Chapitre, le V. Père entreprit la visite des maisons de l'Ordre. Il commença par l'Italie. A Gênes, il confia aux Frères réformés de la Province dite des Deux Lombardies le soin de restaurer l'observance dans le célèbre couvent de Saint-Dominique, et il y institua pour Prieur le P. Etienne Usodimare, noble Génois, qui devint Maître Général en 1523. D'Italie Albert de Las Casas passa en Espagne. Au cours de ses visites canoniques, il reçut officiellement le couvent de Lombay, fondé sous le vocable de la Sainte-Croix par le duc de Gandie, et celui d'Ayerbe, érigé, sous le titre de Notre-Dame du Remède, par don Hugues d'Unies, baron de la Villa. Arrivé à Valladolid, le R^{mo} Père fut atteint d'une maladie très grave; il reçut avec grande piété les derniers sacrements et mourut dans la paix du Seigneur, le dimanche 16 novembre 1544. Il avait gouverné l'Ordre de Saint-Dominique deux ans, cinq mois et vingt jours. Son corps fut transporté à Séville, au couvent de Saint-Paul, dont il était fils, et inhumé dans la salle du Chapitre. En face de son tombeau fut placé plus tard celui de Séraphin Cavalli, 48^e Maître Général, décédé à Séville.

Après la mort d'Albert de Las Casas, le généralat demeura vacant dix-huit mois, et cet intervalle fut marqué pour l'Ordre par un grave événement.

(1) *Acta Capitulorum Generalium. O. P.* édit. Reichert, vol. IV, 292.

Cosme de Médicis, duc de Florence, déposséda nos Pères de Saint-Marc de leur couvent, sans le consentement, à l'insu même du Souverain Pontife, et il mit à leur place les Ermites de Saint-Augustin. Paul III crut voir dans cette substitution une attaque dirigée contre les Frères-Prêcheurs, à raison de leur dévouement au Saint-Siège et de leur intrépidité à défendre la foi catholique. Son mécontentement fut extrême. Aussitôt il écrivit au duc de Florence lui enjoignant, sous peine d'excommunication, de réintégrer dans leur immeuble les légitimes possesseurs, auxquels on n'avait rien à reprocher ; il commanda également aux Augustins, sous la menace des censures ecclésiastiques, d'avoir à quitter dans les vingt-quatre heures le local usurpé. Cosme de Médicis présenta ses excuses au Pape et lui donna entière satisfaction. Nos Pères rentrèrent au couvent de Saint-Marc soixante-cinq jours après en avoir été chassés : l'incident ne servit qu'à les mettre plus en honneur devant le peuple et les grands.

La présence à la cour romaine de Fr. Barthélemy Spina, Maître du Sacré-Palais, religieux plein de zèle pour la foi, servit puissamment la cause des Frères-Prêcheurs de Saint-Marc. Paul III admirait l'érudition de ce grand homme ; il se plut à le consulter dans la circonstance et à suivre son avis.



LE MÊME JOUR

1597 — Dans la province d'Arménie, mort glorieuse des Pères RAPHAEL et MATTHIEU, massacrés par les Turcs en haine de la foi.

Le premier était Prieur du couvent de Chiaug. Il vit, un jour, deux cents soldats envahir son cloître avec une brutale insolence, et, après de copieuses libations dans les celliers et autres officines, lui demander impérieusement cinquante écus pour se retirer. « Je ne les ai pas », répondit tranquillement l'homme de Dieu. Irrité de cette parole, le chef de la bande ordonne à ses gens d'attacher le religieux la tête en bas et de lui administrer à la manière turque cent coups de canne sur la plante des pieds. « C'est ainsi, reprit modestement le V. Père, qu'après vous être repus aux frais du couvent, vous voulez encore me maltraiter ! » Cette réplique acheva d'exaspérer le capitaine. S'armant de la canne de fer qu'il tenait en main, il en asséna sur la tête du P. Raphaël un coup si violent que le martyr tomba par terre, en appelant Dieu à son aide. Aux cris de leur bien-aimé Prieur, les religieux ac-

coururent et les Turcs prirent la fuite. Le moribond put se confesser, recevoir les saintes huiles, et mourut à la dernière onction.

Plus illustre en un sens fut le trépas du second, Fr. Mathieu de Nascacen, Arménien d'origine. Il était resté au couvent avec un seul compagnon et célébrait pieusement la messe quand, un matin, une cinquantaine de cavaliers turcs enfoncent les portes, pénètrent dans l'église et s'avancent jusqu'à l'autel. Le Père faisait en ce moment l'élévation de la sainte hostie. Sans donner aucun signe de respect, le chef le tire par la chasuble et lui commande de venir lui servir à manger. Le P. Matthieu ne répond pas et continue le saint sacrifice. Son compagnon, prenant la parole, prie le chef de vouloir bien attendre la fin de la messe, qu'on ne peut interrompre. Le Turc y consent, non sans proférer imprécations et blasphèmes ; mais à l'instant où le prêtre se retourne pour donner la bénédiction, il le pousse violemment et lui fait heurter la tête sur l'angle de la pierre sacrée. Le sang jaillit en abondance et inonde les vêtements sacerdotaux. « Chien de chrétien, s'écrie le forcené, tu ne pouvais pas laisser ta messe pour venir me servir ? — Non ; répond le saint prêtre, je ne pouvais pas quitter le service de Dieu pour celui d'un mortel. » A ces mots, le misérable, ne se possédant plus, ordonne d'attacher le religieux les mains derrière le dos, et, l'ayant fait mettre à genoux, tire son cimeterre pour lui trancher la tête. « Accordez-moi un instant, dit le martyr, pour me recommander à Dieu et à son auguste Mère ». Puis, ayant uni l'oblation de sa vie au sacrifice non sanglant qu'il venait d'offrir, il présente sa tête au meurtrier, qui l'abat d'un seul coup.

Dieu manifesta aussitôt la gloire de son serviteur ; car à peine les Turcs s'étaient-ils retirés qu'une lumière céleste enveloppa le corps du religieux et projeta dans toute l'église de vifs rayons. On le releva avec respect, pour l'inhumer sous l'autel même témoin de son martyre.

Les auteurs placent généralement ces deux morts à l'année 1597. — (Gravina : *Religion chrétienne en Arménie* ; — Malpée : *Palma fidei* ; — Relation manuscrite adressée au Pape Clément VIII, par Fr. Azarias Fridonio, archevêque de Naxivan, dans la Haute-Arménie, et citée par Dom. Marchese : *Sac. Diar. Domen.* T. VI.)

1649 — A Rome, le R^{me} Père JEAN-BAPTISTE DE MARTINENGO, Commissaire du Saint-Office. Ce fut à la demande du R^{me} P. Vincent Maculano, Maître du Sacré Palais, et, plus tard, Cardinal, que le Pape Urbain VIII lui confia cette charge.

Le P. de Martinengo était profès du couvent de Ferrare et avait enseigné la théologie à Milan, au couvent de Notre-Dame des grâces. Il fut ensuite *socius* du P. Maculano, quand ce dernier remplissait l'emploi de Procureur Général ; puis il devint Inquisiteur de Crémone et, finalement, Commissaire du Saint-Office à Rome. Il exerça cette fonction avec beaucoup de zèle et de

succès, jusqu'à l'année 1649, où une douloureuse hydropisie l'enleva de ce monde, au mois de novembre. Il mourut en paix et fut inhumé dans un caveau commun creusé devant les marches de l'autel de saint Dominique, à l'église de Sainte-Marie sur Minerve. — (Fontana : *Theatr.*, P. III, Tit. 3, n° 20.)

1639 — A Saint-Etienne, en Forez, la V. Mère ANTOINETTE-MARIE, fille de Mathieu de Soleysel, seigneur de Clapier. Elle entra comme pensionnaire dans le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, le 15 novembre 1615, jour où les sept premières postulantes prirent le voile, et, pour satisfaire sa dévotion, on lui donna à elle-même un petit vêtement blanc. Elle avait onze ans. Deux ans après, elle demanda si instamment l'habit religieux qu'on ne crut pas devoir le lui différer. Dieu la fit passer par des peines intérieures qui lui furent une source d'humiliations. Elle supporta cette épreuve avec une patience admirable. Son obéissance était des plus exactes. Les Supérieures du monastère employaient Sœur Antoinette à la rédaction de certaines lettres d'affaires, et quand la novice leur présentait son travail, parfois, pour l'éprouver, elles déchiraient la copie, en lui disant sèchement : « Cela ne vaut rien, recommencez. » L'humble Sœur se retirait sans murmurer et se remettait à l'ouvrage, souvent même en prenant sur son sommeil le temps nécessaire pour achever sa tâche.

Le mérite de Sœur Antoinette la fit choisir par la Mère Martel pour l'accompagner à Fréjus; après la mort de la V. Mère, elle fut élue Prieure du monastère de cette ville. Dans ce poste, ses qualités et ses vertus jetèrent le plus vif éclat et lui valurent particulièrement l'admiration du président de la cité. Mais son tempérament délicat ne put se faire au climat du pays, Voyant sa santé s'altérer et désirant mourir au berceau de sa vie religieuse, la V. Mère sollicita des Supérieurs de l'Ordre la faveur de retourner à Saint-Etienne. Elle y fut autorisée, mais le mal empira au cours du voyage. Elle dut s'arrêter dans une maison de campagne, nommée Bremieux, appartenant à sa famille, d'où on la rapporta, après sa mort, à son cher monastère de Saint-Etienne, pour y recevoir la sépulture. Elle décéda le 16 novembre 1639, âgée de 35 ans : elle avait porté le saint habit l'espace de vingt-deux ans. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)





XVII NOVEMBRE

Le V. P. DOMINIQUE SOTO,

illustre théologien ()*

(1494-1560)



DOMINIQUE Soto naquit à Ségovie, dans la Vieille-Castille, l'an du Seigneur 1494.

Appelé François au saint baptême, il devait, à sa profession religieuse, échanger ce nom pour celui de Dominique.

Son père, modeste jardinier, le destinait à son propre état : la divine Providence en disposa autrement. Le petit François, se sentant des aptitudes à quelque chose de plus relevé, trouva moyen d'apprendre à lire et à écrire, puis d'étudier sous la direction d'un bon prêtre à Ochand, petite localité voisine de Ségovie, où notre futur Dominicain, devenu adolescent, remplit les fonctions de sacristain, à l'édification des fidèles de la paroisse.

Béni de Dieu, le pieux jeune homme fit des progrès rapides, et fut bientôt en état de pouvoir fréquenter les cours de l'Université d'Alcala. Il s'y présenta modestement, et, bénéficiant d'une bourse fondée par le cardinal Ximenès, séjourna sans frais dans la ville durant son stage scolaire. Soto eut la faveur insigne d'avoir pour maître Thomas de Villeneuve, devenu peu après Ermite de Saint-Augustin, promu plus tard à l'archevêché de Valence, et canonisé par Alexandre VII. Il eut, en outre, l'avantage de rencontrer sur les mêmes bancs un

(*) Nicol. Antonii : *Bibl. Nov. Hisp.* I, 255. — Echard : *Script. O. P.* II. 171.
Colmenares : *Hist. de la ciudad de Segovia*, ad calcem.

jeune condisciple, des mieux doués, don Louis de Saavedra, avec lequel il devait nouer les liens de la plus inaltérable amitié. Leurs cours littéraires achevés, nos futurs religieux, mus par le noble désir de se perfectionner dans les sciences, se rendirent aux écoles de Paris. Les nouveaux maîtres dont ils allaient suivre les leçons n'étaient autres que les deux frères Louis et Antoine Nuño Coronel, originaires de Ségovie. C'est dire l'accueil empressé que reçurent de leurs compatriotes François et son compagnon. Là, comme en Espagne, nos deux étudiants se firent promptement remarquer par la supériorité de leur esprit et l'ascendant de leurs vertus. Après avoir acquis les grades universitaires, ils regagnèrent leur patrie et se trouvaient de retour à Alcalá vers 1520. Une chaire de philosophie venait d'être mise au concours : Soto obtint tous les suffrages et occupa la chaire avec un éclat toujours grandissant.

Cependant le succès n'enfla pas son cœur. Demeuré humble et ami de la retraite, il se sentait poussé vers un autre idéal, et rêvait une perfection plus haute. Craignant donc de n'être point dans sa voie, il descendit spontanément de sa chaire pour devenir disciple de Jésus pauvre et humilié. Dans ce but, il se présente à l'Abbé de Montserrat, et demande à être admis comme religieux de la communauté. Tout en louant son dessein d'embrasser la règle bénédictine, les supérieurs, après examen, font observer que ses aptitudes pour les sciences théologiques et pour l'enseignement semblent indiquer plutôt une vocation dominicaine. Le postulant se rend à cet avis, et, après avoir payé son tribut d'hommages à la Vierge du sanctuaire de Montserrat, il revient en Castille et prend l'habit de Frère-Prêcheur au couvent de Saint-Paul de Burgos, l'an 1524 : il était âgé de 30 ans.

II. — On ne tarda pas à reconnaître la valeur de cette nouvelle recrue. L'estime du Frère novice pour sa vocation, sa candeur, sa piété éclairée, son amour de l'oraison et de l'étude, son esprit d'obéissance et de pauvreté frappaient d'admiration la nombreuse communauté. Heureux lui-même au delà de toute expression, il expérimentait combien le joug du Seigneur est doux. Une agréable surprise vint mettre le comble à son bonheur. Son ami Louis de Saavedra vient le voir à Ségovie, où Dominique Soto fut envoyé après sa profession ; il s'entretient longtemps avec lui, ainsi que nous l'avons raconté ail-

leurs (1) et finit par prendre lui-même les livrées dominicaines, avec le nom de Dominique de la Croix.

Sous l'élan d'une même ardeur, les deux amis, maintenant frères en religion, se mirent à l'œuvre, chacun dans sa voie providentielle. Soto fut appliqué à l'enseignement au couvent de Burgos, avec un fruit considérable pour ses auditeurs. En 1532, une chaire de philosophie se trouvant vacante à Salamanque, il reçut ordre de prendre part au concours. Nombreux étaient les prétendants, et tous versés de longue date dans les sciences théologiques. Soto l'emporta sans conteste. Il inaugura son enseignement au mois de novembre 1532, et occupa le poste treize années consécutives. Ses premiers écrits datent environ de cette époque : il les composa, déclare-t-il lui-même, pour affranchir les écoles de la tyrannie des sophistes. Professeurs et disciples lui en surent gré (2).

Cependant, le Souverain Pontife Paul IV venait de convoquer le Concile de Trente, pour essayer d'endiguer les progrès incessants de l'hérésie. Les princes catholiques furent invités à y envoyer des docteurs capables, par leurs lumières et leurs conseils, de rendre service aux évêques. Charles-Quint désigna un certain nombre de théologiens, tirés pour la plupart de l'Ordre de Saint-Dominique. Soto, le plus en vue, fut accrédité auprès de l'auguste assemblée, par les Lettres du souverain, datées de Bruxelles le 8 janvier 1545.

Les historiens du Concile de Trente ont presque unanimement proclamé la supériorité de Dominique Soto, pendant cette première période. Ses collègues se plaisaient à le consulter, les évêques lui remettaient la discussion, l'examen et la rédaction des points de doctrine les plus controversés. Le V. Père eut souvent à parler en public, soit dans les congrégations particulières, soit dans les sessions générales. Plusieurs de ses discours eurent pour objet les sens différents ou interprétations multiples de la Sainte Ecriture, ainsi que l'utilité de la théologie scolastique, arme si redoutable aux novateurs. Il s'étendit, en outre, sur les questions de la grâce et de la justification ; puis, à l'ouverture de l'Avent, dimanche 2 décembre 1545, prononça un magistral sermon sur le jugement dernier.

Tandis que les Pères du Concile lui prodiguaient les marques de

(1) *Année Dominicaine*, au 15 Novembre, p. 553

(2) Cf. *Revue Thomiste*, Mai 1904 et Mai 1905 : *Etude Historico-doctrinale* sur Dominique Soto, par le P. Aimé Viel, O. P.

leur estime et de leur confiance, sa famille religieuse tenait, elle aussi, à reconnaître ses mérites éminents. Albert de Las Casas, Général de l'Ordre, étant mort en novembre 1544, et son successeur, François Romée, ne pouvant se rendre à Trente, Dominique Soto fut, par une distinction des plus flatteuses, chargé d'y représenter son premier supérieur. C'est en cette qualité qu'il siégea dans les six premières sessions : fait d'autant plus glorieux qu'il se voyait entouré d'une cinquantaine de religieux de son Ordre, soit évêques, soit théologiens marquants.

III. — Au milieu d'occupations si écrasantes, l'illustre Frère-Prêcheur trouvait encore moyen de mettre la dernière main à un ouvrage de grande importance contre les erreurs de Pélage et de Luther sur la doctrine de la grâce et de la liberté. Il le publia en 1547, deux ans après son arrivée à Trente, et le dédia aux Pères du Concile. Ceux-ci en agréèrent l'hommage et virent avec plaisir leur doctrine clairement expliquée et solidement établie. Comme gage de leur satisfaction, ils honorèrent l'auteur d'un sceau portant deux mains fermées d'où sortait une flamme, avec cette exergue : *Fides quæ per caritatem operatur* : la foi qui opère par la charité. Soto méritait cet hommage, aussi bien par son zèle soutenu à démasquer les novateurs, que par la sainteté de sa vie et l'éclat de ses œuvres. Il reçut cette flatteuse distinction, à l'époque où le Concile fut transféré de Trente à Bologne et finalement interrompu pour un temps.

Rappelé à la cour, il se vit investi d'un ministère délicat, qu'il était loin d'avoir ambitionné : Charles-Quint le choisit pour confesseur. Jamais le V. Père ne se prévalut de sa position, sinon pour favoriser les intérêts de Dieu, des pauvres et du peuple. Quand, en 1549, le siège épiscopal de Ségovie devint vacant, l'empereur l'offrit aussitôt à son confesseur ; mais il se heurta à un refus absolu. Vainement il allégua les raisons les plus engageantes : Soto demeura inflexible. Sa résolution était de fuir toute dignité qui le tiendrait éloigné de la simplicité de l'état religieux. Il saisit même cette occasion pour solliciter son congé et rentrer en Espagne : ce qu'il lui fut donné de réaliser dans le courant de 1550. Son ardent désir eût été de mener une vie de silence et de retraite : la Providence ne le permit pas. A peine arrivé, Dominique Soto dut accepter le priorat de Salamanque ; puis, pour se conformer aux vœux de l'empereur, heureux de lui donner une nouvelle marque de confiance, s'interposer comme arbitre dans

les graves différends survenus à la suite de la conquête des Indes. Pleinement d'accord avec Barthélemy de Las Casas, il émit un avis qui prévalut au Conseil royal.

Entre temps, Melchior Cano venait d'être promu à l'évêché des Canaries : il n'y eut qu'une voix pour désigner notre saint et savant religieux à lui succéder dans sa chaire de théologie, à l'Université de Salamanque, 1552. Soto accepta, mais pour quatre ans seulement. Etudiants et professeurs saluèrent à l'envi sa réapparition, comme un événement de bon augure. Nul, en effet, n'était plus apte à combler le vide causé par le départ de Cano.

IV. — Le travail de l'enseignement, les réponses journalières à une foule de questions qu'on lui adressait de toutes parts, n'empêchèrent point le vénérable religieux de publier de nombreux ouvrages. Fidèle, en outre, à l'esprit de son Ordre, il ne laissait passer aucune occasion de s'utiliser pour le bien surnaturel des âmes. Sa haute réputation de savoir et sa vertu reconnue lui donnaient un ascendant auquel nul n'échappait. On en eut la preuve à la station de Carême qu'il prêcha en 1551, à la cathédrale de Salamanque : rarement on vit pareils succès et surtout pareils fruits.

Quand l'illustre professeur eut achevé le cycle des quatre années d'enseignement auxquelles il s'était engagé, il descendit de sa chaire, mais non pour son repos. La communauté, le voyant libre, s'empressa de le replacer à sa tête. Dominique Soto dut s'oublier lui-même et refouler ses aspirations personnelles, afin de se dévouer au service de ses frères. Il y mit tout son cœur. Non moins secourable aux pauvres, il donna sans compter, autant que le permettaient les ressources de la maison. Du reste, s'il était le chef de tous, c'était principalement pour se faire le serviteur de tous. Spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, ce Père vénérable qui avait paru avec tant d'éclat dans les Universités et à la Cour d'un empereur, qui avait été l'une des plus brillantes lumières d'un Concile œcuménique, s'abaissait aux exigences de chacun, rendait aux malades avec autant d'affection que de simplicité, les plus humbles services. Tel il fut jusqu'à la fin : modeste, droit, pieux, d'une régularité parfaite et d'une charité sans égale. Quand son heure suprême vint à sonner, il pouvait en toute sécurité se présenter devant le juste Juge pour recevoir la récompense de ses travaux et de sa fidélité.

L'Université de Salamanque et la municipalité de Ségovie s'unirent pour prendre à frais communs le soin de ses funérailles.

V. — La mémoire de Dominique Soto est restée en bénédiction. Les auteurs qui ont parlé des théologiens du xvi^e siècle le citent comme l'un des plus célèbres et des plus en vue. Les historiens du Concile de Trente le saluent également comme un personnage docte entre tous au sein de l'auguste assemblée. Son savoir universellement reconnu avait donné lieu, dans les écoles d'Espagne, à ce dicton, qu'aucune traduction ne saurait bien rendre : « *Qui scit Sotum scit totum* : Qui sait Soto sait tout. »

Voici d'après Echard et Tournon, la nomenclature de ses ouvrages. Les premiers publiés furent des Commentaires sur la plupart des livres d'Aristote. Les Universités d'Alcala et de Salamanque les mirent grandement à profit pour bannir de leurs écoles les opinions des nominaux, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

Suivent, comme œuvres théologiques, des Commentaires sur le livre des Sentences, et sur l'Épître aux Romains ; un traité du Droit et de la justice ; un autre de la nature et de la grâce, dédié, nous l'avons dit, aux Pères du Concile de Trente, et divisé en trois livres. Dans le premier, l'auteur traite des divers états de l'homme et de sa chute ; dans le second, il parle de la justification et de la rédemption de la nature humaine ; dans le troisième, il explique le pouvoir de l'homme justifié, et y combat l'opinion de Catharin touchant la certitude de la justice. Il traite encore le même sujet avec plus d'ampleur dans son apologie contre le même auteur. A citer également un ouvrage pour apprendre la véritable manière de prêcher l'Évangile ; une Somme de la doctrine chrétienne, etc.

On lui attribue un Office de saint Jérôme et un de saint Thomas d'Aquin. Les Hiéronymites adoptèrent le premier dans leur Chapitre général de 1543 ; et d'après Marieta, auteur espagnol, les Frères-Prêcheurs de Salamanque chantaient le second, le jour de la fête du Docteur Angélique.

Soto avait entrepris des Commentaires sur saint Mathieu : n'ayant pu y mettre la dernière main, il se refusa à les publier. Dans son Commentaire sur le quatrième livre des Sentences, vers la fin, il désavoue plusieurs écrits mis en circulation sous son nom, attendu que ceux qui avaient pu les recueillir pendant son cours, y avaient mêlé des choses dignes de correction. Il se plaint, en outre, qu'on eût

altéré une instruction familière publiée jadis par lui sous forme de catéchisme. Certains hérétiques en avaient gravement faussé la doctrine dans l'édition de Compostelle, et faisaient dire à l'auteur que nous ne devons point invoquer la Sainte Vierge comme notre avocate et notre protectrice. Soto se récrie contre pareille erreur et déclare qu'il a positivement enseigné le contraire dans ce même écrit. « D'ailleurs, ajoute-t-il, le principal coupable, surpris depuis dans des falsifications du même genre, les a payées de sa tête : *Sed ille cacographus, ob aliam id genus imposturam patibulo fuit suspensus. Si in cujuspiam manus illa chartula inciderit, meminerit blasphemiam illam falso mihi scriptam.* »



Le V. P. DOMINIQUE GONZALÈS,
Provincial de la Province des Philippines ()*

(1574-1647)

CE grand religieux naquit à Madrid, l'an 1574, de parents nobles et vertueux. Fort bien doué par la nature et appliqué de bonne heure aux études, il fit de rapides progrès dans la connaissance des lettres et de la philosophie. Lorsqu'il dut se présenter pour devenir Maître ès-arts, il refusa de se servir d'une recommandation qu'on lui offrait auprès de ses juges, regardant comme une chose indigne, de vouloir, par ces sortes de suppliques, adoucir la rigueur d'un examen sagement établi.

Ce fut à cette époque qu'il vint demander l'habit de l'Ordre, au couvent de Saint-Dominique de Guadalaxara, ville de la Nouvelle-Castille, à neuf lieues de Madrid. Après sa profession, on l'assigna à Sainte-Croix de Ségovie, pour étudier la philosophie, puis à Saint-Grégoire de Valladolid pour y suivre les cours de théologie.

Agé de vingt-huit ans, Dominique Gonzalès se rendit à Séville afin de s'embarquer ensuite pour les Philippines. Pour comprendre ce que

(*) *Acta Cap. Gen. Rom. 1656. Advarte : Hist. des Philip. I, 646 etc.; II, 147, et seq.*

la réalisation de ce projet exigeait de courage, de sa part et de celle de ses compagnons, il faut savoir que Séville était alors ravagée par une horrible peste. « Quoi! disaient les habitants qu'ils rencontrèrent en chemin, nous abandonnons nos maisons et presque tous nos effets pour éviter la contagion, et vous, sans crainte du péril, vous allez vous jeter dans cette ville désolée! Quelle ardeur vous emporte? Ne pouviez-vous pas attendre un temps plus propice? » Mais pas un ne fléchit. Dominique Gonzalès fit la route à pied, demandant l'aumône, pour sa subsistance et celle de ses Frères.

A Séville, ce fut bien autre chose. Personne, pas même les religieux de notre couvent, ne voulait recevoir ces étrangers. Retirés dans un jardin désert, destitués de tout secours, nos missionnaires attendirent en paix le moment de l'embarquement. L'un d'eux, atteint de la peste, mourut après de vives souffrances. Par un effet signalé de la Providence, nul ne lâcha pied et toute la troupe prit la mer à l'heure marquée.

Dès son arrivée à Manille, en 1602, bien que le P. Gonzalès s'efforçât de tenir secret le don exceptionnel de science que le Ciel lui avait départi, les supérieurs, ayant percé le voile de son humilité, lui enjoignirent de soutenir une thèse publique à la cathédrale. Le succès fut complet. Aussi les membres du Chapitre réclamèrent à l'instant sa nomination à la chaire de théologie morale qui leur appartenait. L'humble religieux accepta par obéissance et occupa le poste avec honneur. Chaque jour, il se rendait à la cathédrale, suivi d'un nombre considérable de disciples, qu'il sut former à la pure doctrine de saint Thomas. Les ecclésiastiques, après avoir fréquenté son cours, purent faire goûter autour d'eux les maximes et les principes qu'il leur avait inculqués avec tant d'autorité. Entre temps, le P. Gonzalès donnait aussi l'enseignement théologique dans son couvent; les supérieurs, le jugeant apte à mener de front les deux emplois, lui avaient demandé ce double service. Là encore, on vit sortir de son école des disciples qui se rendirent très utiles dans la Province.

Cependant il lui fut permis d'abandonner ses cours et de se rendre, à titre de missionnaire, dans la Nouvelle-Ségovie. A force de patience et d'opiniâtreté, le V. Père apprit en perfection le dialecte, pourtant très compliqué, du pays. Les fruits abondants qu'il recueillit furent la juste récompense de son zèle. Jamais la difficulté du travail ne le rebuta. Dans la lassitude et l'ennui, il recourait à la prière et, par ce moyen, surmontait toutes ses peines. Plusieurs fois même, le Dieu

des miséricordes autorisa par des miracles la prédication de son serviteur. Le zèle du P. Dominique s'appliqua surtout à s'assurer des coopérateurs dévoués, qu'il façonnait lui-même ; puis, quand il les jugeait suffisamment éprouvés, il les conduisait devant l'autel et priait ainsi : « Recevez, Seigneur, dans votre bercail, ces brebis qui vous ont coûté si cher ; suppléez par le mérite de votre précieux Sang à leur incapacité, aussi bien qu'à la mienne ; et, malgré notre indignité, placez-nous tous sous votre divine et puissante protection. » Après quoi, il administrait solennellement le baptême à ses futurs catéchistes, estimant avec raison que ce sacrement serait pour eux un foyer de lumière et de chaleur qui éclairerait leur esprit et échaufferait leur cœur.

II. — Cinq années d'apostolat dans cette région furent pour le P. Gonzalès extrêmement rudes. Au début, son ministère parut comme paralysé, tant les Indiens se montraient rebelles à la divine parole. Ce fut pour l'humble religieux une épreuve, qui le jeta dans de terribles scrupules, car il imputait l'insuccès à sa faute personnelle et pensait que Dieu lui en demanderait compte un jour. Il se vit alors comme assailli de difficultés inextricables. D'épaisses ténèbres enveloppaient son esprit : son cœur n'éprouvait plus aucun sentiment pour Dieu. Les tourments, la faim, la soif, la mort même, tout lui paraissait moins affreux que le calice amer dont il était abreuvé. Sa science ne servait qu'à l'embarrasser. En vain essaya-t-on de relever son âme : tout fut inutile. Il renonça à son unique consolation, celle de célébrer la Messe, cessa de prêcher et d'administrer les sacrements.

Les supérieurs le rappelèrent à Manille, dans l'espoir qu'un changement d'emploi dissiperait ses peines intérieures. En effet, dès son retour dans la capitale des Philippines, le P. Dominique, se sentant déchargé du soin des Indiens, se vit en même temps délivré de tous ses scrupules : chose vraiment extraordinaire, il eut même dans la suite un don merveilleux pour guérir les âmes atteintes de cette maladie, d'autant plus dangereuse, que d'ordinaire on ne s'en croit pas attaqué.

Le V. Père reprit son enseignement avec tant de zèle et d'application qu'il devint bientôt l'oracle des îles Philippines. On le consultait de toutes parts : évêques, gouverneurs, auditeurs royaux, magistrats, supérieurs d'Ordres religieux, jusqu'aux simples particuliers et gens sans instruction, recouraient à ses lumières. Il écoutait et arrivait tout de suite au fait, n'éprouvant aucun embarras pour résoudre les cas les

plus embrouillés. Comme il possédait à fond la théologie morale et le droit canon, il répondait avec une grande netteté, cherchant les raisons de son sentiment dans l'Écriture et les Pères, principalement dans saint Thomas. Notre B. Hyacinthe Esquivel, martyrisé depuis au Japon et à cette époque Lecteur à Manille, disait que le P. Dominique Gonzalès lui paraissait avoir une science infuse. Et le V. Père avouait lui-même n'avoir jamais étudié aucun point de doctrine, ni lu attentivement une conclusion dont il ne sût rendre raison sur-le-champ en pleine connaissance de cause.

L'homme de Dieu ne rebutait personne, lui proposât-on des doutes ridicules et des objections impertinentes. Il accueillait avec bonté et regardait comme une œuvre de justice la consolation qu'il procurait aux faibles en les tirant de leurs embarras. On le voyait se prêter avec autant de facilité aux consultations d'une pauvre négresse qu'aux demandes qu'aurait pu lui adresser l'Archevêque ou le Gouverneur de Manille.

An milieu d'occupations si multiples, Dominique Gonzalès ne se dispensa jamais d'aucun exercice conventuel. Il remplissait avec soin les emplois dont la Religion le chargeait. Son obéissance ne lui a point permis d'en refuser aucun, bien que son humilité le portât à fuir ceux qui étaient plus honorables : car alors il disputait le terrain ; mais une fois vaincu, il comptait que Celui qui sait rendre éloquentes les lèvres des petits enfants lui donnerait les talents nécessaires pour accomplir sa tâche.

C'est ce qui fut constaté à chacune de ses supériorités, surtout lorsque le choix de ses Frères le mit à la tête de la Province, l'an 1633. Grandes furent ses alarmes, tant il se jugeait incapable de remplir des devoirs si graves et si étendus ! Mais, levant les yeux vers les montagnes d'où vient tout secours, il s'arma de courage et sut acquérir à sa Province cet éloge decerné par un Chapitre général, qu'aucune autre dans tout l'Ordre de Saint-Dominique ne méritait plus d'estime.

Il en fit la visite, sans excepter l'île de Formose, située à trois cents lieues de Manille. En vain voulut-on lui objecter la distance et le danger : « Pourquoi m'a-t-on institué Provincial ? répondit-il, je dois affronter tous les périls. Malgré son éloignement du cœur de la Province, cette mission n'en est pas moins un de ses membres : de ce chef, elle a, au contraire, un plus grand besoin de ma présence. Si je meurs au cours de la visite, ce me sera une consolation de succomber

dans l'exercice actuel de ma charge : cela seul engagera la divine Bonté à me faire miséricorde. »

Le V. Père s'embarqua, au grand regret de tous les religieux de Manille, et fut jeté par une furieuse tempête sur les côtes de Macao. Nos Pères Portugais l'accueillirent avec les plus grands égards, mais ne purent le retenir longtemps ; car, à la première occasion, il s'empessa de gagner Formose. Là, il encouragea de son mieux les missionnaires, et leur confia la peine qu'il ressentait d'être empêché par son emploi de partager à poste fixe leurs travaux et leurs souffrances. De retour à Manille, il assista, l'an 1635, à l'assemblée capitulaire qui s'y tint et publia de sages règlements.

Quand arriva le terme de son provincialat, le P. Dominique eut à cœur de se procurer un digne successeur, en relevant l'importance de la charge et le mérite de ceux qu'il y croyait propres. Le P. Charles-Clément Gan le remplaça, l'an 1648.

Rendu à la vie privée, Dominique Gonzalès ne songea plus qu'à vaquer à l'étude et à l'oraison. Mais, tandis qu'il goûtait les douceurs de la retraite, il se vit contraint de prendre une seconde fois le gouvernement de sa Province. Il avait alors 70 ans et des infirmités considérables. Il fit deux fois la visite canonique avec son zèle habituel, présida le Chapitre intermédiaire, et s'attacha de toutes ses forces au maintien de l'observance. Mais quelques mois après, la mort l'arrêta au moment où il songeait à se remettre en voyage pour visiter ses couvents.

III. — Parmi les vertus qui distinguèrent ce grand religieux, mettons en première ligne l'humilité.

Nous avons vu la sainte horreur qu'il avait pour les charges. Quand on lui disait, pour l'engager à accepter, que nul n'était plus apte que lui : « Comment se peut-il faire, répondait-il, que l'on me place à la tête des autres, moi qui suis né pour être aux pieds de tous ? »

L'affluence des consultations que lui attirait sa science ne déroba jamais à ses yeux la considération de son néant. Loin de se préférer à autrui, il n'y avait pas un Convers ou un Donat qu'il n'estimât plus que lui-même, et auquel il ne témoignât une déférence particulière. Etant Régent, il eût, dit l'auteur de sa vie, accepté l'office de la cuisine, avec autant de plaisir qu'un ambitieux eût saisi le poste le plus honorable.

Toutes ses démarches étaient réglées par l'obéissance. Nous savons en quelle vénération il était à Manille : cependant, quand son supérieur lui enjoit de quitter sa fonction pour aller dans la Nouvelle-Ségovie, il obéit promptement, aveuglément et avec joie. Par le même esprit de dépendance, le destinait-on à un emploi pénible, le faisait-on passer d'un office moindre à un autre plus chargé, ou lui en imposait-on plusieurs à la fois, il acceptait tout sans réplique. Aussi n'était-il jamais désœuvré. Les charges de Lecteur, prédicateur, confesseur, Maître des novices, Prieur et Provincial, qu'il a remplies successivement avec tant d'honneur et de fruit, n'ont laissé aucun vide dans sa vie, et lui ont fourni amplement de quoi satisfaire sa passion pour le travail.

Si absorbé qu'il fût, le V. Père ne manquait aucun exercice de communauté. Jour et nuit, le premier à tout, il maintint, plus encore par ses exemples que par ses paroles, la régularité monastique. Rarement employa-t-il la rigueur dans le commandement : la douceur, plus conforme à son inclination, lui réussissait mieux, et les cas de résistance de la part de ses inférieurs étaient tout à fait exceptionnels. On rapporte un fait qui prouve sa grande exactitude pour les moindres choses, et son attention à ne pas aigrir les esprits mal à propos. Un religieux ancien, assis dans un lieu où la communauté se trouvait rassemblée, posa les jambes l'une sur l'autre. Le vénérable supérieur en fut choqué, sans vouloir toutefois reprendre publiquement le religieux, par égard pour son âge. Il usa du stratagème employé jadis par un Père du désert envers le grand saint Arsène. Il ordonna donc à un jeune religieux, auquel il découvrit son secret, de prendre cette même posture en public et de souffrir en patience la réprimande qu'il lui en ferait. C'est ce qui arriva ; par ce moyen, Dominique Gonzalès atteignit le Père qu'il visait.

Nous n'insisterons pas sur son esprit de pénitence et sur son amour pratique de la sainte pauvreté. Malgré une santé délicate, il porta vaillamment tout le poids d'une règle fort dure par elle-même et plus rude encore dans cette Province des Philippines.

Peu touché de ses propres nécessités, il se montrait fort sensible aux besoins d'autrui. Des aumônes considérables passèrent par ses mains : on ne saurait dire avec quelle sagesse, quel discernement et quelle joie il en faisait la répartition. Sa main libérale apparaissait partout pour consoler les malheureux, établir les orphelins, secourir les pauvres honteux, racheter les captifs, fonder et renter les collè-

ges, appeler les missionnaires et veiller à leur entretien. Ce fut à son initiative et sur ses désirs, que les PP. Jacques de Sainte-Marie et Jourdain de Saint-Etienne partirent pour le Japon, où ils cueillirent la palme du martyre. Trois ans plus tard, en 1636, Dominique Gonzalès envoyait dans la même région le B. Guillaume Courtet et trois autres religieux, qui eurent l'honneur, tous les quatre, de verser leur sang pour Jésus-Christ. Les applaudissements, les déférences respectueuses, les éloges flatteurs, loin de le toucher, lui étaient à charge : une âme tirée des ténèbres de l'infidélité, de l'erreur ou du vice, faisait l'unique sujet de sa consolation.

Institué Commissaire du tribunal de l'Inquisition, le P. Dominique se distingua par sa vigilance, sa fermeté, son amour pour la foi. Près de lui, les bons se sentaient rassurés ; les impies, au contraire, les libertins et les suspects pouvaient trembler. Il eût traversé l'eau et le feu pour s'acquitter du moindre mandat de sa charge.

Ce grand religieux aimait Dieu de tout son cœur : il marchait constamment en sa présence et passait de longues heures en oraison ; il y trouvait un attrait si grand qu'il ne pouvait comprendre comment la pensée pût s'appliquer à un autre objet que Dieu, souveraine vérité, éternelle bonté ! Sa dévotion à la sainte Vierge était admirable : dans ses difficultés et ses peines, il réclamait avec une confiance sans bornes le secours de cette bonne Mère.

Sa patience fut la suite naturelle de son amour pour la pénitence. Habituellement malade et accablé d'infirmités, il eut besoin d'une vertu surhumaine pour se soutenir et ne se plaindre jamais.

Attaqué du mal qui devait l'emporter, il vit d'un œil ferme approcher la mort ; sa confiance en Dieu la lui faisait envisager comme étant le passage à une meilleure vie. Un des Pères, désirant, de sa part, une parole d'édification, crut bien faire de s'autoriser des faveurs extraordinaires dont le Seigneur l'avait comblé : « Ces faveurs, répondit vivement le moribond, Dieu ne les accorde qu'à ceux qui le servent avec grande fidélité et tout autrement que je ne l'ai fait ! » Un Jésuite, de ses amis, le pria, quand il serait devant Dieu, de se souvenir de lui et des habitants des Iles Philippines. Mais le malade qui ne pouvait plus parler, fit signe qu'un tel langage n'était propre qu'à le couvrir de confusion.

Enfin, plein de jours et de mérites, Dominique Gonzalès décéda en novembre 1647, dans la soixante-treizième année de son âge, et la troisième de son second provincialat. Ce fut une perte immense

pour la mission. Chacun le pleura comme un ami commun et un bienfaiteur universel.

Il était tenu en si haute opinion de sainteté qu'on dut faire bonne garde autour de son corps pour empêcher qu'il ne fût entièrement dépouillé.

Le docte Père a composé plusieurs traités de théologie dogmatique et morale, restés manuscrits. On a fait en outre un recueil des décisions les plus importantes qu'il eut à donner.

Dominique Gonzalès composa encore le Supplément au premier tome de l'Histoire de la Province des Philippines, c'est-à-dire les six derniers chapitres, comprenant, entre autres vies, celles de Diégo Advarte et du B. Guillaume Courtet. Le travail fut imprimé par les soins du P. Pierre de Buenacasa, sur l'ordre du R^{me} P. Antonin Cloche, l'an 1693.

Le Chapitre général de 1656 contient l'éloge suivant de l'illustre religieux :

« A Manille, au couvent de notre B. P. saint Dominique, rendit heureusement son âme à Dieu le vénérable P. Dominique Gonzalès, commissaire du Saint-Office en ce pays, et ancien Provincial, charges qu'il n'avait acceptées que sous la contrainte des censures ecclésiastiques. Parfait observateur des Constitutions de l'Ordre, il était tellement adonné à l'oraison et à la contemplation qu'il trouvait étrange que l'on pût distraire sa pensée de Dieu. Il portait sur sa chair une chaîne de fer et trois fois chaque nuit prenait une très rude discipline. Durant les carêmes entiers, il se contentait de pain et d'eau, les dimanches seuls exceptés. Pauvre en sa personne et d'une sollicitude toute paternelle pour les pauvres, il sut recueillir et distribuer en aumônes plus de deux cent mille écus. Avidé du martyre, il pénétra dans les vastes régions de la Chine, mais il dut quitter les indigènes et s'en revenir. Sa mansuétude et sa piété jetèrent un vif éclat. Enfin, après sa mort, un immense concours de peuple vint honorer sa dépouille, proclamer publiquement la sainteté du défunt et baiser ses pieds. Il y a plus. La dévotion populaire en venait jusqu'à arracher des reliques du saint cadavre : déjà même un doigt avait été secrètement détaché de la main, sous le couvert d'un pieux baiser. » (1)

(1) Ed. Reichert, XII, 481.



LE MÊME JOUR

1275 — L'Illustrissime Père OTHON DE WALL, appelé à tort par certains de nos anciens chroniqueurs Othon de Colval ou Mali-Saxo.

Il appartenait à une noble famille de Saxe, et, suivant la tradition de ses ancêtres, s'adonna au métier des armes, dès sa jeunesse. Sa bravoure et ses talents militaires lui valurent le grade de général, et ses actions chevaleresques le rendirent la terreur de ses ennemis. La mort lui ayant ravi une épouse tendrement aimée, le vieux guerrier en conçut une telle douleur, qu'il brisa son épée, quitta le monde et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Après sa profession solennelle, il fut envoyé à Paris, pour étudier les saintes Lettres au couvent de Saint-Jacques. Il s'y adonna avec un tel succès qu'il reçut le titre de Docteur en Sorbonne, et, de retour en Allemagne, enseigna la théologie dans un couvent de sa Province. Il exerça en même temps la charge de Prieur et déploya dans ses fonctions beaucoup de zèle et de prudence. Sur les entrefaites, le siège épiscopal de Minden, en Westphalie, étant venu à vaquer, le Chapitre de la cathédrale présenta au choix du Souverain Pontife le vénérable P. Othon de Wall. Il fut le trente-quatrième évêque de cette ville, et se montra le défenseur énergique des droits de son Eglise contre les empiètements de certains princes et seigneurs. Il assista au second Concile général de Lyon; mais, au retour, en passant par Dijon, il fut saisi d'une grave maladie, au couvent de nos Pères, et, après avoir reçu avec grande piété les derniers sacrements, échangea les douleurs de la vie terrestre pour les joies éternelles de la patrie céleste. Il avait occupé sept ans le siège de Minden. Son épitaphe est ainsi conçue : « Ci-git Fr. Othon le theutonique, qui fut d'abord soldat, puis Prieur dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, enfin évêque de Minden. Il mourut l'an du Seigneur 1275, dans l'octave de saint Martin. Il est célèbre par la sainteté de sa vie. »

La plupart des chroniqueurs dominicains, Bernard Gui, Taegio, Pio, Castillo, etc., décernent au V. Père les plus grands éloges. Fontana, dans son *Theatrum*, lui consacre les lignes suivantes : « Fr. Othon de Wall, Saxon, après s'être enrôlé dans la milice du siècle, et s'y être montré un général accompli, songea à guerroyer contre les régions infernales. Méprisant les honneurs du monde, il résolut de servir Dieu sous la règle de la pauvreté et revêtit la tunique dominicaine. Sous cet habit, après avoir fait de très grands progrès dans l'observance régulière et les autres vertus, il prit en mains le gouvernement de l'Eglise de Minden, en Allemagne. Il termina ses jours dans cette dignité, s'étant acquis le renom d'un Pasteur très saint. » — (Frid. Steil, O. P., *Ephemerides Dominicano-sacræ*, ad mens. novemb.)

1600 — A Lucques, le V. Père ZENOBI PIPPI de Villabasilica.

Il sortait d'une très noble famille et naquit l'an 1520. Après de brillantes études littéraires, il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, au couvent de Lucques, selon les uns, à celui de Fiesole, suivant d'autres, qui s'appuient sur un registre découvert récemment. De 1542 à 1545, Fr. Zénobi étudia les sciences sacrées à Pérouse, puis il mena quelque temps la vie solitaire au couvent d'Arezzo. Son mérite le fit instituer Maître des novices à Viterbe, charge dont il s'acquitta à la satisfaction universelle. La nouvelle Chronique de Lucques dit qu'il fut honoré de la dignité de Maître en théologie, et l'appelle un homme de grand talent — *magni ingenii vir*. — Il ne paraît pas qu'il ait enseigné ; mais on ne peut lui refuser d'avoir servi très utilement sa Province et même de l'avoir illustrée. Religieux de grande prudence et de bon conseil, fort adonné à l'oraison, extrêmement attaché à la Règle et aux Constitutions, Zenobi Pippi pouvait être et était en réalité présenté comme un modèle accompli.

Le V. Père exerça les fonctions de Prieur successivement à Viterbe, Rome, Pérouse, Florence, Pise, Lucques ; partout non seulement il soutint, principalement par son exemple, la discipline régulière, mais encore il restaura et amplifia les édifices, églises et officines des couvents. Il fut aussi Vicaire du Maître Général, et à deux reprises, gouverna, à titre de Provincial, la Province Romaine. Le 6 janvier 1581, au monastère des Dominicaines de Spolète, il donna le saint habit à la très pieuse dame Marie-Madeleine Orsini, qui fonda plus tard à Rome le monastère de Sainte-Marie-Madeleine, et, tant qu'il vécut, il lui resta uni par une amitié toute spirituelle et sainte (1). De 1593 à 1596, il fut confesseur ordinaire de nos Sœurs de Saint-Paul, à Pise.

Le P. Zenobi, déjà avancé en âge, refusa la supériorité en divers couvents, et choisit celui de Lucques pour le lieu de son repos. Là, vaquant à l'oraison, aux cérémonies chorales et à tous les autres exercices de communauté, il parvint à une extrême vieillesse et fut enlevé par une mort précieuse aux yeux de Dieu, le 17 novembre de l'an de grâce 1600.

Le Nécrologe conventuel mentionne comme il suit son passage de ce monde : « Fr. Zenobi, après avoir célébré la messe, fut frappé soudainement. On le transporta dans sa cellule, sur son pauvre grabat ; les yeux élevés au ciel, il demanda les sacrements, les reçut avec effusion de larmes, et, fixant un crucifix qu'il tenait à la main, expira en paix. Sa mort fut un deuil profond pour le couvent, la Province et la cité. »

Les historiens de Lucques Sesto et François Bendinelli parlent avec éloge du V. Père. Le dernier s'exprime ainsi : « Au couvent de Saint-Romain, mourut Fr. Zenobi de Villabasilica, en réputation de sainteté pour avoir été toujours d'une vie pure et d'un exemple parfait, etc. » Ces paroles montrent que

(1) Voir *Année Dominicaine*, au 25 mai.

la renommée de ses vertus avait franchi le seuil du cloître pour s'étendre parmi les séculiers. — (Masetti : *Monum. et Antiquit.*, II, 65).

1657 — A Bruxelles, le V. Père FRANÇOIS ANTOINE, profès du couvent d'Anvers.

Pendant dix-sept années consécutives, il eut en mains la direction du noviciat de la Province. Entre temps, il fut nommé Sous-Prieur et Prieur, mais il se démit spontanément de cette dernière charge. La ferveur d'esprit avec laquelle il s'appliqua constamment à la formation des jeunes religieux ne saurait être assez exaltée. Il n'avait de vie que pour leur inculquer l'esprit de l'Ordre de Saint-Dominique. Aussi était-il cité partout comme le modèle le plus achevé des Maîtres des novices. Très rigide pour lui-même, plein de suavité pour les autres, il était à tous un vrai Père dans la charité de Dieu et la patience de Jésus-Christ. La haine qu'il portait à son corps le rendit fort habile dans l'art de le tourmenter.

Personne n'a mis en doute qu'il contracta sa dernière maladie par excès d'abstinence et de privation. Très adonné à l'oraison, grand ami de la pauvreté, zélé infatigable des observances régulières, le premier, jour et nuit, aux exercices de communauté, le dernier de tous en esprit d'humilité, il était, à son insu, par le rayonnement de ses exemples, une prédication vivante et une bénédiction des plus efficaces. Pour tout dire, il savait persuader avec une indomptable énergie la pratique de ces mâles et rares vertus, qui se résument dans une généreuse obéissance, un profond mépris des commodités du corps et de l'estime des hommes, et par-dessus tout dans la pleine abnégation de soi-même. Il excellait dans le discernement des esprits et la probation des volontés.

Le vénéré religieux mourut à Bruxelles en grand renom de sainteté, le 17 novembre 1657. — (*Ex actis Cap. Gen. Romæ 1670.*)

1636 — A Faenza, au monastère de Sainte-Catherine, la V. Sœur MARIE-THÉRÈSE SPADA.

Sa famille, une des plus antiques et des plus illustres de l'Ombrie, était originaire de Gubbio ; à la suite de dissensions civiles, elle vint s'établir à Florence et finalement à Faenza. Les gloires les plus pures semblent s'être réunies sur cette maison. Il en sortit des militaires distingués, des évêques, des cardinaux, des religieux d'une remarquable sainteté. La famille Spada s'honora, en outre, d'avoir donné au Pauvre d'Assise l'habit distinctif de son Ordre. Voici comment. L'an 1206, François, tombé entre les mains de voleurs et dépouillé par eux, dut s'enfuir précipitamment à Gubbio, où il arriva presque nu. Par une inspiration secrète, il alla frapper à la porte de Giacomello Spada, lequel l'accueillit avec cordialité, le restaura, et, sur son désir, lui fit don d'une robe de bure, sombre, qui lui descendait jusqu'aux

talons : une ceinture de cuir et deux sandales complétaient l'habillement. Ce fut ainsi vêtu que François d'Assise apparut pour la première fois en costume religieux dans les rues de la cité. Cet habit, don d'une main charitable, il le légua lui-même à ses disciples ; rien n'y fut changé, sauf la ceinture, que remplaça une grosse corde. Le Patriarche des Mineurs ne se montra point ingrat envers la famille qui l'avait obligé avec tant de bienveillance. Ses prières obtinrent notamment pour son Ordre un petit-fils de Giacomello, qui mourut en odeur de sainteté au couvent des Frères de Bologne, l'an 1340. La famille séraphique honore ce serviteur de Dieu sous le nom de Bienheureux Guy Spada.

A côté d'illustres personnages, nous trouvons, issues de ce même sang, plusieurs vierges, non moins recommandables les unes que les autres, fleurs d'innocence et de pureté, qui répandirent autour d'elles la bonne odeur de Jésus-Christ. Parmi ces âmes d'élite, trois surtout se distinguèrent, dans le jardin de l'Epoux et le parterre de Saint-Dominique, par les lumineux exemples de leur sainte vie. Ce sont Marie-Thérèse Spada et ses deux sœurs Paule-Françoise et Maria-Cherubina. Nous les groupons dans la même notice.

Marie-Thérèse, par laquelle nous commençons, fut réputée une grande servante de Dieu. Après sa mort, on s'empresâ d'écrire sa vie, dans la persuasion que les âmes pieuses y trouveraient édification, réconfort et encouragement. Ce travail s'est malheureusement perdu, et l'on ne possède plus que des extraits de notes manuscrites ou des fragments imprimés.

Cette sainte fille naquit à Faenza, en 1601. Son père, Paul Spada, et sa mère, Daria Albicini, lui imposèrent au baptême le nom de Théodora. Dieu, qui s'était choisi cette âme d'enfant pour l'élever à une perfection peu commune, lui inspira, dès ses plus tendres années, les sentiments d'une piété sérieuse, bien supérieure à son âge. Aussi demanda-t-elle bientôt d'être placée, comme élève pensionnaire, au monastère de Sainte-Catherine, où vivaient ses sœurs aînées, sous l'habit dominicain. La vie douce et paisible qu'elle mena à l'ombre du cloître, ne satisfaisait qu'imparfaitement les aspirations de son âme. La pieuse enfant comptait qu'elle n'atteindrait son idéal, et partant son bonheur, que le jour où elle pourrait se dire, elle aussi, fille de saint Dominique. Ses démarches auprès de ses parents eurent plein succès : Théodora Spada reçut le voile, le 8 décembre 1619, avec le nom de Sœur Marie-Thérèse. Dès lors, son existence ne fut plus qu'une ascension continue vers les cîmes de la sainteté. Sa pureté de cœur rivalisait avec celle des Anges ; son amour de Dieu l'élevait jusqu'à l'extase ; son obéissance et son abnégation ne connaissaient pas de limites ; si grande était son humilité et si profond son mépris de la gloire humaine que, le jour où on lui apprit que son frère, Mgr Bernardin Spada, avait été élevé par Urbain VIII à la pourpre cardinalice, — 19 janvier 1626, — elle alla sur-le-champ se rouler dans la poussière. Son père lui avait laissé par testament, en plus de

sa dot, une somme de cent livres ; Sœur Marie-Thérèse la versa immédiatement dans le sein des pauvres. Elle eut pour directeur de conscience un Père Jésuite, très saint prêtre, qui fut aussi son confesseur dans le siècle, comme on peut le présumer d'après les lettres qu'elle lui écrivait et qui nous la montrent déjà parvenue au sommet de la perfection. Après dix-huit années de vie religieuse, passées dans l'exercice des plus hautes vertus, Sœur Marie-Thérèse, chargée de mérites, s'endormit doucement dans le Seigneur, sous le priorat de la Mère Angèle Ricciardelli. On conserva son portrait dans une salle du monastère, avec l'inscription suivante :

Ven. Maria Theresia Spada, puritate Maria, caritate Theresia, abnegatione sui eximia. Moritur anno 1636, die 17 novembris, annos nata 36.

« Vénérable Marie-Thérèse Spada : Marie par la pureté, Thérèse par la charité ; insigne par l'abnégation d'elle-même : décédée l'an 1636, le 17 novembre, à l'âge de trente-six ans. »

PAULE-FRANÇOISE et MARIA-CHERUBINA, ses sœurs aînées, lui survécurent et ne lui furent point inférieures en sainteté. Elles naquirent à Faenza, et eurent pour mère Marie-Françoise Ricciardelli, première femme du comte Paul Spada, laquelle descendait de la très noble famille Belmont de Rimini.

La première, appelée dans le siècle Camille, vint au monde le 4 avril 1585 ; l'autre, nommée Catherine, vit le jour, le 13 décembre 1590. Héritières d'un grand nom, d'une immense fortune et de très rares vertus, elles eurent à cœur, l'une et l'autre, de faire resplendir dans leur propre conduite les illustres exemples de vie chrétienne qu'elles trouvaient au foyer domestique. On rapporte à la louange de leur père qu'il dépensa en bonnes œuvres plus de cent mille écus. Encore dans la fleur de l'âge, les deux sœurs manifestèrent un vif désir d'embrasser l'état religieux. Les parents acquiescèrent à une si noble aspiration, et les virent sans regret entrer au monastère de Sainte-Catherine. Sœur Paule-Françoise revêtit la première les livrées dominicaines : Maria-Cherubina la suivit de près. Durant leur noviciat, elles se montrèrent remplies de l'esprit de Dieu, pleines d'aversion pour le siècle, saintement éprises des vertus d'obéissance, de pauvreté, de mortification, ingénieuses à inculquer dans le cœur de leurs compagnes l'unique et vraie manière de plaire à Jésus, l'Epoux divin.

Le séjour des deux sœurs dans la maison ne fut pas de très longue durée. Cédant aux instances de pieuses jeunes filles, désireuses de vivre sous la règle de Saint-Dominique à Brisighella, Paul Spada bâtit dans cette localité, où il possédait un fief, un monastère dédié à sainte Françoise romaine, et y institua cinq dots pour les postulantes pauvres. Il voulut en même temps que ses filles Françoise et Cherubina fussent les religieuses fondatrices de la nouvelle maison. La chose ne se réalisa qu'après sa mort, arrivée le 25 juillet 1632. Une fois installées à Brisighella, Paule-Françoise et Maria-

Cherubina prirent en mains la direction du temporel et la formation des novices. Par leurs paroles et leurs actes, empreints de la sagesse de Dieu, elles devinrent pour la communauté naissante des guides aussi sûrs qu'éclairés. Longtemps après leur mort, le souvenir de leurs vertus embaumait encore le monastère ; leurs survivantes aimaient à les représenter comme des religieuses hors ligne, dignes de recevoir du Ciel des faveurs signalées. C'était une tradition parmi les sœurs qu'un crucifix, demeuré pour cela en vénération, avait parlé plusieurs fois à l'une des Mères fondatrices. Toutes deux se rencontrèrent dans un sentiment commun de libéralité envers les malheureux. Comme leur sœur Marie-Thérèse, elles firent passer entre les mains des pauvres les cent écus laissés à chacune d'elles par leur père en mourant. Sœur Paule-Françoise se distingua principalement par son humilité, sa charité ardente, sa douceur inaltérable et son esprit d'oraison. Très affectionnée aux âmes du Purgatoire, elle offrait pour leur délivrance quantité de prières et de suffrages. Pendant son priorat, elle eut la consolation de donner le saint habit à un grand nombre de postulantes. Sous son habile direction, la vie commune et la parfaite observance fleurirent grandement dans la maison : elles s'y conservèrent depuis. Les deux sœurs moururent en odeur de sainteté : Maria-Cherubina, le 19 septembre 1639 ; Paule-Françoise, le 14 mai 1643. — (Magnani : *Faentini illustri per santità*, p. 346.)





XVIII NOVEMBRE

*Les BB. ANDRÉ TOCUAN, JEAN XOUM,
COSME TAQUEA, DOMINIQUE GIORGI,
Martyrs au Japon (*)*

(1619)



ES quatre héros de la foi sont inscrits, sous le titre de confrères du Très-Saint-Rosaire, dans le catalogue des martyrs béatifiés par Pie IX, en 1867, et honorés ensemble le 1^{er} juin.

Nous croyons bon de rappeler leur mémoire à la date du 18 novembre, qui est celle de leur triomphe. Les services qu'ils rendirent à nos PP. François Moralès, Alphonse de Mena, Ange Orsucci et Jean de Saint-Dominique, en les logeant chez eux, ce qui fut la cause de leur arrestation et de leur martyre, méritent qu'ils trouvent place dans notre *Année Dominicaine*.

André Tocuan appartenait à l'une des plus nobles familles du Japon. Son père, André Toan, riche, puissant, avait la confiance de l'empereur et jouissait d'une haute considération parmi ses compatriotes. Mais, ayant embrassé la foi chrétienne, il se vit destitué de tous ses honneurs et voué au martyre avec sa femme et une partie de sa

(*) *Procès de Béatification*. — Advarte : *Hist. de Filip.* — P. de Charlevoix : *Hist. du Japon*. — A. Meynard : *Miss. Dom. dans l'Extrême-Orient*. Boero, S. J. *Les 205 Martyrs du Japon*.

nombreuse famille. On croit qu'exilé dans une île voisine de Yedo, il eut la tête tranchée par ordre du tyran.

Un de ses fils, nommé François, honoré du sacerdoce, fut tué sur un champ de bataille, en confessant des soldats chrétiens ; et trois autres, Jean, Pierre et Paul, furent décapités comme disciples de Jésus-Christ, en 1619.

Pour André Tocuan, il menait une vie retirée, s'occupant uniquement d'exercices pieux et s'estimant heureux de donner asile aux missionnaires. Il avait épousé une femme, appelée Marie, de tout point digne de lui, et comprise elle-même dans le *grand martyre* du 10 septembre 1622 (1).

Depuis cinq ans, le P. François Moralès recevait l'hospitalité dans la maison d'André Tocuan, quand, le 15 mars 1619, trahi par un jeune homme qui ne put résister à la rigueur de la question, il fut arrêté. On raconte qu'au moment où entrèrent les soldats, André était sorti. Marie, surmontant sa tendresse, et ne songeant qu'à la gloire du martyre qu'elle savait être le rêve de son époux, l'envoya chercher. En voyant les satellites, André Tocuan s'écria : « Enfin, je suis au comble de mes désirs ; j'ai de plus l'insigne faveur d'accompagner mon père et le plus fidèle ami de mon cœur. » Par égard pour sa noblesse, et pour éviter de le livrer en spectacle au peuple, on lui offrit de le conduire en litière. André méprisa cette offre, s'estimant fier d'être enchaîné pour Jésus-Christ. Après plusieurs mois de captivité, il comparut devant le tribunal et fut condamné à être brûlé vif avec les trois confrères du Rosaire nommés plus haut et le P. Léonard Kimura, de la Compagnie de Jésus.

Le juge voulut exprimer à André Tocuan la peine qu'il éprouvait de porter contre lui une sentence capitale. « Vous obéissez à votre maître, répondit Tocuan, moi, j'obéis au mien ; seulement n'oubliez pas qu'en dehors de la loi chrétienne, il n'y a pas de salut. » Rentré dans son cachot, le généreux chrétien, comme abîmé dans une profonde contemplation, n'eut plus de pensée que pour le ciel. Cependant il voulut encore écrire au P. Moralès pour le remercier.

« Je vous rends grâces, mon bien-aimé Père, de ce qu'à votre occasion j'ai le bonheur de mourir pour la gloire de mon Dieu... Je vous recommande Marie, ma femme, et Paul, mon fils. Quand par la

(1) Voir *Année Dominicaine*, pp. 366 et suiv.

miséricorde de Dieu je serai dans le Paradis, je prierai Jésus, mon maître, pour votre Révérence... »

André Tocuan écrivit aussi quelques lignes à sa femme, à ses frères et à d'autres parents pour les encourager à la persévérance ; puis il rentra dans la douce présence de son Dieu et se prépara à la mort.

Jean Xoum, né à Méaco, une des principales villes de l'empire japonais, vint dans sa jeunesse à Nangasaki, où les Pères Jésuites l'instruisirent et le baptisèrent. Il se maria et devint père de famille. Sa femme et ses enfants furent aussi martyrs. Ayant appris que le P. Alphonse de Mena, ne sachant où loger, errait misérablement dans un bois voisin, à l'injure de l'air, il alla le trouver et l'amena dans sa maison. Ce fut l'occasion de son arrestation ; et, comme il restait ferme dans la foi, on le condamna à mort.

Cosme Taquea avait été transporté à l'âge de onze ans de la Corée au Japon, comme prisonnier de guerre, et il fut baptisé dans ce pays. Après avoir été longtemps au service d'un seigneur, il en reçut pour prix de sa fidélité une maison avec quelques terres, ce qui lui permit de s'employer dès lors tout entier au soutien de la foi et au secours des prédicateurs de l'Evangile. C'est chez lui que logèrent nos Pères Ange Orsucci et Jean de Saint-Dominique, à leur arrivée de Manille, et il leur enseignait la langue et les caractères japonais. Il reçut sa sentence de mort en chantant le *Laudate Dominum omnes gentes*. On peut sans aucun doute le regarder comme le premier martyr de Corée, pays qui donna plus tard tant d'illustres héros à la sainte Eglise. Agnès, épouse de Taquea, et peut-être tertiaire, fut enveloppée dans le grand martyre de 1622. Elle aussi est placée sur les autels. Il en est de même de son fils, François, enfant de douze ans, martyrisé le 11 septembre 1622.

Dominique Giorgi était Portugais, natif d'Aguar de Sousa. Il passa aux Indes, servit quelque temps comme soldat, et donna des preuves de valeur. Puis étant allé au Japon, il s'y maria avec Elisabeth Fernandez, dont il eut un fils, nommé Ignace : tous deux également figurent dans le catalogue des deux cent cinq martyrs béatifiés par Pie IX.

Dominique Giorgi fut, par le Rosaire, en relations avec nos Pères, bien que des liens plus étroits peut-être l'attachassent aux religieux

de la Compagnie de Jésus. Le B. Charles Spinola habitait chez lui. Pendant toute une année, il supporta les souffrances de la prison avec une patience invincible, et, lorsqu'on prononça l'arrêt qui le condamnait au feu, il s'écria : « Il m'est plus agréable de recevoir cette sentence, que d'entrer en possession du Japon tout entier. » Quand il fut lié à son poteau, il récita le *Credo* à haute voix, et à ces mots *Natus ex Maria Virgine*, pendant qu'il inclinait la tête en signe de respect, son visage fut couvert de si grandes bouffées de flammes qu'on n'entendit plus aucune parole ; mais on pouvait encore observer le mouvement de ses lèvres, qui continuèrent la profession de foi jusqu'à son dernier soupir.

Ce fut le 18 novembre 1619 qu'eut lieu l'exécution des vaillants martyrs, sur la colline tant de fois consacrée par le sang chrétien. Plus de vingt mille personnes étaient accourues de Nangasaki et des environs à cet émouvant spectacle. Les uns s'arrêtaient sur le chemin pour voir passer les confesseurs de la foi, les autres se pressaient autour des bûchers, d'autres enfin remplissaient des barques à proximité du rivage. Les soldats du Christ regardaient affectueusement la foule et encourageaient les chrétiens à l'amour de leur sainte religion. Arrivés en face des bûchers, ils s'inclinèrent pour les saluer et se saluèrent eux-mêmes en se séparant les uns des autres. Quand ils furent liés chacun au poteau qui lui était assigné, ils levèrent les yeux vers le ciel et ne les en détachèrent plus jusqu'à leur mort. On ne les vit point se tortre pendant le supplice ; tous gardaient la même posture et le même visage. On eût dit qu'ils n'éprouvaient aucune douleur.

Les flammes n'épargnèrent que les gros ossements ; encore furent-ils ramassés, broyés en petits morceaux et jetés à la mer. Les fidèles en recueillirent cependant quelque chose, mais avec le regret de ne pouvoir discerner auquel des Bienheureux appartenait chaque relique.





*Les BB. THOMAS DE SAINT-HYACINTHE
et JOURDAIN DE SAINT-ETIENNE,
martyrs au Japon (*)*

(1634)

LE Seigneur, toujours admirable dans ses voies, appela de deux points extrêmes ces nobles fils de saint Dominique, destinés à être compagnons dans l'apostolat et dans la mort pour la foi.

I. — Thomas de Saint-Hyacinthe, Japonais, fils de parents chrétiens, était resté longtemps catéchiste chez les Pères de la Compagnie de Jésus.

Doué d'un grand fond de piété, il désirait ardemment entrer dans quelque institut religieux. Dans ce but, il s'était appliqué à l'étude de la langue latine, et était arrivé à la parler avec une aisance remarquable.

Sur les entrefaites éclata la terrible persécution de 1622. Comme il fallait s'y attendre, missionnaires et religieux furent dispersés. Privé de leur appui, le jeune catéchiste prit le parti de retourner à Nangasaki, son pays natal ; peu après, il en partait pour Manille, à dessein d'y étudier les sciences sacrées, et caressant toujours dans son cœur l'espoir d'embrasser la vie régulière.

Dès son arrivée, il se mit à examiner de près la manière de vivre des différents Ordres qu'il avait sous les yeux. Aucun ne lui plut autant que celui de Saint-Dominique. Il sollicita donc son admission au noviciat ; mais, avant de satisfaire sa demande, on exigea qu'il suivît les cours dans notre collège de Saint-Thomas. C'était un moyen d'éprouver sa vocation. Intelligent, laborieux, notre étudiant s'annonça en peu de temps comme devant être un brillant sujet. Par ailleurs, la gravité de ses mœurs, sa piété, sa persévérance frappèrent les supérieurs : bientôt on lui donna le saint habit, le même jour qu'à son

(*) D. Advarte : *Hist. de la Prov. de Filip.*, etc.

compatriote, Fr. Jacques de Sainte-Marie, qui devait être martyr lui aussi (1).

En prenant les livrées dominicaines, Fr. Thomas de Saint-Hyacinthe sembla revêtir l'homme nouveau. Grand mépris de lui-même, modestie angélique, invincible patience, mortification de l'esprit et des sens : autant de vertus qu'il cultiva pendant son noviciat avec un soin jaloux. On le rencontrait toujours le rosaire en mains, car il s'était épris d'une sainte affection pour le Psautier de Marie. Plein d'ardeur aux études sacrées, il devint un habile théologien, se perfectionna dans la langue espagnole, et se trouva prêt à remplir les ministères qui lui seraient confiés.

Le P. Barthélemy Martinez, récemment élu Provincial des Philippines, souhaitait vivement l'évangélisation de Formose, et se proposait de faire de cette île une étape pour aborder en Chine et au Japon. A cette fin, il choisit huit compagnons. Quatre devaient se fixer à Formose ; les autres tenter une descente sur les côtes du Céleste-Empire et dans les îles du Japon. Thomas de Saint-Hyacinthe fut désigné pour le Japon. Originaire du pays, il avait chance de pouvoir y pénétrer sans éveiller l'attention.

A Formose, il eut le regret de n'être accepté à bord d'aucun vaisseau, tant la persécution sévissait au Japon. Le Provincial finit cependant par le faire porter comme son interprète dans les îles environnantes ; ce fut à ce titre qu'il s'embarqua sous un déguisement laïque. La plus grande privation du saint prêtre fut de ne pouvoir ni célébrer la messe, ni réciter l'office divin ; mais, ainsi qu'il l'écrivait à un ami, en ces circonstances éviter tout ce qui l'aurait fait découvrir pour un ministre de l'Evangile, c'était en réalité quitter Dieu pour Dieu. Reconnu par un de ses compatriotes, il réussit sans trop de peine, avec l'aide de ce dernier, à pénétrer dans l'empire du Japon, l'an 1629. Durant les quatre années qu'il devait y passer, il allait déployer tout son zèle, et grâce à ses efforts, cette chrétienté désolée affronta avec honneur le flot toujours montant de la persécution. Sans cesse sur la brèche, Thomas de Saint-Hyacinthe relevait les chrétiens tombés, réconfortait les faibles, à tous administrait les divins sacrements. Il consumait à ce labeur la presque totalité de ses nuits, parmi des périls et des angoisses sans nom.

La présence du missionnaire fut bientôt signalée aux tyrans, qui

(1) Voir *Année Dominicaine* au 17 août.

promirent une forte somme à quiconque dénoncerait sa retraite. Quelques chrétiens subirent même la torture ; mais rien ne put leur faire arracher le secret. Le Seigneur voulait conserver encore son ser-
teur à l'Eglise du Japon, si cruellement éprouvée.

II. — Jourdain de Saint-Etienne était né en Sicile. Sous les blanches livrées de l'Ordre, son cœur s'émut et s'enflamma d'une ardente passion pour les âmes. Tout jeune novice, il avait accueilli avec transport d'allégresse la nouvelle du martyre de nombreux Dominicains au Japon : à partir de ce jour, il ne vécut plus que pour les imiter. Sur sa demande, on l'envoya continuer ses études dans la Province d'Espagne ; de là, il lui serait plus aisé de passer en Extrême-Orient. Dans son nouveau milieu, on ne tarda pas à découvrir les trésors de vertu et les qualités hors ligne du jeune Sicilien. Telle était sa modestie qu'il ne regardait jamais une femme en face, et sa maturité reconnue faisait qu'on s'adressait à lui comme à un guide éclairé et sûr pour avancer dans les voies de la perfection.

Un religieux qui avait séjourné aux Philippines vint à passer par le couvent. Fr. Jourdain s'enquit auprès de lui très minutieusement de l'état de cette mission. Un bien immense était à faire, lui répondit-on, et les ouvriers manquaient ! N'y tenant plus, le jeune Dominicain voulut partir à tout prix. Il ne put cependant réaliser qu'en l'année 1625 des vœux si légitimes. Mais, au moment des préparatifs, une lutte terrible s'engagea dans son âme, lutte non de faiblesse, mais d'humilité. Assumer le ministère évangélique à la façon des Apôtres, aspirer à l'auréole du martyre, n'était-ce pas témérité, effet d'amour-propre, folle ambition ? Et par conséquent, ne courait-il pas, pécheur qu'il était, après un vain fantôme ? L'oraison lui apporta paix et lumière : la parole des supérieurs fit le reste. Jourdain de Saint-Etienne partit radieux pour Séville, rendez-vous de la caravane apostolique, et bientôt l'on mit à la voile. Durant la traversée, notre missionnaire vécut dans une retraite profonde, évitant même de parler à ses compagnons, pour ne pas perdre la présence de Dieu. Il pratiqua la même réserve au Mexique, pendant la halte d'usage en allant aux Philippines, et il édifia grandement tous les religieux qui le virent. Pour occuper son temps, il traduisit en latin l'histoire des saints personnages de l'Ordre écrite par Fernand Castillo. Son travail, d'un style facile et élégant, demeura aux mains des Pères du Mexique, comme une relique, après la mort glorieuse de l'auteur. Un de ses

confrères lui ayant un jour demandé si jamais la tentation lui était venue de retourner en Europe, ou bien de se fixer dans les pays enchanteurs qu'il avait sous les yeux : « Non, mon Père, répondit-il, avec un sourire, je ne suis pas le Jourdain qui retourne en arrière : *Jordanis conversus est retrorsum !* » (1).

En reprenant la mer, le saint homme revint au genre de vie qui l'avait placé si haut dans l'estime de tous, pendant la première partie de la traversée ; et s'il parla cette fois, ce fut pour enseigner aux passagers les vérités du salut.

Arrivé à Manille, Jourdain de Saint-Etienne fut assigné d'abord comme infirmier à l'hôpital des Chinois, situé dans le voisinage du couvent. Grâce à son labeur obstiné et à sa puissante facilité d'assimilation, il parvint, en quelques mois, à parler assez bien la langue de ses chers malades, pour entrer directement en relation avec eux. Il apprit rapidement aussi l'idiome japonais. Malgré les nombreuses occupations de son emploi, il ne manqua jamais aucun exercice chorale. Il sut mettre à profit quelques loisirs pour entreprendre un ouvrage sur les sectes religieuses et les superstitions de la Chine, avec la réfutation de ces erreurs : ouvrage qui, terminé, eût été d'un grand secours pour nos missionnaires.

Entre temps, il séjourna dans la Nouvelle-Ségovie, et le Seigneur récompensa sa vertu par des faveurs gratuites, notamment le don de prophétie. Il connut par révélation l'état d'âme d'un soldat qui se confessait à lui : « Mon ami, lui dit-il, vous avez encore commis telle faute, que vous ne me déclarez pas. » Le soldat, qui voyait le P. Jourdain pour la première fois, fut étrangement surpris, et n'hésita pas, après le martyre du saint homme, à divulguer la chose pour l'honneur de Dieu. Un autre jour, le P. Jourdain connut surnaturellement que le vin qu'il venait de verser dans le calice pour la célébration du saint sacrifice était mêlé d'eau marine dans des proportions qui en rendaient invalide la consécration.

Tout en remplissant de son mieux les fonctions imposées à son zèle par l'obéissance, le serviteur de Dieu ne perdait pas de vue le but premier de ses aspirations, et les supérieurs, connaissant son désir, cherchaient à lui en procurer la réalisation. Un navire chinois allait partir pour le Japon. Jourdain de Saint-Etienne obtint une place à bord, sous la condition qu'il se ferait passer pour Chinois. La chose

(1) Ps. 113.

était d'autant moins difficile qu'il parlait admirablement la langue du pays. La traversée fut longue et pénible ; enfin l'an 1632, le courageux apôtre venait rejoindre le P. Thomas de Saint-Hyacinthe. Un champ immense s'ouvrait à leur zèle. Plus de cinquante districts réclamaient les services des deux missionnaires ; car, sur les entre-faits, les PP. Dominique d'Erquicia et Luc du Saint-Esprit étaient incarcérés et bientôt conduits au martyre.

Il fut convenu que Thomas de Saint-Hyacinthe resterait à Nangasaki, tandis que Jourdain de Saint-Etienne, sous la conduite d'un guide sûr, irait visiter des chrétientés qui, depuis huit ans n'ayant vu aucun prêtre, se trouvaient dans une grande détresse spirituelle. Mais le poids du labeur finit par l'écraser, il dut revenir en hâte auprès de son compagnon, comptant bien repartir après quelques jours, si Dieu lui faisait la grâce de se rétablir. La fête de saint Dominique approchait : nos deux Pères résolurent de la célébrer ensemble, avec leurs chers chrétiens ; puis il se séparèrent de nouveau, afin d'aller chacun à son ministère respectif.

III. — Les choses en étaient là, quand une perquisition minutieuse fut organisée dans la région, sur l'ordre des gouverneurs, pour se saisir d'un religieux de Saint-Augustin, dont la présence était signalée. Nos deux Pères craignirent d'exposer à de graves dangers des chrétiens encore mal affermis dans la foi, si l'on venait à découvrir chez eux la retraite d'un missionnaire. Ils sortirent donc secrètement de la ville et s'arrêtèrent dans une maison inhabitée, aux environs de Nangasaki. Dieu, qui les avait prédestinés à la palme du martyre, permit que des satellites à la poursuite du religieux Augustin entrassent dans la mesure. Dire leur joie de rencontrer ces deux hommes qui depuis si longtenips dépistaient leurs recherches, n'est pas chose facile. Mais l'allégresse de nos saints religieux ne fut pas moins grande. Ne touchaient-ils pas au but ? Cette grâce, tant convoitée, n'en étaient-ils pas redevables, après Dieu et la Vierge Marie, à leur Père saint Dominique, dont on célébrait ce même jour la fête dans l'Eglise universelle ? Liés, à la façon japonaise, par une chaîne qui leur prenait les bras et le cou, ils furent ramenés à Nangasaki, au milieu des huées d'une population en délire et conduits au tribunal du gouverneur. Jourdain entra le premier et ne donna au juge, contrairement à l'usage, aucune marque de révérence. Blessé dans son orgueil, le tyran lui en fit un sanglant reproche. Le Père

répondit qu'il n'avait pas à s'abaisser devant ceux qui respectaient si peu le Dieu du ciel et de la terre, ni à se préoccuper d'étiquette pour satisfaire la vanité des contempteurs de ses lois. On lui demanda qui l'avait amené au Japon.

« C'est Dieu , répondit-il.

— Où étiez-vous logé ?

— Je n'ai aucune habitation sur terre, je vise uniquement à m'assurer une demeure au ciel.

— Bien, bien ; je vous connais : vous êtes un espion au service de votre roi d'Espagne.

— C'est une erreur. Je suis venu ici pour amener votre empereur et ses sujets à la connaissance du vrai Dieu. Mus par le seul désir de votre salut, nous avons abordé vos rivages ; notre guide est uniquement la loi du Christ, toute fondée sur l'amour et la charité. Nous ne sommes point ici pour vous ravir votre royaume, ce qui serait vous vouloir du mal et non chercher vos intérêts ; mais bien pour vous offrir la possession d'un autre royaume, celui du ciel, sans vous priver de votre empire terrestre. »

Le P. Thomas ne se montra pas moins ferme que son compagnon, mais il se contenta de réponses laconiques : « Oui », quand on lui demanda s'il était religieux, « Non », quand on lui proposa d'apostasier.

Sentant qu'il ne gagnerait rien à poursuivre son interrogatoire, le magistrat fit conduire les deux Pères dans les prisons publiques, différentes toutefois de celles où étaient entassés déjà bon nombre de chrétiens. Cette captivité dura trois mois et fut coupée par trois audiences. A la première, on amena quelques interprètes de langue portugaise, sous l'inculpation manifestement fausse de suivre la foi du Christ. Le juge leur ordonna de fouler aux pieds une image de la Sainte Vierge. Ils le firent sans hésiter. Nos Pères, indignés de voir insulter leur divine Mère, se traînèrent malgré leurs chaînes jusqu'à la sainte image pour la couvrir de baisers et de larmes. On les repoussa brutalement. « Juge inique, dit Jourdain de Saint-Etienne, tu commandes une impiété à des gens aussi aveugles que toi, à des païens incapables de comprendre ce qu'ils font ; pour nous, qui savons bien ce que représente cette image, essaie, si tu l'oses, de nous intimer le même ordre : tu nous verras alors nous prosterner devant elle et lui prodiguer toutes les marques de notre respect et de notre amour. »

Après force promesses et menaces, qui laissèrent impassibles les vénérables religieux, on en vint aux mesures de cruauté. Le premier tourment qu'on leur fit subir fut celui de l'eau, consistant, ainsi que nous l'avons dit dans la biographie du V. Guillaume Courtet (1), à faire absorber aux patients autant d'eau que l'estomac en peut contenir, et à la faire rejeter violemment, par des bonds que les bourreaux exécutent sur les corps des victimes étendues à terre.

A la dernière comparution, on soumit nos généreux confesseurs au supplice des alènes, ou longues aiguilles enfoncées entre la chair et l'ongle des doigts ; puis ils furent condamnés à périr par le supplice de la fosse.

Une soixantaine de chrétiens, hommes, femmes, enfants, devaient être exécutés le même jour par divers genres de mort. Les deux prêtres tenaient la tête du cortège, portant au sommet d'une perche la tablette sur laquelle était écrite leur sentence capitale. Ils arrivèrent ainsi, la joie dans l'âme et le visage radieux, à la colline où, tant de fois déjà, de généreux confesseurs avaient rendu au Christ le témoignage du sang. Au moment où les bourreaux allaient les saisir, ils se tournèrent vers la foule et parlèrent à voix haute sur la nécessité de la foi pour être sauvé. Puis, s'adressant à leurs compagnons de martyre, ils les félicitèrent de la constance qui allait leur ouvrir les portes de la bienheureuse éternité.

Nos deux missionnaires furent alors suspendus par les pieds et plongés jusqu'à la ceinture au-dessus d'une fosse fétide, refermée ensuite par des planches autour de leurs corps. C'était le 11 novembre 1634. L'agonie des vaillants athlètes du Christ se prolongea sept jours. Le 18 novembre seulement, Thomas de Saint-Hyacinthe, le premier, et peu après, Jourdain de Saint-Etienne allèrent recevoir au ciel le prix de leurs travaux et de leur héroïque patience.

Les martyrs japonais du XVII^e siècle placés sur les autels par décret apostolique s'arrêtent à l'année 1632 : on peut espérer que les VV. PP. Thomas de Saint-Hyacinthe et Jourdain de Saint-Etienne entreront dans une nouvelle série déferée au Saint-Siège, pour recevoir les honneurs de la Béatification.

(1) *Année Dominic.*, au 29 septembre.





LE MÊME JOUR

1258 — A Toulouse, le V. Père RAYMOND DE FOIX, noble de naissance et d'une conversation angélique. Il vivait à l'époque où le B. Guillaume Arnaud, banni de Toulouse, cueillait avec plusieurs autres compagnons la palme du martyre, dans les murs d'Avignonet. Lui-même eut à tenir tête aux hérétiques et dut s'exposer à leurs coups.

L'Inquisiteur de Toulouse ayant été chassé de la ville, le P. Raymond de Foix reçut et accepta joyeusement le mandat de se présenter, en son nom, devant les Capitouls, pour les citer à comparaître et à rendre compte de leur foi. Il s'acquitta de sa mission, malgré la peine de mort portée contre quiconque s'aviserait de faire de semblables sommations. Immédiatement ordre est donné de retenir ce religieux prisonnier chez lui ; et, peu après, tous les Frères sont étroitement bloqués dans leur couvent. Ils se préparaient au martyre ; on se contenta de les expulser. Ils sortirent en bon ordre, croix en tête, au chant du *Credo* et du *Salve Regina* ; puis se retirèrent au faubourg de Saint-Etienne, appelé aussi Braqueville, au delà de la Garonne.

Le lendemain, le Prieur répartit ses religieux en diverses maisons de la Province. Quant à lui, il se rendit à Rome, avec notre P. Raymond de Foix, pour informer le Pape de ce qui venait de se passer.

L'année suivante, 1236, les Frères reprirent tranquillement possession de leur demeure. En 1242, Raymond de Foix fut élu Prieur de Toulouse ; mais son humilité lui fit déposer la charge avant d'avoir achevé son temps régulier. Il lui répugnait de commander à de saints religieux, auxquels il se serait fait honneur de rendre les plus modestes services. Le serviteur de Dieu demanda donc à être relevé de son office. Les Frères, qui s'estimaient trop heureux de vivre sous sa conduite, le réélirent immédiatement, si bien que, presque sans interruption, il eut à diriger la communauté seize ans de suite, jusqu'au jour où il reçut dans son couvent le Chapitre général, présidé par le B. Humbert de Romans (1258). Peu après, il alla rejoindre au ciel les généreux confesseurs de la foi, ses frères, qui l'avaient précédé dans la gloire.
— (Ms. Guid.)

1420 — A Colmar, le V. Frère PIERRE DE BALE. Il avait été marié dans le monde, et, au milieu des embarras du siècle, était demeuré si affectonné au mystère de la Passion que, chaque jour, sans aucun ennui, il consacrait deux heures entières à cette sainte méditation. Sa femme étant morte, il se retira à Colmar et demanda l'habit de Frère convers aux religieux

chargés d'administrer le monastère des Unterlinden. Il abandonna donc tous ses biens à la maison, se réservant toutefois, à l'insu des supérieurs, une somme de quarante écus, qu'il portait suspendue à son cou dans un sachet. Il vécut ainsi un certain temps dans l'état de propriété, quand il plut à la divine miséricorde de le retirer de l'abîme où il allait se perdre.

Etant tombé malade et se trouvant seul à l'infirmerie, il vit entrer une vieille femme, d'aspect hideux et armée d'une fourche de fer dont elle lui porta un coup vigoureux dans le flanc. Le Frère, se sentant grièvement blessé, appela à son aide la très sainte Vierge qui lui apparut et mit la vieille femme en fuite. Sur ces entrefaites, le Père Vicaire du couvent se présenta pour demander au malade comment il se trouvait. « Assez bien, répondit celui-ci, si ce n'est qu'une vilaine créature, qui sort d'ici, m'a blessé au flanc avec une fourche de fer, et m'aurait infailliblement achevé sans l'assistance miraculeuse de la Vierge Marie. »

Le Père Vicaire, voulant voir l'empreinte du coup, aperçut la bourse que le Frère tenait cachée sous son habit. « C'est la vérité, mon cher ami, lui dit-il, le démon vous a fait une blessure mortelle, par le coup secret qu'il vous a donné dans le cœur, en vous rendant propriétaire contre votre vœu de pauvreté. Dépouillez-vous vite de cet argent pour obtenir la santé de l'âme : quant à la guérison corporelle, Dieu y pourvoira suivant ses intentions providentielles. »

Fr. Pierre, touché de la remontrance, se repentit de sa faute, remit à son supérieur les quarante écus et vécut depuis en véritable pauvre et parfait religieux. Il décéda vers l'an 1420. — (J. Nyder, *Formicarium*, L. II, c. 8.)

1470 — Au monastère de Prouille, le V. Père JEAN DE COUSSÉ, surnommé le Saint. Dès sa jeunesse, il porta en son corps la mortification de Jésus-Christ et, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1470, il garda une lourde chaîne qu'il avait prise autrefois pour dompter sa chair. Il fut enterré dans l'église des Sœurs, devant la grille du chœur, où se trouvait un caveau renfermant déjà les restes de plusieurs religieux, anciens directeurs de ce premier monastère de l'Ordre dominicain. — (*Mémoires de Prouille.*)

1588 — Dans la Province de Toulouse, le martyr du V. Père PIERRE DE LA COSTE.

L'hérésie, engendrée par le démon, est, par conséquent, fille du mensonge : la montrer telle qu'elle est, c'est la réfuter et la confondre. Voilà ce que faisait d'une façon victorieuse le V. P. Pierre de La Coste, en disputant avec les Huguenots, devant le peuple, particulièrement sur le saint sacrifice de la messe. Après avoir résumé ses arguments dans un ouvrage volumineux et savant, il se rendait à Paris pour le faire imprimer. Les hérétiques en eurent connaissance. Redoutant un livre qui fût demeuré comme un accusateur

permanent de leurs erreurs, alors que les plus solides sermons ne laissaient que des traces plus ou moins fugitives, ils arrêterent en route le saint religieux et le pendirent à un arbre, 1588. — (Jean de Sainte-Marie, *Glorieux Martyrs*, t. III, 602.)

1627 — En Arménie, l'Illustrissime PAUL-MARIE CITADINI, archevêque de Myre, puis de Naxivan, en Arménie. Natif de Bologne, il prit l'habit au couvent de cette ville et s'appliqua particulièrement à l'étude des langues. Toutefois, son attrait pour la solitude l'emportant sur tous ses autres désirs, il entra chez les Chartreux de Naples. Tandis qu'il y faisait son noviciat, le R^{mo} P. Séraphin Secchi, regrettant de voir enlever à l'Ordre de Saint-Dominique un religieux dont le mérite lui était personnellement connu, s'en plaignit à Paul V. Le Pape écouta le Maître Général et ordonna au P. Paul Marie de retourner à son couvent. Celui-ci obéit et passa près d'une année à Saint-Sixte, à Rome, d'où Paul V le tira, pour le placer sur le siège de Myre. Ensuite, il le donna pour coadjuteur à notre P. Matthieu Erasme, archevêque de Naxivan, ville d'Arménie. Ce prélat étant mort en 1620, Paul-Marie Citadini prit immédiatement la direction du diocèse et l'administra jusqu'en 1627, époque de sa mort. — (Ughelli, *Ital. Sac.*, V. — Fontana, *Theat.*, P. I., 58.)

1530 — A Séville, au monastère de Sainte-Marie des Grâces, la V. Mère MARIE DE SAINT-THOMAS, religieuse particulièrement favorisée du don d'oraison. Elle passait plusieurs heures du jour et de la nuit prosternée en adoration devant le Saint-Sacrement, exercice qui lui valut des grâces signalées. Elle pleurait abondamment sur ses fautes et ses moindres imperfections. Sa mort lui fut révélée quatre mois avant qu'elle arrivât. La V. Mère se renouvela dans l'esprit de ferveur, et sortit de ce monde avec une joie indicible, prélude de celle qui l'attendait pour ne jamais finir. — (Lopez, P. IV, lib. I. c. 46.)

1539 — A Florence, au monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, la pieuse Sœur THÉODORA LANDI, native de cette ville. Son père, Jean Landi, se donna la douce mission de l'initier lui-même à la pratique de la vertu, et la pieuse enfant répondit docilement à ses soins. Encore adolescente, elle vint frapper au monastère de nos Sœurs, placé sous le vocable de Sainte-Catherine-de-Sienne. Elle ne devait y passer que cinq ans : cinq ans d'humilité, d'obéissance, d'austérité de vie, de rigoureuse abstinence. Au bout de ce temps, la pieuse Sœur, qui avait joui jusqu'alors d'une excellente santé, se rompit un vaisseau de la poitrine et rejeta une grande abondance de sang. C'était la mort, mort précieuse du moins, en parfaite harmonie avec ce qu'avait été sa vie dans le cloître.

Sitôt qu'elle eut reçu les derniers sacrements et tandis qu'on lui faisait la recommandation de l'âme, son visage s'illumina soudain d'un tel reflet qu'il devint à la lettre brillant comme un soleil. Puis cet éclat tomba peu à peu, et la moribonde reprit son état naturel. La communauté entière, le confesseur, P. Mathieu de Castel-Vecchio, et un Convers, nommé Fr. Innocent, qui accompagnait le prêtre, furent témoins du prodige; mais tous ne remarquèrent pas la cause qui le produisait. Seuls, Fr. Innocent et Sœur Justine de Pistoie, une des religieuses, eurent la consolation de voir que cette lumière provenait de la face de Notre-Seigneur, lequel, à cette heure suprême, se tenait tout rayonnant devant sa fidèle servante.

La vision ayant disparu, une Sœur s'approcha de la mourante et lui murmura à l'oreille les paroles que saint Théodore, son patron, avait prononcées au moment de son martyre : *Cum Christo meo et fui, et sum et ero* : « avec mon cher Jésus j'ai été, je suis et je serai. » A ces mots, Sœur Théodora donna des signes d'allégresse, et inclinant la tête, remit comme en souriant son âme à Dieu, le 18 novembre 1539. Les religieuses, ses compagnes, l'ensevelirent avec grand honneur et conservèrent précieusement sa mémoire dans le monastère. — (Ser. Razzi : *Saints et Saintes... de l'Ordre de S. Dom.* 2^e P. 251. — Pio : *Huomi illust. di S. Domen.* : P. I. L. III, 399.)

1580 — Au monastère Sainte-Catherine, à Valladolid, la V. Sœur **URSULE VALLEJO**, Converse d'une rare sainteté.

Chargée des offices les plus pénibles de la maison, elle avait sans cesse sous les yeux les obligations de son état, qu'elle résumait dans cette maxime : « Garder ses règles en travaillant. » Voilà pourquoi, tout en vaquant sans relâche au service de la communauté, elle ne se dispensa jamais des jeûnes de l'Ordre. Elle les faisait même avec tant de rigueur, que depuis la Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques, elle ne mangeait qu'une fois le jour. — (Lopez, P. III, lib. III, c. 46.)

1619 — Au monastère de Scalabis, ou Santarem, en Portugal, la V. Mère **YOLANDE DE MENDOÇA**, issue de très haute lignée. Son père s'appelait Lope de Sousa et sa mère Jeanne de Castro. Fuyant les attraits flatteurs du monde, la jeune fille vint s'enfermer dans le cloître, avec une reconnaissance indicible pour le bienfait de sa vocation. C'était un sujet de surprise et d'édification profondes, de voir une personne si distinguée par la naissance, la fortune et tous les dons naturels, fouler aux pieds ses titres de noblesse et ses espérances d'avenir, se complaire dans l'abaissement et l'humiliation.

L'année de probation révolue, Sœur Yolande fit sa profession solennelle et ne songea plus qu'à accomplir en perfection les vœux par lesquels elle s'était consacrée à l'Epoux des vierges. Admirable pour l'observance des règles,

elle observait rigoureusement les jeûnes de sept mois prescrits par les Constitutions, pratiquait une oraison ou union à Dieu à peu près continuelle et donnait à la lecture spirituelle tout son temps libre. Très versée dans la connaissance des saintes Ecritures, elle s'en servait avec une opportunité remarquable pour promouvoir l'exacte observance, ou pour atteindre d'autres buts également saints. Mais jamais elle n'étudiait par vaine gloire et ne faisait ostentation de son profond savoir. Se mettre au dernier rang, saisir avec une sorte d'avidité les travaux les plus pénibles et les plus abjects : telles étaient les recherches de son humilité.

Fort habile organiste, elle s'estimait heureuse de mettre son talent au service du divin Epoux, dans la célébration des offices liturgiques. Douée en même temps d'une voix ravissante, quand elle chantait, en s'accompagnant de son instrument, sa mélodie était si édifiante, si bien articulée, que la V. Mère semblait rivaliser avec les esprits angéliques. Nullement jalouse de garder pour elle ses aptitudes musicales, elle prit soin de former deux de ses cousines, auxquelles elle avait persuadé de prendre le voile dans le monastère de Santarem ; et c'était un principe inculqué par cette habile maîtresse, que tout ce que l'on commence à apprendre doit avoir Dieu pour but.

Il survint à Sœur Yolande une infirmité, en apparence plus incommode que dangereuse. La servante de Dieu n'en jugea pas ainsi. Elle appela la Supérieure et plusieurs Mères anciennes, et leur déclara qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. La fermeté de son langage fit croire qu'elle était éclairée d'une lumière divine. Elle demanda les sacrements et les reçut avec de grands sentiments de piété. Elle pria ensuite les religieuses présentes à l'infirmerie, de chanter alternativement avec elle le *Miserere*. Une Sœur se trouvait par hasard dans l'embrasement d'une fenêtre et interceptait la lumière. La sainte moribonde se rappelant un passage de l'Office de saint Martin qu'elle avait chanté souvent, dit alors : « Ma Mère, ma Mère, mettez-vous un peu de côté et laissez-moi voir le ciel, que je désire plus que jamais. » A une autre, qui lui demandait si son âme éprouvait quelque peine, elle répondit par ce verset du Psaume 54 : *Formido mortis cecidit super me* : « la frayeur de la mort est tombée sur mon âme ». A une autre, qui l'engageait à se reposer, après avoir reçu les dernières onctions : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* : « Je m'endormirai et me reposerai dans la paix. » Saisissant un crucifix, elle en baisa amoureusement les plaies en disant : *In baculo isto transivimus Jordanem* : « avec ce bâton, nous avons franchi le Jourdain. » Et à l'instant elle expira, ravivant sa jeunesse comme celle de l'aigle ; ou prenant son vol comme la colombe du Liban. C'est à bon droit que nous disons : *comme la colombe* ; car au moment où l'on transporta le cercueil au chœur pour la cérémonie des funérailles, une blanche colombe vint se poser sur le drap qui couvrait la bière et y demeura toute la durée de l'office. Quand on déposa dans la fosse le corps de la défunte, la petite colombe battit des ailes et disparut. — (Sousa, *Hist. de S. Doming.*, P. IV, L. II, c. 1.)



XIX NOVEMBRE

*Le V. P. GONZALÈS LUCERO,
Missionnaire au Mexique (*)*

(1551)



LA vie de cet homme apostolique correspondit à son nom, qui signifie « lumineux ». Il fut, en effet, lumière dans ses paroles et dans ses œuvres : *lucerna ardens et lucens*. — (Joan. v, 35.)

Gonzalès Lucero naquit à San-Juan del Corno, en Andalousie, de parents honorables, qui confièrent sa première éducation à un précepteur instruit et prudent. Le maître n'eut pas beaucoup à faire dans la formation de son élève, tant celui-ci avait d'attrait pour la vertu et d'horreur pour le mal. Bien plus, ce futur ouvrier évangélique sembla inaugurer dès l'enfance la vie de rude labeur à laquelle il s'attacherait constamment : les amusements de son âge lui étaient à dégoût.

Ces dispositions exceptionnelles guidèrent le choix des parents, quand il s'agit de lui procurer une instruction plus solide; ils le remirent aux mains d'un prêtre de leur famille, résidant à Séville. Le jeune Gonzalès n'eut qu'un but, et il y tendit de toutes ses forces : avancer dans la connaissance des lettres et dans la pratique des vertus. Dès son arrivée à Séville, il se montra fort assidu aux exercices de dévotion. Sitôt que l'étude lui laissait quelque loisir, le pieux écolier accourait à notre couvent de Saint-Paul, pour prier dans

(*) Davila, *Hist. de la Prov. de Mexico*. — Pio, P. I. L. I. 51. — Marchese, *Diario*, VI.

l'église, converser avec les religieux, voir de plus près leur genre de vie. Mais rien n'égalait sa joie, lorsque, le soir venu, il pouvait assister à la procession du *Salve Regina*, et couronner ainsi ses occupations de la journée en recevant la douce bénédiction de la Mère de miséricorde.

De la sorte, s'affectionnant de plus en plus à l'Ordre de Saint-Dominique, notre jeune homme demanda bientôt à en revêtir les livrées, faveur qui lui fut accordée sans délai.

Devenu novice, Gonzalès fit briller dans sa conduite tant de vertus, accusa un si grand zèle pour l'observance, qu'après l'année de probation, il fut admis, par le consentement unanime des Pères, à prononcer ses vœux solennels. Appliqué ensuite aux sciences sacrées, il ne tarda pas à se montrer un sujet hors ligne et à dépasser, dans la carrière des études scolastiques, ses condisciples, même les mieux doués.

Sur les entrefaites arriva le P. Thomas Orthiz, Vicaire des Indes, muni de Lettres patentes du Maître Général, pour intéresser à l'œuvre des missions les religieux de bonne volonté. Un grand nombre, dans le couvent de Saint-Paul, vinrent s'offrir. Toutefois, à cette première visite, le V. Père borna son choix à une seule recrue, le Fr. Gonzalès Lucero, récemment promu au diaconat. Rien qu'à voir ce jeune homme, le P. Orthiz avait découvert les trésors de science et de piété renfermés dans son cœur; il ne put s'empêcher de dire à divers membres de la communauté : « Voilà bien le ministre que le Seigneur s'est réservé pour les Indes ! Il y servira le divin Maître avec une inviolable fidélité, produira comme missionnaire des fruits abondants, et deviendra la pierre d'assise d'une nouvelle fondation dominicaine. » Autant de prédictions que l'avenir se chargea de réaliser.

II. — Docile à l'appel de Dieu, Gonzalès Lucero accepta joyeusement son assignation pour les Indes. Quand le moment de partir fut arrivé, il s'embarqua avec plusieurs autres religieux destinés à la même mission, et aborda, après une heureuse traversée, à Saint-Domingue, où depuis seize ans, Pierre de Cordoue avait érigé un couvent. Le P. Dominique de Betanzas s'y trouvait; mais, à la requête du P. Thomas Orthiz, ce vénérable religieux voulut bien, avec trois de ses frères, s'adjoindre à la caravane des huit missionnaires venant d'Espagne, et tous ainsi formèrent le nombre du Collège apostolique institué par Jésus-Christ.

Durant le trajet de Saint-Domingue au Mexique, ce fut pour les passagers un grand sujet d'édification de voir la fraternelle union de tous ces missionnaires et l'affectueuse intimité qui s'établit pour toujours entre Dominique de Betanzas et Gonzalès Lucero.

Au terme du voyage, une cruelle épreuve les attendait. Sur les douze Frères-Prêcheurs entrés à Mexico, le 23 juin 1526, cinq moururent peu après, et quatre autres, restés languissants à la suite des fièvres du pays, ne purent s'utiliser au bien de la mission : il fallut les rapatrier. En moins d'une année, il ne restait plus que le P. Dominique de Betanzas et le Fr. Gonzalès Lucero avec le P. Thomas Orthiz. Dans cette conjoncture douloureuse, ce dernier n'hésita pas à reprendre la route d'Espagne, afin d'enrôler de nouveaux apôtres. Gonzalès n'était que diacre ; comme il ne se trouvait pas d'évêque au Mexique, il dut passer à l'île de Cuba, pour recevoir l'onction sacerdotale. La grâce de son ordination lui laissa un amour très intense pour l'auguste sacrement de l'autel. Toute sa vie il chercha à en promouvoir le culte et l'honneur : de là ses soins délicats pour l'entretien des ornements et des vases sacrés ; son goût pour la décoration du sanctuaire, sa joie très vive, quand tout était en bon ordre et à l'unisson de ses sentiments de respect et d'amour.

Un jour, à Tepuscolula, il entre dans une modeste église confiée à nos Pères. Tout de suite, sa vue se porte et se repose avec complaisance sur l'autel : il ne se lasse pas de l'admirer, tant il y remarque de propreté et d'art exquis dans son ornementation. Il avise un Frère et lui demande si les Indiens ne sont pas chargés d'entretenir cet autel. « Non, répond le Frère, c'est moi ; je ne pense pas qu'il faille confier cette fonction aux Indiens. » A cette parole, le saint religieux se jette aux pieds du Frère et les lui baise affectueusement.

Au saint autel, il donnait libre carrière à sa piété. Jamais il n'y montait sans une longue préparation et une humble confession ; pour action de grâces, il servait d'ordinaire une ou plusieurs messes. La sienne durait un temps si long qu'on lui en fit la remarque. Homme d'obéissance, il fit effort pour se rendre aux avis d'autrui ; mais, emporté par sa dévotion, il préféra attendre que la dernière messe fût dite, afin de célébrer plus à l'aise, les portes fermées, sans incommoder personne. Souvent, son visage s'illuminait d'une façon merveilleuse au moment de l'Élévation ou de la Communion ; on l'eût dit nimbé d'un cercle de lumière.

Par dévotion pour le très saint nom de Jésus, il abandonna son nom de famille pour se faire appeler P. Gonzalès de Jésus.

En de telles dispositions, on n'aura pas de peine à croire que le vénérable religieux conserva une pureté parfaite : au témoignage de ceux qui l'ont connu intimement, il emporta dans la tombe son innocence baptismale. Loin de s'enorgueillir de cette grâce, il ne voyait en lui que profonde misère, et se mettait volontiers au rang des plus vils pécheurs.

Un jour, il rencontra un colon espagnol, père d'une nombreuse famille, et n'ayant pour la nourrir que le fruit souvent bien maigre de sa chasse. Tout en causant, Gonzalès lui demanda comment il se trouvait d'un genre de vie qui l'obligeait à des courses fort pénibles et chaque jour renouvelées. — « Je m'en trouve fort bien, répondit l'Espagnol, car je pense que la volonté de Dieu s'accomplit ainsi sur moi. » — A cette réponse, le V. Père se jette aux pieds du villageois et les lui baise avec effusion.

III. — La vie du P. Gonzalès Lucero fut une vie d'union à Dieu par l'oraison et une continuelle immolation de lui-même au service du prochain, par la prédication, la confession et toutes les industries du zèle.

Par amour de la pauvreté, il refusait modestement les aumônes qui lui étaient offertes et priait qu'on les passât à de plus nécessiteux.

Quand il revint de Cuba, revêtu du caractère sacerdotal, le P. Gonzalès se trouva seul, comme nous l'avons dit, avec le P. Dominique de Betanzas. Celui-ci, en qualité de Vicaire de mission, institua son jeune compagnon Maître des novices. Les postulants s'annonçaient déjà nombreux. En moins de trois ans, le noviciat de Mexico devint tout à fait prospère : une riche pépinière d'hommes apostoliques avait été préparée par les soins du serviteur de Dieu. Appelé par ordre de son supérieur pour aller travailler à la fondation d'une maison dominicaine à Antequera, Gonzalès dut abandonner ses enfants bien-aimés ; du moins leur laissait-il le soin de verser à leur tour sur les novices à venir les bienfaits qu'eux-mêmes avaient recueillis de sa paternelle direction.

Les difficultés de la première heure furent pour notre missionnaire véritablement inouïes. L'homme de Dieu connut toutes les angoisses de la misère et de l'isolement. Devenu son propre supérieur, il s'engagea dans une vie des plus rigoureuses ; il gardait les jeûnes, l'abs-

tinence, le lever de nuit, l'office choral, du moins à sa manière, c'est-à-dire qu'il psalmodiait à haute voix et chantait le *Te Deum* et le *Benedictus*. Tout ensemble architecte, entrepreneur et manœuvre pour la construction matérielle de l'édifice, confesseur et prédicateur infatigable, il faisait rayonner son zèle dans toute la région de langue mexicaine, car il parlait l'idiome national avec une étonnante facilité. Afin de mieux frapper l'esprit des Indigènes et de leur faire saisir sur le vif les vérités du salut, il fit peindre sur des toiles faciles à manier les principaux articles de notre foi : le ciel, l'enfer, les mystères du Rosaire. Devait-il prêcher sur l'un de ces sujets, il déroulait près de lui le tableau correspondant et l'exposait bien en vue des auditeurs. Cette méthode lui réussit à merveille. Par une autre innovation non moins ingénieuse, il parvint à atteindre les tribus d'Indiens qu'il ne pouvait visiter en personne. Voici comment il s'y prit. Choisisant les plus intelligents de ses catéchistes, il leur enseigna une explication facile des mystères représentés sur ses tableaux. Quand il fut sûr de leur instruction, il les envoya dans les districts éloignés. Là encore le succès couronna ses efforts. Les Indiens émerveillés vinrent en grand nombre trouver l'homme apostolique et lui amenèrent leurs petits enfants pour qu'il les baptisât.

Gonzalès Lucero demeura seul au milieu de toutes ses œuvres jusque vers le mois d'août 1635. A cette date, le P. de Betanzas, au retour d'un voyage en Espagne, avait construit un modeste couvent pour huit ou dix religieux. Notre missionnaire, qui succombait sous le fardeau, s'empressa de demander quelques auxiliaires pour la moisson abondante qui n'attendait que la main des ouvriers. Le repos que lui procura leur arrivée ne fut pas long. Un mois s'était à peine écoulé que le serviteur de Dieu dut quitter ses Indiens, et se rendre à Mexico, où était convoqué le Chapitre pour l'élection d'un Provincial. Il fit le trajet à pied, sous un soleil de feu, mendiant son pain sur la route. Dominique de Betanzas, ayant été élu, confia aussitôt à son intime ami, le P. Gonzalès, l'évangélisation de la province de Misteca, dont celui-ci devenait ainsi le premier apôtre. C'était le jeter à nouveau dans les angoisses de l'isolement et des privations. N'importe. Le fervent religieux n'eut sur les lèvres d'autres paroles que celles de l'obéissance. Les peuples qu'il lui fallait convertir avaient rebuté plus d'un de ses devanciers. Ce ne fut donc pas une médiocre entreprise pour le V. Père d'affronter ces tribus idolâtres pour essayer de les soustraire à des superstitions grossières et invé-

térées. Loin de reculer devant des obstacles presque insurmontables, il se mit à parcourir la contrée, au prix de fatigues inouïes, prêchant, catéchisant, se servant avec fruit de ses tableaux, qu'il jugeait plus efficaces encore que la simple parole pour faire impression sur les sauvages et leur ouvrir les yeux de l'âme. Une guérison miraculeuse opérée par ses mains vint à point pour lui conquérir un ascendant considérable ; en maintes circonstances, sa présence seule suffisait pour arrêter les dissensions et ramener la paix entre tribus ennemies. C'est assez dire qu'il était aimé comme un père, vénéré et écouté comme un saint. A l'exemple du Patriarche Dominique, ses journées étaient consacrées aux œuvres du ministère apostolique, ses nuits presque entières à la pénitence et à l'oraison.

Jeune encore, Gonzalès Lucero se trouva mûr pour le ciel. Après avoir languï quelques mois, il succomba de fatigue et d'épuisement, dans le courant de novembre 1551.

Les larmes dont furent accompagnées ses funérailles disaient mieux que tous les panégyriques le respect et l'amour que ses vertus avaient fait naître pour lui dans le cœur des Indiens. Deux ans après sa mort, on retrouva son corps sans aucune trace de corruption, quoiqu'il eût été enterré dans un endroit humide. On le transporta en un lieu plus convenable, à côté du maître-autel de l'église conventuelle de Mistepec, et sur sa tombe fut gravée l'építaphe suivante :

« Ci-gît Fr. Gonzalès Lucero, distingué par l'éclat de toutes les vertus religieuses. Son éminente sainteté lui a valu cette sépulture honorable. »

*Hic jacet Frater Gundisalvus Lucero,
omnium virtutum religionisque splendore
egregie præditus, qui ob eximiam sanctitatem
honorificæ sepulturæ particeps est.*





La V. Mère MADELEINE DES PLAIES,

Professe du monastère du Saint-Sacrement, à Lisbonne ()*

(1668)

M^ADELEINE des Plaies, appelée dans le monde Madeleine de Villana, n'avait que neuf ans quand elle vint rejoindre, au monastère du Saint-Sacrement de Lisbonne, deux de ses sœurs, entrées comme religieuses peu auparavant. Elle devait les surpasser par l'éclat de ses vertus.

Jusqu'à l'époque fixée pour sa vêtue, la jeune enfant demeura au noviciat, suivant les exercices avec une ferveur et une exactitude surprenantes. Dès le même temps, elle commença d'entrer dans la carrière des douleurs et des peines qui ne devaient la quitter qu'au tombeau. Elle les soutint avec constance et même avec joie. Loin de demander à Dieu aucun soulagement, elle souhaitait que le divin Maître surajoutât à ses épreuves, afin de lui faire savourer le bonheur de souffrir pour son amour.

La prise de voile fut reculée de deux années au delà de l'époque marquée primitivement ; enfin, le 17 mai 1657, notre postulante reçut la grâce qu'elle convoitait avec tant d'ardeur depuis huit ans. Frappée de l'éclat de son visage pendant la cérémonie, la Prieure ne put s'empêcher de dire ensuite aux religieuses et au confesseur du monastère : *Que deviendra un jour cette enfant ? car la main du Seigneur est visiblement sur elle.* (1)

Au comble de ses vœux, la pieuse novice ne songea plus qu'à mériter, par une exacte obéissance et une fidélité inviolable au devoir, le bonheur de la profession religieuse. On ne lira pas sans édification une pièce datant de cette époque et signée de son sang.

« Moi, Sœur Madeleine des Plaies, esclave de la très sainte Mère de Dieu, en ce jour, 9 juillet 1658, proteste et promets que je renonce pour toute ma vie, et autant qu'il sera en moi, à ma propre volonté.

(*) *Acta Cap. Gen. 1670.* — Sousa : P. IV, L. III c. 41.

(1) S. Luc, 1, 66.

le m'offre et je me donne à l'adorable Trinité en perpétuel esclavage, me confiant en l'amour dont, ô aimable Jésus caché dans l'Eucharistie, vous me donnez des gages à tout moment, principalement en ce jour où, après la sainte communion, vous m'avez fait goûter une paix, une suavité, un bonheur qui dépassent tout sentiment. Je dépose entre vos mains cet engagement, cette donation de tout mon être, attendant de votre miséricorde les secours nécessaires pour ne reprendre jamais rien de ce que je vous ai une fois donné. Or, afin que cette résignation vous soit plus agréable, je renouvelle le vœu de chasteté perpétuelle que je vous ai déjà fait, et je prends pour témoins l'auguste Marie, votre Mère, le B. Patriarche Joseph, mon Père saint Dominique, saint Jean l'Evangéliste, enfin sainte Catherine de Sienne, à l'imitation de laquelle j'ai émis ce vœu. O mon doux Jésus, gardez mon cœur. Rien, hormis vous, ne saurait lui plaire. Que ne puis-je m'immoler et me consumer pour votre amour ! Ma résolution est bien de ne jamais vous offenser ; faites que j'y sois fidèle. Que mon âme, ornée de vertus, soit à vos yeux un temple vivant, et mon cœur le lieu de votre repos. Gardez cette demeure devenue vôtre. Je suis toute à vous, soyez tout à moi ! Votre esclave : « Sœur Madeleine des Plaies. »

Telles étaient les dispositions intimes de cette âme privilégiée, à la veille de sa profession. Mais une nouvelle épreuve l'attendait. On retarda d'une année encore le jour mille fois désiré de son engagement solennel. La novice ne proféra pas un mot de plainte. Regardant ce délai comme imposé par Dieu à cause de ses péchés, elle s'humilia sous la main qui la frappait et se soumit respectueusement au bon plaisir divin.

Enfin sonna l'heure si impatiemment souhaitée. Mais il était dit que les désirs de la généreuse enfant seraient traversés jusqu'au bout.

Au dernier instant, surgit une contestation entre le plus proche parent de la novice et le Supérieur du monastère sur une question d'intérêt : on crut que la profession ne se ferait point pour cette maison, ou tout au moins serait remise à plus tard. Pendant ce temps, Madeleine était au chœur en oraison. Quelques compagnes, soupçonnant son angoisse, vinrent lui adresser des paroles amies. « Ne vous chagrinez point à mon sujet, répondit doucement Madeleine ; ce que vous craignez pour moi n'arrivera pas : aujourd'hui même je ferai profession. » Le soir de ce jour, 27 mai 1659, la prédiction s'accomplit.

II. — Comme si elle n'eût encore rien fait, la nouvelle professe s'élança dès lors à pas de géant dans le chemin de la perfection.

Convaincue avec raison que l'humilité est à la base de tout édifice spirituel, elle commença par s'affermir dans cette vertu. La douceur, la modestie, l'affabilité de la jeune Sœur provenaient des bas sentiments qu'elle avait d'elle-même. Ayant sans cesse sous les yeux la vue de son néant, elle s'estimait indigne de vivre parmi des épouses de Jésus-Christ aussi parfaites qu'étaient les Sœurs de Lisbonne. De là vient que d'abord elle souffrit sans se plaindre, comme nous l'avons remarqué, les délais apportés à sa consécration religieuse. Aimant tout ce qui pouvait la rendre méprisable, elle remplissait avec une joie manifeste les offices les plus humbles de la maison.

Parfaite dans l'obéissance, elle n'avait réellement d'autre volonté que celle de ses supérieures. Lui imposait-on un emploi pénible, ou contraire à ses inclinations naturelles, jamais elle n'hésitait, eût-elle de solides raisons à invoquer à l'encontre de l'ordre reçu. Il lui en coûtait particulièrement d'accepter les dispenses exigées par la délicatesse de son tempérament. Soumise avant tout, elle savait néanmoins concilier la pénitence avec l'obéissance. Parfois on lui défendait d'assister aux Matines ou à l'oraison de la nuit ; Madeleine restait dans sa cellule, mais passait en prières tout le temps que les Sœurs demeuraient au chœur.

Cet attrait pour la pénitence était si vif que la fervente religieuse eût aisément dépassé la mesure : son confesseur lui-même aurait eu peine à la retenir sans le vœu qu'elle avait fait de lui obéir en tout. Que de fois elle vint le supplier qu'il la laissât se livrer comme une victime d'expiation entre les bras de la justice divine ! Ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitait, Madeleine arrivait néanmoins à arracher quelques permissions, et aussitôt elle allait prendre de sanglantes disciplines, se chargeait de chaînes ou de cilices, s'imposait d'autres mortifications encore, connues de Dieu seul.

Voyant sa supérieure et le directeur de son âme lui mesurer les pratiques de pénitence, Madeleine des Plaies s'adressa directement à Notre-Seigneur. La divine réponse fut l'envoi de douleurs aiguës et prolongées, qui devinrent pour la servante du Christ une très lourde croix. Un jour qu'elle paraissait plus abattue qu'à l'ordinaire, son confesseur l'engagea au temps de Noël, à solliciter de l'Enfant-Jésus quelque soulagement. « Comment voulez-vous, mon Père, que je

fasse une pareille demande, répondit-elle, moi qui ne cesse de supplier mon Dieu de me rendre participante de ses douleurs ? »

De fait, elle en était venue à ne trouver de satisfaction que dans la souffrance. « Je me sens plier sous le faix de maux indicibles, disait-elle dans sa dernière maladie ; mais, même alors, je ne suis pas sans consolation, car j'ai celle de souffrir pour Dieu ! »

Assurément, la souffrance était l'ambition de cette grande âme, et lui donnait conformité avec Jésus crucifié, unique objet de ses affections.

Madeleine, étant encore novice, fut un jour frappée de cette parole du divin Cantique : *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur*. Aussitôt elle se fit à la poitrine une large plaie qui lui causa d'inconcevables douleurs. Devenue professe, elle alla plus loin. Pour mieux honorer dans sa chair les cinq plaies du Sauveur, elle s'imprima au fer rouge cinq profondes blessures en forme de croix, autour du cœur. Le Seigneur sembla montrer qu'il avait agréé cette mortification héroïque. Ces stigmates volontaires n'eurent pour la patiente aucune suite fâcheuse. Elle n'eut point à en parler ni à employer aucun remède. Ils se fermèrent peu à peu ; cependant, à la mort de la vénérable Sœur, les marques en étaient encore très visibles. Du jour où elle se fit ces blessures, l'épouse du Christ porta plus justement son nom de Madeleine des Plaies, et sa dévotion à la Passion prit de nouveaux accroissements. Chaque semaine, du jeudi au dimanche, elle ne vivait que du souvenir des souffrances endurées par Notre-Seigneur, les trois derniers jours de sa vie mortelle.

III. — L'oraison faisait les délices de la servante de Dieu. Dès son entrée au noviciat, elle avait pris cet exercice en très haute estime, comme le chemin sûr et facile pour aller à Dieu. En maladie comme en santé, toute sa sollicitude était de trouver le temps de faire oraison. Le fruit qu'elle en retira fut une grande connaissance de son néant et une humilité profonde. De là le calme de son esprit au milieu des sécheresses les plus pénibles. Si Dieu semblait se retirer, elle attribuait cette épreuve à ses propres infidélités, et pour rappeler son Bien-Aimé, elle recourait à de pieuses industries. Pour elle, le moyen le plus efficace de recouvrer les caresses du céleste Epoux était de se tenir en esprit aux pieds du Sauveur, à l'imitation de sa sainte patronne, de baiser les plaies divines et de les baigner de ses larmes. Parfois, Notre-Seigneur l'élevait jusqu'à son côté sacré, et, après lui avoir

rendu la paix de l'âme et l'avoir comblée de nouvelles grâces, il lui donnait d'utiles enseignements, surtout sur les avantages des souffrances et le prix de l'humilité.

Ainsi favorisée et instruite par son divin Epoux, Sœur Madeleine se tenait cachée dans la retraite qu'elle s'était faite au-dedans d'elle-même, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, et elle y trouvait son repos.

La vie lui devenait à charge, et avec saint Paul elle regardait la mort comme un gain.

Mentionnons brièvement son amour pour Dieu.

Non contente de rapporter à la gloire du Très-Haut ses pensées, ses désirs, ses actions, la sainte religieuse eût voulu avoir mille vies pour les lui sacrifier. Les plaies qu'elle s'était faites, ses cruelles macérations, les maux violents qu'elle endura avec tant de courage, la joie qu'elle goûtait dans l'oraison, ses soupirs vers le ciel, les vertus qu'elle pratiqua jusqu'à l'héroïsme : tout cet ensemble attestait d'une manière éclatante son amour pour Dieu. Après sa mort, on trouva entre les bras d'un crucifix un billet écrit avec du sang et ainsi conçu : « Je suis toute à vous, ô mon Jésus, oui, toute, toute à vous ! » C'était bien le cri du cœur.

Une autre preuve non moins évidente de cet amour était l'ardente charité qui la consumait pour le prochain. Avec quel empressement elle allait au-devant de ses Sœurs pour les servir ! Instituée infirmière du monastère, elle s'acquitta de son emploi avec le soin que l'on pouvait attendre d'une vertu si accomplie. Nuit et jour au chevet des malades, comme une mère pleine de tendresse, elle les encourageait dans leurs souffrances et soutenait leurs bons sentiments.

Elle-même enfin tomba malade et dut s'aliter. Comprenant, malgré les assurances contraires des médecins, que son heure était venue, elle reçut avec une angélique piété les derniers sacrements. Après quoi elle se recommanda aux suffrages de la communauté, se disant une grande pécheresse, devant subir un long purgatoire ; elle répéta avec confiance cette invocation qui lui était familière : *Sang de Jésus, sauvez-moi !* et remit doucement son âme à Dieu, un vendredi de novembre 1668, à l'âge de trente ans.

Le Chapitre général, célébré à Rome en 1670, fait une honorable mention de la V. Mère Madeleine des Plaies.



LE MÊME JOUR

1429 — A Saragosse, le V. P. SANCHE PORTA, distingué par sa science et sa vertu.

Il était natif de Saragosse même et entra de bonne heure au couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville. Sa renommée commença à s'étendre vers l'époque où le lamentable schisme d'Occident déchirait l'Eglise de Jésus-Christ. On sait que l'Espagne se mit sous l'obédience des papes d'Avignon.

L'an 1385, Sanche Porta enseignait les arts libéraux dans son couvent de Saragosse ; il passa ensuite à la chaire de théologie et l'occupa un bon nombre d'années, sans laisser de prêcher la parole de Dieu avec un remarquable succès. En 1403, il remplissait, toujours dans son même couvent, les fonctions priorales. Ce fut alors que Pierre de Lune, pape d'Avignon sous le nom de Benoît XIII, qui précédemment, étant légat en Aragon, avait connu et apprécié le P. Sanche, le manda près de sa personne et l'institua Maître du Sacré-Palais. En même temps, il fixait pour ses honoraires une rente annuelle de 200 florins d'or, à prendre sur le revenu de l'archidiaconé de Madrid, au diocèse de Tolède. Diago affirme, dans son Histoire de la Province d'Aragon (1), avoir vu le diplôme pontifical aux archives de notre couvent de Saragosse ; il atteste que, dans cette pièce, Sanche est comblé d'éloges par Benoît XIII et déclaré Maître des écoles du Sacré-Palais et commensal du pontife.

Sanche Porta, dit Fontana, dans son *Theatrum* (2), profita de l'ascendant dont il jouissait sur Pierre de Lune pour l'engager à procurer par tous les moyens en son pouvoir la paix de l'Eglise. Une année, le jour de la Pentecôte, obligé par son office de prêcher devant le pontife et sa cour, on le vit, embrasé des feux de l'Esprit-Saint, présenter les arguments les plus décisifs et les exhortations les plus efficaces pour presser Benoît d'étouffer le schisme au plus vite. Ses paroles mirent l'antipape en une telle fureur, qu'au sortir du sermon, il fit jeter en prison Sanche Porta et l'y laissa deux ans, chargé de fers. Les amis du V. Père, obtinrent, à force d'instances, sa délivrance, et l'homme de Dieu alla aussitôt se réfugier près d'Innocent VII, le Pape de l'autre obédience.

Au rapport de Fontana, qui s'appuie sur le témoignage de Carlo Cartari, custode des archives pontificales au temps où il écrivait, Innocent VII accueillit le P. Sanche avec grande affection et l'institua son chapelain, avec le

(1) Fol. 145 C.

(2) P. II, 401 et 474.

titre de Pénitencier apostolique. Si la chose est vraie, il faut que Sanche Porta ait occupé peu de temps la charge de Maître du Sacré-Palais à la cour d'Avignon, ou que sa détention n'ait pas duré deux ans, car Innocent VII mourut en novembre 1406.

A la suite de ces événements, il ne semble pas que le saint religieux ait rempli des fonctions ecclésiastiques par ordre des Souverains Pontifes. Rentré dans le calme de la vie régulière, tout en s'occupant de sa sanctification personnelle par la pratique exacte des observances monastiques, le P. Sanche appliqua les énergies de son esprit et les forces de son corps au ministère de la prédication et à la composition de divers ouvrages. On a de lui une sorte de Traité sur la maternité divine, revu et publié par le P. Alphonse de Castro, du même Ordre.

Des Sermons sur les évangiles des dimanches.

D'autres Sermons pour les fêtes des Saints : « Ces œuvres oratoires, dit Sixte de Sienne, écrites dans un style simple et ordinaire, renferment une morale très pieuse. »

Pio, Fernandez, Altamura, et beaucoup d'autres auteurs, tant de l'Ordre qu'étrangers à l'Ordre, parlent de Sanche Porta avec de grandes louanges.

Le V. Père mourut dans son couvent de Saragosse, et l'on grava sur sa tombe l'épithaphe suivante :

« Ci-gît le R. P. Maître en théologie, Sanche Porta, Maître du Sacré-Palais, et illustre prédicateur, décédé l'an du Seigneur 1429, le dix-neuvième jour de novembre. — (Echard, *Script. O. P. I.* 779.)

1451 — A Naples, le Révérendissime GUY FLAMOCHETTI, vingt-huitième Maître Général.

Il était natif de Grenoble, suivant les uns, de Cambrai, selon les autres, et appartenait à la Province dominicaine de France. Homme de doctrine, plein de prudence et orné des plus rares vertus, il fut associé au gouvernement de l'Ordre, à titre de compagnon du R^{me} P. Barthélemy Texier, et il l'aida puissamment pour l'affermissement ou la restauration de la discipline régulière dans les couvents. Institué Procureur Général, l'an 1449, il était en fonction, quand le R^{me} P. Pierre Rochim mourut à Lyon, le 16 juin 1450, vingt-trois jours seulement après son élection au magistère suprême de l'Ordre. Le Pape Nicolas V, qui avait vu à l'œuvre le P. Flamochetti et l'appréciait grandement, l'institua par une Bulle en date du 1^{er} août de la même année, Vicaire Général jusqu'à l'élection du successeur, laquelle devait se faire dans le Chapitre convoqué à Sainte-Marie-sur-Minerve, pour l'année 1451.

Guy Flamochetti obtint la pluralité des voix dans l'assemblée capitulaire, et inaugura son généralat le 12 juin, veille de la Pentecôte. On attendait beaucoup de son administration. Dieu en avait jugé autrement. Le V. Père était déjà vieux et épuisé de travaux. Après la tenue de son Chapitre d'élection, il entreprit de visiter les couvents de l'Italie méridionale. La mort

l'arrêta à Naples, le 19 novembre, au grand regret de tous ses fils en religion. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Dominique, près du maître-autel ; voici son épitaphe :

« Ci-gît Fr. Guy, de la Province de France, professeur en sacrée théologie, et Maître de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il mourut l'an 1451, le 19 novembre, ayant vécu dans le généralat cinq mois et sept jours. »

D'après Possevin, Altamura et plusieurs autres auteurs, le P. Flamochetti composa une chronique, qui s'est perdue. — (Reichert : *Chronica Ordinis*, tom. VII, fasc. I. — Pio, P. II, lib. 3. — Echard, I, 808.)

1475 — A Gand, l'illustrissime Père GUILLAUME VAN OSOR, évêque de Sarepta. Il était fils du couvent de Saint-Omer, sa ville natale ; mais il passa presque toute son existence à Gand, « charmé de se trouver dans la douce société de ses Frères » (1). Auxiliaire de l'évêque de Tournai, il le suppléait dans l'exercice de la charge pastorale.

Diverses chroniques nous le montrent appelé à maintes reprises en des communautés religieuses, pour y remplir les fonctions épiscopales.

En 1450, il consacre un autel dans l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand, en l'honneur des saintes Vinciane et Landrade.

Le 1^{er} octobre 1454, il bénit dans l'enclos d'un nouveau monastère de Chanoinesses régulières un cimetière réservé à la sépulture des Sœurs. Le 26 novembre du même mois, il donne le voile à cinq novices et reçoit la profession solennelle de la supérieure. Le soir du même jour, il baptise une cloche, en l'honneur de sainte Agnès, titulaire du monastère.

L'an 1472, la veille de sainte Lucie, la princesse Marguerite de Bourgogne, comtesse de Flandre, devait, au même couvent, poser la première pierre d'une église neuve. L'évêque de Sarepta officie pontificalement dans le vieil édifice, avec un grand concours de prêtres et de fidèles ; puis il préside la procession qui se dirige vers le chantier ; il bénit la pierre, et, après que la duchesse l'a posée de ses mains, il entonne le *Te Deum* et rentre à la sacristie.

En 1455, le 27 avril, Guillaume van Osor bénit le nouveau chœur de l'abbaye bénédictine d'Oldenbourg, que venait de construire dom Aignan, vingt-septième Abbé de la maison. Il consacra également l'autel majeur dédié à la Sainte Trinité et aux saints Apôtres, et un autre en l'honneur de la Sainte Croix et de saint Benoît. Il bénit encore la nef de l'église, le vestibule, le réfectoire, le chapitre, le dortoir et le cloître, en présence de toute la communauté, de plusieurs abbés, et d'un grand nombre de personnages ecclésiastiques, invités pour la circonstance. Deux ans plus tard, il présidait dans la même abbaye la translation des restes de saint Arnoult, qu'il tira du coffret de bois qui les renfermait, et plaça dans une châsse d'argent doré.

(1) *Suorum fratrum delectatus convictu, Registr. Conv. Gand.* fol. 173.

Sander, dans son ouvrage « *La Flandre illustrée* », nous apprend qu'en 1456, à l'abbaye de Saint-Tron de Bruges, Sœur Pétronille d'Aertrycke, femme de noble origine, ayant été élue abbesse, quitta la direction des prêtres séculiers pour se placer, elle et ses filles, sous la conduite d'un supérieur régulier venu exprès d'un couvent de la Congrégation de Windesem, où florissait la parfaite observance. L'homme de Dieu forma les Sœurs à la pratique du silence et des jeûnes et les rapprocha le plus possible de la vie cénobitique. La réforme, une fois acceptée, remit toutes choses au point. L'évêque de Sarepta fut invité à prêter son concours : il revêtit les Sœurs de la tunique de lin, et le jour de Saint-Brice, l'an 1459, établit la clôture dans les conditions prescrites par le Pape Boniface VIII.

Le même auteur, parlant du monastère de Béthanie, près de Bruges, s'exprime ainsi : « Ce fut en 1459 que l'on posa les préliminaires de sa fondation, le jour de la conversion de saint Paul, et en le destina comme lieu de refuge aux pécheresses converties : toutefois dans la suite des vierges et des veuves y furent admises. La même année, un prêtre séculier de Gand, Christian Donckercloke, lui assigna tous ses biens et amena trois de ses sœurs. On y professe la Règle de saint Augustin. »

Détachons la page suivante du coutumier de ce monastère :

« Notre Illustrissime Seigneur et Père en Dieu, Guillaume, évêque de Sarepta, auxiliaire de Tournai, de qui nos Sœurs ont reçu le saint habit, peut être regardé comme le principal fondateur de la maison. Nous lui sommes redevables de mille bienfaits ; à son instigation, des aumônes nombreuses nous ont été faites et nous avons reçu d'utiles secours. Lui-même a voulu prendre à ses frais l'achat et l'érection du maître-autel, la construction de notre mur de clôture et d'un bâtiment du monastère. Il nous a déchargées d'une rente fort lourde dont la maison se trouvait grevée : et jamais il n'a cessé de nous prodiguer ses libéralités. »

En 1470, le 10 mars, le vénérable prélat procéda, à Bruges, dans l'église de la B^e Vierge Marie, à la translation des reliques de saint Boniface, en présence de six abbés et d'un grand concours de notables et de fidèles.

A notre couvent de Gand, il donna deux précieux fragments de la Vraie Croix qu'il avait rapportés de Dordrecht, en Hollande, où il était allé faire la reconnaissance officielle d'une relique insigne de la Croix de Notre-Seigneur.

Le saint évêque mourut à Gand et fut inhumé dans le chœur des religieux, sous un riche sarcophage de marbre noir élevé de terre d'environ deux pieds. On y grava cette épitaphe :

« Ci-gît l'illustrissime Seigneur et Père en Dieu, Guillaume, par la miséricorde divine évêque de Sarepta, auxiliaire de Nos Seigneurs Jean, Guillaume et Ferri, évêques de Tournai, fondateur de la maison de nos Sœurs de Béthanie, à Bruges, pénitencier juré de notre Saint-Père le Pape, à Saint-Pierre de Rome, religieux de l'Ordre des Prêcheurs du couvent de Saint-Omer. Il décéda le 19 novembre 1475. Priez pour lui » — (B. de Jonghe : *Belgium dominicanum*.)

1562-1568 — Mémoire de plusieurs religieux français, tués par les Huguenots en haine de la foi, et mentionnés dans les Actes du Chapitre général de 1569. Ce sont :

1562 — Le V. Père JEAN BOLÉ, du couvent d'Angoulême, et son compagnon Frère JEAN TORTA : ce dernier fut percé de flèches.

1562 — Les VV. Pères ou Frères ANTOINE L'OURS — JEAN DE MIREBEAU — JEAN CHABASSE, tous trois du couvent de Die, en Dauphiné.

1566 — Le V. Père JEAN MALCHAUSIER, Présenté en Théologie et Prieur de Toulouse, tué d'un coup d'arquebuse.

1567 — Le V. Père FRANÇOIS PICART, natif de Beauvais. Il se trouvait à La Rochelle quand cette ville tomba au pouvoir des hérétiques. Les Huguenots le tourmentèrent par divers supplices, ensuite le décapitèrent et le jetèrent à la mer, avec deux compagnons de son martyre.

1568 — Le V. Père JEAN LEJEUNE, maître en théologie et prieur du couvent d'Alais.

1568 — Le V. Père MICHEL SARBERY, bachelier de l'Université de Paris et professeur d'Ecriture Sainte. Il était Prieur du Couvent de Mâcon. Les calvinistes le précipitèrent du haut d'une tour ; mais, n'étant pas mort de sa chute, ils l'étranglèrent inhumainement.

Avec lui mourut un jeune novice nommé Frère JEAN, qui fut percé de coups de hallebarde. — (*Cap. Gen. Romæ 1569.*)

1601 — A Gand, décéda plein de jours et de mérites, le V. Père ANTOINE RUYSKENSVELT, maître en théologie, Inquisiteur et Provincial.

L'ancien mémorial du couvent a consacré les lignes suivantes à sa mémoire: « Orateur éloquent et infatigable, Fr. Antoine Ruyskensvelt sut défendre, par sa parole courageuse, la sainte Eglise alors si outragée, et raffermir dans la foi les âmes ébranlées par la tourmente. Rien ne désarma sa vaillance : à Gand, à Bruxelles et en d'autres lieux, il affronta et surmonta, avec la grâce de Dieu, de très fortes persécutions. »

« Enfin, après s'être dépensé sans mesure au bien des âmes et avoir subi un long exil, élu une seconde fois prieur de Gand, puis Provincial, pour succéder au P. Nicolas de Neels; le dixième mois de sa charge, il succomba à une douloureuse maladie, le 19 novembre 1601. »

Harce, chroniqueur flamand, parle en ces termes du très digne religieux: « L'an 1581, à la date du 20 d'avril, le courrier qui avait apporté des lettres aux catholiques de la ville et des environs, fut arrêté à Bruxelles :

le surlendemain une grande agitation régnait dans la cité. Il y avait alors dans ses murs un Religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, originaire des Flandres, et appelé Antoine Ruyskensvelt, lequel prêchait fréquemment devant de vastes auditoires, ce qui mettait en fureur les calvinistes. Maintes fois ces derniers avaient sollicité du préfet de la ville son bannissement, ne pouvant, disaient-ils, supporter plus longtemps les aboiements de cet importun molosse. Comme ils renouvelaient leurs démarches, les catholiques, craignant qu'ils n'obtinssent enfin gain de cause, se rendirent en foule, après midi, au palais du préfet pour demander que le vénéré Religieux restât librement à Bruxelles, et ne fût point expulsé. Avisés de la chose, les calvinistes accourent en proférant mille clameurs confuses et des menaces de mort. Bientôt les rues regorgèrent de citoyens, armés jusqu'aux dents, et bien décidés de part et d'autre à pousser les choses jusqu'à l'extrême, s'il le fallait. Grâce à l'ascendant de certains personnages influents, on put éviter une mêlée sanglante, et chacun rentra dans ses foyers ; les catholiques appréhendaient que le préfet ne se mit à la tête des bandes calvinistes et ne les écrasât sous le nombre. Le soir même, paraissait un édit enjoignant à tous les ecclésiastiques de quitter la ville dès le lendemain, et menaçant de peines sévères quiconque s'aviserait de donner asile aux membres du clergé ou des familles religieuses. Ainsi dut s'exiler le P. Antoine Ruyskensvelt, suivi des Dominicains, ses frères. Les Carmes firent de même et les autres religieux également. »

Le P. François Boschman, du couvent de Gand, très versé dans les antiquités, a trouvé le texte de la sentence portée, en cette circonstance, contre le P. Antoine. Nous le plaçons ici à titre de document.

« Les prédications du sieur Antoine Ruyskensvelt, devenant une perpétuelle menace contre la tranquillité et le repos des citoyens, et une cause de très grand trouble — ce sont les hérétiques qui parlent — il ne nous est plus possible de tolérer de pareils abus. Pour ce motif et pour d'autres encore que nous pourrions alléguer, ordre est donné aux agents dont les noms suivent de faire sortir immédiatement de la ville le nommé Antoine Ruyskensvelt et de le conduire là où sa sécurité personnelle trouvera de meilleures garanties : en même temps ils lui remettront la somme qu'ils jugeront nécessaire à sa subsistance. Fait le 21 avril 1581. Par commandement des susdits seigneurs. Signé J. de Smets. »

Une pareille pièce, comme on le voit, n'avait rien d'infamant pour celui qu'elle visait. Au contraire, le vénérable religieux s'y trouvait traité avec des égards auxquels les Calvinistes n'avaient jamais habitude que ce fût.

Nos Pères d'Utrecht eurent aussi à subir un décret d'expulsion. Au bout de deux ans, à l'époque de la convocation du Chapitre Général, nos Prieurs, presque tous exilés, purent se réunir à Lille, afin de procéder à l'élection d'un définitif. Leur choix tomba sur le Père Maître Dominique Zeghers, du couvent de Bruxelles : Antoine Ruyskensvelt lui fut adjoint comme *Socius*.

L'un et l'autre exposèrent aux Pères du Chapitre la situation lamentable dans laquelle se trouvait la province de Belgique.

Enfin des jours meilleurs se levèrent. La ville de Gand rentra sous l'obéissance de l'Eglise et reconnut de nouveau la domination du roi d'Espagne. Après six années d'exil, le P. Antoine revint à Gand, où il fut aussitôt élu Prieur. Bien des ruines étaient à réparer; le vénérable religieux s'y employa de toute son âme et avec un plein succès. Il meubla le chœur de quarante-quatre stalles, érigea un splendide autel en l'honneur de saint Thomas et enrichit la sacristie d'un encensoir d'argent et de divers objets de réelle valeur pour le culte divin. (B. de Jonghe : *Belgium Dominicanum*.)

1524 — A Brescia, la V. Sœur ELISABETH DE MARINIS.

Cette humble servante de Dieu dut, comme le Père des croyants, quitter famille et patrie, pour répondre à l'appel de la grâce et embrasser l'Ordre de Saint-Dominique, objet de ses désirs.

Ses parents, de noble extraction, la destinaient à des noces terrestres. Elisabeth, éprise d'amour pour le seul Epoux des âmes virginales, Notre-Seigneur Jésus-Christ, cédant à une inspiration céleste, quitta secrètement le toit paternel et vint à Brescia. Là, n'ayant pas même un gîte pour reposer sa tête, il lui fallut d'abord mendier son pain. Elle fut admise enfin, comme servante, au monastère de Sainte-Catherine-Martyre, appartenant à nos Sœurs, et pendant quatorze ans, s'appliqua avec une invincible constance à son laborieux emploi.

Elisabeth n'avait à son usage ni cellule, ni lit, et prenait son court repos assise sur un banc, à la salle du Chapitre. D'une sobriété, ou pour mieux dire, d'une mortification peu commune, elle jeûnait presque toute l'année, restait même trois ou quatre jours sans prendre de nourriture. Sa franche cordialité, son humilité, sa modestie firent la plus heureuse impression sur l'esprit des Sœurs, et lui valurent la faveur d'être admise dans leurs rangs, à titre de religieuse de chœur.

Toujours petite à ses propres yeux, la pieuse novice n'eut garde de se départir de l'humilité qu'elle avait cultivée jusque-là avec un soin si jaloux. Elle répondit par une immolation plus généreuse aux obligations de son nouvel état, redoubla ses pénitences et s'appliqua avec plus de ferveur que jamais au saint exercice de l'oraison. Dans une union familière avec Dieu elle puisait des grâces incomparables et était élevée au privilège des extases et des ravissements. Parfois même elle jouissait de la douce vision des Esprits bienheureux. Une nuit, après Matines, la V. Sœur s'était retirée à l'ouvrage pour carder du lin. Tandis qu'elle prenait ainsi sur son sommeil pour rendre à ses compagnes un service pressant de charité, une musique céleste vint tout à coup frapper son oreille. On célébrait en ce jour une fête de la Bienheureuse Vierge Marie, et les anges s'étaient mis à reprendre l'office

choral, à la louange de leur Souveraine, avec une mélodie, une solennité qui remua notre ange terrestre jusqu'au fond de l'âme.

Pendant un siège qu'eut à soutenir la ville de Brescia, la sainte religieuse redoubla de prières et de sacrifices en faveur de sa patrie d'adoption; et quand enfin l'ennemi eut été repoussé, elle vit des anges se mêler aux défenseurs de la place, pour culbuter les assiégeants et achever leur déroute.

Pour embellir la couronne de sa servante et la conduire plus sûrement au ciel, le Seigneur lui envoya une longue et douloureuse maladie. Elle se rompit un vaisseau de la poitrine et vécut dès lors en de continuelles souffrances. Ainsi éprouvée dans le creuset, comme l'or dans la fournaise, Sœur Elisabeth sortit de là plus pure et plus radieuse. Sanctifiée par la patience, réconfortée par les sacrements, elle prit son essor vers la patrie, le 19 novembre de l'an de grâce 1524. — (*Ms. du monastère de Sainte-Catherine*, à Brescia, cité par D. Marchese : *Sac. Diar. Domen.* VI.)

1642 — A Lisbonne, au monastère du Très-Saint-Sacrement, la V. Mère BARBE DE LA SAINTE-TRINITÉ.

Elle eut pour père Don Lope d'Almeida et pour mère Dona Joanna de Portugal. Au foyer de la famille, la jeune enfant trouva l'enseignement et l'exemple de la vertu. Placée à sept ans, comme pensionnaire, au monastère du Très-Saint-Sacrement, où son aïeule maternelle prit le voile, sous le nom de Sœur Madeleine des Plaies, elle ne tarda pas à se montrer plutôt religieuse qu'élève par son attrait pour les exercices de communauté.

Douée d'une vive intelligence, possédant une très belle voix, elle apprit rapidement les cérémonies et les rubriques de l'office divin. Les novices la reconnaissaient déjà pour maîtresse dans l'art de chanter; pendant de longues années elle fut chargée, en effet, de diriger le chœur. De bonne heure, la pieuse vierge conçut pour le saint Rosaire une dévotion tendre qu'elle garda toute sa vie avec grand profit pour son âme. Elle imitait fidèlement les pratiques des religieuses, si même elle ne les surpassait pas. Exacte à l'observation du silence, jamais, la matinée surtout, elle n'ouvrait la bouche sans la permission de sa Maîtresse. Elle aimait à lire les livres de dévotion, principalement ceux qui traitaient de la Passion du Sauveur. La méditation des souffrances de Jésus-Christ la mettait hors d'elle-même. Il lui semblait se trouver sur le Calvaire, assister à la mort de Notre-Seigneur, et dans cette contemplation, elle poussait de profonds soupirs et versait des larmes en abondance.

Non contente de témoigner au divin Maître une compassion affective pour ses humiliations et ses douleurs, elle-même cherchait à y joindre des mortifications personnelles. C'est ainsi qu'avec la permission de ses supérieures, chaque vendredi elle savourait un breuvage composé de fiel et de vinaigre. De son côté, le Sauveur récompensait la piété de sa servante, en lui donnant des lumières plus abondantes sur le drame sanglant de la Croix. Les circons-

tances de la Passion se déroulaient successivement à ses yeux. Elle voyait Jésus couvert de plaies, accablé d'angoisses, faisant monter vers son Père une voix plaintive et remettant son âme entre les mains de Dieu. L'affliction de la Mère des douleurs, la tristesse du disciple bien-aimé, les cris du peuple déicide lui étaient si vivement représentés que, toute baignée de larmes, elle demeurait comme anéantie et expirante.

Après sa profession, sœur Barbe de la Sainte Trinité se crut obligée à redoubler de mortifications : ses jeûnes, ses disciplines, ses cilices devinrent des plus rigoureux. Encore croyait-elle ne rien faire, quand elle songeait aux souffrances de son Epoux crucifié. Instituée Maîtresse des novices, elle sut parfaitement enseigner ce qu'elle-même pratiquait si bien. Proportionnant toutefois ses avis aux dispositions des âmes qui lui étaient soumises, tour à tour, avec une admirable discrétion, elle encourageait les faibles et entraînait les ferventes.

La sévérité de ses pénitences lui occasionna des maladies qu'elle endura avec une héroïque patience. Le temps qu'elle consacrait à la prière était partagé entre l'oraison mentale et la récitation du saint Rosaire. Elle le disait en entier chaque jour, prenant volontiers sur le repos de la nuit, si des occupations extraordinaires l'avaient retenue pendant la journée. Quelque temps avant sa mort, se trouvant alitée, elle pria une religieuse qui lui tenait compagnie de vouloir bien l'aider à réciter son rosaire. Comme la religieuse l'engageait à se reposer plutôt que de s'imposer une réelle fatigue. « Ma Mère, répondit la malade, c'est l'unique soutien que j'ai pour l'heure de ma mort » ; et elle se mit incontinent à prier.

La servante de Dieu eut deux avertissements de son trépas. Une fois, entrant au chœur, elle vit une religieuse inconnue s'avancer vers elle, puis disparaître soudain. Sœur Barbe resta convaincue que c'était pour elle l'annonce d'une mort prochaine. En conséquence, elle voulut s'y préparer par une confession générale. En même temps, elle commença une vie plus retirée, sans avoir presque aucun commerce avec les religieuses du monastère. Les infirmités s'accrurent, ses austérités augmentèrent en proportion ; plus que jamais aussi, elle redoubla d'exactitude aux exercices de règle. Une autre fois, la V. Mère se rendait au chœur pour le chant des Litanies de la Sainte Vierge, quand elle entendit une voix claire et distincte lui dire : « Voici l'heure de mourir. » Cette parole attisa la ferveur de son âme. Avec plus de suavité que jamais elle chanta les Litanies, recueillant comme le cygne ses derniers accents, non pour envoyer l'adieu suprême à la vie, mais pour saluer avec transport d'allégresse l'aurore de l'éternité.

Le lendemain, sœur Barbe tomba malade. Elle reçut les derniers sacrements avec pleine possession d'elle-même et grande suavité d'esprit. Puis, sans agonie, elle passa à une vie meilleure, laissant sur son visage comme un reflet de la félicité dans laquelle son âme entra pour jamais. Ce bienheureux trépas arriva le mercredi 19 novembre 1642 ; elle était dans la trente-sixième année de son âge. — (Sousa : *Hist. de S. Doming.* P. IV, lib. III, c. 11.)



XX NOVEMBRE

*L'Illustrissime RAYMOND DU PONT,
Evêque de Valence, en Espagne (*)*

(1312)

RAYMOND du Pont eut pour patrie Fraga, petite ville d'Aragon, située à quatre lieues de Lérida, aux confins de la Catalogne. Sa jeunesse fut des plus studieuses, et ses progrès dans la science des lois et des saints Canons, en le plaçant parmi les érudits de son temps, lui valurent une charge d'Auditeur du Sacré-Palais dans la Ville éternelle. Bientôt après, le Souverain Pontife, content de ses services, le nomma gouverneur et légat dans la Marche d'Ancône.

Le poste était honorable, mais plein de difficultés, à raison des guerres intestines qui sans cesse désolaient le pays. Raymond ne parut nullement inférieur à sa tâche : la manière dont il s'en acquitta satisfait à la fois et les peuples et le Saint-Siège, et porta au loin sa réputation de probité, d'érudition, de prudence et de zèle. Frappé d'une telle renommée, le roi d'Aragon, Pierre III, ou Alphonse, son fils et successeur, voulut utiliser les talents d'un homme qui, après tout, était son sujet. Il le manda près de lui, l'institua chancelier du royaume, et plus tard le fit agréer du Pape Nicolas IV comme Evêque de Valence, le 1^{er} mai 1288.

Placé désormais sur le chandelier de la sainte Eglise, Raymond du

(*) Michel de Fraga ; — Diago : *Hist. de la Prov. d'Aragon*. L. I, c. 8. — Vinc. de Lanuza : *Chron. Aragon*, t. I, lib. V. c. 35. — Echard, I, 519.

Pont projeta autour de lui le rayonnement de toutes les vertus chrétiennes et pastorales. Assiduité à la visite de son diocèse, sagesse dans les synodes et autres réunions ecclésiastiques, zèle à instruire son peuple, sagacité dans la gestion des affaires soit de l'Eglise soit de l'Etat, libéralité envers les malheureux, dotation des jeunes filles pauvres, assistance personnelle des prisonniers, ou des malades des hôpitaux : tant d'œuvres remarquables, disent de concert tous ses historiens, le rendaient digne d'être comparé aux grands évêques de la primitive Eglise et proposé pour modèle aux prélats qui viendraient après lui. Afin de perpétuer ses aumônes, il établit des rentes destinées à l'entretien journalier des gens les plus nécessiteux de Valence, et créa quatre fondations de messes quotidiennes pour les défunts de la classe indigente. Il institua une fondation semblable à Fraga, sa ville natale.

Bien éloigné de partager les sentiments avantageux que les fidèles avaient de sa personne, le serviteur de Dieu ne songeait qu'à s'accuser en secret de ses imperfections et de ses défauts. Censeur sévère de ses moindres actes, il craignait que l'œil perspicace du souverain Juge ne découvrit en lui une mollesse coupable à réprimer le vice ou à promouvoir le bien. De là cette continuelle vigilance sur sa propre conduite et celle de son clergé ; de là cette scrupuleuse attention à n'employer les revenus de son Eglise que selon l'esprit des saints canons, et à donner aux peuples des ministres véritablement dignes de leur confiance, capables de les instruire et de les édifier. De là enfin la loi qu'il s'était imposée de joindre toujours la prière et la pénitence à la sollicitude pastorale.

II. — En vue de nourrir sa piété et de raviver sa ferveur par la vertu du bon exemple, le saint prélat fréquentait assidûment les enfants de saint Dominique, établis dans sa ville épiscopale. Leur vie de recueillement, de mortification, d'observances régulières lui plaisait, et souvent il se prenait à dire qu'il mourrait plus tranquille dans une cellule de moine que dans le palais d'un évêque. Ce langage s'accordait d'ailleurs avec d'actives démarches tentées auprès du Siège apostolique pour obtenir la permission d'abdiquer l'épiscopat. Depuis quinze ans déjà, il gouvernait l'Eglise de Valence, et se dépensait aux intérêts des autres ; n'avait-il pas mérité de vivre désormais pour lui-même, uniquement occupé de son âme et préparant dans le recueillement de l'esprit et la quiétude de la prière le périlleux voyage

de l'éternité? Ainsi pensait-il dans son humilité; mais le Vicaire de Jésus-Christ en jugeait autrement. Boniface VIII, faisant passer les intérêts généraux d'un grand diocèse avant la consolation privée de celui qui en était le chef, refusa constamment l'autorisation demandée. L'évêque Raymond dut courber la tête et refouler au fond de son cœur ses aspirations de solitude et de vie religieuse.

Mais voici que, pour la seconde fois, un fils de saint Dominique a gravi les marches du trône pontifical. Benoît XI s'est assis sur la chaire de saint Pierre, et, le front couronné de la tiare, il reste fidèle aux habitudes du cardinal Boccasino de vivre dans son intérieur comme un simple religieux dominicain. Ce haut exemple est une lumière pour notre Raymond du Pont. Les fonctions épiscopales sont donc conciliables avec les pratiques monastiques. Dès lors, son plan est arrêté. Il sollicite et obtient du nouveau Pontife la faveur d'embrasser l'Ordre de Saint-Dominique, sans quitter son siège de Valence. Peu avant les fêtes de Noël 1303, dit Bernard Gui, le pieux prélat reçut publiquement les livrées dominicaines. Désormais, il vivra comme le plus observant des Frères-Prêcheurs. Port de la laine, abstinence perpétuelle, jeûnes prescrits par les Constitutions : pendant les dix années qui lui restent ici-bas, il se soumet à tout ce qui est compatible, dans la règle dominicaine, avec les devoirs d'un évêque en fonction.

III. — En même temps que la profession des vœux religieux donnait un nouveau lustre à la vertu de l'homme de Dieu, son épiscopat y puisa comme une nouvelle sève de fécondité. C'est la remarque d'Echard, à la suite des autres biographes de l'illustre prélat.

Vers ce temps, en effet, se produisent divers faits très glorieux à la mémoire de Raymond du Pont.

Entre les fidèles et le clergé d'Aragon surgissaient souvent des contestations fâcheuses, qui troublaient la paix des familles et exposaient les ministres des autels à des spoliations violentes ou à des procès odieux, d'où résultait finalement le mépris de leur caractère avec atteinte à leur juridiction. Après divers démêlés de ce genre, on convint, d'un commun accord, de prendre pour arbitre l'évêque de Valence. Sa sentence, écrit Echard, fut comme une loi qui s'observe encore aujourd'hui (1).

(1) *Script, O. P.* I, 320.

Raymond ne montra pas moins de sagesse dans la grave question des Templiers, accusés, on le sait, de crimes jusqu'alors inouïs parmi les chrétiens. Tandis qu'on instruisait leur procès en France, où l'orage avait commencé par les dénonciations, vraies ou fausses, de deux chevaliers de l'Ordre, le Pape Clément V expédia une Bulle, en date du 31 juillet 1310, pour ordonner d'agir de la même manière dans toutes les provinces d'Espagne. Raymond du Pont, et Ximenès, évêque de Saragosse, furent désignés par Sa Sainteté pour examiner tous les chevaliers du Temple présents dans les royaumes d'Aragon et de Valence. Périlleuse au premier chef était une telle commission. Les inculpés, au lieu d'obéir aux injonctions pontificales ou royales, ou à la citation des évêques, prenaient les armes et se retiraient dans leurs châteaux-forts, résolus de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette cause fameuse, sur laquelle le dernier mot est encore à dire, se termina deux ans après, par la condamnation du Grand-Maître et la suppression de l'Ordre, au Concile général de Vienne, en Dauphiné.

Raymond du Pont s'y rendit malgré son grand âge et fut l'un des cinq prélats choisis pour la revision définitive des articles concernant la foi et les mœurs, ou la discipline ecclésiastique, et à la sentence desquels souscrivirent les autres Pères de l'auguste assemblée. De retour en Espagne, l'infatigable vieillard voulut assister au Concile provincial de Tarragone.

Il arriva dans cette ville la deuxième quinzaine d'octobre, et prit logement, avec sa suite, au couvent de nos Pères. Mais peu de jours après, il était atteint d'une grave maladie que tous les soins des médecins ne purent conjurer. Réconforté par les sacrements, visité à maintes reprises par les évêques de Tarragone, Saragosse et Tortose, réunis pour l'assemblée conciliaire, le vénérable prélat expira au milieu des larmes et des prières de ses frères en religion, dans une cellule de moine, comme il l'avait souhaité. Son corps fut transféré à Valence et reçut la sépulture dans la cathédrale, devant l'autel de tous les saints.

Le Trésor de l'Eglise de Valence possède les statuts d'un synode diocésain présidé par Raymond du Pont en septembre 1296, et un Traité des sacrements qu'il avait composé pour l'usage de ses prêtres et l'instruction des fidèles.

Les archives du royaume d'Aragon conservent aussi sa procédure relative aux Templiers et la Sentence arbitrale rendue par lui sur les

subsides que le clergé devait à l'Etat pour les immeubles dont il avait acquis le domaine.

En vertu d'un testament dressé le 31 octobre 1312 et vu par Diago, Raymond du Pont avait institué les pauvres les principaux héritiers de ses revenus, et avait partagé sa bibliothèque entre nos trois couvents de Lérida, Valence et Alzira. Il léguait spécialement à ce dernier couvent un exemplaire de la première partie de la Somme de saint Thomas, en ce moment prêté à Fr. Michel de Fraga, étudiant du collège Saint-Jacques à Paris. Le couvent d'Alzira devait, en outre, continuer de payer une partie de la pension annuelle du jeune religieux, auquel le vénérable prélat s'intéressait particulièrement.

Lopez fixe au 13 novembre la mort de Raymond du Pont ; Diago la recule à la date du 20. Echard concilie les deux auteurs en disant, avec assez de vraisemblance, qu'il mourut à Tarragone le 13 novembre, et fut inhumé dans la cathédrale de Valence le 20 du même mois.



Le V. P. ALPHONSE DE CABRERA,

Missionnaire apostolique ()*

(1598)

CE savant Religieux, issu de l'illustre maison de Cabrera, naquit à Cordoue, ville d'Andalousie, vers le milieu du xvi^e siècle. La nature et la grâce l'avaient enrichi des dons les plus rares ; aussi, ses parents, dont il faisait les délices, avaient-ils fondé sur lui les meilleures espérances. Mais Alphonse avait d'autres aspirations. Jugeant les choses de la terre à leur juste valeur, il préféra s'assurer dans les parvis célestes une fortune et une place plus hautes que celles qu'on ambitionnait pour lui. S'étant présenté au couvent des Frères-Prêcheurs de Cordoue, il s'enrôla généreusement, sous les yeux de ses parents, dans la milice sacrée de saint Dominique.

Ses débuts firent augurer ce qu'il serait un jour ; jamais sa vertu ne se démentit : elle demeura constamment vraie, vivante, solide.

(*) Lopez : *Hist. de S. Domingo* : Lib. II, c. 51. — Pio : P. II, lib. IV, 339. — Echard : *Script. O. P.* II, 322.

A peine honoré du sacerdoce, quand ses talents faisaient songer à le produire dans les Universités d'Espagne, Alphonse déclara son désir d'aller prêcher le saint Evangile aux peuples d'Amérique. Les marques réitérées qu'il avait données de son esprit religieux inclinèrent favorablement les supérieurs. Libre de suivre sa vocation, le V. Père partit joyeux avec plusieurs autres missionnaires de son Ordre.

Combien de temps demeura-t-il dans ces terres lointaines, uniquement soucieux du salut des Indiens et de l'extension du règne de Jésus-Christ, nous l'ignorons. Rappelé par l'obéissance, peut-être pour la faiblesse de sa santé, il fut chargé d'occuper une chaire à l'Université d'Ossona, très fréquentée alors.

Toutefois il n'y resta pas longtemps. Malgré des talents réels pour élucider les questions les plus complexes de la théologie, Alphonse de Cabrera avait peine à dominer son attrait pour la prédication : toutes ses préférences allaient de ce côté. On ne tarda pas à s'en convaincre, et dans la crainte de s'opposer à la volonté de Dieu, les supérieurs jugèrent meilleur de le retirer de l'enseignement pour l'appliquer uniquement au ministère apostolique.

II. — Les fruits produits par une parole ardente, que soutenait une éminente sainteté de vie, assurèrent au P. Alphonse de Cabrera le premier rang parmi les orateurs chrétiens de son temps. Sa doctrine, sa piété, son amour des âmes surajoutaient aux charmes de son éloquence naturelle. Un style pur et lumineux, une voix claire et perçante, une action toujours frappée au coin d'une dignité de bon aloi rehaussaient l'effet de ses discours, et rendaient le prédicateur absolument maître de son auditoire. Orienter les esprits conformément à ses désirs, tourner les volontés selon ses sentiments personnels, lui était chose simple et facile. Ses collègues dans l'art de la prédication venaient l'entendre avec autant de satisfaction que de profit. On ne se lassait pas d'admirer la grâce et l'énergie avec lesquelles il annonçait les paroles du salut, et l'on pouvait juger du résultat par le nombre incroyable des conversions opérées. On le vit notamment dans les stations données par le V. Père à Séville, Cordoue, Grenade, Valence, Tolède, Madrid, de même qu'à la cour d'Espagne, où la conduite de l'homme de Dieu fit le plus grand honneur à son ministère.

Pierre de Cabrera, son frère, religieux de Saint-Jérôme, bien connu par ses savants commentaires sur la troisième partie de la Somme de

saint Thomas, n'a jamais été contredit quand il avança que, de tous les orateurs alors en renom dans le royaume d'Espagne, il n'en était pas un qui ne s'empressât de céder la palme à notre P. Alphonse.

Malgré ses prédications incessantes, le V. Père dut accepter la charge priorale deux fois à Séville, aux couvents de *Porta Cœli* et de *Regina Cœli* tour à tour, et une fois à Grenade au couvent de Sainte-Croix. Usé avant l'âge, il vint mourir à Madrid, le 20 novembre 1598, n'ayant pas encore atteint sa cinquantième année.

Alphonse de Cabrera laissa quatre volumes de sermons et de traités spirituels, dans la suite traduits en français et en italien, et imprimés souvent à Cordoue, Barcelone, Madrid, Paris, Palerme. A citer son « *Traité des scrupules et de leurs remèdes* » qui eut de nombreuses traductions et fut inséré à la fin des œuvres de Rodriguez, d'après la traduction française du P. Paul Duez, Jésuite (1622).

Ses discours et panégyriques, formant deux beaux volumes ; son remarquable « *Traité sur les quatre fins de l'homme* » et ses Sermons détachés se trouvent dans diverses bibliothèques d'Espagne.



La V. Sœur ANGELICA D'AFFLITTO

Professe du monastère de Sainte-Catherine

à Palerme ()*

(1608)

UNE naissance illustre et des mérites d'un grand éclat distinguèrent cette servante de Dieu. Encore dans un âge fort tendre, elle prit le saint habit chez nos Sœurs de Sainte-Catherine de Palerme. Sa vie religieuse fut, au début, assez ordinaire, exempte de fautes notables, mais entachée de ces mille imperfections qui mettent obstacle au plein épanouissement de la sainteté. Voyant ses compagnes, sous l'essor de la grâce, inaugurer avec entrain une réforme vigoureuse, Angelica prit à cœur de les imiter et ne tarda pas à se signaler par l'amour

(*) Relation manuscrite du monastère de Sainte-Catherine, conservée aux Archives du couvent de Saint-Dominique à Palerme.

des observances monastiques. Dès lors, sa conduite devint conforme à son nom. Assister jour et nuit aux exercices choraux, jeûner sans discontinuité du 14 septembre à Pâques, suivre ponctuellement les pratiques communes : tout cela lui paraissait encore en deçà de ce que la grâce exigeait d'elle. Avidé d'imprimer plus avant dans son corps la mortification de Jésus-Christ, elle endossa une sorte de cuirasse hérissée de pointes, entoura de chaînettes de fer ses bras et ses jambes et se condamna ainsi à endurer des pieds à la tête un supplice cruel. C'était principalement la veille ou le jour de ses communions qu'elle pratiquait cette pénitence. Par ailleurs, son maintien, ses actes, ses rapports avec le prochain suivaient résolument cette même loi d'une sévère mortification. Rien ne répondait mieux à sa soif d'humiliations que la possibilité de s'abaisser sous les pieds des autres. Toutefois, comme en cela même la volonté propre trouve un appoint, il était besoin d'une pierre de touche pour révéler la sublimité de cette vertu. Satan, s'adressant au Seigneur, pouvait dire d'Angelica, comme autrefois du saint homme Job : « Touchez seulement son visage et sa chair, vous verrez si elle vous bénit en face ! » (1). Mais le perfide, qui escomptait déjà la victoire, courait au-devant de la défaite. Dieu lui donna toute licence d'aiguiser contre la pieuse vierge l'arme redoutable du mensonge et de la calomnie : il le fit avec une rage dont rien n'approche.

II. — La douce victime, assaillie de toutes parts, n'ouvrit pas la bouche pour se défendre, trop heureuse de souffrir en silence la morsure des langues envenimées, à l'imitation de Celui qui « poursuivi de malédictions, ne maudissait pas ; frappé, ne menaçait pas ; sous le coup d'infâmes traitements, ne proférait aucune parole de récrimination (2). » On partit de là pour persécuter encore davantage la servante de Dieu ; car, au lieu de reconnaître dans sa réserve le fruit d'une rare sagesse et d'une patience consommée, on affectait de n'y voir que l'effet d'une insensibilité naturelle. Inébranlable comme le roc battu par les flots, la courageuse vierge s'abandonna totalement à la Providence : plus les passions humaines y mettaient d'acharnement, plus elle se serrait avec amour contre son Bien-Aimé, et passait des nuits entières, agenouillée sur les dalles de sa pauvre

(1) Job, II, 12.

(2) I Petr., II, 23.

cellule, suppliant le Seigneur de pardonner à ses persécuteurs, de les bénir et de les sauver. C'était là toute sa vengeance.

Tant de vertu méritait pour récompense ces faveurs de choix que Dieu se plaît à verser à profusion sur ses serviteurs et ses amis. Angelica fut gratifiée du don des larmes, si douces à qui les répand pour l'amour de Dieu. Une autre grâce, d'un genre à part, lui fut accordée : elle voyait comme à découvert la présence de la Sainte Trinité dans l'âme des justes. Cette vue lui fut d'un grand secours pour son avancement spirituel : vivant dans un commerce assidu et un contact plus intime avec l'auteur et le consommateur de notre foi, il lui devenait facile de suivre l'impulsion céleste pour faire germer, sous la bénédiction et les regards de Dieu, une plus riche floraison de vertus.

Les derniers mois de sa vie, Sœur Angelica fut atteinte au bras d'un abcès fort douloureux qui nécessita plus de quatre-vingts incisions. Durant tout ce martyre, elle ne cessa de répéter ces paroles de l'Apôtre : « Les souffrances d'ici-bas n'ont aucune proportion avec la gloire qui nous attend dans les cieux (1). » Ses compagnes, vivement affectées de la voir tant souffrir, lui offraient de grand cœur leurs fraternelles sympathies. Mais la V. Sœur, envisageant les choses à un autre point de vue, répondait que le Seigneur ne saurait se montrer plus libéral envers elle. « J'en ai l'intime conviction, disait-elle, si les saints du Paradis pouvaient souffrir quelque chose, ce serait précisément de leur impuissance à souffrir maintenant pour Dieu. Et vous m'estimeriez digne de plaintes, parce que le bon Maître m'accorde aujourd'hui cette grâce ! Non, mille fois non ! »

Le mal s'aggravant, la sainte religieuse reçut avec grande piété les sacrements de l'Eglise, et expira peu après, en novembre, l'an de grâce 1608.



LE MÊME JOUR

1260 — A Milan, le V. Père GUIDOTI DE SESTO.

L'an 1219, saint Dominique, se rendant de France en Italie, passa par Milan et prêcha dans cette ville. Guidoti, fameux Docteur en droit, qui avait

(1) II Cor., IV, 17.

exercé un emploi important en cour de Rome, se montra assidu à ses sermons et en fut si touché qu'il voulut devenir disciple de l'homme de Dieu. Il lui demanda l'habit de son Ordre et le reçut de ses mains, avec deux docteurs en droit, Amizo de Solar, Milanais, et Roger de Merate.

Il accompagna le saint Patriarche à Bologne, demeura près de lui, s'efforçant de se remplir de son double esprit : charité envers les pécheurs, zèle contre les hérétiques. Aussi le Pape Grégoire IX le nomma-t-il, vers l'an 1234, Inquisiteur général en Lombardie. Le V. Père était encore en fonctions, l'an 1252. Ballarini, dans sa Chronique de Côme, mentionne que le Pape Innocent IV chargea Guidoti de Sesto de poursuivre les meurtriers de saint Pierre de Vérone. On place sa mort vers l'an 1260. D'après Rovetta, Guidoti aurait laissé un grand ouvrage contre les hérétiques de son temps. — (Fontana : *Theat.*, P, III, tit. 52. — Echard : *Script. O. P.*, I, 141.)

1598 — Au couvent de Chicama, au Pérou, le V. Père BARTHÉLEMY DE VARGAS, noble de naissance, plus noble encore de vertu. Fort adonné à l'oraison, il sortait de ce saint exercice embrasé de l'amour de Dieu et du prochain, et consacrait son zèle à la conversion des Indiens de la vallée de Chocope. Actif, vigilant, levé à toute heure de nuit, prêt à partir au premier appel, il s'appliquait principalement à ne laisser mourir sans sacrements aucun des fidèles confiés à ses soins.

Il se montra l'ardent défenseur des pauvres indigènes, ne pouvant souffrir qu'on leur fit la moindre injure. Un jour qu'il revenait de la campagne, en récitant Vêpres, il aperçut un Espagnol qui maltraitait un Indien, sous prétexte que ce dernier ne lui avait procuré aucun aliment. Le V. Père se mit à genoux et pria l'Espagnol dans cette humble posture de mettre fin à ses violences. Cet homme, touché de la charité du missionnaire, ne savait quelle raison alléguer pour excuser sa conduite. Le bon religieux l'emmena dans sa case, lui donna sa petite provision de nourriture et ne le congédia qu'après l'avoir instruit des devoirs de la charité chrétienne.

Le P. Barthélemy était en outre très dévot à la Sainte Vierge : il se préparait à ses fêtes par des jeûnes sévères et les célébrait avec une jubilation ineffable. Il tomba gravement malade au couvent de Truxillo, situé à cinq lieues de Chicama. Comme son admirable patience lui faisait dissimuler son mal, un religieux de ses amis, étant venu le visiter, le pria de lui chanter un motet sur sa viole, instrument qu'il touchait avec art, et dont il se servait pour exciter la dévotion des Indiens. Le Père fit d'abord quelque difficulté. *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* disait-il, « Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, au moment où il faut songer à l'aller bénir dans le ciel ! » Cependant le Prieur, pour exercer son obéissance, lui enjoignit de donner satisfaction à son visiteur. Alors le vénéré malade prit sa viole, s'assit sur son lit et chanta ce qu'on lui demandait.

Peu de jours après, il put retourner à Chicama; mais une nouvelle crise s'étant déclarée, le saint religieux reçut les derniers sacrements et édifia ses Frères par de pieux discours qui leur firent comprendre qu'il emportait dans la tombe son innocence baptismale. — (Melendez : *Hist. de la Prov. de Peru*, Tom. II, 37.)

1635 — Au couvent de Sainte-Marie de la Santé, à Naples, le V. Père DOMINIQUE GUGLIELMINI, Napolitain. Ce fut le premier novice qui se présenta après l'érection en Congrégation du couvent de Sainte-Marie de la Santé et de ses annexes. Le P. Augustin de Pérouse, premier Prieur conventuel, lui donna le saint habit, le 11 novembre 1583. En peu de temps, notre jeune religieux gravit les hauteurs de la perfection monastique, et parvint à une si remarquable culture intellectuelle qu'on ne lui connaissait pas de rivaux dans les lettres et les sciences sacrées. Excellent théologien, il n'eut pas de peine à obtenir tous ses grades. La noble Académie de Naples s'empressa de lui ouvrir ses rangs, et les contemporains affirment unanimement que le P. Dominique Guglielmini tenait une des premières places parmi les savants de son époque.

A la mort d'Ambroise Guglielmini, son frère aîné, il remplit la charge de vice-chancelier de l'Académie napolitaine, vacante par le décès du V. Père.

Les qualités hors ligne du P. Dominique, sa grande prudence, son esprit de régularité lui valurent d'être élevé aux principaux emplois de l'Ordre. Successivement Prieur du couvent de la Santé et Vicaire Général de la Congrégation, il laissa à tous ses Frères et aux séculiers qui eurent le bonheur de l'approcher la meilleure opinion de son administration. Le Saint-Siège, informé de ses mérites, l'institua Provincial de la Province de Saint-Thomas, dans la Pouille. Au sortir de cette charge, Dominique Guglielmini eut, par ordre d'Urbain VIII, à gouverner la Province du Royaume ou des Deux-Siciles. Le V. Père n'acheva pas son triennat. Il mourut au couvent de la Santé, le 20 novembre 1635, avec la réputation d'une intégrité incorruptible et d'une érudition consommée. On lui fit de splendides funérailles dans notre église de Sainte-Marie de la Santé. Une foule compacte se pressa pour entendre une remarquable oraison funèbre prononcée devant tout le personnel du grand collège de Naples.

Théodore Vallé et autres historiens font dans leurs écrits une honorable mention de l'éminent religieux. — (Milante : *De viris illustr. Cong. S. Mar. Sanit.*, L. III. 180.)

1652 — En Irlande, au couvent d'Athenry, le V. Père HUMBERT DELFIN, religieux de grande vertu, d'une éminente piété, d'une très vive intelligence. Il avait étudié en Espagne avec un remarquable succès, et était si versé dans la connaissance de l'Ecriture sainte qu'il semblait la posséder tout entière de mémoire. Il eut le titre de Prédicateur général, fut Prieur

tour à tour d'Urlare et d'Athenry, et se rendit recommandable par la sagesse de son administration. Le V. Père mourut très pieusement, l'an 1652. — (O'Heyn : *Epilog. chronolog.* 31.)

1700 — A Louvain, mourut un autre Père HUMBERT DELFIN, cousin du précédent, et comme lui originaire d'Irlande.

Après ses études théologiques, faites dans sa patrie, il était entré dans le clergé séculier et avait gouverné une paroisse avec sagesse et vigilance, l'espace de douze ans. Mais, effrayé des dangers que le prêtre lui-même court dans le monde, il choisit, pour les éviter, la meilleure part, c'est-à-dire embrassa l'état religieux à notre couvent d'Athenry. Envoyé en Espagne, il suivit pendant trois ans les cours de théologie à Salamanque et fut ensuite institué Procureur Général de sa Province d'Irlande, près la cour de Madrid. Il remplit cet office avec le zèle d'un vrai père de famille pendant une année. Mais, saisi d'une infirmité qui lui rendait difficile l'exercice de ses fonctions, il obtint des supérieurs la permission de retourner en Irlande. Là il se livra avec ardeur au ministère apostolique, et devint Prédicateur général, puis Prieur de Limerick et Définitéur pour Conacia au Chapitre provincial. Contraint de s'exiler, à l'époque de la persécution de 1698, il vint aborder à Nantes, en compagnie de quatre novices simples, auxquels il manquait trois mois pour arriver au terme de leur probation. Il se donna beaucoup de mal afin de leur trouver un asile, se rendit à Paris à pied, et réussit à les faire admettre au Noviciat général du faubourg Saint-Germain. Lui-même prit grand soin de les préparer à leur profession solennelle, et se rendit ensuite à Louvain, au collège de Sainte-Croix. Ses épreuves et ses vertus lui gagnèrent les sympathies de tous, et particulièrement les faveurs de l'évêque de Namur, comte de Berlo. Grâce aux pouvoirs obtenus de ce prélat, il parvint heureusement à réconcilier avec l'Eglise bon nombre de dissidents. Enfin, le 20 novembre 1700, après s'être confessé et avoir offert très dévotement le saint sacrifice de la messe, il fut saisi d'un violent catarrhe, reçut l'Extrême-Onction, et expira dans la soirée, âgé de 66 ans. Ce fut un homme de bien à un degré éminent, plein de zèle pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise catholique et l'ornement de son Ordre. — (Thom. de Burgo : *Hibernia Dominic.* c. xvi, n. 102).

1451 — A Strasbourg, la V. Mère CATHERINE WEISBRÆDLIN, professe du monastère de Sainte-Catherine. Elle avait été abbesse d'un monastère de Clarisses, dites du Wœrtdt, situé dans la banlieue de Strasbourg, à une faible distance de l'enceinte. Les magistrats, voyant dans la position de ce monastère un danger pour la ville en temps de guerre, en décidèrent la suppression. Interdiction fut faite de recevoir des novices ; l'abbesse vit mourir successivement toutes ses religieuses, et finit par se trouver seule. Mise alors en demeure de rentrer dans sa famille ou d'habiter

un appartement qu'on lui assignerait en ville, elle répondit : « Vouée par ma profession religieuse au service de l'Epoux céleste, je ne retournerai jamais dans le monde. Si l'on exige que je sorte du monastère dont j'ai été supérieure pendant trente ans, je désire, en attendant qu'il se reforme une maison de mon Ordre, me retirer au monastère dominicain de Sainte-Marguerite ; mes sœurs en Jésus-Christ consentiront sans doute à m'y accueillir. »

La requête de la vénérable abbesse fut en effet agréée, et son entrée à Sainte-Marguerite devint pour la maison un avantage inappréciable. Catherine Weisbrœdlin, ayant fait un héritage, abandonna le tout à son nouveau couvent, ce qui permit de remettre en bon état les bâtiments et dépendances.

La communauté ne comptait plus alors que onze religieuses, y compris la Prieure et la Sous-Prieure, âgées l'une et l'autre de près de quatre-vingts ans.

Les nouvelles compagnes de l'abbesse de Wœrdt, édifiées de sa vie exemplaire, la conjurèrent de devenir définitivement une des leurs. Vaincue par leurs sollicitations et munie des autorisations nécessaires, elle prit, à l'âge de 54 ans, les livrées dominicaines. Pendant sept années, elle remplit les fonctions de Procureuse et eut occasion d'établir un ordre parfait dans la maison sous le rapport matériel.

Devenue elle-même Prieure, elle réussit promptement à repeupler le monastère de Sainte-Marguerite et à y faire refleurir la discipline antique. La communauté parvint à un haut degré de perfection sous sa conduite éclairée.

Catherine, arrivée à l'âge de 90 ans, et Prieure depuis vingt-neuf années, demanda à résigner ses fonctions, afin de se préparer en paix à paraître devant son juge ; les instances de ses filles ne purent lui faire changer de résolution. Elle mourut, l'an 1451, en odeur de sainteté, après avoir accompli sa quatre-vingt-dix-neuvième année. — (*Chronique de Sainte-Marguerite*. De Bussière : *Religieuses Dominicaines de Strasbourg*).

1663 — En Chine, dans la capitale de la province de Fo-Kien, la V. Dame LUCIE TENG. Elle appartenait par sa naissance à la noblesse de la ville : son frère, gouverneur de Lubing-tchéou, favorisait beaucoup les chrétiens, quoiqu'il fût infidèle. Après avoir embrassé le christianisme, Lucie entra dans le Tiers-Ordre, et dès lors ne donna que d'admirables exemples de vertu, spécialement de dévotion envers le Très Saint Sacrement. A l'époque des guerres civiles, elle vit piller sa maison, dans la petite île où elle s'était retirée depuis la mort de son mari avec une seule fille de service. Non contents de leurs brigandages, les soldats mirent tout en œuvre pour lui faire perdre sa chasteté, et, recourant à la violence, l'entraînèrent à leur suite. Les chefs du camp s'efforcèrent à leur tour de fléchir sa constance. Ce fut en vain. La pieuse veuve, appelant Dieu à son secours et tenant son crucifix sans cesse près de son cœur, résista aux séductions, aux menaces, et supporta patiem-

ment les tourments employés pour la vaincre, jusqu'à ce qu'enfin, vaincus eux-mêmes, ses boureaux la vendissent comme esclave à un soldat d'un corps d'armée différent du leur.

Ce nouveau maître, qui ne l'avait achetée que dans le but de satisfaire sa passion brutale, la sollicita par toutes sortes de voies et de moyens diaboliques. S'apercevant que ses procédés ne faisaient qu'affermir davantage la sainte femme dans sa résolution de perdre la vie plutôt que d'offenser Dieu, ce barbare, rendu furieux de l'inutilité de ses efforts et surtout de la perte de son argent, la conduisit un jour dans la campagne et la frappa sans pitié à coups de poings, de pieds et de bâton ; puis, croyant avoir achevé sa victime, il prit la fuite, de peur d'être arrêté comme meurtrier.

Sœur Lucie offrit sa vie en sacrifice, remerciant Dieu de l'honneur qu'il daignait lui faire en permettant qu'elle mourût pour la vertu de chasteté. Afin de rendre ses dispositions plus saintes, elle demanda au divin Maître la grâce de pouvoir recevoir les derniers sacrements. A l'instant même elle recouvra assez de force pour regagner, après une journée de marche, la maison de ses parents. A peine entrée, elle retomba dans sa faiblesse et se trouva réduite à l'agonie. On eut le temps de prévenir un missionnaire, lequel reçut sa confession et lui administra le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Elle rendit ensuite son âme à son Créateur et s'en alla recevoir au ciel l'auréole du martyre et la récompense promise aux cœurs purs. — (Advarte : *Hist. de la Prov. de Filip.* II, 384.)





XXI NOVEMBRE

Le B. ROMÉE DE LIVIA

Surnommé l'Ami de Jésus et de Marie ()*

(1261)



E B. Romée naquit vers la fin du XII^e siècle, à Livia, petite ville d'origine romaine, (Julia Lybica,) limitrophe du Roussillon, et autrefois chef-lieu de l'importante principauté de Cerdagne.

Selon les hagiographes, il fut élevé, dès son enfance, dans la plus tendre dévotion envers Marie; et, quand l'âge eut développé en lui les dons de la nature avec ceux de la grâce, la candeur de son âme, l'humilité de son maintien, la noblesse de sa stature, l'affabilité de ses manières, révélèrent un homme né pour acquérir de l'ascendant sur les autres, appelé par la Providence à exercer sur les âmes l'apostolat du bien.

La Cerdagne confinait aux plaines du Languedoc, évangélisées alors par saint Dominique. Romée avait donc pu entendre parler de l'homme de Dieu, et même le voir dans le cours de ses voyages, car Livia se trouvait sur l'une des voies de communication entre la Gaule narbonnaise et l'Espagne. Dès qu'il connut l'institut des Frères-Prê-

(*) Le R^m P. Hyacinthe-Marie Cormier, aujourd'hui Maître Général des Frères-Prêcheurs, nous a gracieusement autorisés à donner son intéressant travail sur le B. Romée de Livia, publié en 1884.

Voici les principales sources auxquelles l'auteur a puisé :

Bernard Gui, Taegio, Léandre Albert. Razzi, Antoine de Sienne, Diago, Castillo, etc.

cheurs, son but apostolique, ses saintes observances, sa dévotion singulière pour Marie, son caractère droit et joyeux, il y trouva l'idée vers lequel il aspirait et il l'embrassa.

C'était l'époque où Dominique donnait à l'Ordre sa forme dernière d'œuvre universelle et destinée à vivre dans les siècles.

Depuis l'an 1203, le saint Patriarche, assisté de plusieurs compagnons, avait travaillé, prié, gémi, souffert; et les résultats semblaient médiocres ou précaires. Mais Dieu avait suivi du regard ses obscurs labeurs, entendu ses soupirs, recueilli ses larmes, compté ses gouttes de sang versées dans la pénitence : l'heure des grandes bénédictions allait sonner.

Déjà Honorius III avait confirmé l'Ordre, le 22 décembre 1216, à Sainte-Sabine; le couvent de Saint-Romain, à Toulouse, se trouvait organisé; Dominique en avait surveillé lui-même les constructions pour y mettre cette empreinte d'ordre et de pauvreté dont il voulait faire le type des fondations à venir. Un petit groupe de disciples pleins de foi et d'élan s'y trouvaient rassemblés comme dans un nouveau cénacle, pour se préparer à leur profession solennelle. Mais Toulouse ne devait pas voir s'accomplir dans ses murs cet acte imposant, Poussé par un de ces mouvements extraordinaires que l'Esprit divin donne parfois aux Saints, dans le moment décisif de leur mission, le grand Patriarche conduisit ses compagnons dans une plaine éloignée, celle de Prouille, où Marie avait commencé de le bénir, où s'étaient accomplis ses premiers travaux apostoliques, où vivaient dans la retraite les religieuses, ses filles, l'âme de son œuvre, par leur esprit de pénitence et d'oraison.

En face de ces vastes contrées, qui lui figuraient l'univers, Dominique célébra le saint Sacrifice, non sans une abondante effusion de larmes, puis il parla; et après avoir reproché aux multitudes rassemblées leur peu de docilité à la grâce, il leur annonça que, sans abandonner le pays, il allait disperser au loin ses disciples, aussitôt après leur profession. En effet, il admit aux vœux solennels seize de ceux qu'il avait amenés, hommes pour la plupart pauvres et inconnus; et, sans délai, il leur partagea le monde, les envoyant établir son Ordre à Rome, à Paris, en Espagne. Puis les Sœurs, à leur tour, renouvelèrent leur profession et ajoutèrent aux trois vœux ordinaires celui de la clôture. C'était le jour de l'Assomption 1217. L'Ordre des Frères-Prêcheurs était définitivement constitué.

Rien n'indique si le B. Romée prononça alors ses vœux, ou s'il ne

les fit que quelques jours après, à Toulouse ; car saint Dominique, à son retour de Prouille, y reçut, devant l'autel du couvent de Saint-Romain, la profession de plusieurs Frères, qui s'étaient attachés à lui. Ce qui est certain, c'est que, peu de mois après, notre Bienheureux était assez pénétré de l'esprit de l'Ordre, et assez formé à ses observances pour qu'on le chargeât d'une fondation très importante. Durant ces quelques mois, l'infatigable Dominique s'était rendu à Rome. Ses nouveaux miracles, parmi lesquels la résurrection d'un mort, avaient porté jusqu'à l'enthousiasme la dévotion du peuple envers lui : le Pape Honorius III avait institué pour lui la dignité de Maître du Sacré-Palais ; la Mère de Dieu venait de guérir de ses mains virginales le B. Réginald, pour qu'il réalisât le vœu déjà solennellement émis, d'entrer dans l'Ordre ; et elle lui avait donné la nouvelle forme de vêtement qu'elle réservait à ses fils de prédilection, les Frères-Prêcheurs. Tout montrait à Dominique que la dispersion de Prouille n'avait pas été une témérité, mais un acte venu à son heure, et qu'il fallait continuer dans cette voie. Il repassa donc par Toulouse en se rendant en Espagne, et durant ce « rapide baiser donné à Saint-Romain(1), » il décida la fondation de Lyon.

Dès lors, le sanctuaire de Fourvière dominait cette importante cité, comme un fort tutélaire et une couronne d'honneur. Pour Dominique, l'enfant de Marie, c'était un aimant mystérieux. Puis, au point de vue stratégique, — car il était en même temps un capitaine vaillant et sage — Lyon ouvrait à son action apostolique de nombreuses voies vers Paris et le Nord, Marseille et la Provence, les Alpes et l'Italie : c'était donc une position à prendre.

Arnaud de Toulouse et Romée de Livia furent désignés pour réaliser la fondation. Ils partirent, portant avec eux la petite bulle de confirmation de l'Ordre, appelée *Littera parva*, qu'il était d'usage de montrer aux chefs des Eglises, comme preuve de mission légitime. Raynaud de Forez, prélat illustre, qui administra l'Eglise de Lyon pendant trente-trois ans, reçut les deux Frères comme des envoyés du ciel, les protégea de toutes ses forces, et les admit jusqu'à la fin dans son intimité.

Arnaud fut le premier Prieur : Romée lui succéda ; tous les deux travaillèrent avec le même esprit et le même cœur à remplir les intentions de Dominique.

(1) P. Lacordaire, *Vie de S. Dominique*.

Le couvent établi sur une partie abandonnée de la colline de Fourvière, en dehors des remparts, près d'une recluserie, appelée *La Madeleine*, leur occasionna beaucoup de souffrances (1). Mais de cette mesure solitaire et malsaine, la bonne odeur de leur sainteté ne se répandait qu'avec plus d'édification, et elle disposa le peuple fidèle à leur procurer une installation plus salubre et plus favorable à l'exercice de leur ministère; ce qui eut lieu, en effet, l'an 1235.

Pendant son priorat de Lyon, Romée eut sous sa direction plusieurs religieux remarquables, entre lesquels nous citerons Etienne de Bourbon.

Etienne, encore dans le monde, avait étonné Paris par sa science; entré dans l'Ordre, il fut envoyé à Lyon, afin d'apporter à l'œuvre naissante le concours de ses vertus et de ses rares qualités pour la prédication. En effet, pendant de longues années, il évangélisa les vastes contrées de la Champagne, de la Lorraine, de la Bourgogne et les vallées des Alpes. Plus tard, il composa des livres où l'on voit quel respectueux souvenir il gardait de son saint Prieur. Par exemple, dans son *Traité des Dons du Saint-Esprit*, racontant certains faits extraordinaires, il invoque, pour les rendre croyables, l'autorité du B. Romée, et il dit: « Tel fait eut lieu à Lyon, et la personne à qui il arriva me le raconta devant le Fr. Romée... — Il m'a été rapporté, écrit-il encore, par le Fr. Romée, homme religieux, que lorsqu'une personne se confessait à Jean de Montmirail, etc... » Parlant ailleurs des Dames de Fanjeaux, miraculeusement converties et attirées à la perfection par saint Dominique, il ajoute: « J'ai entendu rapporter ce trait par le Fr. Romée, homme expérimenté et religieux. »

II. — Cependant les merveilleux développements de l'Ordre demandaient plus de précision dans les circonscriptions des diverses Provinces. Le couvent de Lyon fut attribué à celle de Paris et le B. Romée revint à sa Province d'origine, *ad terram suam*, comme on disait alors. Mais il n'y jouit pas longtemps de la vie de simple religieux, qui, sous la sauvegarde de l'obéissance, s'écoule si heureusement entre les offices du chœur, l'étude en cellule et les exercices du ministère des âmes.

Foulques, évêque de Toulouse, l'ami et le bienfaiteur de saint

(1) Touchant l'emplacement du couvent primitif, cf. Balme: *Cartulaire ou histoire diplomatique de saint Dominique*; T. II, pp. 222 et suivantes.

Dominique, étant mort, le Chapitre, conformément aux vœux du défunt, élu, pour lui succéder, Raymond de Felgar, quatrième Provincial des Dominicains de Toulouse.

Raymond prit possession de son siège le dimanche *Lætare* du Carême de 1232, et se consacra jusqu'à la fin aux œuvres les plus fécondes, particulièrement à la constitution définitive de l'Université de Toulouse. Saint Louis avait décrété cette fondation : Foulques l'avait activement poursuivie, malgré le mauvais vouloir des comtes de Toulouse. Mais Dieu réservait à un fils de Dominique sa pleine réalisation, en attendant qu'un autre de ses fils, saint Thomas d'Aquin, en devînt, par ses reliques, la pensée et la vie. La promotion de Raymond à l'épiscopat laissait le provincialat vacant : le B. Jourdain, Général de l'Ordre, soit qu'il jugeât un rassemblement des vocaux trop difficile dans ces temps agités, soit qu'il voulût, vu les circonstances critiques, donner à la Province, qui était la fille aînée de Dominique, un homme de sa confiance, hors ligne par le mérite, institua comme Provincial le B. Romée de Livia, en vertu des pouvoirs souverains inhérents à sa charge.

À peine entré en fonctions, Romée fut appelé à siéger dans une assemblée auguste, le Chapitre général de Bologne, l'année 1233. Une pléiade d'hommes illustres en vertu et en savoir s'y trouvèrent réunis, et l'on comprend si les décisions prises durent être animées du plus grand esprit de foi et de ferveur. Un saint présidait, Jourdain de Saxe ; près de lui siégeaient au premier rang le B. Romée et le Provincial d'Espagne : puis le P. Pierre de Reims, Provincial de France, savant interprète des Ecritures, promu plus tard à l'évêché d'Agen. Là se trouvaient encore les VV. PP. Ventura de Vérone et Guillaume de Montferrat : le B. Nicolas de Juvenazzo, admis dans l'Ordre par saint Dominique, plus tard son compagnon de prédication en Italie, puis fondateur du couvent de Pérouse ; le B. Jean de Vicence, missionnaire intrépide, et si célèbre par ses miracles qu'on lui attribue la résurrection de sept morts. Peut-être même saint Raymond de Pennafort, déjà pénitentier de Grégoire IX, vint-il au Chapitre, pour transmettre en personne aux représentants de l'Ordre les instructions orales du Pape et leur communiquer la Bulle *Ab Oriente*.

Dans ce document, le Saint-Père leur disait : « Pour tendre avec plus de prudence au but de votre vocation, attachez-vous de tout cœur à l'humilité, qui est le fondement profond et stable de toutes les vertus, ainsi qu'à la pauvreté, non pas apparente et feinte, mais

volontaire, qui est la gardienne de l'humilité : puisse persévérer parmi vous la discipline de l'Ordre et la sincérité de la charité : que la crainte de Dieu, ainsi que le mépris du monde vous possèdent toujours : et vous êtes vainqueurs de tout ; car il va falloir combattre de la droite et de la gauche dans la guerre, qui est imminente. » Ces dernières paroles font allusion aux luttes que l'Ordre allait avoir l'honneur de soutenir presque partout pour défendre l'Eglise contre l'hérésie.

Mais le grand événement du Chapitre fut la translation des reliques de saint Dominique dans un sépulcre plus honorable. Quoique réclamée depuis longtemps, ce ne fut pas sans angoisse que les Pères du Chapitre entreprirent l'œuvre de l'exhumation. Car, se disaient-ils, en quel état vont se trouver les restes mortels de notre bienheureux Père ? N'est-il pas à craindre que les injures du tombeau n'aient réduit sa dépouille à un état bien peu digne de la place auguste qu'il occupe dans le cœur de ses enfants ?... Ils étaient donc là, rassemblés pendant la nuit, regardant en silence et d'un visage pâli par l'anxiété le travail qui s'accomplissait sous leurs yeux. Enfin, sous l'effort du marteau, la maçonnerie cède, et le cercueil apparaît. O merveille ! une odeur, pure, délicieuse, céleste, s'en échappe : elle augmente à mesure que l'on découvre les reliques... Tous les Pères se prosternent avec larmes et dévotion, louant Dieu qui a fait ce miracle pour son Saint !.. On sait que beaucoup de malades furent guéris, et qu'un très grand nombre de pécheurs se sentirent touchés de componction. Mais qui parviendra à redire la ferveur admirable dont fut enflammé le cœur des religieux ? Elle dut être particulièrement vive et douce à l'âme de Romée, qui avait si bien connu le saint Patriarche, et qui à Prouille, à Toulouse, partout, avait en quelque sorte respiré son esprit et vénéré la trace de ses pas. Une circonstance inattendue vint augmenter sa dévotion. Son *Socius*, ou compagnon de voyage, destiné selon les lois de l'Ordre à le remplacer dans le Chapitre, s'il fût tombé malade, obtint, à force d'instances, une relique insigne de saint Dominique, un de ses doigts, pour le couvent d'Avignon.

Ils reprirent donc ensemble le chemin de la France, à pied, comme des pauvres, emportant leur précieux trésor. Le V. P. Pierre Cendra, Prieur de Barcelone, frère du P. François Cendra, à qui saint Louis donna une épine de la couronne de Notre-Seigneur, s'adjoignit à eux comme compagnon de route, jusqu'à Toulouse.

L'année suivante, 1234, Romée reçut la nouvelle de la canonisation de saint Dominique, proclamée par Grégoire IX à Rieti. Quelle

joie filiale pour son cœur ! Quel encouragement à faire fleurir ces observances monastiques et à propager cet esprit de charité que le saint fondateur avait tant recommandés aux novices sur son lit de mort.

Les troubles politiques et religieux dont fut alors bouleversé le Midi ont fait disparaître beaucoup de documents qui pourraient nous servir à retracer en détail le gouvernement du B. Romée et les actes successifs de sa vie religieuse. Il nous en reste cependant plusieurs. L'un d'eux nous le montre, en 1234, la veille de saint Thomas, apôtre, approuvant avec le P. Raymond Cathala, Prieur de Prouille, une fondation de Trinitaires sur les dépendances du monastère.

Déchargé du Provincialat, nous le trouvons assigné au couvent de Limoges, qui était une pépinière de saints. En 1258, il prend part au Chapitre provincial de Toulouse, où il est nommé Prieur de Bordeaux. Durant son office, il assiste au Chapitre général tenu à Toulouse par le B. Humbert de Romans. A leur tour, les Chapitres provinciaux de Montpellier (1259) et de Marseille (1260) le comptent parmi leurs membres, toujours en sa qualité de Prieur de Bordeaux. Cette même année 1260, il cède son priorat à Hugues de Malemort et est assigné au couvent de Carcassonne, sa dernière demeure ici-bas.

Bernard Gui, qui nous transmet la plupart de ces détails dans ses divers écrits, se contente d'ajouter : « J'ai entendu raconter souvent, et de la bouche d'un grand nombre de témoins, beaucoup d'autres choses pleines de dévotion sur ce saint ami du Seigneur... Ceux qui ont mérité de jouir de la société de l'homme de Dieu, ont vu en lui beaucoup d'œuvres d'une éminente perfection, dignes d'être louées et transmises à la postérité. » Tout en regrettant que le célèbre chroniqueur, absorbé par d'autres sollicitudes, n'ait pu nous énumérer les œuvres du B. Romée, nous trouvons dans les traits généraux, sous lesquels les écrivains s'accordent à nous le dépeindre, et que nous groupons ici en un seul tableau, matière suffisante à notre admiration. « Il n'omit rien, disent-ils, de ce qui peut servir à bien former la vie. Il était si mortifié dans ses sens, depuis son noviciat, qu'il bannit à jamais toute sensualité. Très ami des observances, il excitait fortement ses religieux, par ses paroles et ses exemples, à les garder fidèlement, et il mettait en ce point une grande vigilance. Son bonheur était de porter des vêtements vils : l'humilité du cœur et le mépris des choses temporelles lui fournissaient deux ailes pour s'élever sans cesse vers les hauteurs où sont mis en réserve les trésors célestes. On

voyait encore en lui une grande pureté et sérénité de conscience. Il savait se maintenir patient dans les adversités, ferme dans la confiance en Dieu, aimable et affectueux dans ses manières, affable dans ses paroles, facile à condescendre aux désirs d'autrui, autant que le lui permettaient les lois de la vie religieuse. *Par toutes ces vertus exemplaires, il a mérité d'être comparé aux plus illustres saints de son Ordre (1).* »

☞ Humilité profonde, pauvreté parfaite, amour de la régularité, sévérité pour soi-même, miséricorde pour les autres, ne sont-ce pas là, en effet, les caractères des vrais saints?

III. — Quand notre Bienheureux eut été institué Provincial, Grégoire IX lui adressa une Bulle dont voici les principaux passages : « Les hérétiques, qui jusqu'ici cherchaient à se glisser dans l'ombre, comme des serpents, osent maintenant prêcher en public et veulent faire leur proie des âmes ignorantes et simples. C'est pourquoi il faut se lever virilement contre eux, afin que l'hérésie soit confondue et que la foi du Christ se développe dans toute sa vigueur ; car la couronne suivra de près les luttes de ceux qui résistent aux tentations... Voulant obvier à tant de périls qui menacent les âmes, nous prions, nous avertissons, nous exhortons votre discrétion, et nous vous commandons même, en vertu des présentes Lettres apostoliques, sous la menace des jugements divins, de choisir quelques-uns de vos Frères, instruits dans la loi du Seigneur et que vous saurez propres à cet office, pour les envoyer dans les limites de votre Province, prêcher au peuple et au clergé, là où ils verront qu'il est plus expédient et plus réalisable... » Le Saint-Père leur recommande de rechercher les hérétiques avec une diligente sollicitude et de procéder contre eux suivant les statuts précédemment promulgués. Il insiste afin qu'ils soient circonspects pour recevoir l'abjuration des dissidents, « de peur que ceux qui semblent revenir à la foi ne commettent une impiété de plus, sous les dehors d'une piété trompeuse, et qu'en eux Satan ne se transforme en Ange de lumière. »

A première vue, il semblerait que le B. Provincial « religieux dévot entre les plus pieux, doux entre les plus doux, homme à l'aspect gracieux, aux paroles suaves comme le miel, au cœur tendre pour Dieu et les hommes (2) », eût été bien mal choisi pour une

(1) Castillo : *Hist. de S. Domingo y de su Orden.*

(2) Bern, Gui.

mission émanée du pouvoir coercitif du Saint-Siège, et pour l'accomplissement de laquelle il fallait savoir pressentir l'erreur, la deviner, la démasquer, la juger, et, si elle s'obstinait, la frapper avec les armes spirituelles de l'Eglise. Mais, dès que l'on pénètre au fond des choses, à la lumière de Dieu, et que l'on étudie la marche de sa grâce dans les cœurs fidèles, la question apparaît sous un jour bien différent. On comprend que la piété éclairée et la dévotion sincère ont leur épanouissement dans la divine charité : que de l'amour de Dieu procède l'amour du prochain ; et que de l'un et de l'autre naît l'aversion pour l'hérésie. En effet, l'hérésie est l'adversaire de Dieu, qu'elle outrage dans le premier de ses attributs : la vérité ; elle est l'ennemie de l'homme à qui elle arrache son indispensable moyen de salut : la foi... « L'intégrité de la foi constitue un des plus chers intérêts de Jésus, écrit le P. Faber ; aussi, un cœur pénétré d'un amour sincère pour son Sauveur et son Dieu souffre-t-il au delà de toute expression quand il entend exposer de fausses doctrines. Toute opinion qui tend à faire oublier Notre-Seigneur ou mépriser sa grâce, à attaquer l'honneur de sa Mère, à diminuer les prérogatives de son Vicaire sur la terre, le blesse au point qu'il en éprouve même une douleur physique (1) ».

Voilà bien le trait distinctif des hommes de Dieu ! Avant d'avoir vu l'erreur, ils la sentent ; sans pouvoir la définir, ils l'ont vite jugée ; plus ils plaignent les victimes, plus ils détestent la cause meurtrière et voudraient l'anéantir ! L'hérésie albigeoise méritait plus justement que bien d'autres de provoquer ce sentiment de réprobation. Au simple point de vue de la société civile, par ses conventicules, ses enrôlements, ses violences contre la propriété, ses attaques contre la sainteté du mariage, ses attentats contre la sécurité des personnes, elle était un malfaiteur social, digne d'être frappé par les princes temporels. Mais c'est surtout au point de vue chrétien que l'hérésie albigeoise était détestable. Par sa théorie monstrueuse des deux principes souverains et rivaux, dont l'un, disait-elle, domine le monde et la matière, l'autre dirige le royaume des esprits, elle détruisait Dieu, son unité, sa puissance, la bonté de ses œuvres créées. De ces blasphèmes envers Dieu naissait, par rapport à l'homme, une série de conséquences funestes. La matière étant le domaine du mauvais esprit, le Dieu trois fois saint n'avait pu s'en revêtir ; l'Incarnation était donc

(1) *Tout pour Jésus*, ch. II, § III.

une apparition purement fantastique ; la divine maternité de Marie, une légende absurde ; les sacrements des signes sans effet ; l'organisation extérieure de l'Eglise un abus. Bref, la médiation de Jésus-Christ disparaissait ; le salut de l'homme devenait impossible ; donc, ici-bas, Satan régnait seul et le monde n'était plus qu'une province de l'enfer !

Quel cœur serait resté indifférent en face de cette conjuration contre la terre et le ciel ? En ces mêmes jours, à la vue du mal croissant, saint Pierre Nolasque fuyait la France et se réfugiait en Espagne. Le même sentiment, par une application contraire, avait amené le B. Romée à quitter son pays pour venir sur le théâtre même du combat. Quand Grégoire IX l'appela directement à soutenir l'Eglise en des conjonctures si graves, il ne put que répondre comme le Prophète : « Me voici ; envoyez-moi. » (1)

Son premier soin fut de chercher des auxiliaires intrépides, capables de surprendre la secte dans ses repaires, de la démasquer sous ses apparences les plus séduisantes, d'arrêter en particulier les agissements des *parfaits*, qui en formaient comme la partie dirigeante et qui, vivant plus complètement sous l'action du démon, se montraient plus acharnés, exerçaient un prestige plus funeste.

Les religieux qu'il choisit étaient des hommes remarquables par leur intégrité, leur doctrine et leurs héroïques vertus. La plupart avaient connu saint Dominique, s'étaient pénétrés de sa compassion pour les pécheurs, de son zèle ardent et de sa pensée intime sur les moyens de pourvoir à la défense de la vérité. Les diocèses de Toulouse, d'Albi, de Montauban, de Cahors, furent tour à tour le théâtre de leur activité, et partout ils se montrèrent dignes de leur mission.

Le plus illustre auxiliaire de Romée de Livia dans l'apostolat contre l'hérésie fut le B. Guillaume Arnaud. (2) Romée et Arnaud travaillèrent activement, et il paraît évident qu'ils siégèrent ensemble au Concile tenu à Béziers en avril 1234.

Après le martyre du serviteur de Dieu à Avignonet, les Albigeois firent trêve pendant quelque temps à leurs violences, comme saisis de l'horreur de leur forfait. Mais bientôt leurs agissements recommencèrent, redoublèrent même d'intensité. Les Frères, craignant de ne plus pouvoir remplir dignement les intentions du Saint-Siège, demandèrent au Pape de les décharger de leur office. La perspective

(1) Is., VI, 8.

(2) Voir sa vie au 29 mai.

du martyre ne les effrayait pas ; mais cette série ininterrompue de subterfuges, de démarches captieuses, de paroles données et violées, attristait grandement leur zèle ; et ce qui achevait de les combler d'amertume, c'était l'attitude malveillante de plusieurs princes catholiques. Innocent IV refusa d'accéder aux humbles vœux des Frères-Prêcheurs ; ils continuèrent donc à soutenir les intérêts de la foi et des âmes.

Carcassonne, par sa sécurité comme place forte, et par son importance comme centre d'action du roi saint Louis, devint la résidence ordinaire des Inquisiteurs.

Ils y furent attaqués souvent, on leur fit souffrir la pénurie de toutes choses : on tenta de brûler leurs archives, où se trouvaient des dépositions écrasantes pour l'hérésie. C'est peut-être en vue de ces épreuves futures que Dieu conduisit le B. Romée à Carcassonne sur la fin de sa vie, afin que, présent par ses reliques, il partageât les périls des défenseurs de la foi et fût pour eux un encouragement sensible, une céleste protection.

IV. — Rechercher, éclairer, convertir l'hérétique, ou, s'il s'obstine à *hàïr la lumière*, (1) arrêter du moins sur ses lèvres le blasphème qu'il allait lancer contre le ciel, le venin qu'il allait distiller dans la société chrétienne : c'est un devoir pour l'Eglise, mais ce n'est pas le seul. Le travail vraiment fécond en avenir et doux aux apôtres du Christ consiste à cultiver le bien. Romée ne manqua pas à ce ministère. Au dire des historiens, il fut un grand prédicateur. Sa parole produisit d'abondants fruits de salut, de nombreuses conversions d'hérétiques et de pécheurs obstinés. Aussi est-il rangé parmi ceux des premiers Pères en qui brilla d'une manière plus remarquable la grâce de la prédication. Non content de cultiver les âmes par sa parole, il s'occupa de leur avancement par la composition d'ouvrages de piété. Ces ouvrages ont été perdus ; mais le titre de deux d'entre eux nous est resté. Echard les relate ainsi d'après les seuls documents qu'il ait pu retrouver : 1° *Règle pour se former dignement à la vie monastique* : livre rempli, sous une forme abrégée, des enseignements les plus beaux : 2° *Qu'il faut craindre et aimer le Seigneur Jésus*, ouvrage écrit en prose et en vers, divisé en plusieurs questions et chapitres,

(1) Joan., III, 21.

plein de paroles douces comme le miel et d'exemples consolants ; il commence par ces mots : *Nous avons pour avocat*, etc. (1)

On voit par là dans quel ordre d'idées travaillait l'esprit du Bienheureux, quel genre de sentiments il cherchait à faire éclore dans les cœurs.

Pour lui, nous savons qu'il s'appliquait à faire germer dans le sien des dispositions diamétralement opposées aux vices et aux erreurs répandus par l'impiété albigeoise, notamment sur le Verbe fait chair, et la Vierge Marie, sa Mère. Une page de sa vie, la plus touchante, va nous introduire dans le sanctuaire intime de son âme. Elle est due à la plume de Bernard Gui, son illustre contemporain.

« Fr. Romée, écrit-il, Catalan de nation, mais céleste de conversation, se distingua par sa piété envers Dieu et les hommes, plus particulièrement par sa dévotion pour la Vierge Marie ; il ne pouvait se rassasier de réciter la salutation angélique, si bien qu'il la redisait mille fois par jour en fléchissant les genoux. Le mystère de l'Incarnation remplissait son cœur et assaisonnait tous ses discours, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin, partout. Aussi, quand il arrivait à ce verset du Psaume 126 : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini Filii, merces fructus ventris*, il éprouvait une telle jubilation, qu'il aurait voulu le garder toujours sur les lèvres. (2).

« Lorsque le dévot serviteur de Marie disait l'office de la B. Vierge avec un autre Frère, il faisait en sorte que ce verset lui revînt à prononcer, et s'il arrivait qu'il échût à l'autre, il le lui ravissait en toute hâte pour le dire à sa place ; car il ressentait une indicible consolation à l'avoir sur les lèvres, et en jouissait plus profondément encore dans le cœur. »

(1) *Script. O. P.*, I, 161.

(2) Dans la pensée du Bienheureux, ce passage, entendu au sens prophétique, veut dire : « Consolerez-vous, vous qui mangez le pain de la douleur ! Quand le Seigneur aura donné à ses bien-aimés le repos du salut, ils auront pour héritage la possession même du Fils de Dieu, de Celui qui s'est fait par son incarnation le fruit de la Vierge. » Ce sens mystique et accommodatrice est adopté par Hugues de Saint-Cher, qui fut Provincial de France, quand Romée gouvernait la Province de Toulouse, ou pour mieux dire de Provence. On le voit : à mesure que les hérétiques s'acharnaient à nier le mystère de l'Incarnation, les hommes de Dieu, sans même s'être entendus, se montraient plus unanimes à le chercher et l'adorer partout dans les pages de la Sainte-Ecriture.

Après que le B. Romée eut longtemps servi le Seigneur dans son Ordre avec une pureté merveilleuse, et, par sa dévotion touchante et communicative, eut répandu au loin la réputation de sa sainteté, il tomba malade au couvent de Carcassonne. Ni les souffrances de la maladie, ni les angoisses de la mort n'arrêtèrent sa ferveur. Au contraire, elle allait croissant, et devenait plus ravissante, alors qu'elle montait vers Dieu du milieu de ses douleurs ; car il les supportait avec une patience admirable, et recevait de bonne grâce les services charitables qu'on lui rendait. Jusque dans l'agonie, son cœur s'entretenait sans cesse du souvenir de Jésus et de Marie, et il recommandait à ses frères de les aimer avec une tendresse sans bornes.

C'est ainsi qu'il s'endormit dans le Seigneur, tenant fortement entre ses mains la corde munie de nœuds, à l'aide de laquelle il récitait plus exactement, chaque jour, ses mille *Ave Maria*. « Cette bienheureuse mort, dit encore Bernard Gui, arriva le jour de la Présentation de Marie, qui sans doute aura présenté à Dieu l'âme de son enfant. »

« Que Dieu est admirable dans ses serviteurs ! s'écrie un auteur ancien. Autant d'*Ave Maria* que ce Bienheureux disait, c'estoit autant de présentations de son service à la Reyne du Ciel. Et voilà qu'il meurt heureusement le jour de la Présentation de sa sainte Maîtresse (1) ! »

V. — A l'heure même où il expirait, Fr. Guillaume, du couvent de Carcassonne, homme religieux et véridique, n'ayant pas entendu, dans son profond sommeil, le bruit de la tablette qui convoque les religieux à l'agonie de chaque Frère afin qu'ils prient autour de lui et apprennent eux-mêmes à mourir, fut frappé par le son d'une voix claire et tout angélique, qui chantait le verset du psaume déjà cité : *Cum dederit dilectis suis somnum*... Aussitôt il comprit en son cœur que le Fr. Romée, l'ami de Dieu et des hommes, pris du sommeil de la mort, entrait en possession de l'héritage du Seigneur ; qu'il allait contempler sans voiles Jésus, le fruit des entrailles de Marie, après l'avoir salué tant de fois ici-bas et qu'il recevrait ainsi l'heureuse récompense de ses travaux. En effet, ledit Frère, se levant et courant à l'infirmerie, trouva réalisé ce qu'il avait pressenti : Romée venait de rendre le dernier soupir.

Malgré sa réputation universelle de sainteté et les miracles qu'il

(1) Paul de Barry, S. J., *Journal des illustres dévots à la Mère de Dieu*.

avait opérés de son vivant, les religieux, dans leur humilité, confièrent sa dépouille à la sépulture commune des Frères, et on l'y laissa pendant près de vingt-cinq ans. Mais sur cette modeste tombe la dévotion des fidèles continuait à se manifester, et Dieu l'encourageait, car les miracles allaient en augmentant. Force fut donc de donner au Bienheureux une sépulture plus digne, en le transférant dans l'église conventuelle. Si mérité que fût cet honneur, sa signification n'en était pas moins grave. C'est pourquoi les religieux, avant de rien entreprendre, voulurent en délibérer. L'avis de tous fut que l'on devait opérer la translation. Dieu lui-même ne tarda pas à montrer qu'il l'approuvait; car le corps saint fut trouvé entier, sans corruption aucune, quoiqu'il fût resté pendant ces vingt-cinq ans en pleine terre, exposé à toutes les intempéries des saisons : miracle nouveau, qui attestait la pureté admirable et la foi incorruptible du grand serviteur de Dieu. On transporta donc les reliques dans l'église, avec tous les honneurs qui leur étaient dus, et au milieu de l'allégresse du peuple, qui assista à la cérémonie. La place que les Pères choisirent, par une attention délicate et pieuse, dut faire tressaillir les ossements sacrés : c'était en face de l'autel de Marie ! On les y renferma dans un somptueux monument de pierre, sur lequel fut gravée cette simple mais éloquente inscription :

DANS CE TOMBEAU REPOSENT LES OSSEMENTS
DU VÉNÉRABLE FRÈRE ROMÉE, QUI FUT L'ARCHE DE DIEU.
IL AIMA BEAUCOUP JÉSUS ET LA DOUCE MARIE (1).

Une autre translation, d'après d'anciens récits, paraît avoir eu lieu au cours du ^{xiv}^e siècle, et les restes du B. Romée furent alors déposés dans la sacristie. On montrait par là l'estime dont ces reliques étaient l'objet, puisqu'on s'efforçait de les mettre désormais en plus grande sécurité. La précaution n'était pas superflue; car le zèle des Pères du couvent pour la défense de la foi excita tellement contre eux, à plusieurs reprises, la fureur des hérétiques, que ces forcenés envahirent le cloître et brisèrent les vitraux de l'église. Cette translation, du reste, n'amointrissait en rien les honneurs dont les reliques étaient en possession. La sacristie, en effet, est toujours le lieu saint; celle des

(1) *Hac sunt in fossa Fratris venerabilis ossa
Dicti Romæi, qui fuit archa Dei.
Hic Jhesum atque piam dilexit valde Mariam.*

Frères-Prêcheurs de Carcassonne, en particulier, était une sorte de chapelle; on voit plus tard l'évêque diocésain y consacrer trois autels. Le corps saint y avait donc une place digne de lui, et il demeurerait toujours accessible à la dévotion des fidèles, quand ils désiraient le vénérer avec les autres reliques insignes, renfermées dans le trésor de l'église.

En 1355, Edouard de Galles, surnommé le *Prince Noir*, sortant de Bordeaux avec une puissante armée, arriva à Carcassonne pour réduire la ville en cendres. Le couvent des Frères-Prêcheurs paraissait condamné à devenir la proie des flammes, car les charbons de l'incendie étaient poussés de ce côté par la violence du vent. Le feu y prit même à trois reprises, et tous les efforts humains pour arrêter l'embrasement semblaient devoir être impuissants. L'historien qui rapporte ces détails regarde la conservation du couvent comme miraculeuse et incline à l'attribuer au B. Romée.

Au xvi^e siècle, la position du couvent gênant la défense de la ville, les Pères durent l'abandonner. En attendant que le nouveau se terminât, ils s'installèrent dans l'église de l'Officialité diocésaine pour y faire les cérémonies du culte, et ils y transportèrent sans doute la châsse qui renfermait leur cher et vénérable trésor. En 1574, Annibal Rucelai bénit la première chapelle du nouveau couvent : la première pierre de l'église définitive fut posée en 1585 par le maréchal de Joyeuse, au nom du roi de France Henri III.

Les ossements du B. Romée, au témoignage de Jean de Réchac (1647), y reprirent leur place traditionnelle « dans la sacristie, en un lieu éminent. Souvent, ajoute Réchac, on les visite avec un grand sentiment de piété. Récemment, on les a enveloppés dans un beau damas et remis dans leur châsse ordinaire. » — Le P. Souèges visita aussi les reliques du Bienheureux, et il eut la consolation de les voir à découvert, grâce à l'obligeance du Prieur, Thomas Bosquet, qui, par égard sans doute pour l'illustre visiteur, fit ouvrir la châsse devant lui (1670).

Depuis lors, il n'est question dans les historiens d'aucun changement dans l'état du couvent, ni d'aucune translation des reliques. Que devinrent-elles à l'époque de la Révolution? Les recherches les plus actives n'ont pu les faire découvrir, et il est à craindre, d'après certains récits, qu'elles n'aient été jetées pêle-mêle, avec d'autres ossements, dans le cimetière de la paroisse Saint-Michel.

Toutefois, de précieuses parcelles ont échappé. Mgr le Sacriste du

Vatican montre, actuellement encore, dans le trésor des reliques parfaitement authentiques confiées à sa garde, des reliques du B. Romée de Livia.

Mais, quand même la disparition des saints ossements serait une perte irréparable, la mémoire du grand religieux, la réputation de ses miracles, la confiance en son intercession ne survivraient pas moins dans le cœur des fidèles, non seulement des contrées où il a vécu, mais bien de l'Eglise universelle. En effet, nombre d'écrivains ecclésiastiques, en traitant de la dévotion envers Marie et en composant le calendrier de ses plus remarquables serviteurs, ont donné au B. Romée ou *Romain* une place d'honneur, avec le glorieux surnom d'*ami de Jésus et de Marie*, et leurs recueils, publiés à diverses époques, ont été traduits en bien des langues, pour en faciliter la propagation.

Il appartient aux supérieurs ecclésiastiques de juger, quand l'heure sera venue, de recueillir ces témoignages, répandus dans l'univers, et de constater juridiquement le caractère immémorial du culte rendu au B. Romée. Mais il est permis aux fidèles de désirer ce moment et de le hâter par leurs prières.



Le Révérendissime Père SÉRAPHIN CAVALLI

XXXVIII^e Maître Général ()*

(1578)

Séraphin Cavalli naquit à Brescia, d'une très honorable famille.

Aucun détail saillant ne nous a été fourni sur ses premières années ; mais, au rapport unanime de ses biographes, dès son entrée dans l'Ordre, il se fit remarquer par les qualités éminentes dont le Ciel l'avait enrichi. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de son application à l'étude, de son assiduité à l'oraison, de sa ferveur soutenue à la pratique des observances, ou de sa vivacité d'esprit et de sa rectitude de jugement.

Il unissait en un degré rare la pénitence à la prière, et par ses pratiques austères, il assurait la conservation de son innocence et se

(*) Razzi : *Magistr. Ord.* 182. — Pio, P. IV, 264. — Lopez, P. IV, 464.

frayait une voie facile à la contemplation. L'exercice de l'oraison lui fut particulièrement cher, non seulement au début de sa carrière religieuse, mais encore, et surtout, quand il fut entré dans la vie publique, comme théologien au Concile de Trente, ou comme Procureur général et Maître de l'Ordre. Malgré des labeurs écrasants ou des voyages pénibles, il sut toujours se ménager des heures d'entretien intime avec Dieu.

Mandé à Rome, sous le pontificat de Paul IV, il eut l'honneur de se voir associé aux travaux du P. Michel Ghislieri, le futur Pape de Lépante, alors Commissaire du Saint-Office. Séraphin Cavalli vaquait consciencieusement aux devoirs de sa charge, quand éclata une sédition populaire, qui, pour lui, faillit tourner au tragique. Paul IV venait de mourir. Redouté pendant sa vie, ce Pape ne laissait, dans certaines classes de la population, aucun regret. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que les mécontents, sans respect pour la majesté de la mort, organisèrent une manifestation hostile. La statue du Pontife fut jetée à bas ; puis les émeutiers se dirigèrent vers le palais de l'Inquisition. Séraphin Cavalli n'avait pu s'enfuir. Cerné de près, il est atteint d'un coup terrible, et nul doute qu'on ne l'eût achevé, sans l'intervention énergique de quelques amis, assez heureux pour le dégager. Ils l'emmenent à la Minerve où lui sont prodigués tous les soins nécessités par la gravité de sa blessure. Grâce à Dieu, il se rétablit. Le R^{mo} P. Justiniani, général de l'Ordre, n'attendait que ce moment pour s'associer Cavalli comme compagnon, avec le titre de Provincial de Terre-Sainte. Puis il le chargea d'un message en Espagne.

L'accueil reçu par le V. Père dans la Péninsule répondit à l'estime et à la vénération que le peuple espagnol et les religieux de son Ordre avaient conçues pour sa vertu. Il y resta peu de temps, et, rentré à Rome, fut investi aussitôt de la charge de Procureur Général de l'Ordre. Peu après, le R^{mo} P. Justiniani ayant été promu au cardinalat, notre éminent religieux fut appelé à lui succéder, comme maître de la famille dominicaine. Saint Pie V daigna lui-même présider l'élection ; il témoigna sa joie du choix fait par les Pères capitulaires, et accorda en cette circonstance une indulgence plénière à tous les membres de l'Ordre.

II. — Sans nul retard, le nouveau Général prit le bâton de voyage et inaugura son administration par la visite des couvents d'Italie et d'Espagne. Partout il se montra vigilant promoteur et fidèle gardien

de l'observance régulière, partout il sut entourer d'une affection sincère tous et chacun de ses fils. Il convoqua son premier Chapitre à Barcelone en 1572, et le second à Naples. Mais il ne put présider ce dernier : la peste qui ravageait plusieurs contrées de la péninsule empêcha les vocaux de se réunir dans la capitale des Deux-Siciles, où il s'était rendu. Retournant alors sur ses pas, le P. Cavalli gagna l'Espagne et visita la Province d'Andalousie.

Epris d'une ardeur véritablement apostolique, il eût désiré aller lui-même porter ses paternels encouragements aux vaillants missionnaires disséminés dans les pays lointains ; ne le pouvant pas, il confia cette tâche délicate à des hommes de sa droite, dont le zèle et la capacité lui étaient personnellement connus.

Durant son séjour en Espagne, lequel se prolongea un an et demi, on vit des foules s'attacher à ses pas, avides de jouir de sa présence et de recueillir les paroles de salut qui tombaient de ses lèvres. Sa sainteté rayonna dans les diverses provinces du royaume, et lui acquit un tel ascendant qu'un mot de sa bouche était un oracle devant lequel tous s'inclinaient. On se faisait un devoir d'entrer dans ses vues, de déférer à ses désirs, d'obéir à ses moindres volontés. Plus d'un fait miraculeux publié par la renommée augmentait encore l'estime et la confiance des peuples. On se disait qu'en traversant la France, le saint religieux avait failli tomber entre les mains des Huguenots, et que, fuyant en toute hâte, il s'était vu arrêté soudain par une rivière. Là s'était montrée l'intervention divine. Se sachant poursuivi et n'ignorant point que les sectaires lancés sur ses traces ne lui feraient pas de quartier, le Maître Général voulait du moins sauver à tout prix la vie de ses compagnons. Mais que faire ? Avancer ? La rivière était là, profonde, barrant la route. Revenir en arrière ? C'était se jeter aux mains de l'ennemi. D'un coup d'œil rapide, Séraphin Cavalli interroge l'horizon : aucun moyen de salut ne s'offre à ses regards. La situation devenait de plus en plus critique. Dans sa détresse, il lève les yeux au ciel et fait une prière ardente à Celui de qui seul peut venir le secours. Sa foi fut récompensée. Un ange apparaît sous forme d'un batelier, prend la petite troupe et la passe sur l'autre rive, l'arrachant ainsi à une mort inévitable. Après quoi, l'envoyé céleste, s'adressant au Maître Général, lui recommande, de la part de la Bienheureuse Vierge, d'employer toutes ses forces à propager la dévotion du Rosaire, puis il disparaît. Avec quelle filiale piété, quelle affectueuse tendresse, quelle humble et débordante gratitude fut accueilli le mes-

sage divin, on le devine sans peine. Incontinent, le héraut de Marie se mit à l'œuvre. Précédé de sa haute réputation de sainteté, il n'eut qu'à laisser parler son cœur pour gagner les peuples à la cause qu'il plaidait avec tant de chaleur. Il était si éloquent en parlant du Rosaire ! il savait si bien mettre à la portée de tous les richesses inépuisables de grâce et de doctrine renfermées dans cette merveilleuse pratique ! Villes et bourgades rivalisaient à l'envi pour embrasser la dévotion prêchée par le saint religieux.

III. — Au milieu des soucis de sa charge et sans qu'il y eût souffrance pour aucun de ses devoirs d'état, Séraphin Cavalli demeura fidèle, jusqu'à entier épuisement de forces, à un apostolat en si parfaite harmonie avec les attraites intimes de son âme. Il tomba gravement malade à Séville et l'on s'aperçut alors des instruments de pénitence qu'il portait sur sa chair. Par ordre du médecin, il les déposa, huit jours avant sa mort. Il reçut avec une éminente piété tous les secours de la religion, et, après avoir récité le psaume *In te Domine speravi*, et invoqué à diverses reprises le saint Nom de Jésus, il s'endormit dans la paix, le 21 novembre 1578, en la fête de la Présentation de Marie au temple.

La nouvelle de son trépas fut reçue dans la ville comme l'annonce d'une calamité publique. On se porta en foule à l'église du couvent pour contempler une dernière fois les traits du vénérable religieux, pour l'invoquer en secret comme un saint du ciel, faire toucher à ses restes des étoffes destinées à l'usage des malades, couper même des parcelles de ses vêtements. Il fallut renouveler les habits qui le couvraient. Divers prodiges furent attribués à son intercession : il apparut que le Seigneur honorait son fidèle serviteur du don des miracles, après comme avant sa mort.

A la cérémonie des obsèques, on compta plus de cinq cents religieux de divers Ordres. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple, les magistrats de la cité tinrent à honneur de s'y trouver. Le corps du Maître Général, porté par les ducs d'Alcala et de Medina, et par le marquis de Berlanga et le premier syndic de Séville, fut déposé dans un magnifique mausolée, construit aux frais du duc de Medina. Ce seigneur réclama, en outre, avec de vives instances, le cilice et la ceinture de fer du vénéré défunt : on les lui accorda. Le duc d'Alcala obtint sa tunicelle.

Quant à l'Ordre de Saint-Dominique, ses regrets pour la perte d'un

si grand homme se conçoivent sans peine. Pour perpétuer son souvenir, les Pères de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome, placèrent dans leur église une plaque de marbre avec l'éloge du saint Général. De leur côté, les religieux du couvent de Valence, en Espagne, consacrèrent à sa mémoire une épitaphe plus étendue encore. Nous donnons le texte et une traduction de ces pièces.

I

*In cœlis ardet sancto Seraphinus amore,
In terris ardens qui pietate fuit.
Dignus erat vivus Seraphini nomine, jure,
Angelicisque choris vivere post obitum.*

*Desine mirari si tantum nostra, viator,
Nomina prospicias romano incisa sepulcro :
Nam gremio occidua complectitur Hispalis ossa :
Hic mea Religio vacua me luget in urna.*

« Séraphin brûle au ciel du saint amour
Pour avoir brûlé sur terre d'une ardente piété.
Vivant, il était digne de porter le nom de Séraphin,
Mort, il mérite de vivre parmi les chœurs angéliques. »

« Cesse de t'étonner, voyageur pèlerin,
De voir mon nom seul inscrit sur une tombe romaine.
Séville, en Occident, renferme en son sein mes ossements ;
Ici, mon Ordre religieux me pleure devant une urne vide. »

II

D. O. M. S.

Reverendissimo Patri Fratri Seraphino Cavalli Brixienſi, Sacræ Theologiæ eximio Profefſori, Fratris Michaelis Ghislerii Sacræ Romanæ Eccleſiæ quondam Cardinalis, poſtea Pontificis Maximi, quum ſupremus Eccleſiæ catholicæ Inquiſitor eſſet, ob hæreticos pulſos et Urbis emendatos mores, multorum laborum, vitæque discriminis, etiam uſque ad ſanguinis effuſionem ſocio : Vincentique Juſtiniani olim Prædicatorii Ordinis Generalis, nunc S. R. E. cardinalis, in toto fere Ordine perlustrando fidiffimo comiti ; viro omnibus doctrinæ, virtutisque ornamentis illuſtriſſimo, ac ſacroſancti Tridentini Concilii theologo, qui anno

MDLXXI, ex Terræ Sanctæ Priore Provinciali, in totius dominicanæ familiæ Magistrum XXXIIX electus, duobus generalibus comitiis Romæ ac Barcinonæ summa cum laude habitis : Italia, Gallia, Flandriaque ad continendos verbo et exemplo in regulari observantia Fratres peragratis : jam tertio in Hispaniam veniens ; Hispali ad D. Pauli, non absque maxima ob edita miracula sanctitatis opinione, fatalis horæ — Divina sibi revelatione quum sanctum Immaculatæ Genitricis Dei Rosarium persolveret facta — conscius XI kalendas Decembris, hora noctis undecima omnibus sanctæ Matris Ecclesiæ sacramentis munitus, coram positis Fratribus et orantibus, in Domino suavissime obdormivit anno MDLXXIIX.

Valentini Prædicatores tactis religione animis Patris pientissimi.

Fratres carissimi, Patres Q. R. F. E. V. Frater V. I. A. (Vincentius Justiniani Antistes), beneficiorum memor gl. Prædicatorum cenotaphii inscriptionem lugens, Posuere.

« Au Révérendissime Père Frère Séraphin Cavalli
de Brescia
illustre Professeur en Sacrée Théologie.

Fr. Michel Ghislieri, jadis cardinal de la Sainte Eglise Romaine et ensuite Souverain Pontife, étant Inquisiteur suprême de l'Eglise catholique, trouva en lui, pour l'expulsion des hérétiques et la correction des mœurs dans la Ville éternelle, un puissant associé de fatigues et de dangers, même jusqu'à effusion du sang : Vincent Justiniani, autrefois Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, maintenant cardinal de la sainte Eglise Romaine, eut aussi en lui un très fidèle compagnon dans la visite de l'Ordre presque entier.

Homme illustre par tous les ornements de la science et de la vertu, et théologien du très saint Concile de Trente, il fut en 1571, de Provincial de Terre-Sainte, élu trente-huitième Maître de la famille dominicaine ; il célébra avec grand éclat deux Chapitres généraux, l'un à Rome, l'autre à Barcelone ; et parcourut l'Italie, la France et la Flandre, pour maintenir ses Frères par la parole et l'exemple dans l'observance régulière. Pour la troisième fois déjà il venait en Espagne, quand, à Séville, au couvent de Saint-Paul, non sans grande opinion de sainteté à cause de miracles opérés par lui, il eut conscience de son heure fatale — en ayant eu révélation d'en haut, tandis qu'il récitait le saint Rosaire de l'Immaculée Mère de Dieu — et le 21 novembre, à onze heures de la nuit, muni de tous les sacrements de notre Sainte

Mère l'Eglise, en présence des Frères rangés autour de sa couche et priant, il s'endormit très doucement dans le Seigneur, l'an 1578.

Touchés de pitié filiale pour ce Père très pieux, les Dominicains de Valence, ses Frères très chers, Pères Q. R. F. E. V. et Frère Vincent Justiniani, Prélat, pleins de reconnaissance pour tant de bienfaits, à travers leurs larmes, ont élevé ce cénotaphe et gravé l'inscription qu'on vient de lire. »

~~~~~

*Les VV. PP. NICOLAS et CORNEILLE JANSENBOY*  
*Missionnaires Apostoliques dans les Pays-Bas (\*)*

(1634-1637)

Ces illustres défenseurs de la foi naquirent à Zierikzée, ville de Zélande, alors soumise à la domination espagnole. Mais bientôt les Hollandais s'en rendirent maîtres ; et comme aucune liberté n'était laissée au libre exercice de la religion, la noble famille de Jansenboy alla s'établir sous d'autres cieux, afin de pouvoir assurer aux enfants que Dieu lui avait donnés, le bienfait d'une éducation foncièrement chrétienne. Elle en fut récompensée par l'appel à l'état religieux de cinq de ses membres : Nicolas et Dominique, qui prirent le saint habit au couvent d'Anvers ; Corneille et Léonard, vêtus dans celui de Bois-le-Duc ; Ambroise, moins connu que ses frères, mais parfois associé à leurs travaux.

L'*Année Dominicaine* a donné les biographies des PP. Léonard et Dominique<sup>(1)</sup> ; nous parlerons seulement ici des PP. Nicolas et Corneille.

I. — Nicolas Jansenboy, esprit cultivé, possédait des connaissances nombreuses. On le cite comme ayant été fort versé dans le grec et dans les langues orientales, ce qui en faisait un adversaire redoutable aux ministres de l'erreur. C'était précisément pour être en état

(\*) B. de Jonghe : *Belgium Domin.*, 226. — Echard, *Script. O. P.*, II, 437. — Touron. V, 284.

(1) Voir au 21 février et au 14 mars.

de leur tenir tête et de les confondre, qu'il cherchait à se perfectionner dans les sciences divines et humaines. Son enseignement visait au même but. A Lierre, en Brabant, où il fut Supérieur et Régent, ainsi qu'à Louvain, où il prit les grades théologiques, son unique souci était de former des élèves qui fussent aptes à rendre raison de leur foi, et à renverser l'échafaudage des subtilités mensongères imaginées par les novateurs.

Le Nonce apostolique, Jean-François Conti, ravi du zèle que le saint religieux déployait pour convertir les pécheurs et s'opposer au progrès de l'hérésie, résolut de l'envoyer dans le Danemark, où, avec l'aide du P. Jacques Brouwer, ils pourraient, l'un et l'autre, travailler à ramener les luthériens au giron de l'Eglise. C'est ce qu'ils firent avec autant de prudence que de succès.

Le P. Jansenboy parcourut le Holstein, la Norwège et quelques autres provinces du Nord, annonçant partout les mystères de la foi. Sa parole, soutenue par la force d'une vie exemplaire, eut un merveilleux retentissement : et quand il eut exploré tous ces pays, il se rendit à Rome pour informer Grégoire XV et la Propagande des heureux résultats de son ministère. L'accueil qu'il reçut fut pour lui un précieux encouragement à reprendre la tâche avec vaillance : il revint donc, muni d'amples pouvoirs et d'instructions très précises, accompagné de ses deux frères Corneille et Dominique, que la Congrégation des cardinaux lui adjoignit comme coopérateurs (1623).

Frédéric III, roi de Danemark, se fit un honneur de couvrir de sa protection les trois missionnaires. Non content de leur permettre de prêcher la foi catholique dans ses Etats, il stipula de la façon la plus expresse, à la requête du P. Nicolas, que le libre exercice de la religion était reconnu et pleinement autorisé dans la ville de Friderickstad, qu'il venait de fonder. Dès lors l'Evangile y fut aussitôt annoncé avec un réel succès, malgré les oppositions, les attaques et les persécutions des luthériens.

Les Lettres délivrées en cette occasion par Frédéric furent conservées aux archives de l'Ordre. Nous en extrayons ce passage : « Nous accordons aussi aux catholiques romains la faculté d'exercer librement leur religion dans la même ville — Friderickstad — et de faire le commerce dans tous nos états. Défendons très expressément à tous nos gouverneurs, magistrats ou juges, de les inquiéter en aucune manière, ou de permettre qu'ils soient inquiétés directement ou indirectement pour cause de religion. Et ce que nous disons des

catholiques, nous l'entendons aussi de leurs prêtres ou prédicateurs, qui viendront chez nous, du consentement de Maître Nicolas Jansens — Jansenboy — ou de celui qui tiendra sa place ; car nous déclarons que nous les avons pris et les prenons sous notre protection. Donné dans notre ville de Gottorp, le 24 février 1625. »

Après cette déclaration officielle, accordée à son mérite, le zélé religieux se mit à prêcher avec feu les vérités catholiques, et il eut la consolation de voir bon nombre des gens du pays rentrer sous l'obéissance du Saint-Siège. Les familles catholiques, dispersées dans les Provinces-Unies, vinrent se fixer dans la cité nouvelle moins pour jouir des avantages temporels qu'on leur promettait, que dans le désir de professer librement la religion de leurs pères. De son côté, débordé par le travail, Nicolas Jansenboy, fit appel aux religieux de son Ordre pour partager ses labeurs dans la paroisse catholique qu'il venait d'ériger, et à laquelle il sut donner une impulsion visiblement bénie du Ciel. Les fidèles, sérieusement instruits, se distinguèrent toujours par leur esprit chrétien et leur fidélité aux lois de l'Eglise.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la haine et la basse jalousie des luthériens. N'osant pas attaquer en face le pasteur, ils cherchèrent à circonvenir adroitement le troupeau, en faisant circuler un perfide libelle de Jean Muller, ministre de Hambourg, et intitulé : *Avertissement nécessaire*. La réplique ne se fit pas attendre. A l'odieux pamphlet, tout imprégné de la doctrine et de l'esprit de Luther, Nicolas Jansenboy opposa une réfutation péremptoire, sous ce titre : *Défense de la foi catholique, apostolique et romaine, contre l'Avertissement de Jean Muller*. Imprimé à Anvers, l'an 1631, cet ouvrage fut promptement suivi d'un autre ayant pour but d'exciter la piété des fidèles, et en particulier la reconnaissance des religieux de son Ordre envers la très Sainte Vierge (1). Déjà le savant auteur avait donné plusieurs publications justement estimées. Sans parler de son magnifique panégyrique de saint Thomas, prêché à Bruxelles et édité à Louvain, et de ses *Remarques sur l'Apologie de Jean Duns Scot*, écrite par un Frère Mineur irlandais, nous aimons à signaler *sa vie de saint Dominique*, d'après les auteurs contemporains, avec des notes critiques, et sa traduction latine de *l'Instruction des prêtres*, du Chartreux espagnol Molina, excellent ouvrage, qui rendit d'éminents services aux membres du clergé.

Ouvrier infatigable dans le champ du Père de famille, le courageux

(1) Beneficia Fratribus Prædicatoribus a diva Virgine collata.



fil de saint Dominique avait mis au service des âmes, à l'édification de ses Frères, à la défense de la foi et à la conversion des hérétiques, ses prédications, ses écrits, ses souffrances. La mesure était comble. Il mourut moins chargé d'ans que de mérites, le 21 novembre 1634, et alla recevoir la récompense promise au serviteur fidèle. Au témoignage de Jean-Adolphe de Chypre, l'auteur des Annales des évêques de Sleswig, cité par Echard, c'était un homme très respectable, très savant et fort célèbre, dont la mémoire doit être précieuse à l'Eglise.

II. — Corneille Jansenboy avait pris l'habit de l'Ordre, à Bois-le-Duc, en même temps que son frère Léonard ; il fit avec lui ses études théologiques à notre *Studium* de Louvain et se rendit en Italie vers le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Doué de talents remarquables que relevaient de sérieuses vertus, il parcourut les principales villes de la Lombardie, et par sa parole ardente produisit des fruits merveilleux de salut. Il enseigna dans les écoles de Bologne avec grand succès. Cependant, la Providence réservait à son zèle un autre champ d'action. Nous avons vu tout à l'heure que la Congrégation de la Propagande, instruite de la capacité et de la foi vive du P. Corneille Jansenboy, le donna pour compagnon d'apostolat à son frère, le P. Nicolas. Tandis que le chef de la mission se fixait dans le Holstein, pour y travailler au rétablissement et à l'accroissement de la religion, Corneille portait ses pas dans la Basse-Saxe, qu'il devait féconder de ses sueurs, au prix de fatigues et de dangers sans nombre. Rude, en effet, était la tâche : le pays avait donné le jour à Luther, et les partisans de l'hérésiarque s'y montraient plus agresseurs et plus obstinés que partout ailleurs.

Le vaillant champion du Christ consacra plusieurs années à l'œuvre de régénération qui lui avait été confiée, et ne quitta le poste que sur le rappel des supérieurs. Envoyé en Flandre, il se fixa à Munickdam, dans les Pays-Bas. Le petit troupeau, à la garde duquel il se trouvait préposé, était fort menacé par les loups qui rôdaient aux alentours. Le charitable pasteur n'épargna ni son temps, ni sa peine pour maintenir les fidèles dans la soumission à l'Eglise, les fortifier dans la foi, et travailler en même temps à ramener les apostats : ministère ingrat, qu'il remplit néanmoins avec vaillance, au péril de sa vie.

Pendant son séjour en Hollande, le savant religieux composa plusieurs ouvrages de piété et d'histoire qui ne furent imprimés qu'après

sa mort, à l'exception de l'apologie de l'ouvrage : *Défense de la foi catholique*, en réponse à la réplique de Jean Müller.

On sait que Nicolas Jansenboy avait réfuté victorieusement le ministre luthérien : mais ce dernier était revenu à la charge, et le P. Nicolas n'étant plus là pour le confondre, le P. Corneille crut de son devoir de prendre la plume, afin de venger à la fois et la doctrine catholique et la mémoire outragée de son frère défunt.

Une mort prématurée enleva de ce monde le vénérable religieux. le 11 octobre 1637. Après avoir consciencieusement exercé son ministère en Allemagne et dans les Pays-Bas, il s'était embarqué pour aller instruire le Saint-Siège de l'état de la religion dans les Provinces-Unies. Le navire qu'il montait fut assailli par la tempête et sombra, engloutissant matelots et passagers. Corneille Jansenboy périt ainsi dans les flots, ainsi que son frère Ambroise qui l'accompagnait dans le voyage.



## LE MÊME JOUR

1642 — En Corse, l'Illustrissime DÈCE JUSTINIANI, évêque d'Aleria.

Issu de la maison des Justiniani, anciens souverains de l'île de Chio, et se rattachant à la branche établie à Gênes, cet homme de Dieu naquit à Messine, en l'année 1580. Il prit l'habit de l'Ordre au couvent de sa ville natale, le 11 août 1595, dans la quinzième année de son âge, et échangea, à sa profession solennelle, le nom de Jean-Baptiste pour celui de Dèce, sous lequel il est connu en religion. Pénétré des plus nobles sentiments de piété et d'honneur, le jeune novice s'élança sur les traces de plusieurs des siens, devenus la gloire de sa nouvelle famille religieuse, associant, à leur exemple, dans une amicale union, la culture de la science et la pratique de la vertu. L'une de ses maximes favorites était de ne jamais rechercher les emplois, mais de n'en refuser aucun, et de se mettre en état de remplir avec fruit ceux que l'ordre des supérieurs lui proposerait. Cet idéal, le V. Père eut la grâce de le réaliser, sous la direction paternelle de ses vénérés maîtres. Chargé de l'enseignement des sciences sacrées, puis du ministère de la prédication, ce vrai fils d'obéissance n'eut qu'à enregistrer de nombreuses victoires.

L'an 1605, le Chapitre général de Valladolid lui décerna le titre de bachelier ; en 1611, celui de Paris l'éleva au doctorat. Vers la même époque, Paul V, instruit de son mérite, le désignait pour occuper le siège d'Aleria,

en Corse. Le cardinal Dominique Rivalora, ancien évêque d'Aleria, l'avait lui-même chaudement recommandé au Saint-Père; mais, craignant un refus de la part de l'élu, il écrivit à ce dernier pour l'engager à accepter sans hésitation, en vue du bien qu'il était appelé à faire dans le diocèse et dans toute l'île. Le V. Père, qui ne s'attendait à rien de semblable, se trouva dans une perplexité extrême. D'un côté, l'humilité le portait impérieusement à décliner l'honneur; d'autre part, le zèle des âmes le poussait en avant et semblait lui dicter des sentiments contraires. Il exposa ses craintes avec beaucoup de candeur et de simplicité, priant le pieux cardinal d'en aviser lui-même le Souverain Pontife. Cette démarche plut au Pape, mais ne changea rien à ses dispositions. Rome ayant parlé, Dèce jugea la cause finie; il se fit sacrer et partit sans délai pour son diocèse (1612).

La renommée de ses vertus l'avait précédé, et son arrivée apporta une grande joie à tout le peuple. On connaissait son érudition, son esprit de douceur, l'ardeur de sa charité, l'innocence de ses mœurs : mais quand on le vit à l'œuvre, il n'y eut qu'une voix pour le saluer comme le second fondateur du christianisme dans l'île de Corse (1). Cet éloge, l'évêque d'Aleria le mérita par la sainteté de sa vie, par ses soins à bannir le vice, la superstition, la discorde, par son attention enfin à faire disparaître la misère, dans la mesure de ses forces. Se considérant comme le père des pauvres, le médecin des malades, l'appui et le consolateur des affligés, il répandait ses revenus d'une main libérale et savait à l'aumône joindre de ces paroles d'or qui en décuplent le prix. Pour la réforme des mœurs, ses ordonnances et ses exhortations firent beaucoup, sans doute, mais la force de ses exemples eut une autorité bien plus efficace. Le premier à l'office canonial, il inspirait par sa piété et sa ferveur des sentiments de dévotion aux plus tièdes et aux moins religieux.

Tout en pourvoyant largement aux besoins des nécessiteux, le saint évêque sut encore aggrandir son séminaire, réparer sa cathédrale, la doter d'une sacristie plus vaste, construire un édifice pour les chanoines, ériger une splendide chapelle en l'honneur de saint Michel. Toutefois, les principaux ornements qu'il voulait voir briller dans la maison du Seigneur et chez ceux qui en sont les ministres, c'étaient la crainte de Dieu, la grâce de son saint amour et la pratique des vertus. Visites pastorales, synodes diocésains, ordonnances réitérées : tout tendait à la sanctification du clergé et des fidèles. Désireux d'offrir à ses prêtres, ainsi qu'à lui-même, un exemplaire achevé des vertus sacerdotales, le vénéré Prélat écrivit l'histoire d'un de ses précesseurs, Alexandre Sauli, transféré ensuite d'Aleria à Pavie, et mort dans cette dernière ville en odeur de sainteté. Dèce Justiniani eut aussi la consolation d'engager des relations saintes avec deux rejetons de sa

{1} Ughelli : *Ital. Sac.*, t. III, 511

amille, Jules et Fabien, élevés l'un après l'autre sur le siège d'Ajaccio, pendant que lui-même occupait celui d'Aleria.

De tous les services rendus par l'illustrissime Dèce Justiniani, le plus sérieux fut assurément le bon accord qu'il rétablit parmi les citoyens. Grâce à une activité prodigieuse, à des avances de toutes sortes auprès des grands et des petits, il parvint à les amener, les uns et les autres, au pardon des torts réciproques et à l'union dans la concorde et la paix.

Ce qu'il avait obtenu à Aleria, il l'entreprit pour le diocèse d'Ajaccio et même pour l'île entière : le succès fut tel qu'on n'hésita pas à le proclamer miraculeux. Les chanoines d'Aleria l'ont consigné en propres termes dans l'építaphe de leur évêque : *In componendis odiis Corsicæ miraculum*.

Dèce Justiniani mourut le 21 novembre 1642, à l'âge de soixante-deux ans, après trente années d'épiscopat. Il fut inhumé dans sa chapelle de Saint-Michel. Nous plaçons en note le texte latin de l'építaphe que l'on grava sur sa tombe (1). — (Ughelli : *Ital. Sac.*, III, 511. — Fontana : *Theat.* 120. — Echard, II, 527. — Touron, V, 241.).

1697. — A Dublin, le V. Père PIERRE ROTH, profès du couvent de Kilkenny.

En l'année 1674, où commença à sévir une furieuse persécution, il était simple novice et fut envoyé en Espagne avec plusieurs compagnons. Accueilli avec cette généreuse charité que la catholique Espagne, disent les mémoires du temps, sut déployer envers nos proscrits d'Irlande et d'Angleterre, le jeune religieux termina son année de probation au couvent de Sainte-Marie de la Victoire, dont il fit l'édification, et, après l'émission de ses vœux, aborda l'étude de la théologie dans ce même couvent. Ses cours achevés, et la paix rendue à l'Eglise d'Irlande, il revint dans sa patrie et y parut en prédicateur docte et éloquent. Devenu, jeune encore, Prieur de Dublin, la cité tout entière

(1) D. O. M.

Decio Justiniano, Patricio Genuensi, Aclini ac Hieronimæ, ex Dominis Chii dignissimo filio; quem animi candor, vitæque probitas adolescentem, religioso Prædicatorum cælo addixere. Virtutibus deinde, ac sanctimonia eximie expolitum, anno a Virginis partu 1612, Paulo V Pontifice, eum sacra dignitate, non cogitantem, Episcopum Aleriensem dedere. Fuit Decius moribus suavis; sapientia conspicuus; prodigus erga pauperes; in ecclesiasticis muneribus assiduus; in componendis odiis Corsicæ miraculum. Ecclesiam regali suppellectili, novoque sacello S. Michaelis dicato, et dotato, locupletavit, exornavit. Ædificium in usum canonicorum instruxit et seminarium clericorum ampliavit; ipsum clerum, et populum celebribus concionibus ac piis constitutionibus pavit, ac reformavit. Tandem meritis ac diebus oneratus, ad æthera evolavit anno 1642, die 21 Novembris, ætatis suæ 62. — Huic ergo parenti sapientissimo, universus capitularis cœtus, ne diurno funere satisfecisse videatur, hoc diuturnum cœnotaphium, in tesseram grati animi, non minus ad canonicorum quam præsulum incitamenta. P. C.



admira sa sage économie dans la gestion des biens domestiques, cruellement dissipés au temps de la guerre, sa modestie exempte d'affectation, sa mansuétude que rien n'égalait et surtout son humilité, d'autant plus remarquable qu'il était plus universellement estimé comme prédicateur. Une sollicitude trop empressée pour embellir la maison de Dieu épuisa ses forces. Consumé par une maladie de langueur, mais réconforté par les secours spirituels de l'Eglise, le saint Prieur rendit son âme, chère à Dieu et aux hommes, dans le courant de novembre 1697, à l'âge d'environ 41 ans. Une foule considérable accourut pour visiter sa dépouille mortelle ; et ses funérailles furent rehaussées par la présence des principaux nobles de Dublin, tant catholiques qu'hétérodoxes. Très beau de visage, le P. Roth montra une retenue extrême dans ses paroles et ses actes. Bien qu'il n'ait jamais enseigné, il était cependant très versé dans la théologie scolastique, l'Ecriture sainte, la polémique et l'histoire. Sa mort fut vivement ressentie. — (Thomas de Burgo : *Hibernia Dominicana*, C. XVI, n. 98).

1630 — Au Puy en Velay, au monastère de Sainte-Catherine, la vertueuse Sœur ANNE.

On vit se réaliser en elle d'une manière admirable la parole du Sauveur, rendant grâces à son Père d'avoir révélé aux petits et aux humbles les secrets cachés aux sages et aux prudents du siècle. En effet, malgré son peu d'instruction, la V. Sœur fut élevée à un très haut degré d'oraison et ne perdait pour ainsi dire jamais la présence de Dieu. Elle discourait sur les attributs divins avec une aisance et une justesse d'expressions que n'auraient pu surpasser les théologiens les plus doctes. Ses actes répondaient à l'élévation de ses lumières. Mais ce qui relève singulièrement son mérite, c'est qu'avec toutes ces grâces Sœur Anne sut se conserver dans l'humilité et l'obéissance. Se regardant sincèrement comme la plus grande pécheresse du monde, elle mérita de recevoir, à l'heure de la mort, les caresses divines, et le manteau de gloire réservé aux élus. — (*Mém. du Puy.*)

1677 — ALima, une dévote Sœur, nommée RAPHAELLE DE SAINT-JOSEPH, a laissé ample matière à l'éloge de sa vertu. Elle était née dans la capitale du Pérou, d'une famille considérable. A dix ans, elle fut miraculeusement guérie de deux maladies mortelles, la première fois par une visite de Notre-Seigneur, la seconde, par une apparition de la Très Sainte Vierge. Des revers de fortune ayant appauvri ses parents, loin de s'affliger de cette catastrophe, elle se réjouit au contraire de se voir ainsi plus en état de suivre son Sauveur, dépourvu des biens terrestres. Elle entra alors dans un monastère du Verbe Incarné pour y servir les Sœurs : ce qui jeta dans l'étonnement tous ceux qui connaissaient sa qualité et la grande figure qu'elle eût pu faire dans le monde. Elle quitta cependant cette maison et vint s'abriter sous le

toit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, de fondation récente. Ce fut là que Raphaëlle de Saint-Joseph donna des exemples héroïques des vertus chrétiennes et religieuses. Son obéissance était admirable, ses jeûnes continuels, son humilité et sa patience extraordinaires. Elle parut ardente en charité, grande dans la foi et l'espérance, dévote sans mesure au Saint-Sacrement et à la Passion de Jésus-Christ, favorisée d'une sublime contemplation, d'extases et de ravissements. Le démon l'exerça par des vexations nombreuses ; de son côté, le divin Maître l'éprouva par de très graves maladies. Mais cette âme choisie aimait tant la peine et la douleur qu'elle ne pouvait en être assez rassasiée : aussi demandait-elle à Dieu de la faire souffrir en ce monde et de lui réserver pour l'autre vie l'abondance de ses consolations.

Tant de vertus la firent élever au Priorat, bien qu'elle n'eût encore que vingt-deux ans. La seule obéissance lui fit accepter cette charge, qu'elle exerça dignement jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de convier sa fidèle épouse au festin des noces éternelles. Elle mourut en 1677, dans la vingt-quatrième année de son âge. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, une foule énorme envahit le monastère : chacun s'empressant à l'envi de lui baiser les mains et les pieds, et de remercier le ciel des grâces départies à cette vierge prédestinée. Sœur Raphaëlle fut inhumée dans notre église du Rosaire ; mais il fallut différer la cérémonie des funérailles durant quatre jours, afin de satisfaire à la pitié des fidèles. Ses confesseurs ont déclaré qu'ils avaient de la peine à trouver dans ses aveux matière à la sainte absolution, tant sa pureté de conscience était délicate et sa vie angélique. — (Melendez, T. III, 805.)





## XXII NOVEMBRE

*Le Révérendissime Père ÉTIENNE DE BESANÇON*

*VIII<sup>e</sup> Maître Général*

*de l'Ordre des Frères-Prêcheurs (\*)*

(1294)



OUS ne connaissons rien ni de l'enfance, ni de la jeunesse d'Etienne de Besançon. Rien non plus sur la situation sociale de sa famille. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il naquit à Besançon, mais on ignore en quelle année.

Les chroniqueurs s'accordent pour louer ses éminentes qualités, son intelligence supérieure et sa rare éloquence. Bernard Gui, qui a vécu sous son administration et l'a bien connu, l'appelle *vir facundus et graciosus admodum prædicator*.

Etienne était maître en l'Université de Paris. L'an 1291, au Chapitre de France, tenu à Dinan, il fut élu Provincial. L'année suivante, il devenait Maître Général.

Laissant de côté le récit douloureux des graves démêlés soulevés par Nicolas IV, nous mentionnerons simplement qu'après avoir exigé la démission du R<sup>me</sup> P. Munio de Zamora (1), le Pape imposa d'office, dans la ville de Rome, la tenue du Chapitre convoqué pour donner un chef à l'Ordre de Saint-Dominique. Sous ses yeux, il était sûr

(\*) Cette biographie est tirée à peu près textuellement de l'ouvrage du R. P. Mortier, O. P., *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, Tom. II.

Sources auxquelles l'auteur a puisé : Bernard Gui — Taegio — Pio — Castillo, etc.

(1) Voir sa notice au 19 février.

d'avoir un homme tel qu'il le désirait. Quoiqu'il fût mort pendant la Semaine sainte, les Pères se réunirent pour les fêtes de la Pentecôte au couvent de Sainte-Sabine. Le Provincial de Rome, qu'une bulle du Pontife défunt avait nommé Vicaire général de l'Ordre, présidait. Que se passa-t-il au sein du Chapitre? Nous ne saurions le dire. Les chroniques enregistrent le fait de l'élection, sans commentaires.

L'Ordre était encore sous le coup de l'émotion violente qu'avait produite la déposition du Maître Munio. C'était le première fois que les Pères se réunissaient depuis ce grave événement. Ils étaient nombreux, Provinciaux et Définiteurs; car le Chapitre revenait de droit aux Définiteurs, et les Provinciaux ne s'y trouvaient qu'à raison de l'élection. A ce titre, Fr. Etienne était présent. Les vénérables religieux qui, pour la plupart, s'étaient trouvés mêlés aux affaires de Maître Munio; qui avaient signé, plusieurs du moins, la protestation de la famille dominicaine et son appel au Saint-Siège contre l'ingérence de certains cardinaux dans son gouvernement, ne pouvaient oublier la gravité de la situation. Bien que Nicolas IV eût disparu, il n'en restait pas moins à la curie des hommes importants, prêts à juger leurs actes. L'avenir de l'Ordre était entre leurs mains.

Au Chapitre de Ferrare et depuis, les Pères avaient déployé la plus louable énergie pour garantir à l'Ordre son indépendance et sauver l'honneur de son chef. Ce double devoir rempli, il leur sembla qu'ils se devaient à eux-mêmes et à l'Ordre, dont les destinées étaient en péril, de chercher à pacifier les esprits. Il fallait donner satisfaction au Saint-Siège, tout en choisissant pour Général un homme capable d'en imposer par son autorité personnelle aux plus récalcitrants. A ce point de vue, le choix de Fr. Etienne de Besançon était d'une parfaite habileté. Austère de gouvernement, il plairait à la cour romaine, puisque le Pape avait déposé Maître Munio pour son manque d'énergie, extérieurement du moins; d'autre part, Docteur de Paris en grand renom, un des premiers de l'Université par sa science et son éloquence, il pourrait, sans crainte de contestation, commander à tout l'Ordre, et se faire obéir même de ceux qui regrettaient son prédécesseur.

Les Pères le jugèrent ainsi dans leur sagesse. Fr. Etienne de Besançon fut donc élevé au magistère suprême, la veille de la Pentecôte, 24 mai 1292.

II. — On lui attribue une rudesse d'administration à laquelle l'Ordre était peu habitué. La tenait-il de son tempérament ou lui fut-elle



imposée par les difficultés qu'il rencontra sur sa route?... Toujours est-il que de lui seul il est dit qu'il gouverna avec une verge de fer : *Rexit Ordinem in virga ferrea*.

Sa première Circulaire est un rappel énergique aux saines traditions. Il demande à tous le zèle de l'étude, une prédication sérieuse, appuyée sur l'exemple d'une vie sans reproche. Vis-à-vis des Prélats, le Maître, qui sait combien la situation de l'Ordre est précaire, exige la plus grande réserve. Que l'on garde les libertés octroyées par les Souverains Pontifes, très bien, mais avec humilité, sans cette arrogance fâcheuse qui blesse l'autorité ecclésiastique à laquelle on n'est soustrait que par privilège.

En parcourant les Actes des trois Chapitres généraux qu'il présida, à Rome en 1292, à Lille en 1293 et à Montpellier en 1294, il est facile de voir qu'Etienne de Besançon avait l'œil à toutes les défaillances. Ses admonitions sur la pauvreté, sur les voyages inutiles, sur le choix judicieux des étudiants à envoyer à Paris, sur la réserve à garder vis-à-vis des monastères des Sœurs, font foi de son zèle à maintenir ou à rétablir les observances primitives. Dur pour sa personne, il l'était également pour les autres. Rarement il accordait des dispenses, que, du reste, il ne prenait pas pour lui-même. Simple dans sa manière de vivre, il désirait que l'Ordre conservât jalousement son austérité première, aussi bien dans les édifices que dans la nourriture. A Milan, en l'année 1292, un Père fut désigné pour remplir la fonction de Lecteur à la cathédrale. On offrit des honoraires assez élevés, afin que le cours fût public. Maître Etienne accepta la charge, mais ne voulut point de la rente, disant que saint Dominique n'avait pas eu cette façon de défendre la foi. Souvent, on l'entendait s'écrier : « Que nous sommes loin de la ferveur de nos Pères ! A quoi bon l'Ordre des Prêcheurs s'il doit être aussi relâché que les autres ! » Le caractère d'Etienne de Besançon s'affirme nettement d'après ces propos. S'il était âpre dans le commandement, il avait les intentions les plus droites ; possédant le sens profond de son Ordre, il cherchait à peser sur les volontés pour leur faire réaliser l'idéal de la vocation dominicaine ; voulant épargner à la famille dont il était le chef une division dont les suites eussent été irréparables, il fit converger tous ses efforts vers l'union et la concorde : de là cette rigueur à châtier les oppositions.

III. — Après le Chapitre de Montpellier, le révérendissime Père visita la Province de Provence ; puis, ayant appris l'élection du Pape

Célestin V, il se mit en route pour aller le saluer. A Milan, où il s'arrêta, il fit un acte de sévérité qui, à en croire Taegio, lui porta malheur. On avait suspendu devant le tombeau de saint Pierre martyr un splendide lampadaire, dont les innombrables lumières éclairaient toute l'église. Etienne y vit un manquement grave à la pauvreté et le fit enlever. Ce faisant, il restait dans l'esprit primitif de l'Ordre, qui interdisait le luxe, même vis-à-vis du culte divin. Or, raconte le chroniqueur, la nuit suivante, le Bienheureux Pierre lui apparut, courroucé, tenant à la main une chaîne de fer dont il le frappa rudement. Le Maître, glacé d'effroi, comprit que ses jours étaient comptés.

Que le Général ait fait disparaître cet objet de luxe, remarque le P. Mortier, cela est très probable et concorde parfaitement avec son caractère : quant à l'indignation un peu âpre de saint Pierre martyr, elle est très contestable. Ce n'est pas lui, si zélé de son vivant pour la pauvreté, qui serait venu punir à coups de chaîne de fer un acte en tout conforme à ses principes. Le fait de l'enlèvement du lampadaire est historique, la punition légendaire. Elle a dû être inventée par quelque Milanais froissé de la disparition de cet ornement artistique.

Quoi qu'il en soit, Etienne continua sa route. Arrivé au couvent de Lucques, il tomba gravement malade et mourut le jour de sainte Cécile, 22 novembre 1294. Le lendemain, on l'ensevelit pieusement dans l'église conventuelle, au côté gauche de l'autel majeur.

La mort d'Etienne de Besançon fut pleurée par tous les gens de bien. En France surtout, elle eut un douloureux retentissement. Guillaume de Cayeux, Picard, fils du couvent d'Amiens, alors Prieur de Saint-Jacques à Paris, en écrivit la nouvelle au Vicaire Provincial de Toulouse, dans les termes les plus émus.

De la sépulture d'Etienne de Besançon au couvent de Lucques il ne reste aucun souvenir. Son tombeau a disparu. Les mémoires du couvent, même les tables chronologiques, se taisent sur son nom. Peut-être ne serait-il pas téméraire d'attribuer ce silence au bouleversement qui eut lieu dans l'emplacement du chœur des églises dominicaines au xvi<sup>e</sup> siècle. L'autel, au lieu de rester au fond de l'abside, fut porté en avant, et le chœur relégué par derrière. Au milieu de ces changements, les tombeaux durent disparaître, surtout ceux qui, comme celui d'Etienne de Besançon, se trouvaient à côté du maître-autel.



## *La V. Sœur ADÉLAÏDE LANGMANN*

*Professe du monastère d'Engelthal*

*en Bavière (\*)*

(1375)

ON possède peu de détails sur la famille d'Adélaïde Langmann. Née à Nuremberg, croit-on, dans les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle, la servante de Dieu entra vers l'âge de quinze ans au monastère dominicain d'Engelthal, qu'illustraient alors des religieuses comblées de faveurs célestes, comme cette Christine Ebnerin, qui nous a laissé la relation de ses extases. A son tour, Adélaïde se vit l'objet de grâces extraordinaires. Sur l'ordre de ses supérieurs, elle décrivit ses visions, dans des pages qui nous montrent l'intimité ravissante de la vierge avec le Christ, son époux. Mais, tandis que son âme surabondait de consolations, un douloureux martyre affligeait son corps. Accablée par les souffrances et les austérités, elle mourut à Engelthal, le 22 novembre 1375.

Le récit d'Adélaïde a fourni les éléments de la biographie que nous lui consacrons. Chaque ligne proclame la souveraine bonté de Dieu et son besoin incompréhensible d'aimer et d'être aimé. Sans doute, Adélaïde répond à l'appel divin dès l'âge le plus tendre; sans doute, elle implore et obtient pour elle-même et pour autrui des grâces innombrables; mais, à lire certains passages du naïf manuscrit, il semble que le Christ soit encore plus avide de donner que sa servante n'est désireuse de recevoir. On dirait que le Seigneur la supplie tout bas de lui demander davantage. Alors, sous la révélation d'amour qui lui est faite, la vierge défaille. Son corps, son âme se fondent en un seul désir : être avec Jésus-Christ; et cela, non pas demain, dans la patrie céleste, mais aujourd'hui même, et sur cette terre.

« Seigneur, s'écrie-t-elle dans son ardent langage, qu'ai-je à faire

(\*) Ph. Strauch: *Die Offenbarungen der Adelheid Langmann Klosterfrau zu Engelthal*. Karl J. Trübner Strassburg 1878.

de vos messagers? Je ne me soucie ni des hommes, ni des anges. C'est vous seul que je veux, Seigneur. Ah! venez, venez! »

Et le Seigneur obéit à sa servante; il vient, sous les formes adorables que lui suggère sa tendresse. Tantôt, c'est le Père, qui presse sur son sein la tête de sa fille bien-aimée; tantôt c'est le Verbe, Epoux divin, qui offre aux lèvres de l'épouse la rosée sanglante de ses plaies; tantôt le Saint-Esprit, remplissant de ses dons multiples ce vase d'or aux larges dimensions; ou bien, Jésus-Enfant s'échappe du tabernacle pour porter à la chaste vierge une caresse de choix.

Mais laissons Adélaïde nous révéler elle-même « le secret caché en Dieu dès l'origine des siècles » (1).

II. — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! commence-t-elle, je parlerai d'une religieuse que le Seigneur a comblée, dès sa jeunesse, de dons admirables. Enfant, elle vivait en toute candeur et simplicité, avide de choses spirituelles et divines. Toutefois, sans s'abandonner à la dissipation, elle se montrait joyeuse avec ses compagnes. Au sermon, où la conduisait sa mère, elle recueillait pieusement les paroles du prédicateur, pour les méditer dans la solitude. La sainte Passion de Jésus-Christ fut dès lors le sujet préféré de sa contemplation; elle y consacrait tous ses loisirs. Aussi les personnes chargées de veiller sur l'enfant prédirent-elles à sa mère qu'Adélaïde entrerait au couvent.

A 13 ans, on la promet à un jeune homme, qui aussitôt fut atteint d'une maladie de langueur. Le jour des noces arrive; mais le fiancé a dû s'aliter; la maladie s'aggrave, il dépérit de plus en plus, et l'année suivante, il meurt. On cherche à l'adolescente un autre époux. Alors le Seigneur intervient, et révèle à une âme pieuse que tous les fiancés d'Adélaïde mourront: « Car je me la suis réservée », déclare le Tout-Puissant.

Jusqu'ici Adélaïde n'opposait point de résistance au désir des siens; maintenant elle hésite à les satisfaire.

« Demandez à Dieu quelle est sa volonté, » dit-elle à quelques saintes âmes. Dieu répond: « Il faut qu'elle m'appartienne, et pour m'appartenir, elle doit entrer dans le cloître. — Que lui donnerez-vous en échange? » questionne naïvement un des interlocuteurs du Très-Haut. — « Le royaume du ciel, » déclare le Seigneur.

(1) Ephes, III, 3.



A ce commandement, la vierge se trouble. Déjà elle mène dans le monde une vie singulièrement mortifiée : sept fois le jour, elle prend de rudes disciplines ; chaque nuit, elle lutte contre le démon. Faut-il donc qu'elle renonce à sa liberté, qu'elle dise à ses amis un éternel adieu ? . . . Le cœur aimant de la jeune fille frémit à l'idée de la séparation. Mais la volonté du Seigneur est inexorable. Sa servante résiste : il la contraindra par un prodige.

Un jour, après avoir communiqué, elle ne peut consommer les saintes espèces. — « Seigneur, dit-elle, vous ai-je donc offensé ? — Non, répond le Christ ; mais je n'entrerais en toi, que si tu me promets d'aller au monastère d'Engelthal. » — « Seigneur, réplique-t-elle vivement, je n'en ferai rien ; la maladie m'accable, je ne puis vivre dans les privations. — Alors tu ne me recevras point. » Adélaïde parle de recourir à son curé. — « Nul prêtre au monde ne peut te venir en aide, » assure le Maître. Soudain un subterfuge se présente à l'esprit de la jeune fille. Elle promettra, puis se fera relever d'un vœu qu'elle considère comme lui étant arraché par la violence. — « Pas ainsi, » déclare Celui qui sonde les reins et les cœurs ; promets comme si tu allais mourir. » Adélaïde vaincue murmure tout bas : « Comme si j'allais mourir, Seigneur, je promets. » Aussitôt la sainte hostie descend dans sa poitrine. Mais elle souffre cruellement du sacrifice qui lui a été extorqué. — « Je vous ai donné ma volonté, gémit-elle, je vous ai immolé mon corps dans sa fleur ; ferai-je mon salut en vivant dans le monastère ? » Hélas ! quand le secours divin nous élève au-dessus de nous-même dans une action héroïque, par une singulière revanche de la nature, nous nous surprenons à douter de la récompense. — « En aucun temps, en aucun lieu, je ne t'abandonnerai, répond le Christ ; quand tu seras dans la peine, je viendrai moi-même à ton aide et je te comblerai de mes tendresses, comme mon épouse bien-aimée. » A l'heure même, Adélaïde se sentit détachée des choses terrestres ; la joie d'entrer en religion inonda son âme. Toutefois, elle souffrait encore à la pensée de quitter ses amis. Dans son ineffable sollicitude, Dieu lui avait réservé le mérite d'un sacrifice que la trahison des siens allait lui imposer. A peine l'a-t-elle offert, que ses plus intimes, mécontents de ne pouvoir la détourner du cloître, l'abandonnent et la dépouillent de ses biens.

III. — Dans le monastère, quelle sera la vie d'Adélaïde ?

Dieu, qui la destine à une mission rédemptrice, lui retire d'abord

toute joie et toute lumière; il permet au prince des ténèbres de la tourmenter par d'horribles visions. Ce martyr dure une année entière. Jésus, alors, se manifeste à sa servante, et, après lui avoir remis toutes ses fautes — une victime de propitiation doit être parfaitement pure — il lui accorde la délivrance d'un grand nombre d'âmes du Purgatoire, la conversion d'une foule de pécheurs, la persévérance de beaucoup de justes. — « Tu verdras comme les arbres des champs, lui dit-il; tu porteras des fruits comme les branches fécondes. Par toi, grand nombre d'hommes deviendront meilleurs (1). » Adélaïde dut entendre, en ce jour, la parole substantielle qui crée ce qu'elle exprime — *dixit et facta sunt*; — elle accepta joyeusement la souffrance, en faveur des âmes pécheresses et souffrantes. Elle le savait. L'effort sur le cœur de Dieu est plus efficace que l'effort sur la volonté des hommes, et la forme de charité la plus énergique est celle qui, dans la prière et l'immolation, porte à Dieu les âmes que l'on veut sauver.

L'apostolat d'Adélaïde fut celui d'une contemplative. A peine la voyons-nous trois ou quatre fois en rapport direct avec les hommes. Ce sont des malheureux qu'elle guérit d'une dangereuse tentation de suicide, ou bien un certain Eberhard qu'elle arrache à sa vie coupable et fait entrer à l'abbaye cistercienne de Keisheim, où, pendant dix-sept ans, il est inondé de délices spirituelles, qui ne le quittent pas d'un instant. Le récit de la vierge dominicaine ne mentionne pas d'autres noms. Le Dieu qui l'aime est un Dieu jaloux; et si parfois elle cherche ailleurs qu'en lui des consolations, il l'en reprend sévèrement. « Ne va pas ici ou là chercher mes grâces : moi-même te les donnerai. » Cependant il ne la soustrait point au contrôle spirituel de ses prêtres. Un savant Dominicain étant venu à Engelthal, le Seigneur ordonne à sa servante de lui révéler les secrets de sa vie intérieure. Elle obéit, et le Frère-Prêcheur déclare, après sérieuse réflexion, qu'elle marche dans une voie sûre. Il fortifie son courage et lui enjoint d'écrire ses révélations.

Comme nous l'avons vu, les épreuves ne manquèrent pas à Adélaïde Langmann. D'une santé délicate, même avant de venir au monastère, elle subit pendant toute sa vie religieuse les atteintes d'un mal étrange qui tour à tour la terrassait et la quittait brusquement.

(1) *Justi autem quasi virens folium germinabunt. Prov. XI, 28. — Caro... sicut folium fructificans in arbore viridi, Eccli., XIV, 28.*

Tantôt elle se sentait accablée d'une faiblesse telle qu'elle ne pouvait ni parler ni remuer; tantôt ses forces se trouvaient décuplées au point, dit-elle, de pouvoir déraciner un arbre vigoureux. Le matin de sa profession, reprise de son mal : « Pourrai-je jamais observer la règle? » se demandait-elle. — « Ce que tu ne peux faire, répondit l'Époux divin, c'est moi-même qui le ferai. Je n'abandonnerai ni ton corps ni ton âme dans leurs angoisses. » L'épouse accepta le contrat, contrat admirable entre la fidélité de Celui qui aime et la confiance de celle qui se sent aimée; contrat où l'âme d'Adélaïde, méprisant tout autre point d'appui, ne garda que celui de la foi. Aidée d'en haut, elle put donc suivre les observances de la vie commune et vaquer aux charges qui lui furent attribuées; mais combien de fois le Seigneur ne mit-il pas à l'épreuve la confiance de sa servante? Pendant cinq années, elle demeura étendue sur sa couche, en proie à une tentation épouvantable qui lui faisait désirer la mort. Elle déclare que, durant l'espace de vingt ans, elle ne fut pas un jour sans souffrir. A ces épreuves se joignaient les attaques des démons. Ils la menaçaient, l'accablaient de suggestions odieuses, en sorte qu'épuisée par la lutte, elle pouvait à peine lever la main pour faire le signe de la Croix. Ils réussirent même à jeter dans l'âme de ses compagnes l'antipathie contre elle.

Les grâces dont elle était favorisée la rendirent un objet d'embarras, de suspicion même pour ses Sœurs; et nous voyons la pauvre Adélaïde, confuse des préférences célestes, supplier Dieu de les dérober à tous les regards.

Ce martyre ne suffisait pas encore au désir d'immolation de la vénérable religieuse. Elle inventa des pénitences effroyables, se flagella avec des chardons, des branches de genévrier, des peignes à carder le chanvre, des peaux de hérisson. Déjà, dans le monde, elle couchait sur des planches, et portait une chaîne de fer autour des reins.

IV. — Que pouvait refuser le Sauveur à celle qui lui donnait tant? Il se montra pour elle d'une munificence inouïe. Chaque fois qu'il lui apparaissait, il lui promettait des bénédictions sans nombre pour elle-même, pour ceux qu'elle aimait, et même pour des âmes inconnues au salut desquelles elle s'intéressait. Adélaïde, il est vrai, ne reçoit point du ciel un enseignement doctrinal, comme son illustre sœur, Catherine de Sienne; mais la grâce la guide dans la voie spéciale que Dieu lui a tracée. Sa vie s'écoule, obscure et humble,

entre la joie de posséder le Bien-Aimé et la tristesse de le perdre. C'est la présence de l'Epoux qu'il faut à l'épouse : s'il s'éloigne un instant, elle pleure et gémit ; s'il revient, le désir d'Adélaïde, suivant la loi de l'amour, croît avec le don qui lui est fait.

Chaque fois qu'elle s'approche de la Table sainte, elle supplie le divin Maître de l'absorber tout entière en lui. « Unissez-vous à moi, soupirez-t-elle, afin qu'entre nous deux soit conclue une éternelle alliance. » Et Notre-Seigneur répète, au profit de sa servante, le magnifique serment d'amour fait aux apôtres pour toute la race humaine : « Comme je ne puis me séparer de mon Père, ainsi jamais je ne me séparerai de vous. » En gage de cette union, le Christ la pressa si fort contre son cœur qu'elle adhéraît à lui « comme la cire au cachet dont elle reçoit l'empreinte ».

De quelle nature étaient les extases d'Adélaïde ? Elle-même nous le déclare : ses visions furent intellectuelles, non imaginaires ; à peine vit-elle des yeux du corps quelques-unes des choses qu'elle raconte.

L'esprit de prophétie lui fut aussi accordé. Elle savait quelles religieuses du monastère allaient mourir ; et, après leur trépas, Dieu lui manifestait le lieu de leur demeure. Elle reçut encore l'esprit de conseil, pour éclairer certaines âmes, comme nous l'avons dit. Jésus-Christ ne se contentait pas de lui apparaître lui-même : parfois il lui envoyait ses saints. A maintes reprises, l'extatique contempla saint Dominique, Père de son Ordre ; saint Thomas d'Aquin, son illustre frère ; les apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges.

V. — Bien que la vie d'Adélaïde Langmann dépasse, dans l'ordre spirituel, celle du commun des chrétiens, nous pouvons en tirer, cependant, maint enseignement.

« La plus grande joie qu'on puisse me faire, dit un jour le Sauveur Jésus à sa servante, c'est de prier pour les pécheurs. » La sainte religieuse nous donne un exemple admirable de cet apostolat, non seulement par les mortifications qu'elle s'impose, mais encore et surtout par sa patience au milieu des maux que Dieu lui envoie. Si elle aima les pécheurs, elle aima aussi les âmes du Purgatoire. Il lui fut donné de ressentir une part de leurs souffrances, afin que son désir de les soulager augmentât davantage ; et, depuis, elle implora sans cesse leur délivrance.

Elle eut le culte de l'obéissance, cette vertu du cloître par excellence : la règle la trouva toujours joyeusement soumise. La cloche



venait-elle à sonner pendant ses extases, elle quittait Notre-Seigneur pour rejoindre ses compagnes ; et si, fidèle aux injonctions d'en haut, elle sortait de l'infirmerie pour reprendre sa charge, c'était après avoir demandé la permission de la Prieure. Elle savait que les progrès spirituels se mesurent moins aux faveurs extraordinaires qu'à l'obéissance humble et soumise.

Dieu l'éclaire sur les vertus dont son âme doit être ornée. Il enseigne à cette vierge prudente qu'au sein des consolations célestes, il faut encore veiller et craindre l'ennemi. « Garde-toi, ma fille, des discours inutiles ; toutes tes paroles doivent être marquées au coin de la vérité. »

La pureté sans laquelle nul ne peut plaire au Dieu trois fois saint, le Très-Haut nous apprend que nous devons l'attendre de lui seul. « Tu as besoin, dit-il à sa servante, que je te purifie entièrement : tes yeux, afin qu'ils ne regardent plus que moi ; tes oreilles, pour qu'elles n'écoutent plus que ma doctrine ; ton cœur, en sorte qu'il m'appartienne tout entier ; ta langue, pour qu'elle ne prononce que des paroles sincères, et ta bouche, pour qu'elle me loue en tout temps. Il faut que tes mains fassent mes œuvres, que tes pieds marchent dans mes voies, et que la force de tes membres se consume joyeusement à mon service. »

Une autre fois, le divin Maître met Adélaïde en garde contre l'esprit de discorde, qui s'insinue trop souvent au milieu des assemblées chrétiennes. « Sache, lui dit-il, que cet esprit enlève aux personnes religieuses une grande partie de leurs mérites. Après m'avoir honoré par de longues prières, souvent elles s'abandonnent à l'impatience et aux vaines querelles. La récompense de leurs bonnes œuvres en sera diminuée de beaucoup. »

Cet autre conseil s'adresse plus spécialement aux personnes consacrées à Dieu.

« Sache, ma fille, que toute sortie hors du cloître, quand elle n'est pas sérieusement motivée, fait tort aux religieux. De retour à leur couvent, ils sont poursuivis par les pensées du monde, par tout ce qu'ils ont vu et entendu. Ils ne tardent pas à sortir de nouveau, pour rechercher des amitiés frivoles... »

Terminons par les touchantes paroles que le Sauveur adressa, un jour, à la Bienheureuse Sœur, et dont nous solliciterons de son intervention céleste la réalisation pour nous-mêmes : « Aucun de ceux que tu me recommandes ne se perdra, et toujours dans l'âme de tes amis je ferai ma demeure. »



## LE MÊME JOUR

1450 — A Pise, le Bienheureux FRANÇOIS CINQUINI, évêque de Tauris, en Perse. Deux de ses frères embrassèrent comme lui l'état religieux dans leur ville natale, au couvent de Sainte-Catherine. François les surpassa par l'éclat de sa sainteté.

Dévoré de zèle pour le salut des âmes, il partit, jeune encore, pour les missions lointaines, où il rendit d'éminents services. Il pourvoyait de livres, de vêtements, d'argent, les religieux de son Ordre employés à l'évangélisation des nations infidèles. Après avoir passé plusieurs années dans leur société et partagé leurs labeurs, il fut nommé évêque de Tauris en Perse. Il exerça longtemps dans ces contrées la charge pastorale; puis, accablé d'infirmités, il revint à Pise. Dès lors, il vécut dans le couvent comme un simple religieux. L'austérité de ses mœurs, son assiduité à l'office choral, sa fidélité scrupuleuse à garder les jeûnes et les abstinences de la règle lui acquirent un ascendant considérable. Bon nombre d'âmes pieuses se placèrent sous sa conduite; le saint évêque les dirigea avec grand succès dans les voies de la vie spirituelle. Pendant l'année d'une terrible mortalité, qui désola la ville de Pise, on le vit, avec un zèle infatigable, souvent seul et sans aide, soigner lui-même les pestiférés, administrer les moribonds. Ce fut sur ce théâtre de la charité que la mort vint le saisir. Il passa de cette vallée de larmes aux joies de l'éternité, le 22 novembre 1450. Il se fit un concours si grand auprès de sa dépouille mortelle, que l'on dut attendre deux jours pour l'inhumer. Bien que son caractère d'évêque l'autorisât à disposer des aumônes qui lui étaient personnellement données, le B. Père ne laissait pas de les remettre toujours au supérieur du couvent. — (*Cronaca del covento di S. Caterina*. — Fontana, *Theatr. Domin.*, P. I.)

1595 — Au couvent de Saint-Dominique à Lisbonne, le V. Père PIERRE CALVO, ou CALBO, prédicateur du roi de Portugal et très habile théologien. Il avait un zèle ardent pour le salut des âmes. Le Seigneur l'avait favorisé d'un don éminent de pureté. Le V. Père a composé des sermons pour l'Avent et un ouvrage intitulé : *Les larmes des justes dans la tribulation*. Il mourut vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et fut regretté de tous les gens de bien. Le Chapitre général de Rome de 1650 fait mention de lui avec éloge. De nombreux auteurs lui ont décerné également les plus grandes louanges. — (*Acta Cap. Gen.*, 1650. — Lopez, *Hist. gen. cent. V*, liv. III, c. 63. — Echard, II, 441.)

1686 — A Gand, le V. Père JEAN-ANTOINE DAUBERMONT, Maître en théologie, natif de Bois-le-Duc.

Il prit l'habit au couvent de Gand, le 11 avril 1633, et fit ses études à Louvain et à Cologne, sous la direction du célèbre P. Thomas de Sarria, devenu dans la suite archevêque de Trani, puis de Tarente. Ses cours achevés, le jeune religieux enseigna la philosophie à Louvain, la morale à Gand, revint ensuite à Louvain pour la scolastique, prit le grade de docteur à l'Université, le 20 octobre 1652, et devint Régent de notre collège. Avant cette date, il s'était signalé comme missionnaire apostolique en Frise, dans des temps fort difficiles. Tout en s'acquittant de son pénible ministère, avec un succès digne des meilleurs éloges, il se livra à l'étude du droit qu'il enseigna même en particulier. Rappelé à Louvain et installé premier Régent, il dut bientôt occuper la chaire laissée vacante à la mort du P. Maître Thomas Léonard (1668).

Le P. Daubermont était un intrépide zéléteur de la doctrine thomiste et un ardent champion de l'autorité et des droits de la sainte Eglise Romaine. Il s'imposa de rudes travaux pour les défendre et les venger ; il se dévoua pareillement aux intérêts de sa patrie, à ceux de l'Université de Louvain et des Ordres religieux. Le vénéré Père mit au service de ces différentes causes les rares talents dont le ciel l'avait enrichi : il n'y en eut aucune qu'il n'aidât puissamment de la sagesse de ses conseils, et de la fermeté de ses résolutions. Orateur de renom, il était habituellement désigné pour porter la parole dans les circonstances solennelles. En 1650, il fit le panégyrique de saint Thomas d'Aquin dans notre église conventuelle de Louvain : en 1665, il prononça l'oraison funèbre de Philippe IV dans la collégiale de Saint-Pierre de Louvain, à l'occasion des splendides funérailles faites à ce prince, et, plus tard, le 21 janvier 1674, il prononça celui de l'Illustrissime Seigneur Eugène-Albert Dallemont, évêque de Gand, dans l'église cathédrale. Le P. Jean-Antoine Daubermont était d'une modestie rare. A l'époque où parut son savant travail sur la doctrine des Maîtres de l'Université de Louvain en faveur du Saint-Siège, le cardinal Cibo lui fit demander, de la part d'Innocent XI, ce qu'il désirait de Sa Sainteté comme récompense de son ouvrage. — « Rien, répondit-il, sinon la bénédiction apostolique pour m'aider à bien mourir ! » Le saint homme, craignant qu'à sa mort on ne fût tenté de faire son panégyrique, prit soin, de son vivant, de l'interdire en termes formels, et, pour couper court à toute tentative d'éloge, il laissa par écrit la formule à employer pour annoncer son décès.

Elle était rédigée ainsi : « Jean-Antoine Daubermont est trépassé : daignez le recommander à Dieu. »

Il mourut jubilaire, à Gand, le 22 novembre 1686, après avoir été Définitéur dans trois Chapitres provinciaux.

Le V. Père fit imprimer à Louvain, en 1682, le savant ouvrage auquel

nous avons fait allusion, sur la doctrine et l'enseignement des Docteurs de Louvain, touchant la primauté, l'autorité et l'infaillibilité du Pontife romain.

L'année suivante, il fit paraître le catalogue des plus célèbres écrivains de France et de Belgique, qui professaient une doctrine opposée à la déclaration du clergé gallican, récemment éditée. Il y ajouta une magistrale dissertation sur l'origine immédiate de la juridiction épiscopale et synodale.

Le corps de Jean-Antoine Daubermont fut déposé dans la tombe du P. François Capronio, au chapitre du couvent de Louvain.

On lui dressa l'építaphe suivante :

D. O. M.

« Aux cendres vénérées du très révérend et excellent Père Daubermont, que l'auguste Université de la ville eut pour Docteur, la Faculté de théologie pour professeur régent, le collège dominicain pour premier Modérateur, et la Province pour Définitéur, par trois fois. Une mort subite l'enleva de ce monde dans la soixante-quatorzième année de son âge. Ses restes mortels reposent ici, près de ceux du Père Maître François Capronio, son frère en religion, son collègue de couvent, son émule en mérite et en dignité. Un même tombeau les renferme tous deux. Les Frères-Prêcheurs de Gand ont consacré cet éloge à leur mémoire, bien digne, l'une et l'autre, d'être à jamais vénérée par leurs maîtres et leurs disciples. François Capronio décéda le 7 mars 1642 : Jean-Antoine Daubermont, le 22 novembre 1686. Qu'ils reposent en paix. » — (Bern. de Jonghe : *Belgium Dominicanum*.)

1715 — A Bruges, mourut le V. P. FRANÇOIS JANSSENS ELINGA, natif de la même ville, où il prit l'habit dominicain, et où il fit profession le 28 janvier 1654. Ses études achevées, il enseigna la philosophie à Louvain et prit le grade de Licencié à l'Université, le 1<sup>er</sup> septembre 1665. D'abord second régent à notre Etude générale d'Anvers, et ensuite premier, il la dirigea en cette qualité pendant douze années. Le R<sup>me</sup> P. Jean-Thomas Rocaberti, Général de l'Ordre, lui remit la palme de la maîtrise, l'an 1675.

Le P. Elinga fut Définitéur dans un Chapitre de sa Province et deux fois Provincial. Il était très versé dans le droit canon et la théologie, passionné pour l'étude, intarissable dans la publication de doctes ouvrages sur les doctrines de saint Thomas. On en peut voir le titre et la nomenclature dans le *Belgium dominicanum*, d'où nous tirons cette notice, et dans les *Scriptores Ordinis* d'Echard.

Le savant religieux mourut à Bruges plus qu'octogénaire, le 22 novembre 1715. — (De Jonghe. — Echard, II.)

16.. — Au monastère d'Ardinghen, la V. M. CLÉMENCE ROBLE, illustre par sa naissance, plus illustre encore par sa vertu. D'une très rare humilité, elle refusa obstinément la charge priorale. Sa dévotion envers la



Très Sainte Vierge et saint Dominique lui valut des grâces considérables. Elle eut toujours une grande confiance en la bonté de Dieu et cette confiance fut récompensée par un miracle. Etant chargée de la procure et n'ayant du blé en réserve que pour six mois, elle réussit à nourrir la nombreuse communauté pendant l'année entière. On rapporte qu'à l'heure de sa mort, les religieuses du monastère furent appelées près de sa couche par le son miraculeux d'une cloche.— (*Mémoires contemporains*, recueillis par le P. Souèges.)

1645 — A St-Etienne-en-Forez, Sœur ARCHANGE DE LA RÉSURRECTION, fille de Matthieu de Soleysel, seigneur de Clapier. Elle se consacra à Dieu de très bonne heure et se distingua par une exactitude parfaite aux observances monastiques et un zèle admirable pour l'Office choral. Elle avait une dévotion particulière pour la Passion du Sauveur et les mystères de la très sainte Vierge Marie. Nommée Maîtresse des novices, la V. Sœur s'imposa une telle violence pour en remplir les devoirs, à cause de sa complexion délicate, qu'elle contracta une fièvre lente dont elle souffrit beaucoup. Dieu l'éprouva par de grandes peines intérieures. Une nuit qu'elle priait dans sa cellule, un frère à elle, récemment décédé, lui apparut et lui annonça que, désormais, elle serait délivrée de son affliction d'esprit : ce qui arriva. Sœur Archange, émule des Anges par la pureté de son âme, non moins que par son nom, mourut à l'âge de 33 ans, après en avoir passé onze dans le siècle et vingt-deux en religion. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

1669 — Encore, au monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Etienne, la V. Sœur AGNES-HYACINTHE GIBON, native de Pradelles,

Eprise d'amour pour la vie humble et anéantie du Sauveur parmi les hommes, elle ne parlait que de croix et d'humiliation. Par sa douceur et son affabilité envers ses compagnes, elle réalisa pleinement la signification de son nom d'Agnès et donna une preuve signalée de sa charité en prenant soin d'une religieuse aliénée, dont elle reçut souvent de mauvais traitements, sans se laisser aucunement refroidir à son égard. Elle mourut d'une fièvre continue, qu'elle endura quinze jours sans s'aliter : l'avant-veille de sa mort, elle communiait au chœur avec la communauté. Sœur Agnès décéda dans le mois de novembre 1669, dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-deuxième de sa profession. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

1670 — Au monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Etienne-en-Forez, Sœur MARIE DES ANGES, fille de noble Thomas de Lambertie. Sa vocation fut mise à de rudes épreuves par la volonté de ses parents, et sa profession retardée pour cela de trois années, pendant lesquelles on la voyait nuit et jour devant le Saint-Sacrement, pour solliciter « la miséricorde de Dieu et

celle de l'Ordre (1)». Ce fut sans doute la cause du zèle ardent qu'elle déploya dans la suite pour procurer de bons sujets à la religion, et elle obtint la grâce de la vocation à deux de ses sœurs, qui vinrent la rejoindre ou la remplacer au monastère.

Sœur Marie des Anges paraissait affamée de pénitences et d'humiliations. Elle conjurait ses maîtresses de ne point l'épargner, afin qu'elle domptât un naturel prompt et ardent. Elle-même affligeait son corps par de sanglantes disciplines et le port de divers instruments de pénitence. En même temps, douée d'une fort belle voix, elle mettait une ferveur incomparable à chanter les louanges divines. Elle avait une très grande dévotion pour l'auguste Marie et récitait chaque jour plusieurs rosaires en son honneur. Pour mieux dire, sa vie n'était que prière et oraison. Aussi atteignit-elle rapidement le terme de sa course ; la seconde année de sa profession, elle était invitée à la récompense. Se sentant minée par la fièvre, elle fit une confession générale de toute sa vie, reçut pieusement les sacrements de l'Eglise, et mourut dans de vifs transports d'amour, le 22 novembre 1670, à l'âge de vingt ans. Une religieuse, sa parente, en proie à une grande peine intérieure, avait prié Sœur Marie des Anges de lui obtenir au ciel la délivrance de son épreuve. Elle se vit exaucée, peu de temps après le trépas de la V. Sœur. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

(1) Formule d'usage pour demander la vêtue et la profession dans la Religion de Saint-Dominique.





## XXIII NOVEMBRE

*L'Illustrissime Père ANGE CALEPI*  
*Evêque de Santorin dans l'Archipel (\*)*

(1530 — 1594)



NGE Calépi, issu d'une noble famille grecque, naquit vers l'an 1530, à Nicosie, capitale de l'île de Chypre.

A cette époque, la religion chrétienne était florissante dans ces contrées, soumises encore à la domination des Vénitiens ; ce qui permit au jeune Calépi de fréquenter les écoles catholiques. A l'âge de 18 ans, il embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs dans sa ville natale, et, après de brillantes études, fut ordonné prêtre. Il consacra aussitôt ses talents à l'instruction religieuse de ses compatriotes. Peu à peu, il se faisait un nom dans son Ordre. Devenu Docteur en théologie, et plus tard nommé Vicaire général de la Province de Terre-Sainte, il se concilia l'estime universelle par la sainteté de sa vie et l'éclat de son savoir. Aucun titre toutefois ne l'a rendu aussi recommandable que celui de « défenseur intrépide de la foi », que nos historiens lui décernent unanimement. Si, durant la paix, le zélé serviteur de Dieu s'adonna tout entier à l'affermissement de la religion chrétienne, il parut se surpasser au milieu des troubles de l'invasion musulmane, afin d'assurer à ses malheureux concitoyens, et de défendre, au prix même de son sang, le trésor inestimable du salut éternel.

La ville de Nicosie, résidence des anciens rois de Chypre et ensuite du général des Vénitiens, fut attaquée par les Turcs l'an 1570, sous Sélim II. Pendant un siège long et meurtrier, Ange Calépi ne négligea aucun des devoirs que lui imposait une situation exceptionnellement critique. Jour et nuit sur la brèche, comme un capitaine à qui la vue

(\*) Pio : P. II, libr. IV, 339. — Echard, *Script. O. P.*, II. — Touron.

du danger semble donner une énergie nouvelle, il parcourait les rues, visitait les remparts, et ne cessait d'exhorter habitants et soldats à combattre vaillamment pour la patrie, la famille et la religion.

Après quarante-huit jours d'une résistance opiniâtre, la place fut enfin forcée, pillée, saccagée. Les Turcs, exaspérés par les pertes énormes qu'ils avaient subies sous les murs de la ville, firent chèrement payer leur victoire. Plus de vingt mille personnes, sans distinction d'âge et de sexe, furent passées au fil de l'épée ; et pendant les trois jours que dura le massacre, Ange Calépi, nullement ému de son péril personnel, continua de prodiguer à ses concitoyens les services corporels et spirituels qu'il pouvait leur rendre. Il redoubla même l'ardeur de son zèle pour porter les chrétiens à préférer sans hésitation la conservation de la foi à celle de leur vie. A ses côtés, il voyait les ministres de Dieu, ses frères en religion, les membres de sa famille moissonnés par le glaive. Lucrèce Calépia, sa mère, fut égorgée dans les bras d'une servante. Exposé lui-même à un semblable traitement, loin de songer à fuir, il demeura pour soutenir, encourager et bénir, montrant par cette constance héroïque que sa propre vie lui était infiniment moins chère que le sort de ses concitoyens.

Assurément le dessein du V. Père ne pouvait être d'irriter par sa présence la fureur des barbares ; mais il n'entendait pas non plus, pour éviter leur cruauté, sacrifier les devoirs de la conscience ou de la charité. Il en avait pris devant Dieu la résolution et il y tint ferme jusqu'au jour où il tomba lui-même aux mains de l'ennemi. Dépouillé de ses habits, chargé de fers, et confondu avec les autres captifs, il fut vendu plusieurs fois. Le capitaine d'une galère turque, nommé Osma, l'ayant eu en dernier lieu pour esclave, l'emmena à Constantinople. Avant de quitter le port de Chypre, Ange Calépi fut témoin d'un fait des plus émouvants. Pendant le siège de Nicosie, la soldatesque musulmane avait reçu la consigne de réserver bon nombre de jeunes filles et de jeunes gens des mieux doués par la nature, ainsi que les meubles les plus précieux, tout un butin de choix, en un mot, destiné au grand Pacha. Ces dépouilles opimes furent chargées sur trois vaisseaux pour faire voile vers le Bosphore. Mais, tandis qu'on attendait un vent favorable, l'une des captives, redoutant moins la mort que l'esclavage et le déshonneur, mit le feu à l'un des navires. Avec la rapidité de l'éclair les flammes se communiquèrent aux deux autres, et, à l'exception de sept ou huit marins qui purent gagner le bord à la nage, tout fut consumé par le feu ou englouti dans les flots. Vain-



queurs et vaincus périrent ensemble : le sultan se vit ainsi privé de la riche proie qu'il convoitait.

II. — Arrivé à Constantinople, Osma traita son prisonnier avec assez d'humanité; puis, subissant d'une manière inconsciente l'ascendant de sa vertu, il commença à l'estimer et à l'aimer. Bientôt même il le fit asseoir à sa table et lui permit d'aller où bon lui semblerait, sous la réserve expresse de ne point quitter la ville. Toujours plein de foi et de charité, le P. Ange ne profita de sa liberté que pour imiter la belle conduite de Tobie, captif à Ninive. A l'exemple de ce saint homme, il visitait chaque jour ses compagnons d'infortune, les soulageait selon son pouvoir, les consolait dans leurs peines, leur apprenait à les rendre méritoires par la patience et la soumission aux ordres de la Providence. « Nous avons tous péché, disait-il, nous avons irrité le Ciel par nos crimes, mais nous pouvons l'apaiser par notre humiliation même et par de dignes fruits de pénitence. Si le Seigneur nous châtie, il ne nous a point rejetés, puisqu'il nous donne présentement le temps et les moyens de satisfaire à sa justice. Revenons donc à lui dans la sincérité de notre cœur, et si nous avons été assez ingrats pour mépriser ses préceptes, lorsqu'il nous comblait de bienfaits dans notre patrie, efforçons-nous aujourd'hui de lui plaire, en recevant de sa main ce que nous souffrons sur la terre étrangère. »

Cependant le R<sup>me</sup> P. Séraphin Cavalli, Maître Général des Frères-Prêcheurs, et le Souverain Pontife Pie V lui-même, n'avaient point oublié le saint religieux dont le nom était depuis longtemps connu à Rome. Ils envoyèrent la somme de quatre cents écus d'or pour sa rançon, et Osma le mit en liberté le 8 janvier 1571, après l'avoir gardé quatre mois en esclavage. Ange Calépi pouvait revenir en Chypre ou vivre tranquillement dans quelque ville d'Italie. Mais la charité de Notre-Seigneur, qui le pressait, lui fit prendre une résolution différente. Les souffrances de ses chers compatriotes le touchaient sensiblement, et il était encore plus alarmé du danger qui menaçait leur foi. Quelques-uns déjà avaient apostasié dans l'espoir d'être traités plus humainement; combien d'autres, abandonnés à eux-mêmes, paraissaient au-dessous de l'épreuve et subissaient la même tentation !

En de telles conjonctures, le V. Père ne pouvait hésiter. Il prit le parti de se fixer à Constantinople, où, de fait, il séjourna une année entière, toujours occupé aux œuvres de miséricorde. Son dévouement

ne capitulait devant aucun obstacle. Ses modiques ressources venaient-elles à s'épuiser, il allait frapper hardiment à la porte de quelque riche négociant chrétien ou à celles des ambassadeurs des princes : là il plaidait la cause de ses protégés avec une éloquence à laquelle nul ne pouvait résister, puis il accourait, tout joyeux, distribuer dans les cachots les aumônes confiées à sa charité. Beaucoup de malheureux captifs durent à ce généreux bienfaiteur leur persévérance dans la foi, et plusieurs même leur liberté.

C'en était trop pour que l'ennemi de tout bien ne cherchât pas à entraver l'action du serviteur de Dieu. Après leur fameuse défaite à Lépante, les Turcs, plus irrités que jamais contre les chrétiens, commencèrent à voir d'un mauvais œil les allées et venues de Calépi ; on l'inquiéta de différentes manières, puis des menaces on en vint aux actes de violence. Traduit devant les tribunaux, il fut représenté comme un ennemi de la religion de Mahomet et un espion du Pape. De ces deux chefs d'accusation, le second demeura sans preuve, car il était dénué de fondement : mais le premier, dont l'illustre confesseur, du reste, se faisait gloire, suffisait pour assurer sa perte. Après l'avoir chargé de chaînes une seconde fois, on l'enferma dans un cachot. Le saint homme n'en fut ni surpris, ni ébranlé : s'il n'avait pas encore versé son sang pour la foi, ce n'était certes pas faute d'en avoir négligé l'occasion. Loin de là ; heureux de souffrir pour la cause du divin Maître, il offrit de bon cœur son sacrifice et crut le moment venu de se préparer à la mort. La Providence en disposa autrement.

L'arrestation du P. Ange avait eu lieu le 3 février 1572. Dès que la nouvelle s'en fut répandue, ses amis s'empressèrent de solliciter sa délivrance. Abamachi, nouveau roi d'Alger, se trouvant alors à Constantinople, joignit ses instances à celles de l'ambassadeur de France. La démarche ayant réussi, on s'occupa de trouver la somme exigée pour la rançon, et les juges remirent le captif en liberté, mais à condition que, le jour même, il quitterait la ville, où sa présence et ses discours causaient préjudice au Coran.

III. — Contraint par une cruelle nécessité de s'éloigner de Constantinople, Ange Calépi n'eut pas la consolation de voir une dernière fois ses malheureux compatriotes ; mais il partait avec la résolution bien arrêtée de continuer à leur venir en aide, de loin comme de près. Il se rendit d'abord en Italie et se présenta au saint Pape Pie V, qui l'accueillit avec bonté et apprit même de sa bouche certaines

circonstances propres à le confirmer dans son dessein de pousser vivement la guerre contre les Turcs. Après Rome, le vénérable religieux visita Naples, Florence, Milan, Bologne et Venise. Bon nombre de ses concitoyens s'étaient réfugiés dans ces différentes cités, au moment de l'invasion de Chypre : c'est à eux qu'il s'adressa de préférence. Il leur représenta, avec l'autorité d'un témoin qui avait vu et souffert toutes les horreurs de la captivité, l'état de misère où gisaient la plupart de leurs amis, sous le dur esclavage des musulmans ; d'un commun accord on résolut de tenter l'impossible pour améliorer leur sort. Les premières sommes recueillies furent immédiatement employées au rachat de plusieurs de ces infortunés.

A cette époque, Etienne de Lusignan, savant Dominicain, compatriote du P. Ange, parcourait, lui aussi, les principales villes d'Italie, cherchant à intéresser à la même cause la générosité des riches et des nobles. Nos deux religieux s'encouragèrent donc mutuellement dans la poursuite de cette belle œuvre, et, appuyant leurs discours sur la sainteté d'une vie de prières, d'immolations et de pénitences, parvinrent à réunir des aumônes considérables. Ils firent davantage encore, en se servant de la plume pour instruire les princes et les peuples chrétiens de la situation lamentable d'illustres familles, arrachées à leur patrie et réduites à la dernière dégradation sous la main d'un vainqueur sans pitié.

Le P. Ange écrivit dans ce but les deux relations publiées par Etienne de Lusignan, à la fin de son Histoire universelle ; l'une est la description exacte et émouvante de la prise de Nicosie ; l'autre, le récit des horreurs qui accompagnèrent le sac de Famagouste. Composés en grec et traduits par Etienne de Lusignan en français et en italien, ces deux écrits furent d'abord imprimés à Bologne et réimprimés plusieurs fois à Paris. L'élan de foi et de charité qu'ils soulèverent permit à un certain nombre d'hommes honorables de recouvrer la liberté et de revoir avant de mourir le sol bien-aimé de leur patrie.

Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, grandement édifié de la conduite du P. Calépi, voulut récompenser ses mérites en l'élevant sur le siège de Santorin. La Bulle de sa promotion porte la date du 7 novembre 1583. Il paraît difficile d'affirmer si l'élu put se rendre dans son diocèse. Les historiens ne disent rien de positif à cet égard, et nous savons que la plupart des îles de l'archipel passèrent à cette époque sous le joug des infidèles. L'île de Santorin, en particulier

était tombée au pouvoir des troupes du sultan Sélim II, l'an 1566, quatre ans avant la prise de Nicosie et de Famagouste.

D'autre part, tous les auteurs italiens — Echard appuie leur sentiment — déclarent que le vénéré Prélat termina heureusement ses jours à Naples et fut inhumé dans notre église de Sainte-Catherine l'an 1593 ou 1594, sous le pontificat de Clément VIII.

Bien que l'on ignore les actions qui ont rempli les dernières années de sa vie, les faits que nous avons rapportés montrent suffisamment que le P. Ange Calépi fut dans la réalité un grand serviteur de Dieu, digne des louanges décernées à l'étendue de sa charité, à la vivacité de sa foi et à l'héroïsme de son courage.



*La V. Sœur MARIANNE D'Aoust*  
*du Tiers-Ordre séculier (\*)*

(1700)

MARIANNE d'Aoust naquit à Dourdan, au diocèse de Chartres, d'honnêtes parents qui n'omirent rien pour lui assurer le bienfait d'une éducation sérieuse et chrétienne. Mais, possédant toutes les qualités capables de poser avantageusement une jeune personne dans le monde, elle se laissa glisser sur la pente de la vanité. Déjà elle prenait goût à la lecture des romans et aux réjouissances profanes, quand Dieu, par le doux attrait de sa grâce, se rendit maître absolu de ce cœur ardent et généreux.

A partir de ce jour, Marianne se proposa de n'avoir jamais d'autre époux que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vainement ses parents lui offrirent un des plus beaux partis qu'elle pût rêver ; ferme et inébranlable dans sa résolution, elle triompha des poursuites opiniâtres qui avaient pour but de l'engager à tout prix dans le mariage. Afin d'ôter à ses proches tout espoir de la voir contracter une union terrestre, elle fit vœu de chasteté perpétuelle et prit des habits tout différents

(\*) Relation manuscrite du confesseur de la servante de Dieu et mémoires contemporains.



de ceux qu'elle avait portés jusqu'alors. Laissant à ses sœurs ses parures et ses ajustements, elle se contenta d'une mise très simple, comme il convenait à une vierge consacrée au Seigneur. Marianne avait dix-huit ans, quand eut lieu cette conversion parfaite. Ses goûts l'inclinaient vers un Ordre sévère, où elle pût réparer ses négligences passées. Dieu ne l'appelait pas au cloître : il voulait la donner en exemple aux âmes qu'il entend élever à la perfection chrétienne, parmi les ennemis mêmes de cette perfection, dans le tracas de la vie séculière et au sein de la famille.

La généreuse enfant, qui par une sage résistance aux auteurs de ses jours, quand il s'agissait de suivre l'attrait divin, avait montré qu'elle n'ignorait pas ces paroles du souverain Maître : *Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* (1), apprit en même temps à toutes les jeunes filles encore sous la main de leurs parents, jusqu'à quel point elles doivent obtempérer à leurs volontés. Elle ne rougit pas de devenir la servante de sa famille ; elle essayait les rudesses, les caprices des uns et des autres, et, quoique l'aînée de la maison, se faisait scrupule de ne pas obéir à ses plus jeunes sœurs, alors même que celles-ci cherchaient à la contrarier.

Cette soumission complète, ce renoncement total de la volonté provenait aussi d'une autre source, qui était l'humilité.

Il eût été difficile de rencontrer âme plus anéantie à ses propres yeux, plus pénétrée de sa misère, plus confuse d'avoir tant tardé à aimer Dieu parfaitement. Elle eût voulu, mais d'un cœur franc et sincère, que tout le monde la foulât aux pieds ; et elle n'avait jamais si grande peine que lorsqu'on s'apercevait de ses bonnes œuvres, ou qu'on en prenait occasion de l'estimer davantage.

Ses manières douces et obligeantes finirent par lui gagner les cœurs et la rendirent en quelque sorte maîtresse des volontés au foyer paternel. Marianne y introduisit insensiblement la pratique des exercices de la vie spirituelle. Avant de se mettre à table, elle faisait lecture de quelques versets de l'Évangile et les commentait ensuite pendant le repas. Sa mère la laissait faire, et le père, homme de grand sens, admirant les lumières de sa fille, lui demandait à quelle source elle les puisait. Sans se montrer importune, la pieuse jeune fille avait l'adresse d'arrêter toute parole offensante pour les oreilles chastes ou pour la réputation d'autrui. Plusieurs personnes, attirées

(1) Matth. X. 37.

par la suave odeur de ses vertus, venaient la consulter et recevaient ses avis, avec dessein de les mettre en pratique ; car la charité, qui embrasse tout, lui donnait pleine liberté de parler pour l'avantage du prochain.

## II. — Voici comment la servante de Dieu partageait sa journée.

Sachant que le Saint-Esprit nous exhorte à écouter de grand matin les divines instructions qu'il lui plaît de nous donner, elle se levait d'ordinaire avant le jour, vaquait à l'oraison et assistait, hiver comme été, à la première messe célébrée dans l'église paroissiale. De retour à la maison, elle se mettait au travail, conservant un recueillement intérieur qui lui rendait Dieu toujours présent à la pensée. Du reste, elle avait peine à comprendre qu'une personne pieuse pût songer à un autre objet, ou se laissât aller à des rires immodérés et à des paroles futiles. Ses repas étaient d'une frugalité extrême ; pour mieux dire, elle jeûnait tous les jours. En Carême, sa nourriture consistait en un peu de potage, du pain et de l'eau. Elle entremêlait à ses occupations de couture ou de ménage la lecture de quelques bons ouvrages et l'usage fréquent des oraisons jaculatoires. Elle ne sortait que pour aller visiter les malades, les prisonniers ou le Très Saint Sacrement. Elle terminait sa journée par de nouvelles lectures, de longues prières vocales et de pieuses méditations. Souvent elle passait la plus grande partie des nuits en ces saints exercices, quoique en ce point elle dût lutter contre la vigilance de l'une de ses sœurs, laquelle, par affection, et crainte que de tels excès ne ruinassent sa santé, l'empêchait de se livrer à des veilles trop prolongées.

La mortification de la servante de Dieu était surtout intérieure : elle s'insinuait dans ces plis et replis secrets où se cache si souvent l'amour-propre, trop habile à se réserver la meilleure partie de nous-mêmes. L'amour de Dieu, l'esprit de pénitence, le besoin d'immolation étaient pour Marianne les seuls mobiles de ses actes. La nature ne prenait sur cette âme que ce qui ne pouvait lui être dérobé. La sainte fille s'étudiait à rechercher tout ce qui était contraire à ses inclinations propres, si grand fût le combat pour remporter la victoire. Avant de se donner totalement à Dieu, elle avait aimé le mot railleur, la conversation badine ; les fleurs la charmaient ; les fruits lui étaient plus agréables encore. Dès qu'elle eut entendu la voix divine, rien de tout cela n'exerça d'empire sur son âme. Elle renonça aux fleurs, ne

goûta plus à aucun fruit, laissa les entretiens mondains et s'enveloppa de silence et de mortification.

Dieu permit qu'elle fût affligée de tentations pénibles, qui la jetaient parfois dans des angoisses mortelles ; mais, voulant la purifier comme l'or dans la fournaise, il ne l'abandonna pas au fort de l'épreuve, et lui fit la grâce de demeurer toujours fidèle.

Pour recevoir cette force qui assure la persévérance, Marianne s'unissait souvent à son divin Epoux dans la sainte Eucharistie. Le directeur de sa conscience l'autorisait à s'approcher de la Table sainte les dimanches et les fêtes solennelles. L'amour qui remplissait le cœur de cette chaste vierge lui faisait désirer une communication plus fréquente avec son Sauveur ; mais l'obéissance et l'humilité la tenaient tranquille dans cette privation. Elle y suppléait en restant le plus longtemps possible auprès de son Bien-Aimé, caché dans le saint tabernacle. Elle prenait plaisir à parer les autels ou à confectionner des ornements propres à la décoration de la maison de Dieu.

III. — Cependant cette âme d'élite sentait toujours en son cœur des aspirations vers la vie religieuse. La Providence, qui ne la voulait pas dans un monastère, lui offrit en compensation le Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique. Sitôt que Marianne en connut l'esprit et la règle, elle sollicita son admission. L'abbé Tronson, curé de Saint-Pierre à Dourdan, et chargé de diriger la Fraternité, reçut la postulante, le 4 août 1698, heureux, disait-il, de donner aux Sœurs du Tiers-Ordre une compagne qui contribuerait par ses mérites et ses exemples à l'œuvre de leur sanctification.

Notre tertiaire, une fois engagée dans son nouvel état, renouvela sa ferveur et augmenta ses pratiques de piété. Elle s'éprit de dévotion surtout pour sainte Rose de Lima, lut et relut sa vie, et désira la suivre dans la rigueur de ses austérités. Ne pouvant obtenir de l'imiter en tout, elle s'attacha d'abord à l'exercice de la charité envers le prochain. Sœur Marianne réussit à s'approcher de son modèle, autant qu'il était possible à sa condition particulière. D'après l'attestation authentique de son confesseur, l'abbé Queruel, bachelier en théologie, membre lui-même du Tiers-Ordre, la servante de Dieu ne passait aucun jour sans visiter les malades. Rien ne la rebutait dans les services qu'elle leur rendait. Elle s'appliqua de préférence à panser les plaies, et le faisait avec tant de dévouement que maintes fois Dieu, bénissant sa charité, lui départit le don de les guérir. Quand venait

l'heure de vaquer à cette œuvre bienfaisante, la vertueuse fille bravait tous les obstacles : pluie, vent, tempête, mauvais chemins, contradictions des hommes. Au milieu des offices les plus humbles et les plus répugnants, on voyait la joie peinte sur son visage. Son abnégation ne s'arrêtait pas en route ; elle allait jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'après avoir préparé ses chers pauvres à bien mourir, elle les ensevelissait de ses propres mains. Et comme on lui demandait comment elle parvenait à se dominer au point de rester des jours et des nuits dans les taudis les plus infects, elle répondait en souriant : « Il me semble alors toucher et sentir des fleurs. »

Les prisonniers n'étaient pas moins l'objet de sa charité compatissante et effective. Pour adoucir leur sort, elle les visitait, leur lisait la Passion de Jésus-Christ, leur portait divers rafraîchissements. Parfois elle balayait les cachots et sollicitait de ses amies du linge ou des vêtements pour les captifs. « Ah ! disait-elle à sa mère, si vous aviez une chemise à donner à telle malheureuse qui gémit en prison, grand Dieu ! quelle charité ! car elle est dans un complet dénuement. »

Le profit que Marianne pouvait tirer de son travail passait tout entier aux familles que la pudeur empêchait de découvrir leurs misères. Elle se privait même en leur faveur de la nourriture qui lui était préparée.

Les orphelins, les enfants réduits à la mendicité, trouvaient en elle un cœur de mère. Sa tendresse pour eux lui faisait surmonter les répugnances de la nature pour les laver, les nettoyer, les panser, les blanchir. Et le plus merveilleux en tout cela était la manière simple, enjouée et surnaturelle qui accompagnait chaque action. Sa foi vive lui montrait Jésus-Christ caché dans la personne du pauvre. Aussi, disait-elle un jour à sa mère, qui la blâmait de ses libéralités excessives : « Hélas ! ma chère mère, pouvons-nous rien refuser à Notre-Seigneur, quand il sollicite notre aumône ? Au jour de la rétribution générale, nous l'entendrons dire avec autant d'amour que de reconnaissance : *J'ai eu faim, et vous m'avez rassasié ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été en prison, et vous m'avez visité.* (1) »

C'est ainsi que la fidèle imitatrice de sainte Rose marcha sur les traces de sa patronne dans le soulagement du prochain. Elle ne s'efforça pas moins de la suivre dans la pratique des mortifications corporelles.

(1) Matth., XXV, 35-36.



Sœur Marianne traita sa chair en ennemie irréconciliable. Voulait-on mettre une digue au torrent des tourments dont elle l'affligeait, « Ah ! laissez-moi, disait-elle, châtier ce corps de mort, pour l'avoir trop flatté au temps de ma jeunesse. » Elle dormait très peu, et, à l'exemple de sainte Rose, couchait sur des fragments de tuiles et de carreaux, qu'elle glissait adroitement par-dessus son matelas. D'autres fois, elle s'étendait sur des faisceaux d'épines, après s'en être disciplinée jusqu'au sang. Plus tard, elle dut, par prudence, recourir à l'emploi d'une pailleasse, jetée à terre ; mais alors, elle avait soin de froisser les draps de son lit, pour dissimuler sa pénitence, en laissant croire qu'elle avait usé de la couche qui lui était destinée. Sa plus rude peine était de se savoir épiée à toute heure par la tendresse des siens et arrêtée dans ses élans d'expiation. Ne pouvant donc s'immoler à son gré, comme l'y portait son amour de Jésus, elle pria le souverain Maître de la charger lui-même d'une croix dont elle pût souffrir dans tout son corps. La divine réponse fut une douloureuse maladie qui la tortura pendant neuf mois, avant de la conduire au tombeau.

Tout le temps qu'elle avait joui de la santé, notre tertiaire avait été pour ses compagnes un modèle accompli de fidélité aux moindres prescriptions de la règle, sans manquer à aucun de ses autres devoirs ; maintenant, étendue sur un lit de souffrances, elle devint un exemplaire de patience et de résignation. Marianne, durant son épreuve, ne perdit pas un instant de vue la Passion du Sauveur. La méditation de ce mystère avait toujours été l'objet le plus tendre de sa dévotion, et elle ne pouvait retenir ses larmes quand ses yeux rencontraient une image qui en représentait quelque circonstance. Avec le souvenir de la Passion, le saint Rosaire soutenait son courage et la mettait sans cesse en rapport avec l'auguste Marie, sa divine Mère et la Mère de son Epoux Jésus. Devenue semblable à un squelette, en proie aux douleurs les plus cuisantes, elle inspirait à ceux qui la voyaient la plus vive compassion. Pour elle, unissant son sacrifice à celui de Jésus-Christ, elle s'immolait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Une chose l'affligeait, c'était, disait-elle, d'avoir travaillé si peu pour le ciel. Parfois, elle éprouvait de terribles appréhensions, en songeant à la majesté du souverain Juge ; mais, lorsqu'elle avait eu le bonheur de communier, l'amour succédait à la crainte et la pieuse malade entraînait dans des transports de joie, de confiance et d'abandon à la volonté de Dieu. On remarqua sur ses traits une

expression indicible d'allégresse, quand son confesseur lui déclara nettement que l'heure de retourner à son Créateur était venue. Elle reçut les derniers sacrements avec une foi très vive, consola elle-même ses parents affligés de la perdre, et les pria de ne plus lui adresser la parole, afin qu'elle ne s'entretînt plus qu'avec Dieu. Elle conserva jusqu'au dernier moment la lucidité de son esprit, et, après avoir répondu aux suprêmes prières, s'éteignit doucement dans le Seigneur, l'an 1700, dans la vingt-quatrième année de son âge. Marianne d'Aoust fut regrettée principalement des pauvres, dont elle s'était montrée une mère pleine de dévouement, et de tous les gens de bien, qui voyaient chaque jour le progrès de sa vertu.



## LE MÊME JOUR

1220 — A Milan, le V. Père ROBALDO D'ALBENGA.

La fondation du couvent de Milan, qui fut l'œuvre principale de ce saint religieux, était d'une importance capitale. Les hérétiques manichéens, alors presque aussi nombreux dans la Haute-Italie qu'en Languedoc, avaient fait de cette ville leur quartier général. Saint Dominique comprenait depuis longtemps la nécessité d'établir là une maison de Frères-Prêcheurs, pour défendre la foi par leurs prédications et leurs controverses. Il choisit pour cette mission deux religieux de confiance : Fr. Jacques de Mouza et Fr. Robaldo, natif de Milan, auquel lui-même avait donné le saint habit.

Dès leur arrivée, en 1219, les deux fondateurs s'étaient mis à l'œuvre. Robaldo, celui auquel nous consacrons spécialement cette notice, était une de ces âmes ardentes et courageuses à qui la peur est inconnue. Il avait engagé une lutte corps à corps avec l'erreur. Milan, comme tant d'autres cités italiennes de l'époque, se trouvait déchirée par des querelles et des dissensions rivales. Nos missionnaires n'avaient donc pas à combattre seulement les doctrines hérétiques, mais encore ces haines mortelles, transmises du père au fils comme un héritage, et sources d'innombrables forfaits. Robaldo luttait contre ces scandales avec une indomptable vigueur. « Il était tout feu, tout ardeur, en même temps que plein de charité, dit un de ses premiers biographes ; appliqué à éteindre ces querelles impies, il parlait à ses compatriotes avec autorité, et faisait des âmes tout ce qu'il voulait. »

Parmi la noblesse de Milan se trouvait un jeune homme qui refusait absolument de pardonner au meurtrier de son père, bien que le coupable eût

imploré grâce et sollicité la paix. Fr. Robaldo exhortait le jeune gentilhomme de tout son pouvoir, mais sans succès, à se laisser fléchir. Mû par une inspiration soudaine, il lui saisit les mains : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a pardonné à ses bourreaux, je vous défends de quitter ce lieu avant d'avoir fait la paix avec votre ennemi. » Sa parole était si énergique, qu'elle frappa de terreur les témoins de cette scène : le jeune homme se trouva lui-même incapable de faire un pas. Tandis qu'il se tenait là immobile, arrive un de ses frères, furieux et avide de vengeance. Robaldo le maîtrisa lui aussi, par l'empire de sa parole. Le soir même, les deux frères consentaient à dîner avec leur ennemi, et signaient, en présence du charitable pacificateur, un acte de réconciliation et de parfaite concorde.

Les hérétiques, après avoir commencé par insulter et tourner en ridicule les nouveaux prédicateurs, ne tardèrent pas à les redouter. Un jour que Robaldo était en prières devant le maître-autel de la cathédrale, une bande de ces mécréants résolurent de lui jouer une bonne farce. Ils lui envoient un des leurs. « Mon Père, dit le jeune libertin, je vous sais un homme de Dieu, capable d'obtenir tout ce que vous demandez. Je vous en prie, faites sur moi le signe de la croix, car je souffre cruellement de la fièvre, et j'aimerais bien être guéri par vous. » Le saint religieux qui avait pénétré la malice du fourbe, répondit : « Mon fils, si vous souffrez réellement de la fièvre, je conjure le Seigneur de vous en délivrer ; mais si vous mentez, je le prie de vous en affliger pour vous punir. » A l'instant, l'hérétique ressent les symptômes du mal qu'il a simulé ; il se met à crier avec impatience. « Le signe de la croix, mon Père ; je vous en conjure, faites sur moi le signe de la croix : ce n'est pas votre coutume de jeter des malédictions, mais bien plutôt de bénir. » Robaldo reprit : « Ce que j'ai dit, est dit : si vous aviez la fièvre, daigne le Seigneur vous en guérir. Si vous ne l'aviez pas, vous l'aurez certainement. » Pendant ce temps, les complices du jeune homme se tenaient au dehors, s'amusant à la pensée que le moine dominicain était dupe de la plaisanterie sacrilège ; mais les rires cessèrent, quand ils virent leur compagnon revenir avec le frisson d'une fièvre intense. Le résultat final fut la conversion de l'hérétique et de toute sa maison. Le saint religieux, voyant la sincérité de son repentir, lui rendit la santé, et l'admit, lui et les siens, dans la communion de l'Eglise catholique.

Sous la conduite d'un supérieur de cette trempe, les Frères-Prêcheurs de Milan gagnèrent bientôt le respect de tous, amis et ennemis ; mais ils ne purent obtenir d'établissement définitif avant l'arrivée du cardinal Ugolin, qui vint, en 1220, à titre de Légat apostolique, pour réconcilier Milan et Crémone, depuis longtemps en guerre. Confiants dans son affection pour leur Ordre, Robaldo et ses compagnons le prièrent de leur procurer une résidence convenable pour l'exercice de leur mission. Il y avait aux portes de la ville une église dédiée à Saint-Eustorge et desservie alors par un chapitre de chanoines.

D'après une croyance populaire, cette église, jusqu'alors peu fréquentée, était réservée à un glorieux avenir. Un vénérable ermite avait prédit qu'elle deviendrait l'asile d'une société de prédicateurs ; il apercevait chaque nuit, disait-il, une grande lumière briller au-dessus du toit, symbole de la doctrine qui de ce lieu rayonnerait sur la ville entière. Les chanoines, à leur tour, entendaient parfois dans leur église des chants angéliques. Lors donc qu'en 1220, Ugolin y eut établi les Frères-Prêcheurs, l'opinion publique se déclara en faveur de l'accomplissement de ces divers augures.

Le P. Robaldo eut la joie d'y introduire ses religieux, couronnant ainsi l'œuvre qu'il avait été chargé de fonder. Peu après il mourut, de la mort des justes. — (Leand. Albert. liv. V. — Pio : P. I., liv. I, n. 31.)

1300 — Dans la ville de Bâle, mémoire du V. Frère JEAN, dont Léandre Albert fait l'éloge en ces termes : « Fr. Jean, Allemand, tailleur du couvent de Bâle, fut un des plus grands soutiens de l'observance religieuse. Parmi beaucoup d'autres bonnes œuvres, il exerçait la charge d'hôtelier. Dès qu'il arrivait un prêtre étranger, ou que les Pères des environs de Bâle revenaient de leurs missions, il les accueillait avec la plus grande charité, les conduisait aimablement dans une chambre préparée d'avance, leur lavait les pieds avec de l'eau chaude parfumée d'herbes aromatiques, leur procurait des bas et des souliers bien propres, nettoyait et raccommodait leurs vêtements ; en un mot, les soignait comme il aurait fait pour Notre-Seigneur en personne. Ses conversations roulaient toujours sur des sujets pieux, et il exhortait les jeunes prédicateurs à se perfectionner de plus en plus dans l'exercice de leurs fonctions, afin de gagner beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. »

Après avoir servi de la sorte la sainte Religion pendant de longues années, Fr. Jean alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux, vers l'an 1300. — (Steil, *Ephemerides Dominicano-Sacræ*, ad mens. novemb.)

1525 — A Gand, le V. Père GUILLAUME VLEESCHOUWER, en latin CARNIFEX, Lecteur en sacrée théologie, plusieurs fois Sous-Prieur de son couvent, et une fois Prieur de celui de Bergues. C'était un grand amateur d'antiquités, un chercheur de livres infatigable. Dans ce but, il parcourut la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, et visita toutes les bibliothèques importantes, notant avec grand soin les auteurs des ouvrages manuscrits, dont il dressa un catalogue que la mort ne lui permit pas d'achever. Un de ses collègues de Gand termina ce travail à l'aide des notes et des commentaires du savant religieux. Ce recueil, très consciencieux, devint la propriété de la bibliothèque d'Anvers ; mais il y fut volé, et depuis on n'en a pas retrouvé trace.

Le P. Guillaume Vleeschouwer mourut à Gand, le 23 novembre 1525. — (De Jonghe, *Belgium Dominicanum*, 71. — Echard, II, 61.)



1639 — A Marsica, l'illustrissime Père TIMOTHÉE CASELLI, évêque de cette ville. Il naquit dans la province de Labour et reçut l'habit de la Religion, le 2 février 1575, au couvent de la Santé, à l'époque où s'érigeait la Congrégation napolitaine, placée sous ce vocable. L'année suivante, le même jour, il était admis à prononcer ses vœux, sous les auspices et le patronage de Marie, dont on fêtait la Purification. Avec quel succès dans les lettres, avec quelle flamme de dévotion, quel amour de Dieu et des âmes il poursuivit sa formation religieuse et s'attacha aux observances régulières, les insignes de la dignité épiscopale sont là pour nous le dire à défaut de témoins plus autorisés. Faut-il rejeter sur l'incurie de ses contemporains ou sur le malheur des temps l'absence à peu près complète de documents, qui nous eussent permis de nous édifier au récit des œuvres et au contact des vertus du vénérable Religieux ? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, à l'époque où il remplissait la charge de confesseur et de conseiller auprès de François de Castro, Grand d'Espagne, ce dernier ayant été envoyé comme délégué royal de Philippe IV à la cour de Paul V, parla avec grand éloge au Souverain Pontife du P. Timothée, connu du reste de réputation comme un homme fort distingué. Sans plus tarder, le Pape l'éleva au siège de Marsica, qui dépendait de l'Eglise métropolitaine de Salerne (11 juillet 1614).

Le nouvel évêque entendit garder très exactement les saintes pratiques de l'état monastique.

Pendant les vingt-cinq années qu'il demeura à la tête de son diocèse, on ne sut qu'admirer le plus de son zèle tout épiscopal et des exemples de sainteté dont chacune de ses démarches et de ses moindres actions portait le cachet. Ce fut par là qu'il s'acquît une gloire immortelle. Les labeurs de la charge pastorale ne lui firent point oublier son cher couvent, berceau de sa vie religieuse. Autant qu'il le put, il eut à cœur de le doter de tout ce qui était de nature à en rehausser l'éclat, devant Dieu et devant les fidèles. Par l'intermédiaire de François de Castro, son intime ami, il obtint du Saint-Père l'autorisation de faire extraire des Catacombes les corps des saints martyrs Antère, pape, Ignace, Fortunat, Libère, Cyriaque, Arthémus, Almachius, Timothée, Hippolyte, Vite, et des saintes Eugénie, Messaline, Cyrille, Venancia et Benedicta. Toutes ces précieuses reliques furent apportées à Naples. Le généreux prélat en fit don à son couvent et les enferma dans des sarcophages de marbre, qui ornent la crypte de l'antique église de Sainte-Marie de la Santé. En outre, près de la sacristie, il érigea à ses frais ce qu'on appelle le Trésor, autour d'un magnifique autel ; et, comme lui faisant couronne, il plaça les bustes des saints Martyrs avec une portion très visible de leurs reliques. Les fidèles avaient ainsi la facilité et la consolation de pouvoir venir à toute heure satisfaire leur dévotion.

Le vénéré prélat mourut le 23 novembre 1639 et fut inhumé dans son église cathédrale.

Les Pères du couvent de Naples, désireux de conserver la mémoire de cet insigne bienfaiteur, placèrent près du trésor une plaque sur laquelle ils firent graver cette inscription :

*Illustris. et Reverendiss. DD.  
Fr. Timotheus Casellius Ep. Marsic. Ord. Præd.  
Genere, pietate, et litteris præclarus  
Tribus olim votis  
Hic sub Deiparæ vexillo militans  
Hoc sacro bello tribus infensus hostibus  
Victoriæ spe non irritæ indicto  
SS. Reliquiis Roma asportatis  
Obedientiæ Martyres, castitatis Virgines  
Paupertatis thesaurum ædemque istam  
Ære proprio, ac Thomæ ex fratre nepotis  
U. J. D. munificentia constructum  
Pro triumphalibus insignibus dicavit.  
Patres S. Mariæ Sanitatis  
Beneficiis et Religionis  
Perpetua posteris monum. posuere.  
An. Dom. MDCXXXIII.*

A l'entrée de cette chapelle se trouve le portrait du saint religieux avec cette nouvelle inscription, destinée à perpétuer son souvenir :

*Illustriss. et Reverendiss. Fratri Timothæo Casellio Ord. Prædicator. natalibus, pietate, ac litteris præclaro, a Paulo V Sanctiss. Pontif. ex hoc cænobio ad Ecclesiæ Marsicensis regimen evecto, majora etiam promerito, in Præsulatu regularis instituti tenacissimo, suæ Religionis amantissimo. Qui ut sponsæ merito et matris debito satisfaceret, uni se vivum, alteri se mortuum, hoc in conditorio cum suis e famil. æquo gratoque animo edixit. PP. S. Mariæ Sanitatis C. A. M. P. Ann. Dom. MDCXXXIII.*

Les chanoines et le clergé de son église cathédrale tinrent à honneur, eux aussi, de conserver sa mémoire et celle de son successeur, le P. Joseph Ciantès, du même Ordre. On lit, en effet, à leur louange, les lignes suivantes, gravées sur le marbre :

*D. O. M.  
Fr. Timothæo Casellio S. T. M. Ord. Præd.  
Et Fr. Josepho Ciantes S. T. M. ejusd. Ord.  
Episcopis Marsicen.  
De Ecclesia benemeritis  
Ille Episcopalia munia fructusque auxit.  
Iste hoc templum amplificavit,  
Jura, et jurisdictionem in hac Diœcesi*

*Longo tempore occupatam acerrime Romæ defendit*

*Ac in pristinum restituit.*

*Pius, et prudens uterque.*

*Canonici, et cler. M. P. G. A. G.*

*Anno Dom. M. D. C. XL. VIII.*

— (Milante : de *Viris illustribus Congregationis S. Mariæ Sanitatis*. — Ughelli, Valle, Echard.)

1550 — A Tolède, mémoire de la B. Sœur EUPHROSINE SANCHEZ, dont le cœur brûlait de charité pour l'Epoux divin. Elle était très exacte dans l'observance des règles, vénérât profondément les saints Apôtres, jeûnait au pain et à l'eau les vigiles de leurs fêtes et passait toute la journée de la solennité dans de pieuses méditations, après avoir reçu, le matin, la sainte Eucharistie.

La pieuse Sœur avait un tendre amour pour l'auguste Mère de Dieu dont elle tenait sans cesse le Rosaire à la main, en disant de cœur et de bouche : *Ave Maria* ! Aussi mérita-t-elle qu'à son heure dernière le collège sacré des Apôtres et d'autres princes de la cour céleste vinssent la visiter et emporter son âme au lieu de l'éternel repos. — (Lopez.)

1660 — A Reggio, ville de Calabre, la V. Sœur ANNA LABRUTO, du Tiers-Ordre séculier. Son père, François Labruto, abondamment pourvu des biens de la terre, plus riche encore des biens du ciel, eut à cœur de laisser en héritage à ses enfants une renommée de probité justement acquise et le modèle d'une vie parfaite dans la foi et la charité. Ce fut sur Anna que les exemples du noble chrétien eurent le plus de prise. On eût dit un ange du Paradis, tant il y avait d'innocence et de simplicité dans son maintien, d'esprit de pénitence dans sa conduite, de ferveur dans ses prières, de filiale dévotion pour la très sainte Vierge et d'attachement à son Rosaire. C'est par ces dispositions qu'elle attira sur sa personne la protection spéciale du saint Patriarche Dominique, et mérita de devenir sa fille par la profession du Tiers-Ordre.

Anna Labruto avait dix-sept ans quand elle revêtit le saint habit ; dès lors elle mit tant d'ardeur à poursuivre l'idéal de la vie religieuse conçu par son esprit, qu'en peu de temps elle était parvenue à une sublime perfection. Exacte aux observances de la règle, mortifiée dans ses sens, elle devint à la lettre un miroir de régularité. Profondément humble, elle évitait tout ce qui était de nature à la faire valoir ; tendrement secourable au prochain, elle eût pris volontiers pour elle-même tous les maux d'autrui. Dieu permit parfois qu'il en fût ainsi, et l'on ne saurait s'imaginer les tourments qu'elle endura pour la délivrance ou le soulagement de certaines âmes du Purgatoire.

Son amour pour Dieu était à la hauteur des connaissances extraordinaires qu'elle recevait sur les attributs divins. De doctes théologiens étaient stupé-

faits de l'entendre discourir avec tant de justesse et de clarté sur les plus profonds de nos mystères : ce qu'elle faisait d'ailleurs avec une naïveté charmante et comme à son insu. Chaque jour elle s'approchait de la Table sainte, y apportant des dispositions de nature à attirer dans son âme des flots de grâces et de bénédictions, sous lesquelles son corps lui-même semblait fléchir.

Ainsi ornée, enrichie des faveurs célestes, la pieuse jeune fille, ravie à la terre dans un âge encore tendre, eût pu dire qu'elle avait fourni une longue carrière. Elle n'avait que vingt ans quand elle fut conviée aux Noces de l'Epoux, le 23 novembre 1660, comme elle l'avait prédit. L'humble tertiaire, inconnue pendant sa vie, fut à son trépas honorée d'un tel concours de peuple, que ses funérailles prirent le caractère d'un triomphe. On l'inhuma dans notre église de Saint-Dominique.

Anna avait une sœur, plus jeune qu'elle de deux ans, émule de sa sainteté, et fille, comme elle, du saint Patriarche Dominique. Cette pieuse enfant, la voyant mourir, la supplia de ne point la laisser après elle. Du haut du ciel, la sœur aînée entendit la voix de sa cadette, et obtint qu'elle viendrait bientôt partager son bonheur. Ce qui arriva, en effet, le 6 janvier de l'année suivante, 1661. — (*Acta Cap. Gener. Romæ*, 1670.)







## XXIV NOVEMBRE

*Le V. P. FRANÇOIS DE SANABRIA  
de la Province du Pérou (\*)*

(1586)



Un grand religieux, après avoir inauguré ses travaux apostoliques dans la Province de Saint-Antoine, au royaume de la Nouvelle-Grenade, passa dans celle du Pérou, l'an 1569. Le Provincial et le Prieur de Lima, charmés de ses heureuses dispositions, l'obligèrent à résider au couvent de Lima, ne doutant point qu'il ne fît grand honneur à leur communauté. Cet espoir ne fut pas déçu, et bientôt on put admirer les talents oratoires du saint religieux, dont l'éloquence attirait autour de sa chaire une foule considérable. En dehors de ses prédications, François de Sanabria demeurait dans le silence et la retraite, se faisant de sa cellule un petit paradis, d'où l'obéissance pouvait seule l'arracher. Sa pauvreté n'était pas moins exemplaire, et l'on remarqua avec édification qu'il aimait à manquer même des choses les plus indispensables.

Cet esprit de retraite fut vite connu dans la ville. Le vice-roi, don François de Tolède, l'un de ses auditeurs assidus, ayant un jour demandé, au sortir du sermon, si l'on rencontrait quelquefois ce prédicateur dans les rues de Lima : « Jamais, lui répondit-on ; même au couvent, il se tient tellement renfermé dans sa cellule, qu'il n'en sort que pour assister aux exercices réguliers. » En effet, qu'aurait eu à faire, au dehors, un homme qui cherchait avant tout à se remplir de

(\*) Melendez : *Histor. Peruan.*, t. I, 558.

l'esprit de Dieu par l'oraison et la lecture d'ouvrages sérieux ? Ce repos dans l'étude et la contemplation lui permit d'amasser un grand fonds de doctrine, et de distribuer ensuite à ses auditeurs une parole toujours nourrie des plus belles sentences des saints Pères, « ces colonnes inébranlables de la vérité, ces maîtres de la science, ces docteurs si méritants », comme il se plaisait à les appeler. Il parvint à se rendre familiers les principaux passages de leurs œuvres, et il suffisait de l'avoir entendu une fois pour être convaincu qu'il était l'interprète fidèle de leurs pensées.

Chaque jour, après le repas de midi, le saint homme se retirait dans la chapelle du Rosaire et demeurait à genoux, deux heures entières, devant la Madone vénérée. Après les vêpres, il rentrait dans sa cellule, et, le soir venu, quand tout reposait autour de lui, il revenait silencieusement à sa chère chapelle et y prolongeait son oraison jusqu'aux matines, sans que jamais son recueillement et son amour de la retraite ne missent obstacle à ses études, ni ses études à sa dévotion. Parfois, il répondait à ses amis, qui lui reprochaient cette manière d'agir : « Que voulez-vous ? une oraison me sert plus pour la prédication, qu'une journée d'étude sur mes livres. »

II. — En chaire, le P. François annonçait avec une parfaite liberté la parole de Dieu, devant tous indistinctement, sans faire acception des personnes. Néanmoins, il savait mettre dans son langage la discrétion voulue et cet esprit de charité toujours compatible avec une intrépide fermeté. Tout d'abord, il employait les admonitions générales contre le vice qu'il désirait abolir, marquait en termes précis l'horreur que ce vice devait inspirer, et revenait sur le même objet en plusieurs sermons consécutifs pour voir si l'on finirait par s'amender. Mais quand ses discours ne produisaient pas le résultat souhaité, l'orateur pénétrait plus avant dans son sujet, se servant à propos d'exemples détaillés, de comparaisons saisissantes ; puis il flagellait sans crainte les désordres et les abus criants.

Le vice-roi, qui, nous l'avons dit, ne perdait aucun de ses sermons, crut, un jour, se reconnaître dans certaines apostrophes imagées du prédicateur. Le trait, lancé avec adresse, l'avait blessé au vif. Il voulut néanmoins s'assurer du fait, et, dissimulant son ressentiment, il invita le P. François à venir prêcher le sermon de la Samaritaine dans sa chapelle privée. Le serviteur de Dieu, qui ne savait refuser à personne son ministère évangélique, accepta volontiers. Arrivé à ces

paroles : *Mulier, da mihi bibere* : « femme, donne-moi à boire », il se tourna vers le vice-roi et lui parla en ces termes : « Excellence, Notre-Seigneur demande un peu d'eau à la Samaritaine; or, les conquérants de ce royaume, en fidèles sujets de Sa Majesté, le roi d'Espagne, ont, eux aussi, une demande à présenter. Ils prient Votre Seigneurie de leur donner, pour leurs enfants et pour eux-mêmes, le morceau de pain de chaque jour. Votre bon cœur, Excellence, fera droit à une demande si légitime. Autrement, si, ce qu'à Dieu ne plaise, les ressources du pays ne servaient qu'à satisfaire des intérêts privés, les droits les plus sacrés de la justice seraient foulés aux pieds, puisqu'on enlèverait à des personnes méritantes ce qui leur est dû, pour le faire passer à d'autres qui n'ont aucun mérite. Je dirai plus: si Votre Excellence se refusait à prêter l'oreille à d'aussi justes revendications, cet amas de richesses, de meubles, de vaisselle d'or et d'argent qu'elle entasse et met en réserve pour la cour d'Espagne, n'arriverait point à sa destination, et je prédis hardiment que, par une permission de Dieu, tout serait englouti dans les flots de la mer. »

La prophétie se réalisa à la lettre. Mais le fier langage de l'homme apostolique, bien qu'approuvé de ceux qui l'avaient entendu, ne fit qu'endurcir celui qui avait tout intérêt à le mettre en pratique. Le vice-roi, au lieu de rentrer en lui-même, donna l'ordre au Provincial d'interdire la prédication au P. François et de le renvoyer immédiatement en Espagne. Ce religieux, prétendait-il, oubliant toute convenance, avait manqué en sa personne à la Majesté du roi.

III. — Le P. de Sanabria accepta sans peine sa disgrâce. Il pouvait se rappeler que les Apôtres, ses maîtres dans l'exercice de la parole divine, avaient eux aussi souffert un pareil affront, à la suite de l'éclatant témoignage rendu par eux à la vérité. Imitant leur exemple, il secoua la poussière de ses sandales contre celui qui avait si mal interprété ses intentions, et s'embarqua au port de Callao, à deux lieues de Lima, pour remonter vers Panama. Arrivé dans cette ville, il eut pour premier soin d'aller demander la bénédiction du Prieur, avant de reprendre la mer et de se diriger vers l'Espagne. Mais une lettre du Provincial, parvenue la veille, commandait au supérieur d'arrêter à son passage le P. François de Sanabria et de l'adjoindre au personnel de la communauté. La chose se fit ainsi, pour le grand bien des âmes. Par ses discours, vibrant d'énergie,

l'intrépide religieux réforma nombre d'abus, en particulier les trafics usuraires, qui, depuis la découverte du Pérou, étaient le fléau du pays.

Le V. Père avait coutume de jeûner au pain et à l'eau trois jours de la semaine pendant toute l'année. L'un de ces jours, ayant à prêcher, il y mit son entrain ordinaire ; mais il descendit de chaire tout ruisselant de sueur, atteint des premiers symptômes d'une fièvre pernicieuse. Le médecin, mandé aussitôt, le déclara perdu sans ressources. Pour lui procurer quelque soulagement au milieu des ardeurs de la fièvre, le P. Prieur l'engagea doucement à quitter sa grosse tunique de laine. A cette proposition, le bon religieux, se rappelant le texte formel des Constitutions : *les Frères, même en maladie, ne porteront point sur la chair de vêtement de lin* (1), pria son supérieur de ne pas trouver mauvais qu'il observât sa règle jusqu'à la mort. Sa demande était trop juste pour n'être pas exaucée.

L'homme de Dieu reçut sans délai les derniers Sacrements, et, après avoir remercié le Seigneur de lui avoir fait la grâce de garder intacte l'innocence de son baptême, il rendit saintement son âme, les yeux et les mains levés au ciel. La ville entière assista à ses obsèques. Il fut inhumé devant le maître-autel de notre ancienne église. A quelques années de là, on transféra ses restes dans la nouvelle église conventuelle. Le corps fut retrouvé entier. Le vénéré défunt tenait encore la palme verdoyante et fleurie qu'on lui avait mise en main, le jour de son trépas, comme marque de sa victoire sur l'enfer. Tous les historiens du Pérou ont fait une mention honorable du P. François de Sanabria ; le P. Bonaventure de Salinas, de l'Ordre de Saint-François, a relevé en ces termes l'éloge du saint missionnaire : « Que dirons-nous de celui qui s'est élevé comme la palme au milieu des fleurs, de ce P. François de Sanabria, religieux de grande pénitence, prédicateur insigne, à qui Dieu donna, comme à un autre Ezéchiel, un front de pierre et de diamant pour reprendre sans crainte les pécheurs au cœur endurci, et qui passa au ciel après plusieurs épreuves douloureuses !... »

(1) Dist. I, Cap. X, Decl. II.







## *La V. Sœur HÉLÈNE DE BUONSIGNORI (\*)*

(1634)

CETTE admirable religieuse, type achevé d'observance monastique, se montra, pendant les longues années de sa vie claustrale, d'une fidélité exemplaire à toutes les prescriptions de la règle et jusqu'aux moindres détails des cérémonies chorales.

Elle était originaire de Florence et y prit les livrées dominicaines au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, réputé alors l'un des plus réguliers de toute l'Italie. Dès cet heureux jour, elle s'adonna avec une ferveur angélique au saint exercice de l'oraison et y fit en peu de temps des progrès merveilleux. Ravie et absorbée en Dieu, elle ne paraissait plus maîtresse de ses sens : de sa poitrine sortaient des soupirs entrecoupés et des larmes brûlantes inondaient ses joues. Pareil phénomène lui arrivait au chœur pendant la divine psalmodie : il semblait alors que son âme allait s'échapper pour s'unir à son Bien-Aimé, tant elle y mettait de feu et d'amour. La sainte Eucharistie était son véritable centre : haletante comme le cerf altéré après la source d'eau vive, elle eût voulu, à toute heure du jour et de la nuit, étancher sa soif à cette fontaine rafraîchissante et baigner son âme dans ces ondes salutaires. Chacune de ses communions produisait en elle des effets tout célestes. « Ma plume, dit le biographe que nous suivons, n'étant point celle d'un Séraphin, ne saurait en donner l'idée. » Jugeant des autres d'après elle-même, la servante de Dieu avouait ne pas comprendre comment une âme chrétienne, surtout une âme religieuse, pouvait rester longtemps éloignée de la Table sainte ; aussi exhortait-elle tout le monde à la communion fréquente. Sa conversation rappelait celle de saint Dominique, lequel, disent ses historiens, parlait uniquement de Dieu ou avec Dieu. Jamais parole inutile n'effleura les lèvres de la V. Sœur. Elle possédait en outre un art spécial pour relever ou redresser les entretiens, quand

(\*) *Extrait de la vie du P. Ignace del Nente*, écrite par le P. Antoine de Pazzi.

ils menaçaient de dévier, et, sans même s'en apercevoir, on prenait allègrement son ton et son esprit surnaturel.

II. — D'une humilité sans pareille, Sœur Hélène se regardait comme la religieuse la plus défectueuse du monastère, s'attribuant tous les torts, et se châtiant sévèrement devant la communauté des choses les plus innocentes. Lui arrivait-il un de ces manquements qui échappent à la vigilance des plus saintes âmes, elle se jetait aux genoux de ses compagnes et leur demandait pardon avec force larmes. Du reste, autour d'elle, on rendait unanimement hommage à sa vertu. On aimait à reconnaître la délicatesse de sa charité et de son dévouement ; on aimait surtout à réclamer le secours de ses prières, et il n'y avait qu'une voix pour affirmer qu'elle emportait d'assaut les grâces recommandées à sa ferveur.

Durant de longues années, la V. Mère fut chargée de diriger l'instruction des novices et des jeunes filles de la maison. Toute sa sollicitude s'employa à les fixer solidement dans la pratique de leurs devoirs d'état et de les entraîner à l'amour de Dieu par la force de ses exemples plus encore que par ses discours. Certaines lettres, écrites par elle les derniers mois de sa vie et trouvées après sa mort, déclarent, avec l'autorité de l'expérience et le cachet de la sainteté, que les Sœurs trouveront des richesses cachées dans une fidélité scrupuleuse à la règle, à l'oraison, à la fréquentation des sacrements, « trésors de paix, de vertus, de mérites, ajoutait-elle, qui ne se peuvent comprendre. »

Une douloureuse infirmité mit le sceau à la patience de la servante de Dieu. Au plus fort des crises, pas une plainte ne s'échappait de ses lèvres. Lui demandait-on comment elle se trouvait : « Bien, très bien, répondait-elle, car je suis comme le veut le Bon Maître. » Elle n'avait qu'un désir, celui de saint Paul, d'aller voir Jésus-Christ, et elle répétait sans cesse les paroles de l'Apôtre : *Cupio, cupio dissolvi et esse cum Christo.*

Ce bienheureux moment arriva le 24 novembre 1634, Sœur Hélène, on peut le croire, alla aussitôt jouir de l'éternelle félicité : elle était dans la quatre-vingtième année de son âge.





## LE MÊME JOUR

1239 — A Magdebourg, le V. Père CONRAD LE TEUTONIQUE.

Son entrée dans l'Ordre a déjà été racontée dans la Vie de saint Dominique (1) ; il ne messied pas de la reproduire ici en substance, d'après le récit de Thierry d'Apolda.

« Dans le temps que le saint Père Dominique demeurait à Bologne, l'an 1220, il y avait dans cette ville un maître ès-arts, nommé Conrad le Teutonique, que les Frères désiraient ardemment posséder. Or, il advint qu'un vénérable Prieur de l'Ordre de Cîteaux, qui avait contracté à Rome une étroite amitié avec notre saint Patriarche, passant par Bologne, s'y arrêta. La veille de l'Assomption, tandis que les hommes de Dieu s'entretenaient ensemble des choses célestes, le B. Patriarche, dans un épanchement intime, dit tout-à-coup : « Cher Prieur, je vais vous déclarer une chose que je n'ai jamais dite à personne et que je vous prie de ne pas révéler de mon vivant. Jamais je n'ai demandé aucune grâce à Dieu que je ne l'aie obtenue. » Le Prieur Cistercien, plein d'admiration d'une faveur si rare, et se souvenant du désir extrême qu'avaient les Frères de voir entrer chez eux Maître Conrad, Docteur de l'Université, répondit : « Père, demandez donc pour votre Ordre Maître Conrad, le Teutonique. — Vous me proposez là une chose bien difficile, reprit le Bienheureux ; cependant si vous voulez prier avec moi toute cette nuit, j'espère de la bonté du Seigneur qu'il nous exaucera. »

« Après Complies, Dominique et son ami demeurèrent dans l'église, assistèrent aux Matines, et poursuivirent ensuite leur veille. A l'heure de Prime, au moment où le chantre entonnait l'hymne *Jam lucis orto sidere*, voilà Maître Conrad qui entre et va droit à saint Dominique et lui demande l'habit religieux. »

« L'entrée d'un docteur de mérite et de si grande réputation ne pouvait manquer de donner du relief à l'institut naissant. Ce fut donc pour tout le couvent un jour de bénédiction et de pieuse allégresse. Le postulant reçut séance tenante, les livrées de l'Ordre des mains du saint Fondateur, et jusqu'à sa mort il répondit fidèlement aux desseins de la Providence sur lui. Détaché de tous les embarras du siècle, il goûtait dans son âme, au milieu des rigueurs de la pénitence, les consolations que Dieu communique à quiconque

(1) *Année Dominicaine*, août, p. 238.

le sert dans la simplicité de la foi. Il remplit tous les devoirs de sa profession avec une grande persévérance et arriva à un haut degré de sainteté.

Au Chapitre général de 1221, où les couvents furent groupés par Provinces, Conrad le Teutonique fut institué Provincial d'Allemagne. Il ne comptait pas encore une année entière passée dans l'Ordre ; mais sa maturité et ses qualités exceptionnelles avaient frappé l'attention des capitulaires ; d'ailleurs, dans ces temps primitifs, on n'attendait pas douze mois révolus pour faire profession. Ce fut à Friesach que le nouveau supérieur s'établit tout d'abord ; et, avec saint Hyacinthe, il donna une grande extension aux maisons de l'Ordre dans toute l'Allemagne. En 1231, il les gouvernait encore à titre de Provincial. Nul doute que le vénéré Père n'ait mis tout son cœur à y faire fleurir la régularité et les études.

Thierry d'Apolda, après avoir parlé de la renommée de sa doctrine, et de sa vocation, qui parut toute miraculeuse, ajoute qu'il vécut très religieusement, qu'il enseigna avec fruit et prédit le jour et le lieu de sa mort.

De son côté, Michel Pio lui décerne les titres élogieux de prédicateur plein de grâce, lecteur émérite, miroir sublime de toute vertu chrétienne.

L'an 1239, se trouvant près de mourir à Magdebourg, la veille de Sainte Catherine, martyre, le vénérable Père entonna d'une voix douce, en présence du Prieur et des Frères : *Cantate Domino canticum novum : Alleluia !* Et comme il n'ajouta plus rien, les Frères récitèrent les Sept Psaumes. Alors ouvrant les yeux, Conrad regarda autour de lui, et dit : *Dominus vobiscum.* — Les Frères de répondre : *Et cum spiritu tuo.* Il reprit : *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace :* « Que les âmes des fidèles, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix. » On répondit : *Amen.*

Puis il se tut, et les Frères commencèrent à réciter les quinze Psaumes des degrés. Quand on fut rendu à ce verset : *Hæc requies mea in seculum seculi :* « c'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles, » le moribond leva le bras et étendit le doigt vers le ciel, puis il expira d'un air souriant et le visage radieux.

Le Prieur, Fr. Robert, les yeux pleins de larmes, dit alors à ses religieux : « Voici que Fr. Conrad a rempli sa promesse ; mettons-nous tous à genoux, mes chers fils, je suis sûr que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Sauveur du monde, est venu dans cette chambre et s'y trouve présent. » Tous aussitôt se prosternèrent, et ils éprouvèrent, pour la plupart, une si grande douceur et dévotion sensible qu'ils ne pouvaient y croire ni l'exprimer. Ceux qui revêtirent le corps du défunt sentirent aussi l'odeur d'un parfum suave et délicieux, qui resta attachée à leurs mains encore longtemps après. — (*Vita Fratrum* L. V. c. 2. — Camtimp. *De Apibus*, lib. II, c. 57. — Thierry d'Apolda, *Vie de saint Dominique*, P. IV, c. 6. — Pio, P. I., 260.)

1434 — A Bologne, l'illustrissime JEAN BENOIT, noble Vénitien, réformateur plein de zèle et Evêque de Trévise.



Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, lui avaient obtenu la possession d'un siège patriarcal. Il ne tenait qu'à lui de l'occuper ; mais l'amour de l'humilité le pressant plus que la soif des honneurs, et la bonne odeur que répandait dans Venise le couvent des Saints Jean et Paul l'attirant vers ce sanctuaire béni, il y reçut l'habit de l'Ordre avec une admirable ferveur.

Le saint religieux inaugura aussitôt un genre de vie très austère, se revêtit d'une haire hérissée de pointes et se livra résolument au ministère de la prédication et à la réforme de divers monastères.

Il fut élu Prieur du couvent de Venise, et, d'après le témoignage formel de Jean Nyder, exerça aussi, pendant quelque temps, la charge de Procureur au couvent de Bâle. Nous lisons, en effet, dans le *Formicaire* qu'une pauvre femme, séduite par le démon et retirée dans une maison religieuse à Fribourg, avait prédit sa mort pour un jour déterminé. Le P. Nyder, alors Prieur de Bâle, voulant avoir l'exacte vérité, chargea son Procureur, le P. Jean Benoît, de se rendre à Fribourg, dans ce monastère, qui fut encombré au jour dit d'une foule considérable. L'événement ne s'étant pas produit, ce fut une confusion pour tout le monde d'être venu de loin, au bruit d'une prophétie qui n'avait pas eu son effet.

Le P. Jean Benoît fut élevé plus tard au siège épiscopal de Trévise et s'acquitta dignement des devoirs de son office pastoral. Nyder et Fontana, parlant du vénéré pontife, l'appellent un homme d'une admirable piété, *Vir pietate mirabilis*. Il mourut à Bologne, vers 1434, et fut solennellement inhumé sous les marches du sanctuaire de notre église conventuelle. — (Nyder, *Formicarium*, liv. I et III. Fontana, *Theatrum*.)

1591 — En Flandre, martyr du V. Père JACQUES FABER, régent de l'Université de Louvain. Frère du V. P. Martin Faber, tué par les calvinistes en haine de la foi, l'an 1578, à Maubeuge (1), Jacques Faber honora l'habit dominicain par son rare savoir, et, finalement, lui aussi, l'empourpra de son sang.

Religieux émérite, il conquiert tous ses grades à l'Université de Louvain, où il occupa avec distinction la première chaire de théologie. Non moins doué sous le rapport de la parole, il s'adonnait avec succès au ministère apostolique.

En 1591, l'homme de Dieu se rendait dans une ville de Belgique pour y prêcher la station d'Avent, quand, chemin faisant, il fut rencontré par une bande d'hérétiques. La proie était trop belle pour ne pas mettre en liesse ces énergumènes. Grande, en effet, fut leur joie de reconnaître dans leur captif le Régent de Louvain, l'homme le plus influent sur les catholiques de la région. Ils le garrottèrent solidement et pendant trois jours le soumirent aux traite-

(1) Voir *Année Dominicaine*, IX, 64.

ments les plus barbares. Enfin, l'un des forcenés, apparemment le moins mauvais, pour mettre un terme à son agonie, lui plonge sa couteau dans la gorge. Jacques Faber tomba baigné dans son sang, et expira, le 24 novembre 1591.

Les Actes du Chapitre de Venise, célébré l'année suivante, citent le vaillant Dominicain comme un héros, mort au champ d'honneur, pour la cause catholique. — (*Acta Cap. Gen.* 1592. — Pio. P. II, lib. II, 329.)

1623 — A Orvieto, le V. Père RÉGINALD CELLI, Romain de naissance. Il entra dans l'Ordre et fit profession au couvent de la Minerve sur la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Envoyé à Bologne par le R<sup>me</sup> Maître Général, il y étudiait les sciences sacrées en 1600. Neuf ans plus tard, il enseignait la philosophie au couvent de Sainte-Marie *ad gradus*, à Viterbe, et bientôt après, la théologie, en divers lieux. L'an 1618, il fut élevé au grade de Maître. Mais, comme le remarquent ses contemporains, le P. Celli montrait surtout des aptitudes et des goûts pour la prédication : et ce fut de ce côté qu'il s'exerça avec le plus de succès. Entre temps, il dut accepter différents priorats, à Narni, à Spolète, à Rome, au couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, et à Tiferne. Partout il laissa des preuves de sa capacité et de son esprit religieux. Visant avant tout au bien des âmes et à la plus grande gloire de Dieu, il ne négligeait aucun des devoirs de sa charge et savait admirablement manier le côté pratique de l'administration. Sous ce rapport, la maison de Tiferne lui doit beaucoup. Grâce à son habile direction, on put recueillir les fonds nécessaires pour construire la partie du cloître située au couchant, et le travail fut mené à bon terme, comme l'indique une inscription commémorative.

Le Chapitre provincial, convoqué dans ce couvent, revêtit un éclat inaccoutumé. Réception officielle des Pères capitulaires; grand discours d'ouverture, prononcé par le P. Pierre Bisenti d'Orvieto; séance académique où les questions de théologie primèrent toutes les autres : rien ne manqua à la pompe de cette solennité.

Le P. Réginald Celli fut élu Provincial et prit pour compagnon le Fr. Joseph de Cornea de Pérouse, devenu plus tard évêque d'Orvieto. La Province attendait mille bénédictions de la main de son nouveau supérieur : mais le Ciel en jugea autrement. Il n'y avait pas encore huit mois que le V. Père était en charge, quand une mort imprévue l'enleva à l'affection de ses Frères, au couvent d'Orvieto, où il s'était rendu pour faire la visite canonique (24 novembre 1623). — (Masetti : *Monumenta et antiquitates*, II, 135.)

1653 — En Irlande, le martyr du V. Père THADDÉE O'MORIARTY, Prieur du couvent de Tralee, aussi distingué par sa naissance que par sa science et sa vertu. Sa vie fut toute d'humilité et de patience. Jamais on ne surprit sur son visage le moindre signe de mécontentement ou de mauvaise humeur.

Entré tout jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, il fut l'un de ces novices du *Corpo-Santo*, à Lisbonne, si chers au cœur du V. Père O'Daly ou Dominique du Rosaire. Dès le début de sa vie religieuse, Thaddée O'Moriarty était considéré dans son couvent comme un exemplaire de toutes les vertus. Son amour de l'observance n'avait d'égal que sa ferveur à l'oraison; et, au rapport de son premier biographe, ses progrès étonnants dans la science lui valaient de la part de ses frères l'application de l'éloge connu de saint Thomas d'Aquin : « Tout ce qu'il sait, il l'a appris moins par le travail et l'étude que par la prière et une révélation divine. » Il reçut, en 1644, le titre de Maître en théologie, la plus haute distinction scientifique conférée dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Son zèle à défendre l'autorité du Pape et la divinité de la foi catholique lui fit refuser, aux plus mauvais jours de la persécution, le sauf-conduit qu'on lui offrait, à la seule condition de quitter l'Irlande : rien ne put amener le saint religieux à désertier son poste d'honneur.

Arrêté, pendant qu'il se dévouait au salut de ses compatriotes, il fut conduit à Killarney, bourg distant de Tralee d'environ dix-sept milles, jeté en prison et condamné à être pendu. « Jamais, dit le P. O'Daly, jamais fiancé ne s'approcha plus joyeux de la salle des noces que le Prieur de Tralee de son cachot; jamais affamé ne fit meilleur accueil au repas qu'on lui sert que le martyr à l'instrument de son supplice. » Au milieu des tourments qui précédèrent sa mort, Thaddée O'Moriarty montra tant de mansuétude que les hérétiques en étaient dans l'admiration. Dépouillé, fouetté cruellement, il ne laissa pas échapper une plainte. On l'eût dit insensible, pareil à l'agneau conduit à la boucherie. Ses réponses au juge furent empreintes de cette douceur et en même temps de cette liberté évangélique, promises par Notre-Seigneur à ceux qui confessent son nom. Comme on lui demandait pourquoi il n'obéissait pas aux ordres du prince : « Je dois avant tout, répondit-il, obéir à Dieu, et à ceux qui, tenant sa place, m'ont enjoint d'exercer le ministère apostolique. » Touchée de compassion, la femme du juge, comme autrefois l'épouse de Pilate, conjura son mari de ne pas se rendre coupable du sang innocent. Sa prière fut rejetée et l'arrêt de mort porté contre le soldat du Christ. Cette sentence combla de joie le V. Père, Il baisa la main de l'officier chargé de la lui notifier. Puis, s'adressant aux catholiques présents, il leur rappela les vérités glorieuses de la foi chrétienne, le peu de cas qu'il faut faire de la vie terrestre et les joies du martyr, « chemin leur dit-il, le plus court et le plus sûr pour aller en Paradis ». Les bourreaux eux-mêmes demeuraient stupéfaits de cette constance, de ce calme, de ce profond mépris de la mort; l'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier : « S'il y a jamais eu un martyr, c'est bien le P. Moriarty ! »

Dieu avait préparé par la souffrance le vaillant athlète à soutenir le dernier combat. L'heure du sacrifice arrivée, Thaddée O'Moriarty manifesta de nou-

veau sa joie, en offrant quelques présents aux soldats chargés de le conduire à l'échafaud. Avec un redoublement d'énergie, il exhorta les catholiques à rester fermes dans la foi, annonça même en termes prophétiques la ruine de l'hérésie dans le royaume d'Irlande. Les assistants écoutaient avec admiration et une sorte de stupeur. Le visage de l'homme de Dieu, amaigri par les privations du cachot, mais transfiguré par la vue du triomphe, resplendissait d'une clarté si grande que des rayons de lumière en paraissaient jaillir.

Les exécuteurs croyaient avoir en face un Ange du ciel. La dernière parole du P. Thaddée fut pour remettre son âme entre les mains de Dieu : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Au rapport du P. O'Daly, des soldats firent la garde, jour et nuit, près de la tombe du martyr, pour empêcher les catholiques d'emporter les restes glorieux de celui qu'ils regardaient comme un protecteur et un saint.

Cette vénération des contemporains s'est maintenue dans la suite des siècles. Lorsque le 2 novembre 1862, un arrière-neveu du martyr irlandais, Mgr O'Moriarty, évêque de Kerry, vint bénir la nouvelle église de notre couvent de Tralee, il termina son discours par ces paroles : « Et maintenant, mes frères, n'ai-je pas raison de dire que voici une résurrection glorieuse ? Il y a deux cent neuf ans, Thaddée O'Moriarty fut pendu pour la foi à Killarney, et de ce lieu d'où le vénéré martyr monta au ciel, je suis venu ce matin moi qui porte son nom et qui suis de sa lignée, afin de consacrer et ce nouvel édifice et cet autel où il aimait tant à prier ; ici même s'élevait l'ancien couvent des Frères-Prêcheurs. Je trouve à mes côtés des descendants du B. Père ; je vois ses fils et ses frères, revêtus du même habit, soumis à la même règle. On dirait vraiment qu'entre le passé et le présent un instant seulement s'est écoulé. De fait, devant le Très-Haut, les siècles sont comme des heures, et aujourd'hui j'ai bu le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le calice même qui servait au saint martyr. Le voici, on y voit gravés son nom, son titre, avec cette inscription : *Orate pro Carolo Sugbrue qui me fieri fecit pro conventu Traliensi Priorem Thaddum O'Moriarty, 1651*. Le hasard a fait tomber cette coupe entre mes mains comme un heureux présage de la construction de cette maison que Thaddée O'Moriarty sanctifia par ses vertus et illustra par sa sainte mort. » — (P. Thomas de Burgo : *Hibern. Dominic.* n. 46. — P. Walsh : *Martyrs d'Irlande.*)

1295 — En Allemagne, la V. Mère ETIENNETTE, descendante des comtes de Firtres.

Pendant cinquante années, elle endura sans relâche des douleurs extrêmes. La force de son amour les lui rendait supportables et douces. Après sa mort, un suave parfum s'exhala de son corps, et une Sœur malade, s'étant recommandée avec confiance aux prières de la défunte, en obtint tout d'abord un notable soulagement, puis une excellente santé. — (Pio, P. I., fol. 268.)





## XXV NOVEMBRE

*Le V. P. PIERRE NIGER*

*célèbre théologien (\*)*

(1484)

**P**IERRE Niger ou le Noir était Allemand de nation. Nous verrons que les grandes qualités de son esprit le rendirent très cher aux rois et aux princes de l'Eglise ; cependant, comme le remarque Echard, aucun auteur ne s'est mis en peine de nous renseigner sur l'année et le lieu de sa naissance. Nous ignorons également dans quel couvent il se retira en quittant le monde ; du moins pouvons-nous affirmer qu'après sa profession religieuse, il se distingua bientôt par la souplesse de son intelligence, la sûreté de son jugement et son ardeur pour les études sérieuses. Ordonné prêtre, il fut employé pendant quelque temps au ministère de la prédication et reprit ensuite ses travaux théologiques, pour lesquels il se sentait plus d'aptitude. Après un séjour à l'Université d'Ingolstat, en Bavière, où il reçut le titre de Bachelier, il se rendit à Fribourg en Brisgau : il y apparut comme l'un des plus brillants sujets qui donnèrent de la réputation à l'Université de cette ville, fondée en 1450 par le duc d'Autriche, Albert le Débonnaire.

Le désir de s'instruire toujours et de se mettre en rapport avec les savants de marque le fit passer en France et de là en Espagne. La fatigue des voyages ne le rebutait jamais, et la tâche la plus rude lui

(\*) *Hist. Prov. Hung*, P. III, L. III, 449. — Echard, I, 861. — Tournon, III, 523.

semblait douce quand il espérait en tirer profit pour le développement de ses connaissances. A Montpellier comme à Salamanque, on put admirer les talents du jeune religieux ; mais ce fut surtout en Espagne et en Allemagne qu'il donna toute sa mesure.

Le grand nombre de Juifs répandus dans ces deux royaumes lui fournit souvent l'occasion de disputer avec leurs principaux docteurs ; la suite de ces premières passes d'armes lui fit comprendre qu'avec le secours de la langue hébraïque, il pourrait plus aisément en attirer à la foi ou du moins venger la religion chrétienne des attaques de ses ennemis. Dans ce but, Pierre Niger se mit à l'étude de l'hébreu et s'y appliqua avec tant d'ardeur qu'il y devint fort habile. Non content de lier conversation avec les rabbins de Salamanque pour se perfectionner dans son étude, il aimait encore à s'entretenir avec les petits enfants des Juifs, afin de se rendre leur langage plus familier, tout en essayant d'insinuer dans ces jeunes âmes l'amour de Notre-Seigneur et la connaissance de sa loi sainte.

II. — Persuadé que le plus sûr moyen de convaincre les Juifs était de leur montrer les vérités que nous croyons dans les écrits de leurs propres docteurs, notre savant théologien approfondit leurs ouvrages, lut avec une scrupuleuse attention les traités des plus habiles rabbins, leurs commentaires sur le Pentateuque, et, de ses notes réunies, composa un solide faisceau de preuves en faveur de la religion chrétienne. Dès son retour en Allemagne, vers l'an 1466, il inaugura des conférences privées avec les Juifs. L'évêque de Ratisbonne, qui approuvait hautement son dessein, l'engagea à défendre les vérités catholiques dans une assemblée publique où seraient convoqués tous les Juifs de la région.

La séance fut fixée après les fêtes de Pâques de 1474, et honorée de la présence de plusieurs prélats, venus tout exprès à Ratisbonne. Les plus célèbres rabbins de l'Allemagne avec un nombre considérable d'Israélites de tout âge et de tout état s'étaient rendus à l'invitation. Les fidèles, de leur côté, très désireux d'assister à une dispute aussi solennelle, accoururent en foule à la cathédrale. Pierre Niger parut en chaire et entreprit de prouver clairement les vérités de notre foi et de combattre les impiétés du Talmud avec les seuls textes de l'Ancien Testament, selon l'explication même des Docteurs de la Synagogue. Il commença son discours par ces paroles du Psaume cent dix-septième : *Lapidem quem repronaverunt ædificantes, hic factus est*

*in caput anguli* : « La pierre que ceux qui bâtaient avaient rejetée est devenue la clef de voûte de l'édifice. »

Il démontra : 1° que le Messie promis aux Patriarches, tel que l'ont dépeint les Prophètes, devait paraître sur la terre dans l'état de pauvreté, et nullement dans la magnificence ou la majesté royale. 2° Que ce Messie était véritablement Dieu, fils unique du Père, le Verbe fait chair. 3° Que le temps où il devait se faire homme, selon la promesse des oracles, était passé depuis plusieurs siècles. 4° Qu'il avait été prédit que la nation juive serait réprouvée à cause de son incrédulité, et qu'il n'y en aurait qu'un petit nombre de membres à reconnaître le Messie, à croire en lui et à recevoir la grâce du salut. 5° Que le Messie devait apporter une loi nouvelle et abolir l'ancienne. 6° Enfin qu'il devait naître d'une Vierge, et que tous ces traits se réunissaient en Jésus-Christ et en Jésus-Christ seul.

Pendant sept jours consécutifs, l'ardent champion expliqua et prouva toutes ces vérités avec une force et une érudition qui captiva son immense auditoire. Les évêques, les consuls, les savants et les simples fidèles ne se lassaient point de l'entendre, bien qu'il parlât près de trois heures tous les jours. Il n'en était pas de même des Juifs : cependant il se rendirent avec une assiduité remarquée à toutes les séances et n'y excitèrent aucun trouble. L'histoire ne dit pas si plusieurs se convertirent. C'était pourtant l'unique but que se proposait notre savant religieux. Pour y arriver, il soumit aux rabbins un nouveau projet de conférences, privées ou publiques, à leur gré, et qu'on pourrait continuer pendant six mois ou même une année entière, s'ils le jugeaient à propos. Les évêques appuyaient fortement la proposition et promettaient aux fils de Jacob une entière sécurité. On leur offrit, en outre, de ne disputer qu'avec des gens habiles, capables de juger les raisons alléguées de part et d'autre, et on consentait volontiers à ce que le nombre des chrétiens admis aux séances n'excédât pas celui des juifs. Mais toutes ces avances furent inutiles. Bien que les plus doctes rabbins de l'Allemagne se trouvasent réunis à Ratisbonne, aucun d'entre eux n'osa entrer en lice avec l'illustre Frère-Prêcher, dont ils avaient déjà senti toute la supériorité.

La proposition n'ayant pas été acceptée, Pierre Niger, toujours zélé pour le salut de ces obstinés, mit entre les mains de leurs chefs un écrit, contenant l'abrégé des vérités et des preuves qu'il avait développées dans ses discours à l'assemblée de Ratisbonne, et les somma d'y répondre en leur donnant pour cela une année entière. Ce temps

écoulé, et ne recevant aucun essai de réfutation, le V. Père exposa les faits dans une grande réunion publique et accusa les Juifs d'ajouter l'opiniâtreté à l'ignorance et l'entêtement à l'erreur. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son traité intitulé : « Les caractères du véritable Messie », imprimé à Eslingen en Souabe.

L'évêque de Ratisbonne, ne voulant pas que les pays étrangers fussent privés des savants discours que lui-même et quelques autres évêques avaient entendus avec tant de satisfaction, pria le P. Niger de les donner au public, pour la consolation des fidèles et la conversion ou la confusion des incrédules. Le zélé religieux ne se refusa pas au travail, et prit sur lui les soins de l'impression et déclara même qu'il n'entreprendrait point d'en faire une nouvelle édition sans le secours d'un correcteur habile dans la langue hébraïque. L'ouvrage, dédié à l'évêque de Ratisbonne, parut quinze mois après les fameuses disputes, le 6 juillet 1475 (1). En guise de préface, l'auteur a placé une courte prière, sous forme de quatrain, dans laquelle il indique son nom, son but et sa confiance en Dieu. La voici :

*O Fidei Petra, nunc lustra lumina Petri  
Nigri, vel tetri, queat ut caligine tetra  
Judaica gentis displosa, cunctipotentis  
Pandere virtutem Patris, mundique Salutem.*

« O Pierre fondamentale de la foi, éclairez aujourd'hui les yeux de Pierre Niger, ou le Noir, afin qu'il puisse dissiper l'obscurité profonde du peuple juif, et révéler la vertu du Père tout puissant, et le salut du monde. »

III. — La réputation de l'illustre Dominicain s'étendit bien au delà des provinces allemandes. Le célèbre Mathias Corvin, fils de Jean Hunyade, roi de Hongrie, instruit du mérite de ce grand homme, l'attira dans son royaume et le mit à la tête de l'Université qu'il venait de fonder à Buda, et dont il plaça le siège principal dans le couvent même des Frères-Prêcheurs de cette ville. Ce prince, protecteur des lettres et des beaux-arts, après avoir vaincu les Turcs et ramené dans ses états la tranquillité avec la prospérité, voulut encore y faire fleurir les sciences. Dans ce but, il recueillit un nombre pro-

(1) Il est surprenant, dit Touron, qu'aucun de nos annalistes n'ait parlé de ces disputes. Ce fait méritait bien une place dans l'histoire ecclésiastique du xv<sup>e</sup> siècle.



digieux d'ouvrages et de précieux manuscrits ; puis, ayant appelé de toutes les parties du monde connu des grammairiens, des poètes, des orateurs, des jurisconsultes, des astronomes, des philosophes et des théologiens, il les installa dans la capitale de son royaume, et pourvut avec une munificence royale à l'entretien de tous, pendant que l'éclat de leurs leçons attirait au pied de leurs chaires l'élite de la jeunesse des pays voisins.

Au milieu de cette pléiade d'hommes éminents, le roi de Hongrie distingua entre tous le P. Pierre Niger, auquel il donna le premier rang à l'Université et qu'il ne cessa plus d'honorer de son estime particulière.

Le V. Religieux sut mettre à profit ses rares moments de loisir pour la composition de plusieurs ouvrages, dont le principal fut « le Bouclier des Thomistes. » — *Clypeus Thomistarum*. — Il en offrit la dédicace au roi, son bienfaiteur, en ces termes :

Très illustres Prince,

« Je le dis hardiment, vous êtes aujourd'hui le seul appui des fidèles contre la fureur de leurs ennemis, le plus zélé et le plus puissant défenseur de l'Eglise contre l'oppression des Turcs. Mais si la terreur de votre nom et la gloire de vos armes ont procuré la paix et la sûreté à vos peuples, vous employez encore vos soins et vos libéralités à les instruire dans les arts et dans les belles-lettres. Buda, jusqu'ici le siège de votre empire et le séjour ordinaire des rois, vos prédécesseurs, est devenu, grâce à vous, le rendez-vous des savants, par le célèbre collège que vous venez de fonder chez les Frères-Prêcheurs, où chacun pourra puiser les pures lumières de la philosophie, de la théologie, des Saintes Ecritures et des sciences profanes. Et non content d'avoir ainsi jeté les fondements d'une œuvre si pieuse et si utile, vous voulez de plus prendre un soin particulier de sa conservation, de son accroissement par l'autorité et les revenus qu'elle reçoit de votre bonté toute bienfaisante. Car vous répandez avec une égale profusion vos largesses sur les maîtres et sur les disciples : les professeurs et les étudiants jouissent de vos faveurs, et les grâces dont vous ne cessez de les combler feront à jamais l'éloge de votre générosité, de votre sagesse et de votre munificence royale.

« Ce n'est pas une petite gloire pour moi, très auguste Prince, d'avoir donné la première forme à cette étude, lorsque je fus appelé d'Allemagne par le V. P. Antoine de Zara, savant religieux de mon

Ordre, alors chapelain de Votre Majesté et confesseur de l'illustre reine Béatrix de Sicile. Mais je répondrais mal à l'honneur que vous m'avez fait, en me confiant le soin et la direction de ce collège royal, si je ne consacrais à Votre Majesté mes veilles et tous les fruits de mes travaux. Recevez donc avec bonté ce premier ouvrage que j'ose vous présenter aujourd'hui. Je l'intitule « le Bouclier des Thomistes », parce que mon dessein, en le composant, a été de défendre la doctrine admirable et les merveilleux principes de saint Thomas d'Aquin contre ses adversaires. »

L'ouvrage fut imprimé à Venise, en 1481. Si le collège de Buda subsistait encore, écrit Touron, on y trouverait sans doute plusieurs autres monuments du génie et de l'érudition de notre auteur ou de ses premiers disciples dans cette Université naissante. Mais la ville de Buda, tombée deux fois au pouvoir des Turcs (1541 et 1686), vit périr dans les ravages de la guerre et dans l'incendie ses principales richesses littéraires. Ainsi disparurent les manuscrits du P. Pierre Niger.

Autant que nous pouvons le conjecturer, le savant religieux mourut à Buda vers l'an 1484.



### *Le B. CALIMERO DE MONTE-CHIARO (\*)*

(1521)

CE religieux, devenu par la sainteté de sa vie la gloire de son pays natal et l'ornement de la famille dominicaine, vit le jour, non à Vérone, comme le prétend Séraphin Razzi, mais à Monte-Chiaro, petite localité située au territoire de Brescia.

Il prit le saint habit au couvent de Brescia, et tout aussitôt accusa des aptitudes fort rares pour la prédication. L'on put s'en convaincre mieux encore, quand, ses études terminées, il aborda la chaire chrétienne. Sa parole ardente, enflammée, subjuguait les auditeurs et le rendait maître de leurs volontés. Il parcourut à pied l'Italie entière,

(\*) Pio : *Huomi illust. di S. Domen.* P. I, lib. I, 187. — Razzi, P. I.

n'ayant d'autre bagage que son bâton de voyage et son bréviaire. Chemin faisant, il évangélisait villes et bourgades, produisant partout des fruits abondants de conversion et de sainteté. Il exerça le ministère des âmes avec une sollicitude infatigable jusqu'à l'extrême vieillesse. Agé de quatre-vingts ans, il était encore sur la brèche ; mais, ne pouvant plus marcher, il se faisait porter en chaire, heureux de pouvoir ainsi répondre à l'appel des fidèles, qui affluaient de toutes parts pour recueillir de ses lèvres les paroles du salut.

Au milieu des succès les plus éclatants, le P. Calimero demeura toujours profondément humble, petit à ses propres yeux, et se jugeant incapable d'exercer dans l'Ordre aucune charge honorifique. La prédication : c'était le centre vers lequel convergeaient toutes les énergies de son âme, et on lui rendit cette justice qu'il recherchait uniquement la gloire de Dieu et l'avantage du prochain. Son invincible patience le mit constamment au-dessus des contradictions et des infirmités. Si pesante que lui fût la croix, le saint religieux l'embrassait avec amour, et gardait sous son fardeau un visage tranquille, où se reflétait la jubilation d'une âme toute céleste. Une de ses pratiques était de bénir en tout et pour tout la main divine, soit qu'elle le frappât, soit qu'elle le comblât des plus douces caresses.

Chargé d'ans, de travaux et de mérites, le P. Calimero échangea les tristesses de l'exil pour les joies de la patrie, en la fête de sainte Catherine, martyre, l'une de ses saintes préférées. Il fut inhumé, au milieu d'un concours immense, dans l'église de notre couvent de Lodi, ville où il décéda, et déposé au côté droit du maître-autel. Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, fit fleurir le miracle sur la tombe de son fidèle serviteur. On s'y rendait en pèlerinage, dit Michel Pio, et de nombreux ex-voto ne tardèrent pas à témoigner de la reconnaissance des peuples. Les anciens auteurs qui ont parlé du P. Calimero lui décernent le titre de Bienheureux.





*La V. Mère ANNE DE MAGNIEN,  
fondatrice de la Congrégation des Tertiaires  
de Sainte-Catherine de Sienne, à Paris (\*)*

(1646)

Les parents d'Anne de Magnien, originaires de Langres, appartenaient à l'aristocratie de la ville ; des revers de fortune les firent déchoir de leur rang. Le père ayant été frappé de mort subite, la mère, privée de ressources, se vit contrainte de faire apprendre un métier à chacun de ses enfants. Il y eut là sans doute une disposition particulière de la Providence, qui préparait Anne à la pratique de la pauvreté évangélique.

Dieu l'attira dès l'âge de sept ans, par des visions qui lui inspirèrent un grand amour de la vertu et une profonde horreur du vice. Trois frères à elle, faussement accusés d'un meurtre, furent condamnés à la peine capitale et exécutés. Pendant leur supplice, l'enfant vit leurs anges gardiens voltiger autour d'eux sous la forme de blanches colombes, et leurs âmes monter au ciel, à la suite de ces esprits célestes. Un spectacle bien différent l'attendait dans une maison où sa mère l'avait conduite pour visiter un malade perdu de vices, et, de plus, engagé par un pacte avec le démon. En entrant dans la chambre, Anne de Magnien aperçut d'énormes chats noirs, à l'aspect repoussant. L'un d'eux, plus affreux que les autres, sautait sur le lit, pendant que le moribond se tordait dans les convulsions d'une effroyable agonie. La jeune fille épouvantée pria sa mère de sortir au plus vite. Au moment où toutes deux franchissaient le seuil, le misérable rendit son âme aux démons.

A douze ans, Anne fut mise en apprentissage chez une blanchisseuse. Cette femme, dure et exigeante, faisait travailler la pauvre enfant nuit et jour. Elle l'accablait de corvées, l'envoyait même, l'hiver, à dix heures du soir, laver du linge à la fontaine publique. Une nuit, que la jeune fille en revenait, toute transie de froid, elle se vit suivie

(\*) *Mémoires du Monastère.*



par deux inconnus et entendit deux voix très distinctes. L'une lui disait de regarder en arrière, l'autre de ne point le faire. Elle obéit à cette dernière et pressa le pas. A peine avait-elle mis le pied dans la maison, qu'un vacarme insolite, accompagné de cris stridents et de coups répétés, ébranla toutes les cloisons, glaçant de frayeur les personnes présentes. Anne de Magnien s'évanouit ; quand elle eut repris ses sens, elle raconta ce qui lui était arrivé. Les plus sages conclurent qu'elle avait été poursuivie par des magiciens, animés, sans nul doute, contre elle de mauvais desseins. La jeune fille quitta bientôt ce logis et se mit au service d'une parente de saint François de Sales. Elle eut plusieurs fois l'avantage de rencontrer le saint évêque dans cette famille et d'entendre les paroles de vie qui tombaient de ses lèvres. Or, à cette époque, il fut question pour elle d'un mariage ; déjà on avait pris jour pour en dresser les actes préliminaires, quand un soir, en rentrant dans sa chambre, Anne eut un ravissement. Elle aperçut les cieux ouverts : Notre-Seigneur, assis sur un trône, la tête couronnée de gloire, lui donna sa bénédiction. A cette vue, elle comprit combien il lui serait avantageux de servir un si bon Maître, et sans tarder, renonçant pour toujours au projet d'un établissement dans le monde, elle fit vœu de virginité.

Mais Dieu l'appelait à la solitude. Anne quitta donc sa maîtresse et prit un logement particulier, où elle recevait quelques enfants pour leur apprendre la couture. Le reste de son temps était employé aux exercices de piété. Comme elle ne savait pas lire, une de ses amies avait la charité de lui donner les points de la méditation et de lui faire la lecture spirituelle dans la Vie des Saints. Notre pieuse vierge se proposa d'imiter leurs admirables vertus. A peine prenait-elle deux heures de repos par nuit ; presque tous les jours, elle jeûnait au pain et à l'eau, se disciplinait jusqu'au sang, portait la haire, servait les malades et visitait les prisonniers. Bref, elle poussa si loin les austérités qu'elle contracta une grave maladie, dont elle ne se remit jamais complètement.

Une compagne, témoin de tels excès, lui demanda si dans ses pénitences elle suivait l'avis d'un directeur éclairé. Anne répondit qu'elle n'avait jamais cru nécessaire d'en parler à personne. Toutefois, comprenant qu'elle ferait mieux de s'en ouvrir, elle se plaça sous la conduite d'un Père Capucin, l'Ordre de Saint-Dominique n'ayant point encore de maison dans le faubourg Saint-Honoré qu'elle habitait. Anne eut même la satisfaction de recevoir chez elle les premières

jeunes filles destinées à fonder le monastère des Capucines de Paris. Celles-ci n'auraient pas mieux demandé que de la prendre avec elles, si son état de santé l'eût permis. Dieu se servait de ce contre-temps pour établir un jour Anne de Magnien fondatrice et première Mère des Sœurs de Sainte-Catherine de Sienna dans la capitale. En attendant, elle éprouvait le plus vif désir de se consacrer au Seigneur, et ne cessait de demander instamment cette grâce.

Entre autres faveurs célestes, Anne de Magnien connut par révélation à quelle famille religieuse elle serait agrégée. Voici comment. Un jour, elle vit en songe une église ébranlée dans ses jointures et menaçant ruine. Pendant qu'elle la regardait, elle leva les mains comme pour l'empêcher de crouler, et demanda quel était cet édifice ? Il lui fut répondu que c'était la basilique de Latran, et qu'elle devait la soutenir par beaucoup de souffrances. Tout d'abord, elle ne comprit rien à ce langage ; mais une autre vision lui donna l'explication du mystère. Un jour, la Très Sainte Vierge, la prenant par la main, la conduisit dans un château magnifique, habité par des personnes de trois Ordres différents. Anne considérait en silence les appartements de cette somptueuse demeure, quand sa céleste conductrice la fit monter plus haut et l'introduisit dans une vaste salle, où se trouvaient réunis grand nombre de Frères et Sœurs de l'Ordre de Saint-Dominique. Marie semblait jouir du plaisir qu'éprouvait Anne à contempler ces vénérables personnages. La regardant alors avec un doux sourire, elle lui dit : « Tu entreras dans cet Ordre ; dès maintenant je t'accepte pour ma fille et te prends sous ma protection. » Là-dessus, la vision s'évanouit.

Anne de Magnien n'eut plus de doute sur son avenir ; et, quand elle sut le songe d'Innocent III, au moment où le fondateur des Frères-Prêcheurs sollicitait à Rome l'approbation de son Ordre, elle comprit mieux encore que, dans une mesure bien plus modeste sans doute, elle aussi devait par ses œuvres, dans la famille dominicaine, soutenir l'Eglise de Jésus-Christ.

Nous allons la suivre dans cette nouvelle phase de sa vie.

II. — La Congrégation de Sainte-Catherine fut érigée près le couvent de Saint-Honoré, peu de temps après la fondation de cette maison. Une pieuse personne du quartier s'étant adressée au P. Laugier, Prieur du couvent, fut très satisfaite de sa direction, et engagea Anne de Magnien, son amie, à se mettre sous la conduite du saint

religieux. Celle-ci n'y fit aucune difficulté. La première fois qu'elle aperçut ce Père revêtu des livrées de l'Ordre, elle se ressouvint de sa vision. La gravité et la modestie de l'homme de Dieu firent sur elle une vive impression, et bientôt elle comprit que la Providence lui envoyait un directeur de choix. Après quelques entrevues, elle fit sa confession générale au V. Père, et lui demanda avec instance d'être admise parmi les religieuses de son Ordre. Le P. Laugier lui parla de la Règle et des Constitutions des Sœurs du Tiers-Ordre, et la remit ensuite aux mains du P. Michaëlis qui lui donna lui-même le saint habit, ainsi qu'à l'une de ses compagnes.

Leur noviciat à toutes deux fut très rude. Elles s'interdirent l'usage du linge et revêtirent de grossières tuniques de serge. Elles voulurent, en outre, s'astreindre à la loi de l'abstinence, au grand jeûne des sept mois et au lever de nuit. Anne, qui ne sut jamais lire, obtint de la Très Sainte Vierge d'apprendre par cœur et sans effort l'Office, qu'elle récitait à minuit avec sa compagne : l'une et l'autre prolongeaient ensuite leur oraison jusqu'à deux heures. Leur patience, durant le jour, fut souvent mise à l'épreuve : la nouveauté de leur costume leur attirait des avanies de tout genre ; il n'y avait pas d'insolences ni d'affronts qu'on ne leur fît, quand elles traversaient la rue pour se rendre à l'église.

L'année de probation écoulée, nos deux Sœurs firent profession, et prononcèrent leurs trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté devant le P. Michaëlis. A la mort de sa compagne, Sœur Anne s'était déjà assuré l'estime et la considération de tous par sa vie exemplaire. Nombre de personnes distinguées, séduites par l'ascendant de ses vertus, demandèrent à se grouper autour d'elle. La Congrégation du Tiers-Ordre prit alors un grand développement. Instituée première Prieure, Anne de Magnien fut pour toutes ses Sœurs un miroir de fidélité au devoir et de charité. Les pauvres honteux trouvèrent toujours en elle une mère dévouée : elle mendiait pour leur venir en aide, et se privait même du nécessaire, quand les ressources faisaient défaut.

Pour mieux pratiquer la pauvreté, elle se démit de tout son avoir en faveur de nos Pères de la rue Saint-Honoré, lesquels s'obligèrent, en retour, à la nourrir sa vie durant : ce qu'ils firent avec un religieux empressement. Chaque jour, par esprit d'humilité, la servante de Dieu venait chercher sa portion à la porte du couvent avec les pauvres. Sa vie était très austère. Malgré son abstinence perpétuelle

et ses longs jeûnes, trois sols de pain lui suffisaient largement pour la semaine. Pendant ses graves maladies, elle acceptait un peu de bouillon pour condescendre au désir de ses compagnes, et durant le temps qu'elle restait alitée, son corps exhalait un parfum dont ses tuniques demeuraient longtemps imprégnées.

Son humilité lui faisait refuser toute espèce de service, hors le cas d'une extrême nécessité. Jamais elle ne se plaignait, bien que plusieurs fois les pauvres avec lesquels elle se trouvait à la porte du couvent, au moment de la distribution des aumônes, l'accablassent d'injures, allassent même jusqu'à la menacer de coups. En hiver, on la voyait de grand matin balayer les abords de notre église, ou s'il neigeait, s'imposer de grandes fatigues pour en faciliter l'entrée. Levée dès quatre heures, elle commençait ses dévotions par une rude discipline, et, après son oraison et l'assistance aux messes, s'occupait à blanchir le linge de la sacristie et à plisser les aubes. Mais, malgré son respectueux dévouement et son filial attachement à nos Pères, on ne put jamais la décider à entrer dans leur cloître le jour de la dédicace solennelle de l'église du couvent. La clôture avait été levée pour la circonstance, et la V. Sœur pouvait se permettre une douce et bien légitime satisfaction. Elle aima mieux en faire le sacrifice à Dieu.

On ne saurait dire le zèle qu'elle montrait pour tout ce qui regarde la Religion. Obéissant aux simples novices comme aux supérieurs de l'Ordre, elle recevait indistinctement avec joie et humilité les avis de tous, s'intéressait à leur bien et ne cessait de demander au ciel la grâce de voir fleurir dans nos maisons l'observance et la sainteté. A ce sujet, elle eut une vision qui l'étonna beaucoup et la confirma plus que jamais dans ses ardents désirs de perfection. Deux religieux, cédant à la fausse sagesse de leurs proches, résolurent de quitter la réforme pour aller mener une vie plus douce dans quelque couvent relâché. Sœur Anne, étant en prières, vit tout à coup les cieux s'ouvrir et deux Frères en tomber et rouler dans un affreux précipice. Elle n'eut pas de peine à découvrir le sens de cette vision; mais elle fut inconsolable en apprenant que les malheureux avaient donné suite à leur projet, et que l'un d'eux, qui croyait mieux conserver sa santé par une vie moins austère, était mort bientôt après; pour l'autre, on ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Elle éprouva, au contraire, une grande consolation de la vue du P. François Garnot, saintement décédé au couvent de la rue Saint-Honoré. Ce V. Religieux lui apparut entouré de cierges, comme pour



marquer l'éclat de ses vertus dans l'innocence d'une vie immaculée. Il lui dit trois fois « Adieu » et disparut au moment où la cloche de notre église sonnait son glas. Il ne mourait, pour ainsi dire, aucune personne de sa connaissance sans que Dieu ne le lui révélât aussitôt, soit pour la porter à se réjouir du bonheur d'un nouvel élu, soit pour l'exciter à procurer le soulagement de ses suffrages à une âme descendue en Purgatoire.

Les vivants ne recevaient pas moins d'assistance de ses oraisons et de ses pénitences : plusieurs personnes affirmèrent avoir obtenu par son intermédiaire des grâces très spéciales. On venait lui recommander une foule d'affaires, dont quelquefois elle prédisait l'issue. Une marquise, désireuse de trouver un parti avantageux pour sa fille, vint lui confier cette intention. La V. Sœur lui répondit de se tranquilliser, car l'époux qui prendrait sa fille ferait son bonheur à jamais. Peu de temps après, la jeune personne tomba malade; comme, dès son enfance, elle avait toujours eu une grande dévotion envers la Sainte Vierge et avait pris l'habitude de réciter le petit Office en son honneur, elle continua ses pieuses pratiques jusqu'à entier épuisement de forces. Elle quitta ce monde au premier jour de l'an, pour aller jouir de l'éternité bienheureuse. Sœur Anne priait actuellement pour elle, quand soudain elle la vit apparaître dans son oratoire, tandis que les deux flambeaux de son modeste autel s'allumaient d'eux-mêmes : ce qui lui fit connaître le trépas de la jeune fille et son entrée au séjour de la lumière éternelle.

III. — Mais qui pourrait exprimer le zèle de cette digne fille de saint Dominique pour le salut des âmes? Elle séchait de douleur en voyant les péchés qui se commettaient dans le monde : volontiers, pour en empêcher un seul, elle eût souffert les plus cruels supplices. Elle se montra inconsolable en apprenant que deux jeunes filles, élevées par ses soins, n'avaient pas craint de s'engager dans les liens du mariage, après avoir consacré leur virginité à Jésus-Christ, et qu'elles étaient mortes misérablement bientôt après. Elle eut le bonheur d'en former d'autres, qui devinrent fidèles imitatrices de ses vertus, notamment la Sœur Marguerite de Saint-Raymond, qu'elle fit entrer au monastère de Saint-Thomas où elle mourut saintement. C'est à cette pieuse Sœur que nous devons la relation de cette notice. Elle-même déclare qu'elle se mit au travail plus de vingt ans après la mort de sa bienfaitrice. Chose digne de remarque, l'obéissance ne

lui avait laissé, pour composer cette vie, que les instants du silence profond et quelques heures les dimanches et jours de fêtes : or, tout lui revenait à la mémoire avec une merveilleuse précision, au moment où il lui était loisible d'écrire.

Anne de Magnien signala encore son héroïque charité en retirant sous son toit une pauvre paralytique, toute couverte d'ulcères. Elle la garda vingt-deux ans, la soignant avec une affection de mère.

Sa douceur et sa bonté n'éclatèrent pas moins dans ses rapports avec ses proches. Elle éprouva de leur côté de nombreuses injustices, à ce point qu'ils lui intentèrent un ruineux procès pour la contraindre à leur laisser son bien. Elle endura tout avec une admirable paix, et, quand enfin son bon droit prévalut, elle oublia tout et se montra aussi affectionnée et portée à servir ces ingrats, que si elle n'eût reçu d'eux aucune injure. Elle souffrit beaucoup encore de la part d'un gentilhomme, dont la femme avait perdu la raison peu de temps après être entrée dans la Congrégation de Sainte-Catherine. Le mari attribua son malheur à la V. Sœur qu'il diffamait publiquement, l'accusant d'être une sorcière, et la menaçant de la remettre aux mains de la justice. La sainte fille eut alors recours à Dieu ; pleine de confiance dans le secours d'en haut, elle alla ensuite trouver son ennemi et lui parla avec tant d'onction que cet homme, confus de sa conduite, lui demanda humblement pardon ; bientôt sa femme recouvrait tout ensemble et la raison et la vigueur corporelle.

Telle fut la vie de notre V. Sœur. Malgré sa frêle santé, Anne de Magnien vécut jusqu'à quatre-vingt onze ans : mais les vingt-huit dernières années qu'elle passa sur la terre lui furent une continuelle occasion de patience par les douleurs et les maladies qu'elle endura. Dans cet état, son unique soulagement était de considérer les peines de son Sauveur, qu'elle portait vivement imprimées dans son âme, surtout depuis le jour où il lui apparut tout couvert de plaies et de sang. Elle mourut, consumée du désir d'aller se joindre à son divin Epoux, en l'an de grâce 1646.



## LE MÊME JOUR

1256 — A Bruges, en Flandre, un Lecteur de sainte vie, le B. NICOLAS, approchait du terme de son exil. Le Frère qui le servait, voyant son admirable patience et son union continuelle à Dieu au milieu des plus vives souffrances, le pria, les larmes aux yeux, de lui faire part des consolations dont le Seigneur le favoriserait sûrement à ses derniers moments. A ces paroles, le pieux moribond, tressaillant d'une sainte allégresse, répondit : « J'en ai déjà reçu une et une bien grande. Notre-Seigneur m'est apparu et m'a promis de m'assister à mon trépas. — Je vous en conjure, reprit l'infirmier, daignez m'avertir par parole ou par signe, lorsqu'il se présentera. — Très volontiers, ajouta le malade, pourvu qu'il me le permette. »

Trois jours après, le saint religieux se trouvait à l'extrémité, et les Frères, appelés par la tablette d'usage, s'étaient rangés autour de sa couche pour réciter les prières de la recommandation de l'âme : tout à coup l'agonisant leva la main, montrant du doigt un emplacement de l'infirmier ; puis, promenant ses regards sur les religieux, il se mit à dire : *In Galilæa Jesum vidimus, sicut dixit nobis, alleluia!* « En Galilée, nous verrons Jésus, comme il nous l'a déclaré, alleluia ! » Et à l'instant il expira, l'an du Seigneur 1256. — (Th. de Cantimpré : *De Apibus*. Léand. Albert, L. V. — Pio, P. I, L. I, 110.)

1475 — A Gênes, au couvent de *Santa Maria di Castello*, s'endormit dans la paix du Seigneur le B. MATTHIEU.

Il était tout jeune encore, quand il vint demander l'habit de Frère Convers au B. Père Antoine de Albertis, alors Prieur. Ses vœux furent exaucés le 26 octobre 1464. Fr. Matthieu s'appliqua aussitôt à remplir dans toute la ferveur de son âme les devoirs de sa nouvelle profession, et sut s'élever dans son humble état à un degré sublime de perfection. Il se distingua surtout par sa tendre dévotion à sainte Catherine, vierge et martyre, dévotion qui lui valut de mourir le jour de la fête de l'illustre protectrice de l'Ordre, le 25 novembre 1475, après une vie tout angélique passée dans notre couvent. Le V. Frère décéda, le visage rayonnant de joie, disent les chroniques ; et, pour mieux relever son mérite, le Nécrologe conventuel portait à la marge, devant son nom, l'initiale B, c'est-à-dire Bienheureux. — (Vigna : *Convento di Santa Maria di Castello*.)

1497 — A Bologne, le V. Père JÉRÔME ALBERTUCCI DE BORSELLI, originaire de Bologne, où il embrassa notre institut. Au dire de Léand Albert, c'était l'un des religieux les plus distingués de son temps, doué d'un grand talent pour la parole, d'une érudition rare, mais surtout très versé dans les questions historiques. Les fruits de ses savantes recherches pourraient former des in-folio. Citons quelques titres de ses manuscrits :

Annales de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, recueil plein de clarté et de précision.

Chronique sur les grands faits de l'histoire, depuis la création jusqu'à l'année 1497.

Chronique du couvent de Bologne à dater du rétablissement de l'observance régulière jusqu'au temps où l'auteur écrivait.

Une table des Maîtres Généraux et des Hommes illustres de l'Ordre.

L'histoire des Pontifes Romains de saint Pierre à Alexandre VI. Une description de plusieurs cités italiennes, de Bologne entre autres, etc., etc.

Le savant religieux mourut d'une pleurésie, le 25 novembre 1497. — (Léand. Albert fol. 146. — Echard, I, 883.)

1583 — A Saint-Omer, le V. Père PAUL COYAN, originaire d'Aldegarde. Il fit profession à Gand, l'an 1534, pour le couvent de Bruges, et, après avoir terminé ses études à Louvain, il y enseigna la philosophie et la théologie. Plus tard, il reprit ses cours à Bruges : ce fut pendant son priorat dans cette ville, qu'il obtint le grade de Docteur, le 20 juin 1564.

Nos Pères de Bruxelles l'élurent Prieur à leur tour ; enfin, l'an 1571, le V. Père était nommé Provincial de la Province de la Germanie inférieure. Il cultiva avec un zèle tout apostolique cette portion du champ dominicain confiée à ses soins, pendant treize années consécutives, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1583, au couvent de Saint-Omer, où il reçut la sépulture. Une épitaphe, placée dans le chœur, au côté de l'évangile, rappelle sa mémoire. On y lit : « Au Très Révérend Père Paul Coyan, Professeur de théologie, deux fois Prieur émérite de son couvent de Bruges ; une fois de celui de Bruxelles ; Provincial de la Germanie inférieure, treize années durant ; décédé dans ce couvent : Fr. André Heynss, Prieur Provincial, en témoignage de reconnaissance et de sincères regrets. Il mourut le 7 des calendes de Décembre — 25 novembre — 1583. » (De Jonghe : *Belgium Dominicanum*.)

1656 — Mémoire du V. Père THOMAS O'MORIARTY, conventuel de Tralee et frère du martyr. Lui aussi, pendant la persécution organisée par Cromwell contre les catholiques irlandais, demeura dans le pays, allant d'une ville à l'autre, sous un déguisement qui le déroba à la poursuite des hérétiques. Il ne cessa de prêcher, de confesser, d'assister les mourants,



d'administrer les sacrements en cachette, et eut à souffrir beaucoup d'incommodités et de privations. Enfin, chargé de mérites, il échangea pour une vie meilleure les épreuves d'ici-bas, quelques années après son frère, le Prieur de Tralee, (O'Heyn; Thomas de Burgo : *Hibernia Dominicana*, n. 47.)

14. — Au monastère de la Mère de Dieu, à Séville, la V. Mère GRÉGOIRE DE JÉSUS, une des religieuses qui honoraient cette maison par leur sainteté, au début de sa fondation. L'humilité de la servante de Dieu, son amour du silence et de la retraite, son esprit de pénitence et d'oraison la distinguaient entre toutes ses compagnes. Assidue au chœur et aux autres exercices de communauté, après ces devoirs remplis, elle s'occupait au travail avec ardeur, gardant fidèlement la présence de Dieu. Elle eut un don spécial pour parler des choses célestes, et découvrit souvent, par un esprit prophétique, des faits impossibles à connaître, humainement parlant. C'est ainsi que, le jour où le P. Pierre de Cordoue mourut aux Indes, elle en avertit les Sœurs du monastère. Après une vie toute de perfection dans le cloître, la V. Mère alla recevoir sa récompense au ciel. — (Lopez, P. III, lib. III, c. 22.)

1618 — A Dillingen, au monastère de Saint-Ulrich, la mémoire de la V. Sœur SIBYLLINE GEBHARDT, de Zemetshausen, recommandable par sa prompte obéissance, sa tendre charité pour le prochain et son ardente dévotion à l'enfance du Sauveur. Une fois, pendant la lecture du Martyrologe, après Matines — c'était peut-être la fête de l'Incarnation ou Noël même — elle s'arrêta un grand moment. La Mère Prieure, ne comprenant pas la cause de son silence, lui demanda, un peu impatientée, pourquoi elle ne continuait pas. L'humble Sœur de répondre qu'elle ne pouvait plus voir une seule lettre, parce que l'Enfant Jésus s'était assis sur le livre et couvrait tout. Sibylline Gebhardt suivit son Epoux céleste pendant trente-trois ans, avec l'éclat d'une pureté tout angélique. Une mort précieuse l'introduisit dans les demeures éternelles, l'an du Seigneur, 1618. — (Steil : *Ephemerides Dominicano-sacræ*, ad mens. novemb.)

1692 — A Saint-Etienne-en-Forez, la V. Sœur AGATHE DE LA CROIX, professe du monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne.

Issue d'une honorable famille de la ville, Sœur Agathe de la Croix donna dès l'enfance de grandes marques de piété. Elle fuyait les amusements pour s'appliquer à la prière et mettait son plaisir à fréquenter la maison de Dieu. Entrée comme pensionnaire au monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, elle fut bientôt éclairée sur le bonheur que procure la vie religieuse et demanda avec instance le saint habit. Elle le reçut à l'âge de seize ans. Le caractère spécial de sa vertu était un désir insatiable des souffrances. Quand elle parlait de la Croix, elle trouvait une éloquence qui ravissait tout le

monde. Dieu donna pleine satisfaction à cette soif dévorante. La V. Sœur commença dès le noviciat à endurer maladies, infirmités, douleurs de toute sorte, qui ne cessèrent qu'avec sa vie. La surdité survenant plus tard lui causa de nouvelles épreuves. Quand la gravité du mal ne l'obligeait pas à garder le lit, on la voyait toujours la première aux exercices de communauté. Son zèle pour l'observance la faisait gémir d'avoir à user de dispenses par suite de son état pénible, et il n'est saintes industries qu'elle n'employât auprès de ses supérieures pour obtenir de pratiquer à la lettre les Constitutions de l'Ordre.

Très désireuse de servir la sainte Religion, sa mère, elle s'acquittait avec grand soin des divers offices qui lui étaient confiés. Parfois on l'entendait dire que ce lui était un martyre de voir le bien à faire et de ne pouvoir l'accomplir, à cause de la pesanteur de son corps. Et dans cette épreuve, elle s'écriait avec le Roi-Propète : *O mon Dieu ! qui me donnera des ailes pour voler jusqu'à vous ?* (1)

La délicatesse de sa conscience, inclinant même vers le scrupule, lui devenait un nouveau sujet de peines et d'humiliations ; mais, soumise avant tout au bon plaisir divin, elle répétait fréquemment : *Fiat voluntas tua*.

Ame tout intérieure, sans cesse occupée de Dieu et de sa sainte présence, la V. Sœur cherchait à réaliser ce qui lui semblait être le plus parfait. Pleine d'amour pour la divine Eucharistie, quand l'infirmité lui donnait quelque relâche, elle passait des heures entières devant le Saint-Sacrement, absorbée dans la contemplation ou l'extase ; et, pour la faire revenir à elle-même, il fallait la tirer vivement par ses habits. Douce et charitable envers ses compagnes, elle leur rendait à chacune tous les services en son pouvoir.

Si, d'après l'auteur de l'*Imitation*, la vie et le salut sont dans la Croix, nous avons lieu de penser que Sœur Agathe, ayant vécu uniquement de la Croix, a trouvé au delà de ce monde le bonheur parfait. Sa dernière maladie en fournit le gage.

Atteinte d'une hydropisie de poitrine, accompagnée d'oppression et de crachement de sang, elle endura avec une patience héroïque des souffrances dont la vue arrachait des larmes à la communauté entière. Le sourire épanouissait son visage, le calme remplissait son âme, affranchie même des peines intérieures qui l'avaient longtemps torturée. Sœur Agathe de la Croix se prépara au dernier passage par une confession générale depuis son entrée en religion. Elle reçut ensuite avec grande piété les sacrements de l'Eglise, se fit lire plusieurs fois le récit de la Passion, répondit aux prières de la recommandation de l'âme, et expira, au mois de novembre 1692, en prononçant les mots de sa devise favorite : *Fiat voluntas tua*. Elle était dans la quarantième année de son âge, et la vingt-quatrième de sa vie religieuse. — (*Mémoires du mon. de Sainte-Catherine, à Saint-Etienne-en-Forez.*)

(1) Ps. LIV, 7.



## XXVI NOVEMBRE

*Les Illustrissimes ANDRÉ JUSTINIANI, évêque d'Isola,  
et JÉRÔME JUSTINIANI, évêque de Chio (\*)*

(1617—1618)



ANDRÉ Justiniani, natif d'Ajaccio, avait trois frères : Etienne-Vincent, Fabien et Benoît. Le premier resta dans le monde, les deux autres embrassèrent l'état religieux dans l'Ordre de Saint-Dominique : Fabien monta sur le siège d'Ajaccio, et Benoît, devenu puissant en œuvre et en parole, consuma toute sa vie à l'instruction des fidèles et à la conversion des hérétiques.

Les succès d'André Justiniani dans l'étude des lettres et celle des langues furent aussi remarquables que ses progrès dans le bien. En Corse, à Gênes, à Rome, il laissa la réputation d'un jeune homme soucieux de conserver sa vertu et de garder fidèlement la foi de son baptême. Par là, il se préparait, sans le savoir, à la grâce de la vocation religieuse : c'est pourquoi, docile à l'appel d'en haut, il s'empessa de venir demander l'habit de l'Ordre au couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome, le 30 novembre 1591 : l'heureux postulant avait vingt et un ans.

Après sa profession, on le vit se livrer tout entier aux études théologiques, à la lecture approfondie des saintes Ecritures et des Pères : bientôt même on le jugea capable de déverser sur les autres les trésors de science qu'il avait si consciencieusement amassés. Dès

(\*) Fontana : *Theatr.* P. I. — Echard, II, 405. — Touron, V, 11.

l'an 1600, il était Maître des étudiants à la Minerve, et, en 1607, supérieur du collège des Grecs, fondé à Rome par Grégoire XIII.

Paul V, qui le savait éminent en doctrine, lui confia la charge de Commissaire du Saint-Office et l'appela à siéger dans la Congrégation préposée à l'examen des Evêques. On ne pouvait mettre en plus vive lumière les talents exceptionnels du V. Religieux. La réputation qu'il s'acquit dans ces deux postes fut telle qu'il n'y eut qu'une voix, en Cour de Rome, pour applaudir à la nomination d'André Justiniani comme évêque d'Isola, dans la Calabre.

En même temps qu'il l'investissait de cet honneur, le Souverain Pontife, plein de confiance dans sa capacité, lui remettait la revision et l'examen du traité *de la souveraine autorité du Pape sur l'Eglise*, récemment publié par André Duval, Docteur de Sorbonne.

Les remarques du docte censeur sont conservées à la bibliothèque Barberini.

Au témoignage d'un judicieux critique (1), André Justiniani excellait dans tous les genres d'érudition. Il a beaucoup écrit; malheureusement, ses œuvres littéraires et théologiques ne sont pas venues jusqu'à nous.

Comme premier Pasteur d'un diocèse où la misère surabondait, il se signala par ses œuvres de charité, par sa paternelle sollicitude à pourvoir avant tout au salut de ceux qui composaient son troupeau. Prêtres et fidèles eussent souhaité de vivre de longues années sous sa houlette pastorale : Dieu n'en jugea pas ainsi. Une mort prématurée enleva le vénéré prélat à l'affection de tous, le 27 novembre 1617, dans la quarante-septième année de son âge et la troisième de son épiscopat.

II. — La sainte Eglise et l'Ordre des Frères-Prêcheurs firent, peu après, une autre perte, non moins sensible, dans la personne de Jérôme Justiniani, sorti d'une autre branche que le précédent.

Il était né à Chio en 1554, époque où ses parents étaient Seigneurs de l'île. Elevé avec le plus grand soin, il allait partir pour l'Italie, afin de perfectionner son éducation première, quand les Turcs s'emparèrent de Chio (1565). Notre pieux gentilhomme échappa, comme par miracle, au sort de ses infortunés compagnons d'âge, emmenés prisonniers par les infidèles, et fut conduit depuis à Naples. Au sein

(1) Ughelli, *Italia Sacra*, IX, 514.



de l'adversité, il apprit à se contenter de peu et à progresser dans la sagesse. A seize ans, il se présenta au Prieur du couvent de Formello et le pria de vouloir bien l'admettre dans sa communauté, ce qu'il obtint sans peine (17 avril 1570). C'était le temps où des visiteurs apostoliques, par ordre du Pape saint Pie V, travaillaient avec succès au rétablissement de la discipline dans le clergé séculier et régulier de Naples. Cette circonstance favorisa grandement les aspirations du jeune novice. L'esprit religieux s'étant renouvelé dans le cloître, il en reçut comme les prémices, et dans la suite, il visa toujours à l'affermir et à le perfectionner par une grande fidélité à sa vocation. Ses progrès dans les sciences furent remarquables; dès le lendemain de son ordination sacerdotale, il pouvait vaquer d'une façon très utile au salut des âmes : cependant on jugea préférable de l'employer à l'enseignement.

Au sortir des écoles de Naples, où il s'était révélé comme un brillant théologien, il fut associé au Provincial de la Pouille, pour partager avec lui les soucis et les labeurs de l'administration. La Congrégation de Raguse eut ensuite l'avantage de l'avoir pour Vicaire général. Enfin, quand le R<sup>me</sup> P. Jérôme Justiniani se rendit en Espagne pour visiter les couvents de son Ordre, le vénéré supérieur le mit à la tête des religieux de mérite qui devaient l'accompagner. Reçus avec distinction à la cour de Castille, ils employèrent deux années à parcourir les différentes provinces de la Péninsule (1587, 1588). De retour en Italie, notre zélé religieux se livra sans relâche au ministère apostolique. C'était sa vocation, et on le savait admirablement doué pour la remplir. Il y avait huit ans qu'il se faisait entendre dans les principales chaires d'Italie, quand l'évêque de Chio, Benoît Garreti, vint à mourir, laissant le diocèse et l'île entière dans un état lamentable. Le cardinal Benoît Justiniani, informé mieux que personne de tous les désastres accumulés par les Turcs dans ce malheureux pays, recommanda au vicaire de Jésus-Christ Jérôme Justiniani, son parent, comme l'un des personnages les plus aptes à occuper une situation si difficile. Le Souverain-Pontife entra dans ses vues et fit appel au dévouement du saint prêtre, en lui proposant ce poste plein de périls. « Ordonnez ce qu'il vous plaira, Très Saint Père, répondit l'homme de Dieu, Celui qui aime à se servir des plus faibles instruments pour faire son ouvrage, approuvera ce que son Vicaire aura fait. »

Avant la fin de l'année 1597, le P. Justiniani était sacré à Rome, et partait sans retard pour son diocèse. Son arrivée fut saluée par

de grandes démonstrations de joie : mais, dès qu'on le vit mettre au service de tous les ressources de sa charité empressée et de sa sollicitude pastorale, il n'y eut qu'une voix dans l'île entière pour bénir le nom du nouveau pasteur. Ses exemples et ses discours avaient une efficacité à laquelle bien peu essayaient de se soustraire. Les infidèles et les schismatiques eux-mêmes en ressentaient les influences bénies : bon nombre d'entre eux abjurèrent entre ses mains leurs fausses croyances.

Pour consolider une œuvre si consolante, le vénéré prélat recourut au zèle des religieux de son Ordre et de ceux de la Compagnie de Jésus, établis depuis peu dans l'île de Chio.

Tout semblait donc revivre sous son active et habile administration, et des jours meilleurs s'annonçaient pour ces pauvres insulaires, courbés sous le joug des musulmans, quand une insurrection, dont les suites furent désastreuses, ramena sur le pays la désolation et la ruine. Virginio des Ursins, général des armées de Ferdinand, et un neveu de notre saint prélat, tentèrent de reconquérir l'île de Chio sur les Turcs (1599). L'entreprise échoua, et tous les chrétiens, bien qu'étrangers à cette levée de boucliers, virent leurs biens confisqués et durent quitter la ville.

L'évêque fut compris dans le décret de bannissement. Il vint se fixer dans une bourgade de l'île, et installa son siège à Sainte-Marie de Travena. Tant que ses forces le lui permirent, il parcourut toute la contrée pour remonter les courages, consoler les affligés, bénir les malades, et répandre sur son malheureux peuple, au prix de sacrifices sans nombre, les trésors de son inépuisable charité. Il se dépensa ainsi sans mesure dans l'immolation, la patience et les labeurs, jusqu'au jour où les atteintes du mal qui allait l'emporter, le forcèrent, pour ainsi dire, à rendre les armes. Après avoir remis au P. Marc Justiniani, profès du couvent de Gênes, qu'il avait demandé pour successeur, le soin de son diocèse, il donna sa démission et revint au milieu de ses Frères à Naples (31 mai 1604). Ne pouvant plus travailler pour l'Eglise, il ne cessa d'offrir pour elle ses vœux et ses prières. Etendu sur un lit de souffrances, l'esprit uni à Dieu, il était pour la communauté un grand sujet d'admiration par sa patience et son humilité. Sa sœur Floia, qui habitait le château de Griperia, près de Naples, fit transporter chez elle l'auguste malade pour s'édifier de ses exemples et se servir de ses conseils. Ce fut là que Dieu vint le convier au repos de l'éternité, l'an 1618. Le V. Prélat comptait

soixante-cinq ans d'âge. Son corps fut rapporté à Naples, et inhumé dans une des églises de l'Ordre. Un de ses neveux, Religieux dominicain composa l'épitaphe, qui est le résumé de sa vie.

*Hic e regione jacet sepultus V. F. Hieronimus Justinianus Episcopus Cbiensis, natalibus, eloquentia et humanitate clarissimus. Qui cum in Ordine Prædicatorum variis perfunctus fuisset muneribus, a Clemente VIII P. M. invitatus ad patriam sedem traductus, clerum ecclesiasticis disciplinis instruxit, populumque a Turcarum tyrannide sancta in fide servavit illæsum. Laboribus inde ac diutina invaletudine fessus Episcopale onus ultro dimisit et ad claustra rediit : diuque in illis cum illabatur vitam servasset, ad Gripteriam oppidum secessit in Calabria, ubi omnibus charus, omnibus admirabilis, consilio præfuit, et pie ut vixerat in Domino requievit, ætatis suæ anno 65, salutis 1618. F. Hieronimus Justinianus ejusdem Ordinis S. T. P. avunculi optimi memoriam excitans cur. An. 1654.*



## La Bienheureuse CATHERINE DE LENZI dite la seconde Catherine de Sienne (\*)

(1464-1492)

CATHERINE de Lenzi, née à Sienne, l'an 1464, fut une si fidèle imitatrice de Catherine Benincasa, qu'on l'a surnommée la seconde Catherine de Sienne.

Elle eut pour père Ange de Lenzi et pour mère Barthélemie de Benedetto, nobles l'un et l'autre.

Encore au berceau, Catherine donnait des marques de sa future sainteté. Un jour, on lui montra une image de l'Enfant-Jésus. Aussitôt elle la prit avec de grandes démonstrations de joie, la couvrit de baisers, la pressa sur son cœur, et éclata en sanglots, lorsqu'on voulut la lui retirer. Aussi le plus sûr moyen de sécher ses larmes enfantines fut-il dès lors de lui faire baiser son cher petit Jésus.

(\*) P. Sébastien Caccini, *Vie de la V. Sœur*, etc., composée d'après la relation manuscrite du P. Simon de Angelis, confesseur de la servante de Dieu, et imprimée à Viterbe en 1651.

Voir aussi Tægio; Pio, I. L. III; Marchese, *Sac. Diario Domenicano*, VI.

A sept ans, instruite à l'école du ciel plutôt qu'à celle de la terre, elle savait lire, elle récitait le Petit Office de la Vierge, les Psaumes de la Pénitence et pratiquait l'oraison mentale. Déjà elle affligeait son corps par le jeûne et la discipline. D'un jugement précoce et d'une candeur virginale, elle entendait sauvegarder à tout prix le plus beau trésor de son âme : de là une répulsion invincible pour la parure et la frivolité, une constance intrépide à endurer reproches, humiliations, violences même, plutôt que de céder sur ce point. Au désir de sa mère de la produire dans le monde, elle opposa une énergique résistance. Barthélemie s'était réservé le soin d'orner la chevelure de sa fille et de la parfumer. Elle fit emplette de deux tresses postiches et lui enjoignit d'en faire usage. La pieuse enfant connaissait l'acte héroïque accompli en pareille occurrence par sa sainte compatriote, Catherine de Sienne. Sans hésiter, elle s'arme de ciseaux, coupe jusqu'à la racine ses blonds cheveux et les apporte à sa mère : « Dieu vous pardonne, dit-elle, les rêves de vanité que vous caressez à mon sujet » ; puis elle jette au feu sa soyeuse chevelure. A dater de ce jour — elle avait quatorze ans — personne n'osa plus la molester : on lui laissa même la liberté de revêtir l'habit religieux qui lui plairait. Catherine aimait passionément la famille dominicaine et brûlait du désir d'en porter les livrées ; mais, à cette époque, Sienne n'avait aucune maison de Tertiaires régulières. C'était pour la pauvre enfant une véritable peine, et elle ne cessait de demander à Dieu un terme à cette lacune regrettable. Sa prière fut vite exaucée. Le P. Simon de Angelis, des Frères-Prêcheurs, eut l'heureuse idée de convoquer toutes les *Mantellate*, ou Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, qui vivaient isolées au milieu du monde, et leur proposa de se réunir en communauté, pour mener une vie plus parfaite dans la pratique de la Règle. La proposition leur agréa, et, sans retard, on choisit pour installation le palais Malavolta, qui fut décoré aussitôt du beau nom de Monastère du Paradis.

Tel il apparut réellement à Catherine, témoin de la longue procession des tertiaires qui s'y rendirent en grande pompe, à la suite de la Mère Catherine Piccolomini, sœur du Pape Pie II, choisie pour être leur première Prieure. Dès lors, la fervente jeune fille ne connut plus de repos qu'elle n'eût sollicité son admission parmi ces saintes filles. La renommée de ses vertus exceptionnelles l'avait précédée : on la reçut avec joie, et, malgré le dépit de sa mère, qui l'avait promise en



mariage à un jeune gentilhomme de la cité, Catherine de Lenzi prit le saint habit dominicain.

II. — Dès ce moment on put se convaincre qu'on avait sous les yeux, non une novice timide et embarrassée, mais une âme virile, rompue aux exigences de l'état religieux, expérimentée dans les voies de la perfection. Il fallut user du frein à son égard : sa frêle santé n'aurait pu suffire au régime austère qu'elle s'était imposé. Mais elle savait compenser par ailleurs ce qui lui était refusé du côté des macérations corporelles.

Le mari de sa sœur avait à la poitrine une plaie dont l'infection devenait de plus en plus intolérable. Comme la stricte clôture n'existait pas, Catherine avait obtenu la permission d'aller le soigner. Un matin qu'elle s'employait à cet office, le cœur lui bondit. Pour se punir de cet instant de faiblesse, à l'exemple de sa patronne, sainte Catherine, elle approcha ses lèvres de l'horrible plaie et les y tint longtemps collées.

La mortification intérieure de la jeune religieuse marchait de pair avec ses pratiques extérieures. Loin de se laisser émouvoir par les mauvais procédés, Catherine recevait sans mot dire l'outrage le plus sanglant, la confusion la plus injurieuse. De cruelles maladies ajoutèrent un nouveau lustre à sa patience. Durant de longues années, elle fut affligée d'un rhumatisme aigu dont le siège était aux genoux. Néanmoins, elle se traînait au chœur, afin de ne manquer aucun exercice liturgique. Edifiée de sa vaillance, mais non moins touchée de compassion pour ses douleurs, la Prieure lui interdit de quitter sa cellule tant que dureraient les crises. Ce repos forcé lui fut incomparablement plus dur que la souffrance elle-même.

Sur les entrefaites se forma un érysipèle à la jambe. Le mal s'envenima au point qu'il parut nécessaire de recourir au chirurgien pour y pratiquer des incisions. La virginale pudeur de Catherine se refusait à un pareil traitement. « Plutôt souffrir jusqu'à la mort, dit-elle à son céleste époux, que de mettre ma jambe à nu devant un homme. » Dans la nuit de la Visitation de la Sainte Vierge, un ange vint lui dire, de la part de Dieu, de se rendre, la matinée suivante, à l'église des saints Cosme et Damien : là elle serait guérie. Le lendemain, en effet, elle y alla à pied, et après de ferventes prières, elle se trouva entièrement soulagée, à la grande surprise de tous ceux qui connais-

saient son mal. Dès lors, elle conçut pour les aimables saints une dévotion qui ne cessa qu'avec sa vie.

La vertu de la sainte religieuse sortait trop des limites ordinaires pour que le démon ne cherchât pas à l'entraver ; mais il s'épuisa en vain. Menaces, coups, apparitions horribles : rien n'ébranla celle qu'il se flattait de terrasser dans sa rage. Un jour, il se montra sous l'aspect d'un dragon qui jetait des flammes ; d'un signe de croix, la servante du Christ dissipa le prestige.

Libre de tout intérêt personnel, vivant dans un absolu dépouillement d'elle-même, Catherine pouvait répandre à son gré les inépuisables trésors de son cœur. Aucune misère, d'où qu'elle vînt, ne la laissait insensible. Elle mettait son temps, ses larmes, ses ressources au soulagement d'autrui ; mais, avant tout, elle envisageait l'âme. Fidèle à l'esprit de son saint Ordre, elle s'ingéniait à ramener dans le divin bercail les pauvres égarés : ses prières, ses mortifications n'avaient pas d'autre but. Le nombre des conversions qu'elle procura de la sorte tient du prodige. Elle était, dit un de ses biographes, toute langue et tout cœur, quand se présentait un cas pressant. Elle terminait d'ordinaire ses admonitions par une parole ferme et impérieuse. « Que ce soit fini ; au nom de Notre-Seigneur, je vous commande de quitter cette habitude vicieuse, d'éviter ces péchés ! votre intérêt l'exige. » Ce simple mot suffisait : bon gré, mal gré, on rendait les armes, par l'estime qu'inspirait sa sainteté.

L'an 1491, deux criminels, condamnés à être tenaillés et pendus, refusaient obstinément la visite du prêtre. N'ayant que peu de jours à vivre et fermant l'oreille aux meilleurs conseils, ils ne cessaient de vomir des imprécations contre le ciel. Quelqu'un eut l'heureuse pensée de les recommander aux prières de Catherine. La zélée tertiaire prit à cœur cette double conversion et l'obtint du Dieu infiniment miséricordieux. Sous le coup d'une grâce extraordinaire, fruit de ses supplications et de ses larmes, les deux malfaiteurs rentrèrent en eux-mêmes, pleurèrent leurs fautes, s'en confessèrent humblement et acceptèrent en expiation la mort cruelle qui les attendait.

La dame Ursina Orlandi, éprouvée par des revers sans nombre, privée de son mari et de trois enfants morts en quelques jours dans des circonstances tragiques, était près de céder au désespoir. Une seule entrevue avec la Bienheureuse rendit le calme à son âme, mit sur ses lèvres la parole de résignation à la volonté divine et la décida à revêtir elle-même l'habit de Saint-Dominique.

Une jeune personne, à qui ses parents prétendaient imposer une union qu'elle repoussait, vint trouver la confidente des âmes en peine. Catherine l'écoute, la console et finit par lui inspirer la résolution d'entrer au monastère du Paradis.

Une pauvre novice, inquiète, découragée, avait pris le parti de laisser l'habit religieux. Catherine la rencontre et lui dit avec bonté : « Eh quoi ! mon enfant, vous voulez retourner au siècle ? Ne voyez-vous pas que le démon vous tend un piège ? Allons, recommandez-vous à la très sainte Vierge, et vous persévererez dans votre saint état. »

Ce mot suffit pour la remettre sur pied.

III. — A cette époque, vivait à Pérouse une autre grande servante de Dieu, fille de saint Dominique, elle aussi, la B<sup>se</sup> Colombe de Rieti. Le rayonnement de sa sainteté était venu jusqu'à Sienne. Catherine désirait ardemment faire sa connaissance. De son côté, la B<sup>se</sup> Colombe surnaturellement instruite des vertus éminentes de sa sœur de Sienne, nourrissait à son endroit les mêmes sentiments. Autorisée à se rendre à Assise, pour gagner l'indulgence de la Portioncule, notre tertiaire de Paradis, put s'arrêter à Pérouse, avec la Mère Sous-Prieure et deux autres Sœurs qui l'accompagnaient. Sitôt que la petite caravane arriva au seuil du monastère, Colombe, à la tête de sa communauté, se présenta. Après avoir salué la Mère Sous-Prieure, elle alla d'instinct droit à Catherine et la pressa longtemps contre son cœur. Puis, elle se mit en devoir de leur servir des rafraîchissements. On avait apporté une corbeille de fruits : elle en fit les honneurs, d'abord aux voyageuses, et ensuite à toutes les Sœurs présentes. Chacune en prit à son gré ; quand on enleva la corbeille, l'assistance put se convaincre que la provision était intacte. Il n'y eut qu'un cri d'admiration et d'action de grâces. Catherine de Lenzi fut si émue, et si édifiée de la ferveur de la communauté, qu'elle parlait de rester à Pérouse, à son retour d'Assise : les larmes et les supplications de ses compagnes l'en détournèrent.

On se remit en route.

Après avoir accompli les pèlerinages, à Notre-Dame des Anges, au tombeau du Patriarche des Mineurs et à celui de sainte Claire, on devait, avant de rentrer à Sienne, aller vénérer le corps de la B<sup>se</sup> Agnès de Montepulciano. Déjà se montraient à l'horizon les blanches murailles de la cité. Soudain Catherine se sent à bout de forces, incapable de

gravir les pentes escarpées qui y conduisent. Mais qui donc s'est jamais confié au Seigneur en vain ? Avec cette foi à laquelle rien ne résiste, notre Bienheureuse implore aide et secours. Elle redevient forte et alerte, et toute joyeuse reprend son élan vers les sommets de la montagne. Que se passa-t-il près de la tombe de la douce Agnès ? l'histoire ne le dit pas. Nous savons du moins qu'à l'arrivée de nos quatre Sœurs dominicaines, la ville entière s'était émue. La voix innocente des enfants s'était écriée : « Allons voir la sainte de Sienné ! » Et tous, hommes, femmes, habitants même de la campagne, étaient venus faire escorte à Catherine, et, quand elle s'en retourna, elle se vit accompagnée hors de la ville par une foule de gens qui se recommandaient à ses prières.

Il sembla que la servante de Dieu avait rapporté de ses pèlerinages une plus grande récollection intérieure, et que le divin Maître se montra à son égard plus libéral que jamais.

Catherine avait été chargée de l'ornementation d'un oratoire intérieur. Par la bonté de la Providence, rien ne lui manqua. Se trouvait-elle à court pour les cierges, les fleurs, une parole au bien-aimé de son cœur lui amenait infailliblement plus qu'elle ne demandait.

Une nuit, qu'elle devait remplir les fonctions d'hebdomadaire à l'office des Matines, la Prieure, ne la voyant pas à sa stalle, l'envoya chercher. On la trouva en extase devant l'autel de l'oratoire ; un cierge lui était tombé sur la tête, et il continuait de brûler, sans que ni sa chevelure, ni son voile ne fussent atteints.

La plus dure épreuve pour l'épouse du Christ était d'être privée de la communion journalière. Une année, en la fête de saint Laurent, le confesseur lui refusa la permission d'approcher de la Table sainte, alléguant que la fête de l'Assomption était trop proche. L'humble vierge se soumit, non sans une peine profonde. Après la célébration du divin sacrifice, elle se retira dans un réduit obscur, afin de pouvoir verser plus à l'aise l'amertume de son âme dans le cœur de son Dieu. L'heure des Vêpres étant venue, les Sœurs, inquiètes de son absence, allèrent à sa recherche et la trouvèrent étendue à terre, comme une morte. On la transporta sur sa modeste couche. Le médecin, mandé en toute hâte, examina, et, comme le pouls battait régulièrement, il en conclut qu'il s'agissait d'un de ces phénomènes extraordinaires particuliers aux états mystiques. Le confesseur en acquit aussitôt la certitude, en commandant à la Sœur, au nom de l'obéissance, de reprendre ses sens. Catherine ouvrit les yeux et poussa un soupir.



« Mon Père, dit-elle, Dieu vous pardonne!.. Seigneur, ne vous en allez pas, de grâce!.. Colombe, ma sœur bien-aimée, ne me quittez pas!.. » Alors, sur un nouvel ordre de son confesseur, elle déclara que Notre-Seigneur était venu l'entretenir des grands mystères de la Rédemption, et la B<sup>se</sup> Colombe lui donner l'assurance qu'elle avait plus gagné en s'abstenant de la communion par obéissance qu'en la faisant par l'effet de sa volonté propre.

Un autre jour, étant sous l'impression d'une privation semblable, elle vit apparaître Jésus-Christ, attaché à une croix plus grande que d'ordinaire. A ses côtés se tenaient deux personnages vénérables. L'un lisait tout haut sur un rouleau déployé : *Factus obediens usque ad mortem* ; l'autre répondait : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*. La Sainte comprit que son obéissance, si pénible fût-elle, ne pouvait se mesurer avec celle dont l'image s'étalait sous ses yeux. Cette vision la confirma plus que jamais dans la pratique de cette vertu.

A diverses reprises, Catherine de Lenzi fut favorisée des apparitions de plusieurs saints, principalement de ceux de son Ordre. Et, pour que personne n'en doutât, quand lui arrivait une grâce de ce genre, on en voyait aussitôt le reflet dans une auréole lumineuse qui l'enveloppait de toutes parts.

IV. — La Bienheureuse eut à un degré éminent le don de prophétie. L'an 1490, elle annonça un jour à ses compagnes que plusieurs personnes couraient sur mer un grand danger et se recommandaient à ses prières : du reste, aucune ne ferait naufrage. Cette déclaration ne tarda pas à être confirmée. L'un des passagers, Alexandre Galgano, noble Siennois, avait effectivement, au milieu d'une bourrasque, réclamé dans son cœur l'assistance de la V. Sœur, comme il l'écrivit, le 15 février de la même année, à son frère qui habitait Sienne. Il lui annonçait qu'en témoignage de sa profonde gratitude, il expédiait au monastère quatre grosses pièces de bonne serge pour l'usage des Sœurs.

Quand rien ne le faisait prévoir, Catherine prédit la mort du syndic de Sienne, mort arrivée subitement le jour même. « Avant peu, ajouta-t-elle, ce sera le tour de l'ambassadeur de Florence. » Ce personnage jouissait d'une excellente santé. En rentrant à sa maison, la nuit suivante, il heurta de la tête contre une poutre ; la plaie fut mal soignée : l'ambassadeur mourut peu de jours après.

Catherine, une autre fois, vit son frère Jérôme courir un très grand

danger à Gagliano, dans une villa lui appartenant. Elle en parla autour d'elle et fit prier. Le lendemain, Jérôme lui écrivait que, la veille, en plein jour, des corsaires avaient fait irruption dans le pays, pillant et massacrant; quant à lui, par un vrai miracle de protection divine, il avait eu le temps de s'enfermer dans sa maison et avait été sauvé.

A plusieurs jeunes filles elle prédit leur entrée dans le cloître. A d'autres, qui songeaient à quitter le monastère, ne se croyant pas la vocation religieuse, elle prédit qu'elles persévéraient.

Un jour, elle engagea une de ses compagnes à étudier le latin, lui prédisant que bientôt elle rendrait grand service avec ce qu'elle en saurait. A peu de temps de là, des religieuses de Cologne, de passage à Sienne, reçurent l'hospitalité au monastère du Paradis, et comme elles ignoraient l'italien, et les Sœurs de Paradis l'allemand, on ne put s'entendre qu'à l'aide du latin.

A l'époque des troubles civils de Pérouse, la dame Eusebia de Passignano, très inquiète de son fils, qui se trouvait dans cette ville, écrivit au confesseur de Catherine, pour recommander le jeune homme aux prières de la Bienheureuse. En même temps, elle exprimait le désir de recevoir un mot à ce sujet. Le P. Simon s'acquitta du message et enjoignit à sa pénitente de faire ce qu'on lui demandait. « Pour prier, répondit-elle, je m'y engage; mais pour répondre à la lettre, impossible: je ne sais pas écrire. — Obéissez quand même, » répliqua le confesseur. Au mot d'obéissance, la docile religieuse, qui savait par révélation que le jeune Passignano s'évaderait, sans coup férir, se mit en devoir d'annoncer cette nouvelle à la mère. Elle prend une plume, et d'une main ferme écrit une longue lettre en caractères fort nets.

Il suffisait de lui confier des intentions de prières, pour qu'on éprouvât aussitôt l'effet de son grand crédit sur Dieu. La chose était notoire et la pauvre fille se vit harcelée de tous côtés. Elle eut un moment de lassitude et sembla demander grâce. « Je vous accorde volontiers, dit le Père confesseur, tous les adoucissements dont vous avez besoin; mais j'entends et j'ordonne que, jour et nuit, s'il le faut, vous leviez les mains vers le ciel pour l'avantage du prochain. »

Toute-puissante sur le cœur du divin Maître, Catherine obtint, à son monastère en particulier, des grâces signalées. La peste désola Sienne et y fit de grands ravages; aucun membre de la communauté du Paradis ne fut atteint.

Les maladies les plus rebelles, les accidents les plus fâcheux cédaient

devant un signe de croix fait par la V. Sœur ou un peu de pain bénit qu'elle présentait.

Angiolina Sarraceni, atteinte d'une grave infirmité, se rendit auprès de la servante de Dieu pour implorer son assistance. Elle mettait le pied sur le seuil de la maison, quand elle se sentit guérie. Par reconnaissance, elle entra plus tard dans le Tiers Ordre, avec une de ses sœurs.

Pierre Mercinio, peu avantagé des biens terrestres, mais riche de ceux du ciel, se déclarait redevable de mille bienfaits à la sainte religieuse, entre autres de la guérison inespérée d'un de ses fils, consumé depuis deux ans par une fièvre lente qui avait fait de son corps un squelette.

Un jour que la Mère Prieure l'avait envoyée prendre une récréation à la maison de campagne de sa famille, Catherine rencontra dans une allée du jardin sa mère en compagnie d'une voisine qui portait dans ses bras un petit être défiguré par une horrible plaie. Cette femme se tourne vers notre sainte et par des larmes silencieuses implore sa compassion. Catherine, très émue, prend l'enfant, adresse au Ciel une fervente prière, et traçant le signe de la croix, ferme la plaie incontinent.

Giovanni del Peccia, qui habitait près de l'église Saint-Dominique, avait un fils que Dieu s'était plu à combler de faveurs dès le berceau. L'enfant tombe malade. On multiplie pour lui vœux et prières, mais hélas ! sans succès. Notre Sœur, alliée à la famille Peccia, partageait ses angoisses. Toutefois, se plaçant à un point de vue plus haut, elle n'osait trop disputer au ciel le petit ange qu'il convoitait. Une crise emporta le malade. Les parents, affolés par la douleur, repoussaient toute consolation. Le lendemain, Catherine allant avec quelques Sœurs entendre la messe à Saint-Dominique, passe devant la maison. Aux gémissements et aux cris qui s'en échappent, on comprend le malheur arrivé, et la Prieure lui ordonne d'entrer. Vainement la douce vierge cherche-t-elle à calmer les infortunés parents : sa parole amie ne parvient pas à amener sur leurs lèvres le mot de la résignation. Obéissant alors à une inspiration d'en haut. « Allumons un cierge, dit-elle, et prions devant la madone. » Après quelques instants, elle prend le cierge, s'en sert pour tracer sur le cadavre le signe rédempteur, et d'une voix que la confiance rend toute-puissante, elle s'écrie : « Au nom de Jésus-Christ, de Marie, sa sainte Mère et de sainte Catherine

de Sienne, lève-toi, je te l'ordonne. » Aussitôt le défunt reprend vie et se dresse plein de force et de santé.

Mathias, beau-frère de Catherine, atteint d'un mal incurable, vint à mourir. La famille était au désespoir. La Bienheureuse paraît, comme un ange de consolation ; mais ses paroles ne trouvent pas d'écho dans les âmes. « Allons, dit-elle, implorons le Maître de la vie et de la mort. » Tous les assistants s'agenouillèrent ; elle-même, les bras en croix, fait tout haut une fervente prière. Puis elle se redresse, et dit avec force : « Mathias, mon frère, levez-vous ; je vous le commande au nom de mon Jésus ! » A ces mots, le défunt se réveille et déclare à haute voix qu'il a été vraiment mort, et qu'il doit à sa sainte parente de revenir à la vie.

V. — Laissons de côté bien d'autres faits miraculeux, pour arriver à la bienheureuse mort de la servante de Dieu.

Ses compagnes voyaient augmenter ses soupirs d'amour et l'effusion de ses larmes ; elles la voyaient se retirer, la nuit après Matines, en quelque endroit écarté pour s'infliger de rudes disciplines, C'était, pensaient-elles, dans le but d'obtenir la miséricorde de Dieu sur le monde coupable, ou de réparer tant de crimes qui se commettaient alors au milieu des discordes civiles dont l'Italie était le théâtre. Sans exclure ces motifs, il s'en trouvait un autre qu'on devina bientôt. Ces prières, ces larmes, ces austérités, n'étaient-ce pas l'or, l'encens et la myrrhe qui allaient achever d'enrichir et de parfumer son âme, pour être remise avec plus de perfection entre les mains du Créateur. On l'entendit s'écrier dans un moment de sublime extase : « Catherine, il te reste peu de temps à endurer l'exil de la terre ; bientôt cesseront tes pleurs ! ô douce mort ! ô mort tant désirée ! Ah ! mon cher Epoux, mon Maître, mon Sauveur, quand donc serai-je avec vous, pour n'être jamais séparée de votre présence ! »

A sa nièce, Sœur Euphrasie, elle dit un mois avant sa mort : « Je ne dépasserai pas mes vingt-huit ans ! » Et à la Sœur Jeanne, maîtresse du chœur, retenue à l'infirmerie : « Quel bonheur, ma Mère, de nous trouver au ciel sous l'étendard de notre Ordre béni ! »

Ces paroles, ces accents, connus dans le monastère, y jetèrent la désolation ; car on aimait Catherine, et l'on craignait de la perdre. Aussi les Sœurs, la voyant exténuée de pénitences, accablée d'infirmités, conjuraient-elles la Mère Prieure et le confesseur de la communauté de lui accorder toutes les dispenses possibles pour l'Avent, qui



était proche. On la contraignit, en outre, de s'établir à l'infirmerie. Le 25 novembre, elle voulut célébrer avec ses Sœurs la fête de sainte Catherine martyre, protectrice de notre Ordre, et servit les religieuses au réfectoire.

Le lendemain, la Mère Sous-Prieure vint la visiter à l'infirmerie, et lui demanda comment elle était : « Très bien », répondit-elle. Puis, après un moment de silence : « Je suis bien contente, j'ai obtenu ce que je désirais. » La Sous-Prieure, s'imaginant qu'elle faisait allusion aux dispenses de l'Avent, répondit : « Je m'en réjouis avec vous ; mais ne prenez-vous pas un fardeau trop lourd pour votre faiblesse ? »

Elle se confessa, avec grande abondance de larmes : c'était la dernière fois.

Pour embellir sa couronne, Dieu lui envoya une sensible humiliation. L'un de ses frères, s'étant présenté au monastère, déversa sur la Prieure un torrent d'injures, l'accusant d'être cause de la mort de sa sœur, pour l'avoir laissée s'imposer des austérités sans nombre. Catherine descendit au parloir et reçut des reproches de même genre. Elle répondit avec beaucoup de calme : « Dieu vous pardonne, mon frère ; je vous assure que vous n'aurez plus à m'adresser de pareilles observations. » Quand il fut sorti, elle se rendit au chœur prier pour ce frère égaré, et demander pour elle-même la grâce de mourir avant le temps de l'Avent, pour n'avoir pas le chagrin de passer ces saintes semaines en dehors des austérités prescrites par la Règle.

La nuit suivante, à l'heure des Matines, elle fit appeler la Prieure et les Mères anciennes, leur demanda pardon de ses torts envers elles et les pria de lui faire administrer sans délai les derniers sacrements.

Le matin, à la première heure, elle reçut l'Extrême-Onction ; puis, le Père confesseur monta à l'autel, dans l'oratoire de l'infirmerie, afin de lui donner le saint Viatique après la messe. A la fraction de l'hostie, il sembla au prêtre avoir mêlé au précieux sang la parcelle rompue. Soudain les assistants voient le visage de la Bienheureuse se colorer, une auréole nimbe son front, et, chose merveilleuse, la parcelle sacrée vient d'elle-même se placer sur ses lèvres. Catherine communie, ferme doucement les yeux et s'endort pour jamais dans une extase d'amour. C'était à l'aurore du premier dimanche de l'Avent, 27 novembre 1492. Elle avait vingt-huit ans.

A la nouvelle de son trépas, la foule se porte vers le monastère. Par ordre de la seigneurie municipale, la cérémonie des funérailles fut retardée. Ne fallait-il pas laisser aux fidèles la consolation de vénérer

à l'aise les restes mortels de la sainte religieuse ? On transporta le corps à l'église Saint-Dominique, pour être inhumé dans la chapelle dite *delle Volte*, sépulture ordinaire des Mantellate. Des campagnes et des villes environnantes, jusque de Florence, on était accouru. Près du cercueil se pressaient quantité d'infirmes, boiteux, aveugles, estropiés, gens possédés du démon ; bon nombre d'entre eux obtinrent une miraculeuse guérison. Qu'on juge de l'enthousiasme populaire ! Par précaution, l'on dut placer la sainte dépouille derrière la grille d'une chapelle latérale. Là, des Sœurs se tenaient en permanence pour faire toucher au vénérable cadavre des médailles, des rosaires et des fleurs. Le jeudi matin, cinquième jour après la mort de la Bienheureuse, son corps virginal, renfermé dans un épais sarcophage de bois, fut déposé dans la sacristie, en attendant l'achèvement du tombeau de marbre qu'on lui destinait. Ce monument, œuvre d'un sculpteur émérite, reçut la châsse l'avant-veille de Noël de la même année. On remarqua une affluence énorme à la funèbre solennité, et bientôt les murs de la chapelle des *Volte* se couvrirent d'*ex voto*. Pendant longtemps les fidèles aimaient à visiter cette tombe bénie ; mais plus tard, on ignore pourquoi, le cercueil fut reporté à la sacristie. En 1599, le R<sup>me</sup> P. Hippolyte-Marie Beccaria, de passage à Sienne, voulut l'examiner. Le corps fut trouvé dans un état parfait de conservation : les habits, le voile et jusqu'aux fleurs de la couronne, étaient intacts. On le renferma dans une urne nouvelle, qui fut placée sous l'autel au-dessus duquel est gardée la tête de sainte Catherine de Sienne. Sur le socle on grava les deux vers, jadis composés en guise d'épithaphe par le confesseur de la Bienheureuse, et déjà inscrits sur le premier mausolée :

*Claruit hæc Soror Catharina, alia Senæ,  
Angelica, hic jacet, virgo beata tuit.*

« Ici repose Sœur Catherine de Lenzi, seconde de Sienne, vierge bienheureuse ».

Plusieurs fois, Catherine apparut pour révéler sa gloire au ciel.

La signora Marchia di Romano l'aperçut radieuse devant Jésus et Marie, qui ornaient son front d'une brillante couronne.

Antonia Datis lui avait recommandé sa sœur Clémence, désespérée des médecins. Catherine lui apparut pleine de gloire et lui dit : « Le mal est grave ; cependant espérez, nous en triompherons. » Effectivement la guérison suivit de près.

Le jour même de la mort de Catherine Lenzi, la B<sup>se</sup> Colombe se trouvait, avec quelques Sœurs, à l'église de Saint-Dominique de Pérouse, et se préparait à communier. Tout à coup elle entra en extase et vit l'âme de Catherine portée au ciel par les anges, au milieu de ravissantes harmonies. « Oh ! voyez, s'écria-t-elle, voyez avec quelle gloire notre Sœur Catherine de Sienne monte au Paradis ! »

Le vrai portrait de la Bienheureuse se trouve, à droite en entrant, dans la chapelle où elle repose, avec cette inscription gravée sur le marbre :

*Beata Catharina secunda de Senis de Lenzis.*



### *La Bienheureuse BÉATRIX DE FERRARE (\*)*

(1505)

**O**RIGINAIRE de Ferrare, comme l'indique sa qualification, cette Bienheureuse fut destinée, encore enfant, à être dans sa ville natale une des assises principales du monastère de Sainte-Catherine martyre, récemment fondé. Toutefois, elle y passa peu d'années, consumée avant le temps et ayant déjà fourni une longue carrière de mérites. Sa candeur naïve, sa douceur, son humilité, son obéissance, son esprit d'observance édifiaient grandement ses compagnes, qui voyaient en elle un parfait miroir de sainteté. La fidélité de la bienheureuse Sœur à l'exercice de l'oraison lui mérita d'entrer dans les celliers mystiques de l'Epoux divin, et bientôt cette âme privilégiée parut embellie de ces faveurs de choix, réservées seulement aux grands amis de Dieu. Elle connut les ravissements et les extases, pénétra les secrets de l'avenir, prédit le jour de sa mort avec une précision qui ne laissait place à aucun doute. Auparavant il lui fallut passer par le creuset d'une maladie très douloureuse. Béatrix l'accueillit comme une bénédiction céleste, trop heureuse de coopérer aux desseins miséricordieux de son Bien-Aimé sur elle, par un entier acquies-

(\*) Razzi, P. II. — Pio, P. I, L. III, 484. — Arturo : *Sac. Gynæc.*

cement de sa volonté. Elle comprenait, en effet, que cette épreuve venait à point pour purifier son âme et l'enrichir de mérites dont le trésor lui ouvrirait la porte du ciel.

On construisait alors le caveau destiné à la sépulture des Sœurs. Notre Bienheureuse savait d'une connaissance surnaturelle qu'elle serait la première à y être inhumée. Elle voulut donc y descendre et mesurer une des places. « Que faites-vous ? ma Sœur, dit une religieuse qui l'aperçut. — Vous le voyez, répondit Béatrix, je visite le lieu de mon prochain repos. »

A quelque temps de là, elle était saisie du mal qui devait l'enlever, après l'avoir clouée une année entière sur un lit de douleurs. Sa patience ne se démentit jamais. La sérénité de son visage, l'accueil joyeux dont elle gratifiait ses visiteurs, le calme et la douceur de ses procédés témoignaient assez de sa pleine conformité au bon plaisir de Dieu.

Le 25 novembre, fête de l'illustre protectrice de l'Ordre, sainte Catherine martyre, notre pieuse malade éprouva une syncope qui fit croire aux personnes présentes qu'elle venait d'expirer. On se trompait : ce n'était pas la mort, mais la vie dans l'extase. Transportée en esprit dans les parvis célestes, Béatrix y était témoin des honneurs décernés par les anges et les élus à la noble vierge d'Alexandrie. Elle-même, s'approchant à son tour, reçut des mains de la sainte une couronne de roses, symbole de la couronne de gloire qui bientôt ceindrait son front. Sortie de l'extase, Béatrix raconta sa vision à la Mère Prieure, puis demanda les sacrements de l'Eglise. Elle les reçut avec des ardeurs de Séraphin et mourut le lendemain, 26 novembre 1605, comme elle l'avait prédit.

La Bienheureuse apparut pleine de gloire à plusieurs personnes. L'une d'elles, religieuse du monastère, l'avait instamment priée de lui inspirer, dès qu'elle serait au ciel, les moyens de correspondre pleinement aux vues de la Providence sur son âme. Or, un jour, elle se sentit prise subitement d'un transport de joie extraordinaire, accompagné d'un désir extrême d'aimer Dieu par dessus toutes choses et uniquement pour sa gloire. Elle vit dans cette disposition de son intérieur la réponse à sa demande et en remercia sa céleste compagne.

Une autre avait manifesté plusieurs fois à Sœur Béatrix son désir de la revoir après sa mort, pour qu'elle lui révélât, sous le bon plaisir de Dieu, quelque chose sur la beauté de Jésus-Christ et ses mystères, afin de l'aimer davantage. Quelques jours après le trépas de la



Bienheureuse, son amie eut un ravissement. Elle se crut près de la tombe de Sœur Béatrix, quand celle-ci se dresse pleine de vie et s'écrie : « Ah ! si l'on savait ce que c'est que de voir Jésus-Christ dans sa gloire ! Mais non, aucune langue humaine, aucune image, aucun symbole ne peut en donner l'idée. Que cela te suffise ! »

Une troisième fois, notre sainte Religieuse manifesta clairement qu'elle jouissait de la vision béatifique.

Une personne qui avait toujours entretenu d'excellents rapports avec la servante de Dieu se vit, un jour, transportée en esprit dans un palais magnifique, mais dont les salles, à l'exception d'une seule, n'étaient point meublées. « Ce palais, lui dit-on, est destiné aux religieuses de Sainte-Catherine de Ferrare, et la chambre entièrement aménagée est celle de Sœur Béatrix. » A l'instant la Bienheureuse se présente, prend la main de son amie et introduit celle-ci dans un parterre ravissant. Elle lui fait admirer la beauté et la variété des fleurs qu'il renferme, en cueille une, et, la remettant à sa compagne, prononce ces paroles du Saint Evangile : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (1). »

Les auteurs de l'Ordre de Saint-Dominique décernent à Béatrix de Ferrare le titre de Bienheureuse.



## LE MÊME JOUR

123. — A Bologne, la douce mémoire du V. Père BONVISI DE PLAISANCE, dont il est fait mention à plusieurs reprises dans la vie de saint Dominique.

Issu d'une noble famille de Plaisance, Bonvisi dei Monachi, était, l'an 1219, un des docteurs en droit les plus renommés de Bologne. Il fut attiré dans l'Ordre par les prédications du B. Réginald et reçut de ses mains le saint habit. Il y avait peu de mois qu'il s'exerçait dans les pratiques claustrales, quand arriva le B. Fondateur. Frappé de l'esprit de dévotion et de

(\*) Joan. XVII, 3.

l'air de candeur de ce religieux, l'homme de Dieu le prit pour compagnon de voyage, lui enjoignit même un ministère qui, de prime abord, semblait dépasser ses forces, ou pour le moins était assez peu en harmonie avec ce que paraissait exiger la prudence humaine.

On sait que le Saint, éclairé par une lumière supérieure, aimait à mettre à l'épreuve la vertu de ses enfants, et presque toujours le miracle venait récompenser la soumission de ceux qui se laissaient conduire. Il voulait de leur part une obéissance intrépide et pleine de foi. Bonvisi en rapporte des traits dans lesquels il fut à la fois témoin et acteur.

« Dans un voyage que nous fîmes à Rome, dit-il, l'abondance des pluies avait grossi démesurément les ruisseaux et les rivières. Parvenu à un torrent, Fr. Dominique fit le signe de la croix sur les eaux, et, me voyant très effrayé, me dit d'entrer hardiment au nom du Seigneur. Confiant dans l'obéissance et dans le signe de croix tracé par le Bienheureux, je traversai avec lui sans accident les eaux débordées. »

Un autre jour, le saint Patriarche ordonna à Bonvisi d'aller prêcher à Plaisance, sa ville natale. Le pauvre Frère, novice encore dans l'institut, objecta son inexpérience et son peu de savoir dans les Lettres divines. « Partez, mon fils, lui répondit son bien-aimé Père, le Seigneur sera avec vous : il mettra sur vos lèvres la parole du salut. » Le docile religieux obéit et réussit au delà de son attente. Le résultat de sa prédication fut l'entrée dans l'Ordre de trois précieuses recrues : Fr. Jean Salomonio, Nicolas de Parme et Guillaume Telusa. (1) Il y eut plus : la ville entière se sentit remuée au souffle de la parole évangélique, et l'on vit le peuple et les nobles s'unir dans un mutuel accord, pour fournir à Bonvisi les éléments matériels d'un couvent, qui fut fondé l'année suivante et devint une pépinière de saints.

Le V. Religieux, après quatre mois environ passés avec le B. Dominique à Bologne, l'accompagna d'abord dans le voyage de Milan, Il le soigna dans la grave maladie que le serviteur de Dieu y fit. Il le suivit encore à Rome, comme on l'a vu plus haut. Il était Procureur du couvent de Bologne lorsque, un jour de jeûne, les Frères étant assis au réfectoire, sous la présidence de saint Dominique, et les provisions faisant défaut, deux anges, sous la forme de deux beaux jeunes hommes, apportèrent à tous les convives du pain et des figues sèches. Enfin, Bonvisi assista, en 1233, à la translation des restes du B. Patriarche, sentit la merveilleuse odeur qui s'exhala de ses ossements, et eut l'honneur d'être entendu, comme quatrième témoin, dans le procès de canonisation. Il rendit hommage à la ferveur du serviteur de Dieu, quand il célébrait les saints mystères ou passait la nuit dans l'église, à son affection pour les religieux de tous les Ordres, à son esprit de mortification en voyage et en maladie, à sa fermeté pour assurer le maintien de la disci-

(1) Petrus-M. Campi : *Hist. Eccl. Parm.*, P. II, 119.

plaine régulière, à sa tendresse pleine de compassion pour ses ennemis. Nous avons lu en détail chacune de ces dépositions dans la Vie de saint Dominique, au 4 août.

On ne sait en quelle année précise mourut Bonvisi de Plaisance ; on ignore pareillement les principaux faits de sa vie religieuse en dehors de ce qui se rattache à l'histoire de notre saint Fondateur. Bovetta, auteur d'une Chronique, à l'année 1227, lui attribue, mais sans indiquer ses sources, un grand ouvrage plein d'érudition contre les hérésies. — (Taegio — Pio, P. I, L, I, 173. — Echard, I, 49.)

1435 — A Bois-le-Duc, le V. Père ARNOUL, religieux très exact dans les observances régulières. Le P. Jean Nyder nous a conservé sa mémoire au sujet d'un fait survenu de son temps, et bien capable de nous confirmer dans l'estime des moindres prescriptions de la Règle.

Il rapporte donc qu'un jeune Oblat de treize ans, traversant un jour le jardin, cueillit quelques feuilles de laitue et les mangea sans faire le signe de la croix et sans avoir aucune permission. Immédiatement le démon prit possession de l'enfant, qui se mit à parler latin, sans en savoir le premier mot, et à citer des passages entiers de la Bible, qu'il n'avait jamais ouverte. Il déclarait, en outre, avoir vu des choses merveilleuses dans le ciel et reçu des révélations, qu'il racontait à qui voulait l'entendre. Les gens simples regardaient ces phénomènes comme étant l'œuvre de Dieu ; mais nos Pères, mieux éclairés, les interprétèrent d'une façon toute différente et résolurent d'exorciser le petit énergumène.

Le P. Arnoul fut chargé de cette mission. Cédant à la force du commandement qui lui était intimé par ce saint homme, le démon sortit du corps de l'enfant, après avoir déclaré comment il y était entré. Toutefois, le jeune Oblat, après sa délivrance, demeura dans un état de prostration tel, qu'il semblait avoir perdu l'usage de la raison : ses traits bouleversés marquaient de quelle monnaie le méchant hôte payait son hospitalité.

Ces sortes de châtiments, qui n'arrivent d'ordinaire qu'aux époques où les religions et les réformes sont dans leur plus grande ferveur, prouvent combien Dieu se montre jaloux d'en voir maintenir la perfection, et quelles punitions attendent ceux qui, loin d'en conserver le lustre, y laissent glisser la transgression et le désordre. Voilà pourquoi sainte Thérèse disait : « S'il n'y a rien de plus difficile que de rétablir le bien là où il est perdu, il n'y a rien, ni plus, sur quoi les supérieurs doivent veiller davantage, qu'à l'entretenir et le développer là où il se trouve. — (J. Nyder : *Formicarium*, L. III, c. 1.)

1662 — A Manille, le V. Frère Convers JEAN ESTRADA. Il vivait dans le siècle, quand un riche négociant, frappé de son intelligence, le prit à

son service et l'emmena aux Philippines, lui confiant tous ses intérêts commerciaux. Bien que le jeune Espagnol s'acquittât d'une façon très consciencieuse de sa délicate fonction, il arriva néanmoins que, sur des soupçons malveillants, sa probité fut mise en doute. Des plaintes injurieuses circulèrent dans le public et, sans plus mûr examen, on le jeta en prison. Jean Estrada eut à souffrir, durant trois ans, la perte de sa liberté, et celle, plus sensible encore, de son honneur. Dieu, qui n'avait voulu cette épreuve que pour engager notre jeune homme à négocier des richesses bien autrement solides, permit enfin que justice lui fût rendue.

Le premier soin du captif libéré, fut de venir frapper à la porte de notre couvent de Manille, et d'y demander l'habit de Convers. On le lui accorda. Au comble de ses vœux, Jean Estrada inaugura sans tarder cette vie de parfait religieux qu'il devait tenir jusqu'au bout. Il se montra homme de grande oraison, ingénieux à se mortifier, et d'un détachement si complet qu'il n'avait même pas une cellule à son usage. Après avoir édifié la communauté par son exacte observance et la pratique fidèle des vertus de son état, le V. Frère mourut de la mort des justes, à l'âge de soixante-dix ans. — (*Hist. de la Prov. des Philip.* P. II, L. II, c. 23.)

1642 — A Saint-Etienne-en-Forez, Sœur MARIE-MADELEINE BAR-DONNANCHE, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne. Son père était un riche marchand de la ville. Elle eut une tante et une sœur religieuses, à Sainte-Catherine ; sa mère elle-même entra dans le monastère pour y terminer ses jours sous l'habit dominicain.

Sœur Marie-Madeleine montra des vertus très précoces dès le berceau. A peine consentait-elle, le vendredi, à prendre parcimonieusement le sein maternel. A quatre ans, voyant étalées sous ses yeux des images de saints, elle tendit sa petite main vers l'image de sainte Catherine de Sienne, en disant qu'elle voulait imiter cette sainte et porter sa couronne d'épines. Vers le même âge, considérant son crucifix, elle se prit à pleurer en disant : « Bon Jésus, qui vous a mis tout nu sur cette croix ? Prenez ma robe pour vous couvrir. » Jamais on ne put la décider à porter des vêtements de couleur éclatante ou de petites parures propres à son âge et à sa condition. Un jour qu'elle récitait une leçon, elle entendit une voix intérieure qui lui dit : « Tu es ma fille bien-aimée. » Aussitôt elle se pâma, à la grande surprise de sa maîtresse, qui raconta la chose à la mère.

Agée de dix ans, Madeleine entra au monastère de Sainte-Catherine pour être religieuse ; mais ses parents l'en firent sortir et l'envoyèrent comme pensionnaire chez les Ursulines de Lyon. Elle y resta quatre ans, toujours pleine de la pensée de son cher monastère, et résistant aux sollicitations de ses nouvelles maîtresses, qui l'engageaient à devenir une des leurs. Munie du consentement paternel, la jeune fille reçut l'habit de Saint-Dominique, et,



le temps de probation écoulé, émit ses vœux solennels avec une ferveur admirable.

Sa vie dans le cloître répondit à de si heureux débuts. Sœur Marie-Madeleine excella dans l'observation du silence, ne demandant qu'à demi-mots les choses même absolument nécessaires. La pauvreté de sa cellule étonnait les supérieurs chargés de la visite canonique. Son obéissance était si exacte, qu'elle prenait à la lettre et exécutait ponctuellement des choses dites par les supérieurs sous forme évidente de plaisanterie. D'une humilité sans pareille, la moindre louange la jetait dans le trouble, et pour la tranquilliser, surtout après que des personnes du dehors lui avaient témoigné quelque estime, ses supérieurs n'avaient d'autre ressource que de l'humilier profondément en présence de la communauté tout entière. Sa douceur et sa mansuétude furent telles, que jamais elle ne contrista personne. « Nous serions prolixes, disent les mémoires contemporains, si nous voulions détailler toutes les vertus de cette chère Sœur, qui a vécu parmi nous comme un ange du ciel. »

Dieu, voulant l'appeler de ce monde pour récompenser ses mérites, lui envoya une fièvre lente, qu'elle supporta plusieurs mois sans vouloir user d'aucune dispense. La malade ne fut alitée que cinq jours. Elle expira en prononçant ces paroles : *Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde* (1). Sa mort arriva le 26 novembre 1642. La V. Sœur comptait 35 ans d'âge et 21 de vie religieuse. Son corps, exposé à la grille du chœur, fut visité par une foule prodigieuse, avide d'y faire toucher des chapelets et des médailles. On se disait hautement dans la ville : « Allons voir la Sainte qui vient de mourir à Sainte-Catherine. » — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

1647 — A Douai, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Sœur CATHERINE DE L'ANNONCIATION.

Tout enfant, elle accusait les plus heureuses dispositions pour la piété. Loin de s'adonner aux amusements de son âge, elle nourrissait au fond de son âme un attrait très vif pour l'oraison. De là son empressement à vaquer à ce saint exercice et à la lecture spirituelle : de là encore sa tendre compassion pour les pauvres, son profond respect pour ses parents, son affabilité à l'égard de tous les employés de la maison. En toutes ces choses, elle se montra admirable. Religieuse, elle fut pour la communauté l'exemplaire vivant de toutes les vertus de son état. Rigide observatrice de la règle, elle ne le céda à personne dans la garde des sens, dans l'humilité, la charité, la pauvreté, l'abnégation. Placée à la tête du noviciat, la sainte religieuse se fit bien vite remarquer par sa prudence, sa douceur, son savoir-faire. La dévotion pour le Très Saint Sacrement la distingua entre toutes ses compagnes. Le jour

(1) Ps. 84, 8.

où elle avait le bonheur de s'asseoir à la sainte table lui apportait de telles délices, qu'elle déclarait n'avoir rien à redouter pour la journée. Si néanmoins quelque événement fâcheux survenait, elle accourait aussitôt à la source de toute consolation : agenouillée au pied du tabernacle, perdue dans une extase d'amour, elle entretenait le divin confident de ses peines comme si elle l'eût vu de ses propres yeux. Sa pieuse confiance lui apporta toujours tranquillité et joie. Malgré de violents maux de tête, qui ne servirent qu'à montrer sa patience, elle demeura inébranlable dans les exercices de l'observance régulière. Enfin, épuisée par de longues douleurs, munie des sacrements de l'Eglise, elle rendit doucement l'âme, dans un acte de foi, d'espérance et d'amour, le jour où elle l'avait prédit, 26 novembre 1647. — (Acta Cap. Gen. Romæ, MDCL).





## XXVII NOVEMBRE

*La Bienheureuse MARGUERITE DE SAVOIE*

*Marquise de Montferrat*

*Fondatrice et Prieure du monastère d'Albe (\*)*

(1390-1464)



ISSUE de la famille régnante des ducs de Savoie, la B<sup>ne</sup> Marguerite naquit dans les premiers jours de juin 1390 (1). Elle eut pour père Amédée, prince de Piémont et d'Acaia, et pour mère Catherine, fille d'Amédée IV, comte de Gênes.

Son éducation répondit à l'illustration de son rang : l'innocence et la grâce relevaient les charmes de sa personne et ravissaient quiconque l'approchait. Encore enfant, elle donna des marques non équivoques de sa sainteté future. S. Vincent Ferrier évangélisait alors le nord de l'Italie. Marguerite eut le bonheur de l'entendre, et le fruit qu'elle retira de ses instructions fut une aversion très accusée pour les biens trompeurs d'ici-bas. Dès cette époque, elle songea sérieusement à vouer à Dieu sa virginité : des raisons particulières empêchèrent la réalisation de ce pieux désir.

(\*) *Procès de Béatification*. — S. Razzi : *Vies des Saints et Saintes*, etc., 2<sup>e</sup> P., p. 311. — Marchese : *S. Diar. Domen.* VI. — F.-J. Allaria, chan. de la cathédrale d'Albe : *Storia della B. Margherita di Savoia*, etc. Alba, typog. Sansoldi, 1877.

(1) Archivi della R. Camera dei Conti e della città di Torino. (Allaria, p. 90.)

La mort de son père, arrivée le 7 mai 1402, porta un coup terrible à son âme sensible : la divine Providence lui fit retrouver celui qu'elle venait de perdre dans la personne d'un oncle, le prince Louis, lequel, n'ayant point d'enfant, adopta Marguerite comme sa propre fille.

Depuis de trop longues années, les princes de Piémont étaient en guerre avec le marquis de Montferrat. Aux luttes sanglantes, qui désolaient périodiquement leurs provinces, succéda enfin une paix conclue à Asti, le 23 mars 1403. Elle devait être consolidée par le mariage de notre princesse Marguerite avec le marquis de Montferrat, Théodore II, veuf de Jeanne de Bari, laquelle avait laissé un fils, le prince Jean-Jacques, héritier de la couronne, et une fille, la princesse Sophie, appelée à régner à Constantinople.

Cette union, si favorable aux intérêts de l'Etat, était des mieux assorties au regard de la religion. Esprit distingué, ami de la justice, dévoué à la sainte Eglise, Théodore estimait avant tout dans sa nouvelle épouse les dons précieux de la grâce. Marguerite lui rendit pleinement son affection. Vraie mère pour les enfants de ce prince, elle ne cessa jamais de les porter au bien et de régler leur éducation sur les maximes de l'Evangile. Elle-même, dans sa vie privée, se montrait fort exacte à garder les préceptes divins, assidue à l'oraison, rigide dans les pratiques du jeûne et de l'abstinence. Elle fréquentait les sacrements et mettait ses délices à passer au pied des autels le temps libre que lui laissaient ses obligations. Privée des joies de la maternité, la sainte princesse pouvait plus aisément prendre soin des pauvres. Qui dira le nombre des orphelins entretenus de ses deniers ? des vieillards assistés par l'effet de sa vigilance ? des veuves qu'elle préserva d'une affreuse misère ? des jeunes filles que sa générosité arracha aux séductions du vice ?

Quand son mari fut nommé gouverneur de la République de Gênes, Marguerite dut l'accompagner dans l'appareil d'une pompe royale ; mais, au rapport d'un historien, l'éclat de la solennité n'eut rien de comparable à la modestie qui rayonnait dans toute sa personne. Dieu, semblait-il, ne l'avait associée à un si grand honneur qu'afin de lui ménager le mérite d'en mépriser le faste et de rester humble au sein de la gloire. La Providence avait encore d'autres vues. En l'amenant à Gênes, elle lui réservait le bonheur d'entendre à nouveau saint Vincent Ferrier, qui s'y trouvait alors, et qui, comme partout, soulevait les âmes de ses auditeurs. La marquise s'attacha aux pas de l'homme apostolique, et fut tellement touchée de ses exhortations sur



les paroles de saint Paul : *Je vous conjure, par la miséricorde de Dieu, de faire de vos corps une hostie sainte, vivante, agréable à Dieu* (1), qu'elle prit sur-le-champ la résolution de commencer une vie nouvelle, basée sur la pénitence et l'humilité, et de mourir entièrement au monde et à ses délicatesses. Reconnaisant à la lumière divine ce que la grâce exigeait d'elle, Marguerite s'adonna avec une admirable ferveur aux exercices d'une sévère mortification. Sous ses riches habits, elle cacha un rude cilice ; elle augmenta ses jeûnes et plus que jamais prit à dégoût le siècle parmi lequel elle vivait : volontiers elle eût échangé sa condition de souveraine pour se faire la dernière dans le cloître. Le temps n'était pas venu de réaliser un tel souhait.

Mais voici que le prince Théodore, à l'apogée de sa gloire, vint à mourir inopinément. Profonde douleur pour sa bien-aimée compagne. Depuis quinze ans, ils marchaient la main dans la main, et jamais le moindre nuage n'avait obscurci le ciel de leur union bénie. Tout en gardant la régence jusqu'à la majorité de Jean-Jacques, la noble veuve mena une vraie vie de religieuse et fit le vœu de continence perpétuelle ; puis, le moment venu, elle fut heureuse de remettre au jeune prince les rênes du gouvernement, et se retira, malgré les instances des grands pour qu'elle continuât à l'aider de ses conseils. L'appel divin lui montrait une autre voie. Elle quitta tout : couronnes, titres de grandeur, et se rendit à Alba-Pompéia, pour y vivre dans la solitude et la prière.

II. — A peine était-elle installée dans sa retraite, qu'une ambassade solennelle vint un instant troubler son âme affamée de silence et de repos. C'étaient les envoyés de Philippe Visconti, duc de Milan, chargés de la demander en mariage pour leur souverain. La princesse répondit qu'ayant pris des engagements avec Dieu, et de ce chef se trouvant liée en conscience, elle ne pouvait plus songer à aucune alliance humaine. Mais le duc ne se tint pas pour battu. Il s'adressa au Pape Eugène IV, et obtint pour elle la dispense de son vœu. Il fut trompé dans ses calculs. Marguerite refusa la dispense et s'en excusa auprès du Souverain Pontife, déclarant que son vœu n'avait point été fait à la légère, mais en pleine réflexion, avec une volonté bien ferme de n'avoir plus avec le monde aucun commerce de cette sorte. Le Pape n'avait cédé que par condescendance aux prières du duc ; il

(1) Rom. XII, 1 et seq.

loua hautement la mâle vertu de notre princesse et lui écrivit en témoignage de sa satisfaction.

Dieu, qui avait choisi Marguerite pour servir de mère à quantité d'âmes généreuses, jugea nécessaire de lui donner quelques-unes des marques de sa royauté; nous voulons dire un manteau d'opprobres et une couronne de douleurs. Elle venait de faire profession dans le Tiers-Ordre, quand elle se vit soudain assaillie par des accès de goutte. Eprouvée contre son attente, elle eut comme un moment de faiblesse. La chair et le sang paraissaient prévaloir sur son courage. Elle commença donc à se plaindre de l'abandon où le divin Maître la laissait, dans l'accablement de ses maux, et désira en secret d'en être délivrée. L'auguste mère de Dieu lui apparut, et d'une voix pleine de tendresse lui dit : « Ma fille, il vous faut conformer votre volonté à celle de Dieu et vous armer de patience pour endurer les peines que sa main vous destine. Sachez-le bien; dans des vues de miséricorde que plus tard vous comprendrez, Dieu entend que vous soyez clouée sur la croix toute votre vie : la mort seule vous délivrera de ce long martyre. D'ici là, courbez l'épaule sous le fardeau avec générosité et vaillance. »

A dater de ce jour, la pieuse veuve ne demanda plus de soulagement à ses douleurs. Etrangère, autant qu'il dépendait d'elle, aux soucis de la terre, elle semblait ne vivre que pour le ciel, sollicitant l'unique grâce d'être comptée au nombre des élus. Un jour qu'elle récitait cette prière avec une admirable ferveur, Notre-Seigneur se présenta tenant à la main trois dards. L'un portait sur une banderole le mot *calomnies*; l'autre, *infirmités*; le troisième, *persécutions*. « Fais ton choix », dit Jésus à sa servante. Marguerite eut un instant de frayeur. — « O mon Dieu, répondit-elle, pardonnez ma hardiesse. Mais ne vous montrez-vous pas d'une extrême rigueur envers votre servante? Pour exciter la confiance de ceux qui vous aiment, vous vous servez de comparaisons touchantes. *Un Père*, dites-vous, *donne-t-il une pierre à l'enfant qui lui demande du pain!* (1). Et maintenant que moi, pauvre pécheresse, je soupire après la possession de vous-même, et sollicite pour grâce unique de prendre place parmi vos élus, pour toute réponse vous me présentez trois dards aigus, et, qui plus est, vous m'ordonnez de faire mon choix!... Mais non, Seigneur, vous n'êtes pas un maître dur et sévère; dans ces calomnies, ces infirmités,

(1) Luc XI, 11.

ces persécutions, que vous m'offrez, je reconnais l'effet de cette clémence qui m'ouvre des voies plus sûres pour arriver au salut. Au lieu de choisir moi-même, je vous laisse de me traiter comme l'entend votre bonté tout aimable; ou bien, s'il me faut marquer ma préférence, ces dards qui sont en votre main, je les prends tous les trois... » — « Bien, ma fille, dit Jésus avec un sourire d'amour; moi-même je t'ai donné l'exemple. Pour toi, je suis descendu des cieux, j'ai revêtu ta misère et tes infirmités, j'ai enduré travaux, souffrances, ignominies, je suis mort sur une croix. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître; marche sur mes traces et tu me posséderas éternellement. »

La vision disparut, mais les suites ne tardèrent pas à se faire sentir.

Les premiers coups vinrent du côté de Milan. Les sujets du duc Philippe ne pardonnaient pas à la Bienheureuse son refus d'épouser leur maître. Mille calomnies furent inventées pour noircir la réputation de la sainte veuve. A leurs yeux, elle n'était qu'une hypocrite, cachant sous des apparences trompeuses de criminels engagements. On osa dire au Pape qu'elle renouvelait l'hérésie des Vaudois, en abritant des vices honteux sous le manteau de la dévotion. Marguerite endura l'affront sans se défendre ni permettre qu'on la défendît. Mais le Vicaire de Jésus-Christ fut moins patient : d'un mot il ferma la bouche aux détracteurs et les confondit.

En second lieu, l'infirmité s'abattit sur la sainte princesse : jusqu'à sa mort, la goutte lui fit souffrir d'atroces douleurs.

Quant au troisième dard, les persécutions, rien ne lui manqua de ce côté; nous le verrons surtout, en parlant des épreuves réservées au directeur de son âme. Le démon entra lui-même en lice, et mit tout en œuvre pour l'éloigner de l'oraison. Il la saisissait pendant sa prière, l'élevait à une grande hauteur et la laissait retomber lourdement. Marguerite, préservée de toute blessure par le secours de Dieu, reprenait sans trouble l'exercice interrompu.

Croyant toujours n'avoir rien fait pour le service de son Epoux bien-aimé, elle vivait dans une appréhension continuelle, quand il plut à Dieu de lui inspirer la pensée de passer du Tiers-Ordre qu'elle professait dans le second Ordre de Saint-Dominique. Elle s'en ouvrit aux Tertiaires, ses compagnes, qui toutes entrèrent dans ses vues. Du consentement d'Eugène IV, elle construisit à Albe un monastère capable d'abriter une centaine de religieuses, et le dédia à sainte Marie-Madeleine. Elle y unit les revenus de certains prieurés sur les-

quels elle avait des droits, notamment des abbayes de Notre-Dame-des-Grâces et de Grazzano, dans le marquisat de Montferrat. Le nouveau monastère fut placé, en vertu de l'autorité pontificale, sous la juridiction des Frères-Prêcheurs ; le P. Jacques ou Manfred de Bollini, chargé du spirituel avec le titre de Vicaire apostolique, présida à la prise de possession. Les Sœurs, au nombre de soixante, et appartenant toutes aux principales familles d'Italie, reçurent l'habit du grand Ordre et firent profession solennelle entre les mains du P. Bollini.

III. — Au monastère de Sainte-Marie-Madeleine, notre Bienheureuse n'eut d'autre souci que de retracer dans sa personne l'idéal d'une parfaite religieuse dominicaine ; elle prévoyait avec raison que ses compagnes, ayant sans cesse les yeux fixés sur elle, se trouveraient naturellement portées à l'imiter, si elle devenait un exemplaire d'observance et de régularité. Ses rapports précédents avec les Frères-Prêcheurs lui avaient fait toucher du doigt l'importance et la force de l'obéissance religieuse ; aussi fit-elle converger sur ce point tous ses efforts. Elle remit sa volonté propre aux mains de son père spirituel, pour ne plus dépendre que de lui. Ce religieux, homme de Dieu, très désireux de conduire au faite même de la perfection son illustre pénitente, non seulement prit à tâche de l'exercer dans ces pratiques d'humilité et de renoncement communes à tous les instituts religieux, mais voulut encore extirper jusqu'aux dernières racines de l'amour-propre et combattre même les inclinations les plus innocentes. Marguerite était digne de comprendre sa forte direction et de s'y soumettre. Les deux traits suivants en fourniront la preuve.

La servante de Dieu avait une petit biche, si bien dressée qu'elle exécutait, avec un instinct surprenant, tout les ordres de sa maîtresse. Marguerite désirait-elle mander une Sœur ? Il lui suffisait d'indiquer du doigt la cellule où elle se trouvait, pour qu'aussitôt la biche y courût et amenât la religieuse en la tirant par sa robe. La Prieure voulait-elle réunir extraordinairement le chapitre de la communauté ? Elle montrait la corde de la cloche, et la petite bête, prenant cette corde entre ses dents, sonnait comme n'eût pas mieux fait une créature raisonnable. Le Père confesseur vit dans l'attachement de la V. Mère pour le gentil animal une belle occasion de la mettre à l'épreuve. Il lui commanda de se défaire de la biche. Marguerite obéit sur-le-champ, non sans que le sacrifice lui coûtât beaucoup.



Il y avait au monastère une jeune filie, nommée Benventina Bocconelli, que la sainte Prieure avait pris soin elle-même de former à la vertu. L'enfant répondit aux prévenances de la sage maîtresse et mettait une de ses jouissances les plus douces à conférer avec elle des choses spirituelles. Le confesseur l'apprit ; sans entrer dans aucune explication, il interdit tout rapport entre la Prieure et la novice. Marguerite cessa ses entretiens, et ne les reprit plus tard que sur l'injonction formelle du religieux, édifié de sa soumission.

Jamais on ne put remarquer dans notre sainte l'ombre d'une résistance. La volonté du directeur de son âme était la sienne propre. Son obéissance était si complète qu'elle ne raisonnait jamais sur un ordre reçu.

Nous avons vu que l'un des dards portait le mot : *Persécutions*. Ce genre d'épreuves atteignit la partie la plus sensible de son âme. Les ennemis de la Bienheureuse pensèrent, non sans raison, que le plus grand tort lui faire était de lui enlever l'assistance de son confesseur. Ils dirigèrent leurs batteries de ce côté. Mensonges et calomnies tombèrent sur le vénérable religieux avec une telle violence que, Dieu le permettant, il fut déposé de ses fonctions et jeté dans la prison publique. Atterrée d'un coup si terrible, la servante de Dieu mit tout en œuvre pour faire reconnaître l'innocence du directeur spirituel de son monastère. Ayant autorisation du Pape pour sortir de la clôture, elle alla trouver la femme du gouverneur, laquelle par ailleurs était son obligée. Mais, loin d'accueillir sa requête, cette dame ingrate repoussa la vénérée Mère avec tant de hauteur qu'en fermant la porte, elle faillit lui écraser la main. Le châtiment ne se fit pas attendre. A trois reprises successives, la malheureuse donna le jour à de petits monstres. Eclairée par ses infortunes, elle vint se jeter aux pieds de la sainte Prieure, en sollicitant son pardon. La charitable princesse la consola et lui obtint de Dieu rémission d'une peine si justement méritée.

Cependant la malveillance continuait à poursuivre le P. Manfred. Retenu jusque-là dans les prisons d'Albe, il fut transféré ensuite dans celles de Grenoble. Marguerite ne put supporter une telle injustice. A force de démarches réitérées, elle parvint à démontrer, preuves en main, la parfaite innocence de l'inculpé. Le saint religieux, sorti de prison, se rendit à Rome pour y plaider lui-même sa cause. Le Pape en reconnut la justice, et, sans retard, réintégra Manfred de Bollini

dans son office de Vicaire Apostolique et de confesseur du monastère Sainte-Marie-Madeleine.

IV. — On ne saurait dire le zèle déployé par la B<sup>se</sup> Prieure pour faire avancer ses filles dans le chemin royal de la perfection. Elle appuyait d'une prière incessante ses exhortations et ses exemples; et maintes fois elle obtint de connaître par des lumières surnaturelles les dispositions intimes des cœurs.

Une malheureuse Sœur, dont les actes avaient pour unique mobile la vanité, cachait sous des dehors de vertu les ravages de son amour-propre. La Mère Prieure avait pénétré le triste état de cette âme, et épuisé vainement avis, prières, remontrances pour la ramener au bien. Sur les entrefaites, la Sœur mourut. Dans la communauté, il n'y avait qu'une voix pour louer sa sainte vie et envier le bonheur dont, sans nul doute, elle jouissait au ciel. Marguerite, en proie à des inquiétudes mortelles, se taisait, se bornant à recommander à Dieu l'âme de sa pauvre fille. Une nuit, la défunte lui apparut. « Je suis, dit-elle, une de ces vierges folles qui ont négligé de mettre de l'huile dans leurs lampes; j'ai entendu retentir à mes oreilles le *Je ne vous connais pas*, et la porte du Paradis m'a été fermée. Mon sort est celui des damnés dans le lieu d'horreur, de désespoir, de grincements de dents. » La servante de Dieu épouvantée put à peine articuler ces mots : « Mais vos œuvres, où sont-elles? — Mes œuvres! je les ai faites par vanité et pure hypocrisie. » Et, prenant une poignée de paille, elle la jeta au vent : « Voilà, dit-elle, l'image de la vie des âmes orgueilleuses : un peu de paille que le moindre souffle emporte et fait disparaître pour toujours! »

Glacée d'effroi, la Bienheureuse passa des semaines entières dans des larmes et des pénitences qu'on ne s'expliquait pas autour d'elle; par là elle voulait épargner, à elle-même et à ses compagnes, le malheur de la réprobation éternelle.

Un soir, la vénérable supérieure aperçut le démon rôdant sous le cloître. « Que fais-tu là? » demanda-t-elle. — « Je garde une de tes filles qui a depuis longtemps sur la conscience une faute dont elle ne se confesse pas. Je la tiens, elle est sous ma griffe, elle ne m'échappera pas. » Et Satan disparut en poussant un formidable éclat de rire. Marguerite réunit aussitôt la communauté en Chapitre, raconta sa vision, et exhorta chaleureusement les Sœurs à s'examiner devant Dieu avec le plus grand soin. Toutes mirent à profit l'avis salutaire, à

l'exception de la coupable. « Oh ! non, disait celle-ci, cette parole n'est point pour nous : Satan est le père du mensonge ; toutes, nous avons la douce confiance d'être en paix avec Dieu. » Or, peu après, l'infortunée Sœur tomba gravement malade et mourut : impénitente, selon Razzi ; réconciliée, grâce aux efforts de notre Bienheureuse, d'après le P. Hercolani, dans son ouvrage « Galerie des saintes veuves ».

Le souci de la sage Prieure pour les intérêts spirituels des âmes ne l'absorbait pas au point de lui faire oublier les avantages temporels des corps.

Une religieuse, malade depuis un certain temps, troublait la maison par ses doléances sans fin. On commençait à se lasser de la servir, ou du moins d'avoir pour elle les attentions délicates qu'elle recevait de si mauvaise grâce. La Bienheureuse, prenant en considération cet état de choses, fit transporter dans sa propre chambre la Sœur infirme, épuisa en sa faveur les industries d'une charité vraiment héroïque, et parvint à la remettre sur pied, plus peut-être par ses incessantes prières que par ses soins multipliés.

Sa petite-nièce, Amédée de Savoie, qui épousa plus tard Jean-Jacques de Lusignan, roi de Chypre, fut prise, dans le monastère, où elle était élevée, d'une maladie qui la fit désespérer des médecins. Marguerite, à bout des ressources humaines, s'adressa au ciel avec cette foi qui transporte les montagnes. La Reine des anges lui apparut et lui promit la guérison de l'enfant, Marguerite se rend près de la petite malade et la trouve hors de danger.

La charité de la servante de Dieu rayonnait au delà des étroites limites du monastère. On lui avait prescrit un vin salubre, comme adoucissement aux cuisantes douleurs de la goutte qui la torturait. Mais ce vin était devenu également le partage des infirmes pauvres de la ville. Obligée pour affaire d'entreprendre un voyage, Sœur Marguerite voulut qu'en son absence le vin continuât d'être distribué. L'ordre fut exécuté si fidèlement qu'en peu de jours le tonneau se trouva totalement vide. A son retour, la Bienheureuse sent le besoin de prendre un peu de son vin. On lui répond qu'il n'en reste plus. « Allez voir quand même, réplique-t-elle, peut-être s'en trouvera-t-il encore quelques gouttes. » On obéit, et à la stupéfaction de la communauté entière, on constate que le tonneau est rempli jusqu'à la bonde.

Ses prières obtinrent pour un pauvre fermier que ses blés, renversés

par la grêle, se relevassent, et que le champ fournît une magnifique moisson.

Le fait suivant montre de quel poids sont devant Dieu les mérites d'une âme vraiment sainte, et comment la voix de ses gémissements monte plus haut que les clameurs de malédiction soulevées par les crimes des pécheurs.

Albe, par ses désordres, avait comblé la mesure, et la vengeance céleste allait fondre sur la cité. Une effroyable tempête de vent, de pluie, de tonnerre, éclata soudain, déracinant les arbres, renversant les habitations, menaçant la ville d'une ruine totale. Au milieu de la consternation universelle, notre Bienheureuse réconfortait ses Sœurs, les animait à pousser vers le ciel d'ardentes supplications. Tout à coup, dominant les bruits sinistres de la tempête se firent entendre des hurlements épouvantables : « Malédiction sur cette Marguerite qui, par ses prières, nous empêche d'achever notre œuvre ! Oui, qu'elle soit maudite à jamais ! » Et, ce disant, les monstres vomis par l'enfer s'enfuyaient vers les abîmes, et la sérénité succédait à l'ouragan. Cette miraculeuse délivrance porta haut et loin la réputation de la V. Mère.

V. — Nous ne nous arrêterons pas à parler des extases, visions, ravissements de la sainte religieuse. Elle en était favorisée dans une large mesure : maintes fois elle fut élevée de terre, et, dans cet état, il lui semblait se trouver mêlée au chœur des Séraphins. Telle était alors sa puissance sur le cœur de Dieu, qu'elle obtenait infailliblement tout ce qu'elle demandait : *Precum ac lacrymarum ejus tanta vis fuit, ut, quidquid a Deo peteret, impetraret*, lisons-nous dans l'office liturgique à son honneur.

Passons également sous silence bien des traits qui révèlent son esprit prophétique, et arrivons au récit de sa précieuse mort.

Marguerite était plus que septuagénaire, et il y avait quarante-quatre ans qu'elle portait les blanches livrées de saint Dominique. Le moment était venu où le Bien-Aimé voulait la convier aux joies de la patrie céleste.

Pendant plusieurs nuits, un brillant météore parut au-dessus de sa chambre. L'avant-veille de son trépas, la Bienheureuse fit effort pour se lever de sa couche. La faiblesse ne le permettant pas, les Sœurs lui demandaient ce qu'elle voulait faire : « Aller au-devant de mon Maître, qui entre dans cette chambre, » répondit-elle, et aussitôt une vive



lumière remplit l'appartement. Les religieuses, profondément émues, se prosternèrent, tandis que la pieuse mourante prodiguait des marques de respect et adressait des paroles d'amour à Celui qu'elle avait le bonheur de contempler. En même temps, les Sœurs entendaient, parmi de célestes symphonies, des voix virginales invitant la sainte de la terre à entrer en compagnie des élus du ciel.

Quand Marguerite reçut les derniers sacrements, on remarqua dans l'assistance une religieuse dominicaine inconnue. La cérémonie achevée, cette religieuse ne se trouva plus dans la chambre. Personne n'avait osé lui adresser la parole ; mais à son maintien tout céleste, on n'hésita pas à conclure que c'était, sans nul doute, sainte Catherine de Sienne. On entendit aussi deux chœurs invisibles réciter alternativement les prières de la recommandation de l'âme, puis entonner un chant d'une suavité inexprimable, au moment où Sœur Marguerite rendit le dernier soupir. C'était le 23 novembre 1464, vers minuit.

A l'instant même, la grosse cloche du monastère se mit en branle d'elle-même, pour annoncer aux habitants d'Albe la mort de la bien-aimée princesse, et une longue théorie de saints et de saintes, richement vêtus, des torches en mains, se déploya à travers les rues, au vu d'un certain nombre de personnes qui en rendirent témoignage, et alla jusqu'à l'église du monastère, comme pour venir chercher et conduire au ciel leur nouvelle concitoyenne. C'est ainsi que parfois dès cette vie, l'Eternel exalte ses fidèles serviteurs, et, en échange des calomnies, des souffrances et persécutions qu'ils ont endurées pour son amour, les honore devant les peuples par un magnifique triomphe.

Les funérailles de la sainte princesse furent dignes de son rang, mais conformes en même temps à son esprit d'humilité. Des grâces merveilleuses récompensèrent la foi de ceux qui eurent recours à son intercession. Ainsi qu'elle l'avait demandé, on la descendit dans la crypte commune, sous les pieds des Sœurs. Le tombeau resta dix-huit jours recouvert de simples planches, en attendant la pierre de marbre qui devait refermer l'entrée. Avant qu'elle fût placée, les religieuses demandèrent à contempler une fois encore les traits de leur vénérée Mère. On ouvrit le cercueil, et le corps fut trouvé flexible, coloré, exhalant une suave odeur. Un Convers nommé Fr. André, qui avait ôté le couvercle, se pencha pour baiser dévotement la main de la défunte, et voilà que la Bienheureuse lève le bras pour lui faciliter le mouvement. Tous aussitôt de s'écrier qu'il ne convient pas de laisser le saint corps dans la sépulture ordinaire.

On prépare un tombeau élevé de terre, placé à l'entrée du chœur des religieuses. Cette translation eut lieu le 13 décembre de la même année. Or il arriva que l'ouvrier, en retirant le cadavre de la fosse première, fit heurter le visage contre une paroi. A l'instant il en sortit un jet de sang, en présence des assistants émerveillés. Il fallut laisser exposée la sainte dépouille, trois jours encore, pour la consolation des fidèles. De nouveaux miracles attestèrent le crédit de la vénérable défunte auprès de Dieu. Une mère de famille, affligée d'un cancer à la poitrine, se trouva guérie, en approchant du siège de son mal une main de la Bienheureuse. Une autre, presque à l'extrémité, se recommanda aux suffrages de la sainte princesse, et se trouva soulagée. Mais, son mari faisant fi du miracle et voulant attribuer la guérison aux remèdes humains, elle retomba dans son premier état, jusqu'à ce que les deux époux, désormais éclairés, fissent amende honorable devant le sépulcre de la Bienheureuse.

Tant que le saint corps était resté non enseveli, une religieuse très attachée à la Mère Marguerite, descendait chaque nuit de sa cellule, et découvrait le visage de la défunte pour le contempler. Il lui arriva de laisser tomber des gouttes de cire enflammées sur la main de la Bienheureuse. Il se forma des boursouflures laissant épancher une humeur qu'on recueillit et qui devint un instrument de guérisons miraculeuses. La Sœur s'était bien gardée d'expliquer l'origine de ce phénomène : ce fut la Bienheureuse elle-même qui la révéla en apparaissant à la Prieure, et lui recommandant de veiller sur le respect dû à ses restes.

Il se fit une nouvelle translation du corps de Marguerite de Savoie, grâce à la munificence et à la piété de Guillaume Paléologue, marquis de Montferrat. La sainte princesse repose désormais dans un riche mausolée, placé au-dessus du maître-autel de l'église conventuelle de Sainte-Marie-Madeleine, à Albe; à l'entour, d'innombrables ex-voto témoignent des bienfaits de la Bienheureuse et de la reconnaissance de ses protégés. Terminons par le récit d'une grâce insigne obtenue par son intervention.

Dorona de Sassolo, noble jeune fille, placée dans le monastère comme élève, avait conçu une dévotion extraordinaire pour la B<sup>se</sup> Marguerite, et ne cessait de l'invoquer. Son éducation terminée, elle épousa un gentilhomme de la ville d'Albe, appelé Vincent Rondanini. A l'époque de la guerre entre l'Espagne et la France, Albe, au pouvoir des Espagnols, fut assiégée par les Français. Un jour que

Vincent Rondanini était imprudemment sorti de la ville, il fut arrêté par les soldats ennemis, enchaîné, mis en prison. Il y avait quelque temps qu'il gémissait dans les fers, quand une voix, douce et forte tout ensemble, lui dit intérieurement : « Prends la fuite, n'attends pas. » Il ne savait que penser ; mais, s'apercevant que ses liens sont brisés, les portes de la prison ouvertes, il s'échappe, évite pendant deux jours la poursuite de ses geôliers, et arrive près de son épouse, qui ne cessait d'implorer pour lui l'assistance de la Bienheureuse. Il raconte son aventure. « C'est elle, c'est sainte Marguerite qui m'a sauvé. » conclut le gentilhomme, et les deux époux s'empressent d'aller la remercier à son tombeau.

Marguerite de Savoie fut toujours tenue en grande opinion de sainteté. Déjà le Pape saint Pie V avait permis aux religieuses de Sainte-Marie-Madeleine de célébrer annuellement la fête de leur fondatrice, avec sa mémoire à l'Office comme à la Messe. Clément X approuva solennellement le culte de la Bienheureuse et permit à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs de l'insérer dans sa liturgie, à la date du 27 novembre.

## *Le V. P. JEAN DE CONCA*

### *Homme apostolique (\*)*

(1613-1666)

JEAN de Conca naquit à Puebla-de-los-Angeles, ville du Mexique, le 3 juin 1613. Son père, Jean-Manuel, originaire de Busenna, en Espagne, et sa mère, Marie Gonzalès, native de Puebla, s'étaient acquis l'estime universelle par leur situation, leur fortune, leur religion et leurs bonnes œuvres. Attachés l'un et l'autre au Fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, ils avaient élevé à leurs frais une chapelle placée sous le vocable de saint Dominique de Soriano, et destinée à leur sépulture. Jean-Manuel était président de la Confrérie du Ro-

(\*) Marchese : *S. Diar. Dom.* VI, d'après les écrits du P. Joseph Martinez, confesseur du serviteur de Dieu.

saire, dans notre église conventuelle de Puebla. Grâce à ses largesses et aux quêtes faites par son épouse, il eut la joie de déposer sur la tête de la madone miraculeuse une couronne d'or massif d'un très haut prix. Dieu lui accorda une nombreuse lignée d'enfants : il eut soin de les élever dans l'horreur du mal et l'amour de la vertu ; entre tous, il nous faut distinguer celui qui fait l'objet de cette notice, le privilégié du saint patriarche Dominique.

Dès le bas âge, Jean accusa une maturité précoce ; dans l'adolescence, il sut conserver, parmi les divertissements, une retenue, une noblesse de caractère qui lui conquirent sur ses camarades un réel ascendant. Jamais l'ombre du vice n'effleura son âme. A quinze ans, il renonça de plein gré aux plaisirs fugitifs du siècle pour s'assurer les biens immuables de l'éternité. Accueilli au couvent dominicain de sa ville natale, où il s'était présenté, il ne tarda pas à revêtir les livrées de l'Ordre. Dès lors, notre novice fit briller une ferveur d'esprit capable d'imposer aux plus anciens, une soumission ponctuelle aux moindres dispositions de la règle, un ensemble de qualités qui faisait l'admiration de la communauté.

Il y avait six mois qu'il coulait de la façon la plus heureuse les journées trop rapides de son noviciat, quand un événement fortuit faillit le relancer sur la mer orageuse du monde. Le Provincial, étant venu faire la visite canonique, parut fort surpris qu'on eût admis des jeunes gens appartenant à des parents de nationalités différentes ; et, sous le coup de son mécontentement, il décida qu'ils seraient congédiés. Les Pères, froissés profondément, se permirent de respectueuses observations. Le Provincial voulut bien revenir, en partie du moins, sur sa résolution ; mais il exigea que les novices recommencent leur année de probation. Quatre d'entre eux se retirèrent. Pour Jean de Conca, il répondit qu'en prenant le saint habit, il avait eu la ferme intention de pratiquer, toute sa vie, et non pas une année seulement, les observances régulières : en conséquence, il n'éprouvait aucune répugnance à recommencer sa probation. Belle parole, qui émut son Père Maître et édifia toute la communauté. « Pourvu que celui-là nous reste, disait-on, les autres peuvent partir, il n'importe ! » Le vertueux jeune homme prononça ses vœux solennels le 28 novembre 1631, et immédiatement après, fut appliqué aux études.

Ses rapides progrès le signalèrent à l'attention des supérieurs. Jean de Valdespina, visiteur général, l'institua, après un stage de trois



ans, Lecteur au couvent de Mexico. On ne pouvait mieux reconnaître ses mérites. Son enseignement dans cette ville dura également trois ans : ses nombreux disciples, devenus maîtres à leur tour, tinrent à honneur de faire remonter jusqu'à lui le renom de leur savoir et le sérieux de leur vie.

Rappelé à son couvent d'origine, Jean de Conca occupa avec succès la chaire de théologie. On le citait volontiers comme une lumière du Nouveau-Monde. C'était, en effet, l'un des hommes les plus accomplis de son siècle. Ne séparant jamais l'oraison de l'étude, il avançait d'un pas égal en sagesse et en science, en amour de Dieu et en dévouement pour le prochain. Comme son père saint Dominique, il sentait s'élever dans son cœur des désirs intenses du bien spirituel d'autrui. La vue de tant de millions d'êtres assis dans l'ignorance et le vice, à l'ombre de la mort, lui arrachait d'abondantes larmes. Le regard fixé sur ces contrées lointaines où le nom du Sauveur Jésus est encore inconnu, il se livrait un combat en lui-même. Enfin, n'y tenant plus, il demanda la faveur de partir pour les Philippines, pour de là gagner le Japon.

Le P. Jean-Baptiste de Moralès arrivait alors au Mexique, à la tête d'une nombreuse caravane de religieux qu'il emmenait dans l'Extrême-Orient, 1642. Jean de Conca s'ouvrit à lui de ses aspirations, et, fort de son approbation, le pria d'appuyer sa démarche auprès du Provincial. L'autorisation obtenue, notre saint religieux prit la mer avec une joie qu'il ne chercha point à dissimuler.

Les premiers jours furent tranquilles ; mais bientôt à ce calme succéda une furieuse tempête, qui mit les passagers à deux doigts de la mort. Le danger était à peine passé, que soudain la peste éclata sur le vaisseau. Soixante-quatre personnes furent moissonnées en quelques jours. Avec un courage intrépide, Jean de Conca se mit au service des malades, veillant avant tout sur les âmes. Dieu bénit son dévouement ; le V. Père échappa comme par miracle aux atteintes meurtrières du fléau.

II. — A Manille, nos arrivants furent accueillis par le Provincial, Fr. Dominique Gonzalès, comme des anges envoyés du ciel. Le sage supérieur remarqua tout de suite notre jeune religieux, et, sans plus de retard, l'institua Maître des novices. Ce fut pour ce dernier une épreuve pénible. Se voir arrêté si près du but, quand son zèle le poussait à prêcher l'Evangile ! Mais dans l'obéissance il trouva préci-

sément la base de sa sécurité. Il le savait. Acquiescer à la volonté du supérieur, c'était accomplir pleinement celle de Dieu.

En même temps arrivaient les plus heureuses nouvelles de la Chine. Arrosé par le sang du V. P. Capillas, ce sol ingrat reprenait fécondité. La moisson s'annonçait comme déjà mûre ; un appel pressant était adressé à tous les ouvriers de bonne volonté. Jean de Conca ne put y résister : il sollicita la permission de partir et cette fois il l'obtint. Mais, auparavant, il dut se rendre au Parian, non loin de Manille, dans un vicariat fondé au milieu d'une colonie chinoise. Là, il pourrait apprendre la langue et se façonner aux usages locaux. Qui l'aurait cru ? Lui, si intelligent, si docte, ne put jamais vaincre les difficultés du nouvel idiome. Devant cet échec, il avisa les supérieurs, qui l'envoyèrent dans le Pangasinan, dont le dialecte semblait plus facile. Là encore insuccès et amère déception : la Providence montrait clairement que le V. Père n'était point destiné aux missions. Il revint à Manille. Un bras de mer assez large l'en séparait. Or il arriva qu'un coup de vent fit chavirer l'embarcation. Comme le Père savait nager, il essaya de lutter contre les flots. Mais bientôt il se trouva à bout de forces. Un marin, dans la même situation, lui jeta une planche à laquelle il se cramponna. Pendant quelques minutes, il se soutint tant bien que mal ; mais, paralysé par le froid, gêné par ses habits, il allait périr. Dans cette extrémité, il recourut à Marie, l'Etoile de la mer. Sa prière achevée, une vague énorme fondit sur lui. Il se crut perdu ; c'était au contraire son salut. Cette vague le soulève et l'emporte sur la rive opposée.

A peine remis de son émotion, le pieux religieux se jette à genoux pour remercier sa divine libératrice. Hélas ! il n'était pas au terme de ses peines. Tandis qu'il essaie de réchauffer ses membres aux rayons du soleil, il se voit tout à coup entouré d'Indiens, bien connus dans la région par leur férocité. Un nouveau regard suppliant vers la sainte Mère de Dieu ranime son courage. Par ses gestes, il s'efforce de faire comprendre aux sauvages le triste état où il se trouve réduit. Il y réussit, contre toute attente et au delà même de ses désirs. Ces hommes s'approchent du Père, le restaurent, font une litière et l'emportent au couvent des Augustins, situé bien loin, à la frontière de leur territoire.

De retour à Manille, le vénérable religieux ne séjourna pas longtemps dans cette ville. L'obéissance l'ayant chargé du vicariat de Saint-Telme, près du port de Cagnizza, il se rendit promptement à son

poste. Des complications imprévues l'y attendaient. La flotte hollandaise, composée de dix-huit vaisseaux de guerre, survint à l'improviste, cherchant à pénétrer dans le port et à s'emparer de la côte. Les Hollandais, on le sait, s'étaient fait, à cette époque, une triste réputation. Partout où ils passaient en maîtres, les églises étaient renversées, les prêtres massacrés, les fidèles jetés en masse dans les prisons et soumis à d'abominables traitements. Jean de Conca résolut d'opposer aux agresseurs une résistance énergique. Prenant sur lui la sainte Eucharistie, il vint bénir et encourager les indigènes, qu'un si grand danger menaçait. Dix heures durant, la flotte hollandaise lança tous ses feux ; mais, par une protection du Ciel bien visible, elle ne fit aucun mal. La nuit venue, elle dut se retirer sans gloire.

L'été suivant, nouvelle alerte, du côté de Manille cette fois. Par bonheur, le gouverneur avait pris ses mesures. Avec quelques gros navires de guerre, il se flattait de tenir en échec la flotte ennemie. A sa requête, plusieurs des nôtres, entre autres le P. de Conca, furent désignés comme aumôniers. Ce prêtre zélé ne cessa de prêcher le Rosaire : le soir, on le chantait sur le vaisseau. Cinq victoires éclatantes vinrent coup sur coup récompenser la foi et la piété des marins. Le récit détaillé en fut imprimé à Manille : on y lisait en toutes lettres que le succès revenait de droit à la puissante intervention de Notre-Dame du Rosaire. Parlant de l'une de ces victoires dans une lettre adressée au Prieur de Manille, le P. Jean de Conca s'exprime ainsi : « Notre commandant, ayant découvert la flotte ennemie, voulait engager le combat le jour de sainte Marie-Madeleine. Je le priai d'attendre la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, qui se célèbre trois jours après. Or, la veille, la flotte hollandaise s'étant élancée dans la direction de Manille, la nôtre se mit aussitôt à la poursuivre. La nuit arrivant, elle la perdit de vue. Ce fâcheux contretemps fit une impression pénible sur le moral de nos marins. Je voulus les remonter en affirmant que la victoire serait pour eux. Aux premières lueurs du jour, l'ennemi est de nouveau signalé. Immédiatement je fais réciter le Rosaire et j'insiste de nouveau, en promettant une heureuse issue du combat. Pas un, disais-je, pas un d'entre vous ne périra. Une force mystérieuse me pressait de parler en ce sens. La lutte fut acharnée de part et d'autre. Pendant plus de dix heures, ce fut un feu très meurtrier. Mais, ainsi que je l'avais solennellement déclaré, pas un des nôtres ne tomba, sauf un blessé, dont l'état n'était pas grave, tandis que, du côté des Hollandais, il y eut d'énor-

mes pertes. Les honneurs de cette rude journée nous restèrent, et la flotte ennemie dut se retirer. »

III. — Après ces hauts faits, Jean de Conca revint à Saint-Telme. L'enfer n'attendait que son retour pour lui livrer un des plus furieux assauts qu'il eût eu à soutenir. Jour et nuit, sa vertu fut mise à l'épreuve, sans possibilité pour lui de se soustraire aux pièges du démon, en raison de son ministère qui l'obligeait à traiter avec les indigènes. Epuisé par la lutte, et se voyant frustré dans son désir de passer au Japon, il demanda à revenir au Mexique.

Il s'embarqua sans autre provision qu'une confiance illimitée en Dieu. Cela lui suffisait. La douce Providence lui assura le nécessaire, et même au delà.

En arrivant au port d'Acapulco, il s'aperçut que la dévotion du Rosaire qu'il avait laissée si florissante à son départ, avait sensiblement baissé, faute d'être entretenue. Il se mit à l'œuvre, parcourant la contrée, et prêchant partout Marie et son Rosaire. Là où se trouvait un couvent dominicain, il rétablit l'usage de la récitation publique, trois fois la semaine. A Acapulco, on se rendait en foule à l'exercice : à certains jours, les étudiants de l'Université et leurs maîtres se faisaient un honneur d'y assister. Le succès enhardit le zélé serviteur de Marie à parler du Rosaire perpétuel. Accueillie avec enthousiasme, la dévotion se répandit dans toute la contrée. Hommes et femmes rivalisaient d'entrain pour donner leurs noms et prendre une heure de garde.

Rien ne manqua au bonheur du saint religieux : la Confrérie était des plus prospères, et le culte extérieur ne laissait rien à désirer. Avec les riches offrandes qu'il reçut, il eut la consolation de doter la chapelle du Rosaire d'ornements précieux et la statue de la Vierge d'une ravissante parure. En retour, il constatait dans les âmes un tel changement que les pécheurs publics devenaient des chrétiens modèles. Le pays était transformé.

Lui-même n'échappa point aux bénies influences de sa chère dévotion. Les fruits qu'il en recueillit furent tout intérieurs. On n'eût pu citer religieux plus humble, plus pauvre, plus ami de l'obéissance et du recueillement. Très pur d'esprit et de cœur, il savait entourer le lis de sa virginité des épines de la mortification. Mais, au-dessus des plus rudes pénitences, il plaçait la sainte pratique de l'oraison. Il y consacrait deux heures de la nuit, davantage pendant le jour, sauf



empêchement majeur. Tout son temps était à Dieu et aux âmes. Le délassement de l'esprit rentrait dans le même programme : parler de Dieu, du Rosaire de Marie, raconter quelques traits édifiants tirés de la vie des saints.

La renommée de son savoir et de sa vertu étant parvenue jusqu'à Rome, le P. Jean-Baptiste de Marinis, Général de l'Ordre, le nomma de son autorité personnelle Maître en théologie, et, quand fut séparée la Province des Anges de celle du Mexique, il l'institua d'abord Vicaire général, puis Provincial. Jean de Conca se soumit ; mais les soucis de sa charge, sa fidélité à se réserver toujours la part la plus pénible, eurent vite raison de sa constitution, déjà fort ébranlée. Saisi par une fièvre pernicieuse, ses forces l'abandonnèrent. Alors il demanda les derniers sacrements et il les reçut avec une très grande ferveur. Les Pères qui l'entouraient eurent l'heureuse pensée d'apporter dans sa chambre la statue de la chapelle du Rosaire, afin que l'image de Celle qu'il avait tant honorée pendant sa vie, présidât à ses suprêmes instants. Ce fut pour le bon religieux une véritable joie, qu'il manifesta par ses gestes et ses paroles. Enfin, recueillant ses dernières forces, il dit avec amour : *Monstra te esse Matrem*, et rendit doucement l'âme, le 27 novembre 1666.

Au premier coup du glas funèbre donné par la cloche du couvent, répondirent les sonneries des églises de la ville, comme s'il se fût agi d'un deuil public. Les funérailles dépassèrent en solennité ce qu'on avait vu encore dans la ville d'Acapulco. Le vénérable cadavre fut porté par les chanoines, précédés du clergé régulier et séculier, et suivis d'une foule qu'on ne put évaluer. L'inhumation se fit dans un caveau de notre église conventuelle, et pendant longtemps, la tombe du serviteur de Dieu devint un lieu de pèlerinage très fréquenté.





## LE MÊME JOUR

1623 — A Londres, cueillit la palme du martyre le V. Père ARTHUR MAC-GEOGHEGAN, profès du couvent de l'Assomption à Mullingar, en Irlande.

La plus grande partie de sa vie religieuse s'était passée en Espagne. Pendant la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, en effet, la Province d'Irlande était contrainte à cause de la persécution, d'envoyer ses novices, après leur profession, faire leurs études à l'étranger, soit en France, soit en Belgique ou en Italie, surtout en Espagne. Dès 1613, Pierre Lombard, archevêque d'Armagh, écrivait à Philippe III en faveur des étudiants dominicains résidant dans les royaumes de Sa Majesté catholique. Or, en 1620, on trouve parmi les noms des cinquante novices dirigés vers la Péninsule hispanique, celui de Fr. Arthur M'Geoghegan.

On lit dans les Actes du Chapitre général de 1644, que le jeune religieux fit preuve d'une habileté exceptionnelle dans diverses affaires délicates. Il ne nous est pas possible de passer sous silence un fait assez étrange arrivé pendant son séjour à Lisbonne, parce que ce fait amena son arrestation à Londres et enfin son martyre.

M'Geoghegan avait par son mérite conquis les bonnes grâces du duc de Maquêda, vice-roi du Portugal, qui mettait à profit sa science et son dévouement, pour l'examen des livres venus par mer à Lisbonne. Non seulement le V. Père était très versé dans la théologie; mais, de plus, il parlait couramment l'anglais, l'espagnol et le portugais, ce qui lui permettait de rendre de nombreux services, dont maintes fois il fut mal récompensé. Un jour, un vaisseau danois, à bord duquel se trouvaient quelques Anglais, remonta le Tage, et, en vertu d'un traité passé entre l'Espagne et l'Angleterre, fut confisqué au profit du trésor espagnol. La prise était bonne, ce navire avec sa cargaison ne valait pas moins de 25.000 florins. Touché du malheur de l'armateur, le P. M'Geoghegan usa de son influence auprès du vice-roi pour obtenir que le vaisseau fût relâché. Le duc y consentit, à condition que le capitaine livrerait, comme rançon, un autre vaisseau danois. Rentré en Angleterre, le capitaine se garda bien de tenir l'engagement contracté par lui, et le duc mécontent retira au P. M'Geoghegan la mission de confiance qu'il lui avait donnée.

Voulant réparer autant qu'il était en son pouvoir le préjudice dont indirectement il avait été cause, le Père partit pour l'Angleterre, trouva à Londres

le capitaine du navire danois, et le somma de tenir la promesse qu'il avait faite au vice-roi du Portugal. Le capitaine parut très heureux de retrouver son bienfaiteur et lui demanda son adresse. Le religieux, bien éloigné de soupçonner aucune intention mauvaise, indiqua la maison qu'il habitait : peu après, sa demeure était cernée par des officiers de police, et lui-même se voyait arrêté et conduit en prison.

En réalité, l'unique motif de son arrestation était son caractère de prêtre romain. Le genre d'accusation qui pesait sur lui fut cause cependant qu'il parut devant une haute cour composée de lord Coventry, garde du grand sceau, lord Falkland, lord Newburgh et Sir Edward Coke.

Plus tard, lord Falkland reconnut que Dieu l'avait puni pour la part qu'il avait prise à ce procès : les autres juges étaient plus calmes, et disposés, au moins en apparence, à acquitter le prisonnier. Aussi la surprise fut générale, quand, le 25 novembre, la cour déclara le P. M'Geoghegan coupable du crime de lèse-majesté, pour avoir dit, en septembre 1631, pendant qu'il résidait en Portugal, qu'il n'y avait aucune faute à tuer le roi d'Angleterre, Charles I<sup>er</sup>, ce prince étant hérétique, et avoir ajouté que lui-même le ferait périr, si l'occasion s'en présentait. Sa présence à Londres n'avait d'autre but que la réalisation de cet exécrationnel forfait.

Les seuls témoins à charge étaient deux matelots, dont les propos furent acceptés sans contrôle. L'accusé répondit au président de la Cour, lord Coventry, que jamais la pensée ne lui était venue qu'on pouvait sans pécher assassiner le roi d'Angleterre ; qu'il avait seulement affirmé dans une discussion sur le libre arbitre, que, la liberté dans l'homme une fois supprimée, aucun acte ne devenait criminel, pas même le meurtre d'un roi.

A cette époque, en Angleterre, on n'y regardait pas de si près ; s'agissait-il de condamner à mort un prêtre catholique, le moindre prétexte était suffisant. Aussi le P. M'Geoghegan fut-il l'objet d'une sentence capitale.

Le 27 novembre 1633, le vénérable religieux fut attaché à une claie et traîné à travers les rues jusqu'à Tyburn, où six mille personnes s'étaient rassemblées pour assister à son exécution. Arrivé au lieu du supplice, le martyr remercia Dieu publiquement d'avoir permis qu'il fût mis à mort dans un endroit sanctifié par les souffrances de tant d'augustes victimes, qui y avaient versé leur sang pour la foi : il se déclara ensuite prêt à pardonner à tous ceux qui l'avaient faussement accusé et injustement condamné, et prit Dieu à témoin que jamais il n'avait eu même la pensée du crime pour lequel on le faisait mourir. Il exprima le regret de n'avoir auprès de lui aucun prêtre pour recevoir sa confession, se glorifia devant la foule d'être religieux dominicain, et, après avoir, comme son illustre frère, saint Pierre martyr, récité le *Credo*, et s'être recommandé à la B<sup>se</sup> Vierge Marie, il se livra entre les mains du bourreau.

Suivant la coutume barbare qui régnait en Angleterre, avant même que

le martyr eût cessé de vivre, le bourreau lui arracha le cœur et le présenta à la populace en disant : « Voici le cœur d'un traître ! » A ce moment, les yeux du P. M'Geoghegan se dirigèrent du côté de l'exécuteur avec une indigne expression de reproche. Une dernière fois, la victime protestait contre la calomnie, et déclarait mourir uniquement pour Dieu. Ce fait extraordinaire a été affirmé par de nombreux témoins. Le corps fut ensuite écartelé, et les entrailles furent jetées au feu.

Malphée, dans son ouvrage *Palma fidei*, raconte deux prodiges qui eurent lieu en ce moment et qui reposent sur des témoignages très sûrs. Voici le premier.

Un jeune homme de l'assistance, s'apercevant que le foie du supplicié était à l'écart des autres viscères destinés au feu, le rapprocha du brasier à l'aide d'une canne, et s'éloigna en maudissant le papiste et sa religion. Mais la vengeance divine le poursuivit aussitôt. La main du sacrilège fut saisie d'un tremblement nerveux, et lui-même, en proie à des douleurs d'entrailles intolérables, se précipita d'un tertre voisin et se brisa le crâne.

Le second prodige est d'une autre nature.

Deux femmes, se rendant par curiosité au lieu de l'exécution, sentirent un parfum si suave que jamais elles n'avaient respiré rien de pareil. A mesure qu'elles avançaient, l'odeur devenait plus délicieuse. L'une de ces femmes était hérétique, elle n'hésita pas cependant à y reconnaître un miracle. Un Allemand, parfumeur de profession, vint à passer par là, et, éprouvant la même sensation, déclara que tous les parfums de son officine ne pouvaient produire une semblable odeur.

Henriette de France, la catholique épouse de Charles I<sup>er</sup>, fut informée des signes surnaturels dont Dieu honorait son serviteur. Depuis son arrivée en Angleterre, cette princesse, dont la vie ne fut qu'un long tissu d'épreuves, ainsi que le lui avait prédit le Pape Urbain VIII, son parrain, ne cessait, au milieu des troubles religieux et politiques, d'exercer sa mission de paix et de bonnes œuvres. Elle raconta au roi les procédés indignes dont on avait usé à l'égard du P. M'Geoghegan. Charles I<sup>er</sup> ordonna une enquête, dont le résultat fut de faire casser la sentence des juges. Cette réhabilitation posthume soulageait au moins les consciences catholiques. Une proclamation royale, affichée en plusieurs endroits, portait que le P. M'Geoghegan avait été fausement accusé et injustement condamné. Les juges, coupables de la monstrueuse iniquité, furent l'objet d'un blâme universel. Pour pallier leur faute, ils prétendirent n'avoir pas été libres. Quoi qu'il en soit de cette excuse, il demeure évident que le serviteur de Dieu, Arthur Mac Geoghegan, ne fut condamné qu'en haine de la foi catholique, et au ciel il a pris rang dans l'armée des glorieux martyrs. — (*Cap. Gener. 1644.* — Malphæus : *Palma fidei.* — Th. de Burgo : *Hibernia Domin. C. XVI, n. 5.*)



1658 — A Senouay, aux Indes orientales, le V. Père MANUEL DE LA CONCEPTION, Vicaire général des missions des Indes. Il travailla avec succès aux îles de Solor et de Timor, au royaume de Macassar et en d'autres lieux. Les possessions portugaises étaient fortement menacées par les Hollandais, alors ennemis jurés de la foi catholique. Le P. Manuel, plein de confiance en Dieu, encourageait ses compatriotes à leur résister énergiquement. Sa précieuse mort, arrivée l'an 1658, jeta le deuil et la consternation parmi les chrétiens ; mais elle coïncida avec une assistance miraculeuse du ciel contre les hérétiques, dont l'armée, conduite par un capitaine habile, cherchait à expulser de Timor les Portugais et les missionnaires.

Déjà l'ennemi avait pénétré dans l'île, ravageant le royaume d'Amaraste, dont le roi, baptisé par le P. Raphaël de Véga, était demeuré fidèle à sa foi. Mais, bien qu'ayant d'excellents guides, les Hollandais n'avançaient qu'avec peine, Dieu permettant qu'ils s'égarassent par des chemins rocaillieux, presque impraticables. Ils arrivèrent épuisés en vue du poste qu'ils voulaient prendre d'assaut. A la vue d'une armée nombreuse, le roi, qui n'avait pour défendre la place que dix-sept soldats, dont cinq malades, leva les yeux au ciel, en suppliant le Seigneur de défendre sa propre cause, puisque la vraie religion était en jeu. Le combat s'engagea, et, dans cette lutte inégale, trois faits miraculeux furent observés. Le capitaine portugais, malgré une balle reçue en pleine poitrine, n'eut aucun mal. Ensuite, il fut démontré que plusieurs anges, sous la forme de soldats, combattaient avec cette poignée de braves et en augmentaient le nombre. Enfin, quoique à ce moment il n'y eût dans le fort aucun religieux dominicain, les Hollandais affirmèrent avoir vu un Frère Prêcheur déchargeant sur eux sans relâche le mousquet qu'un autre personnage préparait à ses côtés, et demeurant invulnérable sous les balles dirigées contre lui. C'est pourquoi, terrifiés par cette mystérieuse apparition, ils déclarèrent plus tard aux habitants de Cupam, de Solor et de Macassar, qu'ils n'iraient plus guerroyer à Timor, où les religieux savaient trop bien combattre.

Après plusieurs heures d'une lutte acharnée, n'ayant pu tuer un seul catholique, tandis que le sol était jonché des cadavres des leurs, les Hollandais prirent la fuite, et nos braves Portugais, lancés à leur poursuite, en firent un grand carnage.

Les témoins de cette merveilleuse assistance du Ciel ne se lassèrent pas d'en remercier Dieu ; le roi, persuadé que saint Dominique en personne était venu à son aide, fut plus que jamais confirmé dans la foi qu'il avait reçue par l'intermédiaire des fils du saint Patriarche.

A l'histoire de la guerre dont nous venons de parler se rattache le souvenir d'un autre missionnaire dominicain, le Père JEAN DU ROSAIRE, compagnon du V. P. Manuel de la Conception.

Le capitaine portugais, François Carneiro de Siqueira, étant mort sur les entrefaites, le commandant hollandais reprit l'offensive contre Timor et tenta de faire construire par ses soldats une forteresse au cœur de cette île. Confiant dans le Dieu des armées qui avait si visiblement combattu pour les siens, notre P. Jean du Rosaire s'embarqua à Larantuca pour aller prier Simon Louis, autre vaillant capitaine portugais, de venir remplacer le chef décédé. Ayant réuni ce qu'il put de soldats et s'aidant de quelques indigènes, don Simon attaqua vigoureusement le fort commencé. A la vue des assaillants, les Hollandais, pris d'une panique soudaine, s'enfuirent sur une colline où ils essayèrent de se retrancher. Mais Simon Louis et ses compagnons, escaladant la colline, les firent tous prisonniers et passèrent au fil de l'épée grand nombre des auxiliaires de la troupe hollandaise. On vit se renouveler en cette circonstance ce que l'Ecriture raconte de Jonathas, fils de Saül, et de son écuyer, lesquels, pénétrant dans le camp des Philistins, tuèrent beaucoup de ces incirconcis, sans qu'un seul osât résister : *Et accidit quasi miraculum a Deo* (1).

Découragés par leur nouvel échec, les Hollandais renoncèrent dès lors à s'emparer des colonies portugaises et transportèrent ailleurs leurs essais d'usurpation. Nous ne trouvons aucune autre particularité sur le P. Jean du Rosaire, qui, pour avoir contribué à cette défaite, s'acquit un nom immortel dans l'histoire des Missions aux Indes orientales. Il vivait l'an 1658. — (P. Antoine de l'Incarnation : *Relation sur les missions orientales*, pp. 15, 36, 50.)

1450. — Au monastère de Sainte-Catherine-martyre, à Ferrare, la V. Mère PERPÉTUE SADI.

Elle prit l'habit religieux, l'an 1409, et dès lors, animée du véritable esprit de notre bienheureux Père saint Dominique, brilla dans ce monastère comme une étoile, par sa fidélité à la règle, son amour de la retraite, son assiduité à l'oraison, sa profonde humilité, son empressement aux œuvres de miséricorde envers le prochain. Les religieuses, édifiées de ses vertus, l'élurent supérieure. La V. Mère gouverna la maison avec autant de zèle que de prudence. Remplie de bonté pour ses filles, pénétrée de crainte en même temps, à la pensée du compte qu'elle aurait à rendre au souverain juge, si elle ne soutenait la vie régulière, elle n'omettait rien pour encourager l'exactitude aux observances et en punir les transgressions. Elle s'éleva de la sorte à une perfection très haute et mérita plusieurs grâces extraordinaires de Dieu. La Mère Perpétue eut révélation de sa mort, et, après s'y être disposée avec beaucoup de ferveur, alla se reposer dans le Seigneur, l'an 1450. — (Pio, P. I. L. III. n. 95. — Razzi SS. et BB. P. II.)

(1) 1 Reg. XIV. 15.

1673 — A Saint-Etienne en Forez, mémoire de JEANNE DE SAINT-DOMINIQUE, sœur de la Mère Catherine de l'Annonciation, dont nous avons donné la notice le jour précédent.

Prévenue de faveurs célestes dès son plus bas âge, elle était tellement occupée de Dieu, qu'au rapport des Pères Jésuites, ses confesseurs d'alors, elle ne perdait, pour ainsi dire, pas de vue sa sainte présence. Souvent on la trouvait en prière dans quelque coin du logis paternel. Méprisant pour l'amour de Jésus-Christ des partis avantageux selon le monde, elle vint à quinze ans s'enfermer dans le monastère de Sainte-Catherine et y reçut l'habit.

La jeune sœur ne cherchait qu'à s'humilier. Elle était d'une exactitude rigoureuse à toutes les observances, principalement pour le chœur. Vainement le démon entreprit contre elle une méchante guerre : tantôt lui cachant sa chaussure à l'heure des Matines, tantôt la retenant par son scapulaire, pour lui faire manquer l'Office. Par sa confiance en Dieu et la vertu du signe de la croix, Sœur Jeanne sut triompher des ruses de l'ennemi. Grande amie du silence et de la retraite, elle mit à profit, pour jouir plus complètement de Dieu, une cruelle surdité dont elle fut affligée durant vingt années. Soumise au bon plaisir divin, elle ne fit paraître ni inquiétude, ni trouble, et montra un visage toujours serein. Pénétrée d'amour pour Jésus-Hostie, elle passait plusieurs heures de la journée en adoration devant le saint Tabernacle et communiait presque chaque matin. Il plut au Seigneur de l'éprouver, les cinq dernières années de sa vie, par une paralysie qui, tout en lui laissant ses facultés mentales, la mit dans la nécessité d'attendre d'autrui toute sorte de soins. Cette âme délicate en ressentit une humiliation profonde, mais elle n'alla jamais jusqu'à l'impatience. On la trouvait souriante et toujours pleine de reconnaissance pour la personne attachée à son service. Elle acheva ainsi de se sanctifier, et, munie des sacrements de l'Eglise, rendit doucement son âme à Dieu, l'an 1673, après soixante-quatre années d'existence et quarante-huit de vie religieuse. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)

1675 — A Séville, au monastère des Rois, la V. Mère MARIE DE LA PASSION, vraie fille de douleurs et fidèle amante de la Croix. Elle fut l'une des six compagnes qui restèrent avec la Mère Françoise-Dorothée pour donner commencement au monastère dit des Sœurs Déchaussées (1). Elle en soutint les contradictions et les travaux avec une constance et une force divines. Sa sainteté, sa conversation toute céleste, la richesse des grâces intérieures qu'elle recevait, furent représentées, ainsi que les vertus de ses compagnes, sous le symbole de sept rayons que dardaient sur chacune d'elles les plaies glorieuses du Sauveur. L'archevêque de Séville, connaissant la sagesse et la

(1) V. *Année Dominicaine*, III, 337.

haute discrétion de la Mère Marie de la Passion, la choisit pour aller réformer un monastère de la même ville, dont il la fit Prieure. La vénérable religieuse travailla pendant plusieurs années à cette œuvre difficile avec les trois compagnes qui l'avaient suivie. Elle s'acquitta très saintement de son mandat et revint ensuite à son premier sanctuaire, où elle acheva heureusement son existence, l'an 1675. — (*Ex. vit. V. M. Doroth.*, c. 17 et 44.)







## XXVIII NOVEMBRE

*Le B. P. THOMAS CARNICER,  
de la Province d'Aragon (\*)*

(1373)



Le saint religieux prit l'habit dominicain au couvent de Lérida.

En peu de temps, il fit de très grands progrès dans les voies spirituelles, et, comme il accusait par ailleurs un vif attrait pour l'étude, il eut bientôt conquis l'estime et l'affection de ses Frères, heureux de saluer en sa personne un sujet d'élite, destiné à faire honneur à sa Province.

Les qualités du serviteur de Dieu ne tardèrent pas à lui valoir les charges conventuelles. Nommé tout d'abord Maître des novices, il dirigea les jeunes religieux avec une très grande prudence et eut la faveur insigne de compter parmi eux saint Vincent Ferrier. Cet homme apostolique lui voua un sincère attachement : jamais il ne parlait de son Père Maître qu'avec un profond respect. Le vénéré religieux en était digne. Homme de prière, il consumait une partie de ses nuits en ce saint exercice, malgré les attaques de l'ennemi qui mit en œuvre toutes ses ruses pour le lui faire abandonner. Plus d'une fois, le B. Père fut lancé vers le faîte de l'église, d'où il retombait à demi brisé. Mais, soutenu par une force divine, il se relevait tranquillement et reprenait son oraison, comme si rien ne l'eût troublée.

(\*) Diago : *Hist. de Aragon*. — Monopoli : *Centur*, — Baltazar Sorio : *De vir. ill. Prov. Arag.*

Il arriva que deux religieux, poussés par la curiosité, se cachèrent, une nuit, dans l'église, pour être témoins des luttes de l'homme de Dieu avec le prince de l'enfer. Mal leur en prit. La vue du démon les glace d'épouvante : ils veulent fuir et s'élancer vers la porte : l'un d'eux s'embarrasse, tombe lourdement et se blesse à la jambe. Le P. Thomas, entendant le bruit, accourt, relève l'infortuné et, après l'avoir guéri d'un signe de croix, lui adresse une forte réprimande en le menaçant, lui et son compagnon, d'un châtiment sévère, s'ils s'avisent l'un et l'autre de recommencer.

Thomas Carnicer demeurait donc inébranlable dans l'oraison, en dépit des assauts que lui livrait l'enfer.

Un jour, il reconnut l'ennemi sous la figure d'un âne qui rôdait autour du cloître. « Arrête! lui crie-t-il. Je t'ordonne de servir la maison sous cette forme qui te convient si bien! » A ces mots, il lui passe au cou sa ceinture qu'il serre fortement et remet la bête au jardinier en lui recommandant de la charger sans crainte, mais de ne pas toucher à la ceinture. Pendant plusieurs jours tout alla au mieux : l'animal ne se montrait point trop récalcitrant. Mais, un matin, au passage d'un cours d'eau, il refusa net d'avancer. Son cou, qu'il tordait en tous les sens, semblait enfler à vue d'œil. Trompé par les apparences, le guide crut que le mal venait de la ceinture et la coupa. A l'instant tout disparut.

II. — Rigide observateur des règles, Carnicer ne tolérât pas que l'on se permît de les enfreindre. Maître Sorio rapporte à ce sujet un fait très extraordinaire. Quelques Frères, cédant à une tentation de gourmandise, s'étaient retirés au réfectoire à une heure indue. A peine assis, ils allaient savourer leur joyeux festin, quand apparaissent tout à coup, suspendus aux poutres, des pieds, des bras, des têtes de morts! Saisis de frayeur, ils se regardent sans pouvoir articuler un mot. Le P. Thomas arrive : d'un ton sévère, il reproche aux coupables leur infidélité à la règle et leur déclare que c'en était fait d'eux, sans son intervention auprès du juste Juge. « Si nos saintes Constitutions n'obligent pas sous peine de péché, leur dit-il, néanmoins toute transgression déplaît souverainement à Dieu ! »

La mort du B. Père arriva, vers l'an du Seigneur 1373, au couvent de Lérída.

Il y avait quarante ans qu'il dormait son dernier sommeil, lorsque, un jour, dans un sermon, saint Vincent Ferrier se mit à faire le pané-

gyrique de son ancien Père Maître. « Allez à sa fosse, dit-il à ses auditeurs, et vous le retrouverez parfaitement conservé ! » On obéit. La fosse fut ouverte, et le corps retiré, sans trace aucune de décomposition. Sur le conseil du saint, on le déposa dans une châsse honorable, près de l'autel du Rosaire.

Les détails de cette biographie sont tirés de Diago, dans son histoire d'Aragon ; de Monopoli, dans sa troisième Centurie ; du P. Maître Sorio, vicaire de la Province réformée d'Aragon, et, en cette qualité, très bien informé des faits et gestes d'un religieux, qui était membre de cette Province.



*Le V. P. FRANÇOIS DE PAULE,  
Provincial des Philippines  
et Commissaire du Saint-Office, à Manille (\*)*

(1664)

LA ville de Ségovie, en Castille, fut la patrie de ce grand religieux. Il descendait d'une très noble famille. Ses parents, jaloux de lui donner une éducation conforme à son rang, l'envoyèrent de bonne heure à l'Université de Salamanque. Leur dessein était de l'élever pour le siècle et de lui assurer une place brillante à la cour ou dans l'armée. Mais Dieu, qui se plaît à confondre les projets des hommes, en disposa autrement.

Ce jeune homme, aux manières honnêtes et gracieuses, se concilia sans peine l'affection de ses nouveaux maîtres. Rempli de la crainte du Seigneur, ami de la retraite et de l'étude, il évitait avec le plus grand soin tout ce qui pouvait blesser la belle vertu. Aussi, comprenant le danger qu'offre la conversation des jeunes gens légers et mondains, il ne contracta ni amitié ni liaison avec ses compagnons d'âge. Le démon lui tendit, il est vrai, des pièges nombreux pour l'entraîner aux plaisirs et le faire succomber ; mais tous ses efforts furent déjoués par la sagesse du pieux gentilhomme, dont l'unique

(\*) D. Advarte : *Hist. de la Prov. del Santis. Rosar, en Filíp.* P. 11, L. 11 c. 33.

passé-temps, après l'étude, consistait à visiter les églises, à prier, à se disposer à la réception des sacrements. Du reste, sa vertu bien reconnue lui donnait un tel ascendant sur ses condisciples, que jamais aucun d'eux ne se fût permis, en sa présence, un seul mot capable de porter atteinte à la modestie.

Notre couvent de Salamanque l'attirait de préférence. L'observance austère qu'on y gardait fit sur son esprit une impression profonde. L'entretien de quelques religieux acheva ce que la grâce avait commencé, et son désir, de plus en plus marqué, de se consacrer à Dieu dans cette sainte maison, ne tarda pas à se réaliser.

La joie que ressentit François de devenir fils de saint Dominique lui donna un surcroît de ferveur, qui l'excitait sans cesse à égaler, voire même à surpasser, les vétérans dans la milice du saint Patriarche. Il passa l'année de probation dans une exacte observance, uniquement attentif à se montrer fidèle à l'esprit de sa vocation. D'autre part, la communauté, très satisfaite de sa conduite, l'admit d'un consentement unanime à prononcer ses vœux. Le nouveau profès inaugura le cours de ses études sous les meilleurs auspices. Décidé à ne point abuser du temps que la religion accorde aux étudiants, il se livra au travail avec entrain, n'ayant en vue que le désir de se rendre utile à l'église et à son Ordre, ne visant qu'à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à sa propre sanctification.

Quelque difficulté qu'il éprouvât au début à saisir les questions les plus subtiles de la philosophie ou de la théologie, jamais cependant il ne se rebuta « Ce sont, disait-il, des trésors cachés, qui ne se découvrent qu'avec une certaine diligence et après un labeur assidu : ce serait témérité et présomption criminelle, si un homme, fût-il doué d'un génie hors ligne, prétendait acquérir la science sans une application soutenue à examiner et approfondir ce qu'on lui enseigne. »

Fr. François de Paule prit, en outre, cette sage précaution de ne s'appliquer qu'à la matière qui lui était prescrite par ses maîtres : c'est dire que, occupé exclusivement du traité mis à l'étude, absorbé dans ses notes et dans ses livres, il évitait comme une tentation dangereuse toute autre recherche étrangère au cours. Quelques-uns de ses confrères, entendant mener de front la scolastique et la prédication, s'avaient de recueillir des matériaux à utiliser plus tard. Lui-même, animé de zèle pour les âmes, vit d'abord dans cette façon d'agir une disposition fort sage ; mais bientôt il y démêla une ruse de l'enfer. C'est pourquoi, convaincu que ce travail qui vise l'avenir



reste souvent stérile, et peut causer plus d'un regret sur le temps qu'on y a employé en négligeant l'essentiel pour l'accessoire ; qu'enfin, suivant la grande maxime de saint Bernard : « Quelque zèle que l'on ait pour le salut des âmes, on doit se remplir à loisir des grandes vérités de la foi avant de les enseigner aux autres », il s'attacha exclusivement à la préparation sérieuse des matières de son cours.

De plus, se considérant comme un disciple de saint Thomas, il entendit ne se départir jamais de sa doctrine toute céleste, vraie force de l'Eglise, soutien et réconfort des âmes de bonne volonté, comme aussi terreur et fléau de ceux qui résistent à la vérité. Dans cet esprit, il s'efforça d'imiter la manière d'étudier de l'angélique docteur. Et comme ce grand Saint, d'un génie si puissant, ne se mettait jamais au travail qu'après avoir beaucoup prié et parfois avoir jeûné rigoureusement, de même notre vertueux François de Paule se montrait aussi affectionné à l'oraison et à la pénitence qu'à l'étude elle-même. De telles dispositions lui attirèrent du Ciel les lumières voulues pour pénétrer les secrets de la science sacrée, en même temps que sa vie très édifiante lui acquérait la vénération de la communauté. De cette époque date l'étroite et sainte amitié qu'il contracta avec le P. Jean-Baptiste de Marinis, pour lors son collègue à l'Université de Salamanque. Ce grand homme, devenu plus tard général de l'Ordre, lui conserva, sa vie durant, une très vive affection et lui donna même plus d'un témoignage de la haute estime qu'il professait pour son mérite.

II. — Cependant l'Espagne ne devait pas garder longtemps le trésor qu'elle avait en notre François de Paule. Les supérieurs, charmés de son esprit d'obéissance, de son attachement aux pratiques de la règle et de sa modestie exemplaire, s'estimaient trop heureux de le posséder, quand ils se virent frustrés des espérances qu'ils fondaient sur ce sujet d'élite. Dieu, en effet, destinait aux missions lointaines le saint religieux ; il l'avait choisi pour être un ferme appui de cette régularité dont brillait avec tant d'éclat déjà la Province du Rosaire aux Iles Philipines. Une occasion s'étant présentée, l'an 1618, pour passer dans ce pays, François de Paule en profita. Dès son arrivée à Manille, il fut envoyé au Parian, afin de se former à la langue chinoise : toutefois il y demeura très peu de temps, car on le rappela à Manille pour lui confier la direction des novices. Le V. Père remplit dignement cette fonction si délicate, insistant surtout auprès des jeunes religieux sur l'import-

tance de l'oraison et de l'étude. « L'étude sans oraison ne sert à rien, disait-il ; elle est même très souvent dangereuse à un missionnaire. »

Après quatre années dans cet emploi, le P. François fut institué lecteur de théologie au Collège de Saint-Thomas de Manille, où il enseigna pendant seize ans. Entre temps, il fut nommé Régent des études et Recteur de l'Université, puis chargé du ministère de la prédication dans la capitale des Philippines. Il s'acquitta de ce dernier office avec le plus heureux succès : bientôt même on lui décerna le titre de Prédicateur général du couvent de Saint-Dominique.

L'an 1641, la Province des Philippines se trouvant sans chef, François de Paule fut élu Provincial, malgré sa jeunesse relative, car il ne comptait alors que quarante ans. Son prédécesseur, le P. Clément Gan, animé d'un grand esprit d'observance, avait élevé la vie régulière à un haut degré de perfection : le nouveau Provincial tint à honneur de maintenir ce niveau. Malgré une santé fort chancelante, il sut, par ses discours et par la force de ses exemples, inculquer à tous ses religieux la nécessité de reproduire dans leur vie celle de leur Père saint Dominique. Obligé de visiter la Province, dont l'étendue était considérable, et d'entreprendre pour cela des voyages aussi fatigants que dangereux, le vénérable supérieur brava tous les obstacles, sans rien diminuer de ses pratiques claustrales. Durant son administration, on remarqua à sa louange qu'il ne prenait conseil que des religieux les plus zélés pour le soutien de la vie régulière : de là une fermeté inflexible, lorsque les intérêts de la religion étaient en jeu. Bien que par ses procédés aimables et conciliants il gagnât aisément les cœurs de ses inférieurs, et pour l'ordinaire usât beaucoup moins de rigueur que de suavité, cependant on ne vit en lui jamais de lâche complaisance. A l'occasion, il se montrait également sévère pour ses plus chers amis et serviable à l'égard de ceux qui lui étaient le moins favorables.

III. — Le P. François de Paule termina son provincialat comme il l'avait commencé, c'est-à-dire avec le désir de plaire à Dieu uniquement et en toute chose. Il se retira ensuite au Collège de Manille pour reprendre ses exercices d'oraison, d'enseignement et de prédication. Peu après, on lui confia la charge de commissaire de l'Inquisition de Manille, laissée vacante par la mort du P. Dominique Gonzalez. Il occupa cet emploi dix années consécutives, toujours zélé pour la foi et les intérêts de la religion.

Ce temps écoulé, le V. Père dut de nouveau prendre en mains l'administration de la Province, le P. Hyacinthe Galli étant mort après avoir rempli cette charge huit mois seulement. Ce fut une rude épreuve pour l'humilité de l'homme de Dieu ; mais l'obéissance ayant parlé, il fit taire ses répugnances, et se mit à l'œuvre, déployant même ardeur, même sagesse, même exactitude que la première fois.

L'année suivante, le vénéré Provincial eut la joie d'accueillir une caravane de trente-huit missionnaires, partis d'Espagne sous la conduite du P. Mathieu Bermudez, et destinés aux missions du Japon et de la Chine. Parmi ces excellents ouvriers apostoliques signalons le P. Jean Polanco et le P. Salvador de Saint-Thomas, si recommandables depuis par leurs travaux pour l'avancement de la foi. Le dernier se trouvait encore au Céleste-Empire l'an 1693. Dans une lettre de cette époque, adressée à Mgr Maigrot, vicaire apostolique au Fo-kien, ensuite évêque de Conon, l'ardent apôtre, alors supérieur de la mission, lui témoigne la joie qu'il a ressentie à la lecture de son mandement du 26 mars de la même année, portant condamnation des cérémonies chinoises à l'égard de Confucius et des Ancêtres : après l'avoir chaudement félicité du grand service qu'il venait de rendre à l'Eglise de la Chine, le saint homme ajoutait que, lui et tous les religieux de son obéissance, s'engageaient à une soumission absolue sur ce point, tant que le Saint-Siège n'aurait pas parlé en sens contraire : *Pro quibus omnibus tam nomine meo, quam omnium Religiosorum Ordinis nostri in hac Provincia ministrorum, gratias ago, obedio, et habeo pro notificatis et cum obligatione observandi ad unguem prædictas regulas, nisi aliter Sancta Sedes determinaverit.*

François de Paule reçut à bras ouverts ses bien-aimés compatriotes, qu'il se hâta de distribuer en différents districts pour les façonner aux fonctions apostoliques et leur donner le moyen d'étudier sur place les langues japonaise et chinoise.

Tandis qu'il préparait de zélés prédicateurs pour la Chine et le Japon, grand fut son étonnement de recevoir du R<sup>me</sup> P. Jean-Baptiste de Marinis, son ami de jeunesse à Salamanque, une pagelle l'instituant Provincial de la Province des Anges, nouvellement érigée au Mexique. Il répondit au Maître Général de vouloir bien ne pas lui imposer cet office, car il préférerait de beaucoup terminer sa carrière, déjà longue, dans la Province des Philippines. Le P. de Marinis se rendit à ses raisons.

Arrivé au terme de son second provincialat, François de Paule se

retira au Parian, avec charge de s'occuper de l'hôpital et du Collège. Mais ses jours étaient comptés et sa récompense déjà prête. Saisi par un mal très grave dont il avait eu à souffrir une partie de sa vie, il demanda les derniers sacrements. Son agonie fut courte et paisible : l'an de grâce 1664, le saint religieux s'endormait du sommeil des justes.

Le Roi catholique, informé du zèle de l'homme de Dieu pour le salut des âmes, l'avait proposé à Rome pour occuper le siège épiscopal de *Nueva-Caceres*, suffragant de Manille. La nomination fut agréée du Saint-Siège ; mais les Bulles n'arrivèrent aux Philippines qu'après la mort de l'élu.



*La V. Sœur CATHERINE MIEOU, Chinoise,  
du Tiers-Ordre séculier (\*)*

(1663)

La virginité chrétienne est une fleur qui ne croît que dans le jardin de l'Epoux céleste — *in borto virginilas* — suivant le mot de saint Grégoire. C'est dire qu'on ne la cueille que dans l'Eglise catholique, fondée par Jésus-Christ et ses Apôtres. Aussi peut-on voir la marque du véritable apostolat, quand les ministres du saint Evangile la prêchent et l'inspirent aux fidèles, suivant les règles de la prudence chrétienne. Et telle est bien l'une des preuves les plus frappantes de la mission surnaturelle des Frères-Prêcheurs, s'en allant porter dans la Chine et les pays les plus reculés la bonne nouvelle du salut, puisqu'ils ont été des premiers à planter, dans un sol si longtemps infécond, cette rare et précieuse semence.

L'une des plus nobles Chinoises à qui la grâce donna un vif attrait pour la virginité, fut la fille du puissant et savant mandarin Jean Miéou. Lui-même était un gentilhomme accompli. Le baptême avait heureusement couronné les grandes qualités qu'il tenait de la nature : là foi qu'il prêcha et la mort qu'il endura pour la cause de Jésus-Christ, pour la liberté de sa patrie et la fidélité due à son prince, l'ont grandi jusqu'à l'héroïsme.

(\*) Davila : *Hist. de la Prov. de Filip.* P. II.



Sa fille, baptisée par nos Pères, prit le nom de Catherine et se proposa d'imiter les vertus de sa sainte patronne. Elle fit le vœu de virginité et demanda l'habit de notre Tiers-Ordre avec une si humble persévérance qu'on ne put lui refuser cette faveur. Après de longues épreuves, le supérieur de la mission l'admit à la profession, bénissant Dieu des opérations de sa grâce dans ce cœur si délicat et si pur.

Suivant l'usage du pays, son père l'avait fiancée, dès le bas âge, à un jeune seigneur des plus qualifiés. Quand arriva le moment de réaliser le contrat, il fut étrangement surpris d'entendre la jeune fille déclarer nettement qu'elle refusait le parti proposé, parce qu'elle avait trouvé un époux plus riche, plus noble et plus puissant que celui auquel on l'avait promise sans son consentement. Jésus-Christ seul possédait son cœur. Le pieux mandarin ne crut pas devoir insister, ni s'opposer aux désirs de sa fille. Néanmoins, comme il avait touché depuis longtemps une forte somme de la famille de son futur gendre, il permit au prétendant d'employer les moyens d'une honnête persuasion pour ramener à ses vues sa fiancée. Il pensait par là donner au jeune homme, ainsi qu'à ses parents, la preuve certaine qu'il n'avait point voulu les tromper : et, de fait, il ignorait jusqu'alors les intentions de Catherine.

Il fallut donc que la chaste vierge soutînt, à elle seule, les rudes assauts que lui livrèrent les deux parties, et même la ville entière, pour l'obliger à se soumettre aux lois du royaume qui lui interdisaient de vivre dans le célibat et de refuser l'époux auquel son père l'avait promise. La généreuse enfant, fatiguée de la lutte, voulut arrêter d'un seul coup toutes les prétentions alléguées contre elle : dans ce but, elle coupa sa chevelure et l'envoya au fiancé, comme une protestation solennelle qu'elle n'appartiendrait jamais à un autre époux qu'à Jésus-Christ. En même temps, elle déclara de nouveau qu'elle n'hésiterait pas à sacrifier sa vie plutôt que de violer son engagement, et que rien au monde n'ébranlerait sa résolution.

Cette action héroïque étonna les chrétiens et les infidèles ; ces derniers surtout ne pouvaient comprendre comment une noble chinoise en était venue à ce point de démente de se couper les cheveux, fait inouï dans le pays et regardé partout comme une flétrissure. La pieuse jeune fille laissa dire, et bientôt son prétendant, n'ayant plus l'espoir de gagner sa cause, consentit à recevoir une autre épouse, avec une somme de trois cents écus comme dédommagement.

II. — Catherine commença donc à jouir de la tranquillité. Elle s'en servit avec avantage pour se rendre agréable à Celui qui l'avait choisie entre mille, et se tint prête pour le jour du combat.

Le démon ne tarda pas à l'assaillir derechef, et il le fit avec des forces d'autant plus redoutables qu'elle se voyait dénuée de l'appui de son père. Ce noble mandarin, après avoir dépensé toute sa générosité et son crédit en faveur de la religion chrétienne qu'il professait ouvertement, et pour l'autorité de son prince légitime qu'il défendait, fut mis à mort par un tyran cruel de la province du Fo-kien.

Le jeune homme profita de l'occasion pour réclamer en justice, comme lui appartenant, celle qu'il désirait toujours pour épouse. Dans ces pénibles circonstances, Catherine, fortifiée par l'esprit qui a formé et soutenu les vierges chrétiennes, voulut demander à la fuite un asile à sa vertu. Elle se retira dans les rochers des montagnes les plus éloignées : là, sous le seul regard de Dieu, elle endura les privations inséparables du dénuement et de l'abandon. Le Seigneur eut enfin pitié d'elle et lui procura le moyen de revenir dans les environs de Fo-gan, où se trouvaient d'autres jeunes filles, vivant sous la règle et la profession du Tiers-Ordre.

Elle demeura en leur compagnie, ne paraissant jamais au dehors et passant tout son temps dans la pratique des constitutions de l'Ordre et des vœux de la sainte religion. Admirable de fidélité, elle devint l'une des plus ferventes de la pieuse Congrégation. Plus Catherine avait été considérée dans le monde pour sa noblesse et les charges honorables de son père, plus elle apportait de soin à s'humilier aux regards des hommes ; plus la délicatesse de sa complexion semblait repousser la souffrance, plus elle s'appliquait à se mortifier en toute chose. Elle se levait, ainsi que ses compagnes, au milieu de la nuit pour réciter l'Office, et faire ensuite une heure et demie d'oraison mentale. Outre l'abstinence perpétuelle de chair, elle jeûnait du 14 septembre jusqu'à Pâques, comme on le fait dans le grand Ordre.

Telle fut la vie de cette sainte Tertiaire ; quand vint à sonner l'heure suprême, elle était mûre pour la récompense. D'après les conjectures probables, ce fut vers l'an 1663 que Sœur Catherine Miéou quitta cette vallée de larmes pour aller jouir de la douce présence de Celui qu'elle avait uniquement aimé et servi sur la terre.





## LE MÊME JOUR

1250 — A Majorque, le B. Père MICHEL BENASSAR.

Il était Maure de nation ; mais à l'époque de la conquête de l'île par Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, il embrassa le christianisme. La vie sainte de nos religieux, établis à Majorque, fit sur son âme une impression salutaire. Il se présenta bientôt au couvent, et reçut le saint habit des mains du B. P. Michel de Fabra, qui lui donna son nom.

A dater de ce moment, Michel Benassar apparut comme un homme vraiment apostolique. Il travailla utilement à la conversion de ses compatriotes, parcourant le pays, pour les arracher à l'empire du démon. Sa sainte mort arriva vers l'an 1250. Son corps ayant été inhumé dans une chapelle dédiée à saint Jean l'Evangéliste, on vit pendant longtemps les fidèles affluer en ce lieu et rendre au V. Père les honneurs d'un culte public. Plus tard, ses restes précieux furent transportés dans la sacristie ; là, pensait-on, ils seraient mieux conservés. Mais le peuple, se voyant retirer la consolation de venir s'agenouiller sur la tombe du serviteur de Dieu, fit instance pour qu'on remit le corps à sa première place. Le Vicaire général des couvents de l'île accéda volontiers à ce désir.

Les mémoires contemporains parlent de nombreux miracles dus à l'intervention du saint religieux, et citent notamment la protection merveilleuse qu'obtint l'un de ses clients les plus dévoués. Raphaël Avella — c'était son nom — faisait voile pour la Sicile, quand une tempête furieuse l'arrêta dans sa marche et le mit à deux doigts de la mort. Dans cette extrémité, l'infortuné invoqua le B. Michel et tout aussitôt la mer se calma. Plein de reconnaissance pour ce bienfait, Raphaël Avella s'empressa d'en aviser nos Pères de Majorque et fit ensuite représenter la scène sur une grande toile qu'il déposa en ex-voto près de la tombe du Bienheureux. — (Diago : liv. II., c. 42.)

1250 — A Bazas, le B. Père DOMINIQUE VALETIC, lequel, plein de l'esprit de notre glorieux Patriarche, employa toute sa carrière religieuse à prêcher la parole de Dieu. Sa vie pénitente lui attira du Ciel des grâces signalées, notamment une onction merveilleuse pour amollir les cœurs les plus endurcis. Les supérieurs l'envoyèrent au territoire de Bazas, où il eut la joie d'opérer des conversions extraordinaires. Son zèle le portait spécialement à converser avec les pauvres, auxquels il témoignait un amour sincère, s'étudiant à leur rendre les services d'une charité à toute épreuve. Après

avoir passé auprès d'eux son existence entière, il voulut la terminer en leur douce compagnie. Sentant la mort venir, il se retira à l'hôpital de la ville, et y décéda saintement, vers l'an 1250.

Il s'opéra sur sa tombe grand nombre de miracles : les objets qui avaient été à son usage rendaient la santé aux malades dans les cas les plus désespérés. Pour ce motif, les religieux du couvent d'Orthez réclamèrent ses restes précieux. Les écrivains de l'Ordre ne nous disent rien de plus sur ce serviteur de Dieu; mais tous lui décernent le titre de Bienheureux. — (Bernard Guy. — Leand. Alb. L. V. — Pio. p. 1, l. I., n. 183.)

1470 — Au couvent d'Altamonte, le B. PAUL DE CALAURE, originaire de Mileto, non loin de Soriano, en Calabre.

Il fut toujours considéré comme un religieux d'une sainteté éminente et d'un zèle ardent pour l'observance régulière. Le désir de réparer les ruines que le relâchement avait introduites dans l'Ordre lui inspira le dessein de réformer plusieurs couvents du royaume de Naples. Cette entreprise lui coûta beaucoup de travaux et de contradictions; mais, soutenu par une grâce spéciale, il eut la consolation de voir la régularité reflourir dans la Province napolitaine, la Terre de Labour et celle de Calaure, notamment dans les couvents de Gaëte, de Saint-Pierre-Martyr, Saint-Dominique-le-Majeur et plusieurs autres de la capitale des Deux-Siciles. La renommée de l'homme de Dieu s'étendant au loin, les populations lui marquaient à l'envi leur vénération et l'accueillaient comme un ange du ciel. Le V. Père profita de ces dispositions favorables pour augmenter le nombre des maisons dominicaines. C'est ainsi qu'on vit s'élever les couvents de Catanzaro, Altamonte, Cosenza, et autres qui, dans la suite, formèrent une congrégation distincte et donnèrent à l'Ordre plusieurs hommes de mérite.

Paul de Calaure mourut saintement après avoir opéré divers miracles, entre autres le suivant. A Cosenza, pendant la célébration du Chapitre provincial, le vin manqua. Notre Bienheureux, touché de l'embarras de la communauté, fit avec grande foi le signe de la croix sur le tonneau, lequel se remplit à l'instant même, contrairement à toute prévision.

Le corps du saint religieux fut inhumé dans l'église dite des Prés, la nôtre n'étant pas encore bâtie. Elie de Toulouse, Général de l'Ordre, lui écrivait et lui parlait comme à un saint du Paradis. Les anciennes peintures représentent le B. Paul embrassant une croix, pour marquer son esprit de pénitence, et tenant à la main un Rosaire, en signe de sa dévotion pour cette pratique, dont il se montra partout et toujours l'insigne propagateur. Les auteurs qui ont écrit sa vie lui décernent le titre de Bienheureux. — (Valle.)

1577 — Au couvent d'Oaxaca, au Mexique, le V. Père DIÉGO BÉJARANNO.

Il reçut l'habit religieux pour le couvent de Mexico et y fit profession à un



âge très tendre. Son extrême jeunesse et son peu de sérieux lui firent commettre beaucoup de légèretés après sa profession. Aimant fort peu la solitude et n'ayant nul souci de combattre son naturel, on ne voyait dans sa conduite qu'infractions au silence, courses inutiles à travers les cloîtres, bref une dissipation et une immodestie presque scandaleuses. Des manières si irrégulières causèrent beaucoup de chagrin à la communauté qui l'avait reçu et qui redoutait les suites fâcheuses d'une si grande étourderie. Mais, comme Dieu permet quelquefois ces écarts chez les jeunes religieux, soit pour réprimer les saillies de leur amour-propre enclin à la vanité, soit pour les relever plus glorieusement de leurs chutes, il voulut dans sa bonté que ce novice eût pour Père Maître Christophe de la Croix, homme d'une sainteté éminente, ainsi que nous l'avons vu dans sa vie (1). Ce grand serviteur de Dieu prit à cœur de faire rentrer le Fr. Diégo dans des sentiments plus religieux et lui parla avec autant de fermeté que de tendresse. « Quel était votre dessein, mon fils, en demandant l'habit de la religion avec tant d'ardeur? N'étiez-vous pas résolu de vous donner entièrement à Dieu et de combattre vos inclinations mauvaises? Ne sont-ce pas les promesses que vous avez faites au Seigneur et à la communauté, et n'est-ce pas sur cette espérance qu'on vous a concédé libéralement la Miséricorde de Dieu et de l'Ordre? D'où vient qu'après votre profession et des engagements si sacrés, vous êtes devenu infidèle à vos obligations et que vous vous comportez d'une manière si peu édifiante?

« Voulez-vous donc contrister le Saint-Esprit en résistant à ses inspirations salutaires pour suivre les saillies d'une nature extravagante? Réfléchissez-y sérieusement, mon fils; l'abus des grâces vous sera dès à présent une semence de douleurs qui ne finiront jamais! »

Ces paroles, tombées des lèvres d'un saint prêtre, eurent un effet merveilleux sur le cœur de l'infortuné novice. En un instant il fut changé. On ne tarda pas à voir Fr. Diégo plus modeste et plus recueilli que jadis il n'avait été dissipé et volage. Rentré en lui-même, devenu un homme nouveau, il se mit à pratiquer l'oraison, à aimer la retraite, et ne cessa de pleurer ses fautes d'autrefois. Ses jeûnes furent rigoureux, ses disciplines fréquentes, son obéissance absolue. Son zèle pour avancer dans les voies spirituelles faisait l'admiration de tous. Honoré du sacerdoce et suffisamment instruit des sciences théologiques, il fut envoyé dans le Mystèque, afin de travailler à la conversion des Indiens. En peu de temps il apprit leur idiome et prêcha l'Evangile avec onction et succès. L'ardent missionnaire eut, en effet, la consolation de voir beaucoup d'infidèles embrasser la foi. Sa vie exemplaire et ses manières affables lui concilièrent l'affection et la confiance des indigènes. Il s'apitoyait sur leurs fatigues et leurs souffrances, et, s'il ne se

(1) *Année Dominicaine*, au 27 octobre.

trouvait pas toujours à même de les soulager, du moins essayait-il de les consoler et de témoigner par ses larmes les dispositions de son cœur à leur égard. L'an 1577, la peste s'abattit sur Oaxilotitlan, siège de son vicariat. Le V. Père s'appliqua sans réserve à conférer les sacrements aux moribonds et à secourir la misère des survivants. Il exerça quelque temps ces fonctions de dévouement et de charité ; mais bientôt, succombant à la tâche, il se vit attaqué du fléau. On le transporta au couvent d'Oaxaca, afin de lui donner les soins que réclamait son état : rien ne fut épargné pour lui rendre la santé. Mais Dieu voulait récompenser son fidèle serviteur. Le mal résista à tous les remèdes et l'on dut administrer au moribond les derniers sacrements. Diégo Bejarano n'attendait que cette grâce suprême pour remettre son âme aux mains de son Créateur. Il mourut dans une ferveur et une joie dignes d'un homme dégagé des créatures et n'aspirant qu'à posséder le Bien infini. Ce fut l'an du salut 1577. — (*Hist. du Mexique*, L. II, c. 52.)

1618 — A Gand, le V. Père JOANNES JANSS, religieux de mérite, fort apprécié dans la Province de Belgique. Le 29 avril 1568, il recevait le saint habit des mains du P. François Ruselaert, Prieur du couvent de Gand, et l'année suivante, à la même date, il prononçait ses vœux solennels, sous le priorat du V. P. Jean Canis. Dès qu'il remplit les conditions exigées dans l'Ordre pour exercer les charges, on les lui confia à peu près toutes. Successivement Procureur, sacristain, Sous-Prieur, confesseur du Grand Béguinage de Gand, il couronna ces différents offices par le priorat, qu'il occupa dignement de 1608 à 1610. La mort l'enleva de ce monde, en novembre 1618.

Le V. Père écrivit une Chronique de son couvent de Gand, dans laquelle il raconte, comme témoin oculaire, ce que ses frères et lui eurent à souffrir de la part des hérétiques, connus sous le surnom de Gueux. Cette Chronique est restée manuscrite ; mais le P. de Jonghe en a introduit des parties notables dans son *Belgium Dominicanum*. On nous permettra d'en citer un passage, qui ne laissera pas d'édifier, en montrant la fermeté déployée par les fils de saint Dominique dans ces douloureuses circonstances.

Une première fois, l'an 1566, le couvent de Gand avait été saccagé, et la bibliothèque en majeure partie dispersée ; mais dans la seconde invasion, arrivée douze ans après, la ruine fut pour ainsi dire complète. Voici comment s'exprime le chroniqueur :

« Le 24 mai 1578, nous fûmes violemment expulsés par les Gueux, après avoir enduré pendant trois mois des vexations sans nom de la part des soldats écossais, anglais et flamands, qui enlevèrent notre mobilier, l'argenterie de notre sacristie et tous les ornements sacrés. Les pertes que nous subîmes alors ne pourraient être évaluées. Parchemins et documents très rares, recueillis de longue date et à grand'peine, furent lacérés ou jetés au vent.

Pas trace n'en resta. Les religieux qui survécurent à cette épreuve souffrirent des privations incroyables. Mais béni soit Dieu, qui nous a réconfortés au milieu de tant d'angoisses ! Les détenteurs du pouvoir ayant manœuvré pour faire évacuer au plus vite les restes de l'armée espagnole, le parti avancé mit à sa tête le prince d'Orange. Dès lors, l'état politique des affaires ne fit qu'empirer. Le culte catholique devint le point de mire des attaques des factieux : pour l'anéantir toutes les armes parurent bonnes, depuis l'insulte de bas étage jusqu'à la confiscation, le bannissement et le meurtre. Que des ecclésiastiques ou des religieux parussent en public, aussitôt ils se voyaient aux prises avec des bandes éhontées, et bafoués de la façon la plus odieuse, avec la complicité des passants. Ce fut comme la première étape de la persécution. La confiscation suivit de près. Sous le spécieux prétexte d'entretenir les volontaires engagés à la défense de la patrie — il s'agissait des bandits qui, avant peu, allaient donner leur mesure — on fit main basse sur les trésors des églises. Pour pallier leur brigandage, les émissaires chargés de la besogne avaient soin de faire estimer à leurs poids et valeur les objets saisis, d'en dresser l'inventaire et de promettre la restitution de l'équivalent, à la fin des troubles civils. Personne ne fut dupe, et ceux qui avaient la garde de ces trésors refusèrent de les livrer. Mais la force l'emporta sur le droit. La soldatesque était bien décidée à ne reculer devant aucun forfait.

« Nous avons pu prendre quelques précautions, continue le chroniqueur. Avisés à temps, nous avons confié à une personne amie, dont nous ne pouvions soupçonner l'improbité, tous nos vases de sacristie et nos objets précieux. On était à l'entrée du Carême. Le couvent fut cerné à l'improviste, et, comme nous refusions de donner ce qu'on réclamait, une centaine de soldats envahirent les cloîtres, nous réunirent au réfectoire et nous y retinrent trois jours prisonniers, sans nous permettre de prendre aucune nourriture, tandis qu'ils se gorgeaient sous nos yeux avec le butin pillé dans les diverses officines de la maison. Ce faisant, ils nous déclarèrent qu'ils avaient ordre de nous laisser mourir de faim, si nous nous obstinions dans notre refus. En cette extrémité, les Pères graves estimèrent qu'il valait mieux sacrifier le bien du couvent que la vie des religieux : ils se décidèrent donc à donner l'adresse du dépositaire. Mais cet homme avait pris les devants : étalant d'une manière ostensible les objets qu'il tenait de nous, il les offrit ainsi à la convoitise de nos ennemis. Tout tomba entre leurs mains, sans qu'il fût possible de rien sauver.

« Après ce haut fait, il y eut une sorte de détente. Le nombre des soldats fut notablement diminué : trente environ restèrent pour garder le couvent et empêcher des évasions que l'on semblait redouter ; car défense avait été faite à tout religieux et clerc de sortir de la ville, de peur, disait-on, de faire encourir quelque dommage à la chose publique. En réalité, on voulait temporiser, lasser la patience des victimes et les contraindre à partir d'elles-

mêmes, quand on les aurait dépouillées de tout. Au train dont marchaient les choses, c'en était fait, à bref délai, des familles religieuses. Ce que nous subissions, d'autres le subissaient également : mais on nourrissait à notre endroit une haine plus féroce ; voilà pourquoi on était décidé à en finir au plus vite avec nous.

« Le dimanche avant la Pentecôte, une escouade d'environ cent hommes fut envoyée au couvent. C'était la lie de la populace, gens pervers jusqu'à la moelle, n'ayant de militaire que l'uniforme et n'entendant rien à la discipline. Satisfaire leurs appétits grossiers et nous traiter avec la dernière lâcheté fut l'œuvre à laquelle chacun prit sa part. On nous laissa à la merci de ces forcenés. Pères et Frères avaient quitté le rez-de-chaussée pour s'établir au dortoir, situé à l'étage supérieur, après avoir eu soin d'en fermer les issues et de consolider les portes. Seuls, le Procureur avec quelques Convers restèrent au service de la soldatesque. Or, cette nuit-là même, comme nous commençons les Matines de la Sainte Vierge, nos geôliers voulurent nous empêcher de psalmodier. Ils essayèrent de secouer la porte, qui résista. Cet échec les mit en fureur. Revenus à la charge, ils purent enfin la forcer. Dégainant alors, ils se précipitent sur nous avec force menaces. L'un des nôtres, qui connaissait le chef, pria ce dernier, au nom de leur ancienne amitié, de s'épargner la honte de verser le sang innocent. Cet homme parvint, en effet, à calmer nos bourreaux ; mais, pendant huit jours, nous dûmes vivre en contact avec ces monstres, dont la consigne était de nous forcer par leurs mauvais traitements à partir de notre propre gré, sans bruit, pour ne pas éveiller l'attention des catholiques. Le jour de la Pentecôte, après avoir eu la consolation de célébrer la messe et de réciter ensemble notre office, nous descendîmes, au son de la cloche, pour prendre un peu de nourriture, à la même table que les soldats, chacun de nous ayant à ses côtés deux de ces misérables. Défense nous était faite de parler latin entre nous. Nous venions à peine de prendre nos places, quand une meute de deux cents hérétiques envahit la maison. Nous nous trouvâmes bloqués au réfectoire et constitués prisonniers. Après quoi, ils se dispersèrent à travers le dortoir, où tout fut saccagé ; l'église eut le même sort ; ils firent main basse sur tout ce qu'ils purent enlever et profanèrent le reste... A leur suite, des femmes de mauvaise vie envahissaient nos cloîtres et passaient des images lascives qu'elles avaient apportées du dehors et qu'elles disaient effrontément avoir trouvées dans nos cellules.

« Les meneurs, craignant que nos amis, informés de notre détresse, n'accourussent à notre secours, députèrent au couvent une dizaine des leurs, pour voir où en étaient les choses. En réalité, leur démarche intéressée ne devait servir qu'à voiler la basse conduite de leurs affidés. Ces derniers citèrent à leur barre plusieurs des nôtres, cherchant à les intimider par des interrogations captieuses, ou par des promesses engageantes à faire venir sur leurs lèvres le mot compromettant qu'ils escomptaient. Ils étalèrent



même des instruments de torture. Mais la menace échoua comme la promesse. Dieu couvrit de son ombre ses serviteurs et déjoua toutes les vues de nos ennemis. Le soir venu, ces hommes se retirèrent en donnant des ordres pour que nous fussions maintenus sous bonne garde, en attendant que l'on statuât sur notre sort. Au milieu de la nuit, une soixantaine de miliciens pénétrèrent au réfectoire, où nous étions toujours détenus ; ils placent devant chaque religieux un flambeau, ajustent leurs armes et nous mettent en joue, prêts à tirer au premier signe des chefs, signe, disaient-ils, trop lent à venir. Un quart d'heure se passa dans cette attente cruelle. Tous les religieux, sous le coup d'une émotion indicible, en profitèrent pour se faire leurs adieux, se demander pardon et s'absoudre mutuellement. Sur ces entrefaites, un mandataire arriva et déclara que tout était au calme dans la ville. Nous apprîmes alors qu'ordre avait été donné de nous massacrer jusqu'au dernier, si les catholiques se concertaient pour voler à notre aide. Comme aucune manifestation de délivrance ne s'annonçait — chose que les hérétiques redoutaient par-dessus tout — on n'alla pas plus loin. Nous sûmes encore qu'ils avaient pris leurs mesures pour créer de l'agitation autour du couvent en soudoyant des gens sans foi ni loi, au cas où nos amis se présenteraient.

« Cependant nous n'étions pas au bout de nos peines. Un forcené de haute taille, à mine de bourreau, entre, l'épée nue, et déclare aux soldats qui nous avaient menacés de leurs fusils qu'il a ordre de procéder autrement. « Quel est le Prieur ? demande-t-il. — C'est moi, répond sans hésiter le P. Philippe Burgrave. — Mets-toi à genoux et enlève ton capuchon. » Le vénérable religieux obéit. Puis s'adressant à toute la communauté : « Faites de même, vous aussi, dit l'énergumène, vous y passerez tous ! » — Alors il lève le bras comme pour frapper, quand un de ses voisins lui crie : « Attends ! » et lui murmure quelques mots à l'oreille. Le Prieur reçoit l'ordre de regagner sa place. Trois ou quatre fois la même scène se renouvela. Ils voulaient voir, nous l'apprîmes plus tard, comment nous recevions le coup fatal ; et ils s'en firent un divertissement bien digne de sauvages.

« Nous passâmes ainsi cinq jours, n'attendant que la mort ; nous ne pouvions faire un pas sans être escortés de deux soldats. Quant aux mille vexations que nous avions à endurer, elles dépassent ce qu'on saurait imaginer. Finalement, les misérables atteignirent leur but, qui était de nous contraindre à quitter notre demeure. La majeure partie de la communauté se dispersa, n'emportant rien, car tout avait été livré au pillage, et n'ayant pas même la consolation d'un adieu fraternel, tant le départ devait être tenu secret, pour ne pas éveiller l'attention des gens de bien. Quelques religieux anciens tinrent bon cependant ; puis ils durent eux-mêmes céder à la force et abandonner le couvent. Nous étions cinquante-deux, au moment de la dispersion ; nous restâmes séparés six ans et demi. Durant ce laps de temps, une vingtaine des nôtres vinrent à mourir. Les calamités et les angoisses que subirent les survivants défient toute description. Dieu seul connaît ces

choses, Lui qui promet des récompenses éternelles à ceux qui persévèrent dans son amour. Qu'il soit béni dans tous les siècles ! » — (*Belgium Dominicanum*, 53 et 70.)

1575 — A Pistoie, ville d'Italie, la V. Mère MARIE DE POPIGLIA.

Ses parents, d'honnête condition, prirent grand soin de son éducation première, et la jeune enfant profita si bien de leurs leçons qu'elle résolut de se consacrer, dans un âge encore tendre, au céleste Epoux des vierges. Elle resta néanmoins dans sa famille jusqu'à l'âge de trente ans ; puis, s'étant décidée pour la règle de Saint-Dominique, elle changea le nom de Paule, qu'elle avait reçu au baptême, pour celui de Marie, en l'honneur de la Reine des anges. Deux de ses amies d'enfance la rejoignirent et s'enfermèrent avec elle dans une humble maison leur appartenant. Là, elles consacraient une partie de leur temps au travail des mains, car elles étaient pauvres en esprit et en réalité ; le reste de la journée était employé à de saints exercices.

Leur ferveur et leur assiduité à la prière firent une salutaire impression sur les habitants de la ville : plusieurs jeunes filles, gagnées par le bon exemple, embrassèrent le même genre de vie. Sœur Marie les instruisait avec beaucoup de zèle sur leurs nouveaux devoirs, leur apprenant à mépriser le monde, à soupirer vers le ciel, à n'avoir d'autre désir que de plaire au Maître divin qui les avait appelées. Leur nombre venant à s'augmenter, elles achetèrent un local plus vaste et l'entourèrent d'une clôture : les aumônes de quelques personnes charitables, édifiées de les voir si bien servir Dieu, les aidèrent pour cette acquisition.

Sœur Marie conduisait avec autant de tact que de savoir la communauté naissante. Elle-même menait une vie fort recueillie, se confessait tous les dimanches et les jours de fêtes, et ne communiait qu'en versant d'abondantes larmes, témoignage de l'impétuosité de son amour. Elle lisait aussi avec une pieuse avidité les ouvrages spirituels, et pratiquait fidèlement ensuite les vérités qu'elle y avait apprises. Aucun accident n'était capable de troubler son âme ; elle se tenait dans une parfaite égalité d'humeur, se montrait toujours contente et faisait ainsi l'admiration de ses Sœurs.

Marie Popiglia avait une voix grave et douce. Elle se gardait de la hausser et surtout d'y mêler le moindre ton d'autorité, estimant qu'il suffisait de parler et de répondre tout juste de manière à se faire entendre. Elue Prieure de la communauté, elle fut contrainte d'accepter la charge ; mais, au bout de six mois, elle fit tant d'instances auprès des supérieurs pour en être délivrée, qu'il fallut enfin lui permettre de se reposer, comme le Patriarche iduméen, dans son doux « petit nid » — *in nidulo meo moriar* (1). — Elle aimait mieux, disait-elle, obéir à toutes ses filles que de commander à une seule.

(1) Job, XXIX, 18.

D'une très faible complexion, presque toujours accablée de pénibles malaises, la V. Mère se montrait néanmoins indifférente au bien-être de son corps : elle recevait les soins qu'on lui donnait comme venant de la main de Dieu, mais ne demandait jamais d'elle-même aucun soulagement. La pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, meurtri de coups et consumé de soif sur la croix sans obtenir une goutte d'eau pour rafraîchir ses lèvres, l'aidait à supporter généreusement toutes les privations.

Elle avait reçu du Ciel un don particulier pour consoler les affligés : cette grâce lui attirait de nombreuses visites qui la forçaient de renoncer à sa chère solitude. La sainte religieuse se prêtait à tout, pour l'amour de Dieu et du prochain, et renvoyait toujours contentes les personnes qui venaient lui exposer leurs peines. La réputation qu'elle eut bientôt de pénétrer le secret des cœurs augmenta de beaucoup son crédit. Une religieuse vint, un jour, la prier de recommander à Dieu l'entrée de son frère dans la vie monastique. L'affaire était conclue et le jeune homme déjà accepté par le couvent. « Ce n'est point là, répondit Sœur Marie, que Dieu appelle votre frère, mais dans l'état de prêtre séculier. » L'avenir justifia la prophétie.

Quelques hommes du pays avaient été emmenés prisonniers au loin. On consulta la V. Mère sur leur sort. Sans hésiter, elle répondit : « Un tel a été exécuté ; quant aux autres, ils reviendront sains et saufs à Pistoie. » Elle disait vrai.

Son biographe assure que plusieurs faveurs miraculeuses lui furent accordées.

Une nuit de Noël, la fervente religieuse eut une apparition de la Très Sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus. Une autre fois qu'elle se trouvait seule à l'infirmerie, Notre-Seigneur vint la visiter, et, de sa propre main, lui donna la sainte Communion.

Ce fut merveille aussi de voir la patience avec laquelle la servante de Dieu endura les cuisantes douleurs d'un ulcère qui lui survint à la jambe. Sa plus vive peine était, non pas de souffrir, mais de ne pouvoir plus suivre les exercices de la communauté. Cependant elle se faisait encore porter au chœur sur les bras de ses Sœurs, et, tant qu'elle le put, elle lutta avec une indomptable énergie contre le mal.

La V. Mère semblait être maîtresse de sa vie, qu'elle prolongeait pour ainsi dire à son gré, comme on le lit de saint Basile. Arrivée enfin au terme, et voyant quelques-unes de ses compagnes rentrer de la ville, elle leur dit, en les saluant : « Soyez les bien venues, chères Sœurs ; je vous attendais pour mourir. »

La communauté se réunit aussitôt et on apporta à la pieuse moribonde les derniers sacrements. Après les avoir reçus, Marie de Popiglia retomba sur sa couche et alla bientôt se reposer dans le Seigneur, à l'âge de 75 ans.

Dieu glorifia sa tombe par des prodiges qui furent comme le cachet authentique de sa sainteté. — (Razzi, SS. et BB. P. II.)

1670 — A Malaga, en Espagne, la V. Mère ANNE DE JÉSUS-CHRIST, religieuse d'un zèle ardent et d'une fermeté inébranlable pour tout ce qui regardait le service de Dieu et la dilatation de l'Ordre. Elle entreprit la fondation d'un monastère de nos religieuses à Malaga, mais elle rencontra tant de résistance, qu'un esprit moins constant que le sien, et moins soutenu par la grâce, aurait tout abandonné. Elle insista jusqu'à onze fois auprès des pouvoirs publics pour obtenir les lettres patentes nécessaires à cet effet, et autant de fois on les lui refusa. Enfin, encouragée par les paroles prophétiques du P. Thomas de la Vierge, religieux Trinitaire, qui vivait alors en odeur de sainteté, elle redoubla ses instances à la Cour d'Espagne et finit par avoir gain de cause. Dieu, pour éprouver sa patience et sa foi, permit de nouvelles difficultés du côté de Rome ; mais la pieuse fille, toujours fidèle à ce qu'elle savait être la volonté du Ciel, loin d'en être rebutée, se résolut à prendre le chemin de la Ville éternelle, afin de vaincre par elle-même les obstacles suscités à son projet. Elle n'eut pas peu à souffrir dans un si long voyage, entrepris par mer. Le vaisseau qui la portait fut pourchassé par les Maures et mis à deux doigts du naufrage par la plus violente tempête qu'on puisse imaginer. Alors, se rappelant que le P. Thomas lui avait prophétisé un heureux succès, Anne pria humblement Notre-Seigneur, par les mérites de son serviteur et au nom de la parole qu'il lui avait donnée, de la délivrer du danger, ce qui lui fut accordé, car tout à coup la tempête s'apaisa. Sa requête reçut à Rome un accueil favorable, et, de retour à Malaga, Sœur Anne de Jésus-Christ eut la joie de voir ses vœux et ses espérances pleinement réalisés. Elle reçut dans son monastère bon nombre d'excellentes religieuses, dont elle fut la Mère et la maîtresse autant par l'éminence de ses vertus que par la supériorité de son intelligence. — (*Ex vita V. P. Thomæ a Virg. Ord. SS. Trin. p. 254.*)







## XXIX NOVEMBRE

*Le Bienheureux JACQUES BENEFATTI,  
ou DE BENEFACTIS (\*)*

(1338)



JACQUES de Mantoue, illustre par sa naissance, mais plus recommandable par ses talents et sa sainteté, descendait de la noble famille des Benefatti. Ayant dit adieu au siècle, au bien-être et aux splendeurs de sa maison, pour prendre l'habit dominicain au couvent de sa ville natale, il s'appliqua avec zèle à l'étude de la perfection. Il eut pour compagnon de noviciat le bienheureux Nicolas Boccasino, le futur Pape Benoît XI. Plus tard il le suivit dans ses voyages, à l'époque où l'homme de Dieu était cardinal, et il demeura auprès de lui pendant son pontificat.

Les progrès de Jacques Benefatti dans les sciences sacrées, et surtout dans la science des saints, le signalèrent comme un religieux des plus remarquables. Au rapport de ses contemporains, c'était une nature très riche, un homme complet, aussi versé dans les connaissances spéculatives que dans toutes les questions de la morale, et en même temps sachant se maintenir au plus haut sommet de la piété et de la vertu. Ses frères en religion le regardaient comme un écrin rempli des plus sages maximes, comme un exemplaire de générosité dans l'accomplissement intégral du devoir ; les fidèles, de leur côté, l'entouraient de vénération à cause de ses éminentes vertus.

II. — Cet assemblage de qualités rares fit sur le Pape Jean XXII une telle impression qu'il ne voulut pas laisser plus longtemps sous

(\*) *Procès de Béatification.* — Marchese : *Diario Domenicano*, VI.

le boisseau une si brillante lumière. Cédant aux désirs des habitants de Mantoue, il leur donna notre Bienheureux pour évêque. L'élu répondit aux vœux de tous par sa doctrine et la sainteté de sa vie.

Fidèle imitateur de la perfection des apôtres, Jacques Benefatti se distingua par sa profonde humilité, par l'ardeur de son amour envers Dieu et son admirable charité pour le prochain. Tout à tous, il travailla sans relâche, pendant les dix-huit années de son épiscopat, à étouffer les haines et les dissensions qui, jusqu'alors, avaient accumulé tant de maux dans la principauté de Mantoue. Les temps étaient difficiles. Le serviteur de Dieu eut le mérite de se montrer supérieur aux difficultés de la situation et de préserver son diocèse de ces guerres intestines qui ensanglantaient presque toute l'Italie. Dévoué, corps et âme, aux intérêts de son troupeau, il lui servait comme de bouclier, le couvrait de ses ailes, et ne se donnait aucun repos qu'il ne le défendît de la fureur des loups.

L'an 1328, une nouvelle calamité vint fondre sur l'Eglise par l'élection d'un antipape. Ce fut le point de départ d'une ère de violences, de calamités et de malheurs sans fin. Plusieurs prélats furent chassés de leurs sièges ; d'autres se laissèrent gagner par le schisme et passèrent à l'ennemi. Mais, au milieu de la confusion générale, le diocèse de Mantoue demeura ferme et inébranlable. La réputation dont jouissait l'évêque tint à distance les perturbateurs de la paix, les artisans du mensonge et de l'iniquité. Ardent champion de la vérité catholique, Jacques Benefatti sut en défendre l'intégrité avec une indomptable énergie. On le savait homme d'action, d'une conscience droite, étrangère à l'esprit d'ambition et de crainte : il n'en fallut pas davantage pour déconcerter les desseins des schismatiques. Mais, hâtons-nous de le dire, ce fut principalement par ses prières, ses gémissements, ses pénitences, qu'il attira sur lui et sur son peuple cette insigne protection.

Dans un temps de peste et de famine, le vénéré prélat soulagea si généreusement les malheureux, pourvut si soigneusement à leur bien spirituel et temporel, qu'il mérita le surnom de *Père des pauvres*. Son couvent d'affiliation ne fut point oublié dans ses pieuses largesses : il enrichit de livres la bibliothèque et la sacristie d'ornements.

La sainteté du Bienheureux était publiquement reconnue. Ses contemporains affirment qu'il opéra de grands miracles. La vénération, l'attachement de tous ses diocésains le suivirent jusqu'à la tombe et

au delà. Sa mort, digne couronnement d'une vie de dévouement, d'union à Dieu, d'héroïsme, arriva le 19 novembre 1338.

Jacques Benefatti laissa, avec d'immenses regrets, une mémoire bénie. Il fut inhumé dans notre couvent de Mantoue, sous le campanile, et sur sa pierre tombale on grava ces simples mots : *Fr. Jacobus de Benefactis, Episcopus Mantuæ, qui obiit die 19 novembris anni Domini MCCCXXXVIII.* « Fr. Jacques Benefatti, évêque de Mantoue, décédé le 19 novembre de l'an du Seigneur 1338. »

III. — Bien que glorifiées après sa mort par divers miracles, ses reliques finirent par tomber dans l'oubli : la foi des fidèles se ralentit et le silence se fit sur ce tombeau jadis si visité. En 1483, cent quarante-six ans après la mort du serviteur de Dieu, les religieux, en faisant restaurer la chapelle Saint-Luc, attenante au campanile, retrouvèrent le sarcophage du Bienheureux. Ils soulevèrent la pierre et aperçurent une caisse de bois si bien conservée que les planches étaient parfaitement lisses, et les clous retenaient encore leur éclat. On ouvrit cette caisse, et alors apparut aux yeux de tous un suaire d'une blancheur immaculée étendu sur les restes du Saint, puis le corps lui-même demeuré dans toute son intégrité. Au bruit de cette merveille, la ville entière accourut. Les nombreux miracles qui furent signalés dans cette heureuse circonstance réveillèrent l'antique dévotion ; puis, à la longue, cette dévotion se ralentit une seconde fois. Mais les mérites du Bienheureux finirent par triompher de l'engourdissement des peuples. Chacune des translations du saint corps avait été marquée par des prodiges. Un siècle après la première que nous avons mentionnée, il y en eut une nouvelle ; d'autres suivirent à grands intervalles, et finalement les précieuses reliques furent déposées sous le maître-autel, où elles demeurèrent, entourées d'hommages, jusqu'à l'époque de la suppression du couvent. Placées provisoirement au monastère de nos Sœurs, elles furent apportées à la cathédrale de Mantoue et elles y sont toujours restées. Actuellement elles reposent dans la chapelle de la Sainte-Vierge ; et, tous les ans, on les expose à la vénération publique au jour anniversaire de la mort du serviteur de Dieu. Sa Sainteté Pie IX daigna sanctionner le culte immémorial rendu au Bienheureux ; en même temps, il permit au diocèse de Mantoue et à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer l'Office et la Messe en l'honneur de Jacques Benefatti de Mantoue.



*Les Vén. Pères DOMINIQUE DE VICO  
et ANDRÉ LOPEZ, missionnaires et martyrs (\*)*

(1556)

**D**OMINIQUE de Vico, originaire d'Espagne, prit l'habit dominicain et fit profession au couvent d'Ubeda, en Andalousie. Ses remarquables aptitudes le désignèrent bientôt au choix des supérieurs pour être collégial du couvent de Saint-Dominique de Salamanque, remplacé plus tard par celui de Saint-Etienne.

Tandis que le jeune religieux poursuivait le cours de ses études, Barthélemy de Las Casas, dont la renommée volait de bouche en bouche, arriva en Espagne, cherchant des hommes de bonne volonté pour les missions du Nouveau-Monde. Dominique de Vico, fortement impressionné par le besoin qui se faisait sentir d'ouvriers évangéliques dans les régions récemment conquises, résolut de tout quitter pour aller prêcher le salut à ces millions d'Indiens qui n'avaient jamais entendu parler du royaume de Dieu. Il s'embarqua, en effet, avec le grand évêque, qu'escortait une troupe de vaillants apôtres, et, dès son arrivée à Ciudad-Real, il s'offrit pour l'évangélisation des parties du territoire de Vera-Paz que le pied du missionnaire n'avait pas encore foulées.

Son premier souci fut d'apprendre les différents idiomes de la contrée. Il sembla réellement avoir reçu le don des langues, tant il avançait rapidement dans une étude si complexe. En quelques mois, il pouvait parler les dialectes du pays et les écrire avec une étonnante facilité. Cela lui permit de composer dans la suite grand nombre de petits traités sur les questions religieuses. Il avait un tel désir de s'exprimer dans la langue du district qu'il visitait que pour rien au monde il ne s'attardait dans son étude. Voici, à cet égard, un fait singulier. Envoyé avec quelques compagnons dans une bourgade

(\*) Remesal : *Hist. de la Prov. de Chiapa*, L. X. — Malphée : *Palma fidei*. — Fontana : *Monum.* ad an. 1552.



abordable uniquement par eau, il s'embarqua, et tout aussitôt se mit à étudier le dialecte dont il aurait besoin. Soudain une tempête éclate. Les passagers tombent à genoux pour invoquer Marie. Le P. Dominique s'unit à eux ; mais à peine a-t-il récité une ou deux prières qu'il se remet à sa lecture et à ses notes. On lui fit observer qu'il ferait mieux d'employer son temps à prier avec ses frères. « Non, répondit-il, je crois au contraire être plus agréable à Dieu en restant penché sur mes livres, afin de le faire connaître à ces peuplades infidèles, dès mon arrivée parmi elles. Si le bateau sombre, je me tiendrai sur l'eau tant que j'en aurai la force, élevant mon livre au-dessus des flots. Si l'abîme doit m'engloutir, la mort me trouvera les armes à la main. »

II. — Doué d'une rare énergie, le V. Père bravait tout, quand le salut des âmes était en cause. Zélé pareillement pour la gloire de Dieu, il souhaitait que tout fût magnifique, somptueux, s'il se pouvait, pour les décorations du culte. Avec de telles aspirations et un immense besoin de se dévouer, Dominique de Vico fit des merveilles. On le vit mener de front la construction de trois ou quatre églises. Pendant deux années de priorat à Guatémala, il parvint à doter tous les centres d'évangélisation d'une chapelle vaste et décente et publia un nombre considérable d'opuscules sur les mystères chrétiens, sans qu'on pût s'expliquer comment il pouvait conduire à terme tant d'œuvres diverses.

A cette époque, le P. Thomas de Torrès, vicaire général, vint dans les parages. Notre saint religieux s'embarqua aussitôt pour aller lui présenter ses hommages. On avait à peine gagné le large, qu'une bourrasque subite fit courir au léger esquif le plus grand danger. Les rameurs se crurent perdus : « Prions », dit le vénérable Père, et, comme il avait une particulière confiance en l'apôtre saint André, dont la fête tombait en ce jour, il se mit à l'invoquer. Une voix inconnue lui cria : « Sois sans crainte ; ton heure n'est pas encore venue ; plus tard elle sonnera sous les auspices du jour qui m'est consacré. » Peu après, la tempête s'apaisa. Par reconnaissance pour son protecteur, le P. Dominique promit de placer sous son béni patronage le premier établissement religieux qu'il parviendrait à créer dans ces régions désolées.

Le P. Thomas de Torrès s'adjoignit à Dominique de Vico pour le seconder dans son apostolat. Nous ne parlerons pas des épreuves que

l'un et l'autre eurent à endurer. Soutenus par la grâce divine, ils finirent par recueillir au centuple le fruit de leurs sueurs et de leurs privations. Un fait inattendu leur montra que le Ciel était pour eux. Les Indiens devaient célébrer un sacrifice solennel, et, suivant leur coutume barbare, une victime humaine allait être immolée. Déjà le chef de la tribu tenait en main le couteau pour frapper. Tout à coup une voix lui crie : « Arrête ! » — c'était l'idole qui s'animait — « arrête ! mon temps est passé ! Désormais vous ne vous réunirez plus autour de mon autel ; le sang des victimes ne rougira plus la pierre du sacrifice. » Etonnés, éperdus, les Indiens se regardaient sans proférer une parole, quand apparurent les deux missionnaires. Dominique de Vico profita de la scène qu'il avait sous les yeux pour prêcher avec force contre des abominations pareilles. Peu de jours lui suffirent pour éclairer les indigènes ; il eut la joie d'en convertir un grand nombre.

Le démon ne pouvait voir d'un œil indifférent nos deux apôtres saper son empire par la base. Il souffla à l'un de ses suppôts l'idée de se défaire à tout prix des prêtres étrangers. Le complot transpira, et nos deux missionnaires crurent prudent d'en informer le cacique de Vera-Paz, qui était leur ami. Cet homme arriva, avec une escorte, bien décidé à frapper dès qu'on aurait mis la main sur les coupables. Mais nos Pères s'opposèrent à la violence. Le cacique se contenta d'une menace ; toutefois, il ne cacha pas que les représailles seraient terribles, si un seul se permettait de toucher aux religieux. Le calme se rétablit, et l'œuvre de Dieu put s'opérer plus aisément dans ce district reculé. Cependant l'ennemi ne dormait point. Une nouvelle conjuration se forma. Ne voulant pas s'adresser une seconde fois au cacique, Dominique de Vico préféra se retirer avec son compagnon à Cabra. Le voyage éprouva nos deux missionnaires ; le régime auquel ils se soumirent en arrivant acheva de les épuiser. Thomas de Torrès faillit y succomber ; il ne dut son salut qu'à un remède extrêmement énergique que lui administrèrent les indigènes. Quoique moins gravement atteint, le P. Dominique put constater toutefois que sa robuste constitution s'altérait visiblement. Malgré cela, il ne voulut point user de dispense pour l'abstinence et le jeûne. C'est vers cette époque que doit se placer son priorat au couvent de Guatémala.

III. — Jamais supérieur ne se montra plus affectueusement dévoué aux intérêts des siens. A tous, il sut communiquer la flamme de son zèle,

ses lumières pour l'étude des langues et les fruits de son expérience. Il aimait aussi à revenir parmi ses chers Indiens. De temps en temps, il se ménageait quelques apparitions dans les districts qu'il avait évangélisés. En ces jours, trop vite écoulés au gré de ses désirs, sa joie paraissait déborder, tant il se sentait heureux de revoir ses enfants spirituels. Dieu daigna montrer par un prodige combien il agréait le dévouement de son serviteur. Le V. Père étant tombé dangereusement malade, le Provincial songeait à lui administrer les derniers sacrements. Sur les entrefaites arrive un petit groupe d'Indiens : le portier les accueille fort mal. Le moribond eut comme un pressentiment de la chose ; faisant donc un suprême effort, il manifesta le désir de voir ces braves gens. On les introduit. La présence des Indiens, qui l'entouraient des marques de la plus filiale sympathie, le ranima tout à coup. Il se lève et va au-devant du Provincial qui entrait à ce moment, apportant les saintes huiles. La communauté se rendit au chœur, pour chanter un *Te Deum* d'action de grâces, et l'événement, rapporté dans le pays, grandit encore l'ascendant du P. Dominique de Vico. A côté de résultats des plus consolants, le V. Père voyait se dresser devant lui de sérieuses difficultés. Un parti de fanatiques ne lui pardonnait pas d'avoir arraché à leur vie errante bon nombre d'indigènes pour les grouper autour de son église. De différents centres religieux, devenus comme ses points stratégiques, l'ardent missionnaire rayonnait au loin, avec son compagnon d'apostolat, s'avancait dans la montagne et en revenait avec un précieux butin. C'en était trop pour des gens livrés à toutes les pratiques de l'idolâtrie, sous la main de Satan. Une attaque en règle fut décidée.

Quand les indigènes convertis surent ce qui se tramait dans l'ombre, ils s'empressèrent d'aviser leur vénéré Père du danger qu'il courait. Mais contre qui se mettre en garde ? Quel choix faire d'hommes sérieux, capables d'imposer aux rebelles et de leur résister ? Le P. Dominique savait manier tous les idiomes de la région ; cet avantage lui permettait d'entrer en composition avec l'ennemi et au besoin de lui tenir tête. Cependant, avant de rien décider, il eut recours à la prière. Il sembla que la place du courageux missionnaire était au milieu de ses chers néophytes ; mais, en même temps, on fut d'avis de l'entourer d'une petite escorte d'Indiens dévoués, prêts à le protéger au cas d'une surprise.

IV. — Les choses étaient ainsi réglées, et, pour aider l'homme de

Dieu dans son ministère, les supérieurs lui envoyèrent un jeune Père, André Lopez, orné de solides vertus. Il était originaire de Garzi-Mugnoza, localité espagnole, dont ses parents étaient les seigneurs. Vers quinze ans, André passa au Nouveau-Monde et vint habiter Ciudad-Real. Grand, bien fait, d'une force musculaire peu commune, il s'acquit promptement la réputation d'un chevalier sans rival. A la suite d'une rixe, qui faillit tourner au tragique, André Lopez était resté maître du terrain. Or il arriva, par un de ces miracles de la grâce dont l'histoire des saints nous offre plus d'un exemple, que le loup furieux fut subitement changé en agneau. Revêtu des livrées dominicaines à Guatémala, il y fit profession en 1551, à l'âge de vingt ans. Après son ordination sacerdotale, on l'envoya à Couan ; et là, il fit la connaissance du P. Dominique de Vico.

On raconte qu'en arrivant au couvent il se croisa avec trois Pères qu'il ne connaissait pas. Le Prieur étant absent, il demanda le Sous-Prieur. « Le voici, dit un Père en s'avançant, très heureux de vous souhaiter la bienvenue. » Suivant l'usage, notre religieux se prosterna pour recevoir la bénédiction, et le Sous-Prieur de répondre par distraction : *Requiescat in pace!* Parole vraiment prophétique. Encore quelques jours, et le jeune prêtre achèterait au prix de son sang, avec la palme du martyre, les joies et le repos de l'éternité.

Dominique de Vico et André Lopez, se trouvant donc associés dans les fonctions du même apostolat, se préparèrent à partir pour la province d'Acala. En vain le cacique de l'endroit et les anciens de la tribu firent-ils l'impossible pour les retenir. Forts de leur appui en Dieu, les deux missionnaires ne voulurent rien entendre. On leur offrit alors une escorte de trois cents Indiens armés. Ils refusèrent, ou, du moins, pour ne point affecter la témérité, consentirent à accepter une modeste escouade qui les suivrait à distance.

L'ennemi se trouvait dans des conditions bien plus avantageuses : des bandes solidement armées n'attendaient que le mot d'ordre pour fondre sur les religieux et leurs défenseurs. Ces derniers, malheureusement, ignoraient à qui ils avaient à faire. Quand les montagnards apprirent que le gouverneur de Vera-Paz était favorable aux Pères, ils dissimulèrent leur troupe dans l'ombre et firent bon accueil aux arrivants. Le P. Dominique s'y laissa prendre et pria le cacique de se retirer avec ses gens. « Si vous m'y forcez, répondit le cacique, je partirai ; mais, moi disparu, votre vie est en péril. » Dieu, qui avait ses desseins, permit que les conseils de la prudence et de l'amitié



restassent sans effet sur cette nature ardente et généreuse. Le cacique dut se retirer, et les rares Indiens qu'il laissa déposèrent les armes, sur l'injonction du vénérable religieux. Il se croyait sûr des intentions pacifiques de ceux qu'il venait visiter, pour leur parler de Dieu. Amère déception ! Ces hommes lâches et hypocrites n'attendaient que ce moment pour agir. Le soir venu, ils commencèrent à cerner l'habitation des missionnaires. Les deux Pères comprirent alors le péril immense qui les menaçait. Ils passèrent toute la nuit en prières. A l'aube du lendemain, on vint les prévenir que le feu était à leur case et que non loin se tenaient un millier d'Indiens. Le P. Dominique sort aussitôt, traverse les rangs ennemis et va droit à l'église recommander à Dieu son âme et celle de son compagnon. Puis il revient et se trouve à nouveau devant ses adversaires. « Mes amis, leur crie-t-il avec force, quel mal vous ai-je fait ? pourquoi en voulez-vous à ma vie ? » Pour réponse, l'un des forcenés lui lance une flèche et le blesse à la gorge. « Jésus ! Jésus ! » s'écrie le saint religieux en tombant. André Lopez, frappé à son tour, arrache le fer de sa blessure et court auprès du Père pour l'absoudre et recevoir son dernier soupir. Les Indiens s'étant retirés, il partit lui-même dans la direction du Couan, avec quelques amis. Hélas ! il n'alla pas loin. Rencontré par la bande des scélérats qu'il avait voulu fuir, il reçut le coup mortel et expira.

Avertis du drame sanglant qui venait de se dérouler, les chrétiens du district, le P. Alphonse Vaylio en tête, arrivèrent en toute hâte. Un silence de mort planait sur le lieu du sinistre. L'église de la mission était devenue la proie des flammes : tout auprès, gisaient les restes calcinés du P. Dominique, et à quelque distance, le corps ensanglanté de son compagnon.

Les ossements du premier martyr de la mission de Vera-Paz furent rapportés à Couan, avec toutes les marques de la plus touchante piété. Au vif regret des Indiens de cette chrétienté, on ne put décerner le même honneur au P. André Lopez, à raison de l'état impraticable des passages à travers ces gorges et ces montagnes. On l'enterra au lieu même de son martyre. Mais vingt-sept ans plus tard, ses restes ayant été retirés de la première tombe, furent placés à côté de ceux du P. Dominique, près du sarcophage où repose l'illustrissime Fr. Thomas de Cardenas, second évêque de Vera-Paz.

La liste des ouvrages composés par le P. Dominique de Vico a été donnée par Remesal, et se trouve dans Echard (1).

(1) *Script. O. P.*, II, 154.

Voici les principaux :

Un fort volume intitulé *Theologia Indorum* et écrit dans un des idiomes du pays.

Un autre : *De los Grandes Nombres*, — Des Grands Noms, — où il donne l'étymologie des noms des plus illustres personnages de la Bible et des principaux saints de l'Eglise avec une courte notice sur chacun d'eux.

Une Histoire des Indiens de Vera-Paz et de toutes leurs superstitions.

Un Dictionnaire des sept idiomes indiens qu'il savait parler, suivi d'une méthode détaillée pour en faciliter l'étude.

Des sermons, poésies, tracts variés sur les mystères de la foi.



*Le V. P. AUGUSTIN SALUCES,  
de la Province d'Andalousie (\*)*

(1523-1601)

Issu d'une famille patricienne de Gênes, mais établie depuis peu en Estramadure, Augustin Saluces naquit à Xérès, ville d'Andalousie, l'an du Seigneur 1523. Il était assez peu avancé dans ses études, quand il vint demander l'habit religieux au couvent des Frères-Prêcheurs. Comme le postulant témoignait déjà d'un grand fonds de vertu et d'une capacité peu ordinaire, on acquiesça volontiers à sa démarche et on le vêtit des livrées dominicaines, le 20 mars 1541. L'année de probation démontra que les supérieurs ne s'étaient point trompés sur les dispositions du jeune homme. Au collège de Cordoue, où il fut envoyé après sa profession, il se perfectionna si bien dans les langues latine, grecque, hébraïque, qu'il les posséda comme pas un de ses condisciples, ce qui, plus tard, devait lui permettre de travailler avec fruit à la conversion des juifs.

En théologie, ses progrès ne furent pas moins remarquables. Ayant reçu tous ses grades dans notre couvent de Saint-Grégoire de Valladolid, il enseigna avec éclat dans celui de Saint-Thomas, à Séville.

(\*) Echard, *Script. O. P.*, II, 346. — Tournon : *Hommes illustres*, etc., IV, 738.

La prière et l'étude avaient préparé Augustin Saluces aux travaux de l'apostolat, pour lequel il se sentait un vif attrait. Doué du don de la parole, très versé dans l'Écriture et les Pères, il obtint, comme orateur de la tribune sacrée, des succès à peine croyables.

Pendant les quatre années qu'il prêcha le Carême à Séville, l'auditoire était si compact qu'aucune église ne pouvait contenir la foule. Il instruisait, corrigeait, tonnait avec force contre les vices et les scandales, et personne ne se montrait offensé de sa liberté tout apostolique. Les pécheurs endurcis ne résistaient pas au feu de sa parole. Partout où l'homme de Dieu passait, on pouvait constater, aux conversions qu'il opérait, les fruits féconds de son zèle.

II. — Une fois cependant, dans une conjoncture délicate, il faillit se heurter à un obstacle presque insurmontable. Une méchante créature, nommée Romaine, exerçait par ses attraits trompeurs la plus funeste influence, principalement sur la jeunesse. Beaucoup, même parmi les grands, s'étaient laissé séduire, sous le charme fascinateur de la malheureuse. Le scandale fut bientôt à son comble. Le P. Augustin ne perdit pas l'espoir d'abattre l'idole de la volupté, sans se faire d'illusion sur la difficulté d'y réussir. Le mal s'aggravant, il redoubla ses prières et mit en œuvre toutes les industries de sa charité. A ceux qui lui conseillaient la prudence devant plus fort que lui, le saint religieux répondait que rien ne l'empêcherait de faire son devoir. Un jour, après mûre réflexion et d'ardentes supplications, il se présente à la cour et expose en termes très modérés la triste situation de la ville au point de vue des intérêts des âmes. Il ne prononça qu'un nom, celui de la coupable, et obtint séance tenante son bannissement du royaume. Philippe II s'honora par cette mesure, dont le résultat fut de faire rentrer dans l'ordre et la tranquillité la ville entière (1580). Cet acte de courage, qui, au jugement des timides, devait ruiner le crédit du P. Augustin, grandit au contraire sa réputation et tourna à l'avantage de ceux-là mêmes qui l'avaient le plus blâmé.

Appelé depuis à la cour du roi, le serviteur de Dieu, aussi étranger aux intrigues qu'incapable de transiger avec sa conscience, reprenait avec une sainte hardiesse les désordres qui s'étaient sous ses yeux. Un quatrième dimanche de Carême, prenant pour texte de son sermon ces paroles de l'Évangile : *Philippe, unde ememus panes ut manducent hi?* « Philippe, où achèterons-nous du pain pour nourrir ces affamés ? » il décrivit d'une manière vive et pathétique le sort des peuples dans

les provinces et le triste état où ils se trouvaient réduits par la cupidité et l'avarice des grands, les violences tyranniques de leurs officiers, la négligence et la complicité des magistrats. La parole courageuse de l'orateur ne déplut pas ; les gémissements des opprimés, en passant par ses lèvres, n'éveillèrent aucune susceptibilité, loin de là ; et, pour témoigner combien cette simplicité de langage lui agréait, le prince, se tournant vers le comte Diégo de Cordoue, lui dit : « Voilà au moins un prédicateur qui parle avec franchise : j'entendrai toujours avec plaisir un homme de cette trempe ! »

III. — De fait, le P. Augustin Saluces, pendant les longues années de son séjour à la cour, fut tenu en très haute estime par les rois Philippe II et Philippe III. Les mandats confiés à sa sollicitude montraient assez le cas que l'on faisait de ses talents et de sa vertu. Nommé visiteur général des Ordres de la Trinité et de la Merci, sur la présentation du monarque espagnol, le saint religieux, muni de l'autorité papale et royale, se fit un devoir de conscience de réformer ce qu'il jugea devant Dieu avoir besoin de réforme. Aux fruits produits par sa visite, on reconnut bien vite qu'il avait été l'instrument du Saint-Esprit. Il en fut de même pendant ses différents priorats. Dur à lui-même, indulgent pour autrui, il n'eut qu'à paraître et à montrer la force et la lumière de son exemple pour maintenir le bon ordre, la régularité et la paix parmi ses frères.

Quand le poids des ans commença à se faire sentir, ne pouvant plus vaquer au ministère apostolique, le V. Père se retira à Xérès et releva le couvent de ses ruines. Appliqué uniquement aux choses de Dieu, détaché de tous les biens trompeurs d'ici-bas, il cherchait encore à se rendre utile aux fidèles par l'exemple de sa vie sainte et les écrits qu'il publiait pour les instruire. Les livres à son usage furent enrichis, par lui, de notes savantes et judicieuses.

Tandis que le serviteur de Dieu, caché à l'ombre du cloître, passait ainsi les dernières années de sa vie dans le silence et la prière, le duc de Lerma lui écrivit, au nom du roi, pour l'inviter à venir prêcher le Carême à Valladolid, où la cour se trouvait réunie. Le P. Augustin parut très flatté de cette démarche ; mais il lui fallut décliner ces avances, à raison de son âge et de ses infirmités. Les supérieurs, qui voyaient avec peine ses forces diminuer, le firent transporter à Cordoue, dans l'espoir qu'un changement d'air lui serait salutaire. Le bon Père savait à quoi s'en tenir. Il se soumit néanmoins, heureux

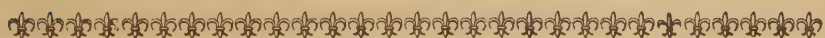


de pouvoir joindre au mérite de ses souffrances celui de l'obéissance.

Le saint vieillard ne cessa, dans sa dernière maladie, de donner les preuves les plus touchantes de sa foi et de sa résignation. Aucune plainte n'effleura ses lèvres. Il était le premier à consoler quiconque s'attendrissait sur ses maux. La veille de sa mort, devinant la peine d'un de ses confrères, qui se tenait silencieux auprès de sa couche, il lui dit : « Mon très cher Frère, sachez comment le Dieu que nous avons le bonheur de servir est fidèle dans ses promesses, et magnifique envers ses amis ! » A la joie qui débordait de son cœur, on sentait qu'il était soutenu par la main de Dieu.

Augustin Saluces s'endormit dans la paix, le 29 novembre 1601, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Sa mort causa d'immenses regrets ; ses obsèques furent célébrées comme celles d'un prince ou d'un évêque.

Le V. Père a laissé plusieurs ouvrages qui furent imprimés à Saragosse, et une vingtaine de traités manuscrits.



## LE MÊME JOUR

1331 — A Ferrare, l'illustrissime Père GUY DE PILEO, né à Vicence, de la famille des comtes de Montebello.

Théologien célèbre, versé en toute sorte de sciences, il combattit énergiquement les hérétiques, dont il ne tarda pas à devenir le fléau. En même temps, sa parole chaude et vibrante ramenait à la paix la ville de Ferrare, divisée par des haines et des dissensions invétérées. Les Frères-Prêcheurs de la Lombardie inférieure le choisirent pour Provincial, et, dès qu'il fut sorti de charge, le Pape Boniface VIII le nomma premier inquisiteur de Ferrare. Son zèle et son courage parurent avec éclat dans l'exercice de cet emploi. Depuis vingt ans, nombre de citoyens de la ville, par un aveuglement et un entêtement étranges, honoraient d'une sorte de culte public l'hérétique Ermand. Une pareille aberration toucha vivement le charitable Inquisiteur. Voulant y apporter un remède aussi prompt qu'efficace, il fit brûler devant le peuple les ossements de l'apostat et bannit de la cité tous ses sectateurs. Les uns se plaignirent d'une telle sentence ; mais les autres, en majorité, frappés de la fermeté de l'Inquisiteur, conçurent pour sa personne plus d'estime et de vénération que jamais. Benoît XI, successeur de Boniface VIII, le

nomma évêque de Ferrare, l'an 1304. Guy de Pileo occupa ce siège l'espace de vingt-sept ans. Il mourut en 1331 et fut inhumé dans notre église conventuelle. Le savant prélat utilisa ses loisirs par la composition d'un excellent ouvrage intitulé : *Margarita Bibliæ*, — la Perle de la Bible. Il mit en hexamètres les plus beaux passages des Livres saints, avec le sens littéral, moral et allégorique. Sixte de Sienne fait mention de cet ouvrage dans sa Bibliothèque sacrée. — (Ughelli : *Ital. sac.*, tom. II. — Pio, P. II, app. — Fontana : *S. Theatr. Domin.* — Echard, I, 574.)

#### 1561 — A Venise, le V. Père SIXTE DE MEDICIS.

Il naquit dans cette ville vers l'an 1501 et reçut l'habit de l'Ordre dans notre couvent des Saints Jean-et-Paul. Comme il était richement doué, il fit de brillantes études et devint aussi habile philosophe que profond théologien. Pendant plusieurs années, il remplaça comme professeur de philosophie le sénateur Foscarini dans l'école que l'illustre savant avait lui-même fondée. L'an 1545, Sixte Médicis obtint la chaire de Saint Thomas à Padoue, puis il succéda au P. Barthélemy Spina dans sa charge de Maître du Sacré-Palais ; ce qui le retint à Rome jusqu'en 1554. Le V. Père fut plusieurs fois Prieur de son couvent et Provincial.

Il mourut le 29 novembre 1561 et fut inhumé dans notre couvent des Saints Jean-et-Paul de Venise. L'építaphe suivante fut gravée sur sa pierre tombale :

*D. O. M. Sixto Medices, venerabili viro, religione, doctrina, prudentia et humanitate insigni. Summis celeberrimi hujus cænobii et totius Provinciæ muneribus egregie sæpe perfuncto, qui multos annos sacram theologiam in gymnasio Patavino, atque in patria utramque philosophiam eximia cum laude publice professus, tandem a Deo evocatus ad cælestem vitam summo totius civitatis dolore decessit, ætatis suæ LX die XXIX novemb. MDLXI. F. Hieronymus Vielmus Ven. theol. præcep. et tanquam patri de se optime merito P. C.*

*Marmore in exiguo sat erit tua nomina tantum  
Scribere, Sixte pater, cætera quis referat ?*

Echard donne le titre des ouvrages laissés par le P. Sixte de Médicis : la plupart sont manuscrits et roulent sur des matières philosophiques. — (Contarini : *Notizie*, 40. — Echard : *Script. O. P.*, II, 179.)

1623 — En Sardaigne, le V. Père VINCENT GONI, qui par son père se rattachait à une noble famille espagnole.

Admis au saint habit au couvent de Sainte-Marie de la Santé, à Naples, le 1<sup>er</sup> octobre 1595, il donna aussitôt des preuves de sa haute capacité et de son esprit religieux. La vingtième année à dater de son entrée dans l'Ordre, il était honoré du titre de Maître en théologie, et, peu après, institué Vicaire

Général de la Congrégation — devenue plus tard Province — de Sardaigne. La mort le surprit tandis qu'il remplissait cet office, le 29 novembre 1623.

Echard parle en ces termes du savant religieux :

« Fr. Vincent Goni, Napolitain, profès du couvent de Sainte-Marie de la Santé, élevé à la dignité de Maître en sacrée théologie, à la suite de ses brillantes disputes scolastiques, au chapitre de Bologne de 1615, fut chargé du Vicariat Général de la Congrégation de Sardaigne, et mourut dans cette charge, l'an du Seigneur 1623. Au rapport de l'historien Toppius, c'était un théologien de grande marque, encore qu'il n'énumère aucun de ses ouvrages, dans l'espoir sans doute que ses confrères y suppléeraient. »

Jusqu'ici cette lacune n'a pas été comblée. (Echard : *Script. O. P.* II, 432. — Milante : de *Viris illustr. Cong. Sanit.* L. III, § IV.)

1693 — Au couvent de la Santé, le V. Père MICHEL-ANGE MAZZAFERRI.

Ce Religieux, issu d'une noble famille florentine, naquit à Naples et y revêtit les livrées dominicaines, au couvent de Sainte-Marie de la Santé. Plus tard, nous le voyons siéger parmi les Maîtres, agrégé à la Faculté napolitaine. Sa science peu commune était relevée par l'éclat des plus belles vertus. C'était, en effet, un homme de grand exemple, d'une probité à toute épreuve, fervent zéléteur de l'observance régulière, homme de bon conseil, très versé dans la direction des âmes.

Après avoir occupé différents postes importants, entre autres celui de Vicaire général de sa Congrégation, et avoir rempli le même office dans celle de Saint-Marc de Gavote, Michel-Ange Mazzaferri, parvenu à une vénérable vieillesse, s'endormit dans le baiser du Seigneur, à son couvent d'origine, le 29 novembre 1693, âgé de quatre-vingt-sept ans. On l'inhuma dans un sépulcre particulier, dans la chapelle de Sainte-Catherine de Sienne. — (Milante : de *Viris illustribus...* L. II, § XIII, n. 18.)

1563 — A Strasbourg, la mémoire de la V. Mère ELISABETH DE MITTELHAUSEN.

C'était la plus âgée des cinq Repenties venues jadis de Haguenau, après la suppression de leur monastère, Agnès Bœrr, prieure de Sainte-Marguerite et Sainte-Agnès, étant morte le 6 février 1555, elle lui succéda dans sa charge, à l'une des époques les plus funestes pour la maison, sous le régime des Calvinistes.

Depuis seize ans, Schœffer, intendant du monastère, était en fonctions, sans avoir jamais rendu ses comptes. Il avait si scrupuleusement obéi aux injonctions des *serviteurs de la parole* qu'il s'était fait une fortune indépendante, aux frais de la maison dont il devait administrer les biens. Ses exactions devinrent enfin si scandaleuses, et le monastère se trouva réduit à un tel dénûment, qu'Elisabeth réclama la protection du roi des Romains,

Ferdinand. Ce prince lui adressa successivement deux lettres datées d'Augsbourg, la première du 20 juin 1559, la seconde du 5 août de la même année. Par ces lettres il confirmait tous les anciens droits, privilèges et franchises du monastère de Sainte-Marguerite et Sainte-Agnès, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, et ordonnait qu'on laissât les religieuses libres de professer la religion catholique et d'en célébrer toutes les cérémonies.

L'infidèle intendant, soutenu sous main par les prédicants et par une portion de la magistrature, eût probablement réussi à éluder encore les ordres impériaux ; mais, au commencement de l'année 1560, il dut aller rendre au tribunal suprême des comptes qu'il avait refusé de présenter ici-bas. Il fut remplacé par Christophe Zeysolff, homme probe, qui ramena une certaine abondance dans la maison, et sous l'administration duquel on ne manqua au moins jamais du nécessaire.

Elisabeth de Mittelhausen mourut le 29 novembre 1563.

— (De Bussière : *Histoire des Religieuses Dominicaines du couvent de Sainte-Marguerite et Sainte-Agnès à Strashbourg*, p. 113.)

1658 — A Toul, au monastère du Tiers-Ordre, la vertueuse Sœur MARIE MOYNE, vrai modèle de patience, de douceur et de charité. Elle n'eut jamais de contestation avec personne, bien que son emploi de Procureuse lui en fournît plus d'une occasion. Au contraire, elle mettait partout la paix et pourvoyait à toutes les nécessités de ses Sœurs avec une bonté de mère, se privant du nécessaire pour accommoder les autres. Elle remplissait la charge priorale quand la mort l'enleva à l'affection de ses filles, l'an 1658. — (*Mém. de Toul.*)







## XXX NOVEMBRE

*L'Illustrissime P. ANTOINE HAVET,  
premier évêque de Namur (\*)*

(1578)



ANTOINE Havet, appelé aussi Antoine d'Arras, du lieu de sa naissance, appartenait à une famille d'artisans. Il accusa des qualités si précoces que ses parents n'hésitèrent pas à lui procurer une éducation supérieure à celle qu'avaient reçue leurs autres enfants. Cette disposition, inspirée du Ciel, mit le jeune homme en état de répondre à la grâce de sa vocation. Il revêtit l'habit de l'Ordre au couvent d'Arras, à l'époque où l'hérésie produisait ses fruits de mort dans les provinces des Pays-Bas.

Après un stage suffisant sur les bancs de la Sorbonne, Antoine prit ses grades, le 28 janvier 1549, et aussitôt s'employa avec succès au ministère de la prédication et à celui de l'enseignement. En 1553, nous le voyons à Rome comme définiteur de sa Province pour l'élection du Maître Général.

Dès son retour de la Ville éternelle, les Frères-Prêcheurs d'Arras l'élurent Prieur de leur couvent. Tandis qu'il édifiait la communauté et la ville entière par l'exemple de ses vertus et l'autorité de sa parole, il fut mandé à la cour de Bruxelles. Marie d'Autriche, sœur de l'empereur Charles-Quint et veuve du roi de Hongrie, avait en mains le gouvernement des Pays-Bas. Cette princesse, ayant entendu

(\*) Echard, II, 246. — Touron, IV, 438.

quelques sermons du P. Havet, le choisit pour son prédicateur ordinaire et bientôt après lui confia la direction de sa conscience. Quand elle se retira en Espagne, à l'expiration de son administration, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, qui lui succéda, donna les mêmes marques de confiance au V. Père et lui conserva le rang et les emplois qu'il tenait de la reine de Hongrie.

On ne saurait assez louer la probité dont le saint religieux fit preuve dans ce poste délicat. Par la sagesse de ses conseils et son esprit de modération, il arrêta les progrès de l'hérésie et ménagea très prudemment les dispositions du peuple, très porté à la révolte et fort passionné pour les nouvelles doctrines.

Les gens les mieux placés pour bien juger étaient unanimes à relever la manière noble et généreuse avec laquelle l'homme de Dieu s'employait à tout ce qui intéressait la justice, la piété, le bien public et la cause des pauvres.

II. — Dès l'an 1559, il avait été question d'ériger un évêché à Namur. Pie IV couronna d'une approbation complète et décisive les négociations entamées et, sur la présentation de la duchesse de Parme et du roi d'Espagne, nomma Antoine Havet premier évêque de Namur. L'élu fut sacré le jour de la Sainte Trinité, 24 mai 1562. Ses premières dispositions prises, le vénérable prélat dut partir aussitôt, en compagnie des évêques d'Arras et d'Ypres, pour le concile de Trente.

Le lendemain même de son arrivée, il assista à la vingt-troisième session (15 juillet 1563), où la question de la résidence fut magistralement traitée. L'évêque de Namur était trop versé dans les questions canoniques pour ne pas embrasser le sentiment des évêques et des théologiens de son Ordre sur un point de cette importance. Aussi approuva-t-il avec empressement le décret qui fut porté et lu dans la même session. C'était, en outre, sa volonté bien arrêtée de s'y soumettre exactement durant son épiscopat et de le faire observer par tous les pasteurs d'âmes placés sous sa juridiction. Il prit une part importante à tout ce qui se décida dans les sessions suivantes, comme aux délibérations des affaires soumises à l'examen des Congrégations générales. C'est ainsi que nous le trouvons au nombre des prélats chargés par les cardinaux de Lorraine et Madruse de vérifier si les accusations portées contre les doctrines du Patriarche d'Aquilée étaient fondées. L'étude attentive des pièces incriminées démontra qu'elles ne contenaient aucune expression méritant d'être censurée. Peu de mois

après la conclusion de cette affaire, le Concile, commencé depuis dix-huit ans et continué sous trois Papes, termina ses sessions. L'évêque de Namur en signa les Actes et partit. A Bruxelles, où il s'arrêta, il prit ses mesures auprès de la reine pour que les décrets du saint Concile fussent immédiatement promulgués; il soutint cet avis avec beaucoup de fermeté, parce qu'il y voyait l'honneur de l'Eglise, l'avantage du clergé, l'utilité et l'édification des fidèles. Lui-même mit le premier la main à l'œuvre pour régler tout son diocèse selon les canons et l'esprit de la vénérable assemblée. La tâche était ardue, et l'on concevra aisément ce qu'il eut à surmonter d'obstacles pour venir à bout de l'entreprise, si l'on songe à l'état lamentable où se trouvait la religion dans les Pays-Bas.

Mais la vue des difficultés ne pouvait rebuter celui qui, en ployant ses épaules sous le fardeau de l'épiscopat, avait joyeusement sacrifié son repos et sa vie. La prière, la prédication, la force de l'exemple furent les premiers moyens qu'il employa pour fixer des bornes au libertinage et remettre en honneur les maximes évangéliques. Avec une vigilance toute pastorale il s'adonna à l'instruction de son clergé et, pour prémunir ses ouailles contre les menées des hérétiques qu'il s'efforçait de tenir à distance, il s'imposa la lourde charge de visiter en personne les trois cent quarante-sept paroisses de son diocèse. Aux maux qu'il constata, il chercha le remède, dans le concile provincial de Cambrai (1565), en engageant fortement ses collègues à faire exécuter les décrets du concile de Trente, et dans le synode qu'il convoqua à Namur, cinq ans plus tard, pour arriver au même but. Les divers statuts qu'il y promulgua ont été maintes fois réimprimés dans la collection des Synodes de Namur.

III. — Les troubles causés dans les Flandres par la confédération des Gueux ne permirent pas à Antoine Havet de faire parmi son troupeau tout le bien qu'il eût souhaité, et l'exposèrent lui-même à de graves dangers. Leurs assemblées tumultueuses dans les villes et les campagnes attiraient des foules nombreuses, amies de la nouveauté. L'audace des meneurs prit de telles proportions, que bientôt rien ne résista à leur fureur. Villes et villages devinrent le théâtre d'exécrables sacrilèges, de profanations et d'impiétés sans nom. En quelques jours tout fut mis en combustion dans les Pays-Bas. Toutefois, il y eut moins de tumulte et de scandale à Namur que dans les cités environnantes. L'évêque, ayant gagné l'affection du peuple et l'estime des grands,

avait pu faire recevoir paisiblement les décrets du Concile de Trente. Il n'évita pas néanmoins les poursuites des sectaires. Se trouvant avec l'évêque d'Arras à Malines, lorsque ces derniers se rendirent maîtres de la ville, l'an 1572, il tomba entre leurs mains et, sur son refus de jurer fidélité aux confédérés, se vit en butte aux outrages les plus ignominieux. Ses amis ayant pu le délivrer moyennant une forte rançon, le courageux prélat revint dans son diocèse, qu'il gouverna très saintement plusieurs années encore. Il avait pris pour devise ces deux mots : *Hoc age* : « Fais l'œuvre du Seigneur. » Ni les fatigues, ni les contradictions ne purent avoir raison de sa ténacité à remplir sans défaillance tous les devoirs de la sollicitude pastorale. Il corrigea les abus, renouvela son clergé et s'opposa comme un mur d'airain aux doctrines et aux nouveautés des sectaires. Après seize ans d'épiscopat, Antoine Havet termina sa carrière le 30 novembre 1578, laissant à la postérité les plus nobles exemples de fermeté épiscopale. Il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale de Namur, où l'on peut lire encore son épitaphe.

Le V. Père a publié un ouvrage intitulé : *De statu Belgii*, qu'il dédia à la reine de Hongrie, Marie d'Autriche.



*Le Père JEAN DE LIEVANA,  
en Andalousie (\*)*

(1618)

LA ville de Grenade fut la patrie du vénérable religieux. Son père, le licencié Jean de Lievana, et Maria de Vergara, sa mère, avaient reçu dans une large mesure les bénédictions du ciel et celles de la terre. De nombreux enfants faisaient la joie de leur foyer ; notre Jean était l'aîné de tous.

Un brillant avenir semblait s'ouvrir devant lui : la fortune souriait à ses moindres désirs. Un jour le bruit se répand que le jeune seigneur de Lievana vient d'entrer au couvent dominicain de Sainte-Croix. La nouvelle était vraie. Ce fut pour tous un grand sujet d'édification.

(\*) Lopez : *Chroniques*, P. V.



Notre novice passa son année de probation d'une manière fervente et régulière ; mais, après sa profession solennelle, il se laissa glisser sur la pente du relâchement. Faisant peu de cas des fautes légères, ami du rire et de la dissipation, il consuma ainsi toutes ses années d'études. Sur les entrefaites, on l'appela au sacerdoce. Ce fut pour le jeune religieux le moment de la grâce. Un revirement complet se fit dans sa conduite. Lui, jusqu'alors si étourdi, si peu édifiant, devint tout à coup un modèle de régularité, d'application au travail et à l'oraison. Rendu le premier à l'office de nuit, il psalmodiait avec une ferveur angélique et restait au chœur jusqu'à l'heure de Prime. Très austère dans sa manière de vivre, il se rendit familiers tous les exercices de la pénitence, se refusant sans pitié les satisfactions les plus innocentes. Humble d'esprit et de cœur, il se regardait comme l'unique cause de tous les maux qui désolent la terre.

Une épreuve l'attendait au début de sa conversion. Plusieurs de ses amis, très étonnés d'un changement si brusque, n'hésitèrent pas à y voir une lâche hypocrisie. A les entendre, Jean simulait la sainteté dans le but de capter l'attention et d'arriver aux charges de son Ordre. D'autres, plus modérés, se contentaient de le faire passer pour un homme faible d'esprit. Jean laissa dire. Il souffrit de l'offense faite à Dieu par tant de paroles inconsidérées ; quant au préjudice que lui causaient ces divers propos, en le tenant éloigné du saint ministère, loin de s'en plaindre, il préféra le couvrir du voile du silence.

II. — Sa charité pour le prochain ne connaissait point de bornes ; en soulageant le corps, le zélé religieux arrivait aisément à l'âme. Les pauvres, dont il s'était constitué le pourvoyeur, accouraient nombreux à l'heure fixée par lui. La communauté était à peine sortie du réfectoire, qu'il les introduisait dans une salle réservée pour eux ; là, il les servait de ses mains et ne les congédiait jamais sans leur avoir adressé une instruction sur les vérités chrétiennes. Longtemps il savoura les joies de cet humble apostolat ; mais un jour vint où il dut y renoncer par ordre des supérieurs. On avait reconnu un grand inconvénient, pour le silence et pour le bon ordre de la maison, dans l'affluence toujours croissante de ces étrangers. Le V. Père continua dans une dépendance du monastère son œuvre de charité. Avec les secours qu'il obtenait de sa famille et de ses anciens amis, il parvint à grossir d'une façon notable les ressources assez restreintes

mises à sa disposition. Fait digne de remarque, durant le cours de l'année 1617, l'une des plus calamiteuses à tous les points de vue, le bon religieux eut la joie de nourrir chaque jour plus de quatre cents indigents, alors qu'autour de lui et dans la région beaucoup trouvaient à grand'peine un morceau de pain. Les pauvres honteux n'échappaient point à sa sollicitude. Avec une touchante délicatesse, il savait leur faire tenir des sommes importantes ou l'équivalent en nature. Ses frères en religion furent, comme il convenait, les premiers à bénéficier de sa charité. Si des novices d'un autre couvent arrivaient à Grenade pour y faire leurs études, Jean de Lievana s'informait aussitôt de leurs besoins et y pourvoyait de son mieux. On l'a vu se dessaisir en leur faveur des bons et chauds vêtements mis à son usage, et prendre en échange leurs loques misérables.

Dieu récompensa par un miracle la charité de son serviteur. Un jour que le P. Jean se trouvait chez les Sœurs de Sainte-Catherine de Sienne, l'heure du repas ayant sonné, il se retira au parloir, où son dîner venait d'être servi. Une religieuse, cachée derrière la grille, l'observait. Tout à coup un pauvre se présente. Le Père le fait asseoir près de lui et lui présente des mets posés sur la table. La Sœur, toujours aux aguets, remarque avec surprise que des rayons entourent la personne de ce pauvre et forment une auréole de lumière à son front. A cette vue, elle retient son souffle pour mieux contempler la scène ; puis, tout d'un coup, la vision disparaît. La Sœur comprit que le visiteur inconnu était un ange du ciel. Vivement impressionnée, elle se retire avec la ferme résolution de mener une vie parfaite et de couper court à certaines bagatelles mondaines qui retenaient encore son âme captive. Elle fit une humble confession au saint prêtre et, pendant treize ans qu'elle vécut encore, mena une conduite des plus édifiantes.

Le V. Père, ponctuel dans toutes les observances régulières, se sentait un attrait particulier pour la pratique du silence. Avait-il à parler, il le faisait avec une parfaite urbanité ; mais le sujet de l'entretien épuisé, il prenait poliment congé de son interlocuteur. D'une sobriété peu commune, il passait deux et trois jours de suite sans autre nourriture que l'aliment eucharistique, qui rassasiait la faim de son âme. L'obéissance dut intervenir pour lui interdire ce jeûne sévère. Il se contenta alors des restes destinés aux pauvres, estimant ces restes encore trop bons pour lui, car il eut cette grâce de compter pour rien les avantages de sa naissance et de se tenir toujours dans

les sentiments d'une humilité sincère. Rigoureux pour lui-même, large et compatissant pour les autres, il était tout cœur pour les novices, dont la direction lui fut confiée. Il n'ignorait point que les premiers débuts dans la carrière religieuse pouvaient coûter beaucoup à plus d'un. De là ses attentions, ses prévenances délicates pour leur adoucir le passage brusque des délices du siècle aux privations du cloître. Ses exemples étaient plus frappants encore que ses paroles, pour enseigner le parfait détachement. A voir ce religieux devenu le plus pauvre de la maison, alors que pas un de ceux qui l'entouraient n'eût osé rêver dans le monde la vingtième partie peut-être de la brillante fortune qu'il avait si généreusement laissée, ses chers jeunes gens se sentaient soulevés et embrassaient volontiers, à sa suite, les nobles vertus de leur état.

III. — Est-il besoin de mettre en relief l'ardente dévotion du digne fils de saint Dominique envers l'auguste Vierge Marie? Nulle plume ne saurait décrire la joie de son cœur pendant ses heures de prière au pied de la statue de Notre-Dame d'Espérance. Cette Madone avait son histoire. A une époque ancienne, elle fut découverte, dans les circonstances suivantes, par deux nobles chevaliers, dont l'un portait le nom de Rui Lopez de Guzman. Un soir qu'ils se rendaient à la Sierra Nevada, ils prirent par erreur un chemin qui surplombait d'affreux précipices. La nuit venue, ils ne purent faire un pas sans s'exposer au péril. Ils eurent alors recours à Celle que l'on n'invoque jamais en vain. Aussitôt un éclair, fendait la nue, leur montre l'abîme béant à leurs pieds, et derrière eux, à l'opposé, une caverne qu'ils n'avaient point aperçue d'abord. Ce fut de ce côté qu'ils dirigèrent leurs pas. Ils pénétrèrent dans ce réduit et trouvent à l'intérieur une statue d'albâtre représentant la Vierge-mère avec l'Enfant-Jésus dans ses bras.

Nos deux chevaliers, ravis de bonheur, passèrent toute cette nuit dans la prière et l'action de grâces. Lopez de Guzman emporta la statue dans son château. A sa mort, ses deux filles, Maria d'Alvanos et Bernardina de Silva, tinrent à honneur d'entourer la Madone d'hommages religieux, et, plus tard, elles en firent don à notre couvent de Sainte-Croix. Jean de Lievana affectionnait cette statue. On le voyait demeurer des heures entières agenouillé à ses pieds, et ce spectacle ne contribua pas peu à entretenir parmi le peuple la foi et la confiance qu'il s'est depuis toujours plu à témoigner à Notre-Dame d'Espérance.

La vie du saint religieux s'écoulait ainsi, sous les regards de Jésus et de Marie, dans la pratique soutenue de tous les devoirs de son état, quand sonna l'heure de la récompense. On pense qu'il en eut révélation. Lui si détaché, à ce point qu'il n'avait jamais voulu revoir sa famille, alla tout à coup se présenter chez les siens pour les saluer amicalement et les entretenir avec une touchante affabilité. Cette conduite ne laissa pas que d'intriguer ; mais quand, peu de temps après, il vint à décéder, on n'eut pas de peine à deviner le mobile de son action. Comme un ami qui s'embarque pour un lointain voyage, le bon religieux avait tenu, avant de franchir le passage de l'éternité, à prendre congé de ses parents et de ses connaissances.

Souffrant d'un asthme fort douloureux, Jean de Lievana lutta contre son mal jusqu'à épuisement complet de forces. Muni des Sacrements de l'Eglise, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, à l'aube du dernier jour de novembre de l'an 1618. Avant de procéder à l'inhumation, il fallut attendre que les foules, qui envahirent le couvent, pussent satisfaire leur dévotion. On dut même faire appel à la troupe pour maintenir le bon ordre. Les habits du défunt furent renouvelés trois fois : les morceaux, distribués comme de pieuses reliques, devinrent l'instrument de nombreuses guérisons. Pendant longtemps les fidèles vinrent visiter la tombe de cet humble fils de saint Dominique, heureux de recourir à ses suffrages et d'expérimenter son puissant crédit auprès de Dieu.



*La V. Mère JEANNE DE BERMOND,  
seconde Prieure du monastère de Sainte-Praxède,  
à Avignon (\*)*

(1573-1624)

**J**EANNE de Bermond naquit à Avignon, l'an 1573. Elle eut pour père messire Pierre de Bermond, trésorier du roi, et pour mère dame Pernette de Massihans. Ses parents lui donnèrent une éducation

(\*) Archives départementales de Vaucluse. — P. Matth.-Jos. Rousset : *Le monastère de Sainte-Praxède*, 2<sup>e</sup> P. II.



si religieuse que, méprisant de bonne heure les vanités du monde, elle reçut à 11 ans l'habit de l'Ordre, au monastère de Saint-Jean-le-Vieux, transféré peu après à Sainte-Praxède.

La douceur de la jeune novice, l'affabilité de son caractère, les riches qualités de son esprit, la solidité de son jugement, sa fidélité à pratiquer l'humilité et l'obéissance, son amour de la retraite et de la solitude firent concevoir, dès le début, les plus belles espérances. Après une épreuve de cinq années, les religieuses, parfaitement édifiées sur ses dispositions et ses aptitudes, l'admirent avec bonheur à la grâce de la profession.

Dès lors, les vertus de la Sœur Jeanne brillèrent d'un éclat tout nouveau. On remarqua toujours en elle un saint empressement pour les humiliations et les mépris ; c'était l'affliger sensiblement que de lui décerner des louanges. Ingénieuse et attentive à prévenir ses Sœurs, elle mettait sa joie à leur rendre, en toute rencontre, les services les plus pénibles et les plus humbles. On n'était pas moins frappé de son exactitude à observer les constitutions de l'Ordre et les ordonnances des supérieurs, de son assiduité aux exercices de la communauté et de son éloignement pour toutes sortes de dispenses, même en temps de maladie. Elle fut élue Prieure, bien qu'elle n'eût pas l'âge canonique et qu'il fallût recourir à Rome pour obtenir la dispense. Cette élection lui causa une profonde douleur. Mais ni ses larmes, ni ses observations ne firent impression sur les esprits : Sœur Jeanne dut se soumettre. Elle ne s'y résolut cependant qu'après avoir obtenu qu'on lui désignât une Sœur chargée de l'avertir de tous ses manquements et à qui elle pourrait obéir, afin, disait-elle, de ne pas perdre le mérite de l'obéissance.

On ne fut pas longtemps à reconnaître que Dieu avait enrichi la nouvelle Prieure d'une sagesse et d'une prudence bien au-dessus de son âge. Une bonté égale pour toutes ses filles ; une vigilance exacte à faire observer les Constitutions ; un zèle ardent à poursuivre, jusque dans les moindres recoins du monastère, les infractions à la règle, et une fermeté inexorable à les punir ; une tendre et inépuisable charité pour consoler les sœurs affligées, fortifier les faibles, encourager celles qui chancelaient : telles sont les vertus principales que l'on admira dans la jeune supérieure pendant son priorat. Les résultats en furent très sensibles. Toute la communauté reprit comme une nouvelle ferveur, et plusieurs jeunes filles d'une grande vertu entrèrent au monastère pour s'y consacrer à Dieu.

II. — La Mère de Bermond fut choisie avec la Mère Madeleine Chervet pour aller fonder le monastère de Sainte-Catherine, au Puy. Elles arrivèrent dans cette ville le 8 juillet 1605 et y trouvèrent le P. Gabriel Ranquet, lequel avait déjà conçu une haute idée du mérite de la servante de Dieu. La fondation achevée, la Mère de Bermond resta encore deux ans pour consolider cette œuvre. Elle fut ensuite réclamée par la communauté d'Avignon et quitta le Puy, malgré les prières, les larmes, les supplications de toutes ses filles, inconsolables de cette séparation.

Rentrée à Sainte-Praxède, elle se remit comme tout de nouveau à l'ouvrage de sa propre perfection.

On la vit alors marcher à pas de géant dans la pratique des vertus religieuses, surtout de l'humilité, de la pénitence, du dégagement de toutes choses. Sa fidélité à la grâce la conduisit à une pureté de cœur admirable ; et cette pureté de cœur, lui inspirant une horreur excessive des plus légères imperfections, la portait à exercer sur elle-même une vigilance continuelle.

Sa patience ne fut pas moins remarquable au milieu de douleurs très aiguës qu'elle eut à endurer pendant plusieurs années. On la voyait souvent réduite à l'extrémité et comme sur le point d'expirer ; mais on ne remarqua jamais ni plainte, ni tristesse, ni même aucune altération sur son visage. Elle puisait sa force dans ces paroles de Notre-Seigneur, dont elle était toute pénétrée : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et me suive* (1). D'après ce même principe, tout occupée de plaire à Celui qui avait répandu son sang pour son amour, et désireuse de lui rendre en quelque manière ce qu'il avait souffert pour son salut, elle recherchait avec une sainte avidité tout ce qui pouvait la crucifier elle-même et procurer la gloire de Dieu.

Son cœur était vraiment tout embrasé de l'amour divin. De là procédait ce recueillement et cette modestie angélique qui brillaient dans son extérieur ; de là aussi cette retenue dans ses paroles et cette vigilance pour se conserver habituellement en la présence de Dieu. Nulle supérieure ne montra plus de soin pour que l'office choral fût célébré avec toute la gravité convenable. Elle ne parlait jamais de Dieu qu'avec un respect et un amour dignes des habitants du ciel. Elle avait aussi pour toutes les cérémonies de l'Eglise une vénération

(1) *Matth. XVI, 24.*

profonde. Son titre seul de chrétienne, mais surtout sa qualité de religieuse, la remplissait de reconnaissance envers Dieu, et elle ne manquait aucun jour de renouveler les promesses de son baptême et les vœux de sa profession.

III. — Une vie si pure et si fervente ayant amené les religieuses de Sainte-Praxède à lui confier l'éducation des novices, Sœur Jeanne de Bermond s'acquitta de cet emploi avec tout le zèle qu'on pouvait attendre de sa vertu. Elle était surtout attentive à inspirer aux jeunes Sœurs l'amour du silence et des autres observances régulières, l'assiduité à l'oraison et à la pratique de la pénitence, et une soumission aveugle aux ordres des supérieures. On l'élut, malgré ses résistances, Prieure une seconde fois, ce qui fut pour elle une nouvelle occasion de faire paraître encore plus de ferveur.

Enfin, cette vraie fille de saint Dominique, après avoir donné toute sa vie les marques d'une vertu solide, d'une vénération profonde pour les ineffables mystères de la Trinité et de l'Eucharistie, d'une dévotion tendre et affective pour la Sainte Vierge, saint Dominique et tous les Saints de l'Ordre, dont elle reçut de nombreuses grâces, après avoir pratiqué une patience invincible dans sa dernière maladie, si longue et si douloureuse qu'elle ait été, munie de tous les Sacraments de l'Eglise, alla se reposer en Notre-Seigneur, l'an du salut 1624, à l'âge de cinquante et un ans.



## LE MÊME JOUR

1568 — A Castres, le martyr du B. PIERRE GUILLOT et de ses religieux.

On sait que le sang dominicain a coulé à flots dans le Midi de la France, à l'époque des guerres de religion. Pierre Guillot et une quarantaine de ses Frères, dont il était le Prieur, reçurent la palme du martyre, à Castres, par la haine des sectaires calvinistes.

Ce Père, dit Jean de Réchac, était de bonne naissance et porté grandement au bien. Avant que le fléau de l'hérésie vint fondre sur la ville, en punition de ses désordres, il ne cessait d'annoncer du haut de la chaire les châtimens que méritaient les péchés du peuple. Sa parole ardente ne produisit aucune impression salutaire sur ces âmes rebelles, et bientôt, aux ruines

accumulées et au débordement des vices, on put constater dans la ville de Castres, où l'hérésie fixa son siège, que le V. Père avait été prophète. Les citoyens catholiques endurèrent les plus odieux traitements. Quatre cents d'entre eux furent enfermés dans le couvent, avec les quarante religieux qui composaient la communauté de Castres. Leur fermeté contrasta grandement avec la lâcheté d'un certain nombre de clercs, qui cédèrent devant la menace et donnèrent la main aux hérétiques. Le P. Guillot ne contribua pas peu à maintenir les catholiques dans leurs admirables dispositions. Sa patience, au milieu des souffrances, les fortifia plus encore que ses encouragements. Jeté dans une basse-fosse, il eut à soutenir les attaques envenimées des sectaires et à subir leurs procédés indignes. Un des catholiques les plus militants fut mis près de lui dans cette sorte de citerne; une fois délivré, il raconta les assauts livrés à la constance du pieux Dominicain, et son invincible fermeté à repousser les traits de ses ennemis. Vainement ils s'étaient flattés de le conquérir à leur secte : ses ripostes et ses vives exhortations leur firent bientôt comprendre qu'ils s'étaient étrangement trompés. Maintes fois, dans les discussions religieuses, essaya-t-on de l'arrêter, quand il flagellait les doctrines impies des novateurs ; son zèle et l'amour de la vérité lui faisaient braver toute crainte. De guerre lasse on résolut de s'en défaire. Après l'avoir promené ignominieusement dans les rues de la ville, sous les huées d'une populace en délire, on le conduisit près de la rivière ; là, un forcené lui plongea son poignard dans la poitrine, et, le croyant mort, le jeta à l'eau. Mais le saint Prieur eut encore la force de lever le bras et de dire : *Credo, Credo*.

Après cet attentat, les Calvinistes revinrent au couvent et massacrèrent les religieux et les catholiques qui s'y trouvaient prisonniers. Près d'un cent de ces derniers avaient été amenés de Bence, localité voisine. Les corps des martyrs, ainsi que celui du P. Guillot, furent jetés dans un puits, que l'on combla si bien que, malgré toutes les recherches faites depuis, il fut impossible d'en découvrir la trace.

Dieu ne laissa pas impunies les atrocités commises contre ses serviteurs,

L'assassin du vénérable Prieur devint aveugle. Quand la communauté se reforma, on pouvait le voir à la porte, attendant son aumône. Il confessa humblement son crime et s'en montra repentant. A la suite de ces scènes de meurtres et de pillages, l'insigne relique de saint Vincent martyr, vénérée dans notre église de Castres, disparut avec les autres. (*Cap. Gen. Romæ*, 1569. — Pio, P. I. L. II, 314. — J. de Réchac, III. *Glorieux martyrs*, 600.)

En 1607 ou 1614, au couvent de Santa-Maria di Castello, le V. Père PIERRE-MARTYR VISCONTI, originaire de Taggia, en Ligurie. Il revêtit les livrées de l'Ordre au couvent de sa ville natale (29 novembre 1562) et fut aussitôt après envoyé à celui de *Santa Maria di Castello*, à Gênes, pour



lequel il fit profession, le 30 novembre de l'année suivante. Ses parents avaient déjà donné à l'Ordre de Saint-Dominique un autre de leurs enfants, le P. Jean-Baptiste, religieux émérite, qui fut Prieur à Gênes et Provincial.

Celui dont nous parlons montra, lui aussi, dès le début, une capacité peu commune. Très versé dans les sciences sacrées, il fut jugé apte à occuper des emplois élevés. C'est ainsi que nous le voyons à la tête de l'Inquisition de Crémone. Tout en s'acquittant avec grand souci de cette charge, le serviteur de Dieu évitait de s'épancher au dehors de manière à se négliger dans l'œuvre de sa propre perfection : de là une application soutenue à assurer avant tout les obligations et les devoirs de sa vocation. A cette époque, il mit la main à la composition de doctes ouvrages et s'adonna avec une indéfectible persévérance à l'étude des saintes Lettres et à l'exercice des pieuses méditations.

En parlant de ses publications, Prunelli donne au digne religieux une origine milanaise et le fait descendre de la famille ducale des Visconti, qui tinrent longtemps sous leur domination le territoire lombard. Peu nous importeraient les titres de noblesse du V. Père : ses éminentes qualités de cœur et d'intelligence lui assurent à nos yeux une recommandation plus enviable, et nous ne saurions mieux faire son éloge qu'en répétant ce mot d'Echard : « Pierre-Martyr Visconti fut aussi remarquable par la sainteté de sa vie que par sa rare érudition. »

Calvi nous fournit quelques autres détails dans son Histoire du couvent de Taggia. D'après cet auteur, Pierre-Martyr Visconti portait une grande dévotion à son saint patron. Il avait fait peindre pour le couvent de Taggia un splendide tableau représentant la naissance du Sauveur. Saint Pierre-Martyr y figurait ; et, suivant un usage alors fort répandu, le V. Père avait voulu que ses traits fussent représentés au vif dans ceux de son Saint bien-aimé. Il assigna en outre un revenu à ce couvent, et sa famille, à son exemple, se montra toujours l'insigne bienfaitrice de cette maison. Son père se distingua entre tous ; il aimait à répandre ses largesses de préférence sur les Frères qu'il estimait pour leur zèle à s'avancer dans les voies de la perfection, ou qu'il jugeait, d'après leurs succès, être les plus studieux.

Le P. Visconti fut, dans la suite, victime d'un accident qui aurait pu avoir les effets les plus graves. Il se rendait un jour à Alvareta, non loin de Taggia, quand sa mule le jeta par terre. Dans sa chute il se brisa la jambe et resta boiteux le reste de sa vie. Il revint à Santa-Maria di Castello, où il mourut, quelques années plus tard, dans le baiser du Seigneur.

Longtemps après, son corps fut retrouvé intact et répandant une suave odeur. — (Vigna : *I Domenicani illustri del Convento di Santa Maria di Castello in Genova.*)

Le P. Le Texier, Dominicain, dans une Notice rédigée en 1715, lui a consacré les lignes suivantes (1) :

« Guillaume Roussel, de l'évêché de Saint-Brieuc, prit l'habit au couvent de Dinan, l'an 1573, jour heureux, dit l'écrivain, pour cette maison, à laquelle il donna tant de preuves de son zèle et de son affection, surpassant en cela tous ses prédécesseurs. Il reçut le bonnet de docteur en théologie de la Faculté de Paris, l'an 1598, et dès lors il y fut retenu pour remplir l'office de Régent. Elu Prieur de Dinan, l'an 1600, il exerça cette charge pendant six années consécutives. Nos Pères de Paris le placèrent ensuite à la tête de leur couvent de Saint-Jacques. Plus tard le P. Roussel reprit à Dinan les fonctions priorales : il y marqua tant de zèle pour le bien spirituel et temporel de la communauté que les religieux, par leurs incessantes prières, et les supérieurs majeurs, par préceptes formels, l'obligèrent plusieurs fois d'accepter cet office, qu'il refusait absolument. En 1622, il fut élu Vicaire général de la Congrégation Gallicane au Chapitre assemblé à Morlaix. Ce grand homme était si pieux envers Dieu et si dévot à la sainte Vierge, que, même en temps de maladie, il n'aurait pas voulu manquer à la moindre partie de son Office, non plus qu'à la récitation quotidienne de son Rosaire. Pendant qu'il faisait le cours de ses visites, il tomba malade à Lyon et y mourut, au mois de novembre 1632, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son rare mérite. » Une inscription, relevée en 1791, dans l'église conventuelle de Saint-Jacques de Dinan, semble indiquer que le corps du V. Père fut plus tard rapporté dans cette ville et déposé sous les dalles du cloître. — (R. P. Chapotin : *Souvenirs dominicains dans le diocèse de Saint-Brieuc*, p. 103.)

#### 1673. — A Gand, le V. Père GRÉGOIRE LOVEL.

Il naquit en Angleterre d'une famille noble ; mais, désireux de conserver intact le trésor de la foi, il se retira en Belgique et voulut s'unir à Dieu d'une façon irrévocable par les trois vœux de religion : ce qu'il réalisa au couvent dominicain de Gand. L'esprit de la vie régulière dont il se pénétra au noviciat devint la lumière et la joie de toute son existence. Il en était, en effet, tellement épris, que jamais il ne fléchit à cet égard.

Une connaissance trop imparfaite de la langue flamande l'empêcha toujours de parler en public : le bon religieux racheta cette impuissance en s'efforçant de prêcher par l'exemple de sa vie. Ame vraiment contemplative, l'oraison et le silence faisaient ses plus chères délices. Un procédé aimable, quelques signes affectueux étaient sa réponse, quand la bienséance l'obligeait à intervenir. Fuyant le bruit et les nouvelles, il se rapprochait le plus possi-

(1) La Notice porte ce titre : *Mémoires historiques de la fondation des bienfaiteurs et des personnes illustres en vertu et en science du couvent des Frères Prêcheurs de la ville de Dinan en Bretagne.*

ble du V. Père Pierre Dierkens, son directeur, pour s'entretenir avec lui des choses divines et s'exciter en sa compagnie à une observance plus exacte des règles.

Le premier au chœur à tous les exercices de jour et de nuit, Grégoire Lovel n'en sortait que le dernier. Le reste de son temps était consacré à la lecture, à l'étude, à l'oraison. On était toujours sûr de le trouver soit à l'église, soit dans sa cellule, ou encore près de l'autel de la Madone, effeuillant à ses pieds les *Ave* du Rosaire : là surtout, à l'ombre de cet autel dont il s'était réservé l'entretien, l'humble fils de saint Dominique aimait à multiplier ses pieuses pratiques de dévotion.

Par esprit de pauvreté, il n'acceptait que le rebut des objets communs. Un crucifix, le livre de *l'Imitation*, une planche servant de lit, une petite table et une modeste chaise : tel était tout l'ameublement de sa cellule.

Humble de pensée et de parole, il cacha soigneusement la noblesse de son extraction, n'aspirant qu'à passer inaperçu au milieu de ses Frères. Généreux dans son mépris des choses de la terre, mais saintement passionné pour les biens du ciel, il ne pouvait fixer en haut le regard limpide de son âme sans que la joie inondât ses yeux de larmes et fit palpiter son cœur de soupirs embrasés.

Le Père Lovel aimait à encourager ses Frères, surtout les jeunes, à toutes les pratiques de l'Ordre. Dans ces circonstances, sa parole s'inspirait d'accents vraiment touchants. — « Frères bien-aimés, disait-il, si vous saviez combien sont délicates les touches de la grâce ! Assurément vous vous garderiez de la moindre infraction à vos règles, ne fût-ce que d'un mot en temps de silence ! »

Véritable Israélite, au cœur droit et simple, plein d'oubli de lui-même, le docile religieux vivait dans une absolue dépendance vis-à-vis de ses supérieurs et de ses directeurs.

N'ayant que Dieu en vue, il sut, comme saint Paul, porter dans une chair fragile la mortification de Jésus-Christ. Ainsi paré d'un manteau de radieuses vertus, il prit joyeusement son essor vers la bienheureuse Patrie, en possession de laquelle il entra, nous en avons la confiance, le 30 novembre 1673, jour de sa mort. Il comptait cinquante-huit ans d'âge et trente-sept de profession. — (*Belgium Dominicanum.*)

15.. — A Lisbonne, au monastère de la Rose, la V. Mère CUTODIE DE JÉSUS, dont le cœur fut toute sa vie un réservoir d'honneur et de dévotion.

Elle excellait en charité, donnant tout ce qu'elle pouvait pour l'amour de Celui qui s'était donné pour elle, et qui la récompensa, intérieurement d'abord par ses consolations célestes, extérieurement ensuite par les aumônes qu'il faisait arriver au monastère.

La sainte religieuse éprouva longtemps une langueur accompagnée de douleurs violentes et de pénibles scrupules. Elle souffrit tout avec un inépu-

sable courage. Un jour, qu'elle répandait son âme devant une image de la Sainte Vierge placée près de son lit, Custodie de Jésus pria amoureusement sa bonne Mère de l'attirer à Elle dans l'une de ses fêtes, ou un samedi, jour qui lui est consacré. Les médecins, étant venus sur les entrefaites, jugèrent le moment arrivé pour qu'elle reçût les saintes onctions. La nouvelle de son prochain passage à l'éternité causa à la pieuse malade un bonheur indicible. Elle s'endormit, pour ainsi dire, sur le cœur de la divine Marie, pour aller la contempler à jamais, avec son Fils Jésus.

La bénédiction temporelle accordée à ses mérites fut qu'un chanoine de la ville, très riche et plein de bonnes œuvres, apprenant la ferveur avec laquelle on servait Dieu dans la maison, grâce aux exemples et aux soins de la Mère Custodie, laissa toute sa fortune au monastère de la Rose, sans autre obligation que la prière des religieuses. Celles-ci ne faillirent point au devoir de la reconnaissance, et, à la mort de leur bienfaiteur, elles obtinrent que son corps fût inhumé devant le maître-autel de leur église. — (Sousa, P. III, c. 6.)

1621 — La V. Sœur PHILIPPA, première professe du monastère du Très Saint Sacrement à Lisbonne.

Sa ferveur d'esprit la poussait vers les rudes sentiers de la pénitence et de l'austérité ; mais, au lieu de la laisser s'engager à des pratiques où la volonté propre eût pu trouver son gain, Dieu la mit dans un état de faiblesse qui lui rendit parfois impossible l'accomplissement littéral de la règle. Bientôt même Sœur Philippa dut s'aliter et accepter de la main de l'Epoux céleste la croix de très douloureuses maladies.

Pas une plainte, pas une parole de regret n'effleura ses lèvres. Pleinement abandonnée au bon plaisir divin, cette âme forte voyait les maux succéder aux maux sans lui laisser ombre de soulagement. Du moins une grâce insigne récompensa son héroïque soumission.

Un jour que la vénérée malade paraissait plus affaissée sous le poids des douleurs, le Crucifix placé devant elle s'anima comme pour l'inviter à coller ses lèvres brûlantes sur la plaie sanglante du côté. Ce qu'alors elle éprouva de douceur, de paix, d'amour, nul ne saurait le dire. Quand elle eut longuement savouré à leur source ces ondes d'ineffables délices, elle se sentit vivement éprise de passion pour les souffrances. Une nouvelle faveur vint reconforter sa vaillance, pour l'engager à boire jusqu'à la lie le calice qui lui restait à épuiser : Notre-Seigneur daigna lui donner un baiser de sa bouche (1) !

A ce signe, Sœur Philippa reconnut l'annonce de son prochain départ pour le ciel. Sa mort, en effet, suivit de près, et fut précieuse aux yeux de Dieu, 30 novembre 1621. — (*Acta Cap. gen. Romæ* 1670.)

(1) *Osculetur me osculo oris sui.* Cant. I, 1.





# APPENDICE

## I

*Lettre du B. Jean le Teutonique adressée à tout l'Ordre, après le  
Chapitre de Bologne de 1244.*

Universis Fratribus O. P. præsentes Litteras inspecturis Frater Joannes, eorumdem servus inutilis, salutem et pacem bonam.

Exigit commissi nobis cura officii, ut vos moneamus tanquam in Christo filios, in vocatione qua vocati estis Deo ambulare solliciti. Equidem currentes in stadio, luctantes in prælio, dum se mutuis hortantur clamoribus, tubis salutaribus intonant, complosis lagenis mutuo, accinguntur audacia, fugant hostes, et urbem Jericho muris irruentibus ingrediuntur et vastant. Quare vos tanquam vere obedientiæ filii saluberrimis monitis intendentes, in vobismetipsis mutuam caritatem habete pacis vinculum, perfectionis signum, radicem bonorum omnium, ex qua rami virtutum prodeunt et sanctorum laborum opera fructuosa. Superiores invicem arbitramini et justis animam sedem Dei reverentia debita venerantes : Deum in vobismetipsis honorate ut humilitatis proficiatis meritis et carbones ignis succendatis super capita aliorum. O laudabilis reverentia, o humilitas amplectenda ! per quam quisque locum suum possidet nec dimittit, dum prælatis obtemperant subditi, reverentiam deferunt, prælati locum majoris periculi attendentes, et se impares subditorum meritis reputant et eorum pedibus se prosternunt. Ecce quam bonum et jucundum sit habitare fratres in unitate cordium, in morum gratia, in humilitatis exemplo. Episcopos et Ecclesiarum Dei prælatos quibus commissæ est cura gregis Dominici honorate, eisdem debitam reverentiam exhibete, ut humilitatis filiis reddantur benevoli, se muros pro vobis defensionis opponant, invitent subditos ut semen verbi Dei ex ore vestro suscipiant, alliciantur meritis, confoveantur exemplis, ne, quod absit, nos inflari scientia, elevare merita videamur, his contemptis in facie quibus, etsi desint merita, gradus tamen officii efficit reverendos. Fratribus Minoribus præcipue vos

exhibete benevolos, reddite affabiles et benignos, quos gemellos quasi uno tempore uterus concepit Ecclesiæ, partus mundo edidit in lucem gentium ut convertat corda filiorum ad patres et ad justorum sapientiam imprudentes. Monemus vos carissimos et hortamur in Domino ut omnis causæ vel occasionis propulso obice ab ipsorum diligentius caveatis offensa, turbationis materiam tollatis, ut si quid posset esse nocivum, servatis vestri Ordinis institutis, sollicitius amoveatis. Laicos doctrinis allicite, meritis provocate, sapientibus et insipientibus debitores vos tales reddite universis quod in odorem unguentorum vestrorum currentes reddant Domino vota sua salutariter. Attendant diligenter oculata animalia ambulare cautius in suis motibus universis nihil facere quod cujusquam offendant aspectum, sed quod vestram deceat sanctitatem. Aliorum quidem duces, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditores insipientium, habentes formam scientiæ et veritatis, cæteros præire contendite, exempli radios spargite, stultos ad sapientiam provocate. Si enim lumen quod in vobis est tenebras generaret, ipsæ tenebræ quantæ essent! Consonent verbis opera et unusquisque facere studeat et docere: nam efficacior vox operis quam vox oris. Spiritus Sanctus Balaam asinæ linguam movit, sed stultum animal, intus quod exterius ageret, ignoravit. A fructu quidem operum et mentis sapore se reddit expertem qui solum movere linguam didicit, et verbis affluere absque interiori gustu quo vobis intellectus infunditur a mandatis. Etsi practicam speculativa præcedat in scientiis universis, in Theologiæ tamen sapientia, operatio est intellectu prævia, et Lyæ amplexibus prius Jacob jungitur quam Rachelis. Insidiantur æmuli, ora laxantur detrahentium, quod effuso unguento fracto alabastro cum Juda sæpius derogant, lucem tenebras afferentes. Quid tales facerent si in vobis præcipitium, levitatem in moribus, edacitatem in cibis et conversationis superstitiosæ cernerent incautelam? Et ideo, Fratres in Christo carissimi, satagite vocationem vestram certam facere, de puritate conscientiæ, de disciplinæ fervore, de morum compositione et scientia veritatis. Rogamus insuper et monemus universos ut intendat unusquisque Theologiæ scientiæ salutari, invigilet studiis, sententiarum flores et veritatis stabilimentum ex dictis sanctorum accipiat et illorum acquiescat doctrinis quos Spiritu Sancto potatos eructare novimus certius verbum bonum. Cella placeat qua venit ad cælum, procul sit a vobis discursus inutilis, nec discat aliquis movere indebite pedes suos. Silentio enim doctrinæ cœlestis imber infunditur, ros descendit: suspiciunt siquidem simplicium corda, sitiens area ad imbrium gurgites qui fluant de nubibus, ut accipiant de ipsorum plenitudine gratiam et hereditati Domini pluvia voluntaria segregetur. Quare studete infundere ut possitis effundere, ne linguæ lactentium adhæreant ad palatum. Intra terminos quos posuerunt Patres nostri disciplinis regularibus et institutis utilibus studete intendere, fratres mei, ut professionis vestræ insignia observationibus debitis adimplentes, vobis ad meritum, universis possitis proficere

ad exemplum. Deus autem caritatis, solatii et pacis, qui dedit velle det et perficere secundum propositum suæ sanctissimæ voluntatis.

## II

*Lettre du B. Jean le Teutonique adressée à la Province de Provence  
après le Chapitre de Londres de 1250.*

Filiis et Fratribus in Christo carissimis universis, Prioribus et conventibus Ordinis Prædicatorum, per Provinciam Provinciæ, Frater Joannes, ejusdem Ordinis servus inutilis, in consolatione Spiritus Sancti, gaudium et salutem.

Quotidiana de omnium vestrum profectu et salute instantia solliciti et annua vos exhortatione monere consueti, ecce iterum celebrato Capitulo Generali quasi annuum nostræ servitutis tributum vestræ Fraternitati rependimus, charitatis in hoc debitum exsolventes, quod quanto magis solvimus, plus debemus. Itaque, Fratres mei desideratissimi et dilectissimi, gaudium et lætitia cordis nostri, vos per misericordiam Dei obsecramur ac per charitatem Spiritus Sancti contestamur, ut inter has mundanas varietates et fluctus feri maris, in quibus reproborum confusiones despumantur, vos qui ad ratem Religionis, Dei aspirante gratia, confugistis, ad portum cœlestis patriæ, portam vitæ, continuis desideriis et indefessis laboribus contendatis. Intumescentes adversitatum procellas et tentationum varias tempestates magna fide calcantes et ad Christum potestati maris dominantem et motum fluctuum ejus mitigantem, confidenter et alacriter properantes festinate, charissimi, ingredi in requiem, qui alios festinare monetis. Estote vigilantes qui alios ad vigilantiam excitatis. Estote omni puritate et sanctitate conspicui qui fideles ad sanctimoniam invitatis. Calceati pedes in præparatione Evangelii, fraterna estote pace concordeshumilitatis et obedientiæ persuasores, Christo humillimo et obedientissimo Dei Patris Filio vos exhibete conformes, ut angelicum vestræ professionis officium condignis actibus honoretis, qui in salutis humanæ ministerium missi estis. Divinis conspectibus in omni loco reverenter assistite et proximorum ædificationi fideliter ministrare ut ignito prædicationis eloquio et salutari in confessionibus consilio abundare possitis. Scripturas divinitus inspiratas et legem Dei immaculatam animas convertentem, audiendo, meditando, scrutamini, scrutando sectamini, studio semper utilium insistentes et curiositatis dispendium evitantes. Et quoniam linguam vestram sacratissimis eloquiis consecratam decet exhibere ordinem caritatis non officium vanitatis, sermo vester in gratia sit semper in sale conditus ut det gratiam audientibus, et resumpta censura silentii quod jam nimis irreverenter et patenter a quibusdam vestrum noscitur projectum, argentum vestrum et aurum conflate, verbis vestris stateram justam facite, et frænos rectos imponite ori vestro. Sit vobis sermo vivus et efficax, omne vanum et non planum respuens, et lingua placabilis, lignum vitæ, verbum sanum et irreprehensibile quod adversarius vereatur

quo proximus ædificetur, quo Dei gratia dilatetur. Ferveat in cordibus vestris animarum lucrandarum zelus incessabilis et acutus quem regat ratio, dirigat discretio, temperet mansuetudo. Et quoniam nos in eminenti specula constitutos oculi multorum prospiciunt et a nobis magis virtutum exempla quam sermonis hortamenta requirunt, mittamus manum ad fortia, digitis myrrham probatissimam distillantes, vigorem in operibus, perseverantiam in adversitatibus exhibentes. ut per patientiam et consolationem Scripturarum, spe concepta cœlestium, securæ mentis convivium prægustemus in terris, quo nobis est, in æternitatis abundantia, perfruendum. Valete : et vigeat Fraternitas vestra in Domino Jesu Christo ; neque inutilem servum vestrum cum sociis viæ nostræ habete in vestris orationibus commendatum. Datum Londonis in Capitulo Generali.







## TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS



| Noms des Religieux          | Décès | Pages                |     |
|-----------------------------|-------|----------------------|-----|
| Alain Gulpen.....           | 1677  | Venise..... 137      |     |
| Albert de las Casas .....   | 1544  | Valladolid..... 601  |     |
| Albert le Grand (B.).....   | 1280  | Cologne..... 523     |     |
| Aldobrandino .....          | 130.  | Toscane..... 258     |     |
| Alexandre de Le Cambre..... | 1641  | Lille..... 418       |     |
| Alexis .....                | 1620  | Tartarie..... 406    |     |
| Alexis Butzl.....           | 1411  | Gratz..... 190       |     |
| Alexis de Montès .....      | 1616  | Amérique..... 39     |     |
| Alphonse de Cabrera .....   | 1598  | Madrid .....         | 667 |
| Ambroise Catharin .....     | 1553  | Naples..... 322      |     |
| Ange Calepi.....            | 1594  | Naples..... 723      |     |
| André d'Acì.....            | 130.  | Danemark..... 259    |     |
| André Chesnois.....         | 1685  | Dieppe..... 304      |     |
| André Justiniani .....      | 1617  | Isola .....          | 771 |
| André Lopez .....           | 1556  | Vera-Paz .....       | 844 |
| André Tocuan (B.).....      | 1619  | Nangasaki..... 627   |     |
| André Vanni del Gallo ..... | 1347  | Florence..... 189    |     |
| Antoine de Camilla .....    | 1499  | Ferrare .....        | 321 |
| Antoine Havet .....         | 1578  | Namur..... 857       |     |
| Antoine Marcez.....         | 1569  | Belvez..... 55       |     |
| Antoine de Monroy.....      | 1715  | Compostelle..... 280 |     |
| Antoine l'Ours.....         | 1562  | Die..... 658         |     |
| Antoine Ruyskensvelt .....  | 1601  | Gand..... 658        |     |
| Antonin de Ceresano .....   | 1659  | Soriano..... 194     |     |
| Antonin Grondoni .....      | 1697  | Bois-le-Duc..... 58  |     |

|                                             |      |                         |     |
|---------------------------------------------|------|-------------------------|-----|
| Antonin Paparotta .....                     | 1659 | Soriano.....            | 194 |
| Arnold des Saints.....                      | 1280 | Allemagne.....          | 251 |
| Arnoul.....                                 | 1435 | Bois-le-Duc.....        | 791 |
| Arthur Mac-Geoghegan.....                   | 1623 | Londres.....            | 814 |
| Auger de Montault.....                      | 1569 | Morlaas.....            | 191 |
| Augustin Saluces.....                       | 1601 | Cordoue.....            | 850 |
| Augustin Sebire.....                        | 1651 | Paris.....              | 87  |
|                                             |      |                         |     |
| Barthélemy de Vargas.....                   | 1598 | Pérou.....              | 672 |
| Beaudouin de Flandre.....                   | 130. | Allemagne.....          | 259 |
| Bernard.....                                | 1243 | Pays-Bas.....           | 518 |
| Bernard Brice.....                          | 1318 | Carcassonne.....        | 29  |
| Bernard de Muro.....                        | 1264 | Barcelone.....          | 284 |
| Bernard Navarre ou de Sainte-Catherine..... | 1616 | Philippines.....        | 291 |
| Bernard Peregrin.....                       | 1309 | Lérida.....             | 403 |
| Berthold.....                               | 1290 | Suède.....              | 254 |
| Bertrand de Clermont.....                   | 1312 | Bergerac.....           | 187 |
| Bonvisi de Plaisance.....                   | 123. | Bologne.....            | 789 |
| Brice de Peyrat.....                        | 1266 | Limoges.....            | 446 |
|                                             |      |                         |     |
| Calimero de Monte-Chiaro.....               | 1521 | Lodi.....               | 758 |
| Canciani.....                               | 1356 | Cividade.....           | 86  |
| Carino.....                                 | 1293 | Forli.....              | 423 |
| Charles de Dacie.....                       | 1300 | Suède.....              | 255 |
| Christophe de Aguiar.....                   | 1660 | Lisbonne.....           | 33  |
| Christophe d'Escobar.....                   | 1660 | Quito.....              | 407 |
| Chrysostome Podoloski.....                  | 1649 | Russie.....             | 562 |
| Conrad le Teutonique.....                   | 1239 | Magdebourg.....         | 747 |
| Conradin de Bornato de Brescia.....         | 1429 | Bologne.....            | 1   |
| Corneille Jansenboy.....                    | 1637 | Méditerranée.....       | 698 |
| Cosme Taquea (B.).....                      | 1619 | Nangasaki.....          | 627 |
|                                             |      |                         |     |
| Danesius d'Alais.....                       | 1275 | Béziers.....            | 86  |
| Dèce Justiniani.....                        | 1642 | Corse.....              | 702 |
| Diego Bejarano.....                         | 1577 | Oaxaca.....             | 832 |
| Dominique Anania.....                       | 1659 | Soriano.....            | 194 |
| Dominique de la Croix.....                  | 1555 | Mexico.....             | 552 |
| Dominique Giorgi (B.).....                  | 1619 | Nangasaki.....          | 627 |
| Dominique Gonzalès.....                     | 1647 | Manille.....            | 613 |
| Dominique Guglielmini.....                  | 1635 | Naples.....             | 673 |
| Dominique Soto.....                         | 1560 | Salamanque.....         | 607 |
| Dominique Teysséré.....                     | 1698 | Valence (Dauphiné)..... | 138 |

# TABLE DES NOMS

879

|                         |      |               |     |
|-------------------------|------|---------------|-----|
| Dominique de Vico.....  | 1556 | Vera-Paz..... | 840 |
| Durand de Peyrusse..... | 1303 | Figeac.....   | 320 |

|                          |      |                |     |
|--------------------------|------|----------------|-----|
| Etienne de Besançon..... | 1294 | Lucques.....   | 707 |
| Eustache de Crosno.....  | 1649 | Novogorod..... | 57  |

|                               |      |                  |     |
|-------------------------------|------|------------------|-----|
| Folquin.....                  | 130. | Suède.....       | 257 |
| Fortunat.....                 | 1649 | Russie.....      | 562 |
| François Antoine.....         | 1657 | Bruxelles.....   | 623 |
| François Cinquini.....        | 1450 | Pise.....        | 718 |
| François Diaz.....            | 1646 | Chine.....       | 123 |
| François Garnot.....          | 1643 | Paris.....       | 193 |
| François Janssens Elinga..... | 1715 | Bruges.....      | 720 |
| François-Marie Himeneo.....   | 1659 | Soriano.....     | 194 |
| François de Paule.....        | 1664 | Malines.....     | 823 |
| François Picart.....          | 1567 | La Rochelle..... | 658 |
| François de Sanabria.....     | 1586 | Panama.....      | 741 |

|                             |      |                     |     |
|-----------------------------|------|---------------------|-----|
| Gabriel de Alexandris.....  | 1570 | Galtelli(Sardaigne) | 32  |
| Gabriel Marletta.....       | 1680 | Naples.....         | 418 |
| Geoffroy Stryroide.....     | 1549 | Louvain.....        | 403 |
| Geoffroy Werde.....         | 130. | Allemagne.....      | 259 |
| Gérard Bermond.....         | 1309 | Périgueux.....      | 372 |
| Gérard de Griffon.....      | 1284 | Cologne.....        | 252 |
| Gérard de Montpellier.....  | 1322 | Perse.....          | 30  |
| Gérard-Sigwin.....          | 131. | Suède.....          | 259 |
| Gilles Gonzalès.....        | 1581 | Chili.....          | 409 |
| Gonzalès Lucero.....        | 1551 | Mexique.....        | 643 |
| Grégoire Boldrin.....       | 1574 | Mantoue.....        | 55  |
| Grégoire Lovel.....         | 1673 | Gand.....           | 870 |
| Guerric.....                | 1240 | Tours.....          | 54  |
| Guidoti de Sesto.....       | 1260 | Milan.....          | 671 |
| Guillaume Bonentant.....    | 130. | Allemagne.....      | 259 |
| Guillaume Durant.....       | 1296 | Rome.....           | 25  |
| Guillaume de Moncade.....   | 1308 | Guissonne.....      | 86  |
| Guillaume Roussel.....      | 1632 | Lyon.....           | 869 |
| Guillaume de Vadre.....     | 1675 | Lisbonne.....       | 376 |
| Guillaume Van Osor.....     | 1475 | Gand.....           | 656 |
| Guillaume Vleeschouwer..... | 1525 | Gand.....           | 736 |
| Guy Flamochetti.....        | 1451 | Naples.....         | 655 |
| Guy de Pileo.....           | 1331 | Ferrare.....        | 853 |

|                                           |      |                  |     |
|-------------------------------------------|------|------------------|-----|
| Hélinric .....                            | 130. | Suède .....      | 259 |
| Henri-Frédéric de Wesemael.....           | 1502 | Louvain.....     | 54  |
| Henri Hilden.....                         | 1682 | Strasbourg ..... | 57  |
| Henri Scelliers.....                      | 1667 | Bruxelles.....   | 562 |
| Hermann de Havelbrecht.....               | 1275 | Allemagne.....   | 251 |
| Hiddes.....                               | 1275 | Allemagne .....  | 250 |
| Humbert Delfin.....                       | 1652 | Athenry .....    | 673 |
| Humbert Delfin.....                       | 1700 | Louvain.....     | 674 |
| Hyacinthe Blasco.....                     | 1657 | Monzon.....      | 494 |
| Ingeld.....                               | 130. | Danemark.....    | 259 |
| Isidore Isolani.....                      | 1522 | Lombardie.....   | 30  |
| Jacques d'Andarnach.....                  | 133. | Allemagne.....   | 259 |
| Jacques Benefatti ou de Benefactis (B.).. | 1338 | Mantoue .....    | 841 |
| Jacques de Boots.....                     | 1561 | Bruges.....      | 190 |
| Jacques Brouwer.....                      | 1637 | Anvers .....     | 135 |
| Jacques Coïchi.....                       | 1624 | Japon.....       | 179 |
| Jacques Dominique Potok Potocki.....      | 1638 | Lemberg.....     | 192 |
| Jacques Faber.....                        | 1591 | Flandre .....    | 749 |
| Jean.....                                 | 1300 | Bâle.....        | 736 |
| Jean.....                                 | 1568 | Mâcon.....       | 658 |
| Jean-Antoine.....                         | 1561 | Bruges.....      | 190 |
| Jean-Antoine Daubermont.....              | 1686 | Gand.....        | 719 |
| Jean-Augustin.....                        | 1440 | Aragon .....     | 598 |
| Jean-Baptiste Centurione.....             | 1491 | Gênes.....       | 446 |
| Jean-Baptiste de Martinengo.....          | 1649 | Rome.....        | 605 |
| Jean Benoît.....                          | 1434 | Bologne.....     | 748 |
| Jean Bodaen.....                          | 1671 | Anvers .....     | 287 |
| Jean Bolé.....                            | 1562 | Angoulême.....   | 658 |
| Jean Chabasse.....                        | 1562 | Die.....         | 658 |
| Jean Clerici.....                         | 1348 | Pise .....       | 54  |
| Jean Cobo.....                            | 1592 | Philippines..... | 381 |
| Jean de Conca.....                        | 1666 | Mexique.....     | 807 |
| Jean de Coussé.....                       | 1470 | Prouille.....    | 639 |
| Jean de Crucinburch.....                  | 130. | Allemagne.....   | 259 |
| Jean de Dacie.....                        | 1282 | Suède.....       | 251 |
| Jean Estby.....                           | 130. | Danemark.....    | 255 |
| Jean Estrada.....                         | 1662 | Manille.....     | 791 |
| Jean de Ezguerra.....                     | 1616 | Amérique.....    | 39  |
| Jean de Grenade.....                      | 1592 | Saragosse.....   | 56  |
| Jean Hesper.....                          | 1300 | Danemark.....    | 255 |



# TABLE DES NOMS

881

|                                    |      |                     |     |
|------------------------------------|------|---------------------|-----|
| Jean Lejeune.....                  | 1568 | Alais.....          | 658 |
| Jean Licio (B.).....               | 1511 | Caccamo (Sicile)... | 497 |
| Jean de Lievana.....               | 1618 | Grenade.....        | 860 |
| Jean Malchaussier.....             | 1566 | Toulouse.....       | 658 |
| Jean-Marie Capalla.....            | 1596 | Bologne.....        | 56  |
| Jean de Mirebeau.....              | 1562 | Die.....            | 658 |
| Jean de Mussindorp.....            | 1285 | Cologne.....        | 253 |
| Jean Nanni ou Annus.....           | 1502 | Rome.....           | 492 |
| Jean Olivati.....                  | 1695 | Venise.....         | 36  |
| Jean Polander.....                 | 1435 | Bâle.....           | 285 |
| Jean de Puigventos.....            | 1301 | Aragon.....         | 491 |
| Jean du Rosaire.....               | 1658 | Indes Orientales... | 817 |
| Jean Scalario.....                 | 1272 | Castres.....        | 85  |
| Jean le Teutonique.....            | 1252 | Strasbourg.....     | 91  |
| Jean Torta.....                    | 1562 | Angoulême.....      | 658 |
| Jean Xoum (B.).....                | 1619 | Nangasaki.....      | 627 |
| Jérôme Albertucci de Borselli..... | 1497 | Bologne.....        | 768 |
| Jérôme Gmerkowski.....             | 1649 | Russie.....         | 562 |
| Jérôme Justiniani.....             | 1618 | Naples.....         | 771 |
| Jérôme Monsolini.....              | 1659 | Soriano.....        | 194 |
| Jérôme Picini.....                 | 1682 | Conegliano.....     | 35  |
| Joannes Janss.....                 | 1618 | Gand.....           | 834 |
| Joseph Falson.....                 | 1634 | Malte.....          | 48  |
| Jourdain.....                      | 1593 | Valence (Espagne).  | 286 |
| Jourdain de Saint-Etienne.....     | 1634 | Nangasaki.....      | 631 |
| Juan de Rivas y Carrasquilla.....  | 1687 | Cordoue.....        | 137 |
| Laurent Swœus.....                 | 1300 | Suède.....          | 255 |
| Louis van der Hostyne.....         | 1701 | Utrecht.....        | 376 |
| Manuel de la Conception.....       | 1658 | Senouay (Ind. Or.)  | 817 |
| Manuel de la Résurrection.....     | 1640 | Larantuca.....      | 561 |
| Manuel de la Résurrection.....     | 1640 | Mena (Ind. Orient.) | 561 |
| Marc de Mena.....                  | 1584 | Lima.....           | 404 |
| Marian.....                        | 1503 | Cracovie.....       | 30  |
| Marius-Ambroise Capello.....       | 1676 | Anvers.....         | 13  |
| Martin de Porrès (B.).....         | 1639 | Lima.....           | 141 |
| Mathurin Gautier.....              | 1595 | Paris.....          | 376 |
| Matthieu.....                      | 1475 | Gênes.....          | 767 |
| Matthieu de Nascacen.....          | 1597 | Arménie.....        | 604 |
| Matthieu Strozzi.....              | 1574 | Pérouse.....        | 374 |
| Maurice de Gregorio.....           | 1651 | Naples.....         | 86  |

|                                     |      |                  |     |
|-------------------------------------|------|------------------|-----|
| Maurice de Revel.....               | 130. | Livonie.....     | 256 |
| Michel-Ange Mazzaferri.....         | 1693 | Naples.....      | 855 |
| Michel Benassar.....                | 1250 | Majorque.....    | 831 |
| Michel Cormier.....                 | 1629 | Le Mans.....     | 191 |
| Michel Glorio.....                  | 1659 | Soriano.....     | 194 |
| Michel Ophovius.....                | 1637 | Lierre.....      | 117 |
| Michel Sarbery.....                 | 1568 | Mâcon.....       | 658 |
| Michel Vehe ou Vehus.....           | 1535 | Saxe.....        | 135 |
| Nicolas.....                        | 1256 | Bruges.....      | 767 |
| Nicolas de Dacie.....               | 1295 | Suède.....       | 254 |
| Nicolas Dumont.....                 | 1591 | Paris.....       | 33  |
| Nicolas Henric.....                 | 130. | Danemark.....    | 259 |
| Nicolas Jansenboy.....              | 1634 | Pays-Bas.....    | 698 |
| Nicolas de Ravenne.....             | 1398 | Venise.....      | 63  |
| Nicolas de Westrados.....           | 130. | Danemark.....    | 259 |
| Norbert Delbecque.....              | 1714 | Namur.....       | 521 |
| Odon de Sala.....                   | 1323 | Mont-Cassin..... | 284 |
| Olaus de Skara.....                 | 130. | Suède.....       | 259 |
| Othon de Wall.....                  | 1275 | Dijon.....       | 621 |
| Paul, martyr.....                   | 1649 | Russie.....      | 562 |
| Paul de Calaure.....                | 1470 | Altamonte.....   | 832 |
| Paul Coyan.....                     | 1583 | Saint-Omer.....  | 768 |
| Paul Guastaferri.....               | 1334 | Pérouse.....     | 519 |
| Paul-Marie Citadini.....            | 1627 | Arménie.....     | 640 |
| Pélage de Portugal.....             | 1240 | Coïmbre.....     | 199 |
| Philippe de Scéva.....              | 1366 | Ethiopie.....    | 134 |
| Pierre.....                         | 1649 | Lemberg.....     | 562 |
| Pierre de Bâle.....                 | 1420 | Colmar.....      | 638 |
| Pierre Calvo.....                   | 1595 | Lisbonne.....    | 718 |
| Pierre Cambiano de Ruffia (B.)..... | 1365 | Suse.....        | 265 |
| Pierre Canu.....                    | 1571 | Chartres.....    | 32  |
| Pierre Chin.....                    | 1645 | Fo-gan.....      | 136 |
| Pierre de la Coste.....             | 1588 | Toulouse.....    | 639 |
| Pierre de Dacie.....                | 1288 | Wisby.....       | 241 |
| Pierre Guillot.....                 | 1568 | Castres.....     | 867 |
| Pierre O'Higgin.....                | 1641 | Dublin.....      | 519 |
| Pierre O'Higgin de Naas.....        | 1641 | Dublin.....      | 520 |
| Pierre-Martyr Ruffoni.....          | 1652 | Frioul.....      | 286 |
| Pierre-Martyr Visconti.....         | 1607 | Gênes.....       | 868 |

## TABLE DES NOMS

883

|                                              |      |                     |     |
|----------------------------------------------|------|---------------------|-----|
| Pierre Niger.....                            | 1484 | Buda.....           | 753 |
| Pierre d'Orange.....                         | 1710 | Toulouse.....       | 88  |
| Pierre Poylevé.....                          | 1679 | Limoges.....        | 33  |
| Pierre Quérald.....                          | 1462 | Lérída.....         | 560 |
| Pierre Razzano.....                          | 1492 | Lucéra.....         | 373 |
| Pierre Roth.....                             | 1697 | Dublin.....         | 704 |
| Pierre Turpin.....                           | 1591 | Paris.....          | 33  |
| Placide.....                                 | 1649 | Lemberg.....        | 562 |
|                                              |      |                     |     |
| Rambert Poli.....                            | 1308 | Venise.....         | 321 |
| Raphaël.....                                 | 1597 | Arménie.....        | 604 |
| Raymond de Foix.....                         | 1258 | Toulouse.....       | 638 |
| Raymond Mansi.....                           | 1284 | Toulouse.....       | 320 |
| Raymond du Plan.....                         | 1569 | Morlaàs.....        | 191 |
| Raymond du Pont.....                         | 1312 | Tarragone.....      | 663 |
| Réginald Celli.....                          | 1623 | Orvieto.....        | 750 |
| Robaldo d'Albenga.....                       | 1220 | Milan.....          | 734 |
| Robert de Bellevue.....                      | 1570 | Paris.....          | 404 |
| Romée de Livia.....                          | 1261 | Carcassonne.....    | 677 |
|                                              |      |                     |     |
| Salomon.....                                 | 130  | Hongrie.....        | 257 |
| Sanche Porta.....                            | 1429 | Saragosse.....      | 654 |
| Sauveur de Saint-Cyprien.....                | 1616 | Amérique centrale.. | 39  |
| Séraphin Cavalli.....                        | 1578 | Séville.....        | 692 |
| Simon de Ballachi (B.).....                  | 1319 | Rimini.....         | 59  |
| Sixte de Médicis.....                        | 1561 | Venise.....         | 854 |
| Stéphane Pokrzywnicki.....                   | 1649 | Russie.....         | 562 |
| Symphorien Czarneki.....                     | 1649 | Russie.....         | 562 |
|                                              |      |                     |     |
| Thaddée O'Moriarty.....                      | 1653 | Irlande.....        | 750 |
| Théodulphe Cosyn.....                        | 1705 | Louvain.....        | 325 |
| Thomas Carnicer.....                         | 1373 | Lérída.....         | 821 |
| Thomas de Guardavalle.....                   | 1659 | Soriano.....        | 194 |
| Thomas Monteleone.....                       | 1659 | Soriano.....        | 194 |
| Thomas O'Moriarty.....                       | 1656 | Tralee.....         | 768 |
| Thomas Philipponi.....                       | 1659 | Soriano.....        | 194 |
| Thomas de Roccamora.....                     | 1653 | Majorque.....       | 406 |
| Thomas de Saint-Hyacinthe.....               | 1634 | Nangasaki.....      | 631 |
| Thomas de Sarria.....                        | 1682 | Tarente.....        | 182 |
| Timotheé Caselli.....                        | 1639 | Marsica.....        | 737 |
| Timotheé Maholinski.....                     | 1620 | Tartarie.....       | 406 |
| Toussaint de l'Ordre de Saint-Dominique..... | .... | ....                | 329 |

|                            |      |                  |     |
|----------------------------|------|------------------|-----|
| Valérien Krupizowski.....  | 1649 | Lemberg.....     | 562 |
| Vincent de Barjac.....     | 1678 | Carcassonne..... | 71  |
| Vincent Candide.....       | 1654 | Rome.....        | 274 |
| Vincent Goni.....          | 1623 | Sardaigne.....   | 854 |
| Walter.....                | 1240 | Cork.....        | 446 |
| Walter de Dacie.....       | 1269 | Cologne.....     | 250 |
| William de Werigehale..... | 130. | Angleterre.....  | 258 |
| Wipert de Bohême.....      | 130. | Cologne.....     | 258 |
| Zenobi Pippi.....          | 1600 | Lucques.....     | 622 |

| Noms des Sœurs                   | Décès | Pages                    |
|----------------------------------|-------|--------------------------|
| Adélaïde Langmann.....           | 1375  | Engelthal..... 711       |
| Agathe de la Croix.....          | 1692  | Saint-Etienne..... 769   |
| Agathe Ravel.....                | 1627  | Saint-Etienne..... 567   |
| Agnès-Hyacinthe Gibon.....       | 1669  | Saint-Etienne..... 721   |
| Aléide.....                      | 128.  | Stommeln..... 261        |
| Angèle Tolomei.....              | 1300  | Sienne..... 50           |
| Angelica d'Afflito.....          | 1608  | Palerme..... 669         |
| Anna Labruto.....                | 1660  | Reggio..... 739          |
| Anne.....                        | 1630  | Le Puy..... 705          |
| Anne de Jésus.....               | 167.  | Lisbonne..... 379        |
| Anne de Jésus-Christ.....        | 1670  | Malaga..... 840          |
| Anne de Magnien.....             | 1646  | Paris..... 760           |
| Anne de Saint-Bernard.....       | 1661  | Toulouse..... 139        |
| Anonymes (Deux).....             | 128.  | Suède..... 262           |
| Antoinette Jacques.....          | 1666  | Saint-Etienne..... 564   |
| Antoinette Joly.....             | 1662  | Chalon-sur-Saône..... 89 |
| Antoinette-Marie.....            | 1639  | Saint-Etienne..... 606   |
| Archange de la Résurrection..... | 1645  | Saint-Etienne..... 721   |
| Barbe de la Sainte-Trinité.....  | 1642  | Lisbonne..... 661        |
| Béatrix de Ferrare.....          | 1505  | Ferrare..... 787         |
| Benoîte Salinas.....             | 1591  | Barcelone..... 419       |
| Brice du Saint-Sacrement.....    | 1678  | Lisbonne..... 379        |
| Catherine de l'Annonciation..... | 1647  | Douai..... 793           |
| Catherine Colomb.....            | 1622  | Le Puy..... 390          |
| Catherine de Lenzi.....          | 1492  | Sienne..... 775          |



# TABLE DES NOMS

885

|                                       |         |                    |     |
|---------------------------------------|---------|--------------------|-----|
| Catherine-Louise du Saint-Esprit..... | 1697    | Saint-Etienne..... | 327 |
| Catherine Mieou.....                  | 1663    | Chine.....         | 828 |
| Catherine Parques.....                | 1641    | Semur.....         | 378 |
| Catherine de la Passion.....          | 1651    | Paris.....         | 288 |
| Catherine de Peyssonneaux.....        | 1667    | Saint-Etienne..... | 564 |
| Catherine Rivollier.....              | 1636    | Saint-Etienne..... | 37  |
| Catherine du Saint-Esprit.....        | 166.    | Lisbonne.....      | 379 |
| Catherine Samsedoni.....              | 1620    | Sienne.....        | 419 |
| Catherine de Vega.....                | 1573    | Cordoue.....       | 377 |
| Catherine Weisbræddlin.....           | 1451    | Strasbourg.....    | 674 |
| Catherine de Zuaco.....               | 1622    | Medina-del-Campo.  | 318 |
| Cécile des Anges.....                 | 1651    | Lisbonne.....      | 564 |
| Christine de Stommeln.....            | 1312    | Allemagne.....     | 206 |
| Christine, Suédoise, et sa sœur.....  | 1281-95 | Wisby.....         | 261 |
| Claude-Dominique Mathevon.....        | 1658    | Saint-Etienne..... | 564 |
| Claude-Radegonde Vachet.....          | 1669    | Bordeaux.....      | 264 |
| Clémence Roble.....                   | 16..    | Ardinghen.....     | 720 |
| Custodie de Jésus.....                | 15..    | Lisbonne.....      | 871 |
| Eléonore de Banuelo.....              | 1507    | Cordoue.....       | 198 |
| Eléonore Rodriguez de Godoy.....      | 1556    | Cordoue.....       | 287 |
| Elisabeth de Marinis.....             | 1524    | Brescia.....       | 660 |
| Elisabeth de Mittelhausen.....        | 1563    | Strasbourg.....    | 855 |
| Etiennette.....                       | 1295    | Allemagne.....     | 752 |
| Euphrosine Sanchez.....               | 1550    | Tolède.....        | 739 |
| Françoise de Sainte-Agnès.....        | 1649    | Toulouse.....      | 408 |
| Gabrielle de l'Annonciation.....      | 1669    | Saint-Etienne..... | 38  |
| Grégoire de Jésus.....                | 14..    | Séville.....       | 769 |
| Helborge.....                         | 129.    | Wisby.....         | 262 |
| Hélène de Buonsignori.....            | 1634    | Florence.....      | 745 |
| Hélène de Hongrie.....                | 1270    | Veszprim.....      | 359 |
| Hilla du Mont.....                    | 128.    | Stommeln.....      | 260 |
| Honorée de Mauléon.....               | 1641    | Poitiers.....      | 263 |
| Isabeau Godine.....                   | 16..    | Arras.....         | 198 |
| Isabeau de la Visitation.....         | 1679    | Paris.....         | 198 |
| Isabelle de Notre-Seigneur... ..      | 1604    | Séville.....       | 442 |
| Jeanne d'Antillon....                 | 1580    | Faro (Espagne).... | 88  |

|                                              |      |                    |     |
|----------------------------------------------|------|--------------------|-----|
| Jeanne de Bermond.....                       | 1624 | Avignon.....       | 864 |
| Jeanne l'Evangéliste.....                    | 1688 | Saint-Etienne..... | 326 |
| Jeanne Godine.....                           | 16.. | Arras.....         | 198 |
| Jeanne de Liques.....                        | 1647 | Saint-Etienne..... | 564 |
| Jeanne Perez de Banuelo.....                 | 1507 | Cordoue.....       | 198 |
| Jeanne Perez de las Infantas.....            | 1573 | Cordoue.....       | 287 |
| Jeanne de Saint-Dominique.....               | 1673 | Saint-Etienne..... | 819 |
| Jeanne de Sainte-Catherine.....              | 1694 | Saint-Etienne..... | 89  |
| Jeanne des Saints.....                       | 1619 | Aveiro.....        | 37  |
| Julia de Barbisoni.....                      | 1574 | Brescia.....       | 288 |
|                                              |      |                    |     |
| Louise du Saint-Sacrement.....               | 1648 | Paris.....         | 139 |
| Lucie de Narni (B <sup>se</sup> ).....       | 1544 | Ferrare.....       | 569 |
| Lucie Teng.....                              | 1663 | Chine.....         | 675 |
|                                              |      |                    |     |
| Madeleine Dorliac.....                       | 1618 | Saint-Etienne..... | 564 |
| Madeleine des Plaies.....                    | 1668 | Lisbonne.....      | 649 |
| Marguerite Bajoulin.....                     | 1660 | Saint-Etienne..... | 564 |
| Marguerite Minfar.....                       | 1530 | Poissy.....        | 326 |
| Marguerite du Puy.....                       | 1583 | Poissy.....        | 326 |
| Marguerite de Sainte-Anne.....               | 1601 | Séville.....       | 378 |
| Marguerite de Savoie (B <sup>se</sup> )..... | 1464 | Albe.....          | 795 |
| Maria-Benedetta Benedetti.....               | 1646 | Brisighella.....   | 420 |
| Maria-Cherubina.....                         | 1639 | Brisighella.....   | 625 |
| Maria-Regina Bertoni.....                    | 1707 | Faenza.....        | 495 |
| Marianne d'Aoust.....                        | 1700 | Dourdan.....       | 728 |
| Marie d'Alvarado.....                        | 1600 | Tolède.....        | 563 |
| Marie-Angélique des Plaies.....              | 15.. | Lisbonne.....      | 263 |
| Marie des Anges.....                         | 1670 | Saint-Etienne..... | 721 |
| Marie-Madeleine Bardonnanche.....            | 1642 | Saint-Etienne..... | 792 |
| Marie Maitrot.....                           | 1637 | Langres.....       | 138 |
| Marie Martel.....                            | 1637 | Fréjus.....        | 564 |
| Marie Moyne.....                             | 1658 | Toul.....          | 856 |
| Marie de la Passion.....                     | 1675 | Séville.....       | 819 |
| Marie de Popiglia.....                       | 1575 | Pistoie.....       | 838 |
| Marie de la Purification.....                | 1701 | Lisbonne.....      | 422 |
| Marie du Saint-Esprit.....                   | 1660 | Séville.....       | 522 |
| Marie de Saint-Louis.....                    | 1665 | Toulouse.....      | 140 |
| Marie de Saint-Thomas.....                   | 1530 | Séville.....       | 640 |
| Marie-Thérèse Spada.....                     | 1636 | Faenza.....        | 623 |
| Marine.....                                  | 1634 | Japon.....         | 414 |
| Martine des Anges.....                       | 1635 | Benavarre.....     | 458 |
| Melchtilde de Walthershoffen.....            | 1290 | Adelhausen.....    | 521 |

# TABLE DES NOMS

887

|                                 |      |                  |     |
|---------------------------------|------|------------------|-----|
| Octavie Gambocci.....           | 1612 | Gubbio.....      | 36  |
| Paule-Françoise Spada.....      | 1643 | Brisighella..... | 625 |
| Philippa.....                   | 1621 | Lisbonne.....    | 872 |
| Perpétue Kleingedenck.....      | 1280 | Strasbourg.....  | 448 |
| Perpétue Sadi.....              | 1450 | Ferrare.....     | 818 |
| Raphaëlle de Saint-Joseph.....  | 1677 | Lima.....        | 705 |
| Sibylline Gebhardt.....         | 1618 | Dillingen.....   | 769 |
| Théodora Landi.....             | 1539 | Florence.....    | 640 |
| Thérèse de Saint-Hyacinthe..... | 1705 | Bordeaux.....    | 140 |
| Thérèse de Saint-Joseph.....    | 1550 | Aveiro.....      | 407 |
| Ursule de Bock.....             | 1532 | Strasbourg.....  | 506 |
| Ursule Vallejo.....             | 1580 | Valladolid.....  | 641 |
| Yolande.....                    | 15.. | Porto.....       | 58  |
| Yolande de Mendoza.....         | 1619 | Santarem.....    | 541 |









## TABLE DES MATIÈRES



|                                                                                                      |      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Dédicace .....                                                                                       | VII  |
| Lettre du R <sup>me</sup> Père Hyacinthe-Marie Cormier, Maître Général des<br>Frères-Prêcheurs ..... | IX   |
| Approbations .....                                                                                   | XI   |
| Préface .....                                                                                        | XIII |

### 1<sup>er</sup> NOVEMBRE

|                                                                                                           |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le Bienheureux conradin de Bornato de Brescia .....                                                       | I  |
| L'Illustrissime et Révérendissime Père Marius-Ambroise Capello, VII <sup>e</sup><br>évêque d'Anvers ..... | 13 |
| Notices .....                                                                                             | 25 |

### 2 NOVEMBRE

|                                                                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Les VV. Pères Jean de Ezguerra, Sauveur de Saint-Cyprien et Alexis de<br>Montès, missionnaires dans l'Amérique centrale ..... | 39 |
| Le V. Père Joseph Falson, profès du couvent de Borgo, à Malte .....                                                           | 48 |
| La V. Sœur Angèle Tolomei, du Tiers-Ordre séculier, à Sienne .....                                                            | 50 |
| Notices .....                                                                                                                 | 54 |

### 3 NOVEMBRE

|                                                                                                            |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le B. Simon de Ballachi, Convers, du couvent de Rimini .....                                               | 59 |
| Le B. Nicolas de Ravenne, profès du couvent de Saint-Dominique, à<br>Venise .....                          | 63 |
| Le V. Père Vincent de Barjac, Provincial de la Province de Toulouse<br>et Inquisiteur de Carcassonne ..... | 71 |
| Notices .....                                                                                              | 85 |

## 4 NOVEMBRE

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Jean le Teutonique, IV <sup>e</sup> Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ..... | 91  |
| L'Illustrissime Père Michel Ophovius, profès du couvent d'Anvers, évêque de Bois-le-Duc .....  | 117 |
| Le V. Père François Diaz, missionnaire en Chine .....                                          | 123 |
| Notices .....                                                                                  | 134 |

## 5 NOVEMBRE

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Martin de Porrès, tertiaire profès du couvent du Rosaire à Lima          | 141 |
| Le V. Jacques Coïchi, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, martyr au Japon ..... | 179 |
| L'Illustrissime Thomas de Sarria, archevêque de Trani et de Tarente ..         | 182 |
| Notices .....                                                                  | 187 |

## 6 NOVEMBRE

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Pélage de Portugal, appelé vulgairement San Pelayo ou San Paio .....         | 199 |
| La B <sup>se</sup> Christine de Stommeln, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique | 206 |
| Notices .....                                                                      | 241 |

## 7 NOVEMBRE

|                                                                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Pierre Cambiano de Ruffia, inquisiteur et martyr .....                                                  | 265 |
| Le V. Père Vincent Candide, Maître du Sacré-Palais .....                                                      | 274 |
| Le R <sup>me</sup> Père Antoine de Monroy, LIX <sup>e</sup> Maître Général et archevêque de Compostelle ..... | 280 |
| Notices .....                                                                                                 | 284 |

## 8 NOVEMBRE

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Bernard Navarre, appelé aussi Bernard de Sainte-Catherine, de la Province des Philippines .....      | 291 |
| Le V. Père Antoine Chesnois, profès du couvent de l'Annonciation, à Paris, fondateur de celui d'Abbeville ..... | 304 |
| La V. Mère Catherine de Zuaco, professe du monastère de Médina-del-Campo .....                                  | 318 |
| Notices .....                                                                                                   | 320 |

## 9 NOVEMBRE

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| La Toussaint de l'Ordre de Saint-Dominique.....                     | 329 |
| La B <sup>se</sup> Hélène de Hongrie, du monastère de Veszprim..... | 359 |
| Notices .....                                                       | 372 |

## 10 NOVEMBRE

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Jean Cobo, missionnaire aux Philippines.....                                                   | 381 |
| La V. Mère Catherine Colomb, fondatrice du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, au Puy-en-Velay ..... | 390 |
| Notices.....                                                                                              | 403 |

## 11 NOVEMBRE

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Gilles Gonzalez, fondateur de la mission dominicaine du Chili.....      | 409 |
| La B <sup>se</sup> Sœur Marine, japonaise, Tertiaire de Saint-Dominique et martyre | 414 |
| Notices.....                                                                       | 418 |

## 12 NOVEMBRE

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Carino, meurtrier de saint Pierre martyr, pénitent, convers des Frères-Prêcheurs..... | 423 |
| La V. Sœur Isabelle de Notre-Seigneur, professe du monastère de Séville .....               | 442 |
| Notices.....                                                                                | 446 |

## 13 NOVEMBRE

|                                                                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Patronage de la Bienheureuse Vierge Marie.....                                                                                                          | 449 |
| La V. Sœur Martine des Anges, professe du monastère de Sainte-Foy, à Saragosse, fondatrice de celui de Saint-Pierre-Martyr, à Benavarre en Aragon ..... | 458 |
| Notices.....                                                                                                                                            | 491 |

## 14 NOVEMBRE

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Jean Liccio, Sicilien.....                                                                        | 497 |
| La V. Mère Ursule de Bock, Prieure du monastère de Sainte-Marguerite et Sainte-Agnès, à Strasbourg..... | 506 |
| Notices.....                                                                                            | 518 |

## 15 NOVEMBRE

|                                                                                               |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Albert le Grand, évêque de Ratisbonne .....                                             | 523 |
| Le B. Père Dominique de la Croix, Provincial de la Province de Saint-Jacques, au Mexique..... | 552 |
| Notices.....                                                                                  | 560 |

## 16 NOVEMBRE

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Bienheureuse Lucie de Narni, Vierge du Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique..... | 569 |
| Le B. Jean Augustin, en Aragon.....                                                    | 598 |
| Le R <sup>me</sup> Père Albert de las Casas, XLIV <sup>e</sup> Maître Général.....     | 601 |
| Notices.....                                                                           | 604 |

## 17 NOVEMBRE

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Dominique Soto, illustre théologien .....                          | 607 |
| Le V. Père Dominique Gonzalès, Provincial de la Province des Philippines..... | 613 |
| Notices.....                                                                  | 621 |

## 18 NOVEMBRE

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les BB. André Tocuan, Jean Xoum, Cosme Taquea, Dominique Giorgi, martyrs au Japon ..... | 627 |
| Les BB. Thomas de Saint-Hyacinthe et Jourdain de Saint-Etienne, martyrs au Japon.....   | 631 |
| Notices.....                                                                            | 638 |

## 19 NOVEMBRE

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Gonzalès Lucero, missionnaire au Mexique.....                                   | 643 |
| La V. Mère Madeleine des Plaies, professe du monastère du Saint-Sacrement, à Lisbonne..... | 649 |
| Notices.....                                                                               | 654 |

## 20 NOVEMBRE

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'Illustrissime Raymond du Pont, évêque de Valence, en Espagne.....                      | 663 |
| Le V. Père Alphonse de Cabrera, missionnaire apostolique.....                            | 667 |
| La V. Sœur Angelica d'Afflitto, professe du monastère de Sainte-Catherine à Palerme..... | 669 |
| Notices.....                                                                             | 671 |



## 21 NOVEMBRE

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Romée de Livia, surnommé l'Ami de Jésus et de Marie.....                                 | 677 |
| Le R <sup>me</sup> Père Séraphin Cavalli, XXXVIII <sup>e</sup> Maître Général .....            | 692 |
| Les VV. PP. Nicolas et Corneille Jansenboy, missionnaires apostoliques dans les Pays-Bas ..... | 698 |
| Notices.....                                                                                   | 702 |

## 22 NOVEMBRE

|                                                                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le R <sup>me</sup> P. Etienne de Besançon, VIII <sup>e</sup> Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs..... | 707 |
| La V. Sœur Adélaïde Langmann, professe du monastère d'Engelthal, en Bavière .....                                | 711 |
| Notices.....                                                                                                     | 718 |

## 23 NOVEMBRE

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'Illustrissime Père Ange Calepi, évêque de Santorin dans l'Archipel..... | 723 |
| La V. Sœur Marianne d'Aoust, du Tiers-Ordre séculier.....                 | 728 |
| Notices.....                                                              | 734 |

## 24 NOVEMBRE

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père François de Sanabria, de la Province du Pérou..... | 741 |
| La V. Sœur Hélène de Buonsignori.....                         | 745 |
| Notices.....                                                  | 747 |

## 25 NOVEMBRE

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Pierre Niger, célèbre théologien.....                                                                      | 753 |
| Le B. Calimero de Monte-Chiaro.....                                                                                   | 758 |
| La V. Mère Anne de Magnien, fondatrice de la Congrégation des Tertiaires de Sainte-Catherine de Sienne, à Paris ..... | 760 |
| Notices.....                                                                                                          | 767 |

## 26 NOVEMBRE

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Illustrissimes André Justiniani, évêque d'Isola, et Jérôme Justiniani, évêque de Chio..... | 771 |
| La Bienheureuse Catherine de Lenzi, dite la seconde Catherine de Sienne .....                  | 775 |
| La Bienheureuse Béatrix de Ferrare.....                                                        | 787 |
| Notices.....                                                                                   | 789 |

## 27 NOVEMBRE

|                                                                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Bienheureuse Marguerite de Savoie, marquise de Montferrat, fondatrice et prieure du monastère d'Albe ..... | 795 |
| Le V. Père Jean de Conca, homme apostolique.....                                                              | 807 |
| Notices.....                                                                                                  | 814 |

## 28 NOVEMBRE

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Thomas Carnicer, de la Province d'Aragon.....                                                | 821 |
| Le V. Père François de Paule, Provincial des Philippines et Commissaire de l'Inquisition à Manille..... | 823 |
| La V. Sœur Catherine Mieou, Chinoise, du Tiers-Ordre séculier.....                                      | 828 |
| Notices.....                                                                                            | 831 |

## 29 NOVEMBRE

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Bienheureux Jacques Benefatti ou de Benefactis, évêque de Mantoue.             | 841 |
| Les Vén. Pères Domininique de Vico et André Lopez, missionnaires et martyrs ..... | 844 |
| Le V. Père Augustin Saluces, de la Province d'Andalousie.....                     | 850 |
| Notices.....                                                                      | 853 |

## 30 NOVEMBRE

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'Illustrissime Père Antoine Havet, premier évêque de Namur.....                            | 857 |
| Le Père Jean de Lievana, en Andalousie.....                                                 | 860 |
| La V. Mère Jeanne de Bermond, seconde Prieure du monastère de Sainte-Praxède à Avignon..... | 864 |
| Notices.....                                                                                | 867 |
| Appendice.....                                                                              | 873 |
| Table alphabétique des noms.....                                                            | 877 |











4384

271.2

AN 74

Annee Dominicaine (Novembre)

AUTHOR

TITLE



